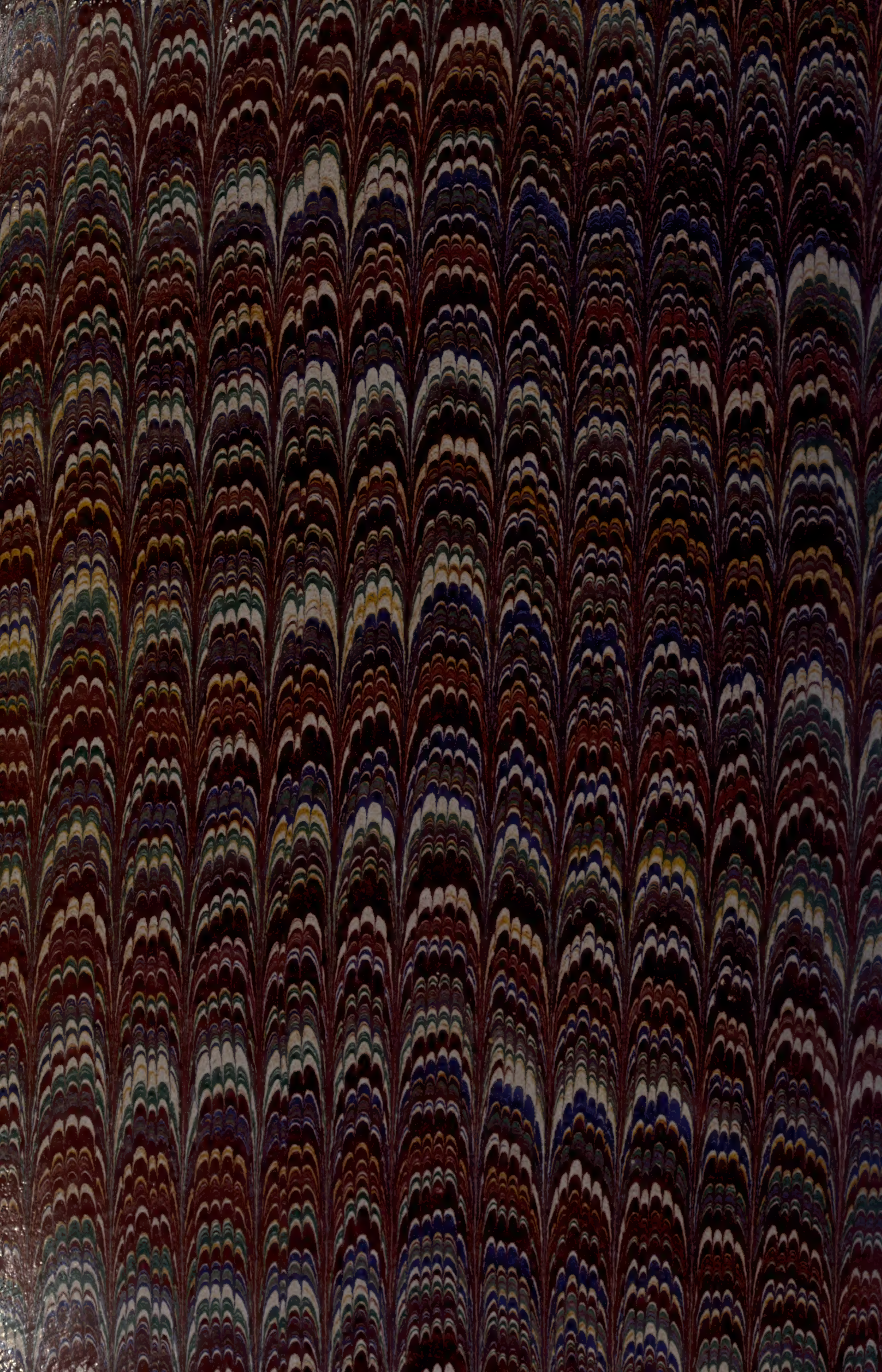


UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

20

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

Complète en 5 volumes

TOME Ier : L'EUROPE MÉRIDIONALE

(GRÈCE, TURQUIE, ROUMANIE, SERBIE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL)

Un volume in-8 jésus contenant 4 cartes en couleur, 174 cartes insérées dans le texte et 73 vues et types gravés sur bois

TOME II : LA FRANCE

Un volume in-8 jésus contenant une grande carte de la France, 10 cartes en couleur, 234 cartes insérées dans le texte et 69 vues et types gravés sur bois

TOME III : L'EUROPE CENTRALE

(SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, ALLEMAGNE)

Un volume in-8 jésus contenant 10 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte et 78 vues et types gravés sur bois

TOME IV : L'EUROPE DU NORD-OUEST

(BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES)

Un volume in-8 jésus contenant 7 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte 81 vues et types gravés sur bois

TOME V : L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE

Un volume in-8 jésus contenant 9 cartes en couleur, 200 cartes dans le texte et 76 vues et types gravés sur bois

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE

Complète en 4 volumes

TOME VI : L'ASIE RUSSE

Un volume in-8 jésus contenant 8 cartes en couleur, 182 cartes dans le texte et 89 vues et types gravés sur bois

TOME VII : L'ASIE ORIENTALE

Un volume in-8 jésus contenant 7 cartes en couleur tirées à part, 200 cartes dans le texte et 90 vues et types gravés sur bois

TOME VIII : L'INDE ET L'INDO-CHINE

Un volume in-8 jésus contenant 7 cartes en couleur, 202 cartes dans le texte et 90 vues et types gravés sur bois

TOME IX : L'ASIE ANTÉRIEURE

Un volume in-8 jésus contenant 5 cartes en couleur tirés à part, 155 cartes dans le texte et 85 vues et types gravés sur bois

Prix de chaque volume broché : 30 fr.; relié : 37 fr.

9930. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



NOUVELLE

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS



III

L'EUROPE CENTRALE

(SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, ALLEMAGNE)

CONTENANT

10 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART, 210 CARTES DANS LE TEXTE

ET 78 VUES ET TYPES GRAVÉS SUR BOIS

28701
8/4/92.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884

Droits de traduction et de reproduction réservés



G
115
R3
t.3

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LIVRE III
L'EUROPE CENTRALE

CHAPITRE PREMIER
LA SUISSE

I

La république suisse, dont le nom est emprunté à Schwitz, l'un de ses plus petits cantons, occupe elle-même un territoire bien peu étendu en comparaison de celui des nations environnantes. Elle ne couvre pas même un espace égal à la deux-centième partie de l'Europe, au douze-millième de la surface terrestre : dans un immense empire comme la Russie ou le Brésil, un district de dimensions pareilles semblerait sans importance aucune ; sur la plupart des cartes, il ne serait pas même honoré d'un nom.

Cependant, petite comme elle l'est, la Suisse est une des contrées les plus importantes de l'Europe par sa position géographique. Prise dans son ensemble, avec les contours que lui ont donnés les vicissitudes des guerres et des traités, elle doit être considérée comme le milieu de la véritable Europe. C'est là, sur un socle de plateaux, que s'élève, non la plus haute

cime, mais le groupe des massifs les plus puissants des Alpes, les plus couverts de neiges et de glaciers[1]; c'est là que les fleuves de l'Europe centrale reçoivent en proportion la plus grande abondance de leurs eaux et traversent des bassins vastes et profonds, réservoirs immenses où se règle le débit du courant. La Suisse a dans ses névés et dans ses lacs une partie considérable de l'eau qui doit fertiliser les plaines environnantes; des cimes glacées des Alpes helvétiques découlent en partie les richesses de la Lombardie, de la France rhodanienne, de l'Allemagne méridionale.

Ces montagnes étaient jadis fort redoutées : les voyageurs évitaient la Suisse à cause de l'âpreté de ses gorges et de la difficulté de ses chemins; la plupart des routes commerciales faisaient de grands détours pour n'avoir pas à traverser les hauts massifs des Alpes. Maintenant, au contraire, les étrangers se portent en foule vers la Suisse pour contempler ses glaciers, ses escarpements, ses cascades; de tous les pays du monde, c'est précisément celui dont on s'écartait le plus autrefois qui de nos jours est le plus visité. Une passion nouvelle est née parmi les hommes, celle des montagnes: de là ces multitudes sans cesse renaissantes qui vont contempler le Léman, le glacier du Rhône, la chute de la Handeck, les neiges de la Jungfrau. La Suisse est devenue comme une terre commune pour tous ceux dont le cœur bat d'émotion à la vue des grands spectacles de la nature; il semble qu'une existence est incomplète, lorsqu'il lui manque la joie d'un voyage dans les grandes Alpes. Le nom même de la Suisse évoque dans l'esprit l'idée de paysages incomparables, et toutes les régions de l'Europe sont parsemées de « petites Suisses », ainsi nommées parce que dans leurs sites, ou majestueux ou charmants, on revoit quelques traits de l'admirable contrée.

Par l'histoire de ses habitants, ses institutions politiques, le groupement des nationalités qui la composent, la Suisse est aussi l'un des pays qu'il importe le plus d'étudier. En vertu de sa position géographique, ses destinées ont grandement différé, pendant le cours des siècles, de celles des pays qui s'adossent à ses monts, l'Italie, la France, l'Allemagne; ses populations diverses ont mieux gardé que les gens de la plaine leurs traditions antiques et leurs mœurs, et en même temps elles ont su, grâce à une plus grande liberté politique, à plus d'initiative locale, se mettre au rang des Européens ayant le plus de bien-être et d'instruction générale; ainsi que la statistique en témoigne, la Suisse est, à beaucoup d'égards,

[1] Altitude moyenne de la Suisse, d'après Leipoldt, 1,299^{m},9.

MONTAGNES D



D'après la carte de l'État-Major et la carte géologique de Karl von Fritsch.

Gravé par Erh

Echelle

0 1

Granit et Protogin

Gneiss

Marbre et Chaux Lias et Dolomite

ST GOTHARD

Hachette et Cie Paris



Imp. Fraillery. Paris

Dressé par C. Perron

: 100.000

3 4 5 Kil.

Schistes

Gypse et Rauch-Wacke

Alluvions

l'une des premières parmi les nations civilisées. La géographie doit aider l'histoire à trouver les raisons de cette prééminence [1].

II

Grand est le désordre apparent parmi les massifs, les remparts, les chaînons des montagnes helvétiques. Leur forme primitive échappe à la vue des géologues, à cause des changements de toute espèce que pendant la série des âges leur ont fait subir les pressions latérales, les oscillations du sol, les avalanches, les éboulis, les érosions; cependant il est encore facile de reconnaître que dans leur ensemble les monts de la Suisse constituent un système de massifs rayonnant autour d'un groupe central.

Ce groupe de monts qui sert, pour ainsi dire, de clef de voûte à tous les autres, est celui du Saint-Gothard : c'est là, comme au milieu d'une étoffe froissée, que viennent se réunir les plis convergents des grandes rides superficielles de la Suisse, les Alpes du Tessin, le massif du Simplon, l'Oberland bernois, le Titlis, le Tödi, les montagnes des Grisons. Encore au milieu du siècle dernier, on s'imaginait que les cimes du Gothard étaient les plus hautes de la Suisse et de l'Europe; même en 1755 Micheli du Crêt, qui confondait ce groupe avec celui de Titlis [2], en évaluait la hauteur à 5,500 mètres; il semblait nécessaire que les montagnes d'où s'échappe une si grande abondance d'eau eussent une élévation proportionnelle à leur importance hydrographique : on y voyait une sorte de « faîte » de l'Europe, analogue à ce « toit du monde » qui se dresse au centre du continent de l'Asie. L'étude du relief terrestre a suffisamment montré que la hauteur des sources et la puissance des fleuves sont des faits géographiques sans rapport direct l'un avec l'autre; mais il n'en est pas moins certain que le massif du Saint-Gothard fut jadis beaucoup plus élevé. Les géologues en donnent pour preuve la forme actuelle du groupe, dont la masse intérieure de granit et les enveloppes de schistes et de calcaires sont détruites à la cime comme la coupole effondrée d'un immense édifice. Même dans la période actuelle, la nature a beaucoup travaillé à l'abaissement du massif, et le plateau proprement dit du Gothard avec ses roches arrondies et pelées,

[1] Surface de la Suisse (avec sa part du lac de Constance). . .	41,418	kil. carrés.
Surface habitable, d'après Denzler.	26,850	»
Population approximative en 1884.	2,900,000	habitants.
» spécifique de tout le pays	70	hab. par kil. car.
» » de la surface habitable.	108	habitants.

[2] Rütimeyer, *Jahrbuch des Schweizerischen Alpen-Clubs*, tome VII.

ses petites dépressions remplies, suivant les saisons, d'eau ou de glace, porte les traces évidentes de l'œuvre d'érosion. Les torrents qui prennent naissance dans les neiges de ce massif ont emporté tous les débris pour en combler les lacs environnants et revêtir d'alluvions les plaines inférieures.

Actuellement, le groupe du Saint-Gothard, loin d'être le plus élevé parmi ceux des Alpes centrales, est précisément le moins haut : l'altitude moyenne de ses pics n'atteint pas 3,000 mètres, à peine la limite inférieure des neiges persistantes. Même en étendant les limites du massif et en y comprenant tous les sommets de ce rempart en croissant qui s'étend de l'est à l'ouest, dans un espace de 35 kilomètres, du col de Nufenen au passage de Lukmanier, on n'y trouve que des pics de hauteur secondaire, comparés à d'autres sommets des Alpes, et les glaciers qui s'épanchent de leurs cirques suprêmes sont de faibles dimensions[1]. Grâce à cet abaissement de la grande crête alpine et à la convergence des vallées, la région du Saint-Gothard est devenue le lieu de croisement nécessaire entre les diverses parties de la Suisse. Les sillons énormes creusés dans l'épaisseur des montagnes par les vallées du Rhône et du Rhin s'y rattachent bout à bout et s'y croisent avec la coupure transversale où passent, d'un côté la Reuss, de l'autre le Tessin. La haute vallée d'Andermatt, ancien bassin lacustre dont les eaux sont remplacées en été par un tapis de verdure, en hiver par un linceul de neige, marque le vrai centre orographique de l'Helvétie, et c'est avec raison qu'on y a fait aboutir les quatres routes cardinales des Alpes. N'était la rigueur du climat, ce point de rencontre des routes serait devenu certainement un centre important de population. Mais les villes, les bourgades même ne pouvaient naître qu'à une altitude beaucoup moindre, sous un climat plus doux ; c'est plus bas, à la sortie des gorges du Saint-Gothard, que s'est formé le centre politique autour duquel tous les autres cantons de la Suisse se sont successivement groupés. Là est le fameux village d'Altorf, chef-lieu de ce rude peuple d'Uri, qui s'était donné le taureau pour animal symbolique et qui, dans tant de batailles, marchait à la tête de ses confédérés.

Les vallées qui s'ouvrent au sud du Gothard et que parcourent des rivières affluentes du Pô, furent précisément une des conquêtes faites par les Uranais sur le territoire étranger. Au point de vue politique et, à

[1]

Altitude moyenne des cimes, d'après Studer	2,870	mètres.
Sommet le plus haut du groupe, Pizzo Rotondo	3,189	»
Col du Saint-Gothard	2,114	»
» de Nufenen	2,440	»
» de Lukmanier	1,917	»

n'en pas douter, par le vœu des habitants, le pays fait bien partie de la Suisse, mais par l'exposition, le climat, les végétaux, par l'origine et les mœurs des populations, le Tessin est certainement l'Italie, non moins que la Valteline et les autres régions du versant piémontais et lombard. Comme un énorme fossé de séparation, la haute vallée du Tessin, creusée au sud du Saint-Gothard, indique déjà nettement la limite : les montagnes du groupe central de la Suisse tournent de ce côté leur face abrupte, tandis qu'au nord elles allongent leurs contre-pentes plus douce-

N° 1. — LE VAL PIORA ET LE LUKMANIER.

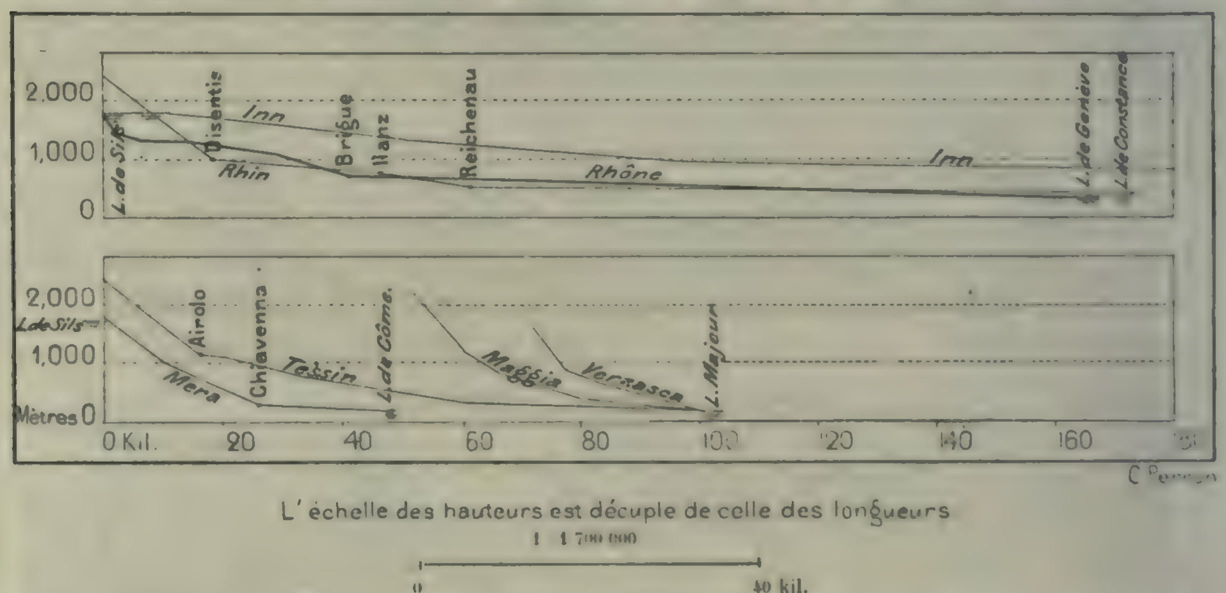


ment inclinées. Toutefois il est une partie du versant méridional qui s'étale en un large plateau avant de s'abaisser brusquement vers la vallée du Tessin : c'est l'admirable bassin du val Piora, aux lacs charmants entourés en été de pelouses fleuries. En se prolongeant à l'est, ce plateau va rejoindre l'avenue de pâturages du Lukmanier, où la crête centrale des Alpes semble avoir complétement disparu : il n'en reste que des roches isolées, « témoins » géologiques de montagnes que le temps a rasées.

Le groupe du Tessin, composé principalement des mêmes roches cristallines que le Saint-Gothard, est plus élevé par l'une de ses cimes, le Basodino (3,276 mètres), mais seulement un petit nombre de ses pics dépasse la hauteur de 2,500 mètres. Tournées vers le soleil du midi et recevant

des orages une quantité relativement très-considérable de pluies, les montagnes tessinoises sont celles de toute la Suisse dont les pentes se ravinent avec le plus de rapidité : chaque pic, entaillé par de larges cirques d'érosion et flanqué de talus d'éboulement, n'est que la ruine de lui-même ; en maints endroits, on aperçoit dans les vallées les traces d'anciens lacs retenus jadis par des éboulis qui ont cédé sous la pression des eaux ; ailleurs, on montre l'emplacement de villages qui furent écrasés sous des chutes de pierres ; il en est même qui ont glissé sur les pentes avec les couches superficielles du terrain. Une des vallées, qui se réunit au Val-Maggia pour déboucher dans le lac Majeur près de Locarno, doit son nom de Cento-Valli à la multitude de ravins et d'amas de débris qui s'y sont formés sous l'action destructive des neiges et de la pluie. Les caprices des torrents, char-

N° 2. — PENTES COMPARÉES DES DEUX VERSANTS, AU NORD ET AU SUD DU SAINT-GOTHARD.



gés de pierres roulées, sont d'autant plus redoutables pour leurs riverains que leurs lits sont très-fortement inclinés vers l'Italie. Leurs vallées, plus rapides que celles du Rhône et du Rhin, sur le versant septentrional des Alpes, doivent aussi rouler avec plus de violence leurs eaux débordées. D'ailleurs les Tessinois, plus que les Suisses du Nord, collaborent à l'œuvre d'érosion des torrents par le déboisement des pentes : avides d'un bénéfice présent, insoucieux des désastres qu'ils préparent pour l'avenir, ils abattent successivement toutes les forêts, et la terre végétale est emportée par les eaux. La vie du montagnard est donc fort pénible dans ces contrées : sur les pentes élevées, le climat est trop rude, la terre trop infertile ; dans les fonds, au bord des torrents, ses maisons et ses cultures sont menacées.

Une partie de la Suisse italienne est plus favorisée que les vallées tributaires du Tessin : c'est la région de forme bizarre qui s'avance au loin dans

le territoire italien et que l'on connaît sous le nom de Sotto-Cenere, d'après la chaîne qui l'abrite au nord contre les vents froids; c'est une des régions les plus remarquables par la variété de ses formations géologiques : granit, gneiss, porphyre rouge et noir, verrucano, dolomie, craie, jura, roches tertiaires. Au-dessous des pâturages supérieurs, les pentes sont couvertes de chênes, de hêtres, de noisetiers, de cytises; des bosquets de châtaigniers entourent les villages épars sur les contre-forts et sur les collines avancées; plus bas, les mûriers et les vignes s'étagent sur les terrasses herbeuses disposées en forme de degrés sur le penchant des coteaux; le vaste amphithéâtre des montagnes n'est que verdure, à l'exception de quelques roches à pic reflétées par les eaux du Ceresio. On est déjà loin des montagnes du nord, en pleine Italie.

N° 3. — SOURCES DU RHONE, DU TESSIN ET DE LA TOCE.



C. Perron.

1 : 250 000

0 — 10 kil.

Tandis que la Suisse politique se prolonge au loin dans la Lombardie, la haute vallée italienne de la Toce pénètre jusque dans le voisinage immédiat du Gothard : en cet endroit, Toce, Tessin, Rhône, coulent chacun vers un point différent de l'horizon dans un espace de moins de 12 kilomètres de largeur. Cet isthme étroit de montagnes, que continuent le Monte-Leone et les autres cimes du Simplon est la crête qui rattache au Gothard le puissant massif du Mont-Rose et celui du Mont-Blanc, prolongement direct de la même chaîne. Les arêtes qui réunissent ces groupes les uns aux autres ont dû subir d'énormes dégradations pendant les âges antérieurs de la Terre. Lorsque ces montagnes avaient encore leur forme première, le plissement principal se dirigeait du nord-est au sud-ouest, suivant l'axe normal des Alpes helvétiques. Une ligne idéale tracée dans ce sens rencontre encore de très-hautes cimes, notamment les Mischabelhörner, les sommets les plus élevés situés en entier sur le territoire de la Suisse.

Composée de micaschistes, de calcaires, de roches feldspathiques faciles à déliter, la crête principale qui unissait les grandes pyramides a été graduellement ravinée, évidée par les torrents. La ligne de partage des eaux a dû reculer vers le sud jusqu'aux escarpements cristallins du Mont-Rose, et les imposantes masses des Mischabel, qui faisaient jadis partie de la grande chaîne, ne dominent plus que des chaînons latéraux. Ainsi la goutte d'eau, dans son long travail, finit par déplacer l'axe même des chaînes de montagnes.

La destruction de ces massifs, aidée par le déboisement, continue avec assez de rapidité pour que le voyageur, passant dans la vallée du Rhône, voie à chaque détour de la route les amas de décombres provenant de l'immense ruine. Çà et là le cours du Rhône est resserré par des éboulis ayant l'aspect de véritables montagnes, et quand on les a péniblement gravis, on voit s'ouvrir dans la masse des roches d'énormes cirques d'érosion que les pluies et les neiges agrandissent d'année en année. Tel est ce prodigieux cratère de l'Illgraben, qui n'a pas moins de trois kilomètres du nord au sud, et auquel peu de bouches de volcans peuvent se comparer. De même, la belle montagne de Pierre-à-Voie, ainsi nommée de l'antique voie de pèlerinage dont les dalles montent jusqu'à la cime[1], tourne au sud-ouest, vers Sembrancher, un hémicycle de pentes ravinées qui ressemble à un cratère ébréché. On peut se faire une idée du travail de démolition qui se poursuit constamment sous nos yeux, en contemplant les deux montagnes grandioses, la dent du Midi et la dent de Morcles, qui se regardent l'une l'autre, des deux côtés de la vallée du Rhône. Ce magnifique portail de 3 kilomètres de hauteur, dont les piliers marquent la limite orientale de l'ancien bassin du Léman, a été en entier sculpté par les météores. Autrefois, la chaîne du Buet et la crête dentelée qui la continue sous le nom de dent du Midi, se prolongeaient au nord-est pour rejoindre les Alpes bernoises par la dent de Morcles : les deux montagnes ne sont que des ruines croulantes. Pendant les temps modernes, il est arrivé fréquemment, soit par l'effet des pluies, du dégel ou de tremblements de terre, que la dent du Midi a secoué dans les vallées des cataractes de roches et de pierres, semblables à celle qui, d'une montagne voisine, probablement le Derochiaz, tomba en 563 sur le château de Tauretunum, et fit refluer les eaux du Léman sur toutes les villes de ses bords[2]. Plus d'une fois, le fleuve a été retenu par les digues de boues et de cailloux et changé en un lac temporaire s'étalant même jusqu'à

[1] Javelle, *Notes manuscrites*. C'est à tort que la montagne est généralement appelée Pierre-à-Voir.

[2] Grégoire de Tours et Marius d'Avenches. Voir divers mémoires de MM. Forel, Davall, Vallière, publiés dans le *Bulletin vaudois des Sciences Naturelles*.

5 kilomètres en amont. Il fallait alors envoyer des ouvriers en toute hâte pour recreuser le lit fluvial et prévenir une débâcle formidable. En 1855, la chute des pierres dura des semaines et des mois, pendant lesquels on

N° 4. — CIRQUE D'ÉROSION DE L'ILLGRABEN.



devait avertir les travailleurs et les habitants de la plaine au moyen de signaux d'alarme : des artilleurs, postés sur un promontoire, observaient la paroi croulante du sommet ; quand ils voyaient une pierre se détacher et rebondir de corniche en corniche, un coup de canon, que l'on entendait au loin résonner dans la vallée, annonçait la chute imminente.

De la fosse profonde, en trop d'endroits aride, parsemée de cailloux ou couverte de marécages, que parcourt le Rhône, on ne peut se faire une idée de la beauté surprenante des paysages cachés là-haut dans les vallons verdoyants et les cirques neigeux des montagnes de la grande crête. Des parois de rochers, des monticules de débris ou de brusques tournants cachent la perspective de presque toutes les vallées latérales qui remontent vers le sud. On se demande même en maints endroits comment les habitants des hauts villages peuvent arriver à leurs chalets et redescendre avec leurs denrées vers le monde inférieur. La fermeture de plusieurs vallées est si complète que le vent s'y fait à peine sentir; les tempêtes y sont presque inconnues, et les pluies, partiellement arrêtées par les montagnes environnantes, y tombent en moindre abondance que dans les grands vals ouverts. Mais quand on a franchi tous ces obstacles de l'entrée, d'où les torrents s'élancent en cascades ou en rapides par d'étroites fissures de rochers, on se trouve comme dans une autre nature, dans un monde nouveau.

Parmi ces vallées latérales qui remontent vers la grande crête, les unes ont un caractère tout intime par leurs pelouses, leurs bouquets d'arbres, leurs bassins où dorment de petits lacs, leurs ruisselets qui cheminent au milieu des fleurs; les autres, largement découpées, écartant leurs versants en merveilleuses perspectives, montrent dans le lointain l'amphithéâtre des grands sommets avec leurs roches nues, leurs névés, leurs langues de glace dardées jusque dans le voisinage des champs. Une de ces vallées, celle que parcourt la Viége ou Visp de Zermatt, est une des plus belles du monde, une de celles où l'on peut contempler, en un tour d'horizon, comme un résumé de toute la grandeur des Alpes; on s'y rend avec piété comme en un lieu vraiment auguste, consacré par l'admiration des hommes. En bas est l'aimable verdure des prairies et des bois, où se perdent les groupes de cabanes blottis comme des troupeaux au pied des escarpements; en haut est l'immense assemblée des sommets neigeux et de leurs contre-forts tout ruisselants de glaces. D'une roche centrale, surtout du célèbre Görnergrat, on voit à la fois tout le cirque formé par le Mont-Rose, le Cervin, et les crêtes latérales reployées vers le nord : à la base même de la roche, s'étale une mer de glace, qui se prolonge en fleuve, entraînant dans son cours six moraines parallèles d'une régularité parfaite. Au-dessus des hauts névés, les pointes suprêmes du Mont-Rose et d'autres montagnes se hérissent de rochers qu'assombrit le contraste des neiges, tandis qu'en face se dresse la superbe pyramide du mont Cervin ou Matterhorn, surplombant en apparence les champs de glace situés à mille mètres plus bas : à peine quelques neiges sont-elles retenues çà et là dans



LE CERVIN. — VUE PRISE DU PLÉTÉ, VAL TOURNANCHE

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie de M. Lamy.

les anfractuosités de la puissante roche. Moins haut, mais plus isolé que les divers sommets du Mont-Rose, le Cervin est l'un des grands laboratoires des orages, et les vents qui viennent de passer sur les neiges environnantes se rencontrent au tournant même de ses arêtes avec le courant d'air chaud qui s'élève des plaines de l'Italie. Souvent les vapeurs de l'espace se

N° 5. — ITINÉRAIRES DES GRAVISSEURS DANS LE GROUPE DU CERVIN.



Moraines. 1 : 150 000 Itinéraires des grimpeurs

0 5 kil.

condensent en neiges aux angles de la montagne, puis, saisies par le vent, se recourbent et tournoient autour de la cime comme la fumée d'un volcan. Mais souvent aussi le mont superbe se dresse dans toute sa gloire, lumineux sur le bleu sombre du ciel, et les fanatiques du Cervin, — car il a ses adorateurs et ses victimes, — peuvent d'en bas discerner les « vires » et les couloirs par lesquels on monte à l'escalade de la montagne. Autour d'elle est tout un cortége d'autres cimes attirant aussi les audacieux par

leurs escarpements, leurs glaciers, leurs précipices; mais quelles que soient la vaillance et l'adresse des gravisseurs, plus d'une saillie du massif est encore restée vierge de leurs pas [1].

La chaîne des Alpes bernoises, ou simplement le Haut-Pays de Berne (*Berner Oberland*), qui regarde les sommets du Mont-Rose par-dessus la profonde dépression du Valais, se rattache également au « nœud » du Saint-Gothard, ou du moins il n'en est séparé que par le passage du Grimsel et les champs de neige où s'alimente le glacier du Rhône. Par un phénomène de balancement que l'on observe dans toutes les régions de montagnes, l'Oberland a précisément ses plus hauts sommets en face de la brèche du Simplon, c'est-à-dire de la partie la plus basse de la chaîne méridionale, et vis-à-vis des puissants massifs du Mont-Rose, de la Dent-Blanche, du Combin, il n'a plus que des cimes secondaires ; mais dans son ensemble il a mieux gardé que les Alpes du Valais sa direction normale du nord-est au sud-ouest, et l'on peut y voir une véritable chaîne, la plus régulière de toute la Suisse. D'ailleurs les Alpes Bernoises ne le cèdent guère à celles de la frontière italienne par la hauteur de leurs pointes et de leurs dômes, le Finsteraarhorn, la Jungfrau et tant d'autres sommets dont les noms sont connus jusqu'aux extrémités du monde. Meyringen, Interlaken, Lauterbrunnen, Grindelwald sont, comme Zermatt, des lieux de pèlerinage pour les admirateurs de la nature; vus de leurs bases ou des promontoires qui s'élèvent à mi-hauteur, les puissants colosses laissent dans l'esprit de ceux qui les contemplent une impression de beauté parfaite: les lignes et les contours des vallons et des rochers, des glaciers, des avalanches et des névés, s'y entremêlent en un rhythme merveilleux, et sur tout le monde inférieur, où s'écroulent les neiges, où se précipitent les torrents, l'arête pure des sommets immobiles se dessine dans le ciel bleu. La vue de la Jungfrau, celle des Wetterhörner ou « Pics des Orages » [2] et du Wellhorn, qui se dressent à l'angle septentrional du massif, sont des spectacles que l'on ne peut oublier.

Nul groupe, dans les Alpes d'Europe, n'a des champs de glace comparables par les dimensions à ceux de l'Oberland. De la vallée de l'Aar

[1] Pointe Dufour, sommet le plus élevé du Mont-Rose	4,638	mètres.
Mischabelhorn, en entier sur le territoire suisse	4,554	»
Mont Cervin	4,482	»

[2] D'après Gatschet (*Annuaire du Club Alpin*, 1867-1868, p. 545), le nom de Wetterhorn viendrait du vieux allemand *Wetaro*. Ce serait le « mont de la Fourchette ou de la Brèche ».

au Loetschenpass, distant de 50 kilomètres à l'ouest, on pourrait cheminer constamment sur les glaciers et les névés ; plus loin, sur le prolongement occidental de la chaîne, chaque sommet, jusqu'à la dent de Morcles, incline aussi quelques courants de glace vers les pâturages de ses flancs. Par un contraste remarquable, c'est au sud du massif,

N° 6. — GLACIERS DES ALPES BERNOISES.



du côté sur lequel dardent les rayons du soleil, que se trouve le glacier le plus considérable de l'Oberland et même de l'Europe entière, le glacier d'Aletsch, tributaire du Rhône : ce courant de glace, immense lac solidifié suspendu au-dessus des plaines, a plus de cent kilomètres carrés de superficie et son volume est évalué par M. Ch. Grad à 50 milliards de mètres cubes, assez pour entretenir pendant dix-huit mois le débit moyen d'un fleuve comme la Seine. En comparaison de ce puissant glacier, ceux du versant septentrional de l'Oberland sont des courants secondaires ; ils ne présentent point le même spectacle de calme sublimité ; mais, plus brusques, plus heurtés, glissant sur une pente beaucoup plus inclinée et

descendant plus bas dans les gorges, ils sont d'un aspect plus saisissant. On dirait qu'ils se sont écroulés du haut des montagnes ; en bas, leur masse blanche ou vaguement azurée contraste avec la verdure des prairies et des bois ; ils pénètrent même jusqu'au milieu des champs et des vergers ; les habitants de Grindelwald ont vu les cerisiers fleurir et mûrir leurs fruits à côté des blocs de glace amoncelés. Naguère le glacier inférieur de Grindelwald descendait dans la vallée au-dessous de 1,000 mètres. La fusion de sa partie la plus basse lui a fait, pour ainsi dire, remonter les pentes ; mais, de tous les courants d'eau cristallisée des Alpes, c'est encore lui qui se rapproche le plus du niveau de la mer.

A l'extrémité orientale du massif de l'Oberland, les glaciers de l'Aar, moins grands que beaucoup d'autres et disparaissant même en certains endroits sous les boues et les amas de pierre, ont un intérêt d'un autre genre. C'est là que le célèbre Agassiz et plusieurs compagnons d'études ont bivouaqué pendant plusieurs étés successifs afin d'observer et de comprendre la transformation des neiges en cristaux, le transport des moraines, le lent écoulement des glaces et tous les phénomènes de la vie des Alpes neigeuses. Le rocher qui servait d'abri à ces consciencieux explorateurs, « l'Hôtel des Neuchâtelois, » ainsi qu'ils l'avaient gaiement désigné, n'existe plus maintenant : charrié par le glacier, cet énorme bloc s'est fendu en un grand nombre de fragments, qui sont tombés au bas de la moraine, où ils se diviseront encore jusqu'à ce que le torrent s'en empare et les réduise en sable. L'endroit où se sont faites ces recherches si importantes sur les glaciers sera toujours pour les savants comme un lieu classique d'études.

Fort difficiles à gravir et longtemps même réputés inaccessibles, les hautes cimes schisteuses de l'Oberland sont considérées comme le plus noble but d'escalade par les gravisseurs de montagnes ; mais les sommets calcaires beaucoup moins hauts qui s'élèvent à l'ouest sur le prolongement de la chaîne, et surtout les promontoires avancés des chaînons du nord, le Faulhorn, le Niesen, le Stockhorn, offrent des vues qui ne sont pas moins belles, quoiqu'elles aient pour les audacieux le désavantage d'être faciles à conquérir : au seizième siècle, des promeneurs en faisaient déjà l'ascension, tandis que le pic de la Jungfrau, l'un des premiers de l'Oberland que l'on ait vaincus, a été escaladé seulement en 1811 [1]. Sur ces observatoires relativement modestes situés entre 2,200 et 2,700 mètres d'altitude, on se trouve comme suspendu entre les colosses neigeux et la vallée,

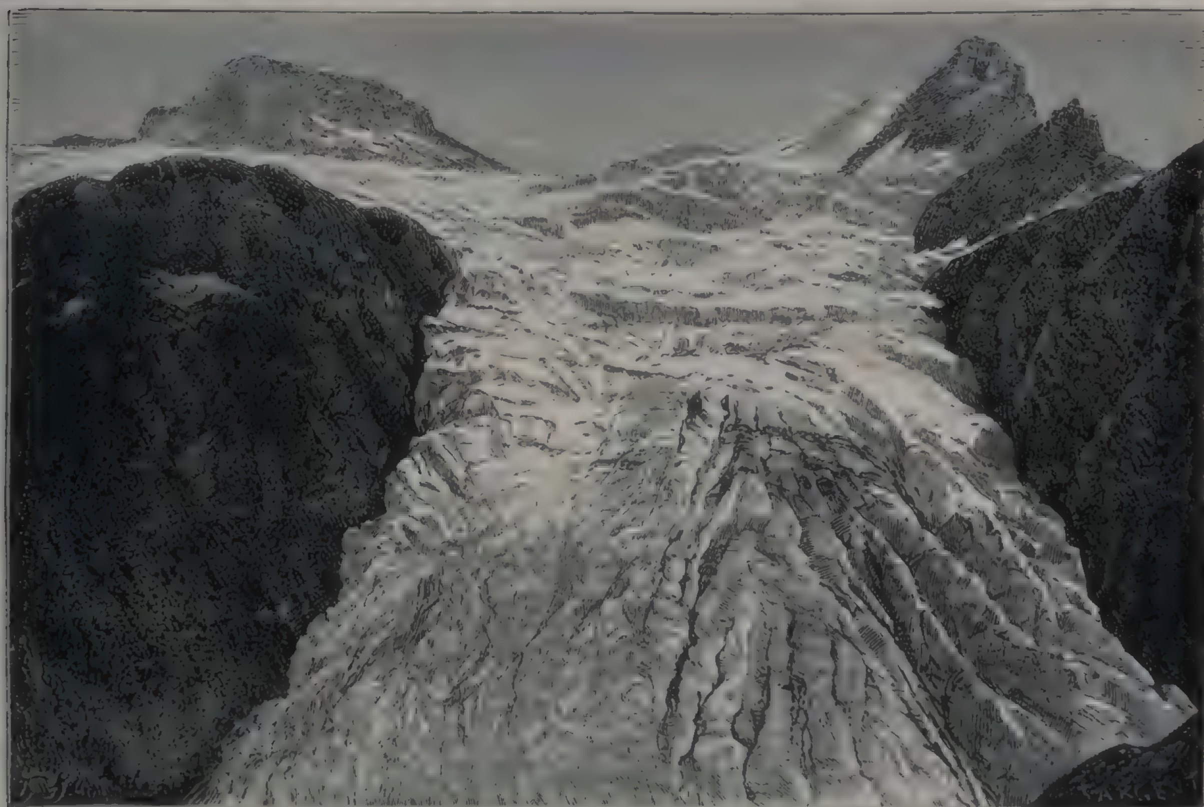
[1] G. Studer, *Ueber Eis und Schnee.*



LA JUNGFRAU, LE MÖNCH ET L'EIGER. — VUE PRISE DES RUINES DU CHATEAU D'UNSPUNNEN

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Braun.

et l'on peut se faire ainsi une idée plus juste des proportions de l'ensemble ; on voit à la fois le fier profil des monts, les névés, les champs de glace, les pâturages et les forêts, les vallées riantes et les beaux lacs bleus, ici reflétant des escarpements à pic, ailleurs bordés de jardins et de prairies. Admirables sont aussi les paysages que l'on contemple des bords de l'Aar, soit dans la vallée supérieure où le torrent forme la belle chute de la Handeck, soit plus bas, dans ce charmant bassin du Hasli, où les chalets sculptés de Meyringen se montrent sous les ombrages au pied des rochers



LE GLACIER DE LA BLUMLISALP.
Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie de M. Beck.

ruisselants de cascades, soit encore dans la plaine du Boedeli, où se trouve Interlaken, le principal lieu de plaisance de l'Europe entière.

Quant aux monts de la partie occidentale de la chaîne Bernoise, ils sont presque en entier composés de calcaire jurassique et crétacé, et par suite ils présentent çà et là de ces phénomènes d'effondrement qui montrent la nature sous un de ses aspects les plus grandioses ou les plus effrayants. Ainsi les Diablerets, qui se dressent superbement au-dessus des pâturages, ont perdu deux de leurs tours grises au siècle dernier, et les débris, tombés à 1,800 mètres au-dessous du sommet, forment dans le cirque de Derborence un chaos de plusieurs kilomètres d'étendue, où les ruis-

seaux obstrués par la chute des pierres se sont étalés en lacs et en mares. Au nord des Diablerets, d'autres écroulements ont certainement eu lieu, mais à une époque dont les habitants n'ont plus tradition : le vaste amphithéâtre dit le Creux-du-Champ n'est autre chose qu'un gouffre creusé dans la masse de la montagne; mais pendant le cours des âges les décombres en ont été emportés par les torrents. Le Creux-du-Champ rappelle le fameux cirque pyrénéen de Gavarnie : c'est aussi un immense bassin de

N° 7. — LES DIABLERETS.



Gravé par Erhard. D'après la Carte fédérale.

1 : 100 000

0 — 4 kil.

pâtis où pourrait se tenir un peuple et qu'entourent de hautes parois à gradins, surmontées d'un plateau de glaces ruisselant de cascades[1].

A l'ouest et au nord, les monts du système Bernois se ramifient à l'infini en chaînes, en chaînons, en promontoires, qui s'abaissent graduellement

[1] Cimes de la chaîne Bernoise :

Finsteraarhorn	4,275 mètres.	AVANT-MONTS.	
Jungfrau	4,167 »	Faulhorn	2,683 mètres.
Mönch	4,096 »	Niesen	2,366 »
Schreckhorner	4,080 »	Stockhorn	2,193 »
Diablerets	3,251 »		

vers la plaine. C'est la grande région des pâturages, celle où, sur les débris du calcaire, croît l'herbe la plus savoureuse. C'est aussi la région des fleurs; les champs de narcisses qui revêtent au printemps les montagnes de Montreux sont distinctement visibles à plus de 20 kilomètres de distance, et le regard inexpérimenté du voyageur y voit des neiges oubliées par le soleil. Le vent qui passe au-dessus de ces fleurs en apporte au loin le parfum, à peine moins pénétrant que celui des forêts d'orangers sur les côtes de la Sicile.

Revenant toujours vers le Saint-Gothard, comme vers le centre naturel des Alpes suisses, on peut voir un massif complètement distinct dans le groupe où s'alimente le glacier du Rhône, et qui s'élève au nord-est de l'Oberland, sur le prolongement du même axe. Ce massif, dont la cime principale, entourée de glaciers, est le Dammastock, se continue vers le nord en prenant l'apparence d'une chaîne. Là se dressent les plus glorieux sommets, entre autres le fameux Titlis, aux vastes pâturages, et l'Uri-Rothstock, au plateau terminal incliné doucement, mais de toutes parts ceint de précipices. Dans leur ensemble, ces montagnes d'Unterwalden et d'Uri, qui d'ailleurs sont composées de roches différentes, granit, jura, craie, couches éocènes, entremêlent leurs ramifications en un grand désordre : la forme si étrange, si brusquement contournée du lac des Quatre-Cantons, correspond au bizarre enchevêtrement des monts qui l'entourent. Au nord de la petite mer intérieure s'élèvent d'autres sommets qui paraissent avoir fait partie du même système montagneux, et dont le principal est le Righi, le belvédère le plus célèbre et le plus fréquenté de la Terre. Grâce à son complet isolement, aux lacs et aux plaines qui en limitent la base, à l'hémicycle de cimes neigeuses qui l'entoure à l'est et au sud, le Righi est en effet un admirable observatoire naturel, et c'est par dizaines de mille que les voyageurs s'y rendent chaque année pour contempler au soleil levant l'amphithéâtre des grands massifs et des chaînes secondaires. Tout un réseau de chemins de fer, d'une construction spéciale, a été tracé sur les escarpements et permet, même aux invalides, de jouir des plus beaux points de vue ; en été, le sommet de cette montagne est plus animé que bien des villes et les fils télégraphiques tendus de ses hôtels aux cités d'en bas entretiennent une communication incessante entre les voyageurs et les gens de la plaine. Le Righi est la première cime de l'Europe, non de la Terre, que les ingénieurs aient subjuguée par un chemin de fer à forte rampe; mais, dans l'intervalle de quelques années, plusieurs autres

monts ont été rattachés de la même manière au réseau de circulation des plaines. Tôt ou tard chacune des pointes de montagnes où les gravisseurs se portent en foule sera ainsi mise en communication facile avec les villes de sa base. Le Pilate, l'ancien Fract-Mont[1], dont les deux pyramides aiguës se découpent dans le ciel au midi de Lucerne, sera sans doute au nombre des montagnes que la locomotive gravira prochainement.

La masse énorme du Righi, recouvrant de sa base un espace d'environ 40 kilomètres carrés, est en grande partie composée de *nagelfluh*, c'est-à-dire de cailloux roulés, débris agglutinés de formations antérieures; à lui seul, le Righi représente un volume de plusieurs milliards de mètres cubes, amas énorme qui semble provenir, non des Alpes, mais de la Forêt Noire[2]. C'est pendant les âges miocènes que les eaux ont entraîné et déposé en couches régulières ces prodigieux déblais dont le Righi n'est qu'une faible partie. Ainsi le relief de la Terre change pendant le cours des temps et les montagnes se déplacent d'une chaîne à l'autre pour aller se faire sculpter à nouveau par les météores. Au nord du Righi, une autre agglomération de blocs roulés, le Rossberg, s'est partiellement écroulée en 1806. Le village de Goldau (vallée d'Or), entouré jadis de riches cultures qui lui avaient valu son nom, fut enseveli sous les décombres; une partie du lac de Lowerz fut comblée, et les campagnes riveraines disparurent sous un amas de pierres évalué à 40 millions de mètres cubes[3]. Exhaussé par les débris, le seuil de partage entre le lac de Zoug et celui de Lowerz est d'environ 100 mètres plus élevé que le niveau de la première nappe lacustre.

Le massif du Tödi, qui se prolonge, à l'est de la vallée de la Reuss, sur le même axe que les Alpes Bernoises et le groupe des montagnes du Rhône, est l'une des régions de la Suisse qui ont été le plus bouleversées par les agents géologiques : les reploiements de strates, étudiés par M. Albert Heim avec une étonnante sagacité, y ont pris des proportions plus grandioses qu'en toute autre partie du monde étudiée déjà par les géologues. Un renversement de couches dont les restes dénudés se montrent çà et là en cimes déchiquetées, s'étend du Glärnisch au Hausstock, sur une longueur à vol d'oiseau d'environ 15 kilomètres; de l'autre côté du Hausstock, dans la vallée du Rhin, se montrent aussi les traces d'autres reploiements à peine

[1] Le nom de Pilate, provenant, d'après Gatschet, de l'ancien allemand *billota*, aurait aussi la signification de Mont-Fendu. *Ortsetymologische Forschungen.*

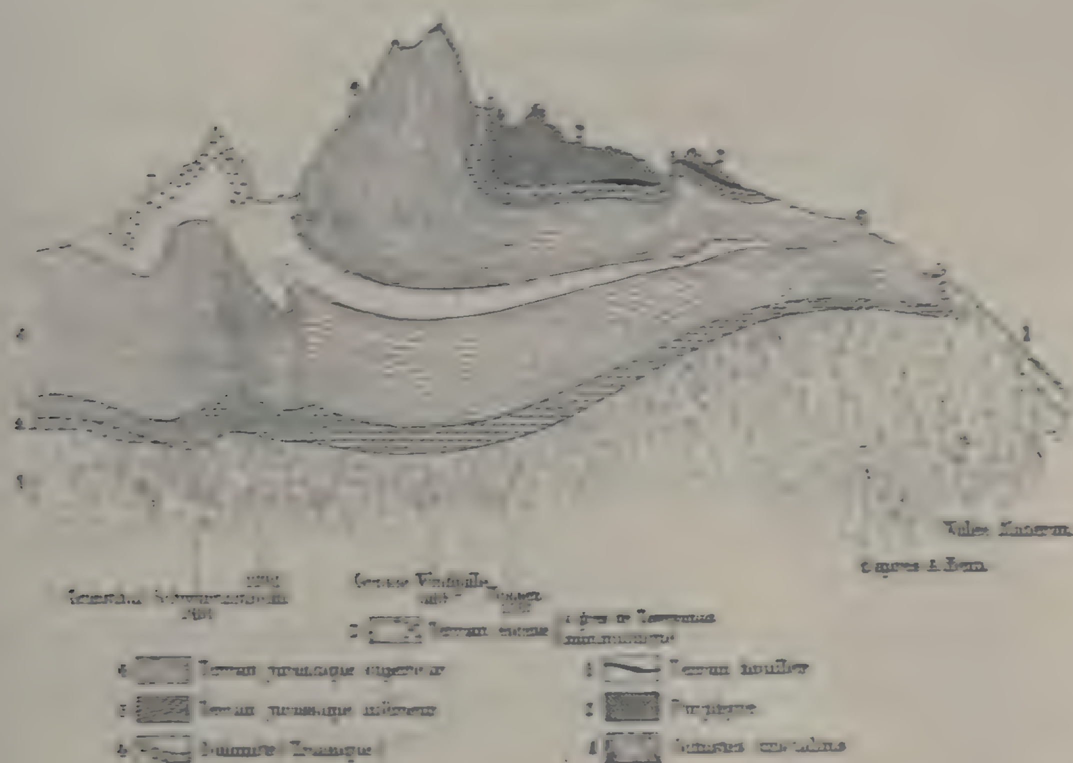
[2] Oswald Heer. *Le monde primitif de la Suisse*, traduit par Is. Demole, p. 333.

[3]

Dammastock	3.638 mèt.	Uri-Rothstock	2,930 mèt.
Rhonestock.	3,603 »	Pilate.	2,070 »
Galenstock	3,598 »	Righi.	1,800 »
Titlis	3,239 »	Rossberg	1,582 »

moins considérables, et c'est par milliers et milliers de mètres de puissance que les assises ont été reployées les unes sur les autres. Un de ces renversements, celui de la Windgälle, montagne qui domine la vallée d'Altorf, est surtout curieux par ce fait qu'il porte un chapeau de porphyre, reployé par la pression latérale avec toutes les strates sédimentaires sur lesquelles il repose ; c'est bien à tort qu'on y voyait naguère, avec Studer, une masse éruptive ayant brisé les couches sous-jacentes[1]. La partie du massif voisine du Saint-Gothard est la seule qui appartienne encore en entier à la zone des roches cristallines ; les monts qui s'appuient au nord sur le Tödi con-

N° 4. — Reploiement de la Windgälle.



sistent, comme les Alpes d'Unterwalden, en roches jurassiques et crétacées. On y trouve aussi des formations de *flysch*, ardoises de l'époque éocène, qui ont dû se déposer dans une mer très-profonde, car les fossiles de poissons y sont très-nombreux, tandis que les mollusques et les oursins y manquent complétement[2]. Les montagnes de flysch se distinguent par la douceur de leurs pentes et par la fertilité de leurs vallons, où s'amassent les débris des roches supérieures. Mais il n'en est pas ainsi des escarpements calcaires, qui se redressent çà et là en parois verticales semblant fermer toute issue aux vallées intermédiaires. D'ailleurs le Glärnisch, dont les formidables murailles s'élèvent d'étage en étage au-dessus de la ville de Glaris, n'est point

[1] Albert Heim, *Tödi-Windgällen Gruppe.*
[2] Oswald Heer, *Le monde primitif de la Suisse*, trad. par Is. Demole, p. 278.

encore en dehors des grandes Alpes, car il porte de véritables glaciers sur ses plateaux supérieurs[1]. Ce sont les derniers de la Suisse centrale dans la direction du nord ; mais on en voit quelques-uns sur la chaîne qui prolonge le massif du Tödi vers le nord-est et qui se termine au-dessus de Coire et de la vallée du Rhin par la longue montagne de Calanda, fameuse par ses éboulis. Cette montagne se compose de dolomie fendillée que supportent des schistes faciles à déliter. L'eau qui passe à travers le calcaire pourrit ces schistes, les assises qui se trouvent à l'air libre s'écroulent et forment à la base de la montagne des talus grandissants ; les chutes de pierres ne pourront s'arrêter tant que la pente du talus ne se sera pas élevée au-dessus de la zone d'effondrement. On sait que le village de Felsberg, au pied de la Calanda, fut écrasé partiellement sous un éboulis ; un nouveau village a été construit près de là, dans un endroit non menacé par les roches, mais trop exposé au vent. Les habitants ont préféré l'ancien village, redoutant moins un désastre possible que des inconvénients certains[2].

Depuis des siècles déjà la Calanda est le but d'ascensions nombreuses. Les montagnes de Saint-Gall et d'Appenzell, qui occupent l'angle du territoire entre le cours du Rhin et le lac de Constance, sont aussi très-célèbres à cause de l'admirable vue qui se déroule autour de leurs sommets. Un de ces monts est le Speer, composé, comme le Righi, de cailloux agglutinés. Un autre est le fameux Sentis, dont la croupe suprême dépasse à peine deux kilomètres et demi, mais qui n'en est pas moins une des plus belles Alpes de la Suisse : ses larges contre-forts, ses pâturages, ses amas de blocs et les petits lacs de ses hautes vallées, y varient à l'infini les sites pittoresques et gracieux. Plus au sud, la crête déchiquetée des Churfirsten, vue des bords du lac de Walenstatt, présente un aspect vraiment formidable ; un seul village a pu trouver place au pied de ses roches, qui se dressent à 1,000 et 1,500 mètres au-dessus de l'eau[3].

Les Alpes des Grisons, véritable chaos de montagnes découpées par les torrents en massifs inégaux, sont bien celles où l'ordre primitif est le plus

[1] Hauteur du Tödi . . . . 3,623 mètres.
» du Hausstock . . . . . 3,156 »
» du Glarnisch . . . . . 2,913 »
» de la Calanda . . . . . 2,808 »

[2] Theobald, *Naturbilder aus den rhätischem Alpen*.

[3] Hauteur du Sentis. 2,504 mètres.
» du principal sommet des Churfirsten. . . . . 2,303 »
» du Speer . . . . 1,956 »

difficile à reconnaître; les formations diverses y sont plus enchevêtrées, le profil des crêtes y est plus sinueux, et deux cents vallées qui se ramifient dans l'épaisseur du système y dessinent un immense labyrinthe. Pourtant l'ensemble de ces massifs se rattache également au nœud du Saint-Gothard par un de ses groupes les plus hardis, celui dans lequel naît le Rhin postérieur ou Hinter-Rhein. Ces roches granitiques chargées de glaces, hérissées de pointes qui sont les plus élevées entre les vallées de la Reuss et de l'Inn, forment le groupe de l'Adula, la seule montagne des Alpes centrales qui ait gardé son nom antique [1]; c'est l'Adoulas de Strabon. D'autres montagnes de grande hauteur, portant des glaciers sur leurs épaules, continuent au nord-est la crête principale qui limite au sud les vallées supérieures du Rhin.

Au delà, on entre dans une région naturelle des Alpes appartenant au bassin du Danube. La coupure profonde dans laquelle coulent les eaux de l'Inn, et qui se continue au sud-ouest par la vallée de l'Adda, est une des brèches les plus curieuses du grand mur des Alpes, car au milieu du désordre des cimes, les unes rocheuses, les autres chargées de glaces, qui se dressent à des hauteurs diverses, elle garde une horizontalité presque parfaite sur une longueur d'une vingtaine de kilomètres, et les eaux incertaines s'y étalent en lacs : un déblai de quelques mètres les ferait précipiter en superbes cascades du côté de l'Italie, dans le val Bregaglia, au lieu de s'écouler en rivière traînante sur le versant du nord. La brèche de la Haute-Engadine est aussi fort remarquable par sa direction : tandis que la plupart des cols de passage coupent perpendiculairement la grande crête, ici la coupure, coïncidant en grande partie avec une ligne de séparation des formations géologiques, se fait précisément dans le sens même de l'axe des Alpes suisses, du nord-est au sud-ouest.

Un des plus grands massifs d'Europe, celui de la Bernina, est posé sur le socle de l'Engadine, immédiatement à l'est de la haute vallée de l'Inn, au nord de cirques profonds où l'on voit déjà briller la verdure de l'Italie. Ce groupe peut se comparer même aux montagnes de l'Oberland bernois par la forme hardie de ses roches granitiques et par ses glaciers qui descendent au loin dans les vallées; les rangées de moraines, les chaos de blocs, les forêts, les prairies, les cascades, l'eau frissonnante des lacs, rien ne manque à cet admirable tableau. Des sommets du massif de la Bernina, du Roseg, du Morteratsch, on contemple une étendue de neige et de glace n'ayant pas moins de 30 kilomètres de l'est à l'ouest et se terminant dans

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

les vallées par des fleuves d'eau cristallisée de la forme la plus élégante. Mais la plus belle vue est celle dont on jouit des cimes isolées qui s'élèvent en face des glaciers, au nord de la profonde vallée de Pontresina. De la croupe suprême du Piz Languard ou « Long-Regard » on voit non-seulement le groupe de la Bernina et toutes les montagnes des Grisons, celles du Tirol et du nord de la Suisse, mais encore, par-dessus le groupe du Saint-Gothard, les pointes du Mont-Rose et jusqu'au profil incertain des Alpes

N° 9. — MASSIF DE LA BERNINA.

D'après la carte Dufour — Dessiné par C. Perron

1 : 300 000

0 — 5 — 10 kil

françaises. Le sommet du Piz Linard, qui s'élève au nord, de l'autre côté de la vallée de l'Inn et sur les confins du Vorarlberg autrichien, commande aussi un panorama fort étendu. Il se dresse au milieu de plusieurs monts d'une hauteur presque égale, qui forment ensemble le massif de la Selvretta, comprenant les roches les plus diverses, du gneiss et des schistes cristallins aux terrains éocènes. On y trouve même, près de Schuols et de Tarasp, dans la vallée de l'Inn, des sources de gaz acide carbonique, les seules de ce genre que l'on ait observées, car elles ne jaillissent point d'un sol de laves, mais de roches schisteuses décomposées et sont probablement

en rapport avec des fontaines acidules qui sourdent plus bas : autour de l'une des mofettes, les petits animaux tués par le gaz délétère, vertébrés et articulés, sont parfois assez nombreux pour recouvrir le sol d'une couche épaisse de débris [1]. D'ailleurs les tremblements de terre sont assez fré-

N° 10. — LES GLACIERS DE TCHIERVA ET DE MORTERATSCH.



D'après Ziegler. C. Perron.

1 : 100 000

0 1 2 kil.

quents dans l'Engadine, moins toutefois qu'en deux autres régions de la Suisse, la vallée de la Viège (Visperthal), aux pieds du Mont-Rose, et les environs d'Eglisau, entre Schaffhouse et le confluent de l'Aar [2].

[1] Mousson, Theobald, Hermann Goll, *Bull. Soc. vaud. des Sciences Naturelles*, XIV, 1875.

[2] Hauteur des montagnes des Grisons :

Piz Valrin (massif de l'Adula)	3,398 mètres.	Morteratsch	3,754 mètres.
Bernina	4,052 »	Languard	3,266 »
Roseg	3,927 »	Piz Linard	3,416 »

C'est dans les Grisons et dans la province autrichienne voisine, le Tirol, que les Alpes centrales ont le plus de puissance et la plus grande largeur. Non-seulement on ne saurait y voir une chaîne de montagnes, telle qu'on la dessinait autrefois sur les cartes, mais elles ne forment pas non plus un ensemble de massifs alignés suivant un axe régulier. La région des Alpes Grisonnes est un véritable plateau sur lequel se dressent des groupes et des chaînons de montagnes se ramifiant en un grand désordre apparent. Toute la partie de la Suisse située à l'est du Rhin repose sur un socle ayant au moins 1,000 mètres de hauteur, même dans les fonds de vallées, et s'étalant au loin, d'une part en Allemagne, de l'autre sur le territoire italien. Sur sa frontière de l'occident, le contraste est complet; de ce côté la Suisse ne touche pas même à la région des Alpes : ce sont d'autres montagnes qui la couvrent, non par une masse enchevêtrée, comme les massifs des Grisons, mais par des plateaux à voussures parallèles.

III

Les montagnes du Jura, qui prolongent leurs chaînes uniformes à l'ouest des plaines occidentales de la Suisse, ne forment qu'un système secondaire en comparaison de la grande masse des Alpes, dont les innombrables cimes s'élèvent bien au-dessus de la zone des neiges persistantes. Cependant elles ont aussi une importance considérable dans l'architecture générale de l'Europe, et par leur influence sur le climat, sur le régime des eaux et le groupement des populations, elles ont rempli un grand rôle dans l'histoire.

En Suisse, le contraste est frappant entre les deux systèmes de montagnes, les Alpes et le Jura. Des plaines intermédiaires, la crête des monts bernois apparaît dentelée de cimes aiguës que séparent des échancrures inégales; on voit de vives arêtes limiter les champs de neige et les glaciers; malgré la distance, on discerne les oppositions si variées des roches, des névés, des pâturages, des forêts. Les avant-monts aussi ont la plus grande diversité de hauteurs et de formes, et de larges vallées, ouvertes dans l'épaisseur des massifs, augmentent encore la variété des aspects par leurs villages, leurs cultures et les larges torrents qu'on y voit serpenter. En face, les monts du Jura se présentent au contraire comme un talus aux pentes rapides. A la base s'étend une mince lisière blanche formée par les villes et les bourgs; des champs et des vignobles recouvrent les premiers escarpements; au-dessus, la forêt de sapins aux teintes monotones revêt tout le

versant de la montagne jusqu'aux pâturages supérieurs bleuis par l'éloignement. Des « crêts » de rochers hérissent en maints endroits les longues croupes des sommets ; mais de loin ils n'ajoutent que peu au mouvement de la chaîne. Il est des cimes du Jura qui se maintiennent sur des lieues de distance à la même hauteur apparente : on pourrait croire que ces monts offrent partout le spectacle d'une morne uniformité, si les coupures des torrents, à peine visibles de la plaine, ne permettaient d'aller visiter les charmantes vallées de l'intérieur.

C'est du côté de la Suisse seulement que le Jura se présente comme un rempart continu ; le versant français est à la fois plus bas et beaucoup plus irrégulièrement découpé. Il est vrai que dans la partie méridionale de la chaîne, se dressant en entier sur le territoire français, s'élèvent les plus hautes cimes du Jura ; mais celles de la Suisse ne leur sont que très-faiblement inférieures, et l'altitude moyenne de leurs croupes est plus considérable. Entre Besançon et Neuchâtel, les plissements parallèles des monts Jura se haussent dans la direction de l'ouest à l'est, et leur dernier rempart, celui qui domine les plaines helvétiques, est le plus élevé : ainsi, parmi les vagues de houle qui se succèdent sur un rivage, la plus haute est celle qui vient s'écrouler sur le sable de la rive. Mais au nord de Soleure les montagnes s'abaissent peu à peu jusqu'à 1,000 et 600 mètres seulement. A l'est de l'Aar, le Jura est encore représenté par le petit chaînon du Lägern, puis, de l'autre côté du Rhin, il forme encore, près de Schaffhouse, le massif de Randen et se perd graduellement dans les plateaux de la Rauhe Alp [1].

La partie suisse du Jura ressemble aux montagnes françaises d'outre-frontière : mêmes longues vallées de plissement entre les voussures parallèles des monts, mêmes effondrements circulaires, mêmes cluses qui coupent du haut en bas la série des roches, et font communiquer de part et d'autre des vallées autrefois distinctes. En s'entremêlant diversement, les combes, les défilés et les grands sillons réguliers de la montagne donnent à l'intérieur du massif une étonnante variété de sites pittoresques : toutes ces dépressions sont d'anciennes baies encore emplies d'eau lors de la période miocène [2]. Ainsi le Val de Travers, que parcourt la Reuse ou

[1] Hauteur des principales cimes du Jura :

Mont Tendre	1,680 mètres.	Chasseral	1,609 mètres.
Mont Dôle	1,678 »	Weissenstein	1,396 »
Chasseron	1,611 »	Lägern	862 »

[2] Jaccard, *Matériaux pour l'histoire géologique de la Suisse*, 6e vol. *Description du Jura neuchâtelois et vaudois* ; — Alexandre Vézian, *Études géologiques sur le Jura.*

Areuse, affluent du lac de Neuchâtel, reçoit à l'ouest les eaux de la combe de Saint-Sulpice, ouvert comme un cirque à gradins, puis se continuant au nord-est, à la base d'escarpements abrupts, semble devoir se terminer brusquement auprès d'un rempart qui s'élève à l'est; mais l'action continue des eaux et des intempéries et les écroulements de la roche ont fait céder cette muraille; une brèche s'est ouverte, brèche inégale où le torrent, rejeté d'un promontoire à l'autre, s'enfuit en rapides et en cascades, bien au-dessous de la route et du chemin de fer suspendus au flanc de la montagne. Tout à coup les parois méridionales des rochers qui forment la cluse font place à

N° 11. — VAL DE TRAVERS.



D'après la carte fédérale. C. Perron

1 : 170 000

0 5 kil.

un cirque d'effondrement, demi-cratère de plus d'un kilomètre de large et de 500 mètres de profondeur : c'est le Cul-du-Van, dont le nom, ainsi que l'a établi M. Ayer, a été changé pendant ce siècle en celui de Creux-du-Vent. L'étude du relief géologique montre que c'est une ancienne combe. Au nord, une autre vallée présente un aspect tout opposé : c'est un large bassin régulier, où il ne reste plus que des tourbières. Dans une région de peu d'étendue on peut donc voir à la fois une vallée vivifiée par les eaux courantes, une vallée « morte », une combe ruinée et les tortueux défilés d'une cluse.

En maint autre district du Jura suisse, les murs parallèles de la monta-

gne sont percés de cluses, dont les parois se développent soit en escarpements irréguliers, soit en vastes amphithéâtres, et dans lesquelles passent les eaux, longées par route ou par chemin de fer : telles sont les gorges qui font communiquer Bienne avec le val de Saint-Imier, celles qui réunissent la vallée de Court à Délémont par Moûtiers, celles d'Undervelier, que parcourt la Sorne, affluent de la Birse ; telle est surtout la cluse grandiose qui permet au Doubs, coulant d'abord vers le Rhin, de se replier sur lui-même et de rentrer en France, pour s'unir à la Saône, au Rhône et à la Méditerranée. Il est même des cluses incomplètes, auxquelles l'homme a dû donner la dernière main : ainsi le defilé de Pierre-Pertuis était presque terminé par la nature sur les deux versants, mais les Romains en ont dû forer la clef de voûte au moyen d'une galerie qui sert encore aux voyageurs.

N° 12. — CLUSE L'UNDERVELIER.



Si ce n'est en hiver et pendant les premières semaines du printemps, le Jura n'est point embelli comme les Alpes par le contraste des neiges et de la verdure; mais il a presque partout de magnifiques forêts de sapins, qui lui auraient valu, dit-on, son nom, synonyme de « Bois défendu » ; il a aussi des pâturages dont l'herbe touffue encadre de sa verdure les eaux des petits lacs allongés dans le fond des vallées; seulement ces lacs, peu profonds à cause de la forme du pli où ils se trouvent, se continuent souvent en amont et en aval par des tourbières envahissantes : plusieurs nappes d'eau ont même complétement disparu, bues, pour ainsi dire, par les sphaignes et autres plantes qui se gonflent d'humidité.

Les eaux de pluie qui tombent sur le Jura ne se bornent pas à remplir les lacs et à nourrir les torrents superficiels; de nombreuses cavernes, « creux ou emposieux, » s'ouvrent aussi dans l'intérieur des roches et servent de réservoirs souterrains. L'eau de neige ou de pluie s'engouffre dans les nombreuses fissures de la pierre et coule sous la montagne pour reparaître sur les versants inférieurs, en fontaines abondantes. Parmi



N° 13. — MÉANDRE DU DOUBS A SAINTE-URSANNE.

ces cours d'eau qui descendent dans les entrailles de la terre, le plus remarquable est la rivière d'Orbe, principal affluent qui se dirige du Jura vers le bassin rhénan. L'Orbe, dont la source la plus lointaine est en France, dans le petit lac des Rousses, traverse successivement deux autres lacs situés sur le territoire suisse, le lac de Joux et celui de Brenet, puis, à la base d'une haute paroi, elle disparaît tout à coup dans un entonnoir naturel, en formant des cascades ingénieusement utilisées pour des moulins. A 3 kilomètres au nord-est, et à 224 mètres plus bas, la rivière engouffrée se montre de nouveau assez abondante pour mettre en mouvement les usines de tout le village industriel de Vallorbe. Au nord de la vallée de la

Reuse, les vastes emposieux du plateau des Ponts, reçoivent l'eau qui va rejaillir à 274 mètres plus bas, sous le nom de Noiraigue. Ailleurs, des sources, à peine apparues, s'engouffrent encore pour reparaître plus bas; leur cours se fait alternativement à la lumière et dans les ténèbres. On peut citer en exemple de ces ruisseaux en partie souterrains ceux qui réunissent leurs eaux dans le gouffre dit Creux-Genat, aux environs de Porrentruy. Enfin un

N° 14. — LAC DE JOUX.



D'après la carte de l'État-major. 1 : 100 000 C. Perron.

0 10 kil.

grand nombre de cours d'eau cachés vont sourdre au pied du Jura, dans les cavités mêmes des lacs de Neuchâtel et de Bienne. Ces fontaines, sources lacustres fort abondantes, sont bien connues des bateliers, des pêcheurs et des chasseurs, parce qu'en hiver, lorsque le lac est gelé, l'eau située au-dessus de la fontaine reste libre. Les poissons y abondent et les canards sauvages s'y réunissent : de là le nom d'*Entner* ou « gîtes aux canards », que l'on donne à ces fontaines; l'abaissement du niveau des lacs en transformera plusieurs en ruisseaux coulant sur la terre ferme[1].

[1] Desor, Jaccard, Ochsenbein, La Nicca, Bridel.

IV

Le Jura, où l'on a pu étudier tant de phénomènes curieux de géologie et d'hydrologie, est également la région où l'on a trouvé la preuve la plus décisive de l'ancienne extension des glaciers : c'est en parcourant ces montagnes que les hommes d'étude ont eu le premier pressentiment des âges pendant lesquels l'Europe fut en grande partie couverte de glaces mouvantes. Les sommets du Jura versaient aussi sur les pentes des glaciers[1] chargés de blocs et de pierres; mais, outre ces débris, d'autres rochers qui n'ont aucun rapport de formation avec les assises sous-jacentes sont épars sur le penchant oriental du Jura. « D'où proviennent ces prodigieux décombres? » se demandaient autrefois les géologues sans pouvoir résoudre le problème. « Appartenaient-ils à des montagnes disparues? Sont-ils venus des Alpes, dont la crête est pourtant à une distance moyenne d'au moins 200 kilomètres? » Maintenant, on sait que cette dernière hypothèse était la vraie. Ces énormes blocs erratiques sont bien descendus des Alpes, et l'on a pu même signaler précisément les montagnes d'où plusieurs d'entre eux se sont détachés. Telle masse de granit faisait jadis partie du Mont-Rose; telle roche de micaschiste est tombée du Saint-Gothard ; on connaît à la fois son origine et la route qu'elle a suivie. Jadis, tout le versant septentrional des Alpes était bordé d'une immense nappe de glace formée par le confluent de cinq énormes glaciers emplissant les vallées où coulent actuellement le Rhône, l'Aar, la Reuss, la Linth et le Rhin. Les pierres tombées des montagnes sur les champs de névé descendaient peu à peu avec le fleuve mouvant des glaces; mais, au lieu de s'arrêter alors au pied des vallées supérieures, elles continuaient leur route par-dessus les plaines basses et les dépressions profondes que remplissent aujourd'hui les lacs. Elles auraient même continué leur voyage en dehors de la Suisse, si elles n'avaient rencontré la barrière transversale du Jura. C'est là qu'elles ont dû s'échouer et que nous les voyons encore après des centaines et peut-être des milliers de siècles. Quelques-uns de ces blocs, charriés par le glacier du Rhône, ont été portés ainsi jusqu'à l'altitude de 1,400 mètres sur les flancs de la montagne du Chasseron. Parmi ces masses, il en est qui peuvent être exploitées en carrière, et dont le volume est de 3,000 et même de 5,000 mètres cubes. On a constaté que les blocs erratiques ont échoué à la plus grande hauteur

[1] Arnold Guyot, *Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel.*

sur les flancs du Jura, précisément en face de la vallée du Rhône, entre Martigny et Villeneuve. C'est là, sur les escarpements du Chasseron, que venait frapper le grand courant central du fleuve de glaces : de part et d'autre, vers le nord et le sud, les pierres en voyage ont abordé de moins en moins haut les pentes du Jura[1].

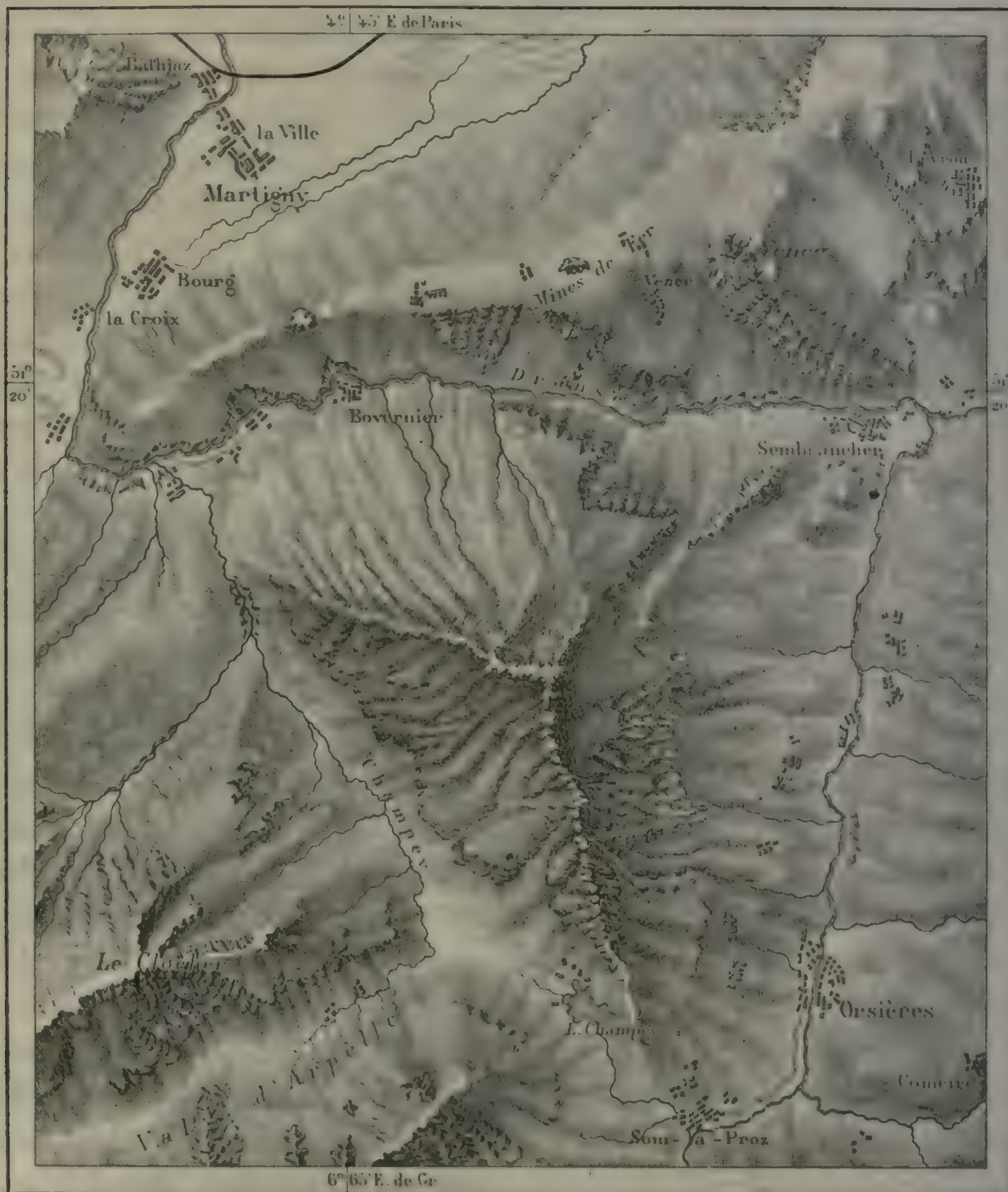
De pareils blocs erratiques se trouvent non-seulement sur les montagnes contre lesquelles venaient se heurter les glaciers, mais aussi sur les versants des vallées alpines qui contenaient les glaces en mouvement; on en voit d'énormes dans la vallée de la Limmat, dans celle de la Reuss, aux bords de l'Aar. Non loin d'Interlaken est le bloc erratique de Luegiboden, énorme roche de granit évaluée à 13,000 mètres cubes, quoiqu'elle ait été déjà exploitée en carrière, et qu'un fragment considérable en ait été envoyé en Amérique pour servir au monument de Washington. Sur la colline de Montet, près de Bex, au-dessus de la plaine comblée par le Rhône, une pierre dite le « bloc monstre » n'a pas moins de 15,000 mètres cubes. Un grand nombre de roches de provenance glaciaire ont été aussi déposées sur les bords du Léman ; jusque dans le port de Genève, il en est une très-grande, devenue célèbre sous le nom de « Pierre-à-Niton », et qui fut probablement consacrée à Neptune par les Romains : elle sert aujourd'hui de niveau de repère pour les oscillations du lac et pour la triangulation de la Suisse entière. Mais que sont les gros blocs en comparaison des quantités prodigieuses de cailloux, de sables, de boues qu'ont charriées les anciens courants de glace, et des amas de débris qu'entraînèrent les eaux de débâcle lors de la fusion? L'énorme cube représenté par les creux des cirques, des ravins et des vallées se retrouve en grande partie dans les couches de déblais étalées sur les plaines inférieures. En maints endroits, les glaces se sont fondues si rapidement que les terres délayées se sont déplacées en courants boueux analogues à ceux qui s'épanchent de certains volcans des Andes, lorsque des lacs intérieurs ont rompu leurs digues; parfois des fragments de glace, emportés par la débâcle, se sont trouvés mêlés à ces boues, et çà et là des vides, que l'on rencontre dans le conglomérat durci, indiquent la place occupée jadis par ces glaçons brisés[2]. On peut juger de la puissance qu'avaient les fleuves de boue par ce fait que des vallées profondes en étaient emplies jusqu'aux bords. En aval de Sembrancher, dans la vallée de la Dranse, l'ancien réservoir de boue dont les vestiges sont restés sur les pentes n'avait pas moins de 450 mètres d'épaisseur; mais la pression de cette masse énorme finit par rompre la

[1] Oswald Heer, *Le monde primitif de la Suisse*, trad. par Demole, p. 631.
[2] Viollet-le-Duc, *Le massif du Mont-Blanc*, p. 135

digue de rochers qui réunissait la superbe pyramide de Catogne à la montagne de Vence. Les débris sont épars au loin dans la vallée[1].

Beaucoup moins importantes en réalité que les terrains glaciaires dis-

N° 15. — LE CATOGNE.



Gravé par Erhard. D'après la carte fédérale.

Echelle de 1 : 80000

0 1 2 3 Kil

posés par couches horizontales, les moraines restées debout dans les vallées sont les témoignages des âges glaciaires qui étonnent le plus, au premier abord, à cause de leur aspect montueux et de la variété qu'elles introduisent

[1] Viollet-le-Duc, *Le massif du Mont-Blanc*, p. 137, 138.



LAC DE THUN

Dessin de Webert, d'après une photographie de M. Braun.

dans le paysage. Le val de la Limmat présente dans son parcours six grands remparts ébréchés, dont l'un a été laissé en plein lac par le front de glacier : c'est l'isthme de Rapperschwyl, utilisé dès le moyen âge pour la construction d'un pont de 1600 mètres de longueur jeté sur l'eau basse entre deux remblais de galets. Une moraine porte aussi la ville de Zurich. Plusieurs autres cités placées à l'extrémité inférieure des lacs, et quelques-unes de celles qui se trouvent sur le plateau suisse proprement dit, sont bâties sur des amas de pierrailles apportées par les glaces[1]. Au nord-ouest de Lucerne, cette région si curieuse qu'une inondation changerait en îlots parallèles et où se trouvent les lacs de Sempach, de Baldegg, de Hallwyl et les marécages traversés par la Reuss, garde les traces de grands transports de boues glaciaires. Une étendue considérable de la plaine accidentée qui sépare les Alpes du Jura, doit aussi aux moraines sa forme et l'aspect de ses paysages. Il est vrai que parmi ces amas de pierres nul n'a plus l'apparence chaotique d'autrefois. Revêtus de terre végétale, ils portent presque tous des bouquets de bois et contrastent ainsi gracieusement avec les lacs qui les séparent, les petits cours d'eau qui serpentent au pied de leurs talus, et les cultures des campagnes environnantes. Les paysages les plus charmants, à l'issue des lacs de Thun, de Zurich, de Bienne, sont précisément dus à cette extrême diversité d'accidents, produits par le passage des anciens glaciers[2].

La flore des régions à moraines prouve que le changement des climats a été considérable à l'époque des envahissements de la glace. La grande plaine qui sépare les Alpes et le Jura était encore recouverte par les eaux de l'Océan pendant les âges miocènes; les terrains qui se déposèrent alors, consistant en grès et en cailloux agglutinés, sont fort riches en fossiles végétaux et animaux, dont les espèces témoignent d'une température ambiante de 18 à 20 degrés centigrades, analogue à celle de la Louisiane et de la Floride[3]. Mais à ce climat succéda celui du Groenland. Les plantes alpines, les mêmes que celles de la Laponie, descendirent des sommets dans les vallées et des vallées dans la plaine; maintenant on les rencontre dans toutes les parties de la Suisse où sont épars les blocs erratiques; la limite des apports de pierres coïncide partout avec l'existence d'une flore d'aspect boréal. Charles Martins, qui a spécialement étudié les plantes du Nord et celles des hautes Alpes, dit que la vallée des Ponts, située dans le Jura neuchâtelois, à 1000 mètres au-dessus du niveau de la

[1] A. Escher de la Linth, Oswald Heer

[2] Desor, *Paysages morainiques.*

[3] Oswald Heer, *Le monde primitif de la Suisse,* trad. par Demole.

mer, rappelle parfaitement l'aspect des paysages de Laponie. Or les plantes alpines des Ponts croissent sur un sol entièrement revêtu de boue glaciaire venue des Alpes [1].

Grâce à tous ces vestiges du passé, pierres, boues, plantes alpines, les géologues ont pu recomposer la carte des anciens glaciers. Le plus puissant était celui du Rhône. Comblant le vaste bassin du lac de Genève, et recouvrant la plaine suisse d'une épaisseur de plus de 1000 mètres, il s'étendait au nord jusque dans le territoire qui est de nos jours l'Argovie et recevait le glacier de l'Aar comme un simple affluent; mais il ne pénétrait point dans les Alpes fribourgeoises, qui restaient isolées comme une grande île ayant son système propre de glaciers. Dans cet immense espace se sont déposés des matériaux erratiques provenant surtout de la crête des Alpes comprise entre le Saint-Bernard et le Simplon [2]. Le glacier de la Reuss, celui de la Linth, allaient aussi se heurter contre les murs du Jura, mais seulement à son extrémité orientale, tandis que les glaces issues de la vallée du Rhin, au milieu desquelles le groupe du Sentis formait une île semblable à celle des Alpes fribourgeoises [3], s'étalaient largement sur l'Allemagne du midi. Sur le versant italien s'épanchaient aussi des glaciers superbes, passant par-dessus les lacs ou du moins les comblant en partie. Le lac de Lugano présente, comme celui de Zurich, le curieux spectacle d'un bassin lacustre coupé en deux parties par une digue naturelle de blocs que les glaces ont laissée en se retirant, et que l'on utilise maintenant pour y faire passer route et chemin de fer.

V

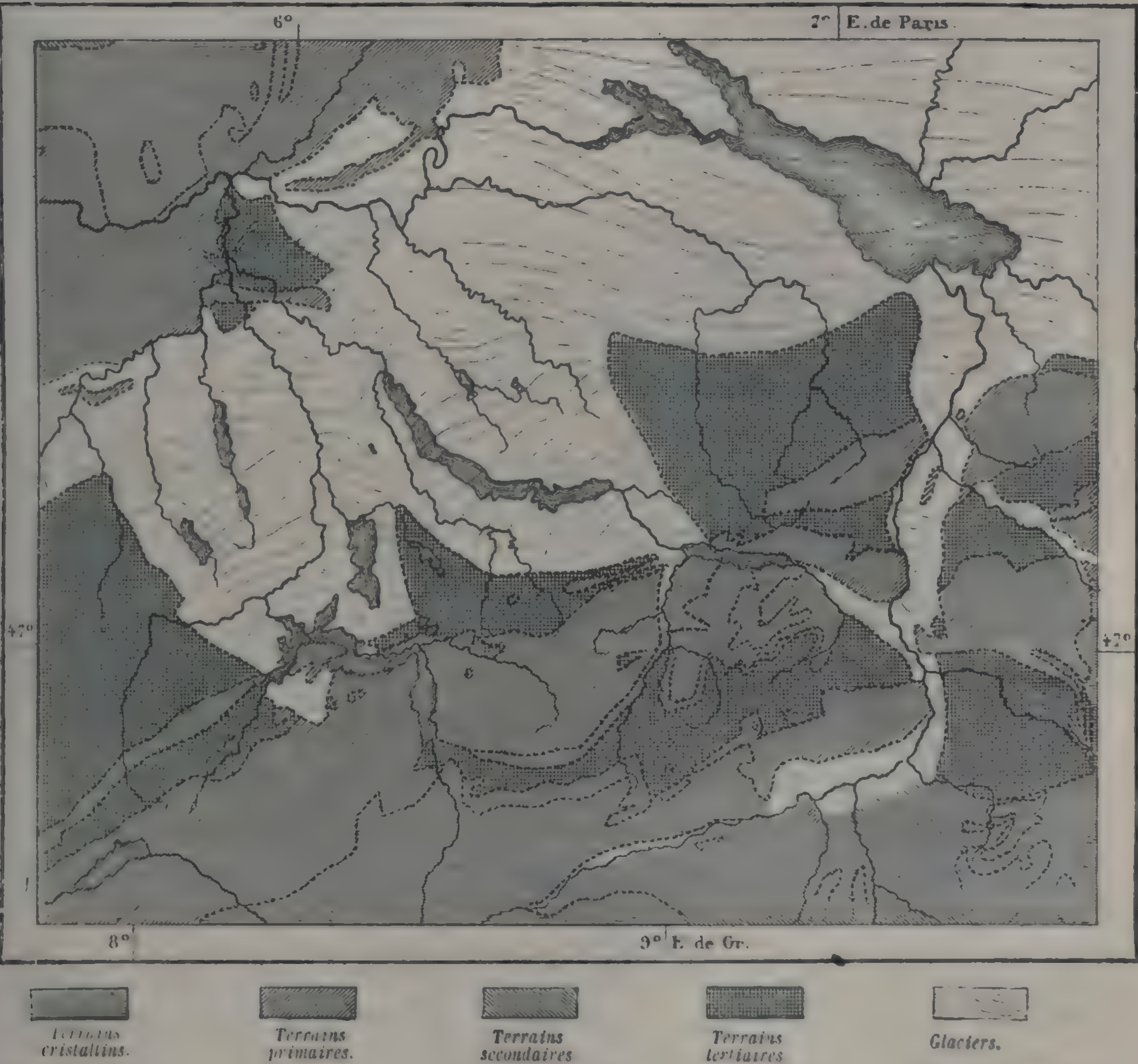
En comparaison de ces vastes glaciers d'autrefois, dont la reconstitution géologique a mis sur la voie de tant d'autres découvertes dans l'histoire de la Terre, les glaciers actuels de la Suisse semblent très-peu de chose. Ils ne couvrent plus que les cinq centièmes du territoire helvétique et leur épaisseur moyenne est certainement bien inférieure à celle des anciens champs de glace qui faisaient de la Suisse un autre Groenland. Pourtant, si les pluies venaient à manquer soudain et si les glaciers suspendus au-dessus de l'Europe comme en un réservoir aérien fondaient en entier pour alimenter régulièrement le cours des fleuves qui sortent de la Suisse, ces

[1] *Bulletin de la Société botanique de France*, 22 déc. 1871, t. XVIII.
[2] Arnold Guyot, *Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel*, 1847.
[3] Arnold Guyot, Desor, etc.

masses d'eau congelée, évaluées à une profondeur de 100 mètres seulement, suffiraient à entretenir la portée normale des eaux pendant cinq années[1].

Mais, on le sait, l'écart qui se produit dans les glaciers entre leurs dimensions d'hiver et leurs dimensions d'été est en général très-faible en proportion de leur masse : ce sont principalement les eaux de pluie et celles

N° 16. — ANCIENS GLACIERS DE LA SUISSE ORIENTALE.



de la fonte des neiges qui alimentent les rivières, soit indirectement par des sources, soit directement par les avalanches, les ravins, les torrents superficiels. Le fleuve de Suisse le plus considérable en raison de son bassin d'écoulement, le Tessin, est précisément celui qui mêle à ses eaux

[1] Superficie des glaciers de la Suisse, en 1871, d'après une commission fédérale 2,096 kil. car

Bassin du Rhône	1,037	»
» du Rhin	750	»
» de l'Inn	183	»
» du Pô	126	»

le moins de glaces fondues ; quoique le nom de la principale vallée, le val Bedretto, soit synonyme de « Val Glacier », les courants de glace qui s'y déversent, se fondent au soleil du midi avant d'avoir empli de vastes cirques. Lors des grandes pluies, le Tessin, qui roule en moyenne plus de 100 mètres cubes d'eau à la seconde avant d'entrer dans le lac Majeur, en a parfois porté quarante et cinquante fois davantage ; c'est alors un fleuve dont le Rhône, à la fourche d'Arles, ne représente que la moitié. La Verzasca est aussi une grande rivière ; au sortir de son âpre gorge dont elle use et polit

N° 17. — LAC DE LOCARNO.



D'après la carte fédérale. C. Perron.

1 : 100 000

0 5 kil.

les rochers, elle s'étale sur un large lit de cailloux qu'elle pousse dans le lac Majeur au-devant des sables du Tessin. Puis vient la puissante Maggia, qui est en temps ordinaire un fleuve comparable à l'Adour, et pendant les crues l'égale du grand Rhône[1]. Aussi les alluvions apportées par les trois cours d'eau gagnent-elles rapidement sur le lac. La comparaison des documents du moyen âge avec les cartes actuelles semble prouver que le comblement des eaux lacustres, aidé maintenant par le déboisement des montagnes, se fait de plus en plus vite. Le village de Gordola qui était le principal port du haut lac, il y a sept cents ans, est à 2 kilomètres seule-

[1] Portée moyenne du Tessin . . . . 105 mètres.
» de la Verzasca . . . . . . 10 »
» de la Maggia . . . . 62 »
(D'après la commission fédérale.)

ment du rivage actuel, tandis que le nouveau port, Magadino, aux maisons toujours menacées par les éboulis et les ravines d'eau, est obligé de se déplacer de centaines de mètres par décade et de poursuivre pour ainsi dire la côte qui s'enfuit. Locarno, situé près des bouches de la Maggia, à l'angle

N° 18. — LAC DE LUGANO.



d'un delta qui est un type de régularité, voit également les sables combler son port creusé à grands frais. En supposant que les troubles apportés par Tessin, Verzasca et Maggia soient d'un millième de la masse liquide et qu'une moitié aille se déposer au loin dans le grand lac, il suffirait de 350 années pour que la baie de Locarno, profonde en moyenne de 50 mètres, se comblât en entier, et que les trois rivières, s'unissant en un

même delta, marchassent désormais à la conquête du lac inférieur. Mais les terres qu'apportent ces eaux torrentielles restent insalubres tant que l'homme ne les a pas nettoyées par la pioche et la charrue. Les miasmes qui s'élèvent des marais de la basse plaine du Tessin sont mortels en été ; les habitants de plusieurs villages riverains du fleuve sont obligés de s'enfuir pendant la saison des chaleurs vers les cabanes des hautes vallées. Beaucoup plus salubres sont les bords du Ceresio ou lac de Lugano, ce double bassin où se rejoignaient autrefois deux langues des grands glaciers du Tessin et de l'Adda. En se retirant, les glaciers n'ont laissé aux affluents du Ceresio que des bassins de faible étendue ; le cube annuel des alluvions, comparé à la contenance du bassin, est peu de chose, et la nappe des eaux ne se rétrécit que lentement. Grâce à la régularité de son régime et à sa position géographique dans le voisinage des campagnes lombardes, le lac de Lugano pourrait être facilement transformé en un grand réservoir d'irrigation. D'après le projet de l'ingénieur Villoresi, une galerie d'environ 3 kilomètres de longueur amènerait les eaux sur le versant du lac de Como, d'où elles iraient arroser les landes encore incultes de Somma. La masse liquide à employer serait de 16 à 32 mètres cubes, suivant les saisons.

Si le Tessin ne reçoit dans son bassin que peu de glace fondue, le Rhône est, au contraire, celui de tous les fleuves d'Europe dont la vallée supérieure présente la plus grande superficie de glaciers : la moitié de ceux de la Suisse déversent dans le Rhône le produit de leur fusion. C'est là que se trouvent les fragments les plus considérables de l'ancien champ de glace qui recouvrait les Alpes ; le courant d'Aletsch et ceux qui s'épanchent du Mont-Rose, n'ont point de rivaux. Le glacier du Rhône proprement dit est lui-même fort étendu : c'est aussi l'un des plus beaux, et l'on admire surtout sa grande coulée terminale aux énormes crevasses divergentes. Naguère ses bords n'étaient que rochers et pâturages, mais l'ingénieur Gosset les a fait complanter d'essences d'origine scandinave, et la forêt pousse maintenant à côté même des glaces. Du fleuve captif qui descend lentement sous sa forme cristalline s'élance le torrent, qui lui-même n'est autre chose que le glacier libéré ; mais, d'après les montagnards, ce n'est pas là le vrai Rhône : ils donnent ce nom à une petite source légèrement thermale qui jaillit à la base d'un rocher voisin. Après celui du Rhône, 260 autres glaciers ou « biegnos » régularisent la portée moyenne du fleuve, car c'est précisément en été, pendant la saison des chaleurs et de la plus forte évaporation, qu'ils versent le plus d'eau dans la vallée. Parfois aussi ils ont leurs débâcles. Dans quelques hautes vallées se trouvent des barrages naturels, formés de glaces et de moraines, derrière lesquelles s'accumulent les eaux. Que ces

remparts viennent à céder tout à coup, et l'eau, mêlée aux débris entraînés, s'écroule en une formidable avalanche dans la vallée du Rhône et balaie tout devant elle, maisons, forêts et jusqu'à la terre des champs! Afin d'éviter le retour de semblables désastres, on a dû creuser dans le roc des canaux d'écoulement au-dessous des glaciers de barrage : c'est ainsi que le

N° 19. — GLACIER D'ALETSCH.



lac de Mœril ou Merjelen, situé dans une brèche, à l'est du glacier d'Aletsch, est maintenu, comme les lacs de la plaine, dans un régime normal. Le Rhône lui-même est endigué; la surface des terrains préservés de ses inondations par les levées est évaluée à 71 kilomètres carrés.

A la rencontre de la Dranse, que le glacier de Gétroz avait arrêtée en 1818 pour la changer en lac, et qui soudain reprit son cours en un véritable déluge, le Rhône change brusquement de direction, pour s'écouler

par l'étroite fissure de roches ouverte entre la dent du Midi et la dent de Morcles. Immédiatement au sortir de la porte de Saint-Maurice commence la plaine d'alluvions : c'est là que s'étendaient autrefois les eaux du lac : un bassin d'environ 88 kilomètres carrés de superficie et d'une profondeur inconnue a été graduellement rempli par les débris que charrie le Rhône; çà et là, des restes de moraines échouées jadis au milieu des eaux élèvent leurs talus au-dessus des campagnes. Le village de Port-Valais, que l'on croit, sans autres indices que son nom, avoir été autrefois situé sur la rive, se trouve maintenant à 2 kilomètres du point de la côte le plus rapproché : c'est dans l'espace de treize siècles que le Rhône aurait porté, grain de sable à grain de sable, tout le sol des campagnes intermédiaires. On dit aussi que dans l'espace d'une génération les bouches du Rhône ont assez avancé pour que les habitants de Villeneuve aient cessé d'apercevoir le Bouveret, qui se trouve en face, sur la rive méridionale : une péninsule grandissante où croissent des peupliers et des saules s'est formée entre les deux villages. Les alluvions les plus lourdes, arrêtées par l'eau relativement immobile du lac, se déposent immédiatement sur le bord en plages et en bancs de sable, tandis que les matériaux plus ténus sont emportés au loin et contribuent à l'exhaussement du lit. Les sondages ont prouvé que le milieu du fond présente un léger renflement dans la partie orientale du lac, sur le prolongement des bouches fluviales; il faut voir probablement dans cette inégalité de la cuvette l'effet des troubles tamisés par les couches d'eau supérieures : ce serait la continuation du cône des alluvions du Rhône[1]. En février 1880, des banquises se formèrent à la surface du lac.

Tout réduit qu'il est de ses dimensions premières[2], le Léman est encore le lac le plus vaste de l'Europe occidentale : c'est aussi l'un des plus profonds, la partie la plus creuse de son lit atteignant presque le niveau de la mer ; s'il cessait tout à coup de recevoir des affluents et qu'il pût continuer de s'épancher dans l'Océan par un courant de la portée du Rhône, il n'emploierait pas moins de dix années à se vider. Comme la mer, il a ses redoutables tempêtes, ses vagues formidables, ses courants de houle, mais on n'y a point encore observé le moindre changement de niveau qui rappelât le phénomène des marées. C'est à la surface du Léman qu'on a le mieux observé, et qu'on a fini par découvrir les lois des « seiches », ces gonfle-

[1] F. Forel, *Carte hydrographique du lac Léman.*

[2]

Altitude moyenne.	371 mètres.
Superficie moyenne du lac de Genève.	578 kil. carrés.
Profondeur extrême.	334 mètres.
» moyenne	150 »
Contenance approximative	86,700,000,000 mètres cubes.

ments subits de l'eau, ayant parfois un et même plus de deux mètres de hauteur. Les seiches sont des « vagues de balancement » produites par une rupture de l'état d'équilibre dans la pression atmosphérique et se succédant avec régularité dans le réservoir du lac[1].

Le Léman appartient à la fois à la Suisse des Alpes et à celle du Jura. Recourbé gracieusement en forme de croissant, il se compose en réalité de deux nappes lacustres, celle de l'est que dominent les contre-forts alpins, celle de l'ouest où viennent s'affaisser les dernières

N° 20. — LAC DE GENÈVE.

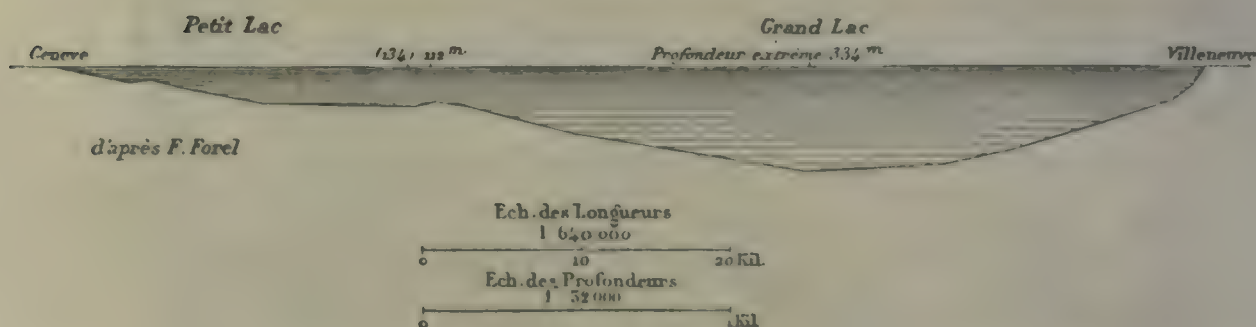


pentes des montagnes jurassiennes; par leur direction même, ces deux lacs unis indiquent la zone des montagnes dont ils dépendent : la nappe orientale s'infléchit vers le nord-ouest, comme les autres lacs des Alpes, tandis que les rives parallèles de la nappe occidentale sont dirigées du nord-est au sud-ouest, comme celles du lac de Neuchâtel et de tous les autres bassins lacustres de la chaîne du Jura. Par la forme de leur lit, les deux cavités diffèrent également : les faibles profondeurs commencent précisément à l'ouest du seuil de 61 mètres qui réunit la pointe d'Yvoire à celle de Promenthoux, entre le grand lac et le petit. Celui-ci, d'origine évidemment

[1] F. A. Forel, Mémoires nombreux. Voir surtout *Bull. de la Soc. vaud. des Sciences Naturelles.*

distincte, se rétrécit graduellement vers l'aval et peu à peu se change en fleuve : insensible près de l'entrée du port de Genève, son courant devient de plus en plus rapide ; le fond du lit a reparu avec ses chevelures d'algues frissonnantes, le Rhône se reforme et ses eaux bleues s'élancent à la rencontre du flot troublé de l'Arve. Il est fâcheux que l'on n'ait pas encore établi à Genève un barrage qui permette de régler à volonté le niveau des eaux lacustres, d'en transmettre la force aux usines de ses bords[1], et de mesurer en temps d'inondation la masse liquide qu'il convient de laisser couler vers les campagnes de France. Lors de quarante crues observées à Lyon, l'abaissement du niveau de l'inondation n'aurait pas été moindre de 40 à 60 centimètres, si le Rhône avait été arrêté à sa sortie du Léman[2]. Or un arrêt total du fleuve pendant huit jours n'exhausserait le

N° 21. — PROFIL DU LAC DE GENÈVE.



niveau du lac que de 50 centimètres[3]. En rejetant l'Arve dans le lac, on pourrait, il est vrai, atténuer la violence des crues, mais, de crainte des atterrissements, il faudrait creuser à ce torrent un lit qui aboutît au Léman à une grande distance en amont du port de Genève.

Le niveau du lac fut jadis plus élevé : les anciennes plages qui datent de la fin des âges glaciaires se voient à 30 et même à 40 mètres de hauteur sur le pourtour du Léman[4] ; mais il est certain qu'à l'époque géologique des terrains pliocènes, avant les deux âges glaciaires, la chaîne du Jura se continuait vers la Savoie ; alors les eaux du lac de Genève, retenues à l'ouest par la grande barrière des montagnes, devaient s'étaler au nord jusqu'au seuil d'Entre-Roches, qui le séparait du bassin du lac de Neu-

[1]

Chute moyenne du Rhône entre le lac et le bec de l'Arve. . .	3m,212
Chevaux-vapeur utilisables	7,000
» utilisés.	400

[2] L. Vallée, E. Vallée, *Barrage du lac de Genève*.

[3] Ritter, *Réglementation du niveau du lac Léman*.

[4] Morlot, A. Favre, F.-A. Forel, A. Jaccard.

châtel. Sur ce seuil, dont l'altitude est précisément celle d'anciens rivages que l'on trouve au-dessus du Rhône, près du fort de l'Écluse, les amas de débris qu'ont apportés les fleuves d'autrefois contiennent, mêlés en désordre, les cailloux du Valais et ceux de l'Oberland bernois[1]. Par quelle vallée ou quelle cluse s'épanchait alors le surplus des eaux du Léman, reste de l'ancienne mer tertiaire qui se prolongeait en golfe, de la Méditerranée jusqu'en Bavière? On ne sait. Les traces de l'ancien canal d'écoulement ne sont plus visibles[2].

De tous les lacs situés entièrement sur le territoire suisse, le plus grand est celui de Neuchâtel. Ce bassin n'est aussi que le reste d'une ancienne mer intérieure beaucoup plus étendue. Il comprenait, non-seulement les deux lacs du voisinage, Bienne et Morat, mais encore toute la plaine méridionale, jusqu'au seuil d'Entre-Roches, et les vastes plaines, aujourd'hui marécageuses, qui s'étendent à l'est jusqu'à la vallée de l'Aar; il est même arrivé pendant ce siècle, dans les années très-pluvieuses, que les trois lacs se sont confondus en une seule nappe d'eau[3]. Les terrains humides qui séparent les bassins et au milieu desquels s'élèvent des collines boisées qui furent jadis des îles et des péninsules, portent encore le nom de « Pays du Lac » ou *Seeland*, et c'est avec difficulté que, par les canaux d'égouttement et le drainage, l'homme parvient à les conquérir et à les annexer à ses domaines agricoles. Du reste, le peu d'élévation des rives correspond à une faible profondeur relative des bassins : tandis que la plupart des lacs de la Suisse sont des cavités aux berges rapides, mais au lit presque uniformément horizontal, les trois lacs de la plaine ont une grande partie de leurs bords composée de « blancs fonds », ainsi nommés de la couleur des eaux à travers lesquelles les vases du lit sont vaguement entrevues; en maints endroits, les roseaux occupent de vastes étendues des rivages, et, suivant les saisons, les vasières incertaines du bord appartiennent tantôt à la campagne asséchée, tantôt à la région des eaux. Quant au fond du lac de Neuchâtel, loin d'être uni, il présente une chaîne de collines parallèle aux remparts du Jura, et se continuant au nord-est par deux îles, le Jolimont, complétement émergé, et la colline de Saint-Pierre, encore entourée par les eaux du lac de Bienne. Un isthme de bas-fonds et de roseaux rejoint la base du

[1] Rütimeyer, *Thal- und See-bildung*.

[2] A. Jaccard, *Notes manuscrites*.

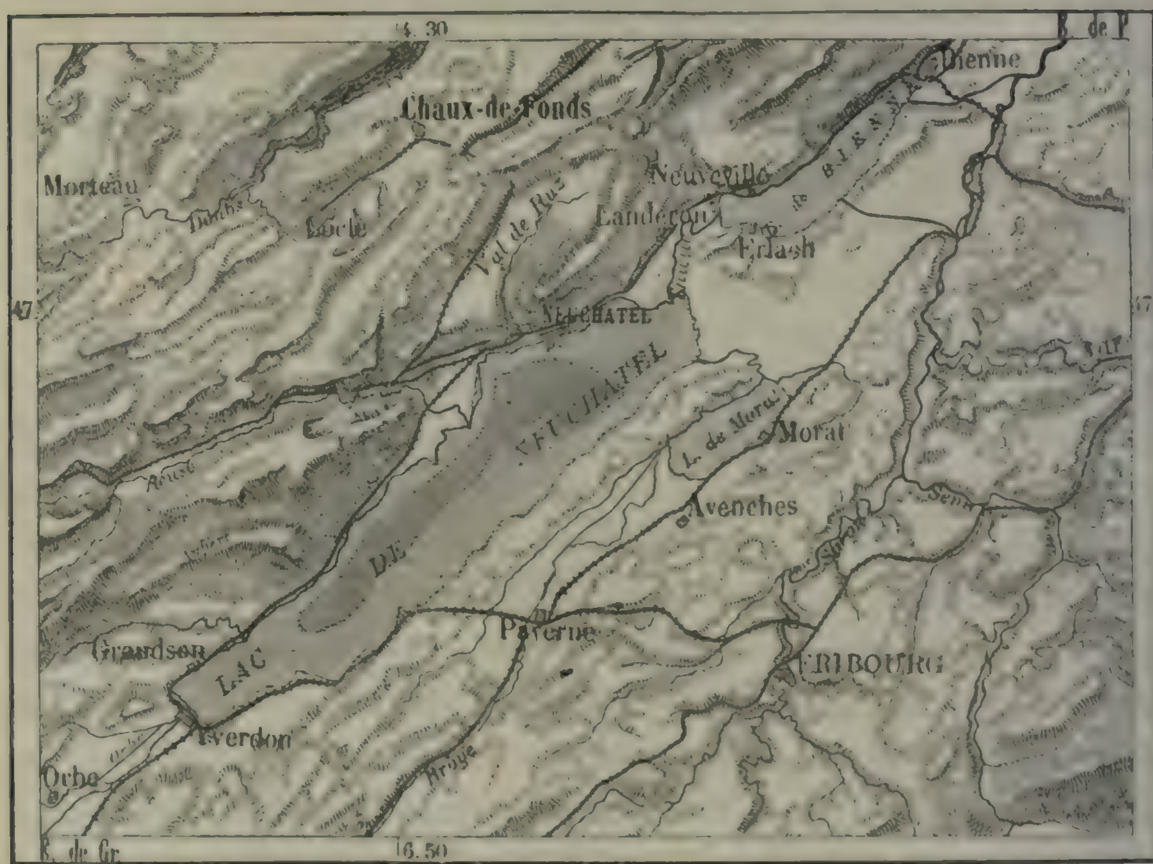
[3] Lacs de la plaine suisse :

	Altitude en 1881.	Surface.	Prof. extrême.	Prof. moyenne.	Contenance.
Lac de Neuchâtel.	434 mèt.	240 kil car.	143 mèt.	74 mèt.	17,500,000,000 m. cubes.
» de Bienne. .	431 »	42 »	74 »	57 »	1,550,000,000 »
» de Morat . .	434 »	27 »	41 »	29 »	78,000,000 »

Jolimont à celle de Saint-Pierre. Dans le petit lac de Morat, le fond se redresse aussi en une légère croupe, parallèle à l'axe de plissement du Jura.

Les trois mers jurassiennes ont beaucoup diminué en étendue depuis la période historique, à la fois par les alluvions que les torrents apportent des montagnes et par la croissance de la tourbe sur leurs bords. Au pont situé sur la rivière de Thièle, entre les lacs de Neuchâtel et de Bienne, et à 4,300 mètres des rives actuelles du lac inférieur, on a trouvé les restes de

N° 22. — LACS DE NEUCHATEL, BIENNE ET MORAT.



D'après la carte Dufour — Dessiné par C. Perron

1 : 625000 — 0 5 10 Kil.

Prof.^r de 0 à 100 m. — De 100 au delà

pilotis que divers indices prouvent avoir été enfoncés dans les eaux mêmes du bassin lacustre. De même une abbaye fondée en l'année 1100 au bord du lac en est éloignée maintenant de 375 mètres[1]. Déjà réduites, ces nappes d'eau ont encore diminué par l'effet de la « correction » des canaux de sortie ; le niveau moyen a baissé d'environ 3 mètres et des terrains considérables sont gagnés au peuplement et à la culture : une partie des laisses du lac est déjà couverte d'oseraies, et çà et là des jardins ont remplacé les grèves. La Thièle supérieure, qui se jette dans le lac de Neuchâtel, et la Broye, qui

[1] Gilliéron, *Archives des Sciences physiques et naturelles*. Genève, 1861.

se déverse dans le lac de Morat, ont souvent inondé les campagnes riveraines; mais, grâce aux bassins qui les reçoivent et en régularisent le débit, leurs crues sont régulièrement atténuées et retardées. Lorsque ses affluents sont débordés, le lac de Neuchâtel reçoit près de 600 mètres cubes à la seconde et n'en donne au lac de Bienne que la sixième partie[1] : son vaste bassin a servi de régulateur à l'inondation. Mais la puissante rivière de l'Aar entre aussi dans la grande plaine marécageuse du Seeboden et n'est reçue par aucun réservoir lacustre qui en égalise les crues et en engloutisse les alluvions. Le travail des ingénieurs consiste précisément à lui donner ce réservoir : un canal, se détachant de l'ancien lit près d'Aarberg, traversera bientôt la plaine pour apporter au lac de Bienne les eaux d'inondation, tandis qu'à l'extrémité inférieure du lac, l'ancienne Thièle, changée en canal de navigation, rapportera dans le lit inférieur de l'Aar les eaux surabondantes. Des tourbières, situées jadis dans la zone d'inondation de la Broye, près du lac de Morat, ont été déjà transformées en terrains de culture; des fermes nouvelles s'élèvent çà et là, et le village de Witzwyl a surgi au milieu de la plaine, jadis déserte, du marais. En creusant, près du hameau de Hageneck, l'énorme tranchée de 100 mètres de profondeur par laquelle l'Aar se déversera dans le lac de Bienne, peut-être dès l'année 1878, on a découvert un tunnel romain de 850 mètres de longueur, dont les éboulis avaient oblitéré l'entrée et la sortie depuis des siècles.

La redoutable rivière d'Aar, devenue l'affluent du lac de Bienne, qui en réglera le cours inférieur, est aussi réglée dans sa partie supérieure par les deux lacs jumeaux de Brienz et de Thun (en français Thoune). Ces deux nappes n'en formaient autrefois qu'une seule ; mais c'est précisément vers le milieu de son croissant que débouche la vallée des Lutschinen, portant les eaux et les pierres du grand massif de l'Oberland. A l'époque où les boues glaciaires descendaient en masses énormes, l'issue de la vallée se trouva bloquée par les débris, et le lac se partagea en deux bassins, que, depuis, les alluvions rétrécissent incessamment [2]. En amont, l'Aar canalisée, déjà rivière abondante, porte dans le lac de Brienz les boues qu'elle a reçues des montagnes de son bassin, surtout du glacier de l'Unteraar, et qui

[1] Bridel et la Nicca, *Divers mémoires sur les eaux du Jura.*

[2]

	Lac de Brienz.	Lac de Thun.
Altitude moyenne	565 mètres.	560 mètres.
Superficie moyenne	30 kil. car.	48 kil. car.
Profondeur extrême	261 mètres.	217 mètres.
» moyenne	200 »	000 »
Contenance approximative . . .	6,000,000,000 m. cubes.	6,940,000,000 m. cubes.

sont descendues avec elle par la superbe cascade de la Handeck ; en aval, le même lac de Brienz reçoit la Lutschine, qu'alimentent les vastes glaciers de l'Oberland, surtout ceux de Grindelwald. Le torrent furieux dévastait autrefois les campagnes d'Interlaken ; mais, dès le milieu du treizième siècle, on lui traça un lit direct vers le lac. Dans la partie inférieure du bassin de Thun vient aussi se jeter la Kander, également très-riche en

N° 23 — GLACIERS DE GRINDELWALD.



galets et en roches broyées ; au commencement du siècle dernier, elle allait encore se joindre à l'Aar à plus d'un kilomètre en aval de Thun ; mais là aussi les crues soudaines étaient si dangereuses, qu'il fallut percer une chaîne de collines pour jeter la Kander dans le grand bassin régulateur du lac. La tranchée que fit ouvrir en galerie le patriciat de Berne s'est creusée d'environ 15 mètres par la force des courants, et le toit s'en est effondré ; elle a maintenant près de 120 mètres de profondeur. La péninsule d'alluvions que la Kander a portée dans le lac et que recouvrent en partie des bois, n'avait pas moins de 58 hectares de surface en 1870 : sa profondeur

moyenne étant de 60 mètres, la masse des apports peut être évaluée à 32 millions de mètres cubes[1].

En aval du confluent de l'Aar et de la Thièle, tous les bassins lacustres qui s'étendaient au pied du Jura ont cessé d'exister. Les alluvions des torrents, la croissance des tourbes, le travail de l'homme les ont changés peu à peu en de vastes prairies. Tous les lacs encore existants de la région septentrionale de la Suisse, les petits bassins de Sempach, de Baldegg, de Hallwyl, de Greiffen, de Pfäffikon, et les grandes nappes de Lucerne, de Zug, de Zurich, appartiennent au domaine hydrographique des Alpes et de leurs avant-monts. La jonction des deux systèmes fluviaux, celui des Alpes et celui du Jura, se fait au triple confluent de l'Aar, de la Reuss et de la

N° 24. — LACS DE BRIENZ ET DE THUN.



Limmat. A une époque géologique antérieure, les trois fleuves, suivant la base des hauteurs jurassiennes du Lägern, coulaient à l'est vers le lac de Constance, mais la pression de leurs eaux a fini par percer le rempart du Jura ; la petite plaine où se trouve le confluent a été conquise sur la montagne, dont on voit encore les restes à droite et à gauche. Géographiquement, le passage que les trois fleuves unis se sont ouvert est, du côté de l'Allemagne, la véritable porte de la Suisse.

La rivière du milieu, la Reuss, sort du lac des Quatre-Cantons, le bassin de la Suisse qui ressemble le plus aux fiords et aux lacs de la Norvége par ses détroits et ses golfes. De Lucerne à Brunnen et de Küssnacht à Stad, la mer intérieure offre bien une nappe d'eau continue, mais elle se compose en réalité de plusieurs bassins lacustres, les uns réunis par d'étroits passages,

[1] Siegfried, *Allgemeine Beschreibung und Statistik der Schweiz*, von Max Wirth, t. I, p. 76.

les autres se croisant à angle droit. A une époque géologique antérieure, lorsque les lacs de Zug, de Lowerz, de Sarnen, celui de Lungern, abaissé de 40 mètres par le travail de l'homme, faisaient encore partie du bassin des Quatre-Cantons, le labyrinthe des eaux se recourbait en de plus nombreux détours. Ces brusques sinuosités, ces promontoires abrupts, ces golfes bordés de villages, de maisons de plaisance, de forêts, de cultures, ces échappées soudaines sur les grandes montagnes, font du lac de Lucerne l'un des plus pittoresques et même, aux yeux de plusieurs, le plus beau de la Suisse : en outre, il a ce charme de poésie que donnent les événements de l'histoire. Le lac des Quatre-Cantons était naguère un de ceux auxquels l'imagination populaire donnait une très-grande profondeur : des pêcheurs parlaient sérieusement d'abîmes ayant 1000 et 1500 mètres; ils pensaient que le profil des rivages se continuait régulièrement au-dessous des eaux[1]. Il se continue, en effet, mais jusqu'à une plaine sous-lacustre horizontale, qui dans le bassin d'Uri est à 205 mètres de la surface. Dans le grand bassin, elle est à 260 mètres, et dans le lac de Zoug à 218 mètres seulement[2]. En quatorze années et demie, les apports de galets et de gros sable par le courant de la Reuss s'élèvent, d'après Heim, à un million de mètres cubes.

Les lacs dont l'eau s'écoule par la Limmat ont une histoire géologique analogue à celle des lacs jumeaux de Brienz et de Thun : ce sont aussi des bassins que les boues glaciaires et les alluvions ont séparés l'un de l'autre. Le lac de Walenstatt est, de tous ceux de la Suisse, celui qui ressemble le plus à un abîme[2]. Dominé par les abruptes murailles des Churfirsten, le lac étroit et sombre apparaît comme un simple défilé envahi par un large fleuve. Et c'est là ce que fut en effet le lac de Walenstatt dans l'antiquité géologique. Le Rhin, qui coule maintenant à l'est du massif d'Appenzell pour aller se jeter dans le lac de Constance, entrait autrefois dans l'avenue de montagnes qui s'ouvre au pied des Churfirsten et, par la Linth, le lac de

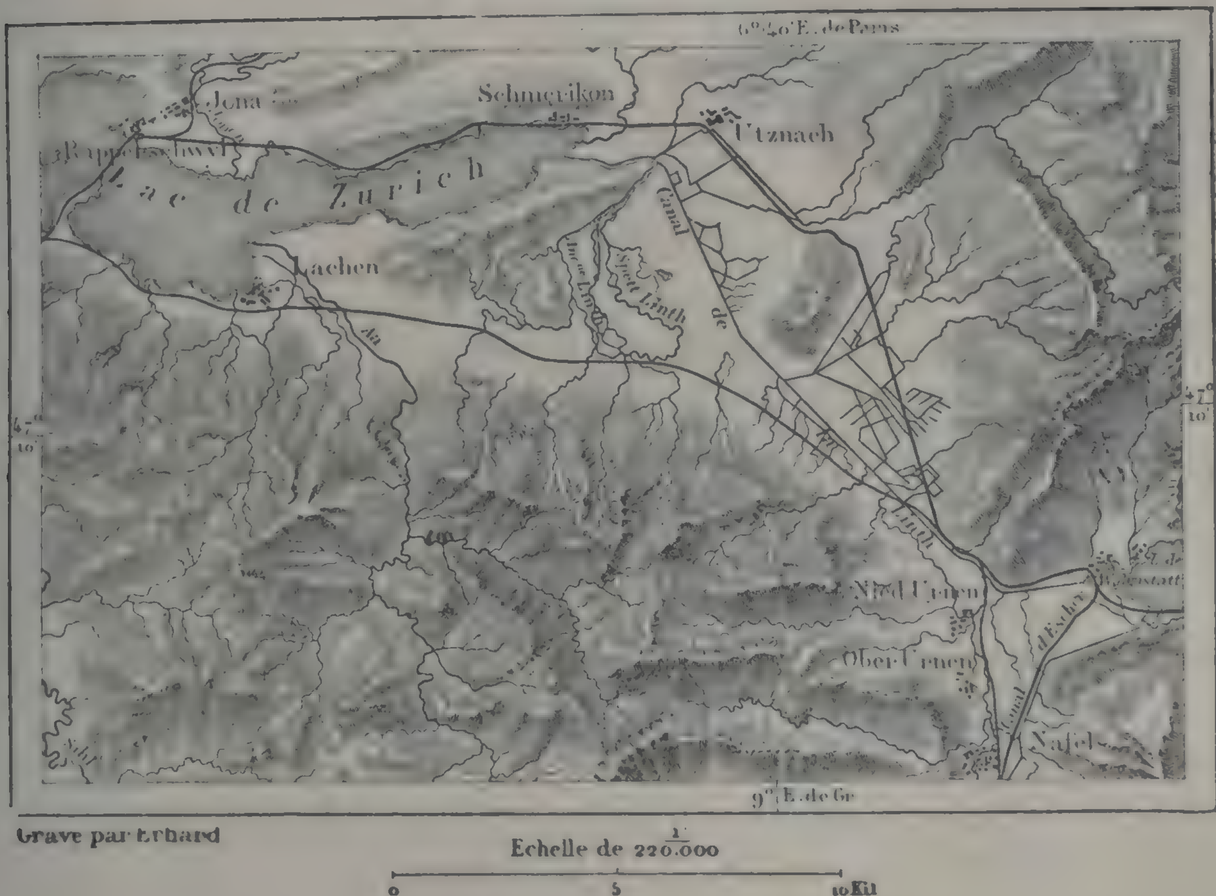
[1] A. Heim, *Notes manuscrites.*

		Lac de Lucerne.	Lac de Zug.
[2]	Altitude moyenne	437 mètres.	417 mètres.
	Superficie moyenne	113 kil. car.	38 kil. car.
	Profondeur extrême	260 mètres.	218 mètres.
	» moyenne	150 ? »	120 ? »
	Contenance approximative	16,950,000,000 m. cubes.	4,560,000,000 m. cubes.

		Lac de Walenstatt.	Lac de Zurich.
[2]	Altitude moyenne	425 mètres.	409 mètres.
	Superficie »	28 kil. car.	88 kil. car.
	Profondeur extrême	144 mètres.	142 mètres.
	» moyenne	120 ? »	100 ? »
	Contenance approximative	3,360,000,000 m. cubes.	8,800,000,000 m. cubes.

Zurich et le lit actuel de la Limmat, allait rejoindre l'Aar. Un faible seuil d'alluvions, large de 4 à 5 kilomètres, et de 5 mètres de hauteur seulement, sépare le Rhin de son ancien lit. Le travail des torrents qui portent leurs alluvions sur ce seuil l'exhaussent graduellement, mais la pente moyenne de la vallée qui s'incline vers le lac de Walenstatt est plus rapide que celle de la vallée rhénane; si, dans un jour de crue, le Rhin venait à franchir l'obstacle, il est à craindre qu'il ne reprît définitivement son ancienne route; en 1817, il s'en fallut de peu que le fleuve ne franchît le seuil de Sargans.

N° 25. — MARAIS DE LA LINTH.



Gravé par Erhard

Aussi la ville de Zurich s'est-elle jusqu'à maintenant opposée au creusement d'un canal du Rhin à la Linth et les ingénieurs du chemin de fer n'ont pas reçu l'autorisation de faire passer leur voie en tranchée.

En aval du lac de Walenstatt commence la vallée jadis marécageuse de la Linth, en entier formée du déblai des Alpes glaronnaises. La rivière torrentueuse, qui portait ces alluvions grossières et les étalait au milieu des marais, autour des anciennes moraines, était naguère fort dangereuse : ses inondations dévastaient la contrée, et les miasmes de ses fanges décimaient les populations voisines. Sous la direction du célèbre Escher, au nom duquel on ajouta plus tard celui de la rivière qu'il a corrigée, la Linth fut rejetée à l'est dans le bassin de Walenstatt, où se déposent ses galets et où ses eaux

s'épurent; quant à la rivière de Mag, qui s'écoulait paresseusement de marécage en marécage entre les deux lacs, elle a cessé d'exister, remplacée par un canal, mais son nom subsiste encore dans celui de la Limmat (ou Linth-Mag), qui s'échappe du lac de Zurich. On peut s'étonner que les Zurichois n'aient pas depuis longtemps réglé le cours de la Sihl comme ils ont su régler celui de la Linth. La Sihl, dont le lit court parallèlement à la rive méridionale du lac de Zurich, sur un espace de plus de 30 kilomètres en ligne directe, va se mêler à la Limmat dans les faubourgs mêmes de Zurich, et ses inondations y causent les désastres ordinaires. Il serait facile de couper sur un point quelconque la chaîne de collines qui sépare la Sihl du lac de Zurich et de se débarrasser en temps de crue des eaux dévastatrices du torrent. Une fois régularisées, la Sihl et la Limmat pourraient être utilisées pour l'industrie beaucoup plus sûrement qu'elles ne le sont aujourd'hui [1].

Au confluent du Rhin, l'Aar, grossie de la Reuss et de la Limmat, est plus forte que le fleuve issu du lac de Constance [2]; mais, à cause des sinuosités de sa vallée et de la moindre importance de son bassin comme voie de migration pour les peuples, elle n'a point donné son nom aux eaux réunies : c'est l'appellation du moindre des deux courants qui a prévalu. Dans sa direction générale la rivière qui garde le nom de Rhin, de ses sources à son delta, ressemble singulièrement au Rhône. Comme ce fleuve, il prend son origine près du Saint-Gothard dans le grand sillon transversal des Alpes centrales; comme lui, il épure ses eaux dans un grand lac, franchit par des chutes et des rapides la même chaîne de montagnes que le Rhône doit traverser à 300 kilomètres de distance, puis, au méandre de Bâle, correspondant à celui de Lyon, prend définitivement le chemin de la mer du Nord, comme le Rhône celui de la Méditerranée; il verse dans l'Océan une masse liquide à peine supérieure à celle de son rival.

La principale source du Rhin n'est pas celle du Vorder-Rhein ou Rhin antérieur, qui commence dans le voisinage d'Andermatt : le torrent principal est le Hinter-Rhein ou Rhin postérieur, provenant du massif de l'Adula. Là naît le grand fleuve, non point « entre mille roseaux », mais sous une caverne de glaces et dans un chaos de blocs auquel les montagnards ont donné le nom d'Enfer. En aval, il doit traverser bien d'autres enfers, notamment l'effroyable gorge de la Via Mala, où les parois de rocher,

[1] Karl Bürkli, *Steinkohle und Wasserkraft*. Tagwacht, 1875.

[2] Portée moyenne du Rhin, d'après la Commission hydrographique fédérale. . 425 mètres cubes.
» » de l'Aar, » » » » . . 512 » »



LE PONT DU DIABLE AVANT LA CONSTRUCTION DU CHEMIN DE FER

Dessin de F. Sorrieu, d'après une photographie de M. Braun.

hautes de 400 et de 500 mètres, laissent à peine un lit de 8 à 10 mètres de large aux eaux du torrent. Peu de défilés ressemblent plus à une énorme fissure que cette fente ouverte dans l'épaisseur de la montagne et sur laquelle cheminait autrefois la masse formidable d'un glacier[1]. Immédiatement en aval de cette gorge, deux torrents s'unissent au Rhin : l'un est la Nulla, souvent noire comme de l'encre à cause de tous les débris schisteux qu'elle entraîne, l'autre est l'Albula, ou la « Blanchâtre », plus abondante que le Rhin lui-même. Elle sort de la gorge de Schyn ou de Mal Pass, à peine moins sauvage que la Via Mala et fort curieuse par sa formation géolo-

N° 26. — SOURCES DU RHIN.



gique. Autrefois la vallée qui descend du Julier et du Septimer se continuait directement au nord, par la vallée aujourd'hui marécageuse de Lenz et de Parpan, mais des érosions latérales ont graduellement ouvert un défilé dans les parois occidentales de la vallée, et l'Albula, se creusant un lit de plus en plus profond, s'est jetée du côté de l'ouest vers Thusis : la partie inférieure de son ancien cours n'est plus indiquée que par une « vallée morte »[2], utilisée de nos jours pour une grande route de voitures.

Devenu fleuve imposant à la jonction de ses deux branches principales, le Rhin passe à la base des éboulis de la Calanda, puis reçoit divers torrents considérables, la Plessur, la Landquart de Davos, la Tamina, célèbre par sa

[1] Viollet-le-Duc, *Massif du Mont-Blanc.*
[2] Albert Heim, *Notes manuscrites.*

fissure de rochers aux parois surplombantes, où jaillissent les sources de Pfeffers. Déjà le Rhin roule dans une large plaine alluviale, mais son bassin de comblement proprement dit ne commence qu'en aval de la plaine de Sargans, où s'ouvre l'ancienne vallée rhénane occupée maintenant par le Walensee, la Linth, le lac de Zurich et la Limmat.

Ce bassin de comblement du Rhin, plus vaste que celui du Rhône entre Saint-Maurice et Villeneuve, n'a pas moins de 300 kilomètres carrés, et s'accroît sans cesse par les péninsules de débris que le fleuve dépose dans le lac de Constance; quelques fragments de collines, que les eaux n'ont pas encore eu le temps de raser en entier, se montrent çà et là au milieu de la plaine d'alluvions. Ce fleuve, dont une rive appartient politiquement à la Suisse, tandis que l'autre est territoire de Liechtenstein et de l'Autriche, déborde fréquemment, et l'entretien des digues, la « correction » du lit, l'assèchement des terres inondées, exigent un travail constant, qu'il a fallu souvent recommencer lorsque les levées latérales ont cédé à la pression du courant et qu'un lit nouveau s'est creusé dans les campagnes : en mainte partie de la vallée, le niveau moyen du Rhin est de 2 à 3 mètres plus élevé que les terres riveraines[1]. En construisant le pont de Buchs, près de Vaduz, on a retrouvé une digue en pierres à 5 mètres au-dessous de la couche superficielle des apports fluviaux : c'est ainsi que s'élèvent graduellement les terrains de la vallée.

Le lac de Constance, reste de la vaste nappe d'eau qui s'étendait autrefois entre le Jura souabe et les montagnes du Tirol, appartient plus à l'Allemagne qu'à la Suisse; ses deux noms, lac de Constance et Bodensee, lui viennent de deux lieux allemands, l'un Constance, situé dans une enclave du territoire suisse, l'autre, Bodman, placé près de l'extrémité nord-occidentale du lac, dans le pays de Bade. Il ressemble au Léman, dont il est pour ainsi dire le pendant géographique; mais il est moins vaste et de moindre profondeur[2]. Ses eaux présentent aussi le phénomène des seiches, connues dans le pays sous le nom de *ruhssen*. Plus haut que le Léman, situé plus au nord et moins bien abrité contre les vents froids de l'est, le Bodensee gèle sur ses bords dans les hivers rigoureux; pendant les quatre derniers siècles, il a même été pris six fois en entier.

De même que le lac de Genève se déversait jadis dans le Rhin, de même

[1] Lauterburg, *Allgemeine Beschreibung und Statistik der Schweiz*, von Max Wirth, vol. I, p. 95.

[2] Lac de Constance :

Altitude	. . . .	398 mètres.
Superficie moyenne	. . . . . .	539 kil. carrés.
Profondeur extrême	. . . . . .	276 mètres.
» moyenne	. . . .	150 »
Contenance approximative	. . .	80,850,000,000 mèt. cubes.

le lac de Constance était tributaire du Danube. Plus tard, devenu l'affluent du Rhin, il s'écoulait, au nord-ouest, par le golfe appelé aujourd'hui lac d'Ueberlingen. Actuellement, le trop-plein du grand lac s'épanche par un canal de 4 kilomètres dans l'Untersee, qui pourrait être considéré comme un réservoir distinct, puisqu'il se trouve encore à un mètre en contre-bas du Bodensee; mais les États riverains s'occupent maintenant de faire des travaux qui feront baisser de 60 à 70 centimètres le niveau du grand lac. Le lac inférieur, beaucoup moins profond que le premier, a également changé d'émissaire : il se déversait d'abord au nord-ouest par une dépression que suivent aujourd'hui les ruisseaux Aach et Biber. Sa vallée actuelle s'est ouverte à Stein, à travers un massif de collines jurassiennes, mais l'eau qui la parcourt n'a pas encore eu le temps d'égaliser le fond de son lit. Après avoir dépassé Schaffhouse, près duquel commençait un autre lit fluvial, empruntant jadis la vallée connue sous le nom de Klettgau, le Rhin se heurte contre la colline qui porte l'ancien château de Laufen et tombe en une belle cataracte ou plutôt en puissants rapides, d'une hauteur totale de 20 mètres. Au milieu de la courbe plongeante du courant, entre les flots blancs d'écume qui s'entre-heurtent, se dressent deux énormes rochers, l'un percé d'une arcade, que l'eau traverse pendant les crues, tous les deux hérissés de broussailles au feuillage toujours humide : de la cataracte s'élève incessamment une poussière d'eau que le vent promène en nuelles irisées. La chute de Laufen, qu'utilisent d'importantes usines, est, après celle du Glommen, en Norvège, celle de l'Europe où se précipite la plus grande masse liquide : la portée moyenne du fleuve en cet endroit dépasse 330 mètres cubes à la seconde. Avant de rejoindre l'Aar, le Rhin reçoit encore la Thur, rivière aux fréquentes crues, qu'il serait urgent de régler en la rejetant dans le lac de Constance.

En aval de sa jonction avec l'Aar, le Rhin n'a pas encore franchi tous les obstacles; il forme d'abord une série de petits rapides, *kleine Laufen*, que peuvent descendre les embarcations, puis à Laufenburg une véritable chute, *grosse Laufen*, où la navigation se trouve interrompue. Mais en cet endroit le fleuve a déjà complètement traversé le système du Jura : il passe sur un seuil de granit dépendant de la Forêt-Noire et pénètre dans une région naturelle qui diffère de celles de la Suisse. Bientôt après, au tournant de Bâle, le Rhin, changeant de direction, s'enfuit vers le nord à travers la grande plaine de Bade et d'Alsace. C'est entre les arches du pont de Bâle que s'échappent les deux tiers de l'eau versée par la Suisse aux contrées voisines. En cet endroit, le Rhin, même diminué par le calcul de ses affluents du Vorarlberg, de la Bavière, du Würtlemberg et du

pays de Bade, roule en moyenne deux fois plus d'eau que toutes les autres rivières, le Rhône, le Tessin, la Maggia et l'Inn, à leur sortie du territoire suisse[1].

VI

Les mille accidents du relief donnent aux climats de la contrée la plus grande diversité : chaque vallée, chaque pente a le sien. On peut dire seulement d'une manière générale que, sur le Jura et sur le versant septentrional des Alpes, le climat est plus froid, plus rude que ne le comporterait la latitude, tandis que, sur le versant méridional des monts, les villes, abritées des vents du nord, jouissent d'une température plus élevée que les cités des plaines rases situées à égale distance de l'équateur. Ainsi, tandis qu'à Locarno, sur les bords du lac Majeur, la moyenne de température s'élève à 13 degrés centigrades, celle de la plaine suisse, entre le Léman et le lac de Constance, ne dépasse guère en moyenne 8 ou 9 degrés; chacune des stations météorologiques de la Suisse a son climat distinct[2]. Sur la pente des montagnes, la température annuelle décroît graduellement d'un degré par hauteur de 165 à 230 mètres, suivant les diverses conditions du climat local; en moyenne, la décroissance est d'un degré par 186 mètres. Au Saint-Gothard, au Simplon, la moyenne de l'année correspond au point de glace; sur le Saint-Bernard, elle oscille entre 1 et 2 degrés au-dessous du point de fusion; aux sommets du Mont-Rose et de l'Oberland, la température estimée serait de — 15 degrés : c'est le climat du Groenland et des archipels polaires. La limite inférieure des neiges persistantes sur les montagnes de la Suisse est à 2,800 mètres; mais, dans les étés exceptionnels, il arrive que des cimes de 3,400 mètres de hauteur, même à larges assises, sont complétement dépouillées de neiges, et les roches du Mischabel, à 4,300 mètres, se montrent parfois sans une seule tache blanche[3].

[1] Portée de toutes les rivières suisses, d'après la Commission fédérale (1871) : 1,326 mètres cubes.

Rhin . . . . 817 mètres cubes (sans les affluents d'Allemagne); en tout 1,000 mèt.

Rhône	270	»	Verzasca	10	»
Tessin	105	»	Inn	50	»
Maggia	62	»	Autres rivières	12	»

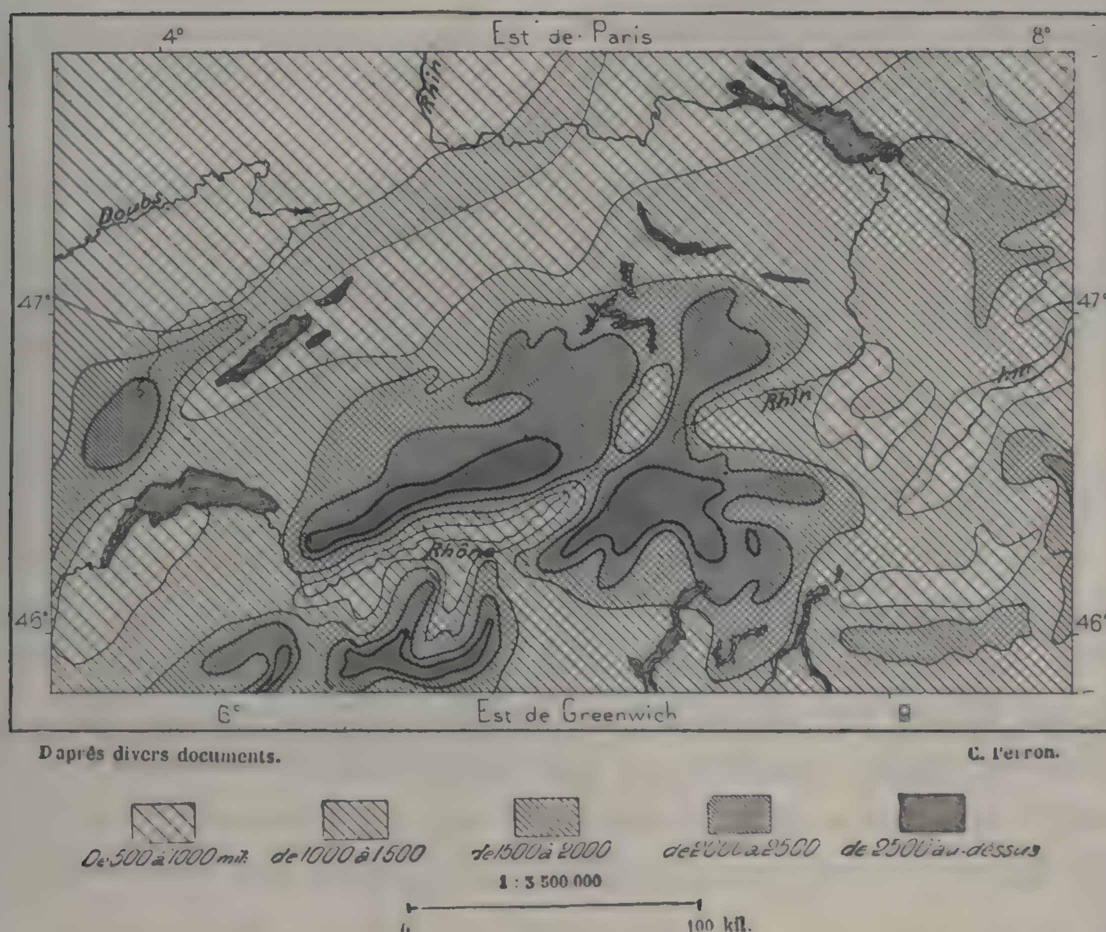
[2] Température moyenne des villes de la plaine Suisse :

Saint-Gall	7.7	Neuchâtel	9.3
Berne	8.1	Genève	9.7
Lucerne	8.6	Lausanne	9.8
Zurich	9.0	Montreux	10.5

[3] Javelle, *Notes manuscrites.*

Les escarpements des monts, dressés en travers de la marche des vents et des nuages, donnent à la contrée une proportion d'humidité beaucoup plus forte que celle des pays limitrophes. Dans les plaines marécageuses, sur les lacs, dans les vallées sans issue, rampent souvent des brouillards; mais, en moyenne, le ciel est un peu moins pur à mi-hauteur des monts que dans les campagnes d'en bas et sur les sommets[1]; sur les flancs des montagnes, surtout vers 1,500 mètres d'élévation, les nuages viennent se heurter et fondre en averses; plus haut, l'humidité tombe en aiguilles

N° 27. — PLUIES EN SUISSE.



de neige, mais elle est moins abondante qu'à mi-flanc des monts, où se trouve la grande zone des nuées. Dans la plaine suisse, la chute moyenne de la pluie varie de 800 millimètres à 1 mètre, quantité qui dépasse déjà celle de la France d'un quart ou d'un cinquième; mais cette moyenne des campagnes basses est encore très-inférieure au volume annuel des eaux que les averses précipitent sur les hautes pentes des monts. Au col du Saint-Bernard, la tranche annuelle de pluie, y compris l'équivalent des neiges, est d'environ 2 mètres : Agassiz a vu jusqu'à 17 mètres de neige tomber sur les cols pendant un seul hiver. Sur le versant méridional des

[1] H.-C. Lombard, *les Climats de montagnes.*

Alpes, dans les vallées du Tessin et de ses tributaires, le choc des vents chauds du midi sur les froides montagnes a pour conséquence une précipitation d'humidité plus forte encore; elle dépasse 3 mètres dans les années pluvieuses.

Proportionnellement à la superficie du territoire, la Suisse est le pays d'Europe qui reçoit le plus d'eau de pluie et la rend à la mer en plus grande abondance. Ses fleuves, qui coulent au nord, à l'ouest, au sud, vers l'Allemagne, la France et l'Italie, représentent ensemble une masse d'eau quatre fois plus grande, à surface égale, que le territoire français, pourtant fort bien arrosé, n'en verse à la mer. Outre ses fleuves, qui vont porter la fécondité dans les pays environnants, la Suisse possède, nous l'avons vu, l'énorme réserve de ses eaux lacustres et celle des glaciers qui s'étendent sur les montagnes.

En Suisse, de même qu'en France et en Allemagne, le mouvement général des vents se fait du sud-ouest au nord-est et du nord-est au sud-ouest. Le courant polaire et le courant équatorial luttent pour la prépondérance avec des alternatives diverses. Mais les enchevêtrements de montagnes et de vallées, les obstacles placés en travers de la marche régulière des vents, font dévier de mille manières les courants atmosphériques. Le vent peut être extrêmement violent sur les cols, tandis qu'en bas, dans la vallée, l'air est calme ou se meut en sens inverse. Il n'est pas rare de voir le vent du nord pénétrer dans une vallée par le midi, ou celui de l'ouest par l'orient. D'ailleurs, toute vallée bien encaissée entre deux parois de montagnes ne peut être balayée par l'air que d'aval en amont ou d'amont en aval; ainsi le Valais ne connaît d'autres vents que ceux de l'ouest et de l'est; la vallée du Rhin, de Coire au lac de Constance, et celle du Tessin, du Saint-Gothard au lac Majeur, ne sont parcourues que par les flots aériens du nord et du sud.

La loi générale de balancement qui fait osciller les courants atmosphériques, des plaines vers les sommets des montagnes pendant la chaleur du jour, et des monts vers le bas des vallées pendant les nuits et les matins, a été constatée dans toutes les parties de la Suisse, et notamment sur les lacs, où les besoins de la navigation font observer régulièrement ces phénomènes. Lorsque de grands courants généraux ne viennent pas troubler le jeu normal des brises, le vent afflue toujours l'après-midi de la partie inférieure du lac, parce que les rayons solaires créent alors un foyer d'appel sur la cime des monts; la nuit, le vent redescend des montagnes subitement refroidies. Seulement, dans chaque bassin lacustre, les conditions diverses du relief, de l'exposition, du climat, ont pour conséquence d'avancer

ou de retarder l'heure à laquelle on observe le rebroussement des brises. Ainsi, dans le canton du Tessin, dont les montagnes abruptes présentent directement leurs pentes aux rayons du midi, c'est à onze heures du matin que la *breva* ou brise d'aval commence à remonter vers les hauteurs, et le courant descendant reflue parfois dès le soir même. Sur les lacs de Zurich et de Constance, dont les vallées s'inclinent vers l'ouest, et que dominent des montagnes moins hautes, moins exposées à l'ardeur du soleil, tous les mouvements atmosphériques sont retardés de quelques heures.



UNE CABANE DU CLUB ALPIN ; VUE DE L'ALTELS ET DU GSPALTENHORN.

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie de M. Beck.

Le vent qui apporte les changements les plus rapides dans la température et l'équilibre général de l'atmosphère, est le célèbre *föhn*, le *favonius* des Latins. Ce courant, à la fois bienfaisant et redoutable, est un grand sujet d'étude et de discussion pour les météorologistes. Les uns, avec Dove et Mühry, le considèrent surtout comme le contre-courant tropical des vents alizés ; les autres, avec Escher de la Linth et Desor, y voient un vent du Sahara dévié un peu de sa course vers le nord-est, sous l'influence d'une dépression barométrique dans l'Europe occidentale ; le fait est que, pendant le föhn du 23 septembre 1866, étudié par Dufour avec une étonnante sagacité, les conditions météorologiques de l'Algérie ont coïncidé d'une manière remarquable avec celles de la Suisse : la même tempête sévissait sur

les deux contrées[1]. Le föhn souffle surtout en hiver et au commencement du printemps, lorsque la zone médiane du système général des vents est encore dans le voisinage de l'équateur; il varie beaucoup suivant les vallées et les saisons, mais il est généralement sec, chaud, énervant; il est vrai qu'en passant sur la haute crête des Alpes, il se refroidit et laisse souvent tomber de fortes pluies sur le Mont-Rose et les cimes du Tessin ; toutefois, en plongeant dans les vallées, il reprend son calorique par la condensation et souffle en vent tiède; c'est lui surtout qui fond les neiges au printemps : parfois, en quelques heures, il nettoie de vastes pentes de la couche neigeuse qui brûlait les herbes. « Sans le föhn, disent les habitants des Grisons, ni le bon Dieu, ni le soleil d'or ne peuvent rien ! » Mais ce vent si utile est terrible aussi quand il souffle en tourmente. Malheur à l'embarcation qui se hasarde alors à la surface des lacs exposés à toute sa furie ! Les vagues, saisies par le tourbillon, s'entrechoquent en désordre; l'écume arrachée des flots s'élance en fusées et tournoie en véritables trombes; le lac bouillonnant ressemble à un immense cratère d'eau fumante.

A l'étagement des climats sur les pentes des montagnes correspond la diminution graduelle de tout ce qui a vie, plantes, animaux, êtres humains. Presque toute la population de la Suisse s'est groupée dans la plaine, sur les collines basses et dans le fond des vallées, entre les hautes chaînes; des courbes de niveau tracées sur le flanc des monts pourraient, en maintes contrées de la Suisse, indiquer la limite précise des habitations. Une seule ville, la Chaux-de-Fonds, dans le Jura neuchâtelois, s'est élevée jusqu'à l'altitude de 1,000 mètres, mais en dépit du climat, pour ainsi dire. Dans les hautes vallées, nombre de villages sont bâtis de 1,200 à 1,500 mètres, et même dans le triste val d'Avers, tributaire du Rhin inférieur, dans ces régions où « l'année se compose de neuf mois d'hiver et de trois mois de froid », il existe un groupe de cabanes situé à 2,042 mètres de hauteur : c'est le hameau de Juf, habité par des colons d'origine germanique; il n'est pas en Europe d'autre village, à population permanente, qui se trouve à pareille élévation. Plus haut encore, l'hospice du Grand Saint-Bernard, à 2,472 mètres, est ouvert toute l'année aux voyageurs qui traversent le col. Enfin plusieurs cabanes ont été construites dans les anfractuosités des rochers au-dessus de la limite des neiges persistantes : ce sont les refuges bâtis par les soins des Sociétés de gravisseurs. La cabane la plus élevée est une de celles du mont Cervin (3,900 mètres).

On sait que l'influence du climat agit puissamment sur les habitants des

[1] *Recherches sur le föhn du 23 sept. 1866 en Suisse. — Bulletin de la Société vaudoise des Sciences Naturelles*, vol. IX, 1868.

hautes vallées. D'une manière générale, les montagnards ont le torse plus fort, le pied plus solide que les gens de la plaine : grâce à la pureté et la légèreté de l'air qu'ils respirent, ils sont moins exposés à diverses maladies, notamment à la redoutable consomption, ce mal qui fait tant de ravages dans l'Europe occidentale ; à cet égard, l'expérience est faite, et chaque année, des centaines de phthisiques vont avec succès passer leur hiver au milieu de la neige et des glaces, dans les villages de la vallée grisonne de Davos, à 1550 mètres d'altitude [1]. En revanche, les pneumonies et les pleurésies croissent en proportion avec les altitudes ; ces maladies se développent parmi les populations des montagnes sous une forme contagieuse et des plus redoutables : on leur donne alors dans la Suisse allemande le nom d'*Alpenstich* (coup des Alpes). L'asthme, les scrofules, les rhumatismes sont aussi plus à craindre dans les hautes vallées que dans les plaines [2]. Enfin, les fonds humides, trop peu éclairés par le soleil, surtout ceux où les eaux passent sur des terrains magnésifères, ont parmi leurs habitants une forte proportion de goîtreux et de crétins, que la propreté et le bien-être tendent d'ailleurs à faire diminuer d'année en année.

D'une manière générale les infirmes de corps ou d'esprit, à l'exception des aveugles, sont plus nombreux en Suisse que dans les pays environnants [3]; plus de la moitié des jeunes gens examinés sont déclarés impropres au service militaire. Mais la contrée a précisément dans sa grande diversité d'altitudes et dans la variété des climats qui en est la conséquence un moyen puissant de combattre les maladies, en accroissant à volonté, par un simple déplacement, la légèreté ou la pression de l'air, la chaleur ou le froid, la sécheresse ou l'humidité. Déjà Jean-Jacques Rousseau était « surpris que les bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne fussent pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale. » Ce vœu du grand écrivain réforma-

[1] Décès pour cause de phthisie (en Angleterre la proportion est de 124 sur 1,000).

Suisse entière. . . .	77 sur 1,000		Valais (500 mèt. en moy.).	49 sur 1,000	
Bâle (255 mèt.). . .	106 » 1,000		Fribourg (628 mèt.) . .	37 » 1,000	
Genève (375 mèt.) .	101 » 1,000		Zug (475 mèt.)	17 » 1,000	

(Lombard, *Soc. helvétique des sciences naturelles*. Réun. de Bâle.)

[2] H.-C. Lombard, *les Climats des Montagnes*.

[3]

Aliénés dans le canton de Berne en 1871, d'après le Dr Fetscherin.	1,292,	soit	1 : 391
Idiots » » »	1,512	»	1 : 335
Malades d'esprit » »	2,804	»	1 : 180
Idiots en Suisse d'après le recensement de 1870	7,764	soit 1 sur	344
Sourds-muets » » »	6,544	»	408
Aveugles. » » »	2,052	»	1,313

En France, le nombre des sourds-muets est cinq fois moins élevé, celui des aveugles légèrement plus fort en proportion.

teur est maintenant exaucé, et des milliers de citadins vont chaque année fortifier au moins la santé de leur corps, sinon leur « morale », dans les grands hôtels bâtis sur les montagnes et dans les hautes vallées, le Righi-Kaltbad, le Righi-First, le Righi-Kulm, le Seelisberg, le Muveran, Bellalp et tant d'autres palais voisins de la région des neiges, d'où l'on peut contempler soit les cimes du Mont-Rose, soit les grands sommets de l'Oberland. N'est-ce pas à la pureté de l'air, aussi bien qu'à l'efficacité de leurs eaux, que les grands établissements balnéaires de la Suisse, Schinznach, Baden, Pfeffers, Louèche, Sanct-Moritz, Poschiavo, doivent l'affluence des malades qui les visitent? Quant aux montagnards eux-mêmes, ils ont eu de tout temps l'habitude de changer d'air, mais non en vue de leur santé; pour engranger leurs foins, ils montent vers les hautes prairies; pour cultiver les vignes, ils descendent vers les pentes basses; pour couper leurs avoines ou récolter leurs pommes de terre, ils s'établissent à mi-hauteur. Dans le Valais, il existe de nombreuses communes ayant chacune trois villages, tour à tour emplis et délaissés.

Il serait bien difficile de tracer les limites de végétation des diverses plantes, tant l'industrie humaine et les variétés de terrains, d'expositions, de climats locaux, produisent de contrastes. Même à Juf, bien au-dessus de la zone moyenne des forêts, le labeur acharné des montagnards réussit à faire naître du sol quelques légumes. Sur le versant méridional des Alpes, et dans les hautes vallées des Grisons abritées des vents du nord, la végétation atteint de bien plus fortes altitudes que sur les montagnes de la Suisse allemande. Ainsi, la vigne croît au midi du mont Rose jusqu'à 900 mètres, tandis que dans le canton de Saint-Gall on n'en voit plus au-dessus de 520 mètres. De même, la limite supérieure des céréales est, dans le nord de la Suisse, à 1,100 mètres environ, tandis que dans les Grisons des champs de seigle produisent encore à 1,800 mètres, et sur le Mont-Rose à près de 2,000 mètres. Sans tenir compte de ces cas exceptionnels, on peut dire que les cultures s'arrêtent à 1,200 mètres. Près d'une moitié de la Suisse se trouve donc au-dessus de la zone agricole; mais il s'en faut que toutes les pentes situées plus bas soient cultivables : forêts, lacs et rochers occupent la plus grande partie du territoire; les champs proprement dits n'en couvrent qu'un septième environ, et même ils diminuent encore, remplacés par des prairies. Après la Norvége, la Suisse est la contrée d'Europe où l'agriculture a le moins de place. Ses habitants doivent à l'étranger près de la moitié du pain qu'ils mangent chaque année.

La grande richesse naturelle du pays consiste en forêts, en prairies, en



LE WELLHORN ET LE GLACIER DE ROSENLAUI

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie de M. Braun.

pâturages, car les arbres s'étendent sur plus d'un sixième du territoire, et les herbages sur plus du tiers. Un grand nombre de montagnes, surtout dans le Valais, les Grisons, le Tessin, sont dépourvues de cette parure de végétation ; mais, pris dans leur ensemble, les monts de la Suisse sont parmi les plus verdoyants de l'Europe ; boisés sur les pentes inférieures, herbeux aux sommets, ils paraissent admirables de grâce et de fraîcheur quand on les compare aux parois croulantes des Alpes du Dauphiné, aux roches brûlées des Apennins, revêtues de maigres arbustes, aux tristes sierras de l'Espagne, d'un gris de cendre ou d'un rouge éclatant. A l'exception du chêne, qui est relativement rare en Suisse, presque toutes les essences des campagnes basses de l'Europe ornent les vallées helvétiques et les premiers contre-forts des Alpes. Les noyers surtout y étalent une superbe ramure; des bois de hêtres ou de châtaigniers recouvrent les pentes situées au-dessus ; plus haut s'étend la noire forêt des pins et des sapins, les arbres suisses par excellence ; plus haut encore, les aroles et les mélèzes au bois précieux se hasardent à l'air froid des cimes ; enfin le pin rampant (*mugho*), le plus hardi de tous les arbres suisses, accepte seul la lutte contre les frimas : il est vrai qu'il est plus en racines qu'en branches, et que ses rameaux eux-mêmes se tordent sur le sol au milieu des touffes de rhododendrons, afin d'échapper à la violence des orages. De même que dans les Alpes du Dauphiné et de la Savoie le front supérieur des forêts s'est abaissé pendant la période géologique actuelle, soit à cause d'une diminution de la température, ainsi que le pensent quelques météorologistes, soit plutôt à cause de la destruction des forêts par la main de l'homme et de la moindre force de résistance que les bouquets de bois isolés opposent à la rigueur des hivers : l'arbre solitaire périt bientôt là où vivrait encore sans peine une forêt tout entière. Jadis, ainsi qu'en témoignent les troncs d'arbres enfouis dans les tourbières, des forêts recouvraient les pentes du val Piora et du Lukmanier, où ne se trouvent aujourd'hui que des pâturages. La limite suprême de la végétation forestière était d'au moins 2,200 mètres, tandis que de nos jours elle est de 400 mètres plus basse[1].

Comme les forêts de diverses essences, des herbages différents par l'aspect et la flore se succèdent sur les pentes. En bas sont les riches prairies que fertilisent les engrais et qui fournissent d'abondantes récoltes de foin ; mais à mesure qu'on s'élève dans les vallons et sur les plateaux, les pelouses sont de moins en moins fournies de hautes herbes, et les plantes de la zone polaire y prennent de plus en plus la place des espèces de l'Europe

[1] Rutimeyer, *Jahrbuch des Schweizer Alpen Clubs*, tome VII.

tempérée. Au printemps, les troupeaux de vaches quittent les étables où s'est passé le long hiver, et sous la conduite de la vache matrone, qui marche avec fierté, couronnée de fleurs et secouant sa clochette de ralliement, la caravane monte vers les « alpages ». Elle s'arrête d'abord sur les pâturages inférieurs, en attendant que les pentes élevées se débarrassent de la neige qui les couvrait, puis elle gagne les hautes Alpes, où croît cette herbe exquise et de bonne senteur qui se transforme en un lait délicieux. Chaque pelouse est utilisée; là où ne peuvent pas monter les vaches, montent les brebis et les chèvres; là où les moutons ne peuvent gravir tout seuls, le montagnard les porte sur son dos. Il est des pâturages qui, de toutes parts, sont entourés de neiges et de glaces; un simple écart précipite les animaux dans l'abîme. Aussi, dès l'approche de l'hiver, faut-il s'enfuir de ces hauteurs périlleuses et redescendre vers les étables des plaines.

Bien au-dessous de l'altitude où se voient encore des mousses et d'autres plantes, les espèces animales ont disparu des montagnes de la Suisse. Dans la région des neiges persistantes, c'est-à-dire à plus de 2,800 mètres, ne se hasardent qu'une trentaine d'espèces, insectes ou arachnides; de 3,000 à 3,500 mètres, il ne reste plus que des araignées. On a rencontré aussi un campagnol (*arvicola nivalis*) à près de 4,000 mètres; mais on ne sait point encore si ce petit animal, qui se creuse des galeries sous la neige, habite ces hauteurs d'une manière permanente, ou s'il y fait seulement des visites pendant l'été[1]. De même que les quadrupèdes et tous les autres animaux, les poissons des lacs alpins diminuent aussi avec la température des monts. Au-dessus de 2,100 mètres, on en trouve bien peu dans les petits lacs longtemps glacés.

Pendant la période historique, beaucoup de plantes ont disparu devant la culture, surtout des espèces de landes, de lacs et de marais; de même plusieurs bêtes des forêts et des montagnes ont été exterminées par les chasseurs. Le bison, le castor, encore nombreux au moyen âge, ont cessé d'exister. On ne voit plus de daims en Suisse depuis un siècle, ni de cerfs depuis soixante ans; le chevreuil et le sanglier ont peut-être également cessé de faire partie de la faune helvétique; sans doute aussi la tortue, quoiqu'on prétende l'avoir encore vue récemment. Il y a quelques chats sauvages dans les forêts, mais en fort petit nombre. Les loups sont moins rares et font toujours des ravages dans les troupeaux; le dernier ours de l'Appenzell a été tué en 1673; ceux des Grisons, des Alpes du Tessin et du Valais ne peuvent manquer de disparaître bientôt; Berne

[1] Tschudi, *Le monde des Alpes;* Martins, *Du Spitzberg au Sahara.*

sera obligée d'importer d'Afrique ou d'Asie ses animaux symboliques. Les montagnes de la Suisse étaient menacées de n'avoir bientôt plus d'autres hôtes que le bétail des pasteurs ; mais on protège maintenant les chamois et l'on s'occupe de repeupler les hautes Alpes de bouquetins.

Les oiseaux de proie, notamment le gypaète barbu, qui s'attaque même aux enfants, diminuent aussi; mais il ne semble pas qu'une seule espèce ait été déjà complétement détruite. A eux seuls, les oiseaux sont trois fois plus nombreux que tous les autres animaux vertébrés de la faune helvétique; il est vrai que les trois quarts de ces espèces sont des oiseaux de passage ou de simples visiteurs d'hiver ou d'été : pour la gent ailée comme pour les hommes, la Suisse est un pays de villégiature. Sa position géographique au milieu de la zone tempérée et le relief de ses montagnes qui se dressent dans le ciel font comprendre pourquoi ses vallées servent de stations temporaires à un si grand nombre d'espèces. C'est naturellement par les dépressions les plus basses des massifs alpins que les oiseaux se rendent de l'un à l'autre versant. Le col du Saint-Gothard surtout sert de grand chemin aux volatiles émigrants, à cause de la direction franche du nord au sud que suivent les vallées de la Reuss et du Tessin. Aussi le haut bassin d'Urseren et d'Andermatt, si bien disposé comme lieu de repos intermédiaire, est-il l'un des endroits de la Suisse où les ornithologistes font les plus importantes captures[1]. De tout temps, le vol des oiseaux indiquait à l'homme l'endroit précis des montagnes où il devait essayer un jour de percer le système des Alpes centrales.

VII

Les plaines de l'Helvétie étaient déjà peuplées bien des siècles avant que l'histoire eût commencé pour elles. Même les âges qui s'écoulèrent entre les deux périodes glaciaires avaient vu l'homme établir ses campements dans les vallées des Alpes. Sur le versant italien, à Vizzicone, les couches de moraines appartenant à différentes époques sont séparées par une assise de lignite où l'on a trouvé une natte de jones tressés. De même, des branches de sapin taillées que l'on a découvertes près de l'extrémité orientale du lac de Zurich dans une couche de la période interglaciaire ont fait admettre à M. Rütimeyer que l'homme vivait à cette époque : ces branches servaient sans doute à faire des palissades ou des corbeilles[2]. Lorsque les

[1] Tschudi, *Le monde des Alpes*.
[2] *Archiven für Anthropologie*, achter Band, s. 134.

Romains apprirent à connaître le pays, plusieurs périodes successives de civilisation s'étaient écoulées sans laisser de souvenirs écrits, et c'est à notre siècle qu'il était réservé d'en découvrir les traces dans les grottes, sous les eaux des lacs et les mousses des tourbières. Les premiers restes de l'homme helvétique et ses premiers outils ont été trouvés dans les cavernes. A Veyrier, près du Mont-Salève, MM. Gosse et Thioly ont recueilli des ossements et des outils en bois de renne, qui racontent le genre de vie des troglodytes[1]. A Thayngen, non loin de Schaffhouse, d'autres grottes servant d'habitations humaines à l'époque du renne ont été explorées et ont livré de véritables trésors, parmi lesquels un os sur lequel un grand artiste des âges lointains a gravé la forme d'un renne[2]; des mammifères qui vivaient alors il ne reste plus en Suisse que trois espèces, le chat sauvage, le loup et le cerf[3]. Sur le versant méridional des Alpes, où la population semble avoir été différente, étrusque peut-être, on a trouvé aussi des traces nombreuses de populations préhistoriques. Une des hautes vallées tributaires du Val-Maggia, le Val-Lavizzara ou « Val-des-Potiers, » est ainsi nommée de la pierre ollaire qui s'y trouve et que l'on utilisait autrefois pour faire des marmites et des pots. Il est très-probable que ce nom rappelle une des époques de la civilisation primitive, alors que l'homme, encore inhabile à tourner et à durcir l'argile, était obligé d'employer des vases de pierre[4].

Après la disparition du renne, lorsque les glaciers avaient depuis longtemps reculé vers les hautes vallées et que la mousse de Laponie était remplacée dans les plaines par les forêts et les herbes des prés, d'autres populations, celles des Lacustres, habitaient la contrée. Depuis longtemps les pêcheurs suisses connaissaient l'existence de rangées de pilotis dans les anses peu profondes de certains lacs, mais ils n'avaient souci d'en connaître l'origine, et les archéologues des environs y voyaient simplement les restes de digues romaines. A la fin du siècle dernier, Razoumovsky[5] avait déjà entrevu l'origine de ces débris ; mais ses explications avaient été oubliées, lorsqu'une découverte imprévue vint tout à coup mettre les savants sur la trace de la vérité. Pendant l'hiver de 1853 à 1854, le niveau du lac de Zurich ayant baissé beaucoup plus que de coutume, les riverains d'Obermeilen en profitèrent pour construire des digues en avant de l'ancien rivage et conquérir une vaste plage à leurs terrains de culture. C'est

[1] *Bulletin de l'Institut genevois*, tome XV.
[2] Albert Heim, *Fund aus der Renthier Zeit.*
[3] Rütimeyer, *Veränderungen der Thierwelt in der Schweiz.*
[4] F. Keller ; Gerster, *Ausland*, 1876, n° 24.
[5] *Histoire naturelle du Jura et des trois lacs de Neuchâtel, Bienne et Morat.* Lausanne, 1789.

là qu'on trouva, sous une couche de vase, des morceaux de charbon, des pierres noircies par le feu, des ossements travaillés et des ustensiles de toute espèce, qui témoignaient de l'existence d'un ancien village. M. Ferdinand Keller s'empressa d'étudier les débris qu'on venait de découvrir, et bientôt après il annonçait le résultat de ses recherches sur les « habitations lacustres » et leurs habitants[1]. Ce fut le point de départ d'explorations incessantes qui ont largement contribué à la fondation de cette science nouvelle, l'anthropologie préhistorique.

N° 28. — LAC DE PFÄFFIKON.



Il a été facile de reconstruire par la pensée les cabanes lacustres de ces époques lointaines. Les poutres carbonisées qu'on aperçoit entre les pieux rappellent la plate-forme autrefois établie à quelques pieds au-dessus des vagues; les branchages entrelacés, les fragments d'argile durcis par le feu appartenaient évidemment aux murs circulaires, et les toits coniques sont représentés par quelques couches de roseaux, de paille et d'écorce. Les pierres du foyer sont tombées à pic au-dessous de l'endroit qu'elles occupaient jadis. Les vases d'argile, les amas de feuilles et de mousses qui servaient de couches de repos, les armes, les trophées de chasse, les grands bois de cerf et les têtes de bisons qui ornaient les parois, tous ces objets divers entassés dans la vase ne sont autre chose que l'ancien ameublement des cabanes : on a retrouvé dans les tourbières qui faisaient autrefois partie du lac de Pfäffikon jusqu'à des tissus de lin et de chanvre et du pain de froment carbonisé[2]. A côté des pilotis, on peut encore distinguer des restes de troncs d'arbres creusés qui servaient de canots, tandis qu'une rangée de pieux indique l'emplacement d'un pont qui reliait à la terre ferme les esplanades des habitations. On a même pu, en certains endroits, évaluer le nombre des maisons et en

[1] *Die Keltische Pfahlbauten in den Schweizerseen*, 1854.
[2] Messikomer, F. Keller.

inférer le chiffre de la population. Actuellement, on a déjà découvert dans les lacs suisses plus de deux cents groupes d'habitations, dont quelques-uns composés de cinq cents cabanes. Cent mille personnes auraient donc pu se trouver à la fois dans ces bourgades aquatiques, appartenant d'ailleurs à des âges différents[1]. Les Lacustres de l'Europe centrale étaient sans cesse en guerre, et, comme les Papoua de la Nouvelle-Guinée et les Dayak de Bornéo, ils avaient bâti leurs demeures au milieu des eaux pour se mettre à l'abri de toute agression soudaine. Evidemment l'architecture des chalets sur piles est dérivée de celle des cabanes lacustres.

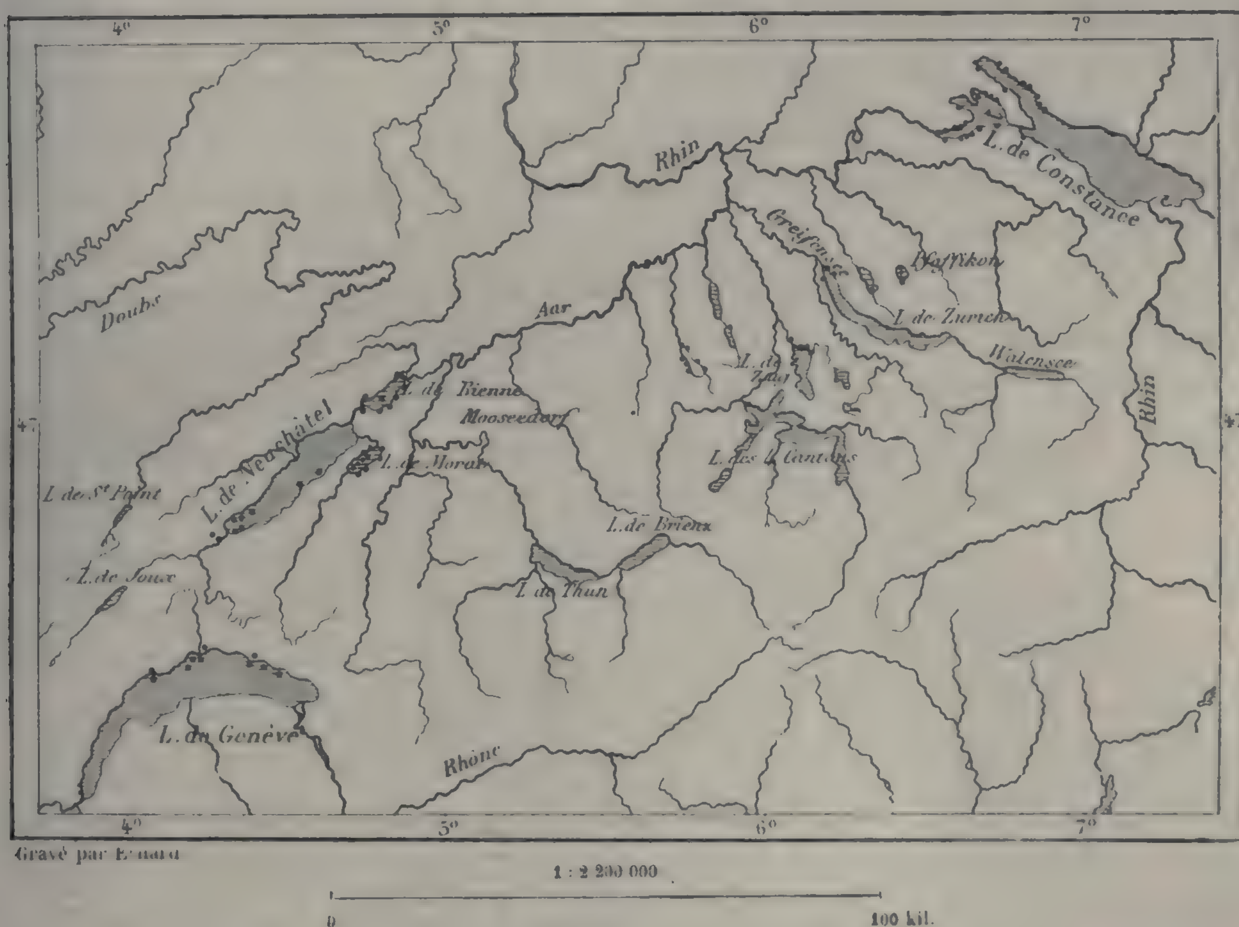
Les seuls lacs de la Suisse où l'on n'ait pu encore découvrir de restes de « palafittes » sont ceux qui ont une grande profondeur dans presque toute leur étendue, comme le lac de Lugano, ou qui se trouvent déjà dans la région froide des montagnes, comme ceux de Thun et de Brienz. Les cités lacustres, bâties, les unes sur pilotis, les autres sur des amas de pierres (*Steinberg*), bordaient presque tout le littoral des lacs de Neuchâtel, de Bienne et de Morat ; c'est là qu'on a découvert près de la moitié des anciens pilotis de la Suisse entière. Mais ces bourgades n'étaient pas les plus anciennes, semble-t-il. C'est principalement au bord des lacs de Zurich et de Constance que se trouvent les restes des habitations construites dans l'âge de pierre, lorsque les indigènes ne connaissaient pas encore l'art de façonner les métaux. D'après un calcul de Troyon sur le progrès séculaire des alluvions entre les palafittes de Chamblon et la rive méridionale actuelle du lac de Neuchâtel, ces temps antérieurs à l'histoire seraient éloignés de nous d'environ 3,300 années. Le climat et la flore de la Suisse étaient alors à peu près ce qu'ils sont aujourd'hui, si ce n'est que la châtaigne d'eau (*trapa natans*) et le nénufar nain, qui n'existent plus maintenant dans ces lacs, y croissaient encore en abondance[2]. Les plantes cultivées appartenaient toutes à des espèces qui se retrouvent de nos jours dans la contrée, mais les variétés en étaient moins productives : depuis cette époque, les races des céréales et des légumineuses se sont grandement améliorées ; les grains en sont plus gros et plus lourds[3]. Les animaux de cette époque étaient les mêmes que ceux de la Suisse actuelle, à l'exception de l'aurochs et du cochon des marais, qui ont disparu, et du bison, de l'élan et du castor qui se retrouvent encore en d'autres parties de l'Europe[4]. Le poulet domestique n'avait pas encore été introduit d'Orient. Il est étrange qu'on n'ait

[1] Troyon, *Habitations lacustres des temps anciens et modernes.*
[2] Ferdinand Keller, *Dritter Bericht über die Pfahlbauten.*
[3] Oswald Heer, *Die Pflanzen der Pfahlbauten.*
[4] Rütimeyer, *Untersuchungen der Thiereste aus den Pfahlbauten der Schweiz.*

point découvert d'ossements de lièvre, peut-être parce que l'animal, considéré comme impur par les Lacustres, de même qu'il l'est encore pour les Lapons, ne servait pas à la nourriture[1]. Les habitants de la grotte de Thayngen n'avaient point cette superstition, car les ossements de lièvre y abondent[2].

De l'âge de la pierre polie aux autres périodes, à celle du bronze, puis à celle du fer, la transition s'opéra dans les diverses vallées, soit graduellement, par l'influence du commerce, soit brusquement, par l'invasion de peuplades ennemies. Des restes de poteries grossières, datant de l'époque

N° 29. — LES PALAFITTES.



Gravé par Erhard

1 : 2 200 000

0 — 100 kil.

romaine, prouvent que les demeures aquatiques étaient encore habitées au commencement de notre ère[3]. D'ailleurs un grand nombre de ces villages ont dû à leur heureuse position géographique de garder et d'accroître leur population à travers les âges. La cité de Zurich, qui possède encore un quartier lacustre industriel, recouvre une bourgade aquatique de l'âge de pierre; de même, pendant l'âge du bronze, il existait un village sur pilotis à l'endroit où se trouve aujourd'hui Genève.

A quelles races appartenaient les premières populations des lacs? On ne

[1] Morlot, Rütimeyer.
[2] Albert Heim, *Fund aus der Renthier Zeit.*
[3] Strabon, livre IV, chap. III, 5.

sait. Rütimeyer, Keller, tous les savants les plus autorisés en ces matières, pensent que les Lacustres étaient tout simplement les ancêtres des Suisses de nos jours. D'autres croiraient plutôt que les premiers de ces autochthones étaient de race finnoise, ou peut-être aussi de souche ibérique. Les Celtes seraient venus plus tard, soit lors de l'âge du bronze, soit à l'époque du fer, exterminant les indigènes de leurs armes tranchantes. Ces envahisseurs, les Helvétiens, dont le nom, *Elvii* ou *Elvetii*, aurait probablement le sens de Pasteurs[1], ont valu à la contrée des Alpes centrales la désignation d'Helvétie, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Les dénominations celtiques de leurs villages, la forme de leurs armes, les croissants qui leur servaient d'amulettes, enfin leur habitude d'incinérer les morts, tout confirme leur origine gauloise. Les plantes cultivées et les animaux domestiques trouvés dans leurs palafittes prouvent que leurs relations de commerce se faisaient principalement avec les peuples de la Méditerranée.

Les tribus celtiques, Helvétiens des plaines et Rauraciens du Jura, occupaient seulement les régions occidentales de la Suisse; d'autres populations habitaient les contrées plus montagneuses situées à l'orient. Un grand nombre de noms de lieux prouvent que les Rètes ou Rhétiens, peut-être des Celtes, peut-être des parents des Étrusques, peuplaient la partie de la Suisse actuelle qui se trouve à l'est d'une ligne sinueuse tracée des Alpes bernoises et du Saint-Gothard aux montagnes de Saint-Gall et d'Appenzell. Lors de la grande migration des barbares, les envahisseurs germains furent assez nombreux dans la région des Alpes pour imposer leur langue et leurs mœurs aux populations celtiques. Les territoires envahis par ces étrangers, Alamans et Franks, sont devenus la Suisse allemande d'aujourd'hui; la partie de l'Helvétie dite aujourd'hui Suisse française fut conquise par les Burgundes, bientôt mélangés avec la masse du peuple, qui s'était entièrement romanisée; l'Aar forme à peu près la limite naturelle entre les Alamans et les Bourguignons. His, qui s'est efforcé de fixer les types des crânes découverts dans les sépultures et les ossuaires, y distingue quatre formes, celles de Sion, de Hohberg, de Disentis, de Belair. Ces formes de crânes sont précisément celles que l'on retrouve dans les populations actuelles de l'Helvétie. Le premier type est celui des sépultures celtiques; il est remarquable par sa tête à la fois longue et large, à la voûte arrondie. Le crâne de Hohberg, à tête longue et étroite, est celui que l'on trouve dans les tombes romaines. Les têtes de Belair, de moyenne longueur, sont celles des

[1] Pictet, *Aryas*, tome II, p. 57.

sépultures burgondes, tandis que le type de Disentis, au crâne court et large, presque cubique de forme, est celui des Alamans : de nos jours encore, ce type prédomine en Suisse aussi bien que dans toute l'Allemagne du Sud[1]. Les bruns y sont plus nombreux que les blonds.

Depuis l'époque des grandes migrations armées, il n'y a point eu de changements notables dans les populations helvétiques; seulement elles se sont légèrement déplacées par suite de la mise en culture des hautes vallées et des plateaux. Les descendants des antiques Rhétiens, qui habitaient jadis les plaines inférieures, semblent avoir été refoulés graduellement vers les montagnes par les conquérants Alamans et Franks. On dit que les fonds d'Uri, sur les bords de la Reuss du Saint-Gothard, n'ont été défrichés par les Germains que pendant le courant du huitième siècle. Quelques plateaux du Jura restèrent encore plus longtemps déserts : les serfs des couvents ne commencèrent à s'établir que vers la fin du dixième siècle dans ces régions de sombres forêts ou « Noires-Joux ». Plus tard, au treizième et au quatorzième siècle, des « francs habergeants », pour la plupart genevois ou « genovaisans », vinrent chercher une liberté relative dans les « abergements » des montagnes : pour les récompenser de leurs travaux de défrichement, les seigneurs les exemptaient des principales tailles et corvées, ainsi que du « rude bâton »[2].

D'après les légendes du moyen âge, un autre élément ethnique s'est mêlé à ceux qui forment le gros de la nation suisse. En mainte région du Valais, des constructions sont attribuées aux Sarrasins, et l'on dit que ces envahisseurs, descendant eux-mêmes d'Arabes et de Berbères, ont laissé des traces visibles dans l'aspect des populations de quelques hautes vallées. Il est certain que pendant le dixième siècle, de 939 à 960, les Musulmans firent en effet de fréquentes incursions en Suisse, jusqu'à Saint-Gall et au lac de Constance; pour rançonner les voyageurs, ils occupèrent le col de Jupiter Pennin, ou du Grand Saint-Bernard et les autres passages qui mènent de la Suisse en Italie; ils épousèrent même les femmes du pays et s'adonnèrent à la culture[3]; mais ils furent trop peu nombreux pour que leur influence ethnologique puisse avoir été considérable, et l'on doute même si les noms prétendus arabes de plusieurs montagnes appartenant au groupe du Mont-Rose, Almagel, Allalin, Mischabel, ne doivent pas être expliqués plutôt par le patois italien[4]. Une légende racontée par les pre-

[1] *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, t. V, 1864, p. 868, 869.
[2] Jaccard, *Notes manuscrites*, — *Itinéraire des montagnes neuchâteloises*, 1863.
[3] Reinaud, *Invasions des Sarrazins*, p. 172 et suiv.
[4] Gatschet, *Noms de lieux suisses*, *Annuaire du Club Alpin*, 1867-1868.

miers historiens de la Suisse, et mise par Schiller en très-beaux vers, dit aussi que des Frisons orientaux, d'origine scandinave, auraient quitté les bords de la Baltique pour s'établir dans le district appelé Schwitz, de leur nom[1]; la vallée du Hasli est aussi désignée comme ayant été mise en culture par les colons du Nord : mais aucun document historique n'appuie cette légende, et nulle trace des idiomes de la Frise ou de la Scandinavie ne se retrouve dans les patois allemands qui se parlent en Suisse. Seulement, qu'un Guillaume Tell ait ou non existé, les détails poétiques de son histoire ont été certainement fournis par des traditions venues du Nord et témoignent d'un trésor commun de légendes entre les Alamans de l'Helvétie, les Frisons et les Scandinaves.

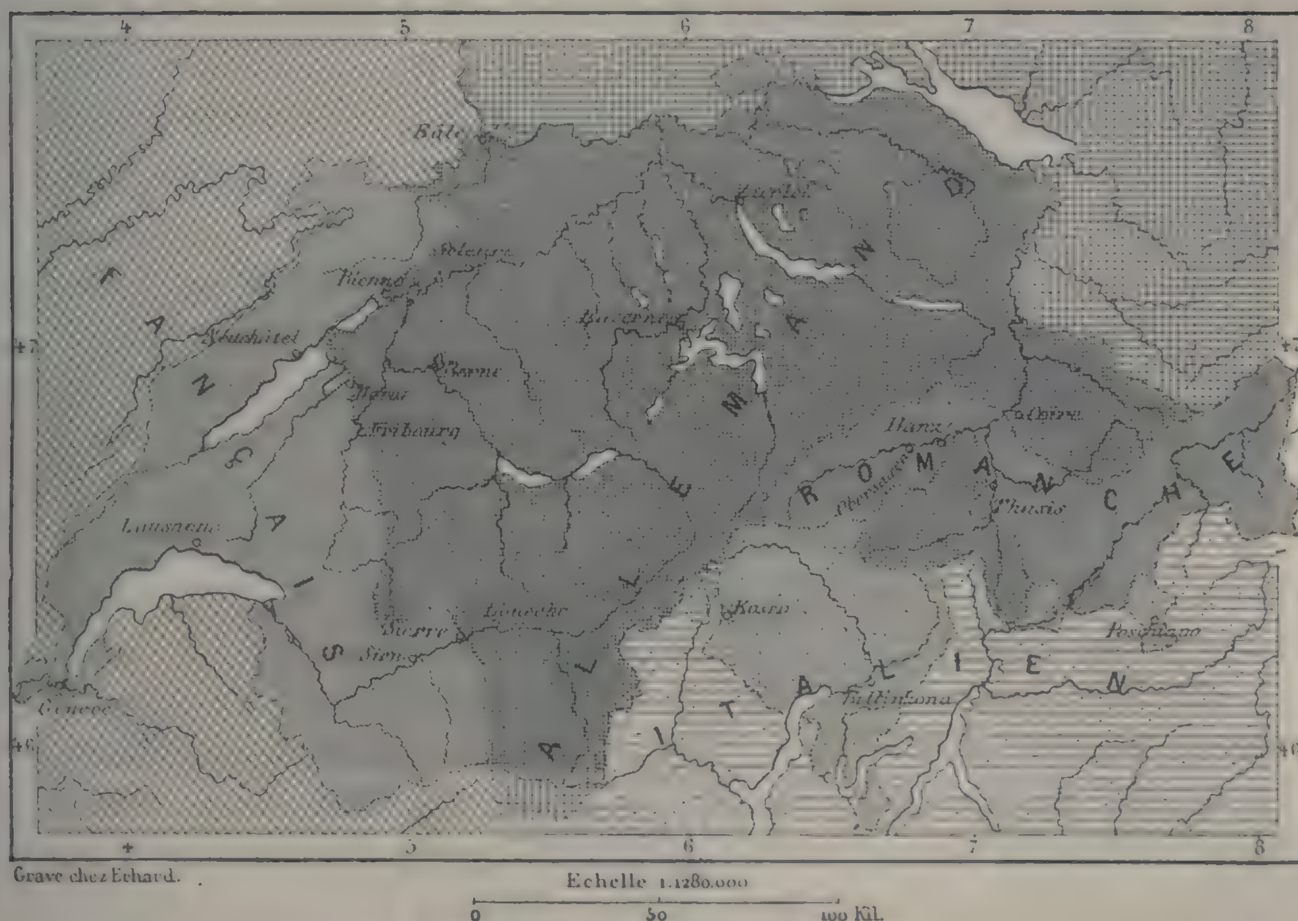
Les dialectes allemands de la Suisse, que la connaissance de la langue littéraire enseignée dans les écoles rapproche de jour en jour du haut-allemand, ressemblent beaucoup au langage des pays limitrophes, Bade, la Souabe jurassique, l'Alsace : ils ont, comme ceux-ci, l'avantage d'être plus vifs, plus précis, plus libres d'inversions que la langue littéraire ; mais ils diffèrent beaucoup entre eux, soit par la prononciation, soit par les termes anciens conservés et par le nombre de mots étrangers, d'origine latine, française ou italienne, qu'ils ont admis. En général, ils se distinguent par la rudesse des gutturales, la force des dentales et des sifflantes[2].

Au moyen âge, le domaine des idiomes germaniques était plus étendu dans l'ouest de la Suisse et dans le haut Valais ; mais il l'était beaucoup moins que de nos jours dans toute la région des Alpes centrales. Les noms de lieux montrent que les dialectes « roumanches » et « ladins » des Rhétiens latinisés étaient parlés non-seulement dans tous les Grisons, mais aussi sur les bords du lac de Walenstatt ou « lac des Velches » et dans les montagnes d'Appenzell, de même que dans le Vorarlberg et le Tirol. Refoulés peu à peu par la langue allemande, ces dialectes d'origine latine, où se conservent quelques mots rhétiens, et qui possèdent une littérature imprimée depuis le seizième siècle[3], ne se maintiennent encore que par la force de l'habitude ou, dans plusieurs villages des Grisons, par un sentiment de patriotisme local. D'ailleurs presque tous les habitants du pays parlent l'allemand ou l'italien, outre l'un ou l'autre des trois patois employés dans les deux hautes vallées du Rhin et dans l'Engadine.

[1] *Guillaume Tell*, acte II, scène 3.
[2] Gatschet, *Sprachen und Dialekte der Schweiz;* Allgemeine Beschreibung und Statistik der Schweiz, von Max Wirth, vol. II.
[3] Gaullieur, *Suisse historique*, t. II, p. 49.

Quelques communes purement germaniques forment enclave dans le territoire roumanche; ce sont les colonies que Frédéric Barberousse établit dans les hautes vallées pour garder les passages des Alpes. En outre, l'allemand, sans doute à l'époque des grandes invasions, a franchi l'arête des Alpes Bernoises pour occuper toute la zone orientale du Valais; il est même descendu sur le versant méridional des Alpes du Mont-Rose et du Saint-Gothard : on le parle dans la petite commune tessinoise de Bosco, ainsi que dans la haute vallée italienne de Pommat. En revanche, l'italien est la

N° 3[illegible]. — LANGUES DE LA SUISSE.



Gravé chez Erhard.

Echelle 1:1280.000

0 50 100 Kil.

langue des deux communes de Stalla et Marmels, situées au nord du col de Julier, sur un tributaire du Rhin.

La limite de la zone de langue française ne coïncide point, comme celle de la langue italienne, avec une crête de montagnes. Au contraire, le français dépasse presque partout le Jura, qui semblerait devoir être sa frontière naturelle : dans le canton de Neuchâtel et le Jura bernois, le dialecte de la Franche-Comté est l'idiome populaire, tandis qu'au sud ce sont des patois provençaux qui l'ont emporté; dans le Valais, le roman, très-semblable à l'auvergnat par ses chuintantes et l'empâtement de ses voyelles sourdes, pénètre jusqu'à l'arête transversale du chaînon qui domine à l'orient le val

d'Hérens ou d'Érin ; dans le canton de Fribourg, il s'avance jusqu'aux premiers contre-forts des Alpes, à l'est de la Sarine ; dans le Jura bernois, on le parle jusqu'aux bords du lac de Bienne, excepté dans une étroite lisière de terrain qui s'étend au nord de Chavannes, à la base des escarpements du Jura.

La proportion des Suisses de langue française, qui s'était légèrement accrue pendant le siècle, relativement aux Suisses de langue allemande[1], a légèrement diminué depuis 1870 par l'effet de constantes immigrations du nord vers le sud : çà et là pourtant, la frontière des idiomes s'est quelque peu déplacée au profit du français. Fribourg, qui avait été construite sur terre romande par un comte de Zähringen et qui était devenue ville de langue allemande, est maintenant par le dialecte de ses habitants beaucoup plus latine que germanique. Toute la haute ville est française ; dans les bas quartiers seulement on entend résonner plus souvent la langue de l'ancienne *Freiburg*. On constate que dans les familles dont les enfants connaissent les deux langues d'une manière également parfaite, le français prédomine bientôt, sans doute parce qu'il est l'idiome le plus clair, celui dans lequel il est le plus facile d'exprimer sa pensée. Il faut tenir aussi compte de ce fait, que les patois français de la Suisse se parlent seulement dans les villages, et que la langue littéraire, plus ou moins pure, est celle de toutes les villes, tandis que dans les cantons allemands la plupart des patois ont une littérature et sont encore employés dans les villes à côté du haut allemand : le français a donc sur eux l'avantage que donne une plus grande force de cohésion.

Quoi que certains auteurs aient prétendu, les différences de race et de langue n'ont eu dans la confédération qu'un rôle très-secondaire dans la répartition géographique des cultes ; ce sont les influences féodales, les rivalités des villes, leurs intérêts divergents et les guerres de canton à canton qui ont fait, lors de la Réforme, la part respective des deux religions en lutte. Ainsi les cantons français de Vaud et de Neuchâtel sont presque exclusivement protestants ; Genève est partagée à peu près également entre les deux confessions ; Fribourg et le Valais sont peuplés de catholiques. C'est une ville de la Suisse française, Genève, qui mérita longtemps le nom de « Rome protestante », et c'est une autre ville de même langue, Fribourg, qui fut longtemps le refuge des jésuites : avec Lucerne, elle est encore un des chefs-lieux du catholicisme suisse. Par un contraste analogue, les can-

[1] Suisses de langue allemande en 1880.	2,030,782	71.35 p. 100.	En 1870 :	69,16	p. 100.
» française	608,017	21,36	»	23,98	»
» italienne	161,923	5,69	»	5,69	»
» de dialectes roumanches	38,705	1,36	»	1,17	»

tons allemands de Berne, de Bâle, de Zurich et d'autres encore sont protestants, tandis que Saint-Gall a les deux cultes, s'entremêlant suivant les limites enchevêtrées d'une dizaine de petits États fondus en un seul, et que les anciens cantons Forestiers sont entièrement catholiques. On dit cependant qu'en Appenzell la différence physique est grande entre les protestants des Rhodes extérieures et les catholiques des Rhodes intérieures : ceux-ci, ayant tous un grand air de famille, sont de moins haute taille que les autres Suisses allemands : ils ont la figure plus fine, les yeux plus vifs, l'allure plus dégagée[1]. Quant aux Roumanches des Grisons, ils se répartissent par groupes de villages entre les deux cultes. Enfin si les Tessinois sont catholiques, les Suisses italiens du val Bregaglia sont de la religion réformée. La prépondérance du nombre est aux protestants ; environ les trois cinquièmes de la population et les trois cantons les plus importants, Berne, Zurich et Vaud, en pratiquent le culte. Les israélites sont quelques milliers à peine : ils sont groupés principalement dans le canton d'Argovie, à Avenches dans le canton de Vaud, et dans le Jura neuchâtelois, à La Chaux-de-Fonds[2].

Malgré les différences de races, de langues, de religions, de constitutions locales et de mœurs, les Suisses des divers cantons ont en général beaucoup de traits communs qui les distinguent des autres peuples de l'Europe. Comparés à leurs voisins, surtout à ceux du versant méridional des Alpes, ils ne se font remarquer ni par la beauté du visage, ni par l'élégance de la démarche : ils n'ont point le charme qui séduit, les qualités brillantes leur font défaut ; mais ils ont la force. Le type le plus connu du Suisse est celui d'un homme aux traits largement sculptés, à la puissante carrure, à la marche un peu lourde, mais à l'œil clair et à la main solide. Le Suisse est lent, mais tenace et ne se laisse point détourner de son œuvre par de soudaines fantaisies. En toutes choses, il vise à la réalisation pratique, et l'un des avantages qu'il a su conquérir est celui d'une grande liberté matérielle. Parmi les nations, c'est le peuple suisse qui s'est rapproché le plus de l'idéal, purement politique, du gouvernement direct par les citoyens.

VIII

C'est en grande partie à la nature que les Suisses sont redevables de leurs libertés politiques et du maintien de leur indépendance nationale : les

[1] Eug. Rambert, *Les Landsgemeindes de la Suisse.*

[2] Statistique religieuse de la Suisse en 1880 : 1,667,109 protestants, 1,160,782 catholiques et vieux catholiques, 7,373 israélites ; 10,858 autres ou sans confession.

montagnes, les lacs, les vallées tortueuses ont fait autant que leur vaillance et que la force de leurs bras pour les mettre au premier rang parmi les peuples libres. Pendant le moyen âge, presque toutes les populations que protégeait une ceinture de marécages, de grandes forêts ou de rochers difficiles à franchir, surent en profiter pour se gouverner elles-mêmes; mais nulle part, si ce n'est en Suisse, les barrières n'ont été suffisantes pour qu'il fût possible de maintenir à leur abri l'indépendance acquise.

La légende et l'histoire s'accordent pour chercher les origines de la confédération helvétique dans la région centrale des Alpes suisses, défendue de trois côtés par des rochers jadis infranchissables que recouvrent des glaces et des neiges, protégée au nord par les eaux tempétueuses d'un lac aux abruptes falaises. C'est dans cette forteresse naturelle que se seraient passés tous les événements racontés dans la légende de Guillaume Tell; c'est là, sur la prairie du Rütli, que trois Suisses, pères de la patrie, auraient juré le serment d'indépendance. Non-seulement les hommes d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden avaient l'avantage d'habiter un pays dont la défense était facile, ils avaient aussi la vigueur morale due à leur genre de vie : fils de colons qui s'étaient avancés au loin dans les vallées pour défricher le sol, ils avaient cet esprit de liberté, cette audace qui animent tous les expatriés, artisans de leur propre fortune et vainqueurs de la nature. Le nom de Schwitz, qui plus tard est devenu celui de la Suisse entière, signifie, paraît-il, « défrichement par l'incendie[1] » : il rappelle la prise de possession violente du sol par des hommes qui ont su le garder envers et contre tous.

Victorieux en « trois ou quatre petites batailles d'éternelle mémoire[2] », les montagnards des Alpes n'eurent point de peine à trouver des alliés parmi les communes et les seigneuries des avant-monts et de la plaine, tandis que sur le versant méridional des Alpes ils agrandissaient leur territoire par la conquête. Dans leur ensemble géographique, les cantons confédérés s'unirent de manière à constituer un domaine parfaitement défendu, au sud et à l'est par les grands massifs des Alpes, à l'ouest par les murs parallèles du Jura. Au nord seulement, le lit du Rhin était une barrière facile à franchir; mais la Forêt-Noire et les plateaux de la Souabe ne laissaient aux invasions qu'un petit nombre de chemins, et d'ailleurs les dissensions intestines de l'Allemagne furent de tout temps la meilleure sauvegarde des cantons suisses. L'avantage de tenir les hauts versants de l'Italie, de la France, de la Germanie assurait aux Suisses la possibilité de rendre, suivant les occasions, des services à leurs voisins, et de les opposer au besoin les uns aux autres.

[1] Gatschet, *Interprétation des noms de lieux suisses.*
[2] Michelet, *Histoire de France.*

Si les montagnes ont fait la liberté suisse, ce n'en est pas moins dans les plaines que se trouve la grande masse de la population. La région qui s'étend du Léman au lac de Constance, entre la base du Jura et les Hautes-Alpes, occupe un espace évalué seulement au quart de la Suisse ; mais par le nombre des habitants, par l'industrie et la richesse, elle peut être considérée comme étant le pays presque tout entier : là s'élèvent les villes principales et passent les grands chemins de commerce ; plus de la moitié de la population s'y trouve réunie. Les différences de races et de mœurs s'y effacent plus rapidement que dans les hautes vallées ; cependant elles subsistent encore. De tous les pays d'Europe, la Suisse est celui qui présente le plus de diversité dans l'aspect de ses villes, pour la plupart de style original et ne ressemblant qu'à elles-mêmes.

Celles du versant méridional sont, il est vrai, tout à fait italiennes, avec leurs campaniles et leurs maisons peintes. Bellinzona, dont les habitants étaient jadis tenus en sujets au pied des trois châteaux forts d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden, est la moins gaie des trois villes qui servaient tour à tour de capitale au Tessin ; sa position centrale lui a valu de devenir le chef-lieu définitif. La gracieuse Locarno groupe ses maisons en quartiers séparés entre les torrents qui la menacent et qui parfois ravinent ses jardins et couvrent ses rues de décombres ; la rive qui la porte est le sol le moins élevé (199 mètres) de la Suisse, et l'air qui la baigne est le plus doux ; non loin de là, sur la frontière italienne, le bourg de Brissago est enrichi par sa manufacture de tabacs, dont les principales relations sont avec l'Amérique. Lugano, de 70 mètres plus haute que Locarno, mais entourée des riches campagnes du Sotto-Cenere et bien située pour le commerce, est devenue naturellement le centre le plus considérable de population dans la Suisse italienne. C'est une des villes d'Europe où les étrangers viennent en grand nombre chercher la santé ; ils y trouvent du moins des paysages admirables, les eaux bleues, la verdure, les villages pittoresques suspendus aux rochers. Au sud de Lugano, la station de la frontière, Chiasso, est un grand entrepôt pour les tabacs de contrebande.

Sur le versant français de la Suisse, dans la haute vallée du Rhône, les habitants ne se groupent guère qu'en faibles bourgades. Brigue, au pied du Simplon, a de vieux édifices aux coupoles luisantes qui la font ressembler à un village russe ; Viège a son beau fleuve ; Louèche est devenue fameuse par les eaux salines qui jaillissent au nord dans la vallée de la Dala ; Sion, l'ancienne capitale des *Seduni*, le chef-lieu actuel du Valais, est une vieille cité gallo-romaine, dominée par deux ruines de châteaux, dont l'une, quoique datant du moyen âge, porte encore le nom romain de Valeria ;

Martigny est l'antique Octodurum, poste militaire fort important, quand le col du Grand Saint-Bernard était, après le mont Genèvre et le Petit Saint-Bernard, le principal passage des Alpes entre l'Italie et les Gaules. Agaunum, devenue Saint-Maurice depuis le troisième siècle, était aussi un point stratégique très-convoité, à cause de sa situation dans le dernier défilé du Rhône, à l'entrée de la plaine d'alluvions. Le murmure des vents enfermés résonne incessamment sur la paroi verticale de rochers qui menace la ville.

Non loin de Saint-Maurice, mais déjà dans la plaine et dans le canton de Vaud, est la riche bourgade de Bex, enrichie par ses salines, et bien plus encore par les nombreux étrangers qui viennent y prendre les bains ou seulement y respirer l'air pur des forêts environnantes. Les riches visiteurs étrangers, Anglais, Russes, Américains, Français, ont également fait la prospérité des villes d'hôtels, Montreux, Clarens, Vevey, qui formeront bientôt une cité continue sur la rive septentrionale du Léman, en face de la bouche du Rhône valaisan. La splendeur du lac et du cercle de montagnes qui s'y reflète, la Dent du Midi, flamboyante aux rayons du soleil couchant, un climat plus doux que celui des pays voisins, ont fait de ce coin abrité de la Suisse un des lieux les plus aimés des voyageurs, un de ceux où ils s'arrêtent le plus longtemps : par leur population cosmopolite, Montreux et Vevey sont devenus la propriété du genre humain.

Des flancs de sa colline, et surtout de la terrasse de sa cathédrale, Lausanne domine un horizon non moins beau que celui du lac supérieur; aussi est-elle devenue ville d'étrangers, mais elle est en outre un centre actif d'échanges, à cause des voies ferrées qui s'unissent dans sa gare : principal marché de distribution pour tout le bassin du Léman, Lausanne est en même temps un centre politique, comme chef-lieu du canton de Vaud et capitale judiciaire de toute la confédération ; elle a aussi une histoire littéraire et scientifique et possède une riche bibliothèque et des musées. Lausanne s'accroît, et dans un avenir prochain elle ne formera qu'une seule ville avec le port d'Ouchy, auquel l'unit maintenant un chemin de fer à forte pente, passant à la base d'un vaste monticule d'origine morainique.

La plus grande ville de la Suisse, Genève, est également au bord du Léman, dans une position géographique excellente. Non seulement Genève est à l'issue du Rhône, à la rencontre de deux vallées importantes, elle se trouve en outre au sommet du vaste espace triangulaire limité par les Alpes et le Jura : c'est là que viennent converger naturellement les routes qui se dirigent du centre de l'Allemagne vers la France du Midi. Lyon, au confluent du Rhône et de la Saône, est complétée, de l'autre côté du Jura, par Genève, son intermédiaire obligé avec la Suisse et l'Europe centrale. On

peut même s'étonner que la cité du Léman, si fréquemment choisie pour les réunions et les conférences internationales, ne soit encore parmi les

N° 31. — EXTRÉMITÉ ORIENTALE DU LÉMAN.



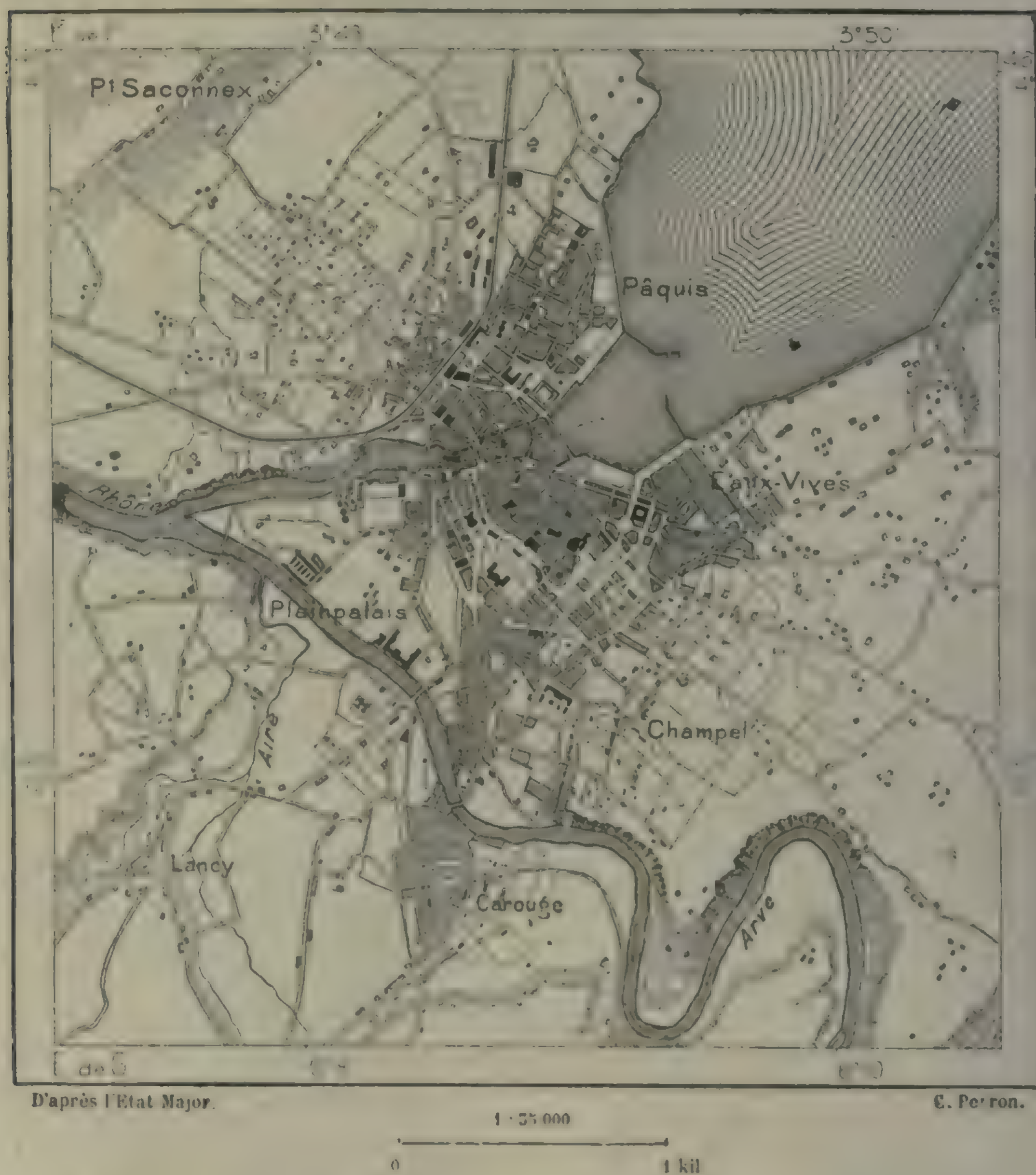
1 : 80 000

0 — 3 kil.

capitales qu'une ville de troisième ordre, « la plus grande des petites villes, » n'ayant pas avec tout son canton une centaine de mille habitants ; mais l'âpreté relative du climat, la bise, les brouillards qui s'amassent fré-

quemment entre le Salève et le Jura, le peu d'étendue du territoire agricole des alentours, et surtout le manque de chemins de fer rayonnant dans tous les sens, expliquent la lenteur des progrès de Genève en population. Cette ville est touchée seulement par la voie ferrée de Lyon à Berne et à Bâle, mais elle n'a pas même un réseau de banlieue vers Sallanches, le Mont-Blanc,

N° 32. — GENÈVE



le pied du Jura, et semble devoir en être privée pendant plusieurs années encore.

D'ailleurs Genève, qui fut chef-lieu de *civitas* au quatrième siècle, s'est trouvée dans des conditions historiques toutes spéciales. C'était une ville à part. Ville de réfugiés et de bannis, Genève a été faite grande par eux. Les Genevois ont montré ce que valent de puissantes convictions soutenues par une solide volonté et par la vigueur morale que donne l'infortune courageusement supportée. Ce sont les persécutions, les massacres et les « dragonnades » qui ont suscité et fait vivre Genève; ce que perdait la



GENÈVE ET LE MONT BLANC. — VUE PRISE DU QUAI DES BERGUES

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Garçin.

France se retrouvait dans la vaillante cité : « Point de territoire, point d'armée; rien pour l'espace, le temps ni la matière; la cité de l'esprit, bâtie de stoïcisme, sur le roc de la prédestination[1]. » « On a vu, disait Voltaire, une république dix fois plus petite encore qu'Athènes attirer pendant cent cinquante ans les regards de l'Europe, et son nom placé à côté du nom de Rome, dans le temps que Rome commandait aux rois. »

Resserrée dans son étroit domaine, à l'ombre d'une montagne qui ne lui appartient même pas, Genève est restée longtemps une république d'exilés; façonnée par l'âpre Calvin à une discipline austère, elle accueillait mal l'étranger de mœurs différentes. Les hommes qui la gouvernaient, descendant pour la plupart de fugitifs français ou italiens que leur foi avait condamnés à l'exil, employaient surtout à maintenir leur société fermée l'énergie et l'esprit de conduite hérités de leurs pères. Mais ce petit groupe, si remarquable par sa force de cohésion, l'était aussi par l'amour de l'étude et la valeur intellectuelle. Pendant trois siècles, Genève a été la rivale des plus grandes cités par le nombre de ses hommes d'élite dans les sciences et dans les lettres : c'est la patrie de Jean-Jacques Rousseau, d'Horace de Saussure, de Necker, de Sismondi, de Töpffer, de Pradier, des Pictet; nombre de ses familles sont, de génération en génération, de véritables dynasties scientifiques[2]. Il est vrai que, par suite de la facilité des relations, beaucoup de Genevois sont devenus en même temps Parisiens, et qu'il serait maintenant difficile de désigner leur vraie patrie. Mais Genève n'en reste pas moins une des premières villes du monde par l'instruction ; ses écoles sont parmi les meilleures, son Université, que fréquentent plus de 500 étudiants dont 200 étrangers, a pris un rang honorable ; elle a de très importantes collections d'histoire naturelle et de nombreuses compagnies savantes, parmi lesquelles une Société de géographie. Mais quand donc la « ville de Calvin », qui en payement d'un héritage a dressé un monument somptueux à un duc de Brunswick, érigera-t-elle la pierre d'expiation qu'elle doit au grand homme brûlé par elle, à l'illustre Espagnol Michel Servet, à celui qui découvrit avant Harvey la circulation du sang, et qui fut le précurseur de d'Anville dans la géographie comparée ?

De nos jours, Genève n'est plus la « Rome protestante ». Ses vieilles murailles ont été renversées, de somptueux quartiers et des promenades ont remplacé les remparts; de nouvelles rues, s'avançant au loin entre les maisons de campagne et les grands parcs, vont rejoindre des bourgades distinctes naguère; Plainpalais, les Eaux-Vives se rattachent maintenant à

[1] Michelet, *Histoire de France. Réforme.*
[2] Alph. de Candolle, *Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles.*

Genève, et prochainement toute la péninsule d'alluvions que limitent l'Arve et le Rhône sera couverte de constructions. Les « vieux Genevois » ne sont plus maintenant qu'une faible minorité dans leur propre ville, devenue, par la provenance de sa population, l'une des cités les plus cosmopolites de l'Europe; elle n'a pas moins d'un quart de tous les étrangers résidant en Suisse[1]. Tout en doublant le nombre de ses habitants, Genève a pourtant eu le malheur de perdre en grande partie les deux industries principales qui faisaient sa réputation, la bijouterie et la fabrication des montres. La France et les États-Unis, qui s'approvisionnaient autrefois dans les ateliers de Genève, sont maintenant bien près de pouvoir suffire par leur propre industrie, du moins en montres ordinaires, à leur consommation, et beaucoup de fabricants genevois ont été ruinés[2]. Il est vrai que le Rhône et l'Arve offrent encore, nous l'avons vu, d'énormes forces motrices aux industries qui voudront les utiliser ; sur le Rhône notamment il se fait de grands travaux hydrauliques. En outre, comme place commerciale, Genève a d'immenses ressources dues au maniement des capitaux.

Le voisinage de la France a fait l'importance de Genève, mais quand le grand foyer de la civilisation se trouvait en Italie, c'est dans une autre partie de la Suisse que devait se trouver la ville la plus populeuse de la contrée. Aventicum, bourg celtique dont la divinité patronne portait le nom d'Aventia[3], devint cette ville maîtresse, et sa position géographique est en effet de nature à justifier son ancien rôle de capitale. Elle occupait le bord de l'ancien lac de Morat, aujourd'hui rétréci, au milieu d'une dépression de la grande plaine accidentée qui sépare les Alpes du Jura, mais elle est beaucoup plus rapprochée du Léman que des frontières du nord, et, descendus des Alpes, les Romains pouvaient s'y rendre d'Agaunum (Saint-Maurice) en deux ou trois journées de marche, elle était le bureau central de la douane des Gaules pour la frontière orientale[4]; on pense qu'elle eut plus de 20 000 habitants. Détruite par les Alamans, en 260, elle étonnait les Romains eux-mêmes par ses ruines imposan-

[1] Étrangers de Genève :

Français, Savoisiens et Alsaciens. . . .	11,579 en 1860.	30,316 en 1880.
Allemands et Austro-Hongrois. . .	1,509 »	3,428 »
Italiens.	600 »	2,534 »
Autres	500 »	1,629 »
Total.	14,188 en 1860.	37,907 en 1880.

[2] Patrons bijoutiers et horlogers à Genève, en 1865 : 225, en 1875 : 205.
Ouvriers » » » » 1586 » 1028.

[3] Vulliemin, *Histoire de la Confédération suisse*, t. I, p. 34.

[4] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

tes; il n'en reste que des murs couverts de broussailles, deux tours, les pavés informes de ses thermes et de son théâtre, des statuettes, des mosaïques, des inscriptions. Toute la contrée voisine, qui avait été parmi les plus riches de l'Helvétie, en devint l'une des plus désertes : au moyen âge ce pays était connu sous le nom d'Uchtland ou de « Territoire en friche ». Depuis, une nouvelle Avenches s'est élevée sur le coteau voisin d'Aventicum, et dans les alentours se trouvent de nombreux groupes de population; une

N° 33. — MORAT ET LAC DE MORAT AVANT L'ABAISSEMENT DU NIVEAU.



colonie de Juifs alsaciens, qui se composait de 199 personnes en 1860, s'est établie dans l'ancienne capitale des Helvètes. Au nord-est, sur le bord de son lac, et près du fameux champ de bataille de 1476, si fatal à Charles le Téméraire, est Morat (en allemand *Murten*), encore entouré de sa muraille flanquée de tours et surmontée d'une galerie couverte; il a fallu reconstruire le port qu'avaient délaissé les eaux. Au sud-est, Fribourg, chef-lieu d'un canton et située comme Morat sur la frontière des deux langues, domine la profonde Sarine de son église ogivale et de ses tours à pignons. Une travée suspendue, de près de 300 mètres de longueur, réunit

colline à colline par-dessus la rivière, les maisons, les champs, les prairies de ses berges, tandis qu'un autre pont, plus gracieux, tendu comme un fil à 97 mètres de hauteur, franchit non loin de là le ravin du Gotteron. Un musée intéressant a été légué à sa ville natale par le sculpteur Marcello.

Yverdon est la ville qui garde au midi les campagnes riveraines du lac de Neuchâtel et où viennent aboutir, comme au sommet d'un triangle, tous les chemins venus des bords du Léman. C'est l'antique cité gauloise d'Ebrodunum, que baignaient encore les eaux du lac, il y a quatorze siècles, mais qui se trouve aujourd'hui délaissée dans une plaine marécageuse, sur les deux bords de la Thièle canalisée. A quatre kilomètres au nord, le château de Grandson, près duquel Charles le Téméraire subit une si terrible défaite en 1476, gardait le chemin qui longe à la base du Jura la rive occidentale du lac.

Neuchâtel, chef-lieu d'un canton, est près de la jonction des routes et des chemins de fer qui longent le lac et qui viennent de France par le val de Travers. C'est une belle ville, dont les quartiers modernes, bâtis en grande partie de la pierre jaune dite néocomienne, occupent des terrains conquis sur le lac, à l'endroit même où se jetait autrefois le torrent de Seyon, capté maintenant et passant en galerie sous la colline qui porte le château ; après les fortes pluies, la cascade en gradins qui s'échappe du tunnel offre une admirable vue. Neuchâtel, où les propriétaires riches et nobles forment une petite société aristocratique, se glorifie de son académie, de ses écoles bien tenues, de son musée, de sa bibliothèque ; mais pour l'activité industrielle et le nombre des habitants, elle est de beaucoup dépassée par la Chaux-de-Fonds, bâtie dans un vallon du haut Jura, près de la frontière française, à 1,000 mètres d'altitude moyenne. Sur ces âpres montagnes où la terre ne peut nourrir celui qui la cultive, il a fallu recourir à l'industrie ; la première montre y fut fabriquée en 1680, et depuis cette époque l'horlogerie a pris à la Chaux-de-Fonds, au Locle, à Saint-Imier et dans toutes les vallées des alentours, une importance exceptionnelle. Ce district est encore le centre principal de l'horlogerie dans le monde[1], et fabrique plus de montres que tous les autres pays ensemble. Aussi le « village » de la Chaux-de-Fonds, patrie de Léopold Robert, aime-t-il à se comparer ironiquement à la « ville » de Neuchâtel.

Une partie du Jura industriel se trouve déjà dans les limites du canton de Berne, qui s'étend des grandes Alpes aux frontières de la France. La vieille cité bourgeoise, qui est en même temps la capitale de ce grand

[1] En 1877. . . . . 4,172 horlogers à la Chaux-de-Fonds.
Fabrication des montres dans le Jura suisse : 1,450,000 ; valeur 50,000,000 de francs.

canton et de la république, occupe une très belle position commerciale à moitié chemin entre la vallée du Rhône et celle du Rhin, et sur la ligne transversale que forme la vallée de l'Aar, des lacs de l'Oberland à ceux du Jura. Pendant les guerres du moyen âge, cette position avait aussi une

N° 54. — BERNE.

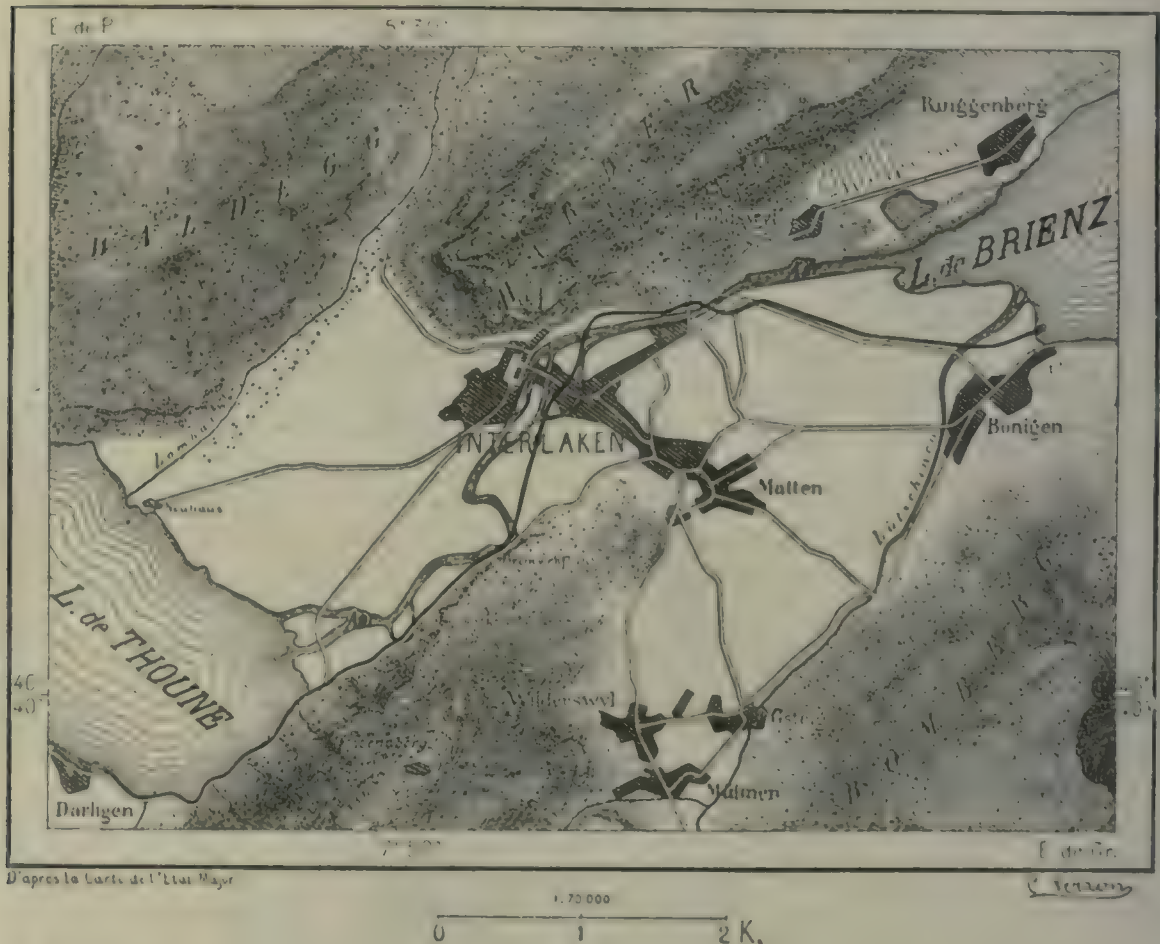


1 : 45 000
0 — 1 kil.

grande importance stratégique, notablement accrue par la forme de la péninsule sur laquelle la ville est bâtie : l'Aar, très encaissée, se développe autour de Berne en un profond fossé, moins complet pourtant que le curieux méandre de Bremgaten, qui se déroule plus au nord ; une courte muraille, bâtie à la racine du promontoire, suffisait à protéger les habitants contre toute attaque. Malheureusement Berne n'est pas favorisée par le climat,

les extrêmes de froid et de chaud y sont plus grands que dans les autres villes de Suisse[1]; elle est fort exposée au vent et la mortalité y est très-considérable, surtout dans les quartiers pauvres : l'humide rue tournée au nord qui longe la rive de l'Aar est un des endroits habités les plus insalubres de l'Europe et les maladies y règnent en permanence comme dans un hôpital. Ce bas quartier forme un triste contraste avec les palais et les hôtels qui s'élèvent à l'ouest de la ville au milieu des jardins et d'où l'on

N° 35. — INTERLAKEN.



contemple le panorama si beau du méandre de l'Aar et des grandes Alpes neigeuses, apparaissant au loin comme des nuages aux contours précis, par delà les prairies et les bois[2].

Berne, dont quelques étymologistes rapprochent le nom celtique de ce-

[1]

Maximum de chaud . . .	+ 36°,2	Température moyenne. . .	7°,75
» de froid. . . .	— 30°,0	» de l'hiver . .	— 0°,09
Écart	66°,2	» de l'été . . .	22°,08

H. C. Lombard, *Les climats de montagnes.*

[2]

Mortalité de Berne de 1855 à 1867.	35.2	sur 1,000
» » des quartiers élevés	12.6	»
» » de l'Aarbergergasse	74.8	»

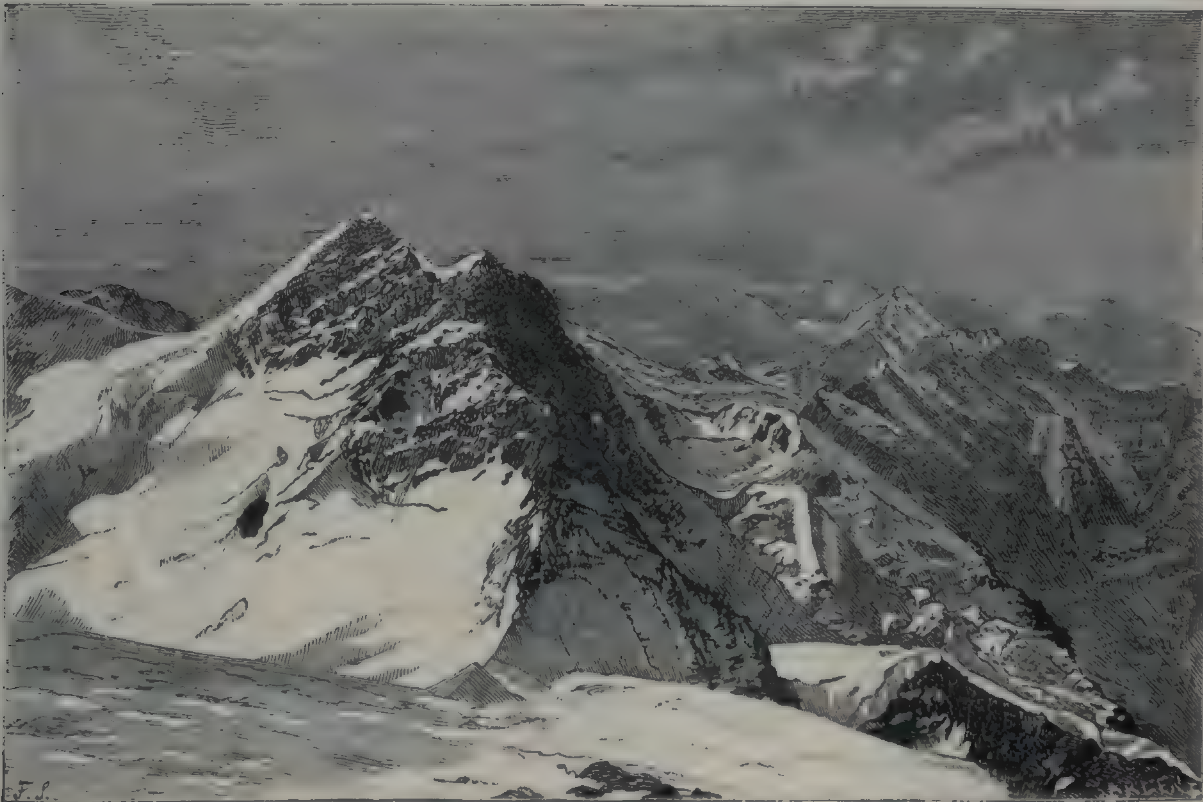
Rapport d'Adolphe Vogt, 1870.



BERNE. — VUE PRISE DU SCHÆNZLI

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Braun.

lui de Vérone et qui pour d'autres est la « ville de l'Ours », a gardé dans l'intérieur sa physionomie du moyen âge. Ces murs énormes des maisons s'appuyant sur des contre-forts inclinés, ces larges piliers d'arcades qui soutiennent la partie avancée des édifices, ces toits surplombant de plus d'un mètre, ces enseignes pendantes toutes chamarrées d'ornements en fer, ces fontaines avec leurs statues de facture barbare, mais pleines de mouvement et d'audace, rappellent l'ancienne Suisse féodale, en plein épanouissement de sa force et de son orgueil : sans peine on s'imagine encore ces rues em-



SOMMET DU MÖNCH ; LA JUNGFRAU, LE SILBERHORN, LE SCHNEEHORN, L'ALTELS ET LA BLÜMSLISALP DANS LE LOINTAIN

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie de M. Beck.

plies d'hommes d'armes revenant du triomphe et du pillage, agitant leurs drapeaux et soufflant dans leurs cors. Berne a des usines au bord de l'Aar, des faubourgs industriels en dehors de ses promenades, des fabriques de vitraux, et dans les environs les vastes carrières de molasse d'Ostermundingen; mais les grandes industries nationales, fabrication des fromages, tissage des lins et des draps, se poursuivent surtout dans les riches communes de l'Emmenthal, Langnau, Sumiswald, Burgdorf[1], possédant toutes un grand nombre de ressortissants dans le reste de la Suisse et même à l'étranger. Langnau a plus de 17,600 « bourgeois ». A Thun, l'Aar, s'échappant du

[1] Mieux nommé en français Berthoud, de son fondateur Berchthold.

lac inférieur de l'Oberland, fait mouvoir aussi quelques usines, mais l'importance de cette petite ville lui vient surtout des voyageurs qui la traversent en foule pour se rendre à Interlaken, à Meyringen, dans les montagnes de l'Oberland; elle a été choisie comme centre d'opérations pour l'armée suisse : c'est là qu'est l'école militaire fédérale. Dans les environs de Berne et dans les vallées alpines du canton, se trouvent de nombreux villages aussi riches et aussi populeux que bien des villes et se distinguant par leurs énormes maisons en forme de chalets, aux toits en auvent, aux ornements de bois sculpté. Tels sont Könitz et Wahlern.

La ville qui sert d'intermédiaire entre le Jura bernois et le reste du canton est Biel (en français Bienne), fort bien située à l'extrémité septentrio-

N° 36. — BIENNE ET LE NOUVEAU COURS DE L'AAR.



nale du lac de son nom et à l'issue du val jurassien de la Suze, au bord de l'Aar canalisée. Bienne est l'un des principaux centres de convergence pour les voyageurs et les marchandises; aussi grandit-elle rapidement, et ses habitants, confiants dans ses destinées, lui ont donné le nom de *Zukunftstadt* ou « Ville de l'Avenir ». Le vieux Solothurn (en français Soleure), qui a donné son nom à l'un des cantons suisses, mire encore un fragment de tours et de remparts crénelés dans le courant de l'Aar. Plus bas dans la vallée, Olten, devenu le centre principal du réseau des chemins de fer suisses, augmente chaque année en activité industrielle et commerciale. C'est là que s'embranche la voie ferrée qui perce le Jura par le tunnel de Hauenstein et redescend à Bâle par Liestal, chef-lieu de canton de Bâle-Campagne.

Bâle ressemble d'une manière remarquable à Genève par sa position

commerciale, par son histoire et son importance relative dans le mouvement économique de la Suisse. Admirablement située sur une terrasse qui domine le grand coude du Rhin, à son entrée dans la plaine d'Alsace, elle est la porte commerciale de la Suisse du côté de l'Allemagne, de l'Alsace et de la France du Nord, de même que Genève, sur le Rhône, est la porte qui s'ouvre sur la France du Midi; son marché est même plus étendu, et près

N° 37. — BALE.



des deux tiers des objets d'importation que reçoit la Suisse prennent le chemin de Bâle ; en outre, l'industrie des soies, celle des rubans, des produits chimiques, d'autres encore alimentent le mouvement de ses échanges avec l'étranger. Riche et puissante bien avant Genève, elle devint, comme cette ville, un lieu de refuge à l'époque de la Réforme et l'un des grands foyers de la science. Érasme, Œcolampade y professèrent, Holbein y vécut longtemps. Quelques-uns des enfants de Bâle, Euler, Bernoulli, sont parmi les plus illustres de la Suisse, et plusieurs familles bâloises rivalisent avec les « dynasties » de Genève par le nombre des hommes de mérite. Mieux que la ville du Lé-

man, elle a su garder ses mœurs et ses vieux usages. Les étrangers, qui s'y plaisent peu, n'ont pas encore changé l'aspect de la ville, dont la population est toujours, en majorité, d'un protestantisme sévère. Bâle est réputée une des villes de l'Europe où le commerce de l'argent a fait affluer le plus de capitaux[1]; mais elle possède aussi, comme ville d'université, de grands trésors d'art et de science, un curieux musée où l'on remarque surtout les tableaux de Hans Holbein, une bibliothèque riche en incuna-

N° 38. — PORRENTRUY.



bles et en précieux manuscrits, de fort importantes collections d'histoire naturelle et d'archéologie; la société des sciences naturelles a reçu en don du géographe Ziegler une des belles collections géographiques de l'Europe. La cathédrale, curieux édifice ogival bâti en cette belle pierre rouge des Vosges qui plaît tant aux regards, domine le beau panorama du Rhin, que traversent maintenant trois ponts, unissant le Grand Bâle, situé sur la rive gauche, au Petit Bâle de la rive droite. Près de la cathédrale est la fameuse salle du concile, conservée telle qu'elle était au quinzième siècle, lorsque les prélats s'y assemblèrent pour s'occuper de la réforme de l'Église.

[1] 1875 : 82 familles payant la taxe de fortune pour une richesse moyenne de 2 millions de francs.

Bâle est le marché naturel de toute la partie du canton de Berne dont Porrentruy est le chef-lieu et où résidèrent longtemps les princes-évêques de Bâle. En remontant le Rhin, on traverse la région salifère, où se trouvent la saline de Schweizerhall, la plus importante de la Suisse, et celles d'Augst, Rheinfelden, Ryburg. Augst, ainsi que son nom l'indique, est situé sur l'emplacement d'Augusta Rauracorum, où se voient les restes

N° 39. — CONFLUENTS DU RHIN, DE L'AAR, DE LA LIMMAT ET DE LA REUSS.



Gravé par Erhard.

1 : 300 000

0 5 10 kil.

d'un amphithéâtre. Les avantages de la ville des Rauraques pour le commerce étaient ceux dont hérita Bâle ou Basilæa, la « Ville Royale ».

Une moitié du village d'Augst est déjà dans le canton d'Argovie (Aargau), dont le chef-lieu, Aarau, est, ainsi que son nom l'indique, situé dans les campagnes qu'arrose l'Aar. Aarau n'est pas même par sa population une des villes secondaires de la Suisse, mais c'est une de celles qui se distinguent par l'instruction des habitants et la variété des industries demandant de l'adresse, de l'intelligence ou même une culture scientifique : on y fabrique beaucoup d'instruments de précision. Il y a dix-huit siècles, le

grand centre militaire du pays était Vindonissa, dont la position stratégique était en effet des plus remarquables : c'est là, au triple confluent de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat, que se trouvait le point de rencontre des routes romaines qui venaient de l'Italie, d'un côté par le col de Jupiter Pennin et Avenches, de l'autre par les passages du Splügen, du Septimer ou du Julier et la haute vallée du Rhin ; en outre les légions cantonnées à Vindonissa pouvaient facilement se mettre en rapport avec celles qui

N° 40. — LAC DES QUATRE-CANTONS.



Échelle de 1 : 500,000

0 5 10 kil.

tenaient les lignes du Rhin et du Danube[1]. Mais son importance même fit son malheur. Plusieurs fois renversée vers la fin de l'empire, elle n'a laissé que d'insignifiants décombres et son nom, qui se perpétue dans celui du hameau de Windisch. Les guerres du moyen âge ayant empêché la reconstruction d'une cité au triple confluent, diverses villes et bourgades des environs, Aarau, Brugg, bâtie à l'issue du tunnel de Boetzberg, le plus long souterrain du Jura suisse, Schinznach, célèbre par ses eaux sulfureuses très-efficaces, Baden, lieu de thermes déjà fréquenté par les Romains, et la

[1] Th. Mommsen, *Die Schweiz in römischer Zeit.*

commerçante Zurich ont pris l'héritage de Vindonissa ; mais il n'en est pas moins surprenant qu'un centre de population considérable ne se soit pas rétabli sur cet emplacement favorisé. Sur une colline qui s'élève au sud-ouest sont les restes du château féodal de Habsburg, illustré par la fortune politique de ses maîtres, devenus empereurs d'Allemagne.

La Reuss, qui rase la berge de Windisch et de l'ancienne abbaye de Königsfelden, porte à l'Aar l'excédant des lacs de Lucerne et de Zug. Dans cette région des cantons Forestiers, jadis presque sans issue du côté de l'Italie, les villes sont rares et les capitales elles-mêmes ne sont guère que des villages. Altorf (ou mieux Altdorf) est un simple bourg comme aux temps légendaires de Guillaume Tell ; Stanz et Sarnen, les chefs-lieux des deux demi-cantons d'Unterwalden, ne sont non plus que des bourgades ; Gersau, qui fut une république indépendante, est un village où se rendent quelques valétudinaires étrangers à la recherche d'une situation bien abritée ; Schwitz, dominé par le Mythen « à la double tiare », est plus grande qu'Altorf et Gersau, mais dans la commune sont compris aussi plusieurs villages séparés. Einsiedeln, patrie du grand Paracelse, se compose également de plusieurs groupes de maisons, dont le principal a pour centre une célèbre abbaye visitée tous les ans par 150,000 pèlerins et curieux. Une imprimerie d'Einsiedeln, publiant surtout des images et des livres de piété, est un des plus grands établissements de ce genre qu'il y ait en Europe. La principale gloire du couvent est d'avoir recueilli, au neuvième siècle, les plus anciennes copies connues des inscriptions monumentales de Rome et de Pavie. Au sud-ouest d'Einsiedeln, la montagne et le défilé de Morgarten rappellent la victoire décisive que les confédérés suisses remportèrent en 1315 sur les chevaliers autrichiens et qui les remplit d'une juste confiance en eux-mêmes.

Lucerne, métropole politique et commerciale du territoire qui fut la Suisse primitive et chef-lieu d'un grand canton, occupe une position analogue à celle de Genève, de Bienne, de Zurich, de Constance, à l'extrémité inférieure d'un lac, au bord d'un fleuve qui s'en épanche ; une rivière, l'Emme, qui vient de parcourir une large et belle vallée, rejoint la Reuss à une faible distance des murs. Les tours d'enceinte dominant la ville basse, le vieux phare dont la lanterne ou « lucerne » éclairait les embarcations du lac, l'eau rapide et bleue de la Reuss, le lac et la perspective fuyante des montagnes, font de Lucerne une des cités les plus curieuses de la Suisse ; pendant la belle saison la foule des voyageurs s'y renouvelle incessamment. Ville catholique, Lucerne fut même pendant deux années, de 1845 à 1847, le chef-lieu de la « Ligue particulière » ou *Sonderbund* des États favorables aux jésuites. Son plus remarquable monument, le lion sculpté dans la ro-

che vive sur un modèle de Thorwaldsen, rappelle le temps où des Suisses se vendaient comme soldats aux souverains d'Europe. Quoique si bien située, Lucerne n'est pas une ville de grande industrie; elle espère comme Zurich, mais avec moins de raison peut-être, que le percement du Saint-Gothard lui donnera une part considérable du commerce d'Allemagne en Italie.

Zurich, devenue maintenant la ville la plus populeuse de la Suisse, est située au pied de l'Uetliberg, que gravit un chemin de fer à forte pente; à la fois au bord de son lac et au confluent de deux rivières, la Limmat et la Sihl, elle s'est ouvert des chemins dans toutes les directions et commande de nombreuses voies naturelles : de là sa grande importance stratégique; c'est à Zurich, le 3 vendémaire an VIII, que Masséna sauva la France en arrêtant et en écrasant l'armée russe qui se portait sur Bâle. La ville de Zwingle est peut-être supérieure à la ville de Calvin par les facilités d'instruction que présentent tous ses établissements scientifiques, école polytechnique, université, instituts modèles, bibliothèques, sociétés d'études et de lecture. Zurich tient à mériter le surnom « d'Athènes de la Suisse » qu'elle s'est donné; Scheuchzer, le premier qui étudia la géographie naturelle de la Suisse dans un esprit vraiment scientifique, était un Zuricois, de même que l'illustre physionomiste Lavater. C'est aussi une ville d'industrie, surtout pour les soieries, les cotons, les métaux; ses machines pour bateaux à vapeur sont expédiées jusqu'en Angleterre, aux États-Unis, au Brésil; plus de la moitié des transactions relatives aux céréales consommées en Suisse se fait à Zurich; le mouvement des correspondances y est plus considérable que dans toute autre ville de la république; un canal industriel qui longe la Limmat fournit aux habitants l'eau potable et les forces motrices dont ils ont besoin. L'industrie des soies et des cotons, qui n'occupe pas moins de 30,000 ouvriers, enrichit aussi de nombreuses communes rurales jusque dans le canton de Zoug, près de la petite ville de ce nom. A l'est de Zurich, Wald, Uster sont des centres importants de fabrication; le ruisseau de l'Aa, qui n'a guère plus de 3 mètres en largeur et qui n'a pas même 100 mètres de chute, du lac de Pfäffikon au Greifensee, sur une longueur totale d'environ 8 kilomètres, est si bien utilisé par les trente usines de ses bords qu'on lui a donné en langage populaire le nom de « ruisseau des Millions ». Après Zurich, la principale ville du canton est Winterthur, l'antique station romaine de Vitodurum. Il est peu de villes en Europe qui, pour un nombre égal d'habitants, aient un outillage industriel aussi complet, autant de routes et de chemins de fer, autant d'écoles et d'institutions publiques ; son institut technique est le plus remarquable de la Suisse, sa bibliothèque renferme de précieux docu-

ments. De très belles cartes géographiques sont gravées dans ses ateliers.

Au sud-est du canton de Zurich, Glarus (en français Glaris), chef-lieu d'un canton dont les limites coïncident avec celles du val de la haute Linth, est également une ville d'industrie; mais plus loin, dans le pays montueux des Grisons, il n'y a plus de grandes manufactures. Chur (en français Coire), capitale des Grisons et la seule ville proprement dite qui se trouve dans ce vaste territoire, est pourtant une place de commerce, car là viennent aboutir les routes de l'Italie par le Splügen, le Bernardin, et celles de l'Engadine par le Julier, l'Albula, le Fluela. En hiver, elle approvisionne la colonie de mille à quinze cents poitrinaires qui réside à Davos.

En descendant le cours du Rhin, on passe des Grisons dans le canton de Saint-Gall, à une faible distance en amont de Ragatz, le célèbre lieu de bains où sont amenées les eaux de la fontaine de Pfäffers. La seule ville suisse de la vallée alluviale du Rhin est Altstädten. Le chef-lieu du canton, l'antique cité de Saint-Gall, est à l'ouest du massif d'Appenzell, dans une vallée inclinée vers le lac de Constance. Il y a mille ans, aux temps des Carlovingiens, le monastère de Saint-Gall était l'université la plus célèbre de l'Europe : c'est là que fut écrite la fameuse chronique du « moine de Saint-Gall » sur les « gestes de Charlemagne », et bien avant Luther la langue allemande y avait été partiellement fixée par des ouvrages répandus au loin; la bibliothèque de Saint-Gall est très riche en anciens manuscrits et en incunables. Depuis le treizième siècle, la ville, malgré son altitude de 660 mètres et son climat rigoureux, est devenue un centre d'industrie très actif, surtout pour les étoffes de lin, et de siècle en siècle le travail des étoffes a pris une importance plus considérable; de nos jours, on s'y occupe surtout de la fabrication des mousselines brodées : autour de la ville et de son grand faubourg de Tablat, les vastes prairies sont couvertes de toiles blanchissant au soleil. Les négociants de Saint-Gall sont connus par leur esprit d'initiative; dans tous les pays du monde, ils ont des correspondants chargés de leur ouvrir de nouveaux marchés. A l'ouest de Saint-Gall, la vallée du Toggenburg, qu'arrose la Thur, et dont Wattwyl est le bourg principal, est une longue rue de manufactures, produisant à elle seule la huitième partie de toutes les cotonnades fabriquées en Suisse. Herisau, la la ville plus populeuse des Rhodes Extérieures, appartient aussi au groupe industriel de Saint-Gall. Quant au bourg central des Rhodes Intérieures, Appenzell, il est plus remarquable par les restes du passé que par le travail de ses ateliers : témoignage des anciennes mœurs, la chaîne du carcan est toujours rivée au mur de l'hôtel de ville.

Les campagnes du Thurgau ou pays de la Thur, en français Thurgovie,

sont loin d'avoir la même activité manufacturière que les vallées de Saint-Gall, de Zurich, du bas Appenzell. Leur chef-lieu, Frauenfeld, et les autres villages de la contrée se distinguent surtout par les jardins et les vergers, admirablement entretenus, qui les entourent. Un de ses ports sur le lac de Constance, Romanshorn, est, de même que le port saint-gallois de Rorschach, un grand marché d'importation pour les céréales. De la côte allemande à la côte suisse du Bodensee, la navigation est beaucoup plus active qu'entre les deux rives opposées du Léman. En effet, sur le lac de Genève, les bateaux à vapeur ont à longer la rive droite, parallèlement à la voie ferrée, et la moitié de l'autre rivage est un pays de montagnes presque désert; sur le lac de Constance, le trafic doit se faire surtout dans le sens transversal, d'une gare de chemin de fer à l'autre gare.

Le Bodensee et le Rhin forment au nord la limite naturelle de la Suisse; cependant un petit canton, celui de Schaffhouse (Schaffhausen), se trouve encore au delà. Le chef-lieu de ce district est une des villes de la confédération à la fois les plus étranges et les mieux tenues : à côté des tours, des poternes, des vieux murs, s'élèvent les usines; l'eau du Rhin, transformée en force motrice, que transportent des câbles, entre jusque dans les maisons pour y faire les travaux domestiques; la force louée par les particuliers dépasse 500 chevaux. Les sites les plus gracieux se montrent de toutes parts autour de cette ville originale [1].

IX

Quoique la moitié de la Suisse ne puisse être soumise à la culture et qu'une grande part de l'autre moitié, encore trop élevée pour que l'homme s'y établisse facilement, doive être réservée pour les forêts et les prairies,

[1] Population des principales communes de la Suisse, sans la banlieue des villes en 1880 :

Zurich (Suisse allemande) avec ses faubourgs	76,052	hab.
Genève (Suisse française) av. Eaux-Vives et Plainpalais	68,456	»
Bâle (Suisse allemande)	61,085	»
Berne »	42,535	»
Lausanne (Suisse française)	30,200	»
La Chaux-de-Fonds »	22,456	»
Saint-Gall (Suisse allemande)	21,560	»
Lucerne »	18,095	»
Neuchâtel (Suisse française)	15,624	»
Winterthur (Suisse allemande)	13,762	»
Schaffhouse »	11,814	»
Vevey (Suisse française) avec La Tour et Corsier	11,660	»
Bienne (Suisse allemande)	11,625	»
Fribourg (Suisse française)	11,546	hab.
Herisau (Suisse allemande)	11,082	»
Locle (Suisse française)	10,464	»
Coire (S. allem. et romanche)	8,889	»
Einsiedeln »	8,401	»
Montreux et Clarens (S. française)	8,017	»
Alstädten (Suisse allemande)	7,810	»
Soleure »	7,668	»
St-Imier (Suisse française)	7,114	»
Tablat (Suisse allemande)	6,600	»
Köniz »	6,400	»
Langnau »	6,200	»
Schwitz »	6,150	»
Wadensweil »	6,050	»
Lugano (Suisse italienne)	6,000	»
Aarau (Suisse allemande)	5,500	»

la population fixe de la contrée s'accroît annuellement de douze à quinze mille personnes. Malgré ses grandes étendues de neiges, la Suisse n'est pas moins peuplée que la France en proportion de son territoire.

Cependant les récoltes du pays sont insuffisantes à nourrir les habitants. Les plaines à céréales ne peuvent fournir que la moitié de la nourriture nécessaire, et chaque année une part considérable des bénéfices industriels du pays doit être employée à payer des blés d'Allemagne, de Hongrie, des provinces danubiennes. La vigne est cultivée avec soin, et les coteaux bien exposés, surtout ceux du Léman, du lac de Neuchâtel et du bas Valais, forment en plusieurs districts un vignoble continu, d'où l'on a jusqu'à maintenant exclu le redoutable phylloxéra; cependant le vin, que beaucoup de Suisses, notamment dans le canton de Vaud, boivent sans mesure, ne suffit point à la population, et la France doit subvenir au déficit annuel. Il en est de même pour la plupart des produits de l'agriculture proprement dite, à l'exception des fruits, que certains cantons de la plaine, notamment ceux du nord, Argovie, Zurich, Schaffouse, Thurgovie, fournissent en abondance.

La nature même du pays, qui ne permet pas à la Suisse de rivaliser avec les régions voisines par l'importance de ses cultures, lui donne en échange la supériorité pour les prairies et les pâtis. Naguère aussi, les forêts du pays étaient largement suffisantes[1]; mais depuis le commencement du siècle la superficie des bois a beaucoup diminué : dans certains cantons, principalement dans le Tessin et le Valais, le déboisement s'est fait comme au hasard, et l'on sait avec quelles fâcheuses conséquences pour le climat et pour le régime des torrents. De nos jours, les cantons des *Waldstätten* ne méritent plus leur nom, et la fameuse forêt qui sert de limite aux deux moitiés de l'ancien canton forestier par excellence, Unterwalden, est tellement amoindrie, qu'en maints endroits ce qui en reste serait à peine digne du nom de bosquet. Des lois précises ont été promulguées pour la protection des forêts nationales et cantonales; mais une grande partie des bois est devenue propriété privée, quoique, d'après les actes de distribution, il eût été stipulé que ces bois, après six ou neuf ans, reviendraient à la commune[2]. Aussi, de décade en décade, voit-on diminuer la surface des forêts

[1] Terrains de la Suisse utilisés pour la production en 1880 : 2,965,750 hectares.

Champs, prairies et pâturages.	2,161,308	»
Vignes.	30,500	»
Forêts	771,420	»

[2] Vignes du canton de Vaud :

1878.	296,000 hectolitres.	Valeur :	12,600,000 francs.
1879.	122,000 »		6,550,000 »
1880.	458,000 »		22,300,000 »

de la Suisse, tandis que le prix du combustible et du bois de construction augmente sans cesse dans une proportion bien plus forte. Les Suisses sont obligés maintenant d'importer du bois et du charbon de l'étranger, quoiqu'ils possèdent des tourbières immenses, des gisements de lignite, et, dans le Valais, de puissantes couches d'anthracite. Les carrières de Saillon, dans le même canton, offrent une grande variété de très beaux marbres.

Les prairies et les « alpes », principale richesse de la contrée, ne peuvent

N° 41. — ALPAGES DU SIMMENTHAL.



D'après la Carte du Général Dufour — Gravé par Erhard.

1 : 145 000

0 — 5 kil.

heureusement pas être détruites par l'incurie des montagnards, si ce n'est là où elles sont emportées par les eaux temporaires ou recouvertes de débris. Les pâturages des montagnes sont encore, soit des *allmends*, c'est-à-dire des propriétés communes d'une ville ou d'un village, soit des domaines appartenant à des associés, et de même que dans le Jura français, le beurre et le fromage y sont préparés à frais communs[1]. C'est dans cette fabrication que les pâtres excellent, et pour alimenter leurs expéditions de « gruyère », « d'emmenthaler », de « maderaner », ils

[1] Exportation des fromages en 1875 : 19,875,100 kilogr. Valeur : 35,000,000 fr.

négligent la production du beurre; ils envoient aussi beaucoup de lait condensé à l'étranger. Le bétail suisse, remarquable en général par sa vigueur et par l'abondance de son lait, appartient à deux principales races : la race brune, dont les plus beaux représentants sont le bétail de Schwitz, et la race tachetée, au mufle couleur de chair, qui paît sur les alpages de Berne et de Fribourg. Cette race, connue en Savoie sous le nom de race « d'Abondance », à cause de la vallée qui en possède les plus beaux individus, ressemble, dit-on, aux bœufs du Jutland et des îles de la Baltique; on suppose qu'elle a été introduite en Helvétie par les Burgondes, aux temps de la migration des peuples[1].

Jadis, le pays ne possédant que ses cultures de peu d'étendue, ses forêts et ses « alpes », n'était pas assez riche pour nourrir tous ses habitants, plus nombreux chaque année par l'excédant des naissances sur les morts[2]. S'il voulait atteindre au bien-être ou à la fortune, le montagnard devait s'expatrier. Encore aujourd'hui, mainte commune des hauts cantons, propriétaire de la plus grande partie, ou même de l'ensemble des bois et des pâturages de son territoire, veille avec un soin jaloux à ce que la population ne devienne pas trop nombreuse pour son petit domaine. Responsable de ceux de ses membres qui tombent dans l'indigence, et chargée de les nourrir à ses frais ou de les mettre en adjudication pour les céder aux acquéreurs qui demandent le moindre loyer, elle n'autorise les mariages qu'à bon escient, et quand les familles sont trop fécondes, elle se débarrasse de l'excédant de jeunes gens en leur donnant un petit viatique et le conseil d'aller chercher fortune dans le vaste monde. Autrefois ces expatriés avaient un métier facile, pourvu qu'ils fussent grands et forts, le métier de la guerre. Il y a plus de vingt et un siècles déjà, raconte Polybe, que des Celtes descendus des Alpes et de la haute vallée du Rhône se vendaient aux Romains pour aller combattre d'autres Celtes dans les campagnes du Pô. Après les grandes victoires des Suisses sur les Autrichiens et les Bourguignons, la guerre devint le métier favori des montagnards; plusieurs can-

[1] Recensement du bétail suisse en 1876 :

Race bovine.	1,035,930, dont 592,460 vaches laitières.
Chevaux	100,935, plus 3,145 ânes et mulets
Moutons	367,550
Chèvres	396,155
Porcs	334,215

Valeur totale du gros et du menu bétail : 500,000,000 francs.

Ruches d'abeilles	177,825

[2] Excédant des naissances en Suisse, de 1870 à 1880. . . . 199,944

Excédent annuel. . . . . . 7,3 pour 100

tons en firent même une industrie d'État en concluant avec la France, Vienne, le pape et les divers souverains d'Italie, des traités par lesquels ils s'engageaient à leur fournir pour la parade ou pour les batailles des régiments de soldats mercenaires[1].

C'est en l'année 1855 seulement que prit fin la dernière « capitulation » d'un canton suisse avec Rome et Naples ; Lucerne ni aucun autre petit État des montagnes n'a plus la honte de vendre la chair de ses enfants ; il faut maintenant que les jeunes expatriés s'ingénient pour trouver d'autres métiers que celui des armes.

Par suite d'une longue expérience de l'émigration, la plupart des villages de la montagne se sont donné une certaine spécialité de travail et sont entrés en relations suivies avec des villes de l'étranger, où leurs jeunes gens sont toujours bien accueillis. Telle commune n'envoie que des fumistes, telle autre que des vitriers ou des maçons. Il en est dont tous les émigrants sont rémouleurs, marchands d'étoffes, fleuristes, charbonniers. Les gens du val de Blegno, dans le Tessin, ont la spécialité d'être grilleurs de marrons, quoiqu'il n'y ait plus de châtaigniers dans leur haute vallée. L'Engadine et d'autres parties des Grisons fournissent l'Europe de pâtissiers, et les vallons méridionaux du Tessin donnent à l'Italie un grand nombre d'architectes, de dessinateurs, de peintres. Il est rare que les émigrés ne soient pas aussi économes de leur petit pécule que les communes le sont elles-mêmes de leur propriété territoriale. Ils se nourrissent de peu, entassent les sous et les écus, et, devenus maîtres d'une petite fortune, ils reviennent dans leur vallée natale pour s'y construire une maison visible de loin et vivre en « seigneurs » au milieu de leurs compatriotes. En se promenant dans les vallons les plus reculés des hautes montagnes, l'étranger a plus d'une fois la surprise de s'entendre interpeller en sa langue. Un quart des habitants du Tessin parlent le français, beaucoup savent l'allemand ; des centaines jargonnent l'espagnol, l'arabe, le grec, le bulgare. De retour dans leur pays, nombre d'émigrants continuent leurs relations commerciales avec les pays où ils se sont enrichis. C'est ainsi que les Suisses de Glaris, de Saint-Gall, du Toggenburg, ont fondé des comptoirs dans toutes les grandes villes d'Europe, jusque dans la Scandinavie. L'Orient, la Chine, le Brésil, les États-Unis, sont parmi les principaux acheteurs des objets fabriqués dans les hautes vallées des Alpes et du Jura[2].

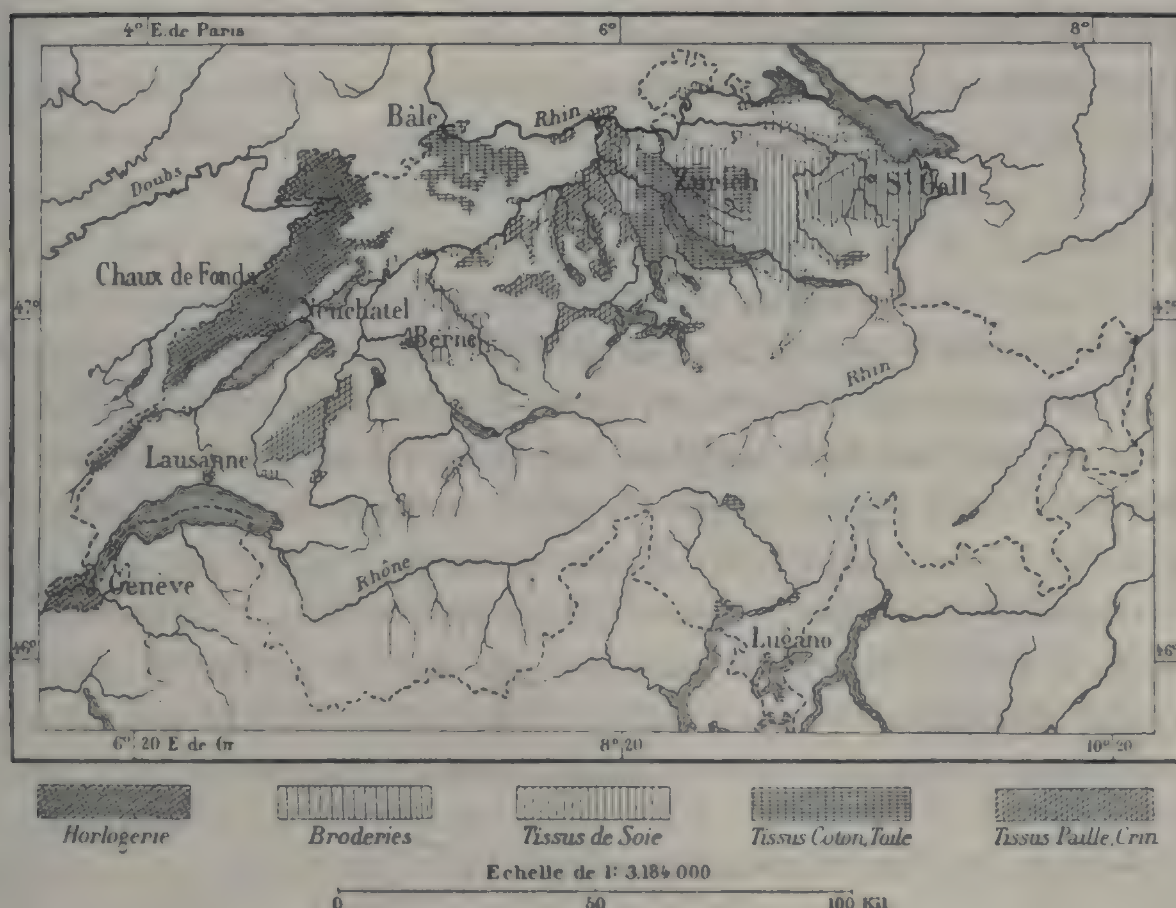
L'industrie, telle est, en effet, la source de richesses qui permet à la

[1] « Quand on veut des héros, il faut les bien payer » (*Le Régiment du baron Madruce*).

[2] Nombre des Suisses à l'étranger d'après un recensement de 1870, très incomplet : 72,500. On les évalue à 250,000, dont 100,000 aux États-Unis.

Suisse de se suffire, malgré la faible importance relative de son agriculture et de ses exploitations minières, qui ont surtout pour objet le sel, l'asphalte, l'anthracite[1]. Sous l'impulsion de la nécessité, qui poussait tant de Suisses à l'émigration, ceux qui restaient dans les villages employaient leurs longs hivers à la fabrication d'objets en bois ou de tissus grossiers, qu'ils vendaient ensuite à vil prix : ce fut la modeste origine de cette activité manufacturière qui a placé la Suisse à un rang si élevé parmi les contrées productrices de l'Europe. Quoique obligée d'importer à grands frais les ma-

N° 42. — INDUSTRIES PRINCIPALES DE LA SUISSE.



tières premières, elle peut fabriquer à plus bas prix que la plupart des pays voisins, à cause des salaires moindres qu'elle paye aux ouvriers, surtout dans les districts ruraux, et de l'eau motrice que les grandes industries mécaniques possèdent en surabondance. Mais la Suisse a l'immense désavantage, parmi les nations d'Europe, de n'avoir point d'issue directe vers la mer et de dépendre de ses voisins pour le passage de ses marchandises : qu'une barrière de tarifs s'élève autour d'elle, et soudain son commerce est ruiné. En outre, les plus importantes de ses industries, loin d'être attachées au sol même où elles prospèrent, comme le sont, par exemple,

[1] Production annuelle des salines de la Suisse . . . . 12,000 tonnes.
» » des asphaltes du Val de Travers, Neuchâtel : de 10,000 à 15,000 »

les manufactures nées dans le voisinage des bancs de houille et des mines de fer, peuvent se déplacer facilement : leur équilibre est instable; une grève, une spéculation, la mode, peuvent transférer le travail d'un pays à un autre. Ainsi, dans ces dernières années, les horlogers de Suisse ont vu se fermer en partie les marchés de la France et des États-Unis[1]. En 1880, l'exportation s'est notablement relevée.

Genève et le Jura suisse occupent encore le premier rang dans le monde pour la fabrication des montres et des boîtes à musique[2], industries spéciales à la Suisse française. Les cantons allemands de la plaine et des avant-monts, surtout Argovie, Zurich, Saint-Gall, Appenzell, s'occupent de la filature du coton, et deux millions de broches y sont en mouvement; Bâle et Zurich fabriquent des quantités considérables de soieries et font à Lyon une concurrence dangereuse. La broderie mécanique des étoffes, à Saint-Gall, dans Appenzell, en Thurgovie, est aussi une des grandes industries de la Suisse[3]. Olten et Schönenwerth, sur l'Aar, fabriquent pour six ou huit millions de chaussures, qu'on expédie jusqu'en Amérique. En outre, on s'occupe dans le pays de la préparation des toiles, du tissage de la paille, de la fabrication des liqueurs, et, parmi d'autres industries secondaires, de cet art gracieux de la sculpture sur bois, qui plaît aux visiteurs de l'Oberland. On a signalé comme un grand avantage de la population industrielle suisse, comparée à celle des autres pays, qu'un grand nombre de travailleurs participent encore à la propriété du sol[4]. Il est vrai : à Glaris, à Zurich, beaucoup d'ouvriers nés dans le pays ont un bout de prairie, un champ de pommes de terre, une ou deux vaches que soignent la femme et les enfants; mais en Suisse, comme dans tous les pays indus-

[1] Statistique des principales industries manufacturières de la Suisse en 1882 :

	Fabriques.	Ouvriers.
Industrie des tissus	1,619	85,700
» des montres, bijoux, métaux	353	24,988
Autres industries	850	24,174
Total des ouvriers	70,364	
» des ouvrières	64,498	
Force totale des moteurs	59,505 chevaux.	

Ouvriers et artisans de toute espèce, en 1880, avec leurs familles, 942,769 personnes.

[2] Fabrication des montres en 1875 :

Suisse	1,600,000 pièces, valant	88,000,000	francs.
France	400,000 »	25,000,000	»
Angleterre	200,000 »	16,000,000	»
États-Unis	200,000 »	15,000,000	»

[3] Machines à broder en 1876 : 10,237. Valeur des machines, y compris les édifices : 45,000,000 fr. 25,000 ouvriers, ouvrières, employés.

[4] De Laveleye, *Suisse et Lombardie.*

triels, la plupart des ouvriers ne vivent que de leur salaire[1]. On peut citer en exemple le canton industriel de Glaris, où la fortune publique a quadruplé depuis le milieu du siècle. Les deux tiers de toute la population se composent de non-propriétaires, et la moitié du sol est détenue par un trentième des habitants. On peut juger par la statistique de la situation précaire dans laquelle se trouve parfois une grande partie de la population suisse. En 1880, le nombre des demandes de mise en faillite dans le seul canton d'Argovie s'est élevé à 28,628, dont 6,348 pour des sommes inférieures à 20 francs et 11,000 pour des dettes de 20 à 100 francs : c'est une demande de mise en faillite pour une famille sur trois.

Grâce à la puissance de son mouvement industriel, qui occupe environ le tiers de la nation, la Suisse est devenue, toutes proportions gardées, une des contrées les plus commerçantes et les plus riches de l'Europe. C'est du moins à douze cents millions, soit à plus de 400 francs par individu, — le double du commerce français, — qu'on évalue l'ensemble de son trafic. De France[2], elle importe surtout des tissus de coton et de soie, du vin, des farines, des cotons bruts, des articles de bijouterie et des objets en métal; à l'Italie, elle demande presque uniquement des soies grèges; elle achète à l'Allemagne des céréales et des farines, des objets manufacturés de toute espèce. La nature opposait en Suisse de grands obstacles au développement des échanges. Dans ce pays de montagnes, de torrents, d'avalanches, d'éboulis, les routes commerciales étaient fort difficiles à construire et sont d'un entretien très coûteux : on sait que, dans certains défilés de montagnes, les voyageurs ne passent qu'en tremblant et ne se parlent qu'à voix basse; aux premières chaleurs du printemps, les puissantes couches de neige suspendues aux grands sommets n'attendent qu'une légère vibration pour s'abîmer au fond des cirques. Néanmoins la Suisse a fini par se donner dans les plaines et dans la région des basses montagnes un réseau de grands chemins qui ne laisse presque rien à désirer. De l'un à l'autre versant, nous l'avons vu, le Jura est déjà franchi par plus de vingt routes carrossables. Tous les lacs sont bordés de larges voies, dont plusieurs, comme l'Axenstrasse, sont taillées dans la roche vive. Les arêtes secondaires des Alpes livrent également passage à des grandes routes par tous leurs cols

[1]

Ensemble des salaires	241,500,000 francs.
Moyenne du salaire	3 fr. 10 »
» du travail	12 h. 24 »

[2]

Commerce de la Suisse avec la France en 1878	339,744,015 fr.
Importation, de France en Suisse	229,385,809 »
Exportation, de Suisse en France	110,358,206 »

principaux, et quelques-uns d'entre eux, notamment le Brünig, qui met Interlaken en communication avec le lac de Lucerne, sont parcourus chaque année par un flux et un reflux très considérables de voyageurs. Quant aux grands passages des Alpes centrales, ils n'ont pas encore tous échangé leurs sentiers primitifs pour des routes de voitures. Ainsi le col fameux que, du temps de Rome, les voyageurs avaient mis sous la protection de Jupiter Pœninus et qui portait un temple du dieu, remplacé par un hospice des

N° 13. — PASSAGES DES ALPES.



moines de Saint-Bernard, n'offre toujours au mouvement des échanges entre la Suisse et l'Italie qu'un tortueux chemin de mulets. Le Lukmanier, qui est, après la Maloya de l'Engadine, le col le moins haut de la crête centrale des Alpes, attend également une voie carrossable. Le Septimer était utilisé par les Romains et sa route rejoignait celle du Bernardin, d'un côté à Curia (Coire), de l'autre à Clavenna (Chiavenna); de nos jours, il est escaladé par un simple sentier. Mais de nouveaux passages, abandonnés jadis aux ours, ont été conquis par l'homme. La route la plus importante qui traverse les Alpes de Suisse, celle du Saint-Gothard, pénètre en des vallées



LE LAC DES QUATRE-CANTONS ET L'AXENSTRASSE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Braun.

que ne connaissaient pas les légions romaines[1]; le nom en est cité pour la première fois en 1162. Quatre autres voies internationales passent de l'un à l'autre versant des Alpes suisses; par ordre de trafic, ce sont les routes du Splügen, du Simplon, de la Maloya, du Bernardin[2].

Mais de nos jours les chemins carrossables, construits à grands frais, ne suffisent plus au commerce : ce qu'il lui faut, ce sont des voies ferrées se rattachant par de nombreuses mailles à l'ensemble du réseau d'Europe. Déjà

N° 44. — CHEMINS DE FER DE LA SUISSE.



la plaine suisse est l'une des contrées qui possèdent le plus de chemins de fer en proportion de la surface ; même elle en a plus qu'elle ne peut en gérer avec profit dans les conditions actuelles[3]. Il leur manquait une issue directe vers les campagnes d'Italie ; mais on a récemment foré les roches du Saint-Gothard par un tunnel de 15 kilomètres de longueur;

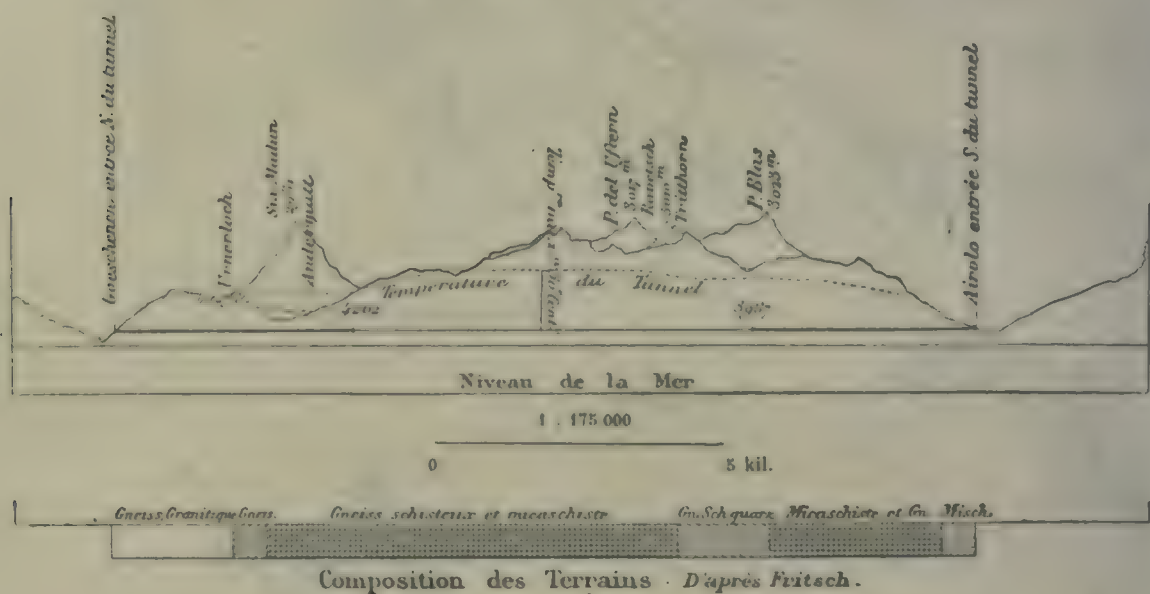
[1] Planta, *Das alte Raetien staatlich und kulturhistorich dargestellt.*

[2] Nombre des voyageurs sur toutes les routes alpestres en 1876 : 286,000 voyageurs en voiture; au moins autant de piétons.

[3] Chemins de fer de la Suisse en janvier 1883 : 2,930 kilomètres.
Capital d'établissement en 1882 : 1,089,000,000 francs.
Revenu en 1883 : 68,660,890 fr., soit 23,430 par kilomètre.
Voyageurs transportés en 1880 : 21,608,581.
Tonnes de marchandises : 5,817,000.

la Suisse et les deux nations voisines, l'Allemagne et surtout l'Italie, ont fourni les capitaux nécessaires à l'accomplissement de ce grand travail. Parmi toutes les entreprises tentées par l'industrie moderne, le tunnel du Gothard est une des plus grandioses, mais aussi l'une des plus nécessaires. La Suisse serait devenue une sorte d'impasse si elle n'avait pu offrir une voie ferrée au commerce de transit. Dès que la trouée du Saint-Gothard a été terminée, la Suisse a pris une importance commerciale de premier ordre pour le trafic international. Cette révolution dans le mouvement des échanges ne peut d'ailleurs s'accomplir sans avoir de grandes conséquences politiques, car la géographie même de la Suisse va se trouver modifiée : le pays, au lieu d'être un faîte de

N° 45. — PASSAGE DU SAINT-GOTHARD.



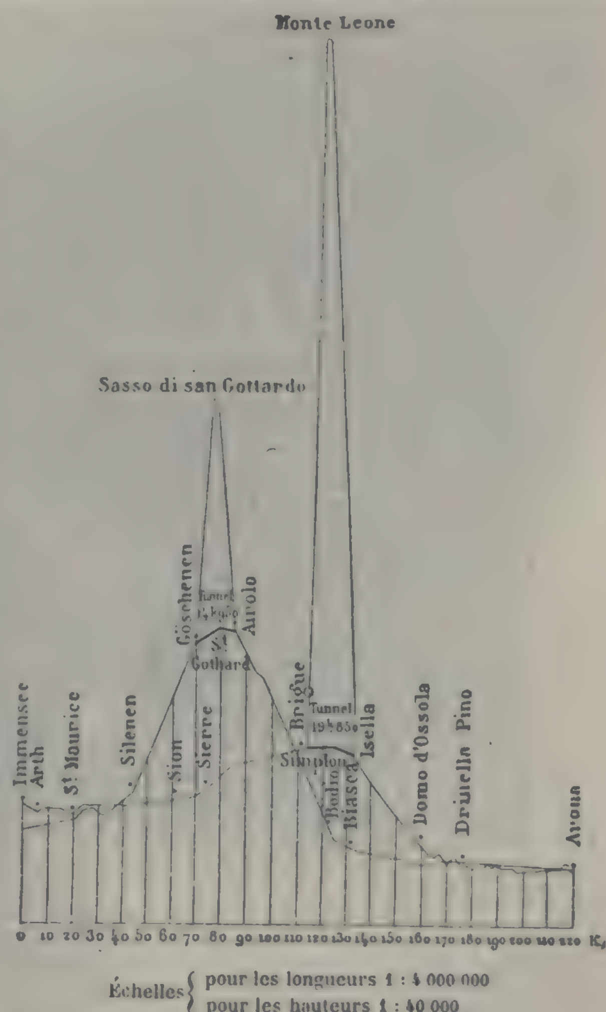
Composition des Terrains · D'après Fritsch.

séparation entre les peuples, devient au contraire un lieu de passage, et les habitants, auxquels l'isolement donnait des mœurs et une vie politique originales, vont se trouver forcément entraînés par les grands flux et reflux des nations de l'Europe. Mais le mouvement industriel suit sa marche régulière. Malgré les difficultés énormes que présentent la nature du terrain et les embarras financiers causés par les faux devis et les spéculations, le tunnel du Gothard a été percé en février 1880, et plusieurs souterrains d'accès dans les cantons Forestiers et le Tessin ont laissé passer les locomotives.

Ce n'est pas tout. Si la Suisse allemande perce les Alpes qui la séparent de l'Italie, la Suisse française veut aussi se creuser une issue vers le midi au-dessous de la montagne, et son intérêt se confond à cet égard avec celui de la France du Nord. En effet, le chemin direct de Paris vers Milan, c'est-à-dire vers Brindisi, Alexandrie, les Indes, devrait évidemment passer

par la vallée du Rhône valaisan. Mais où percer le puissant rempart? Le lieu de passage le plus facile serait au-dessous du Simplon. Là est la véritable porte de l'Italie. Sur toutes les autres lignes des Alpes sans exception, Modane, Saint-Gothard, Brenner, Semmering, le chemin de fer du Simplon aurait l'inappréciable avantage d'être, pour ainsi dire, grâce à sa faible altitude, « un véritable tracé de plaine à travers les montagnes[1] ». Or, la suppression de rampes est, pour la facilité des échanges, un avantage de même ordre que l'amoindrissement des parcours : les efforts de traction et la dépense de temps en sont également diminués. Il serait donc urgent que le réseau de la France et de la Suisse romande se complétât par le percement du Simplon. On a également proposé le percement du Mont-Blanc, mais on se demande si cette œuvre serait praticable : au milieu du tunnel la température dépasserait 50 degrés. Le projet donnerait au forage du Simplon une longueur de 20 kilomètres, mais le tunnel coudé, suivant à peu près exactement la direction des vallées, aurait une température maxima de 34 à 35 degrés seulement et les roches seraient faciles à traverser[2] ! A l'autre extrémité de la Suisse, une brèche semble aussi inviter les rails : c'est la haute vallée de l'Inn. A première vue cette ligne, qui traverse obliquement les Alpes comme un chemin naturel entre la vallée du Danube et le golfe de Gênes, paraîtrait devoir servir à la construction d'un chemin de fer; mais cette voie ferrée, bien différente de celle du Simplon, aurait à se maintenir à 1800 mètres de hauteur sur tout le plateau de partage, puis, arrivée au

N° 46. — COMPARAISON DU SIMPLON ET DU SAINT-GOTHARD.



Échelles { pour les longueurs 1 : 4 000 000
pour les hauteurs 1 : 40 000 }

[1] L. Vauthier, *Le percement du Simplon et l'intérêt commercial de la France.*
[2] Comparaison des tunnels :

	Fréjus.	Mont-Blanc.	Simplon.	Saint-Gothard.
Longueur	12,233 mètres.	18,940 mètres.	20,000 mètres.	14,920 mètres.
Altitude.	1,250 »	1,014 »	689 »	1,154 »

seuil de la Maloya (Maloggia) ou « mauvais logis », elle aurait à redescendre dans le val Bregaglia comme au fond d'un abîme.

Quel que soit le nombre d'années qui doive s'écouler encore avant que toutes ces voies soient achevées, le mouvement des voyageurs ne cessera point de s'accroître dans la grande hôtellerie qu'est devenue la Suisse. Pendant la belle saison, c'est à plus d'un million que l'on évalue les visiteurs de plaisir amenés par les voies ferrées. Dans les hôtels et les établissements de bains où le flot des étrangers se renouvelle incessamment,

N° 47. — PASSAGE DE LA MALOYA.



D'après Ziegler — C. Perron

1 : 95 000

0 — 3 kil.

on entend parler à la fois toutes les langues de l'Europe[1]. La salubrité du climat, les avantages de la liberté matérielle retiennent un grand nombre de ces voyageurs, et même en hiver la population d'origine étrangère est proportionnellement fort considérable[2]; un grand nombre de visiteurs s'établissent définitivement dans le pays et compensent en partie le mouvement d'émigration qui entraîne une partie des habitants pauvres. Les villes industrielles, Genève, Bâle, Zurich, Saint-Gall, appellent aussi beaucoup de travailleurs français et allemands qui contribuent à la prospérité du pays, et partout où se bâtit une maison, où se font des terrassements,

[1] Nombre de visiteurs étrangers à Interlaken, en 1869 : 175,000.

[2] Étrangers domiciliés en Suisse, en 1870 : 150,900. Français, 58,932.

on entend parler italien. Le déplacement des populations est tel, qu'en moyenne chaque commune a moins de bourgeois natifs que d'émigrants[1].

Les habitants de la Suisse ne se montrent point sous leur plus beau jour au voyageur qui passe rapidement dans le pays, d'hôtel en hôtel. « L'exploitation de l'étranger », telle est en effet une des principales industries de la contrée[2]. Aubergistes, portefaix, guides, sonneurs de cors, ouvreurs de barrières, garde-cascades, portiers de grottes, poseurs de planches sur les torrents, mendiants de toute espèce embusqués derrière les haies, tous



NAPPE D'AVALANCHE, SOMMET DE L'EBENE FLUH.
Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie de M. Beck

ceux qui vivent du visiteur étranger l'exploitent sans la moindre pudeur. En maints endroits, surtout dans le canton de Berne, tout se vend, jusqu'au verre d'eau, jusqu'au signe indicateur de la main. On cherche à s'approprier les beaux sites pour en faire payer chèrement la vue, et plus d'une cascade est enlaidie par d'affreuses palissades qui la défendent des regards du pauvre. Il n'est pas étonnant que ces traits d'avidité laissent une fâcheuse impression dans l'esprit du voyageur; toutefois, en un milieu

[1] Habitants des communes, sur 1000 individus, d'après Kummer, *Recensement fédéral.*

Bourgeois.	645 en 1850;		493 en 1880	
Immigrants d'une autre commune de canton. . . .	259	»	300	»
» d'autres cantons.	66	»	133	»
Etrangers	30	»	74	»

[2] Argent laissé chaque année par les voyageurs dans l'Oberland bernois : 30,000,000 francs.

où l'amour du lucre est incessamment sollicité, il est difficile de juger équitablement de la valeur morale des populations avec lesquelles on se trouve en rapport temporaire.

En dehors de ce monde des hôtels qui est le seul connu de beaucoup d'étrangers, est tout un autre monde de vie normale où se doit étudier la véritable Suisse. Mais, à part l'expérience personnelle, on ne peut se laisser guider dans une pareille étude que par les statistiques plus ou moins rigoureuses que publient les cantons et les sociétés particulières. Eu égard à l'instruction moyenne, cet élément d'importance si considérable pour le classement des peuples dans l'ordre de leur civilisation relative, il est incontestable que les Suisses occupent en Europe l'un des premiers rangs. Dans la plupart des cantons, tous les enfants s'asseyent régulièrement sur les bancs des écoles primaires, et le nombre des adolescents qui fréquentent les établissements d'instruction secondaire est une part considérable de la population juvénile, quoique les cantons des montagnes aient encore un grand nombre d'illettrés. En beaucoup de villages, l'édifice le mieux construit est la maison d'école, et dans mainte ville ce sont de véritables palais qu'on élève à l'étude[1]. Instituteurs et professeurs sont beaucoup mieux rémunérés, toute proportion gardée, que ceux des pays voisins et jouissent de la part des citoyens d'une considération plus grande[2]. Enfin, à leur sortie des écoles, les Suisses lisent et écrivent plus que les habitants d'outre-Jura, d'outre-Gothard ou d'outre-Rhin, ainsi que l'on peut en juger par la quantité des journaux publiés[3], par les bibliothèques[4], les sociétés d'études[5], l'envoi des lettres et des télégrammes[6]. Ils voyagent plus que leurs voisins, et, toute proportion gardée, le mouvement sur les routes et les chemins de fer est plus considérable chez eux qu'en France et en Allema-

[1] Nombre des écoles : 7,000, fréquentées par 420,000 élèves.

Cantons les plus instruits, Bâle-Ville, Zurich et Vaud : 4 illettrés sur 1,000 habitants.

» les moins instruits, Nidwalden, Fribourg, Valais, Schwitz, Appenzell (Rhodes Intérieures) : de 113 à 315 illettrés sur 1,000 habitants.

Moyenne des recrues qui ne savent pas lire : 9 pour 100.

[2] Traitement des instituteurs primaires dans la ville de Zurich : 2,300 à 3,500 francs.

» » » dans le canton » (minimum) : 1,200 fr. et logement.

[3] Publications périodiques en 1882 : 565. Allemandes 387, françaises 151 ; italiennes 15, romanches 8 ; anglaises 2 ; slaves 2.

[4] Bibliothèques de la Suisse en 1876 :

25 grandes bibliothèques publiques, contenant 920,500 volumes.

1,629 bibliothèques scolaires et populaires, » 687,950 »

[5] 5,552 sociétés d'instruction, d'art, de gymnastique, en 1875, comprenant 230,000 membres.

[6] Mouvement des postes suisses en 1882 : 109 539 187 lettres et imprimés (37 envois par hab.) ; 53,373,845 journaux.

Lignes télégraphiques en 1882 : 16,336 kilomètres ; 1,160 bureaux.

Télégrammes : 2,954,620, dont 1,790,311 à l'intérieur.

gne. Les sociétés de secours mutuels comprennent plus de 200 000 membres, représentant avec les familles au moins un million de personnes, et possèdent une fortune de 14 millions. Dans ce que l'on est convenu d'appeler le « concert européen », les Suisses sont certainement les plus avancés, aussi bien par leur instruction moyenne que par leurs libertés locales. Mais leurs orateurs n'abusent-ils pas des discours? Les corporations et les partis ne sont-ils pas trop disposés à célébrer leurs anniversaires et leurs fêtes par des banquets, où l'intempérance dans la boisson accompagne trop souvent le flux surabondant des paroles ? L'ivrognerie est un vice très répandu dans la plupart des cantons, et les rapports des médecins relatifs au recrutement témoignent d'un état sanitaire déplorable. Dans certains districts ruraux de Berne, les quatre cinquièmes de la population est rabougrie ou détériorée par la maladie. La Suisse est une des contrées où les divorces sont les plus fréquents ; en moyenne, ils s'élèvent au vingtième des mariages ; à Schaffhouse, la proportion est de 14 pour cent. En 1876, le nombre des demandes de divorce dans les Rhodes Intérieures fut de 23 pour cent, près du quart des mariages conclus.

X

Le peuple suisse, avec ses races, ses langues, ses religions diverses, n'est pas gouverné de la même manière que les grands États, par un maître unique ou un seul parti. Malgré le travail de centralisation qui se poursuit de plus en plus depuis le commencement du siècle, chaque canton est une fédération de communes gérant leurs affaires en toute liberté, et la république elle-même est une ligue de cantons jouissant d'une large autonomie. Jadis la diversité des formes politiques faisait de la Suisse un singulier labyrinthe, où les petits États, enchevêtrés les uns dans les autres et bariolés d'enclaves, étaient au nombre de plusieurs centaines, et se groupaient en États supérieurs par délégations à plusieurs degrés. Conformément aux lois de la géographie, c'est la vallée qui constituait, dans le grand organisme, la première cellule républicaine, ainsi que les Grisons nous en fournissent un exemple frappant. Grâce à la nature du sol, qui sépare toutes les communes les unes des autres par des barrières de rochers et de neiges, il avait été facile aux habitants de maintenir dans chaque vallon leur autonomie distincte. Ces divers groupes étaient unis, pour la gérance des intérêts communs, en juridictions et hautes juridictions, et les juridictions formaient à leur tour une ligue pour se mettre en défense contre l'étranger. Trois de ces ligues, alliance géné-

rale de toutes les communes confédérées, constituaient le peuple. Chaque circonscription avait érigé une potence en signe de pouvoir : il était passé en proverbe qu'aucune partie de l'Europe n'avait autant de potences que les Grisons.

Dans son ensemble, la république suisse ne ressemblait nullement au type idéal que l'on se fait d'une pareille organisation politique. Les abus de la féodalité et les violences de la conquête s'y mêlaient étrangement à la pratique des libertés locales. Le servage existait ; de Soleure il n'avait pas encore disparu en 1782. Les habitants des plaines et des collines basses, que la nature ne protégeait pas contre les incursions des bandes armées, étaient devenus le bétail des seigneurs ou des abbayes. Le droit n'était le même nulle part ; les privilèges différaient partout, suivant les vicissitudes des conquêtes et des alliances. Parmi les villes de la Suisse, quelques-unes avaient le titre d'alliées, sans être souveraines ; d'autres étaient simplement admises à l'honneur d'être protégées ; un plus grand nombre n'étaient qu'un butin de victoire, et devaient obéir soit à l'un des cantons, soit à l'ensemble du peuple suisse. Il fallut la terrible secousse de la Révolution française pour changer cet état de choses et faire entrer les Suisses dans la voie de l'égalité civile et politique. La répartition des cultes en Suisse est une preuve évidente de la violence tyrannique exercée jadis par chaque petit État : les rites religieux, de même que le cérémonial des fêtes, tout était imposé, réglé d'avance. Suivant l'issue des luttes engagées après la réforme, tous les habitants d'un même cercle politique étaient tenus de professer le même culte, quelle que fût du reste leur foi cachée : de là ce bizarre enchevêtrement des religions, indépendant des langues et des versants, mais devenant de plus en plus indistinct à cause de la tolérance religieuse, du va-et-vient des Suisses dans les divers cantons et de l'immigration des étrangers. En outre s'est formé un nouveau culte, celui des « vieux-catholiques », groupés pour la plupart dans les cantons de Soleure, de Berne, d'Argovie.

Quelques petits cantons, Glaris, Uri, les deux Appenzell et les deux Unterwalden, ont conservé leurs anciennes assemblées populaires, où tous les citoyens délibèrent en commun. Aux origines de la confédération, ces réunions avaient une tout autre importance, et c'est là, sans aucun doute, que se prirent toutes les grandes résolutions nationales : une de ces *landsgemeinden* est mentionnée dès la fin du treizième siècle. Les assemblées de Schwitz et de Zoug ont été abolies, la première à la suite de l'invasion française, en 1798, la seconde après les affaires du Sunderbund. Quant à celles des deux cantons forestiers Uri et Unterwalden, elles se tiennent encore en

grande pompe et sont fort curieuses à voir comme une apparition des siècles passés, singulièrement embellie par le paysage qui les entoure ; mais ce ne sont guère que des formes surannées, servant à déguiser le déplacement du pouvoir, passé aux mains de quelques familles influentes. C'est à Trogen, dans les Rhodes Extérieures, que la *landsgemeinde* impose le plus par le nombre, car elle est formée quelquefois de plus de dix mille citoyens. L'assemblée de Glaris est celle qui a gardé la plus grande part des anciennes prérogatives ; elle se distingue aussi par un curieux usage. Les enfants y assistent : groupés autour de l'estrade, ils écoutent les discours des hommes faits et s'initient à la discussion des affaires publiques[1].

La législation n'est pas la même dans tous les cantons, du moins pour tout ce qui n'est pas du ressort de la confédération. La peine de mort et les peines corporelles, qui avaient été abolies partout, ont été rétablies dans quelques cantons, principalement dans ceux du centre ; sous le droit nouveau se montrent encore en plusieurs parties de la Suisse les vestiges de la jurisprudence du moyen âge. En d'autres cantons, au contraire, notamment dans le Tessin, la loi pénale s'appuie sur le principe que la peine doit avoir pour seul but la moralisation du condamné, et peut être rachetée par sa conduite. Les anciennes lois des cantons, diversement interprétées suivant les conflits des intérêts, donnent lieu à de fréquentes luttes juridiques ; mais il n'est pas douteux que, sous la pression des lois fédérales, représentée par le haut tribunal de Lausanne, les cantons ne finissent par accepter un même droit national.

La principale différence entre les parties intégrantes de l'État est celle qui provient de leur inégalité en territoire et en population. Le plus grand des cantons, les Grisons, est près de deux cents fois plus étendu que le demi-canton de Bâle-Ville, tandis que Berne a quarante-quatre fois plus de population que Nidwalden. Néanmoins les dix-neuf cantons et les six demi-cantons, les uns et les autres si différents par l'importance réelle, sont égaux en droit, libres et autonomes dans leur gouvernement local, et les demi-cantons n'ont d'autre infériorité relativement aux cantons entiers que celle d'être représentés par un seul membre dans le conseil des États, tandis que les cantons nomment chacun deux membres de cette assemblée. De toutes les petites républiques confédérées, celle qui se rapproche le plus de l'idéal d'un gouvernement populaire, c'est la Suisse. D'après sa constitution, « le pouvoir de l'État réside dans la collectivité des citoyens ; il est

[1] Eug. Rambert, *Les landsgemeindes de la Suisse*, Les Alpes, vol. V.

exercé directement par les électeurs, médiatement par les fonctionnaires et les employés. Le peuple exerce le pouvoir législatif, soit par l'initiative directe des votants, soit par l'approbation ou l'improbation de tous les actes de la législature ayant une réelle importance. Même isolé, tout citoyen a le droit de proposer une loi, et s'il obtient l'assentiment d'un treizième des électeurs, il peut consulter le canton sur son projet. Le pays tout entier forme donc un grand parlement, dont chaque Suisse est un membre-né.

En vertu du pacte fédéral conclu en 1848 et revisé en 1874 dans un esprit de plus forte centralisation, nul canton n'a plus le droit de former d'alliances politiques avec d'autres cantons ou avec des États étrangers : tous ses pouvoirs souverains sont délégués à l'ensemble de la nation. Seule la confédération peut conclure des traités et déclarer la guerre ; c'est d'elle que dépend la force militaire, composée des contingents cantonaux ; c'est elle qui bat monnaie et fixe les poids et mesures, elle qui dirige les postes et les télégraphes, perçoit les droits de douane sur la frontière. La confédération a également pour devoir de protéger les droits et la liberté du citoyen et de veiller à ce que les cantons eux-mêmes ne se permettent pas de la violer.

Tous les citoyens suisses âgés de 20 ans révolus sont électeurs et éligibles aux fonctions publiques[1]. Les non-laïques sont seuls exclus du nombre des éligibles; en moyenne, les votants représentent 62 pour cent des électeurs. Les Suisses de 20 à 45 ans sont tenus soit au service militaire, soit à une taxe d'exemption dans les conditions déterminées par la loi. Il n'y a point de troupes permanentes; mais, chaque année, le gouvernement met sur pied, pendant quelques semaines, les citoyens appartenant à l'armée fédérale. Celle-ci se compose de « l'élite », pour laquelle chaque canton fournit trois hommes sur 100 habitants, de la première réserve, et de la seconde réserve ou *landwehr*, qui comprend tous les citoyens de 34 à 44 ans; mais c'est en cas de danger seulement que ces vétérans peuvent être appelés sous les drapeaux. L'ensemble des milices qu'il serait possible de rassembler, en cas de danger national, est évalué à 208 000 hommes, dont 116 000 soldats d'élite.

Quoique non permanente, l'armée pèse plus lourdement chaque année sur le budget de la Suisse. Vers le milieu du siècle déjà, l'ère du déficit commença pour la plupart des cantons ; elle est venue maintenant

[1] Suisses majeurs en 1880. 732,860
Électeurs inscrits. 638,859
Faillis, interdits et condamnés à la privation de leur droit civique. . . 94,211 personnes.

pour la république, entrée désormais dans la voie de la centralisation[1]. Un premier emprunt a été fait en 1871; d'autres seront nécessaires si l'on entre dans la voie recommandée par quelques officiers, qui serait d'entourer la Suisse d'ouvrages militaires pour « garantir sa neutralité », et de barrer toutes les brèches du Jura par des « forts d'arrêt », car il est à remarquer que, la Suisse étant complétement ouverte du côté de l'Allemagne, on ne songe point à élever de fortifications impossibles sur ce « front stratégique ». Plusieurs cantons ont une dette déjà fort lourde, et la plupart des impôts y sont perçus directement, de manière à se faire sentir de tout leur poids. Quant aux revenus réels de l'État, ils ont pour source presque unique l'impôt indirect des douanes, car les recettes de la poste et des télégraphes sont à peu près entièrement employées pour le service. Bien que la Suisse soit l'État neutre par excellence, elle se laisse entraîner aux grandes dépenses militaires par l'exemple des puissances voisines; elle a déjà réformé et complété tout son armement de canons, de fusils et de carabines, mais elle n'a pas encore créé, en dehors du *Polytechnicum* de Zurich, cette grande Université fédérale annoncée déjà par la constitution de 1848, et promise de nouveau dans la constitution révisée.

La capitale de la Suisse est Berne, à laquelle on a fait aussi l'honneur de placer le centre de l'Union postale qui, au commencement de 1884, comprend 830 millions d'habitants et un territoire dépassant 80 millions de kilomètres carrés, c'est-à-dire le monde civilisé presque entier. L'autorité suprême de la Suisse, représentée par l'Assemblée fédérale qui siège à Berne, est composée de deux sections : le conseil national, dont les membres sont nommés pour trois années, en raison d'un député par 20 000 habitants, et le conseil des États, où chaque canton entier envoie deux mandataires, chaque demi-canton un seul. Les membres du conseil national, représentant directement le peuple, sont indemnisés par la confédération, tandis que les députés du conseil des États sont indemnisés par les cantons. L'Assemblée, formée des deux Chambres, nomme un conseil fédéral exécutif de sept membres, dont l'un est désigné comme président de la confédération, pour une année seulement : il n'est point rééligible. Son traitement annuel, payé par la confédération, comme celui

[1] Budget de la Confédération en 1882:
Recettes. . . 45,736,106 francs.
Dépenses. . . 42,717,493 fr. (dont 16,600,000 fr. pour l'armée).
Dette en 1879. . . 45,247,796 francs.

Fortune de la Confédération à la fin de 1882 : Actif. 46,765,957 fr. Passif. . 36,457,895 fr.
Fortune nette. . . . . 10,308,042 francs.

des autres membres du conseil fédéral, est de 13,500 francs; ses collègues reçoivent 12,000 francs. Dans presque tous les cantons, le gouvernement local est organisé de la même manière que le gouvernement central; mais la centralisation s'accroît. En 1849, le nombre des fonctionnaires fédéraux était d'environ 500; il dépassait 7000 en 1880.

Le tableau suivant donne la liste des cantons et des demi-cantons de la Suisse, avec leur superficie, leurs populations, la langue et la religion de la plupart des habitants :

Cantons.	Surface en kil. car.	Population en 1880.	Population par kil. car.	Capitale.	Langue.	Religion.
Zurich	1,723	317,576	184	Zurich.	Allemand.	Protestant.
Berne	6,889	532,164	76	Berne.	Allem., français.	Prot., cath.
Lucerne.	1,501	134,806	90	Lucerne.	Allemand.	Catholique.
Uri	1,076	23,694	22	Altorf.	»	»
Schwitz.	908	51,235	57	Schwitz.	»	»
Unterwalden. Obwalden .	475	15,356	32	Sarnen.	»	»
Unterwalden. Nidwalden.	290	11,992	40	Stanz.	»	»
Glaris.	691	34,213	48	Glaris.	»	Protestant.
Zug.	239	22,994	96	Zug.	»	Catholique.
Fribourg.	1,669	115,400	68	Fribourg.	Français, allem.	»
Soleure.	785	80,424	100	Soleure.	Allemand.	»
Bâle. B. Ville. . .	37	65,101	1795	Bâle.	»	Protestant.
Bâle. B. Campagne.	421	59,271	140	Liestal.	»	»
Schaffhouse. . . .	300	38,348	128	Schaffhouse.	»	»
Appenzell. R. Ext.	261	51,958	200	Herisau, Trogen.	»	»
Appenzell. R. Int.	159	12,841	81	Appenzell.	»	Catholique.
Saint-Gall	2,019	210,491	105	Saint-Gall.	»	Prot., cath.
Grisons.	7,185	94,991	14	Coire.	Allem., rom., ital.	»
Argovie.	1,405	198,645	141	Argovie.	Allemand.	»
Thurgovie.	988	99,552	100	Frauenfeld.	»	»
Tessin.	2,836	130,777	47	Bellinzona.	Italien.	Catholique.
Vaud.	3,223	238,730	79	Lausanne.	Français.	Protestant.
Valais.	5,257	100,206	20	Sion.	Franç., allem., ital.	Catholique.
Neuchâtel	808	103,732	130	Neuchâtel.	Français.	Protestant.
Genève.	283	101,595	361	Genève.	»	Prot., cath.
Suisse entière. . .	41,418	2,846,102	69	(dont 2,831,737 domiciliés).		

CHAPITRE II

L'AUSTRO-HONGRIE

I

VUE D'ENSEMBLE.

Par l'étendue de son territoire et le nombre de ses habitants, l'Austro-Hongrie est le troisième parmi les grands États de l'Europe[1] ; mais elle n'a point d'unité nationale. Si les liens de force qui retiennent les unes aux autres les diverses parties de la monarchie venaient à se briser, et si les pays qui la composent reprenaient leur vie autonome, le nom d'Austro-Hongrie disparaîtrait aussitôt ; il ne subsisterait même pas à titre d'expression géographique, comme se maintinrent ceux de la Grèce et de l'Italie durant les siècles de servitude. Les diverses contrées de l'Austro-Hongrie appartiennent aux régions naturelles les plus distinctes. Le Tirol, la Carinthie, la Styrie, sont en entier, comme la Suisse, dans le système des hautes Alpes, tandis que la plus grande partie de la Hongrie est une plaine entourée de montagnes. D'un côté, la Bohême pénètre au loin dans l'intérieur de l'Allemagne; de l'autre, la Galicie, sur le versant septentrional des Carpates, s'incline vers les plaines de la Russie; au sud des Alpes, le littoral de la Dalmatie, les collines bosniaques dépendent de la presqu'île des Balkans. Le Danube et ses affluents unissent bien en un même bassin hydrographique les montagnes de l'Autriche et les plaines de la Hongrie, mais en dehors de ces régions danubiennes une partie considérable de la monarchie se trouve aussi dans les bassins de l'Elbe, de la Vistule, du Dniestr, de l'Adige. La diversité des races qui peuplent l'Austro-Hongrie augmente la confusion qui résulte du groupement forcé de contrées géogra-

[1] Sup. de l'Austro-Hongrie, avec Bosnie et Herzégovine.	Pop., déc. 1880.	Pop. probable en 1884.	Pop. kil.
686,233 kilomètres carrés.	39,196,300 hab.	39,600,000 hab.	58 hab.

phiquement distinctes. D'un côté de la petite rivière de Leitha, qui sert de frontière politique aux deux grandes divisions de la monarchie, les Allemands prétendent à la domination, quoiqu'ils aient à côté d'eux l'ancienne nation tchèque et d'autres nationalités slaves, Polonais, Ruthènes, Slovènes, Dalmates, et qu'un territoire italien soit aussi rattaché à leur empire. De l'autre côté, les Magyars ont la prépondérance sur les Slovaques, les Serbes et les Roumains.

Ainsi que le constatent les titres donnés au souverain, l'Austro-Hongrie comprend officiellement une soixantaine de pays différents, royaumes, archiduchés et duchés, comtés, marches, principautés, villes et seigneuries, ayant entre elles pour lien principal la personne de leur maître. C'est un chaos politique, compliqué de fantaisies administratives. Toutefois il ne faudrait point voir l'effet d'un pur hasard dans ce groupement de contrées si diverses : ce n'est pas uniquement, comme le veut un célèbre mot politique, par « d'habiles mariages » que la maison d'Autriche a pu réunir en une même monarchie tant de nations d'origine différente. La nécessité du ferme groupement de toutes les populations chrétiennes contre l'ennemi commun, l'Osmanli, n'a été non plus que pour une part dans la constitution de l'Austro-Hongrie. Le relief général du sol, et surtout la forme de la grande vallée danubienne, aident à expliquer la naissance et les développements graduels de cette bizarre agglomération d'États. Le Danube et les Alpes font comprendre comment l'Autriche a pu se constituer dans l'immense tournoiement des peuples.

A l'époque romaine, le Danube était l'une des grandes frontières de l'empire. Ce fleuve, qui prend sa source sous la même longitude que le Rhône et se déverse dans la mer sous le méridien du Nil, était la limite naturelle qui s'étendait de l'ouest à l'est au nord de la région des Alpes, et l'on comprend très-bien que les maîtres du monde civilisé ne s'aventurassent qu'avec hésitation dans les montagnes et les forêts sans bornes de la rive opposée. Le Danube fut longtemps la limite de leur empire, et les conquêtes de Trajan faites dans la région des Carpates furent considérées comme le témoignage le plus étonnant de la toute-puissance de Rome. Mais avec l'invasion des Barbares le rôle géographique du Danube change du tout au tout : au lieu d'être une frontière entre les peuples, il redevient, ce qu'il avait été jadis pour les Gaulois, la grande voie par laquelle les nations en conflit avancent dans la direction de l'ouest ou refluent vers l'orient. Ainsi les Huns, les Avares, et d'autres hordes venues de l'est, remontèrent le Danube; plus tard, les Slaves, les Magyars, les Turcs suivirent le même chemin, tandis que les Francs de Charlemagne, les Bajo-



INNSBRUCK ET LA VALLÉE DE L'INN

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

vares, qui colonisèrent peu à peu l'Autriche, les Croisés en marche vers Constantinople et, dans les temps modernes, les armées qui refoulèrent les musulmans, se dirigeaient en sens inverse le long du grand fleuve. Même pour la France, qui pourtant est située bien en dehors du bassin de la mer Noire, le Danube était un magnifique chemin de guerre, dont ses armées se sont fréquemment servies, mais que l'on a, non moins souvent, utilisé contre elle. C'est par la vallée du Danube que les Huns, les Hongrois et les Impériaux, à diverses reprises, abordèrent le sol des Gaules : les nombreuses batailles livrées par les Français en Bavière, à la sortie des vallées du Tirol, et dans le voisinage même de Vienne, prouvent de quelle importance stratégique était aussi pour eux cette voie naturelle qui longe la base septentrionale des Alpes. On s'étonne parfois que l'Inn, bien supérieur au Danube, en amont du confluent, n'ait pas imposé son nom à la masse unie des eaux; mais ne faut-il pas en voir la raison dans l'infériorité de son rôle historique? Tandis que la vallée de l'Inn fut longtemps une impasse géographique, aboutissant à des roches et à des glaciers difficiles à franchir, le haut Danube continue à l'ouest le grand chemin des nations qui s'étend de la mer Noire aux montagnes de la Bohême et de la Souabe : telle est la cause qui a fait maintenir le même nom à la petite rivière de la Forêt-Noire et à la grande voie fluviale de l'Austro-Hongrie.

En servant ainsi de voie principale de communication, tantôt pour les migrations des peuples, tantôt pour les conflits de la guerre, entre l'Orient et l'Occident de l'Europe, le Danube, incessamment traversé par les hommes en marche, ne pouvait former de frontière entre les divers États, et nous voyons, en effet, qu'au nord-ouest de la Serbie et de la Roumanie tous les royaumes qui se succèdent le long du fleuve, la Hongrie, l'Autriche, la Bavière, même le Wurtemberg, en possèdent les deux bords. En revanche, plusieurs rivières, même peu considérables, qui de droite et de gauche vont se jeter dans le fleuve, sont des limites naturelles entre les populations et les États. C'est qu'en effet ces cours d'eau, placés en travers de la marche suivie par les peuples ou les armées qui montaient ou descendaient le Danube, constituent des obstacles qui jadis étaient vraiment sérieux. Les rivières torrentielles, avec les roches éparses dans leur champ d'inondation, les terres noyées de leurs bords ou les collines abruptes qui les bordent, leur lit incertain et changeant, semé de fondrières, la rapidité de leur courant, étaient pour la plupart, du moins dans quelques saisons, plus difficiles à franchir que le grand Danube, où du moins des flottilles de bateaux peuvent manœuvrer à l'aise : lors même que chacune de ces rivières, prise à part, n'arrêtait les envahisseurs que peu de temps, par leur ensemble

elles étaient d'autant plus gênantes, que près de leur bouche se trouvaient les châteaux de défense et des groupes de population assez considérables pour opposer une sérieuse résistance. C'est ainsi que les Magyars ont, au nord et au sud du fleuve, les deux rivières de la Morava et de la Leitha pour frontières occidentales; au dixième siècle, alors qu'ils s'avançaient beaucoup plus à l'ouest, ils se trouvaient arrêtés par l'Enns, puis ils furent refoulés jusqu'au torrent d'Erlaf. L'Enns, leur ancienne barrière, sépare encore les deux provinces de l'Autriche proprement dite. L'Inn inférieure et son affluent la Salzach servent de limites entre les Autrichiens et les Bavarois; de même, plus à l'ouest, le Lech et l'Iller sont des lignes naturelles de partage entre des populations diverses par l'origine et le dialecte.

La grande « bataille de la vie » entre les individus et les peuples ne se poursuit pas uniquement par la violence des combats et des conquêtes, elle se livre aussi tous les jours par les relations de commerce : en se vendant leurs produits, plus encore qu'en s'entr'égorgeant, les hommes luttent pour l'existence. La grande voie naturelle du Danube, déjà si importante comme chemin de migration et comme route stratégique, devait donc acquérir dans l'histoire un rôle bien plus considérable comme voie de trafic et d'industrie. A une époque où les routes artificielles manquaient presque complétement, le mouvement commercial de l'Allemagne méridionale se portait nécessairement tout entier vers le Danube; les habitants se groupaient de plus en plus nombreux sur ses bords, les villes se multipliaient dans sa vallée; là devait se concentrer la puissance politique. En prenant possession d'une grande partie du cours fluvial, les Allemands et les Magyars s'assuraient par cela même l'acquisition d'un vaste empire des deux côtés du Danube.

La possession des massifs orientaux des Alpes a également exercé dans le développement historique de l'Autriche une influence capitale : maîtres du fleuve, les Autrichiens, grâce à la population en grande partie allemande et assez homogène qui peuplait les hautes vallées, sont devenus aussi maîtres de la montagne. Or le système des Alpes orientales forme avec la Suisse, qui jadis fut elle-même autrichienne, un ensemble géographique d'une puissante unité; c'est la grande forteresse de l'Europe. Non-seulement les habitants de ces groupes montagneux occupent une admirable position défensive, mais du haut de leurs plateaux, d'où ils dominent à la fois la mer Adriatique et les terres basses de l'Italie, de la Slavie méridionale, de la Hongrie, de l'Allemagne, ils sont aussi redoutables pour l'attaque. L'histoire des invasions si nombreuses qu'a dû subir la Lombardie témoigne de la prépondérance militaire que la possession des Alpes devait donner à l'Autriche. Un État qui possédait à la fois le cours moyen d'un fleuve comme

le Danube, et une énorme citadelle de montagnes comme les Alpes, pouvait par cela même satisfaire largement ses appétits de conquête dans les contrées situées en dehors de son domaine naturel.

D'ailleurs un ordre au moins extérieur ne pouvait manquer de s'introduire peu à peu dans le gouvernement de ces divers pays, associés de force par la violence, la ruse ou la chance des héritages. Vienne, la capitale de cet empire incohérent, est trop heureusement située au centre de gravité naturel des provinces et des races austro-hongroises, pour qu'elle n'ait pas exercé une influence prépondérante et contribué, dans une certaine mesure, au rapprochement graduel des populations les plus disparates d'institutions et de mœurs. D'autre part, plusieurs des nations juxtaposées, que lient entre elles des affinités de race ou la communauté des intérêts, apprennent de jour en jour à se grouper plus solidement. Au-dessous des apparences officielles, et malgré la haine instinctive que les peuples, associés de force, ressentent les uns pour les autres, ne peut-on espérer de voir naître bientôt la confédération future qui remplacera, par le libre agissement des peuples eux-mêmes, l'organisation actuelle, si compliquée, si peu régulière dans sa marche, si fréquemment entravée par des accidents de toute espèce?

Par une de ces mystifications politiques dont l'histoire est remplie, on a cru longtemps que les populations autrichiennes étaient en majorité de race allemande ; maintenant, en vertu d'une convention entre la maison de Habsbourg et les représentants du peuple magyar, il a été décidé que la monarchie prendrait le nom d'Austro-Hongrie, et quelques-uns se sont hâtés d'en conclure que les Allemands et les Hongrois étaient les deux grandes races de la contrée. Sans doute ce sont eux surtout qui ont le plus d'influence, grâce à leur cohésion nationale, à la position centrale qu'ils occupent, grâce surtout aux divisions des autres habitants de l'empire ; mais ils sont loin d'avoir la majorité du nombre. De quatre Austro-Hongrois, un seul est Allemand, et, sur six individus, il n'en est qu'un de Magyar.

La race numériquement la plus forte est celle des Slaves. Sans tenir compte de ce fait important, qu'une part très-notable des prétendus Allemands d'Autriche sont des Slaves germanisés, près de la moitié de la population totale de l'empire est composée de Slaves d'origine et de langue. Comme la Russie, comme la Turquie elle-même, l'Autriche mériterait donc d'être classée au nombre des nations slavonnes ; elle n'appartient que fragmentairement, d'un côté au monde latin, de l'autre au monde germanique ; elle est, au centre de l'Europe, le boulevard avancé des Slaves.

Mais si les Slaves constituent en Autriche l'élément de population le plus nombreux, ils sont, au grand détriment de leur influence politique,

isolés les uns des autres, ou même divisés en nationalités distinctes. Dans son ensemble, le territoire de l'Austro-Hongrie peut être considéré comme un vaste parallélogramme se partageant, de l'ouest à l'est, en trois zones de largeur variable. Les deux zones du nord et du sud sont occupées presque exclusivement par des Slaves; mais entre les deux s'étend la grande zone centrale que se sont partagée les Allemands, les Magyars et les Roumains. Une bande, dont la largeur moyenne est de 200 à 250 kilomètres, sépare les Slaves septentrionaux des Slaves du sud ou « Yougo-Slaves », et cet espace intermédiaire est précisément le plus important de toute l'Autriche, car c'est là que coule le Danube et que passe incessamment le grand courant des hommes et des marchandises. Pour se rencontrer, Ruthènes et Croates auraient à traverser un monde tout différent du leur ; aussi se connaissent-ils à peine, et jamais, jusqu'à ces derniers temps, on n'avait parlé d'une action commune : la masse populaire elle-même est loin d'y songer. D'ailleurs, dans chacune des deux zones slaves, les diverses nations limitrophes sont encore bien éloignées de pouvoir se présenter avec l'unité nécessaire en face des Allemands et des Magyars. Trois peuples, parlant des langues distinctes, quoique de souche commune, et différents par les mœurs, l'histoire, les traditions, se partagent la zone slave septentrionale : ce sont les Tchèques, unis aux Moraves et aux Slovaques, les Polonais et les Ruthènes. Ces deux derniers groupes surtout sont en désaccord, et par leurs dissensions retardent l'avénement de leur race à l'égalité politique. Les Slaves de la zone méridionale, c'est-à-dire les Slovènes de la Carniole et de la Styrie, les Serbes, les Croates, les habitants de la Dalmatie, ont entre eux plus d'affinités naturelles et de cohésion; mais ils occupent une surface beaucoup moindre, et, tout récemment encore, leur territoire était bizarrement découpé en deux bandes étroites, l'une dans le voisinage et sur les rives de l'Adriatique, l'autre entre la Save et le Danube; il leur était difficile de se rattacher à leurs voisins et frères de race de la Bosnie et de l'Herzégovine, partiellement à cause de la différence de religion, mais surtout à cause de la diversité des destinées politiques. Les Viennois aiment à raconter leur mésaventure du congrès de Prague, où des représentants de tous les peuples slaves s'étaient donné rendez-vous, il y a quelques années, pour se saluer du nom de frères, mais où il ne leur fut possible de se comprendre mutuellement qu'en se servant de la langue germanique, l'idiome de la nation détestée.

Après les Slaves du nord et du sud, les Allemands et les Hongrois, l'élément ethnique le plus fortement représenté en Autriche est celui de la race dite latine. Les Italiens du Tirol méridional, du Frioul, du litto-

ral istriote, sont des étrangers dans la monarchie austro-hongroise, et leur territoire, du reste assez peu considérable, est une dépendance naturelle de la péninsule des Apennins. Mais dans la Hongrie orientale et dans la Transylvanie, les Roumains peuplent en majorité une zone de terrain fort considérable, qui ne le cède guère en étendue au domaine ethnologique des Tchèques et des Ruthènes. Les populations roumaines complètent le cercle de nationalités diverses qui se développe autour du pays des Magyars; c'est en territoire hongrois que vivent la plupart des Tsiganes, soit à demeure fixe, soit en bandes errantes. Quant aux Juifs, ils sont mêlés aux autres habitants dans toute la partie non alpine de la monarchie[1] : il n'y a point de contrée d'Austro-Hongrie qui leur appartienne spécialement; mais ils ont le pays presque tout entier comme champ d'opération pour leur commerce et leur industrie; l'Autriche actuelle est en grande partie leur œuvre, car dans les régions orientales ils suppléent à l'absence presque complète d'une classe moyenne ou commerçante.

En négligeant les populations nomades ou sporadiquement groupées sur le sol de l'Austro-Hongrie, telles que les colonies d'Arméniens, en ne tenant pas compte non plus des îles et des archipels d'Allemands, de Magyars, de Roumains, situés sur un territoire de nationalité différente, on reconnaît que l'agglomération austro-hongroise se divise dans les campagnes en régions ethnologiques distinctes. Un certain ordre apparaît au milieu de ce chaos. Tôt ou tard, dès que la volonté du peuple aura prononcé, les habitants de l'Autriche et de la Hongrie pourront se grouper à nouveau, soit conformément à leurs affinités de race, soit, mieux encore, en vue des intérêts supérieurs de la liberté commune. Actuellement il est naturel de procéder à l'étude de l'Austro-Hongrie, en adoptant pour divisions principales les zones ethnologiques, en tant qu'elles se confondent avec les grandes régions géographiques indiquées par le relief du sol, les versants et les bassins fluviaux.

[1] Populations de l'Austro-Hongrie en 1881 (nombres approximatifs) :

Tchèques, Moraves et Slovaques	6,800,000	Slaves du Nord. 12,800,000	Slaves. 17,800,000
Ruthènes	3,100,000		
Polonais	2,900,000		
Serbes	1,800,000	Slaves du Sud. 5,000,000	
Croates	1,700,000		
Slovènes	1,500,000		
Allemands			9,200,000
Magyars			6,200,000
Roumains			2,250,000
Italiens et Ladins			800,900
Juifs			1,650,000
Tsiganes			150,000

II

LES ALPES ALLEMANDES

TIROL ET VORARLBERG, SALZBOURG, CARINTHIE, STYRIE

A l'est de la Suisse, le puissant système des Alpes se maintient dans toute sa beauté jusqu'au nord de la mer Adriatique. Dans cette partie de l'Allemagne méridionale, les massifs principaux le cèdent à peine à ceux du mont Rose, de l'Oberland, de la Bernina, en grandeur et en majesté; mais au delà du groupe des hauts Tauern, entre le Tirol et le pays de Salzbourg, seulement un petit nombre dépassent la zone des neiges persistantes, et les vals intermédiaires ne déversent plus vers la plaine de larges fleuves de glace. Dressé comme une énorme citadelle blanche, le Glockner est la borne orientale des grandes Alpes. A l'orient de ce pic, les montagnes prennent un caractère différent : au lieu de s'ériger en massifs distincts, elles se prolongent en chaînes divergentes, séparées les unes des autres par des vallées profondes. L'ensemble de la région montagneuse s'étale en forme d'éventail, au nord-est vers les plaines de l'Autriche, à l'est vers la Hongrie, au sud-est vers la péninsule des Balkans. Les Alpes gagnent graduellement en largeur : tandis qu'elles ont 160 kilomètres de base entre Salzbourg et Udine, elles n'en ont pas moins de 300 au sud de Vienne; mais elles s'abaissent en proportion, et quand les monts vont se confondre avec le plateau de l'Istrie, ils ont complétement perdu cette superbe apparence qu'avaient les pyramides et les dômes des montagnes helvétiques. La superficie totale de l'espace occupé par les Alpes de l'Autriche peut être évaluée à deux fois la surface de la Suisse.

Par un phénomène assez rare dans l'orographie des continents, de profondes brèches s'ouvrent précisément entre les plus hauts massifs des Alpes autrichiennes, comme pour les couper en tronçons absolument distincts. Une de ces coupures, qui fait communiquer directement la vallée de l'Inn à celle de l'Adige, rase la frontière orientale de la Suisse : c'est une limite naturelle. Au seuil même de séparation, la Reschen-Scheideck, est un petit lac dont l'émissaire est l'Adige naissante; en longeant les bords de ce ruisseau qui cherche sa voie vers l'Adriatique, on descend à peine; deux autres lacs, formés par le reflux des eaux qu'arrêtent de puissants éboulis, se succèdent au milieu des pâturages : on parcourt les « Landes de Mals » (*Malser Haide*), et l'on pourrait se croire au milieu des bruyères

de la plaine si l'âpre vent ne soufflait de l'une à l'autre vallée et si les grands sommets neigeux ne se dressaient au-dessus des longues pentes. Plus bas, en aval du village de Mals, les Suisses des Grisons remportèrent en 1499 une grande victoire sur les Tiroliens d'Autriche : ce fut leur bataille de Morgarten.

N° 48. — LA MALSER HAIDE.



D'après la carte de l'État Major. C. Perron.

Une autre dépression, qui réunit également la vallée de l'Inn à celle de l'Adige, traverse du nord au sud tout le rempart des monts et donne passage à la route du Brenner, la moins haute de toutes celles qui franchissent les grandes Alpes, s'élevant en moyenne à plus de 3 000 mètres. Le col est si bas qu'au seuil même l'Eisack tombe de haut en imposante cascade. A cette grande brèche vient s'en rattacher une autre, plus profonde encore, qui se prolonge de l'ouest à l'est entre la Rienz, affluent de l'Adige, et la Drave, l'une des rivières maîtresses du versant danubien. Le seuil de partage entre les deux bassins de l'Adige et du Danube est si faiblement indiqué qu'on a peine à le reconnaître, et que les pentes opposées sont considérées à bon droit comme ne formant qu'une seule et même vallée, le Pusterthal. La Rienz hésite avant de descendre vers l'Adriatique : un simple éboulis de cailloux en travers de son lit lui ferait prendre le chemin de la mer Noire. On comprend de quelle imper-

tance ont été, dans les migrations pacifiques des peuples et dans leurs expéditions de conquête, ces deux grands chemins naturels ouverts à travers l'épaisseur des Alpes. Le Brenner et le Pusterthal sont des points vitaux dans le grand organisme de l'Europe. Plusieurs autres brèches de moindre importance, parallèles au Pusterthal, ont permis à des routes et même à des chemins de fer de traverser de l'est à l'ouest une partie des Alpes autrichiennes.

Géologiquement, la diversité est fort grande dans ces massifs. Cependant l'ensemble du système, si l'on ne tient pas compte des infinies variétés de détail, offre une certaine régularité. Les montagnes de l'arête principale, qui sont en moyenne les plus hautes, sont composées de roches cristallines, tandis qu'au nord et au sud de cette ligne médiane de soulèvement les roches sont de formation plus récente. Les Alpes septentrionales sont presque toutes calcaires; celles du sud, tournant leurs faces abruptes vers l'Italie, présentent une extrême diversité de roches : schistes, grès, porphyre noir et rouge, calcaires et surtout dolomies. Du reste, les divisions géographiques usuelles du système montagneux en Alpes Rhétiennes, Noriques, Carniques, Juliennes, se succédant de l'ouest à l'est, ne répondent nullement à des différences de structure géologique et ne constituent point des groupes naturels; inventées par les Romains, auxquels les montagnes montraient seulement leur versant méridional, ces divisions ne pouvaient avoir de valeur que pour eux[1]. En Autriche, comme en Suisse et en France, les Alpes se distribuent en un certain nombre de massifs formant comme autant de systèmes secondaires distincts.

Un premier groupe n'appartient à l'Autriche que par l'un de ses versants : c'est, au nord des Grisons, la chaîne du Rhätikon, inclinant vers la vallée de Montafoun les beaux glaciers de Scesaplana et se continuant au sud-est par le Fermunt ou « Vert mont » et d'autres sommets rivaux des cimes de la Selvretta suisse. Ces montagnes, brusquement limitées à l'est par la profonde vallée de l'Inn, sont d'ailleurs complétement séparées des autres grands massifs autrichiens[2].

Le principal groupe alpin de l'Autriche, celui de l'Ortelspitze, ou mieux de l'Orteler, se trouve également séparé des autres montagnes du Tirol par la profonde vallée de l'Adige; il se rattache plutôt au Piz Umbrail de la Suisse, par une arête fort élevée, où passe la route carrossable la plus haute de l'Europe, celle du Stelvio. Ce groupe se dresse en dehors de l'axe cen-

[1] Studer, *Orographie des Alpes suisses* (*Annuaire du Club Alpin*, 1868-1869).

[2] Hauteur de la Scesaplana . . . . 2,968 mètres.
» du Fluchthorn . . . . 3,396 »

tral des grandes Alpes et fait partie de la zone méridionale des monts. Sa pyramide suprême, l'Orteler proprement dit, est une masse dolomitique superbe, aux cassures brusques, aux pentes coupées de parois verticales, aux longs couloirs remplis de glaces; au sud-est, un glacier en forme d'éventail, le Sulden-Ferner, qui est peut-être celui de toutes les Alpes qui charrie sur son dos le plus de moraines, le rattache aux immenses étendues de glace du Zufall et du Forno. Quoiqu'elle n'atteigne pas tout à fait 4,000

N° 49. — MASSIF DE L'ORTELER ET GLACIER DE SULDEN.



mètres, c'est la plus haute montagne de l'Autriche : c'est aussi l'une de celles qu'il est le plus facile de gravir, car on l'escalada dès le commencement du siècle; et pourtant cet admirable sommet, que du dôme de Milan on voit trôner au-dessus de toutes les autres cimes, était peu visité jusqu'à ces derniers temps. De l'Orteler et de quelques monts voisins, tels que le Confinale, la vue est d'une incomparable beauté, tandis que du col de Stelvio le spectacle de l'Orteler lui-même présente un aspect formidable. Un autre groupe de sommets, aux cirques emplis de glaces, se rattache au massif de l'Orteler, dont il n'est séparé, du côté du nord, que par la dépression du Tonale : c'est le massif de l'Adamello, dominé de quelques

mètres au nord-est par la Cima Presanella et brusquement coupé sur le versant qui regarde l'Italie, à laquelle appartient son piton le plus élevé. Sur ces pentes méridionales, les anciens glaciers, jadis les plus grands des Alpes, sont presque entièrement fondus : au sud du lac de Garde, les campagnes véronaises sont cachées par de hautes moraines vaguement entrevues dans l'horizon vaporeux[1].

Le groupe de l'Oetzthal, au nord de la haute vallée de l'Adige, est encore plus nettement limité que celui de l'Orteler. Avec les montagnes de Stubay au nord-est, et de Sarnthal au sud-est, il forme presque un îlot de rochers, entouré de tous les côtés par l'eau des torrents, car il ne tient aux autres massifs que par deux seuils, à l'est le col du Brenner, à l'ouest celui de la Malser Haide, qui sont les deux passages les plus bas de tout le système, sur un espace de plus de 800 kilomètres de distance, des Alpes Ligures aux Alpes de Styrie. Entre ces dépressions profondes se dresse, comme une citadelle aux mille tours, un amoncellement de rochers et de pics neigeux. Les monts de l'Oetzthal constituent dans leur ensemble le massif le plus élevé de l'Autriche ; leur plus haute cime, la Wildspitze, est, il est vrai, dépassée par l'Orteler et le Gross Glockner; mais une centaine de sommets du groupe atteignent 3000 mètres, et le socle sur lequel reposent tous ces pics monte à l'altitude de 1620 mètres. Ainsi que l'a calculé le géographe Sonklar avec une précision mathématique, la masse tout entière de l'Oetzthal, répartie uniformément sur sa base, donnerait un solide de 2540 mètres de hauteur[2]. Les gorges qui séparent les diverses cimes sont remplies de glaciers — on en a compté 229 — dont l'un, celui de Gepaatch, est le plus considérable de toutes les Alpes autrichiennes[3]; plus du septième de tout le massif est recouvert par les névés et les glaces. Les monts de l'Oetzthal se distinguent aussi par la grande élévation relative de leurs villages et de leurs hameaux. Dans la haute vallée de l'Oetz, tributaire de l'Inn, qui a donné son nom à tout le groupe de montagnes, plusieurs

[1]

Hauteur de l'Orteler	3,906	mètres.
» du Tonale (col dit mont Tonal)	1,876	»
» de l'Adamello	3,557	»
» de la Cima Presanella	3,561	»

[2] *Œtzthaler Gebirgsgruppe.*

[3] Longueur des glaciers de l'Oetzthal en 1857, d'après von Sonklar :

»	»	Gepaatch	11,300	mètres.
»	»	Gurgl	9,991	»
»	»	Hintereis	9,180	»
»	»	Murzoll	8,825	»
»	»	Mittelberg	7,821	»
»	»	Vernagt	7,563	»

maisons, habitées d'une manière permanente, se trouvent à plus de 2,000 mètres. Mais si toute la partie centrale de l'Oetzthal est un autre Labrador de neiges et de froidures, les contre-forts qui l'entourent se terminent dans les vallées de l'Inn et de l'Adige par les pentes les plus gracieuses, enfermant les plus charmants vallons. Au nord, de belles maisons de plaisance, de pittoresques villages ornent tous les promontoires des environs d'Innsbruck; au sud s'étend le paradis des Alpes autrichiennes,

N° 50. — L'OETZTHAL.



C. Perron

1 : 1 400 000

0 — 60 kil.

le Vintschgau de la haute Adige, gardé par la ville de Meran et le célèbre château de Tirol, acropole antique de la province[1].

A l'est du Brenner, le système des Alpes reprend bientôt toute la puissance de son relief pour former les Hohe Tauern, qui se développent de l'occident à l'orient sur un espace d'environ 150 kilomètres. Ces monts, comme ceux de tous les autres groupes alpins, se partagent en un certain nombre de massifs secondaires, mais, dans l'ensemble, ils affectent la disposition d'une véritable chaîne projetant ses chaînons à droite et à

[1] Hauteur de la Wildspitze . . . . 3,770 mètres.
» du Weiskogel . . . . 3,742 »

gauche, comme les ramures d'un arbre immense. La grande crête, du Brenner au col désigné sous le nom d'Arlscharte, a la forme d'un arc ployé dans la direction du nord et légèrement recourbé en sens inverse à ses deux extrémités. Les cols ouverts entre les pics de cette arête principale sont fort élevés par rapport aux sommets voisins : de là le nom de Hohe Tauern, ou de « Hautes-Échancrures (?) », donné à cette partie du système alpin. Le terme de Tauern[1] est universellement appliqué à tous les passages de ces montagnes, et c'est probablement aux brèches de la crête que les anciennes populations du pays doivent le nom de Taurisques, sous lequel elles étaient connues du temps des Romains.

Les Hohe Tauern sont peut-être, avec l'Oetzthal, celle des régions alpines que l'on connaît le mieux dans les détails de son architecture. L'orographe Sonklar a passé des années à en mesurer les sommets, les angles et les pentes; il l'a jaugée pour ainsi dire : il connaît l'étendue de toutes les faces et la contenance géométrique de tous les massifs[2]. Il énumère des centaines de pics avec leurs altitudes diverses et les 254 *keese* ou glaciers, avec leurs superficies de névés et de glaces; il fixe la hauteur moyenne de tous les sommets de la crête à 2,850 mètres, et celle du massif tout entier, considéré comme un bloc à faces parallèles, à 1,912 mètres, soit environ les trois quarts de l'élévation à laquelle atteindrait l'Oetzthal transformé en parallélipipède régulier. Grâce au voisinage de Salzbourg et des bains si fréquentés de Gastein, les Hohe Tauern ne sont pas moins connus des artistes et des amants de la nature que des géomètres cartographes. Leurs grandes cimes, dont le nom était inconnu il y a deux siècles, sont devenues le rendez-vous des voyageurs. On ose gravir le formidable pignon de neige surplombante que d'ordinaire le vent amasse sur l'arête aiguë du Gross-Venediger[3], et depuis 1799 déjà on a pu gagner la pointe du Gross-Glockner, en passant sur le mince tranchant de glace qui en défend les abords; même en plein hiver, le 13 janvier 1853, de hardis gravisseurs ont escaladé cette montagne, la plus haute de l'Autriche après l'Orteler. Le Gross-Venediger, ou « Grand-Vénitien », occupe, sous le méridien même de Venise, le centre à peu près exact des Hohe Tauern, tandis que le Gross-Glockner, comme il arrive fréquemment aux points culminants des chaînes, est situé au sud de l'axe principal, sur un massif avancé. C'est un mont de forme admirable, dont les parois orientales, du côté de la Carinthie, dominent de 2,000 mètres le beau

[1] Le nom de Tauern aurait le sens de *Tours*, d'après Ficker, *Jahrburch des Œst. Alpen-Vereins*
[2] *Die Gebirgsgruppe der Hohen Tauern.*
[3] Ruthner, *Berg- und Gletscher Reisen*; — Simony, *Jahrbuch des Œst. Alpen-Vereins*, I.

glacier de Pasterze, puissant fleuve gelé qui n'a pas moins de 10 kilomètres de longueur[1] : après le glacier de Gepaatch, c'est le plus grand de l'Allemagne.

N° 51. — LE GROSS-GLOCKNER.



D'après la Carte de l'État-Major. C. Perron.

1 : 240 000

0 — 10 kil.

On comprend sous le nom général de « Tauern » toutes les Alpes Noriques, situées à l'est de l'Arlscharte, mais il vaudrait mieux les considérer

[1]

Hauteur du Gross-Glockner		3,799	mètres.
»	du Gross-Venediger	3,674	»
»	de l'Ankogel	3,253	»
»	de l'Arlscharte	2,204	»

comme des chaînes distinctes des Hohe Tauern, car elles sont beaucoup plus basses, et les « échancrures » de la crête donnent passage, non à d'étroits sentiers obstrués par les neiges, mais à de larges routes carrossables. Géologiquement, les montagnes qui dominent au nord et au sud la vallée supérieure de la Mur appartiennent, comme les grands massifs de l'Oetzthal, du Venediger, du Glockner, aux formations cristallines, granit, gneiss, schistes primitifs; néanmoins l'aspect général des sommets est tout autre, à cause de leur moindre hauteur et des forêts de conifères qui les recouvrent, voilant toutes les saillies des rocs. La chaîne du nord, qui se sépare des Hohe Tauern immédiatement à l'est du massif de l'Ankogel, est la plus élevée, mais elle n'a point de glaciers, et c'est à peine si quelque cime atteint çà et là la zone des neiges persistantes; les cols, largement ouverts, descendent jusque dans la région des forêts; les monts n'étonnent plus par leurs formes grandioses, leurs escarpements à pic, leurs glaces inabordables; mais ils plaisent par leurs charmants vallons, leurs bosquets, leurs pâturages; seulement, au printemps, ils ont à se débarrasser par les avalanches de leur manteau d'hiver. La chaîne du midi, qui se développe entre la Mur et la Drave sous le nom d'Alpes Styriennes, est encore plus basse que celle du nord, et d'ailleurs mieux chauffée par le soleil; aussi n'a-t-elle pas un sommet qui pénètre dans la région des neiges. Coupée en de nombreux fragments par de larges brèches, elle offre en maints endroits l'aspect d'une simple chaîne de collines, et même au nord de Graz elle est complétement interrompue par les eaux de la Mur qui se sont frayé un chemin vers le sud pour s'unir à la Drave. Au delà de cette coupure, les Alpes Styriennes, se repliant graduellement au nord-est, vont former le massif du Semmering, devenu célèbre par le chemin de fer qui le traverse, puis s'abaissent peu à peu entre la vallée de la Leitha et la plaine lacustre de Neusiedl pour aller mourir en Hongrie, sur la rive droite du Danube. Cette humble chaîne de coteaux que l'on aperçoit au sud de Presbourg et à l'encontre de laquelle s'avancent les Petits-Carpates, de manière à ne laisser qu'une étroite porte au Danube, c'est le dernier renflement du grand rempart central des Alpes. La structure géologique des roches, sur les deux rives du Danube, ne laisse aucun doute à cet égard : jadis les deux grandes chaînes étaient un plissement continu, et Vienne se trouve au cœur même des Alpes, dans un bassin d'effondrement traversé maintenant par le Danube[1].

Quant aux Alpes calcaires, appuyées au nord et au sud sur l'axe prin-

[1] Ed. Suess, *Der Boden der Stadt Wien.*



LE GROSS-GLOCKNER ET LE GLACIER DE PASTERZE

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie.

cipal du système, elles occupent une superficie plus grande encore que celle des Alpes médianes, et quelques-uns de leurs massifs ne sont guère inférieurs à l'Oetzthal et aux Tauern en hardiesse de formes et en beauté. A l'est de l'Orteler, qui lui-même, à cause de la nature de ses roches, peut être considéré comme faisant partie de la zone méridionale ou calcaire des montagnes, tous les groupes de sommets qui s'élèvent entre l'Adige et la Drave dardent leurs pointes jusque dans la région des neiges persistantes, et quelques-uns même ont de véritables glaciers. Ces Alpes diffèrent d'aspect suivant les roches qui les composent, porphyres, schistes ou calcaires; mais les plus étranges et les plus belles sont les montagnes dolomitiques, aux parois verticales, aux énormes tours ceintes de nuées, aux grandes fissures d'où s'échappent les neiges blanches, contrastant avec les noires forêts de la base; quand le soleil du soir ou du matin les éclaire, elles brillent comme du reflet d'un immense incendie. Les montagnes du Val Fassa, au nord-est de Trente, sont aussi très-remarquables par la variété de leurs formations géologiques et de leurs cristaux. Léopold de Buch y voyait une « terre sainte où tous les géologues devaient faire un pèlerinage comme les mahométans à La Mecque ». Les divers massifs de cette région, les Alpes du Trentin, de la Marmolata, de la Marmarola[1], d'autres qui s'élèvent dans le territoire politique de l'Italie, servent de frontière aux Allemands et aux Italiens, de retraite aux Ladins : de là une grande diversité de noms, qui s'accroît de toutes les fantaisies contradictoires des géographes. Plus à l'est, entre la Carinthie et la Carniole, la confusion de la nomenclature orographique devient plus grande encore, à cause des appellations slaves qui s'ajoutent aux noms allemands et italiens. La montagne que l'on désigne d'ordinaire, mais à tort, comme la borne naturelle placée entre les trois races est le Terglou (Triglav ou Tricorno), « le Mont aux Trois-Têtes ». Le nombre trois plaît aux peuples, aussi bien qu'aux dieux : on aime donc à répéter que le Terglou est la source de trois rivières, dont l'une descend dans l'Adriatique par l'Isonzo, tandis que les deux autres, par la Save et le Danube, se jettent dans la mer Noire. Cette montagne, souvent frappée de la foudre, est celle peut-être qui commande le plus beau panorama de l'Autriche, des campagnes et de la mer vénitiennes aux blancs sommets des Tauern; c'est aussi la dernière dont la forme soit vraiment alpestre et qui porte encore un petit glacier sur le versant tourné vers le nord[2]; mais elle n'est en réalité que la pyramide latérale d'un plateau de forme trian-

[1] Hauteur de la Marmolata . . . . 3,495 mètres.
» Marmarola . . . . 3,366 »

[2] Peters, *Mittheilungen des Œst. Alpen-Vereins*, I, 1865.

gulaire érodé bizarrement par les eaux et même évidé au milieu par le petit lac de Wochein, qui remplace un ancien champ de glace.

Au delà, les Karavankas ou monts de Carvates (Croates) sont beaucoup moins élevés; ils étonnent surtout par la forme pyramidale de leurs cimes et par les teintes roses et violettes de leurs roches, produisant un effet magique aux rayons du soleil. Plus loin, un autre massif, que domine le Grintouz ou « Maussade », s'ouvre pour former le vaste amphithéâtre de Logar, cirque semblable à celui de Gavarnie dans les Pyrénées; les parois qui l'entourent y déversent leurs cascades, dont l'une, celle de Rinka, s'élançant de roche en roche par trois bonds successifs, n'a pas moins de 300 mètres de hauteur : au fond du cirque, le torrent que forme la cascade disparaît sous les éboulis pour ne se montrer de nouveau qu'à 8 kilomètres en aval[1]. Ces montagnes sont, du côté de l'orient, le dernier plissement des grandes Alpes. Au sud et au sud-est, le système se continue dans les pays slaves et dans l'Istrie par les plateaux de la Carniole et du Carso, qui présentent un tout autre caractère que les Alpes proprement dites[2].

Les chaînes calcaires de la zone septentrionale du système alpin, beaucoup plus régulières de formation et d'apparence que celles de la zone méridionale, appartiennent entièrement, sinon à l'Autriche, du moins à des populations allemandes. Le premier massif de cette région, situé au nord du Rhätikon, dont le sépare la vallée du Montafoun, affluent du Rhin, est connu sous le nom de Vorarlberg, d'après le col d'Arlberg (ou Adlerberg, « montagne de l'Aigle »), qui est le grand passage de communication entre Innsbruck et le lac de Constance. Les plus hautes cimes du groupe dépassent 2,500 mètres et possèdent même quelques petits galciers, mais en général elles manquent de cette grâce de contours et de cette fraîcheur de végétation qui font la beauté des Alpes suisses; leurs prairies et leurs pâturages ont une herbe moins abondante[3].

Au nord-est, les monts de Vorarlberg se continuent sur le territoire de la Bavière, des deux côtés de l'Iller naissante, par les Alpes de l'Algau ; leurs pentes douces, s'abaissant au nord vers le plateau, contrastent avec les abruptes parois du lias et les roches dolomitiques, blanches comme des coupoles de neige[4].

[1] Schadenberg, *Eine Tour durch Kärnten und Tirol*, *Jahrbuch des Œst. Alpen-Vereins*, 1869.

[2]

Hauteur du Triglav	2,865	mètres.
» du Stou Vrch (Karavankas)	2,235	»
» Grintouz	2,559	»

[3]

Hauteur du Kaltenberg (Vorarlberg)	2,901	mètres.
» du passage de l'Arlberg	1,797	»

[4] Waltenberger, *Orographie der Algäuer Alpen.*

A l'est du Vorarlberg, le socle qui porte les Alpes bavaroises se rétrécit et s'abaisse peu à peu, puis va se terminer à la percée de l'Inn, que garde la forteresse de Kufstein. Les monts calcaires de cette région qui, sur un espace de 160 kilomètres, se prolongent en forme de péninsule entre les plaines de la Bavière et la profonde vallée de l'Inn, sont remarquables par la hardiesse pittoresque de leurs formes et l'indépendance de leurs massifs, le Wetterstein, le Solstein, le Karwendel. Des cols qui traversent la chaîne et qui ressemblent en maints endroits à de véritables cluses (*klausen*) comme celles du Jura, on voit les fières montagnes, épanchant çà et là quelques champs de glaces dans les couloirs, dresser dans le ciel leurs roches bizarrement taillées. En général, ces Alpes ont les pentes assez doucement inclinées au nord vers les campagnes de la Bavière, tandis qu'elles se terminent abruptement au sud, du côté de l'Inn. Une des parois par lesquelles le Solstein est coupé brusquement est la fameuse Martinswand, où l'empereur Maximilien Ier, le hardi coureur d'aventures, se crut un jour exposé à mourir de faim dans une anfractuosité de la roche. De nos jours, ce ne serait pour des grimpeurs de montagnes qu'un mince exploit de franchir le pas où crut périr Maximilien [1].

A l'ouest de l'Inn reprennent d'autres Alpes, celles de Salzbourg, qui sont elles-mêmes percées par les deux rivières de la Saalach et de la Salzach, tributaires de l'Inn, et se divisent en groupes nombreux, presque parfaitement isolés. Dans leur ensemble, ces groupes se distinguent par l'escarpement brusque de leur pente méridionale, tournée vers les Tauern, et par la douceur relative de leur déclivité septentrionale, qui descend vers les plaines du Danube. Des vallées emplies d'ombrages, de charmantes villes de bains aux chalets rustiques, des lacs d'eau bleue reflétant les grands sommets, de noires fissures qui s'ouvrent dans le rocher et d'où s'échappent comme des fleuves de verdure, tous ces traits donnent aux Alpes de Salzbourg et du Salzkammergut une apparence fort pittoresque : ce pays est une autre Suisse, à la fois par la beauté de ses vallons, la fière tournure de ses escarpements, le profil vigoureux de ses pics. Mais que l'on gravisse les parois des montagnes pour atteindre les plateaux supérieurs, et presque partout on verra des amas de pierres ou la roche absolument dépourvue de végétation. Un de ces plateaux est la « Mer de Pierres » (*Steinernes Meer*), cirque immense de rochers fendus et bouleversés que dominent des promontoires à pic : c'est en miniature le spectacle que présentent, de l'autre côté

[1] Hauteur de la Zugspitze (Wetterstein) . . . . . . 2,952 mètres.
» du Grosser-Solstein. . . . . 2,655 »
» de la Grosse-Karspitze (Karwendel) . . . 2,767 »

des Alpes, les mornes étendues de la Carniole, de l'Istrie, des monts dalmates. Au-dessus de la Mer de Pierres est un autre plateau beaucoup plus élevé, en entier couvert de neiges et de glaces. Le nom d'*Uebergossene Alp* ou de « Pâturage submergé » qu'on lui donne pourrait faire croire qu'il était autrefois libre de glaces et que les neiges se sont graduellement étalées dans ses larges cirques. C'est même ce que dit la légende ; mais dans tous les pays du monde des histoires semblables ne se racontent-elles pas au sujet de blasphèmes qu'aurait punis l'irruption soudaine des eaux ou des glaces? D'ailleurs ces montagnes, les plus chantées par les poëtes, sont aussi parmi celles que l'imagination populaire a le plus animées d'êtres fantastiques. L'Untersberg, dont la puissante masse domine au sud les campagnes de Salzbourg, renferme un de ces palais souterrains où dorment les héros et les rois légendaires, attendant le jour du grand réveil[1].

Il est à remarquer que les Alpes de la zone calcaire s'élèvent graduellement de l'ouest à l'est, en proportion de l'abaissement des Tauern. Au nord du Venediger et du Glockner, les montagnes, traversées presque en entier par les vallées de l'Achen et de la Saalach, apparaissent seulement comme un marche-pied à la base des grandes Alpes; mais, plus à l'est, celles qui dominent la vallée de l'Enns sont déjà plus hautes que les Tauern orientales, et tandis que celles-ci ont à peine çà et là quelques neiges persistantes, le Dachstein du Salzkammergut s'élève bien au-dessus de la limite inférieure des frimas et porte trois glaciers dans ses hauts ravins : c'est la seule montagne des chaînes calcaires qui atteigne la hauteur de 3,000 mètres. Elle domine un vaste plateau semé de pierres que la vallée de la Traun et deux de ses lacs séparent d'une autre terrasse couverte de débris, effroyable chaos de pierres auquel on a donné le nom de *Todtes gebirge*, « montagnes de la Mort » ; mais des cimes plus basses qui s'élèvent entre la plaine et ces monts, on ne voit pas ces tristes déserts ; le vue s'étend au contraire sur les pentes boisées, dans les vallons de prairies, sur les lacs bleus épars çà et là et sur la grande plaine qui se prolonge au loin jusqu'au pied des montagnes de la Bohême. A l'est du lac d'Atter, le Schafberg, abruptement coupé au-dessus des eaux, a mérité le nom de Righi autrichien. Au delà du défilé que les eaux de l'Enns se sont creusé vers le Danube, les divers massifs de la chaîne septentrionale continuent de garder le premier rang en hauteur. Les principaux sommets, le Hochschwab, le Schneeberg et d'autres encore, dépassent de leurs pyramides chauves la zone de la végétation forestière; mais tous leurs contre-forts avancés sont

[1] Hauteur du Watzmann. 2,714 mètres.
» du Steinernes Meer, au-dessus des eaux. . . . . . . 1,939 »



LE DACHSTEIN ET LE LAC DE GOSAU

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie de MM. Baldi et Würthle.

revêtus de la plus riche verdure. C'est là ce qui fait la beauté des montagnes dites Wienerwald : flanquées de collines, qu'embellissent des villas sans nombre, elles s'affaissent par degrés dans les plaines du Danube, et partout leurs vallons ombreux recèlent de ravissants paysages. De leurs cimes, on peut contempler en outre l'admirable panorama des grandes Alpes contrastant avec l'étendue des plaines : du Hochschwab, plus connu dans le pays sous le nom de Grosser-Schwab, on voit à la fois la pyramide blanche du Glockner, les monts qui lui font cortége, les vallées du Danube et de ses affluents, qui semblent tracées sur une carte immense, et les plaines de la Hongrie, confondues avec la brume du lointain[1]. En amont de Vienne, les promontoires du Kahlengebirge, dont le Kahlenberg n'est qu'un promontoire, sont arrêtés brusquement par le cours du fleuve et font face à des coteaux qui appartenaient également aux Alpes à une époque géologique antérieure[2].

Par leurs sommets qui se dressent haut dans l'atmosphère en travers de la course des nuages, les Alpes de l'Autriche contribuent très-largement à l'alimentation fluviale de l'Europe; elles ne le cèdent qu'à la Suisse par l'abondance des eaux courantes. Leurs glaciers, connus sous les noms de *ferner* dans l'Oetzthal, de *keese* dans les Alpes orientales et de *vedrette* dans celles qui penchent vers l'Italie, couvrent ensemble un espace de plus de mille kilomètres carrés; toutefois la couche annuelle de névé d'où s'épanchent les fleuves de glace est moins épaisse en Tirol et en Carinthie qu'elle ne l'est en Suisse, et par conséquent les glaciers ne peuvent atteindre aux grandes dimensions des « mers de glace » du mont Rose et de l'Oberland. Le plus vaste glacier de l'Autriche, nous l'avons vu, n'a pas tout à fait 12 kilomètres de longueur, pas même la moitié de celui d'Aletsch ; mais les « polis » et les moraines des vallées inférieures, et même des plaines situées en dehors de la montagne, prouvent que, lors de l'époque glaciaire, les grands fleuves d'eau cristallisée, déversés par ces monts des Alpes, débordaient au loin dans les campagnes basses : le glacier principal de l'Oetzthal n'avait pas moins de 90 kilomètres de longueur[3], et les autres glaciers de l'Inn, de la Salzach, de la Drave, de la Mur avaient des longueurs correspon-

[1] Von Sonklar, *Jahrbuch des Œsterreichischen Alpen-Vereins*, 3ter Band.

[2]

Hauteur du Dachstein	. . . .	3,000	mètres.
»	Hohe Priel (Todtes Gebirge)	2,511	»
»	Schafberg	1,780	»
»	Schneeberg.	2,061	»
»	Hochschwab	2,268	»
»	Schöpfel (Wienerwald)	895	»
»	Leopoldsberg (Kahlengebirge)	420	»

[3] Von Sonklar, *Die Gebirgsgruppe der Hohen Tauern.*

dantes. Innsbruck, Salzbourg et beaucoup d'autres villes des Alpes autrichiennes sont bâties sur un terrain que recouvraient autrefois les glaces[1].

On a constaté que, dans la période actuelle, les glaciers du Tirol ont de longues alternances de progrès et de recul. A la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, les fleuves glacés se gonflaient et s'accroissaient d'une manière continue; nombre de pâturages avaient été recouverts par les glaces; des cols même, des sentiers où passaient les vaches avaient été

N° 52. — PRINCIPAUX GLACIERS DE L'OETZTHAL.



obstrués. Pendant les dernières années, c'est le phénomène inverse qui s'est produit, du moins dans la région occidentale des montagnes. Les glaces et les névés ont considérablement décru dans les Alpes tiroliennes. Tandis que les glaciers reculaient vers les hautes vallées, ils s'amoindrissaient également en épaisseur, et les masses neigeuses qui reposent sur les sommets s'abaissaient en proportion. Le géologue Pfaundler affirme que, de 1866 à 1870, les cimes du groupe de Stubay ont diminué en moyenne d'une hauteur de cinq mètres et demi par la fusion partielle des neiges qui les re-

[1] H. Wallmann, *Die Seen in den Alpen*, Jahrbuch des Oest. Alpen-Vereins, 3te Band.

couvrent. En revanche, quelques petits champs de glace se seraient récemment formés dans les Tauern orientales, sur les pentes qui dominent la haute vallée de l'Enns.

Un des principaux glaciers du massif de l'Oetzthal, le Vernagt, à la forme serpentine, est, parmi tous ceux qui ont été l'objet de l'étude des savants, le courant dont les variations offrent le plus de régularité. Dès 1599, un chroniqueur nous apprend que le Vernagt a « l'habitude » d'avancer et de reculer dans sa vallée. Pendant ces trois siècles, on l'a vu cinq fois se gonfler comme un fleuve qui déborde, heurter ses glaces et ses moraines contre un rempart de montagnes placé en travers de son cours, se changer ainsi en glacier troncal, de glacier secondaire qu'il était, et s'écouler au nord dans une vallée plus basse, en faisant refluer en amont les eaux que lui envoient les glaciers de Hochjoch et de Hintereis; cinq fois aussi on l'a vu se fondre graduellement et remonter en apparence vers les hauteurs. D'ordinaire ses crues s'accomplissent beaucoup plus rapidement que le phénomène contraire : ce sont de véritables éruptions; en 1845, l'extrémité du glacier s'avançait avec une telle vitesse qu'en un seul jour elle gagna de quarante-cinq mètres; on put voir marcher la glace à l'œil nu. Mais c'est durant ses périodes de recul que le Vernagt est redoutable pour les riverains de la vallée basse, car, en fondant, il cesse de faire digue en travers des eaux lacustres du val supérieur; celles-ci s'écroulent alors en une formidable avalanche et dévastent les prairies et les champs qui se trouvent sur leur passage[1].

Les désastres de ce genre, débordements de lacs, écroulements de montagnes, sont fréquents dans les Alpes autrichiennes, à cause de la nature friable d'un grand nombre de leurs roches. L'histoire du Tirol et des provinces voisines n'est pas moins riche à cet égard que celle de la Suisse. C'est ainsi que la Salzach, qui descend des Hautes Tauern à Salzbourg, a été souvent obstruée par les amas de débris que lui apportaient ses torrents et s'est trouvée changée en un lac temporaire. En 1798, une avalanche de boue et de pierres tombée dans le défilé d'Oefen, en amont de Hallein, engloutit deux villages des bords de la Salzach et recouvrit les champs d'une masse de débris évaluée à 20 millions de mètres cubes. De même, la vallée de l'Adige a été fréquemment bloquée par d'énormes talus de déjection, dont les cônes, appuyés sur les parois de la montagne, contrastent par leur régularité avec les roches déchiquetées d'où sont tombés les débris; en certains endroits, les cônes versés par les ravins ont de telles dimensions, qu'ils se superposent,

[1] Sonklar, *Oetzthaler Gebirgsgruppe; — Oetzthaler Eisgebiet, Mittheilungen der geographischen Gesellschaft in Wien*, 1857.

s'entent bizarrement les uns sur les autres : quand la végétation ne les a pas encore recouverts, ces amas de débris ressemblent par la blancheur à des avalanches de neige. A Mori, près de Roveredo, le chemin de fer traverse en tranchée d'énormes éboulis connus sous le nom de Slavini de San Marco : ce sont probablement les amas de pierres dont parle Dante dans le douzième chant de son *Enfer*. D'après la tradition, ces blocs amoncelés, ces couches d'argile, ces fleuves de boue figée, ces « colonnes coiffées » ou pyramides de terre portant des blocs de pierre à leur sommet, tout ce chaos de débris est le reste d'un écroulement qui barra les eaux de l'Adige en 833 : pendant longtemps, les habitants de Vérone, au lieu du fleuve qui

N° 33. — LE DOBRACZ.



Gravé par Erhard

Échelle de 1 : 159,000.

0 1 2 3 kil.

coulait dans leur cité, n'y virent plus qu'un faible ruisseau. Cinq siècles plus tard, en 1348, la cime du Dobracz s'écroula sur la cité de Villach et la détruisit en partie; dix villages et trois châteaux furent écrasés, d'autres précipités dans le lac d'Ossiach. Deux chapelles de pèlerinage, l'une pour les Slaves, l'autre pour les Allemands, ont été érigées sur les décombres, tandis qu'une autre église, le plus haut édifice de l'Autriche (2040 mètres), est érigée au bord du précipice[1]. Le village de Saint-Vigil, dans la vallée tirolienne d'Enneberg, repose sur un amas de rochers que l'on dit avoir enseveli deux anciens bourgs. Tous les soirs, la cloche rappelle aux habitants que pareil sort pourrait les atteindre pendant la nuit.

[1] Prettner, *Mittheilungen des Œst. Alpen-Vereins*, 1864.

L'absence de grands lacs dans les Alpes du Tirol et de la Carinthie est un témoignage des changements considérables qui se sont accomplis sous l'action des météores dans la forme des montagnes. Les vastes réservoirs lacustres qui occupaient les espaces compris entre les divers massifs ont été comblés par les éboulis ou les alluvions et vidés par les rivières qui les traversent. A l'exception des lacs de Constance et de Garde, qui touchent par une de leurs extrémités, l'un le Vorarlberg, l'autre le Tirol italien, les Alpes autrichiennes ne renferment pas dans leurs vallées une seule nappe d'eau ayant 40 kilomètres carrés de superficie; mais un grand nombre de petits lacs sont épars dans ces montagnes, les uns isolés, comme l'Achensee, le Zellersee, et dans le sud, le Caldonazzo, d'où sort la Brenta, les autres associés en groupes, comme ceux du Salzkammergut et de la Carinthie. Le lac de Zell (Zellersee) se distingue surtout par sa position sur un seuil marécageux dont les eaux s'écoulent au sud dans la Salzach, et qui n'est séparé de la Saalach, au nord, que par un chaînon peu élevé de collines : là se trouve donc une brèche par laquelle les Alpes de Salzbourg sont complétement isolées.

La région lacustre du Salzkammergut contient dans un espace de 1,650 kilomètres carrés 35 lacs de différente grandeur, tous situés dans le bassin de la Traun, affluent direct du Danube; mais ce n'est pas le plus vaste, appelé Attersee ou Kammersee, qui donne son nom à la rivière. Ils sont pour la plupart dans les gorges des montagnes calcaires; mais le Mondsee, l'Attersee, le Traunsee, s'avançent aussi par leur extrémité septentrionale dans le terrain tertiaire de la molasse : les lits qu'ils occupent maintenant étaient jadis emplis par des glaces débordant au loin dans la plaine. Alimentés partiellement par les eaux pures qui jaillissent en sources des antres de montagnes et recevant des torrents qui se sont purifiés en des réservoirs supérieurs, la plupart de ces lacs ne diminuent que fort lentement en étendue et en profondeur : celui de Hallstatt, où se jette la Traun, encore chargée de débris, est un de ceux qui diminuent le plus rapidement; de 1781 à 1850, le delta du torrent a gagné 75 mètres, bien qu'à une petite distance au large la sonde ne trouve plus le fond qu'à 100 mètres. En général, ces lacs ont, comme la plupart des lacs de montagnes, une grande profondeur relative; il en est même un, le lac de Toplitz, où la distance de la surface au fond est plus du tiers de la distance de rive à rive, ce qui est une proportion presque sans exemple[1]; mais sauf dans les lacs de Gmunden et de St-Wolfgang, où s'élèvent des saillies

[1] Friedrich Simony, *Die Seen des Salzkammergutes.*

de rochers sous-lacustres, les fonds sont régulièrement unis : sur des kilomètres d'étendue, la sonde ne constate pas même quelques décimètres de différence. La pureté de leurs eaux et la beauté du cadre de verdure et de rochers qui les entoure appellent chaque année des milliers de voyageurs et donnent aux montagnes environnantes une célébrité qui manque à d'autres cimes plus grandioses. Quant aux lacs de Carinthie, situés en des vallées déjà fort larges, que dominent des monts de pente assez douce, ils sont moins profonds et leurs rivages n'ont pas la grâce pittoresque de ceux du Salzkammergut. Un grand nombre de bas-fonds qui furent aussi des lacs sont maintenant comblés, et les tourbières qui les remplacent pourraient alimenter l'Autriche de combustible pendant des siècles[1].

Les Alpes autrichiennes occupent un territoire si étendu que les rivières principales issues de ses neiges deviennent de véritables fleuves avant d'avoir échappé aux derniers défilés des montagnes. Ces cours d'eau magnifiques compensent en partie le manque de grandes nappes lacustres. Il est en Europe peu de vallées fluviales qui puissent se comparer en beauté à celles de la Drave, de l'Inn, de la haute Adige. La première de ces vallées interpose une large zone de champs et de prairies entre les monts dolomitiques de la frontière italienne, couronnant de neiges leurs roches d'un rose et d'un bleu délicats, et la chaîne hérissée des Hohe Tauern, d'où se précipite l'Isel, trois fois plus abondante que la Drave, et toute blanche de l'eau des glaciers. La vallée de l'Inn, en maints endroits large de plusieurs lieues, offre un étonnant mélange de grâce et de majesté, dues à l'exubérante fertilité des fonds, aux villes pittoresques étagées sur les pentes, aux châteaux qui se dressent sur les promontoires, au profil doux et puissant de ses monts couverts de forêts noires et de pâturages moins sombres, contrastant avec la blancheur étincelante des glaces et le bleu profond du ciel. Plus admirable encore, la vallée de l'Eisack et de l'Adige, au sud du Brenner, ressemble à la vallée de l'Inn, mais elle a de plus la splendeur italienne de

[1] Principaux lacs des Alpes autrichiennes :

		Altitude.	Profondeur.
	Achensee	898 mètres.	722 mètres.
	Zellersee	752 »	190 »
Salzkammergut.	Attersee	454 »	222 »
	Traunsee ou Gmundnersee	407 »	109 »
	Mondsee	464 »	59 »
	St-Wolfgangsee	542 »	114 »
	Hallstättersee	492 »	93 »
	Toplitzsee	693 »	61 »
Carinthie.	Wörthersee	404 »	68 »
	Ossiachersee	465 »	45 »
	Millstädtersee	582 »	120 »

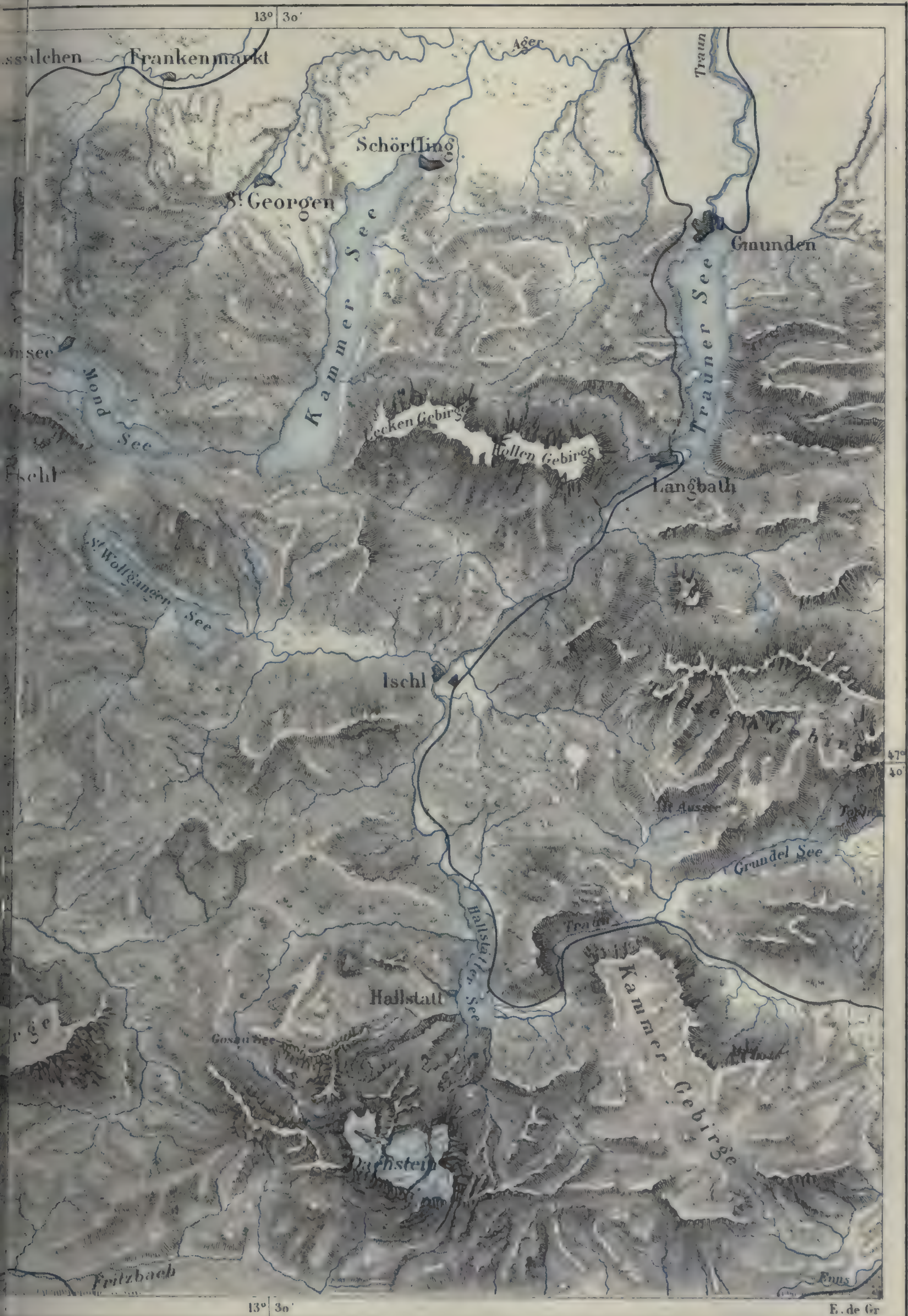
MONTAGNES ET LACS DE SAL

E. de Gr.
13°
See
Traunsee
Laufen
Waging
Waginger See
Salzach
Abstdorfersee
Seekirchen
Waller See
Neumarkt
Saalach
SALZBURG
Ebenau
Reichenhall
Unters Berg
Dürrenberg
Hallein
Reiter Alpen
Conduite d'eau salée
47°
40'
Kuchl
Berchtesgaden
Golling
Lamm
Pass Lueg
Königs See
Saalach
Hagen Gebirge
Tännen G
Steinernes Meer
Werfen
Saalfelden
Übergossene Alp
Bischofshofen
13°

C. Perron d'après Maschek.

Impr
Echelle
0

Hachette et Cie Paris.

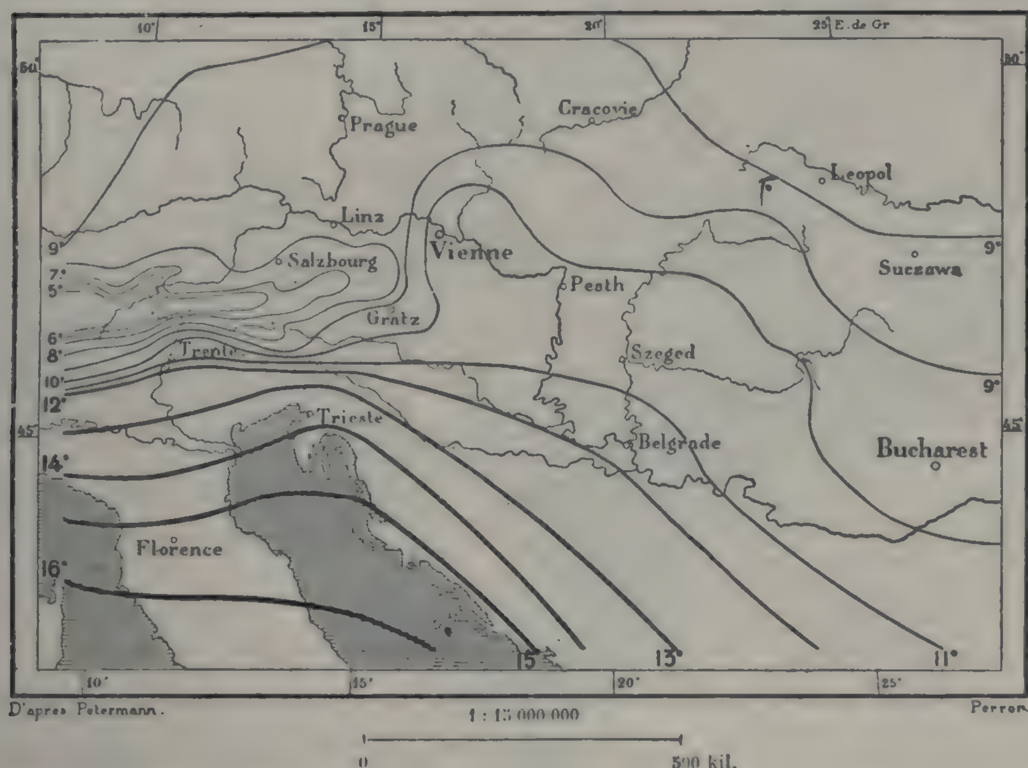


Gravé par Erhard.

20 Kil.

son climat, ses vignes, ses vergers, ses blancs campaniles, et dans le lointain la vue de la vaste plaine de verdure, sans autre limite que l'horizon des brumes grisâtres, au pied des Apennins. La plus grande abondance d'eau qui tombe sur le versant méridional, la déclivité plus forte des versants, les alternatives plus considérables du froid et de la chaleur ont produit dans la vallée de l'Adige les phénomènes géologiques les plus grandioses. Comme glacier, l'Adige avait un cours différent de celui qu'il a pris comme fleuve. Ainsi, en aval de Botzen, il s'épandait à l'ouest de sa vallée actuelle, par une large dépression dont un creux enferme encore le lac

N° 34. — ZONES ISOTHERMALES DE L'AUTRICHE.

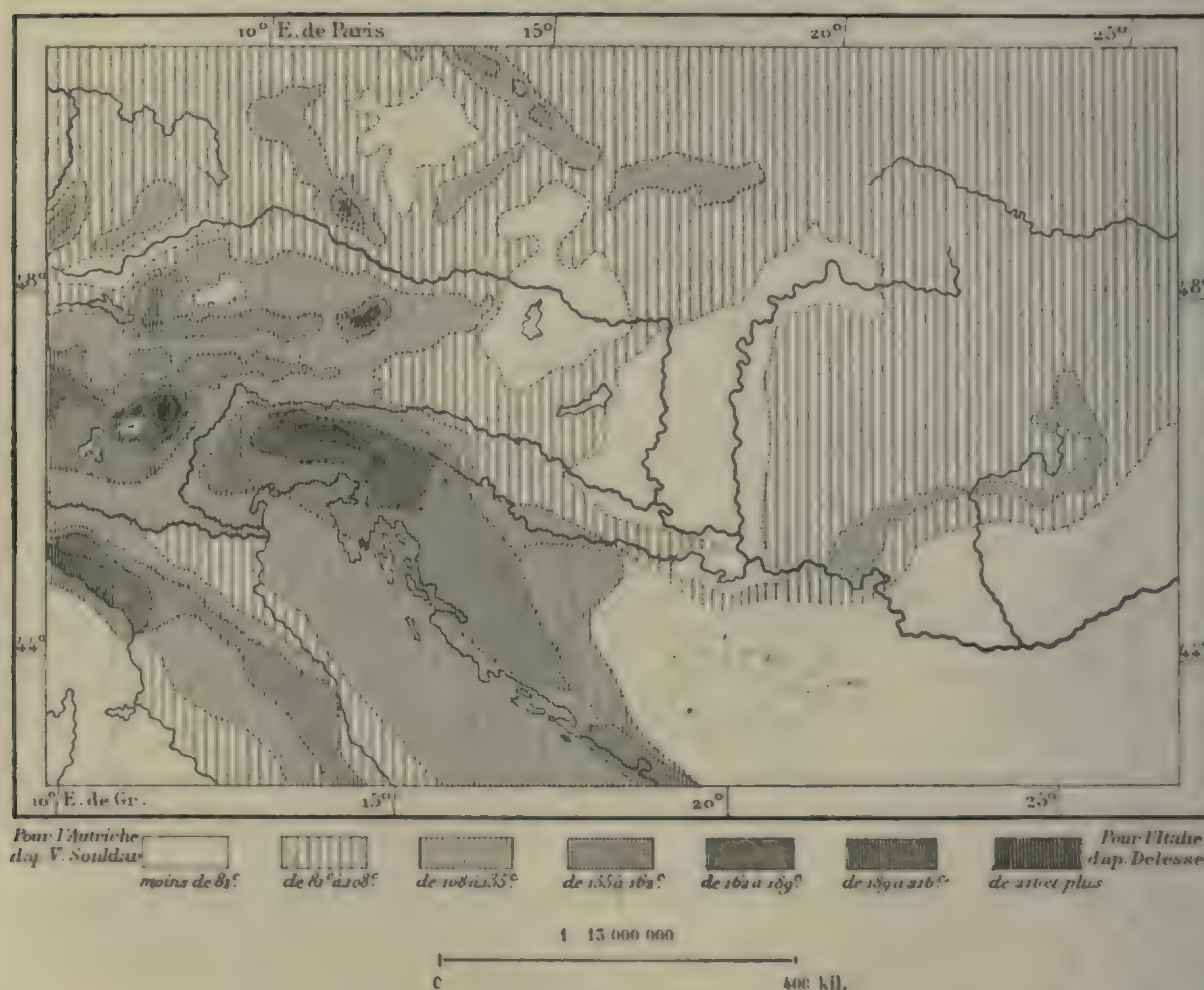


de Kaltern, puis, se heurtant contre la racine des montagnes que domine le Baldo, il se détournait à droite pour rentrer dans le bassin occupé aujourd'hui par le lac de Garde.

Dans les Alpes autrichiennes, de même que dans les montagnes de la Suisse, les climats locaux varient à l'infini, suivant l'altitude et l'exposition. Telle vallée basse, bien abritée contre le vent, jouit d'un climat presque italien, tandis que sur une haute pente, tournée vers le nord, un bourg voisin peut se trouver comme transféré en Laponie par la faible température moyenne et la rigueur des hivers. Mais, outre ces différences locales, qu'on observe dans tous les pays de montagnes, la région des Alpes autrichiennes présente aussi de grands contrastes généraux qui témoignent de l'influence considérable exercée par la masse des monts sur les mouvements de l'atmosphère.

En premier lieu, la température est plus élevée au pied méridional des Alpes et plus basse dans les vallées septentrionales que ne le comporterait la latitude. C'est ainsi qu'à une hauteur à peu près égale du sol le thermomètre est au moins de quatre degrés plus bas à Linz sur le Danube qu'à l'entrée de l'Adige en Italie : la simple épaisseur des Alpes suffit donc à produire dans les phénomènes du climat la même différence qu'un espace d'environ mille kilomètres sur un méridien[1]. Sur le versant du midi, les pluies, apportées par les vents de l'Atlantique et de la Méditerranée, sont

N° 35. — ZONES DES PLUIES DE L'AUTRICHE.



aussi beaucoup plus abondantes que sur le versant nord des Alpes; en moyenne, la différence serait des deux cinquièmes[2]. Les eaux de pluie qui tombent sur les pentes méridionales et s'épanchent par les torrents dans le golfe Adriatique sont aussi plus violentes dans leur chute que les pluies tri-

[1] Température moyenne des plaines sub-alpines :

PLAINES DU NORD.		PLAINES DU SUD.	
Linz	8°,4	Vérone.	15°

[2] Versant méridional des Alpes autrichiennes. . . . 1m,468 de pluie.
» septentrional » » . . . . 0m,918 »
(D'après Berghaus et H. de Schlagintweit.)

butaires du Danube et sont plus fréquemment accompagnées d'orages : la foudre retentit souvent dans les vallées des Alpes vénitiennes; il ne se passe même pas d'hiver sans qu'on ne l'entende se répercuter de rocher en rocher. Dans les plaines de la basse Autriche, au contraire, les orages sont plus rares que dans toutes les autres parties de l'Europe centrale; à Vienne, on en compte seulement huit par année. Enfin, tandis que les pluies du versant méridional tombent surtout en été, c'est en automne que le versant tourné du côté de l'Allemagne reçoit des nuages la plus grande quantité d'eau. La masse des Alpes sépare donc nettement deux climats. Le föhn, ce remarquable vent de la Suisse, ne se fait pas sentir dans les Alpes autrichiennes, si ce n'est dans la région du Vorarlberg, qui fait partie de la haute vallée du Rhin[1].

Dans la direction de l'ouest à l'est, on remarque aussi un contraste de température entre les Alpes autrichiennes voisines de la Suisse et celles qui dominent les plaines de la Hongrie; à hauteur égale, la chaleur moyenne de l'année est moins forte d'environ 2 degrés centigrades dans les villes orientales de la région; les étés y sont plus chauds, mais les hivers y sont beaucoup plus rigoureux. Toutefois cette opposition des climats est un phénomène général qui n'est causé en rien par la présence des montagnes, et que l'on observe également dans les plaines, des deux côtés des Alpes. Il paraîtrait, d'après les observations comparées des météorologistes autrichiens, que le climat excessif, aux alternances de grandes chaleurs et de froids intenses, a gagné peu à peu, depuis un siècle, dans la direction de l'ouest. Les plantes des régions orientales, qui supportent bien ces changements de température, n'ont cessé d'empiéter vers l'occident. Telle est la principale origine des quelques différences que présente la flore des Alpes autrichiennes, comparée à celle des montagnes de la Suisse; mais ces différences ne sont pas assez sensibles pour frapper d'autres yeux que ceux des naturalistes. Dans les monts de la Styrie, comme dans ceux de l'Oetzthal et de la Suisse, le voyageur trouve la même apparence générale aux forêts et aux pâturages, et la faune qu'il y rencontre ne diffère que par un petit nombre d'espèces.

La population des grandes Alpes d'Autriche est loin d'être homogène par la race et le langage. Allemande en très-grande majorité, elle est cependant mélangée d'éléments les plus divers, dont les ethnologistes ont cherché

[1] L. Dufour, *Recherches sur le föhn du 23 septembre 1866.*

vainement à débrouiller le chaos. D'ailleurs, là aussi, les vallées étaient occupées, bien longtemps avant l'époque historique, par des populations dont les descendants, mélangés avec les représentants des races immigrées, vivent certainement encore dans le pays. Les importantes trouvailles faites à Hallstatt ont valu de la part des anthropologistes le nom de civilisation hallstattienne à une période de l'histoire des Alpes qui date d'environ 3,000 ans. Dans les lacs de la Carinthie, on a trouvé aussi quelques palafittes; mais les Lacustres semblent avoir été beaucoup moins nombreux dans cette contrée que dans la région des Alpes occidentales[1].

Les Tiroliens surtout sont fort mêlés. Avec les tribus que l'on est convenu de classer parmi les Celtes, d'autres peuplades ont vécu dans le pays; en outre, les noms que portent encore un grand nombre de montagnes et de rivières rappellent des populations inconnues[2]. Par ignorance, on donnait jadis aux montagnards de ces contrées le nom général d'*Interioli* ou *Interuli* (Gens de l'Intérieur), d'où dériva peut-être le nom de Tirol (?), appliqué à toute la contrée. Plus tard, les Romains latinisèrent les tribus des montagnes; longtemps après la chute de Rome, les chroniques mentionnent de grands propriétaires aux noms italiens. Au commencement du moyen âge, les dialectes « ladins » ou d'origine latine étaient parlés dans presque toute l'étendue du Tirol, même sur le versant septentrional des Alpes. Les noms de famille et de lieu le prouvent par leur étymologie romane, et l'on possède en outre divers documents qui le constatent. Au neuvième siècle, on parlait encore roman sur le Brenner; au seizième siècle, cette langue s'était maintenue dans le Vorarlberg; il y a cent ans, les montagnards l'employaient dans le Vintschgau, que parcourt la haute Adige, et même en ce siècle plusieurs vallées où l'on ne parle plus qu'allemand étaient habitées de paysans de langue ladine. Les seules parties du Tirol où des dialectes romans ne semblent pas avoir été ceux du pays sont, avec quelques archipels glossologiques, la vallée moyenne de l'Inn et, dans le cœur des montagnes, le Pusterthal, c'est-à-dire les hauts bassins de la Rienz et de la Drave. L'influence slavonne a contribué pour sa part, dans le Pusterthal, à éloigner les populations d'idiome ladin, car plusieurs villages de cette région portent des noms slaves, et même l'un d'eux, Windisch Matrei, situé dans la haute vallée de l'Isel, au sud-ouest du Gross-Glockner, est désigné expressément comme ayant été peuplé de Vendes. On a voulu également identifier le nom de Vintschgau à celui de Windische Gau (région des Vendes); mais est-il probable que les Slaves

[1] Heinrich Wallmann, *Die Seen in den Alpen*, Jahrbuch des Œst. Alpen-Vereins, vol. III.
[2] L. Steub, *Zur rhaetischen Ethnologie*, et autres Mémoires.

aient pénétré aussi avant dans les Alpes centrales, jusqu'aux frontières de la Suisse ?

Les conquérants baïovares ou bavarois, les colons souabes venus des plaines du nord-ouest, les Slaves germanisés s'avançant par la vallée de la Drave, les Goths et les Lombards refoulés d'Italie, réduisirent peu à peu le domaine des idiomes ladins ; on ne saurait évaluer à moins de quatre à cinq cent mille le nombre des habitants qui se trouvent dans la région lentement germanisée. De l'ancien domaine glossologique il ne reste plus qu'un faible archipel, diminuant incessamment d'étendue. Les persécutions religieuses, non moins que l'invasion graduelle de l'allemand, ont causé ce mouvement rapide de recul des patois ladins. La religion protestante ayant pénétré dans les vallées du Tirol aussi bien que dans l'Engadine suisse, les archevêques d'Innsbruck interdirent toutes communications entre les Ladins des deux pays. L'usage de la langue hérétique fut défendu, et ceux qui continuèrent de s'en servir pour le prêche ou la prière furent bannis ou emprisonnés. Les persécuteurs réussirent complétement dans leur œuvre : langue et religion disparurent en même temps du Tirol occidental, et les montagnards qui parlent encore ladin sont séparés de leurs frères romanches des Grisons par une large zone de populations italiennes et germaniques[1]. Actuellement, les patois ladins ne sont plus en usage que dans les vallées de Gherdeina, Gardena ou Gröden, d'Enneberg et de Badia, qui s'ouvrent à l'est de Brixen et communiquent par-dessus la crête des monts avec les populations italiennes des hautes vallées de la Piave. Il faut dire aussi que les montagnards allemands des environs se servent d'un patois très-fortement mêlé de mots latins. Le « welche » de Gardena et d'Enneberg est également altéré par une foule de termes d'origine tudesque, et la plupart des habitants parlent indifféremment les deux idiomes ; dans le val de Badia, on en parle même trois, le *deutsch*, le *klug walsch* ou italien, le *kraut walsch* ou ladin. D'ailleurs, les Ladins se distinguent des Italiens et des Allemands non seulement par la langue, mais aussi par l'aspect physique. Plus fins de physionomie, plus élégants de stature que leurs voisins germaniques, ils n'ont pas le regard passionné de l'Italien, mais ils sont bruns comme lui ; ils ont la barbe rare, et leurs cheveux tombent en boucles sur les épaules[2].

Si les patois romans n'ont cessé de reculer devant la langue allemande dans le cœur des Alpes du Tirol, en revanche l'italien a continuellement gagné du sud au nord depuis les grandes invasions germaniques du moyen

[1] Steub, *Herbsttage in Tirol; Drei Sommer in Tirol*, etc. — Adolf Ficker, *Bevölkerung der Œster. Alpenländer*. Jahrbuch der Œst. Alpen-Vereins, tome III.

[2] Gustave Laube, *Die Ladiner in Tirol*, Mittheilungen der Geogr. Gesellsch. Wien. 1869.

âge. La frontière ethnologique se rapproche de plus en plus de la frontière naturelle formée par la crête des Alpes. Au treizième siècle, la langue allemande prédominait dans tout le district du Trentin, et jusqu'à l'époque du concile elle se maintenait encore. D'après Goethe, la limite des langues traversait l'Adige à Roveredo quelques années avant la Révolution fran-

N° 36. — FRONTIÈRES DE L'ITALIEN ET DE L'ALLEMAND DANS LE TIROL.



çaise. On peut douter de la valeur de cette affirmation, puisque déjà Montaigne, au seizième siècle, place la frontière des langues à deux lieues au nord de Trente ; mais il est certain que cette frontière passait jadis bien au midi de la limite actuelle. Plus actif, plus habile, plus âpre au gain, plus sobre que son voisin de race allemande, s'attaquant résolûment aux terres marécageuses des bas-fonds que le Germain redoute, le paysan italien l'emporte peu à peu dans la lutte pour l'existence ; il remonte d'année en année

la vallée de l'Adige, achetant les champs et les cabanes. Les Allemands qui restent en arrière se trouvent bientôt comme noyés dans le flot montant; leurs bourgades, leurs villes sont graduellement envahies; le village de Mezzo-Tedesco, que son nom même désignait comme peuplé de Germains, est complétement italianisé. En aval de Botzen, il est à peine un groupe de maisons où n'aient déjà pénétré les Italiens, et plus haut, vers Brixen et Meran, ils commencent d'envahir les deux vallées. De même, dans les montagnes situées à l'est de l'Adige, nombre de villages se sont dénationalisés, ainsi que le prouvent les noms allemands de lieux et la langue italienne qui s'y parle de nos jours. Les habitants de la vallée de Fersina, à l'est de Trente, sont appelés Mocheni, parce qu'ils avaient sans cesse le mot *machen* (faire) à la bouche, mais leur patois italianisé se passe désormais de cet auxiliaire allemand. Les Slaperi ou « Bredouilleurs » de la Folgaria ont également cessé de jargonner leur mauvais tudesque et parlent une langue qui, sans être celle de Dante, n'en est pas moins italienne. Malgré quelques retours offensifs dans les villes, ce sont les « Welches » du Tirol qui l'ont emporté sur leurs maîtres politiques dans le haut bassin de l'Adige et dans ses vallées tributaires. D'ailleurs, avant l'ouverture de la voie ferrée du Brenner, l'influence germanique se faisait peu sentir au sud de la frontière des langues. Les Trentins parlent un italien aussi pur que les Génois et les Milanais, parce qu'ils l'ont appris et qu'ils l'étudient avec ferveur pour se rattacher à la patrie; en outre, leur ville est, par la construction de ses édifices, non moins italienne que les cités de la Lombardie, tandis que les villes allemandes, non-seulement celles du versant méridional des Alpes, mais encore bien loin de l'autre côté des monts, Innsbruck, Salzbourg même, ont toutes, par la disposition des rues, l'architecture des maisons, l'aménagement intérieur des édifices, quelque chose de l'imprévu et du pittoresque italien. Il est évident que les Milanais et les Vénitiens étaient pendant le moyen âge les initiateurs de leurs voisins moins civilisés. Il faut aussi tenir compte de ce fait que les maçons et les architectes viennent d'Italie pour la plupart. En 1867, un comité s'est établi à Innsbruck pour fonder et entretenir des écoles allemandes dans tous les villages de la frontière, que l'idiome méridional, plus clair et plus doux, était sur le point d'annexer au domaine de l'Italie.

Dans la zone orientale des Alpes autrichiennes, la lutte des peuples et des langues ne se livre pas entre les Allemands et les Latins, mais entre les Allemands et les Slaves. D'un côté comme de l'autre, la frontière ethnologique n'a cessé d'osciller de siècle en siècle. Les Slaves des diverses familles occupaient autrefois la plus grande partie de l'Autriche

méridionale. Pendant le cours du septième et du huitième siècle, ils s'étaient avancés jusqu'à l'Inn et aux sources de la Drave. En certains endroits, ils avaient même franchi les Alpes pour descendre dans le Frioul et le Tirol italien. Toute l'Autriche proprement dite, au sud du Danube, était le domaine des Slaves. On leur donnait en général le nom de Vendes, nom que l'on réserve maintenant aux Slaves du nord et spécialement à ceux de la Lusace, mais ils appartenaient à la famille des Slovènes ou Corutanes, appellation qui a fini par s'appliquer au pays de Kärnthen ou Carinthie. Repoussés graduellement à l'est par les Allemands bavarois, les Slovènes laissèrent çà et là nombre de leurs colonies, qui se maintinrent encore pendant plusieurs siècles, ainsi que le constatent les documents du moyen âge. Une foule de villages et de vallons, dont le nom est précédé de l'adjectif *windisch*, étaient habités de Slaves, et de vastes territoires des Alpes et des environs de Vienne sont désignés dans les vieux actes comme pays des Esclavons. Peu à peu le mélange s'est opéré entre les deux races : les Vendes et les Baïovares se sont unis en une même nation; mais on aurait tort de croire que l'élément germanique ait complétement absorbé l'élément slave. Par les traits du visage, par les traditions et les mœurs, par le caractère surtout, les Allemands autrichiens rappellent encore leur double parenté. Tout Germains qu'ils sont, ils diffèrent beaucoup de leurs frères de l'Allemagne occidentale.

De nos jours, la frontière des deux races commence à l'angle nord-oriental de l'Italie, à la petite ville de Pontebba (Pontafel), où se parlent à la fois les trois langues, l'italien, l'allemand, le slovène. A l'est de cette borne de séparation, la limite, fort sinueuse et compliquée d'un grand nombre d'enclaves, se développe dans la direction de l'est, en empruntant çà et là la crête des montagnes qui séparent les diverses vallées. Le mont Terglou est déjà situé en entier dans le domaine de langue slave, mais à une faible distance de la frontière commune. Il en est de même du mont Luschari, qui porte au sommet une chapelle « miraculeuse », où parfois accourent jusqu'à cent mille pèlerins appartenant aux trois races et fort curieux à étudier en un même groupe à cause de leurs contrastes. A l'est de Pontebba, la limite court d'abord entre le bassin de la Gail et celui de la Drave; puis, à l'est de Klagenfurt (Tseliovetz), qui est une ville presque entièrement allemande, elle va rejoindre, en Styrie, la ligne de partage située entre la vallée de la Drave et celle de la Mur, et servant de limite administrative commune aux cercles de Graz et de Marburg. Ce dernier est presque exclusivement habité par des Slaves. Tous les îlots de langue allemande qui s'y trouvaient se réduisent graduellement en étendue ou finissent par se fondre tout à fait. Ainsi, par

suite de faits économiques analogues à ceux qu'on observe dans le Tirol méridional, les Allemands reculent devant les Slovènes, qui sont pourtant, parmi les Slaves du sud, la famille la moins considérable, la plus docile, la moins ambitieuse. C'est depuis le milieu du siècle que les populations esclavonnes de la Styrie et de la Carinthie ont commencé à refouler devant elles leurs anciens maîtres de race germanique. D'autre part, l'allemand est de mieux en mieux connu dans les villes, car c'est la langue spéciale de l'administration, du commerce, des journaux.

N° 57. — LE TERGLOU ET LES ZONES DE LANGUES.



1 : 575 000
0 — 25 kil.

Un fait ethnologique remarquable, qui fait contraster singulièrement les provinces des Alpes avec les autres régions de l'Austro-Hongrie, est l'absence presque complète de Juifs. Avant 1848, ils n'étaient assez nombreux pour constituer une communauté religieuse que dans une bourgade des Alpes autrichiennes, à Hohenems, près du lac de Constance. Partout ailleurs les habitants avaient repoussé toute tentative d'établissement faite par les marchands juifs, et payaient même une taxe spéciale qui devait les garantir à jamais du voisinage de ces colons. Maintenant encore, les représentants de la race juive ne se rencontrent guère que dans les villes de plaisir ou de commerce; ils n'ont point pénétré dans les villages des

Alpes. En 1880, on ne comptait que 867 Juifs dans les Alpes autrichiennes en dehors de l'archiduché d'Autriche et de la Styrie[1].

Les plus beaux et les plus forts parmi les Tiroliens sont probablement les habitants du Zillerthal, vallée qui s'ouvre à l'est d'Innsbruck, dans le massif des Hohe Tauern. Ces hommes, qui se vantent d'être les Tiroliens par excellence, sont de race bavaroise, tandis que les femmes de Bregenz, pour lesquelles on revendique le prix de la beauté féminine, sont de race alamannique. Quoi qu'il en soit de ces diverses prétentions, la race du Tirol, prise en masse, ne mérite pas sa réputation de beauté. Dans plusieurs districts, hommes et femmes sont de formes assez grossières et paraissent même tout à fait laids lorsque leur apparence n'est pas un peu relevée par le costume national. Les goîtreux et les crétins ne sont pas moins nombreux dans les Alpes autrichiennes que dans celles de la Suisse et de la Savoie. La vallée de Palten, dans la Haute-Styrie, est la plus frappée par cette lamentable dégénérescence de la race. Dans plusieurs districts, il n'est pas rare de voir au moins un crétin dans chaque famille. Accroupi près du foyer, le malheureux *fex* est un objet de pitié, et en même temps d'une sorte de vénération : on voit en lui celui que la « providence divine » a choisi pour porter tous les péchés de ses parents et de ses frères[2].

Les Tiroliens des hautes vallées, chez lesquels les anciens éléments rhétien et celtique paraissent dominer encore, se distinguent de leurs compatriotes de la vallée inférieure de l'Inn par beaucoup plus de gravité, de réserve, de dignité. Le Tirolien des environs d'Innsbruck et du Zillerthal est plein d'animation et de gaieté ; il est passionné pour la musique et la danse ; il aime la pompe et l'éclat. Comme ses voisins de Bavière, il a gardé l'habitude de représenter des mystères religieux et des comédies profanes ; tout paysan qu'il est, il n'en est pas moins virtuose. C'est prin-

[1] Population des diverses races dans les Alpes autrichiennes, moins le Salzkammergut (1880) :

	Allemands.	Italiens et Ladins.	Slaves.
Tirol et Vorarlberg.	555,260	362,400	1,460
Salzbourg	159,500	125	350
Carinthie.	241,585	120	102,560
Styrie	794,840	425	391,130
Total.	1,728,985	363,070	495,300

[2] Proportion des crétins et des sourds-muets par 1,000 habitants en 1875 :

Salzbourg.	Crétins : 4	Sourds-muets : 2,8
Styrie	» 1.7	» 2,08
Tirol.	» 0,76	» ?
Carinthie	» ?	» 4,05
Austro-Hongrie.	Crétins : 1,2	Sourds-muets : 1,1



TYPES ET COSTUMES DU TYROL : 1 ET 2. ZILLERTHAL ; — 3. BRENNER ; — 4. GRÖDENTHAL ; 5. PUSTERTHAL

Dessin de A. Marie, d'après des photographies.

cipalement aux habitants du Zillerthal que le peuple tirolien, beaucoup plus célèbre dans son ensemble que les Carinthiens, les Styriens, les gens de Salzbourg, doit d'apparaître dans l'histoire comme entouré d'une auréole de poésie. La beauté des montagnes qu'il habite s'est reflétée en lui. Le costume pittoresque des Tiroliens, orné de parements verts, et trop rapproché peut-être de l'uniforme, la plume d'aigle dont ils ornent leur chapeau pointu, leur démarche fière, leur adresse comme chasseurs, la bravoure avec laquelle ils ont en maintes occasions défendu leurs défilés, enfin les chants et les traditions dont leur pays est l'objet, tout concourt à leur donner une place d'honneur parmi les habitants des Alpes autrichiennes.

Accoutumés à la liberté matérielle que donne le séjour sur la montagne, loin des villes de la plaine, les Tiroliens ont joui longtemps de nombreux priviléges. Plus favorisés que les autres sujets de la maison d'Autriche, ils n'étaient pas soumis à la conscription militaire, et c'est en vain que Joseph II voulut les y contraindre en 1785 ; maintenant, il est vrai, ils sont astreints aux mêmes obligations de service que leurs compatriotes des autres provinces, mais on les utilise principalement pour les corps d'élite, à cause de leur force et de leur habileté singulière pour le tir, qui en fait de redoutables adversaires dans toutes les guerres de montagnes. Le souvenir des services rendus par eux au souverain et des éloges qu'on leur a fréquemment décernés dans les époques de danger, a rendu les Tiroliens très-attachés à leurs institutions politiques : de tous les peuples de la monarchie, ils sont maintenant le plus docile; c'est avec un véritable enthousiasme que les habitants des vallées alpines se précipitent au-devant de leurs princes et des grands dignitaires de leur église.

Les Carinthiens ne diffèrent guère à cet égard de leurs voisins du Tirol. Jadis les montagnards de la Carinthie étaient renommés pour leur esprit de jalouse indépendance, et jusqu'aux premières années du quinzième siècle ils conservèrent une coutume symbolique des plus curieuses, qui rappelle le fameux : *Sinon non!* des justiciers aragonais. Lorsqu'un nouveau duc venait recevoir les droits que lui conférait le peuple, il se présentait vêtu en paysan, appuyé sur un bâton de berger, et portant à son cou une gibecière qui contenait du pain, du fromage, des outils d'agriculture; à ses côtés marchaient un taureau noir et un cheval de paysan. Un homme du peuple se tenait sur le siége ducal et ne le cédait au nouveau venu qu'après lui avoir donné le soufflet d'investiture, symbole de son pouvoir virtuel et de son droit de révolte, et après lui avoir fait jurer que libre serait la maison du paysan et libre sa personne. Puis le nouveau duc brandissait l'épée nue et buvait de l'eau fraîche dans son chapeau. Pendant la cérémonie, la propriété avait

cessé d'exister : chacun pouvait couper du foin où il lui plaisait, et les brigands eux-mêmes pouvaient librement piller les cabanes, si d'avance on n'avait acheté leur amitié[1]. La pierre du sacre se voit encore à Zollfeld, au nord de Klagenfurt : c'est un ancien tombeau romain.

Les habitants du Tirol et de la Carinthie s'agitèrent beaucoup à l'époque de la Réforme; ils se détachèrent en foule de l'Église romaine, et devenus luthériens, calvinistes, anabaptistes, essayèrent de se dégager en même temps des liens dans lesquels la féodalité les avait enserrés. Mais la réaction fut terrible. Assaillis à la fois de trois côtés, par la vallée de l'Inn et par celles de l'Adige et de la Drave, les protestants des montagnes ne purent que tenter une résistance impuissante; une grande partie de la population fut obligée de s'expatrier; en deux années seulement, 1731 et 1732, vingt-cinq mille Salzbourgeois durent se réfugier en Souabe, dans les Pays-Bas, en Suède, dans la Lithuanie; l'Amérique du Nord reçut même un certain nombre des fugitifs. Des industries florissantes, exercées par les protestants de la Carinthie et de la Styrie, disparurent entièrement du pays, et de riches gisements métallifères furent délaissés.

Depuis cette époque d'écrasement, les Tiroliens sont restés dévotement soumis aux autorités spirituelles. Ils savent que les grandes assises de la foi catholique ont été tenues à Trente, sur leur territoire, et c'est avec une sorte de patriotisme qu'ils se soumettent aux décrets religieux promulgués il y a plus de trois siècles. Les discussions philosophiques sont étouffées dans leurs écoles; le nom de franc-maçon est considéré chez eux comme une injure. Sauf quelques groupes de protestants, qui se sont établis çà et là depuis le commencement du siècle dans le Vorarlberg et à Innsbruck, la population des montagnes tiroliennes est entièrement catholique; la plupart des étudiants qui fréquentent l'université d'Innsbruck y suivent les cours de théologie; par rapport au chiffre des habitants, les prêtres et les religieux sont très-nombreux, surtout dans le Tirol allemand, et leur influence est telle, qu'en plusieurs districts ils peuvent astreindre la plupart de leurs fidèles aux dures pratiques de la macération; mais dans la Carinthie et la Styrie, où l'immigration a été plus considérable que dans le Tirol depuis le commencement du siècle, les protestants sont plus d'un vingtième de la population[2].

Les anciennes mœurs se modifient de jour en jour au contact des étrangers. Bien que le Tirol ne soit pas encore devenu, comme la Suisse, une immense hôtellerie, cependant les visiteurs y viennent en plus grand

[1] Michelet, *Origines du droit français.*
[2] A. Ficker, *Bevölkerung der Œsterreichischen Monarchie.*

nombre chaque année, et les diverses voies ferrées qui traversent le pays du nord au sud et de l'est à l'ouest multiplient incessamment les relations de commerce et d'idées entre les montagnards des Alpes autrichiennes et les populations plus policées des plaines du Danube et du littoral de l'Adriatique. Non moins que l'arrivée des étrangers dans leur pays, l'émigration périodique des Tiroliens et des autres montagnards autrichiens contribue à changer leurs anciennes habitudes et leur manière de penser. Près d'un dixième de la population mâle et adulte du Tirol s'exile temporairement du pays natal, soit pour exercer divers petits commerces, soit pour chanter des « tiroliennes » en s'accompagnant de la cithare. Les émigrants du Vorarlberg vendent des étoffes, ceux des montagnes de Stubay font le commerce du fer, les gens de la vallée de Passey, tributaire de la haute Adige, vendent le bétail ; ceux de la Lungau, bassin de la haute Mur, exercent les métiers de « rebouteurs » et de vétérinaires[1]. Au dernier siècle, cette industrie de la médecine itinérante appartenait surtout aux Tiroliens du Zillerthal : à eux la spécialité des huiles, des drogues, des essences. Pendant la première moitié du dix-huitième siècle, environ 400 charlatans, sortis de cette vallée tirolienne, vendaient dans toutes les parties de l'Europe de l'huile de crapaud, surtout de l'huile de scorpion, et le fameux contre-poison connu sous le nom de « mithridate », qu'ils composaient au moyen de soixante-dix drogues diverses. Mais l'industrie médicale des gens du Zillerthal a presque complétement cessé ; de nos jours, ils font pour la plupart leur petit « tour du monde » comme chanteurs ou comme marchands de tapis ou de gants. Dans certains villages, qui ont une spécialité de trafic assez lucrative, il ne reste en hiver que des femmes, des enfants et des vieillards. Les grands hôtels, les riches villas qui s'élèvent dans les villages de mainte vallée sauvage, et qui appartiennent à des natifs enrichis, témoignent de l'importance économique du mouvement d'émigration.

Sauf dans le riche Tirol italien, qui ne le cède guère à la féconde Lombardie par l'abondance et la variété de ses produits, et dans le fond des vallées de l'Inn, de la Drave et de leurs affluents, l'exploitation du sol doit se borner à une agriculture primitive et au soin des pâturages. Mais les indigènes savent en maints endroits accroître leurs petits revenus par la fabrication de divers objets qu'ils expédient sur les marchés lointains. C'est ainsi que les hommes de la vallée « ladine » de Gardena ou Gröden, au nord du massif de la Marmolata, travaillent sans exception à sculpter des bonshommes, des poupées de bois, des joujoux, des ornements de toute espèce.

[1] M. Wallmann, *Mittheilungen des Œsterreichischen Alpen-Vereins*, 1864.

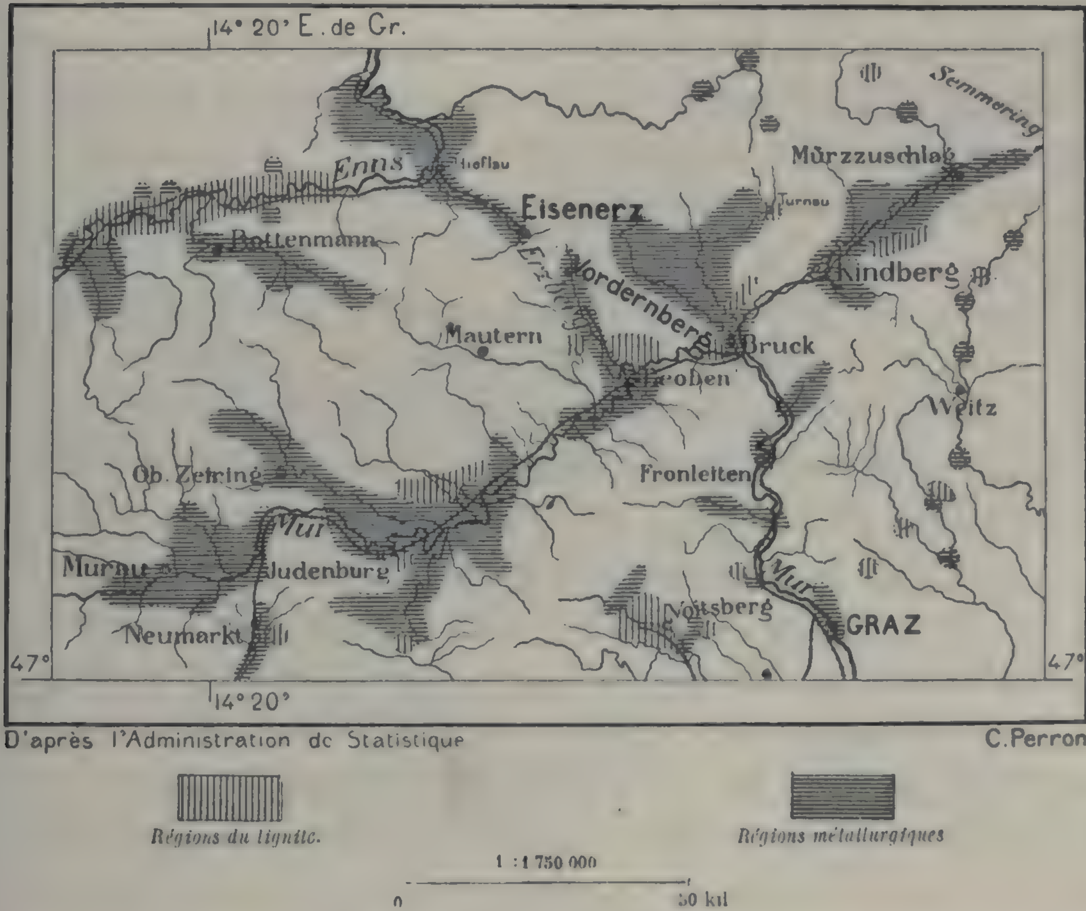
Leur industrie est tellement active qu'ils ont presque complétement détruit dans les montagnes environnantes l'espèce de pin qui sert au travail de sculpture et qu'ils sont maintenant obligés de l'importer à grands frais de l'étranger. Tandis que les hommes façonnent le bois, les femmes s'occupent surtout à broder des dentelles grossières.

L'industrie minière n'a plus de nos jours qu'une faible importance dans le Tirol, mais dans les autres provinces des Alpes autrichiennes elle est fort considérable, grâce à la richesse des veines et des couches de minéraux divers qui pénètrent la masse des rochers. De l'ouest à l'est, les montagnes deviennent de plus en plus productives. Le Tirol est déjà très riche, sinon par l'abondance, du moins par la variété des gisements, exploités jusqu'à la limite de la région des glaciers; mais, en écartant leurs chaînes vers le nord-est et le sud-est, les Alpes révèlent un plus grand nombre de trésors miniers aux plans de contact de leurs roches diverses. Le pays de Salzbourg a les puissantes assises de sel gemme auxquelles il doit son nom, et ses mines de cuivre donnent à elles seules près des deux tiers de la production totale de l'Autriche; la Carinthie a ses mines de plomb, de zinc, de fer, de cuivre; la Styrie possède du sel, du fer, des lignites. L'exploitation des métaux dits nobles avait autrefois une importance très considérable, surtout dans le Tirol. Au commencement du seizième siècle, les mines d'argent de Schwaz, près de la jonction des vallées de l'Inn et du Zill, fournissaient une grande quantité de métal, et faisaient des souverains du Tirol « les princes les plus riches en monnoie »; ils occupaient environ trente mille mineurs. Les énormes déblais que l'on voit dans la haute vallée de Rauris, à plus de 2000 mètres d'altitude, prouvent aussi que cette région des Hohe Tauern était activement fouillée; les mines d'or de Fleursz, près du Gross Glockner, étaient exploitées en hiver et en été jusqu'à 2792 mètres. Récemment encore on tirait de ces mines de 10 à 15 kilogrammes d'or par an; mais en 1876 elles ont été définitivement abandonnées.

Les excavations les plus importantes de la contrée ont maintenant pour objet la recherche du sel et du fer. Hall, dans le Tirol, Hallein dans le territoire de Salzbourg, Hallstatt dans le Salzkammergut, toutes villes dont le nom même, où se trouve un vieux mot ayant le sens de « sel », indique l'ancienneté comme lieux de salines, continuent de fournir en abondance leurs produits cristallisés. Les montagnes salifères, perforées par les mineurs depuis un temps immémorial, offrent le plus étrange labyrinthe de salles, de galeries, d'étages superposés, d'où l'eau saturée de sel descend dans les usines par des conduits longs de plusieurs lieues. Un des monts que l'on a le plus soigneusement explorés, le Dürrenberg de Hallein, dont les racines

occidentales appartiennent à la Bavière, a déjà livré aux mineurs, pendant les six derniers siècles, une masse saline de 10 millions de tonnes, et pourtant ces gisements ne sont que peu de chose en comparaison de ceux que les géologues ont mesurés approximativement dans les districts d'Ischl et d'Aussee[1]. Quant aux gisements de fer, ils sont énormes, surtout en Styrie et en Carinthie ; la montagne d'Erzberg, près du bourg d'Eisenerz, fouillée en carrière pendant l'été, excavée pendant l'hiver en galeries de mine, aux

N° 58. — RÉGION MINIÈRE D'EISENERZ ET DE VORDERNBERG.



parois toutes fleuries de cristallisations brillantes, fournit à elle seule 200,000 tonnes de minerai par an[2], et si l'exploitation continue de la même manière pendant dix siècles, les gisements ne seront pas encore

[1] Production du sel dans les Alpes autrichiennes en 1870 :

Tirol	22,500 tonnes.
Salzbourg	15,000 »
Haute-Autriche (Salzkammergut)	60,000 »
Styrie	14,000 »
	111,500 tonnes.

[2] Production du fer dans les Alpes autrichiennes :

	Production du minerai de fer en 1871.	Fabrication du fer (fonte, fer, acier) en 1870.
Tirol	8,800 tonnes.	2,300 tonnes.
Salzbourg	6,000 »	5,000 »
Carinthie	167,000 »	102,000 »
Styrie	376,000 »	217,000 »

épuisés. Malheureusement, ces contrées des Alpes, si riches en excellent minerai de fer et qui de plus ont des mines de cuivre, de zinc, de plomb, sont mal pourvues de combustible fossile; elles n'ont que des lignites et de la tourbe, et par conséquent l'industrie manufacturière n'a pu y faire de progrès comparables à ceux de la Bohême. Cependant la Styrie est l'une des régions des Alpes autrichiennes où les usines s'élèvent en plus grand nombre. L'autre région est le Vorarlberg, qui par ses filatures de coton et d'autres manufactures du même genre appartient au groupe industriel dont le centre est la ville suisse de Saint-Gall. Quant à la Styrie, elle fabrique surtout les fers, les aciers, les objets de quincaillerie commune, les machines de toute espèce. Ce travail des usines, et bien plus encore l'étendue considérable des plaines faciles à cultiver, ont donné à la Styrie une population beaucoup plus dense que celle des autres provinces des montagnes[1].

Le rempart des Alpes du Tirol et de la Carinthie resta longtemps, comme les montagnes de la Suisse, bien difficile à franchir ; de loin en loin seulement s'ouvraient les sentiers qui permettaient aux marchands et aux guerriers de passer de l'un à l'autre versant. Au commencement du siècle, il n'existait encore d'Autriche en Italie que deux routes directes à peu près carrossables, celle du Semmering à l'est de la chaîne, celle du Brenner entre la vallée de l'Inn et celle de l'Adige. L'ancienne voie romaine qui franchissait les montagnes des Taurisques appelées de nos jours Radstädter Tauern, ne faisait communiquer les plaines du Danube avec l'Italie que par le long détour du col de Pontebba et d'Aquilée. Plusieurs bornes milliaires de cette route existent encore, les unes conservées comme monuments à côté du chemin, les autres placées dans le musée de Salzbourg. De nos jours tous les passages fréquentés par les Romains ont leur route de voitures, et les ingénieurs se sont même attaqués aux échancrures de la crête qui s'ouvrent dans la zone des neiges persistantes. Sur les frontières de la Suisse, entre les pics mêmes du massif de l'Orteler, ils ont tracé la route dite du Stelvio, *Stilfserjoch*, la plus élevée de l'Europe entière. Il est vrai que cette voie transalpine, construite par ordre du gou-

[1] Population des Alpes autrichiennes, sans le Salzkammergut :

	Superficie.	Population au 31 déc. 1880.	Popul. kilom.
Salzbourg.	7,154 kil. carrés.	163,570 hab	23 hab.
Carinthie	10,328 »	348,730 »	34 »
Styrie	22,355 »	1,213,597 »	54 »
Tirol et Vorarlberg .	29,293 »	912,549 »	31 »
	69,130 kil. carrés.	2,638,446 hab.	38 hab.

vernement de Vienne, avait pour but, non de rapprocher les peuples, mais seulement les armées. C'était surtout une route stratégique, allongée comme un bras vers Milan pour la retenir captive de l'Autriche; les régiments descendus dans la vallée de l'Adige, soit par le passage du Brenner, soit par le seuil de la Malser Haide, pouvaient à la fois marcher sur Milan par le Stelvio et la Valteline, sur Brescia par le Tonale, sur Vérone par les bords de l'Adige. Depuis que la Lombardie est revenue à la patrie italienne, la route du Stelvio, mal entretenue, rarement utilisée, est menacée



KLAUSEN. — VUE PRISE DE LA ROUTE DU BRENNER.
Dessin de Benoist, d'après une photographie de M. Lamy.

de s'effondrer sous les éboulis et les avalanches. On parle de la remplacer par une autre route qui passerait plus à l'ouest dans la vallée suisse de Münster.

Les deux chemins carrossables du Semmering et du Brenner sont bien déchus de leur importance relative depuis que deux lignes de fer utilisent les mêmes passages. La voie ferrée du Semmering, la première qui ait franchi le mur des Alpes, n'atteint que 881 mètres d'altitude; mais à l'époque où elle fut commencée, c'était une véritable merveille de l'industrie humaine, et ses viaducs, ses galeries, ses courbes rapides, tracées au milieu des roches, des vallons, des forêts, en font toujours un des

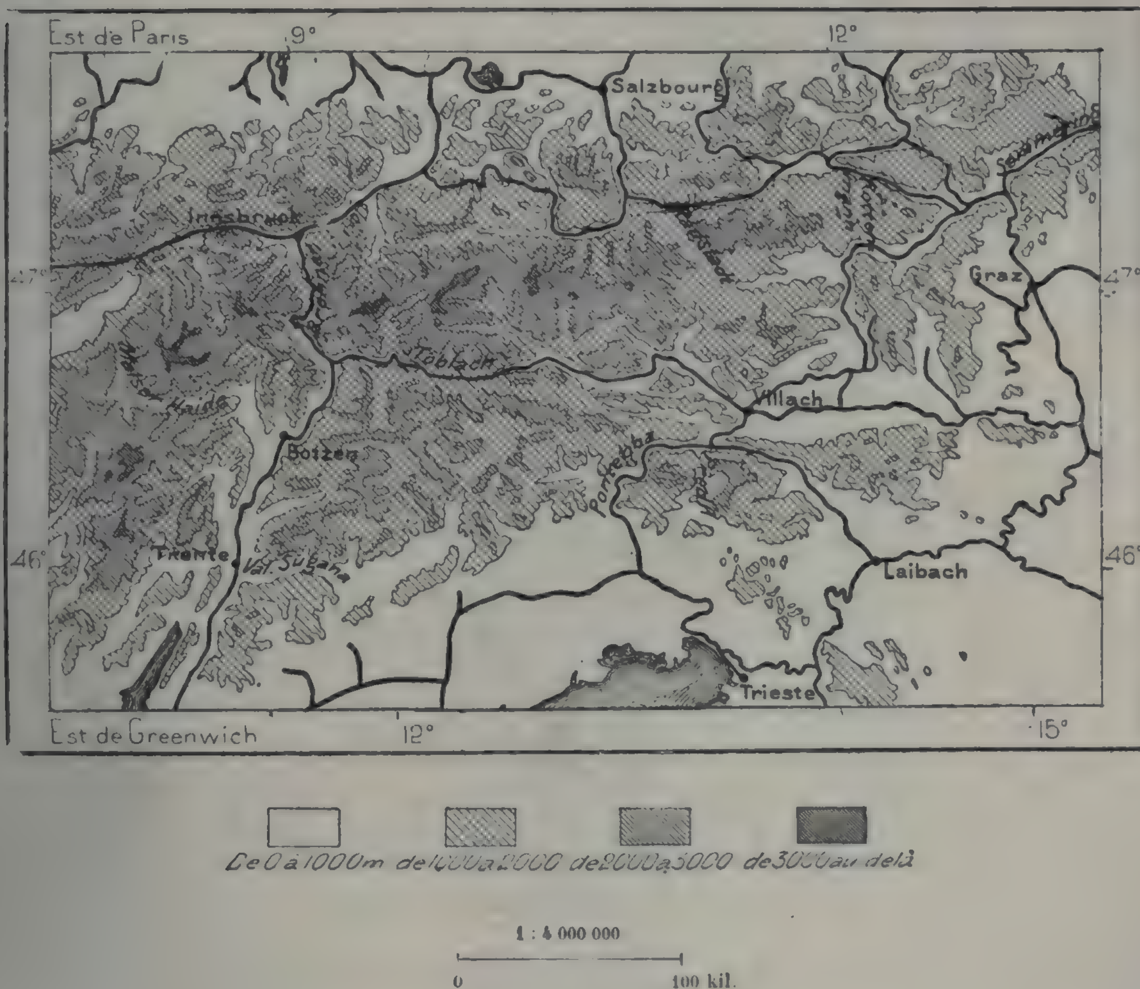
travaux d'art les plus curieux à visiter. Depuis 1854, année pendant laquelle les premières locomotives gravirent les escarpements du Semmering, l'audace de l'homme s'est grandement accrue, et l'on a pu songer à poser les rails entre les plus hauts massifs neigeux des Alpes autrichiennes, dans la dépression du Brenner, ouverte comme une porte entre l'Allemagne et l'Italie. Le chemin de fer du Brenner, plus élevé de 486 mètres que celui du Semmering (1367^m d'altitude) et pourtant beaucoup plus simple de construction, a l'avantage de ne pas avoir à franchir successivement plusieurs chaînes divergentes comme la voie ferrée de Vienne à Trieste; il s'élève uniformément sur le versant septentrional pour redescendre vers l'Italie en suivant le cours de l'Eisack et de l'Adige par la « cluse » (*klause* ou *chiusa*) de Brixen. La voie du Brenner est une des grandes artères commerciales de l'Europe. On pourrait la comparer à un détroit de communication entre deux océans : au nord, les chemins de fer de l'Allemagne, au sud ceux de l'Italie lui apportent de toutes parts un flot de voyageurs et des amas de marchandises grossissant chaque année. Mais tôt ou tard, en Autriche même, d'autres voies ferrées, non encore construites, prendront une part de cet énorme trafic. Déjà la nouvelle ligne de rails que l'on a tracée de la vallée de la Drave au golfe Adriatique par le seuil de Pontebba détourne une partie considérable du mouvement des voyageurs et des marchandises qui se portait de Vienne à Trieste : aussi la grande cité de l'Adriatique avait-elle réussi pendant de longues années à retarder la construction de cette voie; l'Autriche ne s'est décidée à faire sa part de la besogne que longtemps après avoir vu l'Italie se mettre à l'œuvre. Le passage de Pontebba, abrégeant de 137 kilomètres, c'est-à-dire de plusieurs heures, la distance de Vienne à Rome, permet au trafic direct entre l'Autriche centrale et l'Italie d'éviter le circuit oriental par Trieste.

Ainsi, les Alpes autrichiennes sont déjà traversées du nord au sud sur trois points de leur parcours, mais, grâce à la disposition des chaînes alpines en rangées parallèles ou divergentes dans la direction de l'ouest à l'est, on a pu s'occuper aussi de construire des chemins de fer, même sans longs tunnels et sans grands travaux d'art, dans les dépressions longitudinales qui s'ouvrent d'une extrémité à l'autre du système oriental des Alpes. Les trois routes du Semmering, de Pontebba, du Brenner, sont reliées l'une à l'autre par un chemin de fer qui parcourt la haute vallée de la Drave et le Pusterthal, entre les Tauern et les Alpes dolomitiques. Au nord de la chaîne des Tauern une autre voie ferrée réunit également les trois grands chemins de fer transversaux des Alpes en utilisant la dépression profonde qui limite au sud les massifs calcaires. A l'ouest de la vallée de l'Inn, on a commencé

en 1880 la construction d'une voie de communication fort importante, celle qui doit rattacher directement le réseau de l'Autriche à celui de la Suisse et de la France méridionale. Cette voie passe sous le rempart de l'Arlberg par un tunnel de 10,270 mètres de long, percé à l'altitude de 1310 mètres. Ce long souterrain a été foré en moins de trois ans et demi ; aucun autre travail de ce genre n'a été achevé dans un aussi court laps de temps.

Ce chemin de fer n'a point d'importance stratégique; la Suisse, État

N° 39. — CHEMINS DE FER DES ALPES AUTRICHIENNES.



neutre, ne menace point le territoire du Vorarlberg qui se trouve dans son domaine géographique, et du côté de l'Allemagne toute fortification serait inutile. C'est dans une autre région des Alpes, sur le versant italien, que sont les grands travaux de défense. En laissant ouvrir les montagnes par des voies ferrées, le gouvernement autrichien a pris d'autant plus à cœur de les fermer au besoin par des murs et des bastions ajoutés à ceux que la nature elle-même a construits. Même avant d'avoir perdu le formidable quadrilatère de forteresses qui défendait contre l'Italie l'accès de la vallée de l'Adige, l'Autriche a dû songer à rendre absolument inabordables à des envahisseurs tous les défilés des Alpes, et cette œuvre, le génie

militaire paraît l'avoir accomplie. Sur toute la frontière, les chemins de fer, les routes, les sentiers les plus âpres sont garnis d'ouvrages de défense, et naturellement la forteresse principale se trouve au point de convergence du passage du Brenner et de celui du Pusterthal. En cet endroit, qui est le point de bifurcation des grandes voies ouvertes par les torrents à travers les montagnes et où viennent se joindre les deux branches maîtresses du réseau des chemins de fer alpins, s'élèvent la Franzensfeste et d'autres forts, dont le voyageur voit se succéder sur les rochers les longues murailles percées d'embrasures[1].

La situation nécessaire des grandes villes des Alpes, comme celle des forteresses de défense, était nettement indiquée par la nature. A moins de circonstances tout exceptionnelles ayant leur origine dans la violence ou le caprice des souverains, la principale cité de la zone montagneuse devait se trouver en dehors des grands massifs, dans une des régions les plus favorisées par l'étendue et la fertilité des plaines, et sur l'une des routes maîtresses qui font communiquer la capitale de l'empire avec la mer. En effet Graz, capitale de la Styrie, la seule grande ville de toutes les Alpes autrichiennes, est située à l'est des hautes montagnes, à l'endroit où la Mur commence à serpenter dans les plaines, et presque à moitié chemin de la route et du chemin de fer qui réunissent Vienne et le port de Trieste, sur l'Adriatique. En outre, elle est dans le voisinage de mines diverses, ce qui a permis à son industrie de se développer largement et de faire appel, pour le peuplement de la ville, aux campagnes des alentours. D'ailleurs Graz, d'origine slave, ainsi que son nom l'indique, est une ville agréable : les anciennes fortifications ont été rasées et remplacées par de belles promenades de largeur inégale, qui vont rejoindre un grand jardin public (*Stadtpark*), à la base d'un coteau pittoresque où s'élevait jadis la citadelle. De la terrasse supérieure on voit à ses pieds toute l'ancienne ville réunie par quatre ponts aux quartiers de la rive gauche et séparée des faubourgs par un hémicycle de pelouses et de grands arbres : la rivière, rétrécie dans son passage entre les quais, s'élargit au dehors de la ville en serpentant dans les campagnes entre les rideaux de peupliers ; partout l'horizon est limité par de belles montagnes boisées, où sont les châteaux, les villas, les ermitages visités

[1] Hauteur des passages des Alpes autrichiennes :

Routes de voitures :		Chemins de fer :	
Stelvio	2,791 mètres.	Col de Pontebba.	800 mètres.
Malser Haide.	1,516 »	Brenner.	1,567 »
Arlberg	1,797 »	Semmering	881 »
Radstädter Tauern.	1,738 »	Toblacherfeld (Pusterthal). . .	1,205 »
Tauern de Rottenmann . . .	1,251 »	Arlberg.	1,310 »



GRAZ. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Volkmann.

par les promeneurs pendant la saison d'été. Un grand nombre de fonctionnaires autrichiens, qu'attirait jadis le bas prix des denrées, ont choisi Graz pour y passer leurs années de retraite; les hommes studieux y trouvent aussi les avantages que procurent les bibliothèques et les collections diverses du Joanneum, de l'Université, de l'Institut physiologique.

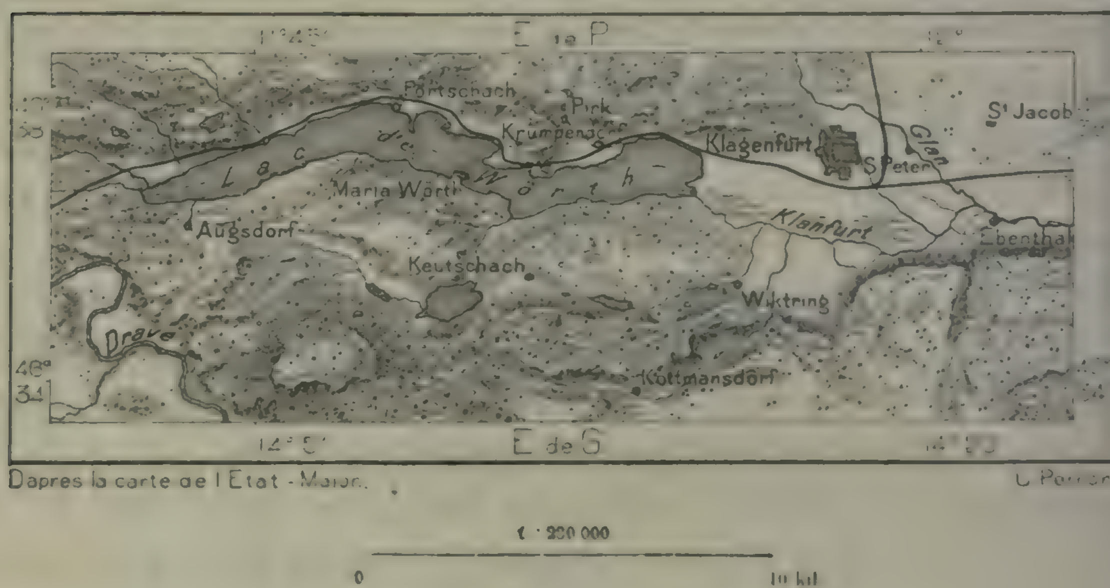
A l'exception de Graz et de Marburg, où le chemin de fer de Trieste traverse la Drave et d'où se détache la voir ferrée de la Carinthie et du Pusterthal par Villach, la Styrie n'a que de petites villes et des bourgades. Près de la Carniole, Cilli est l'ancienne Celleia, dont on trouve des vestiges sur plusieurs kilomètres d'étendue; dans le bassin supérieur de la Mur, Bruck, une des villes les plus jolies, les mieux situées de l'Autriche, est le lieu de bifurcation des deux lignes de fer de Trieste et de Pontebba; Leoben est une ville minière, devenue fameuse par les préliminaires de la paix de Campo Formio, signée en 1797; Vordernberg est connu dans le monde commercial par ses fontes, pour lesquelles on emploie le minerai de l'Erzberg; Eisenerz travaille le minerai des couches plus basses du même massif ferrugineux; Rottenmann est une autre ville de forges, près de laquelle est le célèbre couvent d'Admont (*ad montes*), dont la riche bibliothèque, formée des livres les plus précieux, fut sauvée à grand'peine lors de l'incendie de 1865; Aussee, entre deux lacs de la haute Traun, est une des villes d'eaux salines les plus fréquentées en été par les Viennois. Judenburg (Château des Juifs) est ainsi nommé peut-être par un jeu de mots involontaire, car c'est l'ancien Idunum; néanmoins l'histoire parle d'un massacre de Juifs qu'on y fit jadis, et des statuettes, des images nombreuses suspendues aux maisons rappellent cette tuerie, que les habitants considéraient naguère comme le titre de gloire de leur joli bourg, tout rose et blanc malgré sa vieille enceinte, fort bien placé sur une butte gazonnée, entre deux montagnes couvertes de bois.

En Carinthie, il n'y a de ville proprement dite que la capitale, Klagenfurt, située dans le voisinage de la Drave et du lac de Wörth, avec lequel elle communique par un canal navigable. L'ancien chef-lieu, Saint-Veit, entouré de vieux châteaux qui se montrent çà et là sur les promontoires, est une simple bourgade enrichie par le commerce des fers ; Feldkirchen est un grand village, Bleiberg est le dépôt des mines de plomb de la contrée: Hüttenberg, au pied d'un autre « Erzberg » à peine moins riche en minerai de fer que celui de la Styrie, est un groupe d'usines métallurgiques ; Villach, à la bifurcation du chemin de fer de l'Italie par le seuil de Pontebba, est une importante station dans le réseau commercial de l'Europe. Villach est

la ville des Alpes la plus occidentale que les Turcs aient assaillie pendant leurs incursions du quinzième siècle.

Après Graz et Innsbruck, la cité la plus populeuse des Alpes autrichiennes est Salzbourg : c'est aussi la plus originale et l'une des plus jolies de tous les pays allemands. L'antique Juvavum, encore riche en antiquités romaines, occupe une très belle position géographique sur la Salzach, à l'entrée de cette rivière dans la grande plaine bavaroise, près du confluent de la Saalach ; toutes les routes doivent y converger pour entrer par la cluse de Hallein dans la dépression longitudinale des Alpes que forment le Pinzgau ou vallée supérieure de la Salzach et la haute vallée de l'Enns. Mais c'est par le charme

N° 60. — KLAGENFURT ET LE LAC DE WÖRTH.



du site que Salzbourg se distingue surtout parmi les villes de l'Allemagne. Elle emplit un étroit bassin entouré de tous les côtés par des rochers et des coteaux, que hérissent des murailles, des tours, des clochers, apparaissant au milieu du feuillage des grands arbres. Ces hauteurs pittoresques, entre lesquelles la ville se trouve enfermée, sont d'énormes blocs de conglomérat percés en maints endroits de grottes artificielles servant de maisons, de chapelles, de voûtes sépulcrales. Un souterrain, dont le haut porche d'entrée, avec ses murailles taillées verticalement dans le roc et les arbres inclinés sur le fronton, est d'apparence babylonienne, traverse une de ces collines pour rejoindre la ville à la plaine extérieure, car les buttes de Salzbourg sont isolées au milieu de la campagne comme des îles dans un lac, et les escarpements des Alpes ne commencent qu'à la distance de plusieurs kilomètres à l'ouest et au sud. Ville archiépiscopale, dont le prélat fut longtemps l'un des princes de l'Église les plus puissants, Salzbourg mérita

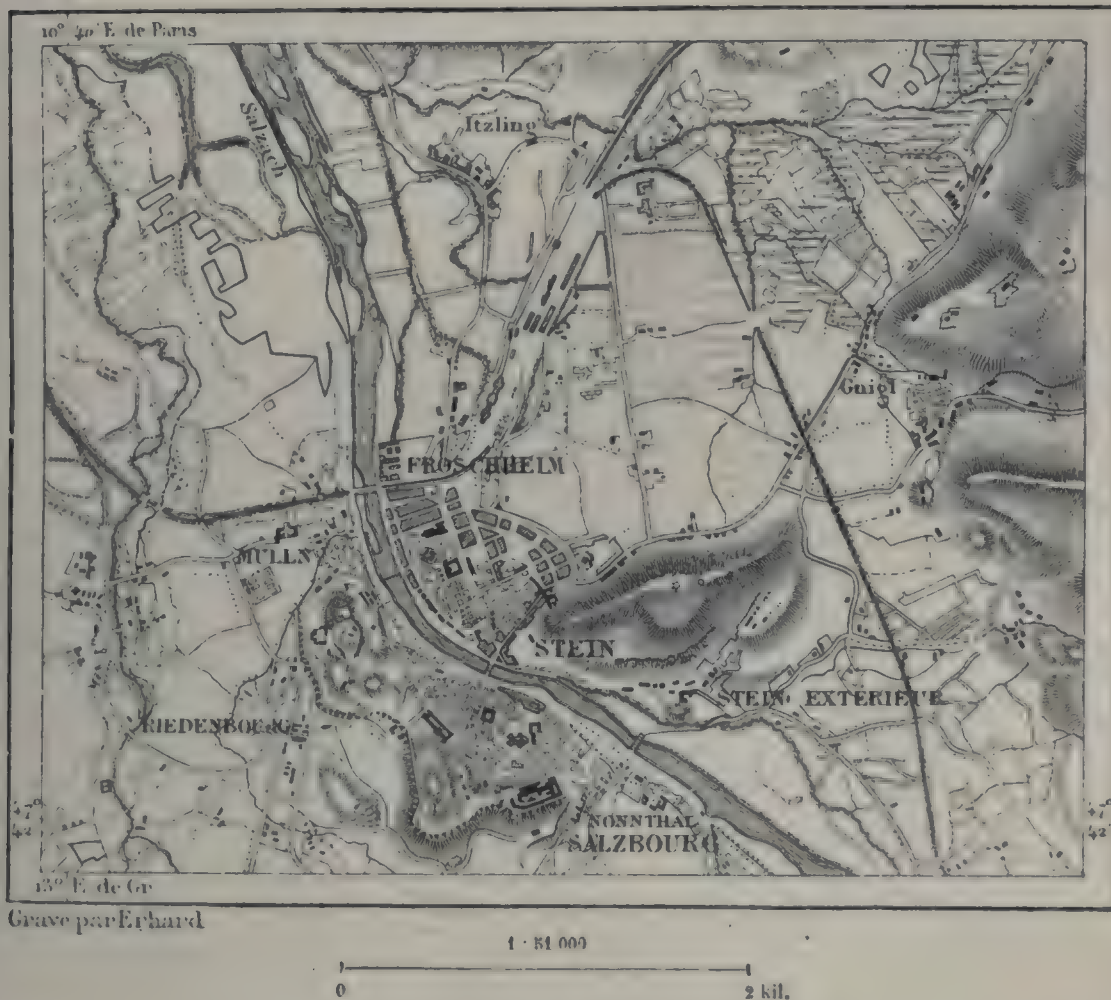


SALZBOURG. — VUE PRISE DU KAPUZINERBERG

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Baldi et Würthle.

par sa population ecclésiastique le nom de « Rome allemande »; elle est remplie de monuments religieux, unis les uns aux autres par des portes et des arcades décorées de fresques, et garde encore dans maint quartier un aspect de couvent. Mais on y trouve d'autres souvenirs que ceux de l'ancienne puissance des prélats : c'est là que naquit Mozart, et sur la plus belle place une statue de bronze rappelle le grand artiste. En outre, Salzbourg a les sites merveilleux des environs : c'est l'un des principaux lieux de rendez-

N° 61. — SALZBOURG.



vous pour les visiteurs des Alpes. Les plus beaux lacs sont dans ses alentours immédiats; à une petite distance au sud se voient les curieuses salines de Hallein et les défilés pittoresques de la Salzach; enfin Salzbourg est le point de départ des baigneurs qui se rendent aux eaux de Gastein (Wildbad Gastein), dans l'âpre vallée de l'Ache, où le massif de l'Ankogel verse ses torrents. Gastein est un de ces lieux de plaisance où les souverains, se promenant sous les ombrages, décident de la paix ou de la guerre.

Innsbruck, la capitale du Tirol, un peu plus grande que Salzbourg, est aussi mieux située encore pour le commerce, dans la plaine maîtresse de l'Inn, à la jonction de deux autres vallées et au pied de la montée du Bren-

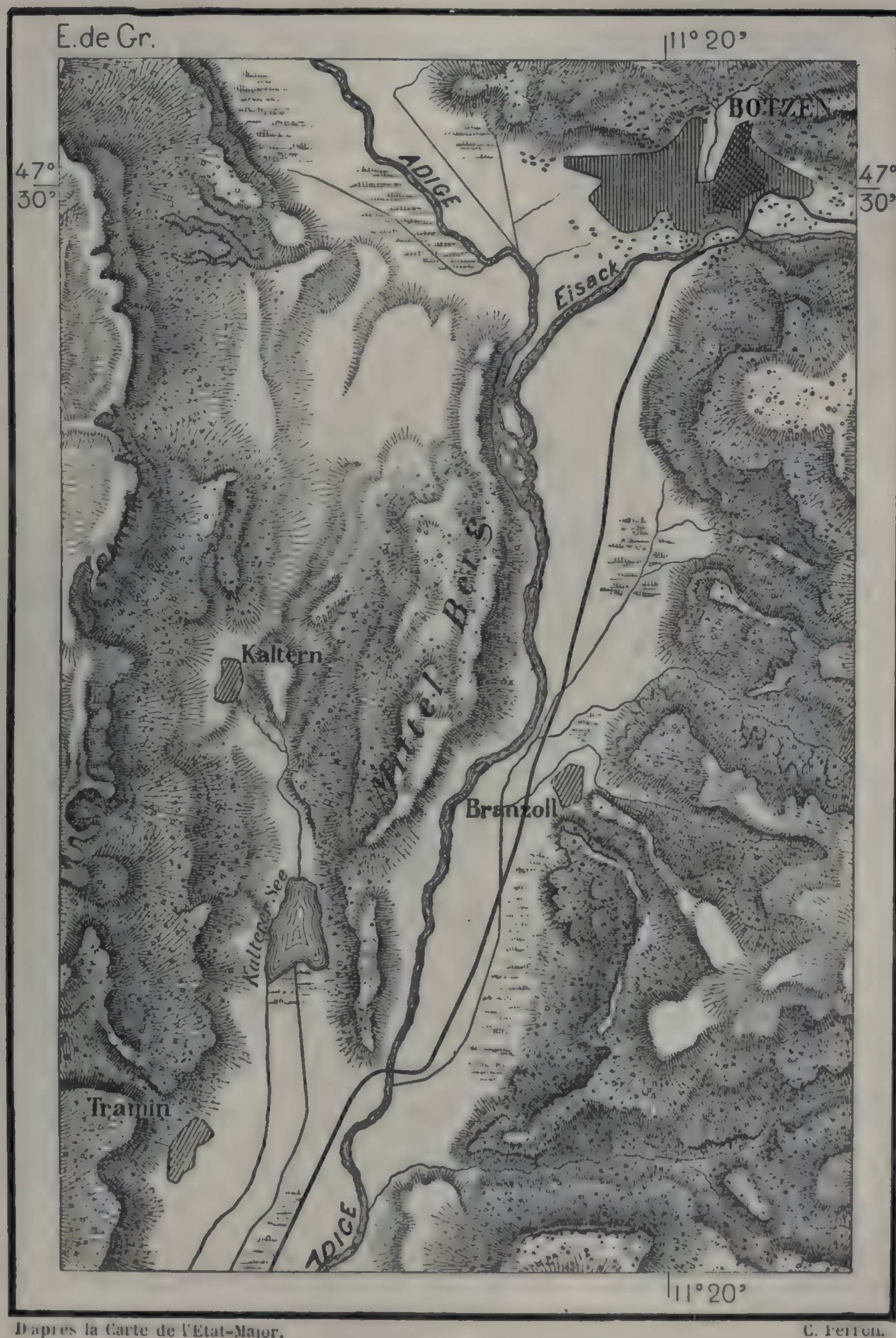
ner, sur le chemin de fer qui rattache l'Allemagne centrale à l'Italie. La ville tirolienne, aux maisons ornées de fenêtres en encorbellement et toutes bariolées de rose, de vert, de jaune, de bleu, est dans un admirable site, au bord d'un fleuve que traversent deux ponts toujours frémissants sous l'effort de l'eau rapide, au milieu d'une large vallée fertile, bien arrosée, dominée au nord par les âpres escarpements du Solstein : une de ses églises possède un des monuments artistiques les plus précieux de l'Allemagne, le tombeau de Maximilien Ier, décoré de bas-reliefs, entouré de statues de bronze : c'est l'une des grandes œuvres de la Renaissance. Dans l'université d'Innsbruck quelques cours se donnent en italien.

Sur le versant septentrional des Alpes, le Tirol n'a d'autres villes, après Innsbruck, que Hall, enrichie par les salines, Schwaz, jadis fameuse par ses mines d'argent, et Kufstein, dont la forteresse, devenue prison d'État, a souvent enfermé les vaillants défenseurs des causes vaincues. Les villes sont plus nombreuses et plus animées sur le versant du midi tourné vers l'Italie. Brixen est la station près de laquelle se rejoignent les chemins de fer du Brenner et du Pusterthal. Botzen, le Bolzano des Italiens, est située non loin du confluent de l'Eisack et de l'Adige, dans un bassin qu'entourent des montagnes aux sites les plus variés. Trente est une cité complétement italienne, presque aussi populeuse qu'Innsbruck, et fort remarquable par ses vieux édifices, parmi lesquels les habitants montrent surtout l'église qui fut le siège du fameux concile, de 1545 à 1563, et où se voit un tableau comprenant les portraits des 378 prélats assemblés ; Trente est le point de départ d'une route fort importante qui se dirige vers les campagnes du Vénitien par la ville de Levico, aux fameux vignobles, aux sources thermales très efficaces, riches en arsenic, et par le val Sugana, qu'arrose la Brenta. Roveredo, en italien Rovereto, ainsi nommée des bois de chênes qui l'entouraient jadis, fait un grand commerce de soies grèges. Ala, ville frontière, était jadis fameuse par l'industrie du velours qu'y avaient introduite des ouvriers génois au dix-septième siècle. Meran, l'ancienne capitale du Tirol, dans le haut bassin de l'Adige, est un de ces lieux de guérison où se rencontrent des étrangers de toutes les parties du monde : le climat y est en effet plus doux et plus égal que dans les autres villes du Tirol, grâce à sa bonne exposition au soleil du midi et à l'abri que lui procurent au nord les pentes du Küchelberg, portant le village et l'antique château de Tirol[1] ; cependant la charmante ville de Riva, au bord du lac de

[1] Moyenne de la température annuelle	à Roveredo :	11°,9	à Meran :	11°,7
» » de juillet	»	20°,6	»	19°,8
» » de janvier	»	— 0°,4	»	0°,3

Garde, jouit d'un climat déjà beaucoup plus doux; la végétation y est plus méridionale, et de ses jardins on voit la magnifique étendue des eaux bleues.

N° 62. — BOTZEN.



D'après la Carte de l'État-Major. C. Perron.

1 : 150.000.

1 — 5 kil

Le Vorarlberg, dans la vallée du Rhin, n'a que des villages et de petites villes; Bludenz et Dornbirn, bourgs de filatures et de teintureries pour les cotons, Feldkirch, Bregenz, qui est le port de l'Autriche sur le lac de Con-

stance[1]; mais ce district enferme dans ses limites tout un État dit souverain, la principauté de Liechtenstein. Ce petit pays, propriété politique d'un grand seigneur de la cour d'Autriche, a cessé de faire officiellement partie de l'Allemagne depuis la fin de la Confédération germanique. Quoique autonome, cet État de 157 kilomètres carrés, peuplé de 9120 habitants en 1880, est d'assez mince importance pour s'épargner le luxe d'une armée. Avant la bataille de Sadowa, les troupes locales se composaient de quatre-vingt-quatre hommes ; elles s'avancèrent même jusqu'à Innsbruck ; mais, revenues sans gloire, elles déposèrent les armes, et depuis cette époque on ne voit plus de soldats parader dans les rues de Vaduz, le village qui sert de capitale au petit État.

III

L'AUTRICHE DANUBIENNE

L'Autriche proprement dite comprend seulement, entre la Bavière et la Hongrie, les plaines qui bordent le cours du Danube et les premiers versants des montagnes qui vont rejoindre, au nord le Boehmerwald et le plateau morave, au sud les Alpes calcaires de Salzbourg et de la Styrie. De même que le nom de France, appliqué d'abord à une seule province, a fini par devenir celui de la Gaule entière, de même le nom d'Autriche ou « Frontière d'Orient » (Ostmark, Oesterreich), appliqué pour la première fois à une « marche » bavaroise en l'an 996, s'est étendu peu à peu à l'ensemble des contrées soumises à la maison de Habsbourg. L'Autriche primitive n'est guère que la vingtième partie de la surface de tout l'empire, mais elle occupe une position centrale sur les deux bords du Danube et possède la cité si heureusement située de Vienne, capitale de l'agglomération des États austro-hongrois. Elle se partage en deux provinces, la Haute et la Basse Autriche, appelées aussi Autriche en amont de l'Enns (*ob der Enns*) et Au-

[1] Villes principales des Alpes autrichiennes, avec l'indication de la langue parlée par la majorité des habitants, au 31 décembre 1880 :

Graz (Styrie)	97 800 hab.	Allemand.	Botzen (Tirol)	10 640 »	Allemand.
Innsbruck et faubourgs (Tirol)	29 800 »	»	Roveredo (Tirol)	8 860 »	Italien.
Salzbourg (Salzburg)	23 500 »	»	Dornbirn (Vorarlberg)	8 260 »	Allemand.
Trente (Tirol)	19 600 »	Italien.	Hall (Tirol)	5 460 »	»
Klagenfurt (Carinthie)	18 750 »	Allemand.	Villach (Carinthie)	5 400 »	»
Marburg (Styrie)	17 650 »	»	Riva (Tirol)	4 720 »	Italien.
			Levico (Tirol)	4 260 »	»
Schwaz (Tirol)	3 560 hab.	Allemand.			

triche en aval de l'Enns (*unter der Enns*), du nom de la rivière qui forme en partie leur limite commune[1].

Dans la géographie générale du continent, les deux provinces de l'Autriche ne sont autre chose qu'un sillon ouvert entre les Alpes et les montagnes de la Bohême; elles sont la partie la plus importante de la grande vallée qui du voisinage de la France mène en face de l'Asie et rejoint l'Occident à l'Orient. Le fleuve qui parcourt ce pli transversal du continent et qui, par la masse des eaux, n'a pas d'égal en Europe et dépasse même le Volga, naît modestement dans les vallons de la Forêt-Noire et ne prend son nom qu'au confluent de la Brigach et de la Brege, près de Donaueschingen. Entré dans la plaine, il accompagne les Alpes, mais de fort loin, car son cours a été repoussé vers le nord par les énormes dépôts d'alluvions que les torrents ont apportés. A Ratisbonne, il vient frapper des coteaux dont il lui faut suivre la base vers le sud-est. Uni à l'Inn, le Danube échappe aux plaines élevées de la Bavière, et pénètre dans le sillon de l'Autriche qu'on a dû régulariser par de grands travaux de déblais et des percements; puis, de plaines en défilés et de défilés en plaines, il va gagner la porte des Carpates, d'où il s'épanche dans les vastes étendues qui sont aujourd'hui la Hongrie[2]. Les deux tiers de la monarchie austro-hongroise se trouvent dans son bassin.

Dans son ensemble, le pays d'Autriche offre donc une grande unité : du côté du nord, le plateau qui sert de base au Boehmerwald se termine au-dessus du fleuve par des falaises et de hauts rivages coupés de distance en distance par de faibles ruisseaux et des rivières sans importance. Du côté du sud, au contraire, les grandes Alpes, beaucoup plus éloignées du Danube que les monts de Bohême, se ramifient en chaînons parallèles entre lesquels coulent des rivières abondantes alimentées par les neiges jusque dans le cœur de l'été. Ainsi la rive droite du fleuve présente une succession de vallées riantes laissant apercevoir dans le lointain les monts sourcilleux, noirs de forêts ou blancs de glaces.

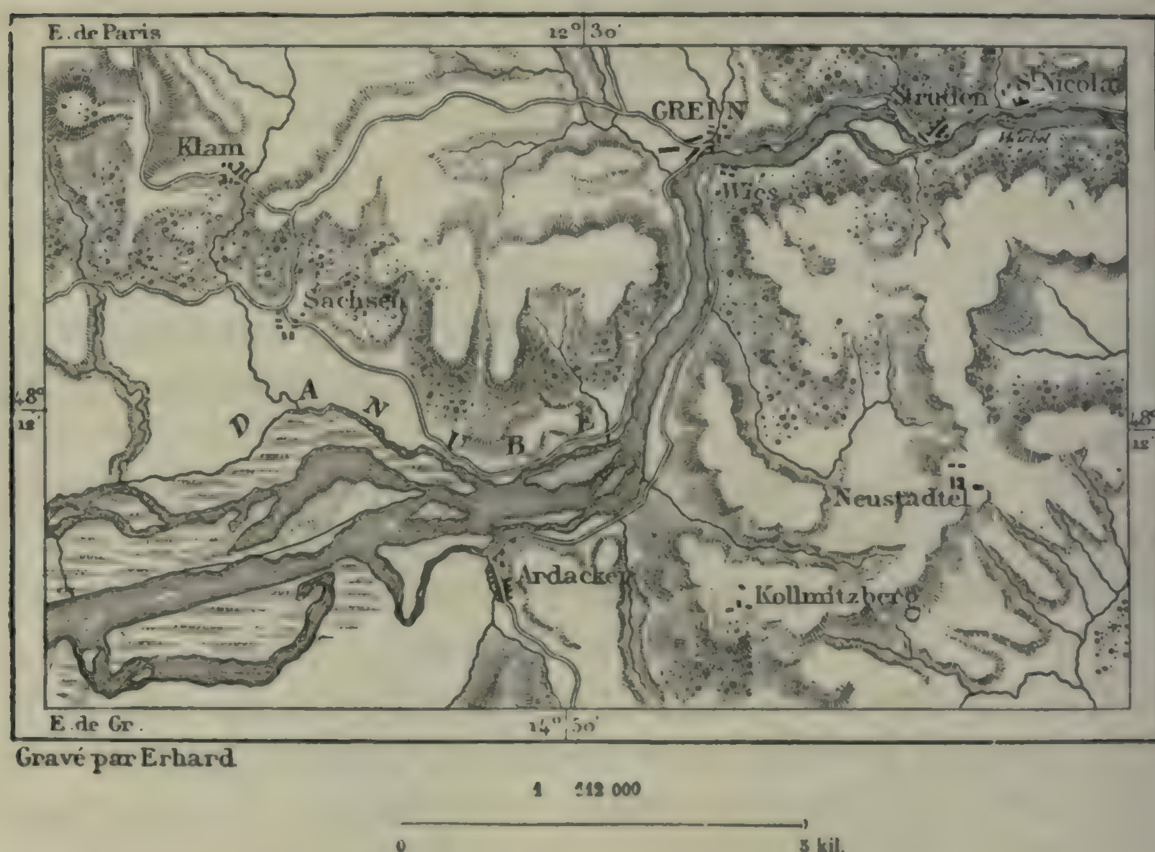
Si ce n'est peut-être entre les Alpes transylvaines et les montagnes orientales de la Serbie, le Danube n'est nulle part plus pittoresque, plus beau-

		Superficie.	Popul. au 31 décembre 1880.	Popul. kilom.
1	Basse-Autriche. . .	19 768 kil. carrés.	2 330 620 hab.	118 hab.
	Haute-Autriche. . .	11 982 »	759 620 »	63 »
	Total.	31 750 kil. carrés.	3 090 240 hab.	97 hab.

2	Altitude du Danube au confluent de la Brege et de la Brigach. .	677 mètres.
	» » à sa sortie de la Bavière.	273 »
	» » » de l'Autriche	132 »

plus varié que dans la partie de son cours qui s'étend de Linz à Vienne. Cette percée du grand fleuve est moins célèbre et moins visitée que celle du Rhin entre Bingen et Coblenz, mais dans l'ensemble elle lui est bien supérieure : les pentes y sont plus vertes, les coteaux moins uniformes d'aspect, les vallées latérales plus nombreuses. Par ses constructions diverses, ses châteaux perchés sur les pointes du roc, ses villes aux tours inégales, ses villages à demi cachés dans la verdure, l'homme ajoute à la beauté naturelle des paysages du Danube. A chaque détour, le fleuve offre un nouvel aspect. En certains endroits, il se trouve resserré au quart de sa largeur

N° 65. — LE DANUBE A GREIN.



ordinaire entre des roches escarpées, restes d'un isthme où les eaux ont lentement creusé leur canal. En aval de Grein, le Danube s'engage dans un défilé obstrué d'îlots et de pierres. Les eaux descendent en rapides, se divisent en courants furieux autour d'une île qui porte la ruine de Werfenstein ; c'est là le *Strudel*, que les toueurs du haut fleuve ne sont pas encore parvenus à vaincre. Plus bas, le fleuve se heurtait jadis contre un roc isolé, se rejetait sur la rive opposée et tourbillonnait en un vaste remous. C'était là un des passages les plus dangereux du fleuve, et les marins ne s'y hasardaient point sans avoir dit leurs prières et baisé des reliques. Sur un écueil, des inscriptions rappelaient aux bateliers les noms de ceux que la vague avait engloutis. En 1854, le roc du Haustein a été complé-

tement rasé et ses débris ont servi à remblayer les rivages; le chenal de navigation, parfaitement rectifié, n'a plus d'obstacles, et les plus frêles embarcations peuvent y gouverner sans peine. En perdant ses terreurs, le Remous (*Wirbel*) a cessé d'être l'objet des légendes populaires : on se racontait jadis que c'était un gouffre sans fond, dont les eaux, coulant par-dessous terre, allaient rejaillir en Hongrie, dans le lac de Neusiedl.

A peu de distance en amont de Krems, le vieux château ruiné de Dürrenstein, célèbre dans l'histoire de la chevalerie par l'emprisonnement de Richard Cœur de Lion, enferme d'une enceinte de murs et de tours la petite ville blottie à ses pieds. C'est près de là que le Danube, redevenu libre, sort de ses défilés, s'étale largement dans sa vallée et se divise en plusieurs bras enfermant des îles basses ou *auen*, vertes de prairies et du feuillage des saules, des peupliers et des trembles. Le lit du fleuve, ramifié à l'infini, se déroule en méandres entrecroisés, les uns navigables, les autres obstrués de bancs de sable et se perdant en marécages. D'anciens bras du Danube, délaissés au milieu des campagnes riveraines, ne sont plus que des étangs semi-annulaires bordés de roseaux, au milieu desquels les canards, les grues, les oies sauvages et surtout les mouettes s'abattent en foule. Dans ces terrains bas, difficiles à conquérir sur la nature, on pourrait se croire aux âges préhistoriques; en certains endroits, la terre et l'eau se mêlent en un chaos que le travail de l'homme n'a point essayé de faire disparaître, et les animaux sauvages se trouvent encore dans le milieu qui leur convient; les castors même, que l'on ne voit plus dans aucune autre partie de l'Allemagne, vivent toujours en assez grand nombre sur les bords de ces méandres du Danube. Toutefois la culture et l'aménagement du sol ne cessent de faire des progrès dans la vallée fluviale; nombre de bras morts ont été changés en prairies; les rives ont été fixées par des endiguements et des chemins, et peu à peu l'œuvre de régularisation qui s'accomplit donne à la nature un genre de beauté plus tranquille et non moins charmant que sa beauté primitive, sauvage et pittoresque. Les campagnes de cette plaine alluviale, au nord celles de Krems et de Stockerau, au sud celles de Tulln, sont d'une extrême fertilité. Le Mannhardtsberg, dernier promontoire du plateau morave, se montre dans l'éloignement, d'autant plus beau qu'il contraste avec de riches cultures; mais les Alpes continuent de projeter vers le nord leurs longues croupes boisées, et bientôt la chaîne du Wienerwald, terminée par le Kahlengebirge, et reparaissant au nord sous le nom de Bisamberg, vient forcer le Danube à un détour et rétrécir la plaine. De l'autre côté des promontoires, celle-ci recommence, beaucoup plus vaste, et forme sur les deux rives du fleuve un bassin fort étendu où s'amassaient jadis les

eaux du Danube, lorsque l'arète de jonction entre les Alpes et les Carpates n'avait pas encore été rompue. Vienne la Superbe, entourée de son essaim de faubourgs, est elle-même placée dans le bassin d'effondrement qui sépare les Alpes des Carpates[1], aux bords de cet ancien lac que parcourt le Danube en d'innombrables courbes entremêlées comme celles d'une tresse grossière. La partie méridionale de la plaine, quoique couverte de galets sur une grande étendue, est emplie de villes, de villages et d'usines, et presque partout elle a perdu son aspect d'ancien fond lacustre rétréci par des talus de déjection. Au nord du fleuve, vers la Morava, le district que l'on connaît sous le nom de Marchfeld gardait encore récemment, avec ses dunes errantes, ses marais et ses bruyères, l'apparence morne et solennelle de la *puszta* hongroise; mais la culture a fini par le conquérir. Pendant les guerres du moyen âge, les empereurs d'Allemagne avaient soin de maintenir cette région dans son état de solitude, afin de mieux protéger leurs « marches » ou frontières. En effet, le Marchfeld est l'un des grands champs de bataille de l'Europe. Placé dans le voisinage d'un fleuve considérable, au croisement des voies naturelles qui se dirigent vers la Bavière, la Bohême, la Silésie, aux confins mêmes de la Hongrie, c'était comme un lieu de combat désigné d'avance : dans la campagne, les villages de Wagram, d'Aspern, et jusque dans les eaux du fleuve, des îles, telles que Lobau, rappellent les sanglants conflits des armées.

Dans les plaines du Danube autrichien, comme dans les montagnes de la Styrie et de la Carinthie, la population est loin d'être aussi allemande qu'elle le paraît. Par sa langue, elle est complétement germanique; mais par son origine multiple, elle se rattache à plusieurs races. D'ailleurs les différences sautent aux yeux : la plupart des Allemands du Sud ont le caractère plus souple et plus gai, la démarche plus gracieuse, les traits plus mobiles, la forme du crâne plus ronde que les Allemands du Nord : c'est qu'en réalité ils sont fortement mélangés d'autres éléments ethniques. Aux premières lueurs de l'histoire on voit des populations non germaines habiter les bords du fleuve, et la plupart des anciens noms de lieux semblent devoir être ramenés à des radicaux celtiques[2]. Lors de la dislocation de l'Empire, la contrée du Danube moyen reçut le nom de pays des Rougiens, puis ceux de Hunnie et d'Avarie, dus aux hordes barbares qui s'y étaient

[1] Ed. Suess, *Der Boden der Stadt Wien.*

[2] Vincenz Gœhlert, *Ueber keltische Ortsnamen in Nieder-Œsterreich*, Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft, Wien, 1869.

victorieusement installées en chassant devant elles les Rougiens germaniques. En même temps de nombreuses colonies de Slaves s'emparaient peu à peu du sol et donnaient aux villes, aux montagnes, aux rivières, des noms dont la plupart subsistent encore, légèrement modifiés. Après la destruction de l'empire des Avares par Charlemagne, on ne parle plus que de Slaves et d'Allemands comme riverains du Danube autrichien ; mais les premiers avaient certainement la prépondérance numérique, car le pays tout entier portait le nom de Sclavinie ou d'Esclavonie. Quant à la puissance matérielle, c'est autre chose : réduits à la servitude, les Slaves danubiens eurent, au dixième siècle, le triste privilége, ainsi que l'établit une étymologie rapportée par Littré, de donner leur nom de peuple à tous les esclaves.

Les dévastations commises par les Hongrois eurent pour conséquence indirecte de donner aussi la suprématie du nombre à l'élément germanique, la plupart des colons qui revinrent peupler les campagnes ravagées étant surtout de souche baïovare. Des Franconiens, des Saxons et des Slaves accoururent aussi de divers côtés pour remplir les vides; mais c'est principalement des campagnes bavaroises que se fit le mouvement de colonisation. Les évêques de Passau, investis de la suzeraineté des rives du Danube, y fondèrent un grand nombre de couvents, autour desquels les moines groupèrent des chiourmes de serfs appelés de Bavière et parmi lesquels se recruta le clergé. Nulle part l'Église catholique allemande n'acquit un pouvoir plus incontesté. Les grands couvents qu'elle fit bâtir, Sanct-Florian dans le voisinage de Linz, Mölk sur un rocher granitique des bords du Danube, Klosterneuburg près de Vienne, sont des palais de dimensions étonnantes, non moins vastes que ceux des empereurs. Récemment encore, Sanct-Florian possédait sept cent quatre-vingt-sept fermes et métairies, et pourtant c'est un couvent qualifié dédaigneusement de simple « trois-quarts » ; Klosterneuburg est propriétaire d'une grande partie des environs de Vienne ; Mölk était encore plus riche, et l'on dit que des armées entières ont pu séjourner pendant des semaines dans le pays sans pouvoir vider les immenses caves de l'édifice.

Sous la domination de ces moines allemands et parmi tous ces paysans bavarois qui les entouraient, les diverses colonies slaves oublièrent peu à peu leur langue et le souvenir de leur origine. Elles n'étaient ni assez nombreuses ni assez unies pour résister à la germanisation, et nul conflit violent ne se produisit entre les races. Le mélange se fit pacifiquement, tandis qu'à une époque antérieure, c'est l'épée surtout qui avait décidé de la destinée des peuples. Le fameux Nibelungen-lied, l'épopée germanique, raconte, parmi tant d'autres combats, ceux qui se livrèrent autrefois sur les bords du Danube.

Il est à remarquer que le peuplement de la vallée danubienne s'est fait principalement sur la rive droite. En Autriche, de même que dans la Bavière orientale, toutes les cités importantes et la grande majorité des villes secondaires se sont élevées du côté méridional. Linz, Enns, Ips, Mölk, Mautern, Tulln, Klosterneuburg, Vienne, se succèdent uniformément sur la rive droite, et par suite c'est sur le même bord que se sont nouées en réseau les principales voies de communication et que s'est portée toute la vie commerciale. Ce fait paraît d'autant plus étonnant au premier abord, que la rive gauche est la mieux exposée à la douce influence du soleil et que la nature y montre en général un aspect plus grandiose à cause de l'horizon lointain des Alpes. Mais ce sont là des avantages qui ne pouvaient l'emporter sur le

N° 64. — VALLÉE SUPÉRIEURE DU DANUBE.

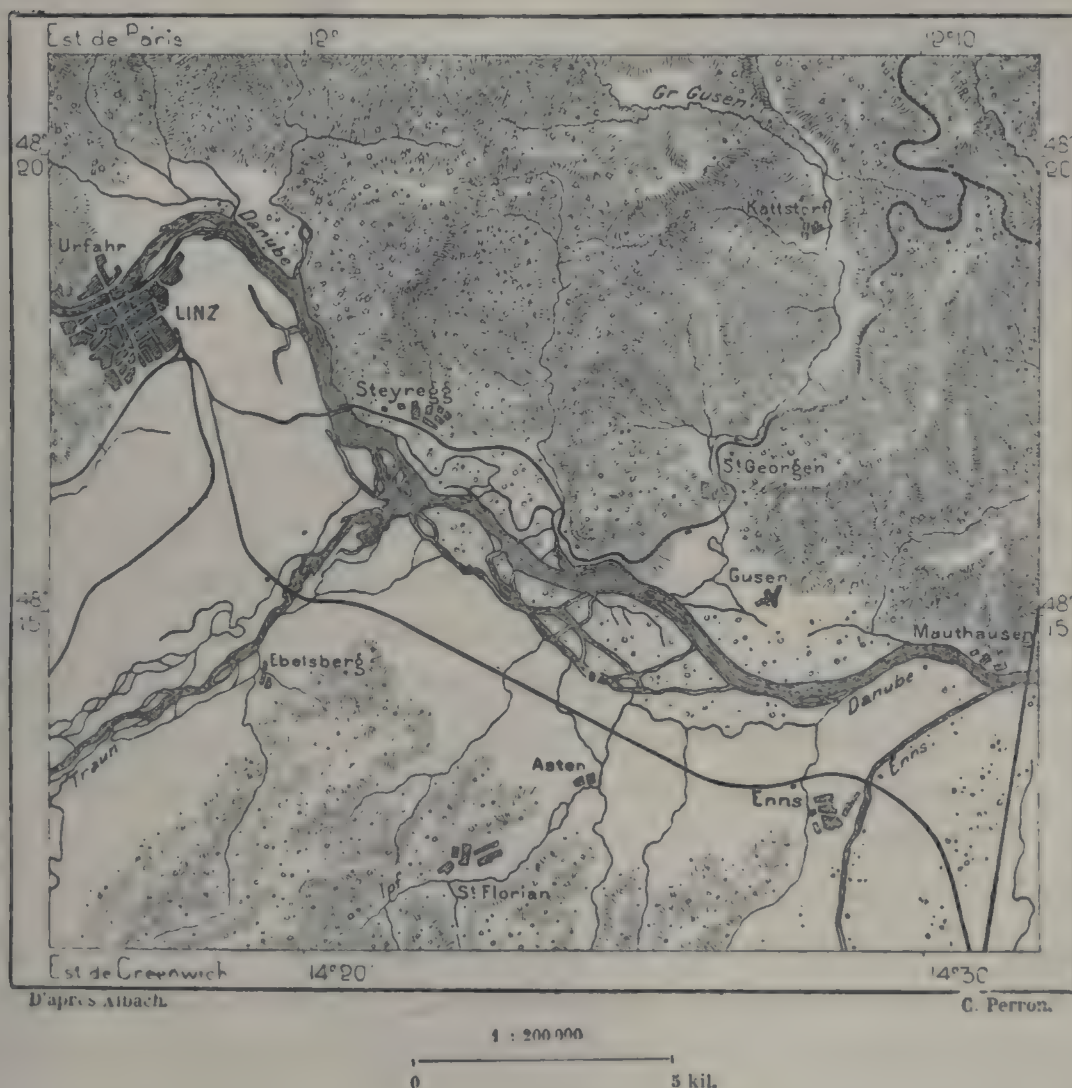


privilége qu'a la rive droite de posséder de larges et fertiles vallées entre les chaînons parallèles des montagnes et des collines de formation récente. En effet, le Danube est une frontière géologique presque parfaite dans toute la partie de son cours comprise en amont de la Basse-Autriche : il longe par sa rive gauche des roches anciennes, en Bavière les terrains jurassiques, en Autriche le granit, tandis qu'au sud s'étendent les formations miocènes ou même plus récentes encore. La zone cultivable de la rive du nord, dominée par d'âpres rochers granitiques, est trop étroite pour que la population ait pu s'y établir en groupes considérables. De ce côté, Krems est la seule ville vraiment importante, grâce au large bassin de cultures dont elle occupe l'extrémité supérieure, et précisément c'est là que la zone des terrains tertiaires commence à se développer également au nord du fleuve.

La situation de chaque ville en particulier s'explique aussi par les con-

ditions du milieu géographique. Linz, capitale de la Haute-Autriche, occupe au bord du Danube l'endroit précis où viennent aboutir la route de Salzbourg par la vallée de la Traun et celle de la Bohême par les brèches ouvertes entre le Boehmerwald et le plateau de la Moravie. La voie transversale au fleuve formée par ces deux routes est si bien indiquée, qu'on l'utilisa de tout temps et que les Allemands y construisirent leur première ligne de

N° 65. — LINZ.



D'après Albach. C. Perron.

1 : 200 000

0 5 kil.

chemin de fer. Linz, située au point de croisement de cette ligne et du Danube, est devenue ainsi l'entrepôt nécessaire des sels de Salzbourg, des bois et des autres produits de la Bohême. Avec son faubourg d'Urfahr, situé sur la rive gauche du Danube, Linz est, parmi les villes secondaires de l'Austro-Hongrie, l'une des plus populeuses et des plus commerçantes.

Vienne surtout doit être citée en exemple de l'influence qu'exerce la position géographique sur la destinée politique. A l'époque romaine, Vindobona, que l'on croit avoir été plutôt d'origine gauloise, était occupée par une légion (*legio XIII^a gemina*) et vers la fin de l'empire par une escadre

de la flotte danubienne. Elle n'avait pas autant d'importance que Lauriacum (Lorch), au confluent de l'Enns et du Danube; c'est que les Romains dominaient leurs provinces de la Pannonie par les passages du Tirol et que leur principale station militaire devait se trouver au débouché des vallées alpines que suivaient leurs armées. Toutefois une autre colonie romaine, Carnuntum, située à une faible distance en aval de Vienne, là où se trouve aujourd'hui le village de Petronell, près de Hainburg, prouve que les conquérants italiens avaient bien compris l'importance stratégique de ce bassin : c'est là qu'ils avaient établi le pont de bateaux qui leur ouvrait les routes commerciales de la Baltique. Plus tard, lorsque le golfe de Venise devint le grand chemin de l'Italie au Danube, Vienne dut aussitôt prendre rang parmi les cités puissantes. La voie naturelle qui se dirige de l'Adriatique au Danube, en passant à l'orient des grandes Alpes par la vallée de la Mur, vient s'y rencontrer avec les chemins de la mer d'Allemagne et de la Baltique, qui descendent de la Bohême et de la Silésie par les bords de la March ou Morava : c'est donc là que se trouve l'un des principaux points de croisement, sinon même le principal, de tout le continent européen. A cet avantage purement géographique se joignait aussi jadis, pour Vienne, celui d'être située aux portes mêmes de l'Orient, qui commençait aux premiers camps des Turcs, souvent bien avancés sur le territoire hongrois. Vienne était donc de ce côté le boulevard avancé de l'Allemagne et de toute l'Europe occidentale; de même que, dans le corps humain, les organes augmentent graduellement en force par le travail qu'on leur impose, de même, dans le grand organisme de l'Europe, la vie ne pouvait manquer de se porter vers la cité chargée d'opérer ses échanges de toute nature avec le monde oriental. Il est vrai que pendant les périodes de luttes et d'incursions les marchés intermédiaires du commerce avec l'Orient devaient se reporter plus en amont, vers Enns, Passau, surtout vers Ratisbonne; mais avec le retour de la paix le trafic redescendait à Vienne. Les dangers que cette ville eut à courir de la part des Turcs menacèrent fréquemment de lui faire perdre ses avantages, mais ils en augmentèrent la gloire dans le monde occidental : Vienne devint comme une cité sacrée. C'était le principal camp de la chrétienté contre les musulmans. Les deux sièges qu'elle eut à subir, et dont elle sortit triomphante grâce à l'armée de Charles-Quint, puis à celle de Sobieski, en 1529 et en 1683, sont au nombre des grands événements de l'Europe.

Depuis que Hongrois, Valaques et Turcs sont entrés dans ce qu'il est convenu d'appeler le « concert européen », Vienne, qui n'est plus l'une des villes frontières de l'Europe civilisée, a conquis l'avantage, bien autrement

précieux, d'en être l'un des centres. Les voies de communication qui rayonnent autour de cette ville comme les rais d'une immense roue en font un des grands rendez-vous de voyage, un des principaux entrepôts de commerce; le nombre des visiteurs proprement dits dépasse 160,000 personnes par an, et le mouvement total des gares s'est élevé en 1880 à 8 millions 500,000 individus et à 4 millions et demi de tonnes. En été, la moyenne des trains qui entrent dans les gares de Vienne et qui en sortent est de 780 par jour. En outre, le Danube, voie naturelle des échanges, quoique son importance, diminuée jadis par les tarifs douaniers, le soit maintenant par la concurrence des chemins de fer, lui amène chaque année environ vingt mille embarcations, portant plus d'un demi-million de tonnes de lourdes denrées et marchandises. Et pourtant Vienne, avec sa population de onze cent mille hommes, qui la met au quatrième rang parmi les villes d'Europe, n'est qu'à l'aurore de ses destinées. Dès que Becht, ainsi qu'on nomme Vienne en Orient (Bécs en hongrois), sera rattachée à Constantinople, à l'Asie Mineure et aux Indes par un réseau de chemins de fer, dès que ses communications seront devenues faciles avec toutes les extrémités de l'Europe, elle sera incontestablement le point central du continent, et méritera le nom de *Weltstadt*, qu'on lui avait prématurément donné, comme à l'une des capitales du monde.

Vienne est non-seulement une des cités les plus importantes de l'Europe, une de celles qui s'accroissent avec le plus de rapidité; c'en est aussi l'une des plus somptueuses et des plus belles. Située sur une des petites coulées du Danube, au confluent de la Wien, et à une faible distance de la maîtresse branche du fleuve, Vienne groupe ses édifices à la base orientale de collines doucement ondulées qu'on voit se relever de croupe en croupe, jusqu'aux grandes montagnes du Wienerwald. Elle possède de fort beaux monuments, signalés de loin par leurs tours et leurs dômes; au centre même de la ville se dresse, à 138 mètres de hauteur, la flèche de la cathédrale de Saint-Etienne, une des églises ogivales les plus délicatement ouvragées de l'Europe. La somptueuse église « Votive », monument bâti dans un style néo-gothique d'une rare élégance, s'élève à l'ouest de l'ancienne ville, dans le quartier qui deviendra bientôt le véritable centre de Vienne quand tous ses édifices seront achevés; là se groupent la Bourse, la nouvelle Université, l'Hôtel de Ville, d'autres édifices grandioses. Les palais qui bordent les nouveaux boulevards plaisent également aux regards et quelques statues de fière apparence se montrent çà et là au milieu des places. Enfin, de l'ancien édifice de l'Exposition universelle de 1873, on

a conservé le bâtiment central, dominé par la coupole la plus vaste du monde entier. Sous cette voûte de 350 mètres de circonférence, édifiée par l'ingénieur Scott Russell, les dômes de Saint-Pierre et de Saint Paul, deux ou trois fois moindres, feraient pauvre figure comme grandeur ; mais les dimensions ne sont pas la beauté.

En général, les grands édifices de Vienne, hôtels et palais, sont d'une

N° 66. — ACCROISSEMENTS DE VIENNE.



construction un peu massive, mais noble et majestueuse, et se présentent sous un aspect favorable, grâce aux places, aux larges avenues, ou même aux jardins qui les précèdent. La disposition générale de la ville est des plus heureuses. Les anciennes fortifications, les fossés et les glacis qui entourent le noyau de la cité ont été partiellement changés en une zone annulaire de promenades, appelée le *Ring* ou *Ringstrasse*. La ville extérieure doit être elle-même entourée d'un boulevard extérieur, déjà commencé sur quelques points, et destiné à remplacer l'ancien mur d'octroi ou les *lignes*



VIENNE. — LE GRABEN

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Czihak.

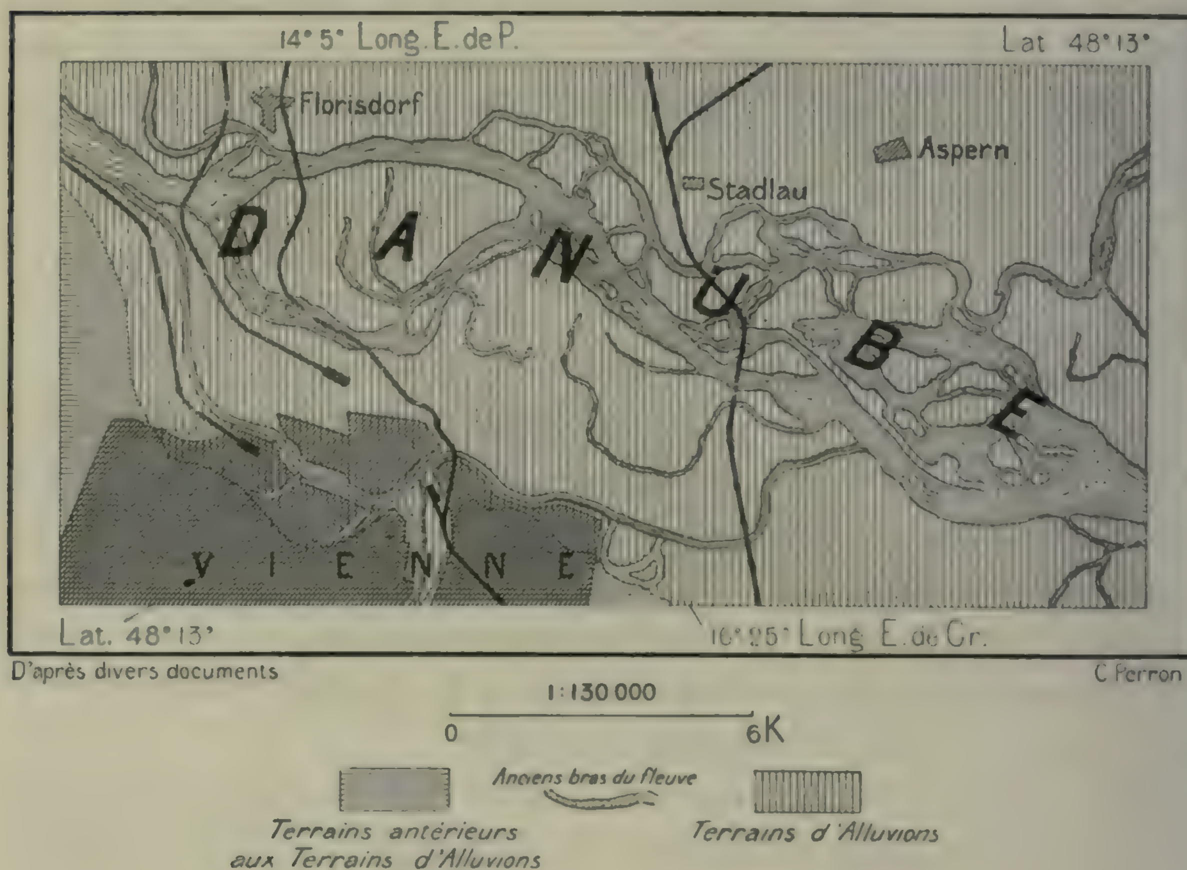
construites en 1704 pour empêcher l'entrée de la peste[1]. Les rues qui coupent cette ville extérieure rayonnent avec une certaine régularité vers les campagnes et vers de grands faubourgs montant pittoresquement à l'escalade des collines environnantes. Des parcs ont pris la place des anciens remparts, le « Jardin du Peuple », le « Jardin de la Cour », le « Parc de la Ville ». Le Prater, qui occupe une grande partie de l'île comprise entre la branche viennoise et le grand lit rectifié du Danube et où se trouvent les principaux lieux de récréation des habitants, est assez vaste pour que ses bois les plus éloignés du centre de la ville offrent encore l'aspect de la nature libre. Au nord est le beau parc de l'Augarten. Enfin, sur les montagnes voisines, Vienne possède aussi de grandes forêts, telles qu'elles étaient au moyen âge, lorsque les bois occupaient encore tous les alentours jusqu'au Graben ou « fossé », devenu aujourd'hui l'une des plus belles rues de la ville; mais à l'angle d'une de ses maisons cette rue a conservé un tronc de mélèze (*Stock im Eisen*), tout couvert de clous, témoignage de l'antique adoration des arbres. L'admirable Thiergarten recouvre les pentes des montagnes, au delà des épaisses charmilles du palais de Schönbrunn et de la « gloriette » ou belvédère de Marie-Thérèse, qui profile sur le ciel sa colonnade élégante. Schönbrunn est déjà presque englobé dans la cité grandissante, et c'est même à l'ouest que se trouve le faubourg de Hietzing, « le plus beau village de l'Autriche, » en entier composé de maisons de plaisance. Au sud le château de Laxenburg, avec ses beaux ombrages et ses constructions pittoresques, est encore séparé de la ville par une large zone de campagnes et par quelques chaînes de collines, dont l'une porte le nom de Wienerberg.

Tout récemment, Vienne s'est assainie en se donnant l'eau qui lui manquait; des sources issues directement des Alpes jaillissent de ses fontaines, bouillonnent dans les bassins de ses places publiques et remplacent l'eau de puits qu'alimentaient les infiltrations du Danube, même celles des égouts et des cimetières[2]. Le ruisseau de Wien, que tôt ou tard l'on devra recouvrir par décence, comme on a déjà recouvert le Währingerbach, l'Alserbach et l'Ottakringerbach, ne roule que des eaux torrentielles en hiver, ou des eaux d'égout en été, pleines d'infusoires, d'algues et de matières décomposées[3]; mais à sa place une autre rivière, enfermée dans un aqueduc de 90 kilomètres de longueur et puisant ses eaux sur les pentes du Schneeberg, vient abreuver la ville. Son débit varie de 3 à 10 mètres cubes d'eau

[1] Ed. Suess, *Der Boden der Stadt Wien*, p. 93.
[2] Ed. Suess, ouvrage cité, p. 255, 256.
[3] *Das Wasser in und um Wien*, Prof. Unger, etc. 1860.

par seconde, ce qui est encore bien peu pour la soif et la propreté d'une ville de plus d'un million d'hommes; mais d'autres sources lointaines, appartenant aussi à la commune de Vienne, s'embrancheront tôt ou tard sur l'aqueduc principal. Parmi ces sources, celles de l'Alta est des plus curieuses au point de vue hydrologique. Jadis intermittente, comme la fontaine de Vaucluse, elle sortait d'une grotte calcaire, tantôt débordant par-dessus le seuil, tantôt filtrant péniblement par les fissures des roches; parfois même elle cessait complètement de couler. Une galerie ouverte à un niveau plus bas

N° 67. — ANCIENS MÉANDRES DU DANUBE A VIENNE.

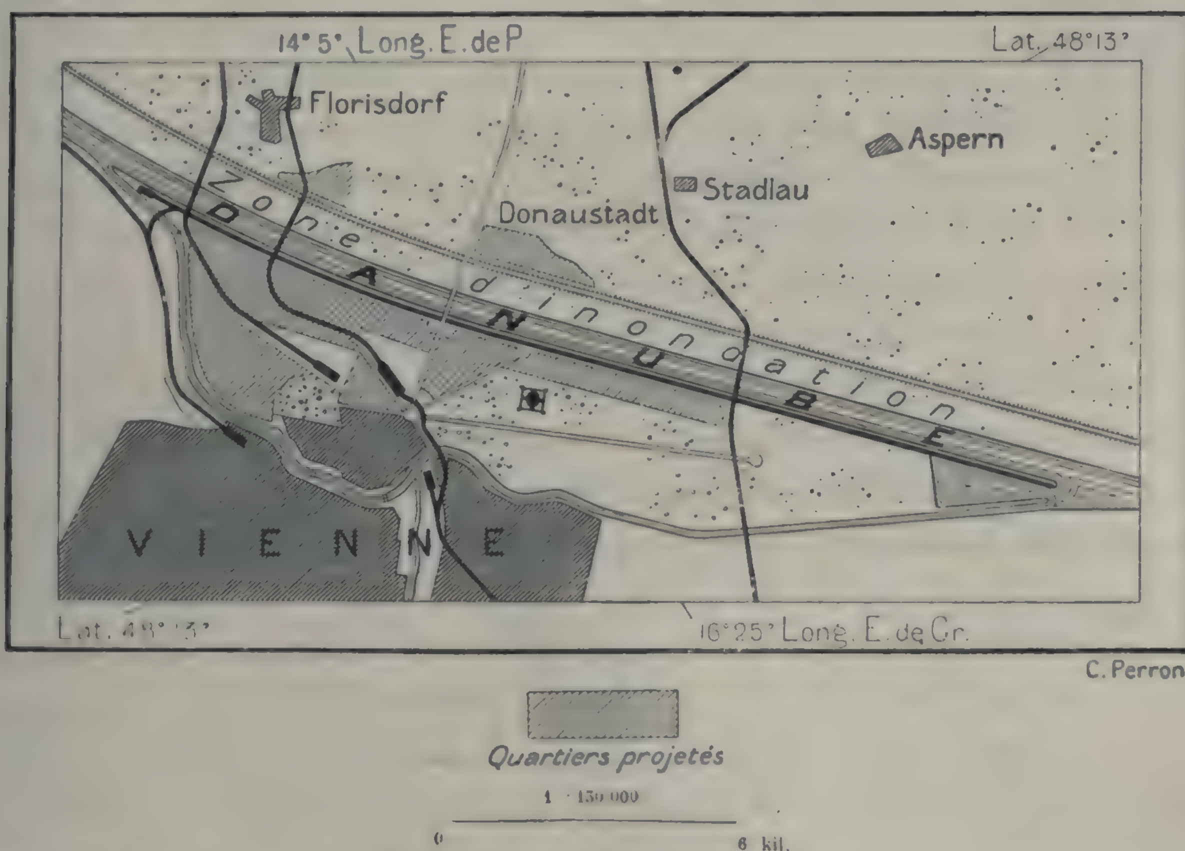


a changé le ruisseau en un cours d'eau permanent. On sait aujourd'hui que le Steinfeld ou « Champ des Pierres » des alentours de Neustadt est un vaste bassin naturel de filtration où viennent se purifier les eaux de pluie pour rejaillir plus bas de l'autre côté des collines par la source de l'Alta.

A peine a-t-elle achevé sa transformation en abattant l'enceinte qui la gênait, que Vienne s'est mise à un travail plus important encore, qui aura pour résultat nécessaire de déplacer son centre d'activité commerciale. Chose curieuse, quoique située dans le voisinage immédiat d'un si grand fleuve, Vienne tournait le dos, pour ainsi dire, au Danube; quelques pauvres faubourgs seulement se hasardaient vers les rives. Le manque de cohé-

sion du sol, le dédale changeant des bras morts, des étangs, des coulées sinueuses, retenaient la ville proprement dite à une distance moyenne de 2 kilomètres du fleuve; elle ne s'y rattachait directement que par un canal naturel nettoyé et rendu accessible aux bateaux dans la première moitié du dix-huitième siècle; le courant « impérial » coulait en un lit sinueux bordé de forêts et de marécages. Il n'en est plus ainsi. Au nord de tout le district de Vienne, on a creusé au Danube un lit régulier de près de 300 mètres de largeur, de plus de 600 mètres avec la zone d'inondation qu'on a ménagée sur la rive gauche. Le nouveau fleuve, que longe un chemin de fer, est franchi

N° 68. — « RECTIFICATION » DU DANUBE



par cinq ponts et contenu par des quais solides, supérieurs au niveau de crue, et près de sa jonction avec le bras viennois du Danube on a creusé dans la péninsule un grand port où les navires pourront hiverner à l'abri de la débacle. Dans ce nouveau canal, dont le creusement a coûté près de 50 millions de francs, s'écoulent désormais toutes les eaux jadis errantes qui barraient à la ville l'accès du fleuve; l'ancien Danube, en partie comblé, n'est plus qu'un lac semi-annulaire, abandonné au milieu des campagnes. La population est encore assez rare sur les terrains nouvellement conquis; mais il n'est pas douteux que tôt ou tard la cité ne s'accroisse aussi dans cette direction. Deux quartiers surgissent des deux côtés du Danube : l'un, sur la rive droite, sera une nouvelle Vienne, malheureusement séparée de

la première par de nombreuses lignes de chemins de fer et des gares de marchandises; l'autre quartier, que l'on désigne déjà sous le nom de Donaustadt, ou « ville du Danube », bien qu'elle soit à peine indiquée par quelques grandes maisons, longera les quais de la rive gauche, et deviendra par ses entrepôts un marché commercial de la Bohême, de la Moravie, de toute l'Autriche du Nord. Peu de cités continentales de l'Europe pourront se comparer à Vienne pour la magnificence de leurs abords. Prochainement un chemin de fer aérien reliera toutes les gares de la cité aux principales artères ainsi qu'aux faubourgs.

Quoique la population des provinces de l'Autriche proprement dite, en dehors de Vienne, soit à peu près exclusivement de langue allemande, cependant les foules qui se pressent dans les rues de la capitale représentent toutes les races de l'Austro-Hongrie et, dans une moindre mesure, celles de l'Orient grec : en 1856 déjà, plus de la moitié des Viennois appartenaient à des familles étrangères. Les Tchèques constituent la grande majorité des étrangers : sur quatre individus que l'on rencontre, il en est un originaire de la Bohême. Soixante mille Magyars résident à Vienne, à proximité de leur patrie, dont ils peuvent distinguer à l'horizon les collines bleuâtres. Des Slovaques, terrassiers pour la plupart, des Serbes, des Roumains, des Grecs, des Arméniens, et jusqu'à des Zinzares ou Macédo-Valaques de Grèce et de Turquie, viennent aussi par centaines et par milliers chercher fortune dans la grande ville; tous se font Viennois, puis, devenus Viennois, ils deviennent Allemands. Vienne est un des foyers où s'opère le plus activement la fusion des races. De toutes les races diverses celle qui s'accroît le plus vite à Vienne est celle des Juifs. Au nombre de soixante-quinze mille environ, contre quarante mille en 1869, ils ont la haute main dans toutes les opérations de banque, dans toutes les spéculations financières, et par la presse, qui est presque tout entière à leurs gages, ils gouvernent en grande partie le monde de la politique aussi bien que celui des affaires.

Vienne est célèbre en Allemagne et dans le monde comme ville de plaisir : la gaieté de ses repas et de ses fêtes est passée en proverbe; nulle part les foules ne sont plus joyeuses et ne savent mieux s'ingénier pour les amusements; les jardins et les parcs de la cité semblent être devenus, pendant les jours où cesse le travail, comme un immense lieu de bals ou de festins. Néanmoins Vienne est aussi une ville de grande activité industrielle. Déjà fameuse par ses bons artisans au temps des légendes, puisqu'on y fit faire les vêtements de noce dont Attila devait se parer en obtenant la main de Chrimhilde, Vienne est plus que jamais le principal centre manufacturier de l'Austro-Hongrie : environ le dixième des produits fabriqués dans toute

VIENNE ET S



Gravé par Erhard.

Dressé
0 1000

E ENVIRONS

Hachette et Cie Paris.



Vuillemin.

1:150.000

5.000 Mètres

Paris. Imp. Fraillery.

l'étendue de l'empire sort de ses ateliers. Parmi ses diverses industries, elle se distingue surtout par la fabrication des soieries, celle des voitures, des locomotives et des machines de toute espèce, des pianos et autres instruments de musique, des compas, des mécanismes de précision. Sa grande imprimerie d'État est la première de l'Europe, une des plus riches en caractères de toute espèce. Les artisans viennois ont aussi une singulière habileté pour la manufacture des petits objets d'art et de luxe; ils sont fort habiles à brillanter les papiers et les étoffes, à tourner le bois et l'ivoire, à gaufrer les cuirs, à nieller l'argent, à juxtaposer les métaux. « L'article de Vienne » n'égale pas « l'article de Paris » par la délicatesse de la forme et le nuancement des couleurs, mais il a peut-être plus d'éclat et de solidité.

Naguère Vienne, cette ville si matériellement active, était, dit-on, fort paresseuse intellectuellement. On y pensait peu; les hommes de science, les écrivains sérieux, les poëtes y étaient rares; Vienne n'avait de grands noms à citer que parmi ses musiciens : c'est la patrie de Schubert; Haydn est né dans le voisinage; Mozart et Beethoven y avaient établi leur séjour. Quelques auteurs, frappés de cette infertilité relative de l'Autriche pour les choses de la science et des lettres, avaient cru devoir en accuser le climat; ils prétendaient que la température presque méridionale, quoique très-inconstante, de Vienne[1], et les vents tièdes, venus de l'Adriatique par les brèches peu élevées des Alpes orientales, amollissent les hommes et les empêchent de penser, tout en les prédisposant à la joie des sens et aux voluptés grossières. Mais c'étaient là des calomnies contre le climat. Depuis que, sous la pression des idées modernes et des événements de l'histoire contemporaine, l'administration autrichienne a dû se relâcher de la sollicitude « paternelle » dont elle accablait son peuple, l'esprit public s'est animé singulièrement, l'activité scientifique et littéraire ont pris un grand essor. Les diverses sociétés savantes de Vienne éditent des publications fort utiles, parmi lesquelles il faut signaler surtout celles qui ont pour objet l'étude de la Terre. Parmi les meilleures cartes géographiques, celles qui, dans l'ensemble, réunissent la plus grande précision du levé à l'exécution la plus artistique et la plus soignée, il faut compter les cartes autrichiennes. Les établissements d'instruction publique de Vienne rivalisent d'importance avec ceux de sa rivale du Nord, qui s'est donné le surnom de « ville de l'Intelligence ». L'Université, qui dans l'Europe centrale ne le cède en ancienneté qu'à celles de Prague et de Cracovie, est la plus fréquentée de toute l'Al-

[1] Température moyenne	. . . .	9°,6
» de janvier, mois le plus froid	. . .	— 1°,6
» de juillet, mois le plus chaud	. .	20°

lemagne, après celle de Berlin; près de quatre mille étudiants y accourent de toutes les contrées de l'Autriche et des pays voisins; la faculté de médecine, fréquentée par mille jeunes gens, a surtout une grande réputation. Vienne est aussi l'une des cités de l'Europe dont les collections renferment le plus de trésors pour le savant et pour l'artiste. Le musée qui se trouve maintenant dans le palais du Belvédère, n'a cessé de s'enrichir depuis le règne de Maximilien Ier, et se compose de 5300 tableaux, parmi lesquels des œuvres de la plupart des grands maîtres : le Véronèse, Tintoret, Titien, Fra Bartolomeo, Velasquez, Rembrandt, Téniers, Ruysdael, Van Dyck, Rubens, Albert Dürer; le nouveau musée possède les marbres précieux rapportés de Giölbachi, dans l'Asie Mineure. De très précieuses galeries particulières, l'admirable collection dite Albertina, du nom de l'archiduc Albert, où se trouvent plus de 200,000 gravures et 15,000 dessins originaux de maîtres, le musée des Antiques, très remarquable par ses pierres gravées, ses camées et ses bronzes, d'autres musées d'antiquités, de monnaies, d'histoire naturelle, enfin les grandes bibliothèques concourent à faire de Vienne une de ces villes où doit s'arrêter l'étranger qui veut connaître les trésors les plus précieux du monde civilisé. La bibliothèque du château (*Hofburg*), qui aura bientôt un million de volumes, possède, parmi d'autres richesses, cartes, manuscrits, incunables, livres rares, la fameuse « table » de Peutinger, qui a permis à Mannert, puis, d'une manière beaucoup plus complète, à M. Ernest Desjardins, de reconstituer la Géographie des provinces romaines.

En dehors de Vienne et des nombreux faubourgs situés à l'extérieur des « lignes », presque toutes les villes et les bourgades importantes de l'Autriche proprement dite dépendent de Vienne et s'accroissent en raison de ses progrès. Telle est, dans une petite vallée, à la base orientale du Wienerwald, la charmante ville de Baden, dont les bains sont fréquentés dans la belle saison par des milliers de Viennois; telle est aussi, plus au sud, la bourgade de Vöslau, dont les coteaux donnent le meilleur vin de l'Autriche allemande. A la base des Alpes du Semmering, dans la plaine du « Champ de Pierres », maintenant couverte de prairies, de bois de pins, de champs, de jardins maraîchers, l'industrieuse cité de Wiener-Neustadt, environnée d'usines de toute espèce qui travaillent pour l'approvisionnement de Vienne, est entourée aussi de grands domaines, dont l'un est Frohsdorf, où résidait le comte de Chambord. Les deux villes de Hainburg et Bruck-an-der-Leitha dépendent aussi de Vienne comme ses postes avancés de douane, l'une sur le Danube, l'autre près le chemin de fer de Buda-Pest. De même, au nord-ouest, Klosterneuburg sur la rive droite, Korneuburg et Stockerau sur la rive gauche du fleuve, se développent ra-



HALLSTATT. — VUE PRISE SUR LE LAC

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Hardtmuth.

pidement à cause du voisinage de la grande cité. Près de Klosterneuburg, un curieux chemin de fer, en plan incliné, d'une hauteur verticale de deux cent quarante-trois mètres, gravit les pentes du Kahlenberg, où les visiteurs viennent en foule, pendant les beaux jours, contempler la ville capitale qui s'étend à leurs pieds, les faubourgs qui se continuent au loin le long des routes et le cours du Danube; mais du promontoire de Leopoldsberg, qui domine de près les eaux du fleuve, la vue est beaucoup plus belle et à la fois plus étendue : de là on peut étudier comme sur un vaste plan le nouveau lit du Danube, avec ses ponts, ses quais, la zone d'inondation, les terrains conquis sur les eaux. Les pentes du Leopoldsberg et des collines voisines ont été le point de départ de l'invasion du phylloxera en Autriche; là, comme en France, l'importation des cépages américains a été l'origine du fléau[1].

Outre les villes de banlieue et celles qui doivent, comme Linz et Krems, leur prospérité à l'heureuse situation qu'elles occupent sur le Danube à la jonction des routes naturelles, il ne se trouve en Autriche que deux centres indépendants de commerce et de population : Sanct-Pölten, situé à l'ouest de Vienne et du Wienerwald sur la rivière Traisen, au croisement du chemin de fer de Munich; et plus loin, dans les vallées de l'Ips et de l'Enns, le bourg de Waidhofen et la ville de Steyer, qu'ont enrichis leurs usines métallurgiques. Quelques bourgs importants se montrent aussi dans le Salzkammergut, que parcourt la charmante rivière de la Traun, aux cascades nombreuses. Là se succèdent, au milieu d'admirables paysages de montagnes, Gmunden, la Genève du lac de Traun, puis, bien plus avant dans le cœur des Alpes, Ischl avec ses établissements de bains, ses hôtels et ses chalets, où l'on accourt en été de toutes les parties de l'Allemagne. Plus haut encore, au bord d'un autre bassin lacustre, est la vieille Hallstatt ou « ville du Sel », dont les carrières salines étaient exploitées il y a déjà plus de deux mille ans; les tombeaux, les instruments et les armes des anciens mineurs celtes se sont retrouvés sous la pioche des fouilleurs de nos jours[2].

[1] E. Planchon, *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1877.

[2] Population des principales villes de l'Autriche au 31 décembre 1880 :

Vienne, 726 100 hab., ou avec ses trente-cinq faubourgs. . . . . . 1 104 000 hab.

Basse-Autriche.	Wiener-Neustadt. .	23,800	hab.
	Krems	11,040	»
	Sanct-Polten. . . .	10.000	»
	Baden	9,650	»
	Klosterneuburg. . .	7,360	»
	Stockerau	5,950	»
	Korneuburg	5,270	»
	Hainburg	4,860	»
	Bruck-an-der-Leitha.	4,150	»

Haute-Autriche.	Linz	41,700	hab.
	Steyer	17,200	»
	Wels.	8,860	»
	Gmunden	6,630	»
	Ischl.	2,440	»
	Hallstatt . . .	740	»

IV

PROVINCES DE L'ADRIATIQUE

GORIZIA, TRIESTE, ISTRIE, DALMATIE

Le bassin de l'Isonzo, la péninsule de l'Istrie, le littoral dalmate et ses îles font partie de la monarchie austro-hongroise, mais en dépit des versants et de l'ethnologie. Dans ces régions tournées vers l'Adriatique et séparées des campagnes du nord par le multiple rempart des Alpes, l'Allemand, le Magyar ne sont que des étrangers, et pourtant ce sont eux qui commandent aux bords du golfe de Quarnaro,

Che Italia chiude ei suoi termini bagna [1].

L'Istrie, de même que tout le bassin de l'Isonzo, fait partie de l'Autriche ou Cisleithanie, tandis que la côte orientale du Quarnaro, de Fiume à l'arête de Vellebić[2] ou Velebit, se trouve sous la souveraineté hongroise. On comprend, du reste, de quelle importance est pour les deux grands États danubiens la possession d'un port sur l'Adriatique. Maîtresse de Trieste, l'Autriche allemande peut communiquer librement par mer avec le reste du monde, dont elle serait autrement tout à fait séparée, et, de plus, elle peut menacer l'Italie à la fois par des armées descendues des cols alpins et par une flotte sortie des chantiers istriotes. De son côté, la Hongrie, en ouvrant le chemin de fer qui l'unit à Fiume, s'est ouvert le chemin des mers ; cette enclave du littoral de l'Adriatique lui est vivement disputée par les Slaves de Croatie.

Mais le littoral de la Dalmatie, éloigné de l'extrémité septentrionale de la mer Adriatique, ne peut être d'aucune utilité aux Allemands de la vallée du Danube pour faciliter leurs communications et leurs échanges avec le reste

[1] Dante, *Inferno*, canto IX.

[2] En attendant un alphabet géographique universel, dont les Congrès géographiques ne sauraient s'occuper trop tôt, il a paru nécessaire d'employer l'orthographe nationale pour les noms propres des pays slaves : l'habitude de les écrire à l'allemande ne peut donner lieu qu'à des erreurs de prononciation. D'après la méthode de transcription usitée chez les Slaves du sud,

c	se prononce comme le français		*ts*,	š	se prononce comme le français		*ch*,
č	»	»	*tch*,	u	»	»	*ou*,
ć	»	»	*tj*,	ž	»	»	*j*.
j	»	»	*y*,				

Les groupes *lj*, *nj* correspondent au français *ll* (*l* mouillée) et *gn*.

En serbo-croate, le *r* peut servir de voyelle : *Krka* (pron. Kerka), *Crnagora* (pron. Tsernagora).
(Voir Picot, *Tableau phonétique des principales langues usuelles.*)

de la Terre. De toutes les dépendances de la monarchie autrichienne et magyare nulle n'était, avant l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, plus étrangement séparée du tronc politique de l'empire. Il n'est guère de pays au monde dont les limites soient tracées d'une façon plus absurde, plus contraire aux lois du groupement naturel et aux affinités des peuples. Étroite bande de terrain qui borde les eaux orientales de l'Adriatique, la Dalmatie se rattache évidemment aux pays limitrophes de la péninsule thraco-hellénique, puisqu'elle est composée des mêmes terrains, arrosée des mêmes rivières, habitée de peuples d'une même origine. Cependant, si elle devait s'associer à d'autres pays que les contrées slaves de l'intérieur on comprendrait qu'elle suivît les destinées de l'Italie, à cause de la mer qui baigne les deux rivages, de la navigation qui met sans cesse les deux peuples en rapport, de la communauté de langues et de mœurs que les échanges ont donnée à quelques populations du littoral. Pendant longtemps, en effet, la plus grande partie de la Dalmatie fut une possession vénitienne, et la république de Raguse, libre elle-même, était fortement italianisée ; plus tard, les jeux de la force et du hasard donnèrent le littoral dalmate aux Français, puis les Autrichiens en devinrent les maîtres à leur tour; ils la possèdent encore en attendant que les peuples, devenus autonomes, puissent se confédérer comme ils l'entendront. D'ailleurs il est facile de comprendre pour quelles raisons la Dalmatie n'a pu sauvegarder son indépendance dans les divers conflits des guerres européennes. Les populations slaves du littoral, réparties sur une zone d'une longueur considérable, n'avaient pas une cohésion matérielle suffisante pour s'entr'aider à temps contre les attaques du dehors; elles ne pouvaient compter non plus sur l'appui des tribus de l'intérieur, dont elles restaient séparées par des régions de montagnes escarpées, âpres, sans chemins. Tant que dura la république illyrienne de Raguse, elle vécut d'une vie inquiète, troublée, soupçonneuse. Les portes de la ville s'ouvraient seulement pendant quelques heures par jour, et de peur que le principal magistrat ne se laissât entraîner par l'amour du pouvoir et ne rêvât de trahison, on avait soin de le remplacer tous les mois. De nos jours, les deux États de la Cisleithanie et de la Transleithanie se disputent le territoire dalmate. Les Magyars le réclament comme appartenant à la « couronne de saint Étienne »; mais les Autrichiens l'ont emporté, grâce à la prudence des hommes d'État hongrois, qui craignent d'accroître dangereusement l'élément slave de leur domaine. Quant aux Dalmates, ils aspirent à voir leur pays réuni en « royaume tri-unitaire » aux autres provinces slaves de la monarchie.

Ce pays si disputé est, toutes proportions gardées, le plus pauvre de l'em-

pire; malgré son étendue, le grand nombre de ses ports, la douceur de son climat méridional, il est moins peuplé à surface égale que toutes les contrées de l'Austro-Hongrie, en dehors des grandes Alpes. Mais le littoral istriote et le territoire de Gorizia, dans le bassin de l'Isonzo, sont parmi les régions populeuses : les habitants se pressent au bord de la mer et dans les campagnes que dominent les âpres plateaux du Carso[1].

Au sud du Terglou ou Tricorno, « borne des trois races, » le socle délabré qui supporte les chaînes alpines se continue vers le sud et le sud-est pour aller rejoindre le Skhar et les autres massifs de la péninsule thraco-hellénique; mais, en Istrie, ce piédestal, découpé en larges plateaux aux contours réguliers, ne sert plus de base qu'à des rochers, des chaînes de collines et quelques montagnes isolées, telles que le Nanos ou Monte-Rè, ainsi nommé, dit-on, parce qu'Alboin, roi des Lombards, y planta son épée en signe de conquête, en 568[2]. Ce plateau, qui porte encore son ancien nom celtique de Carso ou Carsia, ou « pays des Pierres » (en croate *Kras;* en allemand *Karst*), sépare complétement l'étroite bordure de vallons fertiles tournés vers la mer et les campagnes arrosées par la Save et ses affluents; seulement une brèche permet de communiquer de l'un à l'autre versant : c'est le Nauportus de Strabon ou col d'Oberlaibach, où viennent aboutir les routes de Gorizia, de Trieste, de Fiume, vers l'Allemagne, par Laibach. Ce col, que l'histoire nous montre depuis l'époque romaine comme le grand chemin du commerce et des invasions, est au nord-est la véritable porte de l'Italie, et les patriotes de la péninsule n'ont cessé de le revendiquer[3].

Le Carso est un plateau unique en Europe par son chaos de pierres, par les inégalités bizarres de ses roches fendues : quoiqu'il ne montre point dans ses dépressions les marques d'anciens glaciers, il est pourtant aussi couvert de blocs et de pierrailles que les vallées envahies par les moraines. Çà et là se dressent des murs, des obélisques inégaux, des entassements de blocs pareils à de grossières statues, mais presque partout les saillies de calcaires entourées de fragments brisés ne laissent dans l'esprit que l'idée d'un effroyable désordre : là où des chemins n'ont pas été tracés à grands frais à travers le prodigieux entassement de ruines, la marche est fort pénible, même en certains endroits elle devient impossible à cause des gouffres qui s'ouvrent de toutes parts dans le désert pierreux et même sur les

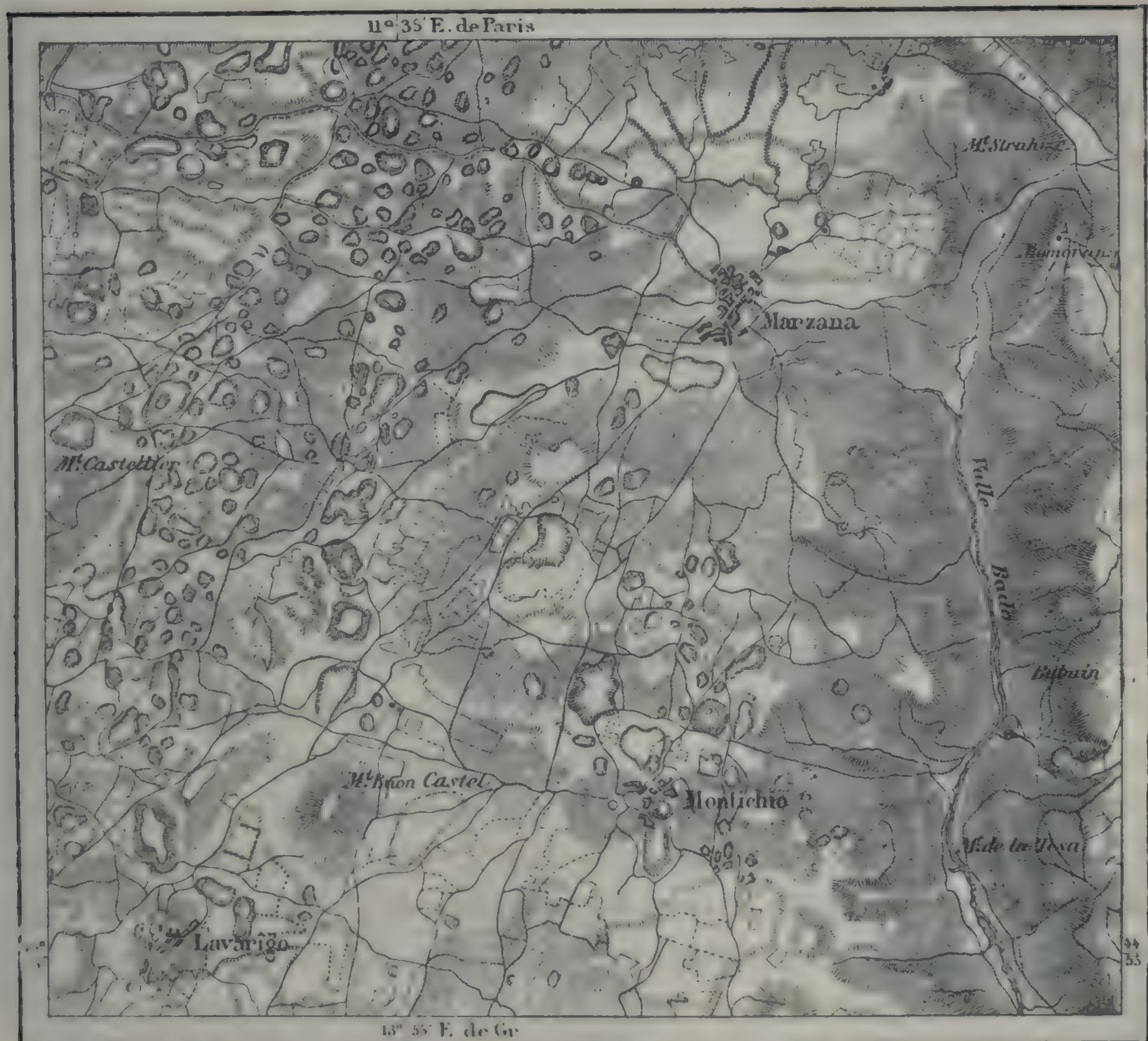
		Superficie.	Population totale en 1880.	Population kilométrique.
1	Gorizia, Trieste, Istrie.	7,967 kil. carrés.	647,930 hab.	81 hab.
	Fiume et sa banlieue.	20 »	20,980 »	1,070 »
	Dalmatie	12,832 »	476,100 »	37 »

2 Rich. Burton, *Notes on the Castellieri of the Istrian peninsula.*

3 Tom. Luciani, *Dizionario corografico dell' Italia.* — Amato Amati, *Confini dell' alta Italia.*

pentes des collines. Ces gouffres, les *foibe* des Italiens, les *doline* des Slovènes, sont de toutes les formes et de toutes les dimensions : les uns ont l'aspect régulier d'un entonnoir, les autres ressemblent à des puits et leurs parois sont coupées verticalement ; d'autres encore sont taillés en forme de cirques et des rangées de gradins les entourent : c'est ainsi que Dante s'était

N° 69. — FOIBE DE POLA.



Gravé par Erhard.

1 : 36 000

0 — 2 kil

figuré les cercles de l'enfer s'enfonçant dans les abîmes de la Terre comme une pyramide renversée. Parmi les *foibe*, il en est de petites que l'on pourrait franchir d'un bond, il en est aussi de très-vastes enfermant des bosquets, des forêts même ; des peuples y trouveraient place et les montagnes voisines, jetées dans ces abîmes, ne les combleraient pas.

Toutes les eaux de pluie descendent dans ces gouffres, si bien désignés par les Frioulans sous le nom d'*inglutidors*, et s'amassent en mares temporaires ou bien disparaissent par les fentes de la roche dans les cavernes souter-

raines; mais, en descendant au fond, l'eau entraîne un peu de terre et les débris des plantes. Une petite couche d'alluvions se dépose dans la partie basse de l'entonnoir : c'est là le terrain dont les habitants du Carso peuvent tirer le meilleur profit; à la surface du plateau, le manque de terre végétale, les amas de blocs, le vent qui souffle en maître sur les hauteurs rendent l'agriculture presque impossible, tandis que dans les creux les paysans trouvent un sol fertile, qu'ils peuvent travailler à l'aise, même quand la tempête mugit au-dessus de leur tête. Quelques *foibe* contiennent des champs labourés entourés de toutes parts de parois abruptes où l'on cherche longtemps des yeux le sentier par lequel ont pu descendre les bœufs. Il est aussi des gouffres où l'on ne voit que deux ou trois plates-bandes bêchées; d'autres n'ont qu'un cep de vigne, aux pampres reployés à l'italienne, et le fond de l'abîme est en entier caché par la verdure.

Quelle est l'origine de ces entonnoirs si nombreux, semblables aux trous de toute grandeur laissés à la surface des scories par des bulles de gaz? Il semble naturel de voir dans ces cavités des gouffres produits par l'action des eaux et le tassement des assises calcaires : de pareils phénomènes d'effondrement se rencontrent en grand nombre dans les montagnes calcaires dont les assises appartiennent aux mêmes âges de la période crétacée que le Carso, et d'ailleurs en mainte partie du plateau on peut voir distinctement que la roche s'est éboulée au-dessus de gouffres cachés. Néanmoins, parmi les géologues, quelques-uns considèrent la plupart de ces fissures comme produites par d'immenses éruptions d'eaux minérales ayant désagrégé le calcaire. La terre rouge qui remplit tous les interstices de la pierre et qui a fait donner à la péninsule d'Istrie le nom d'*Istria Rossa*, serait une preuve de l'action des eaux thermales; cette terre renferme à peine des traces de matière organique et semble avoir été formée par conséquent dans le laboratoire même des couches profondes, là où les actions et les réactions chimiques sont incessamment à l'œuvre[1].

Jadis, le plateau du Carso de Trieste et de l'Istrie était en entier couvert de bois : les racines des chênes pénétraient dans les fentes de la roche et tiraient de la terre rouge l'aliment nécessaire à leur existence. Encore à la fin du siècle dernier, sous le régime vénitien, la grande forêt de Montona occupait une partie considérable de l'Istrie centrale, et d'autres chênaies moins importantes étaient parsemées sur les hautes terres qui dominent à l'orient le golfe de Trieste. On en voit encore çà et là quelques restes, même sur le Carso triestin, le plus dévasté de tous; près du village de Tomai,

[1] Morlot, *Ueber die geologischen Verhältnisse von Istrien*, p. 36, 37.

s'étend un bois de plusieurs kilomètres carrés que l'on appelle « le Paradis du Carso ». En beaucoup d'autres endroits, les bruyères, les lentisques, les térébinthes, les genévriers, les cistes s'entremêlent en fourrés presque impénétrables, et recouvrent de verdure et de fleurs le chaos de pierres où serpentent les racines. Chose remarquable, la flore du Carso, quoique pauvre en individus, est d'une extrême richesse par le nombre des espèces; tandis que sur le littoral même les représentants d'une seule espèce occupent en maîtres de vastes étendues, il n'est pas rare de rencontrer sur le plateau du Carso cinquante ou soixante plantes diverses, ne se trouvant qu'à un ou deux exemplaires sur un espace de dix mètres carrés : telle est la conséquence de l'entrecroisement des climats et par conséquent des flores de l'Allemagne, de l'Italie, de la Croatie[1].

Pendant le courant du siècle, presque toutes les forêts ont été ravagées, brûlées par les pasteurs, et la dent des chèvres ne leur a pas permis de renaître; en beaucoup d'endroits, le Carso se montre maintenant dans son effroyable nudité, et l'on se demande si le travail nécessaire du reboisement sera possible. Plusieurs tentatives faites dans ces dernières années sont restées infructueuses, les unes à cause du manque absolu de terre végétale, que le vent avait emportée, les autres, en beaucoup plus grand nombre, à cause de l'incurie des villageois auxquels l'œuvre de restauration avait été confiée; mais ailleurs des plantations, faites par le botaniste Muzio Tommasini et d'autres hommes persévérants, ont parfaitement réussi. Sur une des parties les plus rocailleuses du Carso de Trieste, près de Bassovizza, village occupant l'arête même au-dessous de laquelle est la grande cité maritime, on voit des forêts de jeunes pins en pleine prospérité, non moins belles, toutes proportions gardées, que les vieilles chênaies de Lipizza, situées près de là, dans le domaine du haras impérial. D'ailleurs, pour reboiser le Carso, il suffirait d'y supprimer la vaine pâture : bien protégé contre les brebis et les chèvres, un espace quelconque du plateau, même le plus pierreux, finit par se recouvrir de broussailles, de genévriers et d'autres arbustes, puis, à la longue, le chêne lui-même finit par apparaître : il a reconquis son domaine[2].

Ainsi la conquête du Carso par la sylviculture est possible, puisqu'elle a déjà réussi sur quelques points isolés; des pins, des frênes, des acacias, des chênes-lièges ont été déjà plantés et ont réussi par millions sur la terre pierreuse[3]; même des hommes d'initiative ont tenté çà et là avec succès de

[1] Marchesetti, *Prospetto della Flora Triestina*.
[2] Marchesetti, *Notes manuscrites*.
[3] Leop. Mayersbach, *Die Bodenkultur auf dem Karste*.

réduire par la culture l'âpre surface; choisissant des endroits abrités, qu'ils protégent encore au moyen de murailles cyclopéennes, ils jettent dans quelque gouffre propice les milliers de pierres qui recouvrent le sol et peu à peu, grâce à un incessant labeur, leur enclos prend l'aspect d'un champ. Mais ces améliorations agricoles sont rares, et presque partout le Carso garde l'apparence d'un désert pierreux, où les villages mêmes ressemblent à d'informes rochers. Que l'on se place au bord du plateau, sur les hauteurs de Bassovizza ou d'Opeina, et l'on verra dans toute sa bizarrerie l'étonnant contraste formé par la zone charmante du littoral triestin et les solitudes désolées du Carso! D'un côté, les eaux bleues sillonnées de navires, les baies sinueuses avec leur bordure de palais, les villas entourées d'arbres et de jardins; de l'autre, la roche nue, sans ruisseaux, sans fontaines, sans végétation. La ligne de séparation est tracée nettement entre le vert des pentes et le roux du plateau.

L'arête du Carso que l'on aperçoit de Trieste, et qui se prolonge du nord-ouest au sud-est, est parallèle à l'axe général de la partie occidentale de l'Illyrie et c'est dans la même direction que les chaînes de collines posées sur le plateau se continuent vers les montagnes de la Croatie. Le « Mont des Neiges » de la Carniole, Albio ou Nevoso, Sneznica, Schneeberg, suivant la langue que l'on emploie, peut être considéré comme la borne orientale du Carso triestin; dans les antres de sa base naissent les rivières, en grande partie souterraines, qui reçoivent les eaux du plateau pierreux. A l'ouest de cette montagne, qui mérite son nom pendant toute l'année par la neige contenue dans ses anfractuosités, une dépression, que l'on appelait au moyen âge « la Porte des Hongrois » (*Porta Hungarorum*), et non loin de laquelle se trouve à l'est le plateau ou « Champ » de Grobnik, théâtre de l'une des grandes victoires des anciens Magyars, laisse maintenant passer la route et le chemin de fer; mais plus au sud le sol se redresse de nouveau pour former la crête du Caldiera ou Monte Maggiore, le dominateur de l'Istrie, enfermant entre ses deux pointes un vallon pareil à un cratère. Ce mont tourne vers l'orient ses pentes les plus rapides, et les eaux profondes du golfe de Quarnaro viennent laver sa base, tandis qu'au nord et à l'ouest ses ramifications s'abaissent par degrés vers la « plaine des Tchitches » et d'autres plateaux moins étendus : dans son ensemble, la péninsule istriote est un plan incliné que les rivières descendant vers l'Adriatique découpent en fragments réguliers.

Au sud du Mont des Neiges, le plateau, formé de roches crétacées pareilles à celles du Carso de Trieste, a le même aspect désolé, partout où la surface n'a pas gardé son ancienne parure de chênes et de pins. Cette région

pierreuse, à laquelle Lorenz donne le nom de Carso liburnien, est aussi parsemée de décombres, fendillée dans tous les sens, emplie de terre rouge dans ses fissures et percée d'entonnoirs de toutes les grandeurs : il en est un, non loin de Buccari, au sud-est de Fiume, dans lequel s'est blotti tout un village, avec ses jardins et ses champs. Les voussures de montagnes qui s'élèvent sur la haute base du plateau liburnien se maintiennent dans la direction du sud-est, qui est celle de l'Adriatique et de la côte dalmate. Leur hauteur moyenne est d'environ 1200 mètres; les routes et le chemin de fer qui les traversent pour faire communiquer les ports de l'Adriatique et la vallée de la Save utilisent des cols de 700 à 1000 mètres d'altitude; même la route de Jablanac à Stirovača, qui passe au nord du Vellebić, atteint la hauteur de 1582 mètres. Les diverses rangées de la Grande et de la Petite Kapella, de la Plješevica, du Vellebić, dans la Croatie occidentale, n'atteignent nulle part 1800 mètres, c'est-à-dire qu'elles restent de 1200 mètres au-dessous de la ligne idéale des neiges persistantes. Le Vellebić, dont l'arête sert de limite commune à la Croatie et à la Dalmatie, rapproche ses hautes cimes de la mer et se termine par des escarpements abrupts; aussi la crête bleue, violette ou teintée de rose suivant la distance et les heures de la journée, est-elle visible de très loin : c'est une frontière naturelle, difficile à franchir, non à cause de la hauteur des cimes, mais à cause du nombre prodigieux de gouffres et de cirques ouverts dans la roche et séparés les uns des autres par des arêtes vives. Plusieurs régions du plateau sont creusées d'innombrables alvéoles enfermant chacun soit un petit lac, soit un champ de terre rouge : vu de quelque hauteur, l'aspect de ces roches bouleversées est un des plus étranges que présente la planète. Les sommets du Vellebić s'enveloppent souvent de nuages : ce groupe de montagnes est pour les marins dalmates un indicateur des vents et des tempêtes.

Interrompue au sud du Vellebić par les profondes fissures dans lesquelles coulent la Zrmanja et la Krka, la chaîne dalmate se relève ensuite pour former les Alpes Dinariques, ainsi nommées de leur principale cime, la Dinara, et s'exhausse peu à peu vers le sud en se rapprochant du grand massif de la Montagne Noire ou Crnagora. Quoique la bande de terrain attribuée à la Dalmatie autrichienne aille toujours en se rétrécissant du nord au sud, et que la lisière soit même interrompue en deux endroits devenus fameux par les discussions diplomatiques, le port de Klek et le territoire de la Suttorina, l'un au nord, l'autre au sud de Raguse, cependant c'est précisément près de l'extrémité méridionale de la Dalmatie, au nord des Bouches de Cattaro, que se trouve sa plus fière montagne, l'Orjen. Mais nulle part les monts dalmates ne se dressent en massifs

indépendants : ils se rattachent aux chaînes et aux plateaux de la Bosnie, de l'Herzégovine, du Monténégro[1].

Les montagnes du littoral croate sont encore partiellement boisées, mais celles de la Dalmatie sont de nos jours presque entièrement nues. Au temps du poëte Claudien, le pays méritait encore le nom de *Dalmatia frondosa*. Lorsque Raguse fut fondée, elle reçut des Slaves l'appellation de Dubrovnik à cause des grandes forêts qui l'environnaient. Devenus maîtres du pays,

N° 70. — LE VELLEBIĆ.



D'après la carte de l'État-Major — C. Perron

1 : 110 000

0 — 3 K.

les Vénitiens y trouvèrent toujours le bois nécessaire à la construction de leurs flottes; en 1608, ils donnèrent même à leur ami le « Grand Turc » la permission de couper sur la côte autant de bois qu'il lui en faudrait pour douze grands navires de ligne[2], tandis que de nos jours les constructeurs

[1] Altitudes diverses dans les provinces adriatiques :

Nanos ou Monte-Rè	1,295 mètres.	Grande Kapella (Klek)	1,643 mètres.
Col de Nauportus	370 »	Petite Kapella (Selski Vrh). . .	1,281 »
Opcina (Carso triestin). . . .	394 »	Vellebić (Vaganski Vrh). . .	1,758 »
Mont des Neiges	1,796 »	Dinara	1,811 »
Monte Maggiore.	1,394 »	Orjen.	1,898 »

[2] Heinrich Noë, *Dalmatien und seine Inselwelt*.

dalmates doivent importer le bois qu'il leur faut pour une simple barque. Pour expliquer la disparition des forêts, les habitants en accusent les pirates d'autrefois. Quand ceux-ci apercevaient au loin les navires d'une flotte ennemie, ils mettaient le feu, dit-on, aux grands bois des montagnes, afin que les courants aériens, se précipitant de toutes parts en orages vers le foyer de l'immense conflagration, missent en fuite les vaisseaux redoutés[1]. Ce qui est vrai, c'est que les bergers ont été les grands dévastateurs des forêts : ce sont eux qui, dès le commencement du dix-huitième siècle, avaient changé en un « royaume des chèvres », suivant l'expression italienne, tout le versant maritime du Carso liburnien; ce sont eux qui dévastent maintenant toute la partie supérieure du plateau appartenant aux communes ou à l'État, car les forêts particulières ont été mieux respectées. La perte totale causée par le déboisement du Carso pendant le cours du dernier siècle est la même que si l'Autriche avait perdu un territoire d'environ 1,500 kilomètres carrés, peuplé de plus d'un million d'hommes[2]. Quand on longe les côtes en bateau à vapeur, les montagnes grises et arrondies que l'on voit s'élever au-dessus du rivage font l'effet d'énormes monceaux de cendres ; sur la pente tournée vers l'intérieur, les montagnes sont, au contraire, encore vertes de la base au sommet. L'œuvre du reboisement serait en beaucoup d'endroits de la Dalmatie plus facile que sur le plateau du Carso, mais elle n'a encore été entreprise que dans de bien faibles proportions : le plan adopté pour la restauration des forêts de la Dalmatie ne demanderait pas moins de douze siècles pour être mené à bonne fin.

Les plateaux de la Carniole, de la Kapella, du Vellebić et les montagnes de la Dalmatie sont une barrière stratégique, non-seulement à cause de l'obstacle matériel qu'ils opposent aux communications, mais aussi à cause de leur manque d'eau. Leurs roches calcaires, percées et fissurées à l'infini, boivent toutes les pluies et n'en laissent pas séjourner une goutte à la surface : c'est dans les profondeurs de la montagne qu'il faut chercher les rivières, là du moins où l'eau n'a pas été changée en glace par les courants d'air froid. Il n'est pas de contrées en Europe qui soient plus remarquables par leur hydrographie souterraine. Même la France méridionale et le Jura n'ont pas dans les antres de leurs roches autant de lacs et de gouffres, de puits dormants et d'eaux courantes. Cascades et rapides, confluents et bifurcations de rivières, érosions, dépôts d'alluvions ou d'enduits calcaires, crues soudaines, tous ces phénomènes qu'on observe ailleurs dans les vallées superficielles se voient ici sous le plateau du Carso au

[1] Fortis, *Voyage en Dalmatie.*
[2] Joseph Wessely, *Das Karstgebiet Militär-Kroatiens und seine Rettung.*

fond des galeries ténébreuses. Des grottes où s'engouffrent les ruisseaux, des puits d'effondrement, des entonnoirs d'où s'élève la voix sourde des eaux, enfin les plissements des vallées supérieures permettent d'étudier le cours des rivières sous-rocheuses. En se suspendant à des cordes pour descendre dans les trous, en se glissant comme des renards de caverne en caverne, en se confiant sur les rivières inconnues à des troncs d'arbre ou à des canots, Schmidl et d'autres explorateurs ont pu se rendre compte du régime des eaux cachées, et déjà maintes parties du réseau souterrain ont leurs cartes tracées avec autant de précision que celles de la surface.

La plus célèbre de ces rivières est la Rieka ou Recca, qui passe dans l'intérieur du plateau non loin de Trieste. Issue du Mont des Neiges, elle coule à l'air libre au fond d'une tranchée naturelle aux énormes talus, puis, arrivée sous une arcade de rochers qui porte le pittoresque village de Sanct-Canzian, elle disparaît tout à coup, se montre à quelque distance en aval au fond d'un entonnoir, puis s'engouffre en cascade. Là commence sa vallée souterraine, longue de plus de 35 kilomètres, et cachée sous une voûte de rochers dont l'épaisseur moyenne a plus de 300 mètres, ainsi qu'on a pu le constater en descendant au fond du gouffre de Trebié, qui s'ouvre au-dessus du courant comme le « regard » d'un canal d'égout[1]. Quand la Rieka reparaît au jour, non loin de Monfalcone, gonflée par toutes les rivières de son bassin caverneux, c'est un véritable fleuve jaillissant du sein des roches par trois énormes veines d'eau bleue, assez abondantes pour que les petits navires de mer viennent flotter sur le canal de 4 kilomètres de longueur où se réunissent les sources. Ce sont les bouches du Timavo, si fameuses dans l'antiquité. Virgile les a chantées, les géographes Méla, Strabon les ont décrites, et sur leurs bords on voit des restes de temples consacrés aux dieux et aux nymphes. Certainement ce fleuve ne semble plus avoir la masse d'eau qu'il avait autrefois ; il ne s'échappe plus de la montagne en mugissant et l'on cherche vainement les neuf ou les sept gouffres de sortie mentionnés par les auteurs anciens : d'ailleurs les écrivains donnaient au Timavo une importance en grande partie conventionnelle, à cause de la limite qu'il forme à l'angle même de l'Adriatique[2]. Czœrnig pense que le Timavo, grossi par une partie des eaux de l'Isonzo, dont le cours était tout différent à l'époque romaine, était jadis beaucoup plus considérable[3]. Quoi qu'il en soit, la rivière ne mérite plus le nom de « Mère de l'Adriatique » ; en moyenne elle roule deux fois moins d'eau que la fontaine

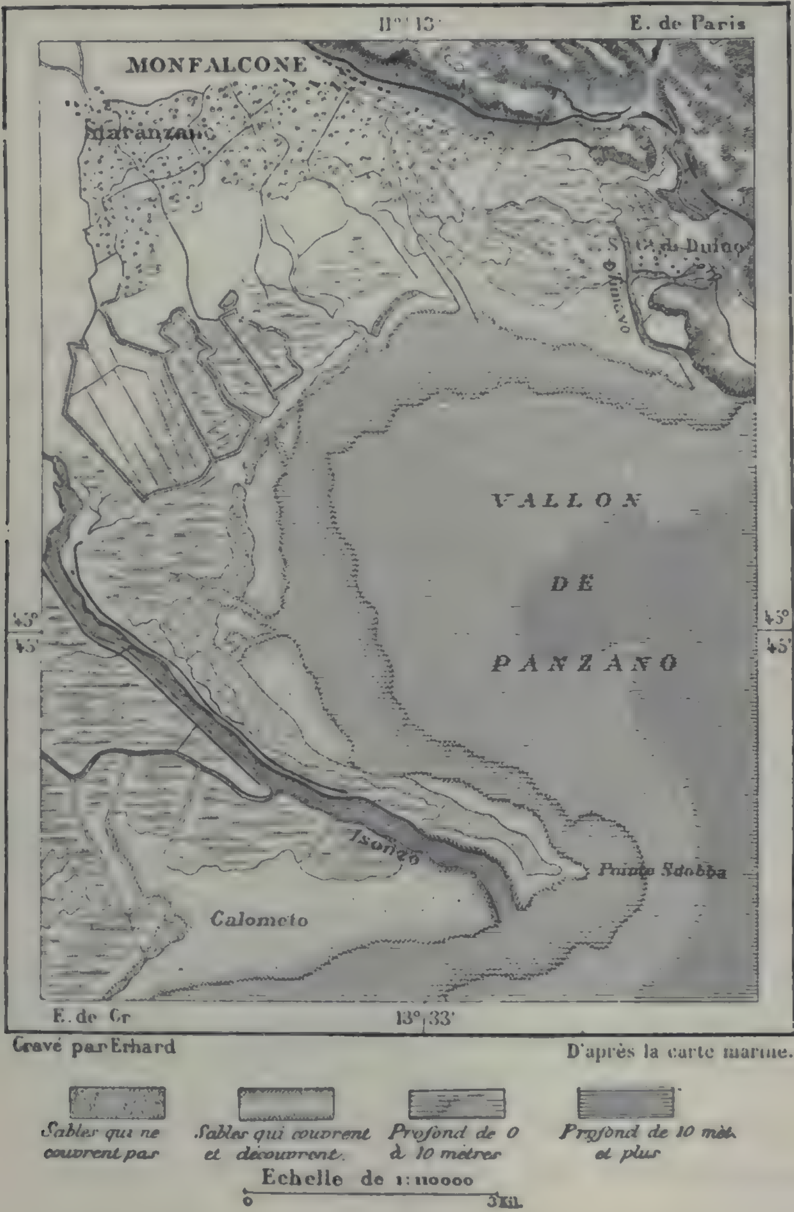
[1] Adolf Schmidl, *Ueber den unterirdischen Lauf der Recca*

[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

[3] Von Czœrnig, *Graz und Gradiska.*

de Vaucluse et neuf fois moins que l'Isonzo, dont la bouche lui fait face de l'autre côté du golfe et qui prolonge son delta d'environ 7 mètres par an [1]. Pendant la saison des grandes sécheresses, le Timavo, si les évaluations faites par divers géologues sont exactes, serait insuffisant pour alimenter la ville de Trieste [2].

N° 71. — L'ISONZO ET LE TIMAVO.



Une autre Recca ou Rečina, c'est-à-dire une autre « rivière », puisque telle est la signification du mot slave, descend du Carso liburnien par une cluse des plus sauvages et se verse dans le Quarnaro, immédiatement en

[1] Taramelli, *Cenni geologici sul circolo di Gradisca*.

[2]

Portée de la Recca à Sanct-Canzian :	Maximum. . .	4	mètres cubes	par seconde.
	Minimum. . .	0,15	»	»
» du Timavo, d'après Bürkli :	Maximum. . .	30	»	»
	Moyenne . . .	9,3	»	»
	Minimum. . .	0,4	»	»

aval de Fiume; mais à quelques centaines de mètres en amont de son embouchure ses eaux sont plus que décuplées par une source énorme, montant de la base d'un rocher en bouillons qui se repoussent les uns les autres comme si la place leur manquait. La colonne d'eau jaillissante remplit aussitôt le lit de la Rečina, ainsi que les grands canaux d'usines, et va former le port oriental de Fiume, la Fiumara, malheureusement obstruée par les alluvions qu'apporte le courant fluvial et que repousse la mer : ces limons siliceux sont évalués à 30 000 mètres cubes par an, tandis que la masse liquide versée dans le même temps est de plus de 700 millions de mètres, soit de 22 mètres et demi par seconde; la température de cette puissante fontaine est d'environ 10 degrés centigrades, c'est-à-dire celle des eaux tombées sur le plateau à 1200 mètres d'élévation. Les nombreuses sources de cette région du littoral ont toutes une température analogue, preuve que leurs eaux, tombées au loin sur le Carso, ont constamment cheminé dans l'intérieur de la montagne. Quelques-uns des jets sourdent au niveau de la mer, à travers le sable ou les galets, et l'on peut même en maints endroits, notamment dans la crique de Martinschiza, faire naître à volonté de petites sources en creusant l'arène de la rive. Près de Moschienizze, à la base du Monte Maggiore, une fissure du lit marin laisse échapper un volume d'eau douce tellement considérable, qu'après les grandes averses les barques ne peuvent pénétrer dans le cercle de bouillonnement, dont le pourtour est d'environ 180 mètres[1].

Des phénomènes de même nature ont lieu dans le bassin de la rivière istriote d'Arsa et dans ceux des fleuves dalmates, la Zrmanja, la Krka ou Kerka, la Četina, la Narenta. Ici l'on voit des cours d'eau qui s'élancent d'une grotte et fuient dans une vallée profonde, puis on les cherche vainement des yeux; ils se sont perdus dans une autre caverne : sur la carte, ces cours d'eau qui paraissent et disparaissent tour à tour ressemblent aux tronçons d'un serpent coupé. La plupart de ces rivières continuent de couler souterrainement dans un même sillon du plateau, mais il en est qui s'épanchent latéralement par les fissures des roches, à travers plusieurs arêtes parallèles de montagnes. Ainsi la Četina, qui longe la base des Alpes Dinariques, alimente, dit-on, par-dessous les collines, une autre rivière qui va se jeter dans la mer près de Spalato, tandis qu'elle-même est grossie par un affluent souterrain sorti d'un lac situé en Bosnie, de l'autre côté des monts. De même, les belles eaux bleues de l'Ombla qui se déversent dans la baie de Gravosa, non loin de Raguse, et les sources de Doli, qui jaillissent

[1] Lorenz, *Topographie von Fiume und Umgebung.*

de la mer à un mètre au-dessous de son niveau moyen, proviennent de la curieuse rivière de Trebinčica, affluent de la Narenta, qui coule de l'autre côté des montagnes, dans l'Herzégovine. Mais il est aussi plusieurs courants du plateau qui s'enfuient on ne sait où et dont on n'a pas trouvé

N° 72. — L'OMBLA, GRAVOSA ET RAGUSE.



les bouches, probablement sous-marines. Tels sont la Gačka et la Lika, parmi les cours d'eau du littoral croate. D'autres sources, même parmi les plus considérables, ont une origine ignorée. Ainsi le grand lac de Vrana, qui occupe dans l'île de Cherso ou Krès une surface de plus de 6 kilomètres carrés et contient environ 240 millions de mètres cubes d'eau, est certainement alimenté par des eaux de source qui viennent du continent voisin,

car sa température est très basse, et sur l'île même il n'existe point de plateaux assez élevés pour atteindre l'isotherme de 10 degrés[1]. Le lac de Vrana est donc le bassin d'évaporation des eaux de pluie tombées soit à l'est sur les pentes du Vellebić, soit au nord sur le Monte Maggiore. Provient-il de la Croatie ou de l'Istrie? On ne sait. Quoique douce, l'eau du bassin de Vrana contient cependant une quantité appréciable de sel marin, due sans doute à l'embrun des vagues apporté par le souffle du bora pendant les tempêtes[2].

La plupart des habitants de la haute Carniole et de la Dalmatie seraient absolument privés d'eau si quelques terrains non caverneux n'interrompaient çà et là les formations calcaires et ne forçaient les ruisseaux à rejaillir à la surface. Sous le plateau du Carso, ce sont des couches de grès, et sur le littoral dalmate, des lits de marne qui font remonter les eaux en sources et fécondent ainsi les campagnes; c'est en moyenne à 300 mètres de profondeur au-dessous de la surface pierreuse que se trouvent les couches qui ne laissent pas les ruisseaux s'engouffrer plus bas[3]. En d'autres endroits, les entonnoirs d'effondrement sont assez profonds pour atteindre le voisinage des eaux souterraines et conserver un sol humide où la végétation peut se développer. En parcourant les plateaux blancs et nus, on est ravi de voir s'ouvrir à ses pieds un de ces nids de verdure pareils aux jardins des carrières de Syracuse. Les vignobles fameux de Prosecco ont pu prospérer dans les gouffres du plateau triestin, grâce à l'une de ces couches de grès qui retiennent l'humidité. On admet en général que ces vignobles étaient les *vites pucinæ*, déjà célèbres du temps d'Auguste; mais, d'après le témoignage de Pline et d'autres auteurs, il est probable qu'il faut chercher ces vignes sur les coteaux de Duino, près des bouches du Timavo : ils donnent de nos jours l'excellent cru connu sous le nom de *refosco*[4].

C'est un travail difficile pour les habitants voisins du Carso de se défendre contre les inondations de rivières qui sont presque toujours invisibles et dont l'apparition soudaine est souvent imprévue. Dans les entrailles de la roche, les cours d'eau ne peuvent s'épandre latéralement comme ils le feraient à la surface du sol; ils sont donc obligés de gagner en hauteur l'espace qui leur manque en largeur et de s'élever dans les puits à des niveaux de crue dont on ne connaît pas d'exemples ailleurs. Ainsi l'on a vu la Rieka souterraine monter dans le gouffre de Trebić à 104 mètres

[1] Lorenz, *Mittheilungen von Petermann*, déc. 1859; — *Topographie von Fiume und Umgebung.*
[2] Ernst Mayer, *Mittheilungen der geogr. Gesellschaft in Wien*, n° 241, 1874.
[3] Leop. Mayersbach, *Die Bodenkultur auf dem Karste.*
[4] Marchesetti, *Archeografo Triestino*, 1877.

au-dessus de la ligne moyenne de ses eaux. Le danger est donc fort grand pour les villages et les cultures qui se trouvent en contre-bas des entonnoirs, et les ingénieurs ont dû prendre des mesures pour parer de leur mieux aux désastres possibles. Comme les anciens Grecs, les Dalmates et les Istriotes de nos jours ont soin de munir de grillages les cintres d'entrée des canaux d'écoulement, afin d'arrêter les débris flottants et de maintenir le passage libre aux eaux surabondantes. Lorsque les galeries s'engorgent, on y entreprend des travaux de ramonage; parfois même on fait sauter des roches pour ouvrir une plus large issue au trop-plein des inondations. Néanmoins il se forme en maints endroits des lacs permanents ou temporaires, quelques-uns à deux étages de cavernes. Tel est le grand lac de Rastoc, au nord du delta marécageux de la Narenta; suivant la durée des pluies et des sécheresses, il s'emplit ou se vide dans la partie supérieure et son lit le plus haut peut servir alternativement à la pêche ou à la culture. Néanmoins aucun lac du versant de l'Adriatique n'est aussi curieux à cet égard, ou du moins aussi célèbre, que le lac de Zirknitz, situé également sur le plateau du Carso, mais sur la pente tournée vers la Save et la mer Noire.

Dans cette remarquable région du Carso et des Alpes Illyriennes, les grottes évidées jadis par les eaux, puis abandonnées par elles, ne sont pas moins curieuses que les galeries à torrents. Elles sont tellement nombreuses, se ramifient et se superposent en tant d'avenues entremêlées, qu'on a pu comparer le pays tout entier à une immense éponge pétrifiée. Les unes sont évidées en dômes, les autres disposées en corridors; il en est qui descendent en forme de puits, ou qui présentent toutes les combinaisons possibles de chambres et de cellules. Les plus connues parmi ces cavernes sont, de même que le lac de Zirknitz, dans le bassin de la Save; mais celles de la Dalmatie ne sont pas moins étonnantes, quoique moins visitées. On en cite des centaines, minime partie du réseau de galeries intérieures que la difficulté des explorations souterraines empêche de découvrir. Ces grottes n'offrent pas seulement, comme toutes les autres cavités du même genre, l'intérêt de curiosité que donnent les formes bizarres des concrétions calcaires, elles sollicitent aussi les études des naturalistes par leur faune de petits animaux qui ne voient jamais le jour. Parmi les représentants de la faune supérieure, on y trouve une espèce particulière de chauve-souris; deux grottes et plusieurs puits du territoire de Gradisca[1] ont fourni jusqu'à sept variétés d'un reptile informe, le protée, dont les yeux, devenus inutiles dans

[1] Marchesetti, *Bollettino delle scienze naturali*, n° 5.

les ténèbres, sont presque complétement atrophiés. Des mouches, des coléoptères sans yeux, des arachnides, des centipèdes, des crustacés, des mollusques vivent aussi dans ces profondeurs. Les grottes du Carso sont celles où l'on a observé la faune la plus riche, sans doute parce qu'on les a mieux étudiées que les cavernes des autres pays[1]. Schiner y a compté vingt-trois espèces animales.

Jadis la sombre imagination des Slaves dalmates faisait des cavernes de

N° 75. — LA NARENTA.



la montagne la demeure d'êtres féroces, de démons, de sorcières et de vampires. Ainsi l'un des gouffres les plus profonds de la grotte de Verlica, qui se trouve dans la Dalmatie centrale, près des sources de la Cettina, n'est autre chose pour les Morlaques indigènes que l'une des portes de l'enfer, et dans l'un des abîmes voisins habite une sorcière qui rôde la nuit pour saisir les enfants et leur manger le cœur. Non loin de Raguse est une autre caverne fameuse, que l'on désigne comme la grotte du serpent d'Es-

[1] Adolf Schmidl, *Die Grotten und Höhlen von Adelsberg*, etc. — Gustav Joseph, *Die Tropfstein-grotten in Krain.*

culape. « Au fond de l'antre se trouve un magnifique bassin d'eau limpide où reposent trois pièces de monnaie d'une vertu magique; mais nul n'essaye de s'en emparer, car un serpent les garde et malheur à l'audacieux qui s'approche du bassin ! » Un des faits qui ont le plus frappé l'imagination populaire et qui l'ont entraînée à peupler de monstres l'intérieur des roches, c'est qu'en plusieurs endroits, notamment dans l'île de Melada et, sur la côte voisine, dans les marais de la rivière Narenta, on a parfois entendu le sol mugir fortement, les jours d'été, surtout au lever et au coucher du soleil. Ce phénomène étrange, qui rappelle le chant matinal de la statue de Memnon, et qui trouve son analogue dans la musique des roches échauffées que des voyageurs ont entendue dans le désert d'Atacama, sur le Sinaï, au sommet du Mont-Blanc, à la Maladetta[1], provient sans aucun doute du passage de l'air, alternativement dilaté et condensé, à travers les fissures des grottes sous-jacentes. Pendant l'automne de 1825, les mugissements de l'île de Melada parurent tellement formidables que la plupart des habitants s'enfuirent, dit-on, sur le continent voisin. Ils croyaient entendre la plainte menaçante des âmes du purgatoire trop longtemps oubliées.

L'Istrie et la Dalmatie, si remarquables entre les pays d'Europe par le relief de leurs plateaux et le cours de leurs rivières, ne le sont pas moins par les découpures de leurs côtes. Il est vrai que dans son ensemble la péninsule istriote présente une forme assez massive. La ligne normale des rivages est régulière ; mais elle est interrompue par des baies qui sont de véritables défilés marins, continués dans l'intérieur de la presqu'île par d'étroites cluses de rochers. Ainsi la côte occidentale est comme entaillée par le val Quieto, partiellement changé en marécage, et par le canal de Leme, qui se prolonge en cluse et pénètre jusqu'au milieu de la péninsule; à l'est, le canal d'Arsa, plus irrégulier, la baie de Fianona et d'autres moins importantes échancrent aussi profondément la côte de l'Istrie. Mais combien plus bizarre encore est le littoral de la Dalmatie avec ses franges de péninsules et ses îles, ses îlots, ses écueils innombrables!

A première vue, on pourrait croire que cet archipel illyrien, défendant la côte d'une double et triple barrière, doit être assimilé aux *skaeren* d'îles et de rochers qui bordent le littoral de la Norvége et que des *fjords* découpent en un dédale pareil à celui de la grande côte voisine. Toutefois l'analogie n'est qu'apparente. Tandis que les fjords de Scandinavie sont des vallées sous-marines très-profondes découpant les montagnes de la côte dans tous les sens et se ramifiant en une multitude de branches, les détroits des

[1] Pœppig; Burckhardt; Holland; Burton, Viollet-le-Duc.

îles et les golfes du littoral de Dalmatie sont de simples canaux d'érosion ayant moins de 50 mètres d'eau, et leur orientation normale, du nord-ouest au sud-est, est précisément celle des sillons du Carso et des Alpes Dinariques ; seulement les détroits sont unis les uns aux autres par des cluses ouvertes pour la plupart à angle droit avec les vallées principales. Les îles et les presqu'îles de la côte illyrienne n'ont rien du désordre chaotique dans lequel sont éparses les roches déchiquetées des côtes de la Scandinavie : ce sont des formations très-régulières d'allures, dont toutes les montagnes, toutes les vallées, toutes les criques sont orientées dans le sens de l'axe même des chaînes de la Bosnie. Il est vrai que les îles méridionales, Brazza, Lesina, Lissa, Curzola, Melada, de même que la longue péninsule de Sabbioncello, ont une direction un peu oblique à la côte, à cause du reploiement de leurs chaînes de montagnes vers l'ouest, mais la chaîne du littoral, au nord de Spalato, offre aussi la même déviation. Les franges maritimes de la Dalmatie appartiennent toutes aux mêmes formations éocènes et crétacées que le continent lui-même : quelques roches éruptives de Lissa et des écueils situés plus à l'ouest, en pleine Adriatique, font seuls exception. Il paraît évident que les îles appartenaient autrefois au continent, mais qu'elles en ont été graduellement détachées par l'érosion des couches de marnes friables qui s'étendent dans les basses vallées, entre les chaînes parallèles des montagnes. Les sondages ont révélé que dans son ensemble le labyrinthe des îles dalmates continue exactement la côte occidentale de la péninsule d'Istrie : il n'en est séparé que par les eaux profondes de l'entrée du Quarnaro. On ne saurait douter que les gouffres d'effondrement n'aient aussi contribué pour une forte part à sculpter le rivage continental et le littoral des îles. Parmi les gouffres qui se sont changés en ports, grâce à une brèche de leur pourtour, on peut citer l'étrange entonnoir de Buccari et de Porto-Rè, qui s'ouvre sur la côte, à quelques kilomètres au sud-est de Fiume ; d'autres abîmes, comme celui de Pago, sont restés sans communication avec la mer. En outre, le sol n'a cessé de s'abaisser, ainsi qu'on l'a constaté depuis les temps historiques, à Zara et sur plusieurs autres points du littoral istriote et dalmate, et par suite le travail d'érosion a pu gagner de plus en plus avant dans l'intérieur et prolonger ainsi les franges bizarres qui découpent la côte. En Istrie, on voit encore, à quelques mètres en contre-bas de la surface marine, les restes des villes de Sipar et de Medelino; près de Rovigno, l'île de Cissa, célèbre du temps des Romains par ses teintureries, s'affaissa lentement et disparut au huitième siècle[1] ; un des nom-

[1] Marchesetti, *Notes manuscrites.*

breux Vrana de la contrée, près de la Narenta, aurait cessé en 1630 d'être un lac d'eau douce pour s'emplir d'eau salée, précisément à cause de l'affaissement du terrain et de l'irruption des eaux marines qui en a été la conséquence[1]. Cependant Pricot de Sainte-Marie rapporte un fait qui paraît contredire l'hypothèse d'un affaissement général de la côte. La Narenta était jadis beaucoup plus accessible aux navires; les Vénitiens la remontaient plus avant qu'on ne peut le faire de nos jours. Faut-il y voir l'effet d'un

N° 74 — GOUFFRE DE PAGO.



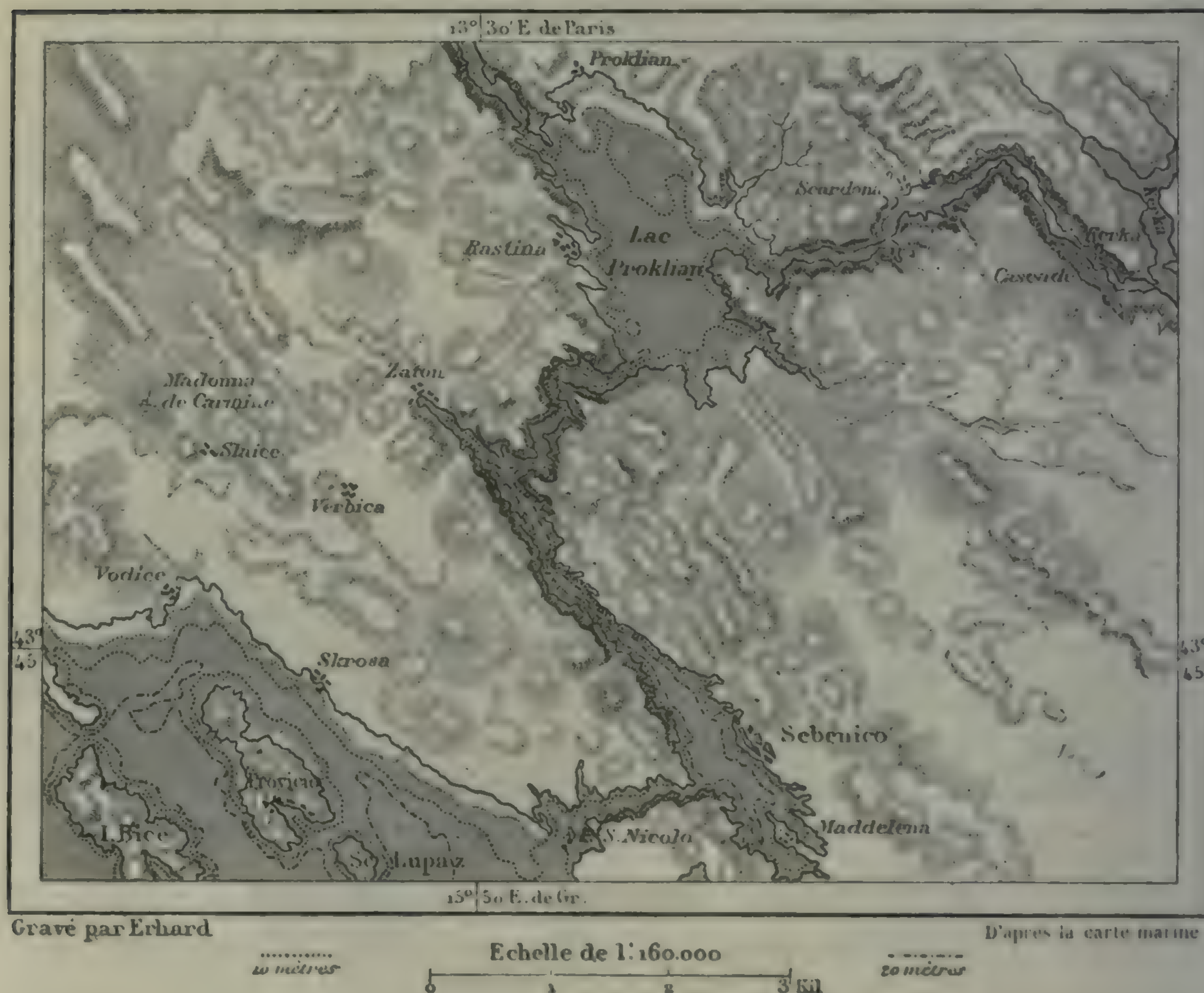
exhaussement local, ou seulement des alluvions qui gagnent peu à peu sur la mer et changent les baies du delta en lacs et en étangs?

Un des estuaires les plus remarquables de la côte illyrienne est celui dans lequel se déverse la rivière Krka ou Kerka, le Titius des Romains, entre Zara et Spalato : c'est à la fois un fleuve, un lac, un bras de mer. En amont de Scardona, la Kerka, divisée en deux courants, se précipite d'un rocher en une cascade semi-circulaire comme celle du Niagara; mais c'est un Niagara en miniature et ses eaux, rejaillissant en écume, se brisent en six ressauts

[1] Gliubavaz, cité par Fortis, *Voyage en Dalmatie*, t. I, p. 42

successifs sur les saillies du roc. Au sortir de la cluse creusée par la cascade, l'eau douce s'étend à la surface d'un lac où la mer a déjà fait pénétrer son onde salée, puis la vallée se rétrécit de nouveau, le fleuve reparaît, et son courant tranquille va rejoindre l'Adriatique par une excavation à brusques détours formée de deux cluses et d'une vallée se coupant à angles droits. Plus au sud, la mer pénétrait aussi dans l'intérieur des terres pour aller au-devant de la Narenta ; mais les alluvions de ce fleuve ont rempli l'ancien

N° 75. — LA KERKA.



estuaire et dépassent maintenant la ligne normale des côtes. Tôt ou tard, les apports rejoindront la côte de la péninsule de Sabbioncello et le golfe de Klek sera transformé en lac.

De toutes les baies de la Dalmatie, la plus connue est cet ensemble de golfes étrangement ramifié que les marins nomment les « Bouches de Cattaro » et qui rappelle par sa forme le lac des Quatre-Cantons ; on n'y voit point, il est vrai, de neiges ni de pâturages, mais est-il un coin de la terre où les rochers se superposent en masses d'un plus fier aspect et d'une couleur plus éclatante ? Le labyrinthe maritime de Cattaro enferme un grand nombre de ports dans lesquels pourraient mouiller tous les navires de l'Adriatique.



VUE PANORAMIQUE DES BOUCHES DE CATTARO

Dessin de Riou, d'après une photographie.

Les bâtiments y pénètrent par deux passes que sépare un écueil et qui ont l'une et l'autre une profondeur de plus de 25 mètres au seuil d'entrée; bientôt, au détour d'une pointe, les matelots perdent la mer de vue et se trouvent dans une avenue d'eaux tranquilles qui se reploie en sinuosités entre les montagnes, et qui tantôt se resserre en détroits, tantôt s'élargit en bassins : une chaîne fermait autrefois le goulet qui donne dans le dernier lac à double bassin, le golfe de Cattaro proprement dit. Des villages

N° 76. — BOUCHES DE CATTARO.



de pêcheurs bordent les anses ou se cachent à demi dans la verdure des vallons; de vieux murs, des tours en ruine s'élèvent sur les écueils au milieu de l'eau bleue; des aiguilles de rochers, nues et dorées par le soleil, se dressent au-dessus des vignes, des olivettes, des jardins de citronniers; partout on voit se profiler sur le ciel l'arête déchiquetée des montagnes. Dans l'Europe méditerranéenne, si riche pourtant en paysages grandioses, il est peu de golfes qui rivalisent en beauté de sites imprévus avec les « Bouches » de Cattaro.

Des montagnes et des plateaux liburniens et dalmates, la vue est admirable sur tout ce dédale d'îles et d'écueils, si réguliers dans leur formation

et pourtant si divers en dimensions et en hauteur. Étalées comme sur une carte immense, ces terres blanches ou rouges, à peine rayées par de noires traînées de broussailles, contrastent avec les eaux bleues des canaux et des baies de l'Adriatique, semblables à des lacs. Toutes ces îles se distinguent par quelque trait particulier. La grande terre du nord, l'île de Veglia (Krk en slave), est celle qui ressemble le plus au continent, dont elle n'est séparée d'ailleurs que par le canal peu profond de Maltempo; Cherso ou Krès, plus indépendante, puisque avec tout son archipel de petites îles elle est entourée de détroits et de golfes ayant plus de 50 mètres de profondeur, est elle-même presque complétement unie à l'île de Lussin : le canal qui sépare ces deux chaînes de montagnes calcaires n'est qu'une sorte de goulet, large de 5 à 6 mètres, une *cavanella*, peut-être creusée de main d'homme à l'époque romaine pour éviter aux embarcations ordinaires le pourtour de l'île[1]; le flot qui passe dans ce détroit renverse alternativement son courant vers le nord et vers le sud, suivant la marée et les divers phénomènes de pression atmosphérique et d'évaporation dans les deux bassins du Quarnaro et du Quarnarolo. Arbe, riche en oliviers, se compose de plusieurs voussures parallèles qu'isolent à demi des entailles du littoral s'avançant au loin dans les plaines; mais, à cet égard, l'île de Pago est bien plus étonnante encore : longue de 60 kilomètres et terminée au nord par une pointe droite comme une épée de narval, elle aligne à côté les unes des autres ses hautes murailles de calcaire éocène, laissant entre elles des vallées régulières qui se continuent en mer par des baies étroites, auxquelles les marins ont conservé les noms de *valli* et de *valloni*. A l'ouest de Pago et de son archipel est Premuda, l'une des îles les plus connues des matelots, parce que le courant circulaire de l'Adriatique s'y divise en deux branches, l'une qui traverse directement la mer pour aller se heurter contre les côtes de l'Émilie, l'autre continuant sa route au nord pour contourner tout le golfe du Quarnaro, les côtes de l'Istrie, celles de Trieste et de Venise. L'île Longue (*Lunga*) forme avec l'Incoronata, qui la prolonge au sud, une seule et même terre d'un développement d'environ 70 kilomètres; toutes les chaînes parallèles en sont complétement séparées et montrent çà et là leurs fragments, Eso, Zut, Ulian, Pasman, entre la grande île extérieure et le rivage du continent. Au sud de Spalato, Brazza, la plus massive de toutes les îles dalmates, mais aussi la plus riche et la mieux cultivée, une de celles qui produisent le meilleur vin de la Dalmatie, ressemble à un plateau, tandis que la gracieuse Lesina est une langue de terre allongée dans la direc-

[1] Lorenz, *Topographie von Fiume und Umgebung*, p. 104.

tion de l'est à l'ouest; Sabbioncello n'est pas une île, puisqu'elle tient au continent, mais par sa forme cette haute chaîne maritime de 72 kilomètres de longueur, et prolongée encore à l'ouest par l'île de Curzola, doit être assimilée aux montagnes insulaires de l'archipel dalmate; enfin Melada, ou Moleda (en slave Mljet), parallèle à la racine de Sabbioncello, termine la rangée côtière des grandes îles illyriennes, et loin du littoral, Lissa, Lagosta, Pelagosa et de nombreux écueils sont battus par les flots du large. Lissa, qui rappelle la victoire navale des Autrichiens sur la flotte

N° 77. — MELADA.



italienne en 1866, est importante par son havre excellent, qui en fait la Malte de l'Adriatique. Quant à Pelagosa, dont le nom rappelle peut-être les anciens Pélasges, elle est déjà dans les eaux italiennes, mais l'entretien d'un phare en fait une possession de l'Austro-Hongrie : on y a trouvé des objets curieux de toutes les époques, y compris l'âge de pierre[1].

Presque toutes ces îles, ainsi que les centaines d'îles plus petites, d'îlots et de rochers de l'archipel illyrien, se ressemblent en une chose, la nudité d'aspect ; les forêts ont disparu, même des îles telles que Selve et Lesina,

[1] Marchesetti, *Descrizione dell' isola di Pelagosa*. Bull. delle scienze naturali, n° 3, III[e] année.

dont le nom rappelle l'ancienne parure de végétation ; Curzola (en slave Karkar) n'a plus les bois qui l'avaient fait nommer la « Corcyre noire ». Toutes les îles se distinguent aussi, grâce à la nature de leurs rochers, par la vigueur des contours, l'âpreté des saillies : l'île de Melada et celle de San Clemente, dans l'archipel des Spalmadori, peuvent donner une idée de ce tracé des rivages, si différent des molles ondulations de la plage italienne. Sauf dans les vallons, les roches de l'archipel dalmate sont aussi pour la plupart assez infertiles ; cependant, là où des couches de grès ont retenu les eaux, le sol fécond donne de magnifiques récoltes. Ainsi, tandis que la Levrera, îlot calcaire situé près des côtes de Cherso, nourrit seulement des lapins, Sansego, plus petite, s'est peuplée récemment de plus d'un millier de cultivateurs vivant dans un véritable jardin[1].

N° 78. — SAN CLEMENTE.



La vallée de l'Isonzo, l'Istrie, la Dalmatie ressemblent à la péninsule italienne par le climat. L'extrémité méridionale de l'Illyrie autrichienne est à peu près sous la même latitude que Rome, et la longue extension de l'Adriatique vers le nord-ouest donne une flore méditerranéenne à toute la province du Littoral : à deux degrés et demi plus au nord que la Provence et la Ligurie, les myrtes et les lauriers croissent à l'air libre sur les rochers qui dominent les bouches du Timavo[2]. Dans son ensemble, la contrée, bien abritée au nord-est par les montagnes, est exposée directement aux rayons du soleil de l'après-midi. Les caroubiers, les lauriers, les citronniers, les orangers, les figuiers de Barbarie vivent en pleine terre dans les

[1] Heinrich Noë, *Dalmatien und seine Inselwelt*.
[2] Marchesetti, *Notes manuscrites*.

vallées dalmates rapprochées du littoral ; les amandiers fleurissent en décembre, et souvent on récolte des petits pois et des fèves au premier jour de l'an. En suivant le littoral, on rencontre déjà les palmiers près de Trau, et dans l'île de Bua, à l'ouest de Spalato, ils deviennent assez nombreux ; dans les jardins de Raguse, ils fleurissent et portent des fruits que l'on a vus mûrir. Les herbes odoriférantes qui tapissent les versants des collines sur le continent et dans les îles, témoignent aussi de la nature méridionale du climat. Cependant des froids exceptionnels ont quelquefois fait périr les oliviers de l'Istrie et de la Dalmatie septentrionale : dans les campagnes de Trieste, la culture de ces arbres fruitiers n'a jamais été très-prospère depuis le terrible hiver de 1787 qui ruina les vergers. En 1861, le canal qui relie Zara à la terre ferme fut pris par les glaces, et pendant le mois d'avril 1864 il neigea sur la ville[1]. On dit que durant les dix derniers siècles une grande partie de l'Adriatique se couvrit deux fois de glace, en 869 et en 1234[2].

En été, le ciel de la Dalmatie est généralement d'une sérénité parfaite ; mais en automne les pluies deviennent fréquentes et torrentielles, pour recommencer au printemps : parfois l'hiver est pluvieux, mais en moyenne c'est à l'époque des équinoxes que l'humidité se précipite. Le vent qui porte les pluies sur les côtes de l'Adriatique est ce même *scirocco* desséchant des terres africaines ; mais en passant sur la Méditerranée il s'est chargé de vapeurs : la Dalmatie lui doit à la fois sa chaleur et son abondance de pluies. Il est à remarquer que l'orientation de la côte illyrienne dans le sens du nord-ouest au sud-est a pour effet de donner aux brises alternantes de terre et de mer, qui soufflent du nord-est et du sud-ouest, précisément la même direction que celle des deux courants atmosphériques généraux de l'hémisphère boréal : ces brises neutralisent les vents primaires quand elles se propagent en sens inverse ; elles en doublent la force quand elles soufflent vers le même côté de l'horizon. Aussi la violence des vents est-elle parfois redoutable dans le golfe de l'Adriatique. On craint surtout le *bora*, l'antique Borée, vent qui, du Monte-Rè et des montagnes situées plus au sud, descend à l'encontre du sirocco : c'est le « mistral » du Carso et de la Provence. Comme le vent provençal, il renverse parfois les piétons et les

[1] Heinrich Noë, *Dalmatien und seine Inselwelt.*

[2] Températures et pluies moyennes sur le littoral de l'Adriatique :

Gorizia (moyenne de 7 ans).	12°,8 centigr.	1,607 mill. de pluie.
Trieste (moyenne de 40 ans)	14°,4 »	1,100 »
Fiume (moyenne de 7 ans).	13°,9 »	1,578 »
Zara	14°,7 »	761 »
Raguse	16°,8 »	1,626 »

cavaliers; sur le plateau qui domine Fiume, il a même fait dérailler et couché sur le flanc, en 1873, tout un train de chemin de fer; il s'engouffre en tourbillons jusque dans les cavités du plateau, et là même glace les habitants dans leurs demeures mal closes. Sur mer, le bora n'est pas moins redoutable et les navires qui passent près de l'issue des vallées par où descend le vent impétueux, ont à manœuvrer avec la plus grande précaution pour éviter un désastre; les marins craignent surtout le bora de Zengg (Segna), ainsi nommé parce qu'il atteint la mer devant le port de cette ville, à cause de la profonde brèche que le col de Vratnik forme en cet endroit dans le bord du plateau. La direction du bora est en général celle du nord-est au sud-ouest, mais elle varie suivant les parages et dépend du lit que les vallées offrent à la masse plongeante de l'air entraîné; les matelots ne s'y trompent point. Les secousses aériennes, la couleur violette, souvent presque rouge de l'eau, leur révèlent le bora, qu'il se propage d'un point quelconque de l'horizon entre l'est et le nord-ouest. Le contraste que présentent les deux rivages parallèles de toutes les îles de la côte dalmate donne une preuve frappante de la violence de ces vents du nord; la rive tournée vers la grande terre est riche en bons ports et en baies poissonneuses, mais les marins les utilisent à peine; les villages sont clairsemés sur ces côtes; les cultures ne se montrent qu'en de rares endroits, à l'abri de quelques promontoires. Le souffle de Borée rend ce côté des îles presque inhabitable; souvent même il tue les plantes, à l'exception du tamaris, en les couvrant d'écume saline. Cette influence fatale se fait sentir jusqu'à sept kilomètres du rivage; lorsque le vent souffle avec force au printemps, à l'époque où monte la séve, tous les champs sont brûlés. On a constaté que sur les rivages orientaux de l'île de Pago la récolte des vins manque tous les trois ou quatre ans, tandis qu'autrefois elle manquait seulement toutes les dix ou douze années; la violence du bora se serait donc aggravée pendant le cours du siècle[1]. Le rivage occidental, au contraire, est celui qui possède les cultures, les villes, les ports fréquentés; toute la population s'est portée sur le littoral qui regarde vers le midi. Il faut descendre au sud jusque dans l'archipel de la mer Ionienne pour trouver des îles, Corfou, Sainte-Maure, Zante, dont le côté vivant est tourné vers la grande terre : c'est que dans ces régions du midi le terrible bora ne se fait plus sentir. Ainsi le régime aérien du littoral dalmate diffère de celui des autres côtes de l'Adriatique. Le régime des eaux s'y distingue également par une particularité remarquable. Tandis que dans le golfe de Trieste et

[1] Joseph Wessely, *Das Karstgebiet Militär Kroatiens.*

dans les lagunes de Venise la double oscillation des marées se succède très-régulièrement de douze heures en douze heures, elle s'accomplit en un jour entier avec une avance d'environ deux heures par mois dans le golfe de Quarnaro et dans les ports de Dalmatie[1] : c'est le même phénomène que sur les côtes d'Alger[2].

Les grands contrastes de climat que présentent le plateau, les plages et les îles du Quarnaro et de la Dalmatie ont eu pour résultat de faire varier singulièrement les flores locales. Sur le Carso, nous l'avons vu, se rencontrent les flores méditerranéenne, allemande et croate; dans les vallées basses la végétation varie beaucoup, suivant l'altitude, l'exposition, l'abri. La flore maritime est encore plus riche en proportion, à cause du milieu favorable que lui procurent les innombrables bras de mer de dix à cinquante mètres de profondeur qui découpent le littoral et se ramifient autour des îles : c'est sur les côtes de la Dalmatie que les naturalistes d'Europe peuvent faire les collections les plus abondantes de plantes marines. La faune des côtes illyriennes se distingue également par quelques espèces particulières, outre celles qui vivent dans ses cavernes. Les reptiles y sont fortement représentés, notamment par diverses espèces de tortues; enfin des ours bruns parcourent les montagnes; les renards et les martres descendent dans les plaines; mais les cerfs, les sangliers ont disparu, tandis que le chacal, par lequel la faune de la Dalmatie constitue une zone de transition entre l'Europe et l'Afrique, se montre encore dans quelques îles, à Curzola notamment, et sur la terre ferme de la Dalmatie méridionale[3]. Quant aux eaux marines, elles étaient naguère très poissonneuses; on pêche le thon dans la baie même de Trieste, à Grignano; les sardines, que poursuivent surtout les pêcheurs, se montrent sur les côtes d'Istrie, mais elles n'apparaissent pas toujours dans les mêmes parages et l'on ne compte plus guère qu'une bonne pêche tous les cinq ans. Les anguilles remontent les rivières de la Dalmatie, et il serait facile d'aménager quelques lacs de la côte en « champs » de pêche semblables à ceux de Commachio, sur la rive opposée de l'Adriatique. Les « fruits de mer » les plus appréciés du Quarnaro sont les *scampi* (*nephreps norvegicus*), espèce d'écrevisses qui se trouvent aussi sur les côtes de Norvège, dans les mers de Nice et près des îles Baléares[4]. Les soles des baies dalmates sont un poisson délicieux.

Quoique dépendances politiques de l'Autriche allemande et de la Hongrie.

[1] Lorenz, *Topographie von Fiume und Umgebung*, p. 89 et suiv.
[2] Aimé, *Recherches de physique sur la Méditerranée*.
[3] Carrara, Marchesetti, etc.
[4] Marchesetti, *Notes manuscrites*.

les provinces de l'Adriatique ne sont peuplées ni de Germains ni de Magyars ces races dominatrices ne sont représentées que par des fonctionnaires, des soldats, des marchands. A part quelques petites colonies, tous les habitants du pays appartiennent à l'une ou à l'autre des souches ethnologiques italienne et slave. Les Italiens, plus nombreux en Istrie, mais faible minorité dans l'archipel dalmate et sur la grande côte de l'Illyrie, occupent surtout la région maritime ; les Slaves habitent le plateau et descendent sur le versant des monts et des collines, soit jusqu'à la mer, soit jusqu'au voisinage des eaux.

A quelles races appartenaient les anciens habitants du pays et dans quelles proportions se sont-elles mélangées? Quels ont été les plus nombreux, les Celtes, qui donnèrent leur nom au Carso, ou les Pélasges, ancêtres des Albanais, ou même les Italiotes, dans lesquels il faut peut-être reconnaître les Liburniens d'autrefois[1] ? On ne sait. Faut-il attribuer à des indigènes inconnus ou tout simplement aux Romains les *castellieri* ou « châtelards » que l'on voit en mainte région de l'Istrie, au sommet des rochers et des coteaux[2]? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aux temps de Rome l'influence italienne pénétrait beaucoup plus avant dans l'intérieur que de nos jours; nombre d'appellations de villages et de familles ayant pris pendant le cours des temps une forme slave sont pourtant d'origine latine : on peut citer en exemple le nom de Nabresina, où l'on voyait naguère un mot slovène signifiant « sur la falaise », mais qui avait au moyen âge la tournure latine d'Aurisina. Les tribus d'origine slavonne, les Tchitches et d'autres, qui occupent maintenant les plateaux de l'Istrie, furent introduites du neuvième au dix-septième siècle, peut-être à cent reprises différentes, par les ducs, les comtes et autres feudataires, par la république de Venise, par le gouvernement d'Autriche, ici pour mettre en rapport des terrains incultes, là pour défendre des positions militaires ; plusieurs tribus, fuyant les invasions, furent admises à titre d'hôtes, et on leur assigna des terres, soit dans les vallées désertes, soit même sur les territoires déjà cultivés[3]. Le *Codex Trevisanus*, de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, contient la copie d'une requête des Italiens d'Istrie, adressée en 804 aux *missi dominici* de Charlemagne, et demandant que désormais il ne fût plus introduit de Slaves sur les terres des communes, et que tous les colons étrangers fussent établis sur les territoires complètement déserts[4].

[1] Simone della Giacoma, *Mémoire manuscrit.*
[2] Rich. Burton, *Notes on the Castellieri or prehistoric ruins of the Istrian peninsula.*
[3] Luciani, article *Istria, Dizionario corografico d'Italia*, di Amato Amati.
[4] *Codice diplomatico istriano*, Commentaires par Kandler.

LE GOLF

11°

I S T R

Momiano
Sterna
Pinguente
Nugla
St Lorenzo
Portole
Grisignana
Sovignaco
Colmo
Bragueh
Visinada
Montona
Bogliuno
Cittanuova
Torre
Gherdosella
Visignano
Novacco
Villanuova
Montreo
Monte Maggio
Susgnevizza
St Giovanni
Pisino
Parenzo
Mompaderno
Gallignano
Berdo
Antignana
Sbandati
Pedena
St Pietro
Fontane
St Lorenzo
Chersano
Orsera
Baralo
Gimino
St Martino
Fianona
Canale di Leme
Canfanaro
Pergolana
Albona
ROVIGNO
Villa di Rovigno
St Vincenti
Barbana
Valle
Filippano
Sbronich
Slatazza
45°
Castelnuovo
Dignano
Momorano
Peroi
Galesano
Lavarigo
Altura
I. Brioni
Pola
Sissano
Lissignano
Pomer
Golf di Medolino
Promontore

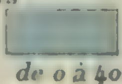
A D R I A T I Q U E

E. de Greenwich
14°

Gravé par Erhard.
D'après Scheda

0

Profondeurs



de 0 à 40

QUARNARO

Hachette et Cie Paris.



après Osterreicher.

Paris. Imp. Fraillery.

30 Kil.

Mètres

de 80 au delà

Par l'effet de ce mouvement continuel de colonisation, les plateaux appartiennent maintenant presque en entier au monde slave ; mais la partie basse du versant de l'Isonzo, Gorizia, Trieste, Parenzo, Pola, toutes les villes du littoral istriote sont incontestablement italiennes. Au point de vue ethnologique, les *Italianissimi* de Trieste ont donc raison de revendiquer leur cité et toutes les côtes de l'Istrie comme une partie de « l'Italie une » ; sur la rive orientale du Quarnaro, Fiume est également une cité latine ; enfin, dans quelques villes de la Dalmatie, à Zara, à Spalato surtout, l'élément italien l'emporte sur l'élément slave. L'allemand, langue du maître étranger, a cessé d'être imposé dans les écoles supérieures, et comme idiome de science et de rapports avec l'extérieur, c'est l'italien qui est partout le langage préféré. Il a le grand avantage, malgré la différence des patois, d'être partout identique comme langue littéraire, même pour les *Furlani* ou Frioulans de la vallée de l'Isonzo, qui parlent un dialecte semblable à celui des Ladins du Tirol et des Roumanches de la Suisse, mais beaucoup plus italianisé.

Quant aux Slaves de l'intérieur, ils se divisent en nombreuses tribus, parlant différents dialectes, qui se rattachent, les uns au slovène de la Carniole, les autres au croate, au bosniaque, aux dialectes illyriens. Naguère, lorsque le sentiment national ne s'était pas encore éveillé dans les pays de la Yougo-Slavie, la force d'attraction exercée sur les habitants des plateaux par les populations policées du littoral italien était tout à fait prépondérante : la civilisation était devenue synonyme d'italianisation sur tout le versant oriental de l'Adriatique, sauf à Raguse. Mais il n'en est plus ainsi que dans les environs immédiats de Trieste et des autres villes italiennes de l'Istrie. D'autres centres d'attraction se sont formés ; un mouvement de reflux s'est porté vers l'Orient, et si différentes que les populations du Carso, de la Dalmatie, des archipels soient les unes des autres, elles apprennent néanmoins d'une manière plus ou moins consciente qu'elles appartiennent à la grande race slavonne ; la diète de Zara revendique déjà le croate comme langue nationale. Istriotes des plateaux et Dalmates de la mer et des monts sont, par la race, frères des Bosniaques, des Serbes et même des Russes ; ils sont leurs proches parents par la langue, mais, là où le fanatisme est ardent, le culte les rend foncièrement distincts ou même ennemis des orthodoxes grecs ; car, voisins de l'Italie, les Slaves du littoral professent presque tous la religion catholique romaine.

Parmi ces populations slavonnes, il en est qui gardent encore des mœurs barbares, rappelant celles des anciens « Uscoques » ou fuyards serbes, que les Ottomans avaient forcés à quitter leurs vallées de la Bosnie et qui, avant

de se changer en agriculteurs paisibles, s'acquirent une terrible réputation comme forbans et pillards. Le brigandage, la vengeance du sang sévissent encore dans le cercle de Zara, et surtout dans la région connue sous le nom de Berlika[1]. « Qui ne se venge pas, ne se sanctifie pas! » dit un proverbe local qui donne une idée des mœurs primitives de la population[2]. Les assassins peuvent échapper facilement aux gendarmes, à cause de l'âpreté des montagnes. Telle est aussi la raison pour laquelle les soulèvements politiques de la population dalmate sont si difficiles à réprimer. En 1869, les montagnards krivosciens, dans le voisinage du Montenegro, s'insurgèrent contre le gouvernement, et grâce aux forteresses que leur avait fournies la nature dans le petit district des Bouches de Cattaro, ils mirent en déroute tous les détachements que l'on envoya contre eux ; en un seul combat, deux compagnies de l'armée régulière furent taillées en pièces sans que les Krivosciens perdissent un seul homme. A la fin, l'Autriche ne trouva d'autre moyen de rétablir son autorité qu'en accordant aux montagnards tout ce qu'ils lui demandaient : remplacement des taxes par un simple tribut d'hommages et libération du service militaire. En 1882, elle a été plus heureuse dans la répression d'une insurrection nouvelle des « Bocchesi ».

Les Morlaques ou paysans de la haute Dalmatie, que l'on croit être un mélange d'Albanais et de Slaves, unis peut-être aux restes des Avares pourchassés, sont au nombre des populations les plus incultes de l'Europe ; les uns sont blonds et leurs yeux sont bleus ; d'autres ont le teint olivâtre et les cheveux châtains. On a voulu reconnaître dans leur nom celui de « Vlaques » ou « Valaques de la mer » ; mais il est probable que cette appellation a le sens de « Marins ou gens de la mer », à cause de leur domaine géographique relativement aux autres Slaves. Fort misérables pour la plupart et condamnant leurs femmes à la condition de bêtes de somme, les Morlaques ont néanmoins la vanité de la richesse, non dans leurs maisons, mais dans leur costume : ils aiment à se vêtir de pittoresques et somptueux vêtements semblables à ceux des Serbes, et la coiffure féminine est toujours un casque orné de monnaies d'or et d'argent. « Qui change de costume peut changer d'âme, » dit un de leurs proverbes. Les Morlaques n'ont rien perdu de leur vieux trésor de superstitions ; c'est chez eux qu'il faut se rendre pour connaître les vertus magiques des plantes et des ani-

[1] De 1851 à 1853 : Cercle de Zara. . . 507 meurtres, 1,919 blessures (157,000 habitants)
» de Berlika. . 766 » et tentatives (8,400 »)
(Heinrich Noe, *Dalmatien*, p. 61.)

[2] Fortis, *Voyage en Dalmatie.*

maux, les bonnes et les mauvaises influences qui sortent de la forêt, de la montagne et de la source, le sens mystérieux d'un bruit d'ailes, d'un écho lointain, d'un souffle qui passe. Il faut aussi leur demander les vieux chants populaires oubliés par leurs voisins; doués d'un remarquable talent naturel pour la musique, ils chantent ces *pesmé* d'une voix grave et triste dont on se sent tout ému.

Les populations morlaques sont parmi les plus belles de l'Europe; les enfants qui échappent à la maladie et à la misère se distinguent par leur vigueur et leur haute taille. Au dernier siècle, quand le père du grand Frédéric faisait acheter et même voler de beaux hommes dans toute l'Europe pour recruter sa garde, il tenait beaucoup à se procurer des Morlaques; mais ceux-ci, amoureux de leur liberté, ne se laissèrent capturer qu'en petit nombre. Les insulaires de Lussin Piccolo sont également fameux dans les régions adriatiques par leur force et leur beauté. D'ailleurs le climat de la Dalmatie est un des plus sains, un des plus favorables au bien-être physique; malgré leur ignorance de l'hygiène, les habitants de cette contrée sont ceux de l'Autriche dont la vie moyenne est la plus longue[1]. Seulement, dans quelques bas-fonds de la côte, le climat est malsain, à cause de l'eau qui séjourne en marécages. Tels sont les tristes bords de la Narenta « la Maudite » que l'on s'occupe actuellement de dessécher, mais qui feront encore bien des victimes avant d'avoir été assainis et transformés en bons terrains de culture. Près de Fiume, surtout à Porto-Rè, régnait aussi une maladie spéciale, le *scherlievo*, que l'on attribuait surtout à la misère, à la mauvaise hygiène, à la promiscuité[2] : on n'en signale plus qu'un petit nombre d'exemples.

Quelques colonies étrangères se sont établies sur le versant adriatique des provinces autrichiennes. Ainsi, dans le village istriote de Peroi, non loin de Pola, vivent des Monténégrins, descendants de fugitifs auxquels la république de Venise concéda sur cette terre italienne des campagnes inhabitées; quoique plus de deux siècles se soient écoulés depuis l'exil volontaire de ces Tsernagorsques, ils ont conservé leurs costumes, leurs rites, leurs mœurs, leur religion et célèbrent les mêmes fêtes que leurs frères de la « Montagne Noire », mais leur dialecte tsernagorsque s'est fondu avec celui des Slaves leurs voisins. Quant aux Roumains de l'Istrie, ils ont été jetés par on ne sait quel événement sur les bords de l'Arsa, rivière qui débouche dans le golfe du Quarnaro. Ils ont bien conservé leur nom et ne se confondent point avec les Italiens; mais il y a certainement fort longtemps qu'ils ont dû quitter

[1] Mortalité en Dalmatie : de 1 sur 38.5 à 1 sur 43.8.
[2] Barth, *Progrès médical*, 1877.

leur mère-patrie, car leur dialecte se distingue par de notables différences de la langue valaque[1].

Les ressources du sol sont encore bien loin d'être exploitées dans le pays comme elles devraient l'être. De belles cultures se voient autour de Gorizia, de Trieste, et çà et là dans l'Istrie et près des villes dalmates; mais ailleurs quelle incurie, quelle barbare ignorance! La terre donne son produit malgré l'homme plutôt que grâce à lui; des vins, qui devraient être parmi les meilleurs de l'Europe à cause de leur force naturelle, de leur feu, de leurs vertus toniques, sont changés en viles boissons d'ivrognes; des fruits, qu'un peu de soin dans la culture rendrait exquis, restent petits et sans saveur. D'ailleurs le régime de la propriété se trouve encore en maint district de la Dalmatie dans un état de transition des plus défavorables aux progrès de la culture. La terre a cessé d'être la propriété collective des familles comme dans les pays des bords de la Save, mais elle n'est pas encore devenue propriété privée dans le sens absolu du mot. Les bornes du domaine territorial n'imposent point, en Dalmatie, le même respect que dans la plupart des contrées de l'Europe occidentale. En devenant laboureurs, les paysans ont un peu gardé les mœurs des bergers errants; il leur semble encore tout naturel de faire paître leurs troupeaux sur le champ du voisin; dans certains districts, le propriétaire d'une prairie n'a même le droit de faucher qu'une seule fois : après la fenaison, son champ appartient à tous jusqu'à l'année suivante.

Heureusement, les habitants du littoral n'ont pas pour ressources uniques celles que leur offre l'agriculture; ils ont en outre celles que donnent la multitude de leurs excellents ports et de leurs rades. Les Istriotes participent au grand mouvement commercial dont Trieste est le centre. Les Dalmates, quoique déshérités de leur part dans la domination de la mer depuis les beaux jours de la république de Raguse, n'en sont pas moins restés d'excellents matelots. Les deux districts de Raguse et de Cattaro, occupant à peine le cinquième du littoral, fournissent à l'Autriche un tiers de ses capitaines de navires au long cours et plus de la moitié de ses équipages. Lors de la bataille navale de Lissa, c'est en italien que se donnaient les ordres

[1] Populations des provinces adriatiques de l'Autriche en 1880 :

	Slaves.	Italiens.	Allemands.	Total.
Gorizia et comté.	130,000	73,500	2,700	206,200
Trieste et Istrie	192,000	203,200	10,000	405,200
Dalmatie.	441,100	27,300	3,400	471,800

sur les navires de l'Autriche qui canonnaient et coulaient ceux de l'Italie; c'est aussi un équipage de langue italienne qui découvrit, en 1873, sous la direction de Weyprecht et de Payer, l'archipel polaire de François-Joseph. La navigation, avec les industries annexes, telles que la construction des bâtiments, la fabrication des voiles et des cordages, la salaison des viandes, occupe presque tous les habitants de la côte et des îles, slaves et italiens; mais ce sont surtout ces derniers, avec les banquiers israélites domiciliés dans les ports, qui jouissent des bénéfices du commerce. Chose remarquable, ce sont même des Italiens de la péninsule, les pêcheurs de Chioggia, qui viennent capturer presque tout le poisson dans les eaux dalmates. On voit dans tous les ports de la côte leurs grosses chaloupes, avec leurs filets roux suspendus aux mâts et leur grand œil peint au devant de la proue.

Malgré toutes ses richesses naturelles et son excellente position géographique, la Dalmatie est bien éloignée d'avoir en Europe l'importance relative qui devrait lui revenir. Ce pays est fort déchu depuis l'époque romaine. L'Illyrie était alors beaucoup plus habitée et plus industrieuse qu'elle ne l'est actuellement; les grandes villes y étaient fort nombreuses; ses plaines, où séjournent les marécages, étaient en culture; ses montagnes, aujourd'hui désertes, étaient activement exploitées par les carriers et les mineurs. Au moyen âge, la Dalmatie eut aussi sa période de grande prospérité. Raguse, la Dubrovnik slave, était, comme Venise et Gênes, une des reines de la mer; elle avait des relations actives avec toutes les escales de la Méditerranée, expédiait directement ses marchandises jusque dans les Indes, traitait d'égale à égaux avec les États les plus puissants. Par son amour des lettres et des sciences, non moins que par sa vie politique et son grand mouvement commercial, Raguse était un centre de civilisation pour les tribus slaves de l'intérieur. Il n'en est plus ainsi. Ruinée par Charles-Quint qui lui emprunta jusqu'à trois cents navires, puis détruite en 1667 par un tremblement de terre, occupée par les Français à la fin du siècle dernier, puis transmise de maître en maître, Raguse n'a pu réparer ses désastres, et maintenant elle n'est plus qu'un petit port de troisième ordre, tandis que Trieste, son heureuse rivale, devient un des grands marchés de la Méditerranée.

De même que Raguse, la Dalmatie tout entière a dû passer par une période de décadence, et maintenant, comme pays civilisé, elle se trouve singulièrement en arrière, non-seulement des contrées de l'Italie qui lui font face de l'autre côté de l'Adriatique, et même, à beaucoup d'égards, de la Croatie et de la Serbie indépendante. Depuis que la Dalmatie est une province de la monarchie austro-hongroise, l'abandon relatif où elle se trouve

provient aussi en grande partie de son éloignement de la capitale : elle est comme une colonie lointaine qui reste ignorée et qui n'a pas l'autonomie nécessaire pour s'occuper d'elle-même. Maintenant les ports dalmates, que les faibles ressources d'un pays appauvri ne suffisent point à faire prospérer, peuvent servir de marchés d'exportation aux contrées de l'intérieur annexées par l'Autriche, et leur importance ne peut manquer de s'accroître par le mouvement des échanges. A une faible distance de la côte, à quelques kilomètres à peine en certains endroits, commençait déjà la frontière turque, gardée par un cordon de douaniers et de soldats : les canons du sultan pouvaient bombarder les navires de l'Adriatique par-dessus le territoire autrichien. Le littoral de l'ancienne république de Raguse se trouvait comme complètement séparé du reste de la Dalmatie par deux lisières de terrain dont l'inquiète cité avait fait présent au Grand-Turc pour opposer une barrière aux Vénitiens : ces deux zones de terre, désormais autrichiennes, étaient, au nord de Raguse, l'enclave de Klek, au sud celle de la Suttorina.

Seule entre toutes les provinces de la monarchie austro-hongroise, la Dalmatie attend encore le chemin de fer qui doit la mettre en communication directe avec le réseau européen : à cet égard, elle est même plus arriérée que sa voisine, la province annexée de la Bosnie. Depuis de longues années déjà, Trieste est devenue, grâce à l'escalade du Semmering, le port de Vienne sur l'Adriatique ; la rade militaire de Pola est également rattachée au reste de l'empire et Fiume est aussi réunie à Vienne et à Pest, ses deux capitales ; mais le Vellebić et les montagnes de la Croatie sépareront encore pendant longtemps du réseau des chemins de fer européens les tronçons de voie ferrée qui aboutissent aux deux ports de Sebenico et de Spalato. Toutefois les changements politiques et sociaux considérables qui s'accomplissent dans la péninsule thraco-hellénique auront certainement pour conséquence de mettre la Dalmatie en rapport plus intime avec les populations slaves et bulgares de l'intérieur : ainsi le veulent les conditions géographiques de la contrée. Déjà l'on projette la construction d'une voie ferrée qui relierait Sarajevo au port de Raguse.

Une importante cité commerciale devait naître vers l'extrémité septentrionale de la mer Adriatique, près des bouches de l'Isonzo, à l'endroit où viennent aboutir les chemins du Danube et des Alpes. Aux temps de la puissance romaine, cette ville était Aquileia. Plus grande et plus peuplée que ne le sont ensemble les deux cités rivales de Venise et de Trieste qui lui ont succédé, Aquilée eut, dit-on, jusqu'à un demi-million d'habitants dans son



TRIESTE. — VUE PRISE DE L'ESCALIER-SAINT

Dessin de E. Grandsire, d'après nature.

enceinte murée, dans les faubourgs et le quartier du port : Ausone la comptait au nombre des neuf grandes villes du monde. Attila changea cette Rome de l'Adriatique en une grande ruine; mais à sa place s'éleva une deuxième ville qui eut une certaine importance politique et religieuse comme siége de patriarches pendant la première moitié du moyen âge. Le patriarcat fut aboli en 1751, après avoir duré près de douze siècles; mais déjà la ville n'était plus que l'ombre d'elle-même. Le courant commercial s'était déplacé, non-seulement à cause de la rivalité de Venise et des grands changements politiques accomplis, mais aussi à cause des oscillations du sol : le cours du fleuve qui servait de port avait changé, le littoral s'était abaissé d'au moins un mètre et demi[1], et l'air de la contrée, jadis renommé à cause de sa pureté, était devenu malsain. Aquilée n'est qu'une bourgade, mais il existe encore de nombreux débris de son antique splendeur; Venise s'est autrefois enrichie de ses marbres, et le propriétaire d'une villa voisine possède tout un fronton du théâtre romain.

L'emporium actuel de l'Adriatique orientale, Trieste, est aussi une ville antique, ainsi qu'en témoignent les nombreuses inscriptions lapidaires conservées dans le musée local et sur les murs de la vieille église où l'on monte par l'Escalier-Saint : à peine l'ancien nom de Tergeste est-il changé, mais depuis un siècle les destinées de la ville ont singulièrement grandi. De bourgade, Trieste est devenue le premier port de l'Austro-Hongrie et l'un des plus commerçants de la Méditerranée. Même lorsque le versant septentrional des Alpes Juliennes était habité par des populations barbares et que de périlleux sentiers étaient les seuls moyens de communication entre la mer Adriatique et le Danube, l'extrémité du golfe où se trouvaient les villes de Tergeste et d'Aquileia était, nous l'avons vu, une position commerciale de première valeur; mais combien plus cette importance s'est-elle accrue depuis que l'Allemagne s'est couverte de cités populeuses et que des routes faciles traversent les Alpes? Le chemin de fer qui rattache Vienne à Trieste a produit une véritable révolution dans le mouvement général du trafic. Par cette voie ferrée, l'Adriatique s'est prolongée, pour ainsi dire, jusque dans le cœur de l'Europe, et comme pour justifier les géographes grecs qui plaçaient en Istrie une des bouches de l'Ister ou Danube, les plaines danubiennes ont pris le port de Trieste pour leur grande issue maritime. Reportée sur une carte figurative, la quantité des marchandises de toute espèce à destination ou en provenance de Trieste aurait une forme semblable à celle d'un chêne dont les branches se ramifieraient au loin.

[1] Kandler, von Czœrnig, Morlot, Taramelli.

Sous l'impulsion du commerce qui l'enrichit, Trieste doit incessamment se renouveler et s'agrandir. Les pentes de la colline où serpentent les rues de

N° 73. — TRIESTE.



la vieille ville n'offrent plus assez d'espace à la jeune cité ; les nouveaux quartiers se sont emparés de tous les terrains bas qui s'étendent sur le bord de la mer : il a fallu même empiéter sur les eaux et conquérir en plein golfe de vastes emplacements pour y bâtir des entrepôts, des usines, des gares, et pour

y ouvrir des bassins à la foule de plus en plus nombreuse des navires. La rade de Trieste ne suffisant plus, on a dû chercher des annexes dans les criques du voisinage. La riche compagnie du *Lloyd* autrichien, une des sociétés qui possèdent les plus grandes flottes à vapeur de la Méditerranée[1], s'est installée au sud de Trieste, au bord du golfe de Muggia; d'autres plages, jadis fréquentées des seuls pêcheurs, sont devenues des quais encombrés de marchandises et se frangent de jetées. Le port est très exposé aux vents du large; on a terminé en 1883, au nord de l'ancien port et du centre commercial, un brise-lames de plus d'un kilomètre de long, protégeant trois bassins d'une superficie totale de 35 hectares; mais cette digue repose sur un fond peu résistant : elle a cédé plusieurs fois; en outre, la jetée pleine qui porte le grand phare est une cause d'ensablements pour l'ancien port. Trieste est aussi trop pauvre en moyens de communication rapides; elle n'a pas même une ligne de chemin de fer qui suive le littoral; pour se rendre en Italie, il faut que les trains montent à grand effort de vapeur sur le plateau du Carso pour en redescendre aussitôt vers Monfalcone. Les Triestins ne possèdent pas non plus de voie à pente inclinée qui leur permette de gagner en quelques minutes la station du Carso, où les convois de Vienne, s'élevant par une longue rampe de détour, n'arrivent qu'après une heure d'ascension. Enfin Trieste n'a pas d'eau potable en quantité suffisante, et l'on discute encore pour savoir si elle ira s'alimenter au Timavo ou bien aux courants souterrains du plateau.

Malgré tous ces désavantages, malgré la diminution du trafic qui s'est fait sentir depuis 1871, Trieste a certainement conquis sur Venise la prépondérance commerciale, grâce à la plus grande profondeur de ses eaux, à la facilité d'accès de sa rade et de ses ports, à l'étendue plus considérable de son domaine d'échanges dans l'intérieur du continent[2]. Seulement, ce que Trieste ne peut ravir à Venise, ce qui ne s'achète point comme une cargaison et ne se nolise pas comme un navire, ce sont les magnificences de l'architecture, les beautés et les splendeurs de l'art. A cet égard, Trieste est très inférieure à un grand nombre d'autres villes italiennes moins peuplées : pourtant elle a son précieux musée d'antiquités, et dans sa bi-

[1] Vapeurs de la compagnie du Lloyd en 1879 : 71 (17 010 chevaux), jaugeant 91,380 tonneaux.

Voyageurs transportés.	355,350
Marchandises expédiées.	461,400 tonnes.

[2] Mouvement des navires à Trieste en 1882 : 13,916 navires, jaugeant 2,464,866 tonneaux.

Commerce extérieur par mer en 1882 :	Importation (le fl. compté à 2 fr. 50).	406,947,500	francs.
» » »	Exportation	368,722,500	»
» par terre en 1878 :	Importation	250,460,000	»
» » »	Exportation	243,580,000	»

bliothèque la plus riche collection qui existe de livres relatifs à Pétrarque.

Autour de Trieste, des villas, des châteaux de plaisance s'élèvent au milieu des jardins et des vergers; mais le cirque de verdure qu'entoure la muraille du Carso est peu étendu : au nord de la ville, les escarpements du plateau descendent jusqu'à la mer en formant de distance en distance de petits promontoires, et ne laissent que peu de place à la culture. Au delà du cap qui porte le beau palais de Miramar, ses bosquets charmants et ses bois de pins, la côte est presque inhabitée : on se croirait bien éloigné d'une grande cité, si l'on ne voyait sur la mer les nombreuses embarcations qui cinglent vers le port, bateaux à vapeur, trois-mâts, bricks, chaloupes aux voiles peintes. Il faut dépasser la bouche du Timavo pour retrouver au bord de l'Isonzo des terrains fertiles, des campagnes populeuses, des villages et des villes. La cité principale de cette région, Gorizia (en allemand Görz), où mourut Charles X en 1836, est un lieu de plaisance pour les Triestins, en même temps qu'une station d'hiver pour les Autrichiens du versant septentrional des Alpes. Placée non loin de l'Isonzo, à l'endroit le plus abrité d'un golfe terrestre que les eaux d'érosion ont évidé dans l'épaisseur du plateau, Gorizia jouit d'un climat beaucoup plus égal que celui de Trieste; le bora n'y a pas la même violence que sur les bords de l'Adriatique; la verdure y est plus hâtive, et tous les environs offrent des sites gracieux et pittoresques. Cette « Nice autrichienne » est, comme celle de la France, une ville de fleurs et de fruits; elle envoie ses primeurs, ses raisins à Vienne; ses cerises vont jusqu'à Varsovie[1]. Gorizia et Gradisca, située en aval sur la rive de l'Isonzo, donnent leur nom à une principauté ayant encore son existence distincte dans la province du Littoral.

En comparaison de Trieste, tous les autres ports de l'Istrie et de la Dalmatie sont d'importance secondaire. Sur son île, qu'un ancien pont, transformé en une large chaussée, réunit à la terre ferme, Capo d'Istria, dont les Vénitiens avaient fait la capitale de la péninsule et qu'ils avaient entourée d'une double muraille, a toujours grand aspect; mais elle est trop vaste pour la population qu'elle contient; elle a perdu la meilleure part de son commerce, et plusieurs des salines environnantes sont abandonnées. Pirano, fièrement bâtie sur un promontoire, possède des salines plus riches et mieux exploitées, des pêcheries d'anchois et de sardines, et sa grande rade, le port Glorioso, où les gros navires peuvent mouiller pendant les mauvais temps, a l'avantage de servir d'avant-port à Trieste. Parenzo, siége de la diète d'Istrie depuis 1861, est surtout curieuse par les monuments qui

[1] Von Czœrnig, *Die Stadt Görz als climatischer Curort.*

décoraient l'antique Parentium ; on y voit les restes d'édifices romains en plus grand nombre qu'à Pola même ; l'ancien Capitole, le Forum, les Comices, la Curie, les temples de Mars et de Neptune, le théâtre, se reconnaissent encore [1], et la *cloaca maxima* est toujours utilisée ; en outre, l'église Eufrasiana, bâtie elle-même au sixième siècle sur les restes d'un temple romain, est un des fragments d'architecture les plus précieux laissés par l'époque byzantine. Parenzo fait un certain commerce, et dans les environs se trouvent d'importantes carrières qui, depuis l'époque romaine, fournissent à l'Italie du Nord l'excellente pierre d'Istrie qu'elle emploie pour ses travaux hydrauliques. Parenzo est sur l'Adriatique le port de la ville de Pisino, située au centre de l'Istrie, au bord d'un gouffre ou *foiba* de 57 mètres de profondeur, où se perdent les eaux descendues des montagnes voisines. A cause de sa position centrale, qui lui a valu le nom allemand de Mitterburg, Pisino est un marché très-fréquenté : c'est là qu'il faut se rendre pour voir les Istriotes de toute race et de tout costume [2].

Rovigno, qu'entourent des forêts d'oliviers, au sud du canal de Leme, est, après Trieste, la ville la plus commerçante de l'Istrie, elle s'enrichit par ses huiles, de même que Parenzo par ses vins, et c'est dans ses propres navires qu'elle exporte ses denrées [3]. Comme port d'échanges, elle l'emportait naguère sur la cité de Pola (Polla ou la « Source »), depuis longtemps fameuse par ses monuments antiques et devenue fort importante comme arsenal militaire. Il y a vingt ans, tous ses édifices romains, l'amphithéâtre à trois rangs d'arcades, le temple de Rome et d'Auguste, l'arc de triomphe appelé la Porte d'Or, étonnaient d'autant plus par leur majesté qu'ils se dressaient près d'une pauvre bourgade, au bord d'une baie déserte ; mais la bourgade est maintenant une véritable ville, remplaçant Venise pour l'Autriche comme grand établissement naval [4]. Au point de vue stratégique, la position de Pola est très-bien choisie : son port, vaste, profond, abrité et défendu au large par des îles et des écueils, protégé de tous les côtés par des forts hérissant les sommets et les promontoires, se trouve précisément à l'extrémité méridionale de l'Istrie et commande ainsi le golfe de Venise et le Quarnaro. L'établissement maritime de Pola est l'un des plus complets et des mieux installés de l'Europe : tandis que dans presque tous les grands arsenaux on a élevé les constructions les unes après les autres, sans ordre, suivant les

[1] Kandler, *Istria*. — Luciani, *Dizionario corografico dell' Italia* di Amato Amati.

[2] Ch. Yriarte, *Tour du Monde*, 1875.

[3] Marine de Rovigno en 1870 : 69 navires, 81 barques. Total : 150 navires jaugeant 3,126 ton.
Mouvement du port en 1875 . . . . 1,254 » » 94,735 »

[4] Mouvement du port de Pola, en 1875 . . . . . 2,862 navires jaugeant 582,620 tonnes.

besoins du moment, ici tout s'est fait avec méthode, suivant un plan d'ensemble bien étudié d'avance. Un observatoire et l'Institut hydrographique couronnent le sommet du mont Zaro, au nord de la ville.

Le grand port de la Hongrie, situé près de l'angle intérieur de la péninsule istriote, est aussi une ancienne ville romaine : c'est Tersatica, que détruisit Charlemagne en 799 et qui s'est relevée sous le nom de Fiume (en slave Rieka), à cause du fleuve qui jaillit d'un rocher voisin ; on voit encore un arc romain près de la cathédrale. Le village de Tersato, qui domine à l'est

N° 80. — POLA.



la gorge de la Rečina, la Fiumara des Italiens, et d'où l'on voit se dérouler au loin le merveilleux tableau des montagnes, de la mer et des îles, rappelle le nom de la ville antique. Fiumara, siège de l'école navale de l'Austro-Hongrie, veut se faire digne du rôle qui lui est échu; son ancien port sur le fleuve ne lui suffit plus : l'État hongrois lui construit maintenant un long et puissant brise-lames qui lui permettra d'égaler et même de dépasser Trieste par la surface de mouillage. A Fiume, ce n'est plus l'espace qui manque aux navires, ce sont les navires qui font encore défaut ; mais il est certain que tous les progrès des régions de l'intérieur profiteront à la ville, car elle est bien située pour servir de lieu d'échanges. Le Quarnaro ou Quarnero, dont elle occupe l'extrémité, est en cet endroit un lac bien abrité, et c'est par pure plaisanterie qu'on a voulu faire dériver ce nom du radical

Carne, comme s'il dévorait les hommes. Fiume, alimentée de fontaines nombreuses qui jaillissent au niveau de la mer en des bassins où l'on descend par des escaliers de marbre, dispose aussi pour son industrie de la force de 4000 chevaux-vapeur que lui donne son fleuve, et qu'elle utilise dans une grande papeterie, dans quelques moulins et des fabriques pour la décortication de l'amidon de riz et la fabrication des meubles en bois courbé. D'importants chantiers de construction bordent la mer dans les

N° 81. — FIUME



faubourgs de la ville, tandis qu'à l'ouest, près d'une crique isolée, est une grande fabrique de torpilles, et l'on voit souvent les bateaux à vapeur remorquer ces engins pour en essayer la marche[1]. Il est probable que, dans un avenir prochain, Fiume, et surtout les villages de Volosca et d'Abbazia, situés à l'angle même du golfe, seront, grâce à leur excellent climat, mieux appréciés comme lieux de guérison et de convalescence. Tersato, bourg de pèlerinage très fréquenté, possède de remarquables sculptures d'Hercula-

[1] Mouvement du port de Fiume en 1881 : 5,300 navires, jaugeant 804,407 tonneaux.

Commerce extérieur par mer et par terre en 1881 :	Importation . . .	85,406,900	francs.
» » » »	Exportation . . .	120,462,560	»
Valeur totale des échanges.		205,869,460	francs.

num, conservées dans un château délabré, à côté de la colonne de marbre que les Français avaient élevée sur le champ de Marengo.

Les autres ports du Quarnaro, Buccari (Bacar), qui semble perdu au fond de son gouffre en forme de cratère, Porto Rè (Kraljevica), Segna (Zengg), l'ancien repaire des Uscoques, ont quelque commerce, grâce aux bateaux à

N° 83. — RADE ET PORT DE LUSSIN PICCOLO.



vapeur qui y font escale; mais tous ces havres du continent ont moins d'importance que la rade si bien abritée de Lussin Piccolo, dans l'île de Lussin. En 1859, plus de cent vaisseaux de guerre français et italiens y étaient mouillés à la fois. Pour le cabotage et la construction des navires, Lussin Piccolo est un des ports les plus actifs de l'Adriatique[1].

Les soixante-deux ports ouverts au commerce que possède la Dalmatie n'ont pas à eux tous la dixième partie du commerce de l'Austro-Hongrie,

[1] Navires appartenant à Lussin Piccolo en 1870 : 250, jaugeant 60,000 tonneaux.

quoique la proportion des marins soit très-grande dans la population du littoral illyrien; mais ce ne sont pas les denrées de leur propre pays que ces matelots chargent sur leurs barques. Presque toutes les villes de la Dalmatie sont bâties sur la côte et se ressemblent de loin. Ce sont des cités d'aspect guerrier, appuyées à d'âpres collines et ceintes de fortes tours, percées de ruelles sinueuses qui montent en escaliers : le port est petit. bien fermé de murailles, à peine accessible par un étroit goulet dont on pouvait tendre les chaînes de fermeture à la moindre alarme ; tout près de la Marine est la place publique, dominée par le palais de la commune, cœur de la cité. Depuis le moyen âge, la vie s'est presque arrêtée dans ces villes; aussi gardent-elles encore pour la plupart la physionomie qu'elles avaient jadis, lorsque Venise les dominait par sa civilisation et son ascendant moral plus que par la force des armes.

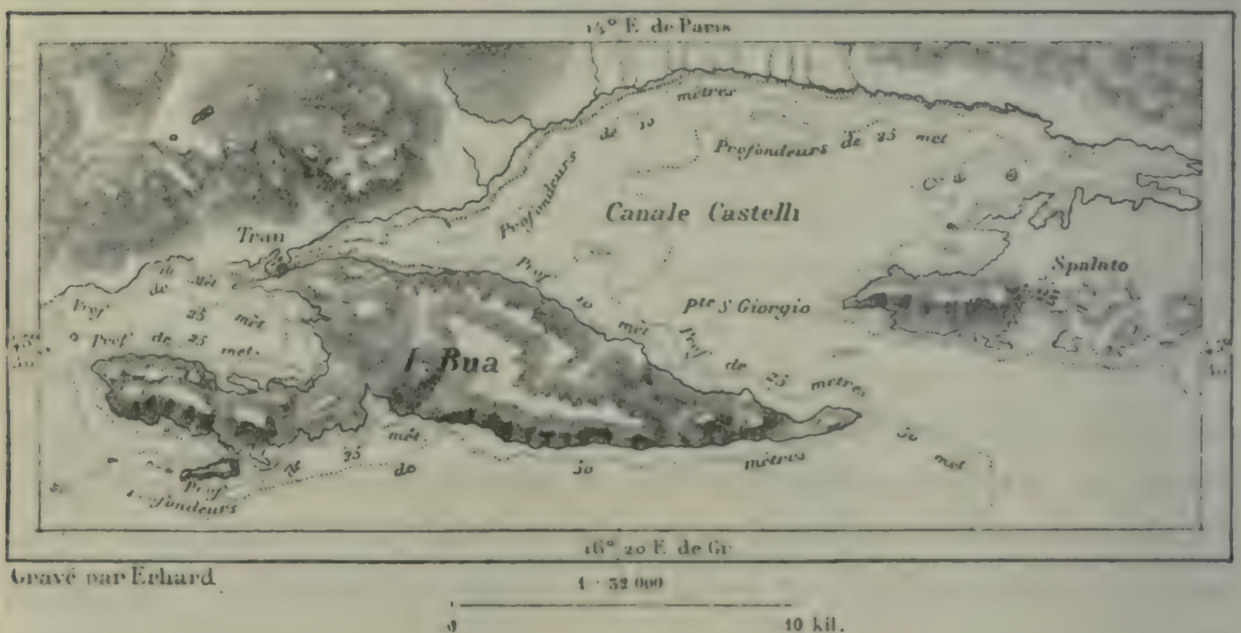
Cependant Zara (Zadar), la capitale de la Dalmatie, a changé à son avantage; une partie de ses remparts a été transformée en promenades, et l'ancienne ville vénitienne, dont ses maîtres avaient fait une île en la séparant du continent par un fossé, est maintenant presque entourée d'un haut jardin en esplanade d'où l'on contemple le bel horizon de la mer et de son archipel. Le célèbre marasquin de Zara doit son parfum spécial aux cerises ou « marasques » qui viennent surtout des campagnes de Makarska, près de Spalato. Zara remplace la cité de Biograd ou « Ville Blanche », l'ancien Jader, qui se trouvait à une trentaine de kilomètres au sud-est : cette capitale des princes slaves, puis des conquérants hongrois, fut conquise et rasée par les Vénitiens en 1127, et les habitants en furent transférés à Zara; mais des maisons neuves se sont élevées sur les ruines. Les marins italiens donnent à la ville déchue le nom de Zara Vecchia.

Sebenico (Sibenik), déjà située dans l'intérieur de la Dalmatie, sur l'estuaire de la Kerka, que défend à l'entrée le beau fort de San Giovanni, construit par Sammicheli, est une petite cité, mais c'est une de celles qui, grâce à leur bonne situation commerciale, peuvent s'attendre à prospérer rapidement; son église cathédrale, de style ogival italien, et commencée en 1445 par Giorgio di Matteo, architecte né dans la ville même, est la plus belle de la Dalmatie[1]. Son port est accessible aux grands navires, et le val de la Kerka offre un chemin facile vers la Croatie et la Bosnie par le bourg de Knin, le plus important de la Dalmatie continentale. Sebenico est l'entrepôt désigné d'avance pour les mines de houilles découvertes près de Drnis ou Dernis, sur les pentes de la montagne de Promina.

[1] Pricot de Sainte-Marie, *Notes manuscrites.*

Spalato (Spliet), ou Spalatro, garde le nom légèrement modifié du *palatium* de Dioclétien, qui existe encore en partie ; c'est un des plus vastes débris de l'architecture romaine. Lorsque la ville romaine de Salona fut détruite par les Avares, les habitants se réfugièrent en grand nombre dans le palais impérial, où de nos jours près de quatre mille personnes vivent à l'aise ; les maisons modernes sont suspendues comme des cages aux murs des chambres du palais, et les voitures passent dans les corridors. La cathédrale de Spalato, qui se rattache au palais, est elle-même un ancien temple de Jupiter, que des constructions postérieures ont défiguré en l'accommodant au nouveau culte. mais qui est néanmoins encore un des mo-

N° 83. — SPALATO ET LES SETTE CASTELLI.



numents les plus curieux de la péninsule illyrienne : on travaille maintenant à le dégager des masures qui l'entouraient, et le pavé romain a reparu, débarrassé de la poussière des siècles. Un autre temple mieux conservé, celui d'Esculape, se voit à Spalato, et sur l'emplacement de l'antique Salona, dont les pauvres maisons du village de Solin se sont emparées, se montrent les restes de murailles et de portes d'un amphithéâtre et d'un aqueduc. Spalato est encore mieux placée que Sebenico et surtout que la capitale de la Dalmatie pour la facilité des communications avec l'intérieur de la province et des pays conquis sur la Turquie : la brèche de Clissa, qui s'ouvre au nord-est dans les montagnes et que l'on a utilisée pour la construction d'un chemin de fer, assure à Spalato un grand avenir commercial. Elle est l'entrepôt des produits agricoles des immenses communes, aux maisons éparses, de Sign (Sinj) et d'Imoski,



RAGUSE. — VUE PRISE DE PLOTCHÉ

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

ayant l'une 31 300, l'autre 27 500 habitants de population totale, mais à peine 2000 personnes en groupes compactes. En outre, les bords de la baie des Sept-Châteaux (*Sette Castelli*), qui se développe à l'ouest jusqu'à Trau (Trogir), la « petite Venise » illyrienne, sont d'une extrême fertilité : on leur donne le nom de « jardin de la Dalmatie ». A l'orient est le petit territoire de Politsa, dont les habitants, tous nobles, se maintinrent en république jusqu'en 1807. Afin de ne pas être confondus avec les Morlaques, ils portent le costume hongrois.

La vénérable Raguse (Dubrovnik), l'antique Lausio, peuplée au septième siècle des réfugiés de Salone et d'Épidaure, s'élève sur un promontoire, entourée de fortifications à l'italienne et dominée de tours. En 1667, « l'Athènes dalmate » avait 30 000 personnes dans ses murs; maintenant ce n'est plus qu'une petite ville, ayant à peine 11 000 habitants avec ses faubourgs Pilé, Plotché, et toute sa banlieue; elle a conservé quelque importance comme escale maritime, grâce à son bon port de Gravosa; elle est aussi le principal lieu d'approvisionnement pour l'Herzégovine; au moyen âge, elle exportait une grande quantité de plomb que des mineurs allemands exploitaient en Bosnie. A Raguse, on se trouve déjà aux portes de l'Orient : à la végétation de l'Europe se mêle celle des climats chauds, et quand on se promène dans les jardins merveilleux de l'île de Lacroma, fameuse par ses vins, on se croirait dans quelque terre des Hespérides. Ragusa Vecchia (en slave Captat), l'ancienne Épidaure, est aussi dans un site charmant; mais la merveille de l'Adriatique est Cattaro, ce port de guerre situé à l'extrémité du labyrinthe « des Bouches », au pied de la route sinueuse, flanquée de tours, qui gravit les escarpements de la Montagne Noire[1].

V

PAYS DES YOUGO-SLAVES.

La Slavie du Sud, ou Yougo-Slavie, s'étend, on le sait, bien au delà des frontières de l'Austro-Hongrie. Elle comprend la Serbie indépendante, la

[1] Villes principales des provinces adriatiques de l'Austro-Hongrie en 1880 :

LITTORAL.		HONGRIE.	
Trieste	133,000 hab.	Fiume (Rieka)	20,980 hab.
Pola (avec garnison)	25,170 »	DALMATIE.	
Gorizia	20,430 »		
Rovigno	9,520 »	Zara	11,860 hab.
Capo d'Istria	8,650 »	Spalato	8,740 »
Pirano	7,390 »	Sebenico	6,880 »
Lussin Piccolo	5,600 »	Raguse	7,240 »

Bosnie naguère musulmane et toute la moitié de la péninsule turque occupée par les Bulgares : elle touche à l'Adriatique, à la mer Noire et même au golfe de Salonique. Cette région du monde Slave est donc aussi vaste que plusieurs des grands États de l'Europe, mais elle est dépecée en plusieurs fragments séparés par des camps, des forts, des lignes de douane, et pendant des siècles, des enfants de la même race, menés par des souverains étrangers, ne se sont rencontrés que pour le choc des batailles. Les contrastes géographiques des diverses régions occupées par les Yougo-Slaves expliquent en partie ce fractionnement politique, si bizarre en apparence. Au sud du Danube et de la Save, le pays est un dédale de montagnes, de roches et de vallées tortueuses, du plus difficile accès : là des tribus slaves ont réussi à se maintenir dans leur indépendance première, ou à reconquérir leur autonomie; mais les Musulmans, aidés par la féodalité locale, avaient pu asservir le plus grand nombre des habitants, privés par la difficulté des communications de tout secours de leurs frères et alliés de l'Europe chrétienne. Au nord de la Save, qui, par la largeur de son cours, les forêts, les étangs et les marécages de ses bords, est véritablement une frontière naturelle, l'aspect général de la contrée est tout différent; les montagnes et les collines sont entourées de plaines basses qui forment la continuation de la grande plaine magyare, et par suite les Hongrois ont pu céder facilement à la tentation d'annexer à leur domaine ce qui leur semblait en être une dépendance naturelle. De même, les Autrichiens allemands devaient par des raisons semblables d'intérêt, appuyées sur le droit du plus fort, considérer comme leur appartenant toutes les régions alpines des Slaves qui leur procurent une issue vers le golfe de Venise. Telles sont les causes à la fois historiques et géographiques par lesquelles on peut expliquer le fractionnement de la Slavie du sud en tant de parties distinctes.

BOSNIE.

La Yougo-Slavie austro-hongroise était naguère sans unité géographique, et la configuration en était des plus bizarres. La Bosnie turque s'avançait en forme de coin entre la Croatie et la Dalmatie, séparant complétement ces deux pays par un double cordon de douanes et par des garnisons militaires. L'Orient musulman commençait brusquement sur la rive droite de l'Una et de la Save : telle ville, Brod par exemple, était divisée par la rivière en deux moitiés dont les habitants ne pouvaient se voir que sous les yeux des sentinelles. Bien que parlant le même idiome que les Bosniaques et chantant les mêmes récits épiques, les Dalmates devaient rejeter complétement

leur activité vers le littoral, et leurs relations avaient dû se nouer presque uniquement avec l'Italie et l'Istrie. En s'emparant du vaste triangle de la Bosnie, la monarchie austro-hongroise a rattaché la Dalmatie au reste de l'empire, et bientôt des voies de communication faciles relieront la Croatie et la Slavonie aux ports du littoral adriatique. Bien plus, les armées autrichiennes ont occupé le territoire de la Rascie qui s'avance en forme d'allée entre le Montenegro et la Serbie, de sorte que l'Austro-Hongrie est devenue maîtresse de positions militaires qui commandent les deux États yougo-slaves indépendants. Dès qu'elle le voudra, elle pourra s'annexer ces deux principautés qu'entourent à demi ses vastes domaines. Tandis que la Russie s'est assuré la prépondérance dans la partie orientale de la péninsule des Balkans, en arrachant au sultan l'autonomie de la Bulgarie et de la Roumélie Orientale, l'Autriche s'est agrandie de l'autre côté par la Bosnie, l'Herzégovine, la Rascie, et son influence est désormais sans rivale sur la grande ligne de commerce qui, de Vienne, se dirige au sud-est vers Salonique. C'est dans le cœur de l'ancienne Turquie que se rencontrent maintenant les avant-postes des deux empires. De ce côté, la frontière est encore débattue, et, grâce à cet antagonisme de Vienne et de Saint-Pétersbourg, la Turquie peut garder un semblant d'indépendance[1].

La Bosnie, à l'angle nord-occidental de la péninsule des Balkans, est la Suisse de l'Orient européen, mais une Suisse dont les montagnes ne s'élèvent pas dans la région des neiges persistantes et des glaces. Les chaînes de la Bosnie et de sa dépendance méridionale, l'Herzégovine, ont sur une grande partie de leur développement beaucoup de ressemblance avec celles du Jura; mais elles s'appuient sur un axe central de roches anciennes, dont le point culminant est le Zec, mont de 1950 mètres, formant le massif de partage entre les versants du Vrbas, de la Bosna, de la Narenta. Des assises paléozoïques, parallèles à la direction de la côte dalmate, traversent obliquement toute la Bosnie, des sources de la Save à la vallée de la Drina, mais non d'une manière continue; en divers endroits elles sont recouvertes par des formations plus modernes. Les roches du trias et celles du jura occupent la plus grande partie du territoire bosniaque, à l'ouest de cet axe d'origine paléozoïque, et s'alignent également en bandes parallèles. Dans la Bosnie orientale, elles ont un moindre développement et les hauteurs consistent principalement en conglomérats, percés de distance en distance par des crêtes de roches éruptives, serpentines, diabases, diorites et trachytes. De

[1] Bosnie et Herzégovine en juin 1879, sans le district de Novibazar :

Superficie.	Population.	Population kilométrique.
52,102 kil. carrés.	1,158,450 habitants.	22 hab.

même que les assises sédimentaires, ces masses sorties du sol à l'état pâteux affectent la direction générale du nord-ouest au sud-est, qui est celle de la contrée tout entière[1].

Comme les monts du Jura, les plus hautes chaînes de la Bosnie occidentale dressent leurs roches calcaires en longs remparts parallèles, où se succèdent les voussures et les croupes, hérissées çà et là de crêts aigus, d'une altitude moyenne de 1500 à 1800 mètres. Comme les renflements du Jura, les chaînes bosniaques sont aussi de hauteurs inégales et, dans leur ensemble, affectent la forme d'un plateau à sillons parallèles, disposés comme autant de degrés successifs, d'une pente idéale assez douce. La chaîne maîtresse de la Bosnie septentrionale est celle qui forme la frontière de la Dalmatie; d'autres bourrelets de montagnes plus basses vont en s'inclinant au nord-est vers les plaines de la Save. A l'est et au sud-est, plusieurs grandes vallées cratériformes séparent les monts bosniaques des massifs de la Serbie. La plus remarquable de toutes est la plaine de Novibazar, où viennent se rencontrer un grand nombre de torrents et qui commande tous les passages de la contrée. C'est la clef stratégique de cette région de la péninsule des Balkans : aussi le gouvernement turc voulait-il jadis en faire la station principale du futur réseau des chemins de fer du nord-ouest.

Presque toutes les chaînes de la Bosnie, qui continuent le système alpin de la Carniole et de la Croatie autrichienne, s'élèvent à mesure qu'elles avancent vers le midi de la Péninsule. Leur hauteur moyenne, qui d'abord n'atteint pas même un millier de mètres, se redresse de moitié vers le milieu de la Bosnie, et dans le territoire récemment concédé au Montenegro la masse dolomitique du Dormitor hausse ses pyramides blanches à deux kilomètres et demi ; toutefois le Dormitor ne peut disputer à l'Olympe de Thessalie et aux cimes les plus hautes du Rhodope l'honneur d'être le géant des monts de la Péninsule. Autour de cette belle montagne, le pays a pris le caractère général d'un plateau percé de cavités profondes, les unes ouvertes d'un côté, comme les « auges » de l'Herzégovine, les autres complétement entourées de rochers, comme les vallées du Montenegro. Mais à l'est, les chaînes se continuent régulièrement en exhaussant de plus en plus leurs cimes et forment enfin un large massif de montagnes, celui de Prokletia ou des monts Maudits, le plus considérable de la péninsule des Balkans tout entière, et l'un de ceux dont les eaux s'épanchent en plus grande abondance : c'est le petit Saint-Gothard des Alpes illyriennes. Presque

[1] Mojsisovics, Tietze, Bittner, Pilar, *Geologische Uebersichtskarte von Bosnien-Hercegovina.*

au centre de ce massif s'ouvre, comme un énorme cratère, un bassin, au fond duquel reposent les eaux du lac de Plava. Les hauts sommets qui se dressent autour de cet abîme offrent çà et là des plaques de neige, même en été. Toutefois le Kom, que l'on croyait naguère le plus élevé de tous, se débarrasse des frimas chaque année, grâce à son isolement et au souffle des vents chauds de l'Afrique auxquels il est exposé. Les marins qui voguent au loin sur l'Adriatique distinguent parfaitement sa double pointe par-dessus les plateaux du Montenegro. Plusieurs voyageurs l'ont escaladé sans peine, à cause de la faible pente de ses croupes élevées[1].

De même que les rivières du Jura, celles de la Bosnie, l'Una, le Vrbas, la Drina, la Bosna, qui a donné son nom à la province, ont leur cours tracé d'avance par les rangées parallèles des monts; elles doivent nécessairement couler du sud-est au nord-ouest dans les sillons qui leur sont ménagés. Les vallées dans lesquelles elles prennent naissance sont d'anciens fonds lacustres disposés parallèlement à la direction des crêtes intermédiaires et comblés peu à peu par des alluvions; quelques-uns de ces bassins longs et étroits qui occupaient en grande partie le versant actuel de la Narenta n'étaient pas moins considérables que le lac de Neuchâtel. Comme le Jura, les remparts de la Bosnie sont interrompus de distance en distance par d'étroites cluses, dans lesquelles les rivières, après s'être échappées des bassins lacustres maintenant comblés, se jettent de côté par un écart soudain, pour aller couler au fond d'un autre sillon: parmi ces cluses, ayant toutes à l'entrée un vieux château de défense, la plus admirable peut-être est, en aval de Priepolje, le défilé d'un affluent de la haute Drina, le sombre passage que « l'oiseau lui-même n'ose franchir », mais que des ingénieurs autrichiens ont récemment parcouru. Une autre, illustre par les souvenirs de l'histoire, est la gorge du Vrbas, à Jaicé, là où la rivière Pliva descend dans le courant principal par une chute de 30 mètres de hauteur, que domine, du haut de son rocher de tuf, une antique citadelle des rois de Bosnie. Bien différentes des rivières qui serpentent dans les plaines, celles des monts bosniaques changent successivement de vallées par de brusques détours à angles droits : tour à tour paisibles et furieuses, elles s'abaissent de degré en degré jusqu'à ce qu'elles atteignent enfin la Save, qui les reçoit dans son vaste lit. Une seule rivière, la Narenta, la Naretva des Slaves, dont le cours aux soudaines volte-face offre beaucoup de ressemblance avec celui du Doubs français, trouve une série de cluses favorables qui lui permettent de s'épan-

[1]

Dormitor	2,485	mètres.
Kom, d'après Berchanskiy	2,448	»
Glieb	1,760	»

cher à l'ouest vers l'Adriatique. Tous les autres torrents, obéissant à la pente générale du sol, descendent vers le Danube. Leurs vallées aux brusques lacets devraient servir de chemins naturels pour gagner les plateaux, mais la plupart des gorges sont difficiles d'accès, et tant qu'on n'y aura pas construit de grandes routes, comme dans les cluses du Jura, on sera obligé, en maints endroits, d'escalader les hauts remparts qui séparent les combes et leurs villages. Le manque de communications directes et faciles est ce

N° 84. — LITS SOUTERRAINS DES AFFLUENTS DE LA NARENTA.



Echelle de 1 : 1.200 000

0 — 30 kilom.

qui rend les opérations militaires en Bosnie si pénibles et si périlleuses. C'est à l'est de tous ces massifs, dans la région où s'entremêlent les sources du Vardar et de la Morava, que passaient et repassaient les armées. Là s'étend le lit desséché d'un ancien lac que parcourt encore sur le territoire ottoman la Sitnitsa, un des affluents supérieurs de la Morava serbe : c'est la plaine de Kossovo, le triste « Champ des Merles », dont le nom réveille de douloureux souvenirs dans les cœurs de tous les Slaves méridionaux : là succomba la puissance serbe, en 1389.

Les grottes, les entonnoirs, les rivières souterraines complètent la ressemblance des montagnes de la Bosnie avec celles du Jura. On y rencontre

çà et là parmi les rochers des trous d'effondrement de 20 à 30 mètres de profondeur, semblables à des cratères. Mainte rivière que l'on voit jaillir soudain de la base d'une colline, en une puissante fontaine d'eau bleue, coule sur un espace de quelques kilomètres, et disparaît tout à coup sous un portail de rochers. Les plateaux de l'Herzégovine surtout sont riches en phénomènes de ce genre. Comme dans le Montenegro voisin, le sol y est percé de gouffres ou *ponor*, au fond desquels disparaissent les eaux de pluie. Les vallées « aveugles » et les « auges » offrent partout les traces de courants d'eau et de lacs temporaires; même, de temps en temps, pendant les saisons pluvieuses, les réservoirs souterrains débordent à la surface; mais d'ordinaire les habitants sont obligés de recueillir l'eau dans les citernes, ou d'aller la chercher à de grandes distances. D'ailleurs le régime hydrographique de cette contrée fendillée dans tous les sens peut changer d'année en année : tel lac indiqué sur les cartes n'existe plus, parce que les galeries intérieures de la roche se sont dégagées des alluvions qui les obstruaient; tel autre lac est de formation nouvelle, parce que les conduits se sont oblitérés. Rien de plus curieux que le cours de la Trebinčica, dans l'Herzégovine occidentale. Elle paraît, disparaît, pour reparaître encore : un de ses bras, tantôt visible, tantôt caché, va s'unir à la Narenta, en traversant la plaine de Kotesi, tour à tour campagne altérée et beau lac plein de poissons. D'autres émissaires, passant par-dessous les montagnes, jaillissent au bord de la mer en magnifiques fontaines, dont l'une est la fameuse Ombla, qui se déverse dans la rade de Gravosa, au nord de Raguse.

Le climat de la Bosnie est fort rude, à cause de l'altitude générale du pays montagneux Bien que Sarajevo soit à la même distance de l'équateur que Florence et Marseille, la température hivernale y descend parfois à 15 degrés au-dessous du point de congélation; cependant les chaleurs de l'été sont très fortes, surtout dans les étroites vallées où la chaleur est réfléchie par les parois blanchâtres des montagnes. L'écart annuel et journalier est très considérable. Dans les hautes régions l'hiver dure huit mois, tandis que dans les vallées basses de l'Herzégovine on jouit déjà d'un climat tout italien et les paysans peuvent cultiver la vigne et le mûrier. « Là où finissent les pierres et où commencent les arbres, là commence la Bosnie, » disaient autrefois les Dalmates; mais certaines régions bosniaques ont perdu leur végétation. Ainsi les plateaux de l'Herzégovine, de même que ceux du Montenegro et que les montagnes de la Dalmatie, sont presque entièrement dépouillés de leurs forêts; toutefois la Bosnie proprement dite est encore admirablement boisée. Près de la moitié du territoire est couverte de forêts; dans les plaines, il est vrai, les bois, où le paysan

porte la hache à son gré, sont en maints endroits réduits à l'état de broussailles; mais dans la région des montagnes, les forêts, encore vierges, sont composées de grands arbres. Dans ces bois magnifiques, dont l'étendue est d'environ 600,000 hectares, les principales essences de l'Occident sont représentées, le noyer, le châtaignier, le tilleul, l'érable, le chêne, le hêtre, le frêne, le bouleau, le pin, le sapin, le mélèze ; malheureusement les spéculateurs autrichiens profitent des routes, qui commencent à pénétrer dans l'intérieur du pays, pour dévaster et détruire ces forêts, qu'il faudrait aménager avec soin. On entend rarement les oiseaux chanteurs dans ces grands bois, mais les animaux sauvages y sont nombreux : ours, sangliers et chevreuils y trouvent un abri ; on y tue tant de loups que leurs peaux sont un des articles importants du commerce de la Bosnie. Prise dans son ensemble, la contrée est d'une admirable fertilité : c'est une des terres promises de l'Europe par l'extrême fécondité de ses vallées ; peu de régions ont aussi plus de grâce champêtre. La vallée dans laquelle se trouvent les deux cités de Travnik et de Sarajevo est surtout célèbre par le charme de ses paysages.

Jusqu'à maintenant la Bosnie était restée trop en dehors du domaine civilisé pour que ses produits, à l'exception des douves de chêne, pussent être expédiés au loin, et depuis l'annexion du pays à l'Autriche, ses prunes seulement ont pris de l'importance parmi les denrées d'exportation ; presque tous les villages disparaissent dans la verdure des arbres fruitiers. Les chevaux de Bosnie, petits et vigoureux, ont toutes les qualités des chevaux de montagne, et les brebis fournissent une laine très fine. En certains districts, notamment sur les frontières de la Croatie et dans le voisinage de la Save, de grands troupeaux de porcs, à peu près libres, errent au milieu des forêts de chênes : de là le nom de « pays des cochons », donné jadis par les Turcs en dérision à toute la basse Bosnie[1]. Les gisements métallifères de la contrée, encore mal explorés, passent pour être très riches ; les mines de fer sont depuis longtemps exploitées par les indigènes, et depuis l'annexion, les ingénieurs ont ouvert des mines de plomb, de mercure, de lignite et de houille, et presque tous les métaux ont été reconnus en proportions plus ou moins considérables dans les terrains miniers : on

[1] Recensement des animaux domestiques en 1879, dans la Bosnie-Herzégovine :

Chevaux	155,980
Bœufs et vaches	754,877
Brebis	831,285
Chèvres	514,990
Porcs	427,091

y trouve aussi de l'« écume de mer » d'une excellente qualité. D'abondantes sources salines jaillissent dans les roches triasiques de la Bosnie ; mais ces richesses intérieures du sol ne sauraient guère être utilisées tant que le pays restera ce qu'il est, presque inculte et relativement désert. La charrue bosniaque n'est encore qu'une branche d'arbre recourbée, sans coutre ni soc de fer, à laquelle on attache jusqu'à huit buffles vigoureux, et les gerbes sont encore dépiquées par des chevaux lancés au milieu de l'aire.

A l'exception des Juifs, des Tsiganes, des fonctionnaires allemands, de quelques colons venus dans le pays depuis l'annexion, et des Osmanlis, de race turque ou albanaise, qui n'ont pas été tués ou chassés ou qui ne se sont pas encore exilés eux-mêmes, les habitants des Alpes illyriennes sont de race slave. Près de la frontière du nord, dans la Kraïna, ils se disent Croates, et le sont en effet; mais ils diffèrent à peine de leurs voisins les Serbes bosniaques et des Raïtzes ou Slaves de la Rascie, devenue actuellement le *sandjak* de Novibazar : leur pays est la terre classique de ces *piesmas* ou chants populaires dans lesquels les Slaves méridionaux trouvent le dépôt, sacré pour eux, de leurs traditions nationales. Les habitants de l'Herzégovine sont peut-être ceux qui ont le type spécial le plus caractérisé. Ils descendent, paraît-il, d'immigrants slaves, venus, au septième siècle, des bords de la Vistule; de même que leurs voisins les Monténégrins, ils ont un parler bien plus vif que les Serbes proprement dits; ils emploient aussi de nombreuses tournures de phrases particulières, et plusieurs mots italiens se sont glissés dans leur langage, ce qui s'explique d'ailleurs par la multitude de leurs émigrants, dont quelques-uns restent en relations avec leurs familles ou même reviennent dans le pays. « L'Herzégovine peuple toutes les contrées », dit un proverbe, « et ne se dépeuple point. » A cet égard, elle ressemble à l'Albanie et à presque tous les autres pays de montagnes de l'Europe : ses jeunes gens, trop à l'étroit dans leurs hautes vallées, vont chercher fortune à l'étranger, dans ces plaines ou bien par delà cette mer qu'ils aperçoivent du haut de leurs montagnes.

Si les Bosniaques étaient, pour la plupart, unis par l'origine, ils étaient divisés par la religion, et c'est de là que provenait leur état de servitude politique. Au premier abord, il semble en effet très étonnant que les Slaves de la Bosnie n'eussent pas déjà, comme les Serbes, secoué depuis un demi-siècle le joug des Ottomans. Ils sont beaucoup plus éloignés de Constantinople, et leurs vallées sont d'un accès tout autrement difficile que les cam-

pagnes de la Serbie. Leur pays tout entier peut être comparé à une immense citadelle, dont le mur le plus élevé se dresse précisément au midi, comme pour défendre l'entrée aux Osmanli. Une fois ce rempart escaladé, il faudrait forcer successivement chaque défilé de rivière, gravir chacune des crêtes parallèles des monts; en mille endroits, quelques hommes devraient suffire pour forcer à la retraite des bataillons entiers. Le climat lui-même aurait dû servir à protéger la Bosnie contre les Turcs, car il diffère beaucoup de celui du reste de la Péninsule ; les pentes inclinées vers le nord et les barrières de montagnes, qui arrêtent au passage les tièdes courants atmosphériques, donnent à la Bosnie une température bien plus froide que ne le comporte la latitude de la contrée. Et pourtant, malgré les avantages que présentent le sol et le climat au point de vue de la défense, les tentatives de révolte faites jadis contre les Turcs ont lamentablement échoué. C'est que les musulmans et les chrétiens bosniaques sont ennemis les uns des autres, et que, parmi les chrétiens, les catholiques grecs, régis par leurs popes, et les catholiques de Rome, qui obéissent à leurs prêtres franciscains, se détestent et se trahissent mutuellement. Divisés, ils étaient forcément asservis, et l'abjection de la servitude les rendait pires que leurs oppresseurs.

Les musulmans de la Bosnie, qui se donnaient à eux-mêmes le nom de Turcs, repoussé comme désobligeant par les Osmanli du reste de la Péninsule, ne sont pas moins Slaves que les Bosniaques des deux confessions chrétiennes, et comme eux ils ne parlent que le serbe, quoiqu'un grand nombre de mots turcs se soient glissés dans leur idiome. Ce sont les descendants des *bogoumil*, sectaires persécutés qui professaient la même foi que les cathares de l'Occident. En outre, les seigneurs du pays se convertirent à la fin du quinzième siècle, et surtout au commencement du seizième, afin de conserver leurs privilèges féodaux. Parmi leurs ancêtres, les « Turcs » de Bosnie comptent aussi nombre de brigands fameux qui se hâtèrent de changer de religion pour continuer sans péril leur métier de pillards; enfin les serviteurs immédiats des chefs durent se convertir de force. L'apostasie donna aux seigneurs plus de pouvoir sur leur pauvre peuple qu'ils n'en avaient eu jusqu'alors; la haine de caste s'ajoutant à la haine religieuse, ils dépassèrent bientôt en fanatisme les autres mahométans et réduisirent les paysans chrétiens à un véritable esclavage : on montre encore, près d'une porte de Sarajevo, le poirier sauvage où les notables de l'endroit allaient de temps en temps se donner le plaisir de pendre quelque malheureux raya. Les meurtres étaient si fréquents que lorsqu'on ne trouvait plus un homme dans sa cabane, on se bornait à dire : « La nuit l'a dévoré! » Beys ou spahis, les Bosniaques mahométans formaient l'élément le plus

rétrograde de la vieille Turquie, et maintes fois, notamment en 1851, ils se révoltèrent pour maintenir dans toute sa violence leur ancienne tyrannie féodale. Comme cité musulmane, Sarajevo, placée directement sous la protection de la sultane-mère, jouissait de privilèges exorbitants : elle formait un État dans l'État, plus ennemi des chrétiens que la Sublime Porte.

Encore de nos jours, les musulmans bosniaques possèdent plus que leur part proportionnelle des propriétés foncières, mais ce n'est que pour un temps. Lors de la dernière insurrection, plusieurs chefs distribuèrent des terres à ceux qui s'offraient à les accompagner sur les champs de bataille. Les beys musulmans qui émigrent à Constantinople vendent leurs fiefs à des émigrants du Hanovre, du Württemberg, du Tirol, auxquels le gouvernement fait en outre de très grands avantages : il concède le sol pour leurs maisons et leurs jardins, et les exempte d'impôts pendant dix années. Il accorde aussi des terrains de pâture aux colons qui viennent en assez grand nombre pour se constituer immédiatement en « communes ». Le sol était divisé en *spahilik* ou fiefs musulmans, se transmettant suivant l'usage slave, non par droit d'aînesse, mais indivisiblement à tous les membres de la famille; ceux-ci choisissaient pour chef, soit le plus âgé d'entre eux, soit le plus brave, lorsqu'il s'agissait de marcher au combat. Quant aux paysans chrétiens, ils étaient obligés naguère de peiner pour la communauté musulmane, non plus comme serfs, mais comme journaliers travaillant au mois ou à la tâche : les plus fortunés avaient une certaine part dans les bénéfices de l'association, mais ils en supportaient proportionnellement les plus fortes charges. Il est donc tout naturel que beaucoup de chrétiens, comme les Juifs en d'autres pays, aient fui l'agriculture pour se livrer au trafic; presque tout le commerce se trouve entre les mains des catholiques grecs et romains. Les Juifs espagnols, groupés en communautés surtout à Sarajevo et à Travnik, s'adonnent aux pratiques usuelles de négoce et de prêts sur hypothèques. Ils sont en grande majorité blonds et tous portent la barbe. De tous les Israélites réfugiés d'Espagne ce sont probablement ceux qui se sont le moins laissé entamer par le milieu qui les entoure : ils parlent toujours espagnol entre eux et prononcent le nom de leur ancienne patrie avec une tendresse filiale.

Même avant l'annexion de la Bosnie à l'Austro-Hongrie, le nombre des musulmans n'y était guère que le tiers de la population totale ; l'élément mahométan restait stationnaire, si même il ne diminuait, tandis que l'élément chrétien ne cessait d'augmenter par la fécondité plus grande des familles. D'après quelques auteurs, la rareté relative des enfants dans les maisons musulmanes devrait être attribuée aux avortements, qui se pratiquent sans

remords dans les familles de Bosniaques converties au Coran. Il semble étonnant que cette pratique déplorable puisse être assez commune pour expliquer la grande différence d'accroissement qui existe entre les deux groupes de population. On se demande s'il ne faudrait pas voir plutôt dans ce phénomène l'effet du bien-être relatif des musulmans et de la prudence que leur suggère leur condition de propriétaires[1].

Du reste, les Bosniaques de toute secte et de toute religion possèdent les mêmes qualités naturelles que les autres Serbes, et tôt ou tard, quelle que doive être leur destinée politique, ils s'élèveront, comme peuple, au même niveau d'intelligence et de valeur. Ils sont francs et hospitaliers, braves au combat, travailleurs, économes, portés à la poésie, solides dans leurs amitiés, constants en amour; les mariages sont respectés, et même les Bosniaques musulmans repoussent la polygamie que leur permet le Coran; ceux de l'Herzégovine ne tiennent pas non plus leurs épouses enfermées, les jeunes filles ont la face découverte, et dans de nombreux villages toutes les maisons ont une porte de derrière, afin que les femmes puissent « voisiner » sans passer dans la rue; il est vrai que dans la Bosnie du Nord les musulmanes sont tellement empaquetées dans des linceuls blancs qu'elles ressemblent à des fantômes; leurs yeux mêmes sont à demi voilés, de sorte qu'elles voient au plus à trois pas devant elles. En dépit de leurs bonnes qualités, que de barbarie, que d'ignorance, de superstitions et de fanatisme subsistent à la fois chez les chrétiens et les mahométans! D'incessantes guerres, la tyrannie d'un côté, la servitude de l'autre, ont ensauvagé leurs mœurs; les forêts et les rochers de leurs montagnes les ont tenus éloignés de toute influence civilisatrice. Ils n'ont presque point d'écoles; çà et là quelques couvents en tiennent lieu : mais que peuvent apprendre les enfants auprès de moines qui ne savent rien eux-mêmes, si ce n'est chanter des hymnes? Aux portes mêmes de la ville de Sarajevo se trouve une grotte que le peuple croit être « une retraite des nymphes ». Enfin le *raki* ou *slivovitsa*, dont les Bosniaques font une énorme consommation, a contribué à les maintenir dans leur état d'abrutissement : on a calculé que les habitants de la Bosnie, y compris les enfants et les femmes, boivent en moyenne chacun cent trente litres d'eau-de-vie de prunes par an.

[1] Population de la Bosnie, d'après le recensement du 16 juin 1879 (non compris Novibazar) :

		Bosnie.	Herzégovine.	Ensemble.
Chrétiens.	Catholiques grecs.	432,384	64,377	496,761
	» romains	149,533	59,858	209,391
Musulmans.		383,345	65,268	448,613
Juifs		3,391	35	3,426
			Total	1,158,191

On s'étonne que, dans un pays encore aussi barbare, il existe des cités fort actives; mais la contrée est tellement riche en productions naturelles, qu'un certain commerce intérieur a dû se développer; isolées comme elles le sont, les populations de la Bosnie devaient se suffire à elles-mêmes, moudre leur propre grain au moyen de moulins à hélice, depuis longtemps inventés par eux, fabriquer leurs propres armes, leurs étoffes, leurs instruments en fer; de là un mouvement industriel dans les villes les mieux placées comme marchés d'approvisionnement. D'ailleurs, ce n'est pas seulement l'appel de l'industrie et du commerce qui a peuplé ces villes, l'insécurité des campagnes y contribua aussi pour une forte part. Naguère il n'était pas dans toute l'Europe, à l'exception de l'Albanie voisine et des régions polaires de la Scandinavie et de la Russie, une seule région qui fût aussi rarement visitée que le pays des Bosniaques. Maintenant le réseau des routes commerciales et militaires s'étend rapidement dans la Bosnie et l'Herzégovine. En 1880, la longueur totale des chemins carrossables était de 934 kilomètres seulement. Bientôt Sarajevo, déjà rattachée à l'Austro-Hongrie par le chemin de fer aboutissant à Brod, sera reliée en un second point au réseau croate par Banjaluka et Kostajnica.

Au nord-ouest de la Bosnie, Bihač, presque entièrement peuplée de mahométans, est la ville la plus élevée du bassin de la Save; elle occupe un petit bassin d'alluvions que parcourt la rivière Una, encore simple torrent des montagnes. Plus bas Novi, au confluent de l'Una et de la Sana, a quelque importance comme point de départ du premier chemin de fer qui pénétra dans l'intérieur de la Bosnie, encore sous la domination turque. Plus à l'est, la vallée du Vrbas est relativement peuplée, et c'est là que se trouve l'ancienne capitale de la Bosnie, la pittoresque Jaicé, avec son palais transformé en château fort, son rocher percé de souterrains qui servirent de prisons, et la belle cascade de Pliva, que, du haut d'un pont, on voit plonger dans la gorge profonde du Vrbas. Plus bas dans la même vallée, Banjaluka, actuellement station terminale du chemin de fer d'Agram, n'est en réalité qu'une étroite rue de 6 kilomètres de longueur, bordée d'un côté par les eaux rapides du Vrbas, de l'autre par des collines élevées. Des sources sulfureuses jaillissent à Banjaluka du milieu de débris d'antiques constructions, connues dans le pays sous le nom de « bains des Romains ».

Sarajevo, la capitale actuelle de la Bosnie, n'a ce rang que depuis l'année 1850; néanmoins, elle était déjà la ville la plus importante de la province : les nobles musulmans en avaient fait leur lieu de rendez-vous et leur principale place d'armes. Fondée en 1465, cette ville remplaça une ancienne cité de Bosna, située sur le cours de la rivière de même nom,

et le château ou *seraï*, bâti sur la colline, valut à la fondation nouvelle l'appellation de Bosna-seraï. En 1850, Omer-Pacha, destructeur de la puissance des beys, déplaça le siège du gouvernement, qui se trouvait alors au nord-ouest, dans la charmante Travnik, et le transféra dans la ville des beys, afin de pouvoir mieux surveiller les vaincus. Sarajevo est, de toutes les villes de la Bosnie, celle qui ressemble le plus à une cité d'Europe; neuf ponts de pierre ou de bois y traversent le torrent de Miljacka; mais on peut juger du faible degré de culture auquel sont arrivés ses habitants par ce fait, qu'en 1875 l'imprimerie n'y avait pas encore été introduite. Les maisons sont pour la plupart construites en bois. Depuis sa fondation, Sarajevo a été incendiée cinq fois.

Au nord-est de la Bosnie, dans une vallée tributaire de la Bosna, Dolnja-Tuzla, entourée de jardins, a quelque importance par ses sources salines, d'où l'on retire chaque année 700 tonnes de sel cristallisé; mais la ville la plus commerçante est Brcka, sur la rive droite de la Save, dans la riche plaine de la Posavina : c'est le port fluvial le plus actif de la Bosnie; dans les bonnes années, il expédie de 10 à 12 millions de kilogrammes de prunes. Le bassin de la Drina, qui n'appartient à la Bosnie que par son bassin supérieur et son versant occidental, renferme aussi quelques villes, dont la plus connue est Zvornik, forteresse qui surveille la frontière serbe. Novibazar, le chef-lieu de la Rascie, cité misérable entre toutes, laissée par la Turquie aux puissances partageantes, l'Autriche et la Hongrie, possède encore un des plus curieux monuments de l'antiquité dans la Péninsule, un édifice à coupole, bâti au septième siècle par les Byzantins ou « Romains », et encore utilisé comme établissement thermal; d'autres anciens édifices s'élèvent dans le voisinage.

Mostar, la capitale de l'Herzégovine, se trouve aussi sur l'emplacement d'une ville romaine, dans un cirque de montagnes, mais elle est surtout devenue célèbre par son beau pont du quinzième siècle, hardie construction d'une seule arcade qui domine de 19 mètres le niveau du courant, et que défendaient de chaque côté des massifs de tours, maintenant démantelées et couvertes de broussailles. Dans cette gorge de la basse Narenta, on est déjà voisin de l'Italie; des jardins d'orangers et de citronniers, des lauriers et des myrtes entourent les maisons, et les figuiers mûrissent leurs fruits à l'abri du vent. En amont de Mostar et des écluses étroites où passe la Narenta se trouve le village de Jablonica, peuplé de Slaves musulmans ayant conservé plus fidèlement que tous leurs voisins les anciennes pratiques de la vie en commun. A cet égard, Jablonica est resté un bourg modèle : la belle vallée qui l'entoure n'a qu'un seul propriétaire, la commune, et les



SARAJEVO. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

groupes de famille s'y constituent sans l'intervention de l'iman ou du cadi. Les enfants sont à la charge de la communauté, mais ils sont toujours allaités par la mère, qui en prend soin jusqu'à ce qu'ils puissent se passer de son aide. Les travaux de ménage et des champs se répartissent suivant la force et les convenances de chacun; rarement des disputes éclatent dans la *zadrouga*, et les anciens les règlent aussitôt sans appel[1]. Les récoltes, qui consistent principalement en tabac et en fruits, sont envoyées à Mostar, où elles servent à l'achat d'armes, d'étoffes et d'instruments de travail[2].

Près de l'extrémité méridionale de l'Herzégovine, si fréquemment disputée, Trebinjé se montre sur son île de pierre, au bord de la Trebinčica. A l'orient, près de la forteresse de Klobuk, qui surveille la frontière du Montenegro, se prolonge, à travers vallées et montagnes, une muraille cyclopéenne, bâtie on ne sait à quelle époque ni par quel peuple : on lui donne le nom de « rempart du Loup enragé[3] ».

Le pays est divisé en six districts, tous désignés, de même que leurs arrondissements, par ceux des villes capitales :

Districts.	Arrondissements.
I. Bihač :	Časin, Krupa, *Bihač*, Petrovać, Stari Majdan, Sanski Most, Ključ.
II. Banjaluka :	Kostajnica, Pojedor, *Banjaluka*, Tešanj, Gradiska, Dervent, Prnjavor.
III. Dolnja Tuzla :	Brčka, Maglaj, Dolnja Gracanica, Bjelina, *Dolnja Tuzla*, Zvornik, Vlasenica, Srebrenica.
IV. Travnik :	Jaice, *Travnik*, Skoplje (Dolnji Vakouf), Glamsč, Schepč, Prozoor, Supanjac, Livno.
V. Sarajevo :	Visoka, Fognica, *Sarajevo*, Foča, Kladanj, Rogatica, Višegrad, Čajnica.
VI. Mostar :	*Mostar*, Ljubuški, Stolac, Ljubinje, Trebinje, Konjica, Nevesinje, Gačko, Bilek.

La Bosnie n'est encore rattachée à aucune des deux moitiés de la monarchie, Cisleithanie et Transleithanie; ni les délégations, ni les deux parlements n'exercent sur elle la moindre influence directe; l'administration dépend de l'empereur sans l'intermédiaire de représentants officiels.

Quant à l'Herzégovine, elle n'est plus qu'un nom géographique, sans valeur politique ou administrative. Elle se trouve presque en entier dans le district de Mostar.

Au point de vue religieux, le pays a été divisé en quatre diocèses catho-

[1] Nero, *Notes manuscrites*.

[2] Villes principales de la Bosnie, avec leur population en 1879 :

Sarajevo	21,380 hab.	Banjaluka.	9,560 hab.
Mostar	10,850 »	Travnik	5,890 »
Dolnja-Tuzla.	5,120 habitants.		

[3] Von Helfert, *Bosnisches*.

liques romains : un archevêque réside à Sarajevo. Le patriarche de l'Église grecque est indépendant de la Serbie, mais les musulmans ont gardé le droit d'administrer les biens vakouf, sous la direction des autorités religieuses de Constantinople. Le grand rabbin réside à Travnik.

CARNIOLE, CROATIE, SLAVONIE.

Au nord de la Bosnie, les contrées slaves qui font partie de la monarchie austro-hongroise, sembleraient devoir s'unir en un même groupe administratif et politique, puisqu'elles se trouvent sur le même versant et qu'elles sont habitées par des populations de même origine. Elle sont néanmoins scindées en deux parts. L'Autriche allemande, qui garde jalousement les passages des Alpes et le chemin de l'Adriatique, s'est attribué les Slovènes de la Carniole (Krain) ou « Pays-Frontière », tandis que la Hongrie s'est donné pour sujets les Serbes et les Croates de la « mésopotamie » d'entre Drave et Save. Mais ce n'est point sans se plaindre que les Slaves méridionaux subissent le droit du plus fort : ceux d'entre eux qui sont le plus solidement groupés, les Croates, s'appuient à la fois sur leurs frères slaves d'outre-frontière et sur le vieux « droit historique » du royaume tri-unitaire, Slavonie-Croatie-Dalmatie, pour tâcher de reconquérir peu à peu leur autonomie nationale. Quoique fort éloignés encore d'avoir atteint leur but, ils ont su du moins se faire respecter, et dans la lutte des nations qui s'agitent au sein de la monarchie austro-hongroise, leur influence est de celles qui se font le mieux sentir. Le temps n'est plus où les Magyars pouvaient répéter le proverbe insultant : « L'homme Serbe n'est pas un homme ! » En 1848 et en 1849, ils ont appris, pour le malheur commun, que les Croates étaient des adversaires redoutables. Ennemis l'un de l'autre, les deux peuples se sont livrés pour une génération de plus à la merci de la bureaucratie viennoise; unis, si l'alliance eût été possible, ils auraient eu la gloire de fonder la libre fédération des peuples danubiens, et des guerres sanglantes, d'effroyables tueries, peut-être d'irrémédiables désastres, eussent été épargnés!

Mais, divisés par la politique, tous les pays slaves de Cisleithanie, de Transleithanie, d'Outre-Save, n'en constituent pas moins d'avance, et virtuellement pour ainsi dire, une forte unité nationale, avec laquelle doivent compter même ceux qui refusent de la reconnaître. Les événements projettent leur ombre devant eux, et bien que la Yougo-Slavie n'existe pas encore, on peut la voir se préparer depuis longtemps. Là est une des grandes difficultés du problème de groupement politique connu sous le nom de ques-

tion d'Orient. Une fausse manœuvre diplomatique de la part des Autrichiens et des Hongrois, une imprudence quelconque peuvent hâter le changement d'équilibre et constituer enfin la nation yougo-slave. La Croatie hongroise semble être indiquée, grâce à la culture acquise et au patriotisme national qui s'y est développé, comme le centre naturel de ce monde en formation, quoique la différence de religion entre les Croates catholiques romains et les Serbes grecs ait eu pour conséquence des haines invétérées et retardé la naissance des aspirations communes. Il n'y a point de ville ou de grande commune croate qui n'ait sa « société de lecture » ou *citaonica*, ayant pour but principal de favoriser l'étude de la langue serbo-croate, mais s'occupant aussi de tout ce qui a rapport aux intérêts politiques de la nation; souvent en entend retentir dans les assemblées le champ de guerre : *Uboj za narod svoj.* « Au combat pour notre peuple! » La Croatie est petite et faiblement peuplée, mais par sa position géographique et même par ses ressources encore dormantes, en réserve pour l'avenir, elle est une contrée d'importance exceptionnelle. Lors de la dernière insurrection de l'Herzégovine contre les Turcs, la population de la Croatie s'accrut d'environ 100,000 fugitifs, et sans nul doute la plupart de ceux que la faim, la misère, les maladies, n'ont pas enlevés, se sont établis définitivement dans la contrée qui les accueillit[1].

Les grandes Alpes prolongent leurs ramifications orientales jusque dans la Slavie autrichienne, puisque le Grintouz des monts Karavankas dresse encore au nord de Laibach (Ljubljana) sa pyramide de rochers à deux kilomètres et demi de hauteur; mais à l'est de cette borne des Alpes neigeuses, les montagnes qui pénètrent dans la mésopotamie croate d'entre Drave et Save n'ont plus qu'une faible élévation. A peine au nord de Zagreb (Agram), quelques massifs, la Slemje, l'Ivancica, dépassent-ils encore 1000 mètres par leurs plus hautes cimes; au delà, les renflements du sol s'atténuent de plus en plus, puis se relèvent, à l'ouest et au nord de Požega, en massifs de près de 1000 mètres d'altitude, et enfin à Djakovo se perdent complètement sous la couche horizontale des terrains de transport. Plus loin, une seule île de coteaux surgit au milieu des plaines : c'est le Vrdnik ou Fruška Gora, aux pentes revêtues de vignes; c'est un massif de roches cristallines, sur lequel se sont épanchées des coulées de laves; des formations modernes l'entourent d'une sorte de manteau. Au pied de ce massif, un îlot qu'entourent aussi des alluvions, est formé par la protubérance volcanique sur

	Superficie.	Population au 31 déc. 1880.	Pop. kilométrique.
[1] Croatie-Slavonie. . .	42,516 kil. carrés.	1,892,500 hab.	45 hab.
Carniole	10,033 »	481,240 »	48 »

laquelle est bâtie la forteresse de Petrovaradin. Les montagnes de la Slavie austro-hongroise, d'ailleurs très peu explorées, sont composées de terrains stratifiés, principalement de la période tertiaire. Outre la Fruška Gora, il n'existe dans cette province que deux massifs de roches éruptives, la Slemje des environs de Zagreb et, plus à l'est, les collines de Garić ou de Moslavin, élevant leurs dômes recouverts de forêts au-dessus de la plaine d'inondation où se réunissent la Save, la Lonja et l'Ilova.

Au sud-ouest, les montagnes de la Croatie se confondent avec les arêtes calcaires, les vallées parallèles, les gouffres d'effondrement du plateau liburnien : c'est là que s'élèvent le Bittoray, les voussures démantelées de la Grande et de la Petite Kapella, la Plješevica, le Vellebić[1]; mais cette région des monts liburniens, quoique non moins pierreuse que le plateau de l'Istrie, a, comme une grande partie de la Croatie intérieure, l'avantage de posséder encore d'immenses forêts sur le versant oriental; les inégalités du sol sont cachées par les feuilles tombées, la mousse et le gazon. Les hêtres, et plus haut les pins, croissent sur les montagnes du plateau, tandis que sur les pentes inférieures tournées vers le bassin de la Save et dans les plaines basses s'étendent d'admirables chênaies, les plus belles de l'Europe: ce sont elles qui fournissent au commerce de Trieste et de Fiume les énormes quantités de merrains employés en France pour la fabrication des futailles. Si les Anglais et les Allemands parlent avec orgueil du « chêne breton » et du « chêne teuton », les Croates peuvent bien à plus juste titre encore revendiquer comme leur cet arbre superbe, le plus majestueux des forêts d'Europe; mais s'ils veulent le préserver de la destruction, qu'ils avisent promptement, car c'est par milliers d'hectares à la fois que les industriels leur achètent les forêts à raser, dont la valeur augmente si rapidement[2]! C'est avec tristesse que l'on voit, même dans le voisinage des villes et le long des voies ferrées, des troncs énormes pourrissant dans les mares, des amas de bois jetés sans ordre sur le sol et de grandes étendues où ne s'élève plus même un arbrisseau.

Par le régime de ses eaux, la Slavie du Sud offre le même contraste que

[1] Hauteur des montagnes de la Yougo-Slavie austro-hongroise :

Plješevica	1,649 mètres.	Slemje	1,035 mètres.
Bittoray.	1,385 »	Psunj.	984 »
Ivancica.	1,060 »	Moslavin.	484 »

[2] Valeur du plus beau fût de chêne en Croatie, d'après le *Globus*, 1877, n° 3 :

1850.	de 4 à 6 francs.
1860.	de 40 à 50 »
1872.	de 50 à 100 »

par son relief orographique. Ici les plaines basses, ailleurs le dédale des âpres montagnes et les vallées tortueuses; d'un côté la surabondance des eaux fluviales, de l'autre le manque presque absolu de sources et de ruisseaux. Il est peu de contrées limitrophes dont l'hydrographie diffère d'une manière plus absolue.

La partie orientale de la mésopotamie croate, où Danube, Drave, Save et Tisza se réunissent en un même fleuve roulant de huit à dix mille mètres d'eau à la seconde, est encore une région indécise, à demi terre émergée, à demi lac d'inondation. Retenu par les rochers qui barrent son cours en aval de Belgrade, le Danube n'a pu égoutter complétement ces bas-fonds

N° 85. — ZONE D'INONDATION DE LA SAVE, DE BROD A ZEMUN.



de l'ancienne mer qui s'étendait jadis entre les Alpes et les Carpates. Des étangs, des marais remplissent encore les dépressions du sol, et pendant les crues fluviales les nappes d'eau stagnantes s'étalent à perte de vue. Sur des centaines de kilomètres, entre Sisek et Belgrade, le sol d'alluvions est parcouru dans tous les sens par les sinuosités de rivières et de coulées qui se ramifient à l'infini et qui furent autrefois des lits fluviaux : c'est là le pays auquel se donne le nom de Posavina ou de « Sur-Save, » Le fleuve se promène dans les campagnes, empiétant d'un côté, se retirant de l'autre, formant des bancs de sable et des îles qu'il embellit de la verdure des saules, abandonnant d'anciens méandres pour s'en créer de nouveaux. On comprend quel formidable obstacle un pareil cours d'eau opposait aux migrations des peuples et aux mouvements des armées, et l'on ne saurait s'étonner qu'il

soit devenu frontière politique entre deux empires. Les marécages permanents ou temporaires qui bordent le fleuve à droite et à gauche, même jusqu'à 10 et 20 kilomètres du lit principal, et dont les fondrières se déplacent incessamment, suivant la hauteur des eaux, rendent le passage de la Save presque impossible, à moins d'efforts extraordinaires : aussi les deux points de Brod et de Mitrovic, où l'eau se trouve rétrécie entre des terres plus élevées, sont-ils des lieux de passage nécessaire d'une extrême importance stratégique. La zone d'inondation de la Save, dans la seule Croatie, est évaluée à plus de 412,000 hectares, et sur la rive de Bosnie une étendue plus considérable encore est recouverte par les grandes crues, car c'est de ce côté que les affluents les plus puissants, l'Una, le Vrbas, la Bosna, la Drina, viennent s'unir au fleuve principal en bras entremêlés. Dans la région des Confins Militaires, 330 villes ou villages, ayant ensemble plus de 130,000 habitants, sont exposés aux ravages des crues, et parfois toutes les récoltes disparaissent sous les eaux débordées. La population des bords de la Save diminue d'année en année, tandis que celle des terres situées au-dessus du niveau d'inondation, et où les immigrants d'origine allemande sont assez nombreux, s'accroît rapidement. Les fièvres paludéennes déciment parfois les habitants dans le cours d'une seule année; sur trois riverains de la Save, on compte en moyenne un malade, et les enfants naissent avec la rate déjà gonflée, atteints du mal qui les emportera tôt ou tard[1]. Malgré la surabondance d'eau qui se répand au loin pour noyer les campagnes, la Save est un fleuve de peu d'utilité pour la navigation; en amont de Zagreb, il n'est guère utilisé que pour le transport des radeaux; en aval de Sisek, il porte des bateaux à vapeur, mais les bancs de sable sont si nombreux et se déplacent si fréquemment qu'en maints endroits le trafic est complètement interrompu pendant la saison des eaux basses.

En vertu de la loi qui modifie le régime administratif des Confins Militaires, la moitié du produit de la vente des bois domaniaux du territoire doit être employée aux travaux publics en général et surtout à la « correction » du fleuve, tandis que l'autre moitié est attribuée aux communes. Fort de ces ressources financières, le gouvernement a décidé que la Save serait rectifiée et diminuée de 155 kilomètres en longueur au moyen de vingt-neuf coupures, débarrassée de ses bras morts par des levées latérales, approfondie et assainie par la suppression des lits secondaires[2]. En attendant,

[1] Dutzmann, Nikolajević, Worel, Blum, Scholz. Voir Beyer, *Die Regulirung des Saveflusses*.
[2] Beyer, *Die Regulirung des Saveflusses*.

le fleuve, que, seul encore, le pont du chemin de fer de Brod traverse en aval de Zagreb, divague toujours librement dans les campagnes. Le plus grand travail hydraulique accompli jusqu'à maintenant dans son bassin est un canal romain, dit « canal de Probus », qui dessèche partiellement

N° 86. — GROTTES DE POSTOINA.



les marais de la Save au sud de la Fruška Gora : il a été probablement creusé au troisième siècle[1].

[1] Longueur actuelle de la Save	1,062	kil.
Superficie de son bassin	88,045	kil. carrés.
Écart des eaux entre l'étiage et la crue	9m,39	
Débit du fleuve, en aval de la Drina. Étiage	706	mèt. cubes.
» » » Moyenne	1,119	» »
» » » Crue	4,078	» »

(Zornberg, *Die Regulirung des Saveflusses.*)

Tandis que d'un côté il y a surabondance d'eau, de l'autre il y a disette dans la plupart des vallées. De même que sur le versant de l'Adriatique, les assises du versant de la Save sont disposées comme un immense édifice à galeries superposées et communiquant les unes avec les autres : les eaux s'élancent d'un puisard pour s'engouffrer dans un autre et reparaître encore à la bouche de quelque caverne. C'est entre Segna (Zengg) et Ogulin, des deux côtés de la Kapella, que l'on voit en plus grand nombre des serpentines de rivières se montrant et disparaissant tour à tour, sans raison apparente. Non loin d'Ogulin, le chemin de fer passe au-dessus d'une de ces grandes sources : on dirait que la rivière sort du remblai ; au-dessous de la ville même le sol est creux et la rivière Dobra s'engloutit sous la terrasse du château. Un grand nombre de villages n'ont d'eau que celle des citernes, quoique des torrents considérables coulent au-dessous d'eux ; mais parfois, à l'époque des fortes crues, ces rivières souterraines, ne trouvant plus d'issues assez larges par les grottes profondes, débordent à l'air libre et s'étalent en lacs dans les bassins fermés. Ainsi la Gaika d'Otočac a formé un lac temporaire de 30, de 40, et même, en 1802, de 49 mètres de profondeur[1].

Plus fameuse encore que la Recca-Timavo est la Piuka, qui s'enfuit dans la grotte de Postoina (Arae Posthumii) ou d'Adelsberg, l'une des plus vastes de l'Europe et des plus riches en stalactites ; elle étonne surtout par son Calvaire, colline de concrétions, au-dessus de laquelle se déroule une voûte de près d'un kilomètre de tour, et que hérissent d'innombrables obélisques semblables aux clochetons d'une cathédrale. Après un cours souterrain d'environ 10 kilomètres, la Piuka, qui s'était enfoncée en mugissant dans les galeries sonores de Postoina, reparaît à la lumière, puissante et calme, grossie de quelques torrents souterrains. Unie à l'Unz, elle reste visible dans un espace de quelques kilomètres et s'engouffre de nouveau pour ne reparaître qu'à une faible distance en amont de Laibach. Quant à la rivière qui disparaît sous le château de Lueg on ne sait encore où elle va.

Un autre affluent de l'Unz et de la rivière de Laibach est le courant issu du fameux lac de Zirknitz, ce bassin à plusieurs étages qui faisait déjà l'étonnement des Romains et que Tasse a chanté : à l'époque des sécheresses, le niveau de l'eau s'abaisse au-dessous de la voûte perforée qui forme la vasque supérieure ; après les longues pluies, l'eau de crue, montant des gouffres du rez-de-chaussée, envahit les étages d'en haut et s'étale à la lumière. Il est arrivé, dit-on, que la grande plaine, d'une superficie d'environ 80 kilomètres carrés, s'est trouvée complétement à sec ; autrefois, lorsque les travaux d'as-

[1] Joseph Wessely, *Das Karstgebiet Militär-Kroatiens.*

sainissement n'avaient pas encore été entrepris, la campagne était aussi, à certaines époques, un vaste lac, une vraie mer des Alpes, reflétant dans ses eaux tout un amphithéâtre de rochers et la fière montagne de Javornik, à la cime boisée. Les habitants de sept villages, disposés en demi-cercle autour de la plaine lacustre, tiraient alternativement leur subsistance de la pêche, de la chasse et de la culture des terres émergées. Plus de quatre cents entonnoirs de 10 à 18 mètres de profondeur s'ouvrent au fond du bassin et, suivant les saisons, semblent avaler ou dégorger les eaux, parfois

N° 87. — LAC DE ZIRKNITZ.



Gravé par Erhard

même avec un bruit de tonnerre, quand des masses d'air emprisonnées dans les galeries profondes cherchent violemment une issue. Mais de nos jours le régime du lac est devenu beaucoup plus régulier : les galeries tortueuses du rocher par lesquelles s'écoulait le trop-plein des eaux de crue ont été remplacées par une tranchée où des pompes à vapeur versent l'eau surabondante : l'agriculture a pu s'emparer définitivement de la plaine.

Jadis les campagnes basses dont la capitale de la Carniole occupe l'issue du côté de la Save, et qui n'ont pas moins de 250 kilomètres de superficie, étaient un autre lac de Zirknitz, alternativement inondé et désempli. Aux

apports de la rivière Unz, sortie de la grotte de Planina, se mêlaient dans la plaine les eaux de nombreux vomitoires appelés « fenêtres du lac » par les indigènes. Lorsque toute cette masse liquide jaillissait du fond à travers les tourbes et les roselières de la surface, il fallait attendre des semaines et des mois avant que le flot d'inondation se fût vidé dans la Save par le canal trop étroit que parcourt la Gradasca. On a réussi cependant à drainer le grand marécage au moyen de canaux d'une longueur totale de plus de 1000 kilomètres et de profondes entailles pratiquées dans les roches qui gênaient le libre écoulement des eaux. Le puissant remblai de chemin de fer que

N° 88. — PLAINE DE LAIBACH



les ingénieurs ont jeté au travers du marais et qui resta longtemps un des travaux les plus remarquables de l'industrie humaine, a servi de point d'appui aux grands travaux d'assèchement, et depuis on a plus fait pour la conquête du sol que pendant le demi-siècle antérieur. Maintenant les anciennes îles du marécage sont pour la plupart couvertes de maisons, et des villages se fondent sur le bord des canaux d'égouttement. Pendant les temps préhistoriques, d'autres groupes d'habitations humaines s'élevaient aussi dans la grande plaine, alors inondée; mais c'étaient des villages sur pilotis : on en a trouvé des restes nombreux avec de vieux débris de l'âge de pierre. A cette époque, la faune et la flore du pays différaient quelque peu de celles d'aujourd'hui. De très gros poissons dont la race n'existe plus

peuplaient les eaux de la plaine, et les Lacustres se préparaient un mets de la *vallisneria spiralis*, inconnue de nos jours dans la contrée[1].

Les diversités de climat sont aussi grandes que celles du sol dans l'étroit et long territoire de la Yougo-Slavie, se développant de l'ouest à l'est sur un espace de plus de 450 kilomètres. D'un côté, les pentes froides des Alpes et l'âpre plateau liburnien sur lesquels l'eau de pluie tombe en abondance, soit pour s'écouler à la surface, soit pour ruisseler dans les profondeurs; de l'autre côté, les régions de la basse Save et du Danube, cette humide mésopotamie sirmienne où s'amassent les eaux descendues des hauteurs, mais sur laquelle repose un air sec, débarrassé d'une grande partie de ses vapeurs[2]. Malgré ces différences si considérables indiquant des régions de climat tout à fait distinctes, l'homme de la Yougo-Slavie est un par la race. En franchissant la Save, au sud de la Hongrie, on entre dans un pays dont les habitants sont presque tous frères d'origine et où les passages de dialecte à dialecte se font par transitions insensibles. En amont de Belgrade, dans l'angle oriental de la Slavonie, toute la population est composée de Serbes, à l'exception de Roumains, de Magyars, formant une île de population bien limitée, et de petits groupes d'Albanais, de la tribu des Klementi, qui vivent près de Mitrovic. Plus à l'ouest, dans la Croatie proprement dite, les éléments étrangers sont encore moins nombreux. Serbes-Croates, Croates purs, puis Croates-Slovènes et Slovènes se touchent et s'entremêlent de proche en proche jusqu'aux régions allemandes d'outre-Drave et à la zone ethnologique italienne des bords de l'Isonzo. Dans toute cette partie de la Slavie du sud il n'existe, sans compter de petits archipels, qu'une île considérable de population étrangère. Elle se compose d'environ vingt-quatre mille paysans allemands, vivant dans le bourg de Gottschee et dans quelques bourgades avoisinantes, sur les bords de la rivière Rünse, qui paraît tout à coup pour se perdre soudain dans une cavité du plateau. Très-attachés les uns aux autres, les Gottscheewer émigrent par bandes et vivent en communautés dans les grandes villes de l'Allemagne et jusqu'à l'étranger; leur principal métier consiste à vendre des fruits du Midi. D'après Zeuss[3], les habitants de Gottschee seraient le reste des anciens Vandales allemands qui habitaient la Pannonie au sixième siècle.

[1] P. V. Radics, *Ausland*, 1876, n° 10.

[2]

	Température moyenne.	Pluie.
Laibach (Carniole)	9°,4	1m,36
Zavalje (plateau de Croatie)	8°,5	1m,30
Zagreb (Plaine de Croatie)	11°,3	0m,80
Zemun (Sirmie)	11°,7	0m,50

[3] *Die Deutschen und die Nachbarstämme.*

Le plus grand élément de discorde dans le sein des populations slaves de l'Austro-Hongrie provient de la différence des religions. Les Slovènes, qui s'étaient convertis au protestantisme à l'époque de la Réforme, ont dû, lors de la contre-réformation, rentrer dans l'Église romaine, que n'avaient point abandonnée les Slaves illyriens. Mais les Croates sont divisés : les plus rapprochés des Alpes et de la mer sont catholiques, tandis que la plupart des Slavoniens, des Sirmiens, des Serbes sont restés grecs-orthodoxes et gardent l'ancien alphabet cyrillique, duquel l'alphabet russe est dérivé. Cependant les dissensions religieuses diminuent avec l'ardeur de la foi, et les différences de dialecte s'effacent dans la société policée des villes. Les littératures, encore distinctes, se rapprochent de plus en plus en rejetant les formes étrangères et en s'enrichissant des mots et des tournures qu'elles trouvent dans le fonds commun. Les Croates ont adopté le serbe comme langue nationale, car leur propre idiome n'en diffère que par des provincialismes sans importance, et c'est aussi sous l'influence prépondérante de la littérature serbe que les Slovènes, dont les livres avaient été brûlés par les Jésuites au commencement du dix-septième siècle, renaissent à la vie de l'esprit. Dans la Slavonie proprement dite, les habitants, quoique les seuls à porter ce nom de Slavons, qui est celui de la race entière, repoussent cette désignation dont on a fait dans toutes les langues occidentales le synonyme d'esclave, et préfèrent prendre le titre de Serbes, qui est celui d'un peuple libre. En 1866, le parlement de Zagreb décida même que la nation s'appellerait désormais officiellement serbo-croate.

De tous les Yougo-Slaves de l'Austro-Hongrie les plus purs de race sont probablement les Slavons et les Croates des campagnes. Ils sont grands, forts, d'une belle prestance et portent fièrement la tête ; ils sont aussi bienveillants et honnêtes, mais leur courage naturel les a souvent entraînés dans toutes les férocités de la guerre ; le nom de « pandours », qui était celui d'un de leurs corps armés, a souvent répandu l'effroi, même jusqu'en Occident : la langue française en a conservé la trace. Les Slovènes sont de race plus mélangée que les Croates. Vivant dans les vallées qui sont les lieux de passage nécessaires entre les plaines du Danube et la mer Adriatique, ils n'ont cessé d'être remués comme l'eau d'un détroit et se sont mêlés au résidu de toutes les bandes de guerre et de commerce qui les ont visités.

En dehors de la Russie, la Slavie hongroise est la région du continent où les paysans ont le mieux gardé les pratiques de la culture en commun, générale dans une grande partie de l'Europe au moyen âge. Malgré le droit romain qui favorise la propriété privée au détriment de l'exploitation commune, presque tous les paysans slaves de la Croatie et

des pays limitrophes continuent de cultiver leurs terres par groupes associés, et cette « communion domestique » est consacrée par diverses lois récentes. La propriété indivise, qui s'étend en moyenne sur un espace de 15 à 30 hectares, comprend champs, bois, prairies, et nourrit du gros et du menu bétail, ainsi que des volailles en abondance; les produits du sol et des troupeaux suffisent à tous les besoins de la communauté familiale. L'association ou *zadrouga*, composée de dix à vingt ou même de cinquante ou soixante personnes, n'est point une famille patriarcale, c'est une petite république débattant librement ses intérêts et nommant elle-même son directeur, *domaćin* ou *gospodar*, ainsi que sa ménagère en chef. Souvent le doyen d'âge est choisi pour gérer les affaires communes; mais quand son intelligence faiblit, on lui donne un successeur. Chaque ménage a sa maisonnette dans l'enclos; au centre s'élève la maison du gospodar, qui renferme la salle à manger commune et le « salon de conversation »; des arbres fruitiers entourent les maisons et les bâtiments de la ferme. Quand une association devient trop nombreuse, elle essaime et forme une deuxième communauté. D'ailleurs toutes les zadrougas d'un même district s'entr'aident avec bonheur; lorsqu'il s'agit d'un travail pressant, plusieurs familles s'unissent en une petite armée, et la besogne est bientôt achevée au milieu des chants et des cris de joie. Telles sont les communautés agricoles des Slaves du sud; elles donnent aux paysans les avantages respectifs de la grande et de la petite propriété; elles permettent la division du travail et faciliteraient la culture intensive, si malheureusement la routine ne se confondait pas avec le respect de la tradition; enfin elles rendent le paupérisme impossible, assurent du travail à tous les membres de la société, du pain à tous les travailleurs. Il serait fort à désirer que les zadroughi pussent se maintenir, tout en se transformant, pour s'ouvrir librement à des associés de familles étrangères; mais tout fait prévoir que cette antique forme de la propriété commune ne résistera pas aux ambitions individuelles et au travail de désagrégation que favorise le droit général de l'Europe[1]. Déjà, dans le voisinage des villes importantes, le régime de la propriété personnelle a remplacé presque entièrement celui des anciennes communautés de famille. Cependant les mœurs héréditaires ont tant d'influence que, même dans les villes presque italiennes de la côte dalmate et dans les îles de l'Adriatique, on rencontre de riches maisons de commerce établies sur le modèle des *zadroughi*. Dans quelques-unes des « communions » vivent des frères d'adoption, dont la fraternité jurée est plus sacrée que celle des frères par le

[1] Georges Perrot, *Tour du Monde*.

sang. Elle comprend trois degrés : la petite fraternité, la fraternité du malheur et la fraternité par communion, la plus sainte de toutes : elle est consacrée par un prêtre, sauf quand ceux qui se jurent fidélité appartiennent à différentes religions, ce que l'on voit surtout en Bosnie. Les jeunes filles s'unissent aussi par le serment d'affection, soit entre elles, soit avec des jeunes hommes[1].

Récemment, les communes agricoles n'étaient pas les seules institutions du passé que la Slavie pût encore offrir à l'Europe contemporaine, on y voyait aussi des communes strictement guerrières, formant, pour ainsi dire, une caserne continue le long des frontières de la Turquie. Depuis 1873 déjà, le régime politique des « Confins Militaires » de la Croatie est officiellement aboli, et une loi, votée en 1881 par la Diète de Pest, ordonne l'incorporation des confins à la Croatie. D'une part, des intérêts héréditaires et de vieilles traditions de discipline, d'autre part, les lenteurs diplomatiques du gouvernement de Vienne qui voulait garder sous sa main une armée toujours prête, et les hésitations de l'État hongrois qui craignait de fortifier l'élément slave en donnant le même régime aux deux moitiés de la Croatie, telles ont été les causes qui, malgré la loi, ont prolongé la vie de l'ancienne administration des Confins.

Quand l'organisation militaire de ces districts subsistait encore, tout habitant était censé soldat, — soldat de la naissance à la mort. — Cependant tous ne servaient pas; un grand nombre appartenaient à des communautés militaires affranchies du « service particulier », mais assujetties seulement au « service général » et chargées en temps de paix de la production, de la répartition et de l'expédition des denrées : les villes de Carlopago (Bag), de Segna (Zengg), de Kostajnica, de Brod, de Petrinia, de Belovar, de Petrovaradin, de Zemun (Semlin), d'autres encore étaient chargées d'entretenir le commerce entre les Confins Militaires et le monde extérieur. Parmi les hommes astreints au service particulier, les uns, formant une gendarmerie spéciale, étaient connus et redoutés sous le nom de « Manteaux rouges » et surveillaient la frontière, armés à l'orientale d'un long fusil, de pistolets et du khandjar ; les autres cultivaient la terre, mais au moindre appel ils étaient debout pour aller veiller à la frontière. Une longue ligne de corps de garde entourait la Bosnie, à l'ouest du côté des montagnes, au nord le long de la Save, et d'un corps de garde à l'autre patrouillaient incessamment les *Grenzer* ou « Confinaires ». Le service était des plus pénibles ; en hiver, il fallait affronter les

[1] Fedor Demelić, *Le droit coutumier des Slaves méridionaux d'après les recherches de M. V. Bogisic.*



VUE PRISE DANS LES CONFINS MILITAIRES

Dessin de D. Lancelot, d'après nature.

tourmentes de neige sur les plateaux; en été, s'exposer aux émanations des marécages sur les bords du fleuve. Vues de loin, les *csardaks* ou maisonnettes en bois, haut perchées sur pilotis au-dessus du niveau d'inondation, comme les cabanes des Papuas de la Nouvelle-Guinée, sont d'un effet très pittoresque; mais la vie y est des plus ennuyeuses, souvent des plus malsaines, et des étrangers non acclimatés pourraient y périr promptement.

Suivant les époques, le temps du service actif variait pour les soldats de la frontière, mais en moyenne ils donnaient à l'État une semaine sur trois. En temps de guerre, le gouvernement pouvait compter sur une centaine de mille hommes éprouvés, formidable armée qui avait eu, jusqu'au jour de l'entrée en campagne, le grand avantage de se nourrir elle-même. Chaque soldat avait reçu du fisc militaire, le propriétaire suprême, un fief de terre et de cheptel, chacun cultivait son champ, récoltait ses propres moissons et suffisait par son travail à l'entretien de sa famille, quand le gouvernement lui avait permis d'en avoir une. Il n'avait point de paie, si ce n'est en temps de guerre ou de corvée exceptionnelle; ses chefs ne lui donnaient que des armes. En échange de ce présent, il appartenait corps et âme au souverain. Sa vie tout entière était réglée jour par jour; de même celle de ses fils, qui naissaient soldats comme lui : quant aux filles, elles ne pouvaient entrer dans l'armée, mais elles étaient déshéritées de droit lorsqu'elles ne devenaient pas femmes de soldats.

On comprend que pareil régime, dont le prince Eugène fut le principal organisateur, ait pu naître et se développer pendant les guerres incessantes de la Hongrie et de l'Autriche contre les Turcs. Alors tous les habitants de la frontière, vivant dans des alarmes continuelles, dans le danger des surprises et des batailles, devaient naturellement apprendre le métier de la guerre; ils ne pouvaient cultiver leurs champs que le fusil sur l'épaule; en outre, quelques territoires avaient été absolument dépeuplés par les massacres successifs; on ne pouvait les occuper de nouveau que par des colonies de soldats : au quinzième et au seizième siècle, les deux régions qui sont devenues les « régiments » de Varaždin et de Gornji-Karlovac étaient désignées sous les noms de *desertum primum* et de *desertum secundum* [1]. Mais depuis longtemps les Turcs ne menaçaient plus les Confins; il n'y avait plus à surveiller les frontières pour empêcher le passage de bandits, de pestiférés ou de marchandises infectées; néanmoins, nous l'avons vu, le gouvernement ne s'est décidé que de mauvaise grâce à libérer les anciens Confinaires. Les divisions administratives du pays se confondent

[1] Picot, *Les Serbes de Hongrie*, p. 53.

avec les circonscriptions militaires de régiments, de bataillons et de compagnies; les administrateurs et les juges sont pour la plupart de vieux militaires observant avec rigueur la discipline du régiment ; dans chaque village, l'ancien capitaine de compagnie est devenu le chef de l'administration civile; les attributions ont changé, mais le personnage est resté le même, et les pratiques du commandement, aidées par l'obéissance traditionnelle, n'ont guère pu se modifier; des brigadiers même sont chargés de la surveillance des écoles.

Comparées aux autres pays de l'Europe civilisée, ces régions du bassin de la Save sont bien pauvres, surtout les anciens districts militaires. Pourtant le sol est d'une très grande fertilité naturelle à l'orient des plateaux, et dès que l'agriculture des plaines aura échappé à la routine barbare, elle participera certainement au commerce du monde par une grande exportation de céréales et de fruits. Les bénéfices considérables qu'ont procurés dans ces dernières années les soies gréges et les vins ont répandu le goût de la culture dans les régions du littoral et même par delà les monts dans les plaines de la Croatie ; mais qu'il reste encore à faire pour enseigner aux paysans des anciens Confins Militaires l'art d'utiliser les engrais et d'alterner les semences! Ils traitent leur sol de culture avec autant d'incurie que leurs forêts. Actuellement les indigènes ne font pas même produire aux terrains les récoltes nécessaires à leur propre alimentation, tandis qu'exploitée par d'autres hommes, la mésopotamie croate, dont la fécondité naturelle n'est pas moindre que celle des bords de l'Euphrate, serait l'un des greniers du monde; les immenses quantités de prunes que fournissent les vergers ne servent qu'à la préparation de la funeste eau-de-vie et à l'engraissement des porcs. Le comitat de Sirmie (Szerém), que dominent les coteaux de Fruška Gora, entre Petrovaradin et Mitrovic, semble surtout destiné à devenir une des régions agricoles les plus riches de l'Europe. Ce territoire, appartenant presque en entier à des moines grecs, est un très beau pays. Ses forêts d'arbres fruitiers, ses vignes chargées de raisins exquis, la grâce de ses collines, la douceur de son climat en font l'une des régions les plus charmantes de l'Austro-Hongrie.

La Carniole et le royaume tri-unitaire ne sont guère plus riches par les trésors du sous-sol qu'ils ne le sont par ceux de la surface. La seule mine célèbre et vraiment importante est celle d'Idria, exploitée depuis 1500, dans les montagnes de la Carniole qui s'élèvent entre la Save et l'Isonzo : le mercure s'y rencontre sous deux formes, le métal natif, suintant des schistes en fines gouttelettes, et le cinabre, imprégnant les roches diverses, ardoises et dolomies, ou formant des espèces de poches dont la matière contient de

15 à 70 pour cent de vif-argent. Le plus profond des puits creusés sur le versant septentrional du Vogelberg descend à 307 mètres. Pendant longtemps les mineurs d'Idria possédèrent avec ceux d'Almaden, en Espagne, le monopole de la vente du mercure, et maintenant encore, par leur production annuelle, ils exercent une influence considérable sur le marché des métaux précieux : à la fin de 1877, on évaluait à 32 millions de kilogrammes de mercure la contenance du gîte principal qui restait encore à exploiter[1]. Le travail dans les mines de vif-argent est des plus dangereux pour la santé : au siècle dernier, on n'y employait que des condamnés voués à une mort rapide, car ils ne sortaient point des profondeurs du sol tant qu'ils avaient un reste de force. C'est dans le district d'Idria, parmi les mineurs et les bûcherons, que l'on rencontre en plus grand nombre les mangeurs d'arsenic. Ils semblent se trouver bien de cette habitude et peuvent atteindre un âge avancé ; les doses de dix grammes qu'ils prennent tous les quinze jours ou même deux et trois fois par semaine seraient plus que suffisantes pour faire périr les personnes non habituées au poison.

Outre les mines d'Idria, la Yougo-Slavie austro-hongroise possède quelques gisements de fer importants dans la Carniole, surtout dans la vallée de Feistritz et sur le versant oriental des plateaux croates, des mines de zinc et de plomb dans la haute vallée de la Save, du soufre à Radoboj, près de Krapina, non loin des frontières de la Styrie, des veines de cuivre à Samobor, près de Zagreb, des gisements de fer, de cuivre et de plomb à Beslinac, près de Tergove, entre l'Una et la Žirovac, des couches de lignite et des carrières : c'est tout. Il est vrai que les montagnes encore mal explorées des frontières de la Bosnie peuvent recéler bien des trésors : dans plusieurs gouffres du Carso on a déjà découvert des amas de détritus riches en métal. L'industrie manufacturière est aussi très peu avancée en proportion de celle du reste de l'Autriche. Pourtant, les derniers chemins de fer du réseau de l'Europe centrale, qui ont eu longtemps leur gare d'arrêt à Sisek, au confluent de la Save et de la Kupa, pénètrent aujourd'hui au cœur de la Bosnie ; et la péninsule sirmienne est traversée à l'est par une voie ferrée, entre Osjek d'une part, Brod et Samac de l'autre. Du côté de l'Orient, la contrée, encore dépourvue de toute ligne ferrée, ne peut avoir qu'un trafic local ; la seule voie du commerce européen est fournie dans cette direction par le cours sinueux de la Save. Du côté du sud, le mouvement des échanges est presque nul ; mais il n'est pas douteux que dans un avenir prochain, l'une des grandes voies des nations continuera le chemin

[1] Personnel de l'établissement métallurgique d'Idria en 1877, 1,040 ouvriers.
Production de la mine en 1877 : mercure, 380 tonnes ; cinabre, 64 tonnes.

de Zagreb à Banjaluka vers Salonique, réunissant ainsi la Manche et la mer du Nord à la mer Égée.

La ville la plus célèbre de la Yougo-Slavie austro-hongroise est Laibach, dont le nom allemand est devenu français à cause des faits qui s'y sont accomplis pendant les guerres de la République et de l'Empire; mais son vrai nom slovène est Ljubljana. Elle succéda comme capitale de la Carniole à Krainburg, située plus au nord sur un rocher dominant le cours de la Save. Laibach occupe l'emplacement de l'antique Emona, détruite par les Huns au milieu du cinquième siècle. Cette position est d'une grande importance au point de vue stratégique et commercial, car c'est un lieu de passage nécessaire sur la principale route de l'Adriatique au Danube : c'est par la cluse dont la ville surveille l'entrée que vient aboutir le chemin du col de Nauportus ou d'Oberlaibach (Gornja Ljubljana) à la Save. Laibach fut longtemps un boulevard de l'Allemagne contre les Turcs.

Zagreb (en magyar Zágráb, en allemand Agram), capitale de la Croatie, est plus peuplée que Laibach et ses ambitions sont plus hautes : elle prétend au titre de métropole du royaume tri-unitaire, et son université, ouverte en 1874, en fait un des centres de la Renaissance slave dans le midi de l'Austro-Hongrie. Par ses quartiers extérieurs et ses faubourgs, Zagreb est une sorte de village, mais dans la partie centrale, autour de la place où se trouve la statue équestre du ban Jelačić (Jellachich), brandissant une épée et le bras tendu du côté de la Hongrie, s'élèvent déjà de beaux édifices modernes fort endommagés par les tremblements de terre, en 1880 et 1881. Une enceinte fortifiée et garnie de tours sépare de la ville basse l'antique cité religieuse, enfermant la cathédrale, le chapitre, le palais archiépiscopal. Varaždin, non loin de la Drave, sur la frontière de la Hongrie, est, après Zagreb, la ville croate la plus peuplée ; mais Karlovac (Karlstadt), marché agricole très important, située près du triple confluent de la Kupa (Kulpa), de la Korana et de la Mreznica, n'est qu'une grosse bourgade, dont les maisons sont dispersées au loin dans la campagne. Plus humble encore, Sisek ou Sisak, quoique jouissant d'une très heureuse position commerciale, et devenu le centre d'un trafic considérable comme entrepôt des blés de la Croatie, a tout l'aspect d'un village : ce fut pourtant une ville romaine (Siscia) qui joua un rôle pendant les guerres de Pannonie et fut un des douze ateliers monétaires de l'Empire sous Constantin[1].

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

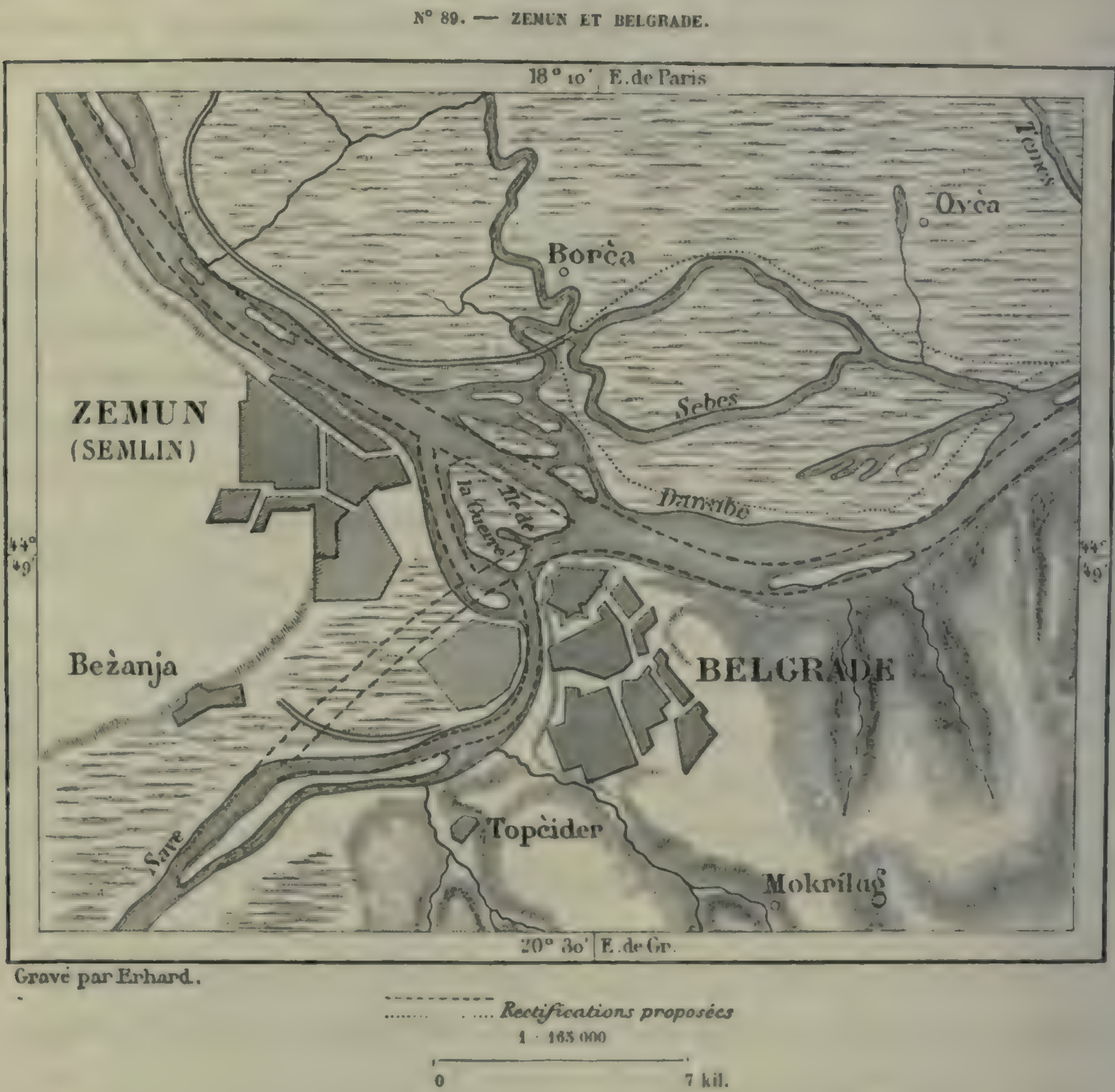
Ses larges rues, où croissent les hautes herbes, sont bordées de maisons basses, qui ressemblent, dit Yriarte, « à ces cabines qui s'élèvent sur le pont des bateaux de transport ». Les nécessités du commerce et de la défense commune ont pu seules forcer les Yougo-Slaves à se construire des villes, car ils aiment fort le grand air et la nature libre. Presque partout les maisons sont dispersées sur de grands espaces ; nombre de prétendues citées, choisies par le gouvernement austro-hongrois comme centres administratifs, ne sont que de vastes communes rurales ayant au milieu un petit groupe de constructions.

La capitale de la Slavonie, Osjek (Essek), a, comme Sisek, l'avantage d'être située au point de jonction de deux grandes plaines, dans la région où les méandres de la Drave s'entremêlent à ceux du Danube : de nombreux faubourgs entourent la forteresse et sont animés par un commerce très-actif ; ils possèdent même quelques filatures de soie : un chemin de fer traverse la Drave en aval d'Osjek et met cette ville en communication avec la Hongrie. De tous les groupes de population de la Croato-Serbie, Osjek est le plus cosmopolite d'aspect : les Allemands et les Magyars s'y rencontrent en grand nombre avec les Slavons indigènes. La ville épiscopale de Djakovo (en magyar Diakovar), située dans les plaines de l'intérieur, au sud-ouest d'Osjek, a beaucoup mieux conservé son caractère de vieille commune slavonne : c'est le foyer le plus ardent de la nationalité croato-serbe. Verovitica (en magyar Verőcze), qui a donné son nom au comitat, est aussi habitée de Slaves; mais quelques colonies allemandes et hongroises se trouvent dans les environs.

La péninsule orientale de Sirmie, située entre le Danube et la Save, a également ses villes, moins importantes, mais plus célèbres qu'Osjek, à cause des nombreux faits de guerre qui s'y sont accomplis. En aval de Vukovar (Bukovar), Petrovaradin, dominée par sa puissante forteresse et commandant de l'autre côté du Danube la ville de Novisad (Ujvídek ou Neusatz), rappelle la victoire que le prince Eugène remporta en 1716 sur les Turcs ; un superbe pont de 43 mètres de long y traverse le fleuve. Plus bas, Karlovic (Carlowitz), également sur le Danube, est la ville où les Turcs signèrent en 1699 le traité par lequel ils abandonnaient la plus grande partie de leurs conquêtes en dehors de la péninsule des Balkans ; comme siège de patriarcat, Karlovic est la cité vers laquelle regardent les populations yougo-slaves de religion grecque. Zemun ou Semlin « la Chrétienne », souvent en guerre avec Belgrade quand celle-ci était encore une forteresse turque, est située près du confluent du Danube et de la Save : c'est la principale station du commerce de l'Austro-Hongrie sur le bas Danube et le port d'ob-

servation pour les canonnières autrichiennes. L'île qui la sépare de Belgrade, et dont les travaux hydrauliques changeront la forme, porte un nom significatif : « Ile de la Guerre ». Au bord de la Save, Sirmium, où naquit Probus, a laissé son nom à toute la péninsule et au comitat de Vukovar ou

N° 89. — ZEMUN ET BELGRADE.



Bukovar ; elle est remplacée de nos jours par le bourg de Mitrovic, le port de Ruma et des autres bourgades de l'intérieur abritées au nord par les pentes de la Fruška Gora[1]. La Sirmie, encore fort importante au point de vue straté-

[1] Villes les plus importantes de la Carniole et de la Croatie-Slavonie en 1880 :

Carniole.	Laibach ou Ljubljana	26,280 hab.
Croatie.	Zagreb (Zágráb, Agram)	28,400 »
	Varaždin (Varasd)	10,400 »
	Kapronca	6,030 »
	Karlovac (Karlstadt)	5,820 »
	Sisek	5,530 »
	Petrinia	4,480 »
Slavonie.	Osjek (Eszek, Essek)	18,200 hab.
	Zemun (Semlin)	11,840 »
	Ruma	8,540 »
	Djakovo (Diakovar)	7,870 »
	Mitrovic (Mitrovica)	7,150 »
	Verovitica (Verőcze)	5,600 »
	Karlovic	4,920 »
	Brod	4,450 »
	Petrovaradin (Pétervárad)	3,600 »

gique, puisqu'elle commande en amont les défilés du Danube, eut un rôle de premier ordre lorsque Sirmium devint au quatrième siècle une résidence de Constantin et de ses successeurs : on peut dire qu'elle a été le « centre de l'Empire romain[1] ». Près de là, Vinkovci est l'ancienne Cibalis, où Constantin triompha de Licinius en 314.

VI

HONGRIE, LE PAYS DES MAGYARS.

La Hongrie et la Transylvanie, qu'une fiction constitutionnelle sépare politiquement du reste de l'Autriche et qui en sont réellement distinctes au point de vue de l'administration intérieure, jouissent, en comparaison des provinces de la Cisleithanie, d'un avantage considérable, celui d'avoir une véritable unité géographique. Il est vrai que les pays serbes et croates d'outre-Danube, ainsi que le territoire de Fiume, ont été rattachés à la Hongrie, malgré leurs affinités naturelles; mais si l'on ne tient pas compte de ces régions habitées presque uniquement par des populations slaves, le royaume de Hongrie est une des parties de l'Europe qui présentent, en dépit de la variété des races juxtaposées, l'ensemble le plus homogène et le plus compacte[2]. Très-inférieure à l'Autriche allemande en nombre d'habitants, en richesse et en civilisation, la Hongrie lui est en revanche bien supérieure, au point de vue politique, par la forme de son territoire et le groupement de ses peuples. Tandis que l'Autriche cisleithanienne se développe des bords du Rhin à ceux du Dniestr en une longue bande irrégulière de montagnes et de plaines, qui s'élargit et se resserre successivement en formes bizarres, la Hongrie se présente au centre du continent sous l'aspect d'un ovale presque régulier de terres basses environné d'une enceinte de monts. Le milieu de ce pays si nettement délimité est occupé par une vaste plaine qui fut un lac; d'autres bassins secondaires, à l'ouest celui de Presbourg, à l'est ceux de la Transylvanie, emplissent le reste de l'immense amphithéâtre, mais en se rattachant aux campagnes de la Hongrie centrale par la pente du sol et le versant des eaux. De même, la

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

[2]

	Superficie.	Popul. au 31 déc. 1880.	Popul. kilométr.
Hongrie sans Fiume.	224,019 kil. carrés.	11,644,570 hab.	52 hab.
Transylvanie. . . .	55,731 »	2,084,050 »	37 »
	279,750 kil. carrés.	13,728,620 hab.	49 hab.

race la plus importante du pays, celle qui par la force de l'épée, aussi bien que par l'influence de la langue, des institutions et des mœurs, a depuis des siècles la prépondérance dans la région des Carpates, occupe la grande plaine sur les deux rives du Danube, et les autres populations sont réparties sur le pourtour de manière à graviter vers la nationalité dominante par tous leurs intérêts matériels. Aussi, malgré les invasions et les guerres, malgré les haines nationales, les divers peuples de la Hongrie ont-ils dû à la remarquable unité de leur territoire de rester presque toujours groupés, de force ou volontairement, sous le même régime politique. Ensemble asservis par le Turc et plus tard par l'Autrichien, ils sont maintenant réunis en un seul État autonome, fier d'avoir reconquis les signes extérieurs de son indépendance. Quelles seront ses destinées prochaines? C'est avec anxiété que l'on assiste au grand changement d'équilibre qui s'accomplit rapidement dans l'Europe danubienne en donnant aux Yougo-Slaves une plus grande cohésion et la conscience de leur rôle; mais quel que soit le groupement politique futur des populations de l'Orient, la nation établie dans l'immense arène qu'entourent les Carpates aura toujours la plus large part d'influence dans le territoire conquis et défendu par elle. On a souvent prétendu que l'empire du monde devait appartenir aux hommes de race aryenne, et que les autres familles ethniques étaient destinées à subir le joug : il est bon, pour l'avenir de l'humanité, qu'en Europe même, et dans une partie vitale du continent, ce soit précisément une nation non-aryenne, quoique fort apparentée aux autres Européens par les croisements, qui exerce le rôle principal. Aux orgueilleuses prétentions des Indo-Européens, les Magyars répondent par leur histoire. Comme tous les peuples, ils ont eu de grandes défaillances ; néanmoins quel est, parmi leurs voisins, celui qui osera se dire supérieur à eux par l'intelligence, la bravoure ou l'amour de la liberté ?

Les Alpes ne contribuent que pour une faible part à former la grande enceinte de la Hongrie. Des hauteurs qui dominent Vienne on aperçoit vers l'est le profil des collines bleuâtres au delà desquelles pendant le moyen âge commençait déjà le mystérieux Orient. Ces collines, appelées montagnes de Leitha, du nom de la rivière qui en baigne la base occidentale, sont le prolongement des Alpes de Styrie, mais elles se présentent presque isolées : la vallée de la Vulka, des sables et des graviers, les séparent au sud de la chaîne calcaire des monts Rozália, qui se rattachent au Semmering. Plusieurs autres chaînons de hauteurs, que séparent les uns des autres de petits

affluents de la Raab ou Rába et de la Mur, se relient également aux massifs alpins de Styrie.

Au nord du Balaton, un massif distinct, le Bakony, bien séparé des ramifications des Alpes par une plaine de roches tertiaires, présente quelques beaux sommets en forme de coupoles, entre lesquels s'ouvrent des gorges profondes que la diversité des masses environnantes et les coulées d'anciens volcans rendent fort pittoresques : l'axe général de la crête est parallèle à celui des Carpates occidentaux. Dans leur ensemble, ces montagnes, dites « Forêt de Bakony », suivent la même direction que les Alpes viennoises, c'est-à-dire celle du sud-ouest au nord-est, et les monts qui les continuent vers le Danube, les Vértes ou « Cuirassés », le Pilis, prolongent dans le même sens leurs croupes jurassiques, s'élevant en moyenne à la hauteur de 400 à 700 mètres. Le Pilis, de même que les collines de la Leitha et le Kahlengebirge de Vienne, est une des barrières transversales qui forcent le Danube à se détourner de son cours normal : il se dresse comme un des piliers de la grande porte de Visegrád, où doit passer le fleuve avant de se retourner vers le sud au grand coude de Vácz[1] pour entrer dans la plaine magyare[2].

Les vallées qui découpent les deux versants de ces massifs de la Hongrie occidentale sont d'un parallélisme étonnant. Elles sont toutes orientées avec régularité dans le sens du nord-ouest ou du sud-est, et tous les ravins, toutes les dépressions du sol dans les plaines, tous les ruisseaux et par suite presque tous les chemins et les sentiers affectent la même direction : à la vue de la carte, on dirait que les terrains ont été cardés de chaque côté des montagnes comme l'eût été une toison de laine. A l'ouest du Balaton, les brèches ouvertes entre les massifs sont aussi parallèles les unes aux autres, mais là c'est dans la direction du sud au nord que les collines

[1] En magyar, le son de l'*a* est presque celui d'un *o* ; *á* se prononce comme l'*a* français ; *u* est un *ou* court ; *ú* un *ou* long ; *ö* et *ő*, *ü* et *ű* représentent l'*eu* et l'*u* français brefs ou allongés.

Les consonnes *c* et *cz* se prononcent comme *ts*.
» *cs* » » *tch*.
» *s* » » *ch*
» *sz* » » *s*.
» *zs* » » *j*.
» *ly*, *ny*, *ty*, *gy*, peuvent se rendre par *lieu*, *nieu*, *tieu*, *dieu*, prononcés brièvement.

[2] Hauteur des cimes principales de la Hongrie au sud du Danube :

Geschriebenstein (avant-monts des Alpes styriennes).	876 mètres.
Sonnberg (monts de Leitha).	488 »
Mecsek	671 »
Köröshegy ou Körishegy (Bakony)	707 »
Pilis	755 »

ont été entamées par les agents géologiques. Enfin tout le territoire de forme triangulaire limité par le Balaton, la Drave et le Danube présente des phénomènes de même nature dans ses divers massifs et notamment dans le groupe du Mecsek, entouré de tous les côtés par des terres basses qu'ont nivelées les eaux d'anciens courants. Là l'orientation des vallées et des rai-

N° 90. — VALLÉES PARALLÈLES A L'EST DU BALATON.



D'après la Carte de l'État-Major. C. Perron.

1 : 345 000

0 — 10 kil.

nures de la plaine est, comme dans le Bakony, celle du nord-ouest ou celle du sud-est, suivant les versants.

Quelle est la cause de ce ravinement des monts et des collines en franges d'une si remarquable régularité? Évidemment, ce sont les eaux qui ont ainsi déblayé les vallées, mais non des eaux courantes comme celles des vallées ordinaires. Que l'on s'imagine les plaines de la Hongrie entièrement

emplies par deux mers intérieures, l'une retenue en aval par les montagnes de Pilis, au défilé de Visegrád, l'autre, beaucoup plus vaste, maintenue à son niveau par les montagnes qui limitent le Banat à l'orient; entre ces deux mers, les groupes de collines apparaîtront çà et là en îles allongées et en archipels. Mais que le barrage de retenue vienne à céder, les eaux s'abaisseront alors très-rapidement en ravinant les terres suivant une direction perpendiculaire au centre du bassin lacustre. C'est exactement le phénomène que l'on voit en miniature sur les rivages boueux d'un vivier dont on lève soudain la vanne : il s'y forme aussitôt des sillons parallèles qui se creusent et s'allongent de plus en plus à mesure que s'abaisse la surface liquide. Ainsi, quand les eaux du grand lac étendu au pied du Bakony et des monts Vértes trouvèrent une issue, des vallées régulières s'y découpèrent peu à peu, toutes orientées vers le nord-ouest, c'est-à-dire vers le milieu du lac; plus à l'ouest, au contraire, les vallées s'ouvrent dans la direction du nord, c'est-à-dire encore dans le sens de la pente normale; chaque massif de hauteurs est découpé de vallées s'inclinant vers la dépression centrale qui les sépare. Des deux côtés du bassin dont le Balaton et la nappe orientale, le lac de Velencze, occupent encore le fond, puis au sud, sur le versant qui regarde le confluent de la Drave et du Danube, tous les sillons ouverts par les eaux indiquent également le rapide mouvement de retraite qu'elles ont suivi de part et d'autre. Par l'effet des grandes érosions qui ont eu lieu, plusieurs coulées de laves sont devenues des plateaux isolés, et des jets de basalte, débarrassés des roches qui en formaient la gaîne, sont restés en saillie comme des tours[1].

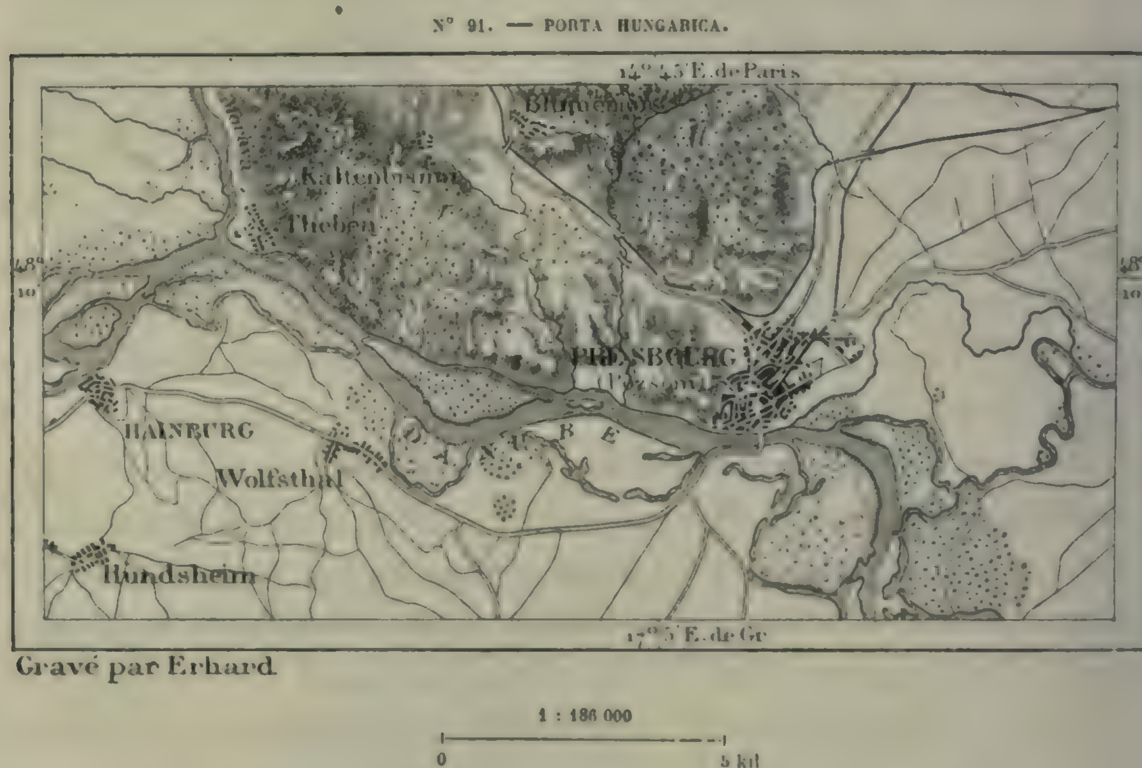
Si la part d'enceinte formée au sud-ouest de la Hongrie par les montagnes du système alpin est percée de larges brèches, le grand hémicycle de hauteurs auquel les géographes, depuis Ptolémée, ont maintenu le nom slave de Carpates[2], présente au contraire un rempart continu, d'environ 1,450 kilomètres de tour, coupé seulement d'un petit nombre de vallées et de gorges, où les torrents se frayent avec peine un passage à travers les blocs de pierre. Du nord-ouest à l'est et au sud, le bassin de la Hongrie est de toutes parts nettement limité par des collines et des montagnes qui le séparent de la Moravie, de la Galicie, de la Bukovine, de la Roumanie. Si ce n'est quelques défilés et les cols utilisés maintenant pour la construction des routes et des chemins de fer, les Hongrois n'ont d'autres voies pour communiquer librement avec l'Occident ou l'Orient que les deux portes que s'est ouvertes le Danube entre les Alpes et les Carpates. En

[1] Judd, *Geological Magazine*, n° 1, 1876.
[2] *Chrb*, *chreb*, *chrib*, *chrebet*, mots qui signifient « arête de montagnes » (Šafařik).

amont la « Porta Hungarica » de Presbourg, en aval la fameuse Porte-de-Fer d'Orsova, sont les seules issues naturelles qui mettent les populations entourées par l'enceinte des montagnes en rapport facile avec le monde extérieur. On comprend combien ce mur continu des Carpates, s'avançant comme un énorme bastion dans les plaines basses qui bordent la mer Noire, a dû influer sur les migrations des peuples, sur leurs conflits et leurs destinées historiques.

Uniforme dans son ensemble, en comparaison de la partie occidentale des Alpes, la chaîne des Carpates offre une grande variété dans le détail de ses massifs et de ses chaînons secondaires. Elle commence vis-à-vis du der-

N° 91. — PORTA HUNGARICA.



Gravé par Erhard.

1 : 186 000

0 — 5 kil

nier renflement des Alpes, immédiatement au-dessous du confluent de la Morava (March) et du Danube. La première cime, le Thebnerkogel ou Dévényi tető, est la plus haute butte d'un massif presque isolé ; mais, au nord d'une dépression où passe le chemin de fer de Presbourg, la chaîne se redresse pour former l'arête plus élevée des Petits Carpates. Une autre dépression limite cette rangée, au nord de laquelle se prolongent les Montagnes Blanches, ainsi nommées des roches nues de leurs sommets dolomitiques, puis divers autres chaînons que continuent le Javornik et le groupe des Beskides, se recourbant graduellement vers l'est jusqu'à la brèche du col de Jablunka. Dans cette partie des Carpates, les cimes ont en moyenne de 700 à 900 mètres ; deux pointes dépassent même 1,000 mètres, et les roches, composées en maints endroits de schistes métamorphiques, prennent déjà çà et là l'aspect de la vraie montagne ; des forêts, des pâturages alpestres en accroissent la beauté.

Plus à l'est, la chaîne devient très irrégulière de formes. De hautes vallées où coulent la Vág (Waag) et ses affluents, des plaines jadis emplies par les eaux des lacs, de brusques défilés découpent le pâté montagneux en fragments bizarrement enchevêtrés. Le pays est plus sauvage, et les cimes, parmi lesquelles trône la Babia-Gora ou Montagne de la Femme, que l'on dit ressembler à une femme accroupie, se dressent à une plus grande hauteur. Le voisinage du massif principal s'annonce déjà. Ce massif, le Tátra, s'élève presque isolément à près d'un demi-degré au sud de la ligne que décrirait la courbe normale des Carpates, entre le cercle des vallées

N° 52. — LE TÁTRA.



que lui forment à l'ouest la Vág et l'Arva, à l'est le Poprád et le Donajec (Dunajecz). Si ces rivières se trouvaient obstruées à leurs défilés de sortie, les eaux s'élèveraient peu à peu en un lac circulaire autour de la base du massif ; seulement un isthme de terres hautes, le plateau de la « Haute Forêt », qui s'élève à près de 100 mètres au-dessus des bassins de la Vág et du Poprád, — à 900 mètres au-dessus de la mer, — relierait le Tátra aux montagnes de l'intérieur de la Hongrie. Au nord, le seuil des « Marais Noirs », qui réunit actuellement plutôt qu'il ne sépare les bassins du Donajec et de l'Arva, serait, comme les vallées des rivières elles-mêmes, recouvert par les eaux lacustres.

Quoique dépassant les monts environnants de 1500 à 1800 mètres, le

Tátra n'est pas aussi haut que les grandes Alpes et n'élève point ses pics dans la région des neiges persistantes; dans tous les cirques où se rassemblent les premières eaux, on aperçoit, même en été, des plaques de neige et de vraies glaces que ne peut fondre la chaleur du soleil; mais sur les pentes supérieures la roche nue se montre en été, bien que des nuages chargés de flocons neigeux viennent fréquemment se heurter contre les cimes, même à 1,800 mètres d'altitude. On attribue à la forte inclinaison des sommets cette rapide disparition des neiges du Tátra. Entre les grandes Alpes et le Caucase, ce groupe est le plus fier. Quand on le contemple des montagnes qui s'élèvent au sud en observatoire naturel, on est frappé de l'escarpement de ses parois, de la vigueur de ses arêtes, du hérissement de ses brusques saillies, de ses pyramides, de ses crêtes en dents de scie; quoique formé de roches cristallines, il a toute la hardiesse de profil, toute la bizarrerie de contours que l'on remarque surtout dans les grès et les calcaires. Nulle part dans le Tátra on ne voit de longues croupes ni de pentes gracieusement inclinées; les pelouses de gazon y sont rares; partout des murs escarpés et des talus de pierres éboulées en chaos se montrent au-dessus de la lisière verte des forêts. Les deux cimes de Lomnicz et de Késmárk, séparées par une forte échancrure que les indigènes désignent sous le nom de Fourche, sont parmi les plus formidables d'aspect : aussi a-t-on cru longtemps que la pointe de Lomnicz était la plus haute du Tátra. Elle le cède pourtant en élévation au Nakottlu ou pointe de Gerlachfalva, se dressant au centre du massif; au nord de la péninsule des Balkans, celle-ci est le plus haut sommet de l'Europe orientale.

Il est assez étonnant que dans un groupe de montagnes aussi peu étendu que le Tátra et présentant de tous les côtés des escarpements aussi rapides les lacs soient fort nombreux; Hradszky en a compté 112, dont 74 sur le versant méridional[1]. D'ailleurs ils sont très-petits pour la plupart : le plus vaste, appelé par les Polonais Vielki Stav ou le « Grand Lac », n'a pas 35 hectares de superficie. Ces lacs ou étangs ressemblent à ceux des Pyrénées centrales et comme eux emplissent de leurs eaux pures des vasques de granit s'étageant les unes au-dessus des autres dans les hautes vallées. Les montagnards les nomment poétiquement « Yeux de la Mer[2] », comme si l'Océan avait fait monter souterrainement ses eaux pour refléter au milieu des monts la beauté des rochers et des neiges; d'après les indigènes, chaque tempête de la mer agiterait en même temps les flots des réservoirs lacustres du Tátra. Suivant l'opinion commune, ces petits lacs sont réputés

[1] *Annuaires du club des Carpates.* — Attila de Gérando, *Revue de Géographie*, avril 1877.
[2] *Morskie Oko* en slovaque, *Tengerszem* en magyar, *Meeraugen* en allemand.



LE LAC DES POISSONS (RYBY STAV)

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Divald Károly.

« insondables », quoique pourtant un certain nombre d'entre eux doivent leur nom de lac « Rouge, Noir, ou Vert » à la couleur des sables du fond, entrevus sous l'eau transparente. Le Ryby Stav ou Lac des Poissons, presque aussi vaste que le Vielki Stav, a seulement 60 mètres à l'endroit le plus creux ; le Csorba a près de 21 mètres; un autre, également « sans fond », n'a que 5 mètres.

Le massif du Tátra est assez pauvre en gisements miniers, à l'exception du fer ; cependant les habitants des vallées environnantes s'imaginent que d'immenses trésors sont cachés dans les profondeurs des lacs du Tátra ; l'un d'eux renfermerait une escarboucle d'une grosseur prodigieuse qui jadis brillait comme un soleil à l'un des plus hauts sommets; d'autres lacs sont remplis de pièces d'or et d'argent, sous la garde de crapauds ayant des pierres précieuses à la place d'yeux et portant de petits grains d'or dans leurs pattes. Les sorciers peuvent seuls, grâce à leurs formules, puiser à ces richesses, mais ce n'est pas sans danger pour les habitants du pays, car ils peuvent aussi rompre les barrages des lacs et en déverser l'eau dans la plaine. En 1813, le célèbre naturaliste suédois Wahlenberg, que l'on avait vu trempant un thermomètre dans un lac, fut accusé d'avoir voulu inonder les campagnes; à grand'peine une vieille femme, prenant pitié de lui, parvint à le sauver de la fureur des montagnards.

Groupe central des Carpates du nord, le Tátra est environné de tous les côtés par des montagnes plus basses, entourées elles-mêmes de hauteurs, qui de degré en degré vont s'affaisser dans les plaines. Vers le sud, de l'autre côté des vallées de la Vág et du Poprád, se dressent en face des grands pics du Tátra les monts également granitiques du Petit Tátra, appelés aussi Alpes de Liptó. Quelques-uns de leurs sommets dépassent 2,000 mètres ; mais à l'ouest le groupe du Kriván-Fátra et du Fátra sont déjà plus bas de 400 et de 900 mètres. Au sud, les divers chaînons Métallifères et les monts d'Osztroski n'atteignent plus 1,500 mètres ; enfin, parmi les groupes plus ou moins isolés qui s'avancent en promontoires dans les plaines du Danube et de la Tisza, et que les eaux ont découpés en contours bizarres, un seul se rapproche de 1,000 mètres : c'est le Mátra, dont le beau sommet conique apparaît au loin posé sur l'horizon comme une tente bleue. Il fait partie de la rangée de hauteurs qui continuent vers le nord-est la chaîne du Pilis, interrompue par le Danube au passage de Visegrád.

Presque tous les massifs montagneux qui s'échelonnent autour du Petit Tátra sont formés de roches éruptives, trachytes, basaltes, tufs de cendres agglomérées. Le Fátra, les monts d'Osztroski, le Bükk, tous s'élevant dans le voisinage de l'ancienne mer intérieure, ont été percés de nom-

breuses roches ignées; de même la célèbre montagne de Tokaj, dont les pierres exposées au soleil nourrissent un vin « de sucre et de feu ». De toutes les formations volcaniques de la Hongrie, les mieux conservées se trouvent dans le voisinage du Mátra; mais le prétendu cratère que des géologues croyaient avoir vu dans la région centrale de ce massif, n'existe point : c'est un ravin d'environ 50 mètres de profondeur ouvert dans le trachyte[1]. D'après quelques étymologistes, le nom du Mátra signifierait « foyer », soit parce que les indigènes se rappelaient les laves qui flambaient autrefois au bord de la grande mer hongroise, soit parce qu'ils avaient eux-mêmes l'habitude de faire brûler leurs offrandes sur ce pic dominant au loin l'espace. Le goût de l'allitération qui distingue tous les peuples enfants, avait jadis porté les Magyars à célébrer le Tátra, le Fátra et le Mátra comme leurs trois grandes montagnes, et les trois pointes qui figurent sur le blason national sont censées représenter ces hauteurs fameuses.

A l'orient de la vallée et des gorges du Poprád, qui limitent le Tátra et son contre-fort appelé Magura comme tant d'autres massifs, la chaîne des Carpates proprement dites se developpe vers le sud-est avec une grande régularité. Composées principalement de grès dont la désagrégation produit des terrains infertiles, ces montagnes sont très-faiblement peuplées; les villages ne se rapprochent un peu que dans les vallons où les mineurs sont attirés par des gisements de sel, de charbon ou de métaux divers. De vastes forêts, naguère absolument continues et presque sans clairières, recouvrent la croupe maîtresse des Carpates et leurs chaînons latéraux, qui s'avancent au loin dans les plaines de la Hongrie. Jusqu'à ces derniers temps, les forêts, le manque de population, la largeur considérable de la région montagneuse en avaient fait un pays rarement exploré, quoique les pentes soient d'une escalade facile et que les cimes s'élèvent à une faible hauteur, de 1,000 à 1,500 mètres au plus. Un des cols, celui de Vereczke, porte aussi le nom de « Chemin des Magyars », peut-être parce que les anciennes tribus altaïques y trouvèrent un chemin pour entrer dans leur futur royaume des bords du Danube.

Au delà de cette brèche, les Carpates s'exhaussent graduellement tout en gardant leur direction générale vers le sud-est. Le granit reparaît dans les hautes cimes du Pop Ivan et de la Cserna Hora, qui se dressent à 2,000 mètres d'altitude, bien au-dessus de la zone des forêts : c'est là qu'ont été reconnues les premières traces évidentes de l'ancien passage des courants de

[1] Beudant, *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*, t. II, p. 13.

glace dans les vallées des Carpates; les « polis » y sont nombreux et plusieurs vallées y sont obstruées en partie par des moraines[1]. Ce massif alpin, moins élevé que celui du Tátra, est plus important au point de vue hydrographique. En cet endroit, le tronc des Carpates projette vers l'ouest une branche latérale qui se recourbe autour des sources de la Tisza et contribue à former les deux citadelles avancées du pays magyar, au nord le comitat de Mármaros, au sud la Transylvanie. L'Ünőkő (Montagne des Génisses), le Czibles et d'autres grands sommets s'élèvent sur cette chaîne de séparation ; le plus fier est le Pietrosz, énorme muraille concave revêtue de forêts et de gazon et terminée aux deux extrémités de sa crête par deux pics semblables à des tours[2]. Au nœud même où se ramifient les monts, quatre rivières prennent leurs sources pour descendre vers les quatre points cardinaux, la Tisza, la Szamos, la Berztercze ou Bistritza « dorée », la Cseremosz blanche. Ce seuil des Carpates est une sorte de Saint-Gothard.

Là commence la partie des Carpates que l'on peut considérer comme le promontoire extrême de la véritable Europe dans les plaines à demi asiatiques de l'Orient sarmate. C'est contre ce rempart semi-circulaire que tant de peuples, pareils aux flots qui viennent frapper le taille-mer d'un navire, sont venus se heurter sans trouver un passage; parmi les traits du relief continental, il en est peu qui aient eu autant d'importance dans l'histoire. Dans son ensemble, le demi-cercle des Carpates orientaux sert de limite extérieure à un plateau montueux, d'une hauteur moyenne de 450 mètres, dont la pente générale est du côté de la Hongrie. Ce plateau est l'Erdély des Magyars, l'Ardealul des Roumains, la « Transylvanie », ainsi nommé des immenses forêts qui couvraient autrefois les montagnes du pourtour. Facilement accessible sur toute sa face occidentale, à cause des larges vallées qui s'ouvrent dans cette direction et de la faible élévation relative des chaînes, la Transylvanie était au contraire presque inabordable jadis au sud et à l'orient; sur ces fronts de citadelle se dressent les plus hautes cimes, et la pente extérieure est beaucoup plus escarpée et plus pénible que la déclivité tournée vers l'intérieur. La terre d'Erdély était donc un pays très bien placé pour la défense : telle est la cause géographique de l'indépendance relative dont a joui cette contrée pendant la période de la domination turque.

Au sud du Mármaros, la grande chaîne des Carpates, graduellement infléchie dans la direction du méridien, maintient sa hauteur moyenne entre 1,250 et 1,550 mètres. En outre, elle est accompagnée du plateau intérieur de la Hargita, coupé de vallées profondes et surmonté de larges croupes et

[1] Paul, Tietze, etc. *Mittheilungen der geologischen Reichsanstalt.*
[2] Attila de Gérando, *Revue de Géographie*, avril 1877.

de hauteurs en forme de dômes : le point le plus élevé de ce massif, le Nagy Hargita, ou Nagy Havas (Grand Neigeux), a plus de 1,700 mètres d'altitude. Des plaines magnifiques, fonds d'anciens lacs non moins vastes que ceux des Alpes suisses, le Gyergyó, le Barczaság ou Burzenland, le Csik, le Háromszék, séparent les Carpates des massifs du plateau et par l'uniformité de leurs campagnes en culture contrastent avec les brusques escarpements des monts jadis noirs de forêts. Chacune de ces plaines, sorte de réduit isolé dans la grande forteresse de Transylvanie, semblait préparée d'avance à devenir la demeure d'un groupe distinct de population, et sans doute ce contraste des plaines, des montagnes, du plateau, a contribué pour une forte part à maintenir les différences de races et de langues dans cette région reculée des Carpates.

Un angle soudain termine la chaîne orientale, au sud de la plaine de Háromszék, et là commence la chaîne des Alpes transylvaines. Par la hauteur de ses cimes, ce groupe est le deuxième du système des Carpates; sa pointe la plus élevée, le Negoi, n'est dépassée que d'une centaine de mètres par le pic suprême du Tátra. Il est vrai que ce dernier massif est aussi plus abrupt, plus déchiré de précipices, plus hérissé d'aiguilles, plus riche en plaques neigeuses; mais les Alpes transylvaines, dont la grande masse est, comme celle du Tátra, formée de roches cristallines, ont un aspect à la fois plus sombre et plus majestueux. Des plaines de Fogaras, que parcourt la gracieuse rivière Aluta (Olt, Olto), la chaîne apparaît dans toute sa majesté : on se croirait vraiment dans les Alpes suisses, si les pentes entremêlaient plus de pâturages aux forêts, si les chalets se montraient çà et là sur les promontoires. Moins explorées que le Tátra, les Alpes de Transylvanie ont aussi beaucoup plus gardé ce caractère de nature vierge que tôt ou tard, bientôt sans doute, leur fera perdre le déboisement. Les ours y sont fort communs, et l'on y rencontre de nombreux troupeaux de chamois, ainsi que des marmottes; dans les monts de la Bukovine, les chasseurs tuent chaque année environ 9,000 cerfs et chevreuils, et de nombreux carnassiers, ours, loups et lynx. Le Tátra est loin d'être aussi fortement peuplé d'animaux sauvages; cependant quelques ours y font encore des dégâts dans les troupeaux et dans les champs d'avoine; naguère les chamois et les marmottes, poursuivis à outrance par les chasseurs, étaient menacés de disparaître complètement. En 1865, d'après le montagnard Nowicki, le Tátra aurait possédé au plus cinq familles de marmottes et six ou sept chamois; mais, l'année suivante, la chasse en fut sévèrement défendue, et les deux races se sont accrues de nouveau[1]. Quant au bouquetin, il

[1] Attila de Gérando, *Revue de Géographie*, avril 1877.

a certainement disparu de tous les Carpates. D'après l'Anglais Boner, le dernier wisant a été tué en 1775, dans un marais de la plaine de Gyergyó.

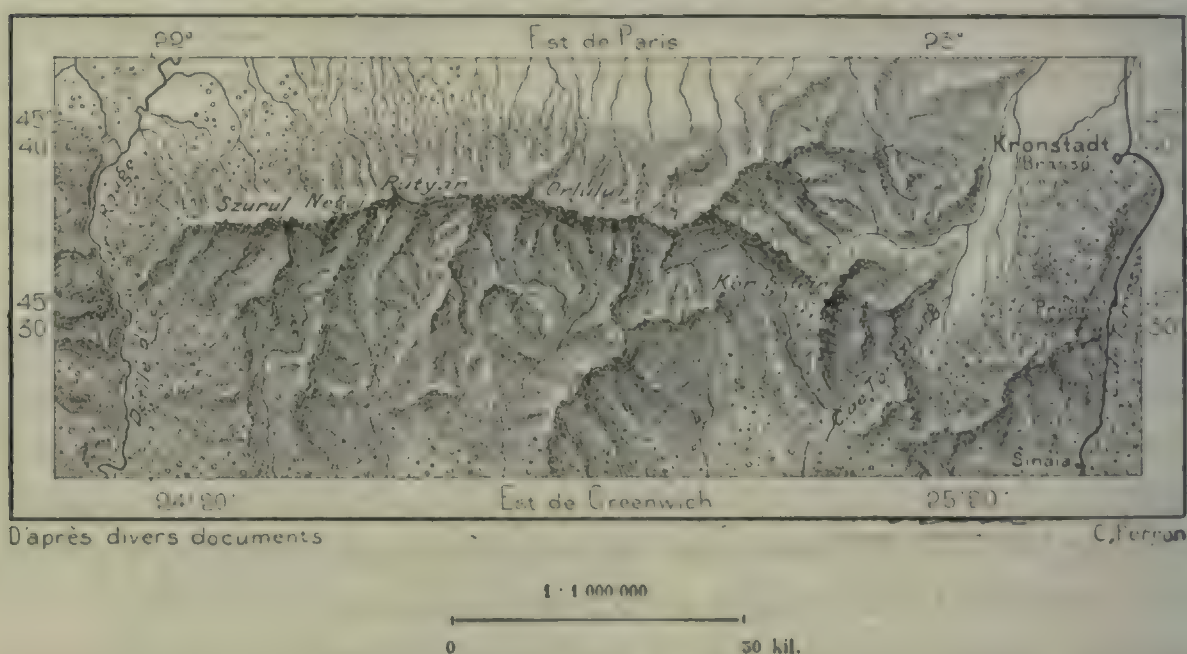
Les Alpes transylvaines proprement dites occupent un espace beaucoup plus étendu que le Tátra. Elles se développent au nord de la Valachie en un arc de cercle de plus de 300 kilomètres de longueur, semblable à celui des Alpes de la Lombardie et du Piémont. A leur extrémité occidentale, dans le Banat, elles se ramifient en chaînons et se fragmentent en massifs distincts, devenus très-fréquentés à cause de leurs gisements de houille, de leurs veines métalliques, de leurs eaux minérales. La chaîne principale, infléchie vers le sud, s'abaisse de cime en cime, mais elle n'a point encore perdu son caractère de grande montagne à l'endroit où le Danube, emprisonné jadis par le rempart continu des Carpates et des montagnes serbes, s'est échappé par le défilé des Portes-de-Fer. Le col principal entre Brassó ou Kronstadt et Ploesti est celui du Predeal, qu'utilise maintenant un chemin de fer. Des villages de plaisance, des châteaux, des hôtels, se groupent au milieu des forêts et sur le versant roumain.

Aussi bien que le Danube, trois rivières secondaires franchissent le mur des Carpates transylvains, mais dans la région vraiment alpine des monts, là où le système présente sa plus grande largeur et dresse ses plus hauts sommets. Près de l'angle sud-oriental de la Transylvanie, un grand nombre de ruisseaux, nés sur le versant septentrional des montagnes, s'unissent dans une plaine qui fut jadis un lac aux ramifications bizarres. Ce lac a fini par trouver une issue; mais au lieu de s'épancher au nord dans la plaine de Háromszék, dont les séparent des collines bien inférieures aux Carpates, ses eaux ont trouvé un passage au sud dans l'épaisseur de la chaîne, et, sous le nom de Buseo (Bodza en magyar), elles sont allées rejoindre le Seret de Roumanie. Plus à l'ouest, l'Aluta a traversé d'outre en outre le système des Alpes transylvaines et plusieurs de ses chaînons latéraux. Réunissant en un seul bassin fluvial les eaux qui parcourent les anciens lacs de Csik, de Háromszék, de Barczaság ou plaine de Kronstadt, la magnifique vallée de Fogaras et le bassin de Hermannstadt, cette rivière, devenue puissante, traverse les Carpates immédiatement à l'ouest de la superbe masse du Negoï, au défilé dit de la Tour-Rouge, sans doute ainsi nommé d'une ancienne tour peinte à la manière hongroise[1] et défendue jadis contre toute incursion par les « frères bourgeois » de Hermannstadt.

[1] Auguste de Gérando, *La Transylvanie et ses habitants*, t. II, p. 25.

Enfin, à l'ouest de la grande montagne du Paring, une autre rivière tributaire du Danube, formée de la Sil (Jiul, Jiulu) magyare, qui roule des paillettes d'or, et de la Sil dite valaque, quoique coulant aussi sur territoire hongrois, traverse la chaîne des Alpes transylvaines, mais par une gorge tellement sauvage, une fente tellement étroite et difficile, que, pour se rendre de l'un à l'autre versant, les habitants du pays évitent soigneusement le défilé (*szurduk*) et vont passer à l'ouest par le col élevé du Vulkan, montagne qui, malgré son nom, n'a rien de volcanique. Mille sentiers frayés par les troupeaux s'entremêlent à l'infini sur les pentes herbeuses pour s'unir en chemins pierreux dans les

N° 93. — DÉFILÉS DES CARPATES MÉRIDIONAUX.



défilés et se ramifier encore en veines et veinules blanches sur un fond vert. Lorsque la route et le chemin de fer de Szurduk seront terminés, ces voies de communication auront une importance de premier ordre pour le commerce international, car le bassin magyar où se réunissent les deux Sil est l'ancien lac où se déposèrent les couches houillères de Petroszany. Au-dessus du confluent des deux rivières, au milieu des prairies, s'élève une butte pittoresque portant une petite chapelle entrevue sous les arbres.

Les massifs de la Transylvanie occidentale qui constituent la limite naturelle de la basse Hongrie ont dû, comme les Carpates méridionaux, céder à la pression des eaux amassées dans les bassins supérieurs et leur ouvrir de larges vallées. Au nord, c'est la Szamos, qui descend vers la Tisza ; au centre, la Sebes Körös (Körös Rapide) va rejoindre la Fejér Körös (Blanche)

et la Fekete Körös (Noire) dans la plaine de Hongrie; au sud, la belle rivière de Maros, dont les premières eaux parcourent l'ancienne plaine lacustre de Gyergyó, près de la frontière moldave, s'échappe par une large plaine après avoir parcouru la Transylvanie de l'est à l'ouest; enfin, sur les frontières du Banat, un profond sillon, creusé autrefois par les eaux du val de Hátszeg, s'ouvre au travers de la chaîne comme un fossé entre deux remparts. C'est le passage de la « Porte de Fer », ainsi nommé sans doute, comme tant d'autres défilés de l'Orient, des fortifications qui le barraient aux populations ennemies.

Divisés comme ils le sont par les rivières en plusieurs groupes distincts, les monts de la Transylvanie occidentale portent différents noms; cependant on les désigne quelquefois dans leur ensemble par l'appellation de « monts Métallifères de Transylvanie ». Ils doivent, en effet, une grande richesse de gisements miniers à leur variété de formations géologiques. On y trouve des granits, des porphyres, des schistes, des grès, des calcaires de différents âges, des trachytes, des laves. Une des montagnes basaltiques les plus remarquables de l'Europe s'élève dans cette région, non loin des sources de l'Aranyos ou Rivière de l'Or : c'est la Detunata ou la « Frappée du tonnerre ». Au-dessus de pâturages en pente douce parsemés de bouquets de sapins, se dresse une falaise grise d'une centaine de mètres de hauteur, formée en entier de prismes basaltiques légèrement infléchis en avant; l'effet que produit cette énorme masse surplombante est celle d'une vague gigantesque recourbant déjà sa crête au moment de se briser. Du reste, le temps se charge de l'œuvre de destruction que l'on croirait sur le point de s'accomplir d'un coup; la base de la falaise est parsemée de fûts rompus, ici empilés en monceaux, plus loin épars comme les colonnes d'un temple écroulé [1].

C'est principalement dans la partie du massif dont la Detunata occupe le

[1] Hauteurs des Carpates, d'après Hunfalvy et d'autres géographes :

Petits Carpates.	Dévényitető	513 mèt.	Alpes transylvaines.	Bucses	2.497 mèt.
	Bradlo	815 »		Negoï	2,543 »
Montagnes Blanches.	Javorina	967 »		Paring	2,438 »
	Javornik	1,013 »		Retyezat	2,482 »
Beskides.	Wysoka	1,020 »		Défilé de la Tour-Rouge	352 »
	Babia Gora	1.720 »	Hargita.	Nagy Havas	1.741 »
Tátra.	Pointe de Lomnicz	2,632 »		Kukuk hegy	1,540 »
	Nakottlu	2.647 »	Intérieur de la Hongrie.	Gyömbér (Petit Tátra)	2.043 »
Carpates orientaux.	Czerna Hora	2.007 »		Krivân Fátra	1,667 »
	Pop Ivan	1,925 »		Krizsna (Fátra)	1,540 »
	Pietross	2,207 »		Kékes (Mátra)	970 »
	Czibles	1,826 »	Monts Métallifères.	Kukurbeta	1,846 »
	Col de Prislop	850 »		Muntyelemare	1,486 »

centre que les gisements métallifères de toute espèce se présentent en plus grand nombre. Là sont les fameuses mines d'or qui eurent tant d'importance avant la découverte du Nouveau Monde; là se trouvent aussi des veines d'argent, de mercure, de fer et d'autres métaux. Les couches de sel gemme ne se rencontrent guère dans la région montagneuse, mais on croit qu'elles s'étendent en une formation continue au-dessous des tristes collines déboisées du Mezőség ou « Champagne[1] » et même au-delà, ondulant sur toute la partie centrale de la Transylvanie, entre la vallée de la Szamos et celle de la Maros. Si toute la zone superficielle de cette région venait à disparaître, on verrait la blanche mer de sel, reste de l'ancien golfe qui, lors de l'époque tertiaire, emplit ce bassin des Carpates. Plus de huit cents sources en jaillissent et révèlent par leur salinité la nature des roches qu'elles ont traversées; mais çà et là ces grandes assises de sel viennent affleurer à la surface, et les pluies les lavent et les sculptent en formes bizarres. A Parajd, dans la haute vallée du Kis Küküllő, affluent de la Maros, on voit même une véritable montagne de sel pur dont le dôme surbaissé n'a pas moins de sept kilomètres de tour, et qui dépasse deux fois en volume la célèbre montagne saline de Cardona, en Catalogne[2]. Il y a quelques années, une falaise de sel qui surplombait la rivière et que les eaux avaient sapée, s'écroula soudain : une masse de sel évaluée à 2,500 tonnes obstrua le lit du cours d'eau, qui cessa de couler pendant plusieurs jours[3].

La région de coteaux et de petites montagnes qui domine au nord les anciens lacs de la haute Aluta est très-remarquable par les phénomènes de chimie dont on y est témoin. Dans le voisinage du Büdös hegy ou « Montagne Puante » s'étendent de vastes dépôts de soufre, et de ses rochers mêmes s'échappent par deux fissures des gaz sulfureux, que les indigènes croient très-utiles pour la guérison de diverses maladies; mais les patients doivent y entrer et en sortir précipitamment, en retenant leur haleine, de peur d'être étouffés[4]. A Vajnafalva, quartier du grand bourg de Kovászna, l'acide carbonique s'échappe du sol en si grande abondance que les caves en sont remplies; les terrassiers qui creusent le sol ont à faire grande attention pour ne pas s'exposer à ces vapeurs mortelles; plus de cent sources minérales y dégagent de l'acide carbonique; il en jaillit même du lit des rivières. Les poussins qui se réfugient sous les ailes de leur mère sont toujours étouffés, si l'on n'a pas soin d'étendre des nattes au-dessous de la

[1] Auguste de Gérando, *La Transylvanie et ses habitants*, t. II, p. 246.
[2] Pošepny, *Mittheilungen der Geologischen Reichsanstalt*, 1871.
[3] Boner, *Transylvania*, p. 378.
[4] Auguste de Gérando, *La Transylvanie et ses habitants;* — Boner, *Transylvania.*

poussinière. Les malades qui se soumettent à l'action curative de l'acide carbonique et dont le corps baigne dans le gaz, maintiennent leur tête en dehors de l'étuve, grâce à un couvercle qui leur serre le cou comme un carcan ; cependant il est encore dangereux de se baigner à certaines heures, à cause de la fuite du gaz. Après les pluies, on voit partout les bulles d'acide carbonique jaillir de la terre à travers l'eau qui la recouvre. Les sources acidules sont innombrables. Enfin à Kis Sáros et à Bázna, des gaz combustibles s'échappent du sol, semblables à ceux du Modénais et de la péninsule d'Apchéron[1].

Le pays des Magyars est arrosé par une grande abondance d'eau. La pluie qui tombe dans cette région de l'Europe centrale peut être évaluée à deux tiers de mètre en moyenne, et le Danube apporte en outre l'énorme volume liquide qu'il a recueilli dans son bassin supérieur. Sur un espace de près de 1,000 kilomètres en comptant les détours, le grand fleuve traverse les plaines de Hongrie, et de tout le pourtour de l'immense amphithéâtre des Alpes et des Carpates descendent les torrents et les rivières pour grossir la masse de ses eaux. Quelques-uns de ces affluents, la Save, la Drave, la Tisza, comptent en Europe parmi les fleuves de premier ordre et sont navigables sur une grande partie de leur cours.

Sauf la petite rivière de Poprád, issue des neiges du Tátra et descendant au nord vers la Vistule, la Hongrie n'a point de courant qui n'appartienne au bassin du Danube. Chaque goutte que distillent les sources des Carpates finit, de détour en détour, par gagner les plaines basses de la Hongrie et s'enfuit par le défilé des Portes de Fer ; seulement la Sil, l'Aluta et le Bodza ou Buseo de Transylvanie se rendent directement au bas Danube par les trouées des montagnes. Cette convergence singulière de toutes les eaux du pays magyar a eu pour résultat de donner aux populations une plus grande unité politique. A cet égard, l'avantage est grand ; mais, au point de vue des échanges de toute espèce avec les nations environnantes, le réseau fluvial est des plus défectueux. Tous les chemins naturels qu'il trace au commerce éloignent des pays étrangers au lieu d'en rapprocher ; le mouvement du pourtour vers le centre est grandement diminué par le manque d'issues. Hydrographiquement, il n'existe que deux passages faciles, ceux qu'offrent les deux portes danubiennes : l'une qui mène en amont vers l'Autriche et l'Allemagne, l'autre qui conduit en aval vers la Roumanie, la Turquie, la mer Noire. La première de ces portes n'oppose point d'obstacle

[1] Boner, *Transylvania* ; — Hunfalvy ; — Attila de Gérando.

à la navigation; quant à la seconde, elle était jusqu'à ces derniers temps obstruée d'écueils périlleux, et la mer Noire, où aboutit le fleuve, est elle-même presque fermée, plutôt un réservoir lacustre qu'un bassin maritime. Avant la construction des routes et des chemins de fer, c'était une espèce d'impasse entourée de régions à demi désertes ou peuplées de tribus barbares. Combien plus d'importance aurait eu la Hongrie dans le commerce et le mouvement industriel du monde, si le fleuve qui la traverse s'épanchait, non dans les eaux inhospitalières du Pont-Euxin, mais dans l'Adriatique ou tel autre golfe largement ouvert de la Méditerranée? Mais alors que seraient devenus les Magyars? Au contact d'une civilisation supérieure et sous l'influence de croisements plus nombreux, auraient-ils pu maintenir leur originalité, leur langue, leur existence nationale?

C'est en Hongrie, surtout en aval de la Morava et de la Leitha, que le Danube prend des allures de grand fleuve. Si ce n'est à la base de quelques massifs de collines qui viennent en rétrécir le cours, ses rives sont incertaines et changeantes; ici le courant les érode et les fait tomber par blocs énormes qui semblent se dissoudre dans l'eau; ailleurs il apporte des alluvions et prolonge au loin dans les eaux les pointes sablonneuses. Encore indompté, il crée et détruit tour à tour : d'un côté, il forme des îles et les plante de roseaux, de saules, de peupliers; de l'autre, il arrache les arbrisseaux et la terre qui les portait; quelque racine retenue par une bouée indique seule la place où fut l'îlot. De toutes parts on voit s'ouvrir des canaux d'eau vaseuse entre des terres basses, et l'on se demande comment le pilote pourra se reconnaître au milieu de ce dédale. Les maisons se distinguent à peine parmi les arbres de la rive; mais le fleuve, plus habité que la terre en apparence, porte lui-même de distance en distance des villages entiers de moulins ancrés dans le courant. Dans le voisinage des prairies, des bestiaux par centaines cheminent paisiblement à travers les bas-fonds marécageux; des nuées d'oiseaux aquatiques s'abattent dans les roseaux, tandis que des hirondelles vont se nicher comme sous l'abri d'un toit dans les cavités des berges verticales.

Parmi les innombrables îles autour desquelles se ramifient les eaux du Danube, les deux plus considérables, qui commencent immédiatement en aval de la percée de Presbourg, ont un caractère géologique à part. Ce ne sont point de simples îles alluviales, ainsi que pourrait le faire croire leur nom de Schütt, qui se rapproche de l'allemand *schutt*, dont le sens répond à celui des mots français *débris* ou *décombres;* les Hongrois, seuls habitants de la grande île, lui donnent le nom de Czallóköz, ancienne appellation dont le sens est celui de « Mésopotamie ». Au sortir de la « Porte Hon-

groise », ouverte entre les derniers contre-forts des Alpes et ceux des Carpates, le fleuve se divise aussitôt en plusieurs branches pour former un véritable delta, reste de celui par lequel il s'épanchait jadis dans la mer intérieure de la Hongrie occidentale. De chaque côté des deux bras principaux du fleuve, le « grand » et le « petit » Danube, obstrués de bancs de sable dangereux pour la navigation, serpentent en sinuosités sans nombre des coulées secondaires qui s'égarent au loin dans les campagnes et deviennent les affluents, l'un de la Vág, l'autre de la Leitha et de la Raab ou Rába. Repris par ces cours d'eau, les flots errants du Danube reviennent vers le lit principal et contribuent ainsi à former de grandes îles, d'ailleurs divisées elles-mêmes en des multitudes d'îlots secondaires par des coulées naturelles et des canaux creusés de main d'homme. Dans son ensemble, la grande île de Schütt, défendue à sa pointe orientale, au bec du Danube et de la Vág, par la puissante forteresse de Komárom ou Komorn, n'a pas une superficie moindre de 1,550 kilomètres carrés.

En aval de cet ancien delta lacustre, le Danube, réunissant toutes ses eaux dans un même canal, doit passer par un deuxième défilé entre le massif du Pilis, et celui de Nógrád (Novigrad ou Château Neuf), appelé aussi de la « Montagne Froide ». Ce passage étroit, qui fait communiquer la grande plaine de Hongrie avec son avant-plaine de l'ouest, ne pouvait manquer d'acquérir une grande importance historique ; parmi les divers édifices qui se dressent sur les promontoires, les tours ruinées de la forteresse de Visegrád, dans laquelle était gardée la couronne de saint Étienne, rappellent encore la sollicitude avec laquelle les souverains gardaient cette porte de leur royaume ; là aussi était ce beau palais de Mathias Corvin dont les historiens racontent les splendeurs. C'est à une faible distance au-dessous de ce passage que se sont établies, vis-à-vis l'une de l'autre, comme deux sentinelles, les deux capitales de la Hongrie, Bude et Pest. De toutes les parties du cours danubien, la trouée de Visegrád, à Vácz, est celle que l'on peut considérer comme formant le milieu de tout le grand réseau hydrographique. C'est là que le fleuve, dont la direction générale était celle d'occident en orient, tourne brusquement vers le sud pour descendre dans le sens du méridien sur un espace de près de trois degrés en longitude. Il semble bizarre qu'au lieu de traverser en diagonale toute la grande plaine de Hongrie, le Danube la contourne ainsi à l'ouest et au sud. La raison de ce phénomène se trouve dans le mode de formation des terres alluviales qui ont graduellement comblé l'ancien lac. Ce sont les Carpates du nord et de l'orient qui ont fourni les matériaux de remplissage, et par conséquent la pente générale du sol s'est inclinée vers le midi, entraînant avec elle dans le même sens le Danube et

la Tisza. Au sud de la plaine, la Drave et la Save, descendues des Alpes, ont au contraire charrié leurs alluvions dans la direction de l'ouest à l'est; la pente change soudain, et le Danube doit avec elle s'infléchir vers l'orient. Il faut tenir aussi compte du mouvement de rotation de la Terre qui force les fleuves de l'hémisphère septentrional à se rejeter incessamment sur la droite, quelle que soit leur direction[1] : le courant le plus fort du Danube se porte presque partout dans ce sens, et c'est par conséquent le long de la rive pannonienne que se trouve le chenal des grands bateaux.



N° 94. — PASSAGE DE VISEGRAD.

Dans toute cette partie de son cours semi-circulaire autour de la plaine magyare, le fleuve puissant, déjà plus riche en masse d'eau que tous les autres courants de l'Europe occidentale[2], ne cesse de vaguer dans les campagnes en d'innombrables circuits. Chaque année, les crues modifient le dédale de ses îles et de ses bras ; les terres meubles de la vallée se déplacent incessamment sous l'effort du courant. Les méandres des chenaux actuels et les lits réguliers creusés par les ingénieurs se croisent à l'infini avec d'anciens méandres dont il ne reste que des lacs annulaires, de simples fossés ou

[1] Ed. Suess, *Der Boden der Stadt Wien.*

[2] Portée du Danube à Buda-Pest :

Au zéro de l'échelle, d'après Wallandt. . . .	700	mètres cubes.
A 3^m	3,000	»
A $5^m,7$	6,790	»

des bois de saules et de peupliers. Sur une largeur de 10 à 15 kilomètres, la vallée fluviale n'est qu'un lacis embrouillé de lits fluviaux emplis ou délaissés : à voir la carte, on dirait une multitude de serpents entretordus. Néanmoins l'étude de ce labyrinthe changeant révèle une sorte de loi. En aval de Bude, de ses dernières collines et de la grande île de Csepel où, lors de la conquête magyare, Árpád campait avec ses guerriers[1], le Danube ne cesse d'empiéter sur la rive de l'ouest, non-seulement à cause du mouvement de la Terre, mais peut-être aussi par l'effet du redoutable vent de sud-est, que les Serbes désignent sous le nom de *Kosava*[2]. Les villes de Duna-Földvár, Paks, Mohács, sont les plus menacées par le fleuve et reculent peu à peu devant lui. Entre Petrovaradin et Belgrade, le recul moyen de la rive serait d'environ un demi-mètre par année.

N° 93. — LA DRAVE ET LE DANUBE.



C.Perron, d'après la Carte de l'Etat-Major

Le cours inférieur de la Drave ressemble à celui du Danube par ses innombrables méandres, et l'on a dû le rectifier, en aval de Légrad, par un certain nombre de coupures qui l'ont abrégé d'une longueur de 180 kilomètres[3]; mais récemment encore le type de la rivière serpentine par excellence était la Tisza. La vallée de ce cours d'eau n'a que 545 kilomètres en ligne droite, cependant le lit principal se développait naguère sur une longueur de près de 1,300 kilomètres, divaguant continuellement et se ramifiant à l'infini en canaux secondaires. A côté de la rivière « vivante », de

[1] Ed. Sayous, *Histoire générale des Hongrois*, tome I, p. 67.
[2] Stefanović v. Vilovo, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, 1874.
[3] Klun, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, 1863.

nombreuses rivières « mortes », lacs, étangs, marécages, bancs de vase, restent épars dans la campagne et rappellent les anciens circuits de la Tisza. Sous l'empire de fausses idées, qui nulle part ne devaient avoir de plus funestes résultats qu'en Hongrie, on a cru qu'il suffirait de couper les méandres du fleuve, de rectifier son lit, de le border de digues dites « insubmersibles » pour reconquérir définitivement près d'un million d'hectares de terres et pour faire disparaître les fièvres malignes qui s'élevaient en été des boues stagnantes. Jadis, les propriétaires de chaque co-

N° 96. — RIVIÈRES « VIVANTES » ET « MORTES » DE LA TISZA.



mitat, soucieux de leurs seuls intérêts, ne poursuivaient qu'un but par la canalisation de la Tisza, celui de débarrasser leur propre territoire de l'excédant des eaux, dût même cette masse liquide surabondante aller noyer les campagnes voisines du Danube. Les grands travaux entrepris plus tard sous la direction de l'ingénieur Vásárhelyi avaient, il est vrai, le mérite d'être conçus suivant un plan d'ensemble, mais le danger des crevasses est toujours imminent, et l'accumulation des eaux dans la partie inférieure du bassin de la Tisza est devenue inévitable à cause de l'accroissement de la pente et de la plus grande vitesse du flot de crue.

La canalisation du fleuve hongrois n'a donc point diminué le péril des

inondations ; au contraire, elles sont devenues plus funestes et s'étendent sur des espaces plus considérables ; de vastes terrains ont été conquis à l'agriculture, mais au détriment de territoires plus grands et plus utiles. Les conditions hydrographiques toutes spéciales de cette partie du bassin danubien obligeront tôt ou tard les ingénieurs à prendre des mesures de salut moins trompeuses en donnant à la zone prévue de l'inondation une largeur beaucoup plus considérable[1].

Endiguée comme la Loire et le Pô, la Tisza n'est plus cette rivière errante et libre qui rappelait les fleuves du Nouveau Monde ; elle n'a plus la végétation spontanée de ses rives, ses nuées d'oiseaux aquatiques, et les poissons, dont l'un est le fameux sterlet, fournissant, comme celui de la Russie, un excellent caviar, ne forment plus comme autrefois « le tiers de l'eau ». L'étude géologique de la Hongrie montre qu'à une époque relativement récente la Tisza coulait en moyenne à cent kilomètres à l'est de son lit actuel ; au sortir des montagnes qui forment l'angle nord-oriental de la grande plaine, elle ne se développait point au nord-ouest, puis à l'ouest, avant de descendre vers le Danube ; elle se dirigeait aussitôt vers le sud, en longeant la base occidentale des monts de Transylvanie. Mais c'est du côté de l'est que lui viennent tous ses grands affluents, poussant devant eux, suivant une pente rapide, leurs cailloux et leurs sables : la Szamos, les trois Körös, la Maros, travaillent de concert à déplacer la Tisza vers l'ouest, en y laissant leurs détritus et en imprimant à ses eaux une impulsion dans le sens de leur propre courant. Sous l'influence de ces causes, la rivière n'a cessé de se porter vers l'occident ; la rive droite, constamment érodée, est partout plus haute que la rive gauche, composée de terres d'alluvion, et les villes du rivage occidental, notamment Szeged et Csongrád, sont obligées de reculer de siècle en siècle devant le flot rongeur. Il est vrai que, dans la partie méridionale de son cours, la Tisza, recevant la puissante impulsion des eaux danubiennes, tend au contraire à se rejeter vers l'est, et même, depuis l'époque romaine, elle a sensiblement progressé dans cette direction. Lors des campagnes de Trajan et de Dioclétien, le plateau de Titel se trouvait à l'est de la Tisza, et les Romains y avaient établi des fortifications avancées contre les Daces ; puis ce plateau devint une île, et maintenant il est complétement à l'ouest de la rivière. Mais en amont de cette partie de son cours, le déplacement du

[1]
Longueur des digues de la Tisza en 1872	1,250 kilomètres.
Raccourcissement du lit fluvial.	466 »
Pente, en aval de Tisza-Ujlak	0m,0061 au lieu de 0m,0041.
Dépenses d'établissement	65,000,000 fr.

lit de la Tisza dans le sens de l'est à l'ouest est constant : M. Stefanovič de Vilovo l'évalue à 30 centimètres en moyenne, ce qui supposerait qu'un laps de 300,000 années s'est écoulé depuis l'époque où la rivière longeait la base occidentale des hauteurs de la Transylvanie.

En cheminant ainsi vers l'ouest, la Tisza laisse derrière elle de nombreux marécages, reste de ses anciens lits. En certains endroits, on croirait revoir la rivière elle-même ; la largeur moyenne, les méandres n'ont pas changé, l'eau est restée profonde ; il y manque seulement la vitesse du courant. Telle est, parmi ces fausses rivières, ce long marécage de l'Ér, qui rejoint le cours de la Kraszna et celui de la Sebes Körös, à l'est de Debreczen. Lors des inondations, une partie des eaux de la Kraszna reprend sa route directe vers le sud-ouest par les marais de l'Ér : toute la région nord-orientale de la plaine hongroise est transformée en une île immense. Le Hortobágy, qui coule au sud de Tokaj, est aussi une ancienne Tisza. Malgré les endiguements, les marais que la Tisza laisse au loin sur sa rive gauche et que les propriétaires bordent de cultures nouvelles, ne sont point garantis contre le retour des eaux. Non-seulement ils sont exposés à l'irruption violente du flot d'inondation[1], quand s'ouvre une crevasse dans le rempart des levées, mais ils se remplissent aussi par les eaux de suintement qui se répandent souterrainement de chaque côté du fleuve jusqu'à une distance considérable dans les terres : ces crues sont même plus dangereuses que les inondations directes, parce que le manque de canaux d'écoulement leur donne une plus longue durée. En 1855, des habitants du comitat de Borsod percèrent les digues en aval de leurs champs et l'inondation s'étendit sur un espace de 150,000 hectares.

Mais la grande cause de submersion se trouve dans la forme même du lit danubien. Les défilés trop étroits et trop obstrués de rochers que le grand fleuve doit traverser à sa sortie de la plaine hongroise ne laissent pas écouler les eaux surabondantes de neige et de pluie avec une vitesse suffisante : il faut que la masse liquide reflue dans la plaine supérieure. Alors tous les marais riverains sont changés en lacs et présentent de nouveau l'aspect de l'ancienne mer hongroise : c'est le *mare album* des anciens auteurs. Lors des grandes inondations, les campagnes basses de Pancsova sont recouvertes de 2 mètres d'eau sur un espace de 47,000 hectares, et les lits de la Save, de la Temes, de la Tisza se changent en golfes pour recevoir le trop-plein du Danube : le courant change de direction dans tous les affluents et jusqu'à une distance considérable de leur embouchure, quand

[1] Portée moyenne de la Tisza, d'après Sonklar. . . . . 1,700 mètres.
Débit de crue » d'après Wallandt . . . . 4,000 »

la période de crue du fleuve principal précède celle de ses tributaires; les embarcations se laissent alors porter du Danube dans ses rivières affluentes. Telle est la faible pente de ces cours d'eau, que des crues danubiennes de 4 mètres et demi font refluer le cours de la Tisza jusqu'à Szeged, à 133 kilomètres de distance; des crues plus élevées ont renversé le courant jusqu'à 150 kilomètres. Phénomène bizarre, et qui fait bien comprendre la configuration de ce pays, une légère élévation du sol, que l'on appelle « colline » dans la contrée et qui se trouve directement à l'ouest de Püspök Ladány, et à 300 kilomètres au nord du confluent du Danube et de la Save, ne dépasse les inondations du fleuve que d'une hauteur de 4 pieds !

On comprend que les digues latérales de la Tisza ne puissent rien pour sauvegarder des campagnes aussi basses contre les retours offensifs du Danube. Plus les riverains d'amont réussissent à diriger d'eaux surabondantes vers l'aval, plus les habitants des rives inférieures ont à redouter de désastres. Les récentes inondations ont envahi des territoires, dits « de collines », que n'atteignaient jamais les anciennes crues. A la moindre pluie, les cultivateurs s'inquiètent ; quand elle se prolonge au delà de vingt-quatre heures, ils se préparent à la fuite ; une alerte leur fait abandonner leurs villages, et quand ils reviennent, leurs bestiaux sont noyés, leurs huttes sont démolies, la faim et le choléra les déciment. Quels que soient donc, aux yeux des ingénieurs, les mérites d'exécution présentés par les travaux d'endiguement de la Tisza, la contrée tout entière y a plus perdu que gagné. La seule entreprise efficace serait de rectifier le Danube dans la traversée des Portes de Fer : il faudrait élargir le fleuve dans les parties trop étroites, le rétrécir dans les bassins trop larges et surtout en abaisser les seuils : ainsi les lacs temporaires qui se forment en amont des Portes pourraient se vider à temps. MM. Stefanovič et Hobohm proposent aussi de mettre définitivement à l'abri des crues les campagnes de la Hongrie centrale en creusant à la base des monts de Transylvanie un canal qui suivrait l'ancien cours de la Tisza et qui, après avoir reçu toutes les rivières de l'est, Szamos, Körös, Maros, irait déboucher dans le Danube par le Karas, entre les dunes de Deliblat et l'entrée du défilé de Bazjas. Mais un pareil travail, moins efficace que la rectification du Danube, emploierait des centaines de millions[1].

Les défilés par lesquels le Danube, grossi de la Tisza, de la Temes et de la Save, s'échappe de la plaine hongroise à travers le mur transversal des Car-

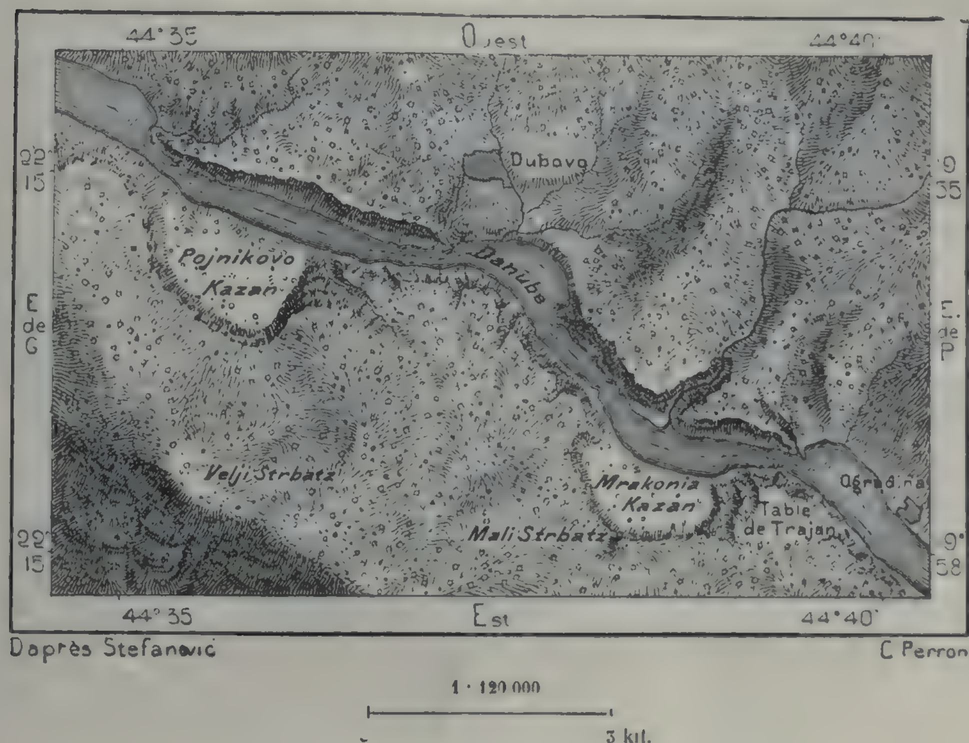
[1] *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, 1874.

pates, offrent un aspect des plus grandioses. En aucun endroit de l'Europe, on ne voit pareille masse d'eau triompher de pareils obstacles pour se creuser un chemin : on a sous les yeux un drame géologique en même temps qu'une succession de tableaux pittoresques. Le vieux château fort de Golubatz, qui couronne un roc pointu de la rive serbienne, et l'îlot de Babakő, qui près de la rive hongroise se dresse hors des eaux en forme de tour, marquent l'entrée de cette étonnante succession de défilés dans la roche vive que le fleuve s'est ouvert sur plus de 100 kilomètres de longueur; dans les fissures de ces parois rocheuses se cachent des essaims d'un insecte redouté, la « mouche de Golubatz », dont les piqûres, comme celles de la mouche tzétzé en Afrique, ont souvent fait périr des troupeaux entiers. Immédiatement en aval de cette porte triomphale, le Danube glisse sur des bancs de roche par une série de rapides et s'engage dans le passage dangereux de Greben, parsemé d'énormes récifs de porphyre et de bancs de quartz micacé; lors des basses eaux, les canaux navigables ont à peine 4 mètres de largeur dans cette « Petite Porte de Fer », quoique l'ensemble du lit ait toujours plusieurs centaines de mètres. Au delà, le fleuve s'élargit de nouveau pour former le bassin de Milanovatz, où il a, sur un point, plus de 1,400 mètres entre les deux rives; plus bas, une muraille de rochers semble barrer complétement le cours des eaux : on cherche du regard le défilé qui les reçoit et on se demande où elles peuvent passer, lorsque, à un brusque détour, on les voit pénétrer dans une gorge pareille à une large fente ouverte dans la montagne : c'est la gorge de Kazan.

Là le fleuve, soudain réduit à 150 mètres de largeur, est encaissé entre de formidables parois verticales bordées à leur arête supérieure d'une frange de verdure. Des cavernes où nichent les aigles s'ouvrent çà et là dans les murailles calcaires; de petits talus d'éboulement, plongeant de droite et de gauche dans les eaux profondes de 40 et même 50 mètres, rétrécissent encore le lit et donnent plus de puissance au formidable courant. A droite se dressent les deux montagnes de Strebatz, le « Grand » et le « Petit », dont les contre-forts ont été coupés à vif par le courant ; seulement en deux endroits la roche est évidée et forme deux *kazan* ou « chaudières » qui furent évidemment des réservoirs où s'accumulait le trop-plein des eaux avant de s'engager dans les cluses d'aval. Des « cingles » de même origine, quoique de moindres dimensions, se voient sur la rive gauche du fleuve, en amont et en aval des défilés de Kazan. Que sont aussi les marais de la Tisza, sinon des bassins d'inondation où séjournent les eaux avant de pouvoir s'échapper par la cluse des chaudières ? En maints endroits, la roche tombe à pic et n'offre pas même une saillie où le voya-

geur puisse poser son pied. Et pourtant deux routes longent le fleuve : celle de la rive hongroise est une œuvre moderne, fameuse à bon droit dans tout l'Orient par la hardiesse de ses ponts et de ses viaducs ; le chemin de la rive serbienne, plus modeste, est une simple voie de halage, mais il a fallu sur plusieurs points l'évider en entier dans le roc surplombant. Une inscription romaine, qui date de l'an 100, rappelle la gloire de Trajan, « vainqueur des montagnes et du fleuve ». Les trois premières

N° 97. — DÉFILÉS DE KAZAN.



lignes en sont absolument authentiques : les trois dernières ont été restituées[1].

En aval de la petite ville hongroise d'Orsova et d'un îlot fortifié, dans lequel Kossuth avait fait cacher la couronne de Hongrie et qui fut souvent l'enjeu de guerres sanglantes entre musulmans et chrétiens, le fleuve, large de 1500 et de 1600 mètres, passe sur un autre seuil de récifs, celui de la « Grande Porte de Fer », la redoutable entrée de la Roumanie. Ici la nature est moins sauvage que dans le défilé de Kazan ; les montagnes des deux rives ne s'y dressent point en parois verticales, et même celles de la Serbie sont revêtues de forêts. Toutefois ce n'est pas à la beauté grandiose de ses bords, mais bien à ses bancs de dangereux écueils que la Porte de Fer doit la célébrité de son nom. C'est l'endroit le plus dangereux du Danube ; non-seulement des embarcations à rames et à voiles, mais aussi

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

nombre de bateaux à vapeur ont échoué sur ses roches ou se sont engouffrés dans ses remous. Telle est l'inégalité du courant dans ce dangereux passage, qu'à l'étiage il se trouve à peine un pied d'eau sur le premier rapide, tandis que dans le courant du troisième rapide la profondeur du lit atteint 50 mètres, c'est-à-dire un niveau de 11 mètres inférieur à la surface de la mer Noire. C'est en 1846 seulement, douze années après l'introduction des bateaux à roues sur le bas Danube, que l'on se hasarda pour la première fois à lutter à force de vapeur contre la violence des tourbillons. Encore de nos jours, les compagnies de navigation sont obligées d'avoir deux escadres de bateaux, l'une en aval, l'autre en amont d'Orsova, et quelques navires

N° 98. — PORTES DE FER.

D'après Castagnone — C. Perron

1 : 100000

0 — 5 kil.

d'une construction spéciale servent à franchir les rapides, mais seulement pendant la saison favorable, c'est-à-dire de mars en juillet. Il n'est pas rare de rencontrer sur le chemin de halage jusqu'à cinquante hommes attelés comme des animaux à la corde d'un simple chaland[1].

Il est certainement honteux pour l'Europe qu'elle ait laissé subsister jusqu'à nos jours de pareils obstacles à la navigation, sur un fleuve qui est le chemin naturel du commerce pour une moitié du continent et qui roule à lui seul deux fois plus d'eau que la Volga[2]. Depuis Trajan, on n'a presque

[1] Niveau moyen du Danube à la Porte Hongroise. . . . 132 mètres.
» » Porte de Fer. . . . . 39 »

Chute totale du Danube sur 955 kilom. de parcours. . 93 mètres, 1 mètre par 10 kil.

Écart entre les crues et les basses eaux : 4m,50 à 6 mètres.

[2] Débit moyen aux Portes de Fer, d'après Sonklar : 10,200 mèt. Basses eaux : 7,300 mètres.



LES PORTES DE FER, EN AVAL D'ORSOVA

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

rien fait pour diminuer les dangers du passage : à peine a-t-on détruit quelques-uns des récifs les plus redoutables qui obstruaient le courant, et la diminution qui s'est produite dans la portée moyenne des eaux suffit pour contrebalancer les avantages retirés de ce premier travail. D'ailleurs l'œuvre de canalisation n'est point impossible ni même difficile à mener à bonne fin; dès 1832, l'ingénieur Vásárhelyi s'offrait à l'entreprendre. Les divers projets des ingénieurs évaluent le coût des travaux à des sommes variables de dix à quarante millions de francs. Mais les rivalités, les ambitions, les craintes des puissances intéressées ont jusqu'à maintenant



FORT ÉLISABETH
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Helm.

empêché que cette entreprise urgente, et d'ailleurs formellement stipulée par le traité de Paris en 1856, soit enfin commencée. Les Serbes se félicitaient d'être séparés des flottilles turques par le seuil des Portes de Fer; les Turcs eux-mêmes étaient heureux d'avoir cette frontière naturelle du côté de l'Autriche, et les Austro-Hongrois, malgré l'intérêt évident de leur commerce, car aucune nation ne pourrait retirer plus d'avantages de la liberté du Danube, appréciaient l'obstacle au point de vue du fisc et de la guerre, comme un emplacement des plus commodes pour leurs postes de douane et leurs forteresses[1].

[1] Kanitz, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, 1874.

Les bastions de l'île d'Orsova et ceux du fort Élisabeth, sur la côte serbe, menacent les navires qui franchissent les passes.

En s'échappant par les Portes de Fer, le Danube n'a pas complétement vidé la plaine de Hongrie des eaux lacustres qui l'emplissaient. Au centre de la péninsule formée par le Danube et la Drave, il reste encore une petite mer, la plus vaste de toutes celles de l'Europe, en dehors de la Russie et de la presqu'île Scandinave : c'est le Balaton, appelé jadis « mer hongroise » par les poëtes magyars, mais dont les bords étaient habités jadis par des Slovènes, qui furent les instituteurs des Hongrois en civilisation[1] : le nom du lac, dérivé du slovène *blato*, n'a d'autre sens que « marais ». Certes, ce n'est point un lac alpin ; il n'a pas les belles eaux azurées et profondes du Léman, ni le superbe amphithéâtre de monts neigeux ; par un temps gris, toute la partie basse de ses rivages, où ses eaux pâles se continuent au loin dans les prairies par des marais et des mares, est même fort triste à voir; mais par ses rives du nord le Balaton est un des ornements de la Hongrie. Les hauteurs qui le dominent ont çà et là des formes pittoresques ; quelques bois entremêlés de vignes, qui donnent le second vin de la Hongrie, en recouvrent les pentes ; des forteresses du moyen âge se dressent sur des promontoires ; des châteaux de plaisance, de gracieux villages se nichent dans ses vallons, et du milieu des eaux surgit la gracieuse butte de Tihany, sorte d'observatoire isolé qu'un isthme bas rattache au rivage du nord. Ce monticule, reste d'un ancien cône volcanique composé en grande partie de tuf désagrégé, fut longtemps la seule terre libre de la Hongrie méridionale. Alors que tous les châteaux de la contrée étaient au pouvoir des Turcs, l'abbaye fortifiée de Tihany sut résister victorieusement. Il est remarquable que cette péninsule volcanique se dirige du nord-ouest au sud-est, précisément dans le même sens que toutes les crêtes et tous les sillons intermédiaires de cette région de la Hongrie. Avant que les rives méridionales du lac fussent consolidées et régularisées, c'est dans la même direction que s'ouvraient toutes les baies de la petite mer intérieure.

Les eaux du Balaton, d'un goût légèrement saumâtre, sont alimentées en partie par des sources de fond que l'on croit être de nature alcaline, et dont çà et là les bouillonnements montent jusqu'à la surface; les unes sont chaudes, les autres froides, à en juger par les grandes inégalités de température que l'on observe à la surface de l'eau sur des espaces restreints[2]. En outre, les changements de pression barométrique y produisent fréquemment

[1] Paul Hunfálvy, *Ethnographie von Ungarn*, p. 179 et suiv., trad. Schwicker.
[2] Hunfálvy János, *A magyar birodalom Természeti viszonyainak leirása*, t. III, p. 492.

des courants et des clapotis de vagues. Les pêcheurs de ses bords veulent également y avoir observé un flux et un reflux; mais cette marée, si elle existe réellement, n'a point encore été l'objet d'études et de mesures précises : il ne faut y voir probablement que des « seiches » analogues à celles des lacs de la Suisse. La profondeur extrême du lac est, dit-on, de 46 mètres, près de Tihany; mais en moyenne les eaux n'ont qu'une épaisseur de 6 à 8 mètres. Les rives étant fort basses du côté du sud-ouest, où les eaux se déversent dans le Danube par la petite rivière de Sió, il n'a pas été difficile

N° 99. — BALATON.



D'après l'État Major autrichien — C. Perron

Échelle de 1 : 700 000

0 — 20 kil.

de reprendre les travaux commencés à l'époque romaine par l'empereur Galère et de travailler comme lui à l'épuisement partiel du Balaton; les desséchements commencés en 1825 ont reconquis sur les marais environnants un espace d'environ 1,260 kilomètres carrés. La superficie première du lac lui-même a été grandement réduite; son niveau est abaissé d'un mètre, mais l'accroissement du sol cultivable n'a pas été d'un grand avantage pour les riverains, à cause du sable fin de l'ancien fond lacustre que le vent promène au loin sur les campagnes[1]. Un des poissons que l'on pêche dans le

[1]

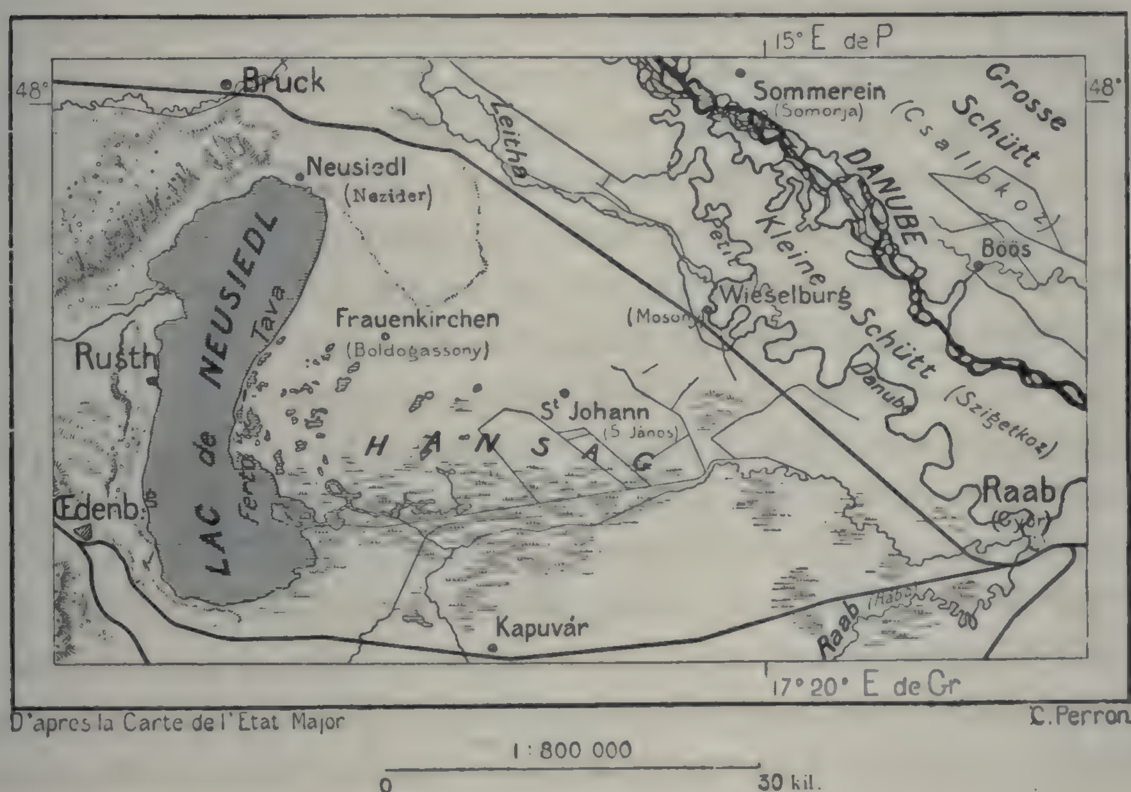
Altitude du Balaton	130 mètres.
Superficie moyenne	690 kil. carrés.
Profondeur moyenne.	8 mètres.
Contenance approximative.	6,320,000,000 mèt. cubes.

lac est le *fogas*, espèce de perche extrêmement estimée en Hongrie et en Allemagne : il ne se trouverait, dit-on, que dans la « mer hongroise ».

Le lac de Neusiedl (en magyar Fertő), situé comme le Balaton dans la Hongrie occidentale, occupe une partie de l'avant-plaine magyare comprise entre les monts de la Leitha et ceux de Bakony. Sans les collines qui l'abritent du côté de l'ouest, il eût disparu depuis bien des siècles sous les alluvions, car la dépression qu'il remplit est à une quinzaine de mètres au-dessous du niveau que présente le Danube sous le même méridien. Toutefois, s'il existe, le lac de Neusiedl n'a qu'une existence intermittente : il se remplit et se dessèche alternativement pendant le cours des siècles. D'après un vieux manuscrit, qui d'ailleurs ne fournit point de preuves, il se serait formé en 1300 et, pour son début, aurait noyé six villages hongrois. En 1693, en 1738, en 1865, le bassin lacustre était vide : l'évaporation avait fait disparaître ses eaux, dont la profondeur moyenne avait été de 3 mètres ; il ne restait plus çà et là que de petits bas-fonds marécageux et des couches de limon tremblant. Mais, après quelques années d'assèchement, l'eau a toujours fini par reconquérir son domaine. C'est de 1869 à 1876 que s'est produite la dernière invasion des flots causée par le reflux du Danube, de la Raab, de la Leitha, non moins que par le suintement souterrain. En effet, le lac de Neusiedl se continue vers l'est par les marais et les prairies basses de la Hanság, dont les eaux paresseuses s'égouttent dans le Danube par un canal ayant à peine 4 mètres de pente. Lorsque les crues du grand fleuve et de ses affluents, la Raab et la Leitha, sont exceptionnellement hautes, elles refluent en arrière vers les marécages de la Hanság et le bassin de Neusiedl, qu'elles inondent complétement. Que le Danube se maintienne au contraire assez bas pendant une série d'années, et le réservoir des eaux d'inondation se dessèche peu à peu. Suivant les années, il a tantôt 400 kilomètres carrés de superficie, tantôt seulement la moitié, le quart, le dixième ou moins encore. Au moyen d'une digue à écluses construite en aval de la Hanság, on pourrait facilement conquérir à l'agriculture l'ensemble du bassin, mais il est douteux qu'il en vaille la peine, puisque le fond du lac contient une assez grande quantité de soude, qui donne actuellement à l'eau un goût saumâtre fort désagréable. En outre, on a remarqué, lors de la récente évaporation du lac, que les terres riveraines deviennent rapidement infertiles quand l'humidité fournie par la nappe lacustre vient à leur manquer et qu'elle est remplacée par le *szik*, c'est-à-dire par une poussière où les fins cristaux de sulfate de soude, de sel marin et de magnésie se mêlent au sable ténu des plages. Les vignobles des environs, qui produisent d'ordinaire un excellent vin, ont eu

beaucoup à souffrir pendant la dernière période de sécheresse. Mais si la prudence défend de vider le lac de Neusiedl, elle ordonne au contraire d'assécher les insalubres marais de la Hanság. Les indigènes qui se hasardent dans ces terres à demi noyées sont obligés de s'armer les pieds de larges planches, qui les soutiennent sur le sol vaseux, et de se couvrir la tête et le visage d'une perruque d'herbes, afin de se garantir ainsi des tourbillons de moustiques. Jadis ces régions difficiles d'accès servaient de retraite à des tribus de Lacustres : on a trouvé des restes nombreux de l'âge de pierre dans les limons du lac de Neusiedl[1].

N° 100. — LAC DE NEUSIEDL.



Ainsi l'ancienne mer qui s'étalait dans le vaste amphithéâtre de la Hongrie, et dont les plages se voient encore en amont des Portes de Fer, à 56 mètres au-dessus du niveau actuel du Danube, n'a laissé derrière elle, avec un seul lac permanent, mais sans profondeur, qu'une dépression marécageuse, tour à tour vide et remplie, et çà et là quelques marais et des vasières saturées de soude. De l'eau qui les inondait, les fonds marins ont gardé seulement l'horizontalité presque parfaite et la monotonie de l'espace. L'immense cavité maritime a été comblée par une masse d'alluvions que l'on ne peut encore évaluer, mais dont la partie déjà reconnue par les instruments de forage est vraiment prodigieuse. Près de Pest on trouve le fond à une quinzaine

[1] Béla Széchenyi, *Funde aus der Steinzeit im Neusiedler Seebecken.*

de mètres; plus à l'est, il faut creuser jusqu'à 20, 30 mètres et davantage. Debreczen repose sur une couche de terrains de transport d'une épaisseur de 80 mètres. Dans le Banat, la sonde est descendue jusqu'à plus de 150 mètres sans atteindre les roches de l'ancien lit. Il est probable que, sur un espace d'environ 100,000 kilomètres carrés, la profondeur moyenne des alluvions est au moins d'une centaine de mètres. Qu'on se représente l'énorme cube de débris que les eaux ont dû arracher aux pentes des Alpes et des Carpates pour former le sol de la Hongrie! Et tous ces fragments de montagnes ont été si parfaitement menuisés, que loin des routes et des villes on chercherait vainement un caillou dans le sol. Dans les nombreux monticules funéraires qui longent les rives de la Tisza et de ses affluents, on trouve à peine quelques instruments de pierre; les armes et les outils sont presque tous en os de bison ou en bois de cerf[1].

Depuis longtemps le bassin occidental, compris entre les deux portes supérieures du Danube, celles de Presbourg et de Visegràd, a perdu sa physionomie première; au nord du fleuve, ses campagnes sont recouvertes en entier de riches cultures qui lui ont valu le nom de « Jardin d'Or »; dans cette plaine féconde, d'où l'on aperçoit de toutes parts un horizon de collines ou de montagnes, rien ne fait songer aux steppes de l'Orient, ni aux savanes américaines. Mais la grande mésopotamie hongroise, arrosée par le Danube, la Tisza, la Maros, garde encore en partie son aspect primitif. Les Magyars distinguent ce bassin de tous les autres en lui réservant le nom d'Alföld ou « Terre-Basse », en opposition avec le Felföld ou « Plateau ». C'est là le pays uni, sans ondulations, sans imprévu, qui présente partout le même aspect monotone. Si ce n'est au pied des montagnes dont les promontoires s'avancent dans la plaine comme dans une mer, et qui se continuent entre le Danube et la Tisza par un faîte ondulé, d'environ 60 mètres de hauteur, on ne remarque rien qui vienne rompre la ligne régulière de l'horizon; le sol est, il est vrai, légèrement incliné, mais d'une manière imperceptible aux regards; seulement quelques dunes peu élevées, disposées par le vent en longues rangées parallèles, occupent les régions sablonneuses, et çà et là se montrent des buttes arrondies ou « mottes des Koumanes, des Turcs, des Tartares, d'Attila, des Sentinelles », que les indigènes disent avoir été élevées pendant les guerres. Plusieurs sont en effet d'origine artificielle et se dressaient dans les anciennes forêts, près des villages et des campements[2]; mais la plupart de ces buttes sont les restes des couches supérieures de l'ancienne plaine nivelée par les eaux, des *bougri*.

[1] Pulszky, *Congrès international d'anthropologie préhistorique de Buda-Pest*, 1876.
[2] Fr. von Romer, *Congrès archéologique de Buda-Pest*, 1876.

semblables à ceux des bords de la Caspienne[1]. De Kecskemét à Nagy-Várad et de Debreczen à Temesvár, sur un parcours de plusieurs centaines de kilomètres, on voyage sur place, pour ainsi dire. Cette uniformité du paysage attriste l'étranger, mais elle plaît à l'indigène, qui partout croit se retrouver près de son village maternel. Quelle que soit la région de la plaine où il se transporte, il est resté dans la patrie. Il ne quitte point volontiers la terre aimée de l'Alföld; lors des inondations de la Tisza, on l'a vu rester obstinément dans sa cabane, menacée de toutes parts.

Avant l'invasion des Huns, les plaines de la Pannonie étaient en partie revêtues de forêts[2], mais les guerres incessantes et l'imprévoyance des bergers eurent bientôt fait disparaître cette parure du sol. Récemment encore, les arbres étaient presque inconnus dans le centre de l'Alföld, sur un espace d'environ 35,000 kilomètres carrés, et l'on pouvait en maints endroits voyager pendant des journées entières sans rencontrer un seul bouquet de verdure; le manque de bois était si grand, que la bouse de vache séchée au soleil était l'unique combustible des indigènes. De nos jours, on s'occupe activement de planter des arbres aux abords des villages, le long des routes et des champs, et l'on modifie ainsi peu à peu l'aspect général du pays; mais il reste encore, principalement au centre de l'Alföld, des étendues dont le sol un peu salin ou saturé de soude ne se prête point à la culture, et que parcourent les troupeaux. Les pâturages, les campagnes sans bois, de même que les espaces cultivés éloignés des villages et parsemés seulement de petites maisons de fermes, sont la libre *puszta* que chantent les poëtes magyars, et qu'aiment tant les bergers, cheminant dans la solitude comme les maîtres de l'espace : c'est là que Petöfi, dans un hymne célèbre, demandait de tomber en combattant pour la « sainte liberté du monde », lui qui devait disparaître sur un champ de bataille, mais dans un désastre. En mainte puszta la surface herbeuse se prolonge à perte de vue. De larges fondrières de boue noirâtre, des ornières de chars serpentant dans la prairie, des gazons usés par le pas des animaux, indiquent, non la route, car il n'en existe point dans la puszta, mais le lieu coutumier du passage. Nul ruisseau n'arrose la savane; le sol est trop uni pour qu'il laisse un cours d'eau s'épancher suivant une pente régulière; mais de nombreuses mares, où s'abattent des nuées d'oiseaux, parsèment la campagne. Après les grandes pluies, les flaques se joignent aux flaques en une nappe continue; partout où le sol se trouve au-dessous du niveau de crue des fleuves,

[1] Szabó, cité par Hunfálvy János, *A magyar birodalom Természeti viszonyainak leirása*, tome II. p. 620.

[2] Ditz, *Die Ungarische Landwirthschaft.*

l'eau suinte du fond pour s'étaler en marécages. Après les longues sécheresses, il ne reste plus guère dans la puszta que des trous vaseux ; les pâtres ont grand'peine à trouver l'eau nécessaire dans les puits, dont on voit çà et là les hautes potences aux longs bras obliques se profiler sur l'horizon. En plusieurs régions de la plaine, des deux côtés de la Tisza, mais surtout entre Debreczen et Nagy-Várad, s'étendent des lacs de natron ou de carbonate de soude, pareils à ceux de l'Égypte et de la Perse ; les efflorescences ressemblent à des couches de neige, quand l'humidité du sol s'est complétement évaporée : de là le nom de « lacs Blancs » (Fejér tó), sous lequel on les désigne en plusieurs districts de la Hongrie. Quelques lacs de salpêtre ou de nitrate de potasse se rencontrent aussi çà et là ; on en ramassait naguère les cristaux en grandes quantités pour les employer à divers usages industriels[1], mais cette exploitation est à peu près abandonnée[2].

La ressemblance des milieux géographiques produit la ressemblance des habitants et des mœurs. Comme les steppes herbeux de l'Asie, comme les savanes et les pampas du Nouveau Monde, la puszta était récemment encore un pays de pâturages où les animaux erraient à l'aventure, suivis par des bergers nomades. De nos jours les cultures ont envahi presque toute la contrée, mais on voit encore çà et là des restes de l'ancienne mer d'herbes. Des bandes de chevaux paissant en ordre de bataille, des troupeaux de bœufs groupés en désordre, des buffles couchés paresseusement dans la vase, semblent les maîtres de la plaine. Çà et là des cigognes et des grues dressent leurs fines silhouettes au bord des étangs. On pourrait se croire dans la nature vierge, loin de toute civilisation : le rude cavalier qui s'élance à la poursuite des animaux a lui-même quelque chose du sauvage. Rien de plus simple que les grandes lignes de ce tableau, dont la beauté sévère s'impose d'autant mieux. Le jour, des mirages lointains font osciller l'horizon ; le soir, la pourpre du ciel et des marais qui le reflètent forme un admirable contraste avec la teinte sombre de la plaine ; la nuit, la terre elle-même semble avoir disparu : on n'aperçoit que l'immensité de l'espace étoilé[3].

Naguère steppe par son apparence, la plaine magyare l'est encore par son climat. Non-seulement la température moyenne y est un peu plus basse qu'à latitude égale dans les contrées de l'Europe péninsulaire, mais les alternatives du froid et de la chaleur y sont beaucoup plus soudaines. Il n'est pas rare que l'écart du thermomètre centigrade comporte 20 ou 25 degrés dans l'espace de quelques heures ; en plein été, on peut se trouver à

[1] Beudant, *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*, tome II, p. 334 et suiv.
[2] Schwicker, *Statistik des Königreiches Ungarn*, p. 344.
[3] Auguste de Gérando, *La Transylvanie et ses habitants*.



VUE PRISE DANS LA PUSZTA.
Dessin de D. Lancelot, d'après nature.

l'improviste glacé par un vent d'hiver ; en décembre, on jouit parfois d'une douce température qui pourrait faire croire au printemps. L'allure générale des saisons y est beaucoup moins réglée que dans l'Europe occidentale. De même que les chaleurs et les froidures, les sécheresses et les pluies sembleraient presque se succéder sans loi : d'interminables déluges qui noient le sol suivent fréquemment de longues périodes d'aridité qui ont flétri les herbes et fendillé la terre végétale. Les transitions météorologiques sont marquées d'ordinaire par des vents d'une extrême violence qui soulèvent la poussière ou la neige en tourbillons et que redoute à bon droit le voyageur attardé dans la puszta.

Naturellement, une aussi vaste contrée que celle de l'amphithéâtre des Carpates doit présenter une grande variété de climats, suivant l'altitude, l'exposition, le voisinage ou l'éloignement des montagnes et des rivières. Dans la montueuse Transylvanie, chaque grande vallée a son climat particulier ; il en est même une, celle de la haute rivière d'Aluta, qui doit à sa porte de la Tour Rouge, ouverte sur la Roumanie, une grande fréquence de vents du sud, analogues au scirocco des Apennins et au fœhn des Alpes. Mais, indépendamment de tous ces climats locaux, le climat général de la Hongrie est bien, de toute l'Europe ciscarpatienne, celui qui présente le caractère le plus continental et le plus extrême. D'après quelques hygiénistes, la fièvre dite hongroise, qui a si souvent décimé les armées d'invasion et qui fait tant de ravages parmi les immigrants étrangers, serait causée, non par les miasmes des marécages, mais par les brusques changements de température. Les habitants du pays savent se prémunir contre ces transitions soudaines[1].

Puisque le climat d'une région se reflète nécessairement dans sa flore, la plaine de Hongrie ne peut que ressembler aux steppes russes par sa végétation spontanée en dépit du mur des Carpates qui sépare le bassin du Danube de ceux du Dniestr et du Dniepr. Les botanistes constatent en effet que nombre de plantes d'origine orientale remplacent dans les plaines hongroises des espèces de l'Occident, et l'on croit avoir remarqué que depuis un siècle la physionomie générale de la flore magyare s'est rapprochée sensible-

[1]

	Température moyenne.	Pluies.
Arva	6° C.	0m,88
Selmeczbánya (Schemnitz) . . .	7°,4	0m,74
Presbourg	10°	0m,54
Buda (Buda)	10°,9	0m,46
Pancsova	11°,8	0m,66
Szeged	11°,3	0m,49
Nagy-Szeben (Hermannstadt) . .	8°,6	0m,66
Brassó (Kronstadt).	7°,5	0m,77

ment du type asiatique : la cause en serait au climat, devenu plus extrême. La guerre est aussi pour quelque chose dans cette invasion de plantes étrangères. Ainsi, depuis 1849, presque tous les champs de Transylvanie laissés en friche sont couverts de chardons épineux (*csimpaj* ou *xanthium spinosum*) qui donnent à la campagne une teinte grisâtre désagréable à voir. Ces chardons envahisseurs sont désignés par les paysans magyars et roumains, sous le nom « d'épines moscovites » (*muszka tövis*, *spinu muscalesc*) ou « d'épines serbes ». Si l'on en croit le bruit populaire, les chevaux des Cosaques en ont apporté les graines, attachées à leurs poils, laissant dans le pays ce souvenir de la fatale année de conquête et de massacre : il est certain que ce chardon n'existait pas en Transylvanie avant 1850[1].

Comme ces plantes d'origine étrangère, le peuple qui habite la plus grande partie de l'ancien lac danubien est venu des steppes de l'Orient. Pris dans leur ensemble et sans tenir compte de la diversité des tribus et de leur origine, les Magyars, ce peuple errant dont le nom signifierait pourtant « indigène », Fils de la terre[2], semblent être les frères des Finnois et des Ostiaks, des Vogules, des Mordvines, et quoique de nos jours devenus parfaitement européens par la civilisation, ils sont encore « Touraniens », sinon par le type, — qui est fort beau, mais que de nombreux mélanges rendent bien difficile à discerner, si ce n'est dans les campagnes, — du moins par leurs légendes, leurs traditions, quelques restes des anciennes mœurs et surtout par leur langue, d'origine finnoise. Tandis que dans toutes les autres parties de l'Europe les envahisseurs ouralo-altaïques n'ont fait que passer ou se sont bientôt perdus au milieu des populations environnantes, ils se sont solidement établis dans la plaine des Carpates. Dans cette mer d'herbes, sans limites visibles, les Hongrois ont retrouvé leurs steppes de l'Orient ; ils ont pu y rester eux-mêmes, y garder longtemps leurs mœurs de nomades.

Toutefois ce n'est point uniquement la plaine qu'habitent les Magyars ; ils occupent aussi mainte région montueuse de l'amphithéâtre des Carpates. Ethnologiquement, le pays des Hongrois est assez nettement limité, au sud-est par le cours de la Drave et de la Mur, à l'ouest par les derniers contre-forts des massifs alpins, au nord par tous les groupes avancés des Carpates, à l'est par les montagnes de Bihar, enfin au sud par la zone basse parsemée de marécages que traversent dans leur cours inférieur la Maros et la Tisza. Six millions de Magyars habitent en masses compactes cette

[1] Rodiczky ; — Attila de Gérando, *Notes manuscrites*.
[2] Édouard Sayous, *Histoire générale des Hongrois*, t. I, p. 3.

région centrale de la Hongrie ; mais en dehors de ce continent sont éparses beaucoup d'îles de population magyare, les unes encore dans la plaine, les autres déjà dans la montagne. Plusieurs de ces îles se trouvent à l'ouest parmi les Allemands, au nord parmi les Slovaques et les Ruthènes, au sud parmi les Serbes. On les rencontre surtout à l'est, dans les hautes vallées de la Transylvanie. Les régions minières y sont en grande partie peuplées de Magyars, et l'angle extrême du territoire, au grand coude des Carpates orientales et des Alpes transylvaines, est presque exclusivement habité par des hommes de même race. Les Székely (en allemand Szeklers) se disent les descendants directs de l'armée d'Attila, mais sans autre preuve à l'appui que des récits fabuleux du moyen âge. Au contraire, il semble ressortir clairement des témoignages de l'histoire que, sous la domination des Gépides et de leurs successeurs les Avares, aucun peuple hunnique n'occupa les plateaux de la Transylvanie. Les Székely ou « Sicules », — ainsi qu'on a pris la mauvaise habitude de les nommer, comme s'ils pouvaient être parents des Sicules méditerranéens, — ne sont autre chose que des Magyars, les frères des habitants de l'Alföld ; leur langue est la même et ne contient point de mots qui démontrent une ancienne séparation d'avec les autres Hongrois. D'après une interprétation douteuse, leur nom signifierait « Gens de la frontière », et d'autres Székely, dont le souvenir s'est perdu dans le pays, étaient postés sur les confins occidentaux de la Hongrie[1]. Les Székely de Transylvanie servent d'avant-garde à la nationalité hongroise du côté de l'Orient. De leur citadelle de montagnes, ils séparent les groupes des Roumains et ceux des colons allemands, et fournissent ainsi un point d'appui politique à leurs compatriotes de la plaine. Ayant mieux conservé les anciens usages, précisément à cause de la difficulté des communications, ils se considèrent, sans raison, comme les plus nobles de tous.

Quoique unis de nos jours en un corps de nation qui se distingue entre tous les peuples par sa grande cohésion patriotique, tous ceux qui se disent et se croient Magyars en Hongrie et en Transylvanie descendent de peuplades fort diverses et longtemps ennemies les unes des autres. Les tribus des Jazyges, les Quades, les Gètes, les Daces et autres habitants du grand amphithéâtre des Carpates, n'ont point été exterminés par les conquérants du pays et leur descendance se retrouve certainement dans les populations actuelles. Lors de la décomposition de l'empire romain, la plaine immense et les plateaux environnants devinrent un grand champ de bataille. Goths, Gépides, Vandales et Alains s'y établirent en conquérants, puis vinrent les

[1] Paul Hunfalvy, *Ethnographie von Ungarn*, trad. allem. de Schwicker, p. 200 et suiv.

redoutables Huns, devant lesquels se prosternèrent en sujets tous les anciens maîtres du pays, slaves ou germains. Le campement principal d'Attila était au centre de la grande plaine, entre le cours de la Tisza et celui du Danube. Parmi leurs nombreux ancêtres, les Hongrois de nos jours aiment surtout à citer ces Huns qui firent trembler le monde romain; mais ces conquérants passèrent comme une rapide inondation sans laisser de traces profondes. Les Avares, qui dominèrent pendant deux siècles et demi les peuples de la Dacie et de la Pannonie, ont eu sans doute une influence plus durable, quoique leur force et toute leur cohésion politique aient été détruites par Charlemagne. Du reste, telle était la terreur dont les hommes avaient été frappés par le passage des Huns, que la Hongrie garda son nom de « Hunnie » sous le régime des Avares, et les Magyars eux-mêmes, quand ils paraissent pour la première fois dans l'histoire au milieu du neuvième siècle, sont appelés à la fois « Hongrois » et « Huns ». Les Byzantins leur donnent le nom de Turcs[1].

Ni Huns ni Turcs, les Magyars se seraient séparés de la souche finnoise à l'époque où ils vivaient encore de la chasse et de la pêche et où ils ne connaissaient que le chien et le cheval comme animaux domestiques : c'est là ce qu'indiquent les radicaux de leur dialecte et des langues finnoises. Plus tard, ils semblent s'être associés à des populations turques, leurs supérieures en civilisation, et, grâce à elles, ils apprirent à connaître l'élève du bétail, l'agriculture, l'économie domestique; mais c'est en Hongrie même que se compléta le trésor de leur langue, lorsque les fils d'Arpád, repoussés vers l'Occident par les Pétchénègues, — les Peincenez de la chanson de Roland, — se furent établis aux bords du Danube, et qu'ils se trouvèrent en contact avec les Slovènes de la Pannonie; ceux-ci devinrent peu à peu des Magyars par les mœurs et la langue, mais, en s'unissant au peuple conquérant, ils lui donnèrent tous les mots relatifs au milieu géographique et social où il venait d'entrer. Des centaines de noms relatifs à la religion, à l'État, à l'agriculture, aux métiers de toute espèce,. aux vêtements, à la nourriture, à la navigation fluviale, disent combien grande a été l'influence de ces populations slaves sur la civilisation magyare[2].

On peut s'étonner de la force de résistance dont ont fait preuve les Hongrois, entrés dans la contrée sous la conduite d'Arpád, au nombre d'environ deux cent mille guerriers, peut-être un million d'individus. Changeant de sol et de climat, ils ont pu, en dépit des races hostiles des alentours, constituer une nationalité ayant sa langue, une riche littérature, une histoire politique

[1] Miklosič, Paul Hunfalvy, *Ethnographie von Ungarn*, trad. Schwicker, p. 174 et suiv.
[2] Même ouvrage, p. 145 et suiv.

indépendante, pleine de faits glorieux. Ils ont su se maintenir pendant dix siècles, non-seulement contre les peuples de souche différente, comme les Slaves et les Allemands, mais aussi contre les nations voisines auxquelles les rattachaient des liens de parenté. S'ils ont dû subir le joug des Turcs durant cent cinquante années, si même ils ont été, en maintes circonstances, leurs alliés contre l'Autriche, ils ne se sont point laissé entamer par eux et sont restés Magyars, et cependant ce sont eux qui avaient surtout à supporter le poids des guerres, car ils habitaient la plaine rase, sans lieu de refuge possible, et n'avaient pas de murs pour se protéger contre les citoyens des villes allemandes. En revanche, ils se sont graduellement assimilé des populations originairement distinctes. Les mahométans ou, — d'après leur nom vulgaire, — les Ismaélites bulgares et chazares qui trafiquaient parmi les habitants du pays se sont peu à peu fondus dans la masse du peuple hongrois. Les Pétchénègues, jadis vainqueurs des Magyars, furent à leur tour vaincus par les Koumanes et, vers le milieu du onzième siècle, ils demandèrent un asile à leurs voisins de la plaine hongroise; maint village du nom de Besenyö rappelle encore leur séjour en groupes distincts au milieu des Magyars, leurs hôtes et leurs parents de race. Deux siècles plus tard, les Koumanes, pressés par les Mongols, se présentent également en suppliants, et des terres leur sont assignées dans les districts montagneux du nord-ouest et dans la plaine centrale de l'Alföld, où tout un vaste district s'appelle encore Koumanie (Kis-Kunság et Nagy-Kunság, la Petite et la Grande) : en 1239, quarante mille d'entre eux arrivent à la fois. Très-distincts des Hongrois par le langage, puisqu'ils appartenaient à la souche turque[1], défendus en outre par les priviléges d'autonomie qui leur avaient été concédés, et devenus propriétaires de territoires considérables, ils sont néanmoins devenus Magyars, ainsi que les autres immigrants de même race, les Paloczes (Palóczok, en russe Polovzi) et les Jazyges (Jászok), et ne se distinguent plus que par le nom de leurs voisins de la plaine. Les Koumanes restés dans les steppes russes furent réduits en esclavage par les Mongols et vendus dans toutes les contrées voisines. Les Mamelouks qui, de misérables captifs, finirent par devenir les maîtres de l'Égypte, étaient pour la plupart des Koumanes, frères de ceux de la Hongrie[2].

Les Allemands eux-mêmes, malgré leur prétendue supériorité aryenne, ont dû par centaines de milliers subir la « magyarisation ». Dans une foule de villages, peuplés jadis de colons venus de la Germanie, les noms de fa-

[1] D'Avezac, *Mémoires de la Société de Géographie*, Paris, 1839, tome IV; — Sayous, *Histoire générale des Hongrois*, tome I; — Paul Hunfálvy, *Ethnographie von Ungarn*, etc.

[2] Castrén, *Ethnologische Vorlesungen über die altaischen Völker*.

mille sont les seuls indices qui trahissent l'origine de la population; encore ces noms ont-ils été fréquemment traduits en magyar et l'on croirait se trouver en présence de Hongrois, purs de tout mélange avec le « Német », si les documents historiques ne témoignaient du contraire.

On sait quelle terreur les Hongrois, que l'imagination populaire confondait avec les Huns d'autrefois, inspirèrent aux populations agricoles de l'Europe occidentale. Passant comme un tourbillon sur leurs petits chevaux nerveux, ils ne s'arrêtaient que pour massacrer et brûler, puis disparaissaient aussitôt : on ne savait s'ils étaient des hommes comme les autres. D'après le vieil historien Jornandès, les Huns descendaient des femmes que Filimer, roi des Goths, chassa de son armée parce qu'elles entretenaient un commerce avec les démons. Les peuples de l'Europe occidentale qui, pendant une partie du moyen âge, eurent à subir les incursions des Magyars, propagèrent des légendes analogues pour justifier leur terreur. Pour eux, ces Hongrois, ces « Ogres », étaient en effet des êtres surnaturels, d'origine diabolique. Une longue dent, semblable à la défense d'un sanglier, sortait du côté gauche de leur bouche; leur visage, disait-on, était couvert de cicatrices et de difformités provenant des morsures et des entailles qu'avaient faites leurs mères pour les habituer à la douleur et les rendre terribles à voir; ils aimaient à se nourrir de chair crue, à boire le sang qui jaillit en écumant des blessures; leur nom, répété par les nourrices dans les heures de veillée, épouvante encore les petits enfants. Il est en effet vrai que, pendant le premier siècle de leur séjour en Europe, les Hongrois, fiers de leur bravoure et de la terreur qu'on avait d'eux, aimaient à parcourir l'Europe en excursions de pillage. Franchissant la rivière d'Enns, qui fut longtemps leur frontière, ils ravageaient l'Allemagne, passaient même les Alpes et le Rhin pour descendre en Italie et pénétrer en France ; en 937, on les vit jusque dans les Ardennes, et c'est par la Bourgogne et les plaines lombardes qu'ils rentrèrent dans leur patrie. La vie du Magyar devait être une bataille incessante pour la domination ; mais après leur défaite d'Augsbourg, en 955, l'esprit de conquête disparut et les Magyars se bornèrent à défendre leur terre. Dès le neuvième siècle, les sept tribus des Magyars, alliées en nation, avaient fait jurer à leurs chefs, sous peine d'exclusion, de respecter leurs droits et de les revendiquer contre tous : c'est là ce que devait encore exprimer symboliquement naguère le souverain de la Hongrie, lorsque, du haut de la butte du couronnement, sur la place de Pest, il brandissait son épée vers les quatre points cardinaux : il défiait l'univers, comme le firent autrefois Attila, Djengiz-khan et Timour.

Toutefois, si les Magyars ont maintenu cette ancienne cérémonie guer-



TYPES ET COSTUMES DE LA HONGRIE

Dessin de Lix, d'après des photographies de M. Koller

rière, il leur a fallu depuis longtemps s'accommoder de leur mieux au milieu européen et se rattacher aux nations voisines par les mille liens d'une civilisation commune. De son passé, le Hongrois a gardé la libre allure, le geste digne, le regard droit et fier. Il a une très-haute idée de la race et se sait noble, puisque la noblesse était autrefois le privilége des hommes libres; aussi emploie-t-il volontiers des formules de politesse révérencieuse, qui d'ailleurs ont perdu leur sens primitif : il parle à son camarade en lui donnant le titre de « Ta Grâce ! » Le mot *becsület* (honneur) revient constamment dans son langage : tout ce qu'il fait doit être digne d'un galant homme. Très-brave, il aime à redire les hauts faits de sa nation, à réciter les grands exploits de guerre; mais souvent il est naïf aussi ou plutôt insouciant, et l'Allemand, le Juif, réussissent facilement à le tromper en le prenant par les hauts sentiments, car de tous les peuples d'Europe il est celui qui a le plus la passion du grand. « La Hongrie n'a pas été, elle sera », disait Széchenyi. Mais si le Magyar est fier, amoureux des grandes choses, et par conséquent naïf et sincère, il n'en est pas moins habile, il se distingue par une singulière âpreté juridique et défend le droit écrit avec une ténacité d'Anglais. « Le Hongrois peut vivre à la pointe d'un roc », dit un proverbe. Très-passionné pour sa patrie, il chérit son Danube, sa Tisza, sa plaine uniforme et sans bornes. « Hors de la Hongrie, la vie n'est point la vie », dit un de ses anciens proverbes. « N'avons-nous pas tout ce qu'il faut à l'homme? Le Banat nous donne le blé, la Tisza le vin et la viande, la montagne le sel et l'or. Notre terre nous suffit ! »

Comme chez la plupart des peuples jeunes, les hommes tiennent à tout ce qui est beau et mettent à leur toilette, qui d'ailleurs n'a rien d'efféminé, peut-être encore plus de soin que les femmes. Le vrai Magyar, le berger de la puszta, est fier de l'élégance de son costume de fête. Son chapeau est orné de rubans et de fleurs multicolores; un mouchoir de soie formant ceinture serre sa jaquette rouge ou bleue, à boutons de métal; son surtout en drap blanc est brodé de fleurs, au milieu desquelles se dresse l'orgueilleuse tulipe, emblème national; sa chemise est élégamment festonnée; des caleçons de toile, aux longues franges, flottent au-dessus de ses bottes aux éperons résonnants. Il faut le voir danser, alors que l'entraînante *csárdás* fait tourbillonner les couples. Le danseur hongrois est un artiste; ses mouvements ne sont pas réglés d'avance; il sait en improviser qui répondent à l'élan de ses sentiments et de sa joie, mais dans sa fougue il garde toujours une grâce virile. En poursuivant sa danseuse qui fuit, se dérobe, puis se rapproche, il aime à faire retentir ses éperons, il frappe ses bottes en cadence en s'exaltant par des cris de joie, fait voltiger ses franges, tourne

et bondit sans fatigue apparente, dans l'extase du mouvement et du bruit.

La Hongrie est le pays d'Europe où l'usage du latin juridique s'est le plus longtemps conservé : en 1845 on le parlait encore. La confusion des nations et des idiomes et la haine de la cour autrichienne contre la langue nationale avaient contribué à répandre l'usage d'un affreux mélange de phrases latines et de termes hongrois, que l'on employa surtout pendant le cours du dix-huitième siècle. Tout récemment il n'était pas rare de s'entendre saluer en latin, et nombre de locutions, peu cicéroniennes, sont encore vulgairement employées dans le langage. Le mot *deák*, qui signifie lettré, littéraire, était devenu synonyme de latin, et tous les hommes instruits, d'origine magyare ou allemande, serbe ou roumaine, aimaient à converser en se servant du pompeux idiome légué par le peuple-roi : ils se donnaient ainsi une sorte de nationalité commune, qui disparut avec le langage et que plusieurs écrivains ont regrettée. A l'époque de la Réformation, la littérature hongroise était presque exclusivement religieuse ; seulement, par les mots nombreux conservés de l'idiome primitif, on sait qu'il différait très-peu du magyar parlé de nos jours[1]. Bientôt la propagande protestante fit naître toute une littérature religieuse en langue populaire ; puis vinrent les historiens et les poëtes épiques, lyriques et même dramatiques. Le zèle des écrivains actuels pour la culture de leur bel idiome fournit aux Magyars un puissant moyen d'influence, dont ils n'ont pas manqué de se servir à l'avantage de leur race. Devenu langue principale de l'administration, le hongrois contribue pour une part considérable à la « magyarisation » des habitants de race diverse qui peuplent la contrée ; mais l'hostilité politique des autres nationalités se manifeste souvent par un attachement d'autant plus fort à leur propre idiome. Les conflits sanglants de 1848 et de 1849 se continuent dans les écoles par la lutte des langages.

Heureusement la religion ne peut devenir en Hongrie, comme la langue, un moyen de domination. Quoique le calvinisme soit parfois désigné en Transylvanie sous le nom de « religion magyare », ce terme a surtout une valeur ethnologique, car dans ce pays les Allemands sont luthériens et les Roumains se conforment au rite grec. Dans la Hongrie proprement dite, les catholiques sont en forte majorité. Lors de la Réforme, la population s'était convertie en masse à la religion nouvelle ; mais la « contre-réformation », accompagnée du juge et du bourreau, ramena le plus grand nombre des Magyars aux pratiques de l'ancienne foi. « Plutôt un désert qu'un pays peuplé d'hérétiques ! » disait Ferdinand II[2]. Un document de

[1] Horváth, *Notes manuscrites*.
[2] Louis Asseline, *Histoire de l'Autriche*.

chancellerie, rédigé au commencement du dix-septième siècle, donne pour mission à l'Autriche de « rendre la Hongrie catholique, allemande et misérable ». Le but fut atteint en partie, et chose étrange à dire, si les calvinistes et les luthériens de la contrée n'avaient été soutenus dans leur résistance par les musulmans de Turquie, ils auraient été jusqu'au dernier contraints à l'abjuration, ainsi que le furent les protestants tyroliens, styriens et tchèques[1]. Du reste, les souvenirs des haines religieuses ont presque entièrement disparu en Hongrie : il est peu de contrées en Europe où les diverses confessions aient plus de tolérance à l'égard les unes des autres. Au point de vue de l'histoire contemporaine et des destinées futures de la Hongrie, les différences de langue et de nationalité ont une bien autre importance que les différences religieuses. La grande question politique à résoudre est celle de l'équilibre des races.

Après les Magyars, la race germanique est incontestablement la race la plus importante de la Hongrie, non par le nombre, quoiqu'elle comprenne 1,800,000 hommes, mais par l'industrie, le commerce, la civilisation : « Les Magyars ont fondé l'État, mais ce sont les Allemands qui ont fondé les villes[2]. » La société bourgeoise, entre le peuple et les nobles, a été presque entièrement leur œuvre ; lorsque les Juifs, bien moindres en proportion, n'étaient pas devenus les principaux intermédiaires du commerce, ce sont les Allemands qui étaient les agents du trafic. Jadis leurs villes étaient en relations constantes d'échanges avec les cités hanséatiques; du reste, ils étaient parfaitement accueillis ou même conviés par les rois de Hongrie, et dans un grand nombre de chartes on leur donne poliment le nom d'Hôtes. La plupart des villes qu'ils occupaient étaient librement administrées par eux ; ils dépendaient directement du roi et n'avaient à subir de péages; ils pouvaient même s'unir en ligues et constituer un État dans l'État : c'est ainsi que les vingt-quatre paroisses allemandes de la Scépusie ou comitat de Szepes, au pied du Tátra, formèrent au treizième siècle une grande fraternité politique. Les villes allemandes de la Transylvanie étaient groupées en nation, ayant des droits égaux à ceux des Magyars et des Székely. Pest même, après avoir été un village slave, ainsi que le nom l'indique[3], devint une ville exclusivement allemande; un Allemand seul pouvait y être élu comme juge, et sur douze conseillers, deux seulement étaient Magyars. Au milieu du quinzième siècle, lorsque les

[1] Arthur Patterson, *The Magyars, their country and institutions*, t. II, p. 97.
[2] Paul Hunfalvy, *Ethnographie von Ungarn*.
[3] Pest ou Petj a le même sens que l'allemand *Ofen* et signifiait probablement « Four à chaux » : seulement ce nom d'Ofen s'applique maintenant à Bude ou à la « Nouvelle-Pest ». (Paul Hunfalvy, *Ethnographie von Ungarn*, p. 281, 282).

Hongrois, devenus plus nombreux, nommèrent un juge de leur race, à Bude, les Allemands, outrés de cette audace, jetèrent le malheureux dans le Danube. Encore en 1866, les Magyars se plaignaient de ce que dans le corps municipal personne ne comprît leur langue, et il fallut leur nommer un interprète d'office[1].

Les populations germaniques de la Hongrie étaient jadis connues sous divers noms, suivant leur pays d'origine. Les Hienzen des comitats les plus rapprochés de Vienne, à l'ouest et au sud du lac de Neusiedl, sont des colons venus de l'Autriche voisine; les Heidebauern, qui peuplent le territoire compris entre le lac de Neusiedl et le Danube, sont d'origine alamannique et l'on cherche leur patrie aux bords du lac de Constance. Les mineurs allemands des comitats du nord-ouest sont en majorité Saxons, tandis que les territoires du sud, longtemps occupés par les Turcs, ont été colonisés par des paysans et des artisans souabes : ils arrivèrent en foule surtout avant les guerres de la Révolution française, et l'immigration continuait encore en 1829.

Par un singulier contraste, une masse assez compacte d'environ 200,000 Allemands se trouve dans le voisinage immédiat des Székely, sur le pourtour méridional du plateau transylvain. Ils habitent la haute plaine de l'Olt ou Aluta, dite Barczaság (Burzenland), autour de Brassó (Kronstadt), et la région montueuse qui s'étend au nord de Fogaras et de Nagy-Szeben (Hermannstadt) jusqu'à Medgyes (Mediasch) et Segesvár (Schässburg). On leur donne le nom de « Saxons », quoique le plus petit nombre de leurs ancêtres appartînt réellement à ce rameau de la souche allemande. La plupart des colons que les rois de Hongrie appelèrent dans les campagnes transylvaines pour y remplir les vides causés par la conquête, étaient originaires des Flandres et des basses plaines rhénanes. Aux douzième et treizième siècles, les terribles irruptions de la mer du Nord et les inondations des fleuves entraînaient les habitants de cette partie du littoral dans un mouvement général de retraite, que les souverains de la Hongrie surent utiliser pour faire mettre en culture les solitudes de leurs domaines. On pensait autrefois que le nom allemand de la Transylvanie, Siebenbürgen (Sept-Bourgs ou Sept-Montagnes), avait été donné à la contrée par les colons rhénans en souvenir du massif volcanique, appelé Siebengebirge, qui domine le Rhin à son entrée dans la grande plaine; mais il est beaucoup plus probable que ce nom de Siebenbürgen est celui du château de Sibin (Siebenburg), au pied duquel s'est bâtie la ville de Nagy-Szeben[2]. Les

[1] Josef Körösi, *Statistisches Jahrbuch der Stadt Pest*, 1875.
[2] Paul Hunfalvy, *Ethnographie von Ungarn*.

RACES DE L'A



Gravé par Erhard

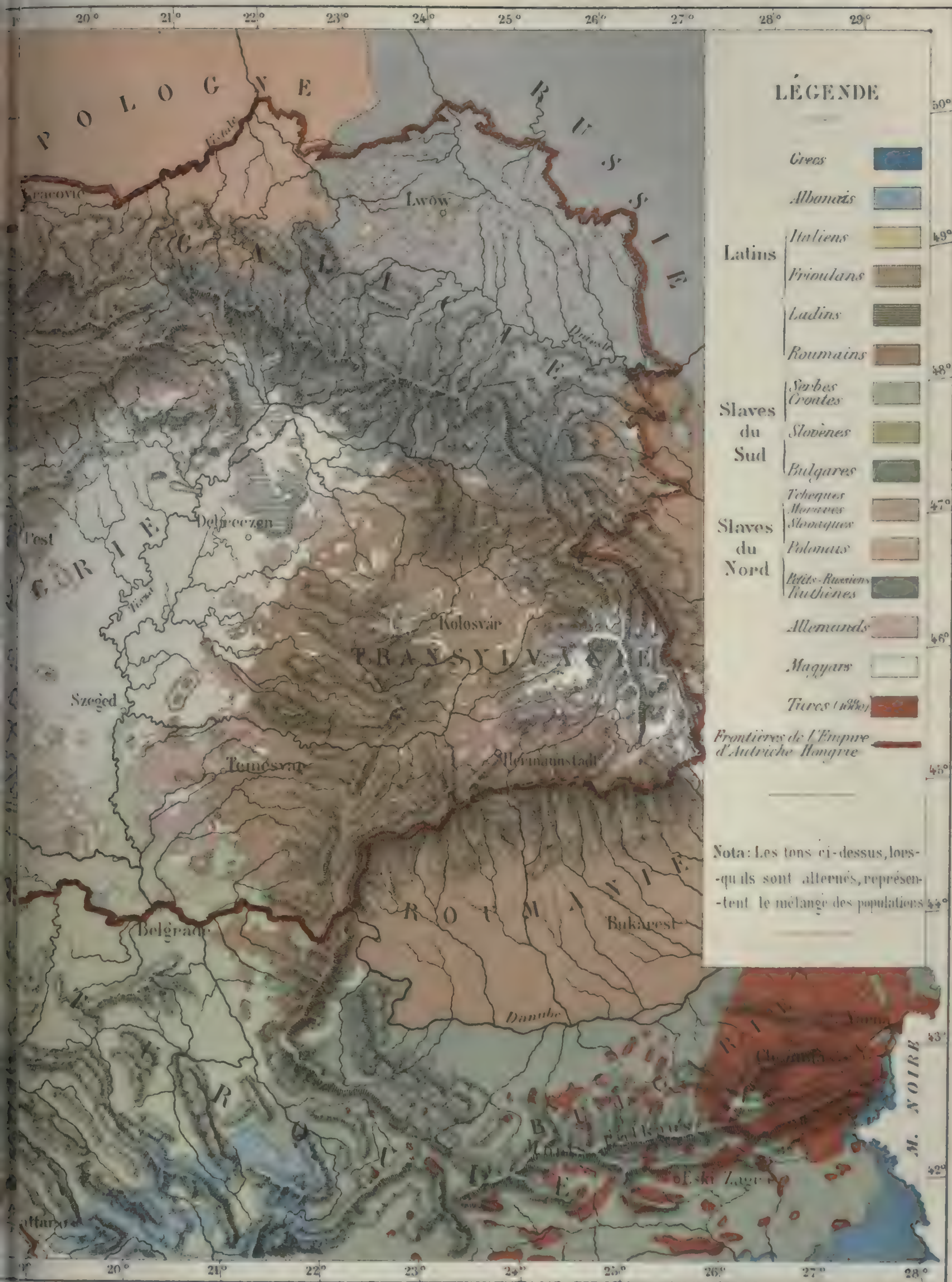
Dressé par A. Slom, d'après Czoernig et Keleti Karoly pour l'... partie n'a qu'une valeur approximative), d'après Egli pour ...

Echelle

0 50 100

SIRO - HONGRIE

Hachette et Cie Paris



...ie - Hongrie ; d'après Lejean, Kanitz pour la Turquie (cette ...sse et d'après la carte de Mr Ilin pour la Russie.

1: 550 000

Paris. Imp Fraillery.

anciens forts qui s'élèvent çà et là dans la contrée étaient l'œuvre des bourgeois eux-mêmes : ceux-ci n'eurent point à subir le régime féodal[1].

Quoique l'isolement des « Saxons » ait été complet pendant cinq ou six siècles, ces colons ont mieux conservé leur langue et leurs mœurs que beaucoup d'autres groupes de compatriotes plus rapprochés de la mère-patrie et moins cernés par des populations distinctes. Ce phénomène doit être attribué sans doute à la grande supériorité de connaissances que les immigrants flamands, rhénans et saxons avaient sur leurs voisins de Transylvanie, Roumains et Székely, et qu'ils ont conservée jusqu'à nos jours par leurs écoles. Aussi devinrent-ils sans peine la population bourgeoise de la contrée et la différence de caste vint s'ajouter aux différences de langue et d'origine pour les maintenir en communautés distinctes. Ils sont restés fermement groupés en une petite Allemagne à cette extrémité reculée de l'empire, et la bureaucratie autrichienne a pu se recruter parmi eux d'employés dociles. On dit que depuis Sadowa les Allemands transylvains ont agrandi leurs ambitions patriotiques et que Berlin, plus encore que Vienne, est la ville dans laquelle ils voient leur métropole. Quoi qu'il en soit, leur influence politique ne peut plus être aussi considérable qu'elle le fut jadis. Autour d'eux, Magyars et Roumains ont gagné en civilisation, en richesse et en nombre, tandis que les Saxons, chez lesquels les mariages consanguins sont relativement très-nombreux, augmentent faiblement, ou même diminuent : la mortalité serait plus forte chez eux que chez leurs voisins[2]. On dit que, pour éviter le morcellement de leur domaine, les familles allemandes de la Transylvanie cherchent prudemment à limiter à deux ou trois le nombre de leurs enfants, tandis qu'à côté d'eux la prolifique race des Roumains peuple les villages et, de décade en décade, empiète sur le domaine de ses anciens maîtres germaniques. Les bords de l'Aluta, de même que plusieurs districts du Barczaság, pays qui furent entièrement germaniques, passent insensiblement entre les mains des Valaques. Au centre du pays, ce sont les Magyars qui l'emportent peu à peu. La capitale, Kolozsvár, était jadis une ville allemande, sous le nom de Klausenburg.

C'est un fait très-curieux à étudier, au point de vue de la psychologie des races, que le changement graduel des nationalités. Ainsi, dans la Hongrie du Nord, les Allemands, quoique voisins du gros de la population germa-

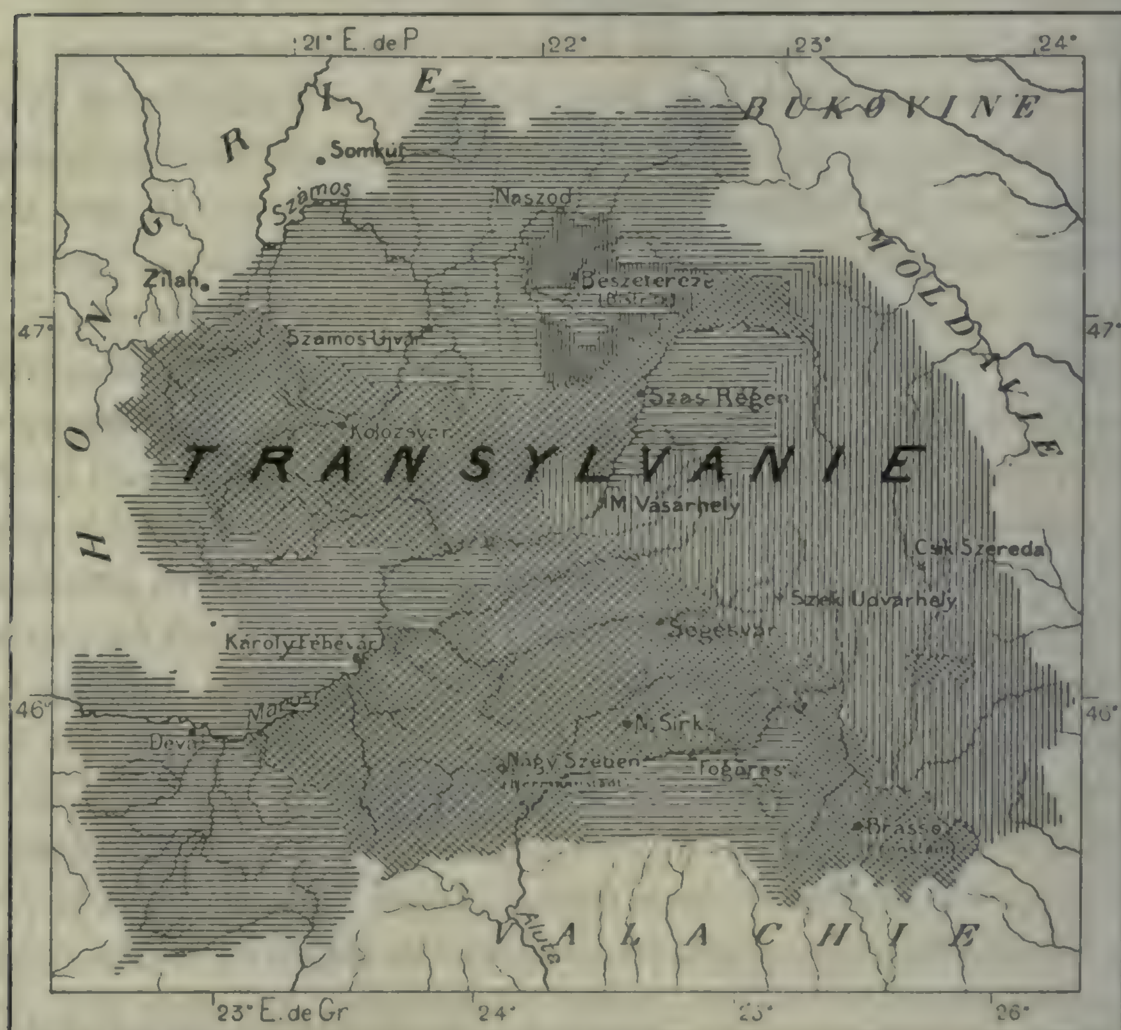
[1] Boner, *Transylvania*, p. 248.

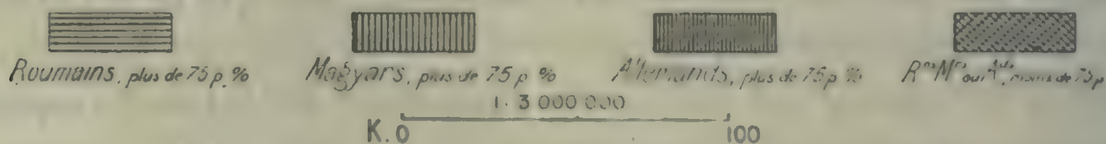
[2] Mortalité moyenne (?) en Transylvanie, d'après Boner, *Transylvania*, p. 288 :

Saxons	1	sur	33.5	habitants
Magyars	1	»	36.3	»
Roumains	1	»	39	»

nique, se sont magyarisés en grand nombre, soit par mollesse naturelle, soit aussi pour échapper au mépris des Hongrois, durement exprimé par le proverbe : *Eb a német kutya nélkül!* « Où il y a un Allemand, il y a un chien ! » Les chroniques mentionnent une foule de colonies allemandes dont la nationalité s'est complétement perdue ; les familles en sont devenues tout

N° 101. — POPULATIONS DE LA TRANSYLVANIE.





à fait magyares, même par le nom, qu'elles ont traduit ou changé. Dans les comitats des Carpates, au milieu des Slovaques et des Ruthènes, beaucoup d'Allemands se sont également assimilés au milieu qui les entoure : là ils sont devenus Slaves. Le phénomène contraire s'observe dans le Banat et les autres parties de la Hongrie méridionale où les Allemands, venus pour la plupart du bassin rhénan il y a une centaine d'années, se trouvent en contact avec les Roumains et les Serbes. Là où les Roumains ne sont pas en groupes de familles et où ils dépendent des Allemands comme domestiques

et valets de ferme, ils se germanisent facilement; les Serbes, plus âpres de caractère, veulent résister à l'influence du maître : ils cèdent pourtant, et l'on ne cite pas un seul district qu'ils aient conquis récemment à leur langue, tandis que plusieurs villages sont devenus germains[1].

Bien plus nombreux que les Allemands, mais beaucoup moins que les Magyars, les Slaves de Hongrie appartiennent à divers groupes nationaux n'habitant pas des contrées contiguës. Les Slovaques, les représentants les plus nombreux de la race slave sur le territoire hongrois, peuplent en masses compactes la région nord-occidentale du territoire entre le Danube et le Tátra; ils possèdent aussi quelques petites enclaves dans la plaine hongroise, et même au sud du grand fleuve, dans les montagnes de Pilis, se trouvent des hameaux de Slovaques; mais dans le sud de la Hongrie et sur le plateau transylvain cette nation n'est représentée que par des individus isolés. Les Slovaques se rattachent aux Tchèques et aux Moraves qui occupent le versant opposé des Petites Carpates et des Beskides, et constituent avec eux une même province ethnologique. Leur dialecte est assez rapproché de la langue tchèque pour qu'il soit possible de se faire comprendre d'eux sans difficulté en leur parlant le pur idiome de Prague. D'ailleurs le tchèque était jadis universellement employé comme la langue de l'église et de l'école; aussi lui donnait-on le nom de « langue biblique ». Récemment encore, presque tous les écrivains d'origine slovaque se servaient de l'idiome de Bohême pour leurs écrits : c'est en 1850 seulement que le slovaque, fixé par la grammaire de Martin Hattala, s'est complétement émancipé du tchèque comme langage littéraire. Il se distingue surtout par un grand nombre de diphthongues et par le trésor de vieux mots qu'il a conservé[2]. On a souvent répété que les Slovaques avaient été les éducateurs des Magyars, au moyen âge, en leur enseignant l'agriculture et les arts de la paix; mais ce rôle fut rempli par les Slovènes de la rive méridionale du Danube, qui depuis longtemps ont oublié leur idiome et se sont mêlés avec des Magyars.

Les Slovaques sont aussi bien doués physiquement que leurs frères de la vallée de l'Elbe; en général, grands, robustes, bien faits, ils ont la tête moins forte que celle des Tchèques; leur front est large et découvert, bien encadré d'une chevelure abondante, presque toujours d'un jaune de paille. Ils ont encore presque partout gardé leur costume national : la chemise de toile grossière, la jaquette et les pantalons de gros drap blanc ou brun, le large chapeau et les sandales à lacets, tels sont les habits de fête des jeunes

[1] Paul Hunfálvy, *Ethnographie von Ungarn.*

[2] Sasineck, *Die Slovaken.*

gens; les jeunes filles portent sur leur robe bleue une jaquette pareille à celle des hommes. Le nom de « sexe blanc » (*biele pohlavie*) que l'on donne aux femmes en Slovaquie[1], répond à celui de *féher nép* ou « peuple blanc », usité en Hongrie.

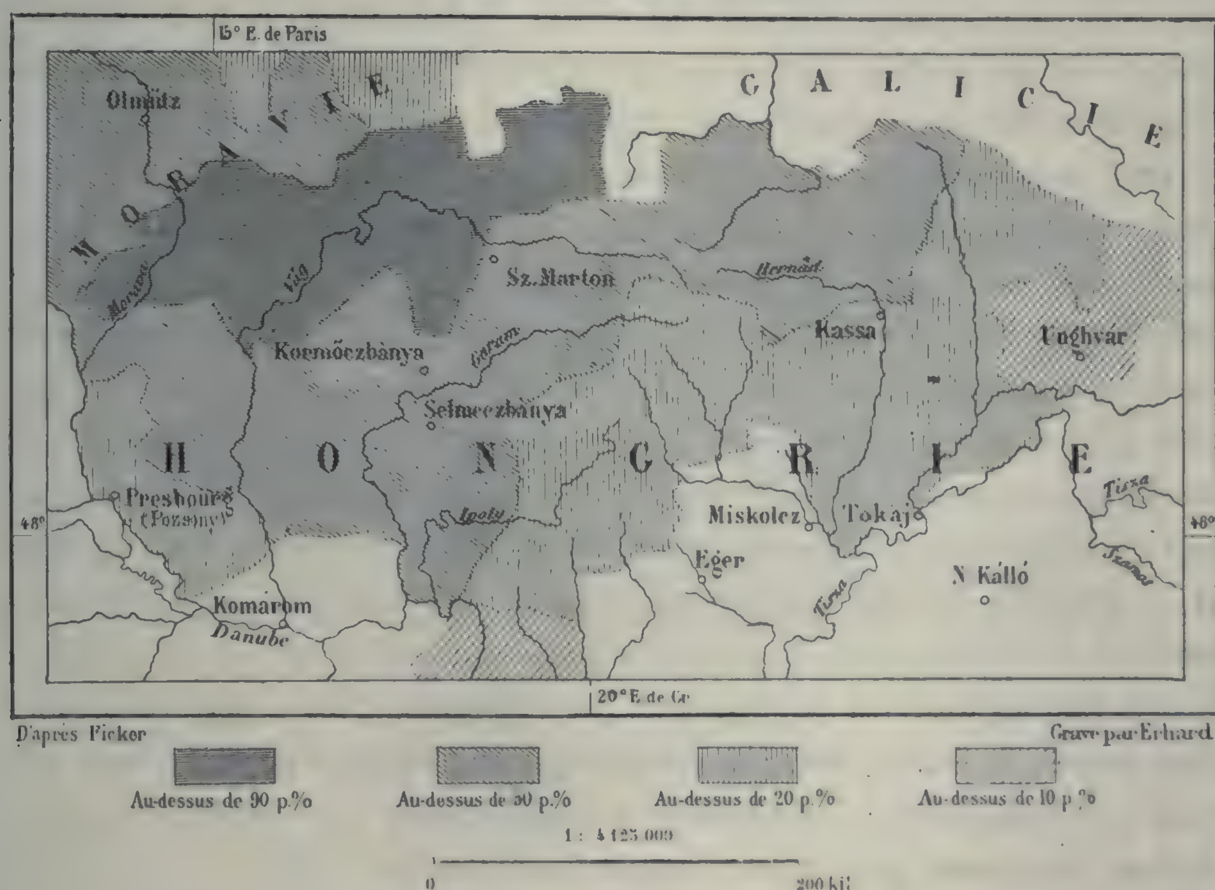
Les cultivateurs slaves de cette partie de la Hongrie sont ceux qui ont le plus à souffrir de la misère. La nature a été parcimonieuse à leur égard, et le sol qu'ils travaillent ne produit pas assez pour les nourrir. Chaque année, des milliers d'entre eux sont obligés d'aller chercher leur gagne-pain en pays étranger, comme terrassiers, manœuvres ou marchands. De même que les Tiroliens, les Auvergnats et tant d'autres montagnards de l'Europe, presque tous les Slovaques émigrants ont une spécialité propre à leur village : suivant les traditions de leur vallée, ils sont marchands d'huiles essentielles, d'étoffes, de fromages, de moules, de seaux, de peignes, d'objets en bois de toute espèce. On remarque surtout parmi eux les fabricants de petits ouvrages en fil de fer. Ces industriels errants, pour la plupart originaires du comitat de Trencsén, voyagent par groupes dans toutes les contrées de l'Allemagne et jusqu'en France; ils aiment à se dire Magyars à l'étranger, si ce n'est en Bohême, où ils sont très-bien accueillis en qualité de compatriotes slaves. Leur probité est à toute épreuve; ils savent aussi pratiquer jusqu'aux limites du possible l'art de vivre de peu : c'est par des merveilles d'économie et de renoncement qu'il parviennent à ramasser les quelques pièces d'or avec lesquelles ils retournent triomphants dans leur patrie.

Jusqu'à maintenant, les Slovaques n'ont eu qu'une faible part au gouvernement de la contrée; mais parmi les nations de la Hongrie ils forment un groupe de plus en plus compacte. Au dix-septième siècle, ils étaient peu nombreux; de nos jours ils sont près de deux millions, et beaucoup de villes et de districts occupés jadis par des Allemands et des Hongrois leur appartiennent désormais. Il est vrai que l'extension de leur domaine est due en partie au gouvernement autrichien, qui chassa les Allemands protestants des villes minières de la Haute Hongrie et du comitat de Szepes pour donner le sol aux Slovaques catholiques, mais ceux-ci gagnent aussi naturellement par le rapide accroissement de leurs familles. En exemple des envahissements de leur race, on cite les villages de Dettva et de Dettva-Huta, dans le comitat de Zólyom, qui contiennent ensemble plus de 12,000 habitants, et qui ont commencé par une simple clairière pratiquée dans la forêt. C'est le bourg de Túrócz-Szent-Marton qui peut être considéré comme leur centre littéraire.

[1] Attila de Gérando, *Notes manuscrites*.

Les Ruthènes ou Petits Russes, voisins orientaux des Slovaques, peuplent une lisière de terrain plus étroite sur le versant des monts où la Tisza et ses hauts affluents prennent leur source. Les Magyars leur donnent le nom d'Oroszok, synonyme de Russes, et ce sont en effet des Slaves de même race que ceux du bassin du Dniestr. Ils se sont établis par petits groupes dans les immenses forêts qui recouvraient jadis toutes les pentes des Carpates, et peu à peu ils ont occupé le vaste territoire où on les voit de nos jours, entre le Tátra et les monts de la Transylvanie; comme les Slovaques, ils ont

N° 102. — SLOVAQUES DE LA HONGRIE.



aussi empiété sur le domaine de leurs voisins d'autre race, et nombre de districts où l'on parlait allemand au dernier siècle sont devenus ruthènes. Les « Russes » de Hongrie, quoique frères de ceux du grand empire slave, et revendiqués par les panslavistes comme les futurs sujets du tsar, ne paraissent pas avoir accueilli comme des libérateurs les soldats de Paskiewitch, qui vinrent écraser l'insurrection hongroise en 1849. Cette fraction de la race slave, la plus pacifique et celle qui a le moins de prétentions à une autonomie politique distincte, se « magyarise » peu à peu sur les confins de la plaine, et dans le voisinage de la Transylvanie elle se « roumanise ». On connaît des districts entiers peuplés de Ruthènes ne parlant plus que le valaque ou le hongrois; dans beaucoup d'églises où la liturgie

est encore paléoslave, la prédication se fait en magyar. Leur centre principal est Unghvár, Uchgorod en ruthène.

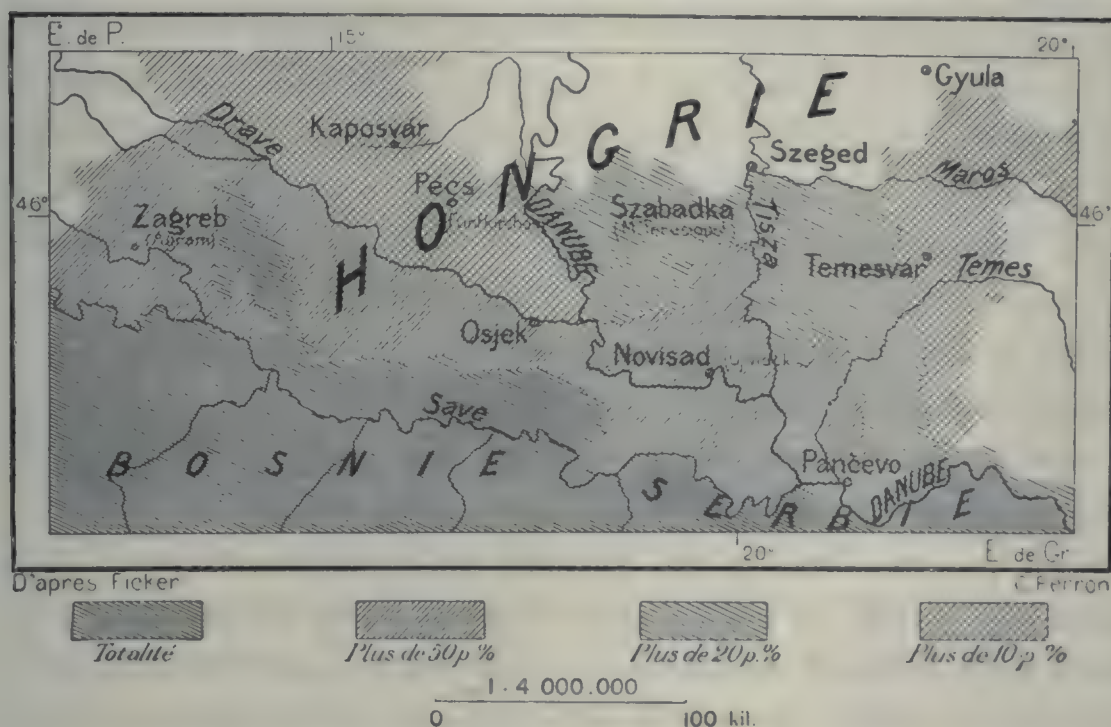
Les Serbes du sud de la Hongrie, qui vivent surtout dans le Banat et les territoires riverains du Danube, n'ont pas envahi la contrée de proche en proche comme leurs parents du Nord, les Slovaques et les Ruthènes : c'est en véritable nation qu'ils se sont établis sur le sol magyar. Il est vrai que dès le commencement du moyen âge quelques groupes de Serbes, restes des anciennes tribus venues des plaines de la Sarmatie à travers les Carpates, se trouvaient déjà au nord du Danube, et l'histoire mentionne leurs expéditions de guerre ; mais leur importance dans les pays danubiens était peu de chose en comparaison de ce qu'elle devint après la destruction de l'empire serbe par les Turcs : alors un grand nombre de fugitifs vinrent s'établir sur la rive septentrionale du Danube, dans le Banat, aux bords de la Tisza, et jusque dans l'île de Csepel, en aval de Pest. A la fin du dix-septième siècle, en 1690, ce fut un véritable exode ; alors plus de 36,000 familles ou *zadroughi* de Rasciens, comprenant peut-être de 400,000 à 500,000 individus[1], franchirent le Danube à la recherche de la patrie nouvelle que leur avait promise l'empereur Léopold, après les avoir appelés à la révolte contre leurs maîtres les Turcs. Pour leur trouver la nourriture nécessaire, il fallut d'abord les répartir non-seulement dans les districts rapprochés du Danube, mais autour des villes du centre et du nord de la Hongrie, jusqu'à Győr et Nagy-Várad, puis on leur assigna comme demeure le territoire, alors presque dépeuplé, de la Bácska, qu'ils occupent encore aujourd'hui. On les organisa par régiments pour défendre la frontière contre les Turcs; mais ils attendirent longtemps la promesse que leur avait faite l'empereur Léopold de les « ramener dans leur ancienne patrie », et ne se décidèrent qu'après de longues hésitations à remplacer leurs tentes par des constructions durables[2]. Différents de leurs voisins allemands et magyars par la race, la religion et les mœurs, soumis à des règlements vexatoires de toute espèce, les expatriés eurent beaucoup à souffrir et leur existence politique ne fut pendant longtemps qu'une lutte incessante. Ceux qui vivaient à Pest, dans les villes et villages de la Hongrie centrale, au nord de la Bácska et du Banat, perdirent pour la plupart leur nationalité par l'effet des croisements, tandis que d'autres émigrèrent vers les comitats du sud, où leur race habite en masses compactes[3].

Maintenant les Serbes de Hongrie, plus d'un demi-million d'hommes,

[1] Picot, *Les Serbes de Hongrie*, p. 75.
[2] Paul Hunfálvy, *Ethnographie von Ungarn*, trad. Schwicker, p. 321.
[3] Picot, *Les Serbes de Hongrie*, p. 352, etc.

forment un groupe de population tout à fait distinct dans leur nouvelle patrie et, par leur bravoure, leur intelligence, leur force de cohésion nationale, leur zèle patriotique, comptent beaucoup plus que d'autres peuples plus nombreux dans l'ensemble de la monarchie transleithanienne. Plus que Slovaques, Ruthènes, Allemands ou Roumains, ils luttent contre la prépondérance politique des Magyars; en 1848 et en 1849, ils les combattirent même avec fureur sur les champs de bataille. Actuellement, le patriotisme des Serbes se manifeste surtout par leur zèle pour le maintien et la propagation de leur langue : la société la « Mère des Abeilles » (*Matica*) a rendu les plus grands services à l'étude de l'histoire serbe et de la philologie. La ville d'Uj-Vidék,

N° 103. — LES SERBES DE LA HONGRIE.



qu'ils appellent Novisad (le Neusatz des Allemands), est devenue pour eux un centre d'activité littéraire, une sorte de capitale intellectuelle et religieuse; c'est là que le célèbre Šafařík, de nation slovaque, rédigea plusieurs de ses grands ouvrages sur l'ethnographie et les langues de sa race; c'est là aussi que se fonda la Société de la « Jeunesse » (*Omladina*), devenue redoutable aux Magyars comme association politique. Représentants de la Yougo-Slavie, les Serbes de la Hongrie méridionale ont le grand avantage de s'appuyer sur les Slavons d'outre-Danube, sur les habitants de la Serbie indépendante, sur les Croates, les Dalmates autrichiens et tous les Slaves de la péninsule des Balkans; mais ils ne sont pas unis avec tous par les liens d'une religion commune. Entre les Croates catholiques et les Serbes orthodoxes grecs, les dissensions sont nombreuses; de même les Chohaczes ou Bunye-

vaczes catholiques, vivant en groupes isolés parmi les Serbes de la Hongrie et en colonies compactes à Szabadka (Maria Teresiopol) et dans les environs, sont fréquemment en désaccord avec eux, quoique descendant de la même souche et parlant la même langue. Ils se donnent le nom de Dalmates, et leurs traditions les font venir en effet de l'Illyrie au commencement du dix-septième siècle.

Sur le territoire de la Hongrie proprement dite vivent encore d'autres Slaves : plus de cent mille Croates ont dépassé au nord les limites du royaume tri-unitaire; des Vendes ou Slovènes se mêlent à eux vers les frontières de la Cisleithanie; des Polonais se sont établis sur le versant méridional des Carpates galiciens ; vingt mille Bulgares, remarquables par leur amour du travail et de l'instruction, s'entremêlent, en groupes isolés, aux Roumains du Banat; en outre, une population d'origine bulgare, les Krassovans, ainsi nommée du village de Krassova, s'est établie, après de nombreuses migrations, dans la vallée du Karas, au nord de Bazias. A demi serbisés par le langage, presque roumanisés par le costume et les mœurs, les Krassovans sont à la fois catholiques romains et grecs : par leurs superstitions, ce sont de vrais « chamanistes ». Mais les Slaves, de quelque nation qu'ils soient, manquent presque complétement en Transylvanie, quoiqu'ils y aient été nombreux autrefois, ainsi que le prouvent les noms de lieu. Sur ce plateau ne vivent que des Magyars, des Allemands et des Roumains, ceux-ci de beaucoup les plus nombreux.

Quelle que soit l'origine des Valaques de Transylvanie, que l'on doive reconnaître en eux les descendants d'anciens Daces latinisés restés sur le plateau après le rappel des colons par l'empereur Aurélien, ou bien les fils d'immigrants revenus du sud, il est certain que leur rôle historique fut nul pendant le moyen âge. On en fait mention pour la première fois comme habitants du plateau vers le milieu du quinzième siècle. Toutes les villes fondées ou rebâties par les Romains avaient perdu leur nom pour recevoir des appellations slaves ou magyares; même la capitale de la région, la fameuse Sarmizegethusa, devenue Ulpia Trajana en l'honneur du vainqueur des Daces, devint le pauvre village de Gredistya (en magyar Várhely), et les Roumains la connaissent encore sous ce nom slave : la tradition avait été complétement rompue par les peuples qui se sont succédé dans le pays des Carpates[1].

Les Roumains, dont la naissance et la résurrection sont un des problèmes les plus intéressants de l'histoire, sont maintenant, après les Magyars et les Slaves, la nation de Hongrie la plus considérable par le nombre. En

[1] Paul Hunfalvy, *Ethnographie von Ungarn*, trad. Schwicker, p. 346.

masses compactes, ils occupent une grande partie du Banat et plus d'une moitié de la région montagneuse qui domine à l'orient la plaine des Magyars. Ainsi se trouve complété, avec la Bukovine, la Moldavie, la Bessarabie, la Valachie, un cercle de populations latinisées, dont, par un singulier contraste, les Székely et les « Saxons » de la haute vallée de l'Aluta forment le centre. Près de deux millions et demi de Roumains vivent dans la partie hongroise de ce vaste cercle. C'est que peu de nations ont empiété plus rapidement que celle des Roumains sur les peuples voisins. Les milliers de Valaques refoulés par les Koumanes, puis par les Turcs, sur le versant septentrional des Alpes transylvaines, ont multiplié de manière à devenir la race prépondérante : les Slaves ont complétement disparu en se fondant avec les envahisseurs roumains et n'ont laissé d'autre trace de leur séjour que les noms des montagnes, des fleuves et des villes; les Magyars, les Székely et les Allemands ont résisté au flot montant des Valaques; mais les statistiques du dernier siècle, comparées aux recensements les plus récents, prouvent que, de toutes les nations de la Transylvanie, celle qui a de beaucoup la plus grande importance est précisément celle qui, juridiquement, n'était pas même nommée avant le milieu du siècle, et que l'on comptait avec les Magyars, ses nobles étant rangés parmi les membres de la noblesse hongroise.

Dans les districts où les jeunes Roumains émigrent comme bergers ou comme valets de ferme, ils sont bien obligés d'apprendre l'idiome de celui qui les paye; mais dès qu'ils arrivent en familles dans quelque village serbe de la Hongrie, les éléments de population commencent à se grouper à nouveau et il se produit un mouvement continu de « roumanisation ». Un faubourg grandissant de Valaques s'ajoute au quartier qu'habitent les autres races et souvent finit par se l'agréger. C'est ainsi que le district de Temesvár, jadis peuplé presque exclusivement de Serbes et d'Allemands, contient de nos jours un nombre beaucoup plus considérable de Roumains. Comme pour éviter d'être noyés dans la population valaque, les habitants slaves se déplacent peu à peu vers l'ouest, dans le district de Nagy-Kikinda et de l'autre côté de la Tisza. Les Bulgares catholiques du banat de Temesvár sont presque entièrement roumanisés, et les Serbes de plusieurs districts, tout en se rappelant leur langue, parlent entre eux le roumain. Quoique pacifique et douce, nulle race n'est donc plus envahissante que celle des Roumains; plus puissante qu'une armée de conquérants, une petite colonie d'agriculteurs valaques suffit en maints endroits pour changer peu à peu la nationalité de populations entières.

Ce phénomène ethnologique a sans doute pour cause principale le labeur des Roumains comme paysans et journaliers; mais on dit qu'il provient

aussi en partie d'un défaut des Roumains, celui de ne pouvoir ni vouloir apprendre de langues étrangères. En contact avec des Magyars ou des Slaves, le Roumain se gardera bien de faire le moindre effort pour causer avec ses voisins quand il n'y est point obligé; c'est aux autres à essayer de parler sa langue, s'ils veulent se faire comprendre de lui. Ils cèdent en effet, et bientôt l'idiome valaque devient la langue de conversation générale, non-seulement entre les Roumains et les populations de race différente, mais encore entre les Slaves et les Allemands[1]. En outre, les mêmes vertus qui favorisent les empiétements des Italiens en Tirol aident les progrès des Roumains sur les bords du Danube. Même pendant les temps de misère, ils savent patienter, ils subissent facilement la faim dans l'espérance de meilleurs jours, puis quand la disette est passée, ils ont le champ libre, leurs voisins serbes sont partis. Par leur grâce naturelle et leur beauté, les femmes valaques sont aussi des agents irrésistibles pour l'assimilation des races voisines. Ainsi que le dit un proverbe de la Serbie : « Dès qu'une Valaque est entrée, toute la maison devient valaque. » Or les jeunes Slaves de religion grecque les demandent fréquemment en mariage de préférence à leurs compatriotes, d'autant plus qu'il leur suffit alors d'une somme moins forte pour acheter leurs fiancées. Il est encore certains districts de la Hongrie où le marché du mariage se fait publiquement avec la naïveté des anciens jours. A Topánfalva, dans le haut bassin de l'Aranyos, les jeunes gens accourent de plusieurs lieues à la « foire aux filles », qui se tient en juillet, le jour consacré aux patrons saint Pierre et saint Paul. Elles sont là par centaines, jeunes et vieilles, belles et laides, en compagnie de leurs parents et de leurs amis, couvertes de leurs atours, assises sur leurs coffres de vêtements, ayant même tout auprès le bétail qui leur est accordé en dot. Le notaire est campé sous un arbre, attendant le moment de rédiger les contrats. On a compté jusqu'à 140 fiançailles dans une seule foire. Chez les Székely magyars de la frontière moldave, les exemples ne sont pas rares de ventes directes de jeunes filles faites à des marchands par les parents eux-mêmes. Récemment, il ne se passait point d'années que les douaniers n'arrêtassent à la frontière de ces denrées vivantes, payées aux vendeurs cinquante ou cent francs la pièce. On rencontre des filles de Székely jusque dans les harems de l'Asie.

Chose remarquable, c'est en 1848 seulement que, sous l'influence des événements politiques, les Roumains de plusieurs parties de la Hongrie, et notamment du Banat, sont arrivés à la conscience de leur nationalité. Ils ne

[1] Paul Hunfalvy, *Ethnographie von Ungarn.*

se connaissaient même pas sous un nom qui leur fût commun à tous. Les uns, descendants de bergers nomades qui parcouraient les plaines, étaient les Fraduci; les autres, habitant les districts miniers en qualité de bûcherons, de charretiers, de mineurs, s'appelaient Pofani. Actuellement, ces anciennes castes disparaissent peu à peu. Si peu instruits qu'ils soient, tous les Roumains des Carpates savent bien que leur race est une des plus nombreuses de la Hongrie et parle une langue de même origine que celle de puissantes nations de l'Occident. Ils savent aussi que leurs frères les Moldaves et les Valaques sont unis en nation indépendante; par suite, un certain sentiment de solidarité patriotique ne peut manquer de se développer chez eux; mais, comme peuple, ils sont encore très-éloignés de songer à la conquête de leur autonomie. Pendant la guerre de la Hongrie contre l'Autriche, ils se soulevèrent contre les seigneurs, comme l'avaient déjà fait leurs pères en 1784, brûlant les villes, démolissant les châteaux, massacrant des familles entières; toutefois on aurait tort de voir uniquement dans cette guerre d'extermination l'effet d'une haine de races. Les paysans roumains n'étaient plus serfs, puisque la diète hongroise les avait depuis quelque temps déjà libérés de la glèbe; mais, se croyant menacés d'un nouveau servage, ils saisissaient l'occasion d'assouvir la haine de plusieurs siècles, et d'ailleurs la révolte n'était-elle pas excitée par les agents autrichiens, représentants du pouvoir impérial.

Depuis, les circonstances ont changé. Les cultivateurs roumains ont eu le temps de s'habituer à leur titre de propriétaires, et si malheureusement ils ne savent pas toujours garder leur part du sol, à cause de leurs habitudes d'imprévoyance et de l'usure qui les ronge, c'est au Juif qu'ils s'en prennent de leur infortune. Dès les commencements de l'histoire des Hongrois, des Israélites étaient les principaux intermédiaires du commerce dans la grande plaine des Carpates; ce sont eux qui, avec les « Ismaélites » bulgares, s'occupaient d'échanger le butin rapporté par les Magyars de leurs expéditions de pillage, et c'est par leur entremise que se faisait le commerce des esclaves. Il est vrai que souvent ils furent réduits eux-mêmes à un véritable esclavage et pressurés de toutes les manières; plusieurs eurent à subir la mort du bûcher. Mais l'argent qu'ils savaient gagner en dépit de l'oppression forçait toujours les souverains et les nobles de la Hongrie à flatter les Juifs et parfois à leur accorder des priviléges temporaires. C'est en 1867 seulement que les Israélites ont été assimilés aux habitants chrétiens de la Hongrie pour les droits civils et politiques; mais leur religion n'est pas encore formellement reconnue comme égale en droit aux cultes chrétiens. Le prosélytisme et les mariages mixtes leur sont défendus. On

dit aussi que, malgré la constitution, les Székely se sont jusqu'à nos jours opposés fermement à laisser les Juifs mettre le pied sur leur territoire : dès que l'un d'eux se présente dans un de leurs villages, ils le reconduisent poliment aux limites de la commune, en l'invitant à ne plus revenir[1]. Il en existe pourtant dans quelques villes.

Depuis le siècle dernier, le nombre des Israélites s'est accru dans le pays d'une manière prodigieuse : en cent années, ils ont probablement octuplé. Dans certains districts slovaques et ruthènes, ils ont la majorité ; Munkács est une ville plus juive que chrétienne. Pest, où l'on ne comptait qu'un millier de Juifs en 1836, en avait 70,879 en 1880 : après Varsovie et Vienne, Pest est la plus grande ville juive du monde. La natalité des Juifs est très-considérable, et l'on a constaté qu'ils résistent mieux que les autres races de la Hongrie aux épidémies et aux maladies endémiques. Ainsi, dans la ville si insalubre de Pest, leur vie moyenne est au moins deux fois plus longue que celle des autres habitants : on dirait que l'atmosphère se purifie autour d'eux[2]. Tandis que pendant les années 1872 et 1873 le choléra fit diminuer en nombre Magyars, Allemands, Roumains, Slaves de Hongrie, les Israélites augmentèrent, soit à cause de leur immunité relativement aux épidémies, soit plutôt à cause des soins qu'ils donnent à leurs enfants et de leur esprit de solidarité. L'immigration contribue aussi, pour une forte part, à augmenter la population israélite du pays. De la Galicie, de la Pologne, de la Russie, les Juifs marchent silencieusement à la conquête de la Hongrie et du plateau transylvain. Presque dans tous les villages slovaques, ruthènes, roumains, même dans les plus pauvres, le « peuple élu » est déjà représenté par un manieur d'argent. En maints endroits d'où ses ancêtres étaient bannis et où le Juif est encore le seul de sa race, il n'en devient pas moins bientôt le maître, car c'est lui qui tient auberge et boutique, c'est lui qui vend à crédit l'eau-de-vie et qui, au besoin, avance de petites sommes à ses débiteurs moyennant belle hypothèque. Il en résulte que peu à peu la terre passe dans les mains de l'Israélite. Le malheureux paysan, qui voit sa propriété s'enfuir sillon à sillon, maudit en son cœur celui qui le ruine, mais il n'a ni la volonté ni la force de s'en passer et creuse lui-même le gouffre de misère dans lequel il doit tomber. Le riche magnat se ruine également et c'est encore presque toujours à un Juif que passent ses propriétés obérées.

[1] Attila de Gérando, *Notes manuscrites.*

[2] Mortalité comparée des habitants de Pest, suivant les religions, de 1868 à 1870 :

Catholiques.	4,80 sur 100	Calvinistes.	3,57 sur 100
Luthériens.	4,66 »	Juifs	1,82 »

(Josef Körösi, *Statistisches Jahrbuch der Stadt Pest.*)

Quelques Israélites, très-habiles spéculateurs, font gérer leurs domaines avec soin; mais un grand nombre, surtout en Transylvanie, louent la terre aux paysans mêmes qu'ils ont ruinés ou se font payer en journées de travail: les anciennes corvées sont ainsi rétablies à leur profit.

L'Arménien, que l'on a souvent comparé au Juif, ne lui ressemble que par son amour pour le commerce de l'argent et par son attachement à la foi religieuse qui en fait une nation. En Hongrie, il n'essaye pas de tous les commerces, ne pratique pas tous les métiers. Il observe avec solennité les anciennes traditions de négoce; après ses voyages, il aime à revenir aux colonies de commerce qui lui ont été assignées, il y a deux siècles, lors de son immigration en Transylvanie, Szamos-Ujvár (Armenopolis) et Ebesfalva (Elisabetopolis). Il n'est pas nomade, omniprésent comme le Juif. D'ailleurs l'élément arménien, ne se recrutant plus dans la mère-patrie, diminue peu à peu, absorbé par la population magyare. Peu d'Arméniens connaissent la langue de leurs aïeux, et ceux qui la parlent ont dû l'étudier comme une langue morte.

De même que les Arméniens, les Tsiganes hindous ou Rommy, qui complètent la bigarrure des nationalités de la Hongrie, ont trouvé dans les vallées des Carpates et la plaine du Danube une terre hospitalière : c'est là qu'est en Europe leur centre géographique. Le pays des Magyars est une des contrées où les Tsiganes ont eu le moins à souffrir de l'oppression. Dès le quinzième siècle, ils jouissaient de certaines libertés et formaient dans le pays des espèces de républiques itinérantes. Dans chaque comitat, ils élisaient leurs chefs, connus dans le latin barbare de l'époque sous le nom d'*agiles*. Le voïvode des peuplades errantes était désigné par le palatin, et, comme les magnats, portait le titre d'*egregius* ou celui de *magnificus*. Vers la fin du dix-huitième siècle, Marie-Thérèse et Joseph II, le souverain philosophe, voulurent civiliser de force les Tsiganes en les obligeant à cultiver le sol, en leur interdisant le port de leur costume et même l'usage de leur langue. En dépit des règlements, quelques groupes ont conservé leur idiome et leurs traditions; mais la plupart parlent comme le peuple avec lequel ils vivent. Plusieurs d'entre eux, devenus possesseurs de leurs champs, ont fini par se livrer à l'agriculture avec le même zèle que leurs voisins, et n'ont plus rien des habitudes nomades de leurs ancêtres. Il en est aussi qui, sans avoir de terres, continuent de travailler sur le même domaine, attachés à la glèbe par la misère et la force de l'usage. Mais ils sont pour la plupart maréchaux ferrants, maquignons ou musiciens.

Le talent musical des Tsiganes est sans doute la principale cause qui, pendant les siècles de barbarie, a si bien disposé les Magyars en leur faveur

et qui leur a valu les joies de la libre vie errante. Sans la musique des Tsiganes il n'est pas de bonne fête populaire en Hongrie. Ce sont eux qui ont conservé les vieux airs nationaux des Magyars et qui ont alimenté par la musique, en dépit de la police autrichienne, la flamme de l'enthousiasme magyar. Le petit Tsigane devient musicien presque sans étude. En passant devant une maison, il surprend un air de flûte ou de piano, et le voici qui reproduit à l'instant la mélodie sur le violon, le violoncelle ou le *czimbalom;* il en est maître désormais et va le répéter dans les fêtes. Il n'est guère de villages où l'on ne rencontre de ces musiciens nomades, que l'État négligeait naguère d'envoyer à l'école, mais qu'il n'oubliait pas, le temps venu, d'enrôler pour le service militaire. D'ailleurs il faut se garder de croire à une différence absolue des races entre ces Bohémiens errants et les autres populations de la contrée; s'il en est de presque noirs, il en est aussi quelques-uns de tout à fait blancs, ne différant guère que par le genre de vie des Roumains, des Serbes ou des Magyars; par des croisements à l'infini, ils représentent toutes les nations de la Hongrie; cependant la plupart se reconnaissent facilement à l'expression de leurs traits et au feu sombre de leurs yeux.

Pour énumérer d'une manière complète les colons de la Hongrie, il faudrait citer aussi les Français Lorrains, qui fondèrent au siècle dernier Saint-Hubert (Nagy Oroszi), Charleville (Kis Oroszi) et Seultour (Kis Oroszin), près de Nagy-Kikinda, les Italiens de Mercyville, les Espagnols de Nueva Barcelona; mais ces colons se sont complétement fondus dans la population qui les entourait. Évaluer, même en nombres approximatifs, les proportions réelles des diverses races qui peuplent la Hongrie, est impossible, puisque plusieurs d'entre elles ont désappris leur idiome : on ne peut classer les diverses nations de la contrée que d'après leur langue, et même, dans ce travail, on se heurte à de grandes difficultés. L'esprit de parti, le faux patriotisme ont entraîné les statisticiens à des exagérations contradictoires, suivant la race à laquelle ils appartiennent. Les évaluations varient du simple au double. Cependant il est bon d'ajouter que si les Magyars, comme les Allemands, les Roumains et les Serbes, exagèrent souvent la valeur numérique de leur race, ils sont loin de compter tous ceux qui, parmi les autres nationalités, prétendent au titre de Hongrois. Ils ont le prestige de la domination et donnent à l'ensemble des populations leur cohésion nationale : il est donc tout naturel que les patriotes, et avec eux les adorateurs de la force et les nombreux chercheurs de places, se réclament de leur nom ; mais il en est aussi qui, tout en appartenant à d'autres races, veulent se rattacher à celle qui représente le mieux depuis des siè-

cles la grande patrie danubienne : c'est ainsi que les Serbes Damjanič et Vukovič sont devenus Hongrois et qu'ils ont figuré parmi les héros de la guerre d'indépendance[1].

Encore dépourvue de grandes manufactures, la Hongrie doit presque uniquement sa richesse à l'abondance et à l'excellente qualité de ses denrées agricoles. Sans doute, elle a des sables errants et des terres salines qui ne peuvent absolument rien produire, mais elle a aussi de grandes étendues de « terres noires » non moins fécondes que le *tchernosjom* de Russie et provenant également de la décomposition continue des plantes pendant des milliers de siècles[2]. L'Alföld et surtout la partie du Banat danubien que les inondations n'ont pas changée en marécage, produisent dans les bonnes années de grandes quantités de blé que les négociants de l'Europe occidentale disent être le meilleur du monde, et qu'ils payent en conséquence. Rien de beau pour un agriculteur comme la grande plaine hongroise, soit avant

[1] Tableau des races et des religions de la Hongrie en 1880 :

		Catholiques		Grecs orth.	Protestants.			Juifs.
		Romains.	Grecs.		Luthériens.	Calvinistes.	Unitaires	
Magyars. .	6,165,088					90 %		56,3 %
Roumains.	2,323,788							
Allemands.	1,798,373							33,2 %
Slovaques.	1,790,476							
Ruthènes. .	342,351							
Yougo-Slaves. . .	666,673	6,478,730	1,486,900	1,931,280	1,119,780	2,019,980	55,800	624,680
Tsiganes. .	75,910							
Arméniens.	3,523							
Enfants,etc.	562,440							
Total . .	13,728,622							

Écoles de la Hongrie en 1880 : 15,824, avec 21,661 instituteurs et 1,619,692 élèves.

Écoles magyares.	7,342	Écoles serbes.	245
» roumaines	2,756	» croates	68
» allemandes	876	» en deux langues. . . .	2,335
» slovaques.	1,716	» en trois langues. . . .	102
» ruthènes.	393		

Savent lire et écrire en 1880, abstraction faite des enfants au-dessous de 7 ans :
2,892,784 hommes, 2,097,120 femmes ; total, 4,989,904.

Savent seulement lire :
232,149 hommes, 661,708 femmes ; total, 893,857.

Illettrés :
2,184,076 hommes, 2,776,380 femmes ; total, 4,960,456.

[2] Sol productif de la Hongrie. . . . 92 pour 100. Sol improductif. . . . 8 p. 100.

la moisson, quand la mer d'épis dorés ondule jusqu'à l'horizon en vagues aux reflets changeants, soit après la récolte, quand le sol est couvert d'innombrables gerbiers, semblables à des tentes, et que les grandes « batteuses », lançant leurs jets de vapeur dans l'espace, rejettent en abondance la paille et le grain aux paysans qui les entourent. Naguère il n'était pas rare que les moissonneurs frileux n'allumassent quelques gerbes pour se chauffer la nuit, et cette prodigalité était aisément pardonnée. Tous les fruits de la terre hongroise ont une excellence particulière et l'on vante surtout ceux que produisent les vergers du sud-ouest, aux alentours du lac de Neusiedl et du Balaton. Le chanvre, le lin de la Hongrie ont une grande réputation, et le tabac s'exporte dans toute l'Europe, surtout en France et en Italie; mais la culture en est singulièrement gênée par les règlements qu'impose le monopole de l'État : suivant les années, la production du tabac varie de 20,000 à 50,000 tonnes[1].

Après la France et les deux grandes péninsules méditerranéennes, l'Italie et l'Ibérie, la Hongrie est le pays vinicole le plus riche de l'Europe; les vignobles y couvrent une étendue d'environ 400,000 hectares, et quelques-uns de leurs crus disputent le prix de l'excellence aux vins du monde les plus fameux. La gloire du vin de Tokaj, qui croît sur les roches volcaniques du Kopasztető, au sud de l'Hegyalja, et dont les prémisses furent récoltées au milieu du treizième siècle par des colons italiens, ne le cède à celle d'aucune autre liqueur de France, d'Espagne ou d'Italie; ainsi que le dit le proverbe magyar : il a « la couleur et le prix de l'or »; mais le vignoble, très-restreint, ne peut s'étendre sur les coteaux voisins; il ne se trouve que sur le territoire de quatre bourgs ou villages, et l'on ne peut l'imiter; il n'y a point de produits similaires[2]. Les pentes méridionales des montagnes de Mátra, de même que les coteaux de Transylvanie qui bordent la Maros, ceux des environs d'Arad, qui produisent le Ménesi, vin rouge rival du Tokaj, les hauteurs de Veszprém, les collines des environs d'Oedenburg, celles de Presburg et de Bude, et notamment la butte de Promontor, dans laquelle les vignerons se sont creusé des demeures, produisent aussi des vins très appréciés. Jusque dans la plaine, réservée autrefois aux prairies et aux cultures de labourage, on commence à planter la vigne; la production moyenne du vin s'accroît de décade en décade, et beaucoup de raisin est envoyé comme fruit de table en

[1] Superficie du sol cultivé en Hongrie.

Champs labourables.	Vignes.	Prairies et jardins	Forêts.
11,019,500 hectares.	392,500 hectares.	4,315,500 hectares.	9,415,450 hectares.

[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

Allemagne, jusqu'à Hambourg[1]; mais en Hongrie, comme en Autriche, le phylloxéra a fait son apparition et déjà de grands vignobles près de Pancsova ont été détruits. En général, les vignerons hongrois, quoique routiniers encore, montrent beaucoup plus de savoir-faire et d'industrie que les autres agriculteurs : « le paysan hongrois est aussi content de lui-même que l'Allemand, mais il s'imagine pouvoir tout apprendre, tandis que l'autre croit

N° 104. — VIGNOBLES DE LA HONGRIE.



déjà tout savoir[2] ». La société des « Caves de Transylvanie », due à l'initiative d'un propriétaire anglais, a fait faire récemment de très-grands progrès à la viticulture du pays[3]; mais la manière dont les vignerons font la vendange

[1] Production du vin en Hongrie :

	1861-1872 (moyenne).	1873.	1879.	1880.	1882.
	3,224,300 hect.	3,763,500 hect.	6,314,343 hect.	2,426,800 hect.	4,607,658 hect.
Valeur :	97,500,000 fr.	112,500,000 fr.			86,405,380 fr.

Raisins de table exportés en 1882. . . . . . . 1,410,887 kilogrammes.

[2] Arthur Patterson, *The Magyars, their country and institutions*, t. I, p. 157.

[3] Ch. Kelety, *Hongrie ; Exposé géographique et statistique.*

et foulent le raisin, rend les vins blancs impropres au transport, excepté ceux qui sont à la fois sucrés et alcooliques[1].

Les pasteurs, qui parcourent encore mainte région de l'Alföld et les pâtis des montagnes, n'ont pas eu de progrès à faire dans l'art de paître leurs troupeaux; mais l'espace commence à manquer, et déjà les plaines sont en grande partie reconquises par l'agriculture : le pâturage se rétrécit de plus en plus, tandis que l'étendue des prairies naturelles ou artificielles ne cesse de s'accroître. D'ailleurs la contrée n'est plus aussi riche qu'autrefois en troupeaux de bétail[2]; on ne voit plus guère l'ancienne race des bœufs à demi sauvages aux longues cornes acérées; les grandes épizooties importées par les armées russes en 1849 ont fait périr plus de 400 000 bœufs, qui n'ont pas encore été remplacés; les vaches sont en général mauvaises laitières, mais la race est excellente pour le labour; les buffles, qui, surtout en Transylvanie, servent aux attelages, ont le tort d'être volontaires et souffrent beaucoup quand l'eau vient à manquer dans les mares ou les ruisseaux; leur force prodigieuse et l'habitude qu'ils ont de se nourrir des fourrages les plus grossiers les rendent très précieux dans un pays de marécages et de boue, mais l'amélioration des chemins, le drainage du sol, les progrès de l'agriculture auront pour conséquence de les faire disparaître. Les chevaux du pays sont fort appréciés à cause de leur ardeur, de la sûreté de leur pas, de leur extrême force de résistance, et l'État possède de grands haras où l'on s'occupe de conserver et d'améliorer la race. Quant aux brebis, le nombre en a beaucoup augmenté : les Magyars, que l'on aime à se représenter surtout comme un peuple de cavaliers, sont devenus pendant le cours du siècle un peuple de bergers; là où les Magyars sont le moins mélangés d'autres races, là aussi les plus grands troupeaux de brebis errent dans la puszta. L'élève du porc est une autre industrie nationale, et plus on se rapproche de la Serbie, plus on voit les bandes de cochons errer en grand nombre autour des maisons de paysans[3]. Les jambons de Temesvár le disputent à ceux de Mayence par leur goût exquis.

Malgré la fertilité du sol, l'agriculture de la Hongrie a de grands désa-

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

[2] Schwicker, *Statistik des Königreiches Ungarn*, p. 249.

[3] Animaux domestiques en Hongrie en 1880 :

		Par 1,000 habitants.	
		En Hongrie (1880).	En France (1877).
Chevaux.	2,000,000	146	79
Bêtes à cornes.	4,600,000	335	310
Brebis.	9,252,000	674	633
Porcs.	5,500,000	401	156
Chèvres.	236,000	18	49

vantages, comparée à celle des contrées de l'Europe occidentale. Le climat extrême et changeant fait de l'exploitation du sol un véritable jeu de hasard; bien plus qu'en France ou en Italie, le campagnard est à la merci des caprices du temps. Si les pluies et les sécheresses n'entravent pas le développement de la végétation, il se plaint de l'embarras des richesses; qu'il se donne au contraire beaucoup de peine, à quoi lui servira tout son travail, si pendant des mois entiers il ne tombe pas une goutte d'eau, ou si le vent des steppes russes vient à souffler en tourbillons et à briser les plantes! Rien n'est sûr tant que la récolte n'est pas engrangée[1]. De là probablement cette insouciance apparente, ce fatalisme oriental que l'on remarque chez les paysans, surtout chez les Roumains, et que l'on attribuait souvent à l'influence des Osmanlis, les anciens maîtres du pays. Quand la disette sévit en Transylvanie depuis des mois et même des années, quand le malheureux Valaque, réduit à quelques bouchées de *mâlé* ou pâte grossière de maïs, voit ses enfants crier la faim, il n'en garde pas moins son étonnante placidité.

Un des malheurs de l'agriculture hongroise est la déplorable répartition du sol. De vastes domaines sont encore des propriétés de main-morte: d'autres sont tellement grands que le possesseur ne les a jamais parcourus; ce sont des régions ayant en superficie des centaines de kilomètres carrés. La petite propriété n'occupe pas même un tiers du territoire, et se compose surtout de parcelles trop peu considérables; la propriété moyenne, où se font d'ordinaire les grands progrès, n'est que très-faiblement représentée en Hongrie[2]. Les immenses terrains des grands propriétaires sont en général fort mal cultivés et produisent à peine de 3 à 6 francs par hectare. Le domaine de l'État hongrois est encore moins productif; en 1870, il donnait un revenu évalué à 1 franc 36 centimes par hectare : tel était le rendement de terres qui comptent parmi les plus fertiles de l'Europe; mais, dans ces dernières années, il s'est notablement accru. Quoique mieux utilisés, les champs de la petite noblesse sont aussi en un triste état de culture : dans la plus grande partie de la plaine hongroise et du plateau transylvain, l'exploitation du sol est toujours une sorte de pillage. Des populations entières

[1] Ditz, *Die Ungarische Landwirthschaft.*

[2] Division de la propriété en Hongrie-Transylvanie en 1870 :

Petits propriétaires ayant moins de 5 arpents (2 h. 88)	1,444,400	2,348,110 ; 32,5 p. 100 du sol.
» de 5 à 30 arpents (17 h. 35)	903,710	
Propriétaires ayant de 30 à 1,000 arpents (577 hect. 6). .		152,729 ; 28,6 »
» de 1,000 à 10,000 » (5,776 hect.). .		5,195 ; 30.6 »
» plus de 10,000 »		231 ; 8.5 »

ignorent l'usage des engrais et ne les emploient qu'à tenir plus chaudement les abords de leurs cabanes. Encore tout récemment, en l'année 1873, époque des ravages du choléra, de véritables collines de fumier, produit de quelques milliers de bœufs engraissés dans les distilleries, s'élevaient aux alentours de Pest. Pour s'en débarrasser, on ne trouva pas de meilleur moyen que d'en jeter une partie dans le Danube et de brûler le reste au moyen de cinq grands fours constamment allumés. De semblables folies expliquent comment le rendement moyen en blé des terres de la Hongrie est très-inférieur à celui des campagnes de France et surtout d'Angleterre : on y évalue à 10 hectolitres en moyenne la récolte d'un hectare[1].

Néanmoins de grands progrès se sont accomplis récemment dans l'agriculture hongroise. Plusieurs domaines des magnats ont été divisés et, comme en France, la prospérité des paysans s'est accrue à mesure que s'accroissait le nombre des propriétés moyennes ; en même temps le brigandage disparaissait : devenu cultivateur pour son propre compte, le campagnard n'était plus tenté de se faire voleur de grand chemin[2]. En plusieurs districts, la face du pays a été complétement changée : des canaux rectilignes bordent les champs et en reçoivent les eaux surabondantes, des chemins empierrés traversent les propriétés, des rideaux d'acacias arrêtent la force du vent. C'est par centaines de millions que ces arbres utiles verdoient dans l'antique puszta. Même les dunes, jadis mobiles, qui recouvrent quelques régions de la basse Hongrie, occupant en un seul massif plus de 50,000 hectares au nord du Danube, entre Pancsova et Baziás, ont été fixées par des plantations d'acacias, dont les troncs, à demi cassés et tressés les uns avec les autres, n'en continuent pas moins de végéter en formant une infranchissable barrière aux flots du sable mouvant.

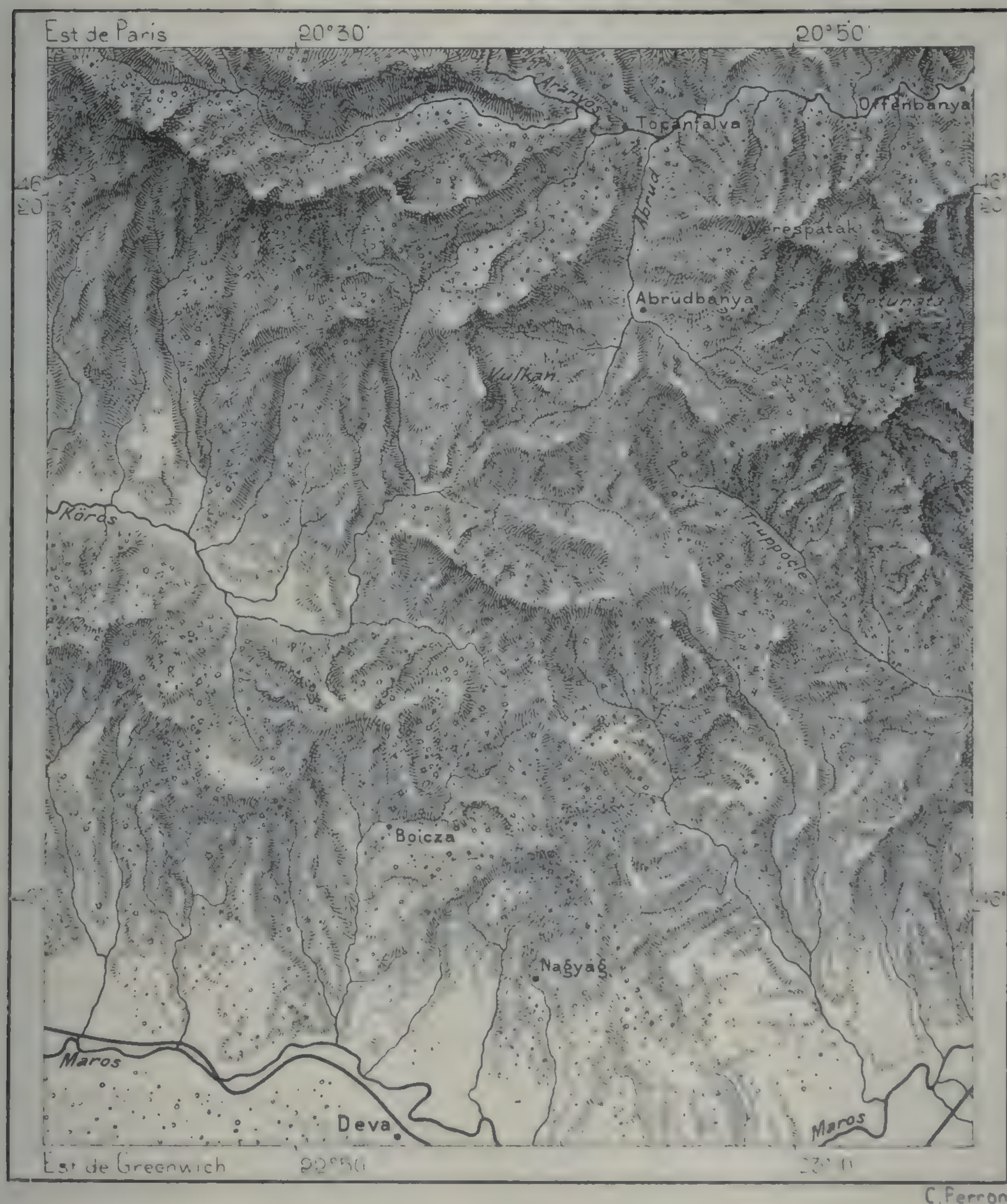
Mais tandis que la plaine se reboise, on dévaste à outrance les grandes forêts de la montagne, qui couvraient un tiers du territoire. Les facilités de transport qu'offrent maintenant les chemins de fer et les « raccourcis » des fleuves ont permis à des spéculateurs de l'Occident d'acheter dans les Carpates d'immenses forêts de chênes, de hêtres, de pins, et de les exploiter à blanc; ils ne laissent derrière eux que la roche nue ou de misérables taillis. Depuis longtemps déjà toute la région centrale de la Transylvanie ou « Pays des Forêts », la Mezőség, c'est-à-dire la « Campagne » par excellence, est absolument dépourvue d'arbres : les routes n'y sont bordées que de chardons poudreux.

C'est en partie le manque de combustible qui a diminué l'importance

[1] Rendement moyen en France : 18 hectolitres et demi.
[2] Henry Wiener, *Revue scientifique*, 6 février 1874.

qu'avait autrefois la Transylvanie comme pays de mines. Dans les « Monts Métallifères », qui dominent le haut bassin de l'Aranyos ou « Rivière de l'Or », au sud de Kolozsvár, un grand nombre de gisements de fer, de plomb, d'or, sont abandonnés à cause de la cherté du bois nécessaire à l'ali-

N° 105. — RÉGION AURIFÈRE DE LA TRANSYLVANIE.



mentation des usines et au soutènement des galeries. Toutefois le travail des mines est encore assez actif, et si la Transylvanie ne mérite plus son ancien nom de « trésor de l'Europe », du moins elle n'a pas cessé de contribuer à la richesse du continent en métaux précieux. Elle est, de toutes les régions de l'ancien monde situées à l'ouest de l'Oural, celle où l'on recueille le plus

d'or, de 4 à 5 millions chaque année[1]. Il est vrai que cette somme, extraite du sable des ruisseaux ou des porphyres de la montagne, représente une quantité de labeur qui dans tout pays de grande industrie vaudrait bien davantage. Les grandes usines appartenant à l'État travaillent à perte, et les milliers d'orpailleurs accroupis au bord des ruisseaux aurifères gagnent beaucoup moins qu'ils ne le feraient dans toute autre industrie ; mais telles sont la force de l'habitude et l'attrait exercé par le brillant de l'or, que Magyars, Saxons et Roumains continuent d'exploiter les gisements de métal pour le plus maigre profit. Verespatak (Ruisseau Rouge), qui est le siége principal de l'exploitation, présente le spectacle le plus curieux. Des milliers de petites usines bordent le ruisseau dont elles boivent jusqu'à la dernière goutte pour le service de leurs roues et de leurs bocards; plus haut, la ville, interminable et sinueuse rue de huttes sordides et de vieilles maisons croulantes, escalade la vallée de ravin en ravin ; puis, au-dessus, s'arrondit la grande montagne des mines, revêtue de déblais et perforée dans tous les sens : en cheminant dans l'intérieur des galeries, on peut gagner le sommet du rocher ou bien descendre sur l'autre versant du mont, au milieu des pâturages qui s'étendent vers la Detunata. La partie de la montagne qu'ont exploitée à ciel ouvert les Romains de Trajan est la plus curieuse, à cause de son aspect architectural. On lui donne le nom valaque de Citate (Csetatye) ou Cité, et l'on croirait voir, en effet, une ville morte avec ses hautes tours, ses arcades en plein cintre, ses rues et ses places silencieuses. Une des cavités, la fameuse Katrincza, que les mineurs ont ouverte dans une montagne voisine, a la forme d'une coupole irrégulière, d'une élévation de 126 mètres sur une largeur moyenne de 38 mètres, et l'on dit que chaque quintal de minerai retiré de ce trou de mine rapportait environ 1000 francs. C'est à Verespatak, dans le mont Letty, qu'ont été trouvées les *tabulae ceratae* de l'époque romaine, conservées au musée de Pest. Ces tables, lues par M. Zangemeister, sont relatives aux ouvriers mineurs, à leurs colléges funéraires et à leurs cautions de crédit ou avances faites sur le prix des journées[2].

La Hongrie proprement dite possède aussi ses Monts « Métallifères » ; ce sont les massifs de Selmeczbánya (Schemnitz) et de Körmöczbánya (Kremnitz), d'où l'on retire des métaux « nobles », surtout l'argent[1]; mais l'exploitation des mines d'argent se trouve presque en entier dans les mains de l'État, et le traitement des employés et les frais de gestion ne sont pas même couverts par la valeur du métal recueilli dans les mines. Récemment on a découvert l'or en quantités exploitables dans les dépôts d'alluvions

[1] Production de l'or et de l'argent en Hongrie-Transylvanie en 1874 : 9,400,000 francs.
[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.



RAMPE DE VARIN, DÉFILÉ DE STRESCNO ET MONTS DE LA MAGURA. — VUE PRISE DU NORD

(RÉGION MINIÈRE DE KREMNITZ)

Dessin de Weber, d'après une photographie.

des environs de Paks et de Duna-Kömlod. La production des minerais de cuivre, de plomb, de zinc, est sans grande importance; mais l'exploitation des gisements de fer s'accroît d'année en année[2]. Dans le comitat de Szepes (Scépusie), au pied du Tátra, et, de l'autre côté de la Hongrie, aux environs de Nagy-Várad et d'Arad, mais surtout dans le district minier d'Oravicza, les cheminées des hauts fourneaux fument incessamment pour changer en fonte et en fer le minerai recueilli dans les alentours.

De même que les autres pays des Carpates, la Roumanie et la Galicie, le plateau oriental de la Hongrie est d'une extrême richesse en couches salines. On évalue à 3 milliards 300 millions de tonnes la masse exploitable

N° 106. — RÉGION HOUILLÈRE DE LA HAUTE SIL.



de sel déjà reconnue dans le comitat de Mármaros et dans la Transylvanie : c'est-à-dire que, si la consommation annuelle ne devait pas s'accroître en Hongrie, on ne s'apercevrait pas d'un appauvrissement des mines de sel pendant plus de 250 siècles[3]. A Thorda, sur les bords de l'Aranyos, la masse de sel, moindre qu'à Parajd, est cependant d'au moins 800 millions de mètres cubes. Les mineurs y taillent d'immenses coupoles en forme de cloches, dont l'une, abandonnée maintenant, n'avait pas moins de 156 mètres de profondeur : ce dôme est peut-être le plus vaste de tous ceux qui sont dus au travail de l'homme. Les gisements de soufre sont aussi très-considérables. Ceux qui s'étendent au sud et à l'ouest de la montagne de

Production du minerai de fer en Hongrie-Transylvanie, en 1874 : 80,200 tonnes; valeur, 20,575,000 francs.

[3] Production annuelle du sel en Hongrie (1873) : 130,400 tonnes.

Büdös, et qui forment jusqu'à 65 pour 100 de la masse du sol, sont évalués à 800,000 tonnes. Enfin le comitat de Mármaros a des sources de pétrole.

L'hémicycle des Carpates est aussi riche en houilles, en charbons et en lignites de divers âges, que l'on exploite surtout dans les environs de Pécs (Fünfkirchen) entre le Danube et la Drave[1], à Ressicza dans le comitat de Krassó, où se trouvent aussi des mines de fer, des hauts fourneaux, des aciéries, à Bersaska sur le défilé du bas Danube, et dans les Alpes transylvaines[2]. Récemment, une ville minière, Petrosény, a surgi comme par magie dans la haute vallée du Sil (Zsily, Jiul, Chil), déjà sur le versant de la Roumanie, mais encore sur le territoire transylvain, et s'est mise à disputer aux houilles étrangères le marché de la Hongrie[3]. Le bassin de Petrosény contient au moins 250 millions de tonnes d'excellente houille; à elle seule, la partie concédée en a 170 millions, et l'une des couches n'a pas moins de 20 mètres d'épaisseur[4].

Parmi les richesses naturelles de la région des Carpates, il faut compter aussi les sources thermales et minérales de toute espèce. Nulle contrée d'Europe n'en possède proportionnellement un si grand nombre, et les médecins en énumèrent des centaines déjà utilisées; dans toutes les vallées du plateau oriental de Transylvanie jaillissent des sources minérales qui pour la plupart se perdent sans utilité dans les ruisseaux ou les marais. Plusieurs stations balnéaires ont conquis une réputation européenne : telles sont les eaux de Füred près du Balaton, et les anciens « Bains d'Hercule » (Hercules-fürdő), à l'est de Mehádia, dont les sépare un chaînon de montagnes. Ces thermes, aux eaux sulfureuses ou salines, que dominent les dernières croupes des Alpes transylvaines, au nord des Portes de Fer, sont parmi les plus beaux de l'Europe par la grandeur et le charme des sites environnants, et les routes de promenade y sont admirablement entretenues. La ville de Bude doit son ancien nom d'*Aquincum* et son origine à ses sources thermales, très-efficaces et très-fréquentées. En 1880, l'amphithéâtre d'Aquincum a été retrouvé par M. Torma.

L'exploitation de ces richesses devient de plus en plus facile, grâce aux chemins de fer qui se ramifient maintenant dans tous les sens; mais les grandes routes carrossables et les chemins vicinaux qui doivent alimenter le trafic des voies ferrées ne sont encore, dans presque toute la Hongrie, que des terres inégalement battues, dont les ornières boueuses se ramifient

[1] Extraction de la houille à Pécs en 1882 : 407,455 tonnes.
[2] Production du charbon de terre en Hongrie (1873): 1,488,000 tonnes.
[3] Valeur totale de la production minière (avec le sel) de la Hongrie, en 1873 : 36,000,000 fr.
[4] Cornet, *Sur un gisement de combustible dans les Alpes transylvaniennes.*

au contour des mares. Le réseau des chemins de fer est en mainte région de la plaine plus avancé que celui des routes, et l'on a constaté même en certains endroits que les chemins ordinaires ne sont plus à l'état d'entretien. C'est que les matériaux manquent pour l'empierrement : « Dans l'Alföld, on pave avec de la boue, » dit un proverbe local. Aussi les chemins de fer, auxquels ne viennent pas aboutir en nombre suffisant les routes latérales, n'ont-ils qu'un trafic insuffisant pour la prospérité matérielle des entreprises. Naguère ces voies ferrées n'aboutissaient qu'à des impasses du côté de l'Orient. La plus ancienne ligne de Vienne à Constantinople est encore interrompue sur le Danube, au village de Baziás, entre Belgrade et les Portes de Fer; mais deux chemins de fer de Pest à la mer Noire franchissent désormais les Carpates, l'un aux Portes de Fer même : c'est la ligne de Temesvár; l'autre, près de Brassó : c'est la voie du Predeal, qui s'élève par une région des plus belles au col de Tömös et descend dans la plaine roumaine à Ploesti; les autres lignes s'arrêtent provisoirement à Petrosény, à Nagy Szeben, à Maros Vásárhely, à Dées, à Szigeth, à Unghvár. Mais de la Hongrie à la Galicie il existe déjà deux lignes directes franchissant les montagnes à l'est du Tátra.

Lorsque le mur des Carpates, enfin perforé dans toutes les directions, laissera la péninsule turque devenir par son commerce et son industrie partie intégrante de la véritable Europe, la Hongrie et surtout la Transylvanie changeront pour ainsi dire de position relativement au reste du monde. Elles étaient en dehors de l'Europe commerçante, et très rapidement elles en deviendront un des centres. De la mer du Nord et de la Baltique au Pont-Euxin, le chemin naturel, qui jadis évitait forcément le plateau transylvain, passera désormais en droite ligne à travers le rempart des Carpates, et, sur son parcours, hommes et choses seront entraînés par le mouvement. Changée en une grande route des nations, la citadelle de montagnes contre laquelle sont venues se briser tant de hordes guerrières et que tant d'autres ont dû péniblement contourner, perdra naturellement son importance exceptionnelle dans l'histoire stratégique de l'Europe; mais, en revanche, le rôle d'intermédiaires qu'auront ses populations, l'abondance et la diversité de ses produits, la beauté de ses vallées lui assureront une destinée analogue à celle de la Suisse, dont elle forme, à l'autre extrémité de l'Europe centrale, une sorte de pendant géographique.

L'aspect des villes de la grande plaine magyare et du plateau de Transylvanie se modifie peu à peu, en proportion des changements économiques

de la contrée. La valeur croissante des terres, le peuplement du sol et l'imitation des mœurs occidentales ne peuvent manquer de priver un jour les cités du Danube et des Carpates de leur physionomie originale. Toutefois la transformation sera lente, car il est plus facile d'adopter de nouveaux costumes et de changer les cultures que de reconstruire les habitations.

Jadis toutes les villes de la plaine hongroise n'étaient que de grands villages, n'ayant aucun des traits qu'offrent nos cités compactes de l'Occident. On les divisait en trois catégories, suivant le nombre de leurs habitants et les priviléges qui leur avaient été octroyés ou qu'elles avaient conquis; mais leur aspect général était partout le même : « libres cités royales », « bourgs de marchés », ou villages, étaient également d'énormes agglomérations de petites maisons basses, séparées les unes des autres par de larges rues, des cours, des jardins et des mares. On a cru voir dans cette disposition des villes de Hongrie une trace de la vie nomade des ancêtres. Les maisons de briques, sans étage supérieur et sans porte s'ouvrant directement sur la rue, couvertes d'argile blanchie à la chaux, figurent des rangées de tentes; les avenues droites et régulières qui séparent ces maisonnettes, toutes construites sur le même plan, rappellent les allées d'un camp où les cavaliers peuvent à l'aise faire leurs évolutions. Au centre du village, là où flottait autrefois le pavillon des chefs, s'élèvent les édifices civils et religieux qui appartiennent à toute la communauté. Il semble très-étrange que, lors des grandes invasions turques, les paysans magyars n'aient pas eu l'idée de s'entourer de hautes murailles, comme le faisaient les Saxons de Transylvanie, ou d'élever des remparts circulaires pareils à ceux qu'avaient autrefois construits les Avares; mais leurs mœurs de race s'y refusaient, dit-on, et du reste, leurs demeures ne renfermant rien de précieux, il leur était facile de se déplacer; ils continuèrent donc de vivre dans la campagne rase, en de grosses bourgades ne différant des villages ordinaires que par le nombre des maisons.

Il est possible que l'ancien instinct nomade soit pour quelque chose dans la disposition générale que les Magyars ont donnée à leurs grandes agglomérations; mais il ne faut pas perdre de vue que, dans l'Alföld, les villages serbes, slovaques, roumains, ne diffèrent point des *faluk* magyars par le genre de construction, et que dans mainte contrée dont les conditions géographiques sont analogues, on retrouve aussi des bourgades du même genre. C'est ainsi que dans les Landes françaises, dont les habitants ne sont pourtant pas considérés comme les descendants de cavaliers nomades, nombre de villages ressemblent parfaitement à ceux de la grande plaine magyare. Il en est de même aux États-Unis, dans les prairies de l'Ouest : là, des colons

venus de toutes les parties de l'Europe et subissant les influences héréditaires les plus diverses se construisent sur le même plan des groupes de maisons qui, par l'apparence générale, rappellent ceux des bords de la Tisza. La cause doit en être cherchée dans la ressemblance des milieux. L'uniformité de la plaine, l'absence de collines autour desquelles on eût intérêt à se grouper, la faible valeur du sol, ont eu partout la même conséquence, celle

N° 107. — DEBRECZEN.



de laisser les habitants éparpiller leurs demeures sur un espace très-considérable, au delà duquel s'étend la morne solitude. Mais nulle part en Europe ce phénomène ne s'est accompli dans des proportions plus remarquables qu'en Hongrie. On est vraiment étonné à la vue de villes comme Szabadka, Kecskemét, Debreczen, Félegyháza, dont toutes les rues, entourées de murs et de vastes jardins, présentent un caractère monotone, mais assez agréable à l'œil, avec leurs maisonnettes blanches dans la verdure. Il est vrai que ces groupes de maisons portent le nom de « cités » et de « bourgs » ; mais il ne manque pas de « villages » qui ont dix mille habi-

tants, et même Orosháza en a près de quinze mille. En moyenne, les villes de l'Alföld s'étendent sur un espace de 60 kilomètres carrés; chaque bourgade magyare est un Washington par ses « distances magnifiques ». Szabadka ou « Ville de la Liberté », la Maria Teresiopol des Allemands, ne couvre pas moins de 896 kilomètres carrés : c'est une province coupée d'énormes avenues régulières que des maisons bordent par intervalles.

Buda-Pest (Budapest, en allemand Pest-Ofen) est naturellement, comme capitale de la Hongrie, une des villes qui se transforment le plus vite en cité d'aspect européen : c'est aussi l'une de celles dont la population s'accroît le plus rapidement[1]; elle est la treizième ville d'Europe. Le beau fleuve, large de près de 400 mètres dans sa partie la plus étroite, la colline de Bude et les hauteurs plus grandes qui la dominent, donnent à l'ensemble du paysage un noble caractère qui rehausse singulièrement l'apparence de la ville. Les palais qui bordent la rive gauche du fleuve, les édifices qui se dressent en face sur le coteau de Bude, antique acropole de la cité, le pont suspendu de trois travées qui réunit le centre des deux villes, le viaduc de fer aux arcades élégantes qui rejoint les faubourgs des deux rives au-dessous de l'île Marguerite, un pont tubulaire de chemin de fer en aval de la cité, les nombreux bateaux à vapeur qui vont incessamment de l'un à l'autre bord, et ceux, plus majestueux, qui descendent ou remontent le fleuve, les hauts clochers et les dômes aux nervures dorées, donnent à la ville hongroise un air grandiose qui manque à beaucoup d'autres cités plus considérables; la pierre qui sert à la bâtir est un calcaire tout à fait semblable à celui de Paris. Buda-Pest devient grande, non-seulement à cause de sa puissance d'attraction politique sur toute la Transleithanie, mais aussi à cause de sa position dans le voisinage du grand coude danubien et sur la ligne transversale de dépression qui, passant par le Balaton, longe la base des hauteurs de la Hongrie septentrionale; elle est un centre naturel d'échanges et un entrepôt des denrées et des marchandises à destination de la mer Noire et de l'Adriatique. L'industrie de la ville est assez importante : dans ses moulins à vapeur 2,500 à 3,000 ouvriers réduisent en farine annuellement plus de 400,000 tonnes de grains. Le plus grand désavantage de Buda-Pest est son insalubrité relative. Entre les cités populeuses de l'Europe, elle se distingue malheureusement par une grande mortalité,

[1] Population de Bude et de Pest, d'après Josef Kőrösi, en	1720.	14,000 hab.
» » »	1870.	270,000 »
» Buda-Pest.	1881.	370,770 »

Habitants de Pest en 1881, non compris les soldats :

200,000 de langue magyare ; 120,000 de langue allemande ; 30,000 de langues slaves.

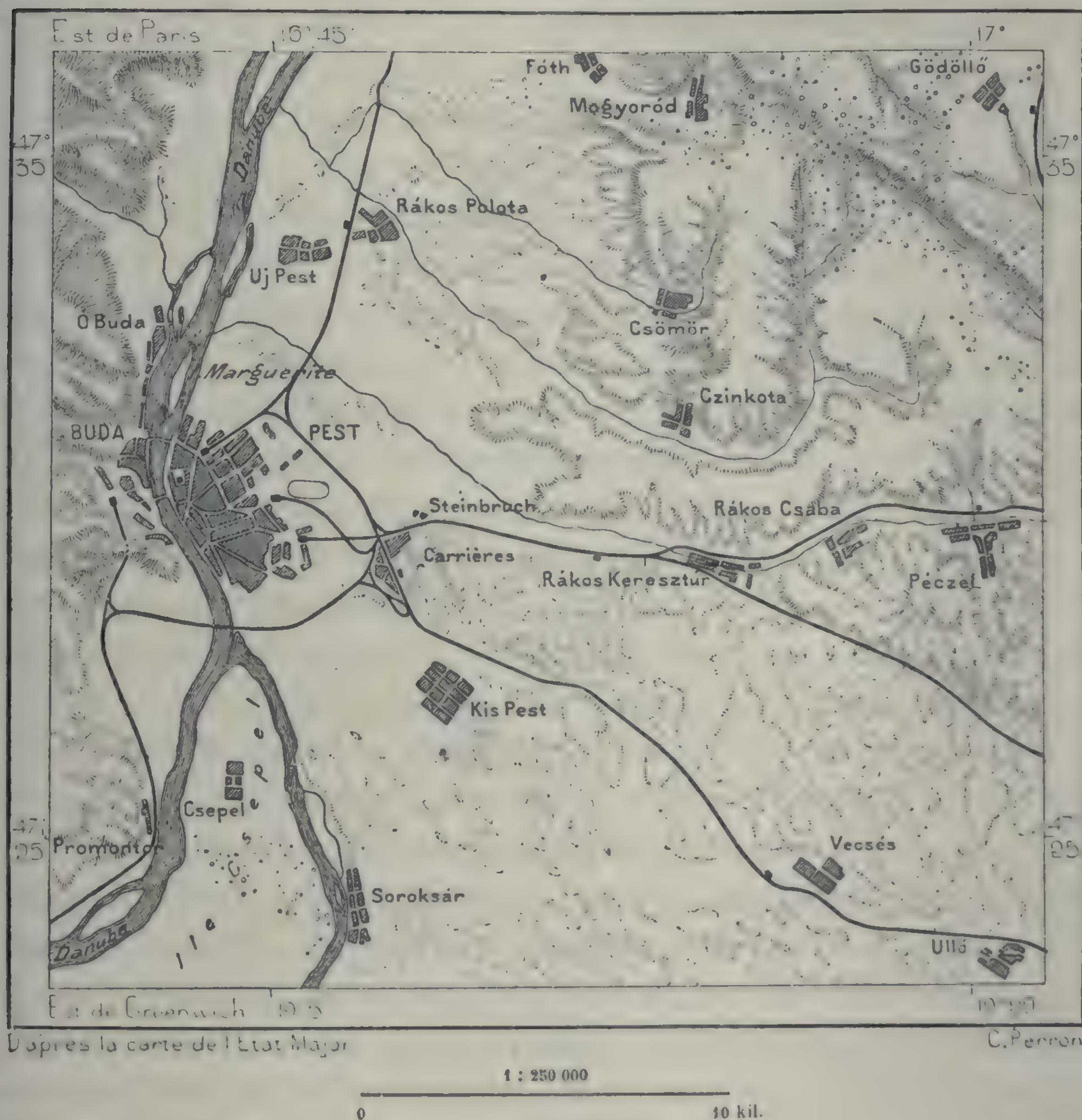


BUDA-PEST. — VUE PRISE DU GELLÉRTHEGY

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Klösz.

causée non-seulement par les brusques oscillations du climat, mais aussi par la misère, qui est fort grande. C'est par milliers que l'on compte à Pest les malheureux des deux sexes trop indigents pour se procurer une chambrette, une cave, un toit de four, et se bornant à louer un grabat pour la nuit. Les sept dixièmes des maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, et plus

N° 108. — PEST ET SES ENVIRONS.



de 5,000 familles vivent en des caves. Il n'est peut-être pas de grande ville en Europe où le nombre des journaliers, des apprentis, des manœuvres, des domestiques, des gens vivant au jour le jour soit plus considérable : il est en moyenne de plus de 100,000 personnes[1]. Cette forte part faite à la misère explique les épidémies qui sévissent si fréquemment sur Buda-Pest et ses faubourgs[2].

[1] Josef Kőrösi, *Die Hauptstadt Buda-Pest im Jahre* 1881.

[2] Mortalité moyenne (1868-1870) · 43 sur 1,000 ; (1876) : 41 sur 1,000 ; (1880) . 35 sur 1,000.

Parmi les monuments de Pest, le plus important par les richesses qu'il contient est le Musée national, vaste édifice précédé d'un péristyle d'où Petöfi harangua le peuple pour l'entraîner à la révolution. Les Magyars, pleins d'un zèle patriotique pour la splendeur de leur cité, ont à cœur d'en accroître les trésors d'art et de science, et la foule des visiteurs se presse constamment dans les galeries du musée pour y contempler les toiles, les statues, les collections nouvellement acquises. La partie de l'édifice consacrée à l'histoire naturelle contient près de 500,000 exemplaires d'animaux de toute espèce, de riches herbiers, une très-belle collection de fossiles, et, parmi d'autres échantillons de minéralogie, les pierres précieuses et les cristaux magnifiques fournis par les roches si diverses de la Hongrie du Nord, du Banat, de la Transylvanie. Le cabinet des antiquités préhistoriques est l'un des plus curieux de l'Europe, car la Hongrie, que l'on croyait naguère très-pauvre en débris des civilisations antérieures à l'histoire écrite, est une des contrées où l'on fait maintenant le plus de trouvailles dans le sol des marais, dans les tombelles et dans les éboulis des mines, et c'est le Musée national qui reçoit la plupart des objets précieux : on y admire surtout les instruments de cuivre pur provenant de Transylvanie, où l'on en a trouvé des amas de plusieurs quintaux. Parmi les inscriptions et les monnaies, au nombre de 90,000, se trouve aussi maint document d'une haute importance, et ce qui fait l'intérêt exceptionnel de ce musée épigraphique, c'est qu'il provient en entier du pays et permet ainsi de reconstituer une histoire locale de la Pannonie[1]. La collection ethnographique, recueillie en grande partie aux frais de la nation par le voyageur Xantus, est très-intéressante. Enfin le musée d'art renferme, à côté de quelques tableaux anciens, des toiles d'artistes hongrois et des portraits curieux à consulter pour l'étude de l'histoire nationale. Le grand musée de tableaux, qui fut autrefois le musée Eszterházy, l'une des gloires de Vienne, appartient à la Hongrie depuis 1869 ; il contient quelques chefs-d'œuvre, entre autres un *Ecce Homo* que l'on croit être de Rembrandt, et une collection de plus de 50,000 dessins et gravures. Ville universitaire[2], Pest possède aussi plusieurs bibliothèques : la principale, qui se trouve au Musée national, contient déjà près de 250,000 ouvrages et de 12,000 manuscrits ; elle s'accroît en moyenne par an de 18,000 volumes et de 18,000 autres documents. L'ambition des Hongrois est d'avoir dans leur bibliothèque tout ce qui se rapporte à la patrie : c'est là qu'ont été

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

[2] Université en 1880 : 190 professeurs ; 3356 étudiants, dont la moitié en droit ; 126 femmes élèves sages-femmes.

placés les précieux volumes de la *Corvina*, que le sultan a fait remettre récemment à la Hongrie en témoignage d'amitié. Pest est maintenant, avec Londres, la ville d'Europe où sont réunis les plus nombreux ouvrages de cette fameuse bibliothèque pour laquelle Mathias Corvin entretenait constamment trente copistes et enlumineurs, et plusieurs presses d'imprimerie. Parmi les nombreuses compagnies savantes de Pest, se trouve une société de géographie comprenant plus de 500 membres.

Bude, que perce un tunnel et que gravit un chemin de fer incliné, est surtout la ville de l'administration militaire et civile ; ses palais, ses ministères, qui doivent être somptueusement reconstruits d'après un plan d'ensemble, n'offrent guère d'intérêt que par les souvenirs historiques : c'est là que l'on conserve la fameuse couronne de saint Étienne. Au pied de la colline, non loin du grand pont de fer, d'un ancien bain romain et du faubourg d'Ó Buda, l'ancien Aquincum, est un édicule mahométan : c'est le fameux tombeau de Gull-Baba, « le Père des Roses, » dont la conservation a été stipulée par une clause spéciale du traité de Karlovic en 1699 ; des pèlerins turcs viennent encore le visiter chaque année, et par sympathie politique leurs amis magyars l'ont fait dernièrement réparer. A l'ouest de la ville, une place gazonnée qui s'étend à la base même du rempart et qui sert maintenant de champ de manœuvres, est aussi un lieu de pèlerinage : c'est là, dans le « Champ du sang », que tombèrent, en 1795, les têtes de Martinovicz et d'autres généreux hongrois accusés de « jacobinisme ».

Buda-Pest est riche en lieux de plaisance. L'île de Marguerite, agrandie par les travaux de « correction » qui ont régularisé le cours du fleuve, contient un très-bel établissement de bains qu'alimente une source thermale artésienne : le puits, l'un des plus profonds du monde, descend à 951 mètres et fournit de l'eau à 37 degrés. Au nord et à l'est de la ville, s'étendent des jardins et un parc ; des châteaux entourés d'arbres sont parsemés dans la campagne, au milieu de cette plaine de Rákos où les Hongrois, tous montés sur leurs chevaux, tenaient autrefois leurs diètes bruyantes, soit pour l'élection de leurs souverains, soit pour la discussion des lois ou des expéditions de guerre[1] : on y vit, dit-on, quatre-vingt mille tentes à la fois. Plus loin, vers le nord-est, le palais de Gödöllő, qui pendant une partie de l'année est la résidence du souverain, s'élève à côté de la ville du même nom. Mais les sites les plus beaux sont ceux que présentent les collines aux alentours de Bude ; elles sont parsemées de villas où les habitants de Pest se portent en foule pendant les jours de fête. Pour contempler le Danube, ses îles, les

[1] Auguste de Gérando, *La Transylvanie et ses habitants*, t. I, p. 9.

deux villes sœurs et leurs alentours, le meilleur lieu d'observation est le Gellérthegy (en allemand Blocksberg), qui s'élève au sud de Bude et de son faubourg Taban ou « Ville des Serbes ». Là se trouvait jadis l'observatoire, que les Autrichiens ont remplacé par une citadelle, afin de tenir la ville sous la gueule de leurs canons.

Les communes urbaines de la Hongrie qui ressemblent le plus à celles de l'Allemagne par le groupement d'une population considérable dans un petit espace sont naturellement celles qui se trouvent dans le voisinage de l'Autriche et sur la grande voie fluviale de Vienne à Pest. Pozsony (en allemand Presburg), la porte occidentale de la Hongrie, est une de ces villes d'aspect germanique : l'énorme masse ruinée d'un château quadrangulaire dominant la cité, la couronne dorée qui termine la coupole de la cathédrale et de nombreux palais de l'aristocratie rappellent l'ancienne importance de Presbourg comme ville du sacre des rois de Hongrie ; elle possède depuis peu une université. C'est à Presbourg que fut signée la paix de 1805, après la bataille d'Austerlitz. Plus bas viennent Győr (en allemand Raab), un des grands marchés de l'Europe pour les céréales, et Gönyő, le port de Győr sur le grand Danube. Au confluent de la Vág et du Danube, la ville de Komárom (Komorn) aligne ses remparts et avance ses bastions, les derniers qui tombèrent, en 1849, entre les mains des Autrichiens; en face de Komárom, sur la rive droite du Danube, est Ó Szőny, l'ancienne Bregetio, résidence des empereurs romains Valentinien Ier et Valentinien II. Au delà, Esztergom (Gran), la cité primatiale de la Hongrie, où le roi saint Étienne fut couronné en l'an mil, fait peser sur une colline la masse de sa cathédrale moderne. Vácz (Waitzen), située sur la rive opposée du Danube, est à l'angle même que forme le courant rejeté vers le sud.

Dans la partie sud-occidentale de la Hongrie, la ville la plus fameuse est Székes-Fejérvár (Stuhlweissenburg), appelée Alba Regia dans le latin du moyen âge, comme l'une des supérieures parmi les villes nobles : par abréviation, des hommes d'affaires lui donnent fréquemmment le nom d'Alba. Pendant longtemps les rois de Hongrie y étaient couronnés et ensevelis; dans l'ancienne crypte royale ont été trouvés plusieurs cercueils contenant, avec les restes des corps, de précieux joyaux déposés maintenant au Musée national de Pest. Veszprém est aussi une ville célèbre dans les fastes de la Hongrie, mais elle n'est pas la plus populeuse de son comitat; c'est dans les campagnes situées au nord du Bakony que se trouve Pápa, le bourg où les habitants se sont groupés en plus grand nombre. Plus à l'ouest, déjà près des confins de la Styrie, est l'ancienne ville de Sabaria, qui possède encore quelques débris de ses monuments romains : c'est le Szombathely

des Hongrois, le Steinamanger des Allemands. Bien déchue de son antique splendeur, cette ville reprendra probablement une grande importance, car elle est au point de jonction de quatre chemins de fer et l'entrepôt central entre la vallée de la Drave et celle du Danube. Elle est actuellement beaucoup moins peuplée que la ville à demi germanique de Soprony (en allemand Œdenburg), l'ancienne ville romaine de Scarabantia, dont le nom allemand indique pourtant l'existence d'un ancien désert, fait probablement par des armées de ravageurs; par son commerce et son industrie, cette ville de la frontière, située dans les campagnes fertiles et bien cultivées qui s'étendent à l'ouest du lac de Neusiedl, se trouve déjà dans le cercle d'attraction de Vienne. C'est dans les environs d'Œdenburg que sont les plus splendides domaines de la famille Eszterházy.

Le bassin de la Drave n'a, dans les limites de la Hongrie, que des bourgs commerçants, comme Nagy Kanizsa, et une seule ville importante par son rôle dans l'histoire et par son commerce : c'est l'ancienne cité, autrefois slave, de Pécs (Mecsek-Hegy, Fünfkirchen), bâtie à la base d'un massif de collines percées de grottes, près d'un bassin houiller activement exploité; par plaisanterie, les habitants la comparent à Vienne : « Les Allemands ont un Bécs, disent-ils, les Hongrois ont un Pécs ». Le territoire de Pécs est un de ceux qui ont été disputés avec le plus d'acharnement par Turcs et Magyars. A l'ouest, est le « Château de l'Ile » (Szigetvár), que Zrínyi défendit, en 1566, avec tant d'héroïsme et de faste contre Soliman le Magnanime, vainqueur qui ne put jouir de son triomphe et mourut dans le camp même, après avoir perdu 30,000 des siens. A l'est, sur la rive du Danube, est la ville de Mohács, où, quarante années auparavant, Soliman avait écrasé l'armée de Louis II, resté au nombre des morts, et où les Turcs furent vaincus à leur tour, en 1787. Mohács est la principale escale des bateaux à vapeur du Danube, en aval de Duna-Földvár et de Paks.

La région des Carpates hongroises, sur les confins de la Moravie et de la Galicie, a moins de cités populeuses que les autres parties de la Hongrie; mais ces villes sont pour la plupart bâties en d'admirables vallées où ruissellent les eaux vives et verdoient les prairies. Nagy Szombat (en allemand Tyrnau), dans le comitat de Presbourg, est une « petite Rome », aux nombreux clochers, une ancienne ville d'université. Trencsén fut jadis une place forte, et son château, changé maintenant en une pittoresque ruine, passait pour imprenable; l'eau y était fournie à la garnison par un puits de 180 mètres de profondeur. Non loin de là jaillissent les eaux sulfureuses de Tepla, que les Allemands appellent Teplitz, comme les fameux bains de la Bohême. Les villes de mines, autrefois beaucoup plus importantes, sont

Selmeczbánya (Schemnitz) et Körmöczbánya (Kremnitz), célèbre par les ducats et les florins qu'on y frappait jadis; on en retira, de 1740 à 1773, pour une valeur de 263 millions de francs. Selmeczbánya, la plus populeuse des deux villes, est construite dans un bassin de montagnes ouvert aux vents du nord, sur les pentes inégales de collines toutes percées de galeries et de massifs de déblais couverts d'ocre, exhalant une odeur sulfureuse; divers lieux de bains se trouvent dans les environs, aux bords de la rivière Garam ou Gran, que domine la ruine de Szászkő ou Sachsenstein. Besztereczebánya (Neusohl, Banska Bytrica), habitée de Slaves et de Magyars, est aussi une ville de mines, ainsi que l'indique le mot de *bánya* qui termine son nom, et plusieurs établissements métallurgiques y traitent le minerai retiré des gisements voisins. Des « seize villes » de la Scépusie ou comitat de Szepes (Zips), au pied du Tátra, aucune n'est considérable; mais plusieurs d'entre elles sont visitées en été à cause des beaux paysages qui les entourent, et près de Késmárk les promeneurs et les malades se rendent en grand nombre aux thermes de Tátrafüred (Schmecks). Kassa (Kaschau), la plus belle ville de la Haute Hongrie, et Unghvár sont des marchés pour les échanges entre la plaine hongroise et le versant polonais et ruthène des Carpates; Eperjes est devenue tristement fameuse par ses « assises sanglantes », pendant lesquelles, vers la fin du dix-septième siècle, les bourreaux de l'empereur ne cessèrent de rouer, de brûler et d'empaler les victimes. Munkács, grande et triste ville, se vante d'avoir été la première où les Magyars se soient arrêtés à leur entrée dans la plaine; Szigeth est la capitale et l'entrepôt des produits du comitat de Mármaros, tandis que, sur les pentes méridionales des avant-monts, Tokaj aux roches brûlées, Miskolcz aux riants vallons de prés et de jardins, Eger (Erlau) prolongeant ses faubourgs à la base de coteaux couverts de vignes, Gyöngyös, entourée de villas, sont les intermédiaires du commerce entre la région des montagnes et la grande plaine de l'Alföld. En 1552, une armée turque dut lever le siége d'Eger, après avoir perdu 30,000 hommes.

Quelques-uns des immenses villages bâtis dans les campagnes ont été élevés à la dignité de cités et de villes; mais, à quelques exceptions près, ils ne méritent ce titre que par leur population, non par leur aspect. Szeged (Szegedin), la deuxième ville de la plaine hongroise par le nombre des habitants, était naguère un de ces bourgs que l'on dit ressembler aux campements des Huns. Sa position, à la jonction de la Tisza et de la Maros, en a fait un lieu d'échanges très-animé, et les chemins de fer qui s'y croisent lui maintiendront le rôle de marché central de l'Alföld. Trois digues concentriques entourent la cité nouvellement rebâtie, pour lui éviter le retour



RUINES DU SZASZKÖ OU SACHSENSTEIN

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Klösz.

d'inondations désastreuses, comme celle de 1879. Plusieurs autres villes ont aussi une grande importance comme lieu de croisement des voies ferrées et des routes : Czegléd, au sud-est de Buda-Pest, Szolnok, au milieu des boues de la Tisza, Püspök-Ladány, Csaba, Debreczen (Debreczin), la ville magyare par excellence, la « Rome » des calvinistes hongrois et le siége temporaire du gouvernement pendant la guerre de l'indépendance, Szoboszló, située au bord de la coulée serpentine d'une ancienne rivière dont le cours s'est déplacé, Nyiregyháza, Szathmár-Némethi, située à l'angle extrême de la grande plaine, à 123 mètres d'altitude, Nagy-Várad (Gross-Wardein) sur la Sebes Kőrös, à l'entrée de l'un des principaux défilés qui mènent en Transylvanie. Cette ville fut souvent le quartier général des Turcs, lorsqu'ils dominaient la Hongrie, et c'est à eux que l'on attribue l'introduction d'une plante du Nil (*nymphæa thermalis*), qui croit dans les eaux jaillissantes de Püspök Fürdő, à une petite distance de Nagy-Várad[1]. La famille d'Albert Dürer était originaire de cette contrée.

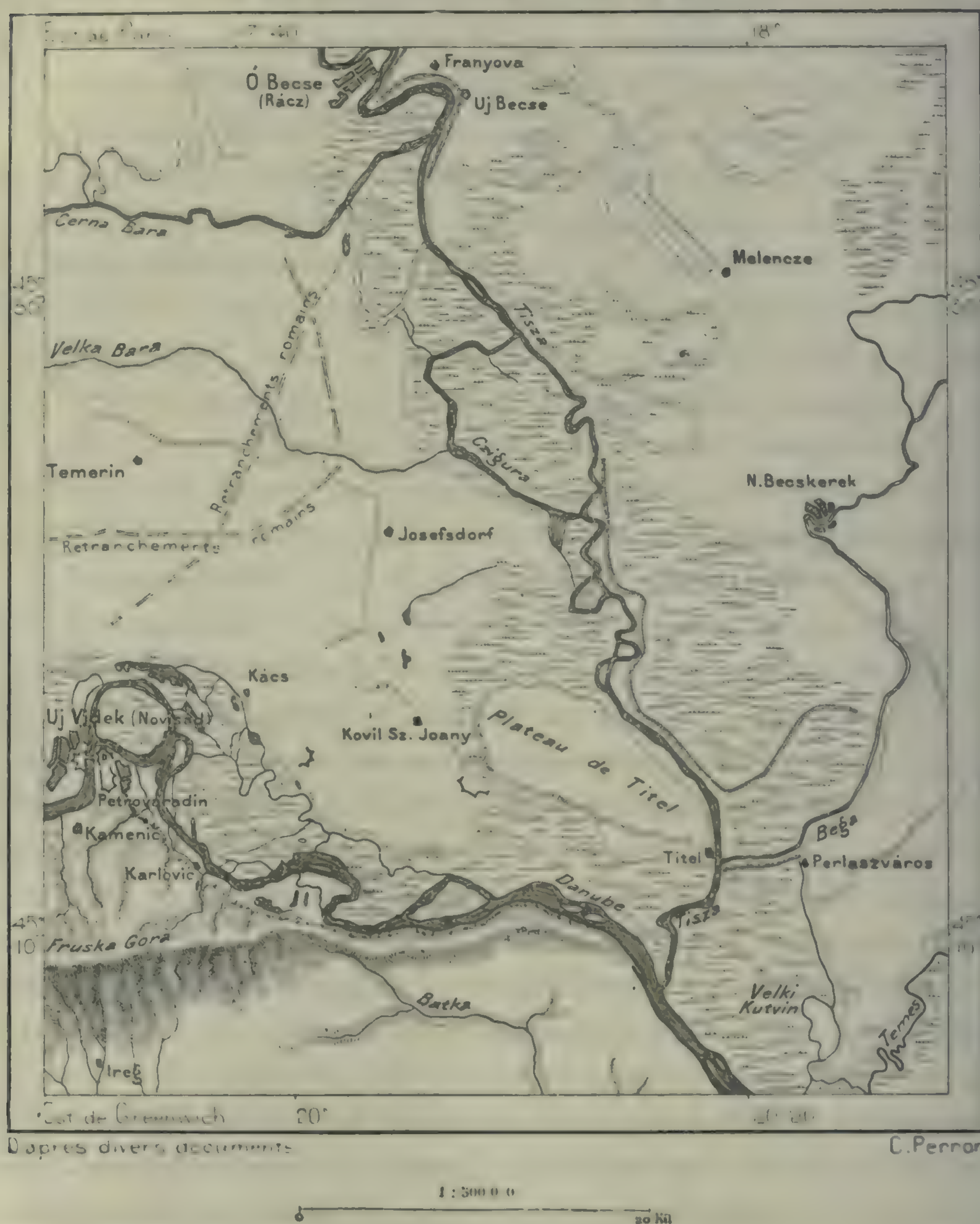
Quelques-uns des grands centres de population sont au bord du Danube ou dans le voisinage immédiat du fleuve. Telles sont Kalocsa et Baja. Zombor, au nord de la Bácska, ainsi nommée de Bács, ville déchue, est située, non sur le Danube, mais sur le canal « de François » qui rejoint le fleuve à son grand affluent la Tisza, en abrégeant d'environ 190 kilomètres la route des bateaux ; Uj-Vidék (la Novisad des Serbes, Neusatz des Allemands) borde la rive septentrionale du Danube, sous le canon de la forteresse de Petrovaradin, dominant l'autre rive, et à l'ouest du fameux plateau de Titel, qu'entourent les eaux et les marécages de la Tisza ; Panesova (Pančova, Pančevo en serbe), au confluent de la Temes, en aval de Belgrade, est surtout peuplée de Serbes, comme les villes du rivage opposé.

Sur les bords de la rivière entièrement hongroise, la Tisza, les grands centres de population sont en moyenne plus nombreux et plus importants que dans le voisinage du fleuve principal. Dans le comitat de Jászkun-Szolnok sont les grands bourgs de Karczag, de Török-Szent-Miklós, de Mező-Tur, de Jász Berény, près duquel la légende veut que soit enseveli Attila, le roi des Huns. Entre Szolnok et Szeged, la rivière baigne Csongrád et Szentes, non loin des villes de Nagy-Kőrös, de Kecskemét, célèbre par ses travaux agricoles, de Félegyháza et de Hód-Mező-Vásárhely, qui se trouvent, les deux premières dans les campagnes de l'ouest, la troisième à l'est de la rivière. En aval de Szeged, est Ó Kanizsa, qui est le port de la grande ville de Szabadka (en allemand, Maria Theresiopol), située à l'ouest dans la

[1] Arthur Patterson, *Magyars and their country*, t. II, p, 338, 339.

puszta; puis vient Zenta, près de laquelle le prince Eugène remporta, en 1697, une grande victoire sur les Turcs. A l'est se trouve le marché très-important de Nagy-Kikinda, tandis que Nagy-Becskerek est sur la Bega

N° 109. — NOVISAD ET COURS INFÉRIEUR DE LA TISZA.



1 : 500 000

0 — 20 Kil.

canalisée, dans la région marécageuse où séjournent les eaux d'inondation qui refluent au nord de la jonction du Danube et de la Tisza.

La Kőrös, qui s'unit à la Tisza près de Csongrád, arrose dans son cours, en y comprenant celui de la Kőrös Blanche, les campagnes de Gyula, de Békés, de Gyoma, de Szarvas. La Maros, plus importante comme voie de commerce entre la Hongrie centrale et la Transylvanie, est gardée par la

citadelle d'Arad ou Arad vára, située à côté d'Ó Arad, une des villes les plus actives de la plaine magyare par leur industrie : c'est près de là, au pied du dernier contre-fort des montagnes de Bihar, que se trouve Világos, lieu de deuil pour tous les Hongrois, à cause de la capitulation de Görgey, qui termina la guerre de l'indépendance en 1849. En aval d'Arad sont d'autres grands bourgs, dont le plus populeux est celui de Makó. Dans la puszta qui s'étend au nord de la Maros est le célèbre haras de Mezőhegyes, comprenant un espace de plus de 16,000 hectares; il n'a parfois pas moins de 8,000 chevaux.

Temesvár, ville forte, l'ancienne capitale du Banat, dispute à Ó Arad le premier rang parmi les cités du sud-est de la Hongrie; quelques autres groupes considérables d'habitants, Versecz, et Oláh-Lugos, ainsi nommée de sa position en pays valaque, se sont encore formés dans cette région; mais là commencent déjà les montagnes, et les bourgs les plus importants, comme Karansebes, Oravicza, célèbre par ses mines, Mehadia, n'ont plus un nombre d'habitants comparable à ceux des bourgs de la puszta, où des villages éloignés de tout cours d'eau et de toute ligne de chemin de fer, comme Böszörmény, Nánás, Halas, ont pourtant chacun plus de 10,000 habitants. Mehadia a donné son nom aux thermes les plus fréquentés de toute la Hongrie, les « Bains d'Hercule », situés à l'est dans une autre vallée.

Kolozsvár (en roumain Cluş, en allemand Klausenburg) est la ville la plus populeuse de la Transylvanie : c'est le chef-lieu naturel des habitants magyars du plateau et le siége de leurs principales écoles. Après avoir été la Napoca des Romains, un des lieux les plus considérables de la Dacie, Kolozsvár fut jadis une ville à demi allemande, et de cette époque elle a gardé quelques murailles et de grandes tours carrées qui lui donnent un aspect pittoresque, rare dans les villes de Hongrie; mais de vastes faubourgs s'étendent en dehors des remparts, sur les bords de la Szamos et sur les coteaux voisins; une de ces collines est couverte de baraques, d'où le promeneur voit sortir les Tsiganes comme les lapins de leurs tanières. Dans la partie transylvaine du bassin de la Szamos, il ne se trouve que trois autres villes, Szamos-Ujvár (Gerla, Armenienstadt), bien connue par sa communauté arménienne, Dées, où, d'après la légende, Hongrois et Székely se reconnurent pour frères, et Besztercze (Bistritz), entourée d'admirables forêts : ce fut jadis l'un des grands entrepôts du commerce de l'Orient slave. Près des sources de la Nagy-Szamos, dans le voisinage de la frontière de la Bukovine, sont les bains fréquentés de Radna, l'ancienne Rothenau des premiers Saxons, détruite par les Tartares[1].

[1] Aug. de Gérando, *la Transylvanie et ses habitants*, t. II, p. 136.

La Maros, qui traverse le plateau de Transylvanie dans toute sa largeur, n'a pas de grande ville sur ses bords. La principale est Maros-Vásárhely où les Székely sont en majorité. Unie à l'Aranyos, qui vient de la grande région minière et passe à Thorda (Turda, Thorenburg, l'ancienne Potaissa), célèbre par ses mines de sel, elle descend au sud-ouest, en serpentant au pied des falaises également salifères de Maros-Ujvár, où l'exploitation du sel se fait suivant une méthode plus régulière que dans toute autre partie de la Transylvanie. En aval de Nagy-Enyed, la Maros reçoit le Küküllő (Kokel), dont la branche principale, celle du midi, parcourt une des régions les plus riches en groupes de population et en souvenirs historiques; c'est dans cette vallée de la Grande-Küküllő que se trouvent Udvarhely, où se tenaient autrefois les assemblées nationales des Székely, et la pittoresque Segesvár (Sigichoara, Schässburg) : près de là périt sans doute, tué par des soldats russes, le noble Petöfi, le plus grand poëte de la Hongrie. Plus bas sont Elisabethstadt, ville des Arméniens, et Megyes (Mediechou, Mediasch), qui fut aussi une ville de diètes et d'assemblées. En aval du confluent de la Grande-Küküllő, la Maros coule vers Gyula-Fejérvár (Károly-Fejérvár, Belgradou, Karlsburg, l'ancienne Apulum), la « Forteresse Blanche » : c'est dans sa belle cathédrale romane, fort curieuse par des sculptures de son porche et de ses chapiteaux, que les princes de la Transylvanie étaient couronnés, là que fut déposé le corps du grand Hunyade. En aval de Fejérvár et de ses vignobles aux crus exquis, la Maros, grossie de la Strel, passe à Déva, dont la fière citadelle dresse ses murs, ruinés depuis 1848, sur une colline aussi régulière que le cône d'un volcan : elle gardait jadis à l'est la porte de la Transylvanie qu'Arad surveillait du côté de l'ouest. Plus au sud, le passage des « Portes de Fer », où naissent des eaux qui vont se jeter dans la Maros, était défendu par l'antique Ulpia Trajana, héritière de la ville dace Sarmizegethusa; il n'y a plus maintenant dans cette région de la Transylvanie que des bourgs sans importance. Dans une vallée latérale est le bourg de Vajda Hunyad (Hunedoare), lieu de pèlerinage pour les Hongrois, à cause du château qu'y fonda le « vajda » ou voïvode Hunyade, dont le nom est resté si populaire parmi les Roumains et les Magyars. On travaille depuis une quinzaine d'années à la réparation de cet ancien palais.

La plus riche ville de Transylvanie est dans le bassin de l'Olt (Aluta) : c'est Brassó ou Brasov, mieux connue sous son nom allemand de Kronstadt, quoique les « Saxons » y forment seulement le tiers de la population. Brassó groupe ses maisons en demi-cercle autour d'un promontoire, dans une vaste plaine unie; elle est entourée de villages hongrois et roumains, dont le principal est Hoszszufalu (Satu lung). Dans le bassin de la même rivière, mais

au nord de l'âpre défilé de la Tour-Rouge, par lequel l'Olt s'enfuit vers la Roumanie, Nagy-Szeben (Sibiu, Hermannstadt, l'ancienne Cedoniæ), la « Ville Rouge » des Turcs, est la clef de la Hongrie pour toute armée venant du sud ; centre ecclésiastique des Saxons, elle est allemande d'aspect, et même elle offre un meilleur type de ville « saxonne » que les cités de l'Allemagne occidentale, précisément parce qu'elle a peu changé ; c'est une ville sans animation, peuplée de fonctionnaires, d'employés et de soldats[1].

[1] Communes principales de la Hongrie en 1880 :

EN DEÇÀ DU DANUBE (*Dunán innen*).		
Buda-Pest	360,550	hab.
Szabadka (Maria-Theresiopol)	61,370	»
Pozsony (Presbourg)	48,000	»
Kecskemét	44,890	»
Czegléd	24,870	»
Zombor	24,700	»
Félegyháza	23,910	»
Nagy-Kőrös	22,770	»
Uj-Vidék (Novisad, Neusatz)	21,325	»
Zenta	21,200	»
Baja	19,240	»
Kalocsa	15,790	»
Selmeczbánya (Schemnitz)	15,265	»
Halas	15,040	»
Vácz (Waitzen)	13,200	»
Ó Kanizsa	13,070	»
Esztergom (Gran)	8,930	»
Körmöczbánya (Kremnitz)	8,550	»
Beszterczebánya (Neusohl)	7,160	»
AU DELÀ DU DANUBE (*Dunán tul*).		
Pécs (Fünfkirchen)	28,700	»
Székes-Fejérvár (Stuhlweissenburg)	25,610	»
Sopron (Oedenburg)	23,220	»
Győr (Raab)	20,980	»
Nagy-Kanizsa	18,400	»
Pápa	14,650	»
Komárom (Komorn)	13,110	»
Duna-Földvár	12,720	»
Veszprém (Vesprim)	12,575	»
Mohács	12,385	»
EN DEÇÀ DE LA TISZA (*Tiszán innen*).		
Kassa (Kaschau)	26,100	»
Miskolcz	24,320	»
Mező Túr	21,210	»
Eger (Erlau)	20,670	»
Szolnok	18,250	»
Gyöngyös	16,060	»
Török-Szent-Miklós	16,045	hab.
Karczag	15,825	»
Unghvár	11,000	»
Eperjes	10,140	»
AU DELÀ DE LA TISZA (*Tiszán túl*).		
Szeged (Szegedin)	73,675	»
Debreczen	51,120	»
Hód-Mező-Vásárhely	50,970	»
Arad	35,555	»
Temesvár	33,700	»
Csaba	32,615	»
Nagy-Várad (Gross-Wardein)	31,325	»
Makó	30,060	»
Szentes	28,710	»
Nyiregyháza	24,100	»
Békés	22,940	»
Szarvas	22,500	»
Versecz	22,330	»
Jász Berény	21,510	»
Szatmár-Németi	19,710	»
Nagy-Kikinda	19,845	»
Nagy-Becskerek	19,530	»
Hajdu Böszörmény	19,055	»
Gyula	18,050	»
Orosháza	18,030	»
Csongrad	17,840	»
Pancsova (Pančevo)	17,130	»
Pecska (Magyar-Pecska, Ó Pecska)	15,195	»
Hajdu Nánás	13,955	»
Hajdu Szoboszló	13,040	»
Nagy-Károly	12,520	»
Nagy-Szalonta	10,400	»
Oláh-Lugos (Román Lugos)	7,810	»
TRANSYLVANIE (ERDÉLY).		
Kolozsvár (Klausenburg, Cluş)	29,920	»
Brassó (Braşov, Kronstadt)	29,580	»
Nagy-Szeben (Sibiu, Hermannstadt)	19,440	»
Maros-Vásárhely	12,880	»

VII

GALICIE ET BUKOVINE.

LA POLOGNE ET LA RUTHÉNIE AUTRICHIENNES.

Situées en dehors du rempart des Carpates, la Galicie et la Bukovine n'appartiennent à l'Autriche qu'en violation de la géographie. Par la pente du sol, le cours des eaux, les phénomènes du climat, ces contrées font partie de la grande plaine qui s'étend des Sudètes aux monts Altaï. Par la population polonaise et ruthène qui occupe la plus grande part de la Galicie et de la Bukovine, elles se distinguent aussi du reste de la monarchie austro-hongroise; d'ailleurs elles n'en font partie que depuis un siècle environ. En annexant alors à son empire les pays d'outre-Carpates, le gouvernement de Vienne ne violait pas seulement les frontières géographiques naturelles; mais, chose bien autrement grave, il violait aussi le droit des populations à leur indépendance politique. Ainsi que le disait Marie-Thérèse elle-même avant de signer le traité secret de partage, elle « prostituait son honneur et sa réputation pour un misérable morceau de terre[1] ». Mais, suivant le mot de Frédéric II, elle « prenait toujours en pleurant toujours ». Par le partage de 1772, l'Autriche s'accrut de toute la contrée du haut Dniestr, de la région du haut San et du Bug supérieur avec les villes de Halicz, Lwów[2] (Léopol, Lemberg), Brody; puis, quelques années plus tard, elle fit ajouter au cadeau une partie des territoires arrachés à la Turquie par les Russes, et la terre ruthène et roumaine de Bukovine fut annexée à la Galicie ruthène et polonaise[3]. En 1795, un nouveau pacte

[1] Himly, *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale*, t. II, p. 145.

[2] En polonais :

ą	se prononce comme le français			*on.*	dz	se prononce comme le français			*dch.*
ę	»	»	»	*ain.*	ł	se rend à peu près par. . . .			*éou* ou *erl.*
ó	»	»	»	*ou.*	ń	se prononce comme le français			*gn.*
c	»	»	»	*ts.*	rz	»	»	»	*rj.*
cz	»	»	»	*tch.*	ś	»	»	»	*sieu* bref.
ć	»	»	»	*tsieu* bref.	sz	»	»	»	*ch.*
dz	»	»	»	*ds.*	ź	»	»		*zieu* bref.
dż	»	»	»	*dj.*	ż	»	»	»	*j.*

[3]

	Superficie.	Population au 31 déc. 1880.	Population kilométrique.
Galicie. . . .	78,508 kil. carrés.	5,958,905 hab.	76 hab.
Bukovine. . .	10,451 »	571,670 »	55 »
	88,959 kil. carrés.	6,530,575 hab.	75 hab.

conclu à Saint-Pétersbourg accroissait le territoire autrichien d'un autre lambeau pris à la Pologne des deux côtés de la Vistule; enfin, en 1846, l'Autriche déchirait un traité qu'elle avait elle-même dicté, et supprimait la petite république de Cracovie, faible débris de ce qui fut la Pologne, pour l'incorporer à ses vastes possessions. Une très-faible part de la Galicie a été annexée à la Hongrie voisine, dont les régions septentrionales sont habitées par des populations ayant la même origine que la majorité des Galiciens. A l'exception du comitat de Szépes, que domine le Tátra, le territoire de la Galicie, de même que celui de la Bukovine, a été rattaché au gouvernement de l'Autriche allemande, avec lequel il ne peut communiquer directement que par un grand détour à travers les pays slaves et germains de la Silésie et de la Moravie.

Dans presque toute leur grande courbe, les Carpates sont plus escarpées par leur versant tourné vers l'extérieur; leurs pentes les plus allongées étant à l'intérieur, c'est-à dire du côté de la Hongrie, c'est par là que les monts sont plus facilement accessibles; par leur versant septentrional, du côté de la Galicie, elles forment une frontière naturelle beaucoup plus sérieuse, même assez gênante à traverser, car plusieurs vallées, au lieu de descendre directement vers la plaine, se replient à angle droit et sont barrées partiellement par des chaînons avancés qui suivent une direction parallèle à celle du système principal. D'ailleurs, ni la grande crête des Carpates, ni la ligne de faîte entre les bassins fluviaux ne constituent précisément la frontière entre les deux pays limitrophes. La Hongrie empiète presque partout sur le versant galicien. Elle possède les plus hautes cimes et la plus grande partie du massif central, le Tátra, ainsi que toute la vallée supérieure de la rivière Poprad, tributaire de la Vistule par le Dunajec; la Pologne et la Ruthénie autrichiennes n'ont qu'un petit nombre de sommets dépassant 2,000 mètres; mais c'est de leurs plaines basses que les montagnes prennent l'aspect le plus grandiose, à cause de leurs brusques escarpements, des pâturages et des roches nues de leurs sommets, visibles en même temps que les forêts de la base, et des neiges qui, pendant presque toute l'année, séjournent sur les déclivités tournées vers le nord. Après le Tátra, les montagnes qui présentent le plus grand aspect sont les Carpates orientales, qui ont encore en grande partie conservé sur leurs pentes d'immenses forêts, du milieu desquelles se dressent çà et là les blanches parois du roc. Dans sa région montagneuse, la Bukovine mérite toujours son nom slave de « Pays des Hêtres ». Autour du massif que domine la Tcherna Gora ou Montagne-Noire, près des frontières communes de la Hongrie, de la Transylvanie et de la Bukovine, on peut marcher pendant des centaines de kilomètres en restant con-

stamment sous bois[1]. Dans la partie méridionale du pays, sur les confins du territoire moldave, quelques sommets trachytiques ajoutent par le contraste de leurs formes à la beauté pittoresque de l'ensemble; mais en quelques régions des Carpates galiciennes, notamment dans les districts de Stanislawów et de Kołomyja, les eaux courantes manquent aux vallées : l'eau

N° 110. — LES CARPATES.



s'enfuit dans les profondeurs par les fentes du calcaire ou par les nombreux entonnoirs qui s'ouvrent dans les roches, et ne reparaît qu'à une grande distance en aval dans les campagnes basses.

A la base septentrionale des Beskides et des Carpates s'étendent bien quelques plaines unies, notamment celles où se rejoignent le San et la Vis-

[1] Broilliard, *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1877.

tule, et les terrains marécageux où s'amassent les premières eaux du Dniestr; mais, considérée dans son ensemble, la basse Galicie est un plateau accidenté dont l'élévation moyenne n'est pas inférieure à 250 mètres. C'est le seuil de partage entre la mer Baltique et la mer Noire. Par suite de la grande courbe que forme en cet endroit le rempart des Carpates, les rivières doivent s'épancher en rayonnant en divers sens, les unes au nord par la Vistule, le « Fleuve Blanc » des anciens Slaves, les autres à l'est par le tortueux Dniestr, ou même au sud-est et au sud par le Prut et le Seret. Au nord de la dépression où coule le Dniestr, parallèlement à l'axe des Carpates, le sol de la Galicie se relève peu à peu vers les plateaux de la Podolie russe. Les ruisseaux qui descendent de ces hauteurs se sont creusé à travers leurs assises de formation tertiaire des lits profonds, semblables à d'énormes fossés : le plateau se trouve ainsi découpé par les eaux en de puissantes masses quadrangulaires d'aspect bizarre. Les prairies, les cultures occupent le fond des vallées, le long des ruisseaux, tandis que les forêts se sont maintenues sur une grande partie des terres hautes, et même en plusieurs districts ont gardé leur beauté première. On dit que le bois de pins le plus majestueux de l'Europe est celui de Pustelnik, entre Zolkiew et Brody; sur une étendue considérable, on y voit par hectare une centaine d'arbres ayant plus d'un demi-mètre d'épaisseur et de 45 à 50 mètres de hauteur[1].

Quoique située au centre du continent d'Europe, la Galicie reçoit une plus grande quantité d'eau de pluie qu'on ne pourrait le supposer au premier abord. L'espèce de large défilé qu'elle occupe entre les Carpates au sud et les plateaux de la Pologne occidentale et de la Podolie au nord, en fait le chemin naturel des vents pluvieux qui, de l'Atlantique boréal et de la mer du Nord, se dirigent vers le Pont-Euxin; aussi la moyenne des pluies n'est-elle guère inférieure à celle que l'on observe en France entre l'Océan et la Méditerranée[2]. Mais si, par l'abondance relative des eaux du ciel, la Galicie jouit d'un climat analogue à celui des pays maritimes, en revanche c'est un pays vraiment continental par ses extrêmes de température. Le

[1] Altitudes de la Galicie et de la Bukovine :

Volovietz (Tátra)	2,065 mèt.	Sortie de la Vistule	142 mèt.
Vaxmoundska (Tátra)	2,192 »	Sortie du Dniestr, point le plus bas de la Galicie	88 »
Babia Gora (Beskides)	1,720 »	Cracovie	217 »
Dzumalen (Carpates de Bukovine)	1,793 »	Lwów (Léopol, Lemberg)	278 »
Plateau de Tarnopol	431 »		

[2] Pluies annuelles à Lwów . . . . 72 cent.
» » à Cracovie . . . . 57 »
» » dans la Bukovine . . . . . 58 »

plateau peu élevé de la Podolie n'offre aux plaines de Galicie qu'un bien faible abri contre les vents de la mer Glaciale, tandis qu'au sud et au sud-ouest le rempart des Carpates arrête les vents tièdes de la Méditerranée; l'exposition générale du pays est précisément au nord-est, et c'est de ce côté que viennent frapper directement les courants atmosphériques venus du pôle. En été, les chaleurs sont très-fortes; en hiver, les froids sont redoutables[1]. D'ordinaire les gelées durent sans interruption pendant trois mois d'hiver; à Tarnopol, dans les collines de Podolie, la température moyenne se maintient durant cinq mois au-dessous de zéro. Accoutumés à ce climat rigoureux, les montagnards des Beskides et des Carpates qui descendent chaque année dans les plaines de la Hongrie et de la basse Autriche pour y gagner leur vie comme manœuvres ou colporteurs, tombent facilement malades; ils reviennent dans leurs chères montagnes, pâles, émaciés, fébricitants.

Au nord des Carpates, la lutte des races ne met point aux prises les Slaves et les Magyars, comme en Hongrie, ni les Slaves et les Germains, comme en Moravie et en Bohême. Il n'y a point de Hongrois dans le pays; les Allemands ou « Schwaben », ainsi qu'on a l'habitude de les désigner, sont relativement peu nombreux et, vivant pour la plupart en étrangers, ils doivent s'accoutumer à parler le polonais et le ruthène; dans les grandes villes seulement, et çà et là dans les campagnes de la Galicie occidentale, ils constituent des colonies homogènes et peuvent garder leur parler et leurs mœurs. Une foule d'Allemands, introduits au siècle dernier comme colons agricoles, ou venus depuis en qualité de mineurs, se sont complétement slavisés en apparence, comme tous leurs compatriotes arrivés antérieurement. Ainsi des émigrants germains du treizième siècle avaient fondé des villages dont les noms, Łańcut (Landshut), Lanckorona (Landskrone), rappellent l'ancienne langue; mais c'est là tout ce qui témoigne de la nationalité primitive. De même, les tisseurs flamands et autres venus au treizième siècle, à l'époque de Casimir le Grand, ignorent pour la plupart quelle est leur origine; sauf les noms de famille, tout est polonais chez eux. Un certain nombre des 134 colonies d'Allemands qui se sont maintenues comme des îlots ethnologiques, le doivent à la différence de religion. En effet, près d'un quart des paysans germains de la Galicie sont protestants[2], et le dialecte qu'ils parlent a fini par se rapprocher plus de l'allemand de la Bible

[1]

Écart annuel de température à Lwów. . . .	68	degrés	centigrades.
Chaleurs de l'été	38	»	»
Froids de l'hiver	32	»	»

[2] Rudolf Temple, *Die deutschen Colonien im Kronlande Galizien*, Mitt. Geogr. Ges. in Wien, 1860.



TYPES GALICIENS. — PAYSANS ET JUIFS

Dessin de Delort, d'après des photographies de M. Krieger

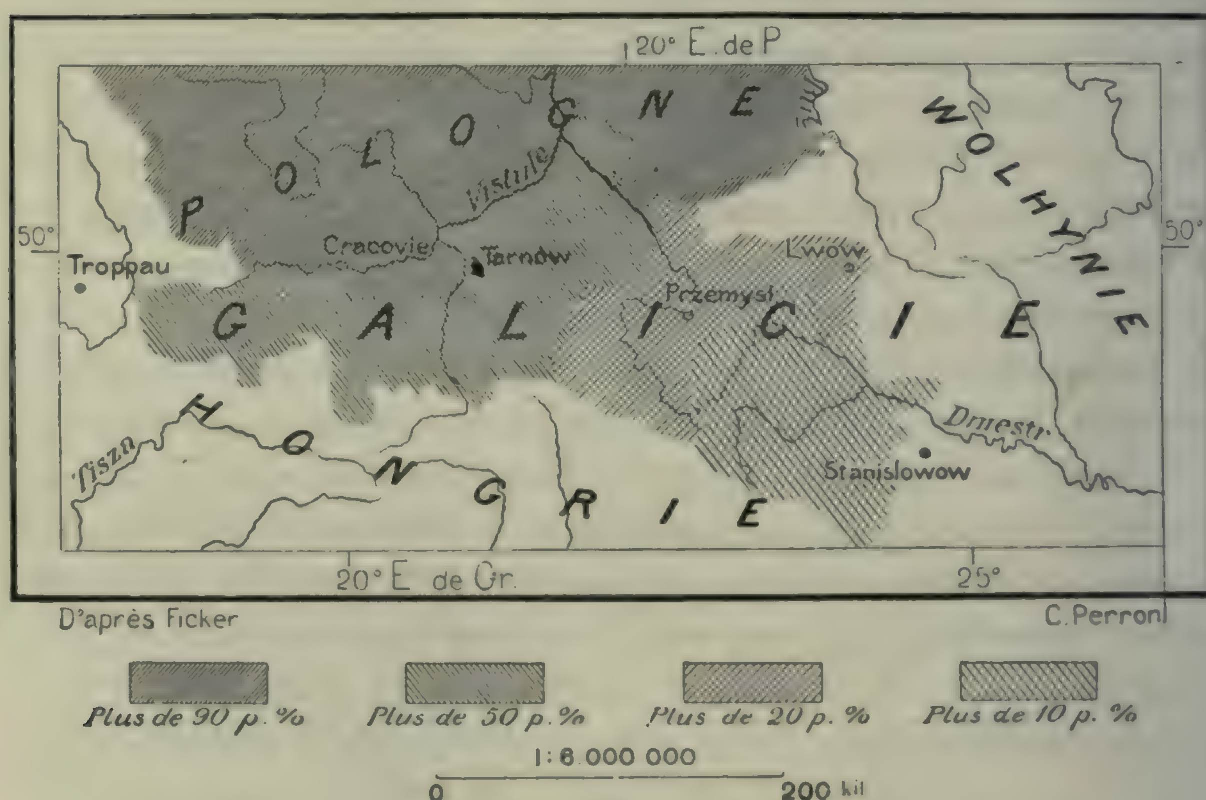
et des chants d'église que de l'ancien idiome alamannique de leurs ancêtres ; cependant des mots slaves, en grand nombre, sont aussi mêlés à leur langage. Ces colonies de paysans allemands sont groupées principalement dans les cercles de Léopol et de Stryj.

Les Polonais occupent, sous divers noms, toute la partie occidentale de la Galicie et même débordent à l'ouest dans la Silésie autrichienne, où ils sont connus sous la désignation de « Polaques d'eau » (*Wasserpolaken*). Ce sont, parmi les Polonais, ceux que leurs voisins allemands affectent le plus de mépriser, ceux auxquels ils attribuent le plus de penchant à l'ivrognerie, le plus grand avilissement moral. Ce qui est vrai, c'est que les Polaques vivent pour la plupart dans une extrême misère et dans une profonde ignorance; fils de serfs, ils sont restés asservis à cause de la famine qui les poursuit et les donne au premier maître venu, surtout à l'usurier de village. Ceux qui habitent la plaine au pied des Carpates et le long de la Vistule sont connus en général, mais à tort, sous le nom de Mazures, appartenant aux Polonais de la Prusse orientale ; eux aussi, quoique moins pauvres que les Polaques de Silésie, ont beaucoup à souffrir. Manquant presque toujours d'une nourriture abondante, ils sont mous et sans force, ils ont les joues pâles; de bonne heure, leur dos s'arrondit et se voûte. Par un singulier contraste cependant, les femmes, quoique lâches au travail, ont une grande apparence de vigueur : on dirait qu'elles appartiennent à une autre race que les hommes, tant elles leur paraissent supérieures en solidité physique. Elles portent un costume d'apparence presque asiatique, un mouchoir blanc ou rouge noué en forme de turban, une veste de couleur éclatante ouverte sur une chemisette blanche. La variété des costumes est plus grande chez les hommes que chez les femmes, chaque village ayant ses modes particulières. En dépit de leur misère, les paysans se plaisent aux pompons, aux plumes, aux boutons de métal, aux fleurs, aux broderies, aux couleurs voyantes. Ce n'est point à la malpropreté, mais bien plutôt aux privations de toute espèce qu'il faut attribuer cette maladie terrible, la « plique polonaise », qui sévit sur les Mazures et que l'on dit avoir été importée par les Tartares au treizième siècle. Chez les personnes atteintes de cette affection, les cheveux s'épaississent peu à peu et se changent en une masse corrompue mêlée de caillots de sang.

Les Polonais des Beskides et de leurs contre-forts sont connus sous le nom de Gorales, mot qui signifie simplement « Montagnards ». Eux aussi vivent très-sobrement et pauvrement, et leurs demeures, en partie creusées dans la terre, manquent absolument de confort. Mais ils doivent une plus forte santé à leur genre de vie, à l'air vivifiant des montagnes : ils sont en

général forts, gracieux d'allures, adroits dans leurs mouvements; presque tous ont les cheveux noirs et des traits d'une véritable beauté. Ils ont la réputation d'être les plus intelligents des Galiciens et les plus désireux de s'instruire : aussi, quoique leur contrée soit la plus infertile du pays, ont-ils pu acquérir beaucoup plus d'aisance que les paysans de la plaine. Comme leurs voisins les Slovaques du versant opposé des Beskides, ils émigrent périodiquement et vont exercer diverses industries en Allemagne, en Pologne, dans la plaine magyare. A l'époque de la fenaison, on les voit descendre en bandes de leurs montagnes. Agitant leurs faucilles ornées de

N° 111. — LES POLONAIS.



fleurs et chantant des chansons joyeuses, ils entrent bruyamment dans les villes, et bientôt toute la population prend part à leur gaieté.

Au sud de la Galicie occidentale, la frontière naturelle formée par les montagnes est aussi la frontière ethnologique. Les Gorales ne dépassent point la crête des Beskides pour descendre sur le versant méridional parmi les Slovaques. De même, les Podhalanes ou bergers polonais, qui vivent dans les hautes vallées du Tátra, ne se montrent point au sud sur le territoire de la Hongrie. Mais à l'est de ce massif central des Carpates il devient fort difficile d'indiquer avec quelque précision la véritable limite entre le pays polonais et le pays ruthène. Les villages, les hameaux habités par les représentants des deux familles slaves sont épars en désordre ; en plusieurs dis-

tricts, les populations, fort mélangées, parlent à la fois les deux langues. On peut considérer d'une manière générale la vallée du San, l'un des grands tributaires orientaux de la Vistule, comme étant la zone de séparation. Toutefois la prépondérance appartient sans conteste à l'idiome des Polonais, qui étaient les maîtres du gouvernement et de l'administration, les intermédiaires naturels de la civilisation occidentale; leur langue gagne sur le ruthène, idiome qui naguère n'avait pas un seul interprète dans la littérature populaire ni savante; le dialecte slave dont se servent les habitants policés des villes situées à l'est du San est le polonais classique. A Lwów, 88 pour cent des habitants parlent la même langue que la population de Cracovie; huit districts galiciens n'ont pas un seul Ruthène, tandis qu'on trouve des Polonais partout, même vers l'extrémité orientale de la province. D'ordinaire la religion, aussi bien que la langue, sert à distinguer les deux peuples, car les Polonais sont presque tous catholiques romains, tandis que leurs voisins professent la religion grecque unie. Les petits nobles ruthènes, ceux que l'on appelle par dérision *chodaczkova szlachta*, les « gentilshommes à sandales », et qui diffèrent à peine des paysans par le genre de vie, professent aussi en maints endroits la même religion[1]. Mais les propriétaires de grands domaines sont catholiques pour la plupart; cependant, même sous le régime polonais, des seigneurs du rite grec uni et de la religion byzantine avaient place au sénat et exerçaient les plus hauts emplois; plusieurs nobles, quoique catholiques romains, se rendent à l'église grecque, dont le rite leur est plus familier[2].

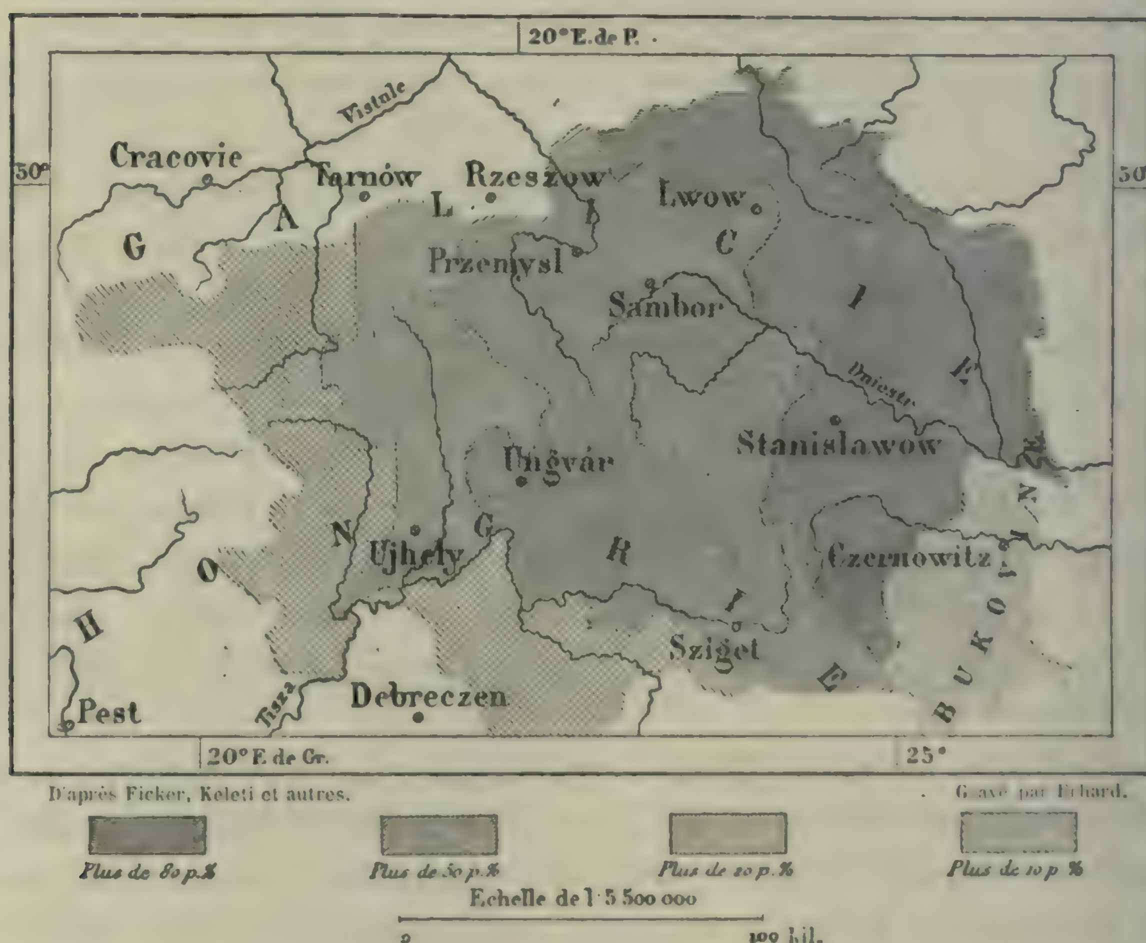
Les Ruthènes ou Russes Rouges, appelés aussi Russines et Oroszen, et quelquefois Rusniaques avec une certaine nuance de mépris immérité, appartiennent certainement au groupe russe des nations slaves, et, par suite de la différence de langue et de mœurs, ont toujours été en assez mauvaise intelligence avec leurs cousins les Polonais. Aussi les panslavistes, qui cherchent avant tout l'accroissement de la puissance russe, demandent-ils à grands cris que leurs frères ruthènes puissent bientôt prendre part à la communion de la « Sainte Russie ». Toutefois les Russes Rouges se distinguent nettement des Moscovites ou Grands-Russes par leur dialecte et leur genre de vie, et parmi eux se trouvent les descendants de milliers de fugitifs que la dureté du servage ou la tyrannie politique avaient forcés à l'exil volontaire. Retirés dans les hautes vallées des Carpates, ils y vécurent longtemps en communautés presque indépendantes et, séparés du reste du

[1] Zimmermann, *Ein Beitrag zur Ethnographie Ost Galiziens*, Mitth. der Geogr. Ges. in Wien, 1858.
[2] Isidore Dzieduszicky, *Notes manuscrites.*

monde, ils gardèrent leurs mœurs antiques, mais aussi leur ignorance et leurs superstitions. Les habitants de la Russie desquels leurs traditions et leurs origines les rapprochent le plus sont les Petits-Russiens de l'Oukraine; entre les populations qui vivent des deux côtés de la frontière les transitions sont presque insensibles. Si les Ruthènes devenaient, eux aussi, les sujets du tsar, ils auraient, comme les Petits-Russiens, à parler la langue du vainqueur et leurs chants seraient proscrits.

Suivant les districts, les Ruthènes portent différents noms. Aux environs

N° 112. — LES RUTHÈNES.



de Tarnopol, ils se disent Podoliens; au sud de Lwów, on les appelle Boïkes; dans les Carpates orientales, ils sont connus sous la désignation de Houzoules: ceux-ci sont les plus forts, les plus gais, les plus heureux parmi les Ruthènes, ceux qui ont le plus échappé à la démoralisation causée par l'abus de l'eau-de-vie; jadis redoutés comme brigands, ils ont néanmoins plus de droiture et de probité que les gens de la plaine. En général, les Ruthènes occupent dans la série des nations slaves un des rangs les moins élevés pour l'influence et la force d'expansion au dehors; mais, peuple de poëtes, ils ont un sens profond pour les sentiments de la famille et les impressions de la nature; très-portés vers la musique, ils ont des chants

pour toutes les circonstances de la vie, et, surtout dans la montagne, des légendes pour les grands arbres, pour les rochers de forme bizarre. On les dit bienveillants, hospitaliers, serviables, mais ondoyants, oublieux de leur parole, capricieux, esclaves de leurs passions. On affirme aussi qu'à l'exception des Houzoules ils sont physiquement faibles et débiles, quoique assez fortement construits; mais il est possible que cette faiblesse corporelle soit tout simplement un effet de leur misère, qui est grande; peut-être aussi provient-elle en partie de la rigueur des jeûnes imposés par l'Église grecque et scrupuleusement observés.

En Bukovine, la population prépondérante est celle des Ruthènes; mais elle ne l'emporte que faiblement sur les Roumains. Il y a un siècle, lorsque la Bukovine appartenait encore à la Moldavie, la majorité des habitants, qui depuis cette époque ont presque octuplé[1], était de langue roumaine; même ceux dont l'origine était slave se confondaient graduellement avec les Moldaves; mais le changement de régime politique a eu pour conséquence de repousser peu à peu l'élément latin vers le midi et de donner aux Slaves la supériorité du nombre. Les Roumains, partout ailleurs si envahissants, ont dû céder en Bukovine sous la pression des populations ruthènes. D'ailleurs cette contrée, si peu étendue qu'elle soit, n'en est pas moins une des régions de l'Europe où les représentants du plus grand nombre de races se rencontrent en groupes entremêlés. Dix nations diverses se partagent ces vallées supérieures du Prut et du Seret. Des colonies de Polonais ont immigré dans le pays à la suite des Ruthènes; des Tchèques ont été amenés comme mineurs en Bukovine, et s'y sont fixés d'une manière permanente; des Allemands, en grand nombre, ont fondé des villages agricoles ou miniers, surtout du temps de Joseph II; des Székely magyars n'ont eu qu'à traverser les Carpates pour s'établir çà et là dans les campagnes qui se trouvaient à leur convenance; mais un grand nombre de ces Székely, connus sous le nom de Tchangos, comme ceux de la Moldavie, sont rentrés en Hongrie, où on leur a donné des terres près de Szeged. Quelques milliers de Russes, appartenant à la secte des Lipovans ou Filipones, ont dû se réfugier dans le pays pour obéir à leur foi. De même des Arméniens, venus dès le onzième siècle, et renforcés plus tard par de nombreux coreligionnaires, se sont groupés en communautés prospères à Czernowitz, à Suczawa et dans plusieurs autres villes. A ces diverses populations de la Bukovine, il faut ajouter encore l'inévitable Juif, intermédiaire nécessaire du commerce dans tout l'Orient slave, et le Tsigane errant, qui dresse sa tente dans la clairière de la forêt.

[1] Population de la Bukovine en 1775. . . . . 75,000 habitants.
» » en 1880. . . . . 571,670 »

En Bukovine on ne pratique pas moins de huit cultes différents; mais la religion dominante est la religion grecque, celle de presque tout l'Orient slave. Czernowitz est le siége du patriarche placé à la tête de toute l'Église grecque de l'Austro-Hongrie.

De tous les éléments de population, celui qui s'accroît avec le plus de rapidité, en Bukovine et en Galicie, comme dans les pays tchèques et dans toutes les provinces austro-hongroises, est l'élément israélite. Avant 1848, lorsque les Juifs étaient encore opprimés par la coutume et par les lois, ils augmentaient en nombre; maintenant leurs familles, toujours très-riches en enfants et protégées contre la débauche par une morale sévère, essaiment bien plus vite encore et deviennent graduellement maîtresses du pays. Les trois quarts exactement des Juifs autrichiens et près de la moitié des Juifs austro-hongrois habitent la Galicie et la Bukovine; or, comme la plupart de leurs coreligionnaires de Pologne et de Russie se trouvent précisément massés dans les districts limitrophes, on peut vraiment considérer cette région centrale de l'Europe, bien plus que la Palestine ou toute autre contrée du monde, comme le pays juif par excellence. C'est le milieu de la toile dont l'araignée a tendu le fin réseau sur tout le continent.

On comprend sans peine que ces multitudes d'Israélites sans patrie, sans attache directe avec le sol et les populations indigènes, d'ailleurs presque toujours disposées à professer l'opinion qui rapporte, c'est-à-dire celle des maîtres politiques, sont une grande cause d'affaiblissement pour le parti de l'autonomie polonaise ou ruthène. A Lwów, capitale de la Galicie, à Cracovie, à Rzeszów et en d'autres grandes villes, les Juifs sont déjà près du tiers de la population; à Brody, à Drochobicz, ils sont en majorité ; il n'est pas de ville où on ne les rencontre en foule, portant encore l'ancien costume : longue houppelande, grandes bottes, chapeau à larges ailes ombrageant la mèche de cheveux bouclés qui se balance sur leur joue. Là même où ils sont relativement peu nombreux, ils réussissent à monopoliser tout le mouvement des échanges, plus encore par leur esprit de solidarité que par leur finesse et leur entente des affaires. Pourtant une secte de Juifs, que l'on dit d'origine tartare, mais qui prétend descendre exclusivement de la tribu de Juda, diminue constamment et semble devoir disparaître bientôt : c'est la secte des Karaïtes. Elle ne reconnaît point le Talmud et s'en tient à la Bible et aux traditions. Les mariages entre cousins, continués de siècle en siècle, auraient réduit cette tribu à une cinquantaine de familles. Quoi qu'il en soit, la plupart des Karaïtes, différant à cet égard de presque tous les autres Juifs, négligent le commerce des écus pour s'adonner à la culture du sol. On les rencontre surtout aux environs de la ville de

Halicz ou Galicz, qui fut l'antique capitale de la Galicie et qui lui a donné son nom[1].

L'une des plus arriérées parmi les contrées de l'Europe, la Galicie en est à peine arrivée à la période de la grande industrie. Seulement dans le voisinage des cités et dans la partie occidentale du pays, limitrophe de la Silésie, s'élèvent quelques fabriques importantes, parmi lesquelles il faut citer

N° 113. — JUIFS DE LA HONGRIE ET DE LA GALICIE.



les manufactures de lainages, d'étoffes de chanvre et de lin, des usines pour la fabrication du sucre de betteraves. La forte majorité de la population, environ les quatre cinquièmes, s'emploie aux travaux de l'agriculture ; mais la production est peu élevée en moyenne. Malgré l'extrême fertilité du sol et

[1] Proportion des habitants en Galicie et en Bukovine (1880).

	Polonais.	Ruthènes.	Allemands.	Roumains.	Juifs.
Galicie. . .	3,058,400	2,549,700	324,330	275	686,600
Bukovine. .	18,250	239,700	108,820	190,000	67,420
	3,076,650	2,789,400	433,150	190,275	754,020

la grande étendue des terres productives[1], la Galicie et la Bukovine, que l'on croirait destinées par la nature à être l'un des greniers du monde, sont parmi les pays de l'Autriche qui fournissent à la consommation le moins de denrées agricoles; beaucoup de champs sont mal tenus, envahis par les mauvaises herbes, et des eaux stagnantes, qu'il serait facile d'assécher, étalent encore leurs nappes insalubres dans les campagnes. Comment pourrait-il en être autrement dans une contrée où tant de paysans, tenaillés par l'usure, mènent une si misérable vie! En beaucoup de districts de la Ruthénie, les huttes, bâties par les paysans eux-mêmes, ne sont que des palissades recouvertes par un enduit de chaux et de boue et surmontées par un toit de paille. Leur nourriture consiste en bouillies et en pâtes arrosées de mauvaise eau-de-vie, cette fatale *horylka*, pour laquelle le paysan oublie femme et enfants. C'est aux distilleries que l'on apporte la plus grande part des céréales qui ne sont pas immédiatement consommées dans le pays. Lorsque, par malheur, la récolte annuelle a manqué, les pauvres gens, absolument dépourvus de tout, auraient à mourir de faim si les propriétaires du sol ou les Juifs ne leur faisaient quelques maigres avances qu'il faudra rembourser l'année suivante. Toujours endettés, ces paysans sont en réalité des serfs; le nom seul est changé. Ils sont aussi pour la plupart fort ignorants; en 1876, il n'existait en Bukovine qu'un seul journal, une feuille officielle de décrets et d'annonces!

La vente du bois, qui augmente de plus en plus en valeur et que les bûcherons n'ont qu'à livrer au courant de la Vistule ou du Dniestr, est l'une des principales ressources de la contrée; l'exportation du bétail prend aussi une importance croissante. Dans les dernières années, la culture du houblon, presque nulle au milieu du siècle, s'est aussi grandement développée, notamment à l'orient de la capitale, et la bière, boisson naguère peu connue dans le pays, commence à disputer à l'eau-de-vie la table des buveurs[2]; cependant le houblon de la Galicie, quoique fort apprécié dans les expositions, n'a pas encore la renommée de celui de la Bohême, et des négociants de Lwów expédient leur houblon sous une étiquette trompeuse, portant le nom

	Terres labourables.	Prairies et pâtis.	Forêts.	Ensemble des terrains productifs.
[1] Galicie . . .	46 pour 100.	24 pour 100.	24 pour 100.	96 pour 100
Bukovine . .	26 »	26 »	36 »	88 »

(F. Klun, *Statistik von Oesterreich-Ungarn*, 1876.)

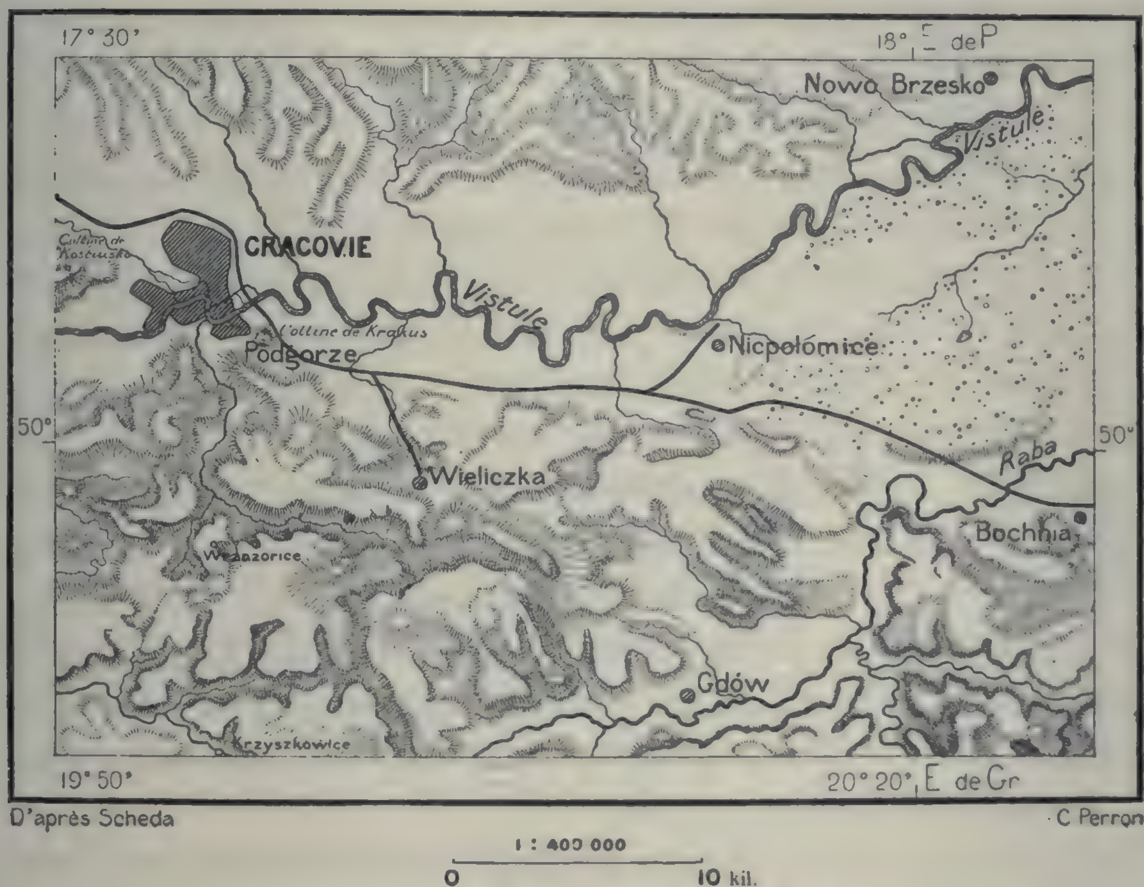
[2] Année de bonnes récoltes :

375,000 kilogr. de houblon; exportation : 250,000 kilogr.
125,000 » » consommés à l'intérieur dans 250 brasseries.
(Ad. Lipp, *Der Handel nach dem Osten*, 1875.)

de Saaz, la ville tchèque la plus connue par ses houblonnières. Parmi les industries agricoles en progrès dans la Galicie, il faut aussi compter le tabac, acheté presque en entier par le gouvernement autrichien[1].

Les richesses minières de la Galicie sont mieux exploitées que les richesses agricoles. Les diverses assises qui s'étendent à la base des Carpates renferment du fer, du zinc, du plomb, du soufre; on y lave même quelques sables aurifères; mais plus utiles sont les gisements de houille que l'on exploite au nord-ouest de Cracovie et qui alimentent de plus en plus

N° 114. — CRACOVIE ET WIELICZKA.



les usines du pays, quoique la qualité en soit bien inférieure à celle des houilles silésiennes[2]. Les grandes mines de sel gemme, parmi lesquelles les célèbres galeries de Wieliczka, le *Magnum sal* des anciens auteurs, et celles de Bochnia, également très-importantes, se trouvent aussi situées sur le territoire de l'ancienne république cracovienne. Le dépôt salin de Wieliczka se compose non de couches proprement dites, mais d'énormes amas entourés d'argile. Les amas les plus élevés, très-irréguliers de forme, isolés les uns des autres, donnent un sel très-mélangé d'argile et de sable, que l'on appelle « sel vert ». Au-dessous vient un sel plus pur, qu'on appelle *spiza :*

[1] Production moyenne du tabac en Galicie : 5,500,000 kilogrammes.

[2] Adolf Lipp, *Der Handel nach dem Osten*.

c'est celui qui est exploité en plus grande quantité ; enfin les amas plus profonds donnent le *tzibik*, c'est-à-dire un sel très-pur, et qui d'ordinaire se divise facilement en lamelles. Le bois fossile se rencontre dans les amas de spiza à l'état carbonisé, et souvent avec ses feuilles et ses fruits, mais très-facile à reconnaître; dans le spiza, on ne trouve guère de fragment de sel absolument privé de ces débris organiques. Le sel contient aussi un grand nombre de coquilles de diverses grandeurs, appartenant toutes à des âges modernes de la planète. L'odeur que répand le sel de Wieliczka, à la sortie de la carrière, est précisément celle que produit la décomposition des méduses rejetées sur les plages[1]. Depuis le milieu du onzième siècle, époque à laquelle commencèrent les premières excavations, on a foré dans les couches près d'une centaine de puits, et les galeries, disposées en trois étages principaux et en paliers secondaires, se ramifient et s'entremêlent diversement jusqu'à la profondeur de 312 mètres, soit à 57 mètres au-dessous du niveau de la mer. L'intérieur de la mine principale représente un immense édifice avec ses chambres, ses corridors, ses cours, ses bassins, ses escaliers, ses avenues de colonnes en bois, ses étais en maçonnerie et ses piliers de sel laissés en place pour le support des voûtes[2]. Malheureusement, les populations d'ouvriers qui s'agitent dans les profondeurs de la mine ont eu maintes fois à souffrir de terribles accidents : souvent l'incendie a détruit les échafaudages; d'énormes écroulements ont eu lieu; des salles entières ont disparu; enfin, en 1868, des travaux imprudents ont crevé les parois d'un lac souterrain et plusieurs galeries ont été noyées. Quoique partiellement ruinées pour un temps, les mines de Wieliczka ont continué de fournir près de moitié de tout le sel extrait de la terre, de la mer et des sources, dans les provinces austro-hongroises[3].

La zone des terrains salifères se prolonge au sud en Bukovine et en Roumanie, pour former ainsi à la base des Carpates un vaste demi-cercle, fort curieux au point de vue géologique. Les sources thermales sont, il est vrai, très-nombreuses en Galicie ; Szczawnica, la petite et gracieuse ville de bains du haut Dunajec, Krynica, Zegestów sont très-fréquentées ; mais la plupart des eaux thermales, même les plus efficaces, restent encore sans utilité. Les fontaines d'asphalte et de pétrole, jaillissant de la base des Carpates en plus grande abondance que dans toute autre partie de l'Europe, sont les sources minérales dont on s'entretient le plus et qui attirent les visiteurs

[1] Beudant, *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*, t. II, p. 144 et suiv.
[2] *Grubenkarte von Wieliczka.*
[3] Production des salines de Galicie en 1873. . . . . 131,500 ton.
» totale des mines, des salines et des marais salants de l'Austro-Hongrie. 282,240 »

savants. La zone des roches à pétrole et à cire est absolument parallèle à celle des roches salifères ; dans la Galicie seulement, elle se développe en une bande presque continue sur un espace d'environ 280 kilomètres, et l'on a remarqué que la région du versant montagneux occupée par les forêts de pins est précisément celle dont le sous-sol est imprégné d'huile. En maints endroits, la terre est noire de substances combustibles ; les roches schisteuses, colorées en brun, en jaune, ou noires comme de la poix, peuvent être allumées et brûler avec un dégagement de flammes ; tous les ruisseaux sont revêtus d'une pellicule irisée, et parfois, surtout pendant les jours de grande chaleur, l'atmosphère est remplie d'une odeur tellement pénétrante que certaines personnes éprouvent de véritables symptômes d'empoisonnement. Naguère on ne faisait que peu d'attention à ces richesses naturelles; elles se perdaient en presque totalité, et quoique depuis cent cinquante ans on vînt puiser à quelques sources l'huile de pétrole nécessaire à la consommation locale, on n'avait point encore songé à exporter ce produit. Mais depuis que la « fièvre de l'huile », succédant à la « fièvre de l'or », a bouleversé de vastes contrées des États-Unis, fait surgir des villes du milieu des solitudes, créé de puissantes fortunes et donné naissance à de nouvelles industries, les Galiciens, guidés par des ingénieurs américains, se sont également précipités vers leurs sources de pétrole et de cire minérale ou cérésine, et la production annuelle a bientôt trentuplé ; en 1866, elle était déjà de 30,000 tonnes. Borysław, petit village situé à moins de 10 kilomètres au sud-ouest de Drochobicz, dans le haut bassin du Dniestr, fut tout d'abord le centre principal de l'exploitation de l'asphalte ; dans l'espace d'une saison, il s'était changé en une ruche de vingt mille habitants, chaos de maisons, de baraques et d'échafaudages bizarres, où grouillait une population cosmopolite accourue de Pologne et de Hongrie[1]. Au milieu du dédale des chemins et des cabanes, le sol était foré de plus de cinq mille puits d'une profondeur moyenne de 40 mètres, où des ouvriers, respirant un air chargé de gaz hydrogénés, travaillaient à l'extraction de l'huile : une corde, attachée à leur ceinture, permettait de les retirer en cas d'asphyxie soudaine. Plus tard, des fouilles pratiquées au nord du Tâtra, dans la vallée vistulienne du Dunajec, révélèrent que la Galicie occidentale est aussi très-riche en huile de pétrole, et une foule de mineurs se porta de ce côté pour en exploiter les fontaines, qui fournissent, dit-on, un liquide semblable

[1] Production totale des mines de pétrole et de cire à Borysław en 1873 :

Cire.	17,500 tonnes ;	valeur 9,250,000 fr.
Huile de pétrole.	11,000 »	» 2,200,000 »

(Edward Windakiewicz.)

à celui des puits de la Pennsylvanie. Plusieurs vallées des Carpates, dont les forêts n'avaient jamais été troublées par les pas d'un voyageur, furent tout à coup envahies par des multitudes d'étrangers qui coupaient les arbres, creusaient des puits, bâtissaient des maisons et des auberges. Ce fut toute une révolution. Mais depuis 1866, année de la grande fièvre minière, l'exportation a graduellement diminué, et le commerce a repris peu à peu ses allures normales.

Des diverses transformations matérielles qui se sont accomplies récemment en Galicie, la plus importante est la construction du chemin de fer transversal de la mer Baltique à la mer Noire, de Danzig et de Stettin à Iassi et à Odessa. Naguère la Galicie, la Bukovine étaient des impasses où ne s'aventuraient que bien rarement des voyageurs de l'Europe occidentale. Ces contrées d'outre-Carpates, moins souvent mentionnées que nombre de pays lointains d'Asie et d'Amérique, n'avaient d'importance que pour leurs voisins immédiats et pour les conquérants qui rêvaient la monarchie universelle. Depuis que les Tartares et les Slaves s'étaient disputé au moyen âge la possession de la Galicie, aucun grand événement de l'histoire ne s'y était accompli. L'heureuse position géographique de ce pays n'avait pas encore été comprise et ne pouvait être mise à profit. C'est de nos jours seulement que la Galicie commence à reprendre son rôle naturel parmi les contrées de l'Europe. Quoique la Baltique et le Pont-Euxin soient des mers presque fermées, cependant c'est un avantage considérable pour la Galicie de se trouver précisément au milieu de l'isthme continental qui les sépare et d'en commander la route de jonction; des objets de toute espèce, découverts récemment, ont prouvé qu'avant l'époque historique plusieurs stations commerciales importantes de la contrée mettaient en rapport les populations des mers septentrionales avec celles de la Méditerranée. Le chemin de fer qui longe maintenant la base orientale des Carpates, de Cracovie au Danube, a d'autant plus de valeur dans l'économie générale du continent, qu'il rattache les uns aux autres des greniers importants de l'Europe, la Moldavie, la Russie centrale, et leur sert de tronc commun vers l'Europe de l'Occident. Il ne faut pas oublier non plus que dans l'espace d'une génération peut-être toutes les grandes villes de l'Asie seront reliées par des voies ferrées au réseau de l'Europe, et c'est en Galicie que se trouvera le principal nœud d'attache entre l'Orient asiatique et le monde occidental. Le village naguère inconnu de Podwołoczyska et la ville de Brody, qui pendant près d'un siècle, au grand mécontentement de ses voisines, a joui du privilége d'un marché franc, font avec la Russie un commerce de plus de cinquante millions par année pour la seule importation des céréales. L'influence de ces échanges con-

sidérables se fait graduellement sentir jusqu'aux frontières d'Asie. On a constaté que sur les lignes de la Galicie le commerce de transit se porte principalement dans la direction de l'est à l'ouest : la cause en est à la fermeture des ports de la Russie par les glaces de l'hiver; il faut alors que les denrées de l'Ukraine soient expédiées vers l'Europe occidentale par les chemins de fer de la Galicie[1].

La capitale de la contrée, où l'accroissement du trafic et de l'industrie amène une population de plus en plus nombreuse, est nommée Leopol, d'après son fondateur Leo, qui la bâtit en 1259; mais elle est plus connue sous le nom polonais de Lwów ou sous la désignation allemande de Lemberg (Leonberg, montagne de Léon). Elle occupe une position centrale dans la grande dépression du nord des Carpates, entre les bassins du Dniestr, de la Vistule et de son affluent le Bug, mais elle n'a point dans son voisinage immédiat de cours d'eau navigables; entre les coteaux arrondis, à pentes modérées, qui ondulent dans cette partie du territoire galicien, serpentent seulement quelques ruisseaux et se montrent des étangs, de petits lacs même, reflétant dans leurs eaux les grands massifs de verdure; mais tout le mouvement commercial doit se faire par les routes et les quatre chemins de fer qui convergent vers la ville. Lwów, devenue par sa population agglomérée la quatrième cité de la monarchie austro-hongroise, n'était naguère qu'un bourg fortifié de peu d'étendue : l'ancienne ville, encore parfaitement distincte et séparée des autres quartiers, groupe ses maisons autour de la place ou ring qu'embellissent les façades de plusieurs édifices publics; elle couvre seulement 25 hectares de superficie, tandis que les faubourgs, s'étendant au loin dans la campagne, occupent l'espace de plus de 32 kilomètres carrés : c'est plus que toutes les autres villes de l'Austro-Hongrie, à l'exception de Vienne et de quelques-uns des prodigieux villages de la puszta magyare. C'est dans l'ancienne ville que se trouve l'université; le musée national d'Ossolinski, renfermant une riche bibliothèque et des collections diverses, est dans la ville neuve.

La belle Cracovie, moindre que Lwów par l'importance commerciale, est beaucoup plus remarquable par ses monuments et par son histoire. Cracovie fut la capitale de la Pologne jusque dans les premières années du dix-septième siècle, et le nombre de ses habitants était alors presque double de ce qu'il est aujourd'hui. Elle resta jusqu'en 1764 la ville du couronnement; puis, devenue ville autrichienne lors du partage de la Pologne, elle déchut rapidement; en 1775, sa population n'était plus que de 16,000 per-

[1] Adolf Lipp, *Der Handel nach dem Osten.*

sonnes. Plus tard elle fit partie du duché de Varsovie, et, seul débris politique de l'ancienne Pologne, elle fut constituée par le congrès de Vienne en république ayant au moins le simulacre de l'indépendance; mais en 1846 déjà l'Autriche reprenait Cracovie comme une ville rebelle et en faisait un de ses chefs-lieux de district. Très-bien située sur la Vistule ou Wisła, rivière déjà navigable pour des bateaux de 50 tonneaux quand les eaux sont hautes, elle est assez faiblement peuplée relativement à l'étendue qu'elle recouvre; mais, vue de loin, elle produit un effet grandiose, grâce à ses tours, ses clochers, son ancien château; les massifs d'arbres qui s'élèvent çà et là entre les maisons, en rehaussent l'apparence par le contraste de la verdure. « Si Rome n'était pas Rome, Cracovie le serait, » dit un proverbe. A l'époque de son autonomie, Cracovie était une ville de commerce très importante, un des grands entrepôts du trafic entre la Russie et l'Allemagne, entre l'Orient et l'Occident; mais elle a perdu en partie son rôle d'intermédiaire, si ce n'est pour le commerce des céréales, et la plus forte partie de son mouvement d'échanges se trouve entre les mains des Juifs, qui occupent à eux seuls presque tout le quartier de Kazimierz, situé au sud de la ville proprement dite, dans une grande île de la Vistule. Cracovie est un centre littéraire, grâce à ses sociétés savantes et à la vieille université jagellonique (Jagellonium), déjà commencée en 1349 et fondée définitivement en 1364; elle possède une bibliothèque précieuse de 90,000 volumes, d'autres collections importantes, un observatoire, un jardin botanique. C'est aussi à Cracovie, comme il convient à la noble cité polonaise, que sont publiés en plus grand nombre les ouvrages classiques et modernes rédigés dans la langue nationale. Divers monuments donnent encore à divers quartiers de Cracovie l'aspect d'une ville du moyen âge. L'une des trente-sept églises, celle de Sainte-Marie, est un bel édifice ogival qui renferme un autel sculpté par Veit Stoss; dans la cathédrale, les Cracoviens gardent précieusement sous l'argent et le marbre les cendres d'un grand nombre de leurs rois et de leurs grands hommes : c'est là que reposent Sobieski, Poniatowski, Kosciusko; dans une autre église est le tombeau de Copernic. Quant à l'ancien château, il a été transformé en caserne fortifiée, mais les remparts ont été changés en promenades qui sont le plus bel ornement de la cité : il ne reste plus qu'une ancienne porte fort pittoresque, celle de Saint-Florian, élevée en 1498 pour défendre la ville contre les Turcs. Conservant les traditions des peuples guerriers, dont on voit dans la contrée plusieurs monticules funéraires, notamment celui de Krakus, le fondateur légendaire de la ville, la république de Cracovie a fait élever à l'ouest de la ville, sur le coteau de Bronisława, un tumulus de 35 mètres que ter-



CRACOVIE. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

mine un énorme bloc de granit portant simplement le nom de Kosciusko, le héros de la Pologne mourante. De cette butte artificielle, ils voient encore tout ce qui fut naguère la république de Cracovie, et, par delà ses limites, les campagnes dont la « raison d'État », cette commode excuse des crimes politiques, a fait des terres allemandes, autrichiennes et russes; comme par ironie, ce tertre consacré au défenseur de la liberté est entouré d'un fort, dont les canons ont la gueule tournée vers la cité.

Les habitants de la plupart des villages qui avoisinent l'ancienne capitale de la Pologne sont connus sous le nom général de « Jardiniers », mérité par le soin avec lequel ils cultivent la terre. Leurs champs ressemblent à un immense jardin maraîcher et produisent d'excellents légumes, dont les habitants approvisionnent le marché de Cracovie; Varsovie, Breslau, Berlin, Hambourg même en reçoivent aussi leur part. Les cultivateurs cracoviens envoient des œufs jusqu'en Angleterre. En outre, le district de Cracovie fournit à l'étranger les sels de Wieliczka et de Bochnia, les houilles de Jaworzno, et les draps fabriqués dans les usines de Biała, près de la frontière de Moravie.

Dans la Galicie proprement dite, la plupart des villes ressemblent à Lwów par le peu de cohésion de leurs faubourgs avec le noyau central. Plusieurs ne sont que de grands villages, mais ils se transforment peu à peu en villes, grâce à l'immigration des campagnards. Tarnów, dont la population a quintuplé dans les quarante dernières années, est maintenant la quatrième ville de toute la Galicie et le principal marché de la vallée du Dunajec, dont le haut bassin est gardé par la ville de Nowo-Sandek. C'est dans le cercle de Tarnów que les paysans polonais massacrèrent en 1846 le plus grand nombre de nobles : 1458 personnes furent égorgées par les bandes. Rzeszów, à moitié chemin entre Cracovie et Lwów, s'enrichit par ses ateliers de bijouterie et par l'exportation du beurre et des œufs; Jarosław, dont les foires étaient visitées au dix-septième siècle par les négociants orientaux, même par des Persans, élève son vieux château et les tours de ses églises au milieu de l'immense verger qu'arrose le San; Przemyśl, situé également sur le San, en amont de Jarosław, à la bifurcation des lignes ferrées de Lwów à Cracovie et à Buda-Pest, est un entrepôt de commerce pour la région des mines de pétrole : en l'entourant d'une couronne de quatorze forts, l'Austro-Hongrie vient d'en faire sa place de guerre la plus importante du côté de la Russie; Sambor, sur le haut Dniestr, est surtout une ville agricole, tandis que Drochobicz, entourée de forêts, est le lieu d'expédition des huiles minérales recueillies dans le district de Borysław; Gródek se ressent du voisinage de Lwów et alimente en partie la capitale de légumes, de beurre, de poissons, d'écrevisses; de même, au sud, la ville de Stryj, située près

de grandes forêts, à l'issue d'une vallée des Carpates, doit une part de sa prospérité aux négociants de Lwów qui viennent y passer la belle saison et qui ont parsemé de villas et de jardins les pentes des coteaux environnants.

A l'est de Lwów, sur la frontière de la Russie, la ville de Brody, l'une des ruches d'où les Juifs essaiment en plus grand nombre, est un marché d'importance capitale, à cause de son commerce avec la Russie pour l'exportation des chevaux, des bêtes à cornes, des porcs, et pour l'importation des céréales. La ville de Tarnopol, située aussi dans le voisinage de la frontière, au bord d'un affluent du Dniestr qui, de distance en distance, s'élargit en lac, fait également un grand commerce avec la Russie : c'est une des principales villes d'étapes entre Lwów et Kiyev (Kiów en polonais). Tous les autres centres de population de la Galicie orientale lui sont inférieurs en importance : Złoczów, Brzezany, où se trouvent beaucoup de tanneries; la vieille cité de Halicz, que signale de loin une tour en ruine, Stanisławów ou Stanislau et sa voisine Tysmienica; Kołomyja, enrichie par le commerce des bois et celui du tabac, cultivé surtout dans cette partie de la Galicie; Sniatyn, dont les marchés agricoles sont très-fréquentés; Horodenka.

Czernowitz, la capitale de la Bukovine, est, comme Sniatyn et Kołomyja, riveraine du Prut : elle appartient déjà au bassin du Danube. Vue de loin, c'est une fort belle cité, grâce à sa position en amphithéâtre sur la rive droite du fleuve; c'est aussi la plus grande ville de la plaine sarmate, entre Lwów et Iassi. Depuis la construction du chemin de fer, Czernowitz est devenue le principal entrepôt de la frontière, au détriment de Radautz, de Seret, de Suczawa, situées plus au sud dans le bassin du Seret[1]. Au milieu de ces populations orientales, naguère presque barbares, Czernowitz repré-

[1] Villes principales de la Galicie et de la Bukovine au 31 déc. 1880 :

CRACOVIE ET GALICIE POLONAISE.		
Cracovie et faubourgs	77,770	hab.
Tarnów	24,650	»
Rzeszów	12,780	»
Nowo-Sandek	12,750	»
Bochnia	8,190	»
Biała	7,250	»
Wieliczka	5,970	»
GALICIE RUTHÈNE.		
Lwów (Leopol, Lemberg)	109,750	»
Tarnopol	25,820	»
Kołomyja	22,870	»
Przemyśl	22,370	»
Brody	20,070	»
Stanisławów	18,630	»
Drochobicz	15,710	»
Sambor	13,590	hab.
Stryj	12,625	»
Jarosław	12,420	»
Brzczany	10,900	»
Sniatyn	10,375	»
Borysław	10,270	»
Horodenka	10,250	»
Gródek	10,120	»
Złoczów	8,550	»
Tysmienica	7,180	»
Halicz	5,460	»
BUKOVINE.		
Czernowitz	45,600	»
Radautz	11,160	»
Suczawa	10,100	»
Seret	7,240	»

sente la civilisation de l'Europe : le gouvernement a voulu surtout qu'elle fût à l'avant-garde du monde germanique en établissant, au milieu de ces populations presque entièrement roumaines, l'une des universités allemandes de l'empire. La Bukovine est encore plus arriérée que la Galicie au point de vue de l'instruction : plus on s'avance vers l'est, plus la proportion des illettrés augmente[1].

VIII

HAUT BASSIN DE L'ELBE, MORAVA.

BOHÊME, MORAVIE, SILÉSIE AUTRICHIENNE.

On considère en général la Bohême comme le centre de l'Europe. Il est vrai que le milieu géométrique tombe plus à l'est, en Pologne, et que les grandes Alpes, au sud-ouest, constituent le faîte du continent; mais en tenant compte de toutes les oppositions de sol et de climat entre le nord et le sud, l'occident et l'orient de l'Europe, on peut en effet voir dans la Bohême le véritable centre géographique du tronc continental. Le relief de ses montagnes et de ses plateaux lui donne l'aspect d'une grande forteresse quadrangulaire s'avançant au milieu des plaines basses de l'Allemagne; les quatre remparts extérieurs se rencontrent à peu près à angles droits et sont parallèles deux à deux. Le Böhmerwald et les Sudètes affectent la direction générale du sud-est au nord-ouest; l'Erzgebirge, entre la Bohême et la Saxe, de même que le large plateau morave, formant la quatrième face du rectangle, s'allongent dans le sens du sud-ouest au nord-est. Il n'est pas en Europe de contrée où les renflements du sol offrent par leurs contours généraux plus de régularité géométrique.

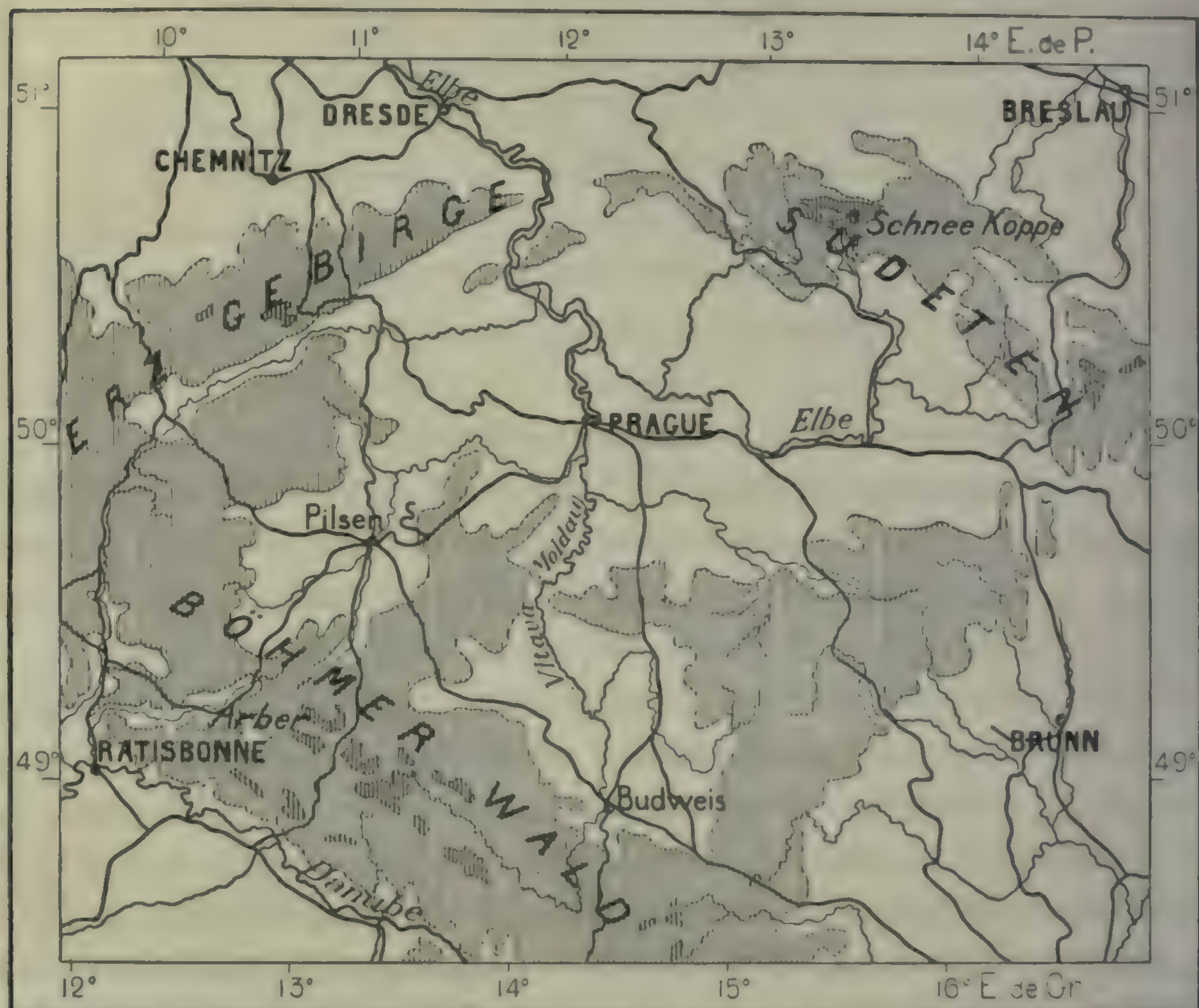
Mais dans les détails de leur formation les chaînes de montagnes ont au contraire la plus grande variété d'aspect. Ainsi la chaîne qui forme au sud-ouest la frontière de la Bohême, est ici un plateau ondulé, plus loin un ensemble de rangées parallèles, ailleurs un groupe bizarre de cimes en désordre. Du reste, elle ne présente qu'en peu d'endroits un caractère vraiment alpestre. La hauteur moyenne du Böhmerwald ou

[1] Proportion des lettrés et des illettrés en Galicie (1880) :

	Galicie.		Lwów.	Cracovie.
Savent lire et écrire.	11,21	pour 100	53,26	57,30
Savent seulement lire. . . .	7,51	»	3,94	6,38
Ne savent ni lire ni écrire . .	81,28	»	42,80	36,32

Český Les[1] ne dépasse point 1,200 mètres, et la faible profondeur relative de ses vallées ne permet pas à ses coupoles de gneiss ni à ses pyramides schisteuses de prendre les formes hardies des grandes montagnes : seulement

N° 115. — MONTAGNES DE LA BOHÊME.



quelques cimes se hérissent de murailles de quartz blanc, appelées « murailles du diable » dans le pays, ou sont parsemées d'amas de rochers, ruines de

[1] D'après la méthode de transcription usitée chez les Tchèques, Moraves et Slovaques :

á	se prononce comme	le français	*â*,	š	se prononce comme	le français	*s*,
é	»	»	*é*,	ž	»	»	*j*,
í	»	»	*î* (*gîte*),	ň	»	»	*gn*,
ý	»	»	*i*,	ť	»	»	*tieu* court,
o	»	»	*ô*,	ď	»	»	*dieu* court,
ů,	»	»	*oû*,	ř	»	»	*rz*,
je, ě	»	»	*ié*,	l'	»	»	*ll*(mouillées).
č	»	»	*tch*,				

sommets disparus. La beauté du Böhmerwald est dans ses « eaux ruisselantes » qui lui ont valu son nom tchèque de Šumava, dans les petits lacs bleus de ses vallons et surtout dans les magnifiques forêts qui recouvrent encore une grande partie de ses pentes. En aucune région de l'Allemagne on ne voit de vallées plus assombries par le feuillage entremêlé des arbres; nulle part les hêtres ne sont plus touffus et les pins et les sapins ne dressent leurs troncs à une élévation plus grande. La plupart des sommets sont revêtus d'une épaisse végétation forestière; seuls les pics principaux

N° 116. — SEUIL DE DOMAŽLICE.



dépassent la zone des forêts pour entrer dans celle des pâturages. Quoique pendant ce siècle le déboisement, les tempêtes et surtout le scarabée « disséqueur » aient mis à nu de grandes étendues de la Šumava, cependant on y voit encore çà et là de véritables forêts vierges où les arbres atteignent jusqu'à soixante mètres de hauteur et où d'énormes fûts, tombés de vieillesse, pourrissent sur le sol, en donnant naissance à toute une flore nouvelle d'herbes et d'arbustes. Dans quelques grands domaines princiers, ces forêts, qui continuent à l'est l'antique forêt Hercynienne, décrite par les auteurs romains, sont encore laissées complétement à l'état de nature. Les propriétaires y conservent aussi avec soin des centaines de sangliers et quel-

ques-uns de ces bisons ou wisants qui peuplaient autrefois les grands bois de l'Europe; quelques castors, derniers représentants de l'ancienne faune du pays, sont également gardés dans un parc. D'ailleurs on ne rencontre point de bêtes féroces; le dernier ours de cette région a été tué en 1856[1], et les loups ont été également exterminés.

C'est dans la partie méridionale du Böhmerwald, la Šumava proprement dite, que se trouvent ces vastes forêts et les sites les plus pittoresques. Cependant la partie septentrionale de la chaîne et ses contre-forts, les monts de Tepl, beaucoup moins hauts que la Šumava et plus dégradés par le déboisement, sont bien plus visités, grâce au voisinage des villes de bains, Marienbad et Franzensbad, qui en occupent les vallées. Entre ces deux moitiés de la chaîne, à l'est de la petite ville de Domažlice (en allemand Taus), l'ancienne Tuhost ou « Forteresse », s'ouvre une large brèche, véritable porte que dominent les massifs du Cerchov au nord et de l'Osser au sud. C'est par cette ouverture que, de tout temps, pendant les guerres de races, les Germains ont essayé de pénétrer en Bohême, et c'est là que les Tchèques leur ont fait essuyer les plus sanglantes défaites : en nul endroit de la contrée n'a été versé plus de sang. Samo y combattit pour l'indépendance slave dans la première moitié du septième siècle; l'armée franque de Dagobert y fut repoussée; en 1040, le duc Břetislaw y triompha de l'empereur Henri III, et les Hussites y remportèrent une de leurs grandes victoires. Un autre seuil, beaucoup plus élevé, est celui du « Sentier Doré » *Goldner Steig*, que suivaient de toute antiquité les marchands et qui doit probablement son nom aux relations de commerce nouées entre les deux versants. Sauf à ces deux brèches, utilisées maintenant par des chemins de fer qui rattachent Prague à la Bavière, et dont l'un, celui du sud, passe par le plus long tunnel de l'Autriche, le Böhmerwald constitue une excellente frontière stratégique à la Bohême; comme un rempart de forteresse, il offre à l'intérieur une pente très-douce; on peut le gravir sans peine par les terrasses de roches primitives qui occupent toute la Bohême méridionale, tandis qu'à l'extérieur, du côté de la Bavière, il présente des escarpements abrupts, d'accès difficile. C'est en Bavière aussi que se dressent ses plus hauts pics : le Rachel et l'Arber ou Javor[2].

[1] Rütimeyer, *Untersuchungen der Pfahlbauten.*

[2]

Longueur du Böhmerwald. .	222 kilom.	Plökenstein	1,376 mèt.
Largeur moyenne	30 »	Col de Domažlice (Taus)	449 »
Hauteur moyenne au nord .	700 mèt.	Sentier Doré	812 »
» » au sud . .	1,200 »	Osser ou Osa.	1,239 »
Arber	1,455 »	Cerchov.	1,069 »

L'Erzgebirge ou Rudo Horí (chaîne des Métaux), qui forme la frontière au nord-ouest de la Bohême, contraste de plusieurs manières avec le Böhmerwald. Au lieu de présenter à l'extérieur, c'est-à-dire du côté de la Saxe, ses déclivités les plus rapides, il est au contraire doucement incliné par son versant septentrional, et c'est vers la Bohême, au-dessus des vallées de la Biela et de l'Eger, qu'il se dresse en murailles. Stratégiquement, cette chaîne appartient donc à l'Allemagne, et d'ailleurs la population qui en habite les pentes est entièrement germanique. A l'étroit dans leurs villes surpeuplées, les habitants des districts miniers qui ont valu son nom à l'Erzgebirge se sont graduellement emparés de tous les terrains cultivables de la montagne; des hameaux, des villages, dépassant la zone des terrains houillers et de micaschiste, se hasardent jusque dans le voisinage immédiat des sommets de granit et de porphyre; le bourg de Gottesgabe, le plus élevé de tous, est à 1,049 mètres d'altitude. La chaîne, un peu moins haute que le Böhmerwald et beaucoup plus uniforme, n'a rien de grandiose, si ce n'est dans les vallées profondes de sa base méridionale. De nombreuses routes, utilisant des cols semblables à de larges ornières, coupent transversalement les massifs et rendent les communications faciles entre les deux versants. Ces habitations, ces cultures, ces grands chemins donnent aux cimes arrondies de l'Erzgebirge un aspect assez peu différent de celui de mainte plaine accidentée; seulement, vers les extrémités de la longue croupe, là où les monts s'abaissent, ils prennent plus d'imprévu dans les formes et de grâce pittoresque. A l'ouest, la chaîne va se perdre dans un dédale de hauteurs en désordre qui se rattachent au Fichtelgebirge; à l'est, elle se termine par les bizarres roches de grès de la « Suisse saxonne », au pied desquelles serpente l'Elbe, à sa sortie des gorges de la Bohême[1].

A l'est de la percée du fleuve, les divers massifs du système des Sudètes forment le pendant géologique de l'Erzgebirge. Une rangée d'anciens volcans de basalte et de phonolithe commence cette partie du rempart nord-oriental de la Bohême : ce sont les monts de la Lusace, que dominent le Luže, l'Oybin, le Pfaffenstein, et qui se continuent par l'arête schisteuse des Jeschken ou Ještěd. Plus au nord, et séparés des Jeschken par une large plaine, se dressent les trois rangées parallèles de l'Isergebirge, aux longues arètes de granit, et les escarpements schisteux et cristallins du Riesengebirge (en tchèque Krkonoše) ou « Monts des Géants », ceux de l'Al-

[1] Dimensions et altitudes diverses de l'Erzgebirge :

Longueur de la chaîne	158 kilom.	Keilberg, la plus haute cime. . .	1.275 mèt.
Largeur moyenne	57 »	Porte de l'Elbe, point le plus bas de la Bohême.	112 »
Hauteur moyenne	800 mèt.		

lemagne centrale qui rappellent le mieux la forme hardie des grandes Alpes; leurs cimes sont les plus hautes de l'Europe entre les Carpates et les monts Scandinaves. Plus élevés que les sommets du Böhmerwald, ceux du Riesengebirge sont aussi d'un aspect plus superbe, à cause de leur isolement, de la rapide déclivité de leurs parois et du contraste que présente la végétation rabougrie des hauteurs avec les forêts touffues de la base; comme dans les Alpes, de grands pâturages s'étendent sur les sommets et les bergers vont y habiter en été des chalets ou *bauden*, où ils préparent le beurre et le fromage parfumé d'herbes aromatiques. Les Montagnes des Géants n'ont pas les richesses souterraines qui ont fait la prospérité des populations de l'Erzgebirge; les habitants ont dû s'occuper de petites industries manuelles, en attendant que les grands travaux des manufactures les appelassent aux bords des torrents qui s'échappent de la montagne. Les plus hauts sommets des massifs et les chaînons les plus élevés qui s'en détachent sont en Bohême; mais par la disposition générale de ses versants, aussi bien que par la langue qui se parle dans ses vallées et l'origine des légendes qui s'attachent à chaque cime, le Riesengebirge appartient plus aux Allemands qu'aux Tchèques. A l'est de ce massif, les groupes qui continuent irrégulièrement l'arête des Monts-Géants sont enchevêtrés en un véritable dédale de formations diverses que dominent la crête granitique de l'Adlergebirge et la pyramide du Schneeberg. C'est à cette dernière montagne que se rattachent les Sudètes proprement dits, dont la plus haute cime est un mont à l'aspect vénérable, connu sous le nom de « Vieux-Père » (Altvater). La région montagneuse des Sudètes, à l'est du Riesengebirge, est coupée de passages, anciens détroits où les terrains de divers âges se sont déposés entre les massifs de roches cristallines. C'est ainsi qu'une grande brèche s'ouvre entre les hauts affluents de la Neisse et ceux de l'Elbe; la Prusse, qui s'était emparée de cette porte stratégique au sud et à l'ouest de Glatz, s'est bien gardée de la rendre, afin d'avoir toujours une entrée libre en Bohême. Plus à l'orient, une autre dépression fait communiquer le bassin de l'Oder avec celui de la Morava, entre les Sudètes et les Carpates, et cette brèche est si basse que le sol s'y élève seulement à douze mètres plus haut que la flèche de Saint-Étienne à Vienne. Une sorte de sillon coupe donc l'Europe centrale en deux, transversalement à la vallée du Danube, et se prolonge au sud jusqu'à la Drave par le bassin du lac Neusiedl : c'est la « porte Morave », que défend au sud la forteresse d'Olmütz, et où de tout temps s'est accompli le va-et-vient des peuples et des armées. Il eût été facile de l'utiliser depuis longtemps pour y creuser un canal de navigation; mais de mesquines dissensions d'État à État ont retardé l'entreprise,

et c'est tout récemment que l'on a commencé ce travail indispensable dans l'outillage industriel de l'Europe[1].

Le quatrième côté du grand quadrilatère n'est point une arète de montagnes ou une succession de massifs comme le Böhmerwald, l'Erzgebirge et les Sudètes, mais un large renflement du sol que recouvrent les villages et les cultures, et où la roche nue n'apparaît qu'en de rares endroits. Cependant il est composé de roches primitives, comme les autres remparts extérieurs de la Bohême, et comme eux il se reliait au continent méridional avant l'époque où se déposèrent les roches stratifiées du centre de l'Europe. Il s'élève ainsi à une assez grande altitude, et plusieurs de ses croupes allongées dépassent 800 mètres par leurs points culminants : c'est une hauteur égale à celle des massifs de l'Allemagne du nord. Mais, grâce à l'extrême douceur des pentes de ce plateau, il n'existe point de frontières naturelles entre les deux versants, et l'on pénètre sans difficulté de la Moravie dans la Bohême. Il en résulte que ces deux contrées se sont peuplées d'hommes de même race, et ont presque toujours partagé les mêmes destinées politiques. Par un contraste remarquable, la Bohême, dont la déclivité générale est tournée vers le nord, et dont les eaux vont se jeter dans la mer d'Allemagne, se rattache géographiquement et politiquement au bassin du Danube, comme sa voisine la Moravie. Ce sont les chaînes de l'Erzgebirge et des Sudètes, et non les plateaux de faîte entre l'Elbe et le Danube, qui constituent le vrai mur de séparation du nord et du sud de l'Europe centrale.

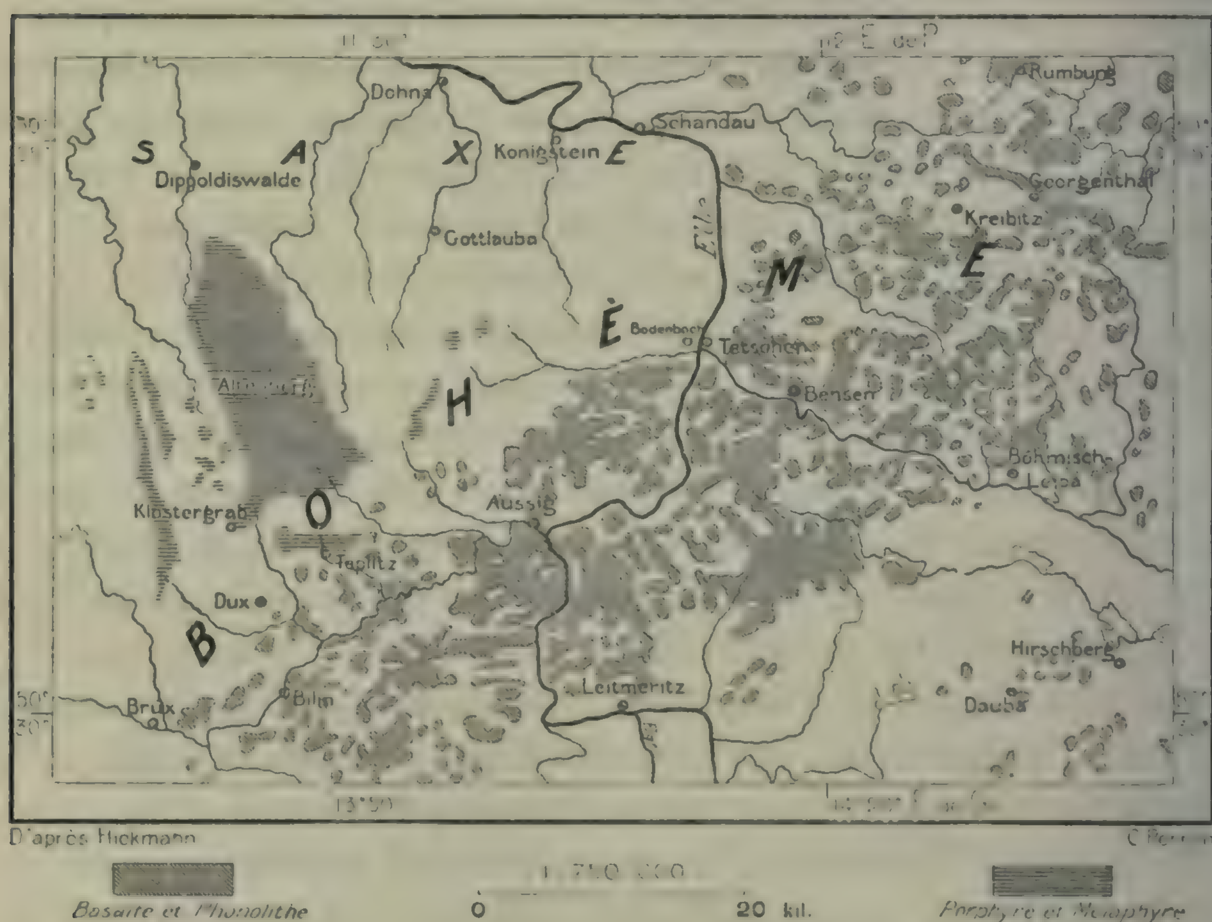
On parle souvent de l'intérieur de la Bohême comme d'une sorte de bassin, et le haut rebord de roches cristallines qui l'entoure justifie cette expression dans une certaine mesure. Toutefois l'ensemble de la contrée offre plutôt une succession de terrasses s'abaissant graduellement du sud au nord, en sens inverse des hautes terres de la Moravie, qui vont en s'inclinant vers le sud. Ces terrasses, découpées par les rivières en coteaux et en promontoires, appartiennent aux âges les plus divers de la planète; elles ont été successivement déposées en strates sur les pentes des roches primitives qui s'élevaient au-dessus du niveau des anciennes mers. Au centre même du bassin de la Bohême s'élèvent les hauteurs appelées montagnes de Hřbeny et de Brdo, dont le géologue Joachim Barrande a étudié les roches paléozoïques avec tant de science et de sagacité pour y

[1] Altitudes diverses des Sudètes :

Jeschken (Jested)	1,015 mèt.	Adlergebirge (hauteur moyenne) .	480 mèt.
Tafelfichte (Isergebirge).	1,124 »	Schneeberg	1,417 »
Schneekoppe (monts des Géants) .	1,601 »	Altvater (Sudètes).	1,987 »
Kesselberg (Krkonose)	1,455 »	Seuil de la Morava	293 »

suivre les migrations et les colonies des fossiles[1]; elles ont en outre une grande importance par leurs mines nombreuses. Plus au nord, au milieu des terrains sédimentaires, se dressent çà et là des cônes de basalte, dont quelques-uns offrent les colonnades les plus régulières, semblables à d'énormes temples superposés, tandis que d'autres projettent des deux côtés d'un axe central des faisceaux de branches divergentes, qui donnent à la masse entière l'aspect d'un immense et bizarre végétal pétrifié soudain : on peut citer en

N° 117. — MONTAGNES VOLCANIQUES DU NORD DE LA BOHÊME.



exemple le basalte du Workocz, qui se voit près de l'Elbe, au sud de la ville d'Aussig. Tout un massif volcanique, le Mittelgebirge, occupe la partie septentrionale de la Bohême, des deux côtés de l'Elbe. C'est un ensemble bizarre de cônes, les uns isolés, les autres groupés en cercle ou s'étageant en pyramides ; il en est qui s'élèvent à peine à quelques mètres : ce sont de simples amas de scories ; il en est aussi qui se dressent à 500 et même à 800 mètres de hauteur, et dont le profil, d'après Humboldt, est aussi régulier que celui du Cotopaxi. Les laves de ces anciens volcans affectent les formes les plus diverses ; en certains endroits, elles sont empilées en boules ; ailleurs elles

[1] *Système silurien du centre de la Bohême.*

se sont épanchées en vastes tables horizontales, ou bien fragmentées en colonnes. De vieux châteaux, des chapelles, des ermitages, perchés sur des pitons de laves, donnent un aspect encore plus pittoresque à cette région tourmentée. Au pied de chaque butte, la terre est d'une fertilité merveilleuse, grâce au basalte décomposé par les intempéries, et les arbres fruitiers croissent en forêts autour des villages. Des fontaines minérales, qui sourdent en différents points du massif, témoignent encore d'un reste d'activité souterraine dans le foyer des laves : ce sont les célèbres eaux de Teplitz, celles de Carlsbad, qui forment une rivière minérale de près de 100 litres par seconde, entraînant par an plus de 15,000 tonnes de sels de soude et de magnésie, les sources de Bilin, de Püllna, de Sedlitz, et d'autres encore, dont la vertu curative appelle chaque année en Bohême un si grand nombre d'étrangers. Il est peu de contrées en Europe qui, par leur abondance en eaux médicinales, soient aussi favorisées que le haut bassin de l'Elbe.

C'est dans les montagnes de la Moravie et de la Bohême que naissent les trois grands fleuves de l'Allemagne du nord, la Vistule, l'Oder et l'Elbe; mais les deux premiers sont de simples ruisseaux là où ils sortent de la Silésie autrichienne pour aller parcourir d'autres territoires. A peine échappée à son berceau rocheux des monts Beskides, la Vistule arrose les plaines de la Galicie, puis celles de la Pologne, tandis que l'Oder, à peine issue de sa vallée des Sudètes, baigne jusqu'à la mer des terres allemandes. L'Elbe seulement, qui prend sa source sur le versant méridional du Riesengebirge, dans le sol tourbeux d'un plateau de pâturages appelé « Prairie de l'Elbe » (*Elbwiese*), a le temps de réunir tous ses affluents de montagnes et de se grossir en un véritable fleuve, avant de sortir de l'Autriche pour entrer en pays saxon. Sauf quelques petits districts sur la frontière, la Bohême appartient en entier au bassin de l'Elbe, de même que la Moravie est comprise dans le bassin de la rivière qui lui a donné son nom, la Morava, la March des Allemands. Les deux provinces sœurs forment un contraste singulier par leur régime hydrographique. De la Bohême s'épanchent vers le nord des eaux qui descendent à la mer d'Allemagne, tandis que la Morava coule au sud vers le Danube, qui l'emporte à la mer Noire.

La nomenclature géographique imposée par la coutume est pleine de méprises. Dans tous les pays se trouvent des fleuves qui prennent le nom d'un de leurs affluents secondaires. C'est ainsi que, dans la Bohême, la Labe, l'Elbe des Allemands, l'emporte sur la Vltava ou Moldau, qui est pourtant le cours d'eau principal : par l'importance de son bassin, aussi bien que par sa masse liquide, la Vltava est deux fois supérieure à l'Elbe ; c'est le vrai fleuve de la Bohême, celui qui en forme la principale artère

commerciale, depuis longtemps réunie au Danube et à la mer Noire par un canal de navigation ; l'Elbe n'a d'autre titre au rang de rivière principale dans son bassin que la direction de sa vallée, inclinée vers le nord-ouest en aval de Kolin, comme l'est la plaine inférieure en aval de Dresde. Dans l'arbre hydrographique de la contrée, à la ramure d'une régularité si frappante, on remarque immédiatement que la tige maîtresse est la Vltava, tandis que l'Elbe, comme la Lužnice, la Sazava, la Berounka et l'Ohře ou Eger, est une simple branche latérale[1]. Ces rivières, à l'eau vive et pure, embellissent partout les paysages ; mais les arbres manquent. Presque toute

N° 118. — RÉGIONS DES LACS DANS LE SUD DE LA BOHÊME.



la partie centrale de la Bohême a été privée de ses forêts : la campagne rase, uniformément cultivée, s'étend jusqu'aux collines de l'horizon.

Dans leur cours supérieur, la Vltava et presque tous ses hauts affluents roulent une eau noirâtre, à cause des tourbières très-étendues qui recouvrent çà et là jusqu'aux sommets des montagnes. Dans les vallées plus basses, ces *filze*, lits de tourbe où l'on retrouve à l'état carbonisé les débris d'anciennes forêts, sont entremêlés d'étangs et de deux ou trois cents petits lacs, qui servent de réservoirs aux eaux d'inondation et protégent ainsi les campagnes inférieures. Les paysans de la Haute-Bohême n'utilisent point

[1] Bassin de la Vltava. . . . . 5,080 kil. carrés.
 » de l'Elbe. . . . . 1.485 »



RUINES DU SCHRECKENSTEIN, PRÈS D'AUSSIG

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Fridrich

ces tourbes comme combustible, mais ils travaillent, avec une imprudente activité, à les transformer en prairies et en terres arables. C'est une tâche difficile, car le climat de la Bohême est assez humide, les vents d'ouest ayant à traverser de vastes plaines avant de se heurter aux pentes du Böhmerwald et du Riesengebirge[1]. Quant aux étangs et aux lacs, on les utilise comme viviers à poissons et les paysans de ces régions ont appris à devenir de fort habiles pisciculteurs. Pour l'amélioration du climat local, il serait fort à désirer qu'on interrompît le travail d'assèchement de ces eaux et des tourbières environnantes, car la région des *filze* est une sorte d'immense éponge naturelle qui absorbe l'humidité et régularise le débit de l'eau courante. Des ruisseaux qui n'avaient jamais débordé, ont dévasté les campagnes riveraines depuis qu'on a drainé les marais[2].

En aval de Prague, où la Vltava a déjà reçu tous ses affluents supérieurs, elle s'unit à l'Elbe, puis au-dessous du rocher qui porte les ruines de Schreckenstein, elle reçoit l'Eger, et le fleuve grossi commence à traverser ces remparts de montagnes qui fermaient autrefois le nord de la Bohême. Des sites grandioses succèdent aux paysages riants qui se trouvent en amont. D'abord les cônes de basalte et de phonolithe du Mittelgebirge se dressent des deux côtés de l'Elbe, puis viennent des montagnes de grès aux parois à pic, aux fentes verticales : on dirait d'énormes cubes de pierre posés en désordre sur le sol. L'Elbe tortueuse passe entre ces masses grisâtres, rejetée de l'une à l'autre, et bordée de villes gracieuses s'allongeant sur le rivage étroit. D'anciennes forteresses gardent cette porte de l'Elbe, indiquant bien de véritables frontières, où les conventions politiques sont d'accord avec la géographie. En cet endroit, l'Elbe sort de son enceinte des montagnes bohêmes pour entrer dans la plaine allemande. De chaque côté du seuil, les mouvements des peuples ont été différents, l'histoire a pris un autre cours.

Il y a deux mille ans, les Boïens et d'autres populations classées en général sous le nom de celtiques, pour les distinguer des Germains, habitaient les contrées devenues aujourd'hui la Bohême et la Moravie : un grand nombre de lieux portent encore des noms qui témoignent du séjour de ces anciens habitants[3]. A l'endroit où s'élève de nos jours la ville d'Olmütz, en

[1]

Hauteur d'eau de pluie		à Bodenbach, à la Porte de l'Elbe	0m,60
»	»	à Trautenau, près des sources	1m,05
»	»	à Prague	0m,40
	»	à Budějovice (Budweis), sur la haute Vltava . .	0m,62

[2] *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien.*

[3] V. Goehlert, *Boio keltische Ortsnamen in Böhmen* Mitt. Geogr. Gesell. in Wien, 1870.

Moravie, et de Troppau, dans la Silésie autrichienne, un archéologue, M. Jeitteles, a même découvert des restes de villages « fluviaux », que plusieurs indices lui ont fait supposer avoir été habités par les Gaulois et qui ressemblaient parfaitement aux refuges lacustres signalés en Gaule[1]. Du corail et des coquillages marins trouvés au milieu des poteries et des ossements d'animaux prouvent que ces tribus étaient en relations de commerce avec les habitants des bords de la Méditerranée.

Sous la pression des tribus de diverses races qui s'étaient mises en mouvement dans la direction de l'occident, les Boïens finirent par être asservis ou chassés de la Bohême (Boienheim, Böhmen), quoique leur nom soit toujours resté en allemand celui de la contrée. Dès l'époque où les armées romaines franchirent le Danube, des peuplades germaniques, les Quades et les Marcomans, dominaient déjà dans le pays des Boïens. Lors de la grande migration des peuples, il se fit une nouvelle poussée, et tandis que les Quades et les Marcomans pénétraient en Bavière, les Rougiens et les Lombards s'emparaient de la Bohême. Ils durent à leur tour, vers le commencement du sixième siècle, céder la place à des Slaves, et ceux-ci, en dépit de nombreuses vicissitudes politiques, ont réussi à se maintenir en Bohême et en Moravie comme la race dominante; on cite cependant quelques districts, notamment le pays des Schönhengstler, sur les terres hautes de la Bohême et de la Moravie, qui de tout temps, depuis les commencements de l'histoire connue, ont été peuplés d'Allemands. Les deux contrées limitrophes sont comprises d'ordinaire sous la désignation commune de pays de la « couronne de Saint-Wenceslas », du nom du prince qui établit définitivement le christianisme dans la Bohême, au commencement du dixième siècle.

Les habitants de la Bohême et de la Moravie constituent bien la même race, et leurs idiomes, que remplace peu à peu une langue littéraire commune, ne présentent que de légères différences. D'ordinaire le nom de Tchèques est réservé aux Slaves de la Bohême, et leurs frères de la Moravie et de la Hongrie occidentale reçoivent les appellations de Moraves et de Slovaques. Les Tchèques, plus intimement mêlés les uns aux autres par les événements politiques, ont depuis longtemps perdu toutes les anciennes dénominations de peuplades, tandis que les Moraves se subdivisent en de nombreux groupes secondaires, ayant toujours gardé leurs vieux noms de tribus. Les Horakes vivent principalement sur le plateau, dans le voisinage immédiat des Tchèques, desquels ils se distinguent à peine. Les Hanakes peuplent, à la base

[1] Gabriel de Mortillet, *Notes manuscrites.*

orientale des hauteurs, les bords de la Hana et d'autres vallées qui s'inclinent vers la Morava : ils sont au nombre de plus de 400,000 sur les pentes occidentales des Carpates. Aux frontières de la Hongrie demeurent les Valaques, dont le nom est la seule chose qu'ils aient en commun avec les habitants de la Roumanie : ce sont des Slaves, et peut-être les plus beaux de leur race; on présume qu'en leur qualité de pâtres ils ont été désignés par le même nom que les bergers roumains, à moins que, suivant l'hypothèse de Šafařik, ils ne soient un reste slavisé d'une peuplade de Boïens, désignés par les Allemands sous le nom de Velches ou Valaques. Parmi les groupes slaves de la Moravie on remarque aussi une colonie de deux ou trois mille Croates qui, depuis trois siècles, ont parfaitement conservé les mœurs et la langue des « Confinaires » de la Turquie.

Ce n'est point sans peine que les Tchèques ont pu garder la supériorité numérique dans la contrée. Entourés d'Allemands, serrés comme dans un étau entre l'Autriche et la Saxe, ne se rattachant à leurs frères de race que par un étroit lambeau de terrain, c'est vraiment une des merveilles de l'histoire qu'ils aient su si bien se défendre contre leurs envahissants voisins : condamnés à l'héroïsme par leur position même, ils ont vécu contre toute vraisemblance[1]. Cependant dès le douzième siècle la germanisation progressait rapidement : appelés par les souverains et par les ordres religieux, les Allemands furent d'abord traités comme des hôtes ; on leur fit cadeau de vastes étendues de terres, on leur concéda des priviléges et des exemptions de charges; ce sont eux qui fondèrent la plupart des villes et qui représentèrent d'abord la classe bourgeoise des marchands et des artisans entre les nobles et le peuple des campagnes. D'invités, les Allemands devinrent bientôt les maîtres dans presque tous les districts, ils occupèrent toutes les places lucratives et finirent par imposer leurs mœurs et l'usage de leur langue; à la fin du quatorzième siècle, la Bohême était déjà comptée au nombre des terres allemandes. Alors se fit une violente réaction. La guerre des Hussites, toute religieuse en apparence, devint bientôt une véritable guerre de races, et ceux que le terrible Žižka exterminait comme Iduméens et Moabites n'étaient autres que des Allemands. L'explosion de la haine populaire fit reprendre le dessus aux Tchèques, et depuis cette époque ils ne se sont plus guère laissé entamer comme race, en dépit de l'oppression politique sous laquelle on les a courbés. Pourtant, après la guerre de Trente Ans, il sembla que la Bohême était à jamais condamnée. Les familles des patriotes avaient dû s'enfuir, leurs biens avaient été distribués à des Alle-

[1] Louis Léger et J. Friez, *La Bohême*.

mands; la langue, honnie, méprisée par les vainqueurs, était devenue un « jargon de paysans »; certains districts avaient été complètement dévastés par les armées et restaient sans habitants : on dut les repeupler par des colons saxons, franconiens et bavarois. Après l'immense tuerie, il ne restait plus en Bohême que 780,000 habitants, là où l'on avait compté trois millions d'hommes. La dépopulation avait été si grande en Moravie, que par décision des États il fut « permis à chaque homme de prendre deux femmes pour repeupler la contrée ».

Actuellement les frontières ethnologiques se déplacent fort lentement dans un sens ou dans l'autre. On peut dire d'une manière générale que les Allemands occupent les pays montagneux et que les Tchèques sont établis surtout dans les régions de collines et de plaines. En effet, les deux versants du Böhmerwald, de l'Erzgebirge, des Sudètes, sont habités par des populations de langue germanique ; mais on s'est trop hâté de généraliser en affirmant que les Slaves sont exclusivement une race des plaines, et qu'habitués à cultiver le sol facile des terres d'alluvion ils n'osent point aborder les régions montueuses. En Bohême et en Moravie, les Horakes ou « montagnards », les Slaves valaques et les Slovaques sont des exemples du contraire. Enfin, en Illyrie et en Turquie, il est des populations de même race, les Monténégrins par exemple, qui se sont emparées des monts à l'exclusion de toute autre nationalité.

C'est près du passage de Domažlice (Taus), cette porte naturelle ouverte entre les deux parties du Böhmerwald, que se groupent les représentants du monde slave les plus avancés vers l'occident : là ils se trouvent dans le voisinage immédiat de la Bavière. Ces hommes de race slave ne sont point des Tchèques, mais des Polonais : on leur donne le nom de Chodes, d'un terme que l'on croit avoir signifié « gardiens », peut-être « marcheurs »; c'est qu'en effet ils furent longtemps chargés de garder à l'ouest la porte de la Bohême. D'après quelques auteurs, Břetislav I[er] les aurait appelés directement des environs de Gnesen ou Gniazno, pour leur donner la surveillance de la frontière occidentale contre les Allemands. D'autres pensent qu'ils habitaient déjà la contrée, en qualité de colons, et qu'ils ne reçurent la mission de protéger les confins qu'après une bataille où ils se conduisirent en héros. D'après la promesse du prince, ils ne devaient être soumis à aucun vassal de la couronne; hommes libres, ils avaient le droit de se gouverner eux-mêmes et de soumettre leurs différends à l'un d'entre eux. Les Chodes, dont le drapeau représentait un chien de garde, symbole de la vigilance et de la fidélité, firent toujours leur devoir de vaillants défenseurs; mais le jour vint où leurs droits furent oubliés. En 1569, l'empereur Maximilien II les

donna en gage à un riche seigneur, mais il voulut bien consentir à les laisser se racheter avec frais. En 1584, un autre empereur, Rodolphe II, les remit en gage pour une somme triple, puis en 1628 ils furent définitivement vendus en servage. Une révolte impuissante ne fit que rendre leur situation plus misérable encore : de l'antique liberté il ne resta plus qu'un souvenir. Ils ne parlent plus polonais, mais ils ont mêlé à la langue usuelle quelques mots de leur ancien idiome ; on les reconnaît aussi à la vivacité de leur physionomie et à la forme de leur costume. Nombre de maisons ont encore un aspect de réduit fortifié[1].

Il paraît qu'un certain nombre de Chodes furent également établis par Břetislav au sud-est de la percée de Domažlice, dans la haute vallée de la Brdlavka ou Angel ; mais ils ne furent pas seuls à recevoir des priviléges : tous les habitants de cette partie de la contrée, Germains d'origine, devinrent « paysans du roi » (*künische*) et reçurent le droit de s'administrer eux-mêmes. Cependant ils furent aussi plus d'une fois mis en gage, comme leurs voisins les Chodes, en 1429, en 1578, en 1625, mais chaque fois ils réussirent soit à racheter, soit à se faire rendre leurs libertés ; vers le milieu du siècle, quand le niveau égalitaire fut passé sur toutes les populations des campagnes de Bohême, les « paysans royaux » jouissaient encore du droit d'élire leur juge parmi eux et possédaient des priviléges non moins appréciés, liberté de la chasse, de la pêche, de la fabrication des bières et des eaux-de-vie[2].

Au sud de l'Erzgebirge, les Tchèques, pressés par une population surabondante d'Allemands, n'ont guère pu dépasser l'Eger : les noms des villages qui se terminent en *grün* ou en *reute*, et qui indiquent les anciennes clairières de forêts ou les défrichements, marquent à peu près la limite entre les deux races ; dans la montagne, les dénominations de villages slaves manquent presque complétement : on peut en conclure que, lorsque les forêts de l'Erzgebirge étaient encore inhabitées, les colons allemands se sont glissés entre les Wendes de la Saxe et les Tchèques de la Bohême[3]. A l'ouest de l'Elbe, les Slaves se rapprochent davantage du pied des monts, et même sur un point ils se sont maintenus en petit nombre en dehors de la frontière dans la Silésie prussienne. Au delà, le domaine de la langue slave se trouve singulièrement rétréci par les terres de langue allemande ; une moitié de la Silésie autrichienne a été germanisée depuis des siècles, de même qu'une grande partie de la Basse-Moravie, soumise à l'influence de Vienne. Entre Brünn et

[1] Eduard Ruffer, *Ein polnischer Volkstamm in Böhmen*. Aus allen Welttheilen, oct. 1876.
[2] Ernst Kohler, *Aus allen Welttheilen*, déc. 1876.
[3] Bernhard Cotta, *Deutschlands Boden*.

Olmütz, le territoire tchèque ne dépasse pas 60 kilomètres de largeur, et çà et là des îles de population allemande, notamment celle d'Iglau, diminuent encore la superficie de cette péninsule avancée du grand continent slave. D'ailleurs il est des districts entiers dont les populations sont « bilingues » ou parlent indistinctement les deux langues, et dont le type n'est pas assez accusé pour qu'on puisse les classer dans l'une ou l'autre race. C'est donc seulement d'une manière approximative que l'on évalue les Tchèques purs et leurs frères de la Moravie et de la Silésie à près des deux tiers de la population totale[1]. Sauf dans la zone qui s'étend au nord-ouest de Prague, entre la vallée de l'Eger et celle de la Berounka, il paraît constant, même d'après le témoignage des écrivains allemands, que dans le conflit des deux langages aux prises c'est l'idiome slave qui l'emporte; surtout les « îles » se dénationalisent rapidement. Il faut dire aussi que dans les districts où les Tchèques sont en majorité, nombre d'Allemands, qualifiés de renégats par leurs compatriotes, cherchent à se faire bien venir de la population en jargonnant la langue du pays et même en traduisant leurs noms de famille. Fait curieux, et qui prouve quelle est la ténacité du Slave, les Croates de Moravie, qui sont à peine 2,300, sont ceux qui dans les mariages mixtes imposent à la fois leur langue et leurs mœurs.

En Bohême la lutte entre Germains et Slaves est très-ardente. Il est peu de contrées où deux races vivant à côté l'une de l'autre se détestent aussi cordialement que le font les Tchèques et les Allemands de la Bohême, du moins ceux qui s'occupent passionnément de questions politiques : entre eux c'est plus que de l'antipathie, c'est presque de la haine. Aux yeux du Tchèque, l'Allemand est un « lourdaud », une brute, une « punaise »; pour le Germain, le Bohémien est un « menteur », un « reptile ». L'antagonisme des deux nationalités est d'autant plus grave que dans la plupart des districts il coïncide avec les différences de classe. En général, la bourgeoisie des villes est allemande, tandis que les Tchèques appartiennent à l'aristocratie ou constituent la foule des paysans, et dans les régions industrielles la grande majorité des ouvriers : la classe moyenne n'est guère représentée parmi les Slaves de Bohême et de Moravie que par les employés de toute espèce, d'ailleurs fort nombreux. Tous les grands événements euro-

[1] Répartition des habitants de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie autrichienne en 1880 :

	Tchèques.	Allemands.	Polonais.	Juifs.
Bohême.	3,470,250	2,054,170	1,300	94,450
Moravie	1,507,330	628,900	3,080	44,175
Silésie	126,390	269,340	154,890	8,580
	5,103,970	2,952,410	159,270	147,205

péens excitent le patriotisme rival des deux nationalités et des deux classes; jusque dans les plus petits villages, les partis organisés en associations de toute espèce, pour la musique, l'instruction mutuelle, l'achat des denrées, s'exaltent et se défient, car le paysan tchèque n'est point ignorant de son histoire; quoique rentré dans le giron du catholicisme, il se souvient de Jean Huss et de Žižka et montre avec fierté la place de Tábor d'où partait le signal de la guerre sainte contre les Allemands; il connaît tous les sites où se sont accomplis les exploits de ses ancêtres. Ces souvenirs aident peut-être les Tchèques à se montrer tolérants à l'égard des faibles communautés hussites qui existent encore, et de leurs compatriotes, peu nombreux, qui professent la religion protestante réformée. En revanche, ils détestent généralement les Juifs, dans lesquels ils voient les alliés de leurs ennemis les Allemands. Sauf de rares exceptions, les Juifs sont en effet du parti germanique, c'est-à-dire du parti qu'ils ont le plus d'intérêt à servir : c'est avec les bourgeois et les grands industriels allemands qu'ils peuvent faire le plus de transactions commerciales, c'est avec les villes de Vienne, Berlin, Leipzig, Breslau qu'ils sont en rapports de finance. Tous parlent les deux langues, mais c'est l'allemand qui leur est le plus utile et qu'ils ont l'habitude de parler entre eux. Si la lutte devait éclater, ils se rangeraient donc naturellement du côté de l'Allemagne, et comme ils ne sont pas moins de cent quarante mille en Bohême et en Moravie, et que, par leur instruction moyenne, ils sont supérieurs à Germains et à Tchèques, leur appoint serait de la plus haute importance dans le conflit des races. En Bohême, Kolin est, pour ainsi dire, leur quartier général. Dans plusieurs villes de Moravie, Prossnitz, Nikolsburg, Boskovice ou Boskovitz, ils forment déjà la moitié ou même la majorité de la population. Mais les Tchèques ont aussi un allié bien puissant à l'orient des Carpates. Un grand nombre d'entre eux sont les hérauts du panslavisme, et de Prague à Moscou s'échangent incessamment les témoignages d'amitié.

Quel que doive être un jour le succès de leurs efforts en faveur de l'autonomie nationale, il est certain que les Tchèques sont un des groupes les plus solides et les plus énergiques de l'Europe et parmi tous les Slaves ils sont les plus forts et les plus résistants. Les femmes de Bohême, celles de Prague surtout, sont renommées pour la beauté de leur figure et l'éclat de leur teint. Quant aux hommes, ils diffèrent assez peu de leurs voisins les Allemands, si ce n'est peut-être par leurs pommettes plus saillantes et leurs yeux plus enfoncés; mais ils se distinguent d'ordinaire par les fortes dimensions de leur crâne. Ainsi que des savants allemands, Weiss-

bach et Glatter[1], l'ont établi d'une manière incontestable, les Tchèques sont, parmi les Européens, ceux dont la boîte osseuse a la plus grande circonférence et la plus forte capacité cérébrale[2]; à cet égard, les Germains sont de beaucoup les inférieurs des Slaves de Bohême et de Moravie. S'il était permis, avec certains anthropologistes, d'essayer un classement des peuples par ordre de valeur intellectuelle en comparant la capacité moyenne des crânes, les Tchèques occuperaient un des premiers rangs parmi les hommes. Et certes, en dépit de leur petit nombre, de la dépendance politique dans laquelle ils ont presque toujours vécu, des guerres qui ont si fréquemment désolé leur pays, les Tchèques ont eu un grand rôle dans le monde des idées. C'est à Prague que se fonda, vers le milieu du quatorzième siècle, la première université de l'Europe centrale, où bientôt l'on vit accourir jusqu'à vingt et trente mille étudiants; c'est en Bohême qu'éclata, cent ans avant Luther, le mouvement précurseur de la Réforme; en même temps, la langue écrite, née en Moravie, lors de la traduction de la Bible par les frères tchèques-moraves, se fixa par un système d'orthographe, qui est encore employé de nos jours, et l'instruction publique prit un développement extraordinaire, arrêté plus tard par une impitoyable réaction. L'œuvre de destruction que l'Autriche réussit à faire dans le Tirol ladin en supprimant l'idiome national, elle la tenta également en Bohême : la langue slave fut interdite dans les écoles, les livres même furent poursuivis; mais c'est en vain que l'on essaya d'étouffer la conscience qu'avait le peuple, de sa vie comme nation distincte. Grâce aux savantes combinaisons de la loi électorale, la prépondérance politique appartint jusqu'en 1883 aux Allemands de Bohême; mais cela n'empêche pas que l'énergie nationale ne se manifeste de nouveau avec une singulière intensité : partout, dans les couvents et les châteaux, dans les vieilles archives et dans la mémoire tenace des paysans, on recherche les traditions de l'ancienne grandeur; les chants populaires sont recueillis et commentés; bien mieux, les hommes d'intelligence prennent une large part au mouvement littéraire et scientifique contemporain; une cohorte de savants, d'historiens, de littérateurs tchèques, écrivant dans leur belle langue sonore et purifiée en partie des éléments étrangers, sert très-honorablement d'avant-garde vers l'ouest à tous les frères slaves : la typographie a pris à Prague un développement extraordinaire et possède des types de lettres pour toutes les langues. En outre, la Bohême fournit à l'Autriche allemande, et notamment à Vienne, une très-forte proportion de ses publicistes, tandis que dans l'administration un trop grand nombre

[1] *Ausland*, 15 avril 1872.
[2] Seligmann, *Geographisches Jahrbuch*, von E. Behm, 3er Band.

de Tchèques emploient au service de l'Autriche leur rare talent d'organisation. La masse du peuple s'instruit rapidement ; quoique les paysans tchèques n'aient été affranchis de leur demi-servage qu'en 1848, ce sont la Bohême et la Silésie qui occupent dans l'empire le deuxième rang au point de vue de l'instruction publique : elles ne sont dépassées que par les provinces autrichiennes proprement dites. Les Tchèques, les Hanakes, les Horakes ont, paraît-il, des aptitudes toutes spéciales pour l'étude des hautes mathématiques; ils sont également très-portés vers la musique et composent avec une très-grande facilité : parmi les artistes contemporains, ce sont les Tchèques, quoique appartenant à une nation numériquement si faible, qui ont la majorité absolue, même comparés aux Italiens et aux Allemands [1] ; cependant aucun d'eux n'est au premier rang. L'amour de la musique, tel est le seul trait de ressemblance qu'ils aient avec ces Tsiganes errants, auxquels, dans son ignorance, le moyen âge avait donné le nom de Bohémiens.

Les véritables Bohémiens de la Bohême, c'est-à-dire les Tchèques, ont cessé presque partout, comme les Allemands eux-mêmes, de porter un costume national, et celui sous lequel paradent quelquefois les étudiants de Prague n'est en réalité qu'un vêtement de fantaisie. Dans les campagnes de Domažlice, les femmes aiment encore à se parer de corsets et de mouchoirs rouges à la forme antique et de bas rouges apparaissant au-dessous de la robe courte, mais c'est la seule partie de la Bohême où se soient conservées les vieilles modes; il faut aller en Moravie et parmi les Slovaques de la frontière hongroise pour trouver des indigènes dont les vêtements ressemblent à ceux des aïeux. Les Hanakes, cultivateurs de la riche plaine que parcourt la Hana, tributaire de la Morava, sont ceux qui portent les habits les plus élégants. Récemment encore, ils avaient presque tous de larges pantalons de cuir jaune, décorés d'arabesques bizarres, une ceinture brodée, un justaucorps de drap richement soutaché, et portaient sur la poitrine une foule de petits boutons de métal. Un long surtout de drap blanc ou un manteau bleu à plusieurs collets complétait le costume. Un chapeau noir, orné chez les jeunes gens de rubans jaunes ou rouges, s'élevait au-dessus de leur face ronde, aux joues rebondies, aux cheveux blonds et lisses. D'ailleurs, hommes et femmes ont, comme les Hongrois, de grandes bottes pour marcher dans le sol argileux, et ce poids alourdit singulièrement leur démarche. A l'extrémité nord-occidentale de la Bohême, dans le district d'Eger, on voit encore çà et là quelques

[1] G. Kohl, *Die Völker Europa's.*

femmes qui ont gardé l'ancienne habitude de se rembourrer la poitrine et les épaules de gros coussins de plumes qui donnent une forme presque sphérique à toute la partie supérieure de leur corps. Peu de modes sont plus disgracieuses, et l'on doit se féliciter de la voir presque complétement abandonnée; mais les paysannes de la Bohême, tout en empruntant à leurs voisines d'Allemagne la coupe moderne de leurs vêtements, sont restées fidèles à la couleur rouge : on les voit briller de loin comme des coquelicots sur la verdure de leurs champs.

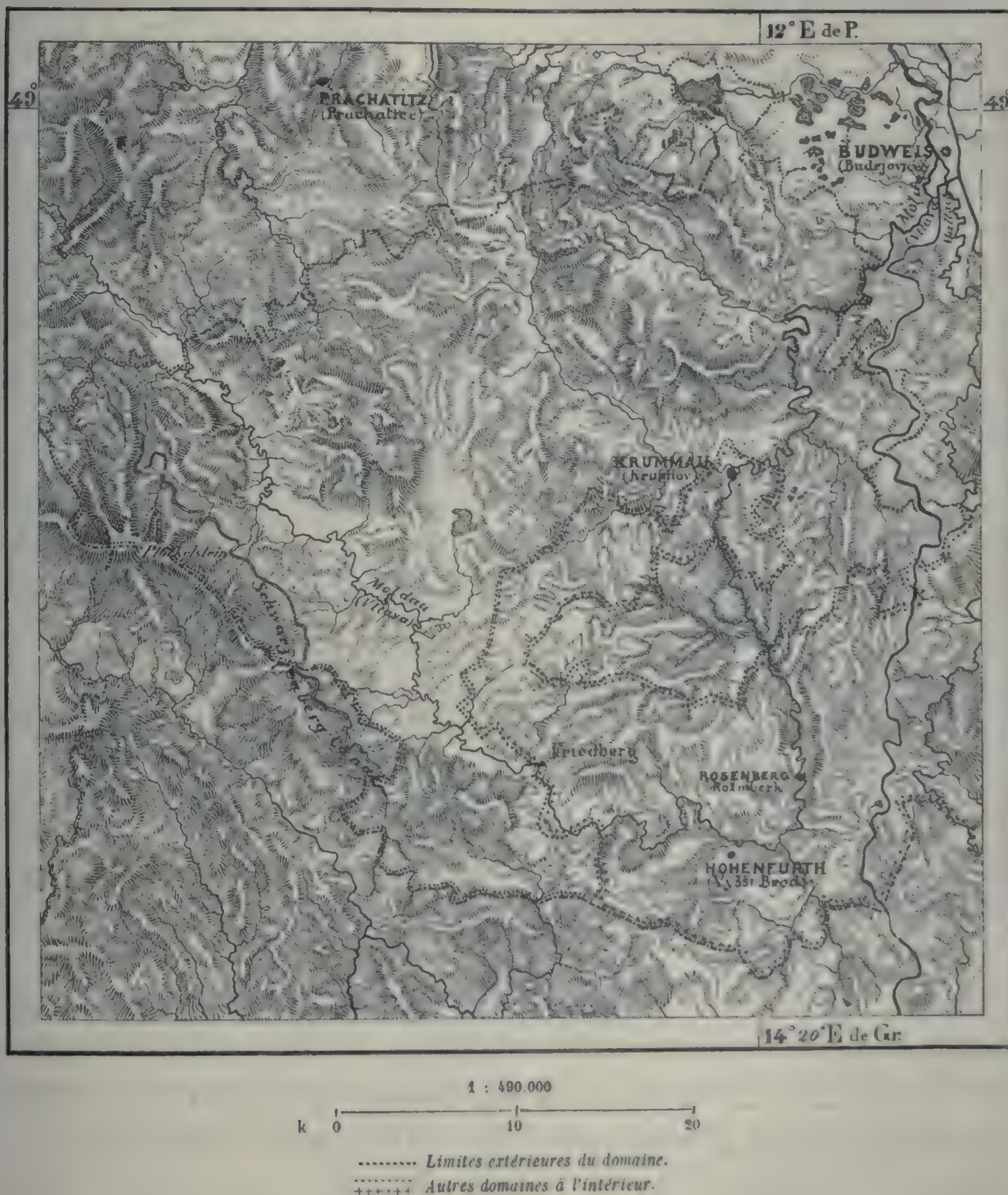
De même que les costumes nationaux, les caractères distinctifs des habitations tchèques tendent à disparaître. Actuellement les villes de Bohême et de Moravie diffèrent peu de celles d'Allemagne par la disposition générale des quartiers et la forme des maisons; seuls les villages des districts reculés ont gardé l'aspect qu'ils avaient au moyen âge. Au lieu de se développer en longues rues des deux côtés d'une route ou de s'étoiler au croisement de plusieurs chemins, ils forment une circonférence irrégulière autour d'une place ronde ou ovale. Les maisons sont en bois et n'ont du côté de la place qu'une porte et deux fenêtres ombragées par le rebord avancé du toit de paille que soutiennent deux piliers. Les granges, les écuries, les amas de fumier, sont disposés en un cercle extérieur autour du cercle des maisons. Les ombrages, les plates-bandes de fleurs, même les jardins potagers, manquent en général; le village, d'aspect assez maussade, n'a pour tout ornement qu'une statuette de « saint Jean » (Nepomuk), le patron de la Bohême. Mais souvent la place est animée par les bals, car les Tchèques sont zélés danseurs, et c'est d'eux que nous viennent un grand nombre de pas, entre autres celui de la polka, attribué quelquefois par erreur aux Polonais[1].

La Moravie et surtout la Bohême sont des pays de grande propriété. Plus du tiers de la Bohême est divisé en « terres nobles », suivant diverses conditions de fiefs, de possessions allodiales, de fidéi-commis, de substitutions. Quelques-uns de ces domaines ont plus de cent et de deux cents kilomètres carrés. Un prince de Schwarzenberg possède à lui seul plus de la trentième partie du sol de la Bohême, soit 1780 kilomètres carrés; c'est une surface plus étendue que celle de maint petit État de l'Allemagne. L'empereur, les prélats, les églises sont aussi parmi les grands propriétaires de la Bohême. Comme dans tous les autres pays de l'Europe où la propriété est ainsi concentrée en quelques mains, l'existence des grands fiefs terriens a pour conséquences l'appauvrissement et la démoralisation. Toute

[1] Richard Andree, *Tchechische Gänge*.

famille féodale a ses conseillers, ses intendants, ses collecteurs de redevances, sa domesticité nombreuse, une véritable cour de parasites intrigants et avides; autour de ces châteaux somptueux la population est misérable et la terre mal cultivée. Quoique les meilleurs terrains de la Bohême fassent

N° 119. — UN GRAND DOMAINE DE LA BOHÊME.



1 : 490.000

k 0 10 20

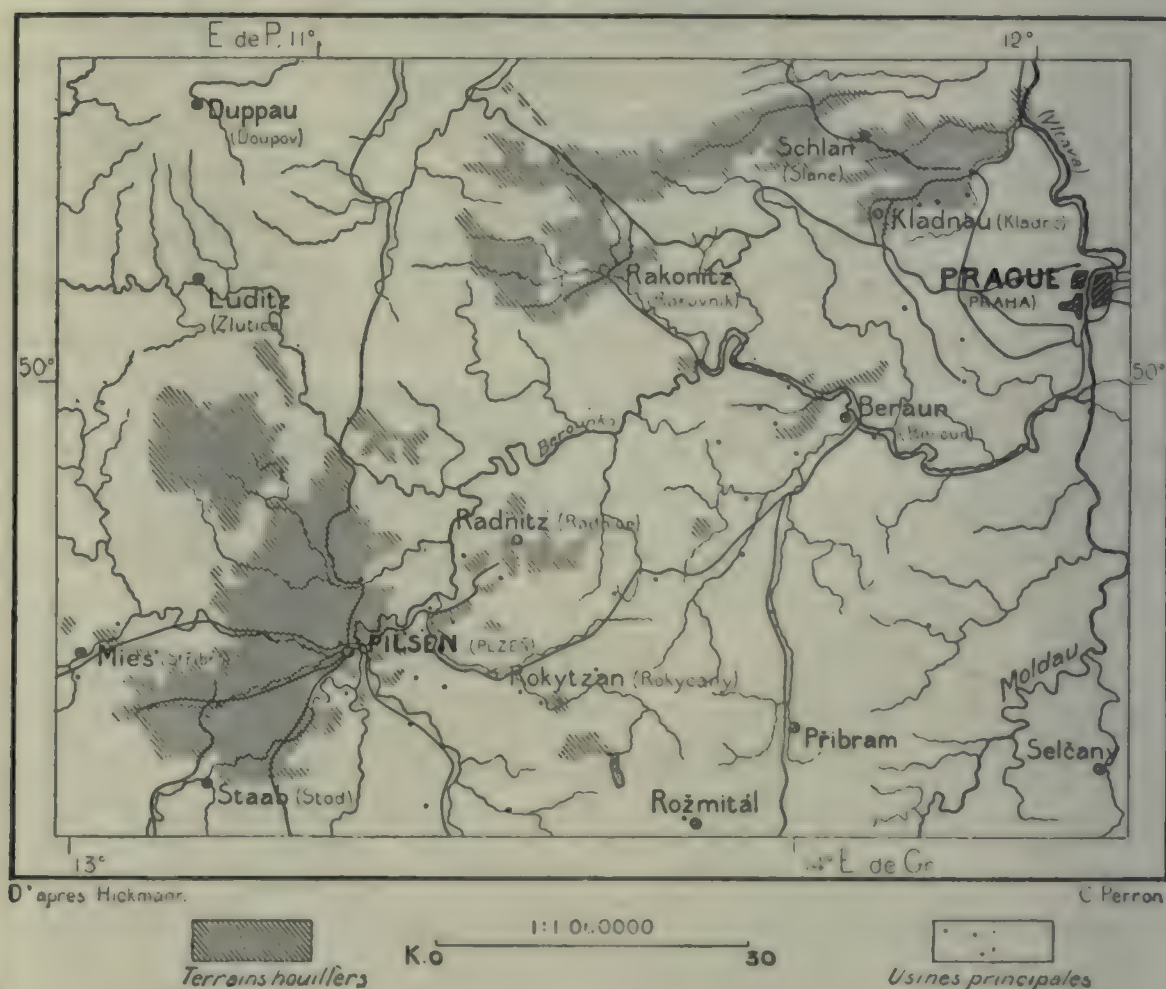
.... *Limites extérieures du domaine.*
+·+·+·+ *Autres domaines à l'intérieur.*

partie des grands domaines, c'est à peine si les fiefs princiers représentent, par hectare, la moitié de la valeur qu'ont sur le marché les petites propriétés divisées.

L'agriculture a donc de fort grands progrès à faire en Bohême et dans la Moravie; mais déjà ces contrées sont parmi celles de l'Austro-Hongrie qui

produisent le plus de denrées agricoles et de bétail. Quelques districts sont d'une rare fécondité : telles sont, par exemple, les basses plaines de la Moravie et surtout la vallée de la Hana, dont les paysans sont tous à l'aise ; tels sont aussi les bords de l'Elbe supérieure, aux environs de Králové Hradec (Königgrätz), la « Verge d'Or » dans la vallée de l'Eger, le « Paradis » de Teplitz, et les terrains basaltiques du Mittelgebirge, désignés sous le nom de « Jardin de la Bohême ». Le meilleur houblon de l'Europe continentale

N° 120. — MINES DE HOUILLE DE LA BOHÊME OCCIDENTALE.



est celui que l'on récolte dans les campagnes de Žatec (Saaz), favorisées d'un climat très-sec pendant l'été et parfaitement cultivées par les paysans de la contrée. A leurs produits agricoles si variés, parmi lesquels se trouvent même des vins jouissant d'une certaine réputation, ceux de Mělník, qui croissent sur les pentes des coteaux, au confluent de la Vltava et de l'Elbe, les pays tchèques ajoutent les trésors miniers de l'intérieur du sol. La Bohême et la Silésie sont fort riches en gisements de combustibles et de métaux. Dans le bassin de l'Elbe, dans celui de l'Oder, à Plzeň (Pilsen), à Kladno, à Teplitz, à Polnisch-Ostrau, on exploite d'importantes mines de houille et de lignite, fournissant plus de la moitié du combustible de l'Austro-Hon-

gric[1]. La Moravie et la Bohême méridionale, près de Budějovice (Budweis), ont de précieuses couches de graphite, qui fournissent les trois quarts du minéral de cette espèce obtenu en Autriche. Sur le versant méridional de l'Erzgebirge, se trouvent aussi de grands gisements d'étain, ce métal qui manque à la plupart des pays de l'Europe. Si la Bohême avait des carrières de sel gemme, son écrin géologique serait au complet, de l'or et des pierres précieuses au fer et au porphyre : on y trouverait tous les minéraux utilisés par l'homme. Jadis une cité tchèque, Kutná-Hora ou Kuttenberg, dont toute l'activité est tournée aujourd'hui vers l'industrie manufacturière, était une des villes minières les plus célèbres du monde entier; avant la découverte de l'Amérique, ses veines argentifères livraient au commerce une grande partie du métal nécessaire à la circulation des monnaies. Le puits d'une mine abandonnée de Kutná-Hora fut longtemps le plus profond qui existât en Europe; d'après Humboldt, il descendait à près de mille mètres dans l'intérieur de la terre. Les cadavres de 4,000 frères Bohêmes qu'on y jeta pendant les guerres de religion ont en partie servi à le combler. Maintenant ce sont d'autres mines de plomb argentifère de la Bohême, celles de Příbram, qui sont les plus profondes du monde entier et celles dont l'exploitation dans les galeries basses se fait de la manière la plus régulière. Ouvertes, dit-on, dès l'année 755, ces mines eurent une grande importance jusqu'au milieu du seizième siècle. Lors de l'arrivée en Europe des trésors du Nouveau Monde, elles aussi avaient été presque abandonnées; mais vers la fin du siècle dernier on remarqua que la richesse du métal augmentait avec la profondeur de la mine et l'on se mit à l'œuvre pour creuser la terre plus avant. En 1877, la mine avait 19 grands puits de plusieurs centaines de mètres, et l'un d'eux, le puits Adalbert, comptait 30 étages de galeries superposées jusqu'à une profondeur de 1020 mètres en contre-bas de la surface, soit 471 mètres au-dessous du niveau de l'Adriatique. Les travaux d'approfondissement se continuent toujours et, comme on l'avait prévu, le rendement en métal n'a cessé de s'accroître[2].

[1] Production du combustible minéral en 1875 :

Bohême.	5,460,000 tonnes.
Moravie.	549,000 »
Silésie	964,000 »

[2] Production de la mine en kilogrammes d'argent :

1779. . . .	187 kilogr.	1833. . . .	6,425 kilogr.
1800. . . .	771 »	1860. . . .	12,807 »
1817. . . .	2,110 »	1877. . . .	27,015 »

Nombre des employés et ouvriers en 1877 : 4,900; — force des machines : 1,853 chevaux-vapeur; — longueur des galeries percées : 245,089 kilomètres.

Bénéfice net en 1877 : 3,221,800 francs.

Par leurs fabriques de toute espèce, la Bohême et ses deux voisines de l'est sont à la tête de l'industrie austro-hongroise; la valeur annuelle des produits manufacturés y atteint ou dépasse même celle des produits agricoles; elle est évaluée à plus d'un milliard de francs. Filatures de coton, de laine et d'autres textiles, imprimeries et teintureries d'étoffes, manufactures de drap, forges et hauts fourneaux, fabriques de machines, usines de produits chimiques, ateliers de préparation pour les étoffes et les cuirs, faïenceries, papeteries, sucreries et raffineries, brasseries, les pays tchèques ont tout l'outillage nécessaire à la production des objets matériels de consommation et de luxe réclamés par les peuples modernes. Parmi ces objets, les verres sont les produits qui, sans être la plus grande source de revenus, sont pourtant l'orgueil et la gloire de la Bohême. Héritiers des Vénitiens, les artistes verriers du Böhmerwald, du Riesengebirge et du plateau morave ont su donner à tout ce qu'ils façonnent une admirable élégance de formes et de couleurs. Par la finesse et la légèreté du cristal, la taille des facettes, la beauté du dessin, le choix heureux des nuances, l'éclat et la solidité des peintures, les verres de Bohême peuvent soutenir la comparaison avec les produits les plus achevés des fabriques les plus célèbres de l'Europe. Quant à Venise, elle est depuis longtemps dépassée pour la fabrication du verre par les diverses contrées qui lui doivent la connaissance de cette industrie.

Sauf les forêts et les hautes vallées des montagnes, presque toutes les parties de la région comprise entre le Böhmerwald et les Carpates sont animées par le mouvement des usines. Chaque district a ses ressources spéciales ou des avantages de situation dont les industriels ont su tirer parti : aussi, quoique plus d'un quart du pays soit recouvert de forêts, la population moyenne est-elle devenue fort dense, beaucoup plus que celle du reste de l'Autriche[1]. Les verreries se sont principalement groupées dans les régions montagneuses où elles trouvent en abondance la silice et le combustible végétal; le centre de l'industrie des faïences est dans le voisinage de Carlsbad, sur les bords de l'Eger; des manufactures de toute espèce, surtout les établissements métallurgiques, ont recherché le voisinage des mines de houille, à Plzeň, à Kladno, à Polnisch-Ostrau; les grandes villes, Prague, Brünn, Troppau, ont également attiré une nombreuse population industrielle; mais c'est

	Superficie.	Population au 31 déc. 1880.	Population kilométrique.
[1] Bohême.	51,942 kil. carrés.	5,560,820 hab.	107 hab.
Moravie.	22,224 »	2,153,405 »	97 »
Silésie	5,147 »	565,475 »	110 »
	79,313 kil. carrés.	8,279,700 hab.	104 hab.

principalement dans la partie nord-orientale de la Bohême, autour de Reichenberg et dans toute la zone qui s'étend dans le haut bassin de l'Elbe, que s'est concentrée la grande activité manufacturière : là est le Lancashire de l'Austro-Hongrie. L'importance de cette région s'est encore accrue de sa position au débouché des passages du Riesengebirge : c'est là que viennent converger les chemins naturels qui mènent de Berlin à Vienne par les plaines de la Moravie et que doit se trouver par conséquent le point stratégique dont la possession donne au vainqueur la clef de la Bohême entière; c'est là que s'élèvent les hauteurs où se livra la bataille décisive de Sadowa, et non loin de là, sur le versant opposé du plateau, s'étendent les champs d'Austerlitz, à peine moins abreuvés de sang humain. La haute vallée de l'Oder est également une région très-importante comme lieu de passage et de commerce international; en cas de guerre, ce serait aussi un point vital pour la défense : c'est là que vient aboutir, par le « sillon de la Morava », le chemin de Vienne, dont les branches se ramifient au delà, vers Breslau, Danzig, Varsovie et la Russie centrale.

Praha ou Prague, la grande ville des Tchèques et la capitale de la Bohême, est une des belles cités du monde. Les indigènes lui donnent naturellement la supériorité; elle est toujours pour eux, comme pour leurs ancêtres, le « soleil parmi les cités ». Humboldt, dit-on, ne voyait de villes supérieures à Prague que Lisbonne, Naples et Constantinople; mais de pareilles appréciations sont essentiellement personnelles, chaque artiste, chaque poëte ayant sa manière de contempler la nature et les travaux de l'homme. Tous néanmoins doivent admirer le tableau que présentent la ville « aux mille tours », la colline du Hradschin couronnée de son palais à l'immense façade, le roc fortifié de Vyšehrad, où s'élevèrent dans les temps fabuleux les premières maisons de Prague, les ponts, les passerelles et les viaducs de chemin de fer qui réunissent les deux moitiés de la cité, la belle Vltava, élargie comme un lac et baignant de ses eaux sombres des îlots de verdure. Prague est une de ces villes qui occupent une position géographique où devaient affluer toutes les forces vives d'un pays. Située exactement au centre de figure du grand quadrilatère de la Bohême, au point où viennent de se réunir toutes les eaux supérieures de la Vltava, à l'endroit précis où se rencontrent les voies naturelles ouvertes de part et d'autre à travers les portes des montagnes, elle est la ville de Bohême où peuvent le plus facilement s'échanger tous les produits de la contrée; elle est l'intermédiaire naturel entre la région des plaines et celle des plateaux et des hautes vallées; elle est aussi,

contre toute attaque du dehors, le centre commun de résistance[1]. Une seule position de la Bohême semblerait au premier abord pouvoir se comparer à celle de Prague : c'est l'endroit où s'élève Litoměřice (Leitmeritz), en aval du confluent de l'Eger et de l'Elbe, en amont du long défilé de la Suisse tchèque et saxonne[2]; mais pour la facilité des communications avec l'enceinte extérieure des montagnes, Prague a de beaucoup l'avantage. Dans ces dernières années, les chemins de fer qui convergent de toutes parts vers la ville de Prague ont accru rapidement son importance naturelle. Après les deux capitales, Vienne et Pest, elle occupe le premier rang parmi les cités

N° 121. — PRAGUE ET ENVIRONS.



D'après la carte militaire. Perron.

1 : 200 000

0 8 kil.

de l'Austro-Hongrie : à elle seule, Prague renferme six fois plus d'habitants que Pilsen, la ville de Bohême arrivant en deuxième ligne par le chiffre de sa population. Il est vrai que Vienne doit être aussi à un certain point de vue considérée comme une ville tchèque, puisqu'il s'y trouve près de trois cent mille Slaves du Nord. A Prague même, les Allemands sont plus nombreux en proportion que dans l'ensemble de la Bohême, mais la majorité y appartient toujours aux Tchèques[3].

[1] J. G. Kohl, *Die Geographische Lage der Hauptstädte Europas*; — Kutzen, *Das Deutsche Land*.
[2] Bernhard Cotta, *Deutschlands Boden*.
[3] Population de Prague et de ses faubourgs en 1875 :

Slaves	120,000 hab.
Allemands.	88,000 »
Juifs	15,000 »



PRAGUE. — LA KALSBRÜCKE

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.



La partie centrale de Prague, qui est l'ancienne ville, est toujours le quartier le plus intéressant, aussi bien par ses monuments que par les souvenirs qui s'y rattachent. Là est l'hôtel de ville, flanqué de son énorme tour d'horloge, devant laquelle furent décapités, après la bataille de la Montagne-Blanche, les principaux chefs du parti protestant en Bohême ; là aussi est la vieille église dite Teynkirche, avec ses tourelles latérales entées bizarrement sur les clochers ; non loin est l'université « Carolo-Ferdinandea », qu'une loi récente divise en deux établissements distincts, l'un tchèque, l'autre allemand : cette école, la plus fréquentée de l'Austro-Hongrie après celle de Vienne et qui eut, dit-on, jusqu'à 30,000 élèves et 700 professeurs au commencement du quinzième siècle, est d'une grande richesse en livres précieux pour l'histoire et la littérature slaves[1]. Dans le voisinage est le pont de Prague le plus fréquenté, le pont de Charles, dominé à l'entrée par une ancienne tour de défense que les vainqueurs de la Montagne-Blanche avaient jadis décorée de têtes et de mains abattues. La cathédrale inachevée, qui fut avant l'incendie de 1541 le plus haut édifice du monde, s'élève au centre du Hradschin, dont elle est le monument le plus remarquable : on y voit de belles ogives à demi brisées par les boulets de Frédéric II, et, dans la chapelle de Saint-Wenceslas, des sculptures et des mosaïques d'un curieux travail. Quant aux énormes constructions sans beauté qui occupent tout le pourtour du plateau de Hradschin, on y visite surtout l'endroit où, en 1618, eut lieu la « défénestration de Prague », cet événement qui fut le point de départ de la guerre la plus atroce des temps modernes : les amas de fumier sur lesquels tombèrent les gouverneurs impériaux ont été remplacés par des pelouses et des massifs de fleurs. D'autres jardins plus vastes entourent le Hradschin au nord et à l'orient, et là se trouve le Belvédère, élégante villa d'où l'on a la plus belle vue sur Prague et le méandre de la Vltava et d'où l'on voit aussi, vers l'ouest, le profil de la Bila-Hora (Montagne-Blanche), où succomba la puissance de la Bohême au commencement de la guerre de Trente Ans. La plupart des hauteurs voisines, qui pourraient servir à l'établissement de magnifiques promenades, sont couvertes de fortifications dont les embrasures sont tournées vers la ville. Prague ne peut donc s'agrandir à l'ouest par son quartier muré du Hradschin, mais elle se développe librement à l'est, le long de la Vltava, par son quartier industriel de Karlin ou Karolinenthal, au sud-ouest par celui de Smichov, également riche en usines, de même qu'à l'est, sur les hauteurs où s'élèvent les quartiers de Žižkov et de la Nouvelle-Prague. L'intérieur

[1] Université de Prague en 1881-1882 : 1,350 étudiants tchèques, 758 allemands.

de la ville se transforme lentement par le percement de nouvelles rues, la construction des quais et de quelques édifices somptueux; mais plusieurs quartiers ont encore gardé leur aspect délabré, entre autres la ville juive, qui, sans être un *ghetto* comme autrefois, est cependant habitée en grande partie d'Israélites : l'ancienne synagogue (Altneuschule) est une sombre masse de pierre noire, lugubre à l'intérieur comme aux mauvais temps du moyen âge; dans le vieux cimetière juif, au milieu des pierres tombales et des broussailles, on se trouve comme transporté dans les siècles du passé, loin de la bruyante cité moderne.

Lorsque Prague était capitale d'un royaume indépendant, le château royal par excellence, le centre de la monarchie, plus encore que le Hradschin, était le palais de Karluv Týn (Karlstein), bâti au sud-ouest de la capitale sur une roche isolée, autour de laquelle serpente la Berounka. Cet « incomparable » château, élevé par Matthias d'Arras, a gardé son fier aspect et quelques-uns des trésors d'art qu'il renfermait, mais les écussons d'or qui le recouvraient, les joyaux de la couronne, les reliques protectrices de la Bohême et les peintures les plus précieuses ont été transférées à Vienne. Actuellement d'autres châteaux, de grandes maisons de plaisance, des villages composés en entier de villas et d'auberges, dépendent de la grande cité, mais c'est principalement au nombre des usines que l'on reconnaît, aux abords de maint faubourg, la proximité de la ville centrale de la Bohême : ces fabriques ont le double avantage de se trouver à la fois près d'un grand centre de consommation et de commerce et à proximité des mines de houille qui leur fournissent l'aliment nécessaire. Kladno, la ville qui occupe le milieu du bassin houiller, possède les plus grands établissements métallurgiques de la contrée.

Budějovice ou Budweis, le chef-lieu de la Bohême méridionale, sur la Vltava naissante, a les priviléges commerciaux très-considérables que lui donne sa position près de l'angle extrême de la contrée, sur le chemin le plus court qui mène à un point vital du Danube aussi important que l'est le confluent de la Traun : c'est par là que se faisait jadis le commerce de la Bohême et d'une grande partie du bassin de l'Elbe inférieure avec la vallée du Danube et le golfe de Venise; là fut construite, en 1828, la première voie ferrée à traction de chevaux de l'Europe continentale. Maintenant les chemins de fer qui se ramifient dans tous les sens ont diminué relativement la valeur de cette position commerciale ; mais Budweis est toujours un entrepôt considérable. Elle est d'ailleurs la seule ville importante de la Bohême du sud : on y voit la plus belle place de la Bohême, et sur une colline des environs, dominant un immense horizon de forêts et de montagnes, s'élève le

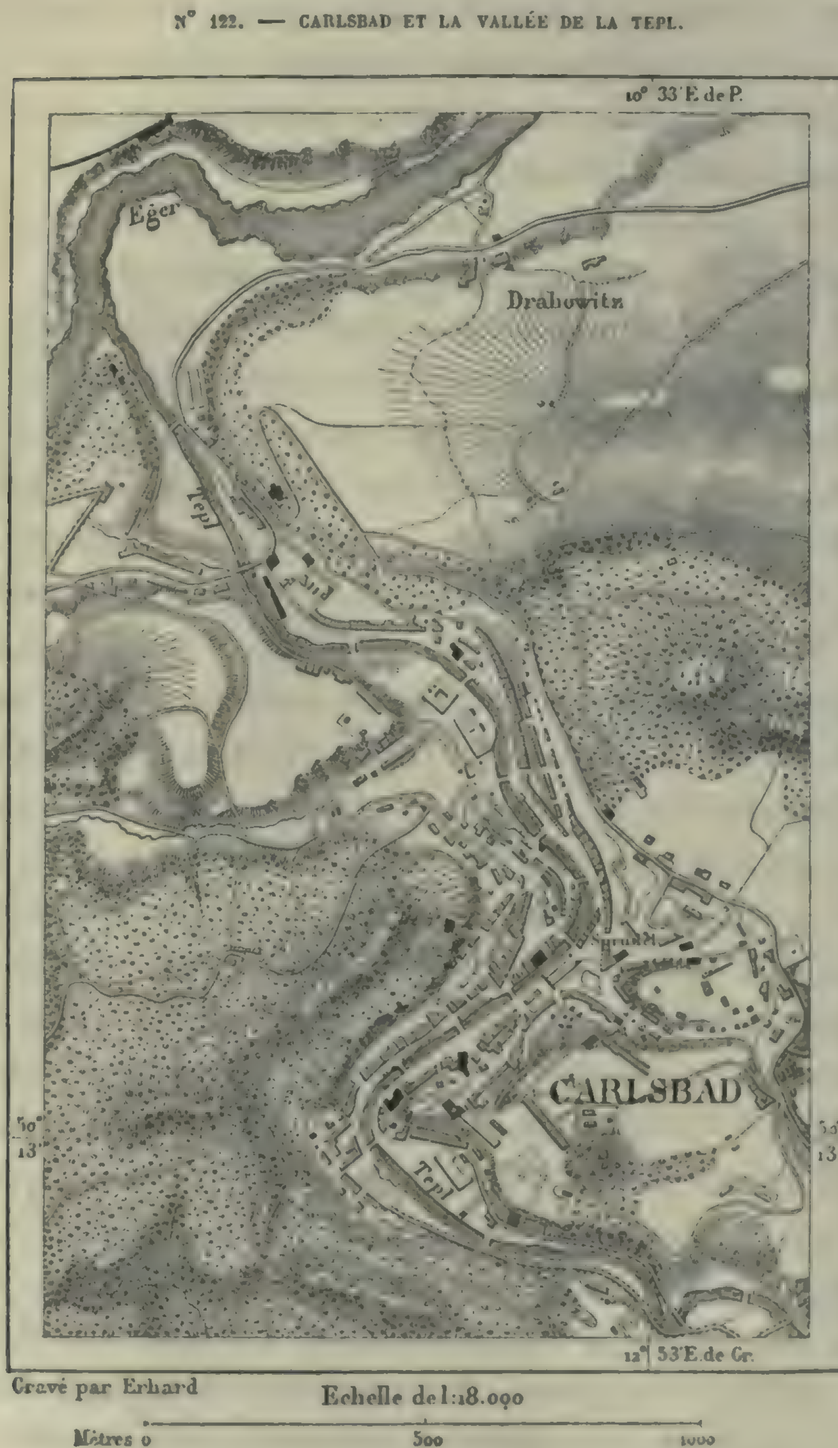
pompeux château de Frauenberg. Písek, sur un torrent descendu de la Šumava, est dans une contrée de forêts et de châteaux; la vieille Tábor, devenue si fameuse pendant les guerres des Hussites, possède quelques édifices qui rappellent le temps de sa gloire, mais ce n'est plus qu'une bourgade paisible surveillant de son plateau la sinueuse Lužnice, coupée d'écluses et bordée de moulins. En souvenir de l'Assemblée populaire de Tábor où se trouvaient à la fois 40,000 personnes, les Tchèques donnent toujours le nom de *Tábor* aux grandes réunions nationales.

Dans le bassin de la Berounka (Beraunka), rivière qui vient s'unir à la Vltava à quelques kilomètres en amont de Prague, se trouvent plusieurs groupes de population considérables : Klatovy ou Klattau, bâtie à l'issue des vallées de la Šumava qu'habitent les « paysans royaux » ; Domažlice (Taus), la célèbre gardienne du passage des monts ; Marienbad, ville thermale, entourée de grandes forêts que de belles allées parcourent dans tous les sens ; Stříbro ou Mies, enrichie par ses mines de plomb ; Příbram, encore plus connue par ses gisements argentifères ; mais la ville principale du bassin est Plzeň ou Pilsen, où se réunissent les affluents qui forment la Berounka. Devenue par ses voies ferrées le centre de convergence le plus important de la Bohême après la capitale, cette ville a repris une certaine activité pendant les dernières années, et elle occupe parmi les villes du royaume le deuxième rang que lui disputait naguère Reichenberg, sa rivale industrielle. Sauf pendant les célèbres foires qui en font momentanément un petit Leipzig, Pilsen présente à l'intérieur et dans ses faubourgs un aspect d'appauvrissement et d'abandon, mais le jardin circulaire qui remplace les anciens remparts lui fait une charmante ceinture de pelouses et de fleurs. Pilsen a d'ailleurs de grands éléments de prospérité dans les riches mines de houille de son bassin et dans ses brasseries, qui fabriquent la bière la plus renommée de l'Autriche. L'établissement principal, la « brasserie des bourgeois », appartenant aux 382 propriétaires des maisons de Pilsen que renferme l'enceinte du boulevard, expédie ses produits jusqu'en Égypte, aux Indes, en Amérique, et possède un immense labyrinthe de caves dont les galeries pénètrent chaque année plus avant dans les rochers.

La vallée de l'Ohře ou Eger, ouverte comme un long fossé au sud de l'Erzgebirge, sur le front nord-occidental de la Bohême, est parsemée de villes nombreuses. Celle qui porte en allemand le nom de la rivière, Eger (en tchèque Cheb), est elle-même fort importante comme gare de croisement de plusieurs voies ferrées, sur les frontières communes de la Bohême, de la Bavière et de la Saxe ; c'est aussi une ville industrielle et l'une des cités les

plus connues de l'ancien empire d'Allemagne : on y montre, dans l'hôtel de ville, l'endroit où fut tué Wallenstein, en 1634. Les visiteurs se succèdent en foule dans ce lieu historique, car Eger est dans le voisinage des trois grandes stations thermales de la Bohême occidentale, Carlsbad, Marienbad, Franzensbad. Au nord-ouest, dans une sorte de péninsule qui se prolonge entre la Bavière et la Saxe, est la ville manufacturière d'Asch, connue par ses filatures.

N° 122. — CARLSBAD ET LA VALLÉE DE LA TEPL.



Carlsbad, l'ancien Vary (Eaux-Chaudes) des Tchèques, est la plus célèbre ville de bains de toute l'Europe centrale[1]; elle est aussi l'une de celles qui plaisent le plus par les charmes du site et les agréments du séjour. La grande source qui a fait naître la ville dans l'étroite vallée de la Tepl, est elle-même une de ces curiosités naturelles comme on en voit peu en dehors des contrées volcaniques : le jet principal ou *Sprudel*, de plus de 20 litres à la seconde, s'élance verticalement en s'entourant d'un nuage de vapeurs qui va se perdre au loin dans l'atmosphère; un conduit ménagé dans le lit même de la rivière darde l'eau thermale à plusieurs mètres de

[1] Nombre de baigneurs séjournant plus d'une semaine : 20,000.

hauteur, et tout autour se forme un piédestal de concrétions rougeâtres, çà et là verdies par les algues. Autrefois des rochers fermaient la vallée du Tepl au-dessous du Sprudel, et les eaux de la fontaine, retenues par le barrage, s'étalaient en étang, ainsi que le prouvent les dépôts pierreux sur lesquels sont bâties les maisons environnantes. La ville, de forme serpentine comme la rivière qu'elle borde, se prolonge à la distance de plusieurs kilomètres sur les berges de la Tepl, projetant ses quartiers à droite et à gauche dans les vallons latéraux et s'accroissant d'un hôtel, d'une villa, d'un pavillon sur tous les ressauts des collines boisées qui l'enferment. Avant la saison des bains, les quais et les rues de Carlsbad sont presque déserts; cependant la ville a d'autres industries que le soin des étrangers; elle prend sa part à la grande activité manufacturière de la contrée : dans les environs on s'occupe surtout de la fabrication de la porcelaine et du tissage des dentelles, tandis que ses voisines de l'Erzgebirge, Grasslitz et Joachimsthal, s'emploient, la première au travail des broderies et à la fabrication des instruments de musique, la seconde à l'exploitation des mines; c'est là que furent frappées en 1518 les premières pièces d'argent connues sous le nom de Joachimsthaler : d'où les désignations de « thaler », « rixdales », « dollars », appliquées aux écus de plusieurs contrées. Plus bas, dans la vallée de l'Eger, Žatec ou Saaz, une des riches villes de la Bohême, est le centre du commerce des houblons, et, dans la plaine ondulée qui s'étend au nord, Chomutov ou Komotau s'entoure d'usines métallurgiques.

La basse vallée de l'Elbe tchèque, entre la bouche de l'Eger et la frontière, est aussi très-populeuse. La ville de Litoměřice (Leitmeritz), bâtie en face même du confluent de l'Eger, se complète au sud par le bourg fortifié de Terezín (Theresienstadt). Plus bas est une autre ville considérable, Aussig, dont Tetschen et Bodenbach sont les gares avancées près de la frontière saxonne. A l'ouest, dans une des contrées les plus justement célèbres de la Bohême par le charme de leurs paysages, sont des villes de bains : Bilin, où jaillissent les eaux si connues de Sedlitz et de Püllna, et la gracieuse Teplitz, à peine moins fréquentée que Carlsbad : les baigneurs s'y rendent surtout pour y compléter leur guérison. Récemment, les eaux thermales de Teplitz, trouvant une fissure dans les parois d'une mine de houille voisine, disparurent de la surface en inondant les galeries; il a fallu les capter de nouveau. De l'autre côté de la vallée de l'Elbe, les villes de Warnsdorf, Schönlinde, Georgswalde, Česká Lipá (Böhmisch-Leipa), Mi-Boleslav (Jung-Bunzlau), ont de l'importance par leur industrie des tissus; Steinschönau est le centre des ateliers de raffinerie pour la grosse verrerie de Bohême, tandis que Gablonz raffine surtout les petits objets de verro-

terie, aiguilles, boutons, colliers. Quant à Reichenberg, que les Tchèques appellent Liberer, elle est surtout puissante dans l'industrie par la fabrication des draps : à cet égard, elle est au premier rang dans l'Austro-Hongrie ; elle possède aussi les manufactures les plus diverses. Reichenberg occupe une des portes de la Bohême, la dépression terrain largement

N° 127. — REICHENBERG ET SES ENVIRONS.



D'après Scheda — Gravé par Erhard

1 : 288 000

0 — 10 Kil.

ouverte entre les Jesckken et l'Isergebirge. Plus à l'est, Trautenau, dont la principale industrie est la fabrication des toiles, a, comme Reichenberg, l'avantage commercial et le danger stratégique de se trouver à l'une des portes naturelles de la contrée, vers l'extrémité orientale du Riesengebirge ou Montagnes des Géants.

L'Elbe supérieure n'a point de villes considérables sur ses bords. En aval de Hohenelbe, de ses filatures et de ses papeteries, elle baigne Králové-Dvor

(Königinhof), Jaroměr et Josefov (Josefstadt), la célèbre forteresse de Králové Hradec (Königgrätz), l'industrieuse Pardubice, Kolin près de laquelle les Taborites perdirent treize mille des leurs en 1434, et où plus de trois siècles après, en 1757, Frédéric II subit une défaite. Également dans le bassin de l'Elbe, mais en dehors de la vallée principale, sont les villes manufacturières de Litomyšle, de Chrudim, de Kutná Hora ou Kuttenberg, si importante jadis, surtout au quatorzième siècle, par ses mines d'argent; c'était alors une ville de diètes et de synodes, et de magnifiques édifices, dont quelques-uns subsistent encore, s'élevaient dans la riche cité : c'était le « Nürnberg de la Bohême ». La principale industrie est la fabrication du sucre de betterave. Au sud-est est la ville de Čáslav, où Frédéric II remporta la victoire qui lui donna la plus grande part de la Silésie. Le corps de Žižka a été enterré dans une église de Čáslav. Jičin (Titschein), sur un affluent de la haute Elbe, est aussi une ville de fabriques[1].

Aucune des villes de la Moravie ne peut se comparer à Prague, soit pour la beauté des paysages et la splendeur des monuments, soit pour la richesse des souvenirs historiques ou l'importance actuelle dans le mouvement de l'industrie et du commerce. Brünn ou Brno, la capitale de la Moravie, sur la Zvittava, affluent occidental de la Morava par la Thaya, est une grosse ville industrielle dominée par le célèbre Spielberg, moins connu dans l'histoire comme citadelle que comme la prison de Silvio Pellico et de tant d'autres condamnés politiques; mais les fortifications proprement dites ont été changées en promenades, contrastant heureusement par leur verdure avec les fabriques enfumées des alentours, filatures, teintureries, manufactures de drap : les étoffes de Brünn ont une grande réputation en Autriche, mais elles ont surtout à souffrir de la concurrence des tissus de même genre que produisent les fabricants de Leeds et de Verviers. Olmütz (en slave Holomouc),

[1] Principales villes de la Bohême au 31 décembre 1880 :

Prague avec ses faubourgs	218,080	hab.	Litoměřice (Leitmeritz)	10,855	hab.
Prague	162,300	»	Carlsbad	10,580	»
Plzeň (Pilsen)	38,880	»	Rumburg	10,140	»
Reichenberg	28,090	»	Pardubice	10,010	»
Budějovice (Budweis)	23,845	»	Komotau ou Chomutov	9,975	»
Teplitz avec Schönau	16,750	»	Ml-Boleslav (Jung-Bunzlau)	9,680	»
Aussig	16,525	»	Trautenau	9,535	»
Cheb ou Eger	16,045	»	Ceská Lipá (Böhmisch-Leipa)	9,370	»
Warnsdorf	15,160	»	Klatovy (Klattau)	8,985	»
Kladno	14,085	»	Králové-Hradec (Königgrätz)	8,165	»
Asch	13,210	»	Jičin (Titschein)	8,070	»
Kutná Hora (Kuttenberg)	13,155	»	Tábor	7,410	»
Chrudim	11,885	»	Domažlice (Taus)	7,365	»
Kolin	11,330	»	Litomyšle	7,310	»
Příbram	11,020	»	Georgswalde	6,250	»

la deuxième capitale du pays et sa place forte principale, entourée de marais dont le « génie » empêche le dessèchement, est surtout une ville militaire, défendant la haute vallée de la Morava et les passages qui mènent en Silésie par la brèche du *Gesenke*, ouverte entre le Riesengebirge et les Carpates. Plusieurs autres groupes importants de population se trouvent dans la même vallée : Schönberg, que dominent les contre-forts des Sudètes, a ses mines de fer et ses usines métallurgiques ; Sternberg, au nord d'Olmütz, a surtout ses filatures de lin damassé ; à l'ouest, Prossnitz, dans les fertiles campagnes de la Hana, s'enrichit à la fois par ses entrepôts agricoles et ses fabriques de drap ; au sud, Prerau est l'une des principales gares de croisement en Moravie ; plus en aval, Kremsier fut une sorte de capitale, lorsque la diète de l'Autriche s'y assembla en 1848 et 1849. Ungarisch-Hradisch ou « Château-Hongrois », bâti dans une île de la Morava, n'est plus qu'une petite ville sans grande industrie, mais c'est près de là, vers le nord, que se trouve l'antique Vellehrad, jadis le centre de l'empire morave, abattu au commencement du dixième siècle.

La ville de la Moravie la plus populeuse après Brünn, Iglau (en tchèque Jíhlava), est encore, il est vrai, dans le bassin de la Morava, mais un simple ruisseau, la Jíhlavka, arrose son territoire montueux : elle a pourtant une grande importance comme lieu de passage, car elle est à peu près à moitié chemin entre Prague et Vienne ; c'est en outre un des centres de l'industrie morave pour la fabrication des draps et l'industrie du verre y a fait de grands progrès dans ces dernières années. Elle était autrefois une des grandes villes minières de l'Europe centrale et ses règlements de mine faisaient loi. La pittoresque ville de Znaim, aux bords de la Thaya, et située, comme Nikolsburg, dans le voisinage immédiat de la frontière autrichienne, doit une part notable de son commerce à ses rapports avec la grande cité du Danube, et pendant la belle saison les Viennois s'y rendent en foule pour visiter ses vieilles églises, ses chapelles et ses tours. Quant aux villes situées dans les vallées des Carpates, elles sont peu considérables, à cause du manque de communications faciles ; cependant Neu-Titschein[1], entourée de fertiles campagnes, appelées le « Pays des Vaches », a pris un rang élevé parmi les centres de population de la Moravie. Dans les environs de Neu-Titschein se

[1] Villes principales de la Moravie au 31 décembre 1880 :

Brünn (Brno)	82,660 hab.	Znaim (Znojmo)	12,250 hab.
Olmütz (Holomouc)	22,850 »	Kremsier	11,820 »
Iglau (Jihlava)	22,380 »	Neu-Titschein (Novy Jičin)	10,270 »
Prossnitz (Prosnice)	18,420 »	Schönberg	8,560 »
Sternberg	14,240 »	Nikolsburg	7,640 »

trouvent des grottes devenues fameuses par leurs ossements de mammouths, de rhinocéros, d'aurochs, de wisants, de lions et d'autres grands mammifères; dans l'une d'elles on a fait la découverte d'une mâchoire humaine, « pithécoïde » d'après Schaaffhausen.

Les villes de la Silésie autrichienne se trouvent déjà sur le versant de l'Oder et de la Vistule; et si les douanes, les barrières artificielles posées par les États n'y mettaient obstacle, ce n'est point à Vienne, mais à Breslau et à Cracovie que seraient leurs grands marchés. La plus grande ville de la contrée, Troppau (en slave Opava), est dans le voisinage immédiat de la frontière prussienne, sur un petit affluent de l'Oder : c'est là que les plénipotentiaires de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse renouvelèrent en 1820 le pacte de « sainte alliance » et résolurent d'intervenir de concert « contre la rébellion et la crise des sujets ». Les manufacturiers de Troppau s'occupent surtout de la fabrication des draps, tandis qu'à Freudenthal, située à l'ouest, sur la même rivière, en amont d'une autre ville importante, Jägerndorf, le travail industriel est celui des étoffes de lin. L'étroite zone de territoire qui s'allonge au nord-ouest entre les Sudètes et la plaine de Silésie a pour chef-lieu la petite ville de Freiwaldau, près de laquelle est le célèbre établissement hydrothérapique de Graefenberg, que fonda Priesnitz, l'inventeur du mode de guérison par l'eau froide.

Dans la région orientale ou polonaise de la Silésie autrichienne, la cité qui a le premier rang est Teschen, fort bien placée pour le commerce, car les routes de la Galicie, de la Hongrie, de la Moravie, de la Silésie prussienne viennent s'y croiser, et les divers produits agricoles des contrées de l'est s'y échangent pour les produits manufacturés de l'ouest ; cependant les chemins de fer ont déplacé partiellement le commerce dans la contrée, et c'est maintenant à Oderberg, sur l'Oder, à l'un des angles extrêmes de la Silésie autrichienne, que se rencontrent les courants du trafic : dans le voisinage de cette gare de croisement est le bassin houiller fort important de Polnisch-Ostrau [1]. A l'est, sur la frontière de Galicie, la ville de Bielitz, lieu d'entrepôt pour les denrées de la province voisine et grand centre industriel pour la fabrication des draps, ne forme en réalité qu'une seule et même ville avec Biala la galicienne, située à l'est sur la rive droite de la Biala, un des affluents de la Vistule [2].

[1] Production du bassin de Polnisch-Ostrau et de Karwin en 1873 : 975,000 tonnes.

[2] Principales villes de la Silésie autrichienne au 31 décembre 1880 :

Troppau (Opava) avec Katharein.	24,850 hab.	Teschen (Tésin)	9,270 hab.
Bielitz (sans Biala).	13,060 »	Freudenthal.	7,390 »
Jägerndorf.	11,440 »	Freiwaldau	4,590 »

IX

SITUATION GÉNÉRALE DE L'AUSTRO-HONGRIE.

L'équilibre politique de la double monarchie danubienne est tout à fait instable. Quoique la disposition géographique de la contrée fasse de Vienne et de Pest des centres naturels de gravitation, cependant l'incohérence des populations juxtaposées n'a cessé de faire osciller la ligne des frontières. Depuis qu'elles se sont constituées en États, l'Autriche et la Hongrie ont constamment flotté entre des limites indécises, s'accroissant et s'amoindrissant tour à tour, suivant les vicissitudes des guerres, des intrigues, des mariages et des héritages dynastiques. Il fut un temps où, par son alliance intime avec l'Espagne de Philippe II, l'empire d'Autriche était devenu la puissance prépondérante du monde, et son ambition se résumait alors dans les cinq voyelles que l'on voit encore gravées çà et là sur les édifices : A. E. I. O. U[1]. A d'autres époques, l'Autriche s'est trouvée tellement abaissée, que des conquérants auraient pu, s'ils l'avaient seulement désiré, l'effacer de la carte. Il y a cinquante ans, elle exerçait l'hégémonie en Allemagne, présidait la diète de Francfort, donnait des ordres à l'Italie, soit directement dans ses riches provinces de Lombardo-Vénétie, soit par l'entremise de ses féaux le grand-duc de Toscane, les ducs de Parme et de Modène, le roi des Deux-Siciles; maintenant l'Autriche est expulsée de la confédération d'Allemagne, tandis qu'en Italie elle possède seulement le versant méridional des Alpes tiroliennes, la vallée de l'Isonzo et le littoral de Trieste et de l'Istrie. Depuis le coup de tonnerre de Sadowa, elle a dû abdiquer son rôle de puissance dirigeante dans l'Europe centrale, et désormais tout espoir de s'agrandir du côté de l'occident lui est interdit : il ne lui est permis que de se retourner vers l'orient; mais là que d'obstacles encore! C'est par l'amélioration de son propre territoire et non par la conquête de pays étrangers que la nation doit chercher des compensations à ses pertes.

On pourrait croire que, refoulée ainsi sur elle-même, l'Austro-Hongrie a gagné en cohésion. C'est plutôt l'effet contraire qui s'est produit. La partie allemande de l'Autriche, exclue de l'Allemagne officielle par la force, n'aspire qu'à y rentrer; elle s'y rattache moralement, malgré toutes les petites rivalités de villes et de provinces. On ne saurait en douter : si les liens de

[1] *Austriæ est imperare orbi universo.*

force qui retiennent les populations en États politiques distincts venaient à se rompre tout à coup, les Germains du sud ne se grouperaient certainement pas avec les autres Autrichiens de race slave, roumaine ou magyare; mais, fût-ce au prix de quelques humiliations, ils s'associeraient à leurs frères de langue, les Allemands de l'ouest et du nord. Tout en se disant fort supérieure à Berlin et en la primant en réalité par la beauté du site, la grandeur du rôle historique dans le passé, et même encore par les avantages de la position commerciale, Vienne est allemande avant tout, et dût sa jeune et puissante rivale lui imposer quelques conditions léonines, elle accepterait volontiers d'être la deuxième capitale de l'empire allemand. D'autre part, les diverses populations non germaniques de l'Autriche ont pu tirer parti de l'affaiblissement politique du gouvernement central pour revendiquer leurs droits à l'autonomie, et la constitution de « l'Italie une », le groupement de tant d'États allemands en un même corps national, ont excité le désir d'indépendance chez les peuples parqués dans le cercle des frontières de la monarchie austro-hongroise.

Il a donc fallu que Vienne entrât dans la voie des concessions et qu'elle autorisât par ces concessions mêmes de plus hautes ambitions parmi les sujets. A la place d'un patriotisme autrichien, qui n'existe guère que dans les documents officiels, et qui chez les soldats et les employés est remplacé par l'esprit de caste, se développe partout un patriotisme de race dont les conséquences naturelles seraient de grouper les habitants de l'Austro-Hongrie et de la péninsule thraco-hellénique en de nouvelles agrégations politiques. Sans la puissance de continuité que possèdent les institutions, et sans la force que donnent au gouvernement le cadre administratif et la discipline de l'armée, la monarchie austro-hongroise se disloquerait infailliblement. Chaque mouvement européen un peu violent imprime au vieux mécanisme les secousses les plus périlleuses et ce n'est pas sans peine qu'on parvient à le remettre en marche. L'aigle à deux têtes de l'empire autrichien est devenu un symbole parlant : on dirait que les deux moitiés de l'animal cherchent à se séparer.

Les cruels embarras de l'Austro-Hongrie se sont manifestés surtout à l'occasion des guerres qui déchiraient la Turquie. D'après les vieux errements politiques, il eût semblé tout naturel que la cour de Vienne n'attendît qu'un moment favorable pour envoyer une armée dans l'intérieur de la Bosnie et rectifier, à son profit, la bizarre frontière du pays dalmate. L'Autriche était de toutes parts invitée à faire cet acte de force, qui d'avance semblait justifié par le succès. Grâce à la possession des ports de mer et du cours de la Save, les troupes autrichiennes auraient pu sans peine

pénétrer dans l'intérieur du pays bosniaque, tandis que les Turcs, au contraire, n'auraient pu se hasarder sans désastre au delà des montagnes du Skhar, dans un territoire insurgé, entre les Autrichiens et les Serbes. Si pareille occasion se fût présentée au siècle dernier, nul doute qu'elle n'eût été immédiatement saisie, mais cette fois l'Austro-Hongrie s'est laissé imposer l'annexion de la Bosnie : elle n'osait se dédommager par la conquête d'une partie des pertes qu'elle avait faites.

Était-ce probité politique, obéissance aux injonctions d'un puissant voisin, ou plutôt est-ce légitime appréhension des dangers à venir? En entrant par l'annexion dans le même empire que les Slovènes, les Croates et les Slavons de l'Austro-Hongrie, les Croates de Turquie, les Bosniaques, les Herzégoviniens déplacent par cela même le centre de gravité de l'État. Le temps n'est plus où des peuples entiers, changeant de maîtres comme d'immenses troupeaux, s'inquiétaient à peine de savoir à quel nouvel esclavage les condamnait la destinée; quel que soit encore l'état de barbarie des malheureux Slaves de la Turquie occidentale, il leur suffira certainement d'un petit nombre d'années d'une vie commune avec les autres sujets de la monarchie austro-hongroise pour apprendre à reconnaître leurs alliés et à éviter leurs adversaires de race, de religion, d'intérêt politique. Les Slaves ont déjà la majorité du nombre, et des annexions les rendront assez forts pour qu'ils puissent réclamer à leur tour une part de puissance politique égale à celle des Allemands et des Magyars : il faudra s'occuper peut-être d'établir le régime trinitaire, après avoir eu tant de peine à s'entendre sur un système dualiste, qui pourtant est encore bien loin d'empêcher les conflits.

Si la force croissante du parti slave arrive à rompre la cohésion de la monarchie austro-hongroise, les Allemands, comme parti national, en seront vite consolés : ils n'auront qu'à s'appuyer sur la grande Allemagne, à laquelle les rattachent déjà les liens de la langue et d'un patriotisme commun. Mais la situation des Hongrois sera tout autre. Ceux-ci n'ont point au nord du Danube, d'amis de race ou de langage. De toutes parts entourés de Slaves, de Roumains, d'Allemands, exposés à la haine des Russes qui leur ont déjà porté un coup si terrible en 1849, ils ont à craindre pour leur existence même comme nation. Aussi se sont-ils longtemps opposés à toute intervention dans les affaires des Slaves de Turquie, de peur que d'autres ne vinssent s'occuper à leur tour de régler les destinées magyares. Ils vivent comme dans un étroit îlot entouré d'eaux menaçantes. Que la digue cède sur un point et les voilà submergés!

Chose étonnante, les Magyars sont devenus solidaires de leurs anciens ennemis les Turcs. Eux qui furent si longtemps les champions de l'Europe

chrétienne contre les mahométans, eux qui tant de fois en firent carnage sur les champs de bataille, les voilà qui découvrent tout à coup leur parenté primitive avec les Osmanlis et qui les traitent de frères! Il n'est rien de tel que le suprême danger pour dessiller les yeux. Les Hongrois ont appris que le sort des Turcs pouvait devenir le leur propre. Comme leurs parents de souche ouralo-altaïque, ils sont qualifiés d'étrangers de passage et menacés comme eux, sinon d'être rejetés dans leur continent d'origine, du moins de perdre tout rôle politique dans leur continent d'adoption. Que Constantinople tombe entre les mains des Russes, ou devienne la capitale d'un empire de la Slavie méridionale, et par contre-coup Pest se trouve comme suspendue dans le vide; les Hongrois, quoique justement fiers de leur passé national dix fois séculaire, pourraient se trouver, comme peuple, à la merci de leurs voisins. L'équilibre est plus instable que partout ailleurs dans cette partie du continent et ne peut manquer de changer bientôt, soit par degrés, soit brusquement.

Une si grande part d'inconnu se mêle encore aux problèmes de l'histoire, qu'il serait plus qu'imprudent de hasarder une prédiction relativement à la destinée prochaine de l'Autriche. On a souvent cité la parole que prononça l'historien Palacky en 1848 : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer dans l'intérêt de l'Europe! » Ceux qui redoutent les luttes, accompagnement nécessaire de toute transition d'un état politique à un autre, peuvent répéter cette formule, que son auteur même paraît avoir oubliée plus tard; mais la crise n'en est pas moins inévitable, amenant avec elle un changement dans l'équilibre des nations de l'Europe orientale. Arrivées à la conscience historique de leur patrie bien avant l'existence de l'Autriche, les diverses populations de la monarchie maintiendront certainement leurs prétentions réciproques, cherchant de tous côtés des points d'appui. Tandis que la force de cohésion de l'empire diminue d'année en année, la force d'attraction exercée par les nations voisines augmente à mesure : si l'Austro-Hongrie, rompant avec toutes ses traditions, n'accorde pas droit égal, égale part à toutes les races des Carpates, du Danube et de la Save, n'est-il pas à craindre que la dislocation ne s'accomplisse en violation de la justice elle-même? En entrant dans la grande Germanie, les Allemands autrichiens ne seront-ils pas tentés d'apporter avec eux, comme don de joyeux avénement, les clefs de la Bohême, la forteresse et le centre stratégique de l'Europe continentale? Et les Yougo-Slaves, si jamais ils doivent se rattacher politiquement à la « Sainte Russie », ou constituer un empire du Midi, sauront-ils faire un détour respectueux autour des Roumains et des Magyars, dont les droits à l'indépendance ne sont pas moins sacrés que les leurs?

Quoi qu'il en soit, l'incertitude de l'avenir n'empêche nullement l'Austro-Hongrie de progresser rapidement au point de vue matériel, comme la plupart des nations européennes.

Les anciens recensements de l'Austro-Hongrie, quoique faits sans beaucoup de soin et pleins de contradictions, s'approchent néanmoins assez de la vérité pour mettre hors de doute l'accroissement rapide et continu de la population. On croit qu'en 1816, immédiatement après les guerres de l'Empire, le nombre des sujets que comptait l'empereur François, de Milan à Czernowitz, était de 28 millions. Le recensement de 1857, le premier qui puisse inspirer confiance, ne donnait que 32 millions d'habitants pour les royaumes et les provinces qui composent l'Austro-Hongrie de nos jours. Douze années après, à la fin de 1869, une nouvelle énumération indiquait pour l'ensemble des populations austro-hongroises un total d'environ 35,943,000 individus. Le progrès annuel s'était donc élevé à plus de 325,000 par an, mais le taux de l'accroissement ne s'est pas maintenu, et dans l'année 1880, la population recensée était seulement de 37,870 000, de plus de 39 millions avec la Bosnie. Ainsi l'Austro-Hongrie est plus peuplée que la France; parmi les puissances européennes, elle vient après la Russie et l'Allemagne; elle a déjà une population supérieure à celle qu'on y comptait en 1857, lorsque la Lombardie et la Vénétie n'avaient pas encore été réunies à l'Italie. Il est vrai que, proportionnellement à l'étendue de son territoire, l'Austro-Hongrie est encore d'un septième environ moins peuplée que la France, deux fois moins que la Grande-Bretagne et l'Irlande, trois fois moins que la Belgique. Dans toutes les provinces de l'empire, la natalité dépasse la mortalité[1]; mais l'écart varie beaucoup suivant les régions; de même la vie moyenne diffère beaucoup : tandis qu'en Dalmatie, en Carniole et en Tirol les habitants sont parmi ceux de l'Europe qui vivent le plus longtemps, la vie moyenne est relativement très-courte en Hongrie et surtout dans les anciens Confins militaires de Croatie[2]. Le séjour des grandes villes de l'Austro-Hongrie, Vienne et Buda-Pest, est aussi des plus dangereux pour la santé des habitants : parmi les capitales de l'Europe, Pest est celle où la mort fait le plus de victimes.

L'Austro-Hongrie est encore un des pays d'Europe où la population des

[1] Natalité moyenne en Cisleithanie en 1881 . . . 1 sur 25.6 habitants.
Mortalité » » » . . . . . 1 sur 32.5 »
(Klun, *Statistik von Oesterreich-Ungarn*.)

[2] Mortalité (1869) en Tirol . . . . 1 sur 42
» » dans les Confins militaires. . . . . . 1 sur 27.6
» » à Vienne. . . . . 1 sur 24
(Klun, *Statistik von Oesterreich-Ungarn*.)

campagnes l'emporte de beaucoup en nombre sur la population des villes, quoique là aussi on constate, surtout depuis le milieu du siècle, le phénomène, général dans le monde civilisé, de l'accroissement des cités aux dépens des villages. Les grandes richesses du pays sont celles que donne la culture du sol, et ces richesses sont très-variées, grâce

N° 124. — DENSITÉ DE LA POPULATION DANS LES PROVINCES DE L'AUSTRO-HONGRIE.



Habitants par kilomètre carré

de 20 à 40 — *de 40 à 60* — *de 60 à 80* — *de 80 à 100* — *de 100 au delà*

Chaque carré représente une population de 50000 habitants.

à la différence des altitudes, des versants et des climats en général. Presque toutes les plantes nourricières et industrielles de l'Europe sont représentées dans la production agricole de l'Austro-Hongrie[1]. Toutes

[1] Valeur (en millions de francs) de la récolte des céréales (maïs compris) en Austro-Hongrie :

Années:	1877	1878	1879	1880	1881	1882	Moyenne :
Cisleithanie. . .	1,250	1,240	957,5	1,262,5	1,517,5	1,295	1,220,4
Transleithanie. .	1,482,5	1,745	1,025	1,762,5	1,747,5	2,272,5	1,672,5
Totaux. . .	2,752,5	2,985	1,982,5	3,025,	3,065,	3,567,5	2,892,9

Part du froment dans la récolte de 1882 { Cisleithanie. . . . . . 324,000,000 francs.
{ Transleithanie. . . . . 1,044,250,000 »
1,368,250,000 »

Commerce des céréales, excédent de l'exportation en 1882 : 255 millions de francs.

les céréales sont cultivées dans le pays; cependant c'est en 1882, pour la première fois, que le froment, la céréale des terres anoblies, a compté pour la plus forte part dans la production de l'Austro-Hongrie. Il est certain que de grands progrès sont encore à faire dans cette partie du travail agricole : en presque toutes les contrées de l'Europe occidentale, le rendement du grain par hectare de surface est plus considérable qu'en Autriche[1]. Pourtant, l'Austro-Hongrie, malgré la faiblesse de sa production relative, qui serait considérée en France, en Angleterre, en Allemagne, comme tout à fait insuffisante pour la population, exporte des grains et des farines à l'étranger. C'est là une preuve qu'une très-notable partie des habitants souffre en permanence de la disette : grande est la proportion des Roumains, des Polaques, des Slovènes qui doivent se nourrir de grains inférieurs, sans pouvoir même tromper leur faim, tandis que les convois de chemins de fer emportent au loin la farine de froment.

Parmi les plantes nourricières, l'Austro-Hongrie produit aussi la pomme de terre en grandes quantités, et l'on sait avec quel succès elle cultive la vigne, surtout sur les coteaux qui entourent la puszta, dans les environs de Vienne et sur les côtes de l'Istrie; on sait aussi que le littoral de la Dalmatie, mieux cultivé, pourrait lui donner des vins rivalisant avec les meilleurs du monde; quoique le phylloxéra ait envahi les vignobles, il n'a pas fait encore de ravages comparables à ceux dont a eu à souffrir la France. Le versant adriatique donne l'huile d'olive et les fruits du midi, figues, oranges et cédrats, tandis que la Bosnie, la Croatie, la Styrie exportent une grande quantité de prunes et d'autres fruits drupacés et que les campagnes du nord, notamment dans les bassins de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule, fournissent la betterave à sucre. Le lin, le chanvre sont aussi parmi les cultures importantes de la monarchie; pour la production du tabac, la Hongrie vient en Europe immédiatement après la Russie : la récolte des feuilles a dépassé parfois 700,000 quintaux métriques[2]. Enfin l'Autriche et la Hongrie possèdent encore de très-grandes étendues de forêts beaucoup mieux aménagées dans les contrées du nord (Bohême, Moravie, Silésie) que dans celles de l'est, de l'ouest et surtout du sud, où les bûcherons dévastent les bois, insoucieux de l'avenir; quoique réduites par l'imprévoyance des habitants, les forêts occupent encore dans l'Austro-Hongrie

[1] Superficie du sol autrichien cultivé en céréales (moins le maïs) en 1880 :
5,709,407 hectares.
Rendement : 87,462,570 hectolitres, soit 15 hectolitres par hectare.

[2] Récolte du tabac en 1879 :
Cisleithanie, 33,600 quint. métr.; Transleithanie, 582,205 quint. Ensemble : 615,805 quint. métr.

plus du quart de la surface totale, près du tiers (30 pour 100) de la surface productive. Il est à constater que, dans la répartition des richesses agricoles, les provinces de la Cisleithanie sont de beaucoup en avance sur celles de la Transleithanie; elles profitent beaucoup moins des années exceptionnelles pour la production des céréales, mais les rendements y sont plus sûrs. Quoique moins étendues, elles produisent davantage : non que leurs terres soient meilleures, mais elles sont cultivées avec plus de soin et d'intelligence. C'est aussi dans la partie occidentale de l'empire qu'il y a le moins de terrain sans emploi : à l'est de la Leitha, ce ne sont pas seulement les roches nues qu'on laisse à l'état de nature; de grandes étendues qu'il serait facile de conquérir sur les marais ou sur les steppes restent encore inutiles. C'est à plus de 12 pour 100 de la surface de l'Austro-Hongrie qu'on évalue le territoire inculte; la Belgique et la Hollande réunies n'occupent pas un espace aussi considérable; en quelques vallées fertiles des Carpates on peut cheminer des journées entières sans rencontrer une habitation; il faut emporter des vivres, comme dans le désert, ou se contenter de la nourriture des charbonniers ou des pasteurs.

Les deux moitiés de l'empire ne diffèrent pas moins pour la répartition des animaux que pour l'aménagement agricole. La Hongrie est beaucoup moins riche que l'Autriche en bêtes à cornes, mais elle a plus de chevaux dans la proportion de près des deux tiers, deux fois plus de porcs, trois fois plus de brebis. Cependant l'ensemble du territoire n'occupe le premier rang en Europe pour le nombre proportionnel d'aucune espèce d'animal domestique, si ce n'est pour les oies; il n'est même le deuxième parmi les États européens que pour les chevaux : à cet égard, la Russie vient avant elle. Pour les brebis, l'Austro-Hongrie est la contrée la moins riche d'Europe : on la croit même dépassée par la Turquie. Aussi la laine des troupeaux autrichiens, représentant une quantité annuelle de 25 millions de kilogrammes, est-elle loin de suffire aux manufactures du pays : comme les contrées de l'Europe occidentale, l'Autriche importe depuis quelques années plus de laine brute qu'elle n'en exporte ; sa consommation annuelle est de 37 millions de kilogrammes[1].

Les revenus annuels dérivés directement ou indirectement de l'exploita-

[1] Recensement des animaux domestiques en 1878 :

Chevaux	3,640,000	Chèvres	1,600,000
Anes et mulets	85,000	Porcs	7,000,000
Bœufs	12,702,000	Volailles	60,000,000
Buffles	80,000 (?)	Ruches d'abeilles	1,050,000
Moutons	20,103,000		

tion du sol étaient évalués à six milliards de francs en 1874[1], tandis que le produit du sous-sol, roches, mines, sources de sel, représente au plus la vingtième partie de cette somme. Pourtant rien ne manque à ces trésors souterrains : métaux précieux et communs, graphite, houille et sel, soufre et pétrole, marbres, ardoises et terres à poterie. L'exploitation des veines aurifères et argentifères a repris une assez grande importance dans ces derniers temps[2]. Les mines exploitées avec le plus d'activité sont les houillères et les gisements d'autres combustibles[3]; en raison des progrès de l'industrie, le besoin de charbon s'accroît d'année en année et les mineurs fouillent avec plus de zèle; en un demi-siècle, la production de la houille et du lignite a plus que centuplé[4], ce qui témoigne du prodigieux accroissement de l'industrie générale. Maintenant l'Austro-Hongrie, représentée surtout par la Bohême, fournit à peu près la vingt-deuxième partie de tout le combustible minéral utilisé dans le monde, mais elle est encore inférieure par sa production, non-seulement à l'Angleterre et aux États-Unis, mais aussi à l'Allemagne, à la Belgique, à la France, quoique cette part du travail national s'accroisse d'année en année dans des proportions considérables. Même pour l'extraction du sel elle n'occupe qu'un rang secondaire; pourtant ses gisements sont vraiment inépuisables : la quantité contenue dans les mines d'exploitation facile en Transylvanie, dans les Carpates, dans les Alpes de Salzbourg, a été évaluée à plus de 4 milliards 700 millions de tonnes; en outre, n'a-t-elle pas les salines, en partie abandonnées, que les Vénitiens exploitaient sur les bords de l'Adriatique, en Istrie et en Dalmatie[5]? Ses amas de minerai pourraient aussi

[1] 2,646,000,000 fl. (Neumann, *Die Ernten und der Wohlstand in Oesterreich-Ungarn*, 1874).

[2] Production de l'or et de l'argent en Austro-Hongrie en 1875 : 3,354,750 francs.
Valeur des minerais d'or et d'argent dans la Cisleithanie en 1882 : 7,664,000 francs.

[3] Production du combustible minéral en Austro-Hongrie :

1819-1828 (année moyenne)	140,000	tonnes
1829-1838 »	250,000	»
1847	600,000	»
1861	4,000,000	»
1875	13,560,000	»
1880	14,310,300	»

[4] Production du combustible minéral en Cisleithanie en 1882 :
Lignite. 8,996,290 tonnes ; lignite exporté : 3,518,775 t., dont 3,266,742 exportées par la Bohême.
Houille. 6,559,000 tonnes ; dont : Bohême 50,4 % ; Silésie 29,8 % ; Moravie 13,8 %.
15,555,290 tonnes.

[5] Valeur de la production du sel en 1881 : 209,475,950 francs.



PLAINE DE ZÓLYOM OU SOHLERGRUND, DANS LA RÉGION MINIÈRE DU COMITAT DE ZÓLYOM

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Koller.

subvenir sans peine à une industrie métallurgique bien supérieure à la sienne[1].

En Austro-Hongrie s'accomplit peu à peu une transformation économique analogue à celle de tout l'Occident : la mise en œuvre des produits bruts, indigènes ou importés, devient une part de plus en plus considérable de l'activité nationale; actuellement on ne peut guère l'évaluer à moins de six milliards, soit à la moitié de la production totale : le travail des manufactures rapporte donc en moyenne trois ou quatre fois plus que celui des champs par tête d'ouvrier[2]. Pour l'industrie manufacturière comme pour l'industrie agricole, la production de l'Autriche est au moins double de celle de la Hongrie et des pays annexes. C'est principalement en Styrie et en Carinthie que se trouvent les grandes usines métallurgiques; la Bohême et la Moravie ont surtout les filatures de coton, de laine, de lin[3], de chanvre, les verreries, les brasseries[4], les fabriques de sucre de betterave[5]; la Moravie, la Silésie, le Vorarlberg ont aussi leurs manufactures d'étoffes diverses; enfin Vienne et ses environs ont, comme la Bohême, leurs vastes filatures, leurs fabriques de produits chimiques, de machines, leurs ateliers d'ameublement et d' « articles Vienne » et ces établissements sans nombre nécessaires à l'outillage moderne du travail et au luxe des grandes cités : il s'y trouve même des fabriques de soieries qui tissent des étoffes grossières pour l'Orient et les paysans des Carpates. La Hongrie, la Transylvanie, la Croatie n'ont point, à l'exception de Pest, de centres industriels qui puissent être comparés, même de loin, à la plaine viennoise

[1]

Production du minerai de fer en Cisleithanie en 1851	296,000	tonnes.
» » » en 1871	576,000	»
» » » en 1882	902,510	»
Production du fer en 1860	195,000	tonnes.
» » 1870	430,000	»
» » 1880	445,000	»

Mineurs et sauniers en 1881 : 104,814.

[2] Nombre des cultivateurs et des ouvriers d'industrie en 1880 (Cisleithanie) :

Agriculteurs	12,189,000
Ouvriers de fabrique	4,710,000
	16,899,000

[3] Broches des filatures de lin : 400,000 (Bohême, 200,000 ; Silésie, 80,000 ; Moravie, 66,000).

[4]

Brasseries en Austro-Hongrie (1873)	2,335	Production :	12,600,000 hectol.
» en Bohême	948	»	5,080,000 »
» à Vienne et en Basse-Autriche	112	»	2,994,000 »

[5] Fabriques de sucre en Austro-Hongrie en 1880-81 : 227. Exportation : 299,350 tonnes. Ouvriers employés : 66,425. — Rendement de l'impôt : 88,194,457 francs.

de Neustadt, à la vallée bohémienne de l'Eger ou bien aux districts de Reichenberg, de Brünn, de Troppau. Un indice frappant de la faible industrie relative des contrées orientales de l'empire est fourni par les tableaux statistiques de la population. Quoique moins peuplés, les pays hongrois ont un nombre beaucoup plus considérable de domestiques mâles attachés à la personne des grands : en Autriche, où le tourbillon de la vie entraîne plus d'hommes vers un travail sérieux, les usines ont pris la moitié des jeunes gens qui seraient devenus serviteurs et laquais en Hongrie[1]. Dans les pays autrichiens, surtout en Bohême, le prolétariat est essentiellement industriel, tandis qu'en Hongrie et en Croatie il est presque uniquement agricole ; les journaliers y sont au nombre de plus de 1,370,000.

Dans toutes les contrées de l'Europe, la grande industrie se développe rapidement aux dépens de la petite : ainsi les manufacturiers de la Moravie et de la Silésie centralisent de plus en plus à leur profit le tissage des toiles et du lin qui ne se faisait autrefois que dans les cabanes des paysans de la montagne. La plupart des distilleries appartiennent encore à des cultivateurs qui s'occupent de la fabrication de l'eau-de-vie, après avoir engrangé leurs récoltes; mais çà et là s'élèvent de puissantes usines qui produisent à elles seules autant que des centaines de petites distilleries[2] : ce sont elles qui fournissent déjà la plus forte part de la boisson fatale. Les moulins à vapeur et à turbines appartenant à de riches propriétaires ou à des compagnies remplacent aussi de plus en plus les petits moulins des ruisseaux et les bateaux à meules ancrés dans le Danube. Enfin, l'État contribue directement à l'établissement de la grande industrie par ses usines militaires et par ses fabriques de tabac, ayant chacune en moyenne plus de 1,000 ouvriers; cependant l'importation des diverses espèces de tabac dépasse l'exportation; l'Austro-Hongrie achète en moyenne à l'Amérique et à la Turquie du tabac pour une cinquantaine de millions de francs.

Du milieu du siècle jusqu'en 1873, année de l'Exposition universelle de Vienne, l'activité industrielle de l'Autriche s'est accrue avec une singulière rapidité; de nouvelles usines s'ouvraient dans toutes les provinces, des

[1] Nombre et proportion des domestiques, d'après le recensement de 1880 :

Cisleithanie en 1880.	Transleithanie en 1869.
890,200, ou 40 pour 1,000.	1,143,075, ou 76 pour 1,000.

[2] Distilleries de l'Austro-Hongrie en 1873 :

Distilleries de ménage.	101,427
Fabriques d'eau-de-vie.	5,084

lignes de chemins de fer se construisaient dans toutes les directions; d'autres étaient projetées en grand nombre; des compagnies de toute espèce se fondaient pour l'exploitation des mines, pour le prêt des capitaux, sans compter celles, fort nombreuses, qui n'avaient d'autre but que le vol, lorsque tout à coup, le 9 mai 1873, eut lieu le *Krach*, premier craquement du grand édifice des banques autrichiennes, dont la ruine devait entraîner celle d'innombrables familles et l'appauvrissement de la contrée tout entière. En quelques semaines, les valeurs de bourse diminuèrent de plusieurs milliards ; le capital des banques, vrai ou fictif, s'amoindrit des deux tiers ; les quatre cinquièmes des établissements financiers disparurent, et tout le mouvement industriel se trouva paralysé.

Après la débâcle financière, les affaires languirent plusieurs années en Austro-Hongrie, mais le travail a repris, grâce à une culture plus soignée du sol, à l'ouverture de voies de communication nouvelles, à l'appel du commerce extérieur. Le mouvement total des échanges de l'Austro-Hongrie dépasse trois milliards[1] : c'est un peu plus de 70 francs par tête d'habitant, soit en proportion le tiers du commerce de la France, le sixième de celui de l'Angleterre ; dans l'espace de moins d'un demi-siècle, le trafic avec l'étranger a septuplé[2], quoique dans l'intervalle l'empire ait perdu ses plus riches provinces, celles de l'Italie. Actuellement l'Austro-Hongrie occupe dans le monde commercial le septième rang; elle vient après les Iles Britanniques, l'Allemagne, la France, les États-Unis, la Belgique, la Russie.

Le faible développement du littoral possédé par l'Autriche et la Hongrie ne permet pas à son commerce maritime de prendre une importance égale à celle des autres contrées d'Europe : les échanges par mer ne s'élèvent qu'au cinquième environ des échanges par terre et le mouvement de la navigation

[1] Commerce général de l'Austro-Hongrie en 1881 :

Importation.	1,586,000,000	fr. (le florin compté à 2 fr. 50).
Exportation	1,793,500,000	» »
	3,379,500,000	fr., ou 2,703,600,000 fr. à 2 fr le florin.

Commerce entre l'Autriche et la Hongrie :

Importation en Hongrie.	347,700,000	francs.
Exportation de Hongrie.	413,125,000	»
Ensemble.	760,825,000	francs.

[2] Commerce de l'Austro-Hongrie en 1842 :

Importation.	278,500,000	francs.
Exportation	271,500,000	»
	550,000,000	francs.

se développe lentement[1]. Mais les Autrichiens et les Hongrois ont, au milieu de leur domaine, la mer en mouvement que forme le Danube; une forte part de la navigation qui se fait pendant dix mois de l'année sur le fleuve principal, de Passau aux Portes-de-Fer, sur la Tisza, en aval de Tokaj, et sur la Drave et la Save, au-dessous d'Osjek et de Sisek, est à destination de la mer Noire[2]. Toutefois ce commerce est encore peu de chose en comparaison de ce qu'il devrait être, et de ce qu'il sera peut-être quelque jour, si les voies ferrées, après s'être ramifiées dans la péninsule thraco-hellénique, ne s'emparent pas du trafic aux dépens de la navigation fluviale.

Par le nombre de ses chemins de fer, auxquels on travaillait avec une sorte de furie avant la débâcle financière, l'Austro-Hongrie occupe parmi les nations d'Europe un rang supérieur à celui que lui donne son commerce, à superficie égale, elle possède un peu plus de voies ferrées que l'Italie; elle n'est inférieure à la France que d'un tiers, à l'Allemagne que de moitié[3]. Quelques-uns de ses chemins de fer sont aussi parmi les plus remarquables de l'Europe pour les grands travaux qu'on a dû faire afin de traverser les Alpes, les Carpates, les plateaux de Croatie. Les pentes de l'Arlberg, du Brenner, du Semmering, du col de Pontebba, du Predeal, des montagnes de Liptó, celles du Carso, à Trieste et à Fiume, n'ont été surmontées qu'au prix des plus grands efforts. Malheureusement, le réseau austro-hongrois ne se rattache encore que sur un petit nombre de points à ceux de l'empire

[1] Mouvement maritime dans les 128 ports austro-hongrois en 1881 :

Arrivées.	47,796	navires, jaugeant	6,301,519	tonneaux.
Sorties	47,505	» »	6,299,120	»
	95,301	navires, jaugeant	12,600,639	tonneaux.

Marine commerciale de l'Austro-Hongrie en 1883 :

Voiliers	8,630	navires, jaugeant	248,610	tonneaux.
Bateaux à vapeur . . .	126	» »	79,615	»
Ensemble.	8,756	navires, jaugeant	328,225	tonneaux.

[2] Flotte fluviale de la Compagnie de navigation du Danube en 1882 :

186 bateaux à vapeur ; 726 chalands en fer :

Voyageurs transportés	3,336,860
Tonnes de marchandises.	3,810,600

[3] Chemins de fer de l'Austro-Hongrie au 1er janvier 1883:

Cisleithanie, 11,911 kil. ; Transleithanie, 7,824 kil. Ensemble, 19,735 kil. ; 1 kil. par 31 kil. carrés de surface.

Trafic des chemins de fer de l'Austro-Hongrie en 1882 :

Voyageurs transportés	44,000,000
Tonnes transportées.	57,000,000
Recettes (à 2 fr. 50 le florin)	580,000,000 fr.



VIADUC SUR LA VALLÉE KALT-RINNE, AU SEMMERING

Dessin de Taylor, d'pprès une photographie de MM. Lévy et Cie

russe; il ne se relie même à celui de la Roumanie danubienne que depuis la fin de l'année 1877, et le corps de la péninsule turque est toujours une impasse pour le commerce. En outre, les chemins de fer de la Transleithanie manquent de routes latérales en nombre suffisant pour alimenter régulièrement leur trafic. La Hongrie n'avait encore, en 1882, que 30,000 kilomètres de routes, la plupart en mauvais état; les voies de l'Alföld, tour à tour poussière ou fange, sont presque impraticables dans la mauvaise

N° 126. — CHEMINS DE FER DE L'AUSTRO-HONGRIE.



saison. Quant aux télégraphes, le réseau en est déjà tendu sur la plus grande partie du territoire[1]. Naturellement, c'est dans les provinces occidentales que le mouvement des télégrammes est le plus considérable : il en est de même pour les lettres[2]. Le nombre des dépêches télégraphiques a diminué d'un tiers depuis que le tarif a été augmenté en 1879.

Les populations germaniques de l'Austro-Hongrie revendiquent pour elles l'honneur de primer les autres races par la culture intellectuelle. Cela est vrai dans une certaine mesure. Il est certain que les écoles de l'Au-

[1] Télégraphes : Cisleithanie en 1882, 36,044 kil.; Transleithanie en 1881, 15,290 kil.
Dépêches : Cisleithanie en 1882, 6,626,203 Transleithanie en 1881, 3,164,054 »

[2] Lettres expédiées par la poste en 1881 :
Cisleithanie, 341,726,000 ; Transleithanie, 105,415,000. Ensemble, 447,141,000.

triche proprement dite et celles du Tirol et du Vorarlberg sont très-fréquentées; mais celles de la Bohême, où l'on reçoit même les enfants d'émigrés bulgares, celles de la Moravie le sont également, et grâce au long séjour des écoliers sur les bancs, le nombre des élèves réguliers y est supérieur au nombre réglementaire, qui naguère comprenait seulement les enfants ayant plus de six et moins de douze ans d'âge. D'autre part, les populations de la Galicie, de la Bukovine, de la Dalmatie, chez lesquelles le moyen âge s'est prolongé jusqu'à nos jours, n'envoient à l'école qu'un cinquième ou même une proportion moindre encore des enfants qui devraient s'y trouver d'après la loi. Des statistiques incomplètes donnent une idée approximative de la part proportionnelle que prennent les enfants des diverses nationalités à l'instruction primaire; mais il faut tenir compte de ce fait, que les jeunes Israélites, appartenant à la race la plus studieuse, sont classés parmi les Allemands dans la Cisleithanie et généralement parmi les Magyars dans la Transleithanie. Il ressort de ces tableaux que le nombre relatif des Italiens et des Magyars qui fréquentent l'école est supérieur à celui des Allemands[1]. En Hongrie, le nombre des élèves s'est accru d'un tiers depuis que le pays n'est plus sous la dépendance directe du gouvernement autrichien. D'ailleurs l'instruction primaire y est obligatoire depuis 1868. Plus de quatre millions d'enfants reçoivent l'instruction primaire dans les quarante mille écoles des deux États de la monarchie.

Des proportions analogues se retrouvent dans les établissements d'instruction secondaire[2], si ce n'est que le nombre des Juifs fréquentant ces écoles est relativement de beaucoup supérieur à celui des chrétiens : relativement au chiffre des populations respectives, six Juifs pour un seul chrétien entrent dans les gymnases et les écoles supérieures. Dans les universités,

[1] Nationalité des élèves des écoles primaires de Hongrie propre en 1880 :

Magyars	788,000 (68,400 Juifs).
Allemand	267,000
Slovaques	254,000
Roumains	205,000
Ruthène	43,000
Serbes	37,000
Croates	26,000
	1,620,000

[2] Gymnases et *realschulen* de l'Austro-Hongrie :

Cisleithanie en 1879. . . . . . . 252 établissements, 69,759 élèves.

156 établissements allemands, 29 tchèques, 26 polonais, 8 italiens, 1 serbo-croate.

Hongrie propre en 1881-1882. . . 179 établissements, 2,424 professeurs, 41,789 élèves.

Élèves magyars	27,286	Élèves serbes	665
» allemands	5,902	» ruthènes	252
» roumains	2,464	» croates	185
» slovaques	1,835	» juifs de nationalités diverses	7,909

les jeunes gens de race sémitique maintiennent leur remarquable supériorité, et ce sont eux qui, parmi les diverses nationalités, assurent l'avantage aux étudiants inscrits comme Allemands[1]. Malgré les grands progrès qui se sont accomplis pour l'instruction publique depuis la guerre de l'indépendance magyare dans les deux États de la monarchie, plus d'une moitié de la population est encore comprise parmi les illettrés[2].

Il serait téméraire de vouloir comparer la moralité des diverses races de l'Austro-Hongrie, car la vie morale d'un peuple se compose de trop d'éléments divers, et dans le nombre il en est beaucoup que la statistique ne peut révéler que très-indirectement. Il est vrai que par certains côtés au moins les populations germaniques ne se distinguent pas avantageusement des autres habitants de la monarchie ; on voit par exemple en Bohême, en Styrie, en Tirol, des villages allemands situés à côté de villages tchèques, slovènes, italiens, se trouvant dans les mêmes conditions économiques, et pourtant les enfants illégitimes y sont deux et même cinq et six fois plus nombreux que dans les districts limitrophes de langue différente . En quelques villes de la Carinthie, plus des deux tiers des enfants sont nés en dehors du mariage[3]. Mais si la moralité relative des populations de diverses races peut être discutée, une chose est certaine, c'est que l'influence prépondérante appartient aux Allemands pour le mouvement général des sciences, des arts, de l'industrie, du commerce. Les livres et les journaux sont en grande majorité rédigés en allemand : tandis que, d'après la proportion des races, les Autrichiens de race germanique n'auraient à publier que le quart des journaux du pays, on leur en doit beaucoup plus de la moitié, les trois quarts au moins, si l'on tient compte du tirage plus considérable de leurs journaux; ainsi en Hongrie même les feuilles allemandes de Pest et de Vienne avaient naguère autant de lecteurs que les journaux magyars. La langue des Germains est dans toute l'Austro-Hongrie l'idiome que doivent connaître toutes les populations de races différentes pour se com-

[1] Universités de l'Austro-Hongrie :

Cisleithanie en 1877-1878.	7 universités,	836 professeurs,	8,897 étudiants.
Transleithanie en 1878 (sans Zágráb).	3 »	318 »	3,875 »
Ensemble, avec Zágráb (Agram). . .	11 universités.		

[2] État de l'instruction publique en Cisleithanie, d'après le recensement de 1880 :

	Hommes.	Femmes.	Ensemble.
Sachant lire et écrire, sur 1,000.	522	467	494
Ne sachant que lire.	46	75	61
Complétement illettrés.	432	458	445

[3] Nombre des enfants illégitimes dans la Cisleithanie, en 1881 : 14,8 pour 100.

prendre mutuellement, et chaque année accroît son importance à cet égard. Le premier journal hongrois parut à Presbourg en 1780; Buda-Pest n'eut le sien qu'en 1788. En 1830, il n'y avait encore que 10 journaux en Hongrie; en 1882, leur nombre était de 585, dont 412 en langue magyare. Quant aux Roumains et aux Ruthènes de l'Austro-Hongrie, on voit par le petit nombre de leurs journaux, qu'ils sont à peine nés à la vie intellectuelle : il est vraiment remarquable qu'une langue morte pour les Juifs eux-mêmes, l'hébreu, l'emporte par le nombre de ses publications périodiques sur un idiome vivant, le roumain, parlé en deçà des Carpates par plus de deux millions d'hommes.

X

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION.

Le pouvoir souverain est exercé par l'empereur et roi, non plus comme autrefois en vertu de sa toute-puissance et de sa libre initiative, mais avec les tempéraments d'une constitution déjà plus d'une fois modifiée par suite des tiraillements intérieurs et des influences étrangères : c'est l'empereur-roi qui nomme les ministres et préside leur conseil, propose et promulgue les lois, distribue les récompenses, exerce le droit de grâce. Il dispose d'une liste civile dont chaque État lui paye la moitié et qui s'élève à 9,300,000 florins; en outre, il jouit des vastes domaines et des châteaux de la couronne.

Trois des ministres de l'empereur-roi dirigent les affaires communes aux deux États, empire d'Autriche et royaume de Hongrie : le ministre des affaires étrangères et de la maison impériale, le ministre de la guerre et le ministre des finances communes. Le premier préside le cabinet en l'absence de l'empereur. Ainsi que ses deux collègues, il est responsable envers les délégations des deux diètes de la Cisleithanie et de la Transleithanie. Les autres ministres spéciaux à chacune des deux moitiés de l'empire sont les ministres de l'intérieur, des cultes et de l'instruction publique, des finances spéciales, de l'agriculture et du commerce, des travaux publics, de la justice, de la défense nationale. Le cabinet magyar est représenté directement à la cour par un de ses membres, et un autre ministre est chargé spécialement des affaires croates. Enfin, le cabinet cisleithanien est complété par un membre qui doit représenter les intérêts de la nationalité galicienne. Le cabinet, résidant à Vienne, est responsable envers la diète autrichienne,

tandis que le cabinet magyar, séjournant à Pest, est responsable envers les États de Hongrie. L'empereur-roi invite quelquefois au conseil des ministres communs tels ministres autrichiens et hongrois dont la présence lui paraît utile, mais cette invitation n'a lieu que pour la discussion du budget ou pour des cas graves ayant rapport aux relations extérieures.

Les assemblées législatives et le corps électoral présentent dans leur mécanisme les mêmes complications; les traditions de la féodalité s'y mêlent aux fictions constitutionnelles et aux compromis entre les races. Le corps représentatif (*Reichsrath*) de la Cisleithanie se compose de deux assemblées, la Chambre des seigneurs (*Herrenhaus*) et la Chambre des députés (*Abgeordnetenhaus*). La Chambre haute se recrute surtout dans la grande aristocratie territoriale; elle se compose de membres de droit, tels que les princes du sang et les prélats, de 53 membres héréditaires et de 105 membres à vie nommés directement par l'empereur; en 1883, le nombre de ses membres s'élevait à 188. La Chambre des députés, dont les délibérations ont beaucoup plus d'importance politique, est nommée directement pour six années par les populations des diverses provinces, suivant le règlement particulier de chaque district électoral et avec le maintien de toutes les catégories de fortune et de résidence résultant des vieux us féodaux plus ou moins accommodés aux exigences de l'époque; d'après une loi votée au commencement de l'année 1882, une réforme électorale a donné le droit de vote pour le parlement à tous les citoyens majeurs qui payent un impôt direct de cinq florins. Le nombre des députés est de 353, parmi lesquels 85 représentant spécialement la grande propriété; 137 sont délégués par les villes, les bourgs, les lieux de manufacture, les chambres de commerce, 131, c'est-à-dire un peu plus du tiers, sont nommés par les communes rurales (*landgemeinden*) au moyen du suffrage au deuxième degré, dans la proportion d'un électeur spécial par 500 habitants. Le privilége du vote appartient aux femmes de la caste des grands propriétaires, mais elles ne peuvent l'exercer que par procuration. On peut dire, d'une manière générale, que le privilége du vote avait été jadis distribué de manière à donner aux Allemands une majorité factice et que la nouvelle loi leur a enlevé en grande partie cet avantage. En Bohême, où la population slave forme les deux tiers des habitants du pays, elle ne participait même pas, en 1882, à la nomination de la moitié des députés de la contrée; actuellement elle a toujours la majorité dans les élections. Les éligibles doivent être âgés d'au moins trente ans et posséder leurs droits de bourgeoisie depuis trois années. Nulle délibération des Chambres n'est valable si 40 membres au moins ne sont présents à la Chambre des seigneurs et 100 membres à la Chambre des

députés: la majorité absolue des voix des membres présents est nécessaire[1].

La Diète (*országgyülés*) de la Transleithanie, qui n'a point été modifiée depuis le compromis de 1867, se compose également de deux Chambres, la Chambre haute (*förendi ház*) ou « table » des magnats, et la Chambre basse (*képriselő ház*) ou « table » des représentants. La première assemblée comprenait en 1883 les archiducs propriétaires de domaines hongrois, 59 prélats catholiques et de religion grecque, 703 seigneurs, princes, comtes ou barons, 74 gouverneurs de comitats et autres grands dignitaires de l'administration, 3 délégués de la diète croato-slavonne. Depuis que les Confins militaires ont été incorporés à la Croatie-Slavonie, la Chambre des représentants a 453 membres : 338 pour la Hongrie, 74 pour les districts transylvains, 1 pour Fiume et 40 pour la Croatie et la Slavonie, délégués de la diète d'Agram. Les députés, à l'exception des Slavons et des Croates, sont nommés directement par les citoyens dont la noblesse, la propriété, le métier, la profession ou les revenus spécifiés par la loi « garantissent » l'aptitude à l'exercice du droit électoral : environ un million de citoyens jouissent de ce privilége. Quant aux députés croates et slavons, ils sont élus par la diète de leur propre pays, elle-même composée de membres de droit, nobles, prélats et fonctionnaires, et de 77 membres élus, les uns par le vote direct, les autres par le vote indirect des villes, des bourgs et des citoyens : rien de plus enchevêtré que la statistique des corps électoraux. Dans

[1] Députations des provinces de la Cisleithanie :

	Grande propriété.	Villes, bourgs, lieux d'industrie.	Chambres de commerce.	Communes rurales.	Ensemble
Basse-Autriche	8	17	2	10	37
Haute-Autriche	3	6	1	7	17
Salzbourg	1	1	1	2	5
Styrie.	4	8	2	9	23
Carinthie	1	3	1	4	9
Carniole	2	3		5	10
Gorizia et Gradisca . . .	1	1		2	4
Trieste	—	3	1	—	4
Istrie.	1	1		2	4
Tirol	5	5		8	18
Vorarlberg.	—	1		2	3
Bohême.	23	32	7	30	92
Moravie.	9	13	3	11	36
Silésie	3	4		3	10
Galicie	20	13	3	27	63
Bukovine	3	2	1	3	9
Dalmatie	1	2		6	9
Ensemble	85	137		131	353

la diète de Pest, les délégués croates peuvent s'exprimer en leur langue; toutefois ils ne font point usage de ce droit, si ce n'est pour rappeler qu'ils le possèdent et sans avoir la prétention d'être compris. Les Magyars se plaignent que des princes autrichiens, en même temps magnats hongrois, puissent siéger et voter dans les deux assemblées, à Vienne et à Buda-Pest, et modifier ainsi le résultat dans certaines questions qui passionnent l'opinion publique ou touchent aux intérêts de classes.

Les intérêts communs à l'empire autrichien et à la monarchie hongroise ne pouvant être discutés ni dans le Reichsrath ni dans la Diète, il faut que les deux corps représentatifs nomment eux-mêmes leurs députés. Chaque législature choisit une délégation de soixante membres, composée pour un tiers de seigneurs ou de magnats et pour deux tiers de représentants des chambres inférieures. Les deux délégations siègent alternativement à Vienne et à Pest, ainsi que les trois ministres responsables, mais elles ne peuvent délibérer en commun, et, en cas de désaccord, elles s'adressent mutuellement des messages pour exposer leurs vues dans leurs langues respectives; si l'entente ne s'est pas établie après trois messages envoyés de part et d'autre, les assemblées se réunissent, non pour discuter, mais pour voter immédiatement et décider la question à la majorité des voix. Tels sont les rouages de la constitution « dualiste » inventée par François Deák au profit de l'Autriche allemande et des Magyars[1]. Quoique injuste pour les Slaves du nord et du sud, — Tchèques, Moraves, Polonais, Ruthènes, Serbes, Croates, Slovènes et Dalmates, — aussi bien que pour les Roumains et les Italiens de la monarchie, cette constitution a duré dix ans et le renouvellement en a été voté pour un laps de dix autres années. Un avenir prochain montrera si elle est assez solide pour résister aux grandes secousses du monde oriental et pour se maintenir, contrairement au droit, qui, dans tous les pays du monde, est la fédération entre groupes égaux et libres.

Les diverses Diètes provinciales (*Landtage*) ressemblent aux Chambres souveraines par la bizarre complication de leur organisme, que règle le diplôme de 1860. La partie autrichienne de l'empire n'a pas moins de dix-sept diètes locales, — en y comprenant le conseil municipal de Trieste, — composées de députés appartenant à deux catégories distinctes. La première catégorie se compose des membres non élus qui siègent de droit, comme possesseurs de « voix virile » ; ce sont les archevêques, les évêques et les recteurs d'université. Les députés de la seconde catégorie sont élus par quatre groupes distincts d'électeurs : les grands propriétaires fonciers, les villes, bourgs et centres industriels, les chambres de commerce, les communes rurales.

[1] Louis Asseline, *Histoire de l'Autriche depuis la mort de Marie-Thérèse.*

Sans raison apparente et seulement par l'effet d'anciens priviléges et droits féodaux tempérés par les intérêts modernes, telle petite bourgade a des avantages qui manquent à des villes considérables, tel groupe de citoyens a le droit électoral en vertu du cens, tel autre le doit au lieu qu'il habite. Quelques-unes des diètes comptent un très-grand nombre de membres, la Bohême par exemple, qui n'a pas moins de 242 membres : 70 élus par les grands propriétaires, 87 par les villes ou les chambres de commerce, 79 par les communes rurales; mais dans chacune l'autorité centrale est fortement représentée par le gouverneur, qui en préside les séances. Toutes leurs décisions doivent être revêtues de la sanction impériale, et le comité exécutif (*Landes-Ausschuss*) qu'elles nomment se réunit comme elles sous la présidence du gouverneur. Plusieurs diètes de pays non allemands, entre autres celle de la Carniole, sont obligées de délibérer dans la langue officielle de l'empire, tandis que les Istriotes peuvent discuter en italien et que les Galiciens se servent du polonais[1]. Dans la Transleithanie, la seule diète locale est celle de la Croatie. Le ban ou *banus* est chef de la Croatie civile.

Les diverses communes sont, comme les districts électoraux, inégales en droit. Toutes les capitales de province ont des statuts particuliers, de même que les villes suivantes, dont plusieurs ne sont pas au nombre des cités considérables : Wiener-Neustadt, Waidhofen an der Ips, Steyer, Marburg, Cilli, Trente, Botzen, Roveredo, Rovigno, Reichenberg, Olmütz, Znaim, Iglau, Ungarisch-Hradisch, Kremsier, Bielitz, Friedeck (en Silésie), Cracovie. Ces communes à statuts spéciaux sont administrées par un conseil municipal et par un corps de fonctionnaires, auxquels s'ajoute en plusieurs endroits un groupe de délégués élus, connu en général sous le nom de *Magistrat;* mais les communes ordinaires sont régies par une délégation municipale (*Gemeinde-Ausschuss*) élue pour trois années et choisissant dans son sein, également pour trois ans, le bourgmestre et ses deux adjoints. Dans plusieurs provinces, mais non dans toutes, des représentations de « cercles » servent d'intermédiaires entre la commune et la diète.

En Hongrie et en Transylvanie on distingue les communes et les municipes. Les premières sont administrées à peu près de la même manière que les *Gemeinden* de l'Autriche; leur « représentation » est composée par moitiés de membres élus pour six années et des citoyens les plus « imposés », et nomme les délégués qui constituent le « Magistrat » avec des notaires désignés à vie. Les municipes autonomes ont des droits de législation

[1] Diètes de la Cisleithanie, Tirol, Vorarlberg, Salzburg, Carinthie, Styrie, Haute-Autriche, Basse-Autriche, Gorizia et Gradisca, Istrie, Trieste, Dalmatie, Carniole, Galicie, Bukovine, Bohême, Moravie, Silésie : 1,074 membres, — y compris le conseil de Trieste.

locale plus étendus, mais les plus imposés y partagent le pouvoir par moitié avec les élus populaires : ces municipes, dont quelques-uns ont jusqu'à six cents membres, sont les comitats et les « villes libres royales » ; le gouvernement y est représenté par un « fö-ispán » (en allemand *obergespan*) nommé pour un temps indéfini : il préside seulement, mais n'a point le droit d'intervention. L' « Université de la nation saxonne » se composait jadis de quarante-quatre membres des villes et districts allemands, présidés par un « comte royal » ; mais cette organisation s'est fondue dans celle des comitats. En Croatie-Slavonie, chaque comitat nomme une skupština, issue du vote des citoyens et des « virilistes », et chaque commune est administrée par une délégation municipale : dans les villes le « Magistrat » et dans les campagnes le juge de la commune représentent le pouvoir central. En Croatie, les femmes prennent part aux élections de la commune ; à Agram, en 1881, 805 femmes étaient inscrites sur les listes électorales.

Les circonscriptions politiques et administratives de la monarchie austro-hongroise sont actuellement les suivantes :

1° AUTRICHE PROPREMENT DITE OU CISLEITHANIE.

TIROL ET VORARLBERG. . .	5 districts : Innsbruck ; Vallée de l'Inn ; Brixen, Trente, Bregenz ou Vorarlberg.
SALZBURG	2 districts : Salzburg ; Salzgau ; Pongau ; Lungau ; Pinzgau.
CARINTHIE (KÆRNTHEN) . .	2 districts : Klagenfurt ou Basse-Carinthie ; Villach ou Haute-Carinthie.
STYRIE (STEIERMARK) . . .	3 districts : Graz ; Bruck an der Mur ; Marburg.
HAUTE-AUTRICHE	6 districts : Linz, Mühl, ville principale Freistadt ; Inn, chef-lieu Ried ; Hausrück, chef-lieu Wels ; Traun, chef-lieu Steyer ; Salzkammergut, chef-lieu Gmünden.
BASSE-AUTRICHE	5 districts : Vienne ; Aval du Wienerwald, chef-lieu Wiener-Neustadt ; Amont du Wienerwald, chef-lieu Sanct-Pölten ; Aval du Mannhartsberg, chef-lieu Korneuburg ; Amont du Mannhartsberg, chef-lieu Krems.
LITTORAL	4 districts : Trieste et environs ; Gorizia et Gradisca ; Istrie, chef-lieu Parenzo ; Iles du golfe de Quarnaro.
DALMATIE.	4 districts : Zara (Zadar) ; Spalato (Spljet) ; Raguse (Dubrovnik) ; Cattaro (Kotor).
CARNIOLE (KRAJNA, KRAIN) .	4 districts : Laibach (Ljubljana) ; Haute-Carniole ; Carniole moyenne, Basse-Carniole.
GALICIE.	8 districts : Lwów (Leopol, Lemberg) ; Zloczów ; Tarnopol ; Stanislawów ; Sambor ; Przemyśl ; Tarnów ; Cracovie.
BUKOVINE.	3 districts : Czernowicz ; Sereth et Suczawa ; Waskutz et Wiszic.
BOHÊME	14 districts : Prague ; Campagne de Prague ; Budweis (Budějovice) ; Pisek ; Pilsen (Plzeň) ; Eger (Cheb) ; Saaz (Žatec) ; Leitmeritz (Litoměřice) ; Bunzlau (Boleslav) ; Jitschin (Jičín) ; Königgrätz (Králové Hradec) ; Chrudim ; Časlav (Čáslau) ; Tábor.
MORAVIE	7 districts : Brünn (Brno) ; Campagne de Brunn, Olmütz (Holomouc) ; Neu Titschein (Nový Jičín) ; Hradisch (Hradiště), Znaim (Znojmo) ; Iglau (Jihlava).
SILÉSIE.	2 districts : Troppau (Opava) ; Teschen (Těšin).

2° MONARCHIE HONGROISE OU TRANSLEITHANIE.

HONGRIE CISDANUBIENNE . . 13 comitats : Pest Kis-Kun; Bács-Bodrog; Nógrád; Zólyom; Hont; Esztergom; Bars; Nyitra; Pozsony (Presbourg); Trencsén; Turócz; Arva; Liptó.

HONGRIE TRANSDANUBIENNE . 11 comitats : Soprony (Œdenburg); Mosony (Wieselburg); Győr (Raab) Komárom (Komorn); Veszprém; Székes Fehérvár (Stuhlweissenburg); Vas (Eisenburg); Zala; Somogy; Tolna; Baranya.

HONGRIE CISTHISSIENNE. . . 11 comitats : Szepes; Gömör; Heves; Borsod; Jász-Nagykun-Szolnok; Torna; Abaúj; Sáros; Zemplén; Ungh; Bereg.

HONGRIE TRANSTHISSIENNE. . 14 comitats : Mármaros; Ugocsa; Szatmár; Szabolcs; Szilágy; Bihar; Hajdu (pays des Hayduques); Békés; Arad; Csanád; Csongrád; Torontál; Temes; Krassó-Szőrény.

TRANSYLVANIE (nom officiel : AU-DELÀ DU KIRÁLY HÁGO). 15 comitats : Hunyad (Huneodare); Szeben (Hermannstadt, Sibiu); Fogaras (Fgrachu); Brassó (Kronstadt, Braşov); Háromszék; Csik; Udvarhely (Oderheiû); Kis Küküllő (Kokelburg, Tirnava); Nagy-Küküllő; Alsó Fejer (Albă de Jos); Thorda-Aranyos (Turda-Aries); Maros-Thorda (Turda-Mures); Kolozs (Kolozsvár, Klausenburg, Cluş); Beszterczе-Naszód; Szolnok-Doboka.

CROATIE-SLAVONIE . . . . 8 comitats et 6 régiments (1877). Comitats : Zagreb (Zágráb, Agram); Rjeka ou Fiume; Varaždin; Križevac (Kőrös, Kreuz); Belovar; Virovitica (Verőcze); Požega (Pozsega); Sriem (Szerém, Sirmie). — Régiments : Gradiška; Petrinia; Ogulin; Mitrovic; Vinkovce; Gospič.

En Austro-Hongrie, l'Église[1] est une des grandes institutions de l'État, puisque ses dignitaires possèdent, par leur « voix virile », non moins que par leurs émoluments, leurs richesses, et surtout par leurs vastes possessions territoriales, qui en font encore des princes vassaux, une part du pouvoir

[1] Population de l'Austro-Hongrie, sans la Bosnie et l'Herzégovine, divisée suivant les cultes, en 1880 :

	Cisleithanie.	Transleithanie.	Ensemble.
Catholiques latins.	17,693,650	7,849,700	25,543,350
» grecs et arméniens .	2,536,180	1,500,500	4,036,680
	20,229,830	9,350,200	29,580,030
Protestants luthériens	261,417	1,122,850	1,584,267
» réformés . . .	120,000	2,031,800	2,151,800
» unitariens.	200	55,800	60,800
» autres	5,000	3,000	200
	386,617	3,213,450	3,600,067
Grecs orthodoxes et Arméniens grégoriens.	493,540	2,434,900	2,928,440
Israélites	1,005,400	638,310	1,643,710
Sans confession.	10,000	5,318	15,518
Total	1,508,940	3,078,528	4,587,468

politique. Le souverain est tenu d'appartenir à la religion catholique[1], et naguère les cultes dissidents n'étaient que tolérés ; avant 1867, plusieurs

[1] HIÉRARCHIE CATHOLIQUE-ROMAINE.

	Archevêchés.	Évêchés.
AUTRICHE.	Salzbourg	Feldkirch (vicaire-général possédant la juridiction épiscopale), Brixen, Trente, Klagenfurt (Celovec), Marburg (Maribor), Graz.
	Vienne.	Sanct-Pölten, Linz.
	Prague.	Budweis (Budějovice), Leitmeritz (Litoměřice), Königgrätz (Králové Hradec).
	Olmütz (Holomouc). .	Brünn (Brno).
	[Breslau].	Teschen (Těšín) (vicaire général).
	[Varsovie]	Cracovie.
	Lwów (Leopol, Lemberg).	Tarnów, Przemyśl.
	Gorizia (Guriza, Gorica, Görz).	Laibach (Ljubljana), Trieste, Parenzo (Poreč), Veglia (Krk).
	Zara (Zadar)	Sebenico (Šibenik), Spalato (Spljet), Lesina (Hvar), Raguse (Dubrovnik), Cattaro (Kotor).
HONGRIE.	Esztergom (Gran, Ostrihom).	Győr (Raab, Ráb), Szombathely (Steinamanger), Veszprém (Weszprim), Pécs (Fünfkirchen), Székes Fehérvár (Stuhlweissenburg), Vácz (Waitzen), Nyitra (Neutra), Baňska Bystrica (Besztercebánya, Neusohl).
	Szent-Márton (Martinsberg)	(archi-abbaye relevant directement du saint-siége et possédant une circonscription épiscopale).
	Kalocsa	Nagyvárad (Grossvardein, Oradea Mare), Csanád, résidence : Temesvár, Károly-Fehérvár (Karlsburg, Alba Julia ou Belgrad).
	Eger (Erlau)	Szatmár Németi (Sat Mare), Kassó (Kaschau), Rosnyó (Rosenau, Rožňava), Szepes-Váralja (Kirchdrauf).
	Zagreb (Agram) . . .	Djakovo (Diakovár), Segna (Zengg).

HIÉRARCHIE GRECQUE-UNIE.

AUTRICHE.		I. *Hiérarchie ruthène.*
	Lwów (Leopol, Lemberg).	Przemyśl, Stanislawów.
		II. *Hiérarchie arménienne.*
	Lwów.	
HONGRIE.		I. *Hiérarchie ruthène et serbe.*
	Esztergom (Ostrihom, Gran).	Munkács, Eperjes, Križevac (Kreutz).
		II. *Hiérarchie roumaine.*
	Alba Juliä ou Belgrad (Gyula-Fehérvár) ; résidence : Balásfalva (Blaş, Blasendorf).	Oradea Mare (Nagyvárad, Grosswardein), Gherla (Szamos-Ujvár), Lugoş.

Le primat de Hongrie, qui appartient au rite catholique-latin, a, par exception, des suffragants du rite grec-uni. (*Tableau dressé par M. Picot.*)

sectes ont été même persécutées. Les cultes reconnus par l'État sont, en premier lieu, celui des catholiques dans leurs trois rites, latin, grec, arménien; le culte des grecs orthodoxes; ceux des deux églises luthérienne et réformée; des arméniens grégoriens; des unitariens et des juifs. En Autriche, toute religion non reconnue par l'État peut néanmoins s'exercer librement, « pourvu que sa doctrine, ses rites, son nom, n'aient rien de contraire à la loi et à la morale, et que l'entretien d'au moins une congrégation soit régulièrement assuré ». En Hongrie, les rites non reconnus ne sont que tolérés.

L'Église catholique de l'Austro-Hongrie compte une armée d'environ 36,000 prêtres : avec les religieux et les religieuses, le personnel ecclésiastique s'élève à plus de 51,000 personnes, dont plus de 31,000 dans la Cisleithanie.

Naguère les grecs orthodoxes des provinces orientales de la monarchie n'avaient qu'un seul patriarche, celui de Karlovic, en Sirmie; mais, les Roumains et les Serbes s'accordant mal à cause de la différence des races, il a fallu rompre en 1864 le lien religieux qui les unissait. Hermannstadt fut érigé en métropole autonome, tandis que Karlovic resta pour tous les Serbes le siége patriarcal : on procéda au partage des fonds communs, et plusieurs couvents qui avaient été fondés par les Serbes échurent à leurs rivaux les Roumains, devenus plus nombreux à cause de l'accroissement rapide de leurs familles. En 1873, une nouvelle scission, celle-ci imposée par le gouvernement, se fit entre les Serbes de la Dalmatie et ceux des provinces croates : les grecs transleithaniens restèrent sous la direction du patriarche de Karlovic, tandis que le siége de Zara et celui de Cattaro, nouvellement créé, furent placés sous l'autorité du métropolitain de Czernowitz, qu'une distance de 1,000 kilomètres sépare de ses suffragants[1].

L'administration des églises protestantes appartient, pour la confession d'Augsbourg, à un consistoire supérieur, siégeant à Vienne, et à dix surin-

[1] HIÉRARCHIE GRECQUE-ORIENTALE.

	Archevêchés.	Évêchés.
		Hiérarchie roumaine, ruthène et serbe.
AUTRICHE.	Czernowitz	Zara (Zadar), Cattaro (Kotor).
		I. *Hiérarchie serbe.*
HONGRIE.	Karlovic (Carlowitz).	Novi Sad (Neusatz, Ujvidék). Bude, résidence : Szent-Endre, Temesvár, Vršac, Pakrac, Gornji Karlovac (Karlstadt), résidence : Plaški.
		II. *Hiérarchie roumaine.*
	Hermannstadt (Sibiu, Nagy-Szeben).	Arad, Caransebeş.

(*Tableau dressé par M. Picot.*)

tendances provinciales; pour la confession helvétique à un synode général, qui se réunit également à Vienne, et à huit surintendances. Les unitariens ont un consistoire supérieur en Transylvanie.

L'armée est commune aux deux parties de la monarchie austro-hongroise, à l'exception de la milice, désignée en Autriche sous le nom de *landwehr*, en Hongrie sous celui de *honveds*. Depuis 1882, les forces militaires ont été réorganisées sur le modèle prussien: tous les jeunes gens âgés de vingt ans doivent à l'État douze années de service militaire, qui sont réparties, suivant les résultats du tirage, entre trois années de service dans l'armée active, puis sept autres années de service dans la réserve, — plus deux années dans la *landwehr*, — ou bien entre la réserve de remplacement et la landwehr, ou enfin se passent entièrement dans la landwehr. D'après la loi, l'accès de tous les grades est ouvert aux soldats sans exception de race et de famille, mais, si ce n'est dans les armes spéciales, et surtout dans la cavalerie, la plupart des places d'officier sont occupées par des nobles et des bourgeois de fortune. Sur le pied de paix, l'armée active comprend environ 270,000 hommes, dont 250,000 propres au combat; en temps de guerre, elle peut s'élever, officiellement, à plus d'un million de soldats, dont 800,000 appartenant à l'infanterie de ligne et de réserve. L'unité tactique de l'armée austro-hongroise est la division, composée de troupes de toutes armes et formant un total de 15,000 hommes. Le modèle du fusil utilisé dans l'armée est le fusil Werndl; le canon « national » est celui du général d'Uchatius. L'allemand est le langage officiel de l'armée, mais les officiers sont obligés d'être polyglottes pour se faire comprendre de leurs soldats [1].

La flotte, parfaitement équipée et montée par d'excellents marins istriotes et dalmates, se compose de près de cinquante navires à vapeur, dont une dizaine de cuirassés, armés de canons du plus fort calibre [2]. Le bâtiment le plus fort, le *Tegetthoff*, jauge 7400 tonneaux.

[1] Sur 100 officiers supérieurs et d'état-major en 1878 :

31 parlent	italien.	12 parlent	croate.
31 »	tchèque.	8 »	roumain.
24 »	français.	7 »	serbe.
20 »	magyar.	6 »	slovaque.
18 »	polonais.	5 »	ruthène.

3 parlent anglais.

[2] État de la marine austro-hongroise en 1883 :

Navires cuirassés.	11	Tonnage total. . . .	120,250
Autres vapeurs de guerre. . . .	31	Chevaux-vapeur . . .	17,766
Monitors du Danube.	2	Canons	299
Bateaux à voiles et tenders. . .	25	Équipages complets. .	9.370 hommes.
	69		

Les finances de l'Austro-Hongrie sont en mauvais état, et souvent c'est à bien grand'peine que le gouvernement s'est procuré l'argent nécessaire pour entretenir son fonctionnement régulier et garder son rang parmi les puissances de l'Europe. Le déficit est de règle; de 1781 jusqu'à nos jours, c'est-à-dire en près d'un siècle, les recettes annuelles n'ont été que deux fois supérieures aux dépenses, et pendant ce temps que de banqueroutes partielles, déguisées par des artifices plus ou moins ingénieux! Il est vrai que le budget commun de la monarchie se solde chaque année sans déficit apparent, mais ce budget n'est autre chose qu'un compte de dépenses générales, et quelles que soient les sommes employées, la Cisleithanie et la Transleithanie doivent les rembourser, dans une proportion de 68 pour l'Autriche et de 32 pour la Hongrie, qui sera probablement modifiée par de nouvelles conventions, mais qui est à peu près la véritable mesure des ressources respectives. Si les dépenses sont trop lourdes pour les deux États, ils doivent créer de nouveaux impôts ou bien accroître leur dette[1]. Les deux tiers des recettes annuelles de l'Austro-Hongrie servent à solder les dépenses militaires, tant pour l'entretien de l'armée que pour les intérêts des emprunts contractés dans les guerres passées : il ne reste plus qu'un tiers des recettes pour le gouvernement, l'administration, les travaux publics, l'instruction et l'imprévu. Aussi l'État doit-il avoir recours à des taxes fort onéreuses pesant sur les objets de consommation; il incite même le peuple à déposer son argent dans les loteries « impériales-royales »; mais cela ne suffit point : il faut toujours faire appel aux prêteurs bénévoles, toujours inscrire de nouvelles sommes sur le grand livre de la Dette. C'est à onze milliards au moins, soit à sept années du revenu total de l'empire, que l'on peut évaluer le montant de la dette actuelle de l'Austro-Hongrie[2]. Aussi le crédit de l'État est-il peu solide, et jamais ses billets à cours forcé n'ont été acceptés comme ayant la valeur de l'argent; ils sont en moyenne d'un cinquième au-dessous du pair.

[1] Budget commun de 1883: 117,800,000 fl. (à 2 fr. 50) 294,500,000 fr

Budget de la Cisleithanie en 1883. .	Recettes prévues. .	463,700,000 fl.	1,159,250,000 fr.
	Dépenses » . .	492,000,000 »	1,230,000,000 »
» de la Transleithanie » . .	Recettes » . .	301,000,000 »	752,500,000 »
	Dépenses » . .	322,700,000 »	806,750,000 »

[2] Dette de l'Autriche au 1er janvier 1883. 3,227,670,000 fl. (à 2 fr. 50 le fl.) 8,069,175,000 »
Dette de la Hongrie en 1882. . . . . 1,225,440,000 » » 3,063,600,000 »
Ensemble. . . 11,132,775,000 »

Dette flottante de l'Austro-Hongrie au 1er janvier 1883 : 412,000,000 fl., soit 1,030,000,000 fr.

CHAPITRE III

L'ALLEMAGNE

I

VUE D'ENSEMBLE.

L'Allemagne ou *Deutschland* est la contrée centrale de l'Europe[1]. Les diagonales menées d'une extrémité à l'autre du continent passent à travers son territoire. Que ces lignes idéales soient tracées des Hébrides à Constantinople, de l'Oural au détroit de Gibraltar, du nord de la Scandinavie au sud de la Sicile, des côtes de la Bretagne aux plages de la mer Caspienne, elles traversent toutes le cœur même de l'Allemagne. La Germanie se trouve donc géographiquement destinée à remplir pour l'Europe entière ce rôle d'intermédiaire qui appartint plus spécialement à la France, pendant plus de dix siècles, pour l'Europe occidentale, et qui est celui de l'Angleterre pour l'Ancien Monde et le Nouveau.

Tant que le manque de routes artificielles laissait aux voies naturelles toute leur importance, l'Allemagne, si bien située pour le passage des peuples entre l'Orient et l'Occident, restait très-inférieure à sa voisine la France pour les avantages du mouvement historique entre le sud et le nord. Elle ne confine point à la Méditerranée : le mur des Alpes l'en sépare. Même en considérant les populations germaniques de l'Autriche comme faisant partie de la grande Allemagne, c'est loin du littoral méditerranéen que se trouve la frontière; les hommes du nord n'ont pu conquérir un chemin vers le golfe de Venise qu'en passant à travers un territoire slave et en s'emparant de la ville italienne de Trieste : cette terre ne leur appartient ni au point de vue géographique, car elle est sur le versant opposé des Alpes, ni même par droit d'occupation, car les Allemands n'y vivent qu'en

[1]

Superficie de l'Allemagne.	Population en déc. 1880.	Population kilométrique.
540,477 kilomètres carrés.	45,194,172 habitants.	84 habitants.

très-faible minorité. L'Allemagne, limitée dans son domaine naturel au seul versant septentrional des Alpes et tenue d'emprunter un territoire étranger pour communiquer avec le bassin méditerranéen, ne peut donc que très-incomplétement aider à la fusion des contrastes entre le nord et le midi. Tandis que la France, beaucoup moins étendue en surface, appartient à la fois aux deux bassins de l'Océan et de la Méditerranée, l'Allemagne est en entier tournée vers le nord du monde. La France, traversée par le 45e degré de latitude et par le faîte de partage des Cévennes, représente la vraie moyenne du climat tempéré, entre le pôle et l'équateur ; l'Allemagne est déjà complétement dans la moitié polaire, sur la pente océanique.

Encore n'est-ce point le libre Océan qui la baigne. Les mers dont le flot borde les rivages allemands ne sont pas profondes et riches en ports comme celles de la France et de l'Angleterre. La Baltique, sur laquelle l'Allemagne a plus des deux tiers de son littoral maritime, est une mer presque fermée, d'où les navires ne peuvent sortir que par les détroits des îles danoises ; quoique petite, elle est fort dangereuse par ses bancs de sable, ses vagues courtes, ses brouillards, ses vents brusques et changeants ; en hiver, l'entrée des ports est obstruée par les glaces, et la mer elle-même est entièrement prise en maints endroits de sa surface. Enfin près d'une moitié de ce bassin maritime est presque inutile au commerce, car au nord des îles d'Åland les rivages sont très-faiblement peuplés. La mer du Nord, appelée aussi mer d'Allemagne, a du moins l'avantage de communiquer librement avec l'océan Atlantique ; mais sa principale porte d'entrée pour le commerce avec le reste du monde est l'étroit Pas de Calais, dont les flottes de l'Angleterre et de la France pourraient facilement interdire le passage. En outre, la mer du Nord est périlleuse à cause de son manque de profondeur[1] ; ses plages indécises, où les eaux font de temps en temps de soudaines irruptions, se continuent au loin sous les vagues par de longs bancs de sable. En beaucoup de parages, les navires se trouvent déjà sur les bas-fonds de la côte avant d'être en vue du littoral lui-même. La marine germanique a pris, il est vrai, une grande importance relative parmi les flottes commerciales du monde, mais il ne faut pas en chercher la raison dans les avantages maritimes de la contrée.

L'Allemagne, quoique inclinée vers la mer et limitée par elle, des confins de la Russie à ceux de la Hollande, est donc une contrée beaucoup plus continentale que maritime. Excepté l'invasion de la Grande-Bretagne par les Angles et les Saxons, tous les mouvements historiques dans lesquels les

[1] *Nord-See, Mord-See* (mer du Nord, mer de Mort), dit un proverbe allemand.

Allemands proprement dits ont eu un grand rôle, se sont faits par les frontières de terre : c'est dans la région des Alpes, du Rhin, de l'Oder, de la Vistule, du Danube, qu'ont eu lieu toutes ces alternatives de batailles, de conquêtes, de migrations qu'a déterminées la lutte incessante, tantôt pacifique, tantôt guerrière, des Allemands et de leurs voisins, les Slaves, les Italiens, les Gaulois latinisés. Ces déplacements continuels des populations germaniques étaient d'autant plus faciles, que l'Allemagne n'a point de frontières géographiques, si ce n'est du côté de l'Italie. A l'est, ses plaines vont se confondre avec les immenses étendues de la Slavie polonaise et russe ; à l'ouest, divers petits massifs de montagnes et les terres noyées des abords de la Hollande constituent pour ainsi dire des fragments de limites naturelles ; mais de tout temps il a été facile de tourner ces obstacles, et de nombreuses populations de souche germanique les ont dépassées. C'est ainsi que les Flamands, dont l'origine tudesque est incontestablement plus pure que celle des Autrichiens de Vienne et des Prussiens de Berlin, se sont avancés, le long des côtes de la mer du Nord, jusque dans l'intérieur de la France, aux collines du Boulonnais. Vers l'orient, d'autres Germains, suivant les côtes de la Baltique, ont pénétré au loin dans une contrée qui fait aujourd'hui partie de l'empire russe, tandis qu'au sud-est d'autres colonies germaniques occupent, au milieu des Roumains et des Magyars, une partie des plateaux transylvains. L'histoire raconte comment, du côté de l'orient, les populations slaves et allemandes se sont trouvées sans cesse aux prises, déplaçant de siècle en siècle leur frontière commune, suivant le résultat des guerres et de la pression réciproque. Le rempart continu des monts de la Bohême, l'une des rares limites naturelles de l'Europe centrale, a certainement contribué pour une part à préserver les Tchèques d'une transformation ethnologique : peut-être que sans la Sumava, les monts des Métaux et les Sudètes, les Bohêmes se diraient et se croiraient Allemands, comme des millions de leurs frères de race, en Prusse et en Autriche.

Ainsi, le domaine de la race germanique est, sur une grande partie de ses contours, dépourvu de frontières précises et, quelles que soient les limites politiques fixées par les traités, il est en maints endroits difficile de dire où commence la véritable Allemagne : émigrations armées, invasions du dehors, guerres soudaines, lentes poussées de peuple à peuple, ont rendu la ligne de séparation incertaine et flottante. Mais, par un singulier contraste, l'intérieur de la contrée est divisé, par de petits massifs de montagnes, en bassins partiels assez distincts les uns des autres et comme disposés d'avance pour recevoir des populations séparées. C'est principalement au nord de la vallée du Main, de l'angle occidental de la Bohême au

plateau des Ardennes, que le territoire est le plus inégal, le plus coupé de montagnes et de forêts, le plus varié par ses conditions géographiques : c'est aussi la partie de l'Allemagne où le régime féodal a été le plus fort et s'est maintenu le plus longtemps, en laissant après lui une foule de petits États, qui récemment encore avaient quelques restes de leur indépendance. Au sud de ce dédale de collines et de vallées, dans la grande plaine du haut Danube, une au point de vue géographique, s'était formé un État considérable, la Bavière, tandis qu'au nord les vastes étendues de l'Allemagne maritime, assez étroites en comparaison de leur longueur de l'est à l'ouest, s'étaient fractionnées en quelques grands domaines politiques; précisément celui qui occupait la partie la plus considérable et la plus uniforme de la plaine, le royaume de Prusse, a conquis la prépondérance sur les États voisins plus morcelés; il s'est accru peu à peu des domaines limitrophes, et, devenu possesseur de toutes les positions stratégiques de l'Allemagne centrale, il était déjà virtuellement maître de toute la Germanie lorsque des conventions formelles ont constitué l'empire allemand.

Les divers groupes de montagnes qui divisent géographiquement la contrée sont assez élevés et couvrent une assez grande largeur du territoire pour avoir longtemps retardé l'unité politique de l'Allemagne; mais ils n'étaient pas un obstacle suffisant pour arrêter les migrations du peuple lui-même et pour isoler les habitants du nord et du midi en deux sous-races très-distinctes. Sans doute il y a de grands contrastes : d'un côté sont les plaines qui s'étendent à perte de vue, les prairies, les bruyères et les tourbes; de l'autre sont les hautes montagnes, les plateaux, les torrents et les lacs, mais l'Allemand du nord n'en ressemble pas moins d'une manière étonnante à celui du sud. Si l'on ne tient pas compte des détails et des différences secondaires, on reconnaît que Frisons, Mecklembourgeois, Poméraniens, ont de singulières analogies dans les mœurs, l'histoire, l'état social, avec les Bavarois, les Tiroliens, les peuples de la Styrie. Au nord comme au sud de l'Allemagne subsistent encore des populations ayant conservé un reste de leur ancien groupement par races et par tribus; des deux côtés se sont maintenus les vieux dialectes et les vieilles coutumes; la division traditionnelle en castes distinctes n'est point effacée, et çà et là le fanatisme religieux persiste dans son ardeur d'autrefois. L'Allemagne du milieu, la Thuringe surtout, le pays des collines et des forêts, des chaînes de montagnes entrecroisées et des massifs isolés ou rayonnants, la zone accidentée aux nombreux contrastes naturels, est la contrée où s'est faite la transition entre les grandes plaines du nord et les grandes montagnes du midi. La vie industrielle, sociale et politique y est intense; les changements s'y font de



NÜRNBERG. — LE CHATEAU

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

la manière la plus rapide; les classes et les castes s'y mêlent, les dialectes se fondent dans une langue commune. C'est de cette ligne médiane, de Francfort à Leipzig et à Berlin, que part toute grande impulsion dans la marche de l'histoire allemande.

Dans son ensemble, le pays présente une déclivité régulière de la base des Alpes aux rivages de la mer du Nord et de la mer Baltique. Les plateaux de la Bavière sont plus élevés que les vallées de l'Allemagne centrale, et de celles-ci les eaux coulent vers la grande plaine du Nord. Par gradins

N° 127. — RELIEF DU SOL DE L'ALLEMAGNE.



inégaux, la contrée s'abaisse du sud au nord, de manière à égaliser à peu près les climats : les effets de l'altitude compensent ceux de la latitude et par suite les zones de température inégale, si rapprochées sur le versant méridional des Alpes, sont fort écartées les unes des autres sur la longue déclivité septentrionale dont l'Allemagne occupe la plus grande part. La vue des cartes dites « isothermiques » ne permet guère de se rendre compte de ce régime du climat d'Allemagne, car ces cartes représentent, non les températures réelles des lieux pendant l'année moyenne, mais les températures purement idéales qu'on observerait si toute la contrée était abaissée au niveau de la mer. En moyenne, telle ville danubienne, comme Ratis-

bonne, et telle cité maritime, comme Hambourg, ont précisément la même température moyenne (8°,6) : si toutes les inégalités du sol disparaissaient entre ces deux villes et si tout le pays se trouvait changé en un plan également incliné, des hauts plateaux de la Bavière à l'estuaire de l'Elbe, la chaleur moyenne de l'année serait partout identique ; pour toute la partie de l'Allemagne comprise entre le Rhin et l'Oder, elle se maintient entre 8 et 9 degrés[1]. Les oscillations de la température varient suivant le relief du sol, la proximité ou l'éloignement de la mer ou des montagnes, et les

N° 128. — ISOTHERMES DE L'ALLEMAGNE.



mille circonstances du milieu ; dans la région des montagnes les pluies sont plus abondantes que dans les plaines du nord ; mais, à un point de vue tout à fait général, on peut dire que d'un bout à l'autre du pays les variations locales dans l'ensemble des météores s'écartent peu les unes des autres entre les Alpes et la mer du Nord ; à cet égard, le cours du Rhin est surtout remarquable : de Bâle à Emmerich, quoiqu'il traverse un espace de près de 500 kilomètres en ligne droite, il n'en reste pas moins sous un ciel de même température, comme si la latitude n'avait pas changé. C'est là encore

[1] Putzger, *Atlas des deutschen Reichs*, von Richard Andree und Oscar Peschel.

l'une des raisons qui contribuent à la ressemblance des Allemands du nord et du midi : l'analogie du milieu contribue pour une part notable au rapprochement des habitudes, des mœurs et des idées. C'est entre l'orient et l'occident de la Germanie, bien plus qu'entre le sud et le nord, que contrastent les climats : en effet, du côté de l'est, la température moyenne est plus basse en hiver et les pluies y sont beaucoup moins abondantes. Là déjà le climat ressemble à celui de la Russie.

Si l'Allemagne, dans l'organisme géographique de l'Europe, doit être

N° 129. — TEMPÉRATURES MOYENNES RÉELLES DE L'ALLEMAGNE.



considérée seulement comme une partie du versant septentrional des Alpes, dépourvue de limites précises à l'est et à l'ouest, de même, au point de vue géologique, elle est un fragment sans contours distincts ; elle ne forme point un tout et l'on ne peut se l'imaginer séparée du reste de l'Europe : « Géologiquement « disait Bernhard Cotta » il y a une Espagne, une Angleterre, une Norvége, une Suède, une Russie, une France, mais il n'y a point d'Allemagne. » Les Alpes calcaires de la Haute Bavière sont le prolongement oriental de celles du Vorarlberg et d'Appenzell ; la grande zone de terrains qui se déposa dans l'ancienne mer miocène, devenue la plaine suisse, s'est continuée dans la Bavière méridionale, où elle est en grande

partie couverte par les débris glaciaires entraînés des montagnes; le Jura, fort rétréci à l'endroit où le percent les eaux du Rhin, reprend une grande largeur dans la Souabe et traverse toute l'Allemagne du Sud jusqu'à l'angle occidental de la Bohême; les montagnes de la Forêt-Noire, avec leurs granits, leur grès rouge, leurs roches triasiques, sont le massif correspondant des Vosges, qui les regardent par-dessus la vallée du Rhin; mais le socle qui les porte se prolonge à l'ouest de la Bohême jusque dans les plaines du

N° 130. — PLUIES DE L'ALLEMAGNE.



Hanovre. Au nord de la plaine de Mayence, les formations anciennes sont les mêmes de chaque côté du Rhin : les roches dévoniennes, qui commencent dans les Ardennes et dans le pays wallon, se poursuivent au nord-est vers le Nassau et la Westphalie, et sont bordées au nord par la même zone de terrains houillers, au milieu desquels la plaine de Cologne s'ouvre comme une grande baie; en Belgique et en Allemagne, des lambeaux de craie et de formations plus modernes s'appuient également sur la région la plus avancée des coteaux; enfin la plaine quaternaire d'environ 400,000 kilomètres carrés qui s'étend sur tout le nord de l'Allemagne n'est qu'une partie de l'ancien rivage comprenant aussi la Hollande, la Pologne, de vastes

territoires dans la Russie centrale. Ainsi l'Allemagne se divise géologiquement en deux moitiés : celle du Sud, qui se rattache à la Suisse, à la France, à la Belgique ; celle du Nord, qui prolonge la plaine sarmate vers l'occident.

Parmi les massifs de formation diverse qui s'élèvent dans la région médiane de l'Allemagne, au nord du Main et de la Moselle, se trouvent des groupes volcaniques nombreux, remarquables, soit par leurs cratères changés en lacs, soit par leurs colonnes basaltiques ou leurs longues coulées de laves. Ce sont les évents d'un foyer de matières fondues qui bouillonnait au-dessous du littoral, lorsque toute la partie septentrionale de l'Allemagne était encore couverte par les eaux. Dans le voisinage de ces monts brûlés, la variété des roches est fort grande, de même que dans tout le pays accidenté où naissent, d'un côté les affluents du Main, d'un autre ceux de la Weser. Ainsi, dans les profondeurs du sol, la richesse des formations géologiques correspond à la diversité des aspects dans la nature extérieure ; la variété des cultures et des industries en est la conséquence, et par suite les populations ont plus d'originalité dans les institutions et dans les mœurs [1].

Tout à fait à l'ouest, l'Allemagne du Sud est directement unie à celle du Nord par le cours du Rhin. Ce fleuve, issu des Alpes, coupe la chaîne du Jura, passe dans le large sillon ouvert aux temps géologiques entre les Vosges et la Forêt-Noire, puis traverse successivement toutes les strates rocheuses des montagnes qui barraient sa vallée sur une épaisseur d'environ 200 kilomètres. Par le Rhin, la pente générale de la contrée est donc rendue visible ; mais plus à l'est les eaux n'ont pu s'épancher dans la même direction, à cause de l'obstacle que présentent les monts de la Thuringe ; les rivières ont dû se chercher une issue parallèlement aux Alpes, et c'est ainsi que s'est formé le Danube, cherchant sa voie par une pente latérale qui aboutit à une mer intérieure. Il est remarquable toutefois que le Rhin et le Danube entremêlent en plusieurs endroits leurs bassins respectifs. Tout le haut Danube, de la source à Ratisbonne, continue exactement, à la base méridionale du Jura de Souabe, la ligne formée au pied du Jura suisse par l'Aar, la principale rivière du haut bassin rhénan. Dans la Forêt-Noire, dans les collines du Württemberg, maint affluent de l'un ou l'autre fleuve a le cours incertain et semble hésiter sur le chemin à suivre : un seuil de quelques mètres le ferait changer de direction. Enfin, la rivière Altmühl, qui descend au Danube en amont de Ratisbonne, et la

[1] Bernhard Cotta, *Deutschlands Boden*.

Regnitz, qui va rejoindre le Main par Nürnberg, se rapprochent tellement et sont séparées par des terres si basses, que depuis plus de mille ans déjà on a eu l'idée de réunir les deux bassins fluviaux par un canal navigable. Les plaines de la Bavière septentrionale forment donc pour la pente du sol une zone de transition entre le Rhin et le Danube.

Tous les fleuves de l'Allemagne du Nord s'écoulent dans la mer en suivant une direction singulièrement analogue dans ses courbes générales. De même que le Rhin, en aval de Mayence, la Weser, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, parcourent des vallées qui s'inclinent du sud-est au nord-ouest, et plusieurs des grands coudes de ces fleuves se reproduisent à peu près exactement à deux ou trois cents kilomètres d'intervalle. L'allure régulière de ces cours d'eau témoigne d'une grande uniformité dans les mouvements géologiques dont le sol est animé : les oscillations de la terre ont fait serpenter l'eau des fleuves suivant les mêmes méandres, de même que le souffle du vent déroule suivant les mêmes plis les banderoles flottantes des navires. Et non-seulement les grandes rivières de l'Allemagne du Nord se recourbent parallèlement dans leur cours actuel, elles étaient également parallèles, avant l'époque tertiaire, lorsqu'elles coulaient en des lits différents. Il fut une époque où l'Elbe, en arrivant à l'endroit où se trouve maintenant Magdebourg, continuait son cours vers le nord-ouest et descendait à la mer par la vallée dans laquelle passe actuellement l'Aller, affluent de la Weser, qui descendait elle-même vers l'Ems, tandis que celle-ci coulait au Zuyderzee. L'Oder, arrivée au coude de Francfort, ne se dirigeait pas vers le nord pour aller se jeter dans la mer Baltique, mais suivait la direction du nord-ouest et s'unissait à l'Elbe, devenant ainsi l'affluent de la mer du Nord. La petite Spree, qu'un écrivain compare à un « nain qui se serait glissé dans l'armure d'un géant », erre dans le vaste lit parsemé de lacs où serpentait autrefois le grand fleuve[1]. De même la Vistule, qui de nos jours se replie au nord-est en aval de Bromberg et va se déverser dans le Frische Haff, s'écoulait à l'ouest par la large vallée, devenue marécageuse, où passent actuellement la Netze et la Warte, affluents de l'Oder. Enfin le Nieman, qui est de nos jours le tributaire du Kurische Haff et qui en sort par la passe de Memel, se trouvait arrêté autrefois par une chaîne de collines de 60 à 90 mètres, à l'est de Tilsit; il descendait plus au sud, emplissait la grande vallée où serpente la Pregel, trop au large dans l'énorme lit dont elle a hérité, et s'écoulait dans le Frische Haff, lui-même beaucoup plus vaste à cette époque[2]. On dirait que, dans toute son étendue, le plan incliné formé

[1] Girard, *Norddeutsches Tiefland*; — Otto Delitsch, *Deutschlands Oberflächenform*.
[2] G. Berendt, *Geognostische Blicke in Alt-Preussens Urzeit*.

par la plaine de l'Allemagne du Nord s'est penché du côté de l'orient, en changeant ainsi la direction des eaux qui coulent à sa surface : au moins les trois fleuves, Oder, Vistule, Nieman, peut-être aussi l'Elbe, se sont également rejetés vers la droite. Le mouvement général de dépression que l'on a constaté sur toute la côte prussienne de la Baltique est un témoignage des grandes oscillations qui ont eu lieu dans toute la plaine allemande, comme des rides à la surface de la mer.

Très-également arrosée dans son ensemble, possédant des terres fertiles en assez grande étendue, embellie dans ses régions moyennes par la variété des coteaux et des vallées, des forêts et des prairies, jouissant d'un climat tempéré sans trop longue durée de la saison d'hiver, le territoire qui est de nos jours l'Allemagne était un de ceux où les peuples en migration devaient séjourner le plus volontiers, d'autant plus qu'il est d'un accès facile à l'est et à l'ouest, c'est-à-dire dans la direction que suivent presque toutes les nations en marche, conformément à la voie que le soleil lui-même leur indique chaque jour. Mais quelles étaient, à l'aurore de l'histoire humaine, les populations qui habitaient la Germanie? On ne peut émettre que des hypothèses à cet égard, car c'est à moins de vingt siècles en arrière seulement que peuvent remonter les investigations directes. Pour les contrées situées à l'orient de l'Elbe les documents vraiment authentiques sont encore beaucoup moins nombreux. On admet seulement d'une manière générale que des tribus de race germanique habitaient le pays en grande majorité, et qu'après leur migration vers l'ouest et vers le sud elles furent remplacées par des populations d'origine slave[1].

Il existe cependant des traces de populations qui vécurent en Germanie bien longtemps avant les Teutons contemporains de Marius et les Slaves dont parle Tacite sous diverses dénominations de tribus. Ainsi dans une grotte de la vallée de Neanderthal, aux environs de Düsseldorf, on a découvert un crâne des plus remarquables par le développement de ses arcades sourcilières : certains auteurs n'ont voulu y reconnaître qu'une forme pathologique, tandis que la plupart des anthropologistes y voient le type crânien d'une race qui n'est point complétement éteinte et s'est entremêlée par les croisements avec les habitants de l'Europe moderne; on en rencontre encore çà et là quelques représentants, qui d'ailleurs, en dépit de leur figure vaguement ressemblante à celle du gorille, ont souvent une intelli-

[1] Rud. Virchow, *Ueber Hünengräber und Pfahlbauten.*

gence remarquable. Comme trouvaille, le crâne de Neanderthal n'est point isolé : des restes analogues avaient été déjà découverts en 1700 près de la ville de Cannstadt en Württemberg; mais on ne comprit que cent trente-cinq ans après toute la portée scientifique de ce fragment, lorsque les recherches des anthropologistes eurent démontré l'ancienneté de l'homme. C'est maintenant sous le nom de « race de Cannstadt » que l'on comprend ces anciens habitants de l'Allemagne, distincts par les orbites de leurs sourcils, leur front étroit et fuyant, leur crâne aplati, leur longue tête rejetée en arrière et très-développée à la région postérieure, l'épaisseur de leurs os[1]. Schaaffhausen croit que les « hommes de Cannstadt » vivaient à l'époque tertiaire, mais il en existait certainement aux premiers temps quaternaires et ils eurent à lutter pour la conservation de leur existence contre l'ours et l'hyène des cavernes.

Quelle que soit la race actuelle à laquelle il faille rattacher l'ancienne variété humaine de Cannstadt, les Finnois, ces peuples qui occupent encore une grande partie de l'Europe orientale et dont les frères, sous le nom de Magyars, se sont avancés jusqu'aux portes de Vienne, ont été probablement au nombre des immigrants qui ont peuplé les rivages de la Baltique pendant les âges antérieurs à l'histoire. Cette théorie a donné lieu à de grandes discussions, auxquelles la politique n'était point étrangère, car il s'agissait d'établir ainsi dans quelle mesure les Prussiens ont le droit de se dire Allemands par la race; mais la question reste insoluble, à cause du manque de documents : les fouilles anthropologistes n'ont pas encore donné la réponse. On attribue seulement aux populations slaves, gauloises, germaniques, les monticules funéraires que l'on rencontre en diverses parties de l'Allemagne et que l'on connaît sous le nom général de « Tombeaux des Géants » ou de « Tombeaux des Huns ». Ces tombelles, jadis nombreuses et fréquemment désignées dans les chartes du moyen âge, à cause des points de repère qu'elles offraient aux seigneurs limitrophes[2], ont été en grande partie nivelées par les laboureurs ou détruites par les chercheurs de trésors, et l'on ne peut espérer d'y faire encore beaucoup de découvertes. On admet en général que les squelettes à têtes allongées que l'on rencontre, de la Suisse jusqu'en Prusse, sous les dolmens alignés régulièrement (*Reihengräber*), appartenaient à des hommes de race germanique[3]. Sous les tertres arrondis, les squelettes semblent avoir appartenu à d'autres races, probablement à des Gaulois.

[1] De Quatrefages et Hamy, *Crania Ethnica*; — De Quatrefages, *l'Espèce humaine*.
[2] Rud. Virchow, *Ueber Hünengräber und Pfahlbauten*.
[3] Holder, Ecker, Kollmann, Ranke, etc.

Les diverses trouvailles faites dans les grottes, les tourbes, les buttes funéraires ne pouvaient donner de résultats probants à l'égard de la race des anciens habitants de l'Allemagne, tant qu'on ignorait quels étaient les caractères distinctifs de l'Allemand. Récemment encore, on admettait sans preuves que les Allemands étaient un peuple dolichocéphale ou « à tête allongée » ; mais les mesures exactes ont démontré que la proportion des hommes à tête large et courte est très-considérable en Allemagne et même tout à fait prépondérante en plusieurs districts. Les Frisons, que Virchow considère comme les plus purs des Allemands à cause de leur isolement sur une côte défendue par des marais, ont une tête à la fois large et haute, mais relativement peu allongée[1]. D'une manière générale, on peut dire que les dolichocéphales dominent dans l'Allemagne du Nord, tandis que les brachycéphales sont beaucoup plus nombreux dans l'Allemagne méridionale, où se sont faites les grandes migrations des Gaulois par la vallée du Danube.

Chose remarquable, on cherchait encore naguère la description physique des Allemands dans les écrits des auteurs latins, plus que dans l'étude comparée des Allemands eux-mêmes. Il était convenu, pour ainsi dire, que leurs yeux sont bleus et leur chevelure blonde ou d'un rouge ardent. Or des observations simultanées, faites dans toutes les écoles de l'Allemagne, permettent maintenant de juger en connaissance de cause. Si l'on prend les blonds aux yeux bleus et au teint clair comme les représentants du vrai type germain, un peu moins d'un tiers des enfants (32.20 pour 100) sont de purs Allemands; mais il faut tenir compte de ce fait que, si l'on eût comparé des hommes faits et non des adolescents, la part des bruns aurait été d'un dixième au moins plus considérable. La différence est grande du nord au sud ; car, si l'on trouve en Prusse une proportion de plus de 35 enfants sur 100 pour le type allemand, elle est seulement d'un peu plus de 20 en Bavière; en Alsace-Lorraine, où, par des raisons politiques, on a prétendu voir un pays complétement germain, la proportion est moindre encore : c'est là que, dans l'ensemble, le type s'éloigne le plus de celui du Teuton à la chevelure blonde. Dans un autre pays annexé à la Prusse, le Schleswig-Holstein, d'où partirent tant de conquérants, lors de la migration des peuples, les blonds sont le plus fortement représentés. Les massifs de montagnes qui, de la Bohême au Rhin, partagent l'Allemagne en deux moitiés, forment à peu près la frontière entre les Allemands à teint clair et ceux de peau foncée. On a constaté que le long des grands fleuves, le

[1] Sasse, *Crânes des Frisons* (*Revue d'anthropologie*).

Danube, le Rhin, l'Oder, les nuances des visages sont en général moins claires, et l'on peut en conclure que les vallées de ces cours d'eau ont été les grands chemins de migration pour des peuplades non germaines, de race slave, gauloise ou autre[1].

Quoi qu'il en soit, les Allemands de nos jours, pris dans leur ensemble, sont essentiellement une race mélangée. De même que les Gaulois, les Germains ne présentent plus les traits physiques signalés par les auteurs romains; c'est en Scandinavie, et non sur les bords du Rhin, de la Weser et de l'Elbe, que se retrouve le type décrit par Tacite. Tout en tenant compte de l'illusion d'optique produite sur les Romains par le contraste des races, on ne peut échapper à la certitude qu'il y a eu changement dans l'ensemble du type. Les cheveux très-blonds, les yeux bleus, la peau blanche sont devenus rares dans une partie de l'Allemagne; la majorité est toujours composée d'individus à cheveux blonds et à teint clair, mais les yeux bleus, dont les poëtes comparent la nuance à celle du myosotis, sont en grande minorité. Quelle est la cause de ce changement? La prédominance du type scandinave parmi les Germains a-t-elle été exagérée par les anciens auteurs? Les progrès de la civilisation, le groupement de plus en plus considérable des habitants dans les villes ont-ils eu pour conséquence indirecte de modifier le type? Ou bien, dans la lutte pour l'existence, les bruns ont-ils mieux résisté que les blonds[2]? La « sélection sexuelle » a-t-elle contribué au changement, ainsi que le veut l'anthropologiste John Beddoe? Ces diverses hypothèses, qui peuvent avoir toutes une part de vérité, ont été soutenues. Les Juifs d'Allemagne offrent l'exemple d'un phénomène physiologique inverse : plus de la moitié d'entre eux ont les cheveux châtains ou même blonds.

Le grand instrument de l'unité nationale est la langue allemande, bel idiome sonore et puissant qui paraît rude et trop guttural aux Français et aux Latins du midi, mais qui est cependant d'une grâce singulière dans la bouche des poëtes et rend avec des sons d'une émouvante harmonie les nuances les plus délicates du sentiment : autant cette langue est violente et dure dans l'expression de la colère, autant elle peut se faire souple et caressante pour rendre toutes les émotions de l'âme. Un de ses grands avantages est celui de permettre à ceux qui la parlent la création d'un nombre indéfini de mots par le groupement de termes déjà usités; mais cet avantage est payé chèrement, car les nouvelles expressions ainsi formées, fort nombreuses et très-riches en synonymes, n'ont jamais la précision des mots qui servent à une seule fin : ce sont comme des médailles mal

[1] R. Virchow, *Versammlung der deutschen anthropologischen Gesellschaft in Iena*, 1876.
[2] Même auteur, *Versammlung der deutschen anthropologischen Gesellschaft in München*, 1875.

frappées dont l'inscription est d'une lecture difficile. Elles laissent souvent au langage quelque chose de vague et d'inachevé ; les mauvais écrivains ne les emploient que trop, ce qui contribue, avec les longues phrases enveloppées, à leur donner ce style sans couleur, sans netteté, sans lumière, où l'on a souvent voulu voir un indice de profondeur. Même dans le langage

N° 131. — DIALECTES DE L'ALLEMAGNE.



usuel, on se sert, en des provinces éloignées les unes des autres, de mots composés différents, et les nouveaux venus ont toute une étude à faire pour se mettre au courant du parler de leurs compatriotes. Vienne et Berlin, fières de leur rang de capitales, rivalisent de zèle pour la création de mots différents ayant un sens identique.

Quant aux variétés primitives des dialectes allemands, elles disparaissent peu à peu, grâce aux écoles, aux livres, aux journaux, et c'est au point de vue historique, seulement, qu'il importe de se rappeler les grandes divisions de l'Allemagne en provinces glossologiques : au sud, les Autrichiens, les

Bavarois, les Souabes du Württemberg, les Badois parlent leurs patois distincts, de même que dans l'Allemagne médiane les Franconiens et les Hessois, les Thuringiens et les Saxons, mais ils se servent comme eux du « haut-allemand » dans le langage écrit. Les populations de la Basse Allemagne, dont les dialectes, westphalien, holsteinois, mecklembourgeois, brandebourgeois, prussien, se rapprochent plus du hollandais et du flamand que de l'allemand littéraire, n'en ont pas moins accepté celui-ci comme modèle du bon langage, et leur idiome se transforme : il n'en restera que l'accent, qui lui-même va s'effaçant peu à peu. L'ensemble de ces dialectes du Nord, compris sous la dénomination générale de *platt-deutsch*, c'est-à-dire « allemand du plat pays », se distingue du haut-allemand par la suppression de toutes les finales sourdes et par la permutation régulière de certaines consonnes, conformément à la « loi de Grimm » ; mais les voyelles diffèrent singulièrement dans tous ces patois[1]. Le *platt-deutsch*, fort riche en anciens poëmes, en chants populaires, est supérieur à l'allemand littéraire par la vigueur de l'expression et l'abondance des mots ; mais dès que l'idiome thuringien saxonisé, qui est devenu le haut-allemand, l'eut emporté comme langue écrite, la langue du plat pays était condamnée : unie en un seul peuple depuis le dixième siècle sous le nom de *Deutsch*, la nation tendait naturellement à n'avoir plus qu'une seule langue, à fondre tous les dialectes en un seul. Dès le milieu du dix-septième siècle, le *platt-deutsch* avait cessé d'être employé par d'autres littérateurs que les poëtes et les satiristes ; maintenant on ne le parle même plus dans les villes, si ce n'est dans les vieilles cités libres de la Hanse : peut-être dix millions d'hommes, qui d'ailleurs se servent aussi du haut-allemand, le connaissent-ils encore.

Actuellement on peut évaluer à plus de 55 millions d'hommes tous ceux, de race germanique, slave ou magyare, qui parlent ou comprennent l'allemand dans l'Europe centrale : en y ajoutant les Israélites de la Pologne et de la Russie, les étrangers instruits qui ont étudié la langue de Goethe et de Schiller, et les familles de colons germains établis dans les deux Amériques et en Australie, il est certain que le domaine de la langue allemande s'étend sur près de 65 millions d'hommes. Ainsi, par le nombre des individus qui le parlent, aussi bien que par le rôle de la nation dans l'histoire et son influence actuelle dans les destinées du monde, l'allemand est devenu l'une des langues dirigeantes de la pensée humaine.

Grâce à ce parler commun, qui donnait une même vie intellectuelle et nationale à tous les habitants de la contrée, des Alpes à la Baltique, l'unité

[1] Gustav Dannehl, *Ueber niederdeutsche Sprache und Literatur*

était déjà faite depuis longtemps dans les esprits quand elle a pris forme en constitution politique. Elle s'est accomplie par la pression du peuple beaucoup plus que par la volonté des gouvernants : les effets de la centralisation y ont eu une part beaucoup moindre qu'en France. Il y a certainement plus de ressemblance pour les mœurs et les idées entre les Frisons et les Bavarois, entre les Prussiens et les Souabes qu'il n'y en a entre les Bretons et les Provençaux, entre les Basques et les Normands. Toutefois les diversités de caractères sont grandes encore et l'on aime à les observer avant que le rouleau compresseur de la civilisation moderne ne les ait effacées. Le doux et souple Autrichien, le Souabe naïf et tenace, le subtil Hessois, l'intelligent Saxon, le sérieux Prussien, le Frison fier de son antique indépendance, présentent encore bien des différences de mœurs et de génie qui rappellent les anciennes individualités provinciales.

Parmi toutes ces populations de race germanique plus ou moins pure, quelle est celle que l'on peut considérer comme indiquant dans sa moyenne le véritable centre de gravité de la nation? Les Prussiens sont devenus prépondérants en politique, grâce à la situation géographique de leur domaine et à la force de cohésion que leur ont donnée de solides armées de fonctionnaires et de soldats; néanmoins il ne faut point voir en eux les meilleurs représentants de la race : c'est parmi les habitants de l'Allemagne moyenne qu'on doit les chercher, en Thuringe, en Franconie, sur les bords du Rhin, dans la Souabe, ce pays si remarquable par sa fécondité en hommes de génie. Pour les Français, le nom des Alamannes, dont les descendants vivent en si grand nombre dans le sud-ouest de la Germanie, est devenu celui de tous les Germains; de même dans tout l'Orient slave, les Allemands sont confondus, quelle que soit leur provenance, sous le nom de Souabes (*Schwaben*). Or Souabes et Allemands, plus ou moins mélangés avec les nations voisines, sont précisément de même origine. A l'Orient comme à l'Occident, on a vu en eux les représentants de tous leurs compatriotes.

Il serait puéril de suivre les écrivains dans leurs diverses appréciations sur le génie propre et la valeur morale de la nation allemande. Il n'est pas de peuple que l'on ait élevé plus haut, il n'en est pas que ses propres enfants aient plus abaissé. Les mêmes hommes qui livrent au ridicule la vanité de la « grande nation » proclament leur propre race comme une sorte d'humanité supérieure, dépositaire de toutes les vertus, représentant tout ce qu'il y a de noble dans le monde ; elle seule, d'après Köpke, est « vraiment humaine » ; elle seule, d'après Carus, saurait penser et « suivre la marche de la lumière d'idée en idée ». Quelques auteurs ont même propagé l'habitude d'opposer le mot de *Deutsch* (Allemand), synonyme de tout ce

qui est pur et vrai, aux mots « Français » ou « Welche », résumant d'après eux tout ce qui est vicieux et faux. D'autre part, les invectives contre la nation germanique dans son ensemble ne manquent pas dans la littérature allemande, et des ennemis, entraînés par la haine, n'auraient qu'à prendre dans cet arsenal les armes dont ils ont besoin. Sans doute il est facile de porter un jugement sévère sur un peuple, quel qu'il soit, quand on l'étudie dans ses relations d'intérêts, dans ses passions et ses plaisirs, mais il est plus équitable de le juger en prenant comme types du caractère national les hommes qui savent échapper à la médiocrité du milieu pour développer leur force native et révéler en eux les vertus restées latentes chez leurs voisins. Il est certain qu'en se plaçant à ce point de vue, on doit accorder au peuple allemand un sens profond de la nature, un rare instinct poétique, une grande force de volonté, une singulière persévérance, un dévouement naïf et sincère à la cause embrassée. Mais il se laisse facilement entraîner vers les extrêmes : son amour peut se changer en mysticisme, le sentiment devenir chez lui sensiblerie, la politesse se transformer en règles d'étiquette, la joie de vivre dégénérer en arrogance, la colère s'amasser en fureur, le ressentiment se perpétuer en rancune. Avec toute sa volonté, sa ténacité, sa force, l'Allemand a moins de personnalité que le Français, l'Italien ou l'Anglais ; il se laisse plus facilement influencer par les mouvements d'opinion et les alternatives des événements ; il aime à se mouvoir par grandes masses, il se plaît à suivre la méthode, même dans les folies, et la discipline lui est facile. En aucun pays du monde le devoir n'est aussi fréquemment confondu avec la consigne.

Dans l'histoire du monde, le rôle de l'Allemagne est un des plus grands. Entrés en barbares au milieu des peuples policés, ils ont commencé par détruire en barbares et par couvrir de ruines l'Europe de l'Occident et du Midi ; mais dès que la civilisation eut repris sa marche progressive, ils eurent une large part à ses conquêtes. Grâce à leurs rapports continuels avec l'Italie, grâce aussi à l'autonomie que plusieurs d'entre elles avaient pu conquérir, un grand nombre de cités allemandes étaient devenues fort importantes pour le travail et l'étude. A la veille de la Renaissance, les villes de bourgeois et d'artisans formaient autant de républiques distinctes au milieu du grand empire féodal, et le lien du commerce les unissait en une puissante fédération : c'était alors l'époque de leur grande prospérité. Les cités germaniques, où tant de monuments, tant d'édifices privés rappellent l'ancienne richesse, rivalisaient d'influence avec celles de l'Italie et des Flandres : chacune avait une industrie spéciale qui faisait sa gloire. Augsbourg avait ses précieuses étoffes, Nürnberg travaillait les métaux et fabriquait tous les objets qui

demandent de l'art et du goût, Ulm était un grand marché où se faisaient les échanges entre les produits du Nord et ceux du Midi. Un proverbe du temps célébrait « la magnificence d'Augsbourg, le génie de Nürnberg, la richesse d'Ulm et le canon de Strasbourg », à l'égal de la « puissance de Venise » et donnait la domination du monde à toutes ces forces réunies[1]. Il est bien certain que la vie du monde moderne, avec toutes ses péripéties de guerres sanglantes et de progrès pacifiques, a été singulièrement hâtée par les inventions des grandes villes libres germaniques, la découverte de la poudre à canon et celle de l'imprimerie. Parmi toutes les gloires des nations, en est-il une qui puisse dépasser celle d'avoir donné au monde le premier livre imprimé!

Les mêmes causes qui portèrent un coup fatal à Venise et aux autres républiques italiennes devaient également ruiner les cités commerçantes de l'Allemagne du Sud. Tandis que les musulmans vainqueurs fermaient du côté de l'Orient tous les chemins de l'Inde, de nouvelles voies s'ouvraient à l'Occident, à la fois vers l'Inde et vers un nouveau monde : tout l'équilibre commercial se trouvait changé. Pourtant les villes du midi, Augsbourg, Nürnberg, Ulm, essayèrent de lutter; riches en capitaux, elles établirent leurs comptoirs dans les villes du littoral océanique, à Lisbonne, Anvers et Londres; c'est à Augsbourg qu'étaient les bailleurs de fonds pour l'entreprise de conquête universelle dirigée par Charles Quint. Mais le moment vint où les négociants de la Souabe se virent fermer les ports de l'Océan : la péninsule Ibérique cessa d'appartenir à l'empereur d'Allemagne, et les Hollandais, devenus puissants à leur tour, barrèrent aux Allemands, par des tarifs de douane, les portes du Rhin et de la Meuse.

Puis vinrent les épouvantables guerres de religion qui ramenèrent les Germains vers la barbarie. On se fait difficilement une idée de l'effroyable destruction d'hommes et des désastres de tout genre que causa la guerre religieuse dite guerre de Trente Ans. Certaines contrées de la Hesse et du Württemberg devinrent des solitudes complètes : des villages furent abandonnés au milieu des broussailles, et si bien oubliés, que des chasseurs en trouvèrent plus tard avec étonnement les débris. L'industrie avait péri dans les villes, et dans les campagnes des populations entières avaient désappris l'agriculture. Les plus basses évaluations portent à plus de 6 millions d'hommes, c'est-à-dire à un tiers des habitants de l'Allemagne, les multitudes qui furent enlevées par la guerre, la peste et la famine;

[1] *Venedigs Macht,*
Augsburger Pracht,
Nürnberger Witz,
Strassburger Geschütz,
Ulmer Geld
Geht durch alle Welt.

dans le Württemberg, elle se serait abaissée en 1641 au septième de ce qu'elle était en 1634, sept ans auparavant; de 345,000, elle serait descendue à 48,000 personnes. La contrée reprenait de nouveau l'aspect qu'elle devait présenter aux temps de la grande forêt hercynienne. Les mœurs avaient pris un caractère d'effroyable sauvagerie : la vie de l'homme n'avait plus aucune valeur, les plus cruels massacres étaient devenus des passe-temps.

Après ces atroces guerres religieuses, le pays, appauvri de toutes les manières, n'avait plus qu'un petit nombre d'hommes grands par l'intelligence : il était comme décapité. La vie semblait s'être retirée de l'immense corps. Lorsque l'Allemagne eut échappé, par la paix de Westphalie, aux guerres civiles qui la déchiraient, elle ne comptait plus que bien peu en Europe. Les petits souverains qui se l'étaient partagée et dont chacun avait pris pour devise le mot de Louis XIV : « L'État c'est moi ! » traitaient leur peuple comme du gibier. La plupart d'entre eux finirent par se mettre aux gages de la France et de l'Angleterre; ils en recevaient des subsides réguliers pour leurs bas services de trahisons et d'intrigues. Quelques souverains, émules des cantons suisses, en étaient même venus à l'heureuse idée de vendre leurs sujets. Lorsque les colonies américaines se détachèrent de la mère-patrie, l'Angleterre s'adressa aux princes d'Allemagne pour leur acheter des soldats, et ceux-ci saisirent avec empressement cette bonne occasion d'accroître leurs revenus. L'électeur de Hesse-Cassel est le prince que ces ventes d'hommes ont rendu le plus fameux; mais les souverains de Brunswick, du Hanovre, d'autres encore, firent aussi des bénéfices considérables par l'exportation de leurs denrées humaines[1]. C'est à l'époque où l'Allemagne commençait à reprendre son rôle dans le monde de la science et de l'art qu'elle se trouvait dans l'état politique le plus vil.

Un pareil régime ne pouvait durer longtemps : tous ces petits États séparés étaient condamnés à périr et près d'eux se développait la puissance militaire de la Prusse, qui devait un jour recueillir leur succession. Lors de la grande secousse que la Révolution française donna au monde, toute l'ancienne et lourde machine de l'Empire allemand avec ses rouages de principautés bizarrement enchevêtrées se détraqua pour toujours; en vain voulut-on la remettre en marche : les divers États de la Confédération germanique n'avaient plus qu'une apparence de vie autonome, ils n'étaient qu'un territoire débattu entre l'Autriche et la Prusse, et d'avance la nation, qui s'était réveillée de sa longue torpeur, en avait fait de simples provinces

[1] Prix de vente des Allemands à l'Angleterre, de 1775 à 1783 : Hesse-Cassel, 65,000,000 fr. autres États, 63,165,000 fr.; total, 128,165,500 fr.

de la grande Allemagne unifiée : comme toujours, l'idée avait depuis longtemps devancé les faits. Les petits États n'ont plus qu'une existence fictive ; la Weser, avec ses deux affluents, la Werra et la Fulda, n'arrose plus, comme autrefois, trente-cinq territoires politiques différents[1] ; elle ne baigne que des terres allemandes, ayant mêmes lois et même vie nationale.

Toutes ces petites souverainetés qui ont donné lieu à tant de satires et de plaisanteries, enlevaient à l'Allemagne presque toute force politique. Diplomatiquement et militairement, le pays était presque impuissant pour l'attaque, et très-faible pour la résistance ; tous désireux de commander et se trahissant les uns les autres, les principicules se trouvaient être, par le conflit de leurs ambitions et de leurs intérêts, les meilleurs soutiens de l'étranger. Leurs petites cours, où l'on tâchait d'imiter le luxe et les splendeurs des plus riches capitales, étaient des écoles de vanités et de vices. Mais l'Allemagne n'était pas asservie tout entière à ces tyranneaux. Il y avait toujours des villes libres gardant encore un peu de cet esprit qui jadis avait fait leur grandeur. De nouveaux centres scientifiques, littéraires, industriels, naissaient çà et là, tandis que la nation même, s'accroissant rapidement en nombre, reprenait peu à peu ses forces épuisées par les atroces guerres de religion.

Quelle puissante explosion quand vint la période du renouveau, à la fin du siècle dernier et dans la première moitié de celui-ci ! Dans tous les champs de l'activité intellectuelle, les Allemands se signalèrent par de grandes œuvres qui comptent pour une large part dans les trésors de l'humanité, et dont quelques-unes sont le point de départ de recherches nouvelles dans les sciences. Aux œuvres immortelles des grands génies, Gœthe, Schiller, Heine ont ajouté les leurs ; de puissants artistes, Weber, Beethoven, Mendelsohn, Schubert ont continué Mozart, Haydn, Händel ; Kant a fait sa révolution dans les idées tandis qu'une autre révolution se faisait à l'occident de l'Europe dans les institutions politiques ; l'histoire et toutes les études qui s'y rapportent, archéologie, numismatique, ont trouvé chez les Allemands de grands interprètes, la science de la philologie y a eu ses maîtres ; les mathématiques, la géologie, l'histoire naturelle y ont occupé de grands esprits ; enfin, l'un des beaux titres de gloire du génie allemand dans l'œuvre collective de l'humanité est d'avoir tant fait pendant le siècle actuel pour classer et accroître les connaissances relatives à la Terre et à ses habitants. Les noms d'Alexandre de Humboldt, de Carl Ritter, d'Oscar Peschel sont de ceux que tout géographe doit révérer.

[1] Heinrich Meidinger, *Die Deutschen Ströme.*

Depuis le milieu du siècle l'Allemagne est constituée politiquement ; il n'y manque plus que certaines provinces de l'Autriche ; mais, en même temps, la centralisation a commencé son œuvre. Jadis les résultats fâcheux de l'incohérence politique de l'Allemagne étaient compensés par un grand avantage : morcelée en souverainetés qui se trouvaient elles-mêmes composées de nombreuses enclaves, la contrée ne pouvait être administrée, pressurée au profit d'un centre unique. La centralisation bureaucratique n'essayait pas de transformer tous les Allemands en des automates mis en mouvement par un même fil. Chaque province gardait mieux les mœurs et les coutumes qui lui étaient propres; la vie locale se développait plus librement, et des foyers d'intelligence plus nombreux pouvaient naître sur les différents points du territoire. Si l'Allemagne avait été un grand pays centralisé comme le fut la France depuis Richelieu, elle n'aurait pas eu toutes ces universités qui ont fait certainement une part considérable de sa force. Et maintenant que l'Allemagne impériale tend à se centraliser de plus en plus et que les diverses provinces voient s'amoindrir sans cesse leur reste d'autonomie au profit de l'État, la cohésion politique, telle que la crée le pouvoir par la suppression des libertés locales, ne peut être achetée qu'aux dépens de la nation elle-même et de sa force d'initiative.

Mais il est un autre danger pour l'Allemagne. L'empire germanique, on le sait, s'est adjugé par droit de partage et par droit de conquête, à l'est, au nord, à l'ouest, des terres non allemandes, des populations qui voulaient fermement continuer à faire partie d'autres nations. La raison d'État, le « droit historique », les « nécessités » stratégiques et militaires, d'autres prétextes encore ont été mis en avant pour justifier les atteintes portées aux libertés nationales des voisins. Mais les violations du droit n'ont qu'un temps et se vengent par d'inévitables malheurs. L'Europe n'est point dans son état normal. Est-il téméraire d'espérer que ses peuples retrouveront un jour la paix par le respect mutuel de leurs intérêts et la pratique de la justice?

II

RÉGION DES VOSGES

ALSACE-LORRAINE

En vertu du « droit de la force », qui « prime le droit » lui-même, l'Alsace-Lorraine est devenue terre allemande : ses populations, en grande partie françaises par la volonté, sont retenues captives dans une enceinte

de frontières que le glaive a tracées. Désormais, il est vrai, la France ne saurait plus revendiquer comme siennes ces provinces qu'elle a livrées par un traité formel; mais, quoique déclarée « terre d'empire » (*Reichsland*), quoique changée en un domaine qui appartient en commun à tous les États d'Allemagne, et surtout à leur maître, l'empereur, l'Alsace-Lorraine n'en garde pas moins la possession virtuelle d'elle-même; si quelque jour elle peut reconquérir non point une autonomie prétendue, mais une indépendance réelle, vivre libre à côté de pays libres, c'est elle qui prononcera définitivement, elle seule qui pourra réconcilier les deux nations, coupables, l'une d'en avoir risqué la perte sans savoir la défendre, l'autre de s'en être emparée comme d'un butin de guerre.

L'Alsace est une région bien délimitée : elle est formée par le versant oriental des Vosges et par la plaine qui borde la rive gauche du Rhin, entre le coude bâlois du fleuve et le cours de la Lauter. Fort longue du sud au nord en proportion de sa largeur, elle se divise tout naturellement en Haute-Alsace et en Basse-Alsace, ou, comme autrefois, en Sundgau (Südgau, territoire du sud) et en Nortgau (Nordgau, territoire du nord)[1]. Quant à la partie de la Lorraine devenue allemande, ce n'est point une province géographique : elle se compose du versant occidental des massifs qui continuent les Vosges au nord du seuil de Saverne, et du pays accidenté qui se prolonge à l'ouest vers les Ardennes; elle est traversée du sud au nord par les vallées de la Saar, de la Nied, de la Moselle qui la partagent en fragments distincts et dont les eaux ne se réunissent dans un lit commun qu'en dehors de son territoire. La Lorraine se distingue de l'Alsace, non-seulement par la pente générale du sol, mais aussi par son histoire, par l'origine d'une grande partie de sa population; néanmoins les forteresses et les routes militaires ont fait des deux provinces un même camp retranché, et la guerre récente leur a donné les mêmes destinées politiques : il convient de les étudier ensemble[2].

Sur leur versant rhénan, les Vosges ont un aspect plus fier que sur leurs déclivités occidentales, qui s'abaissent par longues croupes ou même vont se confondre avec le plateau des Faucilles. La plaine du Rhin, unie comme un lac ou faiblement ondulée, contraste avec les coteaux qui la dominent, et

[1] J.-G. Kohl, *Der Rhein*, 1[ster] Band, p. 181.

[2] Alsace et Lorraine allemande au 1[er] décembre 1880 :

Alsace. . 8,279 kil. car.	Haute-Alsace.	3,505 kil. car.	461,625 hab.	154 hab.
	Basse-Alsace.	4,774 »	618,012 »	129 »
Lorraine allemande.		6,233 »	492,334 »	79 »
Ensemble du Reichsland. . . .		14,512 »	1,571,971 »	108 »

plus encore avec les montagnes qui se dressent au loin, vertes de cultures, de forêts, de pâturages, et portant de vieilles tours sur leurs roches abruptes : d'en bas, où l'on est à la hauteur de 150 à 200 mètres au-dessus de la mer, on voit d'un seul regard la chaîne vosgienne dans toute sa hauteur, de ses racines, que baignaient autrefois les eaux de la mer miocène, aux sommets d'où s'épanchaient les glaces à une époque géologique récente. Toutes les richesses de l'Alsace se montrent à la fois, les prairies, les champs de céréales, les houblonnières de la plaine, les vignobles des coteaux, les forêts et les pâturages de la montagne.

N° 132. — SEUIL DE SAVERNE.



L'arête principale des Vosges forme la limite entre la France et l'Allemagne, sur une longueur rectiligne d'environ 60 kilomètres, du Ballon d'Alsace au Grand Donon. Au delà, les deux versants des Vosges abaissées appartiennent l'un et l'autre à l'empire allemand, de manière à lui donner possession complète de tous les abords du seuil de Saverne, grande dépression qui termine au nord la chaîne des Vosges proprement dites[1] et qui, de

[1] Altitudes diverses de l'Alsace-Lorraine :

Grand Ballon	1,426 mètres.	Mulhouse	240 mètres.
Col de la Schlucht	1,150 »	Colmar	195 »
Grand Donon	1,010 »	Strasbourg	144 »
Col de Saverne	380 »	Saverne	185 »
Altkirch	373 »	Metz	177 »



RUINES DU CHATEAU DE SAINT-ULRICH, PRÈS DE RIBEAUVILLÉ

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Braun.

tout temps, fut la grande porte de communication militaire et commerciale entre la France du nord et la plaine d'Alsace. Au nord du col même, passe la route de voitures qui succéda aux anciennes voies des Gaulois et des Romains, tandis que plus à l'ouest le canal de la Marne au Rhin et le chemin de fer de Paris à Strasbourg, qui continuent de remonter la vallée de la Zorn, vont percer les roches et croiser leurs tunnels pour unir les deux versants. Au nord de ce col, qui correspond à la trouée de Belfort, ouverte au sud des Vosges, les massifs de collines que l'on pourrait appeler les Petites Vosges et qui se continuent dans le Palatinat sous le nom de Hardt, n'ont qu'une hauteur moyenne de 400 mètres, mais leurs forêts et leurs vallées tortueuses, entremêlées en labyrinthe, en font un sérieux obstacle; jadis, le manque de villages, la rareté des populations, le grand nombre de petits seigneurs pillards dont on voit les châteaux ruinés sur toutes les cimes, avaient empêché qu'on y traçât des chemins, ou plutôt qu'on y réparât les nombreuses voies ouvertes, il y a dix-huit siècles, par les légats propréteurs de Rome : seulement la vallée de la Lauter, qui servait de frontière entre la France et l'Allemagne, formait une voie stratégique secondaire dans la direction du Rhin. A l'ouest, les vallées de la Lorraine s'ouvrent du sud au nord, et par conséquent c'est dans le sens du méridien que s'y faisaient les migrations et les expéditions de guerre.

Les Vosges sont justement célèbres dans toute l'Europe par la beauté grandiose de leurs futaies; c'est avec émotion que l'on parcourt les sombres avenues des sapins du Hohwald et du Grand Donon. Partout, il est vrai, les forestiers ont soigneusement aménagé les bois; chaque arbre a sa valeur cotée et le jour de sa chute est marqué par le bûcheron; ce n'est point au milieu d'une nature vierge que pénètre le voyageur, mais les fûts sont si hauts et si droits, leur branchage se balance avec tant de majesté, dans les ramures froissées résonne une voix si puissante, que l'on est en entier sous le charme de la forêt : on la croirait vivante. Les plantations d'épicéas sont presque aussi belles que les futaies de sapins. Le pin, introduit comme l'épicéa par la main de l'homme dans les forêts des Vosges, est plus rare, excepté sur les pentes roides exposées au soleil du midi, mais il atteint aussi en Alsace une taille extraordinaire. Quant au mélèze, les beaux massifs en sont très-clair-semés dans les Vosges. Au nord du col de Saverne et dans la Lorraine s'étendent également de fort belles forêts de hêtres, d'épicéas et de pins : on admire surtout les futaies de Bitche et celles de Château-Salins, où le gouvernement français s'approvisionnait de bois de construction pour la marine; mais, en moyenne, les forêts de la Lorraine

sont à la fois moins belles et moins étendues que celles de l'Alsace ; elles couvrent seulement la quatrième partie du territoire, tandis que sur le versant du Rhin le tiers du pays est encore revêtu de grands arbres[1]. Près de la moitié de ces vastes étendues boisées appartiennent encore aux communes : l'État, les particuliers et les établissements publics se partagent l'autre moitié[2]. A mesure que ces bois étaient mieux utilisés pendant le cours des siècles, les animaux sauvages, pourchassés par l'homme, en disparaissaient de plus en plus. M. Gérard compte neuf ou dix espèces, aujourd'hui détruites ou absentes des Vosges, que les textes historiques signalent comme ayant vécu en Alsace : ce sont l'élan, le bison, l'aurochs, le renne, le cheval sauvage, le castor, le lynx, l'ours, le bouquetin et peut-être le chamois[3]. Le dernier ours a été tué dans les forêts il y a plus d'un siècle, en 1760 ; depuis 1798, nul chasseur n'a rencontré de bouquetins, et le cerf a disparu des Vosges orientales depuis le commencement du siècle, mais il vit toujours en Lorraine ; le daim, naguère exterminé en Alsace, a été introduit de nouveau dans la forêt de Schlestadt[4]. On trouve encore dans les forêts d'Alsace quelques loups qui viennent du Jura et de la Lorraine, de rares chats sauvages et des renards. Les sangliers y vivent par bandes : on en tue un millier par an.

Si considérables qu'elles soient déjà, les forêts des montagnes d'Alsace ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois et ce qu'elles devraient être pour l'égalité du climat et la régularité des eaux courantes. Des travaux de reboisement fort sérieux ont été entrepris dans les régions des Vosges dévastées pendant les deux siècles derniers, et déjà des milliers d'hectares sont recouverts de forêts nouvelles. Le régime des cours d'eau s'est heureusement égalisé dans toutes les vallées où la surface des pentes boisées s'est accrue, mais, en outre, un grand nombre de réservoirs ont été ménagés dans les bassins inférieurs afin d'utiliser le trop-plein des crues pour travail des usines et pour l'irrigation des prairies. Ainsi les petits lacs de la vallée d'Orbey, le Blanc et le Noir, ont été réglés à leur canal de sortie par des barrages qui maintiennent dans les deux cirques une réserve d'environ

[1] Superficie des bois en Alsace-Lorraine :

Haute-Alsace . .	144.850 hectares sur	550,469 hectares,	soit 41 0/0 du territoire.
Basse-Alsace . .	148,302 »	477,436 »	» 31 0/0 »
Lorraine	155,056 »	623,268 »	» 25 0/0 »
	448,208 hectares.	1,451,173 hectares	31 0/0 du territoire.

[2] Charles Grad, *Les Forêts d'Alsace.*

[3] Charles Gérard, *Essai d'une faune historique des mammifères sauvages de l'Alsace ;* — Charles Grad, *La faune historique de l'Alsace.* Revue scientifique, 24 février 1872.

[4] Charles Grad, *Notes manuscrites.*

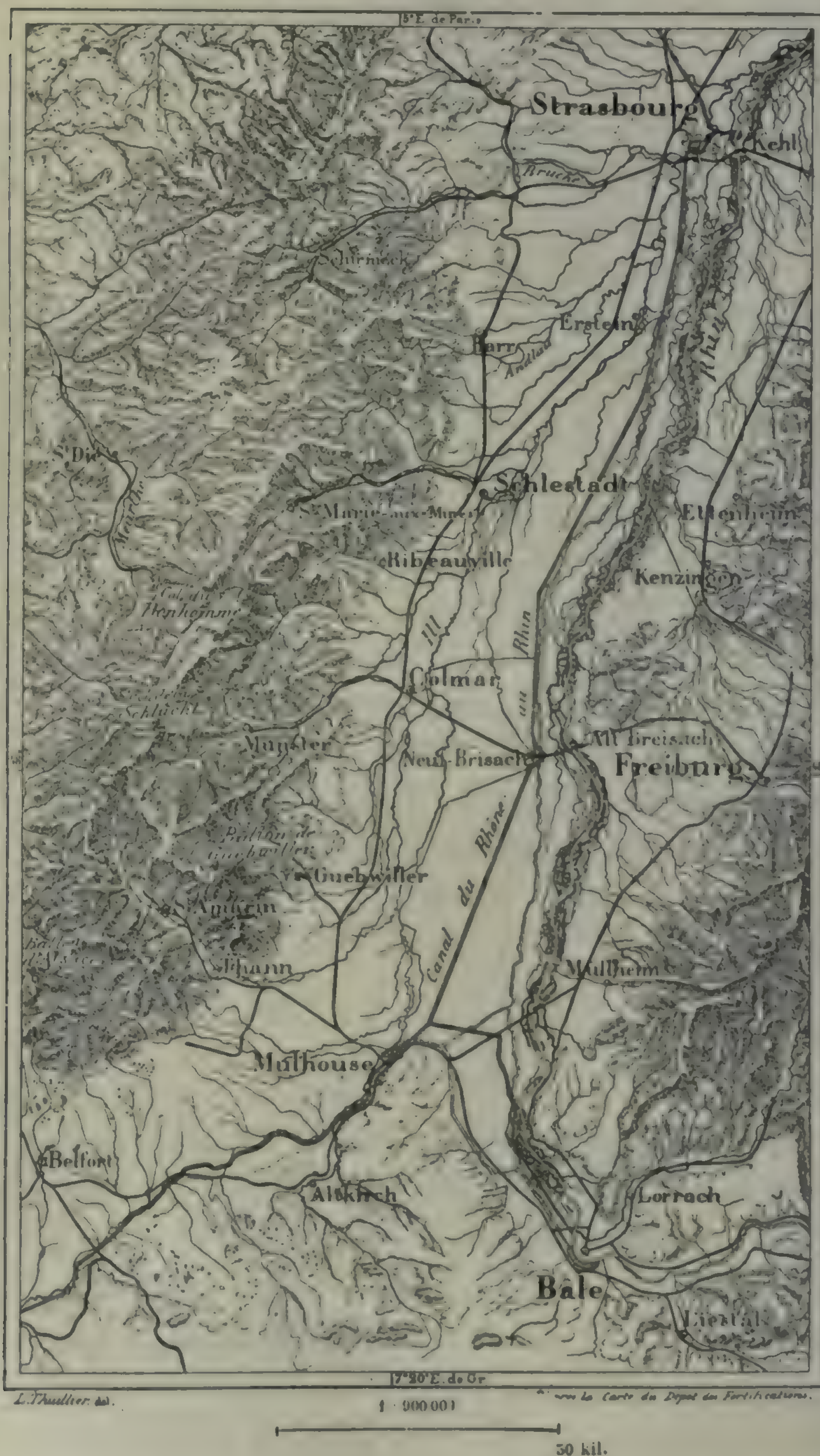
3 millions de mètres cubes. Dans la vallée de Massevaux, d'autres lacs ont été également transformés en réservoirs d'alimentation réglés pour le service des usines d'Oberbrück, et cet exemple est suivi dans beaucoup d'autres parties de l'Alsace. D'ailleurs l'aménagement des rivières au moyen des réservoirs étagés était pratiqué dans la contrée avant les guerres du seizième siècle, et, grâce à ces barrages, l'Ill était alors navigable partout en aval d'Altkirch[1]. De même, quelques-uns des lacs et des étangs si nombreux qui parsèment les hautes terres de la Lorraine, à l'ouest des Vosges, ont été réglés depuis le moyen âge pour le service des moulins : beaucoup d'étangs sont d'origine artificielle, mais un bien plus grand nombre ont été asséchés et transformés en terrains de culture; d'autres existent encore sous forme de marécages et rendent les communications difficiles. Ainsi les fonds vaseux de la Seille à Marsal ont dû être consolidés au moyen d'un « briquetage » argile cuite, de 2 mètres d'épaisseur, s'étendant sur un espace de plus de 37 hectares : on en attribue la construction aux Romains, qui peut-être y avaient assis leur camp. Les cas de goître, jadis communs dans la contrée, sont rares de nos jours.

L'Alsace n'a qu'une seule rivière importante lui appartenant en entier, celle qui a donné son nom à la contrée (Illsass ou Ellsass, pays de l'Ill) : son bassin occupe un espace de 4,584 kilomètres carrés. Elle prend sa source sur le versant occidental du Jura bâlois, puis, au delà d'Altkirch, coule vers le nord-est. Il semblerait naturel qu'immédiatement à sa sortie de la région des collines du Sundgau, à l'entrée de la plaine de Mulhouse, elle descendît au Rhin par la voie la plus courte et sans se mêler aux torrents des Vosges; mais la rivière suit une direction presque parallèle au Rhin jusqu'à Schlestadt et ne s'en rapproche que lentement, pour s'unir au grand fleuve en aval de Strasbourg, après s'être grossie de toutes les eaux du versant oriental des hautes Vosges. C'est que l'Ill de la plaine est pour ainsi dire une création du Rhin : le puissant cours d'eau lui a tracé son lit dans les campagnes de l'Alsace. Lorsque les eaux de l'ancienne mer se furent écoulées et que le Rhin, beaucoup plus puissant que de nos jours, commença de se frayer un chemin dans les galets, il se mit aussitôt à l'œuvre pour entraîner vers l'aval les presqu'îles de débris qui le séparaient de ses affluents. Chacune de ses inondations avait pour effet de prolonger et d'élargir les cordons riverains de cailloux et de sables. C'est ainsi que le bec de l'Ill a été repoussé de plus en plus vers le nord, de même que ceux des autres rivières coulant sur le fond de l'ancien

[1] Grad, *Études sur les cours d'eau de l'Alsace, leurs débordements et leur régularisation.*

lac rhénan ; mais, entre tous ces affluents, l'Ill se distingue par la grande longueur de son cours parallèle au Rhin : en ligne droite, cet allongement

N° 133. — COURS DE L'ILL.



de lit dépasse 100 kilomètres et peut ainsi se comparer aux remarquables fosses latérales d'eau courante qui accompagnent à droite et à gauche le lit de la Loire. Divers indices portent à croire qu'à l'époque romaine le confluent de l'Ill et du Rhin, qui se trouve actuellement à 12 kilomètres



STRASBOURG. — VUE PRISE DU PONT COUVERT

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Braun.

au nord-ouest de Strasbourg, était encore en amont de cette ville[1]. Au milieu de la plaine de débris qu'elle traverse, l'Ill peut fréquemment changer de place, d'autant plus que ses oscillations annuelles de crues et d'étiages sont très-considérables et varient de l'unité au cent-vingtuple. Un proverbe patois de la haute Alsace, cité par Charles Grad, dit de la rivière errante : « *Die Ell geht wo sie well* » (L'Ill va où elle veut). En moyenne elle porte au Rhin de 28 à 30 pour 100 de l'eau tombée dans son bassin[2]. Afin d'empêcher les inondations fréquentes qui ravagent la plaine de Strasbourg, on propose de creuser un canal de déversement de l'Ill au Rhin, à une vingtaine de kilomètres en amont de la ville; on allégera ainsi les crues de la rivière au printemps et en automne.

Les terres apportées de la Suisse par les eaux glaciaires et par le Rhin diffèrent singulièrement en fécondité. Tandis que les limons sont très-fertiles et se couvrent de superbes récoltes, les sables et les cailloux sont naturellement arides et ne conviennent à d'autre végétation qu'à celle des arbres. Telle est, à l'est de Mulhouse, la grande Hart, qui borde les terres alluviales du Rhin sur une longueur de 32 kilomètres et sur une largeur moyenne de 2 à 12 kilomètres; ses chênaies et ses charmilles sont assez mal tenues, car le sol caillouteux ne peut fournir aux arbres une séve assez abondante; en plusieurs endroits, la prétendue forêt n'est qu'un maigre taillis ou même qu'un fourré de broussailles. Quant à la partie de la Hart dont les bois ont été coupés, elle n'offre plus qu'un sol desséché : on lui donne le nom de *dürre Hart*, « la Hart aride ». Cette dessiccation de la terre végétale provient certainement de la nature caillouteuse des terrains, qui laissent pénétrer dans les profondeurs toute l'humidité de la surface, depuis qu'un tapis de feuilles tombées ne recouvre plus le sol. D'autres espaces sableux, plus éloignés de la porte de Bâle par laquelle l'eau roulait les cailloux des Alpes, sont couverts de forêts d'une belle venue : on peut citer surtout celle de Haguenau, dans le Bas-Rhin. Il y a cent cinquante ans, c'était une immense chênaie; de nos jours, elle se compose presque entièrement de pins.

Comparé à celui de la France, le climat de l'Alsace est extrême. Le rempart des Vosges, qui arrête les vents des mers occidentales, la large vallée du Rhin qui se prolonge sur près de 300 kilomètres dans la direction des

[1] Daubrée, *Description géologique et minéralogique du Bas-Rhin*, p. 255.

[2]

Débit moyen de l'Ill à Strasbourg	45	»
» le plus bas	2	»
» le plus fort	240	»

(Charles Grad, *Hydrologie de l'Ill.*)

vents polaires, donnent à la contrée des conditions météorologiques toutes spéciales. Les étés y sont relativement chauds, les hivers froids, les variations de température soudaines et considérables. Les vents réguliers y sont précisément ceux du chaud et du froid, c'est-à-dire les grands courants atmosphériques du nord-est et du sud-ouest, que l'avenue formée par les Vosges et par la Forêt-Noire maintient dans leur direction normale ; mais dans les montagnes les alternances d'échauffement et de refroidissement, qui appellent et renvoient tour à tour les brises de la plaine, détournent les vents généraux et les font osciller en courants qui suivent les vallées perpendiculairement à l'axe de la chaîne. De même que le régime des vents, celui des pluies varie de la plaine à la montagne. Il est vrai que, sauf dans la région de Colmar, les jours de pluie sont presque aussi nombreux dans la Basse-Alsace que sur les Vosges ; mais la quantité tombée y est beaucoup moindre, souvent même inférieure de moitié ; les grêles s'abattent fréquemment sur les pentes supérieures des montagnes ; toutefois, grâce à la protection des forêts, elles sont moins désastreuses que celles de la plaine[1]. Quant à la Lorraine allemande, les climats locaux ne sont pas moins divers que ceux de l'Alsace, à cause de l'inégalité de son relief. Les jours de pluie y sont plus nombreux et l'humidité s'y condense plus souvent en nuées qui rampent sur le sol. Surtout dans la région montagneuse qui s'étend de Bitche à Forbach, les brouillards sont très-communs et fort désagréables aux personnes non acclimatées, à cause de l'odeur qu'ils doivent aux exhalaisons des marais et des tourbières[2] ; mais on ne les considère pas comme dangereux pour la salubrité publique ; ils sont utiles à la végétation en maintenant l'humidité du sol sablonneux, qui se dessèche trop rapidement sous les rayons du soleil[3].

L'Alsace est une des contrées d'Europe les plus riches en monuments antéhistoriques. Sur les montagnes se voient en grand nombre des roches grossièrement sculptées, des tombeaux, des pierres levées, des fortifications. La mieux connue, ne serait-ce que par un roman de Cooper, et en même temps une de celles qui occupent l'espace le plus considérable, est le « Mur des Païens » (*Heidenmauer*), dominant à l'occident les campagnes de Strasbourg. Dans sa triple enceinte aux bizarres sinuosités, le vieux mur en-

[1] Ch. Grad, *Essais sur le climat de l'Alsace et des Vosges.*

[2] Th. Huhn, *Deutsch-Lothringen.*

[3] Températures et pluies dans l'Alsace-Lorraine :

Wesserling (observation de 19 années)	8°,1 C.	1,157 millim. de pluie.
Colmar (» 5 années)	10°,7	479 » »
Strasbourg (» 69 années)	10°,4	672 » »
Metz.	9°,7	660 » »

ferme plusieurs sommets de montagnes qui n'ont pas moins de 10 kilomètres de développement, et dont la forme générale rappelle vaguement celle d'une chauve-souris aux ailes étendues. Cependant ce n'est pas sans peine que les archéologues reconstruisent par la pensée cet antique rempart; en maints endroits les pierres éboulées de la muraille se confondent avec les rochers épars; ailleurs les broussailles et les terres entraînées ont recouvert les talus; ailleurs encore de grands écroulements et l'action des eaux ont complétement détruit l'enceinte; presque partout les racines des hêtres ou des sapins se sont enlacées en serpents autour des blocs descellés. Il est probable que cette ancienne forteresse, unique en son genre, fut maintes fois agrandie et restaurée, car les remparts présentent les genres d'architecture les plus divers, de la simple superposition de larges dalles à une maçonnerie presque régulière. Les anciens Gaulois furent peut-être ses premiers bâtisseurs, mais les Romains l'utilisèrent, ainsi que le prouvent les chaussées construites par eux et conduisant au Mur des Païens, et les nombreuses monnaies impériales du troisième siècle qu'on y a trouvées. Près d'un angle du vieux rempart, un dolmen, plus antique encore, se cache à demi sous les branches de sapins gigantesques. Sur un autre promontoire, entouré de précipices, s'élève l'ancien couvent de sainte Odile, bâti sur l'emplacement d'un château fort; c'est en même temps un lieu de pèlerinage et un centre de promenades pour les Alsaciens de la plaine.

Quels qu'aient été les « païens » constructeurs des hautes enceintes des Vosges il est certain qu'avant l'époque romaine des tribus gauloises et germaniques se partageaient l'Alsace; il est également certain que de nos jours encore la population, plus ou moins mélangée suivant les districts, se compose de ces deux éléments ethniques différents, car on y remarque le contraste évident que présentent les bruns et les blonds, les hommes à tête courte et large et ceux dont la tête est plus étroite et plus longue. Mais, dans l'ensemble, les Alsaciens de la plaine et en partie ceux des vallées orientales des Vosges sont complétement germanisés : le type des Alamannes domine chez eux comme en Suisse, et c'est par des affinités ethniques non moins que par la communauté des intérêts que tant de villes de la Haute-Alsace se liguèrent jadis avec les cantons suisses. Les habitants de la plaine occidentale du Rhin ressemblent aussi aux Badois, mais ils sont plus remuants, plus actifs, et l'histoire les montre plus fréquemment engagés dans les révolutions et les batailles. C'est la ligne de partage formée à l'est de Belfort entre les bassins du Rhône et du Rhin, et plus au nord l'arête des Vosges, qui servent en général de limite entre les populations de nationalités différentes. Cependant la vallée de la Largue et celles d'autres petits cours d'eau qui se

dirigent vers l'Ill et le Rhin appartiennent, au moins depuis un siècle, et probablement depuis une époque bien antérieure, au domaine de la langue française. De même, la crête des Vosges a été franchie en maints endroits par des colons parlant des patois d'origine latine, surtout entre Saint-Dié et Colmar, et plusieurs villages « welches », très-reconnaissables à première vue, Orbey, la Poutroye, les Baroches, se trouvent sur le versant oriental des Vosges, au milieu du territoire germanisé. Même la ville de Sainte-Marie-aux-Mines (Markirch) était naguère beaucoup plus française qu'allemande par la langue de ses habitants. Dans cette région des Vosges, l'idiome alsacien a certainement reculé dans les derniers siècles, car plusieurs villages des environs de Saint-Dié et du haut bassin de la Meurthe portent des noms d'origine allemande et divers documents témoignent en effet que les deux versants étaient également habités par des paysans germains[1].

A l'ouest de Strasbourg, les deux côtés des Vosges sont peuplés de villageois qui parlent le dialecte alamannique d'Alsace : la limite des langues se dirige vers le nord-ouest, en formant de nombreuses sinuosités, et traverse la Moselle entre Metz et Thionville : près de Longwy, elle coïncide avec la frontière de France, puis se recourbe au nord pour embrasser la moitié du territoire belge. Mais la Lorraine dite allemande ne renferme pas seulement des communes germaniques; beaucoup plus grande que l'ancien district désigné officiellement jusqu'en 1751 sous le nom de « bailliage d'Allemagne », elle empiète partout sur le pays de langue française ; d'après la statistique dressée par ordre du gouvernement allemand, il n'y a pas moins de 381 communes, contenant ensemble plus de 175 000 habitants, qui sont entièrement françaises par la nationalité : dans le district de Thionville, l'allemand n'était parlé qu'en trois communes[2]. Metz, la capitale, est au nombre des villes complétement françaises, car si elle fut partiellement peuplée d'Allemands au moyen âge, la pression graduelle du français l'avait complétement romanisée dès le milieu du treizième siècle : sa république municipale resta toujours « welche » de langue comme d'esprit[3]. Maintenant c'est de propos délibéré, avec un esprit de méthode rigoureuse, que le gouvernement procède à la « germanisation » des communes françaises annexées : l'œuvre inverse n'était point entreprise avec une pareille énergie par l'administration française; cependant on l'accusait de « combattre la morale et la civilisation[4] » en faisant du français la langue officielle de Strasbourg.

[1] Richard Bœkh, *Der Deutschen Volkszahl und Sprachgebiet;* — Ch. Grad, *Considérations sur l'administration et les finances de l'Alsace-Lorraine sous le régime allemand.*

[2] H. Kiepert, *Zeitschrift für Erdkunde*, n° 37, 1872.

[3] Henri Martin, *Souvenirs d'Alsace et de Lorraine, Notes de voyage.*

[4] Richard Bœkh, *Der Deutschen Volkszahl und Sprachgebiet.*

La ville de Metz n'a-t-elle pas les mêmes droits à conserver sa langue? Une circulaire officielle de 1876 déclare punissables les parents et les tuteurs qui font élever leurs enfants et pupilles hors de l'Alsace et édicte contre eux l'amende et la prison. Quant aux enfants, même français, élevés à l'étranger, la permission de rentrer dans le pays ne peut leur être accordée qu'à titre « gracieux et exceptionnel [1] ».

La population de l'Alsace-Lorraine est une forte race : la plupart des hommes y sont d'une taille supérieure à la moyenne [2] et le nombre des infirmes y est moindre qu'en France : c'est là ce que prouvent les registres de la conscription. Aussi les Alsaciens et les Lorrains sont-ils fort appréciés dans les armées, non-seulement, à cause de leur solidité physique, mais aussi à cause de leur courage et de la facilité qu'ils ont à se plier à la discipline. En France, ils étaient toujours sous les drapeaux en plus grand nombre proportionnel que les hommes des autres provinces. Ils ont donné aux armées de la République et du premier Empire quelques-uns de leurs généraux les plus célèbres, et leurs vieux soldats se voient partout comme douaniers ou gendarmes. Mais les habitants de l'Alsace-Lorraine se distinguent également dans les arts de la paix : ce sont les intermédiaires naturels du commerce, de l'industrie et des sciences entre la France et l'Allemagne. Metz et Strasbourg, surtout cette dernière, ont été de tout temps de grands lieux de passage, plus utiles encore pour l'échange des idées que pour celui des marchandises. L'Alsace se prête d'autant mieux à ce rôle d'interprète entre les deux nations, qu'une très-forte proportion des habitants, et dans les villes la grande majorité, connaissent et parlent les deux langues. Le niveau moyen de l'instruction y est relativement fort élevé [3].

Les Alsaciens-Lorrains ont à travailler beaucoup pour se nourrir, car la population est fort dense, surtout dans les plaines et dans la région des vignobles. Les campagnes basses sont cultivées dans presque toute leur

[1] Nombre des habitants de langue française originaires en Alsace-Lorraine, sans compter les ouvriers des villes (1874), d'après H. Kiepert :

Haute-Alsace, 31,500, Basse-Alsace, 26,500; Lorraine, 192,000; total : 250,000.

(*Sprachgrenze in Elsass Lothringen*, *Zeitschr. des Ges. für Erdkunde*, 1874, IX, 4[er] Heft.)

Le même auteur évaluait dans la *Zeitschrift für Erdkunde* (n° 37, 1872) le nombre des habitants français d'Alsace-Lorraine à 310,000 ou 312,000.

Nombre probable des Alsaciens-Lorrains parlant habituellement le français : 350,000.

(H. Gaidoz, *Notes manuscrites*.)

[2] Taille moyenne des Alsaciens de 20 ans : Haut-Rhin, 1,658 millim.; Bas-Rhin, 1,664 millim.

Exemptions pour défaut de taille ou infirmités en Alsace, de 1860 à 1870 : 27 pour 100 (37 pour 100 dans le reste de la France).

[3] Recrues de l'Alsace-Lorraine sachant lire et écrire en 1875, d'après Hasse : 96,55 pour 100.

étendue : il n'y a point de jachères ; la plupart des landes, les terres jadis inondées qui bordent l'Ill et le Rhin, ont été conquises par le paysan. Les céréales cultivées sont les espèces « nobles », l'orge et le froment ; partout on voit dans les campagnes, alternant avec les prairies, les nappes jaunes du colza, qu'on dirait à leur éclat toujours éclairées du soleil, les champs de pavots rouges, le lin aux fleurs d'un bleu délicat, le chanvre au feuillage d'un vert sombre ondulant au-dessus de celui des autres plantes, le tabac, avec ses larges feuilles et ses fleurs roses, le houblon s'enroulant autour des longues perches. Les maisons de paysans, isolées pour la plupart, entourées d'arbres fruitiers et de jardins, ont un aspect de confort, les granges sont pleines. Les caves renferment du vin et d'excellente eau de cerise (*kirschwasser*). Quoique la propriété soit très-divisée[1], et que l'usure, représentée d'ordinaire par des prêteurs juifs, dévore les emprunteurs, l'aisance est générale dans un grand nombre de districts. L'Alsace est une des régions qui disputent à la basse Écosse, à l'Angleterre orientale, à la Normandie, aux Flandres, à la Saxe, à la Lombardie, l'honneur d'être cultivées avec le plus d'intelligence. On peut évaluer, d'après M. Grad, à 8 ou 10 pour 100 le bénéfice moyen des capitaux engagés dans l'exploitation des plantes industrielles, des houblonnières et des vignobles. La principale région de la vigne, la plus riche de l'Alsace, celle où les habitants se pressent en plus grand nombre, s'étend sur les contre-forts des Vosges, entre Thann et Mutzig. C'est là que les vins ont le plus de force et le meilleur goût : quelques crus, fort appréciés dans le pays et en Allemagne, ont même une véritable célébrité ; l'Alsace-Lorraine fournit plus du quart de la vendange allemande. Plus haut viennent les forêts, qui sont, on le sait, parmi les mieux aménagées du monde : le rendement annuel s'en élève même au double de celui qu'on obtient en Prusse[2]. Quant aux pâturages, ils sont insuffisants pour le bétail, dont une grande partie est nourrie dans les étables de la plaine. La race indigène, employée aux charrois sur les coteaux et dans la montagne, n'est pas comparable aux animaux de la Suisse et de la Franche-Comté ; mais on la remplace peu à peu par du bétail de ces provenances. Le lait des vaches de la montagne est employé à faire des fro-

[1] Étendue moyenne de la propriété en Alsace, 1870 : 3 hectares 20 ares.
(Lefébure et Tisserand, *Étude sur l'économie rurale de l'Alsace.*)

[2] Produit des forêts domaniales (145,905 hect) de l'Alsace en 1874 : 8,003,432 francs.

	Alsace-Lorraine.		Prusse.		France.	
Produit brut.	54 fr		24 fr	30	35 fr.	77
Dépenses	27	70	14	45	9	77
Revenu net	26	30	9	85	26	

(Ch Grad, *Les forêts de l'Alsace et leur exploitation*)



TYPES ET COSTUMES ALSACIENS

Dessin de Lix, d'après nature.



mages de « Munster » ou de « géromé », comme celui que préparent les bergers de Gérardmer, sur le versant occidental des Vosges.

La Lorraine est aussi un pays agricole, mais elle reste bien inférieure à l'Alsace par l'importance relative de ses produits. Le sol et le climat y sont beaucoup moins favorables. La Lorraine n'a point une large vallée d'alluvions comparable à celle du Rhin ; ses coteaux, au lieu d'être exposés au sud-est, s'inclinent surtout vers le nord, et toute la partie orientale du pays, surtout dans le voisinage de Bitche, n'a sur ses collines qu'une trop mince couche de terre végétale. Il reste encore çà et là des espaces incultes de landes, plus de 7,000 hectares, sans compter les marécages. Les vignobles manquent complétement dans près de 450 communes ; néanmoins sur quelques coteaux bien exposés des vallées de la Moselle, de la Seille et de la Nied, surtout aux environs de Metz et de Château-Salins, les ceps donnent d'excellents produits. La propriété est très-divisée, comme en Alsace, mais en moyenne la production y est moindre de moitié ; pour un même nombre d'habitants, il faut une double superficie de terrains en rapport. Une des cultures particulières de la Lorraine est celle des étangs ; de même que dans la Dombes, un grand nombre de réservoirs à écluses sont alternativement remplis et vidés pour servir tantôt comme viviers, tantôt comme champs de culture. Quand on lève les vannes, pour faire écouler environ les deux tiers des eaux de l'étang, on pêche une grande quantité de poissons, puis on laboure les fonds émergés, qui donnent l'année suivante des moissons de froment, d'autres céréales et de plantes diverses ; ensuite les écluses sont fermées de nouveau et l'ensemencement du poisson recommence. Le grand étang de Lindre, dans la vallée de la Seille, donne parfois plus de 100,000 kilogrammes de poisson dans une seule année. Sous un climat chaud, cette bizarre rotation des cultures serait une cause d'effroyable mortalité, à cause de la décomposition des matières organiques ; elle est moins dangereuse au nord du 49e degré de latitude, mais elle est mauvaise au point de vue économique, et les agriculteurs lorrains abandonnent de plus en plus cette pratique, héritée des temps anciens[1].

L'Alsace et la Lorraine allemande sont aussi des contrées de grande industrie, car depuis longtemps déjà l'agriculture ne suffisait plus à nourrir les habitants. C'est en 1746 que se fonda la première fabrique d'indiennes, qui

1	Champs.	Prairies.	Vignobles.	Vergers.	Total.	Popul. en 1880.
Haute-Alsace.	138,654 hect.	44,051 hect.	11,120 hect.	3,914 hect.	197,719 hect.	461,625 hab.
Basse-Alsace.	193,677 »	61,139 »	13,252 »	6,673 »	274,741 »	618,010 »
Lorraine . .	337,104 »	64,460 »	5,971 »	7,082 »	414,617 »	492,350 »
	669,415 hect.	169,650 hect.	30,343 hect.	17,669 hect.	887,077 hect.	1.571,985 hab.

devait donner l'impulsion au prodigieux mouvement industriel de Mulhouse. La première machine à vapeur de l'Alsace fut construite en 1812, mais que de progrès accomplis dans l'industrie pendant les deux générations qui se sont succédé depuis cette époque! Quand on éleva les grandes filatures du Haut-Rhin, au commencement du siècle, les industriels, cherchant surtout à utiliser la force dite gratuite des torrents, s'installèrent dans les vallées des Vosges; mais la masse liquide qui donne la puissance motrice diminue beaucoup pendant la saison des sécheresses, et la vapeur doit suppléer à la force irrégulière que fournissent les cours d'eau. Aussi les manufacturiers ont-ils fini par s'établir en grande majorité dans les villes de la plaine, où ils peuvent se procurer le combustible à meilleur compte, faire marcher plus régulièrement leurs usines, expédier plus facilement leurs produits; toutefois les embranchements de chemins de fer qui pénètrent dans toutes les vallées industrielles des Vosges permettent aux usines des montagnes de soutenir la lutte contre les fabriques de la plaine.

Si la Basse-Alsace est la plus prospère par son agriculture, la Haute-Alsace l'emporte de beaucoup par son industrie : c'est là qu'est la grande cité manufacturière de Mulhouse, avec son cortége de villes secondaires, qui sont aussi des groupes d'usines et de maisons d'ouvriers. La grande industrie du Haut-Rhin est celle de la filature, du tissage, de l'impression des cotons[1]; il semble d'abord étonnant que ce genre de productions ait pu faire la richesse d'un pays éloigné de la mer et ne disposant autrefois que de moyens de communication difficiles avec les ports de l'Océan; mais les bourgeois de Mulhouse, libres à côté d'un royaume régi par le monopole, avaient l'avantage immense de posséder, grâce à la contrebande, le grand marché de la France. Après cette industrie majeure, combien d'autres encore elle a fait naître, la fabrication des draps et des tissus mélangés, celles des machines et des produits chimiques! Dans le Bas-Rhin, Strasbourg possède, hors de ses murs, de grandes usines, des ateliers de construction, des brasseries et diverses manufactures; à Grafenstaden, elle a des fabriques de machines, à Molsheim des ateliers d'armes, à Wasselonne des filatures; au nord de la contrée, Niederbronn et les bourgs voisins ont dans leurs vallées, au pied des coteaux boisés, des fonderies, des fabriques de vagons ou de quincaillerie émaillée. En Lorraine, l'industrie a pris aussi un certain développement, grâce aux richesses naturelles contenues dans le sous-sol. Les gisements de fer sont très-nombreux, surtout à l'ouest de la Moselle, dans

[1] Valeur des cotons filés en 1870 dans le Haut-Rhin, d'après Ch. Grad. . 90,000,000 francs.
» » tissés » » » . . 120,000,000 »
» » imprimés » » » . . 50,000,000 »

l'étroite lisière de terrain comprise entre la frontière actuelle de la France et le cours de la rivière : l'épaisseur de la couche de minerai est en certains endroits d'une trentaine de mètres. C'est dans cette région, principalement dans la vallée de l'Orne, que s'élèvent les plus grandes usines, forges, hauts fourneaux, fabriques de fer et d'acier; on y trouve les restes d'anciennes fonderies de minerai datant du moyen âge et de l'époque gauloise[1]. Les mines de charbon de terre sont dans le bassin de la Sarre et forment l'extrémité méridionale des couches houillères de Saarbrücken; mais elles sont recouvertes par le grès des Vosges, et il faut creuser de 45 à 280 mètres de

N° 134. — DIEUZE, CHATEAU-SALINS, ÉTANG DU LINDRE.



profondeur avant de rencontrer les veines de charbon[2]; un puits d'exploitation n'a pas moins de 468 mètres. La houille de la Sarre alimente les diverses fabriques des environs, entre autres les verreries de Forbach et les grands établissements de Sarreguemines pour la fabrication de la porcelaine émaillée[3], pour la confection des tabatières, la construction des machines et des mécanismes de précision. Les autres richesses minérales importantes de la contrée sont les salines des roches du trias, qui s'élèvent entre la Sarre

[1] Production du minerai de fer dans l'Alsace-Lorraine, en 1879 : 833,000 tonnes.
» de la fonte et du fer. . . . 386,459 tonnes. Valeur : 37,530,000 francs.

[2] Production de la houille dans l'Alsace-Lorraine :
350,000 tonnes; valeur, 5,000,000 francs.

[3] Production annuelle de la faïence émaillée : 5,000,000 francs.

et la Seille, et surtout celles de Dieuze, de Moyenvic, de Sarralbe : exploitées depuis les âges préhistoriques, elles sont déjà mentionnées en 655. Le sel y est partout obtenu au moyen de puits de forage, les mines ayant été noyées en 1864 à la suite de la rupture des parois[1]. On expédie le sel en grandes quantités, mais, à cause de la concurrence des autres salines, fort nombreuses en Allemagne, on l'emploie de plus en plus pour la fabrication des produits chimiques. On le voit, la France, qui est l'une des contrées d'Europe les moins riches en mines, a beaucoup perdu en cédant les parties des départements de la Meurthe et de la Moselle qui sont devenues aujourd'hui la Lorraine allemande. Elle a perdu aussi l'une de ses cristalleries les plus remarquables par l'excellence et le bon goût de ses produits : c'est la fabrique de Saint-Louis, appelée Münzthal par les Allemands ; près de 2000 ouvriers y travaillent, et la valeur annuelle des cristaux qu'ils livrent au commerce, principalement à celui de la France, s'élève à près de 8 millions de francs.

L'Alsace est une des contrées de l'Europe continentale qui ont le plus tôt pris part à la grande révolution industrielle accomplie par la construction des chemins de fer. Une des premières voies ferrées de la France fut celle de Strasbourg à Bâle. Cette ligne artérielle s'est rattachée depuis à tout le réseau d'Europe : avec Paris par les chemins qui empruntent la trouée de Belfort et le col de Saverne ; avec le pays de Bade par le pont de Kehl, qui fut longtemps considéré comme l'une des merveilles de l'art ; avec la basse Allemagne par le chemin de fer de Landau. En outre, une ligne transversale qui longe au sud l'ancienne frontière rattache directement le réseau d'Alsace à celui de la Lorraine et, dans ces derniers temps, elle a pris une importance exceptionnelle comme voie du grand trafic international, car, malgré ses courbes et ses rampes nombreuses, elle fait partie de la ligne directe qui réunit Ostende à la Suisse : elle est utilisée par beaucoup de voyageurs anglais. A la ligne maîtresse de Strasbourg à Bâle se relient plusieurs voies secondaires qui pénètrent dans les vallées des Vosges, et que l'on songeait, avant la guerre de 1870, à continuer à travers la montagne pour rejoindre les villes françaises du versant opposé, Saint-Dié, Épinal, Remiremont ; mais d'autres idées ont prévalu depuis que les Allemands se sont emparés du versant oriental des Vosges, et les nouvelles voies que l'on construit ont surtout un but stratégique ; elles sont moins faites pour faciliter le commerce que pour relier les unes aux autres les formidables citadelles qui ont transformé l'Alsace-Lorraine en un vaste camp retranché.

[1] Production des salines de la Sarre et de la Seille en 1875 :
353,000 tonnes ; valeur, 842,450 francs

Toutefois, si le rempart des Vosges est encore un obstacle considérable aux rapports directs de l'Alsace avec la France, le trafic intérieur de la province est suffisamment desservi par le réseau des chemins de fer de la plaine. Dans les villages d'Alsace, de même que dans ceux de la Hongrie, de la Galicie, de la Pologne, les principaux intermédiaires du commerce sont les marchands israélites, relativement fort nombreux. On ne compte pas moins de 45,000 juifs dans toute l'Alsace-Lorraine : c'est une proportion vingtuple de celle que le recensement constate en France.

En descendant le Rhin, au sortir du territoire suisse, la première ville que l'on rencontre est la petite Huningue, jadis fameuse par ses ouvrages militaires qui, avec une tête de pont située dans une île de la rive droite, commandaient le passage du Rhin; ils furent rasés en 1815 : c'est là que sur le territoire allemand se trouve le premier pont fixe du fleuve. L'établissement de pisciculture établi à Huningue du temps de l'administration française rend maintenant de très-grands services à l'Allemagne en fournissant d'alevin les stations moins importantes de la contrée. Par le canal du Rhône au Rhin, le poisson était expédié autrefois jusqu'aux extrémités de la France; on le transporte de la même manière par les fleuves et les canaux dans toute l'Europe centrale.

Mulhouse (en allemand Mülhausen) est la capitale industrielle et la ville la plus populeuse de l'Alsace méridionale. L'ancien « village des Moulins » occupe une position des plus heureuses au pied des collines du Sundgau, à l'endroit où l'Ill, déjà navigable, sort du territoire montueux pour entrer dans la plaine d'Alsace, et croiser la voie naturelle du Rhin au Rhône par le seuil de Belfort. Unie politiquement aux cantons suisses pendant près de trois siècles, de 1506 à 1798, elle put développer librement son industrie et devenir l'un des grands centres manufacturiers de l'Europe. Ses principaux fabricants appartiennent à des familles anciennes, alliées les unes aux autres par mariages et formant ainsi une sorte de clan, dont les nombreux enfants sont aussitôt placés dans les usines et les banques, comme ingénieurs, chimistes, commis ou caissiers : cette forte solidarité donne aux fabricants de Mulhouse une très-grande puissance financière sur tous les marchés de l'Europe, de l'Amérique et des Indes : c'est l'une de ces familles qui prit en 1853 l'initiative pour la fondation des fameuses cités ouvrières, prises comme modèles par les sociétés philanthropiques. Le quartier de la « cité » de Mulhouse est composé de plus de mille maisons, commodes, saines, régulières, entourées de promenades et de jardins : les an-

nuités du payement sont comprises dans le loyer, et au bout de quatorze ans la famille qui loue la maison en devient propriétaire[1]. Mulhouse résista énergiquement à l'annexion; plusieurs milliers de ses habitants optèrent pour la nationalité française et la population diminua temporairement. Plusieurs fabricants émigrèrent en France, surtout à Nancy, emmenant avec eux les ouvriers habiles; des manufacturiers allèrent jusqu'en Russie et fondèrent des établissements dans la province de Moscou. Comme tous les grands centres d'industrie, Mulhouse attire une partie des habitants de la campagne environnante.

A l'exception d'Altkirch, petite ville située sur la route de Belfort, au milieu des collines du Sundgau et bien connue par ses fabriques de poteries et de tuiles vernissées, les groupes populeux sont des manufactures, dont Mulhouse est le véritable centre. A l'ouest s'ouvre la vallée de la Doller, où sont les fabriques de Massevaux et de Sentheim; au nord-ouest, la Thur, descendue des hauteurs du Drumont et du Grand Ventron, passe sous les usines de Wesserling, de Saint-Amarin, de Thann, de Cernay (Sennheim); plus au nord, un autre torrent, la Lauch, alimentée par le lac artificiel du Ballon, fait mouvoir les roues des filatures de la populeuse Guebwiller, de Soultz, de Bollwiller. Dans la vieille cité de Thann, que dominent les ruines de l'Engelburg, s'élève une église ogivale du treizième et du quatorzième siècle, l'un des « bijoux » de l'Alsace. Sur les coteaux de Thann croît le vin capiteux de Range. Le juron « Que le Range te pousse! » témoigne de la violence de ce cru.

Colmar, moins grande et beaucoup moins riche que Mulhouse, est le chef-lieu administratif de la Haute-Alsace, grâce à sa position centrale, dans le voisinage de l'Ill. Cité du moyen âge, elle a gardé une belle église ogivale, de curieuses maisons de la Renaissance, et dans son musée sont des tableaux du peintre souabe Schongauer, qui résidait à Colmar à la fin du quinzième siècle. Les statues de Rapp et de Bruat rappellent que ces hommes de guerre étaient des enfants de la ville. Les établissements industriels de Colmar sont pour la plupart à l'ouest, sur les bords du canal de Logelbach, dérivé de la Fecht, rivière qui passe à Turckheim, ancienne ville murée, connue par son excellent vin. Plus haut dans la vallée, est un autre groupe important de filatures, celui de Munster, située dans une région charmante. Au sud de Turckheim, dominant la Fecht à son entrée dans la plaine, est la terrasse d'Eguisheim, dominée elle-même par

[1] Prix de revient des maisons ouvrières, terrain compris, en 22 ans: 2,950 francs.
Prix total » » » » » 3,750 à 5,250 francs.
En 1880, 976 maisons avaient été ainsi vendues.

trois tours en ruine ; elle est devenue célèbre dans le monde savant par les débris humains que l'on y a trouvés dans les limons glaciaires, associés aux ossements de grands mammifères d'espèces éteintes. Les hommes qui vivaient alors ont vu les anciens glaciers des Vosges et de la Forêt-Noire; ils appartiennent à l'une des périodes les plus anciennes des âges préhistoriques.

Colmar est une ville ouverte : ses anciens murs ont été remplacés par une ceinture de promenades; mais à l'est la forteresse de Neuf-Brisach, l'une des plus régulièrement construites qu'il y ait en Europe, défend la traversée du Rhin. La position de Neuf-Brisach est très-importante au point de vue militaire, car là se trouve le premier point de passage naturel du fleuve en aval de Huningue ; la grande série des îles y est un peu interrompue et les bords marécageux du courant y sont plus facilement abordables. En outre, Neuf-Brisach, où descendent les routes des Vosges par la vallée de Munster et par celle de Kaisersberg, est précisément en face de la ville importante de Fribourg en Brisgau et des grandes brèches de la Forêt-Noire[1]. Un nouveau chemin de fer, qui traversera directement les montagnes jusqu'au versant danubien, met Neuf-Brisach en communication avec toute l'Allemagne du Sud et en accroît singulièrement la valeur commerciale et militaire. Toutes les gares sont construites avec de larges trottoirs qui permettent de mettre immédiatement les hommes en colonnes.

Au nord de Colmar, dans la riche plaine de l'Ill et dans les vallées des Vosges, les villes et les bourgades peuplées se suivent à de faibles distances. On voit successivement Kaisersberg, qui ressemble à un bourg du moyen âge, Ribeauvillé (Rappoltsweiler, Rappschweier), fameux par ses vignobles, Schlestadt, dont les églises aux tours pittoresques se montrent au-dessus des remparts démantelés et d'où l'on aperçoit au loin, sur un promontoire, l'ancien château fort de Hohenkönigsburg, le plus célèbre de l'Alsace. Dans la vallée de la Liévrette ou Leber, dont Schlestadt garde l'issue, la commune industrieuse de Sainte-Marie-aux-Mines (Markirch) fait un grand commerce avec Saint-Dié, sa voisine du versant français. Malgré son nom, la ville ne s'occupe plus de l'exploitation des mines : son industrie, rivale de celle d'Elberfeld et de Barmen, comprend surtout le tissage des étoffes, coton, laine et soie, en couleurs mêlées, et la teinture ; les tisserands, dispersés autour de la ville dans les vallons de la montagne, travaillent pour la plupart à domicile, et quand le temps est beau, s'occupent de leurs jar-

[1] A. Pichat, *Géographie militaire du bassin du Rhin.*

dins et de leurs champs. Andlau, Barr, Molsheim, Wasselonne, Schirmeck sont également d'importantes communes de la région des Vosges et de ses contre-forts. Les carrières de Schirmeck ont fourni, avec les remparts de Schlestadt et d'autres places déclassées, les énormes quantités de pierres dont les ingénieurs allemands ont eu besoin pour la construction des forts de Strasbourg.

La capitale de l'Alsace est une des cités historiques du continent : c'est un des points autour desquels l'Europe centrale a souvent gravité. Sa position géographique est fort belle. Placée près du confluent de la Bruche, de l'Ill et du Rhin, elle est le centre naturel de l'Alsace, car en cet endroit les bases des Vosges et de la Forêt-Noire se rapprochent et divisent la plaine en deux parties distinctes. Dans la région d'aval, le Rhin, qui reçoit d'un côté l'Ill, de l'autre la Kinzig, les deux rivières les plus abondantes des Vosges et de la Forêt-Noire, roule plus d'eau et coule d'un flot plus tranquille; la navigation y a pris naturellement une plus grande importance[1]; précisément dans le voisinage, le fleuve, qui dans la plus grande partie de son cours était jadis bordé de marécages et de fausses rivières d'accès difficile, réunit ses eaux dans un lit unique entre des rives élevées au-dessus du niveau moyen des inondations; en cet endroit, le passage était, comme à Neuf-Brisach, relativement facile. Aussi, dès les origines de l'histoire des Gaules, une ville s'élevait sur l'emplacement occupé de nos jours par Strasbourg, le « Château des Routes ». Là était l'Argentoratum des Tribocci et des Romains, et, maintes fois détruite, la cité se releva toujours au même endroit. Ce fut une résidence des rois francs et l'un des marchés les plus animés sur les bords du Rhin : dès le quatorzième siècle, le travail industriel y avait pris une si grande prépondérance qu'elle avait pu se donner une constitution toute démocratique et que dans son conseil les artisans étaient toujours en majorité. Malheureusement son importance stratégique de premier ordre a porté tort à son rôle d'intermédiaire pour les échanges : elle a été souvent bombardée, prise, partiellement détruite; on sait combien elle eut à souffrir pendant le siége de 1870. Déjà forteresse puissante et « boulevard de l'empire » il y a deux cents ans, elle devint sous Louis XIV une des grandes places fortes de la France; mais depuis qu'elle a fait retour à l'Allemagne, de nouveaux ouvrages l'ont transformée en une cité militaire de premier ordre. Douze grands forts, sans compter les défenses secondaires, entourent la ville à 6 et 8 kilomètres de la place, enfermant ainsi dans leur vaste circuit, non-

[1] J.-G. Kohl, *Der Rhein*, 1er vol.

seulement les faubourgs, mais aussi de nombreux villages, d'une population totale de 30,000 habitants, des bois, des jardins, des champs, et le Rhin lui-même sur une longueur d'environ 8 kilomètres, car trois des forts s'élèvent sur le territoire badois, autour du village de Kehl; en outre, un treizième fort est construit sur la rive droite du fleuve, à Diersheim, pour réunir militairement Strasbourg à la place de Rastatt.

N° 133. — STRASBOURG.



1 : 150000

0 4 kil

Un chemin de fer circulaire et de nombreuses voies transversales, dont les rails sont remisés dans les casemates, feront de tous les forts un seul camp retranché, calculé pour une armée de 250,000 hommes; une gare spécialement militaire est bâtie dans une position centrale, et, près de la ville, l'emplacement de l'ancienne citadelle, à côté du canal appelé petit Rhin, se change en bassin pour la flotte. Ce redoutable appareil militaire n'est pas, quoi qu'on dise, favorable au pacifique mouvement des

échanges, et Strasbourg n'est pas, comme ville de travail, ce que devrait être la grande étape entre Paris et Vienne, ce qu'elle sera peut-être un jour, quand l'une des premières préoccupations des peuples ne sera plus de s'entre-détruire.

Longtemps gênée dans ses remparts, Strasbourg a peu changé à l'intérieur. Une partie du quartier central, qu'entourent les bras de l'Ill, a des rues sinueuses, de largeur inégale, tantôt s'ouvrant en places, tantôt rétrécies en ruelles. De vieilles maisons aux longs toits percés de plusieurs rangées de lucarnes, des façades à tourelles, des boiseries sculptées rappellent le Strasbourg de la Renaissance, tandis que le moyen âge se montre dans ce qu'il eut de plus grand en dressant au-dessus de tous les édifices la flèche percée à jour de sa cathédrale. Le « Münster » de Strasbourg, en grès d'un rouge vif rendu plus beau par l'âge, est l'une des églises les plus remarquables du monde, et par quelques-uns de ses détails elle est au premier rang parmi les monuments religieux : le chœur, de style roman, éclairé par une seule verrière et s'appuyant sur de larges piliers, termine noblement la perspective de la nef ogivale où la grande rosace répand sa lumière colorée; les trois porches, merveilleusement ouvrés et décorés de statues, ont rendu à jamais célèbre l'un des architectes de l'église, le « maître Erwin », auquel la tradition donne le nom de Steinbach[1]; la flèche unique, dressée sur le côté droit de la façade, est d'une grâce étonnante et s'élève dans les airs à la hauteur de 142 mètres, égalée ou dépassée par cinq autres édifices seulement, le dôme de Cologne, la cathédrale de Rouen, les deux grandes pyramides et l'église de Saint-Nicolas à Hambourg. De la terrasse du Münster, on voit s'étendre à ses pieds toute la ville, avec ses places, ses rues et ses cours intérieures, ses maisons où perchent les cigognes, et par delà les murs et les jardins se déroulent les campagnes de l'Ill et du Rhin, d'un côté vers les Vosges, de l'autre vers la Forêt-Noire. De grands travaux ont été récemment entrepris pour compléter l'édifice. Une des ailes du transsept renferme une horloge astronomique célèbre, dont les personnages, sortant en procession et frappant les heures, font la joie du peuple de Strasbourg.

L'église de Saint-Thomas, située au bord de l'Ill, possède un monument célèbre, le groupe allégorique sculpté par Pigalle en l'honneur du maréchal de Saxe; deux autres statues, celle de Kléber, le plus illustre soldat né à Strasbourg, et celle de Gutenberg, prononçant le *Fiat Lux!* ornent

[1] Franz Kraus, *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen.*



CATHÉDRALE DE STRASBOURG

Dessin de P. Benoist, d'après une photographie de M. Braun.

les places de la ville. C'est là, en effet, que dès 1436 ou 1438, se firent les premiers essais pour l'imprimerie en caractères mobiles. Ainsi qu'il convenait à une cité où ce grand événement de la découverte de l'imprimerie s'était accompli, Strasbourg possédait avant la guerre une bibliothèque des plus précieuses, comprenant 300,000 volumes et parmi lesquels se trouvaient en grand nombre des exemplaires uniques et des manuscrits sans prix du huitième au douzième siècle : le général von Werder, qui bombardait Strasbourg en 1870, eut le courage, que nul ne lui enviera, de faire pleuvoir ses boulets sur l'édifice qui contenait la bibliothèque, la collection d'antiquités, le musée des beaux-arts, et de le réduire en cendres ; l'inventaire même de toutes ces richesses a disparu ; la bibliothèque spéciale protestante, contenant 100,000 volumes et les plus importantes correspondances des réformateurs allemands et français, fut également détruite. Depuis lors, un très-grand nombre d'ouvrages ont été envoyés de toutes parts à Strasbourg, de France, d'Allemagne et d'autres pays ; toutefois, ce n'est pas la ville, mais la nouvelle Université, « forteresse intellectuelle de l'empire allemand », qui a le plus profité de tous ces présents. D'ailleurs, l'activité littéraire et scientifique de Strasbourg est considérable, et des ouvrages de valeur y sont publiés chaque année[1]. Les principales sociétés savantes de l'Alsace siègent dans cette ville.

Des milliers de colons allemands sont venus s'établir à Strasbourg et l'ancienne enceinte ne suffit plus à contenir les habitants ; des groupes de population considérables se sont formés en dehors des remparts, surtout du côté du nord : là se trouvent Schiltigheim, Hönheim, Ruprechtsau (Robertsau), que l'agrandissement projeté de l'enceinte réunira à la ville proprement dite en même temps que la belle promenade de l'Orangerie. C'est dans les faubourgs extérieurs que se trouvent les principaux établissements industriels de Strasbourg : parmi les produits alimentaires, on connaît surtout à l'étranger ses choucroûtes, sa bière, ses pâtés de foie gras. Un très-grand mouvement commercial se fait dans les gares de la ville et des faubourgs, ainsi que sur les canaux qui viennent s'y réunir[2].

Haguenau, la ville principale de l'Alsace au nord de Strasbourg, l'importante station où le chemin de fer de Metz et du Luxembourg s'embranche sur la ligne maîtresse de la vallée rhénane, est l'une des vieilles cités d'Alsace, celle où Frédéric Barberousse résidait le plus volontiers et

[1] Université de Strasbourg en 1882 : 104 professeurs, 849 étudiants Bibliothèque, 300,000 vol.

[2] Mouvement des canaux de Strasbourg en 1869 : 650,000 tonnes.

Mouvement dans toute l'Alsace-Lorraine en 1876 : 190,000,000 tonnes kilométriques.

Mouvement sur le pont de bateaux de Kehl, en 1879 : 1,396,879 piétons, 112,764 voitures, 209,755 animaux.

où il avait fait déposer les joyaux de l'empire : il reste encore quelques débris des anciennes fortifications. Haguenau est une des communes les plus riches de l'Alsace; dans le voisinage immédiat s'étend une forêt de pins, d'environ 15,000 hectares, qui appartient par indivis, moitié à la ville, moitié à l'État, mais dont un espace de plus de 700 hectares a été récemment distrait pour l'établissement d'un tir d'artillerie. Haguenau est aussi un lieu d'industrie; néanmoins la plupart des grandes usines se sont groupées autour de Bischwiller, centre des filatures de laines, autrefois très-prospère, située à 5 kilomètres au sud-

N° 136. — NIEDERBRONN ET WŒRTH.



est, à l'endroit où la Moder entre dans la plaine alluviale du Rhin. Au nord-ouest, une autre ville manufacturière, la charmante Niederbronn, est entourée de bosquets et très-fréquentée grâce à ses eaux minérales; c'est près de là que se trouvent les villages de Wörth, de Reichshofen, de Fröschwiller, et les plateaux sanglants que dut abandonner l'armée française en 1870, après une défense désespérée. Autrefois cette partie septentrionale de l'Alsace était défendue par les « lignes » de Wissembourg, série de retranchements d'une trentaine de kilomètres de longueur, que Villars avait élevés au commencement du dix-huitième siècle sur la

rive droite de la Lauter, formant à cette époque la frontière de France. Ces retranchements, qui n'appartiennent plus à ceux qui les ont construits, ont été abandonnés, et les deux villes fortes de Wissembourg et de Lauterburg, sur la Lauter, sont déclassées.

La région des montagnes qui domine l'Alsace du Nord est aussi devenue célèbre dans l'histoire militaire de l'Europe occidentale. La ville de Saverne, si agréablement située sur le seuil des Vosges, entre la plaine de cultures et la montagne boisée, était le poste de *Tres Tabernæ*, d'où les Romains surveillaient le passage ; depuis ces conquérants, la possession de cette ville et de sa route n'a cessé d'être disputée par les nations en lutte : le palais qu'y possédaient les évêques de Strasbourg était en même temps une forteresse. C'est à Saverne qu'après la rébellion des paysans seize mille de ces malheureux, auxquels on avait promis la vie sauve, furent massacrés par les troupes d'Antoine de Lorraine. Plus à l'ouest, la petite citadelle de Phalsbourg (Pfalzburg), qui dominait la route de Paris, est une place dont les défenseurs, peu nombreux, surent en 1870 rester fidèles à leur devoir et résister jusqu'au dernier morceau de pain : les remparts en ont été démantelés et les pierres, butin de conquête, ont servi à la construction des nouveaux forts de Strasbourg. Une autre place militaire, la Petite-Pierre, appelée Lützelstein par les Allemands, ne fut pas même défendue, tandis que la forteresse de Bitche, réellement imprenable si ce n'est par la famine, car les casemates en sont taillées dans le roc, resta française jusqu'à la conclusion de la paix. Plus encore que les autres régions de l'Alsace et de la Lorraine, cette partie de l'ancienne France est un pays de population guerrière : les hommes y naissaient avec la passion des combats, des honneurs et de la gloire des armes. Aucune ville n'a compté parmi ses fils un nombre plus considérable d'officiers généraux que la petite Phalsbourg.

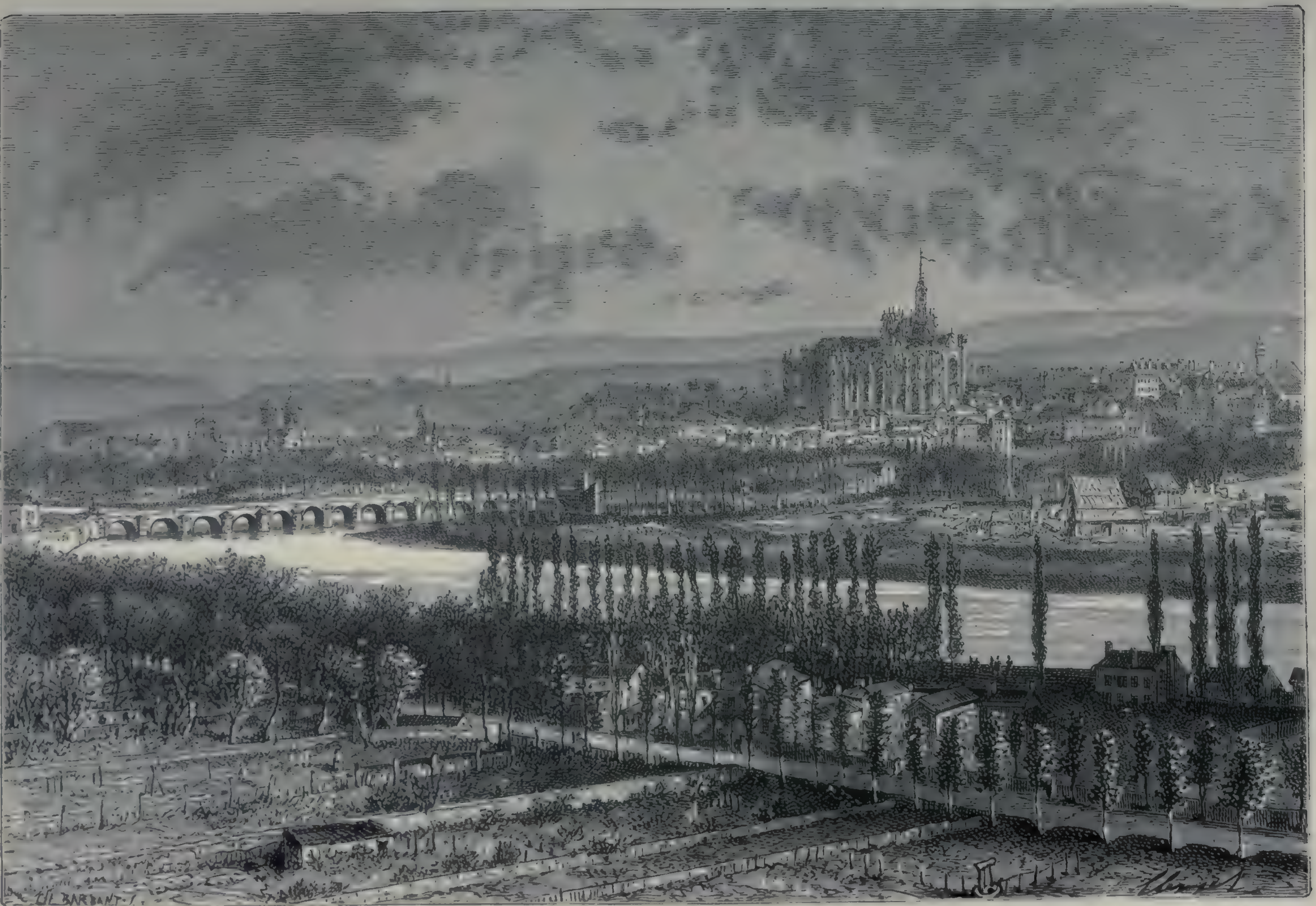
La vallée de la Sarre, à l'ouest du prolongement des Vosges, n'a pas de ville considérable en Lorraine. Sarreguemines (Saargemünd) est la seule qui ait vraiment droit à ce rang par sa population, son industrie, son commerce; mais, comme Forbach, Stiring-Wendel, Saint-Avold et les autres gros bourgs de la contrée, elle a été dépassée par le grand centre industriel de Saarbrücken, située au milieu de son riche bassin houiller, en dehors de l'ancienne frontière. Dans les vallées de la Seille et de la Petite-Seille, les importantes bourgades, Dieuze, Moyenvic, Vic, Château-Salins, sont connues par leurs salines; Marsal est une ancienne forteresse, qui se rendit en 1870 après un bombardement d'une heure. Quant à la vallée de la Nied, elle ne contient qu'un seul groupe d'habitants qui prenne le titre de ville : c'est le

bourg industriel de Bouley (Bolchen), situé en aval du confluent de la Nied française et de la Nied allemande, tout près de l'ancienne frontière.

Metz, la capitale de la province annexée et naguère le chef-lieu du département de la Moselle, est une vieille cité gardant encore le nom qu'elle avait antérieurement à l'époque romaine, quand elle était la ville des Médiomatrices. Elle est fort bien située dans une plaine très-fertile, au confluent de la Moselle et de la Seille, dont les eaux réunies portent déjà des bateaux de commerce. Metz devait aussi à sa position dans une presqu'île, entre deux cours d'eau bordés de prairies basses, l'avantage de pouvoir se défendre facilement contre les attaques du dehors. Ces attaques ne devaient point manquer à une ville placée, comme Metz, sur la limite d'une frontière débattue entre deux peuples différents par la race et par la langue. On sait avec quel héroïsme et quel succès François de Guise la défendit en 1552 ; on sait aussi comment, en 1870, elle fut livrée avec les 170,000 hommes qu'y avaient rejetés les sanglantes batailles de Mars-la-Tour, de Rezonville, de Gravelotte, de Saint-Privat.

Quand elle appartenait encore à la France, Metz était déjà une forteresse de premier ordre, et depuis qu'elle est tombée au pouvoir des Allemands, une armée d'ouvriers, évaluée à 4,000 hommes en moyenne, ne cessa pendant douze années de travailler à l'accroissement des fortifications. Le grand camp retranché que forme la série des forts extérieurs a 24 kilomètres de circonférence, et d'autres ouvrages, qui se trouvent encore en dehors de ces retranchements, en augmentent la puissance défensive ; quelques batteries sont protégées par des coupoles en fer comme celles des vaisseaux blindés ; un réseau de chemins de fer intérieurs se reliant aux voies ferrées du commerce, et construits beaucoup plus pour les mouvements des armées que pour la facilité des échanges, réunit tous les forts et permet à la nombreuse garnison d'être, pour ainsi dire, présente à la fois sur tous les points menacés. Quant à la ville, enfermée dans ses murs et ses bastions, elle a gardé l'aspect, mais non la libre animation d'autrefois : ses rues sont étroites et tortueuses ; des ponts inégaux traversent les deux rivières ; beaucoup de maisons sont noires et déjetées ; mais, comme Strasbourg, Metz possède une belle cathédrale à ogives du quinzième et du seizième siècle, « ouverte en quelque sorte au jour » et où « la pierre n'est pour ainsi dire que l'accessoire de verrières enveloppant la grande nef, les verrières et le chœur comme d'une muraille transparente [1] ». La promenade ombreuse de l'Esplanade remplace une ancienne citadelle ; sur les places

[1] Adolphe Joanne, *Vosges et Ardennes*.



METZ. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Malardot

s'élèvent des statues, celle de Ney, celle de Fabert, enfant de Metz, comme Custine, Paixhans, Bouchotte, Pilâtre de Rozier. Depuis 1865, la ville est parfaitement arrosée : l'eau ruisselle en abondance de ses fontaines[1], grâce au conduit souterrain qui les alimente et va chercher les sources à 20 kilomètres au sud-ouest, sur les collines de Gorze, là où commençait aussi l'ancien aqueduc romain. Les principaux établissements militaires de

N° 137. — METZ.



Gravé par Erhard

1:200.000

la ville sont l'arsenal et une « école de guerre », l'ancienne « École d'application » qui existait du temps de la domination française.

Cité de garnison beaucoup plus que de travail, Metz n'a guère que les industries spéciales à l'entretien de l'armée ; pour les usines proprement dites, elle a moins d'importance que la ville d'Ars-sur-Moselle située en amont, près de la frontière française. La population de Metz a diminué, à cause du grand nombre d'habitants qui ont opté pour la nationalité française[2], et quoique les énormes travaux militaires aient versé

[1] Débit de l'aqueduc de Metz : 20,000 mètres cubes par jour, 231 litres par seconde.

[2] Population de Metz en 1866. . . . . 54,820 habitants.
» » en 1880. . . . . 53,130 »

dans la ville beaucoup de millions puisés dans le trésor allemand, cependant Metz s'est appauvrie. En 1877, il y avait dans la ville, malgré l'accroissement de la garnison, plus de trois mille logements vacants et la valeur des propriétés bâties avait diminué de plus de moitié : de 110 millions de francs, elle était tombée à 50 millions. En aval de Metz, Thionville, que les Allemands appellent Diedenhofen ou Dietenhofen, et qui fut une des villes aimées de Charlemagne, est aussi une place forte d'une grande importance, dont tous les intérêts sont subordonnés à ceux de la défense militaire. Avec Metz et le territoire repris par la Prusse en échange de Belfort, elle ne forme, malgré la distance, qu'un immense camp d'où pourraient s'élancer des centaines de mille hommes au cas d'une nouvelle guerre avec la France[1].

III

RHIN ET MOSELLE

PAYS DE BADE, HESSE-DARMSTADT, FRANCFORT, NASSAU, PALATINAT BAVAROIS PRUSSE RHÉNANE.

Le noble fleuve qui au sortir de la Suisse, tout gonflé par la fonte des glaciers, est déjà l'un des grands cours d'eau de l'Europe, arrose des régions très-différentes les unes des autres par l'aspect, la nature du sol, les habitants, l'industrie et l'histoire ; lui seul leur a donné une certaine unité géographique. Malgré les enchevêtrements des frontières politiques, chacune de ces régions, Bade, Hesse, vallées de la Nahe, de la Lahn, de la Moselle, de la Sieg, de la Ruhr, mériterait d'être étudiée à part, si le Rhin, coulant du sud au nord, n'en avait fait un ensemble de contrées

[1] Population des principales villes de l'Alsace-Lorraine en décembre 1880 :

HAUTE-ALSACE.		
Mulhouse (Mulhausen)	63,630	hab.
» avec Dornach	68,130	»
Colmar	26,100	»
Guebwiller (Gebweiler)	12,450	»
Sainte-Marie-aux-Mines (Markirch)	11,520	»
Thann	7,530	»
Ribeauvillé (Rappoltsweiler)	6,010	»
Munster (Münster)	5,150	»
Soultz (Sulz)	4,630	»
BASSE-ALSACE.		
Strasbourg (Strassburg)	104,470	hab.
Haguenau (Hagenau)	12,690	hab.
Schlestadt (Schlettstadt)	8,980	»
Bischwiller (Bischweiler)	6,825	»
Saverne (Zabern)	6,600	»
Wissembourg (Weissenburg)	6,180	»
Barr	5,850	»
LORRAINE.		
Metz	53,130	hab.
Sarreguemines (Saargemünd)	9,575	»
Thionville (Diedenhofen)	7,160	»
Forbach	7,140	»
Ars-sur-Moselle	6,000	»

ayant en Allemagne et en Europe un caractère spécial, aussi bien dans son histoire que dans son climat. La destinée des riverains, beaucoup plus nombreux en proportion que les habitants du reste de l'Allemagne et de l'Europe en général, a dépendu en grande partie de la direction prise par le courant fluvial descendu des Alpes[1].

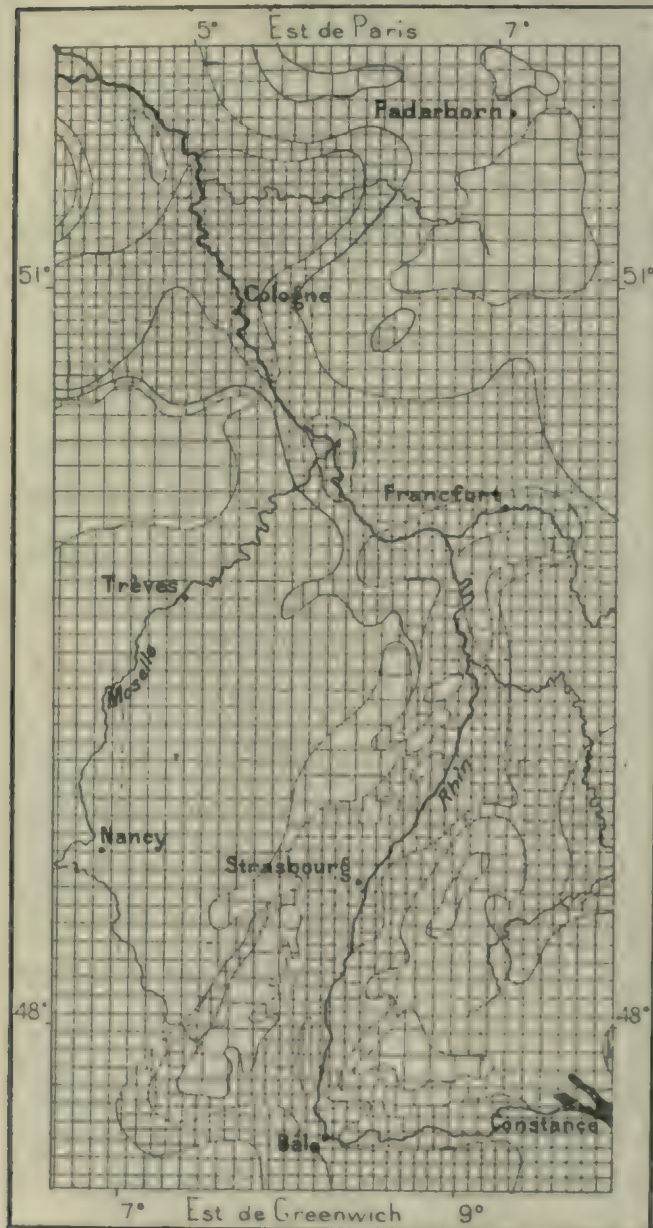
Il est certain que, même avant l'histoire écrite de l'Europe occidentale, le chemin tout tracé que le Rhin offrait aux peuples pour leurs migrations fut fréquemment suivi : le grand nombre de dénominations gauloises qui se retrouvent parmi les anciennes appellations de villes et de rivières, et la ressemblance que les anthropologistes observent le long du Rhin, au nord comme au sud, dans les types des physionomies et la forme des crânes, prouvent ces déplacements des populations d'autrefois. Cependant le mouvement des peuples s'est fait beaucoup plus dans le sens de l'est à l'ouest que dans celui du sud au nord. Des lignes de migration qui passent dans le bassin rhénan, les plus importantes sont parallèles à l'axe du continent, c'est-à-dire à la grande chaîne des Alpes : ce sont les voies naturelles offertes par les affluents orientaux du Rhin, le Neckar, le Main et les autres rivières moins abondantes qui vont rejoindre le fleuve dans sa partie inférieure. Pour les peuples venus de l'Orient, le Rhin était un obstacle, d'autant plus grand que sur la rive gauche, très-pauvre en affluents, des chaînes de montagnes ou du moins des plateaux et des plaines accidentées forment une autre barrière au delà du fleuve. De là d'incessantes guerres causées par la pression et la réaction de peuple à peuple. Sans être une frontière naturelle, bien au contraire, puisque de l'est et de l'ouest le mouvement des populations se porte transversalement à son cours, le Rhin est une des limites qui furent le plus vivement disputées pendant le cours de l'histoire. Telle est la raison qui lui a donné une si grande célébrité et qui l'a fait personnifier, presque diviniser par ses riverains. On se rappelle tous les événements qui se sont accomplis sur ses bords, les batailles qui se sont livrées pour la possession de ses villes, et l'on dirait, au langage des poëtes, que le

[1] Allemagne rhénane, sans l'Alsace-Lorraine et sans les bassins supérieurs du Neckar, du Main, de la Lippe, au 1er décembre 1880 :

	Superficie.	Population.	Popul. k.
Bade.	15,087 kil. car.	1,570,250 hab.	104
Hesse-Darmstadt	7,680 »	936,350 »	122
Cercle de Wiesbaden, partie de Hesse-Nassau.	5,566 »	751,425 »	131
Palatinat bavarois ou Pfalz.	5,937 »	677,500 »	114
Principauté de Birkenfeld (Oldenburg) . . .	503 »	38,700 »	77
Prusse rhénane ou Rheinland.	26,981 »	4,074,000 »	151
Cercle d'Arnsberg, partie de la Wesphalie. .	7,697 »	1,068,150 »	139
	69,451 kil. car.	9,096,175 hab.	131

fleuve lui-même comprend toutes les luttes dont il a été l'objet, toutes les grandes choses dont il a été le témoin, et ne fait qu'un avec les monuments reflétés dans ses eaux. Nul fleuve n'a été plus chanté que le Rhin : on l'aime comme s'il était vivant; c'est un « père », le *Vater Rhein*, et, tout inconscient qu'il est, n'a-t-il pas en réalité fait naître les villes de ses rivages?

N° 138. — DENSITÉ DES POPULATIONS RHÉNANES.



Habitants par kilomètre carré



Chaque carré représente une population de 5000 habitants

Non-seulement le Rhin devait avoir une importance capitale comme ligne disputée entre la Germanie et les Gaules, il devait aussi avoir un rôle direct dans l'histoire commerciale et politique de toute l'Europe occidentale, grâce à la facilité de ses communications avec les autres bassins. Tandis que les fleuves de l'Allemagne du nord et du nord-est descendent de montagnes secondaires fort éloignées du versant méridional de la Méditerranée, le Rhin prend sa source dans les grandes Alpes, et c'est par ses hautes vallées que passent les cols les plus faciles de la chaîne : par la plaine suisse, le bassin du Rhin va se confondre au sud avec celui du Rhône, et les deux fleuves forment de la Méditerranée à la mer du Nord comme une grande coupure à travers le continent. A l'ouest, la dépression qui s'ouvre au sud des Vosges rejoint aussi le Rhône et le Rhin par la vallée de la Saône, tandis qu'à l'est le Main et les plaines de Bavière, le Neckar et les passages des montagnes souabes rattachent les grandes voies naturelles du Danube et du Rhin. Les affluents des diverses rivières entremêlent leurs sources de manière à faciliter les voyages et les échanges sur le pourtour du bassin rhénan.

C'est un fait remarquable que presque toutes les grandes villes riveraines du Rhin sont bâties sur la rive gauche : Bâle, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Coblenz, Cologne sont à l'occident du fleuve, et cependant il semblerait au premier abord que les grandes cités auraient dû se bâtir au confluent des tributaires, plus nombreux du côté de l'orient. La raison de ce contraste est que la rive gauche est la rive jadis romaine. Drusus et d'autres généraux y établirent leurs camps, devenus plus tard des villes, puis des stations de grand commerce ; c'est là que vinrent aboutir, à Strasbourg, à Mayence, à Cologne, les trois routes des Gaules; d'étape en étape, un chemin longeait le fleuve à l'occident, tandis que la rive droite restait presque déserte, peu connue, et les Romains ne s'y aventuraient qu'en expéditions de guerre. A cette époque le cours du Rhin était en effet une véritable frontière[1]. Pour la civilisation de ses habitants, le rivage occidental du fleuve eut donc sur le rivage opposé une avance, de plusieurs siècles, et pendant tout le moyen âge il garda cette avance, à cause de la force d'attraction exercée par les populations policées et commerçantes de l'Occident. Mais peu à peu l'égalité s'est établie entre les deux rives, grâce à la mise en culture du sol, au développement des industries et à la construction des routes; même, des deux lignes de chemins de fer qui longent maintenant les eaux du Rhin, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, la plus importante, celle qui transporte le plus de voyageurs et de marchandises, ce n'est pas celle qui remplace l'ancienne voie romaine, c'est au contraire le chemin de la rive droite qui va s'embrancher à Francfort avec les lignes de Hambourg et de Berlin.

Le Rhin termine son cours supérieur au lac de Constance, où ses alluvions s'avancent en presqu'île. Ce vaste réservoir lacustre appartient à l'Allemagne sur la plus grande partie de son pourtour : c'est l'ancienne « mer de Souabe », bassin de séparation naturelle entre les cantons suisses et les États de la Germanie, et de tout temps il a été sillonné par les embarcations de commerce qui voguent de l'une à l'autre rive. En s'échappant du lac allemand, le Rhin rentre pour ainsi dire en Suisse; il lui faut encore traverser les rochers du Jura, puis se rejeter vers le nord au grand tournant de Bâle ; c'est là qu'il sort définitivement du domaine des Alpes.

En aval, le Rhin se partage en trois parties bien différentes : de Bâle à Mayence, il serpente dans une ancienne mer intérieure; au-dessous de Mayence, à Bingen, il entre dans un défilé de montagnes, qui se con-

[1] C. Mehlis, *Der Rhein und der Strom der Cultur*.

tinue jusqu'à Bonn; puis, coulant dans une grande plaine alluviale qui fut un golfe de l'Océan aux temps géologiques, il descend à la mer par une pente insensible pour se ramifier en plusieurs bras, dont le principal reçoit la Meuse. Ainsi divisé en parties très-distinctes par l'allure des eaux et l'aspect général de la contrée riveraine, le Rhin présente parmi les fleuves un caractère original : tandis que tout cours d'eau normal, arrivé à la fin de son œuvre géologique, décrit de sa naissance à sa disparition dans la mer une courbe régulière, le Rhin descend par étages successifs ayant une déclivité différente; il se compose, pour ainsi dire, de plusieurs rivières qui se continuent, mais gardent encore les traces de leur ancienne indépendance. Les géographes allemands, et à leur tête le grand Carl Ritter, voient quelque chose « d'héroïque » dans cette marche inégale mais triomphante du Rhin, à travers plaines et montagnes, des glaciers de la Suisse aux sables de la Hollande.

On n'a point de preuves que la grande plaine lacustre du Rhin moyen, entre Bâle et Bingen, ait été jamais occupée par un glacier : on n'y a point retrouvé les traces de l'immense fleuve glacé qui s'épanchait au nord des Alpes suisses sur les plateaux de la Souabe, et les hauteurs du Niederwald et du Taunus, qui bornent au nord la plaine fluviale, n'ont en aucun endroit des blocs erratiques ou des restes de moraines[1]. Mais si les glaces n'emplissaient pas l'énorme cavité, longue de 270 kilomètres et large de 30 kilomètres en moyenne, ce n'en est pas moins à l'œuvre indirecte des glaciers que sont dus tous les débris, graviers et cailloux, dont l'ancien lac a été comblé. Tous ces dépôts, qui couvrent un espace de 800,000 hectares sur une profondeur inconnue, ont été apportés par les courants glaciaires. La masse principale de ce remblai de comblement se compose de matériaux provenant des Alpes et du Jura suisse; à droite et à gauche, elle est revêtue en partie de nappes de galets provenant des Vosges et de la Forêt-Noire; enfin une couche de ces dépôts antiques appelés *lehm* ou *loess* et formés d'un mélange variable de sable très-fin, d'argile, de carbonate de chaux, a recouvert en plusieurs endroits les terrasses latérales de la vallée jusqu'à plus de 100 mètres et même à 170 mètres au-dessus du niveau actuel du Rhin. L'épaisseur du loess est sur quelques points de 60 à 80 mètres et dans sa profondeur on trouve çà et là des ossements de mammifères, principalement d'éléphants, de rhinocéros, de bœufs, de chevaux, de cerfs, que les tourbillons du courant ont déposés jadis sur les bancs de gravier. D'innombrables coquilles terrestres, identiques à celles qui vivent aujourd'hui dans les régions froides et humides des pays du nord,

[1] Ramsay, *Physical history of the Rhine*, Royal Institution, 27 march 1874.

sont disséminées dans ces terres du loess[1], que Richthofen croit avoir été formées par des amas de poussière, ce qui expliquerait le manque de stratifications dans ces roches et l'absence de coquillages d'eau douce. Le fleuve actuel n'a point cessé de rouler des galets sur le fond de son lit et de tenir des sables suspendus dans ses eaux. On a calculé que le lit du Rhin, à Germersheim, contient 1,000 mètres cubes de cailloux par mètre de longueur et que dans l'année il entraîne tous ces débris à 275 mètres de distance; en outre, la quantité de limon emportée par le flot serait en cet endroit de 1,944,000 mètres cubes par an[2]. D'après Daubrée, la proportion de la vase contenue dans le Rhin devrait être évaluée seulement aux deux tiers du chiffre indiqué par les ingénieurs allemands : elle varierait en moyenne de cinq millionièmes à un millième seulement; par an, cette masse de fines alluvions transportées suffirait à former un cube de 104 mètres de côté, représentant pour le bassin supérieur du Rhin, au-dessous des lacs suisses, une ablation moyenne de six centièmes de millimètre. Parmi ces débris se trouvent, on le sait, quelques petites parcelles d'or, que recherchaient naguère des centaines d'orpailleurs, mais qui ne suffisent plus à payer l'ouvrier de ses peines. La richesse moyenne du sable rhénan, entre Kehl et Philippsburg, est évaluée seulement à 8 billionièmes, proportion minime, qui représente néanmoins une valeur totale de plusieurs centaines de millions. En 1850, on en retirait encore de 40,000 à 45,000 francs par an, gagnés surtout par des ouvriers badois.

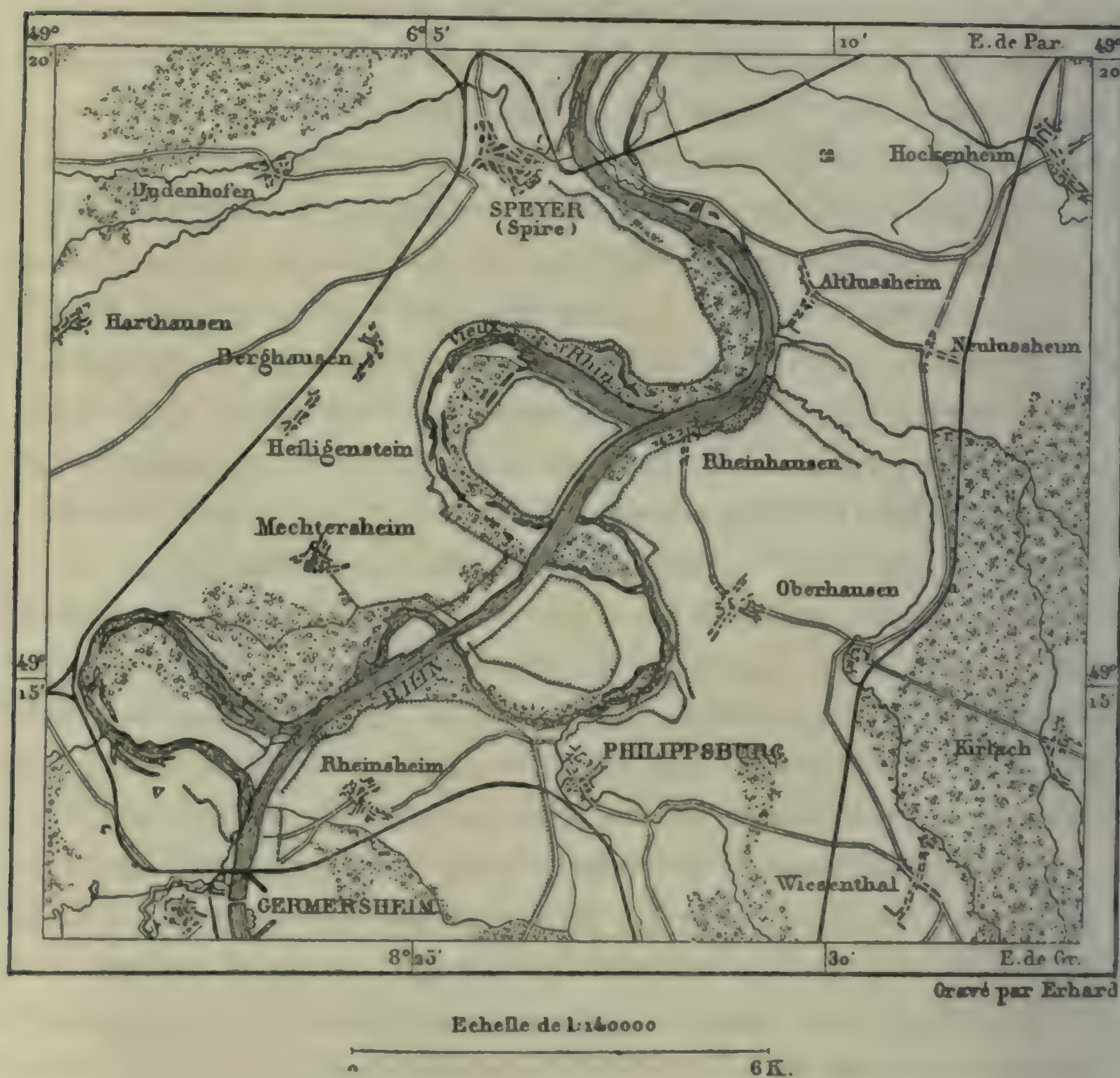
Quoique échappé à la région des Alpes et du Jura et roulant déjà 1,000 mètres cubes d'eau par seconde, le Rhin garde encore ses allures torrentielles au grand tournant de Bâle et dans tout le parcours de la plaine alsacienne et badoise[3]. Ses eaux violentes se heurtent alternativement à l'une et à l'autre rive, rongeant les berges d'un côté, déposant de l'autre des alluvions; le lit se déplace de méandre en méandre, se divise en bras secondaires qui s'élargissent, puis se rapprochent de nouveau et s'entrecroisent en laissant entre eux des îles dont les contours changent suivant la direction du courant et la hauteur des crues. Des marécages, des lits temporaires, d'anciennes coulées en partie comblées par les vases, bordent le fleuve à droite et à gauche et le séparent des terres complétement assé-

[1] Daubrée, *Description géologique et minéralogique du Bas-Rhin;* — Braun; — Richthofen.
[2] Grebenau, *der Rhein vor und nach seiner Regulirung;* — Hochstetter, *Allgemeine Erdkunde.*
[3] Débit du fleuve d'après Desfontaines :

	A Kehl.	A Lauterburg.
Basses eaux	350 mèt. cub.	465 mèt. cub.
Eaux moyennes	956 »	1,106 »
Crues extrêmes	4,685 »	5,010 »

chées. Le Rhin erre tellement dans son cours, que durant la période historique des emplacements de villes se trouvent avoir changé de rivage[1]. ainsi Neuburg, près de Germersheim, placée en 1570 sur la rive droite du fleuve, occupe maintenant la rive gauche. Même pendant ce siècle, la rivière de Haguenau et de Bischwiller, la Moder, s'est allongée d'environ 19 kilomètres, par l'effet d'un changement de cours du Rhin; elle a dû

N° 139. — MÉANDRES DU RHIN, DE GERMERSHEIM A SPIRE.



se chercher une issue vers le nord, et, trouvant un ancien lit du fleuve, s'écouler en longs méandres pour rejoindre le Rhin en amont de Fort-Louis[2]. On comprend combien, dans l'antiquité romaine, et plus tard pendant tout le moyen âge, le fleuve était d'approche difficile, non par l'effet de son propre courant, mais à cause des fondrières qui, de part et d'autre, s'étendaient à plusieurs kilomètres de distance. Ainsi s'explique la grande

[1] Adalbert Daniel, *Deutschland*.
[2] Daubrée, *Description géologique et minéralogique du Bas-Rhin*, p. 255.

LE RHIN DE MY



Dressé par A. Vuillemin

E CE A COBLENZ

Paris Hachette et Cie



importance stratégique des lieux de passage faciles où l'eau du Rhin se resserre en un seul canal. Dans la partie supérieure de la plaine, ces endroits favorables sont moins nombreux qu'au nord de Strasbourg, où l'eau est plus abondante, il est vrai, mais aussi plus calme, plus régulière dans ses allures. D'ailleurs les digues construites au bord du fleuve finiront tôt ou tard par le changer en un canal uniforme, dont la largeur, les courbes, les oscillations seront toutes calculées d'avance. Déjà, dans la plus grande partie de son cours, le Rhin, ramené à la largeur uniforme de 250 mètres, n'a plus l'aspect qu'il avait naguère lorsqu'il errait librement dans les campagnes et que ses eaux coulaient en des canaux tortueux ayant ensemble jusqu'à 3 kilomètres de large[1]; ses longs méandres presque circulaires qu'avaient à descendre ou à remonter les embarcations ont été remplacés par des coupures faiblement infléchies[2]; les marécages que les anciens lits avaient laissés çà et là sont devenus des prairies et des champs; le sol a été assaini, et les digues, portant des routes et des chemins de fer, font de la contrée, qui fut jadis peu abordable, une des régions les plus facilement parcourues dans tous les sens.

Uni au Main, le Rhin vient se heurter aux contreforts du Taunus et, ne pouvant plus continuer à s'écouler vers le nord, se reploie vers l'ouest et le sud-ouest, jusqu'à ce qu'il ait trouvé, au Binger Loch (Trou de Bingen) le point faible de la chaîne : c'est là qu'est placée, pour ainsi dire, la porte de communication fluviale entre l'Allemagne du sud et celle du nord. Là se dressent les talus méridionaux des hauteurs qui rejoignent les massifs de la Bohême à ceux des Ardennes et qui, du sud au nord, n'ont pas moins de 100 kilomètres d'épaisseur en ligne droite. Il ne faut pas croire pourtant que le fleuve n'ait pas trouvé son chemin vers la mer du Nord avant l'excavation du défilé tortueux dans lequel il passe aujourd'hui. En effet, l'étude géologique de la vallée a prouvé que le lit du Rhin était autrefois de 140 à 150 mètres plus élevé. De chaque côté du fleuve, on remarque dans l'immense plaine d'Alsace et de Bade des terrasses aux talus sinueux et ravinés, dont les bords étaient jadis baignés par l'eau courante, et ces terrasses se continuent exactement sur les pentes des hautes collines qui, de part et d'autre, forment le défilé du Rhin, entre Bingen et Bonn. Ces terrasses sont d'anciennes plages. On présume que la contrée tout entière a été

[1] Daubrée, *Description géologique et minéralogique du département du Bas-Rhin.*

[2] Longueur du Rhin sur la frontière du département du Bas-Rhin, d'après Daubrée :

1838	147,610 mètres.
1850	128,590 »
1860	116,000 »

lentement soulevée comme l'est aujourd'hui la Scandinavie, et que l'eau fluviale, travaillant à maintenir son niveau, a creusé son lit à mesure dans les diverses assises des montagnes aussi bien que dans les amas de cailloux désagrégés du bassin supérieur. Seulement la nature si différente des terrains a donné au Rhin les aspects les plus divers, et tandis que dans la plaine de galets le fleuve a pu se promener à droite et à gauche en déplaçant ses méandres, il a dû, plus au nord, cheminer comme un captif dans son étroit défilé, sans modifier les courbes successives de son tracé primitif [1].

Le seuil par lequel le Rhin entre dans son avenue de collines était naguère marqué par de périlleux rapides. Il y a trois siècles, la chute paraît avoir été de 2 mètres en cet endroit; mais les travaux d'approfondissement repris à diverses époques ont été menés à bonne fin pendant le cours de ce siècle, et désormais la navigation ne sera plus interrompue au Trou de Bingen, ni à la descente, ni à la remonte; la porte d'entrée du défilé n'est plus indiquée par les saillies des écueils, mais le paysage est toujours d'une beauté saisissante. A gauche, la ville de Bingen, entourée d'arbres, s'allonge au bord du fleuve et gravit un promontoire, comme pour regarder le confluent de la Nahe; au milieu du Rhin se dresse sur un îlot la vieille tour (Mäusethurm) que la légende dit avoir été prise d'assaut par les souris; à droite, le château d'Ehrenfels s'élève à mi-pente sur le versant rapide de la montagne du Niederwald, tandis qu'au loin les eaux, rétrécies par la perspective, vont se perdre au tournant des promontoires. Sur le plateau du Niederwald qui domine Ehrenfels se dresse une statue haute de 12 mètres, modelée par le sculpteur Schilling, « la Germanie Triomphante ».

C'est par la ruine d'Ehrenfels que commence l'étonnante rangée de châteaux, les uns ruinés, les autres reconstruits, qui hérissent toutes les pointes de rochers sur les deux bords de la percée du Rhin, et se rattachent en maints endroits par des murailles aux vieilles tours des bourgades qui bordent le fleuve. Rheinstein, Falkenburg, Sonneck, Fürstenberg, Stahleck se succèdent sur les promontoires de la rive gauche; Pfalzgrafenstein, plus connu sous le nom de Pfalz, dresse ses murailles sur un écueil du Rhin, tandis qu'à l'est le château de Gutenfels domine la ville de Caub du haut de son rocher d'ardoise. Schönberg ou Schönburg (Schomberg) et Rheinfels se montrent ensuite sur la rive gauche, et sur deux coteaux de la rive droite les deux bourgs ennemis, le Chat (Katzenelnbogen) et la Souris, se regardent menaçants. D'autres vieux donjons, Lobenstein, Sternfels, Marxburg, hérissent

[1] Ramsay, *Physical history of the Rhine*, — Albrecht Penck, etc.



VUE PRISE SUR LE RHIN. — LA SOURIS ET SANCT-GOAR

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

ces sommets, et vis à vis du confluent de la Lahn, gardée jadis par le château de Lahneck, s'élève Stolzenfels (Montorgueil), reconstruit plus fier et plus beau qu'il ne fut jamais.

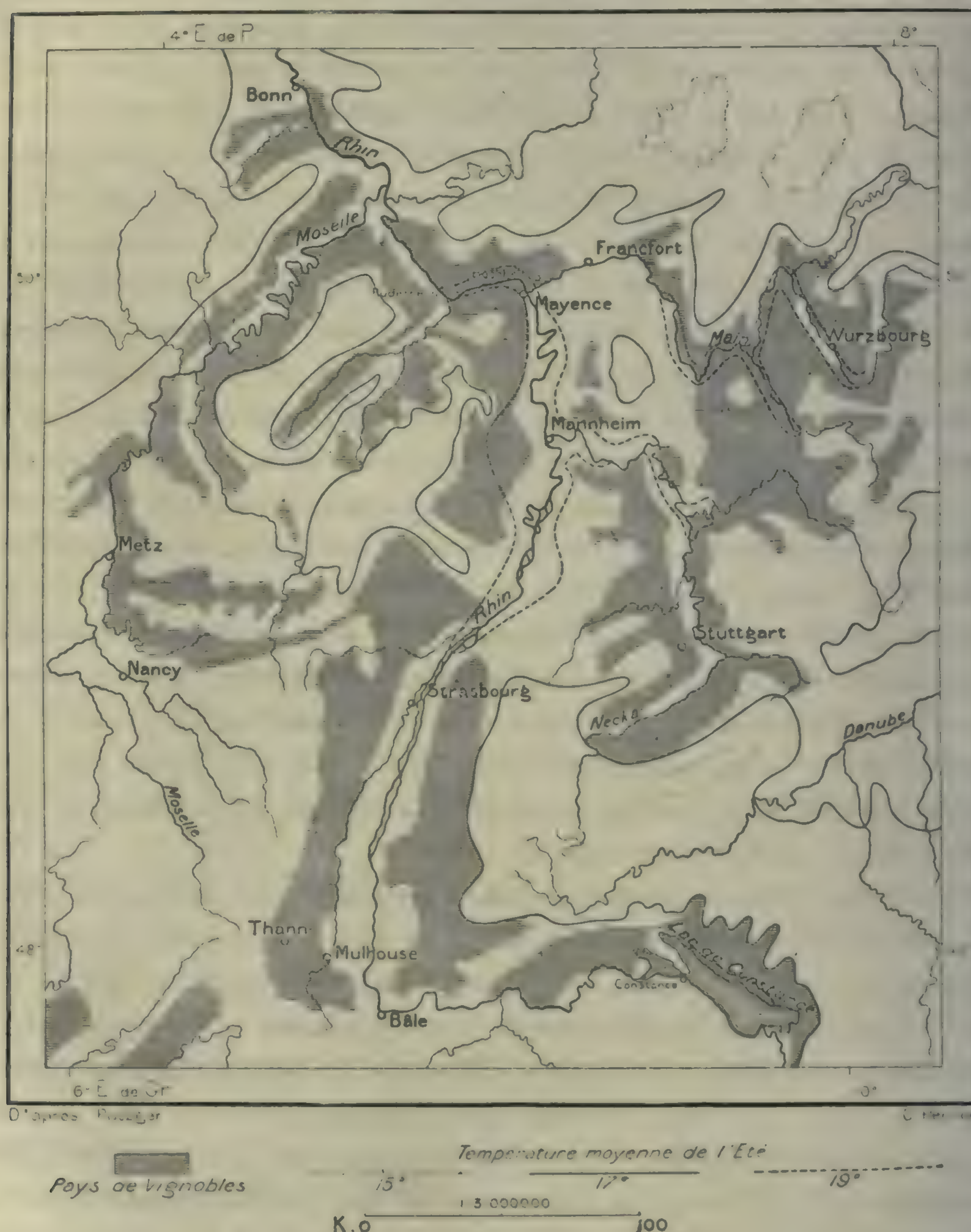
Dans l'intérieur du pays, chaque vallon qui descend vers le Rhin est aussi dominé par de hauts donjons et des murs : on se demande comment tous les seigneurs, « ces oiseaux de proie du moyen âge, pouvaient vivre, n'ayant autour d'eux, comme le dit Théophile Gautier, qu'un cercle si restreint de rapines. » Toutefois ces tours en ruine ne rappellent pas seulement des souvenirs de pillages et de combats ; l'imagination populaire a su les embellir par des récits de poésie et d'amour : chaque tour a sa légende, même chacun des rochers d'ardoise que tournent les bateliers, remontant le courant à force de rames ou se laissant glisser sur le flot. Les grands faits de l'histoire transmis de bouche en bouche, les événements journaliers de la vie du matelot, les incidents de ses voyages, les hallucinations produites par les jeux de la lumière, les ombres soudaines, les frayeurs de la nuit, tout s'est entremêlé pendant le cours des siècles en légendes gracieuses ou terribles que les poëtes ont recueillies depuis et mises en beaux vers. Parmi ces promontoires, le plus célèbre est la Lore Lei ou le « Rocher de la Plainte[1] ». Le cap n'est point l'un des plus remarquables d'aspect : ce n'est qu'une grande saillie d'ardoises déchiquetées ; mais au pied de cette roche le courant est fort rapide ; des écueils obstruaient autrefois le lit du fleuve, mainte embarcation s'y est brisée et souvent des mariniers engloutis y ont poussé leur cri suprême, renvoyé quinze fois d'un bord à l'autre par l'ironique voix de l'écho. Telle est l'origine de la légende que les beaux vers de Henri Heine conserveront à jamais.

Les vieux châteaux, les villes pittoresques bordant les rivages, les souvenirs de l'histoire, le charme de la poésie ne sont pas les seules raisons qui attirent un si grand nombre d'étrangers et font d'un voyage sur le Rhin un des impérieux devoirs de l'homme de loisir, Allemand ou Français, Russe, Anglais ou Américain. Les falaises schisteuses du défilé rhénan sont aussi devenues célèbres à cause de leurs vignobles, qui d'ailleurs, s'ils ont contribué à la gloire du Rhin, n'en ont certainement pas accru la beauté. Les fragments effrités du schiste glisseraient du haut en bas des escarpements, emportant le peu de terre végétale qui les recouvre, si des arbres ou des broussailles ne les retenaient dans leur chute ou si l'homme ne les arrêtait par des murs en pierre sèche. En défrichant les pentes pour y planter des vignes, il a donc fallu que le cultivateur prît soin de soutenir les terres au

[1] C. Mehlis, *Studien zur deutschen Mythologie*, Ausland, nos 33, 1876.

moyen de terrasses disposées en forme de gradins comme les *roncos* des Alpes italiennes. La colline se trouve ainsi décorée de guirlandes de pampres, vertes en été, jaunes en automne, que séparent des murs parallèles

N° 140. — VIGNOBLES DU RHIN.



de pierres couleur de rouille. Souvent les pierres s'éboulent, les pluies creusent des ravines sur la pente ; il faut alors ramasser la terre entraînée et la reporter au pied des ceps déchaussés. Dans les bonnes années, ce dur labeur est richement payé, car les bons crus de ces vignobles sont parmi les plus appréciés de l'Europe à cause de leur bouquet et de leur finesse de

goût. Le vin du Rhin, quelle que soit du reste sa valeur réelle parmi les grands crus, est certainement celui de tous qui a été le plus chanté : innombrables sont les poëmes qui le célèbrent. C'est l'un des principaux motifs de la poésie germanique, et, comparées à ce flot de vers, combien discrètes sont les quelques belles chansons inspirées par les vins exquis du Bordelais, du Roussillon, de la Bourgogne! Les auteurs allemands qui parlent en prose des vins de leur pays se laissent entraîner à des enthousiasmes qui nous étonnent. « Les vins français, italiens, espagnols sont des boissons sans pensée, dit Wilhelm Buchner; on les boit parce qu'ils ont bon goût, mais en buvant le vin du Rhin, on pense ». D'ailleurs, « l'Allemand seul sait boire le vin[1]. »

De Bingen à Lahnstein, dans la partie la plus étroite et la plus régulière du défilé rhénan, le fleuve ne reçoit qu'un seul ruisseau considérable, la Wisper, connue par ses brises alternantes, qui se succèdent avec un véritable rhythme, descendant le matin de la vallée latérale vers le Rhin et remontant le soir vers les hauteurs. A peu de distance en aval du confluent de la rivière Lahn, qui prend sa source dans les montagnes de la Hesse, la vallée principale s'élargit et le Rhin reçoit la Moselle, dont les méandres viennent de contourner des coteaux aux vignobles fameux. Les courbes de la rivière sont tellement nombreuses, elles allongent tant le parcours des bateliers, que la Moselle n'a pu guère servir de voie commerciale; avant l'ouverture du chemin de fer, c'était par les routes des hauteurs, bien plus que par celles de la rive, que se faisaient la plupart des transports. La rivière découpe la contrée en tant de zones transversales, que le contraste des climats et des cultures cesse d'exister entre les deux bords; la plupart des domaines s'étendent sur les deux versants opposés[2].

Quoique leurs bouches ne s'ouvrent pas en face l'une de l'autre, Lahn et Moselle peuvent être considérées comme parcourant chacune la moitié d'une dépression transversale au Rhin et parallèle à l'axe général des montagnes. De même, en amont du défilé, le lit de la Nahe continue au sud-ouest le plissement formé à l'est et au nord-est par le cours du Rhin et par la partie inférieure du Main, son affluent. On a souvent signalé, depuis Carl Ritter, ces confluents à angle droit du Rhin et de ses tributaires comme une sorte de témoignage mystique en faveur de la noblesse du fleuve parmi les autres courants d'Europe. « Si l'on redresse par la pensée debout sur le sol l'immense silhouette géométrale du fleuve, le Rhin apparaît portant toutes ses

[1] *Der Rhein, der Deutschen Lieblingsstrom*, Wissenschaftliche Vorträge, herausgegeben von Rud Virchow und Fr. von Holtzendorff.

[2] J.-G. Kohl, *Der Rhein*, I[er] Band, 87.

rivières à bras tendu et prend la figure d'un chêne[1]. » Cette forme des vallées du grand cours d'eau, de même que le défilé, prouve seulement une chose : c'est que le Rhin et ses affluents n'ont pu, dans leur traversée des montagnes, modeler leurs bassins; plus haut, dans la plaine alluviale de l'Alsace et de Bade, le Rhin, remaniant à son aise les sables et les galets de ses rivages, a pu entraîner vers l'aval tout son cortége de rivières.

Au nord du bassin de Coblenz, où d'autres moindres cours d'eau viennent s'unir au Rhin déjà gonflé par la Lahn et la Moselle, le fleuve entre dans un nouveau défilé, celui d'Andernach; mais ce passage est moins âpre que le Trou de Bingen, les déclivités des coteaux sont plus douces, et laissent à leur base, de distance en distance, de plus larges bassins de champs et de prairies; les hauteurs s'écartent peu à peu, et bientôt le fleuve entre dans l'ancien golfe qui est devenu sa plaine basse : il reçoit encore quelques rivières, Sieg, Ruhr, Lippe, et quand il se recourbe vers l'ouest, en amont de son entrée sur le territoire néerlandais et de la bifurcation de son delta, il a déjà toute la masse d'eau qu'il doit verser à la mer[2]. Dans cette partie de son cours, le Rhin n'est pas moins errant que dans la plaine d'Alsace et du Palatinat : de toutes parts ses anciens méandres ont laissé des traces dans les campagnes riveraines, et même entre Düsseldorf et Crefeld on voit un ancien lit du Rhin qui se dirige au nord-ouest pour aller rejoindre la Meuse au sud de Cleve. Il a été constaté par les mesures rigoureuses faites depuis plus d'un siècle sur le niveau moyen des eaux du fleuve, que leur portée a sensiblement diminué. De 1770 à 1835, la diminution a été d'environ 40 centimètres à Emmerich, sur une profondeur totale d'un peu plus de 3 mètres[3]. Tandis que la moyenne de la portée du fleuve à Germersheim a été de 1,292 mètres cubes pendant la période écoulée de 1840 à 1853, elle n'a été que de 1,067 mètres entre 1854 et 1867[4].

Dans l'Allemagne du sud, les monts de la Forêt-Noire (Schwarzwald) sont le premier massif qui limite à l'est le bassin rhénan. C'est un fragment géologique de l'ancien système de montagnes dont les Vosges sont l'autre moitié et que des fentes, ouvertes du nord au sud, ont eu pour

[1] Victor Hugo, *Le Rhin*, lettre XXV.

[2]

Longueur du Rhin	1,125	kilom.
Superficie de son bassin	251,790	kilom. carrés.
Portée moyenne à Emmerich	2,210	mètres cubes.

[3] Heinrich Berghaus, *Umrisse der Hydrographie*, Allgemeine Länder- und Völkerkunde; — Gustav Wex, *Ueber die Wasserabnahme in den Quellen, Flüssen und Strömen*.

[4] Grebenau; — Wex, ouvrage cité.

résultat de faire déblayer par les eaux dans toute sa partie médiane. Les montagnes de cailloux agglomérés qui occupent une zone fort considérable de la Suisse sont en entier composées de fragments où l'on retrouve surtout des blocs apportés des sommets de la Forêt-Noire[1]. Lors de l'époque miocène, de grands courants transportèrent tous ces débris dans la direction du sud, puis, après la période glaciaire, les eaux de débâcle, refluant en sens inverse, emplirent de cailloux et d'argile la large vallée dans laquelle serpente aujourd'hui le Rhin. Malgré ces grandes révolutions géologiques, les deux restes du système montagneux, la Forêt-Noire et les Vosges, ont gardé une singulière ressemblance de formations[2]. Les roches se correspondent des deux côtés de la plaine du Rhin : de part et d'autre, le granit occupe la partie méridionale du massif et s'élève en pyramides et en coupoles dominant de plusieurs centaines de mètres les assises rougeâtres du grès vosgien ; dans les montagnes de l'est comme dans celles de l'ouest, ces grès s'étendent en couches énormes, sur lesquelles s'appuient extérieurement des strates appartenant au trias et au jura ; enfin, dans la Forêt-Noire comme dans les Vosges, ont jailli çà et là en petits massifs des porphyres d'éruption, véritables volcans qui pourtant ne sont percés d'aucun cratère. De montagne à montagne, la correspondance est telle, que, dans la partie méridionale des deux chaînes, des roches de transition contenant des traces d'anthracite se rencontrent avec des allures symétriques[3].

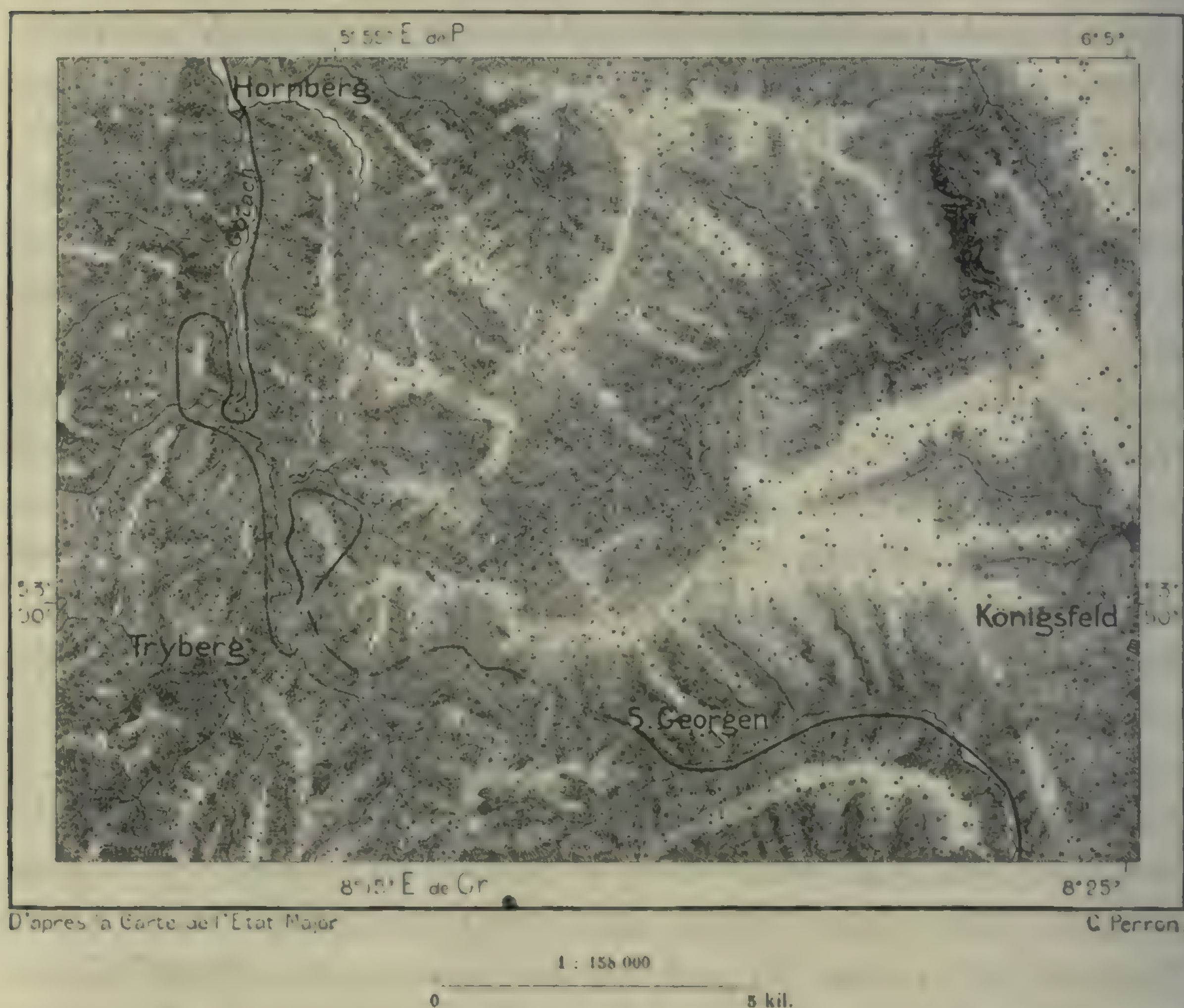
Au sud et à l'ouest, les limites de la Forêt-Noire sont nettement indiquées par le cours du Rhin suisse et par les alluvions de la base ; mais sur le versant de la Souabe il est difficile d'indiquer une ligne de démarcation, à cause des inégalités du plateau : la frontière qui semble la plus naturelle est celle que forment à l'est les assises de calcaires coquilliers ; c'est là aussi que s'arrêtent les grandes forêts de pins et de sapins qui ont valu son nom à l'ensemble de la chaîne. Au nord, le massif principal de la Forêt-Noire est nettement séparé du massif secondaire par la vallée de la Kinzig, qui recueille ses premières eaux à l'orient de la chaîne et la traverse de part en part. Un chemin de fer longeant la Kinzig, puis son affluent la Gutach, s'élève graduellement de la plaine rhénane vers le plateau de la Souabe, et par une singulière bizarrerie, c'est précisément là où il sort de la région montueuse, qu'il doit gravir les plus fortes rampes pour atteindre les hautes terres faiblement accidentées qui bordent le Neckar. Plus au nord, la vallée de la Murg, dont un affluent supérieur coule d'abord directement à l'est,

[1] Oswald Heer, *Urwelt der Schweiz.*
[2] Voir *la France*, vol. II *de la Nouvelle Géographie universelle.*
[3] Sandberger, *Zur Urgeschichte des Schwarzwalds*, Ausland, n° 47, 1876.

commence également sur le versant oriental du mont et limite ainsi un autre massif, complètement séparé des hauteurs qui s'abaissent par degrés vers la brèche de Pforzheim, où s'arrête la Forêt-Noire proprement dite.

C'est à l'ouest seulement que les sommets du Schwarzwald, vus de la plaine unie de l'Alsace ou du Brisgau, ont un aspect de montagnes : du côté de l'est, leur contrepente allongée va se confondre avec le plateau. D'ailleurs la chaîne ne présente nulle part une crête régulière : les hautes

N° 131. — SEUIL DE LA GUTACH.



1 : 158 000

0 5 kil.

cimes, croupes nues qui s'élèvent au-dessus de la zone des forêts, se suivent en rangées sinueuses, qui ne coïncident même pas avec l'axe général du système ; mais c'est bien à peu près au centre géométrique du massif méridional, entre Fribourg et Waldshut, que se trouve le plus haut sommet de la chaîne, le Feldberg, entouré de petits lacs et de profondes vallées. Sur les croupes suprêmes de la Forêt-Noire, qui ressemblent aux Alpes centrales par la nature de la roche, le botaniste reconnaît aussi plus de 80 plantes alpines, réfugiées vers les froides cimes depuis la dernière époque glaciaire.

Le versant de la Forêt-Noire qui regarde le Rhin est plus abrupt, plus nettement coupé que celui des Vosges, mais il est moins régulier et sa base

ne se développe pas du sud au nord parallèlement au lit du fleuve. Vers le milieu de sa longueur, le grand massif méridional est entaillé d'un large golfe, celui dans lequel est bâtie la ville de Fribourg, et deux groupes insulaires de hauteurs s'élèvent au milieu des campagnes basses, au sud le Tuniberg, au nord le Kaiserstuhl, séparés l'un de l'autre par une dépression où passe le chemin de fer de Colmar à Fribourg. Les collines du Kaiserstuhl sont des cônes de basalte et de dolérite qui, en se soulevant à l'époque où la plaine était encore un bras de mer, ont redressé en même temps des strates de terrain jurassique. Le cône le plus haut du Kaiserstuhl ou « Siége Impérial », sur lequel, d'après la légende, Rodolphe de Habsbourg aurait tenu cour de justice, domine un paysage des plus charmants et des plus vastes : aux alentours sont les bois et les clairières de prairies ; des eaux claires arrosent tous les vallons; dans le lointain on aperçoit le grand fleuve qui sépare la riche Alsace des campagnes non moins fertiles du Brisgau, et les contreforts des montagnes boisées qui se font face de l'un à l'autre côté de la plaine. La Forêt-Noire est une des régions de l'Allemagne où le voyageur voit se succéder les sites les plus austères et les plus gracieux ; mais plusieurs restent encore ignorés : la foule des étrangers se porte vers Bade et les autres villes de bains ; elle parcourt les allées des parcs, les forêts voisines, et ne dépasse guère les ruines qui se voient çà et là sur les sommets environnants.

La grande industrie de la Forêt-Noire est encore l'exploitation des bois, bien qu'en maints endroits les pentes aient été dévastées ou remplacées par des cultures auxquelles le sol ne se prête pas toujours. Ainsi la montagne du Kniebis, près des sources de la Murg, avait été partiellement défrichée; mais le grès bigarré, que recouvre une mince couche de terre végétale, se refusant à porter des récoltes, le village de Kniebis a cessé d'exister et l'on a dû replanter les forêts autour des maisons abandonnées. Ni les bois, ni les pâturages des sommets, ni les champs et les vergers des vallées ne suffisent à faire vivre la population, trop nombreuse. Les mines, jadis très-productives, sont pour la plupart délaissées. Les habitants des villages de l'intérieur émigraient naguère en grand nombre pour l'Amérique et vont toujours en foule passer l'hiver à l'étranger; ceux qui restent s'occupent en hiver de petites industries, telles que le tissage de la paille: mainte ouvrière de la Forêt-Noire pourrait sans trop de désavantage comparer les produits de son art aux admirables tissus des paysannes florentines. Mais le travail par excellence des gens de la montagne, surtout vers les sources de la Kinzig, est la fabrication des montres et des pendules en bois et même en métal : cette industrie est vraiment originale, née dans le pays; mais

elle s'est graduellement développée, grâce à des instructeurs venus du dehors. Enfin, dans les montagnes de la Forêt-Noire comme dans les Vosges, quoique à un moindre degré, le contraste de la nature primitive et de l'industrie manufacturière la plus avancée se présente çà et là sur le pourtour de la chaîne. Que de fois, au sortir d'une sombre forêt, ou bien à l'issue d'une gorge de rochers, le voyageur aperçoit tout à coup une vaste usine avec ses fourmilières d'ouvriers qui s'agitent, ses amas de scories, ses grandes roues et ses cheminées fumantes !

Au nord de la brèche de Pforzheim, les collines qui prolongent la Forêt-Noire ne forment plus qu'une chaîne d'une faible hauteur, toujours revêtue de la parure des forêts. Cette rangée se termine au sud de Heidelberg par le célèbre Königsstuhl (Siége Royal), un des sommets les plus souvent gravis par les promeneurs; mais au delà du Neckar les roches se redressent de nouveau dans le massif de l'Odenwald, qui se trouve également dans l'axe général de la Forêt-Noire. L'Odenwald, dans laquelle des étymologistes ont voulu retrouver la « Forêt d'Odin », quoique dans les anciennes chroniques elle soit désignée sous le nom d'Ottonewald[1], se compose de deux parties bien distinctes : à l'ouest, des sommets cristallins de granit ou de schistes, coupés abruptement du côté des plaines du Rhin et du Main ; à l'est, des assises de grès, que percent des jets de roches volcaniques, entre autres le Katzenbuckel, et qui finissent par se confondre avec le plateau franconien. Une des montagnes du centre de l'Odenwald, encore située dans la région granitique, le Felsberg, est couverte d'un chaos de pierres, d'une « mer de rochers », au milieu desquels se trouvent des roches taillées d'une époque inconnue. Dans son ensemble, la partie occidentale de l'Odenwald, dont le principal observatoire est le Malchen ou Melibocus, dominant un immense horizon de villes et de campagnes, a les aspects les plus variés : c'est une région de jolis coteaux et de vallons bien cultivés, de villages et de hameaux épars, tandis que la région orientale, plus haute, plus âpre, plus infertile, est principalement couverte de forêts et n'a guère de villages que dans ses étroites vallées; mais quelques-uns de ces villages, composés de maisons isolées qu'entourent des jardins et des enclos, se prolongent au bord des ruisseaux en une seule rue de plusieurs kilomètres et même d'un mille allemand[2]. L'Odenwald est un pays de grande émigration : il y a une vingtaine d'années, lorsque la fièvre du déplacement agitait les populations de la Germanie, on a vu les habitants de villages entiers s'expatrier en masse, autorités en tête. Dans son ensemble, la vallée du Rhin est un

[1] Adalbert Daniel, *Deutschland nach seinen politischen und physischen Verhältnissen.*
[2] Bernhard Cotta, *Deutschlands Boden.*

pays de petite propriété; une famille paysanne n'y possède en moyenne qu'un peu plus de 2 hectares.

A l'orient du Main, le Spessart est considéré géologiquement comme la continuation du système de la Forêt-Noire[1]; mais ce massif, déjà bien éloigné de la vallée rhénane, se rattache également aux groupes de l'Allemagne centrale où naissent les eaux de la Weser. Au nord même de l'Odenwald, les rangées de hauteurs sont complétement interrompues par la plaine de Darmstadt et les campagnes qui bordent le cours inférieur du Main. Les montagnes ne reparaissent qu'au nord de Francfort, de Wiesbaden et de Mayence, avec les pentes boisées du Taunus, revers méridional du massif schisteux à travers lequel est creusé le défilé du Rhin. Le Taunus n'a l'aspect d'une chaîne de montagnes que du côté de la plaine : sa longue contre-pente du nord, tournée vers la Lahn, n'est qu'un pays doucement ondulé, percé çà et là de roches basaltiques auxquelles les nombreuses sources minérales de la contrée semblent devoir leur existence.

De l'autre côté du fleuve, le Taunus se continue entre la Nahe et la Moselle par un grand plateau montueux et boisé, dont les roches se composent également de schistes argileux et que l'on désigne dans son ensemble sous le nom vulgaire de Hundsrück (Dos de Chien); mais la véritable appellation semble être Hunsrücken, dont le sens primitif est celui d' « Arête élevée[2] ». Aucun des sommets de ce massif n'atteint pourtant la hauteur de 800 mètres. Du côté de l'ouest, le plateau du Hunsrücken s'abaisse à peine vers la Moselle; il s'avance partout en promontoires que la rivière doit contourner par de longs méandres sans même laisser sur sa rive la place nécessaire pour un étroit sentier. A l'est, la vallée de la Nahe est aussi très-profondément encaissée, et le plateau se reploie autour de ses sources pour rejoindre les hauteurs du Palatinat bavarois, prolongement septentrional du système des Vosges. Ces collines, connues en général sous le nom de Hardt, n'ont l'aspect de montagnes que là où elles dominent assez brusquement la plaine, c'est-à-dire du côté oriental, au-dessus des campagnes de Landau; leur hauteur moyenne n'est que d'environ 320 mètres[3]. Elles s'abaissent peu à peu vers le nord et sont même interrompues, à l'ouest de Kaiserslautern, par une large dépression, qu'emplissaient autrefois les eaux d'un lac et

[1] Altitudes diverses de la Forêt-Noire et de son prolongement septentrional :

Feldberg	1,494 mèt	Königsstuhl	579 mèt.
Brèche de Pforzheim	251 »	Melibocus	519 »
Kniebis	972 »	Felsberg	517 »
Kaiserstuhl	572 »	Katzenbuckel	628 »

[2] Adalbert Daniel, *Deutschland, nach seinen politischen und physischen Verhältnissen*.

[3] Gümbel, *Bavaria*, 4[te] Band.

qui est occupée aujourd'hui par une tourbière, le Landstuhler Bruch. Les montagnes de la Hardt ne sont plus qu'un plateau accidenté à l'endroit où se dresse la masse porphyrique isolée du Donnersberg, qui donna jadis son nom (Mont Tonnerre) à un département français. Cette longue montagne, en forme de sarcophage, mais dont les bords se hérissent çà et là de saillies en forme de créneaux, porte les restes d'un ancien rempart de 4 kilomètres de tour, qui servait jadis de forteresse à des peuples inconnus : beaucoup de monnaies celtiques en or y ont été trouvées. Sur ce sommet, comme sur tant d'autres du bassin rhénan, on montre un siége de pierre où, d'après la légende, se seraient tenus les rois pour rendre la justice.

Les collines de la Hardt, composées en grande partie de grès bigarré et de craie tertiaire, sont très-infertiles sur de vastes étendues et les défrichements y ont pour la plupart mal réussi ; en outre, le climat y est fort rude, surtout dans la partie occidentale, connue sous le nom de Westrich ; la pomme de terre y est presque la seule culture : aussi cherche-t-on en maints endroits à replanter les forêts qu'on avait imprudemment coupées. Les habitants émigrent en grand nombre, et ce sont même des gens du Palatinat, fuyant leur pays dévasté par la guerre, qui commencèrent, en 1708 et 1709, le mouvement d'émigration en masse vers le Nouveau Monde. Les émigrés du Palatinat ont été aussi, de tout temps, très-nombreux en France, surtout parmi les balayeurs de Paris et les soldats de la légion étrangère. Mais depuis quelques années les habitants ont trouvé dans le pays même un moyen d'employer le surplus des bras, grâce à la découverte de ressources ignorées jadis. En effet, si la contrée est çà et là très-pauvre à la surface, elle possède de grandes richesses dans ses profondeurs. C'est là que se trouve un des bassins houillers les plus considérables de l'Europe, celui auquel la ville de Saarbrücken a donné son nom. La région du combustible minéral a près de 3,000 kilomètres carrés de surface et comprend plus de 160 couches de houille, dont une centaine, variant en épaisseur de quelques décimètres à quatre mètres et demi, sont parfaitement exploitables. L'ingénieur von Dechen a calculé que la couche la plus basse de ces amas houillers descend à la profondeur de près de 7 kilomètres et demi au-dessous du niveau de la mer. Ces mines de charbon, les grandes usines qui les utilisent, les chemins de fer qu'il a fallu construire pour le transport des houilles, ont fait de cette contrée un lieu de passage très-important entre la Moselle et le Rhin ; mais de toute antiquité la petite vallée de la Queich, qui s'ouvre à Landau dans l'épaisseur du massif, était déjà suivie par une route très-fréquentée. Les Franks et les Alamannes s'y rencontraient en colonies hostiles ; puis les Français et les Allemands s'y livrèrent fréquemment bataille.

A l'ouest de la Moselle, et jusqu'à la Meuse, toute la contrée est inégale et montueuse, coupée de gorges étroites au fond desquelles une eau pure coule sur un lit de rochers. En France et en Belgique, l'Ardenne, dont le nom est synonyme de celui de Hardt, continue sur le territoire allemand ses plateaux tristes, froids et maigrement boisés, quoique les chasseurs soient allés chercher leur patron dans ses forêts, d'ailleurs incomparablement plus étendues à l'époque où naquit la légende[1]; plus au nord, le massif appelé « Hohe Venn » (les Hautes Fanges), ainsi nommé de ses tourbières, est même presque complétement dépourvu de bois et ses croupes uniformes se prolongent au loin, grises de bruyères ou noires de tourbe pendant l'été, blanches de neige en hiver; pendant les années très-sèches, en 1684, en 1825, on a vu ses tourbières desséchées s'enflammer spontanément et produire des incendies continuant plusieurs mois, jusqu'en plein hiver, et carbonisant les plantes à trois et quatre mètres de profondeur[2]. L'Eifel, qui s'étend à l'est de l'Ardenne et des Fanges jusqu'à la vallée du Rhin, est, comme le Hohe Venn, une contrée froide, généralement aride, faiblement peuplée. Son nom, dérivé du mot *eiv*, est synonyme de « Pays des Neiges ». De vastes espaces sont couverts de pierres qu'il faut entasser en monceaux pour trouver un terrain de culture; même en beaucoup d'endroits les champs ne sont utilisés qu'après quinze ou vingt ans de jachères : on en brûle la couche supérieure de gazon et l'on sème de l'avoine au milieu des cendres; après deux ou trois années de labour, le sol est abandonné de nouveau.

L'Eifel est remarquable par ses nombreux volcans, qui firent éruption à travers les schistes, les calcaires et les grès du plateau, et qui flambaient au bord de l'ancienne mer, remplacée de nos jours par les alluvions de la basse Allemagne. Ces volcans, grands et petits, sont en quelques districts aussi rapprochés les uns des autres que les roches éruptives des Champs Phlégréens. Il en est d'un profil parfaitement régulier et dont le cratère a la forme pure de la coupe; d'autres ont leur orifice terminal ébréché ou portent des cônes adventices sur leurs flancs; des coulées de laves s'épanchent au loin des fissures de leurs pentes. Mais, outre les cratères, on rencontre en grand nombre sur le plateau des abîmes circulaires profonds d'une centaine de mètres ou plus encore. Ce ne sont point des bouches volcaniques, car ces gouffres, appelés *maare* dans le pays, s'ouvrent dans les schistes argileux et d'autres terrains stratifiés; quelques-uns ont cependant servi temporairement de cratères, mais après s'être formés en des couches

[1] Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, t. I, p. 435-437.
[2] Jacob Nöggerath, *Der Torf*.

plus anciennes. Quelle est l'origine de ces entonnoirs? Les géologues les croient produits soit par l'explosion de bulles prodigieuses[1], soit par l'effondrement de cavernes souterraines. Le fond de la plupart des maare est occupé par de petits étangs; d'autres, qui renfermaient aussi de l'eau, sont remplies de tourbe ou n'ont plus que des terres alluviales dans leur cavité : dans quelques-unes, des villages se sont mis à l'abri du vent. On a constaté qu'elles sont disposées pour la plupart suivant des lignes droites, indiquant probablement la direction de crevasses souterraines. Des tremblements de terre, que l'on croit être d'origine volcanique, sont assez fréquents dans la contrée.

Non loin du Rhin, à l'ouest de la petite ville d'Andernach, s'ouvre le plus vaste de ces gouffres dans un cirque formé en grande partie par des volcans : c'est le Laacher-see[2], petite mer intérieure où la sonde trouve jusqu'à 60 mètres de profondeur et qui s'étend sur un espace de 338 hectares. Dans un rayon de 7 ou 8 kilomètres autour du lac s'élèvent trente et un volcans percés de cratères bien distincts, mais l'entonnoir dans lequel sont enfermées les eaux bleuâtres du lac n'est point une bouche de laves proprement dite, comme on le supposait jadis, car plusieurs des roches qui l'entourent sont des assises schisteuses n'ayant pas même subi l'action du feu; toutefois, lors de l'explosion qui l'a produite, des matières volcaniques, cendres et bombes, ont été certainement lancées au dehors : on les trouve en grande quantité, éparses sur les pentes des environs. De nombreuses sources carbonatées, jaillissant au fond du lac et dans les vallons des alentours, témoignent encore d'une certaine activité volcanique et dans une tourbière voisine s'exhale une mofette d'acide carbonique ; une deuxième source de ce gaz mortel a tari depuis que le niveau du lac, déjà régularisé par un déversoir au douzième siècle, a été abaissé : un canal souterrain d'un kilomètre de longueur emporte le surplus des eaux sur le versant méridional d'un col et les perd en des amas de pierres ponces. On trouve de ces débris, non-seulement dans le voisinage du Laacher-see, sur la rive gauche du Rhin, mais aussi dans les campagnes qui s'étendent à l'orient du fleuve, et même jusqu'à Marburg, à plus de 100 kilomètres en droite ligne[3]. Toutefois les amas ne se trouvent en couches épaisses et faciles à exploiter que sur le pourtour du lieu d'explosion. On utilise surtout les tufs qui s'étendent en puissantes couches dans le Brohlthal, petite vallée tributaire du Rhône ; les

[1] De Humboldt, Hartung, Nöggerath.

[2] « Lac du Lac. » C'est ainsi que dans les Alpes françaises on trouve le lac Lau-la-nier, c'est-à-dire le lac « Lac-lac-noir ».

[3] Jacob Nöggerath, *Der Laacher-See und seine vulkanischen Umgebungen.*

meules de moulin qu'on en tire sont expédiées jusqu'en Amérique et l'on pense que des pierres employées en Suisse par les Romains sont de la même origine. La grande coulée de lave de Nieder-Mendig, qui se voit dans la partie méridionale du groupe du Laacher-see, est aussi très-activement exploitée dès la plus haute antiquité, et les pierres en sont employées dans toute l'Allemagne pour les constructions qui ont à supporter des chocs vio-

N° 142. — ANDERNACH ET LE LAACHER-SEE.



lents : ainsi les revêtements des éperons du pont de Dirschau, sur la Vistule, contre lesquels viennent au printemps se heurter les glaces en débacle, sont en lave de Nieder-Mendig. Plusieurs des carrières sont souterraines et servent de caves aux brasseurs des villes environnantes.

Les volcans de l'Eifel sont peut-être, à l'exception d'un mont basaltique des environs de Giessen, l'Aspenkippel, les seuls de l'Allemagne où se voient encore des cratères distincts. Celui du Roderberg, non loin de Bonn, est le dernier vers le nord ayant gardé son orifice d'éjection. En face, de l'autre

côté du Rhin, se dressent d'autres montagnes, également d'origine ignée, mais sorties de la terre à l'état de pâte, sans bouche terminale d'éruption : ce sont les cônes trachytiques du Siebengebirge ou des « Sept Montagnes », auxquels se mêlent quelques roches de basalte. Ces monts, quoique peu élevés, sont devenus célèbres à cause de l'élégance de leur profil, de la beauté du fleuve qui en baigne le pied, des ruines pittoresques de leurs sommets,

N° 143. — LE SIEBENGEBIRGE.



Gravé par Erhard.

Echelle de 1 : 133.000

0 3 Kil.

du charme dont les entoure la légende populaire reprise par les poëtes : une des cimes principales, le Drachenfels (Mont-Dragon) est le rocher sur lequel Siegfried tua le monstre qui gardait le trésor des Niebelungen ; un chemin de fer à crémaillère doit prochainement escalader ce rocher. Le trachyte des Sept Montagnes, ainsi que des basaltes columnaires, découverts récemment, sont exploités en carrières.

A l'est et au nord de ce groupe volcanique, des plateaux schisteux, pareils à ceux du Taunus et du Hunsrücken, se prolongent au loin vers les mon-

tagnes de la Hesse et sont découpés en de nombreux massifs par les affluents du Rhin. Entre le cours de la Lahn et celui de la Sieg, les hauteurs, çà et là déboisées et même couvertes de tourbes, portent le nom général de Westerwald ; au nord de la Sieg, les roches que percent en maints endroits des cônes de basalte, vont rejoindre en Westphalie les divers groupes du Sauerland, ainsi nommé (Süderland ou Terre du Sud), à cause de sa position au sud des vastes plaines de la basse Westphalie et du Hanovre. Vers l'est, les monts du Rothaar et le plateau de Winterberg vont rejoindre les collines de la Hesse et des bords de la Weser, tandis qu'au nord le plateau de Haarstrang, brusquement coupé sur son versant méridional, qui regarde la vallée de la Ruhr, allonge son versant septentrional en pente presque insensible vers les campagnes de la Lippe[1].

Tous les massifs de montagnes qui bordent la vallée rhénane à droite et à gauche contrastent singulièrement avec les campagnes situées à leur base, aussi bien par leur aspect, leur climat, leurs productions que par l'histoire des populations suèves et alamannes de la Forêt-Noire et du Palatinat. Franks des hauteurs situées au nord, Cattes de la Hesse se sont maintenus dans un repos relatif et représentent encore l'Allemagne d'autrefois; tandis que les habitants de la plaine, souvent déplacés par l'effet des guerres et du commerce, se sont mêlés intimement. Dans le bassin rhénan, les gens de la montagne sont en maints endroits parmi les moins civilisés de l'Allemagne, tandis que les citadins sont au nombre des plus avancés par l'industrie et le commerce. Mais toutes ces villes, même entourées des campagnes les plus fécondes, dépendent de la région montueuse : la densité de la population dans les hautes vallées, les produits de la montagne, les seuils qui s'ouvrent entre les massifs, influent sur les cités de la plaine et contribuent pour forte part à leur importance historique.

En descendant la vallée du Rhin, une des régions les plus peuplées du territoire germanique, la première ville appartenant à l'Allemagne semblerait plutôt, en vertu de la géographie, devoir être une commune suisse : c'est la vieille station romaine qui garde son nom de Constance. Elle

[1] Hauteurs diverses des massifs rhénans au nord des Vosges et de la Forêt-Noire :

Grosser Feldberg (Taunus)	881 mèt.	Hohe Acht (Eifel).	760 mèt.
Erbeskopf (Hunsrücken)	814 »	Laacher-See	299 »
Kalmitt (Hardt).	680 »	Œlberg (Siebengebirge)	464 »
Donnersberg.	689 »	Brimwalderstein (Westerwald . . .	657 »
Botranche (Hohe Venn).	695 »	Kalter Astenberg (Winterberg). . .	842 »

est située sur la rive gauche du Rhin, à l'endroit où ce fleuve, sorti du Bodensee, va s'élargir de nouveau pour former l'Unter-see ou « Lac Inférieur »; un des faubourgs est déjà sur le territoire helvétique. Constance fut au moyen âge une cité considérable et très-importante par ses foires, auxquelles accouraient les marchands de l'Allemagne centrale et de l'Italie : ses toiles étaient renommées dans l'Europe entière. Au commencement du quinzième siècle, à l'époque du fameux concile, la population fixe de la ville était évaluée à 40,000 habitants, et l'on y compta jusqu'à 100,000 étrangers, quand la foule des princes et des évêques, des courtisans et des prêtres se pressait dans ses

N° 144. — LAC DE CONSTANCE.



Gravé par Erhard.

Echelle de 1 : 610000

0 — 30 Kil.

rues. Puis vinrent les siéges, l'asservissement et la décadence; Constance fut dépouillée de son industrie par Saint-Gall ; vers la fin du siècle dernier elle n'avait guère plus de 4,000 habitants ; les jardins et les champs pénétraient jusque dans le cœur de la ville. Elle s'est relevée peu à peu, non tant par le commerce et l'industrie que par l'afflux des visiteurs qu'attirent ses monuments historiques, la salle du concile où se tenaient de 1414 à 1418 les séances ordinaires et que l'on a récemment décorée de fresques, la cathédrale dans laquelle Jean Huss fut condamné à la mort par le feu, le bloc de pierre placé à l'endroit où s'élevèrent les bûchers de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Constance appelle aussi les étrangers pendant la belle saison par le charme et la variété de ses paysages, l'abondance et la pureté

de ses eaux, le panorama de son lac et des grandes Alpes : la foule des voyageurs s'y renouvelle sans cesse, de même que dans les bourgs de villégiature, Meersburg et Ueberlingen, bien exposés au midi sur la rive septentrionale du lac, et dans la gracieuse île boisée de Mainau, qu'un pont rattache maintenant à la terre ferme. Si Constance est de plus en plus appréciée comme lieu de séjour, il n'est pas probable qu'elle reprenne de l'importance comme ville d'échanges. Il est vrai qu'elle possède un bon port sur le Bodensee et qu'elle occupe à l'extrémité inférieure du lac une position analogue à celle de Genève sur le Léman ; mais les bizarres ramifications du lac de Constance donnent les mêmes avantages aux ports de Ludwigshafen sur l'Ueberlingen-see, de Radolfszell sur l'Unter-see, de Stein sur le Rhin ; en outre, le mouvement commercial de l'Allemagne à la Suisse se fait presque en entier transversalement au lac, entre les deux rives du nord et du sud : de Vienne et de Munich à Zurich et à Genève, la grande voie du trafic franchit le lac de Constance en laissant à l'écart l'ancienne métropole de la contrée. A l'ouest, le centre de croisement des chemins de fer est le village de Singen. C'est près de là que se trouvent les couches fossilifères d'Oeningen, fameuses par leur étonnante richesse. En 1865 déjà on y avait découvert 477 espèces de plantes et 924 espèces d'animaux, parmi lesquels 826 insectes. Pour expliquer ce nombre prodigieux, on a supposé que les insectes étaient tués soudainement par des émanations méphitiques sorties du lac d'Oeningen ; en effet, un petit volcan flambait dans le voisinage et les produits en sont mêlés à la mollasse miocène, qui est la principale formation de la contrée[1].

Dans le haut bassin du Danube, le pays de Bade a quelques groupes importants de population, tels que Villingen, situé pourtant à 760 mètres d'altitude; mais en aval de Schaffhouse et de son enclave de la rive droite il n'y a point de ville digne de ce nom sur le versant méridional de la Forêt-Noire; l'étroite zone de terrains cultivés qui sépare le fleuve des contreforts boisés de la montagne ne suffirait pas à nourrir une population considérable. Le bourg le plus important est Waldshut, situé sur le Rhin en face même du confluent de l'Aar. Lörrach, qui occupe l'angle sud-occidental de la Forêt-Noire, doit surtout son activité au voisinage de Bâle, dont le territoire commence à moins de 2 kilomètres au sud; mais elle a aussi l'avantage de se trouver à l'issue du val populeux de la Wiese, qui remonte directement au nord-est vers le Feldberg, et où les capitalistes bâlois ont construit un grand nombre de filatures,

[1] Oswald Heer, *Le Monde primitif de la Suisse*, trad. Isaac Demole.

de fabriques de tissus et d'autres usines. Un chemin de fer qui suit le torrent, s'élève vers les bourgades industrielles de Schöpfheim, de Hausen et de Zell. C'est à Hausen que naquit Hebel, dont les récits en dialecte souabe ont pris une si haute place dans la littérature classique de l'Allemagne.

Au nord de Bâle, les villes principales de la grande plaine badoise se sont spontanément échelonnées, non sur la rive marécageuse et changeante du Rhin, mais à la base immédiate de la montagne, à l'issue des vallées de l'intérieur : c'est là que passait de toute antiquité la voie naturelle de la contrée et que s'échangeaient le plus facilement les produits de la plaine et ceux de la Forêt-Noire. Sur cette route qui longe le pied des monts, la première ville d'étape est Müllheim, où descendent les voyageurs qui se rendent aux thermes de Badenweiler, jadis connus des Romains et devenus l'un des principaux centres d'excursions dans la Forêt-Noire. Puis vient la célèbre ville de Fribourg (Freiburg), le chef-lieu du Brisgau ou Breisgau, ainsi nommé du bourg jadis fortifié d'Alt Breisach ou Vieux-Brisach, bâti en face de Neuf-Brisach sur une roche volcanique de la rive droite du Rhin, mais entourée autrefois par deux bras du fleuve. Elle portait le titre de « Clef de l'Allemagne ».

La position géographique de Fribourg est fort bonne et n'a pas moins contribué que les « libertés » locales à faire de la ville un centre de commerce fort important. Tandis que Bâle se trouve au coude même que forme le cours du Rhin, Fribourg a l'avantage d'être au point de rencontre des deux grandes routes historiques de la vallée du Rhin et de celle du Danube, continuée par la Dreisam à travers la Forêt-Noire. Les Romains avaient déjà utilisé cette position en s'établissant dans la ville gauloise de Tarodunum, dont le village de Zarten, aux portes de Fribourg, garde encore le nom, et c'est aussi pour dominer ce carrefour de routes que les puissants comtes de Zähringen avaient élevé leur forteresse sur un promontoire des environs. Au seizième siècle, à l'époque où le commerce par la voie du Danube avait sa plus grande activité, Fribourg n'avait pas moins de 40,000 habitants, soit un quart de plus que de nos jours : c'est là que vivait, au commencement du quatorzième siècle, ce moine Barthold Schwarz auquel l'on attribue d'ordinaire l'invention de la poudre. Actuellement la ville doit le grand renom dont elle jouit dans toute l'Allemagne plus au charme de ses alentours et à sa cathédrale qu'à l'importance de son commerce ou de son industrie. Son *münster*, construit de ce grès rose qui contribue tant à la beauté des édifices, est, comme la plupart des églises de style ogival, l'œuvre de plusieurs siècles ; néanmoins il a le rare avantage d'avoir été complétement terminé suivant le projet primitif; il semble s'être élevé d'un seul jet,

tant la pureté du plan a été maintenue, du parvis à l'élégante flèche, si ingénieusement découpée à jour. Fribourg, cité universitaire, possède de riches collections, notamment un musée d'antiquités égyptiennes. Son école, fondée au milieu du quinzième siècle par un archiduc Albert, — d'où le nom d'*Albertina*, — devait être une « fontaine de vie, où des extrémités du monde les hommes viendraient boire l'eau de la sagesse ». Elle est cependant parmi les moins fréquentées de l'Allemagne; les cours autres que ceux de la théologie catholique y sont peu suivis. Waltzemüller (Hylacomilus), qui donna le nom d'Amérique au continent découvert par Colomb, était né à Fribourg.

La ville industrielle de Lahr, où l'on arrive après avoir dépassé Ettenheim, d'où le duc d'Enghien fut enlevé en 1804, n'est pas, comme Fribourg, dans la plaine même à la base de la montagne, mais dans un petit vallon latéral, sur un embranchement du chemin de fer de Bâle à Francfort. Offenburg, où naquit Oken, est dans une très heureuse position commerciale sur la Kinzig, à l'issue de la brèche qui traverse la Forêt-Noire, de la plaine rhénane aux sources du Danube. Cependant ce n'est pas une ville considérable; Strasbourg, situé à 15 kilomètres au nord-ouest d'Offenburg de l'autre côté du Rhin, a toujours été le grand centre d'attraction et n'a pas laissé surgir de rivale à côté d'elle. Du chemin de fer badois on aperçoit l'élégante flèche de la cathédrale entre les arbres qui fuient au bord de l'horizon, la cachant et la révélant tour à tour.

Ce n'est point au commerce, c'est à l'attrait des bains, des promenades et du plaisir, qu'est due la naissance de la ville la plus populeuse et la plus visitée de cette partie de la Forêt-Noire, Baden-Baden. Le lieu charmant que son nom, deux fois répété par emphase, distingue des Baden de Suisse et d'Autriche, est en effet, parmi toutes les villes de bains, une de celles qui peuvent prétendre au premier rang pour la beauté du site et les agréments de la vie. C'est à Bade que le grand-duché doit son nom, car les souverains du pays y eurent leur résidence pendant six siècles et n'en changèrent qu'en 1689, chassés par une armée française. Bade n'est pas dans la plaine rhénane, mais dans la petite vallée latérale de l'Oos, que dominent des collines en pente douce, jadis en entier couvertes de sapins, ornées maintenant, non-seulement des arbres indigènes, mais aussi de tous les arbres exotiques introduits dans les parcs et les jardins des innombrables villas. Le vrai centre de Bade, ce n'est ni le château grand-ducal, ni le théâtre, ni l'une des églises, c'est la « maison de conversation », monument à colonnes,

[1] Université de Fribourg en 1880 (semestre d'été) : 516 étudiants. Bibliothèque de 300,000 volumes et de 600 manuscrits.

« bâti de vive force à grands coups de moellons » : c'est là que de toutes les parties du monde viennent chaque année les 50,000 visiteurs qui cherchent à Bade le repos ou le plaisir : c'est là que régna si longtemps la « roulette » avec son cortége de ruine, de désespoir et de suicides. Avant la guerre de 1870, les Français étaient, après les Allemands, la nationalité la plus fortement représentée pendant la saison : phénomène rare dans une ville de bains située hors de France, ils étaient à Bade deux fois plus nombreux que les Anglais. Les sources thermales qui depuis les Romains, fondateurs d'Aurelia Aquensis, ont fait la prospérité de la ville, sont au nombre de treize et jaillissent du sol avec des températures inégales; l'une d'elles est la plus chaude (68° centigrades) de toutes celles qui font leur apparition dans la Fôret-Noire, au contact du granit et des couches surincombantes. Il fut un temps où les eaux de Bade se rapprochaient certainement beaucoup plus du point d'ébullition, car elles amenaient à la surface des quantités de silice; en certains endroits on en trouve des amas de 10 mètres d'épaisseur. De nos jours, les sources de Bade sont trop froides pour en dissoudre dans leurs eaux[1].

Les souvenirs historiques, surtout ceux des combats et des batailles, abondent dans cette partie du grand-duché de Bade, qui s'étend de Bade à Heidelberg. Dans la plaine, près du village de Sasbach, un obélisque de granit désigne l'endroit où tomba Turenne en 1675. Au nord de Bade, la ville fortifiée de Rastatt, qui défend la vallée de la Murg, à son issue dans la campagne unie, rappelle la paix de 1714, signée par le maréchal de Villars et par le prince Eugène, et le congrès qui eut lieu pendant les guerres de la Révolution, de 1797 à 1799. C'est devant l'une des portes de la ville que furent assassinés les plénipotentiaires français. En 1849, la place forte de Rastatt tomba au pouvoir des insurgés badois, mais, après divers combats et un siége de trois semaines, elle dut se rendre aux Prussiens.

Karlsruhe, qui hérita de Rastatt et de Baden-Baden comme capitale du grand-duché, n'est pas dans une position géographique naturelle : fondée au commencement du dix-septième siècle par un souverain en quête de solitude et de repos, le « Repos de Charles » se trouve en effet en dehors de la voie historique de la vallée, qui passe par les petites villes d'Ettingen et de Durlach; elle est bâtie dans une contrée où les populations ne seraient point venues d'elles-mêmes établir une cité bruyante de travail et de commerce. Karlsruhe n'a pas d'eau courante : elle est également éloignée des deux

[1] F. Sandberger, *Zur Urgeschichte des Schwarzwalds*, Ausland, 1876, n° 47.

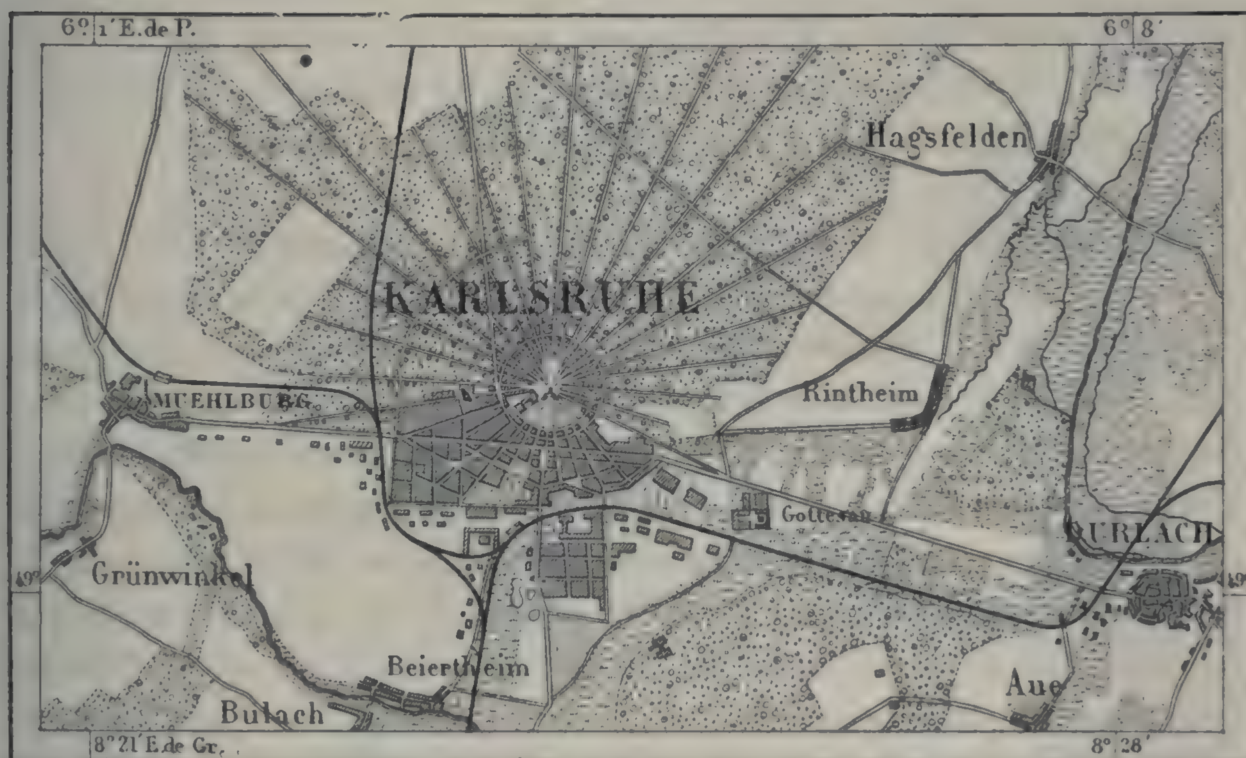


CHATEAU DE HEIDELBERG. — COUR INTÉRIEURE

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

voies commerciales naturelles fournies par le fleuve et par la base des montagnes. Créée par le caprice en 1715 et favorisée par des privilèges concédés à tous les immigrants, puis agrandie comme résidence de la cour et siége de l'administration badoise, enfin développée artificiellement par les voies ferrées qu'on y a fait converger, Karlsruhe a pris graduellement l'importance que donnent toujours les communications faciles et le croisement des routes ; mais aucune faveur ne pourra en faire ce que Mannheim ou telle autre ville bien placée serait promptement devenue si elle eût

N° 145. — KARLSRUHE EN 1875.



Gravé par Erhard

1 : 80 000

0 — 5 kil.

été choisie comme la capitale du grand-duché[1]. D'après le plan primitif, Karlsruhe ne devait être qu'une simple dépendance du palais. Celui-ci s'élève au centre d'un cercle dont les trente-deux rayons sont des allées de jardin qui se continuent au nord dans un grand parc et qui se changent en rues dans la ville, comprenant douze de ces rayons divergents ; mais les accroissements de Karlsruhe ont obligé les architectes à se départir de ce tracé géométrique, en perçant des rues transversales et même en construisant dans le quartier de la gare des blocs de maisons séparés les uns des autres par des rues qui se percent à angle droit comme celles de la plupart des cités modernes. Karlsruhe est une ville élégante et propre, ornée

[1] Bernhard Cotta, *Deutschlands Boden* ; — Kohl, *Hauptstädte Europas*.

de quelques monuments somptueux et de statues, embellie par de nombreux jardins et un immense parc, qui faisait jadis partie de la grande forêt de la Hardt, consistant surtout en chênes et en conifères. Son musée ou « nef des Arts » (*Kunsthalle*) possède des tableaux de mérite, et le palais des « Collections-Unies » (*Vereinigte Sammlungen*), qui renferme le musée d'histoire naturelle, les antiquités nationales et romaines, les médailles, la bibliothèque, est un édifice moderne, des mieux aménagés, un de ceux aussi qui renferment le plus de documents géographiques. Karlsruhe n'a pas d'université, mais son école polytechnique, où se pressent 800 élèves, est devenue célèbre dans toute l'Allemagne par ses fortes études. Karlsruhe est aussi une importante ville industrielle; elle possède des ateliers pour la galvanoplastie, des fonderies, des manufactures de tapis et d'étoffes, ainsi qu'une grande fabrique de locomotives.

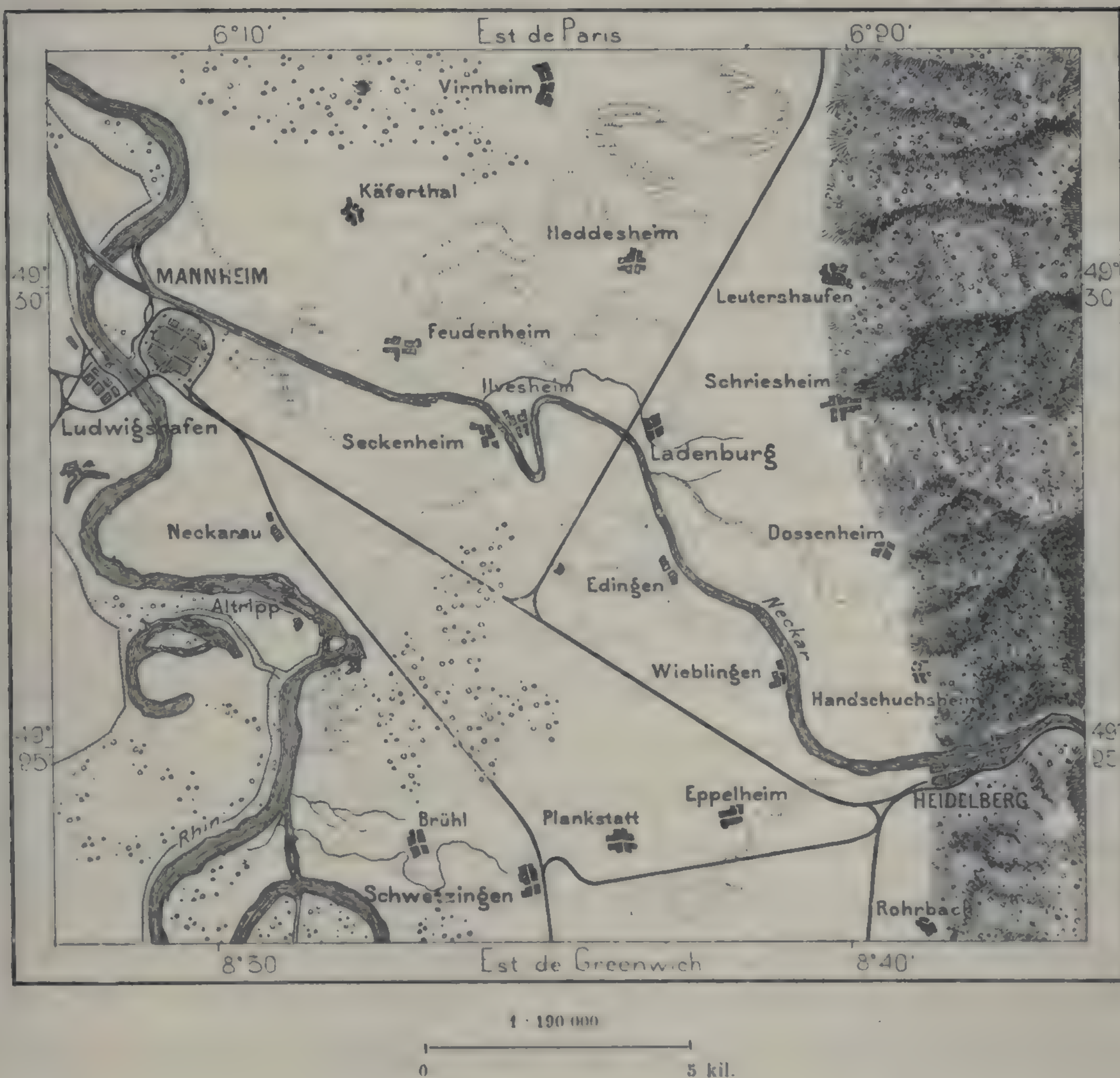
Pforzheim, au sud-est de Karlsruhe, occupe au confluent de trois rivières la grande porte naturelle qui s'ouvre à l'extrémité septentrionale de la Forêt-Noire et fait communiquer directement la vallée rhénane et celle du haut Neckar : le nom de la ville rappelle encore celui de *Portæ Hercyniæ* que les Romains avaient donné au passage. De tout temps, cette position a été utilisée pour le commerce; mais depuis le milieu du siècle Pforzheim est devenue aussi un grand centre industriel. Dotée par des émigrés français de la fabrication des bijoux, elle est maintenant la ville du monde qui fabrique pour l'exportation le plus d'objets en or bas et en métaux d'imitation, sans compter les pierres fines, les coraux, les camées. C'est par tonnes que la douane évalue les quantités de bijoux, vrais et faux, qui sortent des manufactures de Pforzheim. La bijouterie de cette ville ne se distingue ni par le goût, ni par la perfection, ni par l'originalité du travail; mais elle a pour elle le bon marché, conséquence de la législation allemande sur le titre des ouvrages d'or : à Pforzheim, la proportion peut descendre à 560 millièmes; en outre l'industrie est affranchie de tout droit fiscal et de tout contrôle officiel : ce sont les bijoutiers eux-mêmes qui surveillent la fabrication. Dans les bonnes années, 8,000 joailliers travaillent à Pforzheim dans près de 600 fabriques; dans les communes rurales des environs, aussi bien que dans les villes du pays de Bade et du Württemberg, beaucoup d'ateliers dépendent pour leurs commandes des industriels de Pforzheim.

Bruchsal, au nord-est de Karlsruhe, est située, comme Durlach, sur la grande voie historique longeant la base des montagnes. Son port, sur le Rhin est Philippsburg, dont les fortifications eurent jadis une si grande

importance : pendant la deuxième moitié du dix-septième siècle, les Français y tenaient garnison. En amont de Bruchsal, dans la vallée dont cette ville garde l'entrée, est le bourg de Bretten, où naquit, en 1497, Schwartzerde, devenu fameux sous le nom de Mélanchthon, traduction grecque de son appellation patronymique, « Terre Noire ».

Heidelberg et Mannheim sont deux villes sœurs par leur position géogra-

N° 146. — HEIDELBERG, MANNHEIM.



1 : 190 000

0 5 kil.

phique : la première est située à l'endroit où le Neckar entre dans la plaine, la seconde au confluent de cette rivière avec le Rhin ; l'une est le lieu de passage et de dépôt sur la route de terre, l'autre est la grande escale de la navigation sur le fleuve. Mais Heidelberg a d'autres titres que celui de ville de trafic et d'entrepôt : elle a la prétention d'être la plus jolie cité de l'Allemagne entière, et certainement il en est peu, en dehors des vallées alpines, qui puissent lui être comparées. Bâtie sur la rive gauche du Neckar, dans l'étroite zone de terrain qui s'étend au pied des coteaux boisés, elle s'agrandit peu à peu du côté de la plaine ; c'est là qu'elle épanouit ses quar-

tiers élégants, entre les jardins et les massifs de verdure, tandis que de l'autre côté elle essaie de gravir les pentes escarpées du promontoire qui porte l'ancien château, la « plus belle ruine de l'Allemagne ». Ce monument superbe, dont le lierre enlace les murailles et les sculptures de grès rouge, a été partiellement détruit par les Français en 1692, et l'on voit encore dans les jardins la grosse tour, tombée tout d'une pièce lors de l'explosion. La verdure qui entoure les ruines, les admirables points de vue que l'on a de la terrasse du château et de tous les promontoires voisins, les allées qui serpentent à l'ombre des grands arbres, font de Heidelberg un lieu vraiment enchanteur. Mais ce n'est pas le château seulement qui donne tant de charme au séjour dans la ville du Neckar : on peut faire les promenades les plus agréables dans tous les environs, sur le Königsstuhl qui domine la ville au sud, sur le Heiligenberg qui s'élève au nord, dans les beaux jardins de Schwetzingen au milieu de la plaine, et le long des rives sinueuses du Neckar, à Neckargemünd et Neckarsteinach. Bien plus, Heidelberg est une ville de science, et parmi les étrangers qui la visitent, un grand nombre y viennent et y restent à cause de ses ressources scientifiques. L'université, dite Ruperto-Carolina, du nom du prince qui la fonda en 1386, est l'une des plus fréquentées de l'Allemagne, surtout pour la jurisprudence, et celle qui reçoit la plus forte proportion d'étudiants étrangers : elle a de grands laboratoires, ainsi que d'importantes collections et une très-riche bibliothèque, destinée peut-être, grâce aux réclamations de l'Allemagne, à s'accroître des ouvrages pillés par Tilly en 1622 et gardés depuis au Vatican[1]. On trouve à la bibliothèque un exemplaire complet d'un journal qui paraissait dès l'année 1609 ; elle possède aussi quelques incunables, des portraits et de curieuses inscriptions, trouvées un peu à l'ouest de la ville actuelle, sur le site de Bergheim, ancien village annexé à la grande commune urbaine.

Mannheim, au contraire, est une ville moderne. Tant que les terres incertaines entre lesquelles s'unissaient les eaux du Neckar et du Rhin n'avaient pas été consolidées, on ne pouvait y bâtir que des maisons isolées ou des villages sans importance. Des Néerlandais, habiles à protéger les champs et les demeures contre l'irruption des fleuves et de la mer, furent au commencement du dix-septième siècle les premiers habitants de la nouvelle cité. Mannheim, malgré les marécages qui l'entourent, est devenue une ville hollandaise par l'extrême propreté, tandis que pour la régularité monotone de ses rues il faut la comparer à une ville américaine : elle se

[1] Université de Heidelberg en 1882 : professeurs, 109 ; étudiants, 940. Bibliothèque, 300,000 volumes, 3,000 manuscrits, 70,000 dissertations, etc.

compose d'un peu plus d'une centaine de carrés, tous d'égale grandeur et séparés par des rues uniformes se croisant à angle droit et présentant toutes une libre perspective vers la campagne, sauf du côté du Rhin, où s'élève un grand château régulier, avec grilles, péristyle et statues. Une ceinture de jardins, limités par un chemin de fer décrivant un cercle presque parfait, entoure cette ville au tracé géométrique, et le cercle est lui-même inscrit dans l'angle allongé que forment le Rhin et le Neckar, contenus entre des levées rectilignes.

Néanmoins les habitants se pressent dans cette ville où l'ennui semblerait devoir régner en maître. Mannheim est la cité la plus populeuse du grand-duché, la plus vivante au point de vue politique, quoiqu'elle n'ait point les avantages qui appartiennent aux capitales et qu'elle occupe dans l'État une position si peu centrale; mais elle a le privilége de se trouver à la tête de la grande navigation sur le Rhin. Son port est très-animé[1], de même que celui de la ville sœur, Ludwigshafen, située sur la rive droite dans le Palatinat bavarois et reliée à la cité badoise par un pont fixe; elle possède en outre, entre le Neckar et le Rhin, de vastes bassins pour la batellerie, et sa gare, où se font les échanges entre les voies de terre et le fleuve, est l'une des plus importantes de l'Allemagne. Mannheim, vouée au commerce, a eu pourtant son rôle dans l'histoire des sciences et des lettres. Le château a de belles collections; des recherches utiles ont été faites dans l'observatoire, et le théâtre revendique l'honneur d'avoir le premier joué les pièces de Schiller.

Au nord de Mannheim, Weinheim, encore ceinte de murailles, s'élève sur le chemin de fer et sur la route du bas de la montagne (*Bergstrasse*), à l'issue de la vallée que parcourt la Weschnitz, rivière dont le nom slave est peut-être dû à des colons wendes introduits comme serfs dans cette région. Dans les hautes vallées de l'Odenwald, à l'est de Weinheim, le régime de la propriété commune subsiste encore; mais c'est dans la plaine, à peu de distance au nord de Mannheim, que les anciennes mœurs communautaires ont été le mieux maintenues. La terre de la commune de Viernheim, d'une superficie d'environ 720 hectares, est divisée en 550 lots, que les citoyens se répartissent par rang d'âge. Les vieillards ont les plus grandes parts, et les jeunes gens les plus petits lopins; d'autres, non encore d'âge à devenir propriétaires, doivent travailler temporairement chez autrui; mais les maisons qu'ils habitent leur appartiennent, car ils ont tous le droit d'aller couper des arbres dans la forêt

[1] Entrées en 1881, flottage non compris: 849,899 tonnes. Sorties: 218,683 tonnes.

pour la construction de leurs demeures. Cependant, le nombre des habitants devenant trop considérable pour la surface du territoire cultivé, la commune a été obligée d'essaimer; cent familles se sont rendues en Amérique et y ont acheté des terres aux frais de la communauté. Ainsi allégés du surplus de population, les associés qui restent jouissent d'une grande prospérité matérielle[1].

Dans le Palatinat bavarois, qui s'étend sur la rive gauche du Rhin, complétement en dehors de la Bavière proprement dite, la position des villes est déterminée, comme dans le pays de Bade, par la direction des grandes voies naturelles. Les plus nombreuses sont dans la fertile plaine du Rhin, où des populations considérables peuvent trouver leur subsistance, mais elles se voient surtout à l'issue même des vallées de la montagne, là où la terre est partout solide et où les bâtisseurs ont sous la main les matériaux de construction. Sur les bords mêmes du fleuve, le commerce a fait naître d'autres villes, là où le permettait la consistance des rivages. Enfin, dans la montagne, c'est au confluent des vallées et des routes qui les parcourent que les centres de population se sont graduellement formés pendant le cours des siècles.

La ville principale du Palatinat bavarois est située à peu près au centre de la contrée, dans une dépression de la Hardt où viennent se réunir les routes de la Lorraine et celles qui mènent à Spire, à Worms, à Mayence, à Bingen : cette ville est Lautern, plus fréquemment désignée dans les ouvrages et en dehors du pays sous le nom de Kaiserslautern, en l'honneur de son fondateur, Frédéric Barberousse. C'est une vieille cité, à laquelle ses nombreuses fabriques donnent de plus en plus l'aspect d'une ville moderne enfumée par le charbon de terre; une de ses églises, fondée en 1288, est le monument ogival le plus remarquable de la province. Les ruines des châteaux forts qu'on voit çà et là sur les sommets des collines rappellent le régime du pillage et des guerres incessantes, qui nulle part ne régna plus longtemps que dans le Palatinat. Un de ces châteaux, qui s'élève à 15 kilomètres à l'ouest de Kaiserslautern, au-dessus de la petite ville de Landstuhl,

[1] Villes principales du grand-duché de Bade en 1880 :

Mannheim	53,460 hab.	Bruchsal	11,370 hab.
Karlsruhe	49,280 »	Lahr	9,390 »
Fribourg (Freiburg)	36,380 »	Durlach	7,475 »
Heidelberg	24,420 »	Offenburg	7,275 »
Pforzheim	24,030 »	Weinheim	7,160 »
Constance	13,370 »	Lörrach	6,725 »
Rastatt	12,350 »	Villingen	5,975 »
Bade (Baden-Baden)	11,920 »	Ettlingen	5,600 »

est celui du fameux Franz von Sickingen, qui mourut en le défendant : son manoir était l'une des citadelles de la Réforme; Ulrich de Hütten s'y tint longtemps caché et de là sortirent quelques-uns des écrits qui firent le plus pour changer l'ancien ordre de choses.

Zweibrücken, plus connu en France sous le nom de Deux-Ponts, est une des villes de la frontière du Palatinat qui ont été le plus fréquemment disputées; elle appartint même aux rois de Suède, de 1654 à 1719. On lui donna le surnom de « petit Paris », qu'elle mérita en partie comme centre d'études, puisque le duc Christian IV y commença, vers le milieu du dix-huitième siècle, la publication des célèbres éditions des classiques dites *Bipontinæ*, du nom de la ville. Zweibrücken est maintenant le siége du tribunal suprême du Palatinat : elle s'enrichit par ses charbonnages et ses usines métallurgiques. A l'ouest des Deux-Ponts, Sanct Ingbert, située dans le bassin houiller dont Saarbrücken occupe le centre, est aussi une ville industrielle. Pirmasens, bâtie en pays de montagnes, à 512 mètres d'altitude, était jadis un village de sabotiers; elle s'enrichit maintenant par la fabrication de bottines et de pantoufles, qu'on expédie jusqu'en Amérique[1].

La vallée de la Queich, qui de tout temps fut la route stratégique de Zweibrücken à la plaine du Palatinat, est gardée à son issue par Landau, que les siéges et les batailles ont aussi rendue célèbre ; dans la guerre de Trente Ans, elle fut assiégée et prise sept fois, et depuis cette époque elle a souvent changé de maître : pendant un siècle, de 1714 à 1815, elle appartint à la France. C'était jadis une place que Vauban avait rendue presque imprenable ; mais la puissance de l'artillerie moderne en a singulièrement diminué la valeur militaire, car elle est dominée au nord par la hauteur de Nussdorf, au sud par celle de Dornberg. En 1873, Landau a été déclassée comme ville forte, mais elle est remplacée par Germersheim, située à la bouche même de la Queich, sur la rive gauche du Rhin et reliée à la rive droite et à ses fortifications par un pont fixe de chemin de fer : c'est l'ancien Vicus Julii, mentionné pour la première fois à la fin du quatrième siècle.

Au nord de Landau, la route qui longe la base de la montagne passe à Neustadt, important lieu de croisement pour les chemins de fer, puis à Dürkheim, à Grünstadt, à Frankenthal. Toutes ces villes, bâties à la base de coteaux couverts de vignobles, sont visitées en automne par un grand nombre d'étrangers qui viennent y faire leur « cure de raisins ». Ces vignes et les campagnes fécondes de la plaine avaient valu jadis le nom de *Wonnegau* à cette belle contrée ; mais ce « Pays de la Joie » appartenait aux seigneurs et

[1] Production de 1878 : 2,225,000 paires de souliers, vendus 12,250,000 francs.

aux moines, dont on voit les châteaux et les couvents, ruinés ou changés en habitations modernes, s'élever au sommet des collines. Un de ces châteaux, Hartenburg, manoir patrimonial des comtes de Linange (Leiningen), est, dit-on, la ruine de ce genre la plus étendue qu'il y ait en Allemagne. Près de Dürkheim, sur un coteau, est un autre débris du moyen âge, l'église romane des bénédictins de Limburg.

La vieille cité de Spire (Speier ou Speyer), qui fut jadis le Noviomagus des Gaulois, puis la ville des Némètes, la Colonia Nemetum des Romains, est la ville la plus célèbre, non la plus importante du Palatinat bavarois. Elle fut le lieu de résidence préféré de plusieurs empereurs, et les voûtes sépulcrales de sa basilique servirent longtemps de tombes aux souverains d'Allemagne. Ville épiscopale, Spire contribua par ses églises et ses couvents à faire donner au Rhin le nom de « rue des Prêtres » ; mais elle eut aussi un grand rôle dans l'histoire de la Réforme, et c'est là, lors de la diète de 1529, que le nom de « Protestants » prit son origine. Presque entièrement détruite en 1689 par les Français, Spire n'a jamais reconquis le rang qu'elle avait autrefois parmi les cités du Rhin ; dans le Palatinat même, elle est de beaucoup dépassée en activité commerciale par le port de Ludwigshafen, ce faubourg occidental de Mannheim ; mais elle a toujours sa cathédrale de style byzantin, commencée pendant la première moitié du onzième siècle, terminée moins de cent ans après, et complétement restaurée de nos jours ; sa crypte, grande église où quinze cents personnes peuvent trouver place, est décorée de fresques récentes, ornée de beaux monuments funéraires[1].

En aval de Ludwigshafen, la première ville du grand-duché de Hesse qui se trouve au bord du Rhin est l'antique Worms, sœur de Spire par sa destinée. Elle apparaît d'abord comme cité des Vangions sous le nom gaulois de Borbitomagus, puis elle devient ville romaine, et plus tard, sous la domination des Burgondes, elle est la cité par excellence, celle autour de laquelle se forment les légendes du cycle des Niebelungen. Ville épiscopale comme Spire, mais toujours disputée entre les citoyens et les évêques, elle a été aussi l'un des boulevards du protestantisme naissant. Également ravagée pendant la guerre de Trente Ans, puis détruite par les Français en 1689, elle s'est relevée peu à peu, mais elle est loin d'avoir autant d'habitants

[1] Villes principales du Palatinat bavarois au 1er déc. 1880 :

Kaiserslautern.	26,130 hab.	Sanct Ingbert.	9,820 hab.
Spire (Speyer).	15,250 »	Zweibrucken (Deux-Ponts). . .	9,720 »
Ludwigshafen.	15,060 »	Frankenthal.	9,100 »
Pirmasens	12,020 »	Landau.	8,745 »
Neustadt an der Hardt. . . .	11,520 »	Germersheim.	6,515 »

Durkheim. . . . . 6,100 hab.

qu'autrefois : c'est à 40,000, même à 70,000 personnes qu'on évalue la population qui s'y pressait lors de sa grande prospérité. De tout temps, les Juifs y ont été proportionnellement fort nombreux, et jadis ils prétendaient, sans aucune raison, descendre d'une colonie établie dans le pays avant l'introduction du christianisme. Le principal monument de Worms est celui de Luther, modelé par Rietschel : la statue colossale du réformateur se dresse au centre de tout un cortége d'autres personnages, princes en tête, et de figures symboliques représentant Spire « la protestante », Augsbourg, la ville de la confession, et Magdebourg, celle du martyre.

Darmstadt, la capitale du grand-duché de Hesse, est éloignée du Rhin; elle n'a pas même l'avantage d'être appuyée aux belles montagnes de l'Odenwald, mais elle est bâtie au milieu de la plaine, en partie sablonneuse, qui s'étend au sud de la grande courbe du Main inférieur. Aucun trait géographique particulier de la contrée n'aurait pu faire prévoir quelle serait un jour la fortune de Darmstadt. Un petit village de Darmundestadt, dépendant de la paroisse de Bessungen, aujourd'hui entièrement englobée dans la cité grandissante, existait dès le huitième siècle, mais il ne devint ville qu'en 1319, lorsqu'un comte de Hesse en fit choix pour sa résidence. Cependant Darmstadt s'accrut avec lenteur, et vers la fin du siècle dernier elle n'avait pas encore 10,000 habitants. L'augmentation du territoire grand-ducal et surtout la construction des routes et des chemins de fer qui ont fait de Darmstadt un centre de convergence pour les voyageurs et les marchandises, ont donné à la petite capitale les avantages qui lui manquaient; elle est devenue maintenant une cité commerciale importante, et ses vieux quartiers aux ruelles sinueuses sont peu de chose en comparaison du damier de nouvelles rues qui se prolongent au sud, parallèlement au chemin de fer de Heidelberg. Ainsi qu'il est naturel dans une ville qui doit son existence au caprice d'un souverain et non aux conditions géographiques de la contrée, le principal monument de Darmstadt est le château : là se trouvent réunies de riches collections de tableaux, d'antiquités, de monnaies, d'objets d'histoire naturelle; la bibliothèque, riche de 450,000 volumes, est l'une des plus considérables de l'Allemagne, l'école polytechnique est très-fréquentée. Parmi les diverses sociétés savantes de la ville, une est consacrée à l'étude de la géographie et publie un bulletin régulier. Pour les promenades, Darmstadt est loin d'être favorisée comme Heidelberg et tant d'autres cités de l'Allemagne du nord, en dehors des jardins du château, elle n'a que des bois de pins croissant sur un sol ingrat et des campagnes monotones où l'on cultive l'asperge et d'autres légumes; pour retrouver la nature pittoresque, il faut s'enfuir au sud, vers les collines et les montagnes

de l'Odenwald. A l'ouest, au bord du Rhin, était autrefois la célèbre résidence carlovingienne de Tribur, où se tinrent des diètes et des conciles et où s'accomplirent plusieurs grands événements de l'histoire germanique. Il ne reste plus un seul vestige de l'ancien château.

Francfort, en allemand Frankfurt, n'est pas, comme Darmstadt, une cité née du hasard : avec Mayence, sa ville sœur, elle occupe une position géographique de premier ordre. Quoique éloignée du Rhin, puisqu'elle en est à une trentaine de kilomètres en droite ligne, elle est bien une cité rhé-

N° 147. — FRANCFORT.



nane, grâce à la direction des chemins naturels qui viennent y converger. La grande route qui longe les montagnes à l'est du Rhin par Fribourg, Pforzheim, Heidelberg, Darmstadt, vient y aboutir à la ligne de communication transversale formée par le Main et par son canal latéral, puis se continue au nord vers les sources de la Weser par la brèche que lui ouvrent à travers les monts les campagnes de la Wetterau. Le Main, qui croise en cet endroit la ligne commerciale de la Suisse à l'Allemagne du Nord, a précisément la même direction que le Rhin, entre Mayence et Bingen, et la vallée de la Nahe prolonge cette ride du sol vers les frontières de France. Du côté de l'est, les nombreuses vallées tributaires du Main, le principal affluent du grand fleuve, double du Neckar, font converger d'autres chemins de tra-

fic vers le Rhin, et par les plaines de la Bavière, le Danube, voie maîtresse de l'Allemagne du sud, est en communication directe avec la plaine inférieure du Main où se trouve Francfort. Là est donc le centre de jonction des routes les plus importantes de l'Allemagne occidentale, et ce point coïncide à peu près avec le milieu du cours rhénan dans sa partie navigable; c'est là qu'est le mieux indiquée la ligne de séparation naturelle entre le nord et le midi de la Germanie.

A ce privilége de la position géographique, dont aurait également joui toute cité construite dans le voisinage, se sont ajoutés des avantages particuliers qui ont facilité la naissance de Francfort sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. En cet endroit, les terrasses de la base du Taunus se terminent par un petit massif de hauteurs bien exposées au midi, et la rivière se divisait en trois bras autour d'îlots qui facilitaient le passage. Là était un « gué », qui, après avoir été celui des Gaulois, des Romains, des Burgondes, devint aussi celui des Franks : d'où le nom que garde encore la ville, le « Gué des Franks ». Une station romaine, Novus Vicus, s'élevait déjà dans les environs, là où se trouve de nos jours le village de Heddernheim, à 6 kilomètres de la rivière, mais la ville permanente des Germains se fonda au lieu même du passage. Charlemagne y résida, et sous le règne de Louis le Germanique elle était devenue la cité principale du « royaume oriental des Franks ». Ses foires, où les marchands pouvaient se rendre facilement de toute l'Allemagne, de la Suisse et de la France, prirent graduellement une importance capitale dans le commerce de l'Europe. Les richesses affluaient de toutes parts vers ce grand marché, lieu de rendez-vous des souverains, des princes et des évêques aussi bien que des marchands. Francfort fut choisie comme lieu d'élection des empereurs allemands, puis, au milieu du quinzième siècle, elle devint la ville du couronnement. Quoique située dans l'Allemagne occidentale, loin des deux grandes métropoles, Vienne et Berlin, on en fit en 1816 le siége de la diète pour toute la Confédération Germanique, et c'est là que se réunit en 1848 l'Assemblée constituante issue de la révolution. Comme ville « libre », Francfort jouissait d'une certaine autonomie politique; mais en 1866 elle perdit ses priviléges, et l'on sait qu'elle fut rudement traitée pour avoir osé résister aux ordres venus de Berlin, la nouvelle capitale de l'empire allemand : punie d'une amende de plus de 50 millions[1], elle cessa d'être « ville libre » et fut annexée comme un simple village à l'arrondissement de Wiesbaden, de beaucoup son inférieure en population et en richesse.

[1] Dette municipale de Francfort, 1880-1881 : 41,541,595 francs.

Quoique découronnée, Francfort ne cesse de grandir. Ses foires sont loin d'être aussi fréquentées qu'autrefois; mais ses rues principales sont des marchés permanents, où se font en une semaine plus d'échanges que jadis en toute une année. Par le commerce de l'argent, par les opérations de banque, Francfort domine le marché allemand. C'est là qu'a pris naissance cette puissante maison de banque des Rothschild, dont les capitaux réunis s'élèvent peut-être à un milliard de francs. Francfort se distingue aussi parmi les cités rhénanes par l'importance de son commerce de librairie: là parut en 1625 le premier journal quotidien, journal qui se publie encore, après plus de deux siècles et demi d'existence, sous le nom de *Frankfurter Oberpostamts Zeitung*. Francfort vient après Berlin et Leipzig pour la fabrication des caractères; elle en vend pour une somme de près de 2 millions par an. Dans les campagnes environnantes, cultivées comme un immense jardin, s'élèvent de nombreuses fabriques, et la ville est un entrepôt de denrées agricoles. « La Wetterau (au nord), dit un proverbe local, est le grenier de Francfort; le Rheingau (à l'ouest) en est la cave; la forêt et la carrière sont dans le Maingau (à l'est); la Gerau (au sud) est la cuisine. » Il y a cent ans, la population de Francfort était de 36,000 habitants; elle dépasse maintenant 130,000 personnes, tant dans la ville que dans les faubourgs de Bornheim, Bockenheim et autres; elle est de 200,000 environ, si l'on comprend dans le cercle urbain la ville industrielle d'Offenbach, située en territoire hessois, sur la rive gauche du Main. La prospérité de la cité principale fait celle de sa modeste voisine et alimente ses fabriques.

Francfort est une ville ouverte. Ses vieilles fortifications ont été rasées en 1804, et la place en a été mieux employée pour servir de promenades et de jardins. De même, la plupart des anciens quartiers aux rues tortueuses, aux maisons surplombantes, ont été démolis et de larges rues, qui viennent aboutir au grand boulevard de la Zeil, permettent maintenant aux voitures de parcourir librement la ville dans tous les sens. La fameuse rue des Juifs (Judengasse), où les Israélites étaient parqués jadis et dont les barrières étaient fermées la nuit et pendant les jours de fête, n'a plus heureusement ces maisons sales et branlantes qui plaisaient aux amateurs du pittoresque: les démolitions en ont fait une rue sans originalité, pareille à toutes les autres, et les Juifs, au nombre d'environ 10,000, ont pu se répandre dans tous les quartiers de la ville. Le temps n'est plus où les Israélites de Francfort devaient endurer constamment des vexations officielles, aussi bien que les persécutions du peuple, et où, par exemple, le nombre des mariages célébrés entre eux ne pouvait dépasser dix-sept par an : la plupart des cou-



FRANCFORT. — LE « RÖMER. »

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Hertel.

ples devaient attendre des années avant de procéder au mariage civil. Les Israélites n'entrent que pour un quinzième dans la population totale de Francfort, mais leurs enfants fournissent aux écoles supérieures le quart des élèves.

La cathédrale ou *Dom*, monument central de Francfort, est un édifice ogival du quatorzième siècle, qu'il a fallu restaurer presque en entier, à la suite d'un récent incendie ; mais le chœur, du treizième siècle, où se faisait le couronnement des chefs du « saint empire romain », a été conservé tel qu'il existait autrefois. L'hôtel de ville, appelé *Römer* ou « le Romain », par allusion à Rome, qui sacra Charlemagne, renferme la salle des Empereurs, où les souverains nouvellement élus venaient tenir leur premier festin ; les portraits appendus aux murailles sont des œuvres modernes. Le Saalhof, contenant une collection de tableaux, s'élève sur l'emplacement de l'ancien palais des Carlovingiens, et l'église de Saint-Paul, d'ailleurs sans aucun mérite architectural, rappelle les assises du Parlement en 1848. Un des monuments modernes les plus remarquables est la Bourse, avec sa grande salle, le « cœur de Francfort ». L'Institut des Arts renferme, parmi beaucoup de tableaux inférieurs, quelques toiles précieuses. Dans un autre édifice se trouvent de riches collections d'histoire naturelle et les bibliothèques unies des corps savants, distinctes de celle des bourgeois. Des statues vantées ornent les places : le groupe des inventeurs de l'imprimerie, Gutenberg, Fust, Schöffer, le bronze qui représente Schiller, et celui de Goethe, le plus illustre des enfants de la cité. Un autre monument a été érigé en l'honneur de Börne, qui naquit aussi à Francfort, de même que Savigny et Feuerbach. La ville possède de charmantes promenades, des jardins botanique et zoologique, modèles des établissements de ce genre, et, de l'autre côté du Main et du faubourg de Sachsenhausen, de vastes forêts où les empereurs chassaient le cerf pendant les fêtes du couronnement.

A l'est de Francfort, la ville de Hanau, située au confluent du Main et de la Kinzig hessoise, dans la riche Wetterau, peut être considérée comme le poste avancé de Francfort, car elle se trouve à l'endroit précis où se réunissent les deux grandes voies de Leipzig et de Nürnberg : les routes du nord et du midi de l'Allemagne viennent y rejoindre la plaine du Rhin. Hanau est à l'extrémité orientale de la grande ligne de commerce qui se dirige de l'est à l'ouest par Francfort et Mayence, en travers de l'axe général de la vallée rhénane. La ville de Hanau n'a pourtant acquis une réelle importance comme lieu de trafic et d'industrie qu'à la fin du seizième siècle, quand des réfugiés flamands, hollandais et français vinrent lui porter les secrets de leurs métiers : ils en firent une des cités allemandes les plus agréables, les

mieux entourées de promenades et de jardins. De nos jours Hanau ne le cède qu'à Pforzheim, parmi les villes allemandes, comme centre de la fabrication des bijoux, vrais et faux : c'est la seule d'Allemagne où l'on travaille le platine ; elle prépare aussi les tabacs et les cuirs, et possède de grandes usines métallurgiques. Hanau, patrie des frères Grimm, est célèbre dans l'histoire par la victoire que Napoléon remporta en 1813 sur les troupes bavaroises, qui essayaient de lui barrer le passage : ce fut la dernière bataille qu'il livra sur le sol allemand. Dans le voisinage de Hanau est la station thermale de Wilhelmsbad, très-fréquentée en été par les habitants de Francfort.

Un chemin de fer qui passe au-dessous des vignobles fameux de Hochheim, longe la rive droite du Main, réunit Francfort à Mayence (Mainz), la ville forte qui surveille le passage du Rhin dans la partie la plus importante de son cours. Au premier abord, sa position géographique semble préférable encore à celle de Francfort, puisqu'elle se trouve en face même du confluent du Main, mais elle n'est pas, comme la ville rivale, au point de convergence d'aussi nombreuses routes de terre, et du côté du nord les escarpements du Taunus s'élèvent comme une muraille. D'ailleurs le manque absolu de liberté sous le gouvernement des archevêques et l'importance stratégique de Mayence ont singulièrement nui à sa prospérité comme ville de commerce et d'industrie. Il y a dix-neuf siècles déjà que Drusus y construisit une puissante forteresse, centre des stations romaines qui devaient garder la ligne du Rhin contre les barbares. Aux temps de la Révolution française, la place forte de Mayence eut une importance capitale, et son occupation par l'armée de Custine, l'accueil enthousiaste fait par les habitants aux troupes républicaines, furent un des principaux événements de l'époque. De nos jours, Mayence est encore la grande place forte du Rhin, mais contre la France. Elle est entourée de trois enceintes, que l'on a complétées récemment par des forts élevés sur les collines environnantes ; les îles du Rhin situées en aval de la cité sont également fortifiées, ainsi que la ville de Castel, l'ancien Castrum Drusi, située en face de Mayence sur la rive droite du Rhin ; 8,000 hommes de troupes occupent les fortifications, mais il en faudrait plus de 20,000 pour les défendre. Centre d'approvisionnement de toutes les armées qui peuvent être réunies dans la vallée du Rhin et sur les frontières de France, Mayence possède une immense usine de vivres de campagne pouvant suffire à l'entretien journalier d'une armée de 500,000 hommes ; chaque jour, on peut y faire 350 tonnes de pain, abattre des centaines d'animaux et en apprêter les viandes[1].

[1] A. Pichat, *Géographie militaire du bassin du Rhin.*

L'antique Moguntiacum, capitale de la province de Germanie supérieure, a gardé quelques restes de ses monuments romains : on voit encore les bases d'une cinquantaine de piliers, débris de l'aqueduc de 500 arcades qui portait à la ville l'eau d'une source éloignée et qui passait à 41 mètres au-dessus de la campagne; sur une colline se montre le noyau d'une pyramide qui fut le monument de Drusus, et quand le fleuve est au plus bas, les socles du pont bâti sous le règne de Trajan par la 22e légion apparaissent dans le Rhin. L'ancien château grand-ducal renferme la plus riche collection d'antiquités romaines qui existe dans le bassin rhénan, autels, sarcophages, inscriptions et médailles. Mayence possède aussi d'autres objets curieux, une galerie de tableaux et une bibliothèque d'environ 100,000 volumes, contenant quelques-uns des premiers essais d'impression, monuments précieux de la gloire de Gutenberg. Mais de tous les monuments de la ville le principal est le *Dom*, cathédrale de style byzantin, dont les hautes coupoles s'arrondissent bien au-dessus des maisons. Le superbe édifice, où l'on voit encore quelques restes d'une ancienne basilique du dixième siècle, fut achevé sous sa forme actuelle en l'année 1340; il est digne de la cité primatiale de la Germanie, dont l'archevêque était de droit électeur et chancelier de l'empire. Une statue de bronze, modelée par Thorwaldsen, s'élève sur l'une des places en l'honneur de Gutenberg, le plus illustre fils de Mayence; Franz Bopp naquit aussi dans cette ville.

A l'ouest de Mayence, qui est la cité la plus populeuse du grand-duché de Hesse, le Rhin ne baigne sur la rive gauche que le territoire de villages et de bourgades jusqu'au confluent de la Nahe; mais un de ces villages est le fameux Ober-Ingelheim, où Charlemagne serait né, si l'on en croyait la légende, et où l'on voit encore quelques ruines d'un palais de Frédéric Barberousse. Bingen, le Bingium romain, qui occupe la péninsule triangulaire formée par la Nahe et le Rhin, montre aussi une vieille ruine de château fort aux étrangers qui viennent s'y arrêter en foule, attirés par la beauté du paysage. De la cime du Rochusberg, qui domine la ville, on voit d'un côté la plaine alluviale qu'arrose le large fleuve semé d'îles, de l'autre l'étroit défilé où se glisse le Rhin entre les escarpements des monts boisés.

A seulement 8 kilomètres en droite ligne au nord de Mayence s'élève une autre grande ville, Wiesbaden, capitale de l'ancien duché de Nassau et maintenant chef-lieu du district prussien dans lequel se trouve Francfort. Wiesbaden est très-agréablement située à l'issue d'un vallon et sur l'une des terrasses méridionales des montagnes boisées du Taunus : nul site ne se prêtait mieux à la fondation d'une ville de repos et de guérison. De nombreuses sources thermales, très-abondantes, jaillissent en cet endroit : ce

sont les Fontes Mattiaci, que les Romains avaient déjà utilisées et autour desquelles ils avaient élevé la ville de Mattiacum, dont on a retrouvé de nombreux débris. Ces eaux restèrent connues et même célèbres pendant le moyen âge; pourtant, à la fin du siècle dernier, Wiesbaden, le « Bain des Prairies », était encore un simple bourg de 2,000 habitants; mais pendant le cours de ce siècle, après les grandes guerres de l'Empire, ses avantages ont été rapidement appréciés par les hommes de loisir, et maintenant elle est parmi les villes de bains les plus fréquentées, même en hiver : plus de 70,000 étrangers la visitent chaque année. L'ancien bourg n'est qu'un tout petit quartier perdu dans la ville moderne aux avenues droites et régulières, aux maisons élégantes à balcons et à colonnades, aux palais « florentins » ou « mauresques ». Dans son ensemble, Wiesbaden forme un carré long, orienté du nord au sud, et se terminant au nord par un triangle à côtés égaux; heureusement les maisons de plaisance, les châteaux, les jardins des alentours corrigent par leur variété ce que la ville même a de trop géométrique, et de toutes parts s'ouvrent des chemins et des sentiers charmants vers les bois de la montagne. En quelques minutes on peut aussi se rendre par le chemin de fer au palais de Biebrich (Mosbach-Biebrich), qui s'élève au bord du Rhin, entouré d'arbres et de jardins célèbres par leurs collections de fleurs. Wiesbaden est aussi connue dans toute l'Allemagne par ses bonnes écoles, son excellent laboratoire de chimie, ses nombreuses compagnies savantes. Une Société de géographie s'y est formée sous le nom de *Verein für Naturkunde*.

Wiesbaden peut être considérée comme la capitale des stations thermales si nombreuses dans le Taunus. A l'ouest, dans une brèche des montagnes, environné de tous les côtés par des escarpements boisés, est le village de Schlangenbad, ou « Bain des Serpents », ainsi nommé des inoffensives couleuvres qui se glissent parfois à côté des baigneurs; sur le versant opposé, et déjà dans le bassin de la Lahn, s'allonge la rue sinueuse de Langenschwalbach, dont les eaux sont des plus appréciées en l'Europe. Dans une autre vallée, également tributaire de la Lahn, jaillit la source pétillante de Nieder-Selters, entourée de beaucoup d'autres fontaines du même genre, également riches en acide carbonique[1]. A l'est de Wiesbaden, dans la banlieue occidentale de Francfort, se pressent les stations thermales, salines et ferrugineuses de Hofheim, de Weilbach, de Soden, de Königstein; plus haut, sur les pentes que domine le Feldberg, la montagne la plus élevée du Taunus, sourdent les eaux de Cronberg et de Cronthal, tandis qu'au nord de

[1] Cruches ou bouteilles d'eau des sources carboniques du Nassau expédiées en 1879 : 5,180,000.

Francfort sont les célèbres bains de Hombourg (Homburg vor der Höhe), où les promeneurs de la grande ville accourent en foule pendant l'été, et qui naguère était le rendez-vous des joueurs du monde entier[1]. A l'orient du Taunus, dans les campagnes de la Wetterau, coulent plusieurs autres fontaines salines, à Nauheim, à Wisselmsheim, à Schwalheim, à Salzhausen; les plus fréquentées sont celles de Nauheim, que l'on a obtenues au moyen de forages artésiens, et dont l'une s'élance à 16 mètres de hauteur. Près de Hombourg est le village industriel de Friedrichsdorf, souvent cité en exemple de la ténacité avec laquelle les Français éloignés de leur patrie conservent l'usage de la langue maternelle. Ce village a été fondé en 1687 par des réfugiés protestants, établis déjà dans le pays depuis quelques années. Deux cents ans se seront bientôt écoulés et les colons français continuent de parler leur idiome, quoiqu'ils sachent tous l'allemand; les jeunes gens viennent de loin à Friedrichsdorf pour se former à l'étude du français.

C'est à peu de distance en aval de Biebrich, le port de Wiesbaden sur le Rhin, que commence la côte des grands crus rhénans. Après les coteaux d'Eltville, dont les vins ont déjà beaucoup de réputation, viennent les célèbres vignobles d'Eberbach, de Vollrath, de Johannisberg, de Rüdesheim, que possédaient autrefois les couvents et les chapitres des églises. Dans le défilé qui s'ouvre en aval de Rüdesheim et de Bingen, croissent aussi de bons vins, notamment celui d'Assmanshausen; presque toutes ces liqueurs, que nourrit la roche désagrégée, gardent un goût d'ardoise, que recherchent certains amateurs, mais qui répugne à d'autres. Rüdesheim et Assmanshausen, où jaillit une petite source minérale, sont comme Bingen des centres de promenades très-fréquentés pendant la belle saison.

L'ancien pays de Nassau n'a point de villes sur la rive droite du Rhin: à la base du rocher qu'il a fallu tailler par le pic et la poudre pour y faire passer la route et le chemin de fer, il n'y a de place que pour des villages bordant le fleuve en longues rues; mais dans la vallée latérale de la Lahn, que gardent à l'entrée les deux bourgs pittoresques d'Ober-Lahnstein et de Nieder-Lahnstein, les villes sont nombreuses. Cette rivière, qui prend sa source dans le même massif que la Sieg et qui coule d'abord vers l'est, pour se replier ensuite vers le sud par la ville universitaire de Marburg, appartenant à Hesse-Cassel, passe ensuite par une autre ville d'université[2],

[1] Visiteurs inscrits en 1879:

Hombourg.	9,890	Soden	2,440
Langenschwalbach . .	3,450	Schlangenbad	1,400

[2] Université de Giessen, en 1882:

54 professeurs, 478 étudiants; bibliothèque de 120,000 volumes.

celle de Giessen, patrie d'Athanase Kircher et de Carl Vogt, située sur le territoire de Hesse-Darmstadt, au fond d'un ancien bassin lacustre, où s'amassaient autrefois les eaux de la contrée avant d'avoir trouvé du côté de l'ouest le point faible par lequel elles se sont épanchées dans le Rhin. Giessen, placée sur un coude de la rivière, à l'endroit où vient aboutir la route de Francfort et de la haute vallée du Rhin par la Wetterau, occupe un emplacement qui de tout temps fut un point de rencontre pour les peuples : de nombreux tertres funéraires s'élèvent dans les alentours[1]. Plus bas sur la Lahn, dans une enclave dépendant administrativement des provinces rhénanes, Wetzlar, jadis la cité la plus populeuse des bords de la Lahn et de 1698 à 1806 le siége du tribunal de la chancellerie d'empire, est une ville déchue, ayant encore gardé son aspect du moyen âge ; mais ses tanneries et les mines de fer des environs lui font reprendre une certaine importance. Le centre véritable de toute la basse vallée de la Lahn et du pays de Nassau est la vieille cité de Limburg, près de laquelle était le Reckenforst, bois sacré des anciennes populations de la contrée. Le *Dom*, construit au commencement du treizième siècle, est un des édifices les plus majestueux et les plus complets de l'époque de transition. La ville qui pouvait élever de pareils monuments était au moyen âge un lieu de rendez-vous pour le commerce et pouvait, dit-on, armer jusqu'à 2000 cavaliers ; elle est encore le principal marché et le centre industriel le plus actif d'une contrée fort riche en mines et en fabriques. Dans les environs, on exploite des gisements de plomb argentifère, de zinc, de cuivre, de fer, de lignite, de phosphates[2], sans compter les marbres et les ardoises. De toute antiquité l'industrie locale a été celle de la poterie : grâce à l'existence d'une puissante couche d'argile fine de plusieurs mètres d'épaisseur qui forme le sous-sol d'un grand nombre de villages, on y fabrique chaque année des millions de cruches et de pots à bière pour les établissements d'eaux minérales, les brasseries de Bavière, les distilleries de l'Allemagne du Nord et de la Hollande. Les pipes et la vaisselle du pays sont expédiées dans le monde entier.

En descendant la vallée de la Lahn par la bourgade de Nassau, que domine l'ancien château dont le nom est devenu celui de toute la contrée, on gagne la ville d'Ems, la célèbre station de bains, une des plus fréquemment nommées dans les annales diplomatiques. D'ailleurs, si ce n'étaient les eaux thermales, qui jaillissent à Ems en plus de vingt sources, une ville ne serait certainement pas née dans l'étroit bassin où il a fallu la construire ; mais les environs sont charmants, et de tous les côtés on peut faire

[1] Wagner, *Beschreibung des Gross-Herzogthums Hessen-Darmstadt ;* — Kohl, *Der Rhein.*
[2] Produit des mines exploitées dans le cercle de Limburg en 1874 : 7,552,000 francs.

d'agréables excursions[1]. Au sud-ouest, près du village de Frücht, on voit le tombeau du ministre de Stein, qui eut une grande part au relèvement de la Prusse après Iéna[2].

La vallée de la Nahe comprend dans sa partie supérieure un petit fragment d'État, dont le congrès de Vienne a fait présent au grand-duc d'Oldenbourg : c'est la principauté de Birkenfeld, peuplée d'environ 36,000 habitants. Les deux bourgs d'Oberstein et d'Idar, qui se trouvent dans cette enclave, entourés de tous les côtés par le territoire de la Prusse rhénane, sont devenus pour le monde entier le siége principal d'une industrie artistique, celle du polissage des agates et des jaspes, de la fabrication des pierres fausses, de la taille des camées. D'anciennes chartes prouvent que dès le milieu du quinzième siècle les habitants de cette contrée recueillaient les agates qui se rencontrent en géodes dans le mélaphyre décomposé, et connaissaient l'art de les polir, d'en faire des cachets, des amulettes, des objets de luxe. Cette industrie devint graduellement une source de richesse pour les seigneurs du pays ; pour être seuls à en profiter, ils imposèrent le régime du secret à ceux de leurs serfs qui faisaient le métier de polisseurs : ceux-ci ne pouvaient même se faire aider par leurs femmes. L'industrie ne devint libre qu'à la Révolution française. Mais ce travail n'aurait jamais eu grande importance dans le commerce du monde, si les ouvriers n'avaient eu à leur disposition que les pierres trouvées annuellement dans le pays ; heureusement des émigrants d'Oberstein découvrirent en 1834 des quantités considérables d'agates dans les lits de quelques torrents du Brésil et de la Bande Orientale qui vont s'unir à l'Uruguay, après avoir traversé une contrée de constitution géologique analogue à celle de Birkenfeld. C'est de là que les fabricants de la Nahe importent presque toutes les pierres dont ils ont besoin ; ils achètent aussi des cristaux de Suisse et d'autres pays, des pierres précieuses de l'Inde et du Brésil, du malachite de Sibérie, et les rendent quadruplées en valeur par la taille et par les nuances diverses

[1] Visiteurs inscrits en 1879 : 9,200.

[2] Villes principales de Hesse-Darmstadt et de l'arrond. prussien de Wiesbaden, en déc. 1880 :

HESSE-DARMSTADT.			PRUSSE.		
Mayence	60,900	hab.	Francfort	136,820	hab.
Darmstadt	48,150	»	» avec Bornheim, Bockenheim et banlieue.	164,700	»
Offenbach	28,450	»	Wiesbaden	50,210	»
Worms	19,000	»	Biebrich-Mosbach	8,500	»
Giessen	16,850	»	Homburg vor der Hohe	8,350	»
Bingen	7,050	»	Ems	6,950	»
Kastel	6,170	»	Limburg an der Lahn	5,900	»

que leur donnent les ingrédients chimiques. A l'Amérique, ils envoient surtout des camées; ils font aussi des amulettes pour les marchés d'Afrique et des idoles pour l'Inde et pour la Chine[1].

La ville maîtresse de la vallée de la Nahe est Kreuznach (Croix de la Nahe), très-favorablement située pour le commerce, car la rivière commence à y devenir navigable et toutes les vallées latérales d'importance se sont déjà réunies en amont : c'est donc un lieu d'entrepôt naturel pour tout le bassin. Mais le renom de Kreuznach ne lui vient pas de ses échanges : il est dû à ses eaux salines et à celles des environs, utilisées chaque année par des milliers de malades et distinctes de la plupart des eaux du même genre par une contenance considérable de brome. Le territoire de Kreuznach est un des plus riches en ruines pittoresques du moyen âge : chaque promontoire des bords de la Nahe porte son vieux château, d'où quelque seigneur de la lignée des « comtes sauvages » (*Rau-* ou *Wildgrafen*) épiait autrefois l'horizon. Tel le donjon du Rheingrafenstein, sur des assises de porphyre, tel l'Eberburg, qui un moment abrita Bucer, Hütten, Œcolampade et Melanchthon.

Sur la rive gauche du Rhin, en aval de Bingen, quelques villes ont trouvé place au pied des rochers : Bacharach, le principal entrepôt des vins du Rhin, groupe ses maisons pittoresques à l'issue d'un vallon; en face de Caub s'allonge la rue d'Oberwesel, l'ancienne Vosolvia; Sanct Goar se montre après un tournant du fleuve, vers le milieu du défilé; Boppart, antique ville gallo-romaine, appelée Bondobriga[2], élève ses vieilles tours et ses murailles lézardées à l'origine d'un double méandre que le Rhin décrit avant de se mêler à la Lahn. A une faible distance en amont de ce confluent, sur la rive gauche du fleuve, se trouvait le célèbre Königsstuhl (Siége du Roi), où les électeurs de l'empire siégèrent trois fois à l'ombre des noyers : un petit édifice ogival porte une terrasse où s'asseyaient les électeurs; l'empereur élu se plaçait au milieu de leur cercle : on a reconstruit le siége royal sur les plans primitifs.

La Moselle n'a point actuellement dans son bassin de cité qui puisse se comparer aux grandes villes des bords du Rhin; mais il en est du moins qui s'accroissent rapidement en importance. Telles sont, sur les

[1] En 1872, 141 ateliers de polissage, avec 2,265 ouvriers dans le district de Birkenfeld;
40 ateliers dans les communes prussiennes du voisinage.

Matières premières :	Agates du pays. . . .	30 tonnes,	d'une valeur de	35,000 francs.
	Pierres étrangères . .	300 »	»	700,000 »

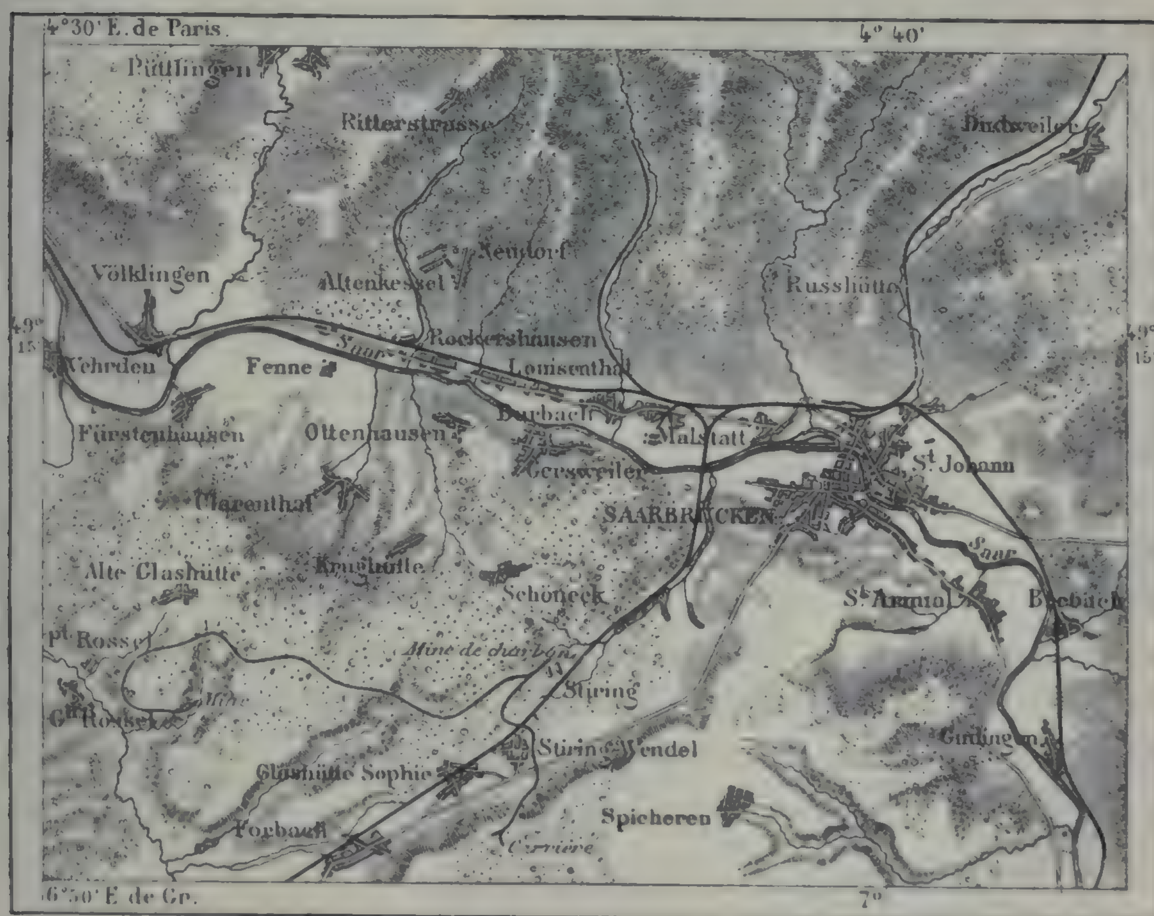
Prix de vente : 4,000,000 francs.

(Gustav Nöggerath, *Die Achat-Industrie in Birkenfeld.*)

[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

frontières mêmes de la Lorraine annexée, les deux villes unies de Saarbrücken et de Sanct Iohann, que sépare seulement le cours de la Sarre, et que rejoindra bientôt un autre amas de fabriques et de maisons d'ouvriers, Malstatt-Burbach. Les trois villes sont presque toujours sous la brume noirâtre du charbon qui s'échappe à flots des cheminées d'usines, fonderies et verreries, fabriques de machines et de produits chimiques. Partout des chemins de fer se ramifient à droite et à gauche des voies princi-

N° 148. — SAARBRÜCKEN.



Echelle de 1 : 143 000

0 — 5 kil

pales, vers les manufactures et les puits de mines; partout se dressent en collines les amas de débris et de scories. Les houillères de Saarbrücken, dont l'une est en combustion depuis la fin du dix-septième siècle, produisent d'année en année une quantité plus considérable de charbon, et le gouvernement, qui en est le principal propriétaire, en retire de grands bénéfices[1]; la quantité de combustible contenue dans les gisements est

[1] Production des mines de Saarbrücken en 1815. . 50,000 tonnes.
» » » 1850. . 200,000 »
» » » 1880. . 5,200,000 »
Part du gouvernement. . . . . » . . 4,600,000 » Valeur, 50,000,000 fr.

évaluée à plus de 40 milliards de tonnes. Les houilles sont expédiées non-seulement dans toute l'Allemagne occidentale, mais aussi en France et en Suisse; le canal de la Sarre, qui va rejoindre celui de la Marne au Rhin, sert principalement à porter du combustible aux usines de l'Alsace-Lorraine. Les usines de Dudweiler, de Sulzbach, de Friedrichsthal et le grand établissement métallurgique de Neunkirchen, où travaillent plus de 2000 ouvriers et qui livre annuellement 48,000 tonnes de fer laminé, est aussi alimenté de houille par le bassin dont Saarbrücken est le centre.

En suivant le cours de la Sarre qui donne son nom à la plupart des villes de ses bords, on passe à Püttlingen, autre ville industrielle, à Sarrelouis (Saarlouis), patrie de Ney, puis à Merzig et à Sarrebourg (Saarburg), déjà voisine du confluent de la Sarre et de la Moselle, que surveille, à une distance de quelques kilomètres en aval, l'antique cité de Trèves (Trier). C'est la ville la plus ancienne de l'Allemagne; elle garde encore le nom de la nation gauloise des Trévères qui l'avait fondée et qui conserva longtemps sa langue, peut-être même sous la domination romaine, quoique le témoignage de saint Jérôme à cet égard soit dépourvu de valeur[1]. Alors que la Germanie était un pays presque inconnu et que les Romains, redoutant d'y pénétrer trop avant, se tenaient seulement à l'entrée de ce monde barbare, Trèves, placée en aval des deux grands affluents de la Moselle, la Sure et la Sarre[2], était une ville très-bien située pour servir d'intermédiaire entre les Gallo-Romains déjà civilisés et les populations incultes des bois, des landes et des marais du nord. Comme centre de puissance politique, d'activité militaire, administrative et commerciale, Trèves prit une importance extraordinaire et mérita presque le titre que lui donnait Ausone, de « seconde capitale de l'empire romain ». Elle s'embellit de monuments et les pentes des coteaux voisins se couvrirent de villas élégantes, dont il reste encore çà et là quelques traces. D'admirables débris témoignent de l'ancienne splendeur de la ville des Trévères. La superbe masse dite la *Porta Nigra*, où l'on a pris, sans pouvoir la détruire, assez de pierres pour bâtir trois grandes églises, domine encore les maisons de Trèves. Dans une autre partie de la ville s'étendent de grandes salles souterraines, des voûtes, des galeries qui se prolongent jusqu'à la rivière sur un espace d'un kilomètre; on leur donne le nom de « Bains romains », mais on croit qu'elles ont appartenu à un palais impérial. On ignore où se trouvait l'amphithéâtre, qui pouvait contenir près de 60,000 spectateurs et où Constantin fit, en un jour de fête, déchirer par les bêtes féroces toute une peuplade de Franks

[1] G. Perrot, *Revue Celtique*, t. I; — *Mélanges d'Epigraphie et d'Histoire.*
[2] Voir J.-G. Kohl, *Der Rhein*, IIe vol.

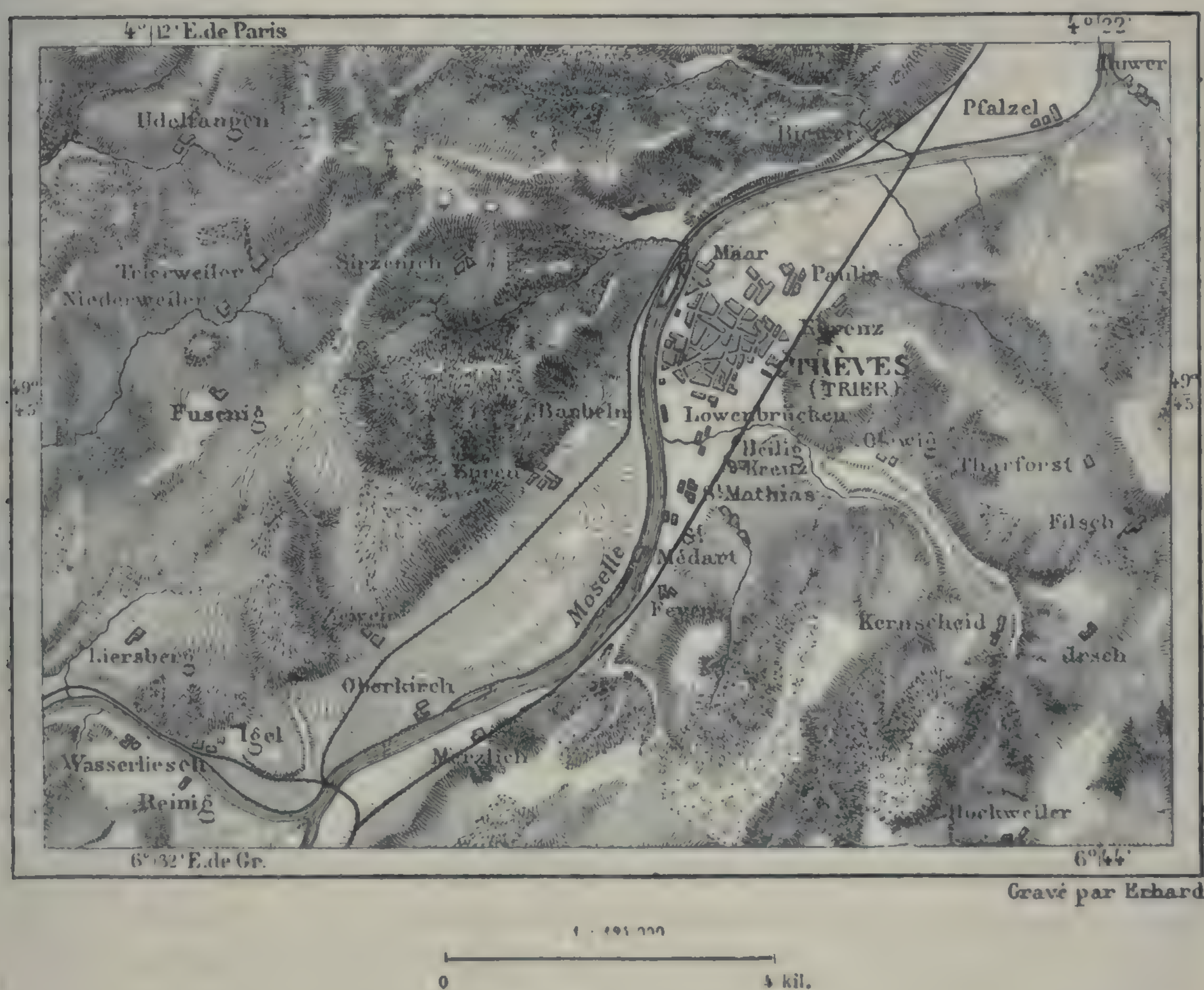


TRÈVES. — LA PORTA NIGRA

Dessin d'Avenet, d'après une photographie.

avec ses rois. La cathédrale, la première que l'on ait bâtie en Allemagne, unie à la charmante église ogivale de Notre-Dame, est en partie de construction romaine : c'était là que se trouvait la curie. Nombreux sont les autres édifices qui reposent sur des fondations romaines; le grand pont de la Moselle est aussi bâti sur des assises de basalte auxquelles on donne la même origine. Enfin le musée renferme un grand nombre d'antiquités gallo-romaines, ainsi que des objets de toute espèce, beaucoup plus anciens,

N° 149. — TRÈVES.



Gravé par Erhard

0 — 4 kil.

qu'on a trouvés dans les tertres funéraires des environs. Chaque année des fouilles amènent au jour des antiquités romaines, armes, monnaies, sculptures. A quelques kilomètres de la ville, au sud-ouest, s'élève la « colonne d'Igel », monument sépulcral de la famille des Secundinus : c'est le tombeau romain le mieux conservé de l'Allemagne.

Comme la ville qui lui servait de modèle, Trèves devint une capitale religieuse après avoir été une capitale politique. Pendant plus de mille années, Trèves a été qualifiée de « Sainte » (*sancta civitas Treverorum*). De trois édifices, un, dit-on, était une église ou un couvent, et la ville tout entière était peuplée d'ecclésiastiques, moines et autres gens de religion. Depuis la Révo-

lution française, un très-grand nombre de constructions religieuses ont été changées en casernes, en magasins, en brasseries, en maisons particulières. Les chemins de fer et les usines entourent peu à peu la ville ancienne d'une cité moderne, d'un tout autre aspect : bientôt on ne pourra plus retrouver complétement la Trèves de l'antiquité que dans son musée, celle du moyen âge que dans les manuscrits de sa bibliothèque. Pendant les semaines de pèlerinage, les étrangers viennent en multitude contempler la « Sainte Tunique » apportée, dit la légende, par l'impératrice Hélène ; mais Trèves a maintenant une rivale heureuse comme lieu de rendez-vous pour les pèlerins dans la petite Marpingen, située au sud-est, dans le district de Sanct Wedel : c'est par dizaines de milliers qu'on a vu la foule se renouveler dans ce village devenu célèbre par des apparitions sacrées. Les communes de la Sarre et de la Moselle, au sud de Trèves, sont parmi celles qui dans l'Europe occidentale ont gardé le plus longtemps l'ancien régime de la propriété collective. Depuis le commencement du siècle, les opérations du cadastre ont fixé peu à peu la propriété entre les mains des particuliers ; toutefois le partage des terres par le sort est encore en usage pour les prairies et les bois. De même, sur les hauteurs de l'Eifel, les terrains de landes sont distribués par lots, puis, après une année de culture, font retour à la commune.

Au nord-est de Trèves, sur tout le cours de la Moselle jusqu'à sa jonction avec le Rhin, c'est-à-dire sur un espace développé de 175 kilomètres, les villages sont très-nombreux, mais il n'y a point de villes, et c'est à peine si, de distance en distance, on pourrait trouver la place nécessaire pour en construire une, à la base des promontoires que recouvrent les fameux vignobles produisant le Moselwein. C'est au « confluent », à Coblenz (Confluentes des Romains) seulement, que la population s'est groupée en cité de quelque importance ; néanmoins on aurait pu s'attendre à trouver en cet endroit, à la croisée des vallées de la Moselle et de la Lahn avec celle du Rhin, une ville plus populeuse. Ce qui explique la grande infériorité de Coblenz, relativement à Francfort et à Cologne, c'est que toute la moitié inférieure de la vallée de la Moselle n'offre point de voie naturelle au commerce, et que la région montagneuse des environs, élevée de 600 mètres en moyenne au-dessus de la rivière, peu fertile et mal peuplée, ne peut fournir à Coblenz, son principal centre d'attraction, un grand nombre d'immigrants. D'ailleurs le caractère essentiellement militaire de la ville a porté tort à son importance comme cité de trafic et d'industrie. Coblenz a quelques monuments, surtout sa belle église byzantine de Saint-Castor, fondée au milieu du neuvième siècle, son viaduc du chemin de fer sur le Rhin, et son pont de pierre sur la Moselle, construit depuis cinq cents ans, à côté des vestiges d'un pont romain ;

mais les constructions qui attirent le plus le regard, ce sont les forteresses environnantes. En face du confluent, sur la rive droite, se dresse la citadelle inexpugnable d'Ehrenbreitstein, dominant le fleuve de 128 mètres et cachant dans les flancs du rocher deux et trois étages de batteries casematées. Au sud-ouest de la ville, sur le dernier contrefort du Hunsrücken, est le grand fort Alexandre, tandis que le fort François et d'autres ouvrages gardent la rive septentrionale de la Moselle : une armée de 200,000 hommes peut camper dans l'immense camp retranché formé par la ceinture des forts, et cependant il suffirait, dit-on, de 5000 soldats pour défendre cet ensemble de fortifications, tant le plan en a été bien combiné[1]. Coblenz est la station ordinaire de la flotte cuirassée du Rhin, composée d'une douzaine de canonnières. Des souvenirs militaires français se rattachent à Coblenz : c'est là que les émigrés tentèrent, pendant la Révolution française, d'organiser une armée pour entrer en France par la force, et c'est là, au nord de la Moselle, près du fort François, qu'est enseveli le général Marceau, frappé à la bataille d'Altenkirchen. Metternich était natif de Coblenz.

En aval se montre, sur la rive droite du Rhin, la ville industrielle de Neuwied, dont la population appartient, grâce à d'anciens édits de tolérance, aux sectes religieuses les plus diverses. Presque en face s'élève un coteau que domine un obélisque érigé en mémoire du général Hoche par l'armée de Sambre-et-Meuse. Au pied de ce coteau coule la petite rivière de la Nette, qui dans son cours supérieur arrose Mayen, ville principale de l'Eifel, et plus loin, sur le bord du fleuve, est la vieille Andernach, bâtie à l'endroit où le Rhin se rétrécit de nouveau entre des collines abruptes. Cette ville, l'Antoniacum (Antumnacum) des Romains, est une des plus pittoresques du bassin rhénan : ses murs, les restes de son ancien palais féodal, son église romane, sa grosse tour ronde portant une tourelle octogone, sont un des tableaux classiques des bords du Rhin, et les volcans éteints, les coulées de lave, les amas de pierres ponces qu'on trouve dans les environs sont un « paradis » pour les géologues et les minéralogistes.

Dans le défilé, et plus bas, à la base du Siebengebirge, les gros bourgs se succèdent, mais la première ville vraiment importante, Bonn, l'ancienne Bonna, est déjà dans la grande plaine alluviale de l'Allemagne du Nord, voisine des Pays-Bas ; elle occupe une position analogue à celle de Maestricht sur la Meuse : c'est à Bonn que se termine la cluse du Rhin commençant à Bingen. Une pareille position géographique devait être appréciée depuis les temps les plus anciens. De nos jours, Bonn est surtout fameuse comme ville

[1] A. Pichat, *Géographie militaire du bassin du Rhin.*

d'université[1], de bibliothèques, de collections scientifiques, et comme centre d'excursions dans l'Eifel et les Sept Montagnes. Elle compte Beethoven au nombre de ses enfants et sur une de ses places elle lui a dressé une statue de bronze. Un autre de ces hommes dont le nom illumine tout un siècle, Rubens, est peut-être né sur les bords de la Sieg, la petite rivière de l'ancien pays des Sicambres qui s'unit au Rhin, un peu en aval de Bonn. Siegen, en Westphalie, non loin des sources de la Sieg, est la ville qui dispute à Anvers la gloire d'avoir donné naissance à l'illustre peintre, qui d'ailleurs, fût-il né en Allemagne, n'en resterait pas moins Flamand par le nom, les origines et le génie. Siegen est une ville grandissante, grâce aux nombreuses mines de fer, de plomb, de zinc, de cuivre qui se trouvent dans les environs[2], grâce aussi à ses usines et à ses tanneries. C'est le groupe de population le plus considérable de la vallée; la seconde ville est Siegburg, située non loin du confluent du Rhin et de la Sieg, près de l'endroit où le chemin de fer de Waldbröl s'embranche sur la ligne principale. Au nord, sur un affluent, est Lindlar, autre ville minière; Gummersbach est un bourg industriel sur le versant méridional du plateau de Sauerland; Vilich est situé près de la jonction du Rhin et de la Sieg, presque en face de Bonn.

Cologne (Cöln) est la cité principale de la contrée. Sa position géographique est une des plus heureuses, car la grande voie naturelle qui, de la France septentrionale à la Russie occidentale, longe la base de la région des coteaux et des montagnes, traverse le fleuve à Deutz ou « Faubourg des Allemands »[3] : c'est le point de croisement de deux lignes maîtresses, auxquelles viennent se joindre plusieurs autres rayons comme dans un centre commun. Pour le commerce, Cologne n'avait que peu de rivales parmi les villes de l'Europe du Nord éloignées de la mer, quand le relief du sol, non encore aplani par les routes, avait toute son importance première et traçait d'avance le chemin des hommes et des denrées. A l'époque romaine, Ara Ubiorum, l'ancien entrepôt de commerce des Ubiens, reçut une colonie de « vétérans » sous le nom de Colonia Claudia Augusta Agrippinensium, et bientôt elle fut une cité célébrée par les écrivains. Au moyen âge, elle devint l'entrepôt de tous les échanges entre le bassin rhénan et les Pays-Bas, l'Allemagne du Nord, l'Angleterre même. Avant la formation de la ligue hanséatique, les marchands de Cologne avaient conclu des traités

[1] Université de Bonn en 1883 : 110 professeurs, 1,057 étudiants; bibliothèque, 250,000 volumes.

[2] Quantité des minerais extraits des gisements de Siegen en 1874. . 283,870 tonnes.
Valeur. . . . . 5,665,300 francs.

[3] J.-G. Kohl, *Der Rhein*, IIe vol., p. 155.

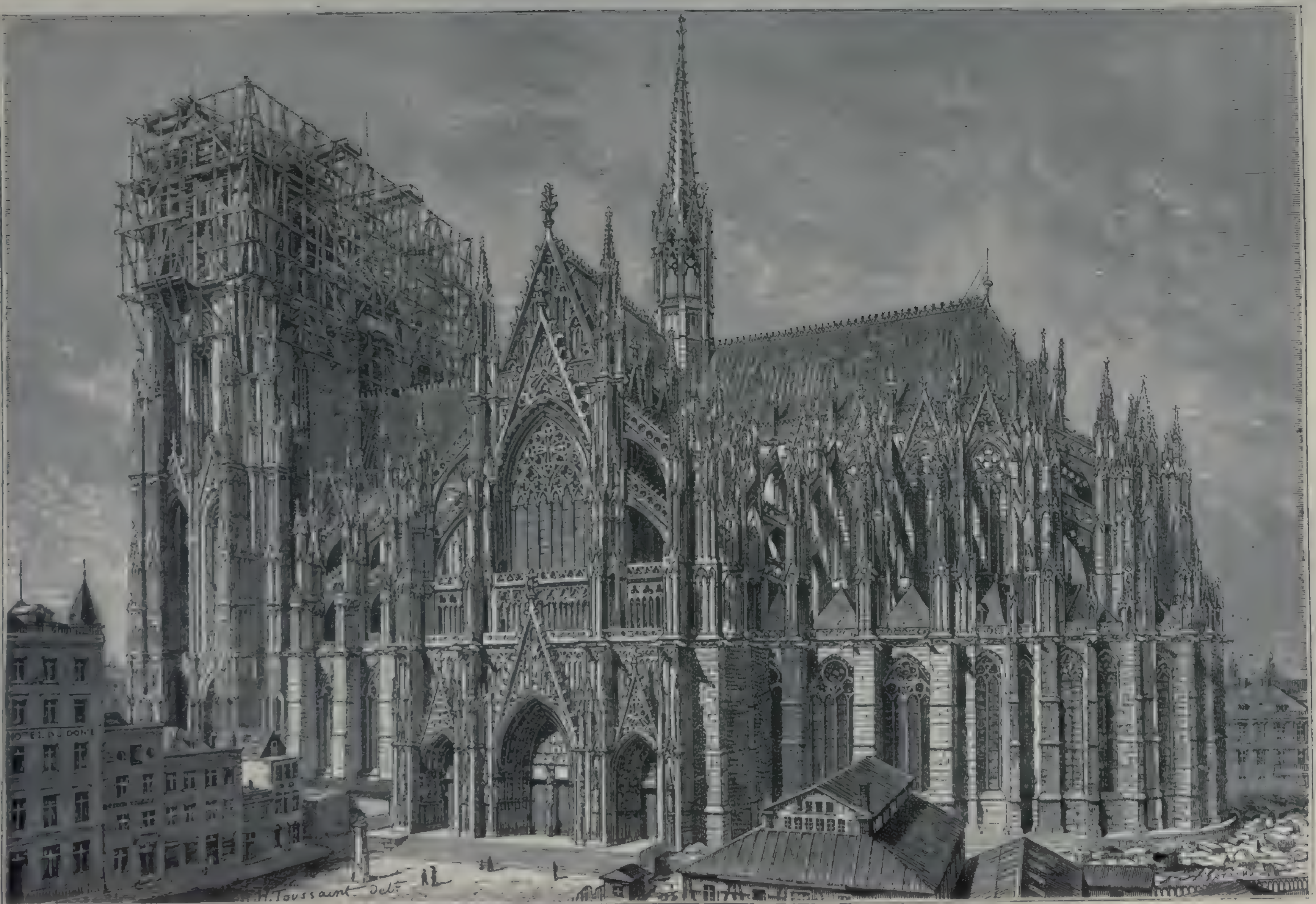
de commerce avec plusieurs puissances étrangères ; dès le dixième siècle, ils expédiaient leurs propres navires à Londres et possédaient près de la « Tour » leur magasin particulier, connu sous le nom de « Guilde de Cologne » ; leurs monnaies étaient fort appréciées; leurs poids et leurs mesures réglaient au loin la vente des marchandises. Les bourgeois de la ville, après de longues luttes contre leurs évêques, surent conquérir le droit d'élire leur propre municipe et de garder pour eux-mêmes les richesses acquises. Aussi dépassaient-ils les seigneurs en magnificence : en 1236, on les vit chevaucher, au nombre de 18,000 et tous vêtus d'habits somptueux, au-devant de la fiancée de l'empereur Frédéric II. « Riche comme un marchand drapier de Cologne » était en Allemagne une expression proverbiale analogue à celle des Italiens : « Riche comme un épicier de Florence ». Pour les draps, Cologne était en effet un des marchés régulateurs de l'Europe; elle était aussi la première cité de l'Occident pour la vente des métaux précieux; dans presque tous les métiers, ses artisans étaient les plus habiles.

Au quinzième siècle, avant les grandes transformations qui commencent l'ère moderne, Cologne était au nombre des villes qui disputaient à Francfort l'honneur d'être la métropole de l'Allemagne ; mais les désastres vinrent la frapper coup sur coup. La découverte de l'Amérique fit abandonner au commerce les routes accoutumées par Venise et Augsbourg; les invasions dévastèrent la contrée ; les Provinces-Unies des Pays-Bas, devenues l'une des grandes puissances de l'Europe, fermèrent le Rhin aux bateaux de Cologne; puis, ainsi qu'il arrive presque toujours, c'est par un suicide que les citoyens rendirent irrémédiable la décadence de leur ville. Cologne, fière de ses titres de « cité sainte » et de « Rome allemande », Cologne, enrichie par les innombrables pèlerins qui venaient y contempler les tombeaux des Rois Mages, ne voulut pas tolérer le séjour des protestants. Il leur fallut s'enfuir, emportant avec eux leurs industries pour en doter les villes des alentours. D'opulente qu'elle avait été si longtemps, Cologne devint une cité misérable. Ses rues tortueuses furent bientôt changées en sentines où l'étranger osait à peine s'aventurer, et les mendiants pullulèrent par milliers aux portes des églises. Maintenant le mouvement industriel et commercial a repris avec un singulier élan : les bateaux à vapeur du Rhin, dont Cologne est le port d'attache, les chemins de fer qui convergent en si grand nombre vers la cité, apportent chaque année plus de voyageurs et de marchandises ; des fabriques importantes, faïenceries, filatures, usines de produits chimiques, ateliers de machines, s'élèvent dans la ville et dans les environs, sans compter les nombreux établissements dont les propriétaires se disent les

« seuls » à connaître le secret de « l'eau de Cologne ». Les principales banques et la plupart des grandes entreprises de mines et de transport dans le bassin inférieur du Rhin allemand ont leur siége dans cette ville. La population de Cologne est de 145,000 habitants, peut-être un peu moins qu'aux temps prospères du moyen âge; elle dépasse le nombre de 175,000 avec les faubourgs d'Ehrenfeld, sur la rive gauche, de Deutz et de Kalk, sur la rive droite du fleuve. En outre, de grands villages se pressent dans les environs, Longerich, Merheim, Rundorf, Müngersdorf. Dans aucun district de l'Europe continentale la population ne s'agglomère en plus épaisses multitudes.

Le grand monument de Cologne, et l'un des plus célèbres du monde, est la cathédrale ou *Dom*, qui se dresse isolé, dominant de sa masse la ville entière. Cet édifice, l'une des gloires de l'architecture ogivale, témoigne à la fois de la splendeur passée et de la prospérité présente de Cologne, car la construction en était interrompue depuis plus de trois siècles et demi et le monument était menacé de tomber en ruines, quand on a entrepris de le restaurer et de le finir sur un plan qui diffère peu du projet primitif : c'est en l'année 1880 que l'on a posé le couronnement des flèches, atteignant à la hauteur de 160 mètres. La cathédrale de Cologne est une des plus splendides de l'Europe, une de celles qui se distinguent à la fois par la pureté du style, la grandeur des proportions, la magnificence des ornements; le chœur, achevé en 1322, et les cinq nefs, terminées depuis quelques années, se continuent d'une manière harmonieuse; de même, vues du dehors, soit de la place, soit du superbe pont de fer qui franchit le Rhin, l'abside et les aiguilles forment un merveilleux ensemble; peut-être seulement l'édifice manque-t-il d'une certaine unité de plan : le transept est trop grand pour se fondre en un tout avec les nefs et ne laisser dans l'esprit qu'une seule impression générale. D'autres églises fort belles élèvent leurs clochers et leurs coupoles au-dessus des maisons de la ville : Sainte-Marie au Capitole, la plus ancienne et de style byzantin; Saint-Martin, les Saints-Apôtres, aux arcades romanes de l'architecture la plus élégante; Saint-Géréon, à la crypte pavée de mosaïques; Saint-Pierre, qui renferme un grand tableau de Rubens. L'hôtel de ville, édifice disparate où se mêlent des constructions de toutes les époques, a quelques parties admirables par l'ordonnance et les sculptures, surtout celles qui datent de la Renaissance. Le nouveau musée Wallraf-Richartz, ainsi nommé en mémoire de deux de ses fondateurs, contient divers objets antiques et des tableaux.

Ville de guerre puissamment fortifiée, Cologne n'a que des promenades extérieures, mais la vieille enceinte, dans laquelle ses maisons étaient à l'é-



CATHÉDRALE DE COLOGNE EN 1875

Dessin de Toussaint, d'après une photographie de M. Schoseucheidt.

troit, est condamnée à disparaître; les nouvelles fortifications, placées à la distance moyenne de cinq kilomètres de la ville, comprennent douze forts de diverses grandeurs, huit autour de Cologne, quatre autour de Deutz, reliés les uns aux autres par des batteries intermédiaires et formant un vaste camp retranché.

A l'ouest de Cologne, sur les frontières de la Belgique et de la Hollande, est une grande ville qui fut longtemps la supérieure politique de la cité rhénane : c'est Aix-la-Chapelle (Aachen), déjà située dans le bassin de la Meuse, sur le ruisseau Wurm ou Worm, que forme en partie la fontaine chaude de la « vallée des Sangliers », *Porcetum* en latin du moyen âge, aujourd'hui Burtscheid ou Borcette. Aix-la-Chapelle n'a pas, comme Cologne, l'avantage d'être bâtie sur un grand fleuve, au point de convergence de plusieurs routes naturelles, mais elle a ses abondantes eaux thermales et sulfureuses, et ce sont ces eaux qui plurent à Charlemagne et le décidèrent à faire choix d'Aquisgranum comme siége de son empire. Il y bâtit un palais, chanté par les poëmes du moyen âge, édifice de marbre, d'or et de pierres précieuses, devenu fameux dans les légendes par son perron d'acier, sur lequel les chevaliers venaient aiguiser leurs épées pour combattre les enchanteurs. Le palais véritable, dont l'imagination populaire avait fait ce lieu de merveilles, a cessé d'exister et l'hôtel de ville le remplace; mais la « chapelle » que Charlemagne fit construire sur le modèle de San-Vitale de Ravenne, et qui a valu son nom français à la ville actuelle, se voit encore dans la cathédrale agrandie, remaniée, défigurée; c'est une simple rotonde octogone à deux étages, possédant, entre autres souvenirs du passé, le sarcophage de Charlemagne et le siége de marbre blanc où trônait l'empereur « à la barbe fleurie », assis dans son tombeau. Tel avait été l'immense ébranlement imprimé aux nations par Charlemagne, qu'après sa mort Aix-la-Chapelle devint une cité sacrée : elle fut choisie comme ville du couronnement; trente-sept empereurs, depuis Frédéric Barberousse, vinrent successivement s'asseoir sur la pierre du conquérant; les pèlerins accouraient par centaines de milliers chaque année pour baiser les reliques de la chapelle, et les bourgeois jouissaient des plus grands priviléges en récompense de leur acclamation des empereurs : libres de tout cens et de tout service, ils avaient le droit de donner asile aux proscrits, et le ban de l'empire ne pouvait les atteindre.

Les sources qui ont fait indirectement la fortune d'Aix-la-Chapelle attirent encore quelques étrangers; mais la ville possède d'autres éléments de richesse : des gisements de charbon, des mines de plomb et de zinc, des usines métallurgiques, des fabriques d'épingles, et surtout des manufac-

tures de draps[1]. L'école polytechnique d'Aix a été construite en partie grâce aux subventions d'une compagnie d'assurances, qui est tenue par son cahier des charges à consacrer la moitié de ses bénéfices à des œuvres d'utilité publique; elle est fréquentée par plus de 400 élèves et fournit d'ingénieurs et de contre-maîtres les établissements industriels de la ville, de ses faubourgs et de toute la contrée, qui deviennent plus nombreux chaque année. Les deux villes d'Aix et de Borcette, — Aachen et Burtscheid, — s'unissent en une seule et grande cité, qui sous son atmosphère enfumée conserve de larges promenades, tracées sur l'emplacement des anciens remparts.

A peu de distance au nord-est sont les grandes usines de Würselen et d'Eschweiler, alimentées par les charbonnages des environs[2]. Plus près encore, à l'est, Stolberg est une ville d'usines métallurgiques, de verreries, de manufactures diverses. Au nord, Pannesheide a des fonderies; au sud, Eupen a les fabriques de draps les plus importantes de la Prusse et ses produits sont expédiés même hors de l'Europe, dans l'Amérique méridionale et dans l'extrême Orient; non loin d'Eupen, on exploite des mines de plomb, et le petit territoire indivis de Moresnet, situé entre la Belgique et la Prusse, est devenu célèbre par les gisements de zinc de la « Vieille Montagne », si riches, qu'ils ont valu à leurs propriétaires la direction du marché pour la fabrication des objets en zinc de toute espèce et leur ont permis d'acheter d'autres mines en diverses parties de l'Europe et en Algérie[3]; le village principal de ce district, peuplé d'environ 3000 habitants, a pris le nom de Kelmis, du nom local de la calamine qui s'exploite dans le pays. Encore plus au sud, de l'autre côté du massif du Hohe Venn, la petite ville de Malmédy, située en pays wallon, quoique sur territoire prussien, tanne plus de cuirs qu'aucune autre ville de l'empire. A moitié chemin d'Aix-la-Chapelle à Cologne, Düren prend part à la principale industrie provinciale, celle de la fabrication des draps, et fait un commerce considérable, grâce aux cinq chemins de fer qui s'y réunissent. Une de ces voies se dirige vers la Hollande par Jülich (Juliers), ancienne capitale de duché, dont les fortifications ont été récemment rasées. Une autre voie,

[1] Mines de charbon d'Aix-la-Chapelle en 1874 : 4,739 mineurs, 783,950 tonnes de combustible
Production du plomb et du zinc en 1881 : 13,996 tonnes et 12,601 tonnes.

[2] Combustible extrait des mines d'Eschweiler en 1874 : 183,625 tonnes.

[3] Extraction des mines de la Vieille Montagne, en 1876 :

Minerai de zinc	54,000 tonnes.
Minerai de plomb	5,900 »
Houille	76,000 »
Exportation	40,200 tonnes de zinc.

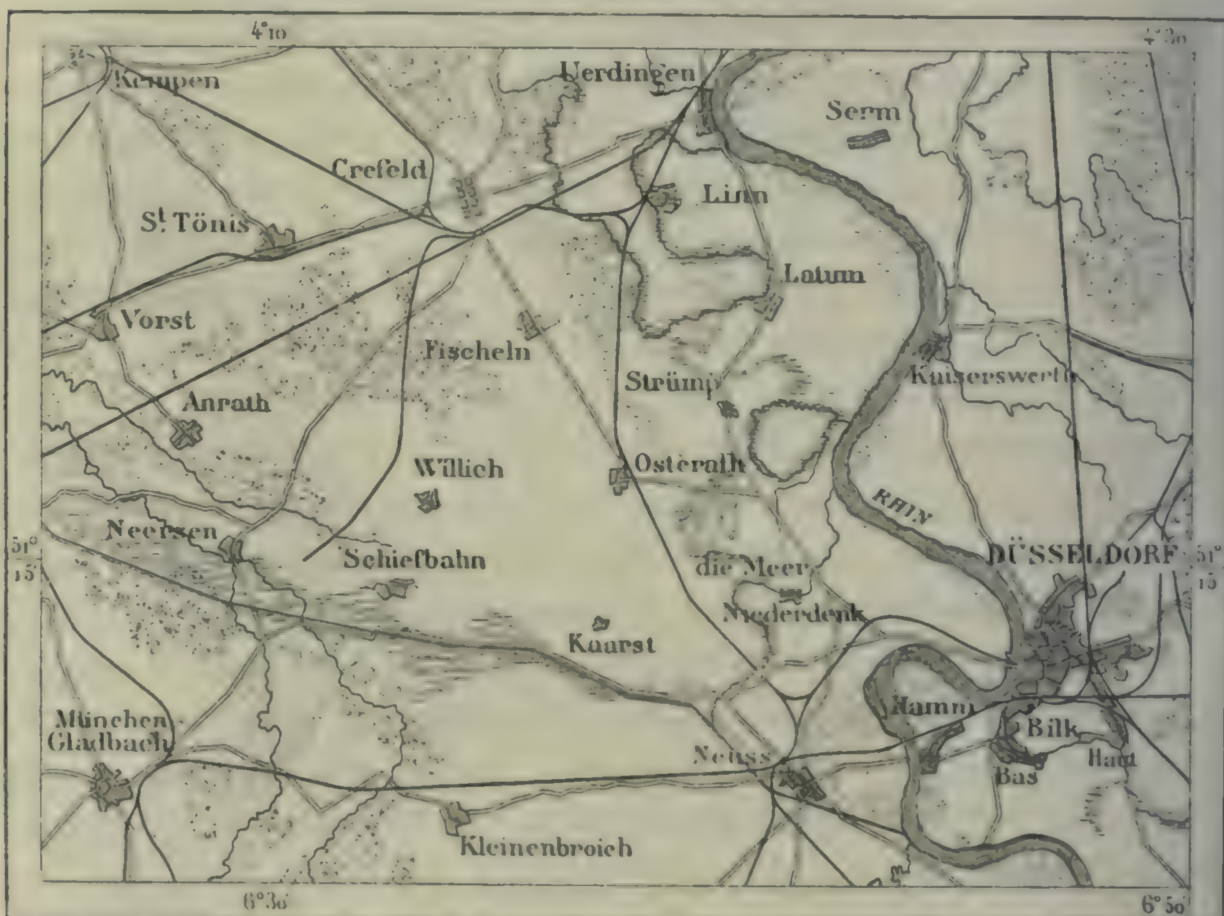
fort sinueuse à cause des accidents du terrain, va rejoindre la Moselle près de Trèves; au sud-est de Düren, elle passe à Zülpich et à la ville industrielle d'Euskirchen. Zülpich est l'ancien Tolbiacum ou Tolbiac, célèbre dans l'histoire des Franks par la victoire que Clovis y remporta sur les Alamannes en 496.

A peu de distance en aval de Cologne, une ville de fabriques se montre sur la rive droite : c'est Mülheim, le port d'autres communes industrielles, Bergisch-Gladbach et Bensberg, situées dans l'intérieur des terres; mais jusqu'à Düsseldorf, c'est-à-dire sur un espace d'environ cinquante kilomètres, on ne voit plus de ville considérable sur les bords du fleuve. Düsseldorf, qui fut longtemps un village, à la bouche d'un ruisseau, ainsi que son nom l'indique, est maintenant une cité populeuse, grâce au choix que les grands-ducs de Berg en firent pour leur résidence, grâce aussi à la toute-puissante industrie, si active dans cette partie de l'Allemagne. Düsseldorf est le port naturel d'Elberfeld, de Barmen et de tout le district manufacturier qui les entoure; des transbordements incessants s'y font entre les convois de marchandises que traînent les locomotives des chemins de fer et les bateaux attachés aux remorqueurs. Mais Düsseldorf jouit d'avantages qui manquent à la plupart des villes enfumées de cette région : elle a des promenades ombreuses, des parcs, des jardins, et plusieurs quartiers sont d'un aspect élégant ; sur une place se dresse fièrement la statue colossale en bronze d'un électeur. Les arts sont en honneur à Düsseldorf. Son école de peinture a été longtemps la plus célèbre de l'Allemagne et maintenant encore beaucoup de peintres viennent s'y former ; mais la galerie de tableaux qui faisait autrefois la gloire de Düsseldorf a été transportée à Munich au commencement du siècle. Cornelius est né à Düsseldorf, ainsi que l'un des plus grands poëtes du siècle, Henri Heine, issu d'une famille juive de Hambourg.

De l'autre côté du Rhin, quoique à une certaine distance du fleuve, sur une berge délaissée par le courant, l'ancienne place forte de Neuss, vainement assiégée par Charles le Téméraire en 1474 et 1475, est l'héritière de Novesium, mentionnée par Tacite; elle fut autrefois le centre naturel de la contrée dont Düsseldorf est devenue la capitale. Mais unie maintenant au « Village de la Düssel » par un pont de chemin de fer, Neuss peut être considérée comme formant avec Düsseldorf une même place de convergence pour les voies ferrées; en outre, un canal qui fait communiquer la Meuse et le Rhin, lui apporte de grandes quantités de denrées et en fait l'un des marchés régulateurs de l'Allemagne pour les céréales. Grâce aux manufactures, la population s'est groupée dans tout le pays envi-

ronnant en villes très-rapprochées les unes des autres, surtout dans le voisinage de Crefeld, lieu de naissance de Vogel, l'explorateur africain. Tout à fait américaine d'aspect par son extrême régularité, cette ville n'était qu'un village il y a cinquante ans, mais peuplé de réfugiés politiques et religieux, hommes d'énergie qui surent utiliser les ressources de la contrée et créer des industries nouvelles. C'est pour les velours, les soies, les rubans, que Crefeld a su conquérir une grande supériorité, partagée

N° 150. — DUSSELDORF ET CREFELD.



Gravé par Erhard

Échelle 1 : 250 000

0 — 10 kil.

avec elle par les villes des environs, Fischeln, Viersen, München-Gladbach, Dülken, Breyell, Lobberich, Rheydt, Odenkirchen, Dahlen, Hüls, Straelen, Süchteln, Vorst, Kempen, patrie de Thomas à Kempis[1]. Mais, au nord de la petite ville de Geldern, l'ancienne capitale du duché de Gueldre, la contrée qui se prolonge au nord entre la Meuse et le Rhin reprend un aspect de campagne : les cultures n'y sont pas envahies de tous les

[1] Industrie des velours et des soies à Crefeld en 1882 :

Salaires payés.	22,217,500	francs.
Valeur des marchandises expédiées. . . .	104,858,750	»

côtés par les usines, et les habitants y vivent en de paisibles bourgades.

En aval de Düsseldorf, le Rhin n'a plus sur ses bords de ville d'égale importance : il passe à Uerdingen, le port de Crefeld, puis après avoir reflété dans ses eaux troubles le pont de Rheinhausen, il reçoit la Ruhr, qui lui vient des montagnes de la Westphalie, et dont le cours navigable est probablement celui de toutes les rivières d'Allemagne où se fait le plus grand trafic. Ruhrort, située au confluent, est le port ou plutôt le groupe de ports le plus animé de toute la vallée rhénane, et les bacs à vapeur y transportent d'un bord à l'autre les trains tout chargés. Ruhrort n'est pas seulement le centre commercial de toute la vallée de la Ruhr et des villes industrielles voisines, Duisburg, Mülheim an der Ruhr, Beck, Styrum,

N° 151. — RUHRORT ET SES ENVIRONS.



Les terrains houillers sont couverts par la teinte grisé.

Sterkrade, Meiderich, Oberhausen, c'est aussi un lieu de chantiers et d'usines qu'alimente le charbon du bassin de la Ruhr[1]. Ce bassin, dont la contenance est évaluée à 100 milliards de tonnes, est exploité depuis le quatorzième siècle; il se compose de 74 veines ayant une épaisseur totale de 70 mètres. Depuis le commencement du siècle, la production de la houille est devenue cinquante fois plus forte[2].

Wesel est située comme Ruhrort sur la rive droite du Rhin et à l'issue d'une vallée, celle de la Lippe. Cette ancienne ville, choisie comme point

[1] Arrivages des charbons en 1881, à Ruhrort, 3,220,000 et à Duisburg, 1,230,000 tonnes.

[2] Extraction de charbon dans le bassin de Westphalie :

1814	500,000	tonnes.
1850	2,000,000	»
1860	4,490,000	»
1870	11,570,000	»
1880	22,500,000	»

d'appui par Charlemagne dans ses guerres contre les Saxons, présente quelque originalité, comparée à tous ces groupes d'usines qui forment les cités de la région houillère. Ses maisons à pignon, son hôtel de ville, son église ogivale de Saint-Willibrordi reposent le regard de toutes ces cheminées fumantes qui noircissent le ciel au-dessus du bassin de la Ruhr. Autour de Wesel s'étendent des vergers et des jardins qui donnent à la ville une de ses principales industries, la préparation des légumes et des fruits. Wesel est sur le Rhin la place forte qui surveille la Hollande et l'on s'occupe maintenant d'en augmenter la puissance par de nouveaux ouvrages : un pont fixe, plus long que tous les autres ponts du fleuve, puisqu'il n'a pas moins de 1.915 mètres, tant sur le courant que sur les terres alluviales de ses bords, y traverse le Rhin, qui, vers le milieu du siècle, coulait encore insoumis, de Bâle jusqu'à la mer. Au-dessous de Wesel et de la vieille cité déchue de Xanten qui se montre sur la rive gauche, peut-être à la place des *Castra vetera* des Romains, le fleuve ne baigne plus sur le territoire allemand qu'une seule ville notable, Emmerich. Sur une terrasse se montre, à l'ouest d'Emmerich, l'antique cité de Cleve (Clèves), ainsi nommée probablement du promontoire *Clief* ou *Cliff* qui domine la plaine alluviale. Cette ville est célèbre dans les légendes. Une tour, dite la tour du Cygne, rappelle l'arrivée du chevalier mystérieux que l'on vit un jour descendre le fleuve dans un esquif doré traîné par un cygne, et qui disparut de même quand sa fiancée eut imprudemment demandé son nom. Cleve est un lieu de villégiature pour un grand nombre de Hollandais, qui, du haut de la colline, voient au loin le Rhin et la Meuse serpenter entre les villes nombreuses éparses dans la plaine. Cleve est la patrie du géographe Berghaus.

La région industrielle qui entoure Crefeld, à l'ouest du Rhin, est déjà l'une des plus populeuses de l'Allemagne, mais elle le cède à cet égard au bassin houiller de la Ruhr ; là est le Lancashire de la Prusse : les villes s'y pressent comme ailleurs les villages, et le réseau de chemins de fer s'y entremêle en mailles sans nombre. La ville principale de la région se compose même de deux communes, Elberfeld et Barmen, qui se sont fondues en un seul amas de fabriques et de maisons et qui sont elles-mêmes formées de villages agglomérés. Cette double ville, qui occupe dans la vallée de la Wupper un espace de 8 kilomètres et sur l'emplacement de laquelle ne se trouvaient que des bourgades il y a une centaine d'années, est maintenant, après Cologne-Deutz, la cité la plus peuplée de tout le bassin rhénan. Quoique plusieurs quartiers fort riches apparaissent comme un ensemble de palais, cependant Elberfeld et Barmen n'offrent d'intérêt que pour les industriels : la vie de la population tout entière gravite autour des filatures

de soie, de coton, de lin, des manufatures de rubans et de cordonnets, des teintureries, des fabriques de couleur et autres établissements industriels. Barmen livre aussi au commerce d'exportation beaucoup de pianos pour divers pays d'Europe et l'Amérique du Nord.



VUE GÉNÉRALE DES USINES D'ESSEN
Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Toutes les villes et les grandes communes de cette région de la Prusse, Sonnborn, Gräfrath, Ronsdorf, Lüttringhausen, Lennep, Wermelskirchen, Rade vor dem Wald, Hückeswagen, Kronenberg, présentent le même aspect : on dirait des faubourgs d'Elberfeld transportés loin de la ville et parsemés au hasard dans la campagne. Hilden, peu éloignée du Rhin, vend de beaux tissus de soie. Remscheid est le « Sheffield » allemand : on y fabrique des objets en fer de toute espèce, tandis que Solingen et les villes avoisinantes, Wald, Merscheid, Höhescheid, Dorp, Burscheid, Leichlingen, ont pour spécialité les instruments tranchants en acier, ciseaux, couteaux et sabres. Les fleurets de Solingen sont fort célèbres : on dit que l'art d'en tremper les lames a été rapporté de Damas, pendant les croisades.

Au nord du chemin de fer qui rejoint Düsseldorf à Elberfeld-Barmen, les villes sont un peu plus clair-semées : Mettmann, près duquel se trouve la grotte de Neanderthal, où l'on a découvert le fameux crâne préhistorique, Wülfrath, Hardenberg, Ratingen, Velbert, Steele sur la Ruhr, Werden,

dont l'abbaye posséda jusqu'à la guerre de Trente Ans la fameuse traduction gothique de la Bible par Ulphilas, toutes ces villes sont encore éloignées les unes des autres; elles ne semblent pas vouloir s'unir en une seule agglomération comme celles des environs de Solingen ; mais au nord de la Ruhr, sur les frontières de la Westphalie, se groupent les usines d'une autre ville industrielle qui s'est accrue plus rapidement que toutes les autres : c'est Essen[1]. Simple bourg d'abbaye, aux maisons groupées modestement autour d'une église ogivale, Essen s'est rangée en moins d'un demi-siècle, au nombre des grandes cités de la Prusse et s'accroît d'année en année, ainsi que ses voisines, Altenessen, Altendorf et Bosbeck, naguère petit hameau[2]. L'usine d'Essen est l'établissement qui livre à l'Allemagne et à tant d'autres puissances du monde « civilisé » ces fameux « canons Krupp » en acier fondu, éprouvés déjà sur tant de champs de bataille ;

[1] Consommation par jour de la grande usine d'Essen en 1880 : 2,680 tonnes de charbon. Production de l'acier fondu, en 1880 : 153,430 tonnes.

[2] Communes principales de la Prusse rhénane en décembre 1880 :

Cologne		144,775 hab.
» avec Deutz, Kalk, Ehrenfeld, etc		190,000 »
Elberfeld	93,550 h.	189,470 »
Barmen	95,940 »	
Aix-la-Chapelle)	85,550 »	96,550 »
Borcette(Burtscheid)	11,000 »	
Düsseldorf		94,450 »
Crefeld		73,870 »
Essen		56,950 »
Duisburg		41,240 »
München-Gladbach		37,400 »
Coblenz et Ehrenbreitstein		36,250 »
Malstatt-Burbach	13,150 h.	35,000 »
Sanct-Johann	12,350 »	
Sarrbrücken	9,500 »	
Bonn		31,510 »
Remscheid		30,050 »
Trèves (Trier)		24,220 »
Mulheim an der Ruhr		22,150 »
Altendorf (près d'Essen)		21,700 »
Viersen		21,000 »
Wesel		20,600 »
Mulheim am Rhein		20,420 »
Borbeck (près d'Essen)		20,050 »
Rheydt		19,100 »
Neuss		17,500 »
Duren		17,350 »
Solingen		16,950 »
Oberhausen		16,675 »
Eschweiler		15,620 »
Kreuznach		15,320 hab.
Eupen		15,050 »
Longerich (banlieue de Cologne)		14,175 »
Altenessen (près d'Essen)		12,650 »
Dorp		12,000 »
Meiderich		11,900 »
Merscheid		11,350 »
Neunkirchen		11,150 »
Hardenberg		11,050 »
Höhescheid		11,020 »
Stolberg		10,910 »
Ronsdorf		10,100 »
Dudweiler		10,050 »
Rondorf (banlieue de Cologne)		9,800 »
Bensberg		9,500 »
Lüttringhausen		9,650 »
Neuwied		9,650 »
Sulzbach		9,475 »
Wermelskirchen		9,450 »
Ruhrort		9,150 »
Cleve (Clèves)		9,100 »
Rade vor dem Wald		9,050 »
Suchteln		8,980 »
Emmerich		8,900 »
Odenkirchen		8,775 »
Wald		8,750 »
Merheim		8,550 »
Beck		8,450 »
Kronenberg		8,200 »
Lennep		8,075 »
Velbert		7,820 »

néanmoins les canons, les affûts et les boulets, quoique demandés en si grandes quantités par les Etats belligérants et par ceux qui « veulent la paix en préparant la guerre », ne sont qu'une faible partie des produits de l'immense usine, rivale du Creusot ; de 1847 à 1878, le nombre des pièces de canon fabriquées dans les forges d'Essen a été d'environ 15,000. L'établissement d'Essen s'étend sur 400 hectares environ, dont 75 couverts de constructions ; près de 9,000 ouvriers travaillent dans les ateliers et 7,000 dans les mines de fer et de houille appartenant à l'usine ; à leur force s'ajoute celle de machines, ayant une puissance totale de 12,000 chevaux-vapeur ; 25 locomotives et 800 vagons parcourent, dans les cours et les hangars, des chemins de fer d'une longueur totale de 57 kilomètres, et plus de 400 machines à vapeur fixes secondent le travail des ouvriers. L'industrie métallurgique n'absorbe pas, comme au Creusot, toutes les forces productives d'Essen et des villes environnantes. La dernière et la meilleure édition de Ptolémée, par Wilberg, a été imprimée à Essen.

Le bassin houiller de la Ruhr se prolonge à l'est dans la Westphalie et des villes industrielles y ont en conséquence surgi du sol en grand nombre ; toutefois Dortmund, la cité la plus populeuse du district et même de toute la Westphalie, est d'ancienne date : elle est mentionnée dans les chroniques dès le commencement du dixième siècle. Fort bien située pour le commerce sur la route naturelle qui rejoint la vallée du Rhin à celles de l'Elbe et de l'Oder, au nord des massifs montagneux de l'Allemagne médiane, Dortmund appartint de bonne heure à la ligue de la Hanse et devint l'un des marchés principaux du bassin rhénan : il lui reste de cette époque des tours de défense et de belles églises, dont l'une est consacrée à Renaud, l'un des quatre fils d'Aymon ; sur les terrains mêmes de l'immense gare se trouve un monument vénérable de ces anciens temps, le groupe de tilleuls à l'ombre duquel siégeaient les justiciers de la Sainte-Vehme, ayant devant eux, sur une table de pierre, l'épée nue et la corde d'osier. Dortmund est encore un très-grand marché de denrées, grâce à la richesse agricole du territoire environnant et aux chemins de fer qui viennent y converger, mais c'est à ses mines de houille et de fer, à ses nombreuses usines qu'elle doit son importance actuelle[1]. Bochum[2], située à moitié chemin entre Dortmund

[1] Production minière du cercle de Dortmund en 1874 :
5,227,000 tonnes de houille, 89,500 tonnes de minerai de fer.
Mineurs, 20,050.
Production des usines en 1874 : 280,000 tonnes de fer et d'acier.
Valeur de la houille extraite des 195 mines du district en 1880 : 128,000,000 francs.

[2] Production minière de Bochum en 1873 : 6,148,000 tonnes de houille.

et Essen, rivalise avec ces deux villes par son activité minière et industrielle. De même les autres villes de cette partie de la Westphalie, Gelsenkirchen, Schalke, Ueckendorf, Wattenscheid, Witten, Hattingen, Herne, Annen-Wullen, Langendreer, sont des agglomérations de fabriques ; Hörde travaille surtout l'acier pour en faire des plaques de blindage ; Haspe a des ateliers pour le fer et le laiton ; Kirchhörde exploite des mines de charbon : Hagen, Schwelm, Langerfeld, Halver, Vörde, Gevelsberg, plus rapprochées d'Elberfeld et de Barmen, les grandes villes de filatures, ajoutent aux travaux métallurgiques le tissage des étoffes ; Iserlohn, dont le nom signifie en vieil allemand « Montagne de fer », exploite des mines nombreuses de fer et de zinc, ainsi que des carrières de chaux, d'où les produits sont expédiés dans toute l'Allemagne ; de même que les villes voisines, Schwerte, Altena,

N° 152. — HELLWEG.



Lüdenscheid, d'autres encore, elle fabrique des objets en fer, en cuivre, en nickel, en bronze, en alliages de toute espèce. Les galeries de mines creusées au-dessous d'un quartier de la ville d'Iserlohn ont mis ses maisons en danger ; plusieurs se sont effondrées, d'autres ont été démolies à temps pour éviter un désastre ; en certains endroits, le sol s'est affaissé d'une dizaine de mètres.

Tandis que l'industrie fait naître dans la Westphalie méridionale des villes nouvelles ou transforme des villages en cités, Soest, qui fut autrefois l'une des plus populeuses de l'Allemagne, a singulièrement déchu, et la nouvelle prospérité que lui donnent les chemins de fer ne lui rendra probablement pas son ancien rang : des jardins et même des champs occupent une grande partie de l'espace qu'entoure sa vieille enceinte. Soest eut, dit-on, 50,000 habitants au quinzième siècle et ses « coutumes » juridiques, de même que celles de Dortmund, servaient de modèles aux communes urbaines du nord de l'Allemagne, jusque sur les bords de la Baltique orientale. Aux temps où les communications étaient encore difficiles et où les mines et

l'industrie manufacturière n'avaient pas semé de villes les vallons des montagnes, Soest était nécessairement un lieu principal d'étape : située exactement à moitié chemin du Rhin à la Weser, sur le plateau du Hellweg, riche en céréales, d'où l'on descend facilement, au nord dans la vallée de la Lippe, au sud dans celle de la Ruhr, Soest était une des villes de la Hanse les plus favorisées par la nature, et de grandes richesses, dont ses vieilles églises témoignent encore, vinrent s'y amasser. Unna, entre Soest et Dortmund, était une étape secondaire ; mais un grand nombre de villes et de bourgades moins importantes se suivent avec une étonnante régularité sur le plateau, où les attirait la fertilité du sol et où nul obstacle, marécages ou rochers, n'en rendait la fondation difficile.

Arnsberg, qui est le chef-lieu du Sauerland et de toute la Westphalie méridionale, est aussi une ancienne ville ; mais, située dans la haute vallée de la Ruhr, loin des mines de charbon, elle est restée petite, tandis que prospéraient les centres industriels de la région houillère. Tout à fait à l'est de la contrée, et déjà dans le bassin de la Weser, s'élève le Marsberg, où la tradition place l'ancienne idole Irminsul, renversée par Charlemagne[1].

IV

LE JURA SOUABE ET LA VALLÉE DU NECKAR.

WÜRTTEMBERG[2], HOHENZOLLERN

Le bassin du Neckar, quoique tributaire du Rhin, est bien une région distincte dans toute sa partie supérieure, limitée à l'ouest par ce froncement du sol dont la Forêt-Noire et l'Odenwald sont les deux grands massifs. La constitution d'un État séparé dans ce bassin est donc un fait d'ordre géographique. Le château de Wirtineberg, qui s'élevait au centre du royaume actuel, au-dessus des campagnes où sont bâties aujourd'hui les villes de Cannstadt et de Stuttgart, indique le point initial autour duquel s'est formé graduellement le Württemberg politique ; mais c'est dans la même contrée que, par suite de la disposition du sol, les hommes vinrent plus facilement

[1] Villes principales de la Westphalie, dans les bassins de la Sieg et de la Ruhr :

Dortmund	(1er déc. 1880). . .	66,550 hab.	Siegen	(1er déc. 1880). .	15,020 hab.
Bochum	»	33,450 »	Gelsenkirchen	»	14,620 »
Hagen	»	26,300 »	Soest	»	14,000 »
Witten	»	21,550 »	Horde	»	12,460 »
Iserlohn	»	18,610 »	Schwelm	»	12,150 »

Lüdenscheid. . . . . . . 11,020 hab.

[2] Orthographe officielle. On écrit aussi : *Würtemberg* et *Würtenberg*.

se grouper et que leur action s'exerçait le mieux par le commerce sur les populations environnantes. Sans doute les contours du Württemberg, tels que les ont tracés les annexions diverses, les traités et les guerres, les

N° 153. — DENSITÉ DE POPULATION DU WÜRTTEMBERG EN 1875.



Nota. — Les chiffres expriment la densité et de la population par kilomètre carré.

échanges et les partages, sont fort bizarres en plusieurs endroits ; ainsi la haute vallée du Danube et les rivages du lac de Constance, dont le Württemberg a voulu avoir sa part, se trouvent dans une région différente de celle du Neckar, et les diverses enlaves du pays de Bade et du territoire de Hohenzollern ne se justifient par aucune raison géographique ; mais, dans

l'ensemble, le Württemberg forme bien un monde distinct, ayant un centre propre, une vie indépendante. On peut en juger par les cartes qui représentent la densité de population : le bassin du Neckar y apparaît distinctement comme un foyer d'attraction spécial, n'ayant que des relations secondaires avec Bade, la Bavière et la Suisse. D'ailleurs le petit royaume de Württemberg, le moins important de ceux qui conservent encore dans l'empire allemand une ombre d'existence indépendante, est après la Saxe celui qui a le plus d'habitants, d'industrie et de commerce, en proportion de son étendue[1]. L'accroissement de la population est malheureusement accompagné dans le Württemberg d'une mortalité très-forte sur les enfants : à cet égard, le Württemberg est parmi les pays d'Europe les moins favorisés, et l'on ne saurait guère en accuser le climat ou la race. Il est probable que la seule cause de cette mortalité est le peu de soin que l'on prend des enfants.

A l'ouest, les limites naturelles de la région du Neckar sont formées par les croupes de la Forêt-Noire et par les seuils de partage qui séparent les rivières des deux versants. Au sud, l'axe de la chaîne du Schwarzwald se croise suivant un angle aigu avec celui du Jura ; mais, au lieu de s'élever en massifs de hauteur double au point de croisement des deux systèmes, les montagnes s'affaissent au contraire en cet endroit, comme des vagues interférentes qui s'aplanissent en se traversant : c'est précisément là que s'ouvrent en larges brèches les passages qui font communiquer le Neckar avec le Danube, et celui-ci avec le Rhin et le lac de Constance; grâce à ce large espace, la puissance politique du Württemberg a pu dépasser de beaucoup la région du Neckar et s'étendre au loin vers le sud jusqu'aux rivages du Bodensee.

La zone des roches jurassiques, très-étroite à l'endroit où l'Aar et le Rhin la traversent pour s'échapper ensemble vers l'ouest, s'élargit graduellement en s'éloignant de la Forêt-Noire. C'est au nord du Danube et du plateau de la Baar que le Jura de la Souabe, déjà limité du côté de l'ouest par le Neckar naissant, élève ses plus hauts sommets, dont quelques-uns dépassent 1,000 mètres, et d'où l'on peut voir, occupant une moitié de l'horizon, l'immense amphithéâtre des Alpes et de la Forêt-Noire : d'une cime, on peut même apercevoir à l'ouest la chaîne des Vosges, à travers une brèche du Schwarzwald.

La hauteur des crêtes et des coupoles, que le chemin de fer de Stuttgart

	Superficie.	Population en 1880.	Population kilométrique.
[1] Württemberg. . .	19,504 kil. carrés.	1,970,150 hab.	101 hab.
Hohenzollern. . .	1,142 »	67,620 »	59 »

au Danube franchit à la hauteur considérable de 916 mètres, s'abaisse peu à peu dans la direction du nord-ouest. Le Jura allemand diffère beaucoup du Jura suisse et français, non par ses assises, mais par son aspect général. Au lieu de se composer, comme le Jura proprement dit, de chaînons parallèles

N° 154. — URACH ET HOHEN-URACH.



Échelle de 1 : 81.000

0 — 3 kil.

dressant leur plus haut escarpement du côté du sud-est, et s'abaissant au nord-ouest par une contre-pente doucement inclinée, il se présente sous forme d'un plateau peu accidenté, à chute abrupte d'environ 300 mètres vers le bassin du Neckar, à penchant faiblement incliné vers le Danube : seulement quelques falaises le terminent brusquement au-dessus du fleuve

ou de ses affluents. Les croupes supérieures, qui consistent en jura blanc, sont couvertes de pierres, entre lesquelles pousse un maigre gazon ; en de rares cavités de la surface on voit sourdre des fontaines ; le rude climat des hauteurs empêche de cultiver les plantes des campagnes inférieures là où le sol serait suffisamment humide pour les nourrir, et le vent froid qui souffle librement sur le Jura retarde la végétation. Aussi les habitants du plateau souabe lui ont-ils donné, outre différents noms spéciaux, l'appellation générale de *Rauhe Alp*, qui répond au français « Apre Mont ». Mais du bord des escarpements qui plongent à l'ouest vers la vallée du Neckar, on voit s'ouvrir à ses pieds des vallées verdoyantes, arrosées d'eaux vives qui viennent de jaillir en sources puissantes de quelque porte de rocher, parsemées de fermes et de villages, toutes blanches et roses au printemps de la fleur des pommiers et d'autres arbres à fruit. De distance en distance, les assises ont été découpées en amphithéâtres par de grandes érosions ; des promontoires de calcaire, rattachés au plateau par de minces arêtes, s'avançent au loin dans la plaine, semblables à des pyramides blanches entourées à la base d'une guirlande de verdure : de Kirchheim à Reutlingen, les découpures et les saillies avancées du Jura rappellent singulièrement celles de Lons-le-Saunier, de Poligny, d'Arbois. En outre, des cônes de basaltes et de phonolithes, dont l'axe général se dirige du sud-ouest au nord-est, comme celui du Jura souabe, ont été injectés çà et là à travers les roches occidentales du plateau, et des sources sulfureuses, d'origine volcanique sans aucun doute, s'épanchent des fissures ouvertes à leur base. C'est de ces rochers escarpés que les anciens seigneurs ont fait choix pour élever leurs nombreux châteaux forts. Un de ces rocs est le fameux Hohenzollern, dont la haute forteresse, récemment reconstruite avec splendeur, appartient à la famille souveraine de l'Allemagne ; un autre, situé beaucoup plus au nord, à l'origine du chaînon de Schurwald, qui portait jadis le château de Wirtineberg, est le célèbre Hohenstauffen ; ce fut aussi le domaine patrimonial de la plus célèbre famille d'empereurs allemands ; mais cette famille s'est éteinte, et son château n'est plus qu'une ruine informe.

Semblable au Jura français et suisse par la formation géologique et par la soudaine apparition de ses eaux, le Jura souabe lui ressemble aussi par ses grottes nombreuses, qu'ont ouvertes d'anciennes rivières souterraines et qui sont maintenant obstruées en partie de concrétions calcaires, sous lesquelles on a découvert les ossements de l'ours des cavernes et d'autres animaux disparus. Le Jura souabe se distingue aussi par ses remarquables cluses, qui le coupent de part en part et le divisent en fragments distincts.

Ainsi la Brigach, l'une des rivières qui forment le Danube, limite nettement au sud tout le plateau de la Baar, massif méridional de la Rauhe Alp. Au nord d'Ulm, la Fils, qui descend au Neckar, court au fond d'une autre cluse, qui sépare la Rauhe Alp proprement dite et le plateau de l'Albuch ; plus loin, une troisième cluse sert de limite commune à l'Albuch et au Härtfeld ; puis la rivière bavaroise de Wernitz marque la frontière entre le Jura souabe et celui de Franconie. Toutes ces brèches facilitaient jadis aux armées le passage à travers le rempart du Jura et servent de nos jours à l'établissement des chemins de fer. Les montagnes jurassiques de la Souabe ressemblent aussi à celles de la Suisse par l'abondance de leurs fossiles, et même elles en ont davantage. Ainsi Boll, au sud-est de Stuttgart, est devenu célèbre dans le monde géologique par les squelettes de grands reptiles des âges du lias qu'on y a découverts. Steinheim, entre l'Albuch et le Härtfeld, est plus fameux encore par son vaste cirque de rochers, immense « atoll » de la période miocène, semblable à ceux que bâtissent les zoophytes de la mer du Sud, et par la butte centrale du Klosterberg, où l'on trouve dix-neuf variétés distinctes du coquillage *planorbis*, avec toute la série des formes intermédiaires. Le Klosterberg est l'un des grands champs de bataille des géologues[1]. Les marnes liasiques de cette région renferment une énorme quantité d'huile minérale, fournie selon toute apparence par la graisse des animaux enfouis, combinée avec les substances minérales[2] ; près de Reutlingen, elles sont exploitées en grand et fournissent une excellente huile d'éclairage. D'après les calculs du géologue Quenstedt, un kilomètre carré de schistes bitumineux, au pied des Alpes souabes, contiendrait environ 200,000 tonnes d'huile, produite par la décomposition des petits animaux marins[3].

La partie du Württemberg qui se prolonge au sud de la Rauhe Alp est comprise en entier dans les bassins du Danube et du Rhin supérieur; au point de vue géographique, elle n'est autre chose qu'un fragment du plateau de la Haute-Bavière. Mais sur le versant septentrional du Jura souabe,

[1] Hilgendorf, *Planorbis multiformis im Steinheimer Süsswasserkalk, ein Beispiel von Gestaltveränderung im Laufe der Zeit;* — Sandberger, *Die Steinheimer-Planorbiden;* — Moritz Wagner, *Allgemeine Zeitung*, 18 sept. 1877.

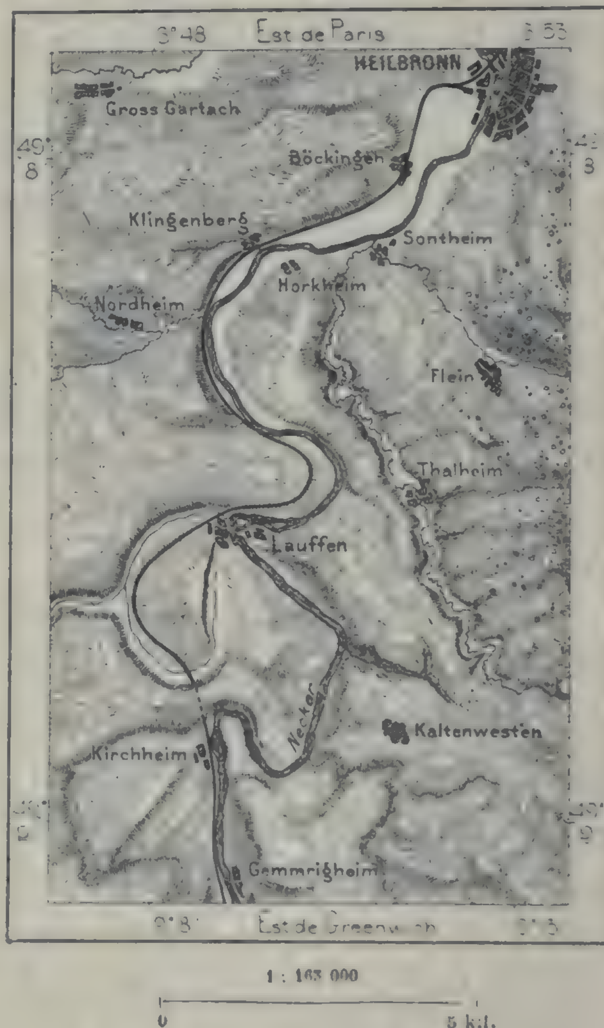
[2] Quenstedt, *Jura;* — Oswald Heer, *Le monde primitif de la Suisse*, traduction I. Demole, page 126.

[3] Altitudes diverses du Jura souabe :

Seuil du Rhin à Schaffhouse . . .	390 mèt.	Wirtineberg	450 mèt.
Hohe Randen	922 »	Hohenstauffen	683 »
Oberhohenberg	1,012 »	Hauteur moyenne de l'Albuch . .	650–750 »
Hauteur moyenne de la Rauhe Alp.	900 »	Schafhalde (Härtfeld)	686 »
Hohenzollern	855 »	Seuil de la Wernitz	450 »

toutes les eaux du Württemberg, à l'exception de la Kinzig, de la Murg et de la Tauber, descendent vers le Rhin par le lit du Neckar : la pente générale de la contrée s'incline graduellement comme cette rivière dans la direction du sud au nord, et les terrains unis qui séparent le Württemberg de la vallée du Main ont permis au royaume de s'étendre facilement dans cette direction; c'est au nord-ouest seulement que le Rhin et le Neckar sont séparés l'un de l'autre par le haut massif de l'Odenwald. Le Neckar naît à l'ouest du plateau de la Baar dans une dépression marécageuse dont l'eau suinte à l'ouest du côté de la Brigach danubienne. La hauteur de sa source est d'environ 700 mètres, mais le ruisseau descend rapidement, puis, uni à d'autres courants que lui envoient le Schwarzwald et le Jura souabe, il se change bientôt en un gros torrent où flottent à bûches perdues les arbres de la montagne; il ne devient navigable, grâce au secours de l'art, que bien avant dans la plaine, en aval de Cannstadt. Dans une grande partie de son cours, le Neckar est très-encaissé, et les campagnes riveraines s'étendent à des hauteurs considérables, même à 160 mètres au-dessus du niveau moyen de son lit; mais ces défilés alternent avec de larges bassins entourés de coteaux à pentes allongées, entre lesquels la rivière serpente en gracieux contours : on voit même d'anciens méandres de la rivière creusés en plein rocher à une époque où le niveau des eaux était plus élevé. Des sites également variés se succèdent dans les vallées des affluents du Neckar, d'une part l'Enz, de l'autre la Fils, la Rems et les deux rivières sœurs, la Kocher et la Jagst, si remarquablement parallèles dans leur cours; partout le pays a la grâce que donnent les eaux sinueuses et abondantes, les molles ondulations du terrain contrastant avec des pentes d'un dessin plus hardi ou même avec des rochers. Dans son ensemble, le bassin du Neckar ressemble beaucoup à la plaine de la Suisse, bien qu'on n'y voie ni les lacs, ni l'hori-

N° 155. — HEILBRONN ET MÉANDRES DE LAUFFEN.



zon des grandes montagnes. Le climat[1] et la végétation y sont presque identiques, car, si le Württemberg du nord est moins élevé que la plaine helvétique, il est en moyenne de deux degrés de latitude plus voisin du pôle, et par suite les conditions se trouvent égalisées. Comme la Suisse arrosée par l'Aar inférieure, les plaines du Neckar sont un pays de céréales et d'arbres fruitiers : la vigne même, qui fait son apparition sur les bords du Neckar, à Tübingen, accompagne la rivière dans tout son cours inférieur jusqu'à sa sortie du Württemberg[2].

Les campagnes du Württemberg où se sont groupées de nos jours les populations les plus nombreuses et qui sont les mieux cultivées de toute l'Allemagne, celles où s'élèvent Stuttgart et Cannstatt, étaient autrefois un des lieux de séjour favoris du mammouth et du rhinocéros velu ; les tufs de la contrée en contiennent des ossements, mêlés aux restes du cheval, du bœuf, de l'hyène et d'une espèce de tigre[3]. Dans les cavernes du Jura souabe on a trouvé aussi en grand nombre des os de renne, à côté d'objets appartenant à l'âge de la pierre polie, et l'on en conclut que le renne a pu se maintenir beaucoup plus longtemps dans les forêts de la Germanie que dans celles de la Gaule ; on croit que les troupeaux, composés autrefois de rennes, se sont peu à peu mêlés de bœufs : la substitution des animaux se serait faite graduellement[4].

Quoi qu'il en soit, de nombreuses découvertes ont révélé l'antiquité de l'homme dans la contrée : avant l'aurore de l'histoire écrite, des peuplades, dont les savants discutent les origines et les alliances, vivaient dans la plaine et sur les montagnes qui sont devenues le Württemberg ; puis, quand un peu de clarté se fait dans toutes ces ténèbres, on voit des populations gauloises et, beaucoup plus tard, des populations germaniques occuper le pays : on pense même que le nom du château qui est devenu celui de la contrée tout entière n'est autre que la forme germanisée du nom gaulois Virodunum, le Verdun français. D'ordinaire on admet, quoique sans preuves

[1] Températures moyennes à Stuttgart et à Bâle :

	Altitude.	Latitude.	Temp. d'été.	Temp. de janv.	Température de l'année.
Bâle . . .	284 mèt.	48°,47′	18°,53	— 0.41	9.68 (11.85 réd. au niveau de la mer).
Stuttgart. .	265 »	47°,54′	18°,89	+ 0.71	10.19 (11.45 » »)

(O. Peschel et R. Andree, *Physikalisch-Statistischer Atlas des deutschen Reichs.*)

[2]

Hauteur moyenne du Württemberg	420	mètres
Pente du Neckar : Source	698	»
» Tübingen.	317	»
» Cannstadt.	214	»
» Frontières du Württemberg et de Bade	145	»

[3] Quenstedt ; — Oswald Heer, *Le monde primitif de la Suisse*, trad. Demole, p. 126.
[4] Oscar Fraas, *Archiv für Anthropologie*, t. V, p. 175.

positives, que la population du Württemberg se compose en presque totalité de la descendance des Suèves d'autrefois. S'il en était vraiment ainsi, on pourrait s'attendre à trouver dans les habitants du pays une grande pureté de race, des caractères constants dans la forme du corps, de la figure et du crâne. Il n'en est rien. L'exploration des tombeaux semble établir qu'un tiers au plus des Souabes du Württemberg représentent le type que l'on croit avoir été celui des Suèves, hommes de race blonde, à tète allongée; la grande majorité des habitants, surtout dans la Forêt-Noire et dans la partie méridionale de la contrée, ont les cheveux noirs et la tète courte : « on dirait des Ligures, » ainsi s'exprime le géologue Fraas. Les Souabes n'ont conservé le type originel dans sa pureté que sur les plateaux de la Rauhe Alp; là presque tous les enfants ont encore les cheveux couleur d'étoupe et les yeux d'un bleu de faïence. C'est que de toutes les contrées de la Souabe nulle n'a été plus respectée par les invasions; les âpres montagnes pierreuses, où manquent les villes et où les villages sont très-clair-semés, n'avaient point assez de richesses pour tenter les conquérants, et les habitants du pays, vivant toujours en paix, conformément aux anciennes mœurs, ont gardé le type de leurs aïeux. Là les antiques superstitions germaniques se sont conservées aussi sous les cérémonies chrétiennes. Sur chaque porte d'écurie est cloué le fer à cheval qui doit protéger les animaux, et l'on ne manque jamais, au jour de l'Ascension, de tresser la couronne d'immortelles qui doit préserver la maison de la foudre. Cependant les émigrations périodiques des pauvres habitants du plateau sont une cause de changement de plus en plus rapide dans les mœurs. Comme les Savoyards et les Auvergnats, les hommes de « l'Apre Mont » émigrent en grand nombre, les uns sans espoir de retour, la plupart pour un temps : ils se font colporteurs, merciers, marchands de semences et de fleurs. Non loin de Reutlingen, à la base des hauts escarpements de l'Alp, est le village d'Ehningen, dont les émigrants, merciers en grande majorité, reviennent à la Noël pour célébrer leur congrès (*Ehninger Congress*), c'est-à-dire pour tenir une foire. Enrichis par le commerce, ils ont fait de leur bourg d'origine « le plus beau village du Württemberg ».

Fraas a tenté de classer les habitants du Württemberg en cinq groupes distincts, suivant la nature du terrain qui les porte. Ces groupes seraient les Souabes du granit et des grès triasiques de la Forêt-Noire; ceux du calcaire coquillier dans les vallées inférieures; plus bas encore, dans le nord du Württemberg, ceux des marnes irisées, puis ceux des formations jurassiques de la Rauhe Alp; enfin ceux des terrains de transport d'outre-Danube. La différence des roches se produisant à des altitudes diverses, il se trouve en

effet que le sol et le climat diffèrent à la fois, et par suite le genre de culture et les mœurs des habitants doivent varier en proportion. Ainsi le contraste naturel est grand entre les forestiers du Schwarzwald, qui vivent isolés dans leurs cabanes construites en lourds madriers, et les campagnards des vallées, qui cultivent le froment et la vigne et se retirent chaque soir dans les maisons confortables des villages. Toutefois ce groupement des populations par ordre de formations géologiques n'offre évidemment rien de précis; surtout dans le district de la capitale et dans les régions populeuses du nord, où l'industrie[1] se développe de plus en plus, trop d'influences ont mélangé les habitants, pour qu'on puisse les classer strictement suivant la nature du sol ou du sous-sol. Sans doute, c'est le terrain des marnes irisées, et plus spécialement celui des marnes rouges, qui est le pays dont les produits humains, de même que les produits en bestiaux, en fruits et en vins, ont le plus de valeur individuelle; mais dans cette prééminence de la basse Souabe ne faut-il pas voir surtout un effet du climat, plus doux que celui des autres districts, et du grand nombre des races fondues dans ce territoire d'invasions et de conquêtes? En tout cas, c'est un fait des plus intéressants que la région centrale du Württemberg ait produit dans un espace de peu d'étendue des hommes aussi grands dans le monde des idées que l'ont été Kepler, Schiller, Schelling, Hegel, Baur, Feuerbach. Plusieurs régions du Württemberg, surtout au nord, dans les environs de Heilbronn, ville riche en légendes, sont connues par les tendances mystiques des populations qui les habitent. Nulle part les visions ne sont plus fréquentes, nulle part les histoires de revenants et de fantômes ne trouvent un plus grand nombre d'auditeurs convaincus, même parmi les hommes instruits[2]. On y crut longtemps à la magie, et l'on sait que Kepler, très-mystique lui-même, eut grand' peine à sauver du feu sa mère, accusée de sorcellerie. D'ailleurs le Württemberg est en Allemagne le pays où les religions nouvelles recrutent des croyants avec le plus de facilité.

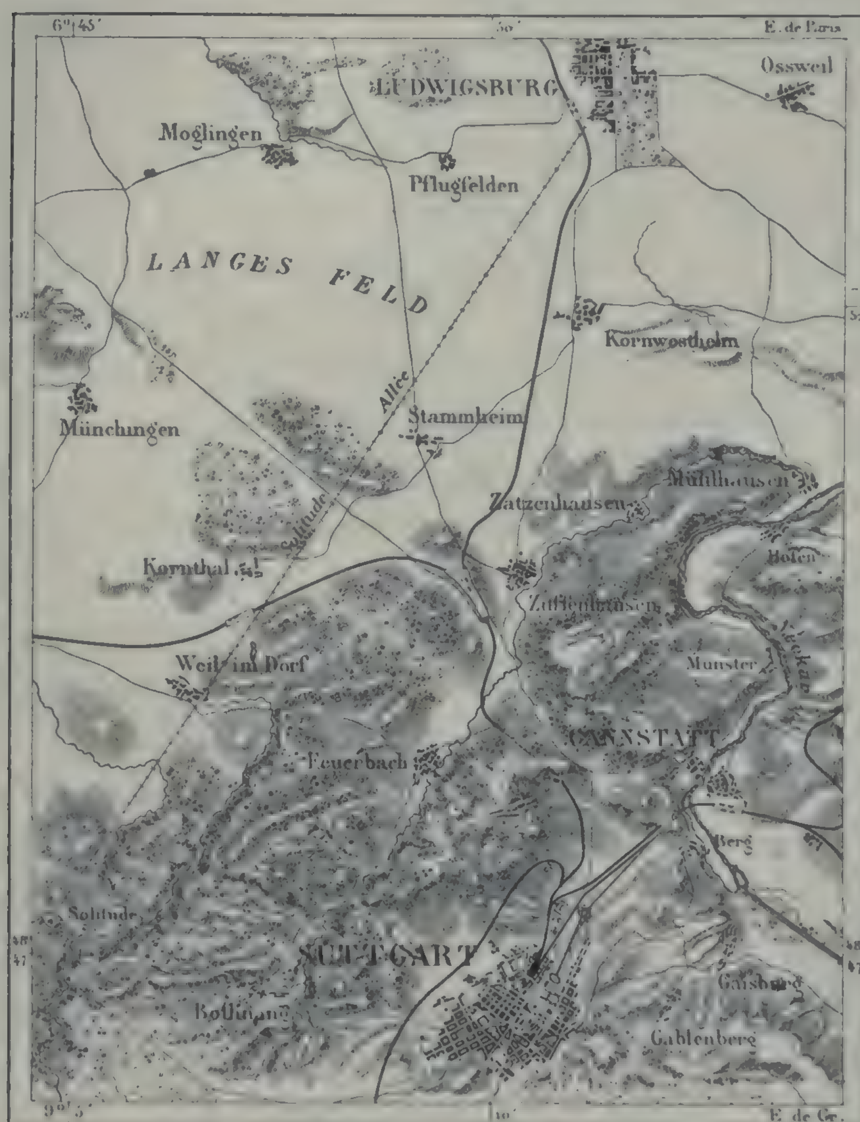
La capitale et la plus grande ville du Württemberg, Stuttgart, n'est pas même située au bord du Neckar, mais elle n'en occupe pas moins un site géographique très-heureux, car elle se trouve dans le voisinage immédiat du centre naturel de la contrée, où viennent converger les principales routes descendues des montagnes : c'est près de là que la rivière commence à de-

[1] En 1881, population agricole, 48 pour 100. Population industrielle, 38 pour 100.

[2] Justinus Kerner, *Die Seherin von Provorst*.

venir navigable, et que la voie naturelle du Danube au Rhin par le Neckar atteint ce cours d'eau, à peu près à moitié chemin entre les deux grands fleuves. En outre, le pays qui entoure Stuttgart est d'une étonnante richesse et mérite le nom de « Paradis » que lui ont donné les habitants. Sans doute la capitale du Württemberg eût été mieux placée, si on l'eût maintenue à

N° 156. — STUTTGART ET SES ENVIRONS.



1 : 175 000

0 4 kil.

Cannstadt (Cannstatt, Canstatt), sur la rive droite du Neckar; mais l'ancien « haras » (*Stutt-garten*) où le caprice du souverain a établi la résidence est assez rapproché de Cannstadt pour que les deux cités, projetant leurs faubourgs au-devant l'une de l'autre, vivent maintenant de la même vie : quoique non encore unies en une seule ville, elles peuvent être considérées comme les deux moitiés d'un même tout, et déjà le village de Berg, situé sur la rive gauche du Neckar, presque en face de Cannstadt, fait partie de la

commune de Stuttgart. C'est pendant le cours de la dernière génération que les deux villes sœurs ont si rapidement grandi. De 1867 à 1880, l'accroissement a été de plus d'un quart; il est peu de villes en Allemagne dont les progrès aient été aussi considérables

La partie ancienne, encore reconnaissable à ses rues peu régulières et de largeur inégale, occupe toujours le centre, mais elle n'en est plus qu'une très-faible part. Ses tours d'enceinte ont été rasées, et les fossés transformés en de larges rues, dont l'une, la Königsstrasse, est la plus somptueuse et la plus animée. Des édifices construits avec goût s'élèvent dans toutes les parties de la cité ; parmi les statues qui ornent les places et les jardins, il en est de fort belles, dont l'une celle de Schiller, modelée par Thorwaldsen. Stuttgart, sans être ville universitaire, a de grands établissements d'instruction publique et de précieuses collections. La bibliothèque contient 500,000 volumes et brochures, beaucoup de médailles et de manuscrits ; le cabinet d'histoire naturelle est remarquable par les innombrables fossiles recueillis dans la Rauhe Alp; le musée, où se trouvent des tableaux précieux, renferme une collection spéciale des modèles et des moulages de l'œuvre de Thorwaldsen. Stuttgart est, parmi les villes d'Allemagne, une de celles où l'on publie le plus de livres et les plus beaux[1]. La musique est aussi fort en honneur dans la capitale du Württemberg: les fabriques de pianos y sont nombreuses. Le conservatoire de musique comptait 610 élèves en 1880.

Les jardins du château royal, un peu trop étroits, entourés de maisons, de casernes, d'ateliers d'orfèvrerie et d'horlogerie, de fabriques pour meubles et voitures, continuent Stuttgart au nord-est dans la direction de Cannstadt. Des palais élégants et des villas, riches en œuvres d'art, s'élèvent dans cette annexe de la cité, devenue célèbre par ses sources salines et ferrugineuses, qui jaillissent au nombre d'une quarantaine, attirant des milliers de visiteurs. Cannstadt jouit d'une singulière renommée comme lieu de guérison; les établissements thérapeutiques y sont nombreux : une partie considérable de la population se compose de malades et de valétudinaires étrangers. Quant à Ludwigsburg, ville de création tout artificielle qui s'élève au nord de la plaine de Stuttgart, près d'un grand méandre du Neckar, c'est le Versailles du royaume; elle existe comme dépendance du château, et ses rues, qui se coupent à angle droit, sont toutes parallèles au parc royal ou viennent y aboutir; le réservoir d'eau qui alimente Stuttgart a été placé dans un tumulus où Fraas a trouvé quelques objets de style grec et étrusque. Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus*,

[1] Production de 1879 : 2,225,000 kilogrammes d'imprimés, évalués à 18,250,000 francs.



TÜBINGEN. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Sinner.

y est né. Actuellement la principale importance de Ludwigsburg lui vient des établissements militaires qui s'y trouvent : c'est la place d'armes du royaume. L'école d'agriculture de Hohenheim, peut-être la meilleure de l'Allemagne, est au sud de Stuttgart.

Dans la partie supérieure de son cours, le Neckar baigne les murs de quelques villes importantes. Rottweil, à la jonction des hautes vallées où se réunissent les premières eaux, est maintenant une ville de salines et de fabriques ; néanmoins elle a conservé son aspect d'ancienne cité ; des murailles et des tours du moyen âge l'entourent encore. Quoique située sur le versant septentrional du Jura souabe, à plus de 50 kilomètres en droite ligne, au nord de la Suisse actuelle, Rottweil, jadis l'une des principales parmi les cités de la Ligue souabe, fut pendant près de deux siècles, jusqu'à la guerre de Trente Ans, l'alliée des cantons helvétiques confédérés. Horb, près duquel naquit Auerbach, et le pittoresque Rottenburg, sont également situés sur le Neckar, au nord de l'enclave prussienne de Hohenzollern; mais la ville la plus curieuse du haut Neckar est Tübingen (Tubingue), bâtie en pentes rapides au confluent de la Steinlach, qui prend son origine en amont de Hechingen, deuxième bourg du territoire de Hohenzollern. Elle doit toute son importance à l'université Eberhardo-Carolina, fondée en 1447, dont font partie de très-beaux établissements : hôpitaux, hospices, salles d'anatomie, collections diverses, bibliothèque, observatoire, même le palais royal, où se trouve le laboratoire chimique. Les études de théologie ont donné un grand retentissement à l'école de Tubingue, fondée par Baur, historien sagace, et continuée par les Zeller, les Schwegler et les Hilgenfeld. Parmi les étudiants, beaucoup viennent de l'Allemagne du Nord, attirés autant par le charme du lieu que par la renommée des professeurs. Des villages de salines et de bains ferrugineux se trouvent aux environs ; des ruines pittoresques s'élèvent sur les coteaux voisins, tandis que plus loin la Forêt-Noire et le Jura souabe invitent aux promenades. Au nombre des élèves de l'université, on cite Kepler, Hegel, Schelling, Uhland : celui-ci naquit à Tubingen et y mourut[1].

Reutlingen n'est pas située sur le Neckar, quoique tout le trafic de la haute vallée fasse un détour pour la traverser. Elle est à la base de l'Achalm et n'était au douzième siècle qu'un village de serfs dépendant du château fort de la cime ; mais ses habitants, devenus nombreux et enrichis par l'industrie, surent conquérir leur liberté. La ville actuelle, qui a de beaucoup dépassé les limites tracées par l'ancienne enceinte, transformée

[1] Université de Tübingen en 1882 : 100 professeurs, 1,414 étudiants.
Bibliothèque de l'université, 280,000 volumes, 2,000 manuscrits, 60,000 dissertations.

en larges rues, a diverses manufactures : tanneries, cordonneries, imprimeries; la contrefaçon des livres y florissait naguère. Une église ogivale du treizième et du quatorzième siècle est considérée comme le plus bel édifice religieux du Württemberg.

Metzingen et Nürtingen se succèdent au nord de Reutlingen dans la vallée du Neckar, tandis que Kirchheim unter Teck, dominée par les ruines du château de Teck, et Göppingen, connue dans le monde industriel, ainsi que sa voisine Geisslingen, par ses tanneries et ses fabriques de tissus, se trouvent dans des vallées latérales, au pied des Alpes souabes. Esslingen, située sur le Neckar et toujours entourée de ses vieux remparts, se ressent déjà du voisinage de Stuttgart par l'activité de ses fabriques, ateliers de machines et usines métallurgiques. Les coteaux environnants sont couverts de vignobles[1] dont les produits servent à préparer le « Champagne d'Esslingen », malfaisant comme tous les vins « champanisés ». Les houblonnières[2], les vergers[3] sont la richesse de la contrée, sauf dans les districts de grande propriété.

La vallée de la Rems, qui s'unit à celle du Neckar presque en face de Ludwigsburg, est l'une des plus riches du Württemberg, et plusieurs cités s'y succèdent jusque dans le cœur du Jura souabe. Le bourg qui se trouve près de l'entrée, Waiblingen, est celui dont le nom, sous la forme italienne *Ghibellino*, ou Gibelin, a si longtemps retenti pendant les guerres d'Italie et d'Allemagne où les empereurs Hohenstauffen, appelés aussi Waiblinger, firent verser tant de sang. La ville la plus populeuse de la vallée est Gmünd, dont les ouvriers fabriquent, comme ceux de Pforzheim, des bijoux vrais et imités. Un chemin de fer remonte la vallée jusqu'au Jura pour atteindre Aalen, ville d'usines métallurgiques, située au point de croisement de voies importantes.

En aval du confluent du Neckar et de la Rems, la rivière sinueuse passe au village de Marbach, devenu célèbre par la naissance de Schiller, dont la maison, achetée par souscription nationale, a été changée en un musée commémoratif du poëte. Plus bas est le confluent de la Murr, dont la vallée a la vieille Backnang pour ville principale, puis vient Besigheim, que l'on croit être d'origine romaine, et qui est bâtie à l'endroit où se réunissent le Neckar et son affluent l'Enz, alimenté par les neiges et les sources du Schwarzwald. Les thermes très-fréquentés de Wildbad sont dans la vallée

[1] Production du Württemberg en vins : moyenne annuelle, 418,924 hectolitres, vendus 10,224,636 francs.

[2] Production du Württemberg en houblons . moyenne décennale 1870-1879, 6,196 tonnes, récoltées sur 5,283 hectares, et vendues 9,587,905 francs. Consommation en bière, 164 litres par tête.

[3] Fruits à pépins : production moyenne, 265,700 tonnes ; fruits à noyau, 54,418 tonnes.

maîtresse de ce cours d'eau, tandis que Leonberg, patrie de Schelling, et Weilderstadt (Weil die Stadt), patrie de Kepler, occupent des vallées latérales. Dans la région montagneuse qui forme le faîte de partage entre le Neckar et le Rhin, au nord de Pforzheim, est le bourg de Maulbronn, célèbre par son abbaye, le plus beau monument religieux du Württemberg. Dans le voisinage sont éparses plusieurs colonies de protestants français du Midi, réfugiés en 1698 et 1699; ils ont gardé leur type méridional, mais la langue s'est presque entièrement perdue.

A Lauffen, ainsi nommé des rapides du Neckar, contournés maintenant par un canal de navigation, la rivière entre dans la plaine où s'élèvent les maisons et les fabriques de Heilbronn, la grande ville du Württemberg septentrional. Cette vieille cité, qui doit son nom de « Fontaine du Salut » à une source jaillissant sous l'autel même d'une église du moyen âge, est de nos jours un lieu d'industrie active et le centre d'un commerce très-étendu : elle a des fabriques de sucre de betterave, des papeteries, des usines métallurgiques, des ateliers de bijouterie. De même qu'Esslingen, elle expédie dans les contrées environnantes de grandes quantités de « champagne », provenant de ses vignobles et de ceux des villes voisines, dont l'une, fort pittoresque, est bien nommée Weinsberg ou « Côte du Vin ». Heilbronn est aussi la « Ville des Fleurs » et, très-riche en massifs d'arbres, d'arbustes et de plantes diverses qui ont remplacé les anciennes fortifications, elle expédie au loin les produits de ses jardins et de ses pépinières. Mayer, l'illustre savant qui a démontré la continuité de la force et fixé l'équivalent de la chaleur, est né à Heilbronn. Dans les environs se trouvent d'importantes carrières et des salines, mais les sources de sel les plus considérables et les mieux utilisées du Württemberg sont celles de Hall, dans la vallée de la Kocher, à l'orient de Heilbronn; ces eaux salines, qui conservent le nom donné par les mineurs gaulois, proviennent de gisements de sel gemme où l'on a taillé des galeries et des salles comme dans les mines de Wieliczka.

En dehors du bassin du Neckar, le Württemberg du versant rhénan n'a qu'une seule ville, Freudenstadt, bâtie dans la Forêt-Noire à l'issue d'une haute vallée tributaire de la Murg, au pied d'un contrefort du Kniebis. Nulle ville n'est d'une plus parfaite régularité : les maisons en sont disposées autour d'une grande place comme les massifs d'un parterre autour d'une pelouse; elle a été fondée à la fin du seizième siècle par des protestants expatriés des Alpes autrichiennes et de la Moravie. A une petite distance au nord est le village de Baiersbronn, plus peuplé que son chef-lieu. Au nord-est, dans le bassin de la Tauber, tributaire du Main, Mergentheim

rappelle la gloire de l'ordre Teutonique ; c'est là que finit en 1809 cet ordre de chevalerie, privé de ses biens par Napoléon[1].

V

LE HAUT DANUBE ET LE MAIN

BAVIÈRE, WÜRTTEMBERG DANUBIEN

La Bavière, sans le Palatinat rhénan, est de tous les États d'Allemagne le seul dont les contours s'accordent assez bien avec les limites tracées par la nature. Dans son ensemble, c'est un grand bassin de forme quadrangulaire compris entre les chaînes des Alpes calcaires de l'Algau, du Tirol, de Salzbourg, la Šumava de Bohême, les montagnes de la Thuringe et le Jura de Souabe et de Franconie. Les eaux qui parcourent ce bassin entouré de pays montueux, appartiennent, il est vrai, aux versants contraires du Danube et du Rhin ; mais entre les rivières qui coulent vers les mers opposées les communications sont partout faciles : aucun obstacle naturel n'empêchait le libre passage des populations de l'une à l'autre extrémité du pays qui est devenu la Bavière. Aussi l'unité géographique de la contrée a-t-elle grandement facilité l'unité politique : après guerres, démembrements et partages, la force de cohésion rapprochait les éléments séparés et les reconstituait en un seul État. La nation bavaroise est dans l'Allemagne unie celle qui a le plus conservé son patriotisme distinct ; de toutes les races germaniques c'est la plus tenace et la plus conservatrice, celles de la Franconie et de la Souabe étant les plus mobiles. Les mœurs, les coutumes, les traditions politiques et religieuses ont maintenu longtemps la Bavière dans un certain isolement ; c'est toujours là que se trouve le principal foyer de résistance au nouvel ordre de choses. Quelques hommes avaient conçu l'ambition de faire de l'État bavarois la troisième puissance de l'Allemagne, autour

[1] Communes principales du versant rhénan du Wurttemberg, en décembre 1880 :

Stuttgart . . . . 117,300 / Cannstadt 16,020	133,320 hab.	Hall	9,200 hab.
		Rottenburg	7,020 »
Heilbronn	24,550 »	Kirchheim unter Teck.	6,600 »
Esslingen	20,770 »	Aalen	6,500 »
Reutlingen.	16,615 »	Freudenstadt	5,950 »
Ludwigsburg.	16,085 »	Baiersbronn.	5,870 »
Schwabisch-Gmünd	13,710 »	Rottweil	5,850 »
Tübingen	11,780 »	Backnang.	5,730 »
Goppingen.	10,840 »	Nürtingen	5,370 »

Metzingen. . . . . 5,350 hab.

duquel se seraient groupées comme satellites un grand nombre de principautés secondaires. Ce rêve d'une Germanie « triple et une » est abandonné : la Bavière n'est plus qu'une province de l'empire allemand, l'une des plus importantes par les avantages géographiques du territoire et le groupement compacte de ses populations[1].

Au congrès de Vienne, l'Autriche prit soin de ne laisser à la Bavière aucune vallée intérieure des Alpes, aucun des passages stratégiques de la crête; même les sources des rivières qui vont se jeter dans le Danube bavarois n'appartiennent pas toutes politiquement au pays qu'elles arrosent. Non contente de prendre la haute vallée de l'Inn et le Vorarlberg jusqu'au lac de Constance, l'Autriche s'est en outre agrandie des versants supérieurs de la Lech et de l'Isar, et son territoire s'étend jusque dans le voisinage de la plaine; il comprend en entier, de Füssen à Innsbruck, la route du col de Fern, autrefois le chemin d'Augsbourg en Italie. Cependant quelques massifs appartenant à la Bavière font encore partie des grandes Alpes calcaires. Plusieurs sommets dépassent 2,500 mètres et s'élèvent dans la région des neiges persistantes; on y voit déjà de vrais glaciers, ainsi que des éboulis, clapiers et « mers de pierres », des cascades, des lacs. Des zones de végétations différentes s'étagent des forêts de la base aux pâturages des cimes : du cône isolé, le Hohe Peissenberg, qui s'élève au milieu des plaines, on peut voir se déployer ce magnifique horizon de sommets dans toute sa grandeur. Une des montagnes de cette région, la Zugspitze, dressant ses parois abruptes à l'ouest du massif pierreux de Wetterstein, est la plus haute de tout le territoire politique de l'Allemagne actuelle.

Quelques vallées bavaroises sont aussi parmi les mieux connues des Alpes, grâce à leurs forêts, à leurs cascades, à leurs bassins lacustres. Le château royal de Hohenschwangau, à l'est de Füssen, domine un paysage fort étendu de moraines aujourd'hui boisées, entre lesquelles sont épars des lacs nombreux et des bassins d'alluvions où se ramifie le Lech. Au pied du Wetterstein s'ouvre l'admirable vallée de Partenkirchen; non loin de là, près des bords de l'Isar, le Walchensee, qui, d'après la légende, doit un jour déborder et inonder la plaine, occupe un vaste cirque. Plus à l'est, à l'entrée de la plaine, le Tegernsee s'entoure de châteaux et de villas. Le Königssee, situé déjà dans le cœur des Alpes, dans un angle du territoire bavarois qui se recourbe au sud de Salzbourg, est de tous les lacs d'Alle-

	Superficie.	Popul. 1er déc. 1880.	Popul. kilom.
[1] Bavière sans le Palatinat rhénan.	69,926 kil. carrés.	4,595,270	66 hab.
» avec le Palatinat »	75,863 »	5,271,516	69 »

[2] Étendue des forêts en Bavière, 16,650 kil. carr. Superficie du sol agricole, 47,000 kil. carr.

magne celui que l'on considère comme le plus beau. Ouvert à plus de 2,000 mètres au-dessous des cimes du Watzmann, qui se reflètent dans son eau d'un vert glauque, bien plus bas que la région des roches nues, des neiges, des

N° 157. — LE KÖNIGSSEE.



Gravé par Erhard.

Echelle 1 : 100000.

0 — 3 Kil.

plateaux sauvages, il apparaît comme un monde enchanté; des cascades qui brillent à travers le feuillage viennent y plonger, des forêts descendent çà et là jusqu'aux bords de l'eau, des villas sont groupées sur les pentes et les rivages, le pittoresque château de Saint-Bartholomä s'avance au loin dans les



LE KÖNIGSSEE. — VUE PRISE PRÈS DE BERCHTESGADEN

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Hardtmuth.

flots, et des bateaux parcourent le lac en croisant leurs sillages, qui scintillent comme l'argent sur la nappe sombre des eaux. Le torrent qui s'échappe de ce beau lac court en écumant vers la rivière de Salzbourg en arrosant la vallée de Berchtesgaden. Dans toutes les Alpes bavaroises il n'est pas de bassin plus charmant que ce lieu de salines et de bains, au-dessus duquel se redressent les hauts escarpements de l'Untersberg; mais, par un triste contraste, nulle part l'homme n'a les traits plus flétris, l'air plus souffreteux. La domination des moines, à laquelle étaient soumis les habitants du canton, était si dure à porter, que les montagnards des environs refusaient de donner leurs filles en mariage aux pauvres asservis. Pendant plusieurs siècles, les jeunes gens de Berchtesgaden se marièrent donc entre cousins, et le sang, déjà vicié par la misère, dut se vicier de plus en plus. L'occupation principale des habitants, qui est la sculpture de figurines en bois, contribue également à la détérioration de la race, à cause de l'air chaud, humide, chargé d'odeurs insalubres, que respirent constamment les ouvriers pendant les longues journées de travail. On compte dans le district de Berchtesgaden un goîtreux sur quatorze individus, un crétin sur cent cinquante.

Immédiatement au nord du Danube, entre Ratisbonne et Passau, commence la région de coteaux et de montagnes qui forme la limite orientale de la plaine et qui sert de frontière commune à la Bavière et à la Bohême, aux deux empires d'Allemagne et d'Austro-Hongrie. Une première chaîne de roches cristallines, encore en grande partie recouverte de forêts, se renfle parallèlement au Danube en un large dos de 900 mètres de hauteur, sur lequel s'arrondissent quelques dômes plus élevés de 100 et de 200 mètres. Cette chaîne est comme le premier gradin de la crête de la Šumava, dont elle est séparée par l'étroite vallée de la Regen, elle-même tout à fait parallèle à l'axe du système, car elle se dirige du sud-est au nord-ouest, suivant un plissement du sol parallèle au lit du Danube, puis se recourbe brusquement au sud pour aller rejoindre le fleuve à Ratisbonne. D'ordinaire on donne le nom de « Forêt de Bavière » (Bayerischer Wald) à la chaîne plus basse de l'occident, tandis que la plus haute a reçu pour ses deux versants l'appellation de « Forêt de Bohême » (Böhmer Wald). Mais les gens du pays ont l'habitude plus naturelle de désigner les montagnes d'après la contrée où elles se trouvent. Pour eux tout le versant bavarois est la « Forêt de Bavière » : c'est là que s'élèvent les sommets les plus hauts du système, l'Arber et le Rachel. On sait combien cette région de montagnes, de défilés, de forêts, opposait d'obstacles jadis aux libres communications entre les peuples. La porte par laquelle ont passé de tout

temps les trafiquants et les soldats est la brèche ouverte entre les monts de Čerkov et d'Oser, gardée en Bohême par la ville de Domažlice (Taus), en Bavière par celle de Furth. Au nord de ce passage, la chaîne des montagnes est moins haute, de facile accès, et sur le territoire bavarois elle n'est pas accompagnée de chaîne secondaire accroissant la largeur du socle ; seulement quelques contreforts de faible hauteur s'avancent dans la plaine.

Au nord-est de la Bavière, la limite à la fois géographique et politique du territoire est formée par le massif du Fichtelgebirge (Fichtelberge, Montagne des Pins), protubérance de granit et de gneiss, percée çà et là de basaltes, qui s'élève seulement à deux ou trois cents mètres en moyenne au-dessus des plateaux environnants, mais qui n'en a pas moins été pour les peuples de l'Allemagne un grand obstacle à cause de l'enchevêtrement des massifs, du petit nombre de villes qui s'y trouvent, de l'âpreté du climat et du manque de cultures sur le sol rocheux des hauteurs. Cependant c'est à côté de ce massif, placé sur la ligne de séparation de l'Allemagne du Nord et de l'Allemagne du Sud, que les peuples ont dû chercher la voie la plus commode pour se rendre de l'une à l'autre région. Les diverses rivières qui descendent du Fichtelgebirge, le Main, tributaire du Rhin, la Naab, affluent du Danube, la Saale et l'Elster coulant vers l'Elbe, indiquaient d'avance les lieux de passage. C'est à l'angle extrême du quadrilatère de la Bohême, entre les monts des Métaux et ceux des Pins, que se trouve la brèche la plus favorable, celle où, de nos jours comme autrefois, passe le grand mouvement du trafic. Aucun fleuve ne réunit en cet endroit la Bavière et la Saxe ; néanmoins ce passage peut être considéré comme le pendant géographique de la percée du Niederwald à Bingen : des deux côtés, des relations incessantes, un va-et-vient continuel des hommes et des choses, ont pu s'établir entre le Nord et le Midi.

Les montagnes qui continuent à l'ouest le Fichtelgebirge élèvent leurs principaux sommets en dehors des limites politiques de la Bavière. Un seul groupe se trouve presque en entier sur le territoire bavarois : c'est le Spessart ou « Forêt des Éperviers », dont le plus haut sommet est le Geiersberg ou « Mont du Vautour ». Ce massif rattache l'Odenwald, c'est-à-dire le prolongement de la Forêt-Noire, aux monts qui forment, pour ainsi dire, le diaphragme de la Germanie. Le Spessart, que le Main doit contourner à l'est, au sud et à l'ouest, avant de pouvoir s'échapper vers le Rhin, est la borne angulaire du royaume : sur ses hauteurs, le climat est rude, les villages sont rares et formés de cabanes insalubres; la population est dans une extrême misère. Des forêts de hêtres et de vastes chênaies, les plus belles de l'Allemagne, donnent abri au sanglier, au chevreuil, au chat sauvage,

et l'on parle encore des bandits qui campaient jadis dans les clairières. Le Spessart est, comme la Forêt de Bohême, une des régions de montagnes où le théâtre et le roman aiment à placer des scènes de brigandage. Chaque année les touristes visitent la fontaine dite de « Siegfried le Cornu », tueur du Dragon ; c'est là que le traître Hagen aurait assassiné le héros des Niebelungen.

Entre le bassin du Danube et celui du Main, c'est-à-dire dans la partie centrale de la Bavière, le faîte de séparation entre les deux versants est formé, non par des montagnes proprement dites, mais par de larges plateaux, ceux du Jura souabe, qui, en dehors du Würtemberg, se continuent d'abord régulièrement vers le nord-est, suivant l'axe général du système, puis, sous le nom de Jura franconien (Franken-Jura), se reploient vers le nord dans la direction des monts de la Thuringe. Le Jura bavarois, plus large, plus uniforme que celui du Würtemberg, n'est pas aussi élevé, et ne se termine pas sur la face du nord-ouest par les brusques précipices, les escarpements hardis qui font la beauté de la Rauhe Alp. Mais comme le Jura du sud, celui de la Bavière est coupé, de distance en distance, par des cluses où passent les rivières et où l'on a pu facilement réunir les deux versants par des routes et des chemins de fer. Çà et là de vastes cirques, restes d'anciens atolls, et des bassins d'écroulement causés par des explosions volcaniques, échancrent le plateau ; ainsi la plaine du Ries, au centre de laquelle se trouve Nordlingen, est entourée par des roches violemment brisées, et sa terre fertile se compose de débris d'origine ignée[1]. Le Jura bavarois garde aussi le caractère général de la chaîne par sa formation géologique et par son abondance en fossiles. Une de ses couches supérieures, à Solenhofen, près de Pappenheim, fournit ces fameuses pierres lithographiques, les meilleures du monde ; malheureusement les carrières, que l'on aperçoit de loin comme une ville blanche au milieu de la verte forêt, sont près de s'épuiser, et la pierre parfaite y devient rare[2]. Parmi les fossiles découverts dans les assises de Solenhofen sont trois exemplaires de l'étrange *archæopteryx*, mi-reptile, mi-oiseau, curieux animal de transition dans la série des êtres : le mieux conservé se trouve au musée de Berlin. Dans les massifs du Jura franconien, les grottes se comptent par centaines et sont remplies pour la plupart d'une fine argile renfermant les restes d'animaux disparus, surtout de l'hyène et de l'ours des cavernes, mêlés à quelques ossements humains. La caverne de Gailenreuth est le plus

[1] Oscar Fraas, *Ausland*, n° 41, 1872.

[2] Extraction des pierres de Solenhofen, année moyenne : 10,000 mètres cubes.
Prix de revient : 5,000,000 francs. Valeur marchande : 50,000,000 francs.

connu de ces antres dans le monde géologique. Des milliers d'autres grottes restent encore à exploiter et tiennent en réserve des trésors pour la science. Elles sont indiquées à la surface par des gouffres d'effondrement appelés d'ordinaire *Schauerlöcher* ou *Wetterlöcher* et que le peuple s'imagine avoir été causés par la foudre[1].

Si les grandes Alpes n'occupent qu'une faible étendue de la Bavière[2], leurs débris s'étendent à plus de 150 kilomètres vers le nord, même au delà du Danube. La lente destruction des hautes montagnes a servi à former le sol de toute une moitié de la Bavière : sur une épaisseur inconnue, toute la région des plaines, désignées en Allemagne sous le nom de plateau bavarois à cause de leur élévation relative, consiste en blocs, en cailloux roulés, en sables, en argiles, qui proviennent de sommets amoindris ou même disparus des grands massifs alpins.

La plaine ne commence pas immédiatement au pied des Alpes bavaroises : des collines, de longues croupes, des buttes isolées ou se confondant par leur base, des amas de blocs cachés sous les grands arbres, le tout entremêlé de torrents, de lacs, de marais, forment cette région intermédiaire entre la montagne et la plaine. Ces hauteurs inégales, qui font de certaines parties de la contrée un véritable labyrinthe ouvert seulement par un petit nombre de chemins, sont les restes des moraines poussées en dehors des vallées par les anciens glaciers. Au nord de tous ces amas qui s'avançent inégalement dans la plaine, se voient en maints endroits des blocs erratiques, disposés à l'issue de quelques vallées en alignements réguliers. Ces blocs apportés par les glaces étaient naguère beaucoup plus nombreux, mais on les utilise partout pour l'empierrement des routes et la construction des maisons. Ils semblent avoir toujours manqué au nord des montagnes de l'Algau ou Algäu, tandis que dans la vallée de l'Inn ils se rencontrent jusqu'à Krayburg, à plus de quarante kilomètres de la base actuelle des Alpes.

Dans la plaine qui s'incline de la montagne vers le Danube, les galets qui forment le sous-sol, au-dessous d'une mince couche de terre végétale, diminuent graduellement en grosseur, suivant leur éloignement du lieu d'ori-

[1] Gümbel, *Bavaria*, *Mittel-Franken*, 3ter Band, p. 823.

[2] Altitudes diverses de la Bavière :

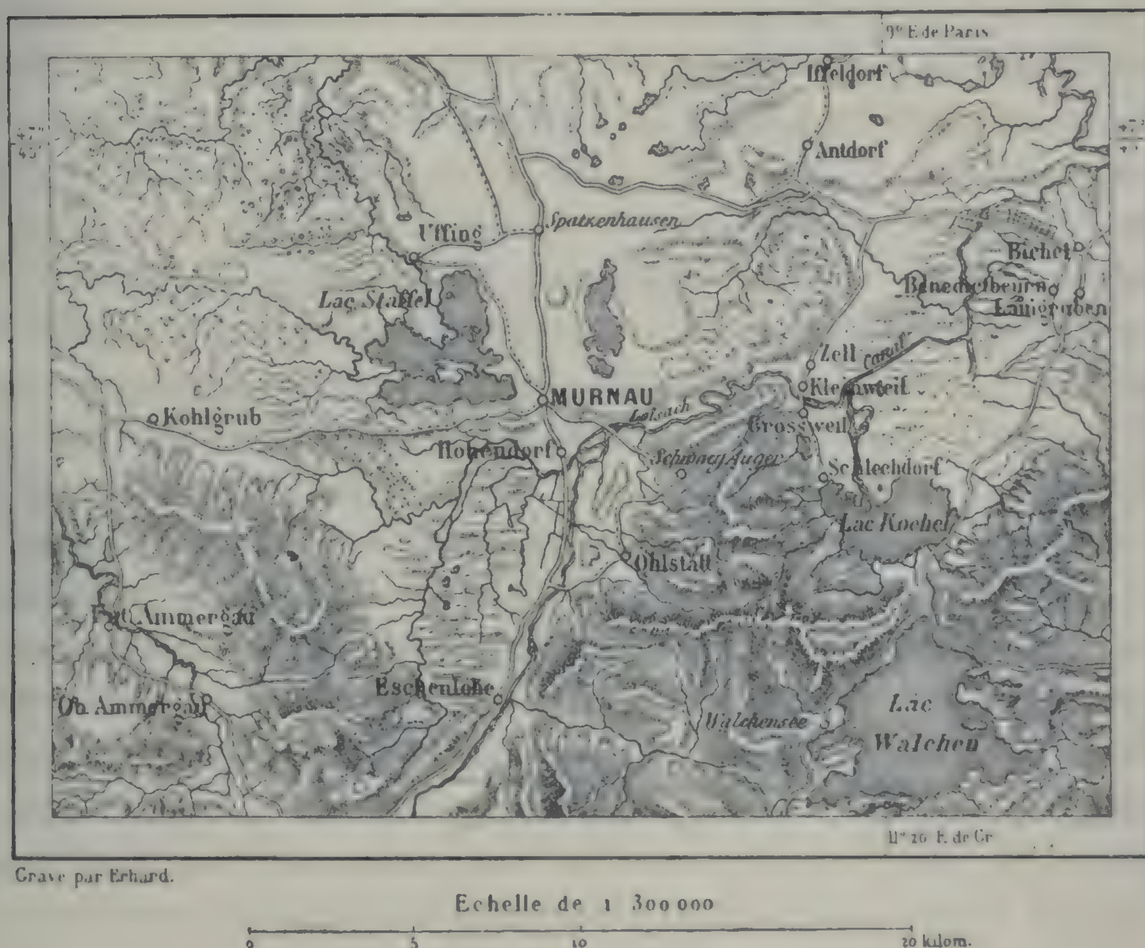
Hauteur moyenne du plateau bavarois : 485 mètres (Leipoldt).

Alpes.	Zugspitze	2,952 mèt.	Fichtel-gebirge.	Schneeberg	1,063 mèt.
	Grosser Watzmann	2,684 »		Ochsenkopf	1.026 »
	Col de Fern	1,227 »	Spessart.	Geiersberg	615 »
Hohenpeissenberg		975 »	Jura Franconien.	Hesselberg (Kesselberg)	714 »
Forêt de Bavière.	Arber	1,476 »	Faite entre la Rezat et l'Altmuthl.		447 »
	Rachel	1,458 »			

Danube à la frontière d'Autriche, en aval de Passau, point le plus bas de la Bavière : 275 mètres.

gine; ce sont presque tous des cailloux calcaires, de la même nature que les roches du Vorarlberg, du Wetterstein, du Karwendel, du Mangfall; mais il s'y trouve aussi mêlés des fragments de granit, de gneiss, de schistes, qui proviennent des grandes Alpes cristallines, et qui ont dû ainsi, à l'époque des énormes glaciers d'autrefois, passer au-dessus des chaînes secondaires du nord. De l'autre côté du Danube, d'autres éléments s'ajoutent aux galets des Alpes dans les terrains de transport : ce sont quelques débris du Jura souabe, mais en bien faible proportion, et les quartz et autres cailloux cris-

N° 158. — RÉGION DES MORAINES DANS LA HAUTE-BAVIÈRE.



tallins qu'ont entraînés dans la plaine les torrents de la « Forêt » de Bavière. Depuis que se sont déposées, sur un espace d'au moins 25,000 kilomètres carrés, ces prodigieuses couches de débris descendus de toutes les montagnes environnantes, quelques-unes se sont changées de nouveau en roches solides, grâce au carbonate de chaux qu'ont apporté les eaux de suintement et qui ont peu à peu agglutiné la masse; mais presque partout les amas de cailloux n'ont qu'une faible consistance. Là où les chemins de fer de la Haute-Bavière traversent des terres élevées, il a été impossible de perforer des tunnels dans le sol, il a fallu creuser des tranchées à longs talus. Les plus profondes entailles de ce genre qu'il y ait en Europe se trouvent en

Bavière : l'une n'a pas moins de 32 mètres de profondeur; par compensation, un remblai dépasse la hauteur de 52 mètres.

Tandis que les pierres diminuent en volume loin des montagnes, les couches de *löss*, formées des plus légères molécules d'argile, augmentent en nombre et en épaisseur dans la direction du Danube. A la base des Alpes, il ne s'en rencontre çà et là que de minces feuillets, à peine suffisants pour nourrir quelques plantes; dans les plaines qui bordent le Danube, le löss est épais de plusieurs mètres et l'on y rencontre fréquemment des ossements de mammouths et d'autres éléphants; enfin, au nord du fleuve, il recouvre les pentes jusqu'à 60 et même 120 mètres au-dessus de la plaine; excellent terroir, où tous les éléments d'un sol de labour, argile, sable, chaux, humus, se trouvent en proportions voulues. Le grenier de la Bavière s'étend de Ratisbonne au confluent de l'Isar. Le peuple donne à cette région le nom de *Dunkelboden*, que l'on croirait avoir le sens de « Terre sombre », mais qui est l'ancien mot *Dungauboden* ou « Sol de la vallée danubienne[1] ». Près des villages et des fermes, même au milieu des champs, des boîtes suspendues aux arbres ou surmontant des perches, logent des oiseaux qui protègent la moisson en faisant la chasse aux insectes.

La forme inégale des vallées, par lesquelles les amas de débris se sont déversés dans le bassin du Danube, n'a pas permis aux déjections de s'étendre en couches régulières ayant partout la même inclinaison. Le plateau de la Haute-Bavière est au contraire assez ondulé; des monticules, s'alignant pour la plupart parallèlement aux rivières, s'élèvent au-dessus du niveau moyen du sol, tandis que derrière ces hauteurs s'étendent des cavités, où les dépôts se sont faits en moins grande abondance, et qui sont occupées par des lacs ou des marais. La contrée garde un aspect inachevé. Quoique la pente générale facilite l'écoulement des eaux, et que déjà des centaines de petits bassins, qui furent certainement des lacs, aient été graduellement comblés par les alluvions ou vidés par les rivières, cependant il reste dans la Haute-Bavière des lacs de plaine fort considérables, dont quelques-uns peuvent se comparer pour la profondeur aux lacs voisins, situés dans le cœur des montagnes. Trois de ces mers intérieures rivalisent même d'étendue avec les lacs secondaires de la Suisse, tels que ceux de Brienz et de Thun. Le lac d'Ammer a des rives basses et couvertes de forêts; le lac de Würm ou de Starnberg est entouré de collines boisées aux gracieuses ondulations et les villes de ses bords doivent au voisinage de Munich d'être en été le séjour favori de nombreux visiteurs[2] : un de

[1] Gümbel, *Bavaria*, t. I, p. 59; — Sendtner, p. 145.
[2] 135,511 voyageurs transportés par les vapeurs sur le lac, dans la saison de 1882.

ses châteaux s'élève sur un ancien îlot, maintenant réuni à la terre ferme, qui portait à l'époque préhistorique un groupe d'habitations lacustres. Quant au lac de Chiem, auquel sa grande étendue a mérité le surnom de « mer Bavaroise », il est en entier dans la plaine et même il se continue en beaucoup d'endroits par des roselières et des plages marécageuses qui le rendent inabordable; des blocs erratiques sont venus s'y échouer, et trois îles émergent de ses eaux. L'une d'elles, Herrenwörth, est couverte de bois; on y construit le plus somptueux château royal de la Bavière[1].

Les lacs actuels de la Haute-Bavière ne sont qu'un faible reste des nappes d'eau douce qui recouvraient autrefois la contrée : de très-vastes marais s'étendent encore en mainte partie du plateau et leurs bords incertains reproduisent vaguement la forme des anciens rivages. Au nord même de Munich, des tourbières ou *möser* se développent en longues traînées, parallèles au cours de l'Isar et de l'Amper, par lesquelles s'écoulent les eaux surabondantes. Longtemps ces bassins humides empêchèrent la colonisation de la contrée; les rares villages étaient bâtis sur des buttes qui furent des îles, et l'aspect des habitants, faibles, émaciés, maigres comme leur bétail[2], témoignait de leur vie misérable. De grands travaux de drainage ont transformé certaines tourbières en terrains de culture : de beaux villages se sont bâtis sur un sol naguère mouvant; toutefois les travaux d'amélioration sont loin d'être achevés, et par un bizarre contraste, c'est toujours dans les environs immédiats de la capitale, au sud de Freising, que la Bavière a sa population le plus clairsemée. L'humidité du sol augmente les brouillards, l'un des grands désagréments de la contrée, à laquelle son altitude et son exposition aux vents du nord donnent un climat froid et inégal[3]. Les brouillards du Danube, là où le fleuve traverse la grande dépression marécageuse appelée le Donau Ried, ont été rendus célèbres en Bavière par maint

[1] Principaux lacs de la Bavière :

	Altitude.	Superficie.	Profondeur.
Walchensee	800 mètres.	15.50 kil. carrés.	213 mètres.
Tegernsee.	732 »	7.80 »	93 »
Königssee.	604 »	5 »	191 »
Ammersee.	539 »	42 »	245 »
Starnbergsee (Würmsee).	584 »	54 »	85 »
Chiemsee.	526 »	192 »	140 »

[2] *Bavaria, Oberbayern*, p. 256.

[3] Températures moyennes dans la Haute-Bavière :

	Printemps.	Été.	Automne.	Hiver.	Année.
Tegernsee (732 mèt., 8 années d'observ.). .	4°,87	12°,79	6°,06	— 1°,32	5°,60
Munich (511 » 25 »). .	7°,36	14°,06	7°,47	— 0°,22	7°,28
Augsbourg (490 » 22 »). .	6°,93	13°,82	6°,78	— 1°,14	6°,60
Ratisbonne (308 » 61 »). .	7°,52	14°,57	6°,96	— 1°,16	6°,92

proverbe local. Dans les villes de la province de Schwaben et Neuburg, qui renferme ces régions basses, le nombre des conscrits réformés est d'environ 52 sur 100[1].

Les diverses rivières qui descendent des Alpes vers le Danube se ressemblent toutes par leur régime torrentiel et par la nature du terrain qu'elles ont à traverser. Ces rivières, tantôt gonflées par la fonte des neiges ou par les grandes pluies, tantôt réduites à de minces filets d'eau par les sécheresses, ne trouvent aucune résistance dans les berges caillouteuses qui les bordent, elles les abattent çà et là, les étalent en champs de galets que le flot déplace, et travaillent constamment à se creuser un nouveau lit. Nulle part elles n'offrent un espace égal entre les deux berges, un chenal de profondeur uniforme; le Lech, dont la largeur moyenne est de 60 mètres, en a près de 1,000 au confluent de la Wertach, en aval d'Augsbourg. Toutes ces rivières ont eu de grands changements de cours, notamment l'Isar, que l'on croit avoir été un affluent de l'Inn : au sortir de sa vallée de montagnes, il passait à l'est dans la dépression profonde que parcourt aujourd'hui la rivière Mangfall, et s'unissait à l'Inn à l'endroit où se trouve la ville de Rosenheim. La gorge au fond de laquelle coulait l'Isar, de son lit actuel à celui de la Mangfall, est encore facile à reconnaître en son entier : on lui donne le nom de « Fossé du Diable » (*Teufelsgraben*). Du lac de Würm au Lech, et dans toute la région qui sépare Augsbourg de Salzbourg, les tombelles sont fort nombreuses[2].

Mais, en errant sans cesse dans la plaine caillouteuse, les affluents alpins du Danube n'en offrent pas moins dans leur ensemble hydrographique une régularité de cours général et d'inflexions secondaires qui témoignent d'une loi commune présidant à leur formation. L'Iller, la première rivière torrentielle descendue des Alpes qui mêle ses eaux au Danube, coule à peu près du sud au nord, et même se rejette quelque peu vers le nord-ouest; le Lech s'incline vers l'est, en accroissant peu à peu la distance qui le sépare de l'Iller; l'Isar, s'écartant encore beaucoup plus vers l'orient, coule directement au nord-est, tandis que l'Inn, décrivant d'une manière générale les mêmes courbes que l'Isar, a dans une partie de son cours une direction franchement orientale. La plaine entière, composée de débris rejetés hors des Alpes, n'est autre chose qu'un immense cône de déjection, s'étalant au-devant des grands massifs en forme d'éventail, et l'Iller à l'ouest, l'Inn à l'est en indiquent à peu près les limites. Mais d'autres raisons ont contribué à incliner graduellement le cours des eaux de la Haute-Bavière dans la direc-

[1] Chr. Schmid, *Bavaria*, II[ter] Band, p. 875.
[2] Œhlenschlager, *Prähistorische Karte Bayerns.*

tion de l'est : d'une part, la tendance qu'ont tous les fleuves de l'hémisphère septentrional à empiéter sur leur rive droite, et d'autre part le déplacement incessant des « becs » de rivière dans le sens de l'aval ; en se portant peu à peu vers l'est, les péninsules des confluents ont, d'érosion en érosion, fait incliner dans la même direction tout le cours inférieur des rivières ; par suite, leurs tributaires de droite ont été diminués en longueur, coupés à moitié chemin, ou même entièrement absorbés, tandis que les affluents de gauche ont dû se prolonger de plus en plus : telle est la raison de cette bizarrerie apparente qui rend les torrents de la Bavière si riches en branches secondaires sur leur rive gauche, si pauvres sur leur rive droite.

Par la masse de leurs eaux, les rivières bavaroises ne sont point de grands

N° 159. — RÉGIONS MORAINIQUES DE LA BAVIÈRE.

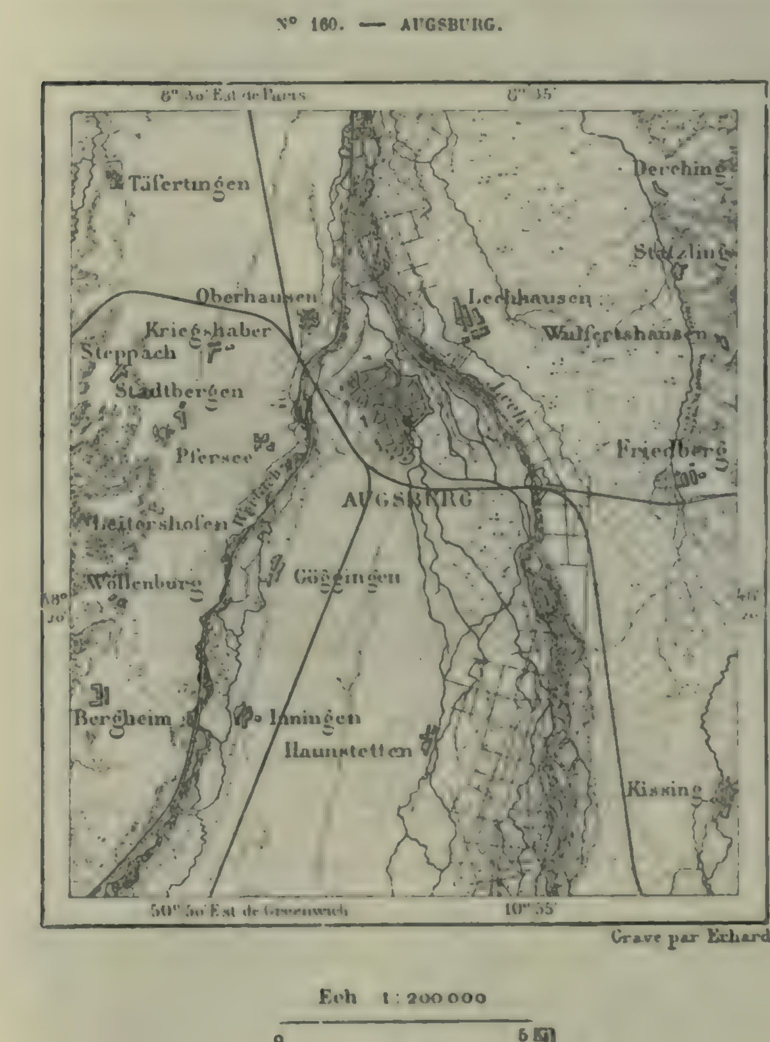


obstacles, mais les vastes champs de pierres qu'elles ont roulés et disposés en îles et en îlots, leurs inondations fréquentes, leurs changements de lits, les nombreux marécages dans lesquels leurs eaux se répandent, ont jusqu'à ces derniers temps rendu les communications difficiles de l'un à l'autre versant, et porté bien loin, au milieu de la plaine, l'aspect inculte et sauvage de la montagne[1] : de là leur grande importance dans les guerres comme lignes stratégiques. A l'exception de l'Isar, le fleuve bavarois par excellence, dont les deux bords sont peuplés d'habitants de même race, les grands cours d'eau de la Haute-Bavière, l'Iller, le Lech, l'Inn, sont devenus des frontières ethnologiques. Presque tous les villages ont été bâtis, non dans le voisinage de l'eau, mais sur le faîte de séparation entre les rivières ; et c'est aussi loin des cours d'eau, parallèlement aux vallées, qu'étaient tracées les principales routes. En maints endroits cependant, des avantages

[1] *Bavaria, Oberbayern*, p. 232

spéciaux ont fait surgir des villes au bord des rivières, et il s'est produit, pour ainsi dire, un phénomène d'interférence entre des lois opposées. Augsbourg en est un exemple remarquable. Cette ville est située à l'extrémité des hautes terres du Lechfeld qui séparent le Lech de la Wertach, et par conséquent à la jonction même des vallées; mais tout autour les villages se tiennent à distance, sur les hautes berges dominant les bas-fonds marécageux. Les habitants du plateau bavarois n'ont pu se rapprocher partout des rivières qu'après en avoir, dans ces derniers temps, régularisé le cours par de grands travaux de correction. Quant aux petites rivières intermédiaires, qui prennent leur source dans la plaine même et qui descendent d'un flot tranquille vers le Danube, elles ont naturellement attiré les gens du pays dans leurs fertiles vallées, et c'est le long de leur cours que se trouvent les villages et les cultures.

N° 160. — AUGSBURG.



Gravé par Erhard

Éch. 1 : 200 000

0 — 6 K.

Le grand Danube, qui devient un fleuve alpin, grâce à ces torrents de la Bavière, et, plus loin, à ceux du Tirol, de la Carinthie, de la Styrie, est par son cours supérieur une rivière paisible de la Forêt-Noire. La Brigach, la Brege naissent dans le pays de Bade, l'une au nord, l'autre à l'ouest de la montagne de Tryberg, fameuse comme lieu de pèlerinage; puis, descendant par des vallées aux brusques contours, elles s'éloignent, se rapprochent et finissent par se réunir en aval de Donaueschingen, où jaillit une source intarissable, murée comme un puits, que l'on dit d'ordinaire être la source du Danube, probablement à cause de la pureté de ses eaux. C'est là du moins que le fleuve, exploré pour la première fois par les légions de Tibère, prend son nom de Danube; mais la pente générale du sol est d'abord incertaine, et les eaux de Brigach et de Brege réunies coulent encore direc-

tement au sud-est sur une vingtaine de kilomètres, comme si elles allaient se jeter dans le lac de Constance et s'écouler ainsi vers le Rhin. Même une faible part du courant danubien trouve sa route vers le bassin rhénan, grâce à des conduits souterrains. Le lit calcaire du fleuve, tout fissuré, laisse disparaître l'eau dans ses fentes, et le flot souterrain va surgir plus au sud, non plus sur le versant du Danube, mais sur celui du Rhin : c'est près du village d'Aach que reparaît l'eau danubienne fuyant vers le lac de Constance. En 1876, de nouvelles fissures s'ouvrirent sur le courant du Danube, en aval d'Immindingen, non loin de l'entrée du fleuve dans le territoire du Württemberg, et le cours d'eau se fût échappé presque tout entier par ces gouffres, si les usiniers ne s'étaient empressés de les fermer.

Mais là déjà le Danube a pris la direction du nord-est, qui l'éloigne définitivement du Rhin; il a quitté le pied de la Forêt-Noire pour s'engager dans une cluse du Jura souabe, entre des parois de rochers qui s'élèvent jusqu'à la hauteur de 100 mètres, et qu'interrompent çà et là des vallons solitaires ombragés de bouleaux et de hêtres. De belles sources, bleues et pures, comme toutes celles qui proviennent de ruisseaux souterrains coulant dans le calcaire, viennent grossir le flot du Danube : l'une d'elles, la Bleue (Blau), s'élance, à Blaubeuren, du fond d'un entonnoir qui s'ouvre à la base d'un roc superbe et que l'on appelle sans poésie le « Pot Bleu », à cause de l'eau que l'on y voit « bouillir » après les grandes pluies. De même que dans le bassin du Neckar, on remarque de chaque côté de la Blau d'anciens méandres taillés en plein dans le rocher et dont le niveau est supérieur à celui de la rivière actuelle. On voit ainsi, sculptées dans la pierre, les traces des grandes oscillations du sol.

En dessous d'Ulm, où la Blau se mêle au Danube, finit le territoire du Württemberg, et le fleuve, pénétrant en Bavière, devient en même temps, grâce à l'Iller alpine, la grande voie de navigation de l'Allemagne du Sud. L'Iller, où flottent des bateaux, fait du Danube un beau cours d'eau de soixante-quinze mètres de largeur et d'un mètre de profondeur moyenne : il peut déjà servir au mouvement des échanges. De grands bateaux carrés, désignés à Vienne sous le nom de « boîtes » (*Schachteln*), et portant jusqu'à 100 tonneaux de marchandises, partent de Neu-Ulm, vis-à-vis du confluent; d'étape en étape, à la bouche de chaque rivière alpine ou franconienne, la flottille s'accroît de bateaux plus grands; à Donauwörth, les bateaux à vapeur se joignent aux convois d'embarcations à rames; à Passau, en aval de la jonction de l'Inn, le tonnage s'accroît encore. D'ailleurs, plus des neuf dixièmes des bateaux à rames qui dérivent le long du Danube sont destinés à ne faire le voyage qu'une fois. Arrivés à Vienne, ils sont dépecés

pour servir de bois de chauffage ou de construction : ce sont des radeaux économiques, utilisés pour le transport des marchandises[1].

Dans l'ensemble de son cours à travers la Bavière, le Danube décrit un grand arc de cercle vers le nord en longeant les collines avancées du Jura de Souabe et de Franconie, puis les contreforts de la « Forêt » de Bavière.

N° 161. — BLAUBEUREN.



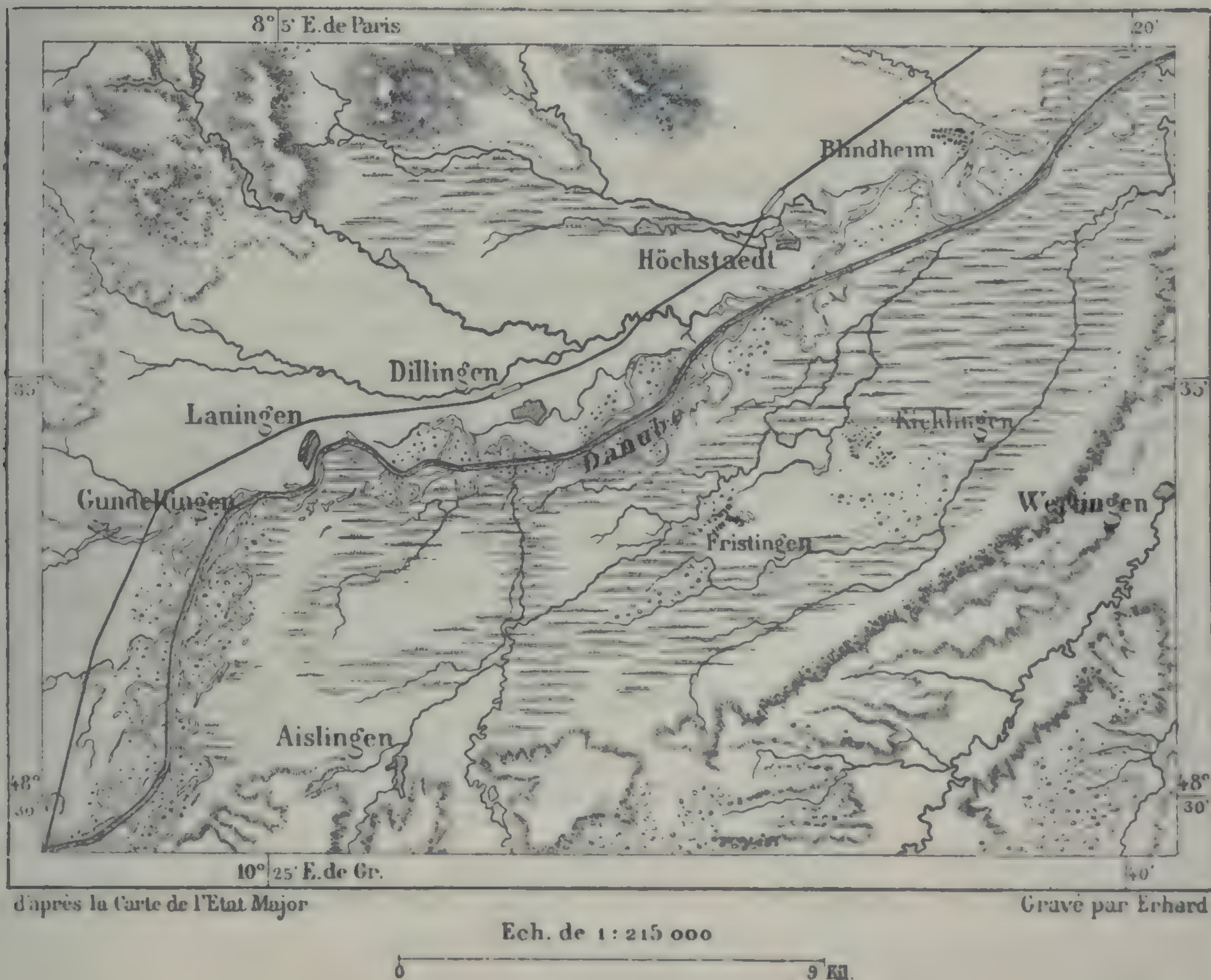
Il traverse cependant quelques défilés rocheux, notamment au-dessus de Ratisbonne, mais presque partout il est limité au sud par des terrains de transport. Le fleuve, qui s'épanchait autrefois dans une mer intérieure emplissant le vaste espace triangulaire laissé entre les montagnes, a été gra-

[1] Pente du Danube supérieur :

Brege à Furtwangen	775 mèt.	Sigmaringen, sortie du Jura	542 mèt.
Brigach à Villingen	706 »	Ulm	498 »
Confluent de la Brege et de la Brigach	677 »	Ratisbonne	308 »
Tuttlingen, cluse du Jura	642 »	Passau	292 »

duellement rejeté au pied des hauteurs septentrionales par le grand cône de débris qu'apportaient les courants glaciaires des Alpes, et par suite a dû prendre la forme semi-circulaire que présente toujours la base des talus de déjections : il ne reste plus de l'ancien lac que des marécages, le Donau-Ried et le Donau-Moos, diminuant peu à peu en étendue sous l'effort des cultivateurs. Des rivières errantes, çà et là comblées, s'entrecroisent encore dans les campagnes, mais on les sépare peu à peu du courant principal ; les

N° 162. — MARAIS DU DANUBE.



d'après la Carte de l'Etat Major — Gravé par Erhard

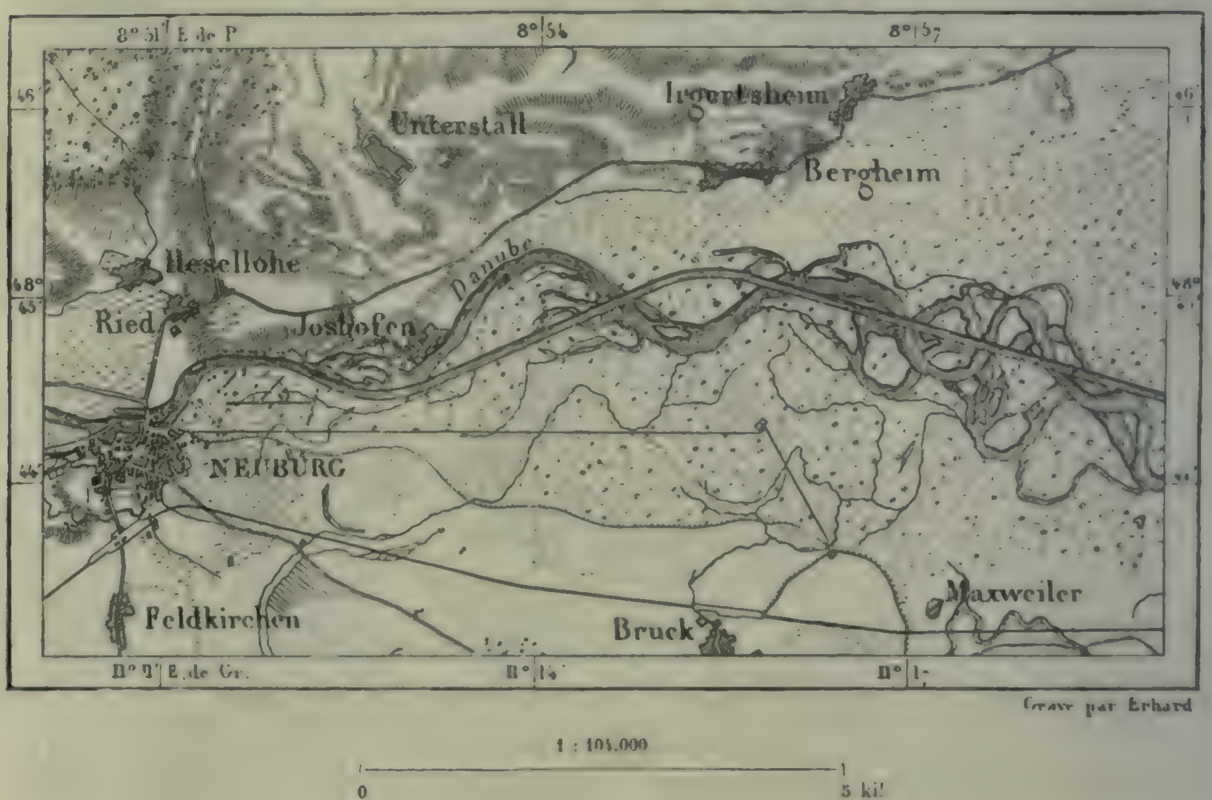
Ech. de 1 : 215 000

0 — 9 Kil.

bords en sont conquis par la nature ; elles se changent en lacs, puis en mares et finiront par disparaître. Quant aux affluents du fleuve, ceux des deux rives diffèrent singulièrement en importance, par l'effet même du déplacement de l'artère médiane du bassin dans la direction du nord. Les tributaires de la rive gauche, la Wernitz, l'Altmühl, la Naab, la Regen, qui d'ailleurs ne sont pas alimentés par de grandes neiges, n'ont pu se développer que jusqu'à l'issue de leurs vallées de montagnes ou de collines, tandis que les affluents alpins, l'Iller, le Lech, l'Isar, l'Inn, se sont prolongés dans la plaine, à cent et cent cinquante kilomètres des Alpes où ils ont pris naissance ; l'Inn même, cours d'eau supérieur au Danube par la masse liquide, mais de

beaucoup son inférieur historiquement comme voie suivie par les peuples, se continue jusqu'au défilé de Passau, à l'angle extrême du bassin bavarois. Les lits de ces rivières, disposés transversalement au lit du Danube, divisent avec lui toute la Haute-Bavière en longs rectangles, dont les lignes générales sont précisément celles que suivent au-dessus du sol les grands courants aériens. Les vents dominants de la contrée se déplacent en effet de l'est à l'ouest ou de l'ouest à l'est, parallèlement à la chaîne des Alpes et au cours du Danube, tandis que les vents secondaires sont déviés par les montagnes dans le sens du méridien, et vont heurter perpendiculairement

N° 163. — RECTIFICATION DU DANUBE.



le rempart des Alpes en remontant vers le sud le cours des grandes rivières[1].

Le principal cours d'eau de la Bavière du Nord, le Main, plus connu sous le nom de Moin par les indigènes de Franconie, est formé du Main Rouge et du Main Blanc, nés tous les deux dans les Montagnes des Pins. C'est la rivière la plus sinueuse de l'Allemagne, non par ses petits méandres, mais par ses puissantes courbes se développant autour des massifs de montagnes et de collines : en droite ligne, son cours ne serait que de 250 kilomètres, tandis que la goutte d'eau descendue de la source à la bouche parcourt une distance de beaucoup plus du double. Rivière paisible et sans écueils,

[1] Wittwer, *Bavaria*, t. I, p. 80.

le Main serait une voie de navigation très-importante si la quantité d'eau suffisait pour les grandes embarcations et si les détours de la vallée n'allongeaient trop la route ; il ne peut servir que pendant la saison des eaux hautes ou moyennes, et le trafic y est presque tout local ; chaque partie de la rivière dont le cours est rectiligne est utilisée pour le commerce des villes et des bourgades riveraines, mais peu de bateaux suivent d'un bout à l'autre la longue série des méandres[1]. C'est comme voie historique que la vallée du Main, longeant la base des montagnes du centre de l'Allemagne, entre le Rhin et l'angle de la Bohême, est d'importance capitale ; toutefois, c'est une autre voie de son bassin, celle de la Regnitz, que l'on doit considérer comme ayant eu plus de valeur dans l'histoire. La Regnitz, ainsi que tant d'autres cours d'eau, a une portée plus considérable, un bassin plus étendu que la rivière dont elle prend le nom au confluent, mais en outre elle a toujours eu plus d'importance comme chemin de migrations, de guerres et de commerce : il est donc assez étonnant qu'elle n'ait pas gardé son nom jusqu'au Rhin ; cela doit tenir sans doute à ce que des peuples d'une même race germanique, opposés aux Slaves des bords de la Regnitz, occupaient toute la ligne du Main, sur le versant méridional des montagnes de la Hesse, de la Franconie, de la Thuringe. C'est par la Regnitz que les peuples du Rhin et ceux du Danube se sont mis facilement en rapports mutuels, et que la Bavière a pris son unité politique : le Danube et le Main, quoique coulant en sens inverse, appartiennent à la même région dans une partie de leur cours. Par un contraste remarquable, la région des sources de la Regnitz et de l'Altmühl est basse; les hauteurs en ont été graduellement déblayées par les eaux[2], et c'est plus bas, le long du cours fluvial, que de part et d'autre s'élèvent les montagnes. Déjà avant l'intervention de l'homme il y avait communication naturelle entre les deux bassins. La Rezat de Franconie et la Rezat de Souabe, affluents supérieurs de la Regnitz, sont partiellement alimentées, l'une par un étang, l'autre par un marécage, dont l'eau s'épanche du côté du sud dans l'Altmühl danubienne. Charlemagne eut l'idée d'unir les deux rivières directement par un canal et l'on voit encore une tranchée, la *Fossa Carolina*, qui date de cette époque et près de laquelle se trouve le village de Graben ou « Fossé ». Maintenant un canal de navigation, utilisant les vallées maîtresses et l'eau de la Regnitz et de l'Altmühl, unit les deux rivières en franchissant près de Neumarkt, à 440 mètres de hauteur, un seuil du Jura franconien. Ce canal est toujours un des plus importants de l'Allemagne, mais il ne peut soutenir la lutte contre le

[1] Kohl, *Der Rhein*, 1er vol., p. 311.
[2] Gümbel, *Bavaria*, 4er Band. p. 11.

monopole envahissant des chemins de fer, et le mouvement de la navigation y diminue de décade en décade[1]. Dans la région que traverse actuellement le canal, on a trouvé les vestiges d'un autre fossé dont les archéologues attribuent le creusement aux populations préhistoriques[2]; mais ce fossé ne devait évidemment pas servir pour la navigation : ce n'était qu'un ouvrage de défense. A l'est, se prolonge sur le rebord des plateaux l'ancien mur

N° 164. — FAITE DE LA REGNITZ ET DE L'ALTMÜHL.



bâti par les Romains et connu sous le nom de Pfahl (rang de Pieux) ou de Teufelsmauer (mur du Diable). Ce large rempart, soutenu de distance en distance par des camps fortifiés dont on reconnaît encore l'emplacement, séparait du reste de la Germanie toute la région qui s'étend du Danube au Rhin, entre Ratisbonne et Mayence. Ainsi se trouvaient annexés militairement à l'empire les massifs de la Forêt-Noire et du Jura souabe[3].

[1] Navigation du canal de Main-Danube en 1866 :

5,756 chalands, 1,989 radeaux ; marchandises transportées, 112,900 tonnes.

[2] J. G. Kohl, *Die Donau.*

[3] J. G. Kohl. *Der Rhein*, I[er] vol.

Il est certain qu'avant l'ère où commence l'Allemagne historique, des populations différentes de celles qui vivent actuellement en Bavière habitaient la contrée. Les Gaulois l'ont peuplée, de même que des tribus d'autre race dont quelques noms de lieux rappellent l'existence. Près du lac de Starnberg et en d'autres parties du pays, on a découvert en grand nombre des tombeaux alignés où reposent les corps des anciens Franconiens et Alamannes à tête longue, si différents des habitants actuels de la Haute-Bavière, à crânes longs et courts. Là des peuples se sont heurtés en de terribles combats, et, tandis que les uns ont disparu ou bien ont dû perdre leur nom et se fondre dans la race des vainqueurs, les autres ont agrandi leur domaine.

Les anciens Bavarois, Boïovares ou Baïouvares, qui ont donné leur nom à la Bavière, paraissent s'être établis au sixième siècle dans la contrée dont leurs descendants habitent aujourd'hui toute la région du sud-est. Mais qui étaient-ils et d'où venaient-ils? On ne sait. Il est probable, en tout cas, qu'ils n'avaient rien de commun avec les Boïens. On croit en général qu'ils formaient une seule et même nation avec les Marcomans de la Bohême, dont le nom disparaît de l'histoire à peu près vers la même époque où surgit celui des Boïovares. C'est la race bavaroise qui soutint le choc des Avares, des Croates, des Serbes, et repeupla de colons allemands les campagnes dévastées de la Styrie et de la Basse-Autriche. Mais du côté de l'ouest elle ne dépassa pas le Lech ; ce grand torrent est resté la frontière ethnographique des Bavarois et des Souabes.

Ceux-ci, qui vivent dans la région occidentale de la Bavière, des deux côtés du Danube, ne sont guère qu'un demi-million; bien moins nombreux encore, les Alamannes sont confinés dans la haute vallée de l'Iller, connue à cause d'eux sous le nom d'Algau; mais les Franconiens, descendants mélangés des Franks, les anciens conquérants du pays, peuplent presque toute la Bavière septentrionale. Ce sont eux qui se distinguent le plus dans l'Allemagne du Sud par l'agilité, la souplesse, l'élégance du corps, aussi bien que par l'élan et la gaieté; ce sont aussi les plus indépendants, et l'on sait avec quelle bravoure ils combattirent pendant la guerre des paysans, en 1524. Les Souabes sont plus graves, mais aussi plus réfléchis. Les habitants de la Basse-Bavière, entre Ratisbonne et Passau, ont une physionomie intelligente, de la présence d'esprit, mais ils sont violents et batailleurs, prompts à saisir le couteau comme les peuples du Midi[1]. Quant aux habitants du plateau, ce sont de tous les Bavarois

[1] J. G. Kohl, *Die Donau*, p. 86.

ceux qui peuvent le moins prétendre soit à la beauté du visage, soit à la grâce de la démarche ou à la politesse des manières. Ils en conviennent eux-mêmes volontiers : « Que nous soyons de vrais rustauds, on le sait depuis longtemps, » dit une de leurs chansons citée par Steub. Les statistiques faites dans les écoles constatent que, dans les régions septentrionales de la Bavière, les enfants ont pour la plupart les cheveux blonds et les yeux bleus, tandis que sur les bords du Danube et dans les districts du Lech et de l'Isar ce sont au contraire les types bruns qui l'emportent[1].

Dans les limites de la Bavière, l'allemand est la seule langue usitée, car c'est au neuvième siècle que l'idiome roman, analogue au « ladin » du Tirol, cessa d'être en usage dans les hautes vallées des torrents bavarois. Mais le dialecte parlé dans la plus grande partie de la contrée diffère notablement du haut-allemand, de même que du langage alamannique de la Souabe, de la Suisse, de l'Alsace et du pays de Bade. Le bavarois, qui est aussi le dialecte de l'Autriche proprement dite et qui se parle jusque dans l'intérieur de la Hongrie, est inférieur à l'allemand littéraire en richesse et en flexibilité ; le cas du génitif, des temps du verbe, des pronoms, des prépositions et des conjonctions lui font défaut, et par suite la phrase a souvent une tournure presque barbare. Le patois bavarois se distingue surtout du haut-allemand par l'expression indécise des voyelles, prononcées de manière à se terminer vaguement par un *a; ou*, *o*, *e*, *i* se changent en *oua*, *oa*, *ea*, *ia;* les consonnes liquides, *l*, *n*, *r*, ne s'entendent qu'à demi dans le langage : d'ordinaire même il faut les deviner; enfin un grand nombre de syllabes, surtout celles des terminaisons *el*, *en*, *er*, sont complétement supprimées[2]. Les principales différences du bavarois et du haut-allemand semblent indiquer, on le voit, une sorte de paresse chez l'Allemand du Sud ; il ne prononce point les mots avec la même netteté que le Germain du Nord et même en « avale » une partie. Vers l'ouest, la transition est assez brusque entre le bavarois et le souabe, et répond à peu près à la frontière administrative indiquée par l'Iller; mais, au nord, le passage se fait par degrés : dans le district de Ratisbonne, puis en Franconie, le langage devient de moins en moins traînant, les voyelles sont plus précises, les consonnes plus nettement prononcées, et, vers la frontière de Saxe, le patois se rapproche déjà beaucoup du haut-allemand.

D'ailleurs la bonne langue littéraire est chaque année mieux comprise en Bavière, quoique ce pays soit, de toute l'Allemagne, celui qui est le plus recouvert de la teinte noire de l'ignorance, celui où la moyenne des études

[1] Mayer, *Sechste Versammlung der deutschen Anthropologen*, 1875.
[2] Seb. Mutzl, *Bayerische Mundart*, *Bavaria*, t. I, p. 311.

est le moins élevée dans les écoles : il existe même des établissements religieux dont les professeurs peuvent, en qualité de prêtres, conférer des grades qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Les vieux usages se maintiennent plus longtemps en Bavière que dans le Würtemberg, dans le pays de Bade et tout le reste de l'Allemagne, car la population y est essentiellement agricole, ainsi qu'en témoigne la répartition des habitants dans les villes et à la campagne[1] : près des six septièmes des Bavarois demeurent dans les villages et les écarts. Le Bavarois est casanier ; il voyage peu, ne va guère en pays étranger, et d'autre part les immigrants sont relativement peu nombreux en Bavière[2] : l'industrie, le commerce n'y sont pas assez considérables pour attirer beaucoup d'ouvriers et de trafiquants, et ce n'est guère dans ses grandes villes que les aventuriers viennent chercher fortune.

A peu près les trois quarts des Bavarois sont catholiques : presque sans exception les habitants du plateau ont gardé l'ancienne religion ; de même ceux de la région du Main sont en grande majorité catholiques ; mais une région protestante, de Nürnberg aux plateaux de la Souabe, occupe la partie centrale du royaume. C'est dans les mêmes cercles que les israélites se sont établis en plus grand nombre[3]. Dans les districts où les habitants se partagent entre les deux religions, dans le Ries par exemple, c'est-à-dire aux alentours de Nordlingen, catholiques et protestants se distinguent les uns des autres par le costume. Les premiers préfèrent les couleurs claires, tandis que les seconds choisissent les nuances sombres ; le chapeau de la catholique est orné de rubans jaunes et verts, celui de la protestante a des rubans noirs ; le jeune gars de la vieille religion porte encore la veste rouge, et le réformé l'a quittée[4]. Dans les anciennes maisons catholiques, maint symbole témoigne de la religion des habitants : une table est disposée en manière d'autel et surmontée d'un crucifix qu'entourent des fleurs et des images ; une colombe en papier, représentant le « Saint-Esprit », est suspendue au-dessus de la table ; le linge est marqué aux initiales des trois Rois, Caspar

[1] Population des villes en 1875. . . . . . 748,400 habitants, ou 15 pour 100.
» campagnes . . . . . 4,274,000 » 85 »

[2] Proportion des habitants suivant l'origine en 1875 :

Bavarois	4,906,000,	soit 97.7	pour 100.
Allemands d'autres pays	63,000	» 1.3	»
Étrangers	53,000	» 1	»

[3]

Catholiques	3,573,150	Juifs	51,350
Protestants	1,392,200	Autres religions	5,450
Sans religion	210		

[4] Melchior Meyr, *Zur Ethnographie des Rieses*, Bavaria.

(Gaspard), Melchior, Balthazar, et les noms de Jésus et de Marie sont gravés sur les portes et sur les meubles[1].

La région souabe et alamannique de la Bavière est la contrée de l'Europe où l'on célèbre le mystère de la Passion avec le plus de ferveur et de pompe. En 1634, le village d'Ober-Ammergau, sur les confins du Tirol, fit vœu, pour échapper à la peste qui le ravageait, de représenter tous les dix ans le mystère de la Passion. Sur un théâtre qui a les magnifiques montagnes pour horizon, des centaines d'acteurs jouent ce drame devant quelques milliers de spectateurs[2]. Le jeune homme qui figure le Christ est exempté du service militaire, afin qu'il puisse consacrer son temps à l'étude de son rôle et donner à son visage et à l'ensemble de sa personne l'apparence voulue par la légende. Les autres acteurs, voués également à un rôle unique, s'y préparent pendant de longs mois, et, soutenus par une imagination fervente, finissent par s'identifier avec leur personnage. Aussi la représentation produit un effet merveilleux de vérité : pour tous les spectateurs, le drame est la réalité même. D'ailleurs, dans toute la Haute-Bavière, de même qu'en Tyrol, les villageois ont un penchant extraordinaire pour le théâtre; récemment encore, ils jouaient avec ardeur non-seulement les mystères, mais aussi les légendes du moyen âge, des pantomimes, des danses symboliques, comme celles de l'épée et du marteau de mineur, jusqu'à des pièces du répertoire moderne et une adaptation de l'*Antigone* de Sophocle, revue par quelque poëte local. Cet amour des représentations scéniques est évidemment un instinct de race, et, laissés à eux-mêmes, les paysans bavarois pourraient aider par des traits originaux au développement de l'art. Malheureusement la censure pour n'avoir pas à corriger les pièces villageoises, les a purement et simplement interdites ; en divers endroits, les tréteaux, les rideaux et tout l'attirail du théâtre ont été achetés par les prêtres de village et brûlés comme objets maudits.

La haute vallée du Danube a quelques villes situées en dehors de la Bavière. A Tuttlingen, peuplée de cordonniers et de couteliers, le Danube n'est qu'un ruisseau, mais plusieurs routes le traversent, entre autres celle qui rejoint le haut Neckar à Schaffhouse et au lac de Constance. Une autre ville industrielle du Würtemberg, Ebingen, est située en plein Jura, à l'origine du ravin de la Schmiekna, dont l'eau va se mêler au Danube, en amont de Sigmaringen, élégante capitale de l'enclave prussienne de Hohenzollern.

[1] F. Dahn, *Bavaria*, t. I, p. 278.

[2] En 1880, il y eut 600 acteurs et 175,000 visiteurs, accourus de toutes les parties de l'Europe, et même de l'Amérique ; la recette dépassa 2,500,000 francs. — *Allgemeine Zeitung*, 29 sept. 1880.

Ulm est la plus grande ville du Württemberg danubien, mais son faubourg de la rive droite, fondé en 1821, Neu-Ulm, est déjà sur territoire bavarois, et c'est là que commence le mouvement de navigation sur le fleuve. Ulm est une place stratégique de haute importance à cause de toutes les voies naturelles qui viennent converger vers ce port fluvial ; aussi a-t-elle été souvent assiégée, souvent prise; les fortifications qui entourent maintenant les deux villes, sur le territoire des deux royaumes, n'ont pas coûté moins de soixante-deux millions de francs de 1843 à 1857, et depuis cette époque elles ont été encore agrandies, de manière à former un vaste camp retranché où cent mille hommes peuvent se mettre parfaitement à l'abri et dont le point d'appui est la formidable citadelle casematée de Wilhelmsburg; elle est située sur une colline, à l'endroit même où le général autrichien Mack, enfermé par Ney, après la victoire d'Elchingen, se rendit aux Français en 1805 avec toute son armée. Du quatorzième au dix-septième siècle, Ulm, centre du commerce des étoffes de lin, était une ville très-riche, la plus populeuse de la Souabe, et ses revenus lui avaient permis d'acheter en dehors de ses murs un grand nombre de villages. L'aspect même de la cité, où l'on voit encore çà et là quelques maisons ruinées et des espaces déserts, prouve que la ville a déchu depuis ces temps de prospérité, quoique la population totale, y compris celle de Neu-Ulm, ne soit probablement guère inférieure à ce qu'elle fut jadis. De cette époque de gloire, elle a gardé sa cathédrale, commencée en 1377 par le maçon « maître Henri », mais dont la construction, interrompue à la fin du quinzième siècle, n'a été reprise que dans ces dernières années. C'est un puissant édifice de la dernière époque du style flamboyant et sa façade est précédée d'une tour unique, encore inachevée, qui doit un jour dépasser la hauteur de 150 mètres et d'où l'on contemple déjà un immense horizon de plaines et de collines jusqu'aux montagnes du Tirol et de la Suisse. A l'intérieur, le monument, divisé jadis en trois nefs que l'on a portées à cinq pour soutenir les voûtes par deux nouvelles rangées de piliers, est, comme la plupart des édifices du culte protestant, assez nu, dépourvu de tableaux et de sculptures; mais on y voit les admirables boiseries du chœur et le plus grand jeu d'orgues de l'Allemagne.

Un des chemins de fer qui rayonnent autour d'Ulm, celui de Nürnberg, passe par une ville appartenant encore au Württemberg, Heidenheim, enrichie par ses fabriques de lainages et ses blanchisseries; mais des voies ferrées qui s'éloignent d'Ulm, la plus importante pour le commerce général se dirige vers le lac de Constance et réunit à cette mer intérieure et à la Suisse le Württemberg et la Bavière occidentale. Elle passe à l'ancienne

ville de Biberach, enrichie maintenant par l'industrie et fière d'avoir donné naissance dans son district au poëte Wieland. Plus loin est Schussenried, bourg devenu célèbre par les découvertes que M. Oscar Fraas a faites dans ses tourbières, où des restes préhistoriques du travail humain reposent immédiatement sur une couche d'origine glaciaire avec les ossements du renne et d'autres animaux. La ville de Ravensburg, que dominent des tours pittoresques toutes différentes de forme, est aussi sur la grande route de commerce d'Ulm au lac de Constance : des vignobles l'entourent, ainsi qu'une bourgade voisine, bien nommée Weingarten. Friedrichshafen, autrefois Buchhorn, est le port du Württemberg sur le lac de Constance : ce n'est pas une ville considérable, quoique la beauté de ses environs y attire un grand nombre d'étrangers, mais ses quais de granit sont couverts de vagons et de marchandises, et chaque jour plusieurs bateaux à vapeur viennent y charger des céréales et d'autres denrées à destination des villes de la Suisse; c'est en 1824 que le premier vapeur a fait son apparition dans ce port aujourd'hui si fréquenté; le mouvement du port s'élève chaque année à une quinzaine de mille entrées et sorties [1].

La Bavière possède également un port sur le lac de Constance, Lindau, non pas un havre artificiel comme Friedrichshafen, mais un abri naturel, que l'on croit même avoir été utilisé par la flotte de Tibère, quinze ans avant l'ère chrétienne : c'est là qu'aurait été le *receptaculum Tiberii* de Strabon; peut-être est-ce la *Taxgaetium* de Ptolémée. Quoi qu'il en soit, des vestiges de constructions romaines et des médailles prouvent que Lindau est fort ancienne; bâtie sur deux îles, réunie à la terre ferme par un pont de bois et par une digue de chemin de fer, longue de 600 mètres, la « Venise de Souabe » fait, comme Friedrichshafen, un grand commerce de céréales; elle se trouve déjà, pour l'industrie des étoffes de soie, dans le cercle d'attraction de Zurich. Lindau est aussi une des villes que les étrangers aiment à visiter à cause de la vue admirable qu'y présente l'horizon des Alpes; elle a des établissements de bains et des jardins charmants parsemés de maisons de plaisance.

La bizarre configuration politique de la Bavière, avec son étroite lisière de terrain qui s'avance au sud-ouest vers le lac de Constance, a fait suivre au chemin de fer d'Augsbourg à Lindau un sinueux tracé que n'eût cer-

[1] Villes principales du Württemberg, sur le versant du Danube, au 1er décembre 1880 :

Ulm	32,650 hab.	Tüttlingen	8,300 hab.
» avec Neu-Ulm (Bavière).	40,400 »	Heidenheim.	6,160 »
Ravensburg	10,550 »	Ebingen	5,500 »

Weingarten. . . . . 5,230 hab.

tainement pas conseillé le relief du terrain. Cette voie ferrée, fort pittoresque et dont le seuil entre le versant du Danube et celui du Rhin n'a pas moins de 792 mètres d'altitude, passe dans la haute vallée de l'Iller et dans la ville industrielle de Kempten, riche en scieries, en filatures, en fabriques d'étoffes et de papier, en manufactures diverses. Cette ville, au vieux nom gaulois (Campodunum), est actuellement la plus importante de la Bavière dans la région des montagnes. Elle était autrefois dépassée en population et en richesse par Memmingen, proche de la torren-



ENTRÉE DU PORT DE LINDAU

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

tueuse Iller, au milieu de campagnes où l'on cultive le houblon. Kaufbeuren, sur la Wertach, le principal affluent du Lech, fut aussi, comme Memmingen, une ville libre impériale.

Un contraste remarquable s'observe dans la situation des villes danubiennes de la Bavière. Les plus importantes de la région occidentale sont bâties sur la rive gauche, tandis qu'à partir de Ratisbonne les groupes considérables de population se sont établis sur la rive droite. La nature du sol explique ce phénomène. Dans la vallée supérieure du Danube, les grands marais s'étendent principalement le long de la rive droite, et c'est aussi de ce côté que se promènent, dans leurs lits de galets,

les eaux rapides descendues des Alpes : paysans, moines, seigneurs, citadins ont préféré construire leurs demeures sur la rive plus élevée et moins changeante que forment les dernières terrasses du Jura. A Ratisbonne, tout change, la vie passe de la rive du nord à celle du midi. Trop à l'étroit dans la faible lisière de terrain qui s'étend à la base du Baierscher Wald, les habitants de la vallée s'établissent de l'autre côté du fleuve, dans les plaines plus vastes et plus fertiles de la zone alpine : c'est le long de la rive droite que se développe la chaîne des villes, des villages, des couvents et des châteaux.

En aval de Neu-Ulm et de Günzburg, l'ancienne Guntia, Dilingen ou Dillingen est la première ville bavaroise de quelque importance située sur la rive gauche du fleuve; mais elle a perdu en 1804 son université, fondée au milieu du seizième siècle. Dilingen est fréquemment citée dans l'histoire des guerres, de même que sa voisine Hochstädt et le village de Blindheim, plus connu sous le nom erroné de Blenheim, que lui donnèrent les historiens anglais après la grande victoire remportée en 1704 sur les Français et les Bavarois par Marlborough et le prince Eugène; l'année précédente, avait eu lieu une autre bataille, où le maréchal de Villars avait été vainqueur; enfin Moreau y fit subir en 1800 une défaite aux Autrichiens. Cette partie du cours danubien était jadis fort exposée aux incursions de guerre, car, en cet endroit, le fleuve, franchi d'ailleurs par plusieurs ponts, est encore facile à traverser, et les armées qui en occupent les deux rives, tournant ainsi la forte position d'Ulm, peuvent à leur gré se porter vers le bassin du Neckar, par les brèches nombreuses du Jura souabe, ou bien vers les plaines de la Franconie ou vers les grandes villes de la Haute-Bavière, Augsbourg et Munich. Donauwörth, au confluent du Danube et de la Wernitz, est aussi une forte position stratégique, souvent mentionnée dans l'histoire des batailles. Près de là est l'ancienne abbaye de Kaisheim, transformée en pénitencier; son église, du quatorzième siècle, presque entièrement conservée, est un bel édifice ogival, d'une sobre élégance. Dans le bassin de la Wernitz, qui naît en Franconie, au nord de Dinkelsbühl, est une autre ville, dont l'importance stratégique est constatée dans l'histoire par des siéges et de nombreuses batailles : c'est Nördlingen. Cette vieille cité, toute ronde, encore entourée de murs et de portes fortifiées, au-dessus desquelles se dresse la haute tour d'une église, a gardé son aspect du moyen âge. Située dans la plaine du Ries, très-riche en céréales, elle commande les passages qui séparent le Jura souabe des hauteurs de la Franconie.

Les amas de pierres et les eaux errantes du Lech, à l'endroit où il s'unit

au Danube, n'ont pas laissé surgir de grande ville au confluent des deux rivières ; mais plus haut, dans la plaine de la Bavière méridionale, une des cités historiques de l'Europe. Augsbourg, l'antique Augusta Vindelicorum, est née sur un coteau qui domine le Lech et son affluent la Wertach. Là venaient aboutir plusieurs voies romaines que l'on a continué de suivre pendant le moyen âge et qui sont maintenant remplacées en partie par des chemins de fer. La plus importante de ces voies était celle de l'Italie, qui remontait la vallée du Lech pour atteindre celle de l'Inn par le col de Fern ; une autre voie, celle d'Augsbourg à Salzbourg, très-fréquentée pendant plus de mille ans, était encore récemment connue sous le nom de *Salzstrasse* ou « route du Sel » et des convois de sauniers la suivaient pour aller vendre au loin leur denrée[1]. Plusieurs fois détruite pendant les premiers siècles du moyen âge, Augsbourg vit en 955 s'arrêter sous ses murs le flot des envahisseurs hongrois ; c'est là que ce peuple, qui faisait trembler l'Europe, fut enfin vaincu par les forces réunies de toute l'Allemagne et dut s'enfuir vers la grande plaine des Carpates, qu'il ne devait plus quitter en conquérant.

La gloire d'Augsbourg lui vient beaucoup plus de ses triomphes dans les arts de la paix que des événements de guerre qui s'y sont accomplis. Dès 1368, les corporations ouvrières y étaient si puissantes, qu'elles purent renverser le gouvernement des familles nobles et ne leur laisser qu'une partie du pouvoir : c'est alors que commença la période de grande prospérité pour la cité souabe. Maîtresse du secret de la poudre, elle repoussa en 1372 une armée de Bavarois, grâce à ses « boîtes à tonnerre », et put garder pendant plus d'un siècle et demi son autonomie municipale. Elle commerçait directement avec la Méditerranée, grâce à l'alliance des républiques d'Italie, tandis que par sa ligue avec les autres villes libres de la Souabe elle était une des puissances politiques de l'Allemagne. Au commencement du seizième siècle, ses négociants dirigeaient de leurs comptoirs des expéditions de trafic aux Indes ; en 1527, le banquier Welser se faisait concéder en payement d'une hypothèque le droit de coloniser le Venezuela, et l'armée de *conquistadores* qu'il avait à ses gages lui assurait en effet la possession de cet immense domaine. Un autre banquier d'Augsbourg, l'homme le plus riche du seizième siècle, le Fucar des Espagnols, était le grand prêteur de Charles-Quint, celui qui commanditait ses guerres dans les deux mondes : on voit encore à Augsbourg un petit quartier, dit la Fuggerei, sorte de cité ouvrière que l'un des Fugger avait fait construire en 1519 et que

[1] Rockinger. *Bavaria, Abriss der Ortsgeschichte*

des philanthropes de nos jours ont imitée. Enfin, la ville de Conrad Peutinger et de Holbein prit une part considérable au mouvement de la Renaissance dans les lettres et dans les arts; de beaux livres sortirent de ses presses, et dès 1505 ses bourgeois y lisaient des gazettes. Elle eut aussi un rôle prépondérant dans l'histoire de la Réforme : le luthéranisme a pris le nom de « confession d'Augsbourg », à cause de la formule de foi, rédigée par Mélanchthon, qu'on y remit solennellement à Charles-Quint en 1530. Mais bientôt vint la réaction : Augsbourg fut privée de ses libertés municipales; l'ancien régime des nobles fut rétabli; puis, pendant la guerre de Trente Ans, les siéges, les maladies et la misère réduisirent la population de plus des trois quarts : des 70,000 habitants qu'avait Augsbourg en 1624, il n'en restait plus que 16,000 en 1635.

La ville n'a qu'un petit nombre d'édifices du moyen âge, mais parmi ses monuments historiques un grand nombre furent bâtis aux temps de la Renaissance; des rues entières, étroites et sinueuses, ont gardé l'aspect qu'elles avaient à cette époque, et sur les places s'élèvent des fontaines élégantes, ornées de statues et de grilles en fer repoussé, qui datent des grands jours de la cité. La cathédrale ou *Dom*, bâtie sur l'emplacement d'un édifice romain, est un monument fort ancien, rendu bizarre de forme par les reconstructions diverses qu'on lui a fait subir; mais quelques détails y sont des plus remarquables, notamment les portes de bronze d'un porche latéral, que l'on dit dater de la fin du onzième siècle, les portails sculptés du chœur, les verrières, qui sont peut-être les plus anciennes de l'Allemagne. Quelques maisons de la ville sont ornées de fresques, et le musée contient des tableaux de vieux maîtres fort intéressants pour l'histoire de l'art allemand à l'époque de la Renaissance.

Augsbourg reprend peu à peu son rang parmi les villes d'Allemagne; elle ne doit plus retrouver sans doute le rôle qu'elle avait en Europe comme ville de commerce et de banque; mais par ses capitaux elle commande à l'industrie d'une grande partie de la Bavière et possède elle-même, depuis une quarantaine d'années, de vastes filatures, les meilleures teintureries de l'Allemagne et d'autres établissements industriels, auxquels les eaux du Lech et de la Wertach donnent une force motrice évaluée déjà en 1862 à 5,000 chevaux-vapeur. La population d'Augsbourg, en y comprenant Lechhausen et les quartiers extérieurs, est près d'être aussi considérable qu'elle l'était aux temps de sa plus grande prospérité; mais la ville se déplace peu à peu. Tandis qu'à l'est, près du Lech, les vieux murs enferment encore quelques espaces déserts, l'enceinte a dû tomber à l'ouest, et, de ce côté, de nouveaux quartiers empiètent sur les jardins. Au sud



LE DANUBE, DE WELTENBURG A KELHEIM

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

s'étend, entre le Lech et la Wertach, la fertile campagne du Lechfeld.

En aval de la bouche du Lech, la première ville du Danube est Neuburg, qui a donné son nom à la province sud-occidentale de la Bavière : Schwaben-und-Neuburg. Ce n'est pourtant pas une des importantes cités du royaume, mais elle est bien située, à l'issue d'un passage que s'est ouvert le Danube par une fissure du plateau. La ville s'est bâtie là où il était facile de traverser le fleuve, en amont du grand Donau-Moos, maintenant couvert de cultures; en aval de cette même plaine marécageuse, à un endroit où le Danube est de nouveau aisé à franchir, s'est fondée une autre ville, celle d'Ingolstadt, place forte que le gouvernement a choisie pour en faire le principal arsenal de l'Allemagne du Sud : elle occupe en effet une très-bonne position militaire, presque au centre du royaume de Bavière et à moitié chemin entre les deux capitales du pays, Munich et Nürnberg. Ingolstadt fut le siége du premier collége de jésuites fondé en Allemagne, du vivant même de Loyola, et d'une grande université, autre boulevard des catholiques, où l'on compta quatre mille étudiants à la fin du seizième siècle.

En amont du confluent de l'Altmühl, le Danube traverse une sorte de « Porte de fer », défilé sauvage qu'ont évité les routes et le chemin de fer de la vallée et que les Romains avaient choisi comme l'un des boulevards de défense de leur empire contre les Marcomans. Des restes d'anciennes fortifications (*Vallum Hadriani*) connues sous le nom de « Murs des Païens » (*Heidenmauern*) longent les deux versants au-dessus des falaises hautes de cent à cent trente mètres; on reconnaît parfaitement ces remparts, quoique recouverts çà et là par les broussailles, et presque partout un sentier en suit l'arête : ceux de la rive du nord se rattachent à la grande ligne de défense qui se dirigeait au nord-ouest vers le Neckar. A l'issue du défilé, l'Altmühl vient se mêler au Danube. La colline qui s'élève en promontoire, au-dessus de la petite ville de Kelheim et de ses chantiers de construction pour les bateaux, porte une sorte de temple fort beau à voir dans le gracieux paysage qui l'entoure. Cette grande rotonde à colonnades (*Befreiungshalle*), décorée de statues et d'inscriptions, est un monument élevé par le roi Louis Ier en l'honneur des Allemands morts pendant la guerre de l'Indépendance. Une seule ville importante, Eichstädt, que dominent de hauts rochers, est dans la vallée de l'Altmühl; mais c'est aussi près de la même rivière, entre Eichstädt et Pappenheim, que sont les célèbres carrières de Solenhofen.

Ratisbonne, l'antique ville gauloise de Radaspona, est située sur le coude le plus septentrional du Danube, dans une position analogue à celle d'Orléans sur la Loire; mais elle a de plus que la cité française l'avantage

de se trouver à l'issue de plusieurs rivières convergeant vers elle comme autant de voies ouvertes par la nature. Un petit cours d'eau, la Regen, qui a valu à Ratisbonne son nom allemand de Regensburg, se jette dans le Danube en cet endroit, et sa vallée mène précisément dans la direction de la seule brèche facile du Böhmerwald vers le bassin de la Bohême. Une autre rivière, la Naab, s'unit au Danube à une petite distance en amont de la ville, et sa vallée remonte directement au nord, vers ce point vital de l'Allemagne où le Fichtelgebirge touche aux monts de l'angle occidental de la Bohême et où s'ouvre la grande porte des nations entre les plaines du nord et le bassin du Danube. La vallée de l'Altmühl, plus éloignée, offre à Ratisbonne un chemin facile vers les régions du Neckar et du

N° 165. — RATISBONNE.



Gravé par Erhard

Echelle 1 : 168 000

0 5 Kil

bas Main, tandis que des plaines unies permettent d'atteindre sans difficulté les hautes vallées alpines de l'Isar et de l'Inn. Ratisbonne, où la navigation sur le Danube est d'ailleurs beaucoup plus facile qu'à partir des villes d'amont, Ulm, Donauwörth, Ingolstadt, était donc un lieu d'entrepôt et d'échanges désigné d'avance par les voies naturelles qui venaient s'y croiser. Aussi, même avant les temps de l'histoire écrite, cette ville était-elle un grand marché. Le long de l'ancienne route qui se dirigeait au nord-ouest vers la vallée de la Regnitz se voient encore en grand nombre des tertres funéraires renfermant des armes de fer et des ornements de bronze. Du temps des Carlovingiens, ce chemin était désigné sous le nom de « Route du fer »[1].

Les Romains choisirent Ratisbonne, nommée par eux Castra Regina,

[1] Mehlis, *Ausland*, 1877, n° 22.

pour centre de leur puissance dans le haut Danube. Charlemagne en fit aussi un des boulevards de son empire, et de toutes les grandes cités allemandes elle est celle où les empereurs résidèrent le plus fréquemment. Dès l'an 887, Ratisbonne était, suivant un abbé de Reims, « un lieu de rendez-vous pour les négociants et les fabricants, un entrepôt d'or et d'argent, de toile et d'écarlate, un port où abondaient et d'où partaient sans cesse les navires[1] ». Au temps des croisades, les bateliers de Ratisbonne étaient les principaux agents du transport vers l'Orient ; ils avaient sur la voie du Danube le même rôle que les marins de Gênes et de Venise sur la Méditerranée. Grâce à son commerce immense, Ratisbonne était devenue la plus riche cité de l'Allemagne. Ses négociants avaient des relations directes avec tous les marchés de l'Europe, de Gand à Moscou et à Constantinople; ils possédaient des factoreries jusque dans l'Asie Mineure. Un consul itinérant accompagnait leurs flottilles le long du Danube, à Vienne, à Pest, à Belgrade, veillant au maintien des traités de commerce et à la rigoureuse observation des marchés. Mais la jalousie de Vienne et des autres cités riveraines du Danube, les vexations de toute espèce, et principalement les incursions des musulmans, qui fermèrent à l'Orient les avenues du Danube et de la mer Noire, finirent par enlever à Ratisbonne le monopole du commerce danubien. Dès le commencement du quatorzième siècle, la vie se retirait de cette ville. A cette époque, Venise et les autres républiques italiennes étaient dans leur période de grande prospérité, et, situées sur la mer, elles pouvaient servir d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident bien mieux que la cité allemande, perdue au milieu du continent. Les événements militaires qui se sont accomplis autour de Ratisbonne, si importante au point de vue stratégique, expliquent aussi en partie la décadence de cette ville ; elle eut notamment beaucoup à souffrir en 1809, après la bataille d'Eckmühl[2], pendant la retraite des Autrichiens. Néanmoins on s'étonne qu'une ville si admirablement située, et qui fut pendant un siècle et demi, de 1663 à 1803, le siége de la diète d'empire, n'occupe plus un des premiers rangs parmi les cités de l'Allemagne. Si la position tout à fait centrale de Ratisbonne avait été choisie pour la capitale de la Bavière, il est probable que le rôle de la contrée tout entière aurait été plus considérable dans l'histoire. Don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante, est né à Ratisbonne; Kepler y est mort.

Vue surtout de l'une ou de l'autre des deux îles du Danube ou du grand pont de pierre du douzième siècle qui réunit la ville à son faubourg de la

[1] Voir J.-G. Kohl, *Die Donau.*
[2] Les Allemands écrivent plus souvent Eggmühl.

rive gauche, Stadt am Hof, Ratisbonne est une ville des plus pittoresques de l'Europe. Ses maisons à hauts pignons qui se mirent dans le fleuve, ses hautes tours surmontées de clochetons, la puissante masse de sa cathédrale, forment un admirable tableau du moyen âge, oublié par les siècles. Le *Dom*, commencé en 1275, et que l'on travaille à compléter depuis 1838, est un des monuments religieux les plus curieux de l'Allemagne par les mille détails imprévus de son architecture, et surtout par le porche triangulaire de sa façade et les gracieuses sculptures du puits d'eau vive enfermé dans l'intérieur de l'église. L'hôtel de ville, où s'assemblait la diète, d'anciens couvents, des jardins, des promenades d'enceinte que l'on dit être les plus belles de l'Allemagne, sont les autres curiosités de Ratisbonne; mais à l'est de la ville, sur un coteau boisé qui domine le Danube, se dresse le monument le plus visité de la Bavière, la fameuse Walhalla ou le « temple de la Gloire allemande ». C'est un somptueux édifice, copié du Parthénon, rempli de bustes et de statues, resplendissant de marbres et de métaux, couvert d'inscriptions en lettres d'or; mais on pourrait reprocher à son fondateur, le roi Louis de Bavière, d'avoir admis dans l'auguste assemblée bien des héros appartenant plus au mythe qu'à l'histoire.

Dans le bassin de la Naab, au nord de Ratisbonne, la seule ville considérable est Amberg, l'ancienne capitale du Haut-Palatinat (Ober-Pfalz), encore entourée de ses murs d'enceinte aux portes crénelées. Dans la vallée maîtresse du Danube, la population est plus dense et les villes sont plus nombreuses. Straubing, patrie de l'opticien Frauenhofer, entrepôt des céréales du « Dunkelboden », se montre sur la rive droite; puis on voit sur la rive gauche Deggendorf, le principal marché des montagnards qui descendent de la « Forêt » de Bavière. Presque en face s'ouvre la vallée de l'Isar; mais au confluent même aucune ville ne s'est fondée: les violences de la rivière torrentielle et l'incohérence du sol ne l'ont pas permis. Plus bas, l'Inn vient se réunir au Danube, et là devait nécessairement surgir une ville d'importance historique, grâce à la solidité des roches à travers lesquelles les deux fleuves ont creusé leurs lits, séparés l'un de l'autre par une péninsule allongée: c'est là que se forme le vrai Danube, de l'union des deux grands cours d'eau, la rivière tranquille de la Forêt-Noire et du Jura souabe, et l'impétueux fils des Alpes suisses et tiroliennes. La ligne sinueuse et changeante où les eaux troubles de l'Inn viennent se mêler au flot plus clair du Danube est connue par les habitants de Passau sous le nom de *Ort*, comme si c'était là le « lieu » par excellence, un endroit sacré[1]. Une troi-

[1] J. G. Kohl, *Die Donau.*



DONAUSTAUF ET LA WALHALLA

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

sième rivière, l'Ilz, descendue des montagnes de la Šumava bohême, vient rejoindre le Danube en face du confluent de l'Inn, et trois promontoires, portant chacun ses constructions, église, forteresse ou village, ajoutent leur profil pittoresque à la presqu'île de la cité, qui forme le centre du tableau avec ses hauts édifices. Sur la rive droite de l'Inn, là où se trouve aujourd'hui le faubourg d'Innstadt, était la ville gauloise de Boiodurum; puis le bec des fleuves fut occupé par les Batava Castra des Romains, devenus la Passau des Germains. Dès le huitième siècle, cette ville était le centre de

N° 166. — PASSAU.



résistance du monde chrétien contre les Avares, comme Vienne le fut plus tard contre les Turcs, et ses évêques travaillaient à reconquérir les bords du Danube; partout dans l'Autriche actuelle s'élevaient des églises bâties par eux, et leur domaine spirituel s'étendait jusque dans l'intérieur de la Hongrie. Mais les bourgeois de Passau, réduits à une stricte obéissance par leurs évêques, ne purent jamais faire de leur ville un centre de commerce et d'industrie comparable à Ratisbonne ou Nürnberg, et d'ailleurs les montagnes, qui s'élèvent de toutes parts, ne leur laissaient pas un cercle de population suffisant. Actuellement Passau est une ville frontière : elle

marque du côté de l'Austro-Hongrie les limites de la Bavière, comme aux temps des Romains celles de la Vindélicie et du Noricum[1].

C'est à peu près vers le milieu du cours de l'Isar, la rivière bavaroise par excellence, que s'élève Munich ou München, la capitale de la Bavière. Certes, l'emplacement où elle a été bâtie n'a rien de remarquable par les avantages naturels : des affluents souterrains de l'Isar rendent le sol humide[2]; de grands marais s'étendent dans les environs, et le reste de la plaine n'est pas très-fertile; la rivière qui passe à Munich est torrentueuse et ne peut servir qu'au transport des bois; le climat local est âpre et humide; les paysages des alentours sont monotones et ne doivent leur beauté qu'aux bois épars et à la vue des Alpes lointaines. Du moins le site de Munich partageait-il avec tout le bassin de l'Isar l'avantage d'être facile d'accès et celui de se trouver dans le territoire d'un peuple homogène, ayant eu, depuis plusieurs siècles, le même développement historique. Sur ce plateau de la haute Bavière, toute ville choisie pour capitale se fût développée comme Munich, car, en un espace sans relief marqué, sans voies naturelles, ce sont les chemins et les points de croisement marqués par l'homme qui fixent le lieu des grandes cités. C'est dans le village de Munich que le caprice d'un duc, Henri le Lion, transféra, en 1156, le dépôt de sel, la douane, l'hôtel des monnaies, qui se trouvaient dans un autre bourg; puis, au milieu du treizième siècle, Munich fut choisie pour résidence ducale, et de toutes les parties de l'Allemagne du Sud les marchands en apprirent le chemin. Pourtant la population ne s'accroissait que lentement; elle était de 20,000 habitants en 1580, et seulement de 40,000 en 1801; mais pendant le cours du siècle elle a sextuplé, surtout grâce aux chemins de fer, qui en ont fait l'un des grands centres de l'Allemagne et ont remplacé pour elle les routes incertaines des rivières. Munich est devenue le principal marché aux céréales de l'Europe germanique. Elle est aussi l'une des cités où les étrangers affluent en plus grand nombre, pour contempler ses monuments et visiter ses galeries de tableaux.

En effet, le roi Louis Ier et son fils Maximilien ont pris à tâche d'élever des constructions de tous les styles et de transformer ainsi leur résidence en un vaste musée d'architecture. Dans le nouveau quartier dont les rues coupées à angle droit s'étendent au nord-ouest de l'ancienne ville, s'élèvent des édifices à colonnades grecques, d'ordre dorique, ionique, corinthien ; non loin des Propylées, bâties en l'honneur de l'indépendance hellénique, est une basilique italienne dans le style du sixième siècle, ornée de

[1] Mouvement de la navigation à Passau, sur le Danube et sur l'Inn, en 1871 . 59,680 tonnes.

[2] Pettenkoffer, *Fragen aus der Ætiologie des Cholera*, Pappenheims Monatsschrift. April 1859.

fresques byzantines; un arc de triomphe, imité de celui de Constantin, termine l'une des grandes avenues au nord de la ville; dans le faubourg d'Au, sur la rive droite de l'Isar, se dresse la flèche à jour d'une église copiée sur les monuments de la première époque ogivale; le nouveau palais royal doit rappeler le palais Pitti de Florence, tandis que dans le voisinage une galerie à trois arcades fait songer à la *Loggia dei Lanzi*. En outre, de nombreuses constructions de style composite, où les formes du moyen âge se mêlent à celles de la Renaissance, entourent les places

N° 167. — MUNICH.



Gravé par Erhard.

Echelle de 1 : 125 000

0 5 10

et bordent les avenues. Des statues de marbre ou de bronze, dont quelques-unes d'étonnantes dimensions, ornent la ville et ses jardins; en dehors de Munich, sur un tertre qui domine la Theresienwiese, vaste pelouse où se célèbrent les fêtes populaires, le sculpteur a dressé le plus haut de ces monuments d'airain, la statue colossale de la « Bavière » : élevant sa tête en plein ciel, rendue mobile, vivante, pour ainsi dire, par le contraste des nuées qui passent, elle tient en sa main une couronne de lauriers. Derrière elle, sous la colonnade d'un hémicycle, sont rangés les bustes de ses fils, dont elle proclame la gloire.

La peinture, comme la statuaire, a dû contribuer à l'embellissement de la cité. Des fresques représentant soit des allégories, soit des scènes de l'his-

toire de Bavière, ornent les appartements du palais, plusieurs autres édifices et les arcades qui bordent le jardin royal. Mais les inscriptions dont le roi Louis orna les œuvres de ses architectes, de ses statuaires et de ses peintres, ne sont pas toutes des plus heureuses; il en est même d'incompréhensibles : telle est celle qui se lit à la base d'un obélisque de bronze érigé en souvenir des soldats bavarois tombés pendant l'expédition de Russie. Dans leur ensemble, les nouveaux édifices de Munich, quel que soit le mérite des architectes qui les ont élevés, semblent froids et vides : ce sont de grands décors; la vie en est absente; ils témoignent néanmoins d'une audace réelle et d'un grand amour de l'art. Au milieu de toutes ces constructions qui n'ont rien de bavarois ni d'allemand, on aime à s'arrêter devant la vieille église de Notre-Dame (*Frauenkirche*), monument de briques massif et sans grâce, mais original et puissant, et répondant du moins au génie des bourgeois, qui, pour la gloire de leur ville, se vouèrent à cette œuvre pendant la dernière moitié du quinzième siècle.

Après le musée de Dresde, la « Vieille Pinacothèque » de la ville bavaroise est la galerie de tableaux la plus précieuse de l'Allemagne; toutes les écoles y sont représentées : parmi les œuvres des grands maîtres y brillent celles de Rubens, et l'on y voit les fameux volets d'Albert Dürer représentant les « Quatre Évangélistes »; elle possède des dessins et des estampes par milliers. Dans la nouvelle Pinacothèque, consacrée aux peintres modernes, sont conservées quelques toiles de mérite, parmi beaucoup d'autres dont le temps fera justice; la Glyptothèque renferme des statues, des moulages et les fameux bas-reliefs du temple d'Égine, les restes les plus complets et les plus intéressants de la sculpture grecque archaïque; la collection des vases antiques, si savamment interprétée par Brunn, est une des plus précieuses qui existent[1]; dans le Musée national se voient divers objets de tous les âges, armes et bijoux, émaux et ivoires, étoffes et sculptures; enfin, plusieurs galeries particulières contribuent à faire de Munich une cité des arts, et son école de peinture est célèbre. La bibliothèque renferme un million de volumes, beaucoup de manuscrits et d'incunables, dont les plus précieux sont placés dans des salles distinctes. Munich possède aussi les importantes collections de l'Académie des sciences, de l'Université[2], illustrée par Oken, de l'École polytechnique[3], de la Société de géographie et de l'Institut paléontologique, fondé par le comte Münster et développé par

[1] E. Desjardins, *Notes manuscrites*.

[2] Université de Munich, en 1882 : 141 professeurs, 2,049 étudiants. Bibliothèque . 300,000 volumes.

[3] Élèves de l'École polytechnique en 1877 : 1,082

Zittel. Sur la rive droite de l'Isar s'élève l'observatoire de Bogenhausen, riche en instruments, fabriqués à Munich par l'illustre Frauenhofer. Munich est la patrie des frères Schlagintweit.

Cité rapidement grandissante, Munich[1] a pris rang parmi les centres d'industrie : elle a de nombreux ateliers pour la fabrication des objets en fer, en bronze, en métaux divers ; d'excellents ouvriers s'y occupent de la préparation des objets nécessaires aux peintres, aux mathématiciens, aux naturalistes ; la lithographie, art né dans cette ville vers la fin du siècle dernier, y est toujours prospère ; enfin, Munich publie un grand nombre de journaux, parmi lesquels presque toutes les feuilles catholiques de la Bavière, car la cité de l'Isar est le principal centre du catholicisme dans l'Allemagne du Sud. Mais, de toutes ces industries, celle qui fait sa plus grande renommée, c'est la fabrication de la bière. Naguère, le bourgmestre dégustait à cheval le premier verre de « Salvator ». Ses brasseries peuvent à peine contenir dans leurs immenses salles la foule qui vient s'y presser le soir ; pendant les jours de fête, les tavernes, les allées couvertes, ont plus de visiteurs que le jardin anglais qui longe l'Isar, et que les ombrages de Nymphenburg, le Versailles bavarois. Innombrables sont les diverses sociétés de buveurs fondées sous des titres bizarres à Munich et dans les environs ; ces brasseries sont les centres de la vie locale[2].

Pendant la belle saison, Munich a des faubourgs temporaires : ce sont les petites villes et les villages des Alpes, Sternberg et Tegernsee au bord de leurs lacs charmants, Partenkirchen dans la haute vallée de la Loisach, Berchtesgaden, Reichenhall et les autres stations balnéaires des environs de Salzbourg, situées autour de l'Untersberg, montagne dont les carrières ont fourni les matériaux nécessaires à la construction des grands édifices de Munich. Reichenhall est la station la plus fréquentée, à cause de l'abondance et de l'efficacité de ses eaux salines. Cette ville antique, dont le nom renferme ce mot de « hall » appliqué par les anciens habitants gaulois de la Germanie à tant de sources salines, est la ville où viennent surgir naturellement les eaux qui ont parcouru les puissantes couches de sel exploitées artificiellement à Berchtesgaden et, sur les pentes opposées du Dürrenberg, dans les galeries de Hallein. Mais ces mêmes assises salifères, utilisées déjà dans les vallées montagneuses de la Salzach et de la Saalach, le sont aussi

[1] Recettes de 1881 : 7,359,719 francs ; dépenses : 12,752,580 francs.

[2] Brasseries à Munich en 1875 : 20. Fabrication, 117,256,400 litres. Valeur, 30,232,000 francs. Consommation par habitant en 1883, 269 litres.

Exportation de la bière. . 5,075,000 litres. Importation de la bière. . 2,415,200 litres.

Mittheilungen des Statistichen Bureaus der Stadt München, 2ter Heft, 1876.

jusque dans la plaine, grâce au célèbre aqueduc, construit en 1817, qui transporte les eaux salées de Reichenhall à Trauenstein ; il se continue à l'ouest, sur les pentes des montagnes jusqu'à la ville de Rosenheim, l'ancien Pons Œni des Romains, sur la rive gauche de l'Inn : avec toutes ses courbes et ses branches, l'aqueduc n'a pas moins de 96 kilomètres[1].

En aval de Munich, dans la vallée de l'Isar, Freising, jadis siége d'un évêché, possède une église byzantine du douzième siècle et donna son nom à Otto von Freising, un des premiers historiens allemands; Landshut, moins ancienne, mais plus grande, fut la capitale de la Basse-Bavière et

N° 168. — CONDUITE DE REICHENHALL.



1 : 670 000

0 — 20 kil.

devint, après Ingolstadt, le siége de l'université, qui a été transférée à Munich. C'est une des villes les plus remarquables de la Bavière par ses monuments, presque tous d'un style original et hardi, entourés de maisons ayant gardé leur apparence pittoresque des siècles passés. L'église ogivale de Saint-Martin, que l'on mit trois siècles à bâtir, élève sa flèche à plus de 140 mètres de hauteur, et sur la colline qui domine Landshut se dresse l'ancien château ducal de Trausnitz, où l'on voit des sculptures romanes datant des premières années du treizième siècle. Dans ce château naquit Conradin, le dernier des Hohenstaufen.

Nürnberg est pour la Franconie bavaroise ce que Munich est pour la Ba-

[1] Production des salines de Reichenhall. . . . . 11,500 tonnes
» » de Rosenheim. . . . . 13,000 »

vière proprement dite : elle en est devenue la métropole et sans avoir les avantages particuliers que donne la résidence du souverain. Nürnberg est déjà dans le bassin rhénan, sur les deux bords de la Pegnitz qui, par la Regnitz, va rejoindre le Main : le nom même de sa rivière témoigne, sinon de l'origine slave des anciens habitants de la contrée, du moins du séjour de colons libres ou de bandes de serfs venus de l'orient d'Europe ; mais dès 1050, lorsque le nom du *Castrum Norenberc* apparaît pour la première fois dans l'histoire, ces colons wendes étaient sous la protection de la forteresse, et la cité grandit peu à peu comme ville allemande ; le tombeau de saint Sebald y attirait d'innombrables pèlerins. Nürnberg devint rapidement un des grands marchés de l'Allemagne, grâce à son heureuse position au point de croisement des deux lignes de commerce, du Danube au Rhin et de l'Italie aux contrées de l'Allemagne du Nord ; en effet, la vallée de la Regnitz continue exactement vers la Thuringe la direction de la vallée du Lech, qui fut longtemps l'un des grands chemins de l'Italie. Nürnberg était ainsi au nord du Danube la ville sœur d'Augsbourg. Une expression proverbiale témoignait de l'importance de son commerce : *Nürnberger Hand geht durchs ganze Land.* « La main de Nürnberg s'étend de terre en terre. »

Quoique située dans une plaine sablonneuse, à quelques kilomètres à l'ouest des collines boisées qui portent le nom de « Montagnes de Nürnberg », la ville se présente assez fièrement, dominée par son ancien château et ses tours, que l'on voit de loin, à travers la fumée des usines. Parmi les grandes villes d'Allemagne, Nürnberg est une de celles qui ont le mieux gardé l'aspect des vieilles cités libres où, pendant le moyen âge, s'était concentrée toute la vie industrielle, artistique et scientifique du pays. La ville, que la Pegnitz divise en deux parties à peu près égales, est encore ceinte de ses vieux murs ; mais des jardins maraîchers, des massifs de verdure remplissent les fossés, et çà et là des lilas fleurissent dans les embrasures, des plantes grimpantes glissent leurs racines entre les pierres. De puissantes tours rondes, entourées au sommet de cordons en saillie, s'élèvent au-dessus des portes, et sur la butte la plus haute de la ville se dressent les tours inégales et les constructions massives du château fort qui fut le palais des empereurs d'Allemagne. Les rues, propres, mais inégales et montueuses, sont bordées de maisons aux pignons élevés, aux toits percés de plusieurs rangées de lucarnes, et presque toutes ont au milieu de leur façade une grande fenêtre en saillie, ornée de sculptures et remplie de fleurs ; de gracieuses fontaines ogivales ou de la Renaissance, entourées de grilles ouvragées, embellissent les marchés et les places. Les diverses églises sont fort curieuses : l'une, Saint-Laurent, surtout remarquable par sa rosace, est

entièrement ogivale, tandis que celle du patron de la cité, Saint-Sebald, possède un chœur roman. Ces monuments sont enrichis de tableaux et de précieux bas-reliefs, de tombeaux et de tabernacles sculptés par les grands artistes de la Renaissance allemande, Adam Krafft, Veit Stoss, Peter Vischer. La chapelle romane du château est aussi fort belle; une des salles renferme des instruments de torture, employés encore au commencement du siècle. Dans la Tour des Grenouilles on montre un hideux objet, « la Vierge », armoire de fer à deux battants, hérissée à l'intérieur de longues pointes aiguës qui poignardaient le malheureux qu'on y enfermait. C'est au château de Nürnberg que se trouvent les collections indiennes des frères Schlagintweit.

Nürnberg a été choisie à bon droit comme siége du musée germanique fondé en 1852 par le baron d'Aufsess. Cet ensemble de collections, pour lesquelles on a utilisé une ancienne chartreuse et un couvent d'augustins, s'accroît rapidement, et la place ne suffit plus. La grande époque des villes libres est représentée par des objets d'une valeur inappréciable : étoffes, broderies, manuscrits enluminés, incunables, reliures, journaux des premiers temps de l'imprimerie, gravures sur bois et sur métal, cartes, plans de villes, instruments mathématiques, montres anciennes ou « œufs de Nürnberg ». Ces précieuses collections, surtout celle des albums, des cahiers d'étude et de ménage, font connaître la vie intime des hommes de cette époque et surtout celle des gens de Nürnberg, qui se distinguaient par leur génie inventif; une autre collection renferme les documents relatifs à l'histoire des anciens marchands. Le musée possède aussi de somptueux vitraux modernes et quelques tableaux, parmi lesquels brille un portrait signé d'Albert Dürer, le plus illustre enfant de la noble cité, concitoyen du peintre Wohlgemuth, du poëte Hans Sachs et du géographe Martin Behaim.

La guerre de Trente Ans ruina la ville; un réseau de règlements enveloppa les industries; le travail s'arrêta dans la cité, autrefois si bruyante. La population diminuait; au commencement du siècle, elle n'était plus que de 26,000 habitants. Mais, depuis que les guerres et les révolutions ont brisé les anciennes formes, la cité renaît et l'esprit de Nürnberg (*Nürnberger Witz*), qui jadis s'était révélé par tant d'inventions, a reparu. De beaucoup la ville la plus importante de la Bavière par ses fabriques, la deuxième seulement par sa population, Nürnberg s'est entourée d'un grand nombre de faubourgs manufacturiers, et Fürth, situé à l'ouest, au confluent de la Regnitz et de la Pegnitz, ne forme pour ainsi dire qu'un seul groupe industriel avec Nürnberg; un des premiers chemins de fer construits sur le con-

tinent réunit les deux villes. Verreries, usines métallurgiques, fabriques de miroirs, d'or battu, de produits chimiques, établissements pour la construction des locomotives, des vagons, des machines diverses, se pressent dans les environs. A Stein est la plus célèbre manufacture de crayons du monde entier, devenue propriétaire de la mine de graphite d'Alibert, dans les montagnes sibériennes de Sayan. Nürnberg, où viennent converger six voies ferrées, monopolise aussi le commerce des joujoux fabriqués dans les villages de la Franconie, puis expédiés dans tous les pays de la terre.

La vallée de la Regnitz, très-peuplée, a d'autres villes que Fürth, l'annexe de Nürnberg. Sur la Rezat souabe, au sud, est Weissenburg am Sand, enrichie par ses brasseries; sur la Rezat de Franconie, qui forme la Regnitz avec l'autre Rezat, est Ansbach (en français Anspach), ancienne résidence des princes margraves, patrie du poëte Platen. En amont de Fürth, sur la Regnitz, s'élève l'ancienne cité de Schwabach, où beaucoup de Français trouvèrent un refuge après la révocation de l'Édit de Nantes. En aval, dans une région sablonneuse couverte de forêts, est Erlangen, damier de constructions régulières; elle recueillit aussi un grand nombre de fugitifs, qui lui donnèrent en échange de nombreuses industries, celle des gants, des bas, des tresses, des cuirs, et d'importantes écoles; elle est depuis 1743 le siége d'une université protestante[1] : c'est à Erlangen que naquit Martius, l'explorateur du Brésil. Plus bas est l'antique cité de Forchheim, où résidèrent Charlemagne et d'autres empereurs, où se réunirent des diètes de l'Empire et des conciles, et qu'entourent encore des murs dégradés. A une petite distance en amont du confluent de la Regnitz et du Main, est la célèbre Bamberg, l'ancienne Babenberg du dixième siècle. Assise sur cinq collines, divisée en trois parties par la sinueuse Regnitz et par le canal de Louis, elle occupe une étendue très-considérable, et de toutes parts les jardins et les vergers pénètrent dans la ville. Les églises qui se dressent sur les hauteurs lui donnent un aspect de grande cité: l'une d'elles, que dominent quatre tours, est la cathédrale romane que fonda l'empereur Henri III au commencement du onzième siècle; elle fut reconstruite en partie pendant la période ogivale. Au milieu de la majestueuse nef est érigé le sarcophage de Henri II et de sa femme Cunégonde, embelli de sculptures du seizième siècle. La bibliothèque contient de précieux manuscrits, entre autres la Bible écrite par Alcuin pour Charlemagne. Bamberg, qu'un de ses citoyens dote d'un observatoire, était considérée comme la ville centrale de l'Empire, et sa position précise, à l'endroit où la voie historique d'Augsbourg et de

[1] Université d'Erlangen en 1882 : 62 professeurs, 575 étudiants; bibliothèque, 110,000 volumes, 1,900 manuscrits, etc.

Nürnberg se bifurque, d'un côté pour gagner le Rhin par Francfort, d'un autre pour atteindre l'Elbe par Leipzig, fait de Bamberg un centre de commerce et de passage très-important. Ses habitants expédient en quantités énormes les fruits et les légumes de leur fertile campagne. Dans les environs sont de belles forêts, des lacs, des châteaux de plaisance.

Baireuth, dans la haute vallée du Main Rouge, est une ville rivale de Bamberg par sa population et son industrie; c'est Baireuth, jadis résidence des margraves de Brandebourg, qui a succédé à sa voisine, Culmbach, comme capitale de la Haute-Franconie. Baireuth a dans ses environs de belles villas, et sur un coteau qui la domine au nord s'élève le « théâtre national » où Richard Wagner a fait représenter ses opéras. La cité franconienne a marqué aussi dans l'histoire des lettres : là vécut et mourut Jean-Paul Richter, né à Wunsiedl, dans le Fichtelgebirge. Le fameux peintre Lucas Sunder, plus connu sous le nom de Cranach, devait ce surnom à son village natal, appelé aujourd'hui Kronach, situé dans une vallée du versant méridional des montagnes de la Thuringe. Le bourg de Lichtenfels, bâti sur le Main, à la jonction de trois chemins de fer importants, est bien connu dans le monde commercial par sa fabrication de corbeilles en osier, en jonc, en rotin, en bois souple de toute provenance.

Schweinfurt est la première ville importante que l'on rencontre sur le Main au-dessous du confluent de la Regnitz. Cette ancienne cité libre, la patrie du poëte Rückert, est d'une assez grande activité manufacturière ; elle a des fabriques de sucre, de tapis, de couleurs diverses, surtout du « vert de Schweinfurt ». Les habitants veulent que le nom de leur ville, qui signifie « Gué des Porcs », soit dérivé de Schwabenfurt (Gué des Souabes) : elle aurait été pour cet ancien peuple un lieu de passage, comme Francfort l'avait été pour les Francs. C'est au nord-ouest de Schweinfurt que se trouve, sur les bords de la Saale franconienne, la ville balnéaire de Kissingen, fréquentée par les malades depuis le seizième siècle et devenue de nos jours une de celles où les étrangers se pressent en plus grand nombre pendant la belle saison. Ses eaux sont assez abondantes pour alimenter d'importantes salines.

En continuant de suivre le cours du Main en aval de Schweinfurt, on passe à Kitzingen, dont les brasseries sont parmi les plus importantes de la contrée, quoique la Bavière soit partout riche en établissements de ce genre; puis au village d'Ochsenfurt, dont le nom (Gué des Bœufs) fait douter de l'étymologie donnée pour l'appellation de leur ville par les habitants de Schweinfurt. Würzburg (ou mieux Wirzburg), la cité la plus populeuse de la Franconie, celle où s'éleva la première église de la contrée, est depuis

cette époque une métropole religieuse. En 1749, la dernière sorcière, Renata Singer, y fut livrée au bras séculier. Les quatre tours de la cathédrale romane, la flèche élégante de la Marienkapelle, fort gracieuse église ogivale, les clochers gris de Saint-Burkard, le plus ancien monument de la ville, plusieurs autres encore, contribuent, avec les tours de l'enceinte et les pignons élevés, à donner une apparence pittoresque à Würzburg. Elle possède un château royal, jadis épiscopal, somptueuse demeure élevée dans le style français du dix-huitième siècle, et entourée de jardins ; mais l'édifice qui fait sa gloire, non par l'architecture, mais par ses collections et ses livres, est l'Université[1], fondée en 1582, et fréquentée surtout par des étudiants en médecine, qui trouvent à Würzburg de grandes facilités pour leurs études, grâce à un hôpital modèle, à d'admirables laboratoires et à un riche musée anatomique. La métropole de la Franconie est aussi une ville d'industrie et de commerce; elle a de grandes fabriques, notamment pour la construction des machines; grâce au doux climat de cette région, la plus chaude de l'Allemagne, les pentes des alentours sont couvertes de vignobles[2]; les vins les plus appréciés sont ceux que produit le coteau de la citadelle de Marienberg, devant laquelle les paysans soulevés, au milieu du seizième siècle, furent massacrés par milliers. Ce fut un déluge de sang, raconte Lorenz Fries, où furent noyés plus de cent mille hommes, et nulle part ne fut le désastre plus effroyable que dans le diocèse de Würzburg. C'est dans cette ville que mourut le plus illustre des *minnesänger*, Walther de la Vogelweide : son tombeau a disparu, mais on l'a remplacé par une plaque commémorative percée de cavités où l'on renouvelle chaque matin la provision de miettes pour les oiseaux : ce que le chanteur avait demandé par testament, pour justifier son nom (Pâtée des oiseaux).

La Bavière possède encore une autre ville sur le Main, Aschaffenburg, ou Ascheborg dans le langage populaire; mais déjà la rivière, définitivement échappée aux montagnes, est entrée dans la plaine rhénane. Aschaffenburg, où se trouvent de grandes fabriques de papier, appartient à la même région naturelle que Francfort et les villes du Rhin ; pendant des siècles elle fut, en effet, la résidence d'été des archevêques de Mayence, et c'est l'un d'eux qui fit construire le beau château de grès rouge dominant la ville de sa masse imposante et de ses quatre tours, et riche en livres, en gravures, en tableaux et autres objets de prix. Aschaffenburg est le siége

[1] 1882 : 68 professeurs, 1,091 étudiants ; bibliothèque de 200,000 volumes.
[2] Température moyenne de Wurzburg, 10° 40'. (Aug. Vogt, *Bavaria*.)

d'une école forestière. Quant à la ville de Rothenburg ou Rotenburg, située sur le Tauber, affluent méridional du Main, elle semblerait plutôt devoir faire partie du Württemberg, car la Tauber arrose ce pays dans presque tout son cours. Rothenburg, où les églises du moyen âge et les maisons de la Renaissance sont nombreuses, est une des villes d'Allemagne qui ont le mieux conservé leur aspect d'autrefois : à peine quelques constructions modernes témoignent-elles des changements qui se sont accomplis dans les mœurs pendant les trois derniers siècles. Des carrières de toute espèce, granit, calcaire et grès, se trouvent dans les environs.

Une ville importante de la Bavière se trouve aussi dans le bassin de l'Elbe, l'industrieuse Hof, riche en filatures et autres usines. Là commence déjà la région manufacturière qui se continue à l'est dans la Saxe et la Bohême, des deux côtés de l'Erzgebirge[1].

VI

MONTS DE LA THURINGE ET DE LA HESSE, MASSIF DU HARZ

HESSE-CASSEL, ÉTATS DE LA THURINGE, ERFURT, DISTRICTS MÉRIDIONAUX DU HANOVRE ET DU BRUNSWICK

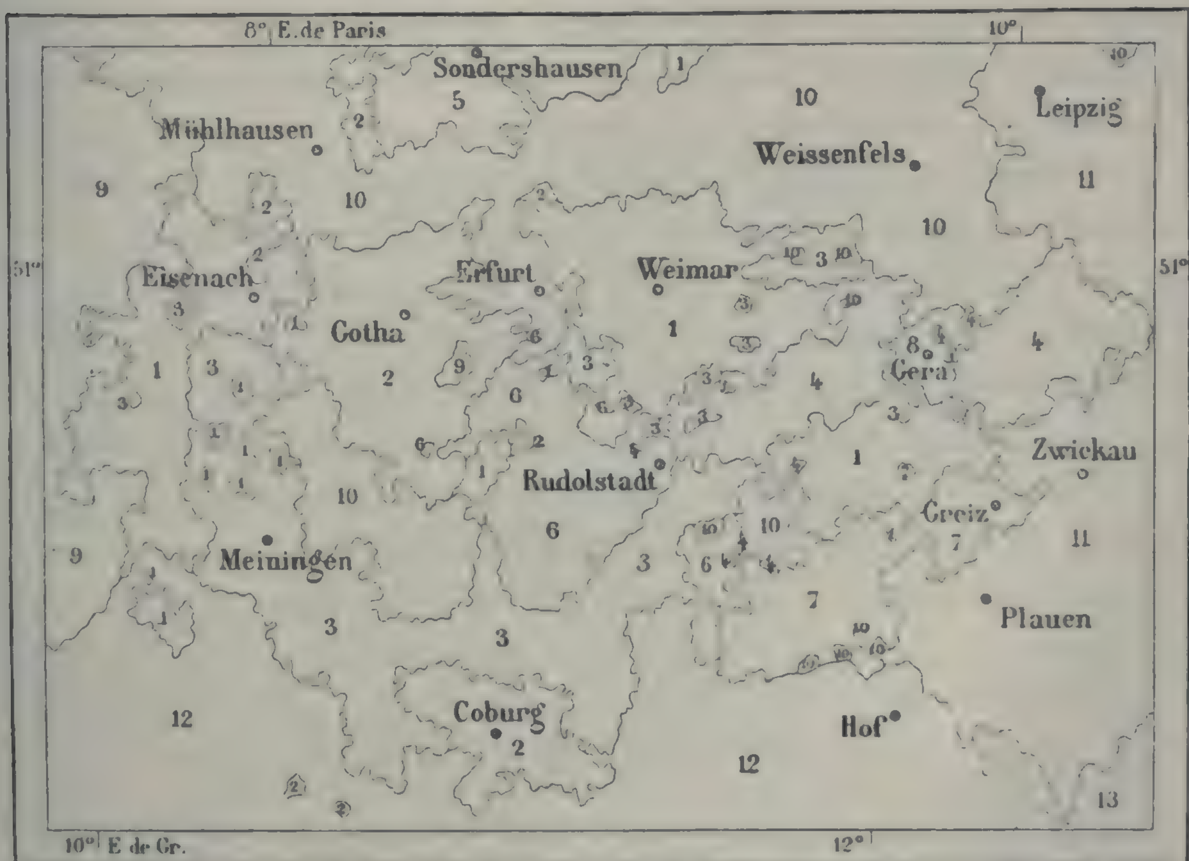
Cette région de l'Allemagne qui sépare le sud et le nord, le vaste bassin danubien et la grande plaine maritime, est bien distincte au point de vue de

[1] Villes principales de la Bavière à l'orient du Rhin au 1er décembre 1880.

Munich (München)	230,020 hab.	Ansbach	14,200 hab.
» avec Neuhausen, Schwabing, Untersendling et faubourgs	247,000 »	Kempten	13,875 »
Nürnberg	103,675 »	Straubing	12,625 »
Augsbourg (Augsburg) 61,400 / Lechhausen 7,470	68,870 »	Schweinfurt	12,600 »
Würzburg	51,000 »	Freising	8,850 »
Ratisbonne avec faubourgs	43,375 »	Rosenheim	8,400 »
» Regensburg propre	34,360 »	Memmingen	8,400 »
Fürth	31,060 »	Nördlingen	7,840 »
Bamberg	29,600 »	Neuburg	7,690 »
Baireuth	22,075 »	Schwabach	7,500 »
Hof	21,000 »	Eichstädt	7,490 »
Landshut	17,225 »	Kitzingen	6,970 »
Passau	15,360 »	Rothenburg	6,500 »
Ingolstadt	15,250 »	Kaufbeuren	6,275 »
Aschaffenburg et Damen	14,900 »	Deggendorf	6,225 »
Erlangen	14,875 »	Kalmbach	5,820 »
Amberg	14,580 »	Weissenburg	5,740 »
		Dillingen	5,450 »
		Lindau	5,340 »
		Dinkelsbühl	5,190 »

la géographie et de l'histoire, quoiqu'il ne soit pas possible d'en tracer les limites et que par ses contours elle se confonde avec les régions environnantes. Traversée de brèches faciles qui permettent de passer de la vallée du Main dans celles de la Weser et de l'Elbe, elle n'en a pas moins été pendant longtemps un petit monde à part, de chaque côté duquel la vie sociale et politique se développait d'une manière différente. Malgré les invasions et les

N° 169. — ÉTATS DE LA THURINGE.



1. Saxe-Weimar.
2. Saxe-Coburg-Gotha.
3. Saxe-Meiningen.
4. Saxe-Altenburg.
5. Schwarzburg-Sondershausen.
6. Schwarzburg-Rudolstadt.
7. Reuss, branche aînée
8. Reuss, branche cadette.
9. Hesse.
10. Saxe prussienne.
11. Saxe royale.
12. Bavière.
13. Bohême.

guerres, elle formait un rempart de séparation entre les deux parties de l'Allemagne, d'autant plus efficace qu'en cet endroit le territoire germanique est rétréci par les montagnes de la Bohême, qui s'avancent en forme de coin vers l'occident; la tendance naturelle qu'ont les peuples à se déplacer dans le sens de l'orient à l'occident, ou dans celui de l'occident à l'orient, en suivant les degrés de latitude, ajoutait à l'importance des massifs de la Thuringe comme barrière entre les États. D'autre part, cette contrée intermédiaire de l'Allemagne, couverte de hauteurs inégales, découpée

en de nombreuses vallées fluviales, tournant ses pentes vers des mers opposées, a trop de variété dans son ensemble géographique pour qu'il fût possible à ses populations de se constituer en un seul groupe politique distinct des grands États voisins. De là ce morcellement bizarre en petites principautés qui s'enclavent les unes dans les autres comme les parcelles du sol labourable, des prairies et des forêts. Saxe-Weimar, à lui seul, se compose de trois parties principales et de vingt-quatre parcelles secondaires[1]. Dans le partage des domaines, les princes, les grands propriétaires et les paysans eux-mêmes ont découpé la terre de manière à posséder chacun leur part des richesses diverses de la contrée. Ainsi les deux principautés de Schwarzburg, Rudolstadt et Sondershausen, se composent l'une et l'autre d'un domaine « supérieur », celui de la montagne, et d'un domaine « inférieur », celui de la plaine. Dans le Harz, le Brunswick se partage aussi en deux moitiés, le Brunswick d'en haut et le Brunswick d'en bas. En maintes régions de la Thuringe, le partage a été poussé si loin, que le sol, la forêt qui le couvre, le gibier qui l'habite, appartiennent tous à différents propriétaires[2]; mais, au point de vue politique, l'unité se fait de plus en plus. Les remaniements accomplis depuis quatre-vingts ans dans le sens de la centralisation ont à demi effacé les frontières des petits États avec leurs archipels d'enclaves et d'*exclaves*. Les anciennes lignes de démarcation se transforment en simples limites administratives : pour les écoles et les tribunaux, les divisions par États n'existent déjà plus[3]. La Prusse, qui possède sa part de la Thuringe, en a nivelé les bornes à son profit. C'est donc

[1] A. Himly, *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale*, tome I.

[2] Bernhard Cotta, *Deutschlands Boden*, p. 140, 155, 156.

[3] États et provinces de l'Allemagne médiane :

	Sup. en kil. carr.	Popul. en 1880.	Popul. kilom.
Hesse-Cassel (arrond. prussien de Cassel) . .	10,439	820,000 hab.	79 hab
Principauté de Waldeck.	1,155	56,261 »	50 »
Grand-Duché de Saxe-Weimar.	3,636	309,579 »	85 »
Duché de Saxe-Meiningen.	2,468	207,147 »	84 »
— Saxe-Altenburg	1,322	155,062 »	114 »
— Saxe-Cobourg-Gotha	1,968	194,479 »	99 »
Principauté de Schwarzburg-Rudolstadt. .	942	80,264 »	87 »
— de Schwarzburg-Sondershausen . .	862	71,102 »	75 »
— Reuss (branche aînée).	316	50,782 »	161 »
— » (branche cadette).	829	101,265 »	122 »
Arrondissement prussien d'Erfurt.	3,532	404,000 »	114 »
Cercles du Harz (prov. prussienne de Hanovre).	3,970	312,000 »	81 »
Partie montagneuse du duché de Brunswick. .	1,596	115,000 »	72 »
Principauté de Lippe-Detmold.	1,134	120.216 »	106 »
» Schaumburg-Lippe.	445	35,259 »	79 »
	33,592	3,032,216 hab.	89 hab.

suivant leur position géographique et non d'après la nomenclature officielle qu'il convient d'étudier les contrées de l'Allemagne médiane.

Les hauteurs de la Thuringe, qui portent en allemand le nom bien mérité de *Thüringerwald* (Forêt de la Thuringe), se composent d'une très-grande variété de roches; mais, par leur forme extérieure, elles sont d'une régularité singulière. Dans leur ensemble, les granits et les porphyres de la chaîne, dont les terrains sédimentaires recouvrent les bas versants, sont disposés parallèlement à tous les chaînons de la Basse-Thuringe, en une crête longue et étroite, se développant sans inflexions du nord-ouest au sud-est, des bords de la Werra au plateau du Frankenwald. Ils ne se redressent point en hautes cimes et nul de leurs points culminants n'atteint l'altitude de 1,000 mètres; mais ils ne sont pas non plus traversés par de profondes entailles : d'un bout à l'autre, la voûte des monts se continue en faibles ondulations; seulement les pentes des terrains sédimentaires extérieurs sont découpées en gorges sinueuses et les roches s'arrêtent brusquement en parois au-dessus de la plaine.

N° 170. — LE RENNSTEIG.



La crête du Thüringerwald est dans presque toute sa longueur moins pénible à suivre que ne l'aurait été la base inégale des contreforts avant la construction des chemins, et rien n'eût été plus facile que de tracer une grande route sur le sommet, si les rares villages de la forêt avaient pu rendre pareille dépense nécessaire. Déjà, depuis un temps immémorial, un chemin d'origine mystérieuse, le Rennsteig (Rennstieg, Rennweg), dont le nom signifie probablement « Sentier de la Frontière » (Rain-Steg), et qui sert en effet de limite à plusieurs petits États et à de nombreux domaines, court sur la ligne de faîte, en contournant les plus hauts sommets : ce chemin des bois, d'une longueur de plus de 200 kilomètres, carrossable dans presque toute son étendue, est la véritable ligne de séparation entre la Franconie (jadis le Grabfeld) et la Thuringe proprement dite, entre l'Allemagne du Sud et celle du Nord. Sur les deux versants tout diffère, le dialecte et les désinences des noms de lieux, les mœurs et les coutumes juridiques, les mets nationaux et les vêtements, l'architecture des maisons : pour les Thuringiens, le versant du nord est le pays « intérieur », le versant du sud est la contrée du « dehors ». Là est probablement la frontière dont il est déjà question dans une lettre de Grégoire III aux princes allemands, datée de 738, et dans les annales de l'abbaye de Fulda, qui commencent en 750[1]. En plusieurs endroits, on peut voir du chemin et des anciens remparts de défense qui le bordent çà et là les deux versants de la montagne, les vallées qui la découpent, les anciens châteaux forts dressés sur les promontoires au-dessus de la plaine, et dans le lointain les campagnes verdoyantes. Actuellement, les routes de commerce et de promenade traversent la chaîne par un grand nombre de seuils; toutefois aucun chemin de fer ne la franchit encore en rampe ou en souterrain. Les voyageurs pressés ont à la contourner à l'est ou à l'ouest; mais combien de milliers s'arrêtent chaque année aux villes et aux villages de la Thuringe pour se promener sous les ombrages de la grande forêt, au bord de ses ruisseaux, à la base de ses rocs percés de cavernes, dans les étroites prairies de ses vallons! Le Thüringerwald est le « parc de l'Allemagne ». En peu de contrées du monde, les arbres, presque tous des hêtres, des pins, des sapins ou des épicéas, sont aussi bien soignés, ont une venue plus belle.

Les coteaux et les plateaux calcaires qui se prolongent au nord du Thüringerwald, parallèlement à la chaîne maîtresse, sont percés de nombreuses grottes dans lesquelles se perdent les eaux de la surface pour aller rejaillir au loin dans les vallées en sources puissantes, autour desquelles se sont

[1] G. Brückner. *Der Rennstieg in seiner historischen Bedeutung.*

élevées des bourgades et des cités. Parmi les cavernes de la Thuringe, nulle n'est devenue plus célèbre que la « grotte de Vénus » ou simplement le Hörselloch, qui s'ouvre dans le Hörselberg, à l'orient d'Eisenach : on croyait autrefois que là était l'entrée de l'enfer ou celle du purgatoire, tant le passage de l'air y fait naître parfois de sourdes rumeurs, semblables à l'écho d'une bataille lointaine; le nom latin de la colline était au moyen âge *Mons horrisonus*, la montagne aux *Sons terribles*[1]. Dans cette caverne retentissante réside « dame Vénus » entourée d'une cour de chevaliers retenus par ses enchantements. C'est un fait très-remarquable que les grottes de la Thuringe, de même que celles de la Westphalie et de tout le nord de l'Europe, sont dépourvues de cette faune si curieuse d'insectes et autres animaux aveugles que l'on rencontre dans les cavernes de la Carniole et des Pyrénées[2].

La Werra ou la haute Weser, qui naît sur le versant méridional des monts de la Thuringe, c'est-à-dire déjà dans l'Allemagne du Sud, limite à l'ouest le Thüringerwald. Dans cet ancien territoire des Chérusques s'étend le riche bassin salifère, si convoité jadis, qui donna lieu, au premier siècle de l'ère vulgaire, à la terrible « guerre du sel », terminée par la victoire des Hermundures, ancêtres des Thuringiens, sur les Cattes, aïeux des Hessois. Le massif de la Hohe Rhön (Rön), situé en partie sur le territoire de la Bavière, en partie dans la Hesse prussienne, s'élève à l'occident de cette dépression que parcourt la Weser. Ce n'est qu'un massif de cônes basaltiques, phonolithiques, trachytiques, semblable aux amas de laves du nord de la Bohême, si ce n'est que leurs cimes sont en général plus arrondies; il en est même qui se terminent par des tables de roches presque horizontales où croissent les mousses des tourbières. Autour du massif principal, où les cônes se pressent et se superposent, sont épars d'autres volcans secondaires, pareils à des îlots qui se font de plus en plus rares en proportion de l'éloignement d'une grande île centrale. On les voit surgir çà et là, se dressant au-dessus de calcaires et d'autres terrains que les roches éruptives ont pour ainsi dire clouées sur le plateau de grès[3]; dans la plaine, du côté de la Bavière, des laves injectées à travers d'autres formations ont l'aspect de murailles bâties par la main de l'homme. Les sommets de la Rhön s'élèvent à peu près à la même hauteur que ceux de la Thuringe; mais ses vallées, simples ravins ouverts entre les coulées de laves, ne sont ni profondes, ni variées de formes. A cet égard, le contraste est grand entre les deux régions : autant le Thüringer-

[1] *Mittheilungen von Petermann*, t. VII, 1867.
[2] Gustav Joseph, *Die Tropfsteingrotten in Krain.*
[3] Bernhard Cotta, *Deutschlands Boden.*

wald est gracieux, autant la Hohe Rhön est âpre et sauvage ; peu de villages ont été bâtis sur ses pentes et les cultures y sont fort clair-semées. Cependant on remarque en beaucoup d'endroits des traces d'anciennes terrasses

N° 171 — VOGELSBERG.



de labour, remplacées maintenant par des pâturages : le mont se dépeuple toujours au profit de la plaine.

Le Vogelsberg (Vogelsgebirge) ou la « Montagne des Oiseaux », qui domine à l'ouest le seuil de Fulda, est aussi d'origine volcanique. Ce n'est

pas un groupe de monts enchevêtrés comme la Rhön, mais une montagne unique, d'une étonnante régularité, un cône émoussé qui s'élève d'environ 600 mètres au-dessus des campagnes environnantes et dont les pentes n'ont pas une inclinaison moyenne de plus d'un degré : le diamètre du cercle que recouvre la masse des laves est d'une cinquantaine de kilomètres. L'énorme cône est sillonné sur tout son pourtour de vallées disposées en forme de rayons et commençant toutes par de simples plissements de la masse basaltique; dès que par leur divergence ces vallées sont éloignées les unes des autres, les remparts de séparation se creusent au milieu, puis se divisent de manière à former des vallées secondaires. La montagne se trouve ainsi découpée en collerette comme le volcan de Semeru, dans l'île de Java; mais il lui manque des cratères reconnaissables : toutes les anciennes cimes des laves ont été oblitérées. La régularité générale du Vogelsberg n'empêche pas qu'il ne présente çà et là une grande variété d'aspects; plusieurs cônes adventices, semblables à ceux de l'Etna, se sont élevés au-dessus des crevasses des pentes; des coulées de basalte ayant mieux résisté que les autres à la morsure du temps hérissent de tours et de colonnes l'étendue des laves; en maints endroits on croirait voir d'anciennes constructions, et quelques châteaux du moyen âge se montrent en effet sur les promontoires du Vogelsberg et des roches volcaniques isolées qui l'entourent. Les laves décomposées sont d'une grande fertilité, et les arbres fruitiers qu'elles nourrissent sont parmi les plus vigoureux et les plus productifs de l'Allemagne ; mais la haute élévation moyenne de la région et la rareté des eaux jaillissantes ont empêché que la culture ne conquît toutes les pentes du volcan : il est très-faiblement peuplé; grandes routes et chemins de fer l'entourent de leur réseau, mais sans le traverser.

Au nord du Vogelsberg, les collines de la Hesse vont rejoindre les roches ardoisières des bords du Rhin. Nulle part elles ne présentent l'aspect de chaînes régulières; elles s'élèvent en massifs divers, les uns complétement isolés, les autres bizarrement entremêlés, mais n'atteignant qu'à la hauteur moyenne de 400 mètres au-dessus des plaines environnantes, et n'empêchant en aucun endroit la facilité des communications entre le bassin de la Weser et celui du Rhin. Cependant quelques sommets de forme hardie rappellent l'aspect des véritables montagnes. Ainsi le Habichtswald (Forêt de l'Autour), à l'ouest de Cassel, contribue singulièrement par ses promontoires de basalte à la beauté des perspectives qu'offrent les avenues des jardins de Wilhelmshöhe. Entre Cassel et Eschwege s'élève une autre montagne, la plus fameuse de la Hesse à cause de son entier isolement : c'est le Meisner, table de basalte dominant au loin la contrée. Comme

plusieurs autres masses d'éjection volcanique, le Meisner ou Wissner, lorsqu'il était encore à l'état pâteux, s'est épanché sur des roches plus anciennes qu'il a préservées de l'érosion : ces assises contiennent des lignites, que les mineurs exploitent sur le pourtour de la montagne, en creusant leurs galeries sous le basalte[1]. Une de ces couches se consume depuis des siècles.

Les hauteurs qui bordent à l'est et à l'ouest la vallée moyenne de la Weser se distinguent de celles du pays de Hesse par leur grande régularité. Comme le Jura, qui leur ressemble géologiquement, elles sont disposées en chaînes, toutes uniformément dirigées du sud-est au nord-ouest, suivant l'axe du Thüringerwald et du Böhmerwald. La plus célèbre de ces crêtes, le Teutoburgerwald, est fameuse comme l'endroit supposé où furent massacrées les légions de Varus, dont la défaite eut probablement lieu, d'après Hummel, un peu à l'ouest, dans la plaine de Münster, sur la Lippe supérieure. L'arête des collines se prolonge vers les plaines du Hanovre, et ses derniers promontoires vont mourir sur les bords de l'Ems. C'est la première chaîne que les Romains avaient à rencontrer, après avoir traversé le Rhin et parcouru les plaines de la Westphalie, et c'est là que vint se briser leur premier effort; non loin, Germanicus vengea l'affront fait à la puissance romaine, et depuis, de nombreuses batailles ont été livrées pour la possession de ce rempart extérieur des Thuringiens et des Saxons. De nos jours, comme aux temps d'Arminius, ces collines sont couvertes de forêts, sauf à leur base occidentale, où les bois ont disparu, et presque partout les campagnes contrastent par leur couleur grisâtre avec la verdure des hauteurs. Une véritable steppe sablonneuse, la Senne, célèbre par ses petits chevaux nerveux, longe même le pied des monts de Teutoburg, au nord de Paderborn, tandis qu'au sud de cette ville s'étend le Sintfeld, une Crau du nord, infertile, sans eau, couverte de pierres. De distance en distance, les collines du Teutoburgerwald sont interrompues, comme le Jura, par des cluses ou « portes », *Doren* (*Thüren*), par lesquelles passent les routes de commerce : aussi presque toutes les villes du pays se sont-elles établies dans le voisinage de ces ouvertures, comme pour attendre les voyageurs. Le principal chemin de fer de l'Allemagne du Nord, celui de Cologne à Berlin, utilise une de ces portes, à Bielefeld; puis il va gagner, au sud de Minden, un autre passage ouvert à travers une chaîne parallèle au Teutoburgerwald. En cet endroit, le Weser, qui, à l'époque tertiaire, continuait autrefois de couler dans la direction du nord-ouest pour aller se jeter dans le golfe de l'Ems,

[1] Bernhard Cotta, *Deutschlands Boden*, p. 150.

avait d'avance frayé la route à l'homme : là est la fameuse Porta Westphalica, dont le voyageur aperçoit de loin la majestueuse entrée. De tout temps on a considéré cette large brèche de la « Porte westphalienne », ainsi nommée depuis le dix-huitième siècle, comme une grande voie des peuples, et la possession en a été disputée en de nombreuses batailles. Sur le promontoire qui la domine à l'ouest, le Wedeberg, se voient les restes d'un ancien fort que la légende dit avoir été bâti par le Saxon Wittikind.

Le groupe des montagnes du Harz, qui se dresse à l'orient de la Weser,

N° 172. — LE BROCKEN ET WERNIGERODE.



est l'un des plus remarquables de la Germanie : son isolement au milieu de la plaine, l'escarpement des pentes, la hauteur relative des sommets, les nuages qui les entourent fréquemment, donnent au Harz une importance apparente plus grande que celle de massifs supérieurs en altitude. On a cru longtemps que le Brocken, la principale cime du groupe, aussi élevée au-dessus du plateau que celui-ci l'est au-dessus de la plaine, était la pointe culminante de l'Allemagne entière. Deux masses de granit ont percé les roches anciennes qui composent le Harz et d'autres roches éruptives se sont fait jour çà et là ; mais, dans leur ensemble, les montagnes

ont une disposition des plus régulières; elles se suivent de manière à former des crêtes allongées dans le sens du sud-est au nord-ouest, comme les monts de la Thuringe, et tous les petits chaînons latéraux sont orientés suivant l'axe principal; le groupe entier a la forme d'un ovale allongé dans la même direction. Les escarpements les plus rapides et les sommets les plus élevés sont précisément sur la face du nord-est, immédiatement au-dessus de la plaine basse, et l'effet du contraste en est d'autant plus saisissant. Au sud s'étend la riche vallée de l'Unstrutt, ancien lac dont les fertiles alluvions ont valu au pays le nom de *Goldne Au* ou de « Prairie dorée ».

Le Harz ou Hart, — comme on l'appelait au moyen âge, — a gardé le nom, déjà connu par les Grecs, de l'antique forêt « Hercynienne », qui recouvrait tous les monts de la Germanie centrale. Mais, tandis que plusieurs chaînes ont perdu leur parure de bois, le Harz la garde encore, du moins sur les pentes basses et dans toute la partie sud-orientale du massif, appelée Unter-Harz (Harz inférieur). Les vents âpres du nord et du nord-est qui soufflent sur les plateaux élevés ne permettent pas aux forêts de renaître, et toute la végétation des sommets consiste en mousses, en lichens, en sphaignes de la tourbe. En beaucoup d'endroits, la roche est même complétement nue, et les intempéries en ont désagrégé les blocs et sculpté la surface en aiguilles bizarres. Çà et là s'étendent des « mers de pierres », semblables au « lapiaz » et au *Karrenfelder* des Alpes : ce sont les « pierres maudites » au milieu desquelles, suivant la légende, dansaient les sorcières pendant les nuits de sabbat. Le Harz est le premier obstacle que rencontrent les vents humides de la mer du Nord et de l'Atlantique dans leur passage à travers la Germanie; aussi les nuages s'amassent-ils souvent en couches épaisses autour du Brocken; les pluies tombent à torrents sur ses pentes et les brouillards y rampent en longues traînées qui se déchirent et se reforment. Malgré l'abondance d'eau que reçoit le plateau du Harz, les sources y sont rares; l'humidité s'est enfuie dans les fissures du sol. Mais les hautes tourbières gardent heureusement une assez grande quantité d'eau dans leur masse spongieuse; de même que les glaciers dans les Alpes, elles servent de réservoirs pour les plaines inférieures et les ruisselets en reçoivent par suintement leurs premières eaux[1].

Les mines sont fort nombreuses dans le Harz. Tandis que les collines de la Weser fournissent surtout le sel, le puissant massif hercynien est depuis longtemps célèbre par ses mines d'argent, de plomb, de fer. Le Harz est la région montagneuse de l'Allemagne où l'exploitation des mines a commencé

[1] Kutzen, *Das deutsche Land*, t. II, p 167.

le plus tôt pendant le moyen âge : les gisements argentifères du Rammelsberg, près de Goslar, y furent découverts, dit-on, vers la fin du dixième siècle, et des témoignages historiques prouvent que pendant le siècle suivant le noble métal enrichissait déjà les villes de la contrée. Ce sont des mineurs du Harz qui sont devenus les maîtres de ceux de Freiberg et de tout l'Erzgebirge en Saxe, et, depuis, un grand nombre d'entre eux sont allés enseigner leur art dans le monde entier. En quelques endroits du Harz le sol est tellement évidé par les étages de galeries minières, que, suivant le mot des montagnards, « la forêt de piliers est plus grande sous la terre que la forêt d'arbres vivant sur le sol » ; une des mines d'Andreasberg, au sud-ouest du Brocken, était naguère, avant l'approfondissement des puits de Přibram, celle qui descendait le plus bas dans le monde entier : elle pénétrait à 850 mètres au-dessous de la surface. C'est l'appel des mines qui a fait surgir de grands villages et même des villes sur les plateaux du Harz et qui a peuplé les cités nombreuses entourant la base du massif. De même que la Lombardie offre aux agriculteurs le plus bel exemple à imiter pour l'utilisation des eaux d'arrosement, de même la contrée métallurgique du Harz, parsemée de petits lacs artificiels, présente un tableau presque parfait de l'emploi des forces motrices à la marche des usines ; là rien ne se perd de la puissance gratuite fournie par la nature[1]. Maintenant la production minière, quoique s'élevant chaque année à plus de 100,000 tonnes de minerais divers, a beaucoup perdu de son ancienne importance économique dans l'industrie générale de l'Allemagne ; un grand nombre de galeries profondes, plus basses que les canaux souterrains d'écoulement qui percent les montagnes, ont été envahies par les eaux. De nos jours, c'est l'amour de la nature qui attire surtout les voyageurs vers les montagnes du Harz. Chaque année, les gens des villes viennent en myriades respirer l'air pur des sommets et contempler l'immense horizon de plaines qui s'étend au loin vers la mer du Nord.

Les grands souvenirs de l'histoire, dont le Harz fut jadis en Allemagne un des centres principaux, se sont maintenus en légendes qu'ont reprises les écrivains modernes. Comme les chercheurs de trésors qui fouillent dans les ruines du château de Harzburg pour y trouver la couronne jetée dans sa fuite par l'empereur Henri IV, les poëtes allemands vont recueillir les traditions de la bouche des paysans et des mineurs, et le plus grand d'eux tous, Gœthe, a su mêler admirablement quelques-uns de ces récits à la fable de *Faust*. Les divers chaînons de montagnes qui se développent, au sud du

[1] Thomé de Gamond, *Mémoire sur les eaux courantes*, p. 36.

Harz et de la Prairie Dorée, dans le bassin de la Thuringe, sont également riches en légendes. Un des sommets est le fameux Kyffhäuser, massif de granit que surmonte un château ruiné depuis la fin du seizième siècle. Pour les marchands qui venaient de la foire de Leipzig, c'était jadis le « promontoire de Bonne-Espérance », car, en approchant de cette forteresse des empereurs, ils n'avaient plus à craindre d'être pillés par les petits seigneurs des châteaux. Maintenant l'ancien maître du Kyffhäuser ne protége plus les voyageurs : assis à sa table de marbre, il attend dans les cavernes ténébreuses de la montagne l'heure du grand réveil. La Thuringe est le pays des fables; une vie mystérieuse plane sur la contrée tout entière : les roches, les sources et les grottes, les ruines de châteaux et d'abbayes, les vieux murs, les grands arbres isolés, les nuages, le vent même, tout a sa légende. C'est en Thuringe que l'on entend et que l'on voit, la nuit, passer les « chasseurs sauvages » fuyant en longues bandes mêlées aux nuées du ciel [1].

Les Slaves de la famille des Sorbes ou Sorabes ont pénétré jusque dans cette région de l'Allemagne, et même ils forment encore une population à part dans les campagnes de Saxe-Altenburg ; ils ont perdu leur idiome slave, mais ils se distinguent toujours par le costume et les mœurs. De même que la plupart de leurs frères de race, les Sorbes d'Altenburg aiment les vestes à boutons de métal luisant, les culottes larges, les grosses bottes ; mais les femmes suivent des modes toutes particulières : un étroit

[1] Altitudes diverses de l'Allemagne médiane :

Thüringerwald.	Hauteur moyenne de la chaîne	768	mètres.
	» » du plateau de la base	350	»
	Grosser Beerberg	984	»
	Schneekopf	978	»
	Inselberg	914	»
	Wartburg	393	»
	Veste Coburg	458	»
Hohe Rhön	Grosse Wasserkuppe	950	»
Vogelsberg	Taufstein	772	»
Habichtswald		595	»
Meissner		751	»
Harz	Ober-Harz (hauteur moyenne)	630	»
	Unter-Harz (» »)	480	»
	Brocken ou Blocksberg	1.141	»
	Plateau de Klausthal	560	»
	Victorshöhe (Unter-Harz)	537	»
Kyffhauser		740	»
Prairie Dorée (Goldne Au)		170 à 144	»



TYPES ET COSTUMES DE SAXE-ALTENBURG

Dessin de D. Maillart, d'après des photographies.

bonnet noir retient leurs tresses réunies en chignon et laisse retomber de longs rubans sur le dos; des vestes à manches bariolées se croisent sur leur poitrine; elles portent des robes courtes, descendant à peine aux genoux. En ce pays règne le droit dit de « juvignerie », par lequel le patrimoine passe au plus jeune des fils, les grands étant censés d'âge et de force à se tirer d'affaire tout seuls; souvent ils restent comme domestiques chez leur puîné. Les Allemands du voisinage accusent les Sorbes d'aimer trop l'argent et la bonne chère; mais ce reproche, les Sorbes ne pourraient-ils pas le renvoyer à ses auteurs?

Les Thuringiens, qui peuplent non-seulement les pentes septentrionales du Thüringerwald, mais aussi le haut bassin de la Saale et de ses affluents jusqu'à la base des montagnes du Harz, sont une race tudesque par excellence. Luther, le type du Germain, « le plus grand des enfants de l'Allemagne », comme ses admirateurs l'ont souvent appelé, était des leurs, ainsi que Franke et Frœbel. Habitant un pays riche, ils se distinguent, dit-on, parmi tous leurs compatriotes par leur gaieté, leur entrain, leur amour de la musique et de la danse, différant en cela de leurs voisins les Hessois. Leur pays montueux est âpre et froid, et ils réussissent à grand'-peine dans leur pénible lutte pour l'existence :

« Où le Hessois n'a pas son gain,
Nul ne trouvera son pain ! »

Ainsi dit un proverbe qui témoigne de l'acharnement des Hessois au labeur; mais, tout entiers à leur besogne, ils travaillent sans gaieté; ils n'ont pas les libres et joyeuses allures de leurs voisins de la Thuringe. Il est vrai que pour un grand nombre le sérieux et même la tristesse peuvent s'expliquer par la misère : les pommes de terre et la mauvaise eau-de-vie ne suffisent pas à réparer les forces des paysans, et dans plusieurs districts la race, autrefois très-vigoureuse, s'affaiblit de jour en jour. La petite principauté de Waldeck, à l'ouest de Cassel, est la contrée de l'Allemagne où l'on compte la plus forte proportion d'aveugles[1] et d'idiots[2]. On dit que les Hessois apportent souvent dans leurs actes une sorte d'emportement sauvage : de là l'expression de « Hessois aveugles », très-fréquemment employée par les Allemands des provinces limitrophes.

1 Aveugles dans l'Allemagne entière	89	sur	100,000	habitants.
» dans Waldeck	151	»	100,000	»
2 Idiots dans l'Allemagne entière	139	»	100,000	»
» dans Waldeck	217	»	100,000	»

(G. Mayer, *Zeitschrift des Baierischen Statistischen Bureau*, 1876, n° 2)

C'est une ville de la Hesse, Cassel ou Kassel, qui est la cité la plus peuplée de la région montagneuse dans l'Allemagne centrale. Fort bien située sur la Fulda, au milieu de l'un des plus larges bassins du plateau de Hesse sur une des voies naturelles qui font communiquer la vallée de la Weser avec celles de la Lahn et du Main, Cassel est peut-être un *castellum* de fondation romaine, ainsi que le ferait supposer son nom, mais elle n'est mentionnée pour la première fois qu'au commencement du dixième siècle.

N° 173. — CASSEL ET SES ENVIRONS.



Jadis capitale de la Hesse électorale, et du temps de Napoléon chef-lieu du royaume de Westphalie, Cassel était une somptueuse résidence, embellie par de nombreux édifices, que le landgrave Frédéric II avait payés en grande partie par la vente de ses sujets à l'Angleterre : elle a de beaux palais, avec bibliothèque et galerie de tableaux, de vastes places, des jardins bien distribués, et dans le voisinage, les allées, les bois, les lacs, les cascades, les statues et les admirables perspectives du château de Wilhelmshöhe, un de ceux qui par la grandeur des constructions approchent le plus du palais de Versailles; mais la nature environnante est beaucoup plus belle que les sites factices qui plaisaient à Louis XIV. Cassel est aussi une ville

de travail : les réfugiés flamands et français qui vinrent s'y établir lors des persécutions religieuses, l'ont dotée de plusieurs industries, et les chemins de fer qui convergent vers sa gare en font le centre d'un commerce très-important. Ses principaux établissements industriels sont des fonderies et des fabriques de machines, de vagons et de pianos.

La gracieuse Marburg, bâtie au sud-ouest de Cassel, et déjà dans le bassin rhénan, sur les bords de la Lahn, est la ville universitaire de l'ancienne Hesse électorale. Sa grande école[1] est la première d'Europe qui ait été fondée sans l'autorisation papale, dans les premières années de la Réforme, et pourtant Marburg était pour les catholiques une des villes saintes de l'Allemagne : dans les environs, sur la montagne dite Christenberg ou Kesterberg, s'élève la plus ancienne église de la contrée, construite, dit-on, sur les restes d'un temple païen, et les fidèles viennent y vénérer la marque laissée par le pied de saint Boniface. A l'est, sur un roc basaltique isolé de toutes parts, comme le plateau de Gergovie en Auvergne, est Amöneburg, dont la forteresse ruinée, disent les chroniqueurs, avait remplacé un village fortifié de l'époque païenne : à côté du fort s'élevait au moyen âge une abbaye fameuse. Marburg était aussi une ville de pèlerinage très-fréquentée comme lieu de sépulture d'Élisabeth de Hongrie. L'église du treizième siècle qui contenait ses ossements, impose par l'élégance des proportions et la noble simplicité du style : c'est l'un des monuments les plus précieux de la première époque ogivale.

L'antique cité de Fulda, située dans la haute vallée de la rivière de même nom, qui doit être prochainement canalisée de Cassel à Fulda, est aussi une ville célèbre dans les annales religieuses de l'Europe. La statue de saint Boniface y rappelle la conversion au christianisme des païens de la Hesse. Les abbés de Fulda portaient le titre de « primats de toutes les abbayes de la Gaule et de l'Allemagne » ; mais les monuments du moyen âge ont presque entièrement disparu, et la ville doit son importance actuelle à son rôle d'intermédiaire commercial pour Francfort et le bassin de la Weser. Ulrich de Hütten est né dans un château des environs. Entre Fulda et Cassel, dans toute la vallée de la Fulda, il n'existe qu'une seule ville de plus de 5,000 habitants, l'ancienne Hersfeld.

La rivière maîtresse du haut bassin de la Weser, celle qui a gardé la forme la plus antique du nom, la Werra (Wiraha), n'arrose pas la Hesse dans son cours supérieur ; elle coule d'abord au sud des montagnes de la Thuringe, dans les duchés saxons de Cobourg-Gotha et de Meiningen. Hildburghausen,

[1] Université de Marburg en 1883 : Professeurs 78 ; étudiants 720 ; bibliothèque de 150,000 vol.

sur la rivière naissante, est une de ces petites villes d'Allemagne où l'on rencontre avec étonnement un vaste « institut bibliographique », et où se publient des œuvres importantes, surtout pour l'histoire et la description de la Terre. Meiningen, capitale de l'un des duchés ernestins, ainsi nommés de l'ancêtre de la famille, Ernest le Pieux, a son palais, ses collections artistiques et son parc; mais elle est moins importante que sa voisine, Suhl, ville prussienne, située en pleine montagne, non loin de la crête du Thüringerwald. Suhl, entourée de mines de fer, méritait autrefois le nom d' « arsenal de l'Allemagne » : au seizième et au dix-septième siècle, presque tous les chevaliers de la région danubienne y achetaient leurs cuirasses, et pendant la guerre de Sept Ans elle fournissait d'épées et de sabres les deux adversaires, la Prusse et l'Autriche. Suhl fabrique encore des armes de toute espèce, et surtout des fusils; néanmoins elle n'est qu'une modeste rivale d'Essen et de Solingen.

De même que Suhl, la ville de Schmalkalden se trouve dans une des vallées tributaires de la Werra : les gisements de fer qui alimentent ses nombreuses usines ont été la cause de sa naissance et de son ancienne prospérité. Schmalkalden (en français Smalkalde) n'a que peu changé d'aspect depuis 1531, époque des célèbres conférences où fut conclue la ligue des princes protestants contre Charles-Quint. Schmalkalden a des salines, mais le centre thuringien de l'industrie du sel est à Salzungen, sur les bords de la Werra. C'est près de là que sont aussi les bains salins de Liebenstein, les plus fréquentés de la Thuringe et l'un des grands centres d'excursions vers l'Inselsberg et les autres montagnes de la contrée.

Après avoir contourné à l'ouest par d'étroites vallées l'extrémité occidentale du Thüringerwald, la Werra reçoit la rivière de Nesse, dont le bassin renferme les deux villes célèbres de Gotha et d'Eisenach. Gotha, la ville la plus peuplée des petits duchés saxons, possède, comme toutes les cités princières de l'Allemagne thuringienne, une précieuse bibliothèque, ainsi qu'une curieuse collection de tableaux et de gravures renfermées dans un immense palais en forme de caserne; mais elle intéresse surtout le géographe par son « institut », où, grâce à l'initiative privée, se publie le meilleur recueil du monde entier pour la science de la Terre, où se trouve la collection de cartes la plus complète et la plus méthodiquement classée : là est le lieu d'étude où furent tracés pour tant de voyageurs les itinéraires à suivre en Afrique et dans les régions polaires. Dans le cimetière de Gotha s'élève depuis 1878 un *columbarium*, où l'on recueille la cendre des morts consumés par le feu. Eisenach, patrie de Sébastien Bach, est la deuxième capitale de Saxe-Weimar; bien située, entourée de jardins,



LA WARTBURG. — VUE D'ENSEMBLE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Williams.

elle est loin d'offrir le même intérêt que Gotha comme ville d'art ou de science ; mais sur le rocher qui la domine au sud, d'environ 200 mètres, se dresse la Wartburg, un des châteaux curieux de l'Allemagne par le style d'architecture, les souvenirs légendaires et historiques : sur ce rocher Attila aurait célébré ses noces avec Chrimhilde. La forteresse a été bâtie en 1070 : c'est l'édifice civil de style roman le plus ancien qui existe encore dans l'Allemagne du Nord, mais il a été en grande partie reconstruit. Des sculptures symboliques et des fresques y rappellent l'histoire d'Élisabeth de Hongrie, châtelaine de la Wartburg, et le tournoi poétique des *minnesänger*, qui eut lieu dans le château en 1207. La chambre dans laquelle Luther traduisit la plus grande partie de la Bible a été conservée telle qu'elle était en 1521. Autour de la Wartburg sont les sites les plus charmants, et dans un cirque étroit de la montagne est la pittoresque ville de Ruhla, dont les femmes sont, dit-on, les plus belles de toute l'Allemagne. Les gens de Ruhla expédient dans le monde entier des pipes de toute espèce, des porte-monnaie et d'autres menus objets.

Entrée sur le territoire de la Hesse, la Werra passe à Eschwege, ville de tanneries, puis, après avoir reçu le ruisseau venu du territoire prussien où se trouvent Heiligenstadt et ses filatures, s'unit à la Fulda pour continuer au nord sous le nom de Weser. Münden, c'est-à-dire « Confluent », occupe le bassin charmant où se réunissent les deux vallées; c'est là, déjà sur le territoire du Hanovre, que commence la navigation à vapeur de la Weser. Plus bas, le fleuve reçoit une autre rivière, la Twiste, née dans la principauté de Waldeck, près de la petite ville d'Arolsen, patrie du sculpteur Rauch et du peintre Kaulbach. Ensuite on voit se succéder sur le fleuve : Höxter, maintenant prussienne, ancienne ville hanséatique, encore fort commerçante, près de laquelle est la célèbre abbaye de bénédictins de Corvey, transformée en château; Holzminden, appartenant à Brunswick, grand entrepôt de fers et de toiles que viennent charger les bateaux de la Weser; Hameln, la hanovrienne, qui fut aussi ville de la Hanse et dont le port est déjà fréquenté par les embarcations à voiles. Au sud-ouest de Hameln, dans un gracieux vallon qu'entourent des collines ombragées de hêtres, jaillissent les sources de Pyrmont (ou Pirmont), qui furent au dix-huitième siècle les plus fréquentées de l'Allemagne et qui attirent encore chaque année des milliers de visiteurs; des émanations d'acide carbonique s'échappent d'une grotte des environs. Plusieurs autres stations de bains moins importantes se trouvent à l'ouest, dans la principauté de Lippe. Ce petit État n'a que deux villes, Detmold et Lemgo. Detmold, la capitale, est l'antique cité de Theotmalli ou du « Tribunal du peuple »,

célèbre au huitième siècle. C'est là, dit-on, que les Chérusques tenaient autrefois leurs assemblées populaires[1] et que Charlemagne triompha des Saxons en 783 ; si l'on en croit la tradition, c'est aussi dans le voisinage qu'Arminius aurait détruit les légions de Varus. Au sud-ouest de Detmold, sur le sommet de la Grotenburg, se dresse, en mémoire de la terrible bataille, une statue colossale du héros germain, auquel l'artiste, par un anachronisme haineux, fait menacer, non la Rome antique, mais la France moderne : bronze et piédestal, le tout n'a pas moins de 57 mètres de hauteur. Au sud-ouest, près de Horn, s'élèvent les Externsteine, blocs et piliers de grès où croissent des broussailles. Ces pierres, vénérées par les païens saxons, ne cessèrent point d'être un lieu de pèlerinage pour leurs descendants chrétiens, et sur l'un des rochers se voient des sculptures grossières, l'un des monuments les plus anciens de l'art germanique au moyen âge.

La rivière Leine, affluent de la Weser par l'Aller, arrose aussi la région des montagnes dans son cours supérieur. Non loin de sa source, entre le Harz et les collines de la Weser, elle traverse déjà la ville la plus importante de l'enclave méridionale du Hanovre, la célèbre Göttingen. Mentionnée dès le dixième siècle sous le nom de Gutingi, puis ville hanséatique, Göttingen fait un assez grand commerce et possède des fabriques de lainages et des filatures de lin et de jute ; mais sa gloire est de posséder la « Georgia Augusta », université fondée au dix-huitième siècle. En 1837, elle était la plus fréquentée de l'Allemagne ; près de 1,500 jeunes gens y étudiaient, lorsqu'un caprice royal lui porta un coup dont elle ne s'est pas relevée. Sept professeurs, Dahlmann, Ewald, Gervinus, les frères Grimm, Weber, Albrecht, furent renvoyés par décret ; la vie se retira du grand corps et ne revint que lentement[2]. De toutes les écoles allemandes, Göttingen est encore la plus riche en livres précieux, surtout en ouvrages étrangers relatifs à l'histoire ; la bibliothèque de son université est « la plus sagement composée qui existe[3] ». Elle a plus de 500,000 volumes et 5,000 manuscrits ; en outre, ses collections renferment la machine à calculer inventée par Leibnitz et les crânes étudiés par Blumenbach avec tant de profit pour la science. La Société des sciences de Göttingen, fondée en 1750 par Haller, publie les *Gelehrten Anzeigen*, le plus ancien recueil de critique scientifique existant. Cette ville savante est la patrie de Bunsen, le chimiste qui découvrit avec Kirchhoff l'analyse spectrale.

Northeim, située au nord de Göttingen, a de l'importance comme lieu

[1] Peucker, *Das deutsche Kriegswesen der Urzeiten*, t. II, p. 376, 382.
[2] Université de Göttingen en 1883 : 119 professeurs, 1,064 étudiants.
[3] Matter, *De l'état moral, politique et littéraire de l'Allemagne.*

d'entrepôt et de marché pour les populations de la montagne : c'est de là que partent surtout les voyageurs pour aller visiter les villes du Harz, l'industrieuse Osterode et la cité minière de Klausthal, ainsi nommée (Val-

N° 174. — KLAUSTHAL.



Gravé par Erhard

Échelle de 1 : 200.000

0 5 Kil.

Cluse) de l'enceinte de montagnes dans laquelle elle est enfermée. Klausthal, siége d'une école des mines, devait autrefois sa prospérité à l'argent et aux autres métaux qu'elle retirait du sol; mais les produits de l'exploitation ont graduellement diminué, et par suite le nombre des habitants

s'abaisse, aussi bien à Klausthal que dans sa voisine Zellerfeld, séparée seulement par un ruisseau : l'âpre climat du plateau (6°,11) n'est pas fait pour retenir la population ; à peine si les céréales y mûrissent.

En amont de son entrée dans la grande plaine, la Leine n'arrose le territoire que d'une seule ville, Einbeck, dont les brasseurs, fuyant pendant la guerre de Trente Ans, ont enseigné leur métier dans les cités de l'Allemagne du Midi ; mais c'est aussi dans le bassin de la Leine, au bord d'un torrent alimenté par les neiges et les pluies du Harz, que se trouve la vieille cité de Goslar, l'une des plus souvent nommées dans les chroniques du moyen âge. Son enceinte et la plupart de ses tours ont disparu, mais on voit encore ses portes, son hôtel de ville renfermant quelques objets curieux, sa maison des guildes changée en hôtel, son palais impérial, devenu magasin, une abbaye transformée en pensionnat, un donjon dont on a fait un restaurant. Ville d'industrie, Goslar est connue surtout par ses mines d'argent et d'autres métaux, que l'on exploite près de là dans la montagne de Rammelsberg, fameuse depuis des siècles : la valeur annuelle du minerai qu'on en retire est de sept à huit millions de francs. Au sud-est de Goslar, sur le Burgberg, s'élèvent quelques remparts dégradés du Harzburg, château de l'empereur Henri IV, l'humble pèlerin de Canossa. Le sommet du Burgberg a été le site choisi pour dresser l'obélisque de Bismarckstein, en l'honneur du grand chancelier d'Allemagne qui, lui, si l'on en croit l'inscription, « ne va point à Canossa[1] ».

Sur le versant incliné au sud vers le Main, les petits États thuringiens n'ont qu'un faible territoire; mais c'est là que se trouve un de leurs prin-

[1] Villes principales du haut bassin de la Weser, au 1er décembre 1880 :

HESSE-CASSEL.	
Cassel	58,290 hab.
Fulda	11,500 »
Marburg	11,220 »
Eschwege	9,000 »
Hersfeld	7,060 »
Schmalkalden	6,450 »
SAXE-MEININGEN.	
Meiningen	11,225 hab.
Hildburghausen	5,450 »
SAXE-COBOURG-GOTHA.	
Gotha	26,340 hab.
SAXE-WEIMAR-EISENACH.	
Eisenach	18,630 hab.
LIPPE-DETMOLD.	
Detmold	8,050 hab.
Lemgo	6,100 hab.
BRUNSWICK.	
Holzminden	7,800 hab.
HANOVRE (PROVINCE PRUSSIENNE).	
Göttingen	19,960 hab.
Hameln	10,925 »
Goslar	10,800 »
Klausthal	9,000 »
» (avec Zellerfeld)	13,400 »
Einbeck	6,800 »
Northeim	6,625 »
Münden	6,350 »
Osterode am Harz	6,100 »
PRUSSE PROPREMENT DITE.	
Suhl	9,950 hab.
Heiligenstadt	5,400 »

cipaux chefs-lieux, la ville de Cobourg (Coburg), dominée par une puissante forteresse (*Veste Coburg*), que l'on considère comme le point central de l'Allemagne et dont on a fait partiellement un musée de gravures, d'armes et d'antiquités diverses. Le château des princes, connu sous le nom d'Ehrenburg, est aussi un véritable musée par sa richesse en œuvres d'art de toute espèce. Pendant ce siècle, la famille ducale de Cobourg est, de toutes les lignées souveraines d'Europe, celle qui a fait asseoir sur les trônes étrangers le plus grand nombre de ses princes et de ses princesses.

Au nord-est de Cobourg (Saxe-Meiningen), Sonneberg est fameuse dans toute l'Allemagne comme ville de travail et de petites industries. Depuis le moyen âge, elle est le centre de la fabrication des jouets et autres menus objets en bois connus sous le nom « d'articles de Nürnberg ». Au moyen âge, toutes les contrées de l'Europe occidentale achetaient ces produits des bois de la Thuringe; maintenant les grands négociants du pays et de Nürnberg les expédient jusqu'aux extrémités du monde. A Sonneberg et dans les villages des environs, de six à huit mille personnes vivent exclusivement de la fabrication de ces joujoux, dont il existe plus de trois mille espèces différentes ; mais avec quelle peine les pauvres familles arrivent-elles à gagner leur misérable vie, car ces objets en bois se payent à des prix dérisoires, et nombre de familles doivent se contenter d'un gain de soixante centimes par jour et par travailleur! On évalue à 3,000 tonnes le poids total des jouets de toute espèce que les fabricants de Sonneberg expédient par chemin de fer[1].

Au nord et à l'est du Thüringerwald, toutes les eaux descendent à l'Elbe par la Saale et ses affluents. Sortie du territoire de Bavière, la Saale ne baigne d'abord que des bourgades. La première ville de sa vallée est Saalfeld (Saxe-Meiningen), qui fut jadis une citadelle des Germains contre les Slaves; puis vient Rudolstadt, chef-lieu d'une principauté; à l'est, dans un vallon latéral, est le bourg industriel de Pössneck (Saxe-Meiningen). Près de Rudolstadt, dans l'un des plus jolis sites de la charmante Thuringe, est le village de Keilhau, où Frédéric Fröbel fonda, en 1817, une école devenue célèbre : dans ce collége, d'où sont sortis plusieurs des hommes les plus considérables de l'Allemagne, une liberté complète doit s'allier à de fortes études ; tel est l'idéal que l'on semble être plus rapproché d'avoir atteint à Keilhau que dans tout autre établissement scolaire. Après les cours, dont les livres de classe ordinaires sont bannis, les élèves sont absolument libres de leur temps : le travail physique, les

[1] Villes franconniennes de la région des petits États, en 1880 :
Cobourg (Saxe-Cobourg-Gotha). . 15,750 hab. | Sonneberg (Saxe-Meiningen . . 8,660 hab.

promenades, les voyages entrent pour une grande part dans le programme de l'instruction.

Iéna (Saxe-Weimar), petite ville bien située sur la Saale, au milieu de jardins et d'arbres fruitiers contrastant avec les arides escarpements d'un plateau, est la capitale judiciaire de tous les États thuringiens et du duché d'Anhalt : autrement elle n'a d'importance que par son université, fondée au milieu du seizième siècle. Cent ans plus tard, cette grande école, fréquentée par trois à quatre mille étudiants, était la première de l'Allemagne; Fichte, Schelling, Hegel y professèrent. Après la guerre de l'indépendance, ses étudiants se distinguaient par leur patriotisme et dirigeaient le mouvement de l'opinion dans toute la jeunesse allemande[1]. Une société de géographie a été fondée à Iena. C'est à l'ouest de la ville, sur le plateau, que fut livrée, en 1806, la bataille, désastreuse pour la Prusse, qui devait être pourtant le point de départ de ses futures destinées comme grande puissance. Les roches de ce plateau, composées de calcaire coquillier, sont rendues très-infertiles par le manque d'eau, et, dans une région si peuplée, on s'étonne de voir s'étendre de vastes espaces déserts; presque partout les villes et les bourgades ont évité ces terrains et se sont construites sur les autres formations du bassin thuringien[2].

Weimar, que l'on peut citer en exemple de ce fait géologique, est la principale ville de la vallée de l'Ilm, tributaire occidental de la Saale. C'est une résidence princière, avec château, musée, bibliothèque, parcs et jardins; mais sa gloire est surtout d'avoir été pendant longtemps le centre de la vie intellectuelle de l'Allemagne : quand Herder, Wieland, Schiller, Gœthe y composaient leurs œuvres, Weimar était comme un temple vers lequel se dirigeaient les regards de tous les écrivains. De nos jours, la « Ville des Poëtes », où s'élèvent de fort belles statues de ses grands hommes, possède une société d'arts et de sciences, un institut géographique : ainsi se continue, quoique très-affaiblie, l'activité qu'eut autrefois Weimar dans le monde de la pensée.

Au nord-est de la résidence ducale et sur la même rivière d'Ilm, est la ville industrielle d'Apolda, appelée souvent un « petit Manchester », à cause de ses fabriques de bas. C'est un important marché commercial, mais bien inférieur à la cité prussienne d'Erfurt, située à l'ouest dans le bassin de la Gera. Erfurt, déjà mentionnée comme lieu fortifié lors de l'introduction du christianisme en Allemagne, devint la capitale de la Thuringe et le principal entrepôt des échanges entre Nürnberg et les ports de la Hanse : au

[1] Université d'Iena, décembre 1883 : professeurs, 75; étudiants, 566; bibliothèque, 200,000 vol.
[2] Bernhard Cotta, *Deutschlands Boden*, t. I, p. 154.



ERFURT. — VUE PRISE PRÈS DE LA CATHÉDRALE

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Braun.

seizième siècle, elle eut jusqu'à 60,000 habitants ; elle était alors l'une des principales villes allemandes ; Luther, qui l'habita comme moine, la disait « deux fois plus grande que Nürnberg ». Mais la position d'Erfurt comme place de guerre désignait cette ville à toutes les attaques : elle fut presque complétement ruinée, et vers la fin du siècle dernier n'avait plus que

N° 173. — IÉNA.



Gravé par Erhard

1 : 100 000

0 — 5 kil.

15,000 habitants ; une riche bibliothèque est le seul reste de son université, supprimée en 1816. De nos jours, sa population s'accroît incessamment ; cependant ce qui fut l'enceinte murée enferme encore de vastes espaces déserts. Dans l'intérieur, Erfurt a gardé son aspect des siècles passés ; sur la terrasse qui domine à l'ouest les quartiers de la vieille cité, la cathédrale ou *Dom* et une autre église, également de l'époque ogivale, sont restées ce qu'elles étaient au moyen âge, et forment ensemble un tableau très-pittoresque. Erfurt est entourée de jardins maraîchers admirablement

arrosés par les canaux de la Gera et très-productifs; ses cressonnières célèbres, que Christian Reichardt établit au dix-huitième siècle, ont servi de modèle à celles de l'Allemagne et de la France, et ses jardiniers expédient des semences de légumes, de plantes médicinales et d'ornement dans le monde entier. La destruction des remparts permet d'augmenter encore cette industrie; Erfurt vend chaque année de quatre à cinq millions de giroflées.

Au sud, la ville d'Arnstadt, également sur le cours de la Gera, et possédant une fort belle église du style de transition, est le lieu le plus populeux de la principauté de Schwarzburg-Sondershausen ; des bains salins, aussi bien que la beauté des environs, y attirent en été beaucoup d'étrangers. Plus à l'ouest, dans une vallée latérale, est la ville industrieuse d'Ohrdruf (Saxe-Cobourg-Gotha); mais c'est au pied de la montagne, dans le bassin qu'arrose l'Unstrutt, que sont, après Erfurt et Gotha, les groupes de population les plus considérables de la contrée. Une ville ne pouvait manquer de se fonder au bord de la puissante source qui jaillit du pied de la montagne, dans le bassin supérieur de l'Unstrutt; l'eau met aussitôt en mouvement plusieurs moulins, premières usines autour desquelles se sont établies successivement les maisons et les églises de Mühlhausen (Maisons des Moulins) ; maintenant cette ville prussienne est, comme son homonyme de l'Alsace, un centre d'industrie très-actif pour la filature des laines et des cotons, et la fabrication d'objets de toute espèce, depuis les aiguilles jusqu'aux machines. A l'époque de la Réforme, Mühlhausen est la ville de la Thuringe où les anabaptistes étaient le plus nombreux : c'est là que fut décapité Thomas Münzer.

D'autres villes industrielles sont également sur la partie de l'Unstrutt qui coule dans la région thuringienne : Langensalza et Sömmerda, prussiennes l'une et l'autre, la dernière devenue célèbre par sa grande fabrique d'armes, où se faisaient les « fusils à aiguille ». Sondershausen, chef-lieu de la principauté de son nom, n'est pas sur l'Unstrutt, mais dans une vallée latérale, de même que Frankenhausen, appartenant à Schwarzburg-Rudolstadt. L'antique cité de Nordhausen, maintenant prussienne, encore partiellement entourée de ses vieux murs, est aussi dans le bassin de l'Unstrutt. Cette ville a de nombreuses distilleries, des fabriques de vinaigre, de produits chimiques, de machines; des milliers de bœufs et de porcs que l'on y abat chaque année et dont la chair est expédiée au loin lui ont valu le nom de « Cincinnati allemande ».

Toujours sur le versant de l'Elbe, mais dans le bassin de l'Elster et de ses affluents, c'est-à-dire sur les frontières de la Saxe, les villes sont nombreuses

et participent à l'activité manufacturière de cette contrée. Greiz, ancienne cité slave, devenue la capitale de l'une des principautés de Reuss, est un groupe de fabriques, de même que sa voisine Zeulenroda. Plus bas, sur l'Elster, est Weida (Saxe-Weimar), puis vient Gera, la ville la plus populeuse du pays de Reuss : c'est un « petit Leipzig » par son commerce aussi bien que par ses fabriques de lainages, ses filatures de coton et ses autres établissements industriels. A l'est, Ronneburg et Schmölln, au nord-ouest Eisenberg, sont également des lieux de fabrique, tandis qu'Altenburg, sur la Pleisse, a quelques beaux édifices et de belles collections, en sa qualité de capitale d'un petit État, le duché de Saxe-Altenburg[1].

VII

PLAINES DE L'ELBE ET DE LA WESER, RIVAGES DE LA MER DU NORD.

BASSE-WESTPHALIE, HANOVRE, OLDENBURG, BAS-BRUNSWICK, BRÊME.

La partie de la Basse-Allemagne qui s'étend à l'ouest de l'Elbe et au nord des coteaux et des montagnes du Sauerland, de la Hesse, du Harz, offre dans son ensemble une grande unité géographique : c'est un ancien fond de mer où marais, tourbières, landes, prairies et champs se succèdent à perte de vue, gardant en maints endroits l'uniformité du niveau marin. A la ressemblance des phénomènes de la nature correspond la ressemblance des conditions politiques. Tandis qu'au sud, dans le Harz et dans la montueuse

[1] Villes principales de la Thuringe sur le versant de l'Elbe, en décembre 1880 :

PRUSSE.		
Erfurt	53,250	hab.
Nordhausen	25,900	»
Mühlhausen	23,475	»
Langensalza	10,540	»
Sömmerda	5,070	»
SAXE-WEIMAR.		
Weimar	19,950	hab.
Apolda	15,630	»
Iena	10,340	»
Weida	5,250	»
SAXE-MEININGEN.		
Saalfeld	7,450	hab.
Pössneck	7,070	»
SAXE-GOTHA.		
Ohrdruf	5,600	»

SAXE-ALTENBURG.		
Altenburg	26,250	hab.
Schmölln	6,400	»
Eisenberg	6,280	»
Ronneburg (avec faubourgs)	5,980	»
SCHWARZBURG-RUDOLSTADT.		
Rudolstadt	8,750	hab.
Frankenhausen	5,000	»
SCHWARZBURG-SONDERSHAUSEN.		
Arnstadt	10,500	hab.
Sondershausen	6,100	»
REUSS (BRANCHE AINÉE).		
Greiz	15,060	hab.
Zeulenroda	6,770	»
REUSS (BRANCHE CADETTE).		
Gera	27,120	hab.

Thuringe, les petits États et leurs enclaves forment sur la carte un réseau compliqué de frontières entremêlées, la plaine du nord se partage en vastes domaines politiques dont le regard suit facilement les contours. Même la plus grande étendue de cette région constituait naguère un seul royaume, dont la Prusse a fait une de ses provinces, mais qui se distingue encore du reste de l'empire par les traditions et les mœurs. Un reste d'esprit « particulariste », c'est-à-dire un patriotisme exclusivement hanovrien, se maintient dans certaines classes de la population du pays. Le Hanovre, peuplé surtout de paysans fidèles aux mœurs d'autrefois, à l'ancien mode de penser, se rattachait moins fortement au reste de l'Allemagne que les États du centre, remplis de villes industrielles. En outre, la caste nobiliaire du Hanovre avait eu longtemps l'habitude de regarder vers l'Angleterre, qui lui devait sa maison royale et qui donnait en échange aux confins allemands des honneurs et des postes lucratifs. Mais les liens qui rattachent le Hanovre au reste de la Germanie sont devenus indissolubles. L'ancienne résidence royale ne se distingue plus guère maintenant des autres grandes villes provinciales de la Prusse ; Brême, qui porte encore le nom de « ville libre », est une des cités où domine le plus l'esprit allemand ; et c'est dans son voisinage, au bord du golfe de la Jade, qu'a été fondé l'arsenal le plus considérable de la marine impériale [1].

Les promontoires du Teutoburgerwald et des autres massifs de collines qui bordaient l'ancien rivage, avant le retrait des eaux, ne sont pas les seules hauteurs qui dominent les plaines du Hanovre ; çà et là s'élèvent aussi quelques petits massifs insulaires. Ainsi, au nord-ouest de Münster, les Schöppinger Berge, croupes boisées qui dominent Cösfeld et Horstmar, dépassent 150 mètres d'altitude ; plus loin, sur les frontières de la Hollande, les collines de Bentheim, également couvertes de bois et criblées à leur base de carrières où les habitants vont prendre du grès pour la con-

[1] Divisions politiques ou administratives de la Basse-Allemagne, à l'ouest de l'Elbe, en 1880 :

	Superficie.	Population.	Population kilom.
Basse-Westphalie (arrondissements de Minden et de Münster.	12,502 kil. car.	960,000 hab.	77 hab.
Hanovre sans les cercles du Harz (Göttingen, Einbeck, Osterode, Zellerfeld, Liebenburg).	35,407 »	1,800,000 »	51 »
Oldenburg (sans les principautés de Lübeck et de Birkenfeld.	5,375 »	337,450 »	63 »
Bas-Brunswick	2,094 »	230,000 »	110 »
Brême.	255 »	156,250 »	625 »
Bailliage de Ritzebüttel (Hambourg). .	84 »	7,500 »	89 »
	54,717 kil. car.	3,491,200 hab.	64 hab.

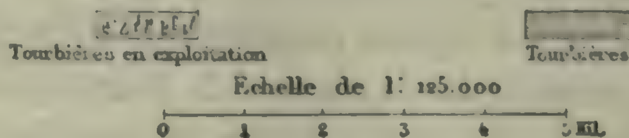
struction des maisons et l'empierrement des routes, se montrent comme une île de 50 à 80 mètres de hauteur au-dessus de la vaste étendue des bruyères et des marais. A l'est des campagnes du Hanovre, la surface des landes de Lüneburg se relève en croupes, arrondissant leur faible saillie au-dessus de l'horizon; mais du côté du nord, où la pente générale s'incline assez rapidement vers la mer, la terrasse des landes s'affaisse soudain : vues de loin, ces hautes berges ressemblent à un chaînon de collines. Enfin, divers groupes de hauteurs, notamment dans l'Oldenburg, sont évidemment d'anciennes dunes fixées par les racines des bruyères : que la surface de ces monticules soit dégradée par le travail de l'homme ou par le pied des animaux, l'arène qui se trouve au-dessous est immédiatement saisie par le vent, et de petites vagues de sable sont promenées sur les maigres cultures des alentours. La rangée de hauteurs qui s'élève à l'orient de l'Ems, sous le nom de Hümmling, est aussi une ancienne chaîne de dunes.

Lors de la lente émersion des plaines, l'eau de la mer du Nord, peu profonde, à demi remplie comme aujourd'hui de bancs de sable et de vase, laissa au milieu des terres de vastes golfes, dont les ruisseaux de sortie emportèrent l'eau salée, tandis que les pluies les remplissaient d'eau douce. Plus d'une moitié du territoire dut être longtemps inondée; cependant il ne reste plus qu'un petit nombre de lacs : tels sont le Dümmersee, que traverse la Hunte, et le Steinhuder Meer, où passait autrefois la rivière Leine, quand elle s'écoulait à l'ouest dans la Weser, avant de se rejeter à l'est, comme l'ont fait presque tous les cours d'eau de l'Allemagne du Nord, et de rejoindre l'Aller[1]. Tous ces lacs ne sont que des étangs sans profondeur; la mer de Steinhuder elle-même n'a que 5 mètres à l'endroit le plus creux, et c'est le sol même du fond qui a servi à construire l'îlot artificiel de Wilhelmstein, forteresse modèle bâtie par un prince de Bückeburg, fanatique de l'art militaire. Comparés à l'immense étendue des eaux qui s'étalaient autrefois sur la contrée, ces lacs sont bien peu de chose : la végétation des tourbières, joncs, mousses et sphaignes, a tout envahi; sur des espaces de plusieurs centaines de kilomètres carrés, les tourbes ont comblé les anciens golfes et les détroits qui serpentaient au pied des coteaux et des dunes. La plus grande de ces régions indécises, qui ne sont pas encore la terre affermie et qui ne sont plus la mer, est le Bourtanger (Buerntanger) Moor ou « marais de Bourtange », occupant une étendue d'environ 1,400 kilomètres carrés, à l'ouest de la basse Ems, sur le territoire de la Hollande et du Hanovre à la fois. Ce grand marais, que les cultures rétrécissent rapide-

[1] J.-G. Kohl, *Nordwestdeutsche Skizzen*, 1er Band.

ment, surtout du côté de la Hollande, présente encore en maints endroits l'uniformité de la surface marine, aux heures où la brise ne la plisse d'aucune ondulation; il se prolonge au loin jusqu'au cercle indistinct de l'horizon, et sur de vastes espaces on ne voit pas un arbre, pas une cabane[1].

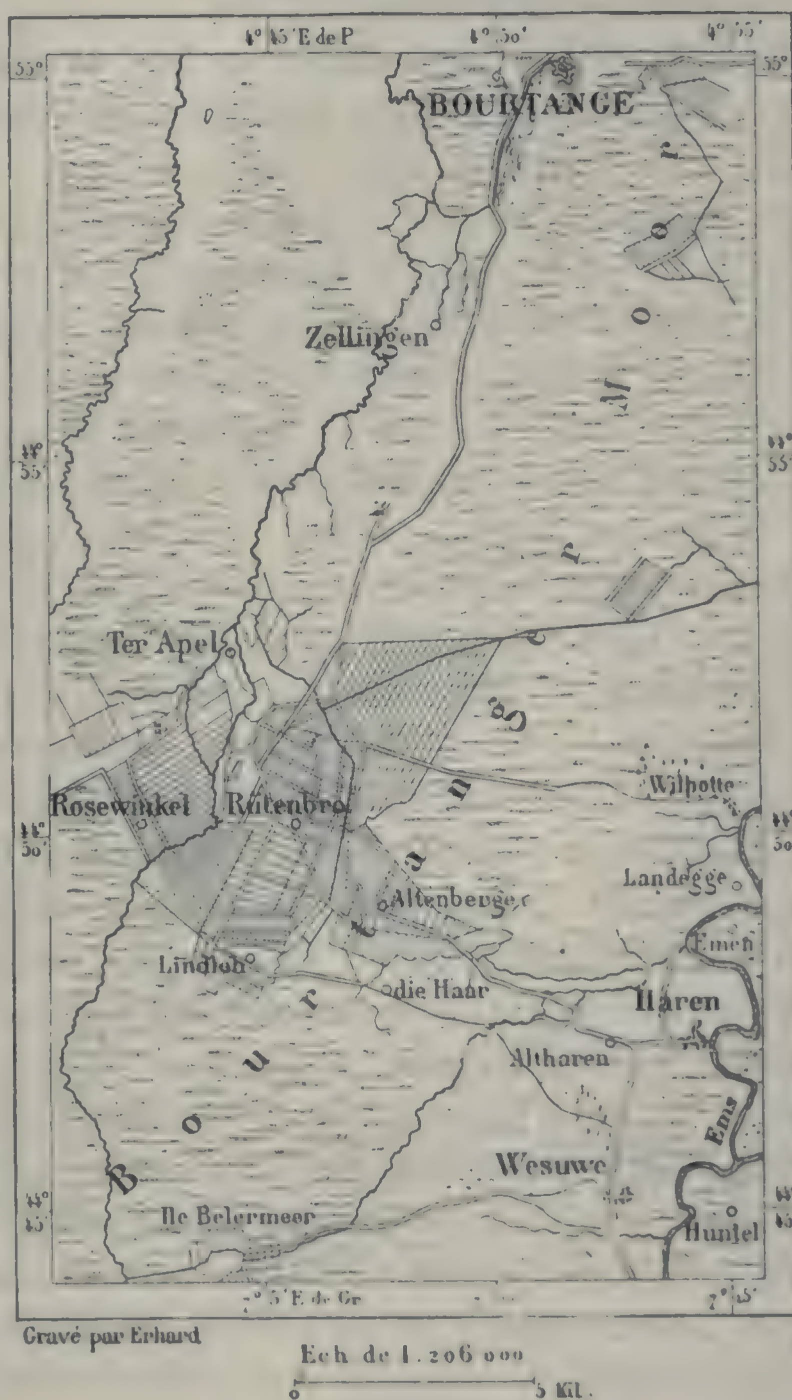
N° 176. — TOURBIÈRES DE COESFELD.



[1] Grisebach, *Ueber die Entstehung und Bildung des Torfes in den Emsmooren.*

Dans les parties du marais où des habitations humaines, entourées de petits massifs de bouleaux, parsèment l'ancien fond de mer, elles se montrent comme des îlots au milieu de l'Océan; on en voit d'abord le toit, puis les parois de tourbe; cachées par la courbure du globe, elles se révèlent peu à peu jusqu'à la base. Il serait dangereux de s'aventurer sans guide dans ces solitudes, sur le sol tremblant et perfide. Les habitants des colonies qui travaillent à la conquête industrielle de la tourbière se munissent de perches pour traverser le marais en sautant de motte en motte : en quelques endroits ils sont obligés de s'armer le pied de larges planches, sortes de « raquettes » analogues à celles des Canadiens ; mais ce n'est pas la neige, c'est la boue dans laquelle ils ont à craindre de s'engloutir. On attache même des planches aux jambes des animaux pour les sauver de « l'enlisement » dans la fange. Lorsque Germanicus et ses légions eurent à traverser les marais de Bourtange pour passer du territoire des Bataves dans celui des Germains, ils se construisirent des « ponts allongés » (*pontes longi*), dont on croit avoir retrouvé les restes. En 1818, l'ingénieur hollandais Karstens découvrit, au-dessous de la surface du marais, un palier composé de planches posées à plat sur la tourbe et le suivit sur une longueur d'en-

N° 177. — MARAIS DE BOURTANGE.



viron 10 kilomètres. Près de quarante années après, on trouva le prolongement de ce chemin de planches en Allemagne, de l'autre côté de l'Ems, et depuis cette époque on l'a reconnu en divers endroits, sur une longueur de 150 kilomètres environ, jusqu'aux bords du lac de Steinhuder, où se livra, pense-t-on, la bataille d'Idistavisus entre Germanicus et Arminius. Des tranchées de chemin de fer et de canaux ont permis de donner le dessin de cette route, construite en bois de chêne, large en moyenne de 3 mètres et bordée de fossés aujourd'hui comblés par la tourbe. Le « pont long » des marais de l'Ems était tout à fait semblable aux *plankroads* que les Américains du Nord posent sur les prairies tremblantes, dans les Carolines, en Georgie, en Louisiane[1]. Ce n'est peut-être pas à tort que l'on attribue aux Romains la construction de cette route, beaucoup plus solide que les *batten* ou *batterien*, établies de nos jours par les habitants du pays. Un mètre, telle aurait été, depuis le passage des conquérants, la hauteur à laquelle ont cru les tourbes dans les marais de l'Ems.

A l'orient de l'Ems, aucune tourbière n'égale le Bourtanger Moor en étendue; mais il en est encore plusieurs qui couvrent des milliers d'hectares en un seul tenant, et le Saterland, le pays d'Arenberg, occupant dans l'Oldenburg et le Hanovre une grande partie de l'espace triangulaire formé par les cours de l'Ems et de la Leda, sont beaucoup plus vastes que mainte principauté de l'Allemagne. A l'est de la Weser, la rivière de Hamme, qui va rejoindre la Wumme en amont de Vegesack, traverse une de ces régions marécageuses, certainement l'une des plus remarquables de l'Europe, car la masse spongieuse du sol, quoique déjà conquise par les cultivateurs, y flotte encore en plusieurs endroits à la surface des eaux. Lors de la fonte des neiges, quand la Hamme et les nombreux étangs de son bassin sont remplis, toutes les terres basses du pays de Waakhusen (Maisons tremblantes) et de Sanct Jörgen sont gonflées par le flot; mais, tandis que les unes, attachées au fond, se laissent recouvrir des eaux de crue, les autres, se détachant du lit sur lequel elles étaient échouées comme des navires, se soulèvent peu à peu avec les arbres et les cultures de leur surface. La différence de niveau entre « l'étiage » et la crue des terres de marais est d'environ 3 mètres; elle est même quelquefois plus forte, et les habitants sont obligés d'abandonner leurs cabanes, construites sur le terrain solide, mais inondé, et de camper avec leurs bestiaux sur la campagne flottante. Une culture prolongée rompt l'équilibre de ces terres légères et les assied définitivement sur le fond du marécage, mais les habitants voient avec regret leur domaine s'affermir :

[1] Grisebach, ouvrage cité; — J. G. Kohl, *Nordwestdeutsche Skizzen.*

ils préfèrent beaucoup la terre flottante, qui n'est jamais noyée, jamais aride. Le vent est pour eux un ennemi redoutable, car il a prise sur les arbres et souvent il les déracine, bouleverse le sol, et parfois, détachant du rivage tout le terrain couvert de bois, le fait flotter au loin comme un « navire monté par des rameurs géants ». Pendant les hivers rigoureux, d'autres dangers menacent les cultures de cet étrange pays : l'eau et la terre se prennent en une même masse, puis, quand vient le moment du dégel, d'énormes blocs de terre se trouvent séparés de l'ancien bord et s'en vont à la dérive, laissant à leur place des trous remplis d'eau, qu'on appelle des « blancs » (*Blanken*). Au plus fort de l'hiver, il arrive parfois que des fentes ou *spanjen* se forment soudain avec un fracas de tonnerre sur une longueur de plusieurs kilomètres à travers les lacs glacés et leurs rives, elles-mêmes remplies d'eau congelée. Tout est disloqué, rompu sur le parcours de la crevasse, les champs, les maisons, les digues : on a vu se former ainsi de véritables canaux sur lesquels ont navigué les barques [1].

Le mode de culture qui récemment encore était le seul employé dans les tourbières est une pratique tout à fait barbare. On commence par assécher quelque peu le sol en creusant des fossés autour du champ, puis, après avoir bêché la surface, on attend l'été pour mettre le feu au terrain, composé presque en entier de débris végétaux. Le sol incendié brûle jusqu'à huit centimètres de profondeur environ, en répandant une âcre fumée qui s'élève à une grande hauteur dans l'atmosphère. C'est dans les cendres mêmes que sème le paysan : elles lui donnent d'abord du sarrasin pendant six années consécutives, puis de l'avoine et du seigle ; mais à la longue leur force s'épuise, et pour renouveler la vigueur productive du sol, il faut le laisser reposer au moins pendant trente années. Ce brûlis du sol tourbeux fournit donc aux habitants, de génération en génération, quelques maigres récoltes; mais les désavantages de l'incendie se font sentir au loin dans tout le pays. La fumée, qui monte parfois à 3,000 mètres [2], est emportée par le vent et couvre le ciel d'un voile noir ou grisâtre sur de vastes étendues; dans le mois de mai 1857, un vent du nord-ouest répandit cette fumée de bruyères jusqu'à Vienne et à Cracovie et dessécha l'atmosphère de cet espace énorme, long de 900 kilomètres de l'ouest à l'est [3]; en juillet 1863, la fumée se répandit jusqu'à Morges, au bord du lac de Genève [4]. On a calculé que sur une

[1] J.-G. Kohl, *Das schwimmende Land von Waakhusen, Nordwestdeutsche Skizzen*. 1[er] Band.
[2] Prestel, Otto Ule.
[3] *Petermann's Mittheilungen*, 1858.
[4] Dufour ; — Prestel, *Petermann's Mittheilungen*, t. VI.

superficie de 12,500 hectares, à laquelle on évalue les terres incendiées naguère chaque année, la quantité de matière végétale qui se répand dans l'air et se trouve ainsi perdue pour le sol est de plusieurs milliers de tonnes. Aussi des associations se sont-elles formées pour empêcher le brûlis des tourbières, et dans maint district cette pratique n'est plus autorisée. Les bons agriculteurs remplacent l'ancien mode d'exploitation par la méthode hollandaise, qui consiste à creuser de larges et profonds canaux, à la fois pour assainir le sol et pour faciliter le transport des tourbes, qui prennent une importance croissante dans l'économie de la contrée, puis à enlever toute la couche végétale jusqu'au sol inférieur, que l'on cultive alors comme les autres campagnes. Grâce à ce procédé, le pays se transforme peu à peu : des oasis égayent çà et là la triste surface des marais et des bruyères; bientôt une grande partie des anciennes terres noyées du Hanovre ne rappellera plus que par les dénominations conservées la solitude d'autrefois : telle est, non loin de Brême, au nord des campagnes « flottantes » de Waakhusen, la campagne fertilisée dont le principal village garde encore le nom de Teufelsmoor ou de « Marais du Diable ». Près du cours de l'Ems, à l'endroit où s'élevait au milieu de marais immenses la tour ruinée de Papenburg, une ville entourée de jardins, de champs, de prairies, borde sur une longueur de plusieurs kilomètres un grand canal, couvert d'embarcations et de navires.

Au-dessus des terrains de marais encore incultes ou déjà labourés s'étend la région du *geest* ou *gast*[1], dont le sol est composé d'ordinaire d'épaisses couches de sable enfermant des argiles et des marnes. Dans son ensemble, la terre de geest est très-inégale à la surface et çà et là même paraît montueuse aux habitants des marais et du littoral; mais plusieurs de ses cavités ont été comblées par des tourbes. Là où les cours d'eau se sont creusé de larges vallées en entraînant la couche supérieure des sables du geest, les argiles et les marnes dénudées par le courant forment une bonne terre nourricière, d'autant plus fertile que les ruisseaux les ont en même temps mêlées à des terres apportées de loin. En d'autres endroits, les divers éléments du sol sont assez rapprochés pour qu'il soit facile au laboureur d'opérer les mélanges nécessaires à la formation d'un bon terrain de culture. Mais là où les sables de la surface sont épais, les pluies qui les traversent les ont depuis longtemps privés de toute molécule argileuse; l'arène est devenue mobile et le vent la fait onduler en longues dunes comparables aux vagues de la mer. La seule végétation spontanée de ces terres sableuses

[1] C'est la gâtine de plusieurs parties de la France.

est celle des bruyères; mais, de même que les landes françaises, on peut reconquérir celles de l'Allemagne par des plantations de conifères. De

N° 178. — PAPENBURG.



sombres bois de pins contrastant avec les dunes blanches ont en plusieurs districts déjà complétement changé l'aspect de la contrée[1].

Les landes de Lüneburg, à l'est de la grande plaine du Hanovre, ne sont

[1] Otto Ule, *Die Erde, bearbeitet nach E. Reclus.*

autre chose que la continuation orientale de la région du geest. C'est une des contrées les moins pittoresques de l'Allemagne, et l'on en parle toujours avec ironie, quoiqu'elle ait aussi sa beauté, ses campanules roses, ses petits bouquets d'arbres, ses ravins, l'infini de ses horizons. Villes et villages sont rares dans l'infertile région ; les bergers paissant des troupeaux de brebis noires, petites, presque sauvages, connues sous le nom de *Heidschnucken*, sont les maîtres de l'espace. Des agronomes ont maintes fois essayé de soumettre ces landes à la grande culture, mais leurs efforts ont échoué à cause du manque d'eau ; le sarrasin nourrit les habitants de quelques fermes isolées, dont plusieurs sont restées dans la même famille depuis plusieurs générations : la série des ancêtres est inscrite sur la porte en lettres blanches sur fond rouge. Des forêts naissantes et de nombreuses colonies agricoles gagnent sur le territoire, qui jadis était propriété commune (*meente*) ; dans les bas-fonds, les bouleaux, les hêtres et les chênes croissent avec vigueur. Dans les prairies paissent des brebis de race perfectionnée. Les industriels commencent à utiliser les dépôts d'huile minérale, que les géologues, trop enthousiastes, disaient surabonder dans ces parages.

Des blocs erratiques, apportés antérieurement à l'histoire par des glaces de la Scandinavie, se voient encore en grande quantité sur le plateau de Lüneburg, sur le Hümmling et dans toute la plaine que parcourent l'Ems et la Weser ; même par les brèches que présentent les massifs avancés de l'Allemagne médiane, des amas de pierres ont été entraînés jusqu'au pied des montagnes de la Thuringe, et de toutes parts ils environnent le Kyffhäusser ; au nord du Harz, des traînées de blocs traversent la Weser et, s'épanchant par une des « portes » du Teutoburgerwald, vont rejoindre les dépôts qui se sont répandus au loin dans les plaines de la Lippe et de la Ruhr : on voit même quelques blocs des montagnes scandinaves sur la rive gauche du Rhin, dans les environs de Crefeld[1]. Cette grande abondance de pierres, disposées en maints endroits comme des édifices cyclopéens, a permis aux anciens habitants de la contrée d'élever eux-mêmes une multitude de grossières constructions, dolmen, pierres levées, enclos sacrés, tombeaux des « Huns » ou des « Géants ». Un archéologue du Hanovre, von Estorf, a compté en 1846, dans les seuls districts d'Uelzen et de Lüneburg, environ 7,000 mégalithes, dont 300 en bon état de conservation. Sur un coteau qui domine l'estuaire de la Weser, se trouve, au milieu d'un cercle de pierres levées, une allée couverte dont les trois dalles supérieures pèsent chacune

[1] H. von Dechen, *Die nutzbaren Mineralien und Gebirgsarten im deutschen Reiche*.

environ 100 tonnes. Mais la plupart de ces monuments d'un autre âge ont disparu. Au dernier siècle, les habitants du Hanovre faisaient un grand commerce de ces pierres avec leurs voisins les Hollandais, qui les emploient à la construction des digues[1].

Même durant la courte période d'histoire qui s'est écoulée depuis les conflits de Rome avec les Germains, le profil des rivages allemands de la mer du Nord a beaucoup changé. Cet immense lais de mer qui forme toute la région hanovrienne au nord de la Hesse et du Harz, a été rongé sur ses bords, et l'Océan a repris une partie de son empire bien avant dans les terres. Les annales du moyen âge racontent les effroyables désastres causés par les soudaines irruptions de la mer. La plus ancienne inondation dont parlent les chroniques élargit, en 1066, le golfe de la Jade, ancien estuaire de la Weser abandonné par ce fleuve, rasa le château fort de Mellum, dont un banc de sable, ayant encore ce nom, indique toujours l'emplacement; enfin en 1218 et en 1221, la mer creusa la partie du golfe où se trouvent aujourd'hui, au sud de Wilhelmshafen, les eaux les plus profondes[2]. En 1277, les désastres furent plus grands encore : poussées par la tempête, les eaux se précipitent dans l'estuaire de l'Ems, engloutissent près de quarante villages et forment ce golfe sinueux du Dollart, dont le nom même, qui signifie « Furieux », rappelle probablement l'œuvre de destruction. En 1570, pendant la nuit du 1er novembre, nouvelle irruption des eaux : d'après la tradition, cette « marée de Tous les Saints », rompant les digues, des bouches de la Meuse à la pointe du Skagen, aurait noyé cent mille habitants. Et depuis cette époque, combien de levées de défense ont été percées! combien de champs inondés et de villages détruits! Il paraît probable que le phénomène de lent affaissement du sol, constaté sur les rivages des Pays-Bas, de la Poméranie et de la Prusse orientale, se produit aussi pour les côtes de la Frise germanique. Ainsi s'expliqueraient les grandes irruptions du flot. M. Prestel évalue les progrès annuels de la mer à 5 mètres et demi en moyenne sur toute la côte qui se prolonge du Texel à la pointe du Danemark : ce serait pour le continent une perte de plus de 6,000 kilomètres carrés depuis le treizième siècle.

Mais si les eaux assiègent le littoral, prêtes à dévorer les terres riveraines non protégées, des causes naturelles tendent d'autre part à augmenter le domaine de l'homme aux dépens des flots et lui donnent d'excellentes terres d'alluvion, dont l'épaisseur moyenne est de 10 à 12 mètres. Partout où l'eau douce se mélange à l'eau salée, c'est-à-dire dans les estuaires de

[1] J.-G. Kohl, *Nordwestdeutsche Skizzen*, 1ter Band.
[2] Bader in Jever, *Aus allen Welttheilen*, 1872, p. 358.

l'Ems et de la Weser, ainsi qu'aux embouchures des petites rivières de la contrée, des troubles se déposent, à l'heure où s'équilibrent le flot et le jusant. Non-seulement les fines molécules de sable et d'argile se précipitent, mais aussi un travail chimique s'accomplit dans l'eau marine : des sels de chaux, de magnésie se mêlent aux dépôts du fond. En outre d'innombrables infusoires d'eau douce, qui meurent au contact de l'eau salée, et des myriades d'organismes marins que tue l'eau des rivières, s'accumulent en couches pressées sur le lit des estuaires et contribuent à former ces terres si fertiles, dont l'agriculteur, quand il les a conquises sur la mer, ne peut lasser la fécondité : elles donnent récolte sur récolte pendant un siècle, sans qu'il soit nécessaire d'en réparer les pertes. D'après les recherches du grand micrographe Ehrenberg, la vase des golfes de la Frise consiste, au moins pour une vingtième partie, en débris d'infusoires ; dans le port d'Emden, cette fange profonde ou *schlick* est, pour les trois cinquièmes, formée de ces restes d'animalcules. Tous les quinze ou vingt ans il faut en débarrasser les canaux, partiellement obstrués. Autrefois l'ambre se déposait aussi sur ces rivages comme sur les côtes baltiques de la Prusse, mais la quantité n'est plus suffisante pour qu'on puisse en faire un commerce considérable. Chose remarquable, les débris d'insectes, que l'on rencontre si fréquemment dans l'ambre de la Baltique, manquent dans celui de la mer du Nord. On en conclut que la côte de la Frise était à cette époque aussi pauvre en scarabées qu'elle l'est de nos jours[1].

Quand les bancs de vase commencent à émerger, ils se couvrent d'abord d'une végétation de salicornes, puis la terre, moins saline, donne naissance à des carex, et bientôt le trèfle rampant apparaît sur le sol : c'est alors que l'homme doit chercher à s'emparer de ces plages nouvelles ; elles le payeront largement de ses peines. Autrefois les habitants du « geest », descendant à la conquête des terres basses, avaient soin de s'établir sur d'anciens îlots supérieurs au flux de marée, ou de se construire des buttes artificielles ou *wurten*, *warfen*, *wieren*, *wierden*, assez vastes pour recevoir leur demeure et leur grange et donner asile à leurs bestiaux[2]. Chaque famille, semblable, pendant l'heure du flot, à un groupe de naufragés, habitait ainsi un tertre solitaire, qu'il fallait consolider avec soin chaque année pour éviter que la mer ne l'emportât : on a trouvé sur ces tertres beaucoup de débris laissés par les hommes de l'âge de pierre. Mais, depuis des siècles déjà, les travaux de défense entrepris par chaque groupe de cultivateurs pour son propre compte n'ont plus qu'une faible importance en comparaison des œuvres collec-

[1] Prestel, *Der Boden der Ostfriesischen Halbinsel.*
[2] Prestel, — Kutzen, *Das deutsche Land*, t. I, p. 289 et suiv.

tives entreprises par la société tout entière pour la commune protection. Imitant leurs voisins les Hollandais, les Frisons allemands ont élevé sur toutes les plages, de la bouche de l'Ems à celle de l'Elbe, un rempart continu de digues; et maintenant ils n'ont plus à craindre que les tempêtes exceptionnelles, comme il en survient au plus une par siècle. Arends a calculé que les digues de la côte batavo-allemande représentent une longueur de 2,475 kilomètres, qui coûterait au moins 250 millions de francs à établir. La plupart de ces levées ont une hauteur moyenne de 5 à 10 mètres; il en est qui dominent de 12 mètres le niveau marin ; et plusieurs de ces « murailles d'or » ont dû être si souvent étayées et soutenues par des épis et des digues secondaires, que, d'après une expression proverbiale, il serait moins coûteux de « labourer avec une charrue d'argent » que de défendre ainsi ses champs. Mais il faut endiguer ou partir :

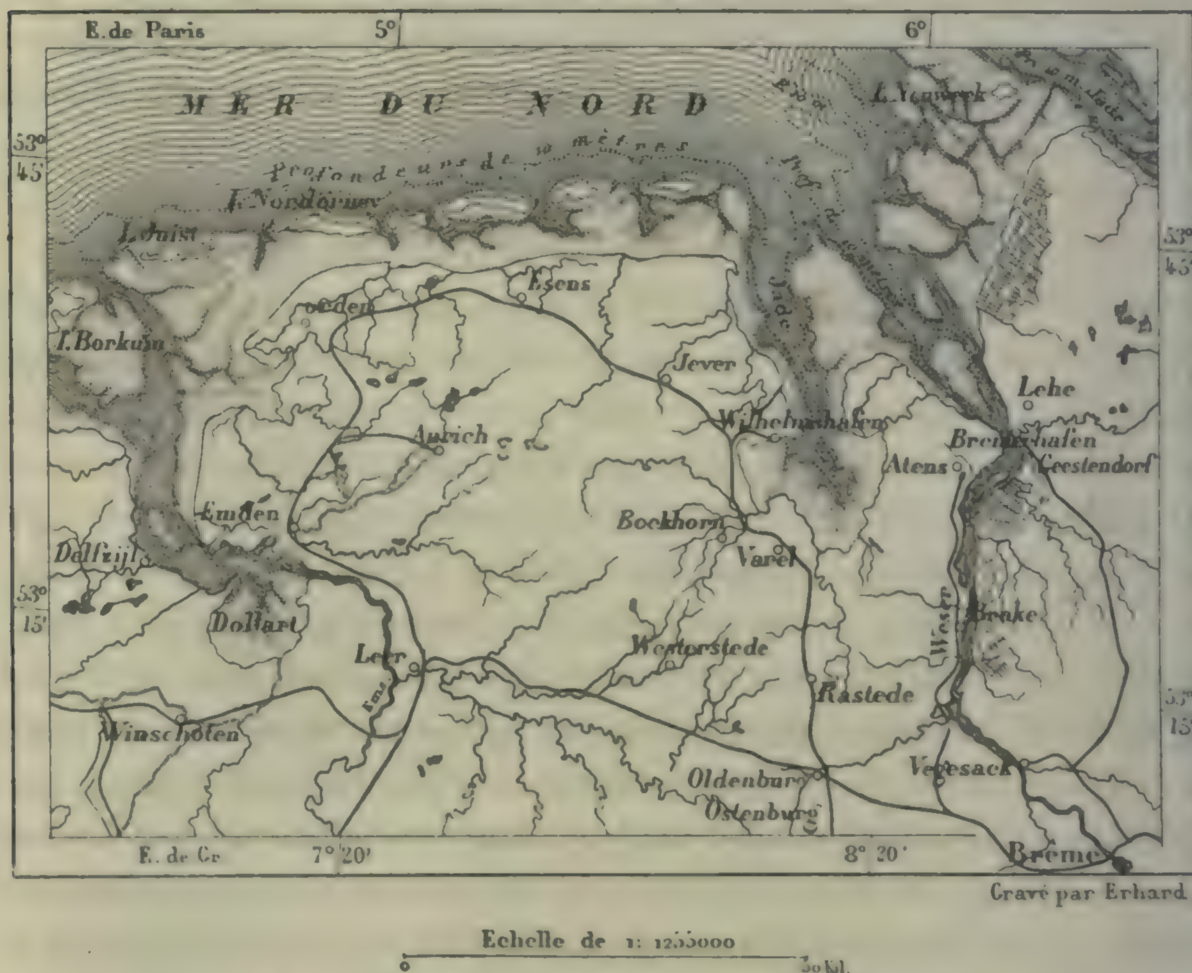
De nich will diken, mut wiken.

Depuis une centaine d'années, l'homme a décidé la lutte à son avantage : ces levées, se rattachant en un rempart continu, puissamment consolidées à tous les endroits périlleux, ont résisté aux assauts des tempêtes, et toutes les argiles compactes que l'eau dépose à la base extérieure des levées ont été annexées au continent et changées en *groden*, *koege* ou « polders » par de nouveaux travaux de défense. Quoiqu'on ne puisse donner pour chaque siècle la carte précise de ces conquêtes, il est certain que depuis les temps historiques la côte a gagné. Ainsi Jever, qui a donné son nom, *Jeverland*, au territoire d'alluvions marines situé au nord-ouest de la Jade, se trouve de nos jours à une quinzaine de kilomètres de la mer, tandis qu'au temps de Charlemagne elle était sur le rivage même et possédait un port de commerce fréquenté. De Wittmund à la mer, sur un espace de près de 20 kilomètres, on ne compte pas moins de neuf digues maîtresses indiquant les conquêtes successives des riverains sur les plages marines : la plus ancienne de ces levées date de l'année 1598. Néanmoins il reste encore beaucoup à faire pour assainir le sol, pour régulariser les chenaux et nettoyer les bouches des rivières, enfin pour assurer la conquête future des *watten*, que l'on voit émerger à marée basse, tout couverts d'herbes marines et de bancs de moules.

Les îles ont subi, proportionnellement à leur étendue, beaucoup plus de changements que la terre « ferme ». La chaîne d'îles qui prolonge celles de la Hollande et qui forme avec elles un deuxième littoral extérieur à la côte, fut évidemment, à une époque antérieure, un rivage continu ; mais il a été rompu par l'assaut des vagues, et brisé en de nombreux fragments. Pline

énumère vingt-trois îles le long des côtes de la Germanie; de nos jours il en existe seulement quatorze, dont sept devant la Frise allemande, sans compter les bancs de sable qui changent de forme à toutes les marées exceptionnelles. Borkum, l'antique Burchana, était certainement une grande terre, il y a dix-neuf siècles, quand ses habitants étaient assez nombreux pour opposer à Drusus une résistance armée. Depuis le douzième siècle, époque à laquelle l'île avait, pense-t-on, plus de 1,000 kilomètres carrés de surface, l'histoire ne mentionne Borkum que pour raconter les irruptions de

N° 179. — LITTORAL DE LA FRISE ORIENTALE.



la mer. Des inondations successives la divisent en plusieurs îlots, qui se séparent à leur tour en moindres fragments, puis ces débris disparaissent pour être remplacés par des bancs de sable ou même par des chenaux profonds. Borkum, tel qu'il nous est représenté par les cartes publiées au commencement du dix-huitième siècle, et Borkum, tel qu'il existe aujourd'hui, partagé en deux îlots, se ressemblent à peine : riche en navires, que commandaient des capitaines nés dans l'île, elle avait un port, des villages, de grandes cultures; elle n'a plus que de pauvres fermes et sa plage pour les bains de mer. De même Wangerooge, encore fertile et peuplée en 1840, a été réduite par les incursions de la mer à un simple amas

de sable. Dans leur ensemble, les sept îles, Borkum, Juist, Norderney, Baltrum, Langeooge, Spikerooge, Wangerooge, ne sont plus qu'un chaînon de dunes, auxquelles manque le piédestal de terres basses qui les entourait autrefois. Habitées par quelques pêcheurs, elles deviendraient peut-être des îlots déserts, et disparaîtraient même complétement si l'on n'avait soin d'en protéger les sables par des plantations de gourbets (*Arundo*

N° 180. — NORDERNEY, BALTRUM ET LE LITTORAL VOISIN.



arenaria) et d'autres herbes aux racines traçantes. Norderney est la seule île dont le village ait, pendant la belle saison, l'aspect animé de ceux du continent, grâce aux baigneurs qui viennent en visiter les plages[1].

Une petite île fortifiée, Neuwerk, est le débris de l'ancienne côte entre les bouches de la Weser et de l'Elbe, mais il reste encore au large un îlot, le célèbre rocher de Helgoland. Cette « Terre aux Bancs inondés », — car tel

[1] Pêche à Norderney, quantité moyenne : de 500,000 à 600,000 kilogrammes de poisson.

est le sens probable du nom primitif Hallaglun (Hallig-Land), — se trouve certainement dans les eaux germaniques, puisqu'elle est séparée des bancs de sable de l'Eider, à l'est, par des fonds de 16 mètres de profondeur seulement ; mais en 1808 les Anglais la prirent au Danemark, et depuis ils n'ont pas songé à rendre « cette pierre de la patrie allemande » aux conquérants du Schleswig. Quand ils s'en emparèrent, Helgoland avait pour eux

N° 181. — HELGOLAND.



une grande importance stratégique, à cause de l'abri qu'elle offrait à leurs navires par la rangée d'écueils et de dunes qui défend l'île de la houle du nord-est. Ces récifs, qui se développent en croissant très-allongé, portent le vieux nom de Brunnen, mot qui, d'après certains étymologistes, aurait la signification de « bouclier ». Ces écueils, si périlleux pour les marins qui ne connaissent pas les abords de l'île, servent en effet de brise-lames et forment avec le rocher de l'ouest deux rades, ouvertes l'une au nord-ouest, l'autre au sud-est. Des récits fort exagérés ont été faits de la démolition rapide de Helgoland; mais il est certain que vers la fin du dix-septième siècle un isthme rattachait l'île principale à la chaîne des récifs orientaux,



VUE PRISE A HELGOLAND

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Friederichs.

et ceux-ci portaient des falaises, dites Wittekliff, hautes de 60 mètres. Quelques siècles auparavant, les deux îles, réunies en une seule terre, occupaient certainement une étendue plus considérable, ainsi que le prouvent les témoignages unanimes des anciens chroniqueurs. D'après Adam de Brême, cette terre, occupant maintenant trop peu de surface pour qu'on puisse la cultiver, était « très-fertile, riche en céréales, en bestiaux et en volatiles », et des cartes, qui d'ailleurs sont tracées sans aucune précision et dont le témoignage est sans valeur scientifique, attribuent à Helgoland une superficie centuple de celle que lui donnent les documents exacts dressés de nos jours. Les fossiles modernes, soit terrestres, soit d'eau douce, que l'on rencontre dans les argiles des fonds marins et des récifs environnants, prouvent que la terre possédait une faune vraiment continentale. De nos jours, Helgoland a perdu toutes les assises de craie qui l'environnaient autrefois; elle n'a gardé qu'un noyau de pierre dure, que les vagues entament difficilement[1] : ce n'est plus qu'un rocher, mais un rocher superbe, dont les strates de grès bigarré, presque horizontales et diversement sculptées par les pluies, le vent, le soleil, l'air salin, brillent en couleurs bien tranchées, vert, brun, rouge éclatant. A l'extrémité orientale de l'île, un bourg de pilotes et de baigneurs, qui se dépeuple peu à peu[2], occupe une plage étroite et monte à l'assaut des escarpements de la falaise ; quelques navires de pêche se balancent dans la rade ; au large les bâtiments passent en convois sur les routes marines de Brême et de Hambourg. Peut-être des phénomènes volcaniques ont-ils eu une certaine part à la destruction de l'ancienne terre de Hallaglun. On raconte que par deux fois, le 13 juin 1833 et le 5 juin 1858, la mer de Helgoland s'est soulevée en bouillonnant comme si elle avait été chauffée par un foyer de laves sous-marines[3].

Les plaines qui s'étendent à l'ouest de l'Elbe sont habitées par une population qui dans son ensemble est l'une des plus homogènes de l'Allemagne, et dans laquelle les anthropologistes cherchent les représentants les plus purs du type germanique. Cependant une race étrangère vivait encore récemment dans le Hanovre. Tandis que dans la « marche » de Brandenburg et dans presque tout le bassin de l'Oder les Slaves se fondaient peu à peu

[1] H. Girard, *Die Norddeutsche Ebene.*

[2] Population de Helgoland en 1860. . . . . 2,860 hab.
» » 1872. . . . . 1,913 »

[3] B. Studer, *Geschichte der physischen Geographie der Schweiz*, p. 42.

dans la population allemande et perdaient leur langage, ils se maintenaient sur la rive gauche de l'Elbe, dans tout le district du Hanovre qu'arrose le Jeetze et qui reste connu sous le nom de Wendland ou « Pays des Wendes ». Encore au commencement du siècle, la langue slave était parlée par le plus grand nombre des familles, et de nos jours plus d'un millier de mots, incompréhensibles aux Allemands du voisinage, sont restés dans l'idiome local. Cette persistance extraordinaire de la langue wende dans un milieu si éloigné du gros de la race s'explique par la configuration de la contrée. A l'ouest et au nord, les landes de Lüneburg limitaient le pays des Wendes et formaient une barrière presque infranchissable aux colons allemands. Au sud et à l'est, les marais et les lacs de l'Altmark étaient une autre barrière non moins difficile à traverser. Le pays tout entier était donc plus isolé que s'il eût été entouré de rivières ou de bras de mer navigables : les habitants pouvaient y maintenir leur langue et leurs mœurs comme s'ils eussent vécu dans une île de l'Océan. Malheureusement, leur domaine était trop étroit ; ils étaient eux-mêmes trop peu nombreux pour qu'il leur fût possible de sauvegarder leur indépendance : asservis par des seigneurs, ils eurent à subir toutes les indignités que la race victorieuse inflige toujours à la race vaincue ; tout droit de bourgeoisie leur fut interdit pendant longtemps, et c'est à la fin du dix-septième siècle seulement qu'on voulut bien admettre quelques-uns d'entre eux dans les corporations et dans les guildes.

D'autres populations vivant à l'état de tribus se sont aussi longtemps maintenues dans les endroits les plus écartés des marais et les régions les plus infertiles du geest. Ainsi des Tsiganes campaient encore récemment au milieu des dunes du Hümmling, à l'est de l'Ems. A côté d'eux vivaient d'autres bandes errantes, d'origine allemande, que l'on dit avoir été des fugitifs des contrées dévastées pendant la guerre de Trente Ans, et que l'on désignait sous le nom de *Scheerenschleifer* (Aiguiseurs de ciseaux). Une haine implacable divisait les deux peuplades « maudites », et quand elles se rencontraient, elles ne manquaient pas de se livrer bataille ; blessés et prisonniers étaient effroyablement mutilés : les vainqueurs leur coupaient les tendons des pieds et des jarrets. A la fin, les « battues » des paysans réduisirent les malheureux des deux races à prendre des domiciles fixes, et maintenant on n'en voit plus de traces[1]. Les hommes de race brune qui vivent dans le pays de Meppen, au milieu des populations blondes, doivent être considérés aussi comme les descendants d'une peuplade isolée[2].

[1] J. G. Kohl, *Der Hümmling, Nordwestdeutsche Skizzen*, 2ᵉʳ *Theil*.
[2] Rud. Virchow, *Versammlung der deutschen Naturforschern zu Iena*, 1865.

Les Frisons du littoral sont, de tous les Allemands, ceux qui se distinguent par le caractère le plus solide, l'âme la plus haute. Longtemps restés à l'écart du reste de la nation dans leurs îles et leurs marais, souvent aux prises avec la mer furieuse, vivant sous un âpre climat de bise, d'averses et de brouillards, les Frisons allemands, aussi bien que leurs frères de Hollande, ressemblent par beaucoup de traits aux insulaires de la Grande-Bretagne, dont la langue a du reste tant d'analogie avec la leur; dans le Saterland, les habitants de quelques villages ne comprennent même pas les Allemands des alentours, tandis qu'ils entendent fort bien l'idiome des Frisons de Hollande. Les hommes ont droit d'être fiers et d'avoir confiance en eux-mêmes, car ils ont fait le sol qui les porte : ils l'ont arraché à la mer ou bien l'ont repris après l'avoir perdu ; ils ont changé le marais en terre fertile ; ils ont fait naître des moissons là où ne croissaient que les joncs, où s'étendaient les eaux insalubres. Toutes ces conquêtes sont dues à la persévérance héréditaire et à la liberté dont ils ont longtemps joui, protégés par les landes du geest et par les infranchissables marais. Quelques-unes de leurs tribus ont pu résister pendant des générations à des armées entières. Ainsi les Stedinger, qui vivaient sur la rive droite de la Hunte, dans la contrée où se trouve actuellement Oldenburg, bravèrent pendant trente années toute la chrétienté, qui voulait venger sur eux la mort d'un prêtre : il fallut envoyer contre ces quelques milliers de Frisons une armée de 40,000 croisés; mais, plutôt que de céder, ils se laissèrent égorger jusqu'au dernier. Dans toutes les autres parties du littoral, ce fut aussi à grand'peine, et après avoir versé bien du sang, que les comtes et les barons des terres voisines parvinrent à soumettre les Frisons, mais ils n'ont pu réussir à les rendre vaniteux de leur servitude. Les descendants des républicains du littoral gardent le souvenir de l'antique indépendance et répètent avec orgueil la devise de leur blason : *Liewer dued üs Slav* (Mort plutôt qu'esclave !). Quand ils se rencontrent, ils se parlent encore comme il convient à des hommes . *Eada, frya Fresena!* « Salut, libre Frison[1] ! »

Mais, trop porté peut-être à ne voir que l'utilité matérielle des choses, l'habitant du littoral n'est pas homme à s'attendrir à propos des intérêts d'autrui. Dur pour lui-même, il l'est souvent pour les autres, et le temps n'est pas éloigné où il demandait dans ses prières que ses plages fussent « bénies », c'est-à-dire couvertes de vaisseaux rompus et de naufragés. Le Frison n'a rien de l'artiste : *Frisia non cantat!* disait un ancien proverbe. Homme de raison pratique et de bon sens, il ne perd pas son temps à chanter des

[1] Böse, *Das Grossherzogthum Oldenburg;* — Kutzen, *Das deutsche Land.*

refrains ; il aime à parler par sentences, à citer des mots nets et précis qui résument tout un discours ; il ne le cède point aux Néerlandais pour la propreté de la personne et de la demeure. C'est surtout le riche Frison des marais que l'on accuse de n'avoir aucun sens pour les choses de l'art. Entre les habitants des polders et ceux du geest, les contrastes correspondent à ceux des terrains, et les proverbes locaux signalent cette différence avec plus ou moins d'esprit et de justesse. L'homme du marais, campé sur sa terre grasse, assuré d'un revenu régulier, est tranquillement orgueilleux : « C'est un bœuf grossier, » disent les voisins. Quant à l'habitant des terrains sableux, il s'ingénie pour vivre ; la terre ne lui donne de pain que s'il l'arrache par un labeur acharné : son esprit s'affine ; moins riche que le propriétaire du marais, il est plus spirituel, plus vif et plus gai. Il voyage aussi beaucoup plus que son voisin, car la nécessité le pousse loin de sa patrie. Chaque année, un mouvement d'émigration traditionnel entraîne vers la Frise occidentale et les autres provinces néerlandaises des milliers d'Oldenburgeois, faucheurs de prés, coupeurs de tourbe, maçons et peintres. Ces travailleurs nomades, connus sous le nom de « Hollandais », partent régulièrement au printemps comme les oiseaux voyageurs et reviennent à la fin de l'automne. L'industrie locale ne suffirait pas à les nourrir[1].

Actuellement les villes minières et industrielles de la Westphalie, les grandes cités, telles que Brême, Hanovre, Brunswick, attirent des campagnes un nombre de plus en plus considérable d'habitants, et par suite le peuple de cette région change rapidement ; mais vers les sources de l'Ems, entre Delbrück et Münster, les paysans westphaliens rivalisent avec les Frisons des îles par leur fidélité aux anciennes mœurs. Ces descendants des anciens Saxons occidentaux ou West-Falen sont dans l'Allemagne du Nord les « conservateurs » par excellence, les gardiens jaloux de la tradition et du vieux droit écrit. Un grand nombre de maisons de ferme ont gardé le même type de construction qu'au temps de Charlemagne. La demeure, isolée, donnant d'un côté sur le jardin, de l'autre sur les prairies et les champs, ornée à son pignon de deux têtes de cheval en bois sculpté, est divisée en trois compartiments : l'un pour la famille, qui couche dans des cabines en étagère placées autour de l'appartement ; le second pour les animaux, qui regardent les maîtres par-dessus leur mangeoire ; le troisième pour le foin et les instruments de travail. Au centre de la maison est le foyer, de sorte que la maîtresse peut voir à la fois tout ce qui se passe dans son domaine, surveiller en même temps les animaux domestiques, les enfants qui

[1] Le duché d'Oldenburg est le pays d'Allemagne où se trouvent le plus d'idiots : 204 sur 10,000 habitants.

s'ébattent dans la chambre, les garçons de ferme qui vont de la grange au bétail[1]. On a constaté que dans les régions de la Westphalie où les paysans ont une grande aisance, ils tiennent singulièrement à conserver indivis le domaine acquis : ils n'ont que peu d'enfants, comme les cultivateurs des riches départements de la France, et le travail de la ferme doit être fait en grande partie par des valets et des journaliers. C'est dans cette race westphalienne que la Prusse trouve ses meilleurs jurisconsultes : en quittant le travail de la terre, le paysan, âpre au gain, se tourne volontiers vers l'étude du droit.

La Lippe, quoique affluent du Rhin, prend sa source dans la plaine qui fut autrefois la mer du Nord et que les géographes appellent « baie de Westphalie », comme si les eaux la recouvraient encore. Formée de plusieurs ruisselets, elle est grossie tout à coup par la grande fontaine de Lippspringe (Source de la Lippe), un de ces anciens « Jourdains » où les Saxons, vaincus par Charlemagne, avaient à choisir entre le baptême et la mort; une fontaine médicale des environs attire maintenant les visiteurs à Lippspringe. Plus bas, la Lippe passe dans le voisinage de Paderborn (Fontaine de la Pader), qui doit également son origine à des eaux jaillissantes, issues des canaux souterrains du Hellweg. Paderborn, cité qui naquit autour de l'église bâtie par Charlemagne, prit aussitôt une grande importance, due à sa position au point de convergence des chemins qui se dirigent de la Weser vers le Rhin par les Dören ou « Portes » des montagnes. C'est là que Charlemagne tint sa première cour après la défaite des Saxons et qu'il reçut les ambassadeurs des princes arabes de Saragosse et de Huesca, ainsi que le pape fugitif Léon III, là que fut résolue la guerre d'Espagne, commencée en 778. Pendant le moyen âge, Paderborn, toujours en lutte avec ses évêques, fut une des villes puissantes de la ligue hanséatique. Lippstadt, qui porte le nom de sa rivière, et la ville plus populeuse de Hamm, jadis capitale du comté de Mark, située également sur la Lippe, furent aussi des marchés de l'ancienne Hanse et de nos jours sont encore des lieux de commerce et d'industrie; mais, en aval de Hamm, la rivière, qui s'était rapprochée d'abord du fertile plateau du Hellweg et du bassin houiller de Dortmund, se dirige vers le nord-ouest en des régions moins favorisées : on ne voit plus sur ses bords de groupes considérables de population. Les bourgs industrieux de Recklinghausen, de Bottrop, de Buer

1 Immermann; — Justus Moser.

sont à plusieurs kilomètres au sud. Bocholt, voisine de la Hollande, est déjà dans le bassin de l'Ijssel[1].

Bielefeld, également en Westphalie, mais dans un autre bassin que Paderborn, est la ville où vient se concentrer tout le commerce de l'Ems supérieure et qui sert en même temps d'intermédiaire au transit de Rhin à Weser, grâce à son heureuse position sur le seuil d'une de ces portes qui interrompent de distance en distance la chaîne du Teutoburgerwald. Au treizième siècle, Bielefeld était déjà connue en Allemagne par ses fils de chanvre et ses toiles; mais son industrie ne prit une grande importance qu'au seizième siècle, lorsque des Flamands, fuyant la persécution, vinrent y porter les secrets du métier; ils firent bientôt de la petite ville westphalienne une rivale de Bruges et de Gand, et la toile de Bielefeld devint célèbre. Depuis longtemps les manufactures où elle est tissée sont les premières de l'Allemagne; plusieurs fabriques de toiles, situées en d'autres villes, travaillent aussi au profit de Bielefeld. Aux ateliers de tissage se sont ajoutés les établissements annexes, blanchisseries, corderies, fabriques de voiles et de tapis; et récemment on a fondé à Bielefeld des usines pour le traitement du fer et la construction des machines. En outre, la grande ville industrielle de la « Forêt » de Teutoburg est devenue le centre d'expédition principal des jambons exquis, des cervelas, du lard, des viandes fumées de toute espèce que l'on prépare surtout au sud-ouest, dans le district de Gütersloh.

Münster, chef-lieu administratif, mais non la ville la plus populeuse de la Westphalie, s'élève dans une plaine sablonneuse, sur un petit ruisseau tributaire de l'Ems, à peu près à moitié chemin de Cologne à Brême. Ainsi que son nom l'indique, elle a grandi autour d'un ancien « monastère ». Ses principaux édifices sont des églises du moyen âge, qui donnent encore à la ville une apparence fort pittoresque. A la tour penchée de l'une de ces églises ogivales, Lambertikirche, sont encore suspendues, — témoignage de l'atrocité des anciens maîtres, — les trois cages de fer dans lesquelles l'évêque fit enfermer les corps de l'anabaptiste Jean de Leyde et de ses deux compagnons, après que, vivants encore, il leur eut fait arracher des lambeaux de chair avec des pinces brûlantes. L'hôtel de ville, remarquable par son élégante façade du quatorzième siècle, est le monument dans lequel fut signée,

[1] Villes principales du bassin de la Lippe, au 1er décembre 1880:

Hamm	20,785 hab.	Recklinghausen	7,300 hab.
Paderborn	14,690 »	Bottrop	6,600 »
Lippstadt	9,350 »	Buer	5,000 »
Bocholt	8,540 »		

en 1648, la paix de Westphalie, la plus désirée peut-être de toutes celles qui se sont conclues en Europe après les grandes guerres. Les anciens remparts de la ville ont été rasés et remplacés par des jardins ; les bastions du château enferment maintenant un parc. L'académie comprend seulement les deux Facultés de théologie et de philosophie [1], mais elle a rang d'université. Münster n'a plus l'importance relative qu'elle avait autrefois, et son activité industrielle est peu considérable ; elle n'est pas entourée d'usines comme Dortmund et les autres villes de la Westphalie du Sud. Le centre manufacturier le plus animé du cercle de Münster est Ibbenbüren, naguère petit village perdu dans les sables, enrichi rapidement par ses mines de charbon.

Osnabrück (Osenbrügge en *platt-deutsch*), au nord-est de Münster, sur un des affluents de l'Ems, est aussi l'une des villes épiscopales fondées par Charlemagne : les plénipotentiaires de la paix de Westphalie décidèrent que cette ville aurait alternativement un évêque protestant et un évêque catholique, et cette clause bizarre du traité fut observée jusqu'en 1827, époque à laquelle la souveraineté d'Osnabrück fut cédée au Hanovre par son prélat. Cette ville, centre de convergence pour de nombreuses routes et six chemins de fer, augmente rapidement en population ; elle a près de quatre fois plus d'habitants qu'au commencement du siècle.

En aval de Lingen, toutes les villes de la basse Ems et des bords du Dollart sont, grâce à la marée, des lieux de commerce maritime : Meppen, près de laquelle un champ de tir pour les canons Krupp occupe un triangle de 17 kilomètres de longueur ; Papenburg, que l'industrie des coupeurs de tourbe a fait surgir du milieu des marais et qui ne possède pas moins de 300 embarcations de mer ; Leer, encore village en 1825 ; Norden, la ville la plus septentrionale de l'Ostfriesland, ainsi que l'indique son nom ; Emden, qui se trouvait autrefois au bord de l'estuaire ; devenue le chef-lieu du pays, elle est aujourd'hui le point d'attache d'un télégraphe sous-marin d'Amérique. Les ports de l'Ems sont en relation directe avec Brème et Hambourg, la Néerlande, l'Angleterre, la Norvège, le Danemark et les rivages de la Baltique [2] ; ils expédient des tourbes, du beurre, du fromage, des bestiaux, diverses denrées agricoles qui proviennent des bourgs de l'intérieur, Aurich,

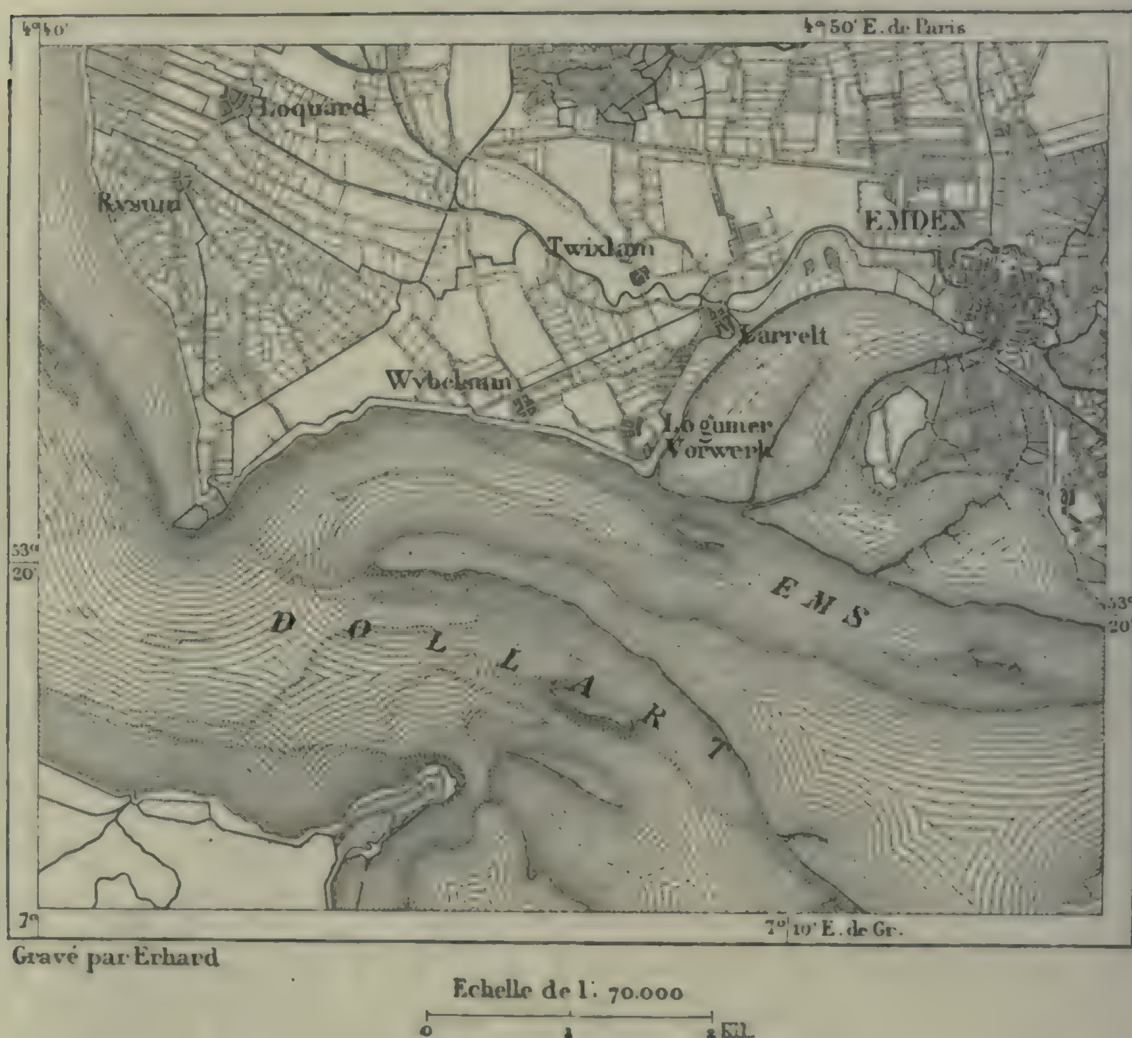
[1] Académie de Münster en 1882 : professeurs, 33 ; étudiants, 336.

[2] Mouvement commercial maritime des ports de l'Ems en 1878 :

Emden :	entrées. . . .	590	navires	chargés,	jaugeant	32,173 tonnes.
	sorties	404	»	»	»	20,507 »
Leer :	entrées. . . .	444	»	»	»	48,487 »
	sorties	422	»	»	»	56,358 »

Westerstede, Apen, et reçoivent de l'étranger des bois et des objets manufacturés. En outre, Leer et Papenburg, les villes les plus modernes de la contrée, ont d'importantes manufactures qui contribuent à leur prospérité, tandis que l'industrie de la pêche s'est maintenue à Emden. Cette ancienne ville est d'aspect tout à fait hollandais : ses maisons de briques rouges tournant du côté de la rue leurs pignons à gradins, le beffroi de son hôtel de ville,

N° 182. — EMDEN.



Gravé par Erhard

Echelle de 1 : 70.000

0 1 2 Kil.

les canaux qui la traversent dans tous les sens, les embarcations ventrues qui se meuvent sur l'eau jaunâtre, font ressembler la ville frisonne à ses voisines des bords de l'Ijssel et du Zuiderzee. Pendant la guerre de Trente Ans, elle devint fort riche à cause de son isolement au nord des marais : épargnée par la guerre, elle devint le centre d'un commerce considérable qui fuyait les autres ports; les désastres publics contribuèrent à sa richesse. C'est à Emden ou dans le voisinage que doit aboutir prochainement la grande voie de navigation qui rejoindra le port militaire de Wilhelmshafen au Dollart : ainsi se trouvera rétablie la communication qui existait entre la Weser et l'Ems, lorsque le premier de ces cours d'eau,

laissant à droite la porte de Westphalie, se dirigeait au nord-ouest par les plaines d'Osnabrück. On s'occupe aussi de creuser un canal du Rhin à l'Ems par la région minière de la Westphalie, ainsi qu'un canal militaire entre l'Ems et la Jade. Ces grands travaux hydrauliques donneront certainement une importance considérable au port de l'Ems[1].

Le bassin dont les eaux s'écoulent dans le golfe de la Jade ne possédait naguère que des petites villes de l'Oldenburg, telles que Varel et Jever, enrichies par le commerce et la fécondité des terres environnantes; mais en peu d'années le gouvernement prussien, devenu possesseur par achat d'un petit territoire de landes et de marais où ne se trouvait qu'une chaumière isolée, a fait surgir à côté de ces anciennes et tranquilles colonies des Frisons une cité moderne incessamment emplie du bruit des machines : c'est la ville de Wilhelmshafen (Wilhelmshaven) avec ses bassins flottants, ses docks de carénage, ses chantiers de construction, ses vastes casernes où loge presque toute la population militaire et civile, ses arsenaux, ses ateliers de toute espèce, les fortifications qui l'entourent et les vaisseaux de guerre cuirassés qui flottent sur la rade profonde[2]. A une petite distance au nord-ouest est le village de Kniphausen, dont la principauté minuscule, oubliée par le congrès de Vienne, possédait jadis le sérieux avantage de rester pays autonome et de faire flotter son propre pavillon sur ses navires; souvent des marins appartenant à quelque puissance belligérante profitèrent de la neutralité de Kniphausen pour en hisser les couleurs[3].

A l'endroit même où la Weser sort de la région des collines, c'est-à-dire à la « Porte » de Westphalie, s'est placée la ville de Minden. Récemment encore c'était une place militaire, dont les forts surveillaient le passage du fleuve, mais elle a été aussi de tout temps un lieu de commerce, un port fréquenté de la Weser; maintenant le trafic fluvial y diminue d'année en année et le principal mouvement des échanges s'y fait par les chemins de fer. Au sud de Minden, on exploite en carrière depuis des siècles les grès de la

[1] Villes principales du bassin de l'Ems, au 1er décembre 1880 :

WESTPHALIE.		HANOVRE.	
Münster	40,450 hab.	Osnabrück	32,800 hab.
Bielefeld	30,680 »	Emden	13,660 »
Ibbenbüren	3,900 »	Leer	10,075 »
OLDENBURG.		Papenburg	6,740 »
		Norden	6,600 »
Westerstede	6,250 »	Lingen	5,825 »

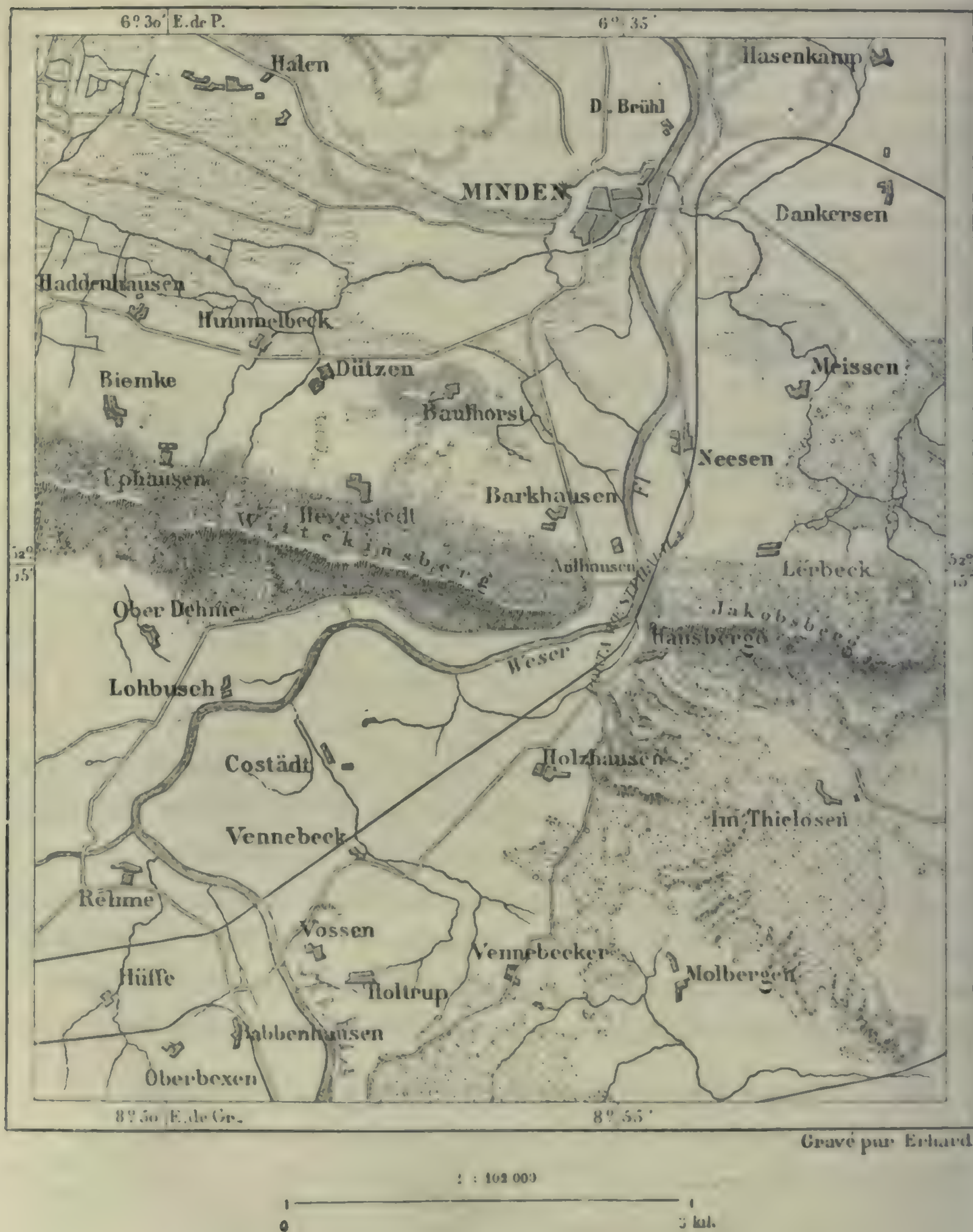
[2] Mouvement du port de Wilhelmshafen, sans les navires de guerre, en 1878 :

Entrées : 1,180 navires chargés, jaugeant 36,746 tonnes; sorties : 63 navires, jaugeant 3,885 tonnes. Ensemble : 1,243 navires et 40,631 tonnes.

[3] H. Meidinger, *Die deutschen Ströme*.

« Porte », qui ont servi à construire les quais de Bremerhafen et de Wilhelmshafen, ainsi que de nombreuses jetées en Hollande, où ces grès sont

N° 185. — LA PORTA WESTPHALICA.



connus sous le nom de « pierres de Brême » . ainsi, grâce au travail de l'homme, cette entrée de l'Allemagne centrale se trouve notablement élargie. La ville possède aussi diverses usines; par l'industrie des toiles, Minden, de même que ses voisines Herford et Lübbecke, se rattache au groupe manufacturier dont Bielefeld est la capitale. Entre Herford et

Minden sont les bains salins fréquentés d'Oeynhausen, tandis qu'à l'orient de la Weser, la petite ville de Bückeburg, encore capitale d'un État distinct, celui de Schaumburg-Lippe, rappelle le temps où l'Allemagne était divisée en une foule de principautés.

Hanovre ou Hannover, naguère capitale de royaume et maintenant simple chef-lieu de province, n'a pas l'avantage d'être située sur le fleuve qui traverse son territoire; elle n'est arrosée que par la Leine, petit affluent tortueux de la Weser; son nom, qui signifie « Haute Rive », est dû à la position de ses premiers édifices sur une berge élevée que contourne la rivière. Mentionnée pour la première fois au douzième siècle, Hanovre s'est rapidement agrandie, comme l'aurait fait toute autre ville de la plaine dès qu'un souverain l'eût choisie pour y établir sa résidence, et les routes qui convergent maintenant vers elle lui assurent un accroissement de plus en plus considérable. La « vieille ville » est déjà un quartier de bien faible surface en comparaison de la « ville nouvelle »; en outre, de vastes faubourgs s'étendent le long des routes, et surtout à l'ouest, de l'autre côté du bras de la Leine appelé Ihme : c'est là que s'est bâti, au pied de la colline dite Lindnerberg, le quartier de Linden, constitué en commune distincte. Les rues de Hanovre sont parmi les plus somptueuses des cités allemandes; les anciennes fortifications ont été rasées pour faire place à des promenades et à des allées ombreuses; des pelouses, des massifs d'arbustes et de fleurs, se continuent au nord-ouest de la ville jusqu'au château de Herrenhausen, le Versailles des anciens souverains du pays. Ville royale, Hanovre ne pouvait manquer d'avoir un beau théâtre, un musée et des collections d'antiquités; elle possède aussi une bibliothèque de 150,000 volumes, et quelques-unes de ses écoles, notamment l'école polytechnique, où se pressent plus de 600 élèves, sont parmi les plus importantes du nord de l'Allemagne. Mais c'est comme ville industrielle que Hanovre tend à se distinguer de plus en plus : elle a de grandes filatures, des fabriques d'étoffes de couleur, de produits chimiques, de capsules, des fonderies, des ateliers de construction. Les campagnes des alentours, jadis très-marécageuses, ont été en partie desséchées et transformées en bons terrains de culture. Grâce à ses chemins de fer, la cité a, pour ainsi dire, un port sur la Weser, la ville de Nienburg, et plus bas Brême est sa place maritime. Herschel, les deux Schlegel, Pertz, Grisebach naquirent à Hanovre; Leibnitz y mourut.

Sur un affluent de la Leine, l'Innerste, à la base des collines avancées qui continuent le Harz au nord-ouest, est Hildesheim, cité qui fut populeuse et célèbre bien avant la capitale actuelle du Hanovre, L'ancienne Hiltinesheim était le siège de l'un des évêchés les plus puissants du nord

de l'Allemagne, puis elle devint l'une des villes de la Hanse; les édifices qui entourent sa place du marché, ainsi que plusieurs maisons à boiseries sculptées des rues tortueuses de l'ancien quartier, rappellent les époques du moyen âge et de la Renaissance. La cathédrale, fondée dans la deuxième moitié du onzième siècle, en partie reconstruite à diverses époques, est un édifice sans beauté extérieure, mais renfermant de grands trésors d'art, des portes d'airain de 1025, des bas-reliefs romans, des lustres et des fonts baptismaux fort anciens, de curieux sarcophages. Une colonne placée devant le chœur serait, dit-on, le pilier d'Irminsul, qui portait autrefois l'idole des Saxons; sur la muraille extérieure de la chapelle tombale croît un rosier, certainement âgé de huit cents ans, puisque de nombreuses chroniques le mentionnent, et que la légende dit avoir été planté par Charlemagne. Une ancienne abbaye, celle de Saint-Michel, est transformée en hospice de fous. Comme la plupart des villes de l'Allemagne du nord, Hildesheim a rasé ses anciennes fortifications et les a remplacées par de belles promenades : c'est en dehors que se trouvent les diverses fabriques, filatures, ateliers de machines, brasseries.

La capitale du Brunswick (Brunswyk en *platt-deutsch*) ou Braunschweig, porte le même nom que son duché. Également située dans le bassin de la Weser, sur le petit affluent nommé l'Oker, Brunswick est une ville plus ancienne que Hanovre : elle existait déjà du temps de Charlemagne et de nombreuses tribus germaniques y adoraient une idole que renversa l'empereur franc. Située précisément à l'endroit où la route d'Augsbourg, de Nürnberg et d'Erfurt à Hambourg croise la voie qui longe la base des coteaux de l'Allemagne médiane, Brunswick devint pendant le moyen âge l'un des marchés principaux de la ligue hanséatique. Ses bourgeois devinrent même assez puissants et assez riches pour conquérir une autonomie municipale à la fois par la menace et par l'argent. De cette époque de prospérité la ville garde encore de beaux édifices, églises, couvents, palais communaux, maisons particulières, qui donnent à certains quartiers une physionomie des plus originales. La petite église de Magnus, de la première moitié du onzième siècle, subsiste encore à peu près telle qu'elle a été construite; la cathédrale, qui contient le curieux mausolée de son fondateur Henri le Lion, est un monument byzantin de la fin du douzième siècle; les églises de Sainte-Catherine et de Saint-André, d'autres encore sont des œuvres remarquables de l'art ogival. L'ancien hôtel de ville, de la même époque, est un des plus élégants que l'Allemagne ait gardés. Des temps modernes Brunswick a son château, son musée, riche surtout en maîtres de l'école hollandaise, et son admirable promenade d'enceinte,



HILDESHEIM. — LA MAISON DES BOUCHERS

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

qui n'a guère de rivales pour la disposition des massifs, la variété des points de vue et l'abondance des eaux. Brunswick est aussi une ville d'industrie; comme aux temps de la Hanse, elle est surtout un fort marché et un lieu d'expédition pour les denrées. Le mathématicien Gauss est né à Brunswick.

Wolfenbüttel, située également sur l'Oker, en amont de son chef-lieu, fut longtemps la résidence de la famille ducale. Sa population était alors plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui; mais elle diminua tout à coup lorsque la cour s'établit à Brunswick; la ville devint à moitié déserte. Elle est souvent visitée par les savants, grâce à sa précieuse bibliothèque, de 270,000 volumes et de 10,000 manuscrits, jadis confiée à l'illustre Lessing. Cette importante collection, autrefois l'une des principales de l'Europe, possède, entre autres richesses, plusieurs volumes provenant de l'ancienne bibliothèque de Mathias Corvin. Près de Wolfenbüttel, au Kibizer-Damm, les Impériaux furent battus en 1641 par le maréchal de Guébriant. Une autre ville du bas Brunswick, Helmstedt, fut sainte autrefois: sur un coteau du voisinage s'élèvent deux blocs de granit, les *Lübbensteine*, que l'on croit avoir été des autels de Wodan, souvent arrosés de sang humain; dans la plaine jaillit une source, au bord de laquelle l'apôtre Ludger vint à son tour élever un autel et où les païens convertis se firent baptiser. Au sud de Helmstedt, toujours sur le territoire du Brunswick, est Schöningen, dont la source artésienne, forée à 600 mètres de profondeur, donne par an 6,000 tonnes de sel. Près de là, se voit le bourg de Schöppenstedt, dont le nom, comme le sont en France ceux de Carpentras et de Quimper-Corentin, est souvent employé par les Allemands d'une manière dérisoire.

Sur le chemin de fer de Brunswick à Hanovre, la ville principale est la place industrielle et commerciale de Peine, où sont des distilleries et des fabriques de sucre de betterave. De même, l'ancienne ville de Celle, la station intermédiaire de Brunswick à Brême par la voie fluviale, est un centre de manufactures, surtout pour la filature des cotonnades et la fabrication des parapluies. D'heureux coups de sonde avaient fait croire que la majeure partie du Brunswick et du Hanovre, et tout spécialement la région traversée par la ligne de Peine à Celle, renfermait d'immenses trésors de pétrole. Mais les résultats des recherches n'ont été que médiocres, au moins jusqu'à présent, et les puits ont été pour la plupart abandonnés. Ce sont les abeilles, dont les essaims couvrent les vastes landes de Lunebourg, qui donnent encore au pays son meilleur revenu [1], consistant en cire, que Celle se

[1] 216,750 ruches dans le Hanovre en 1875.

charge de préparer. En aval de Celle, il faut descendre le cours de l'Aller sur un espace d'environ 100 kilomètres avant de rencontrer une ville de quelque importance, Verden, bâtie sur deux bras de l'Aller, non loin du confluent de cette rivière avec la Weser et à la rencontre des routes qui suivent les deux vallées : l'énorme nef d'une cathédrale, fort belle à l'intérieur, domine la petite ville. A Verden on se trouve déjà dans le cercle d'attraction de la puissante Brême.

L'antique cité, antérieure même à Charlemagne, qui en fit un évêché, fut au moyen âge parmi les plus commerçantes de la Germanie. Ses marins parcouraient la mer du Nord et la Baltique ; ils fondèrent la ville de Riga en 1158, et prirent part aux Croisades; les Grecs, les Arabes, les Égyptiens apprirent à connaître les marchands de Brême. Cependant la ville ne fut admise à se faire représenter directement à la diète allemande qu'en 1640. Accueillie dans la Confédération comme « cité libre », elle a du moins gardé ce nom sous le nouveau régime de l'empire, et sur le grand marché s'élève encore un Roland, comme on en voit dans plusieurs autres villes du nord de l'Allemagne. Ces statues ne sont point des effigies du paladin, mais les images symboliques de droits justiciers : d'après Zöpfl, le nom de Roland aurait eu le sens de « tribunal » ou « lieu de jugement ». Le personnage tient une épée dans sa main droite; à ses pieds sont tombées la tête et la main d'un supplicié, en témoignage du pouvoir de vie et de mort que possédaient les magistrats brémois. L'aristocratie marchande qui gouvernait la ville était très-attachée aux anciennes coutumes; des réformes ont pu être introduites à grand'peine après la révolution de 1848 : à cette époque seulement les jurandes ouvrières furent abolies à Brême; alors aussi les juifs reçurent l'autorisation de s'établir sur le territoire de la ville, qui précédemment leur était interdit. Aussi diverses spécialités du commerce avaient-elles été ravies à Brême par les israélites de Hambourg.

L'ancienne ville, située sur la rive droite de la Weser, renferme les monuments qui font la gloire de Brême, la cathédrale, le bizarre hôtel de ville du quinzième siècle, décoré de statues, la nouvelle bourse, construite dans le style ogival, comme la plupart des édifices religieux et municipaux de la cité. Les fortifications ont été détruites, et le sol qui les portait a été disposé en terrasses et en vallons très-pittoresques, où serpentent, au pied des grands arbres les eaux sinueuses de l'ancien fossé; le buste de l'astronome Olbers, enfant de Brême, s'élève au milieu de ce parc de ceinture. La ville extérieure, beaucoup plus grande que l'ancienne, s'accroît incessamment du côté de l'est, ainsi qu'au nord et au sud, le long du fleuve : c'est là que demeurent

la plupart des négociants brémois dont les comptoirs sont restés dans la cité proprement dite. Quant au faubourg de la rive gauche, il est habité surtout par les ouvriers, les petits marchands, les marins, les jardiniers.

De même que Nantes, Rouen et presque tous les ports de rivière, Brême a dû se compléter par des avant-ports, où se trouvent les chantiers de construction et où s'arrêtent les navires pour déposer ou prendre leur chargement. En effet, le fleuve est obstrué de bancs qui ne permettent pas aux bâtiments tirant plus d'un mètre ou d'un mètre et demi de remonter jusqu'à Brême à marée basse; même à marée haute, le chenal n'a que 3 ou 4 mètres de profondeur. Jadis les grands navires étaient obligés de mouiller au milieu de la Weser, soit devant Vegesack, petite ville qu'entourent les maisons de campagne des marchands brémois, soit beaucoup plus bas, devant le port de Brake, appartenant à l'Oldenburg. En 1827, Brême acheta du Hanovre, à l'endroit où la petite rivière de Geeste entre dans l'estuaire de la Weser, un lambeau de 159 hectares, où elle fit creuser les bassins et construire les quais de son port maritime, Bremerhafen. Les villages hanovriens du voisinage, Geestendorf, Geestemünde[1] et Lehe, ont aussi pris leur part du mouvement commercial de Bremerhafen : l'ensemble de la nouvelle agglomération n'a pas moins de 30,000 habitants.

Brême, le deuxième port de l'Allemagne par le mouvement commercial de son estuaire et la valeur de ses échanges, n'a de supérieure que Hambourg pour l'ensemble du trafic, et l'égale presque pour le tonnage des navires[2]. Ses négociants, connus par leur esprit d'initiative, ont fondé en 1827 le *Nord deutsche Lloyd*[3]; ils expédient leurs bâtiments dans les deux Amériques, l'extrême Orient, la mer du Sud; ils arment des baleiniers pour l'océan Antarctique; mais c'est avec les États-Unis que se fait leur plus grand commerce. Brême était naguère le port du continent d'où les émigrants partaient en plus grand nombre pour le Nouveau-Monde; en 1872 et en 1880, années où l'émigration prit les proportions d'un

[1] Mouvement maritime dans le port de Geestemünde, en 1878 :

Entrées.	479 navires, jaugeant	197,050 tonnes.
Sorties	558 » »	191,040 »
Total	1,037 navires, jaugeant	388,090 tonnes.

[2] Flotte commerciale de Brême en 1880 : 296 navires, jaugeant ensemble 238,881 tonnes. Bremerhafen : 24 navires et 28,476 tonnes.

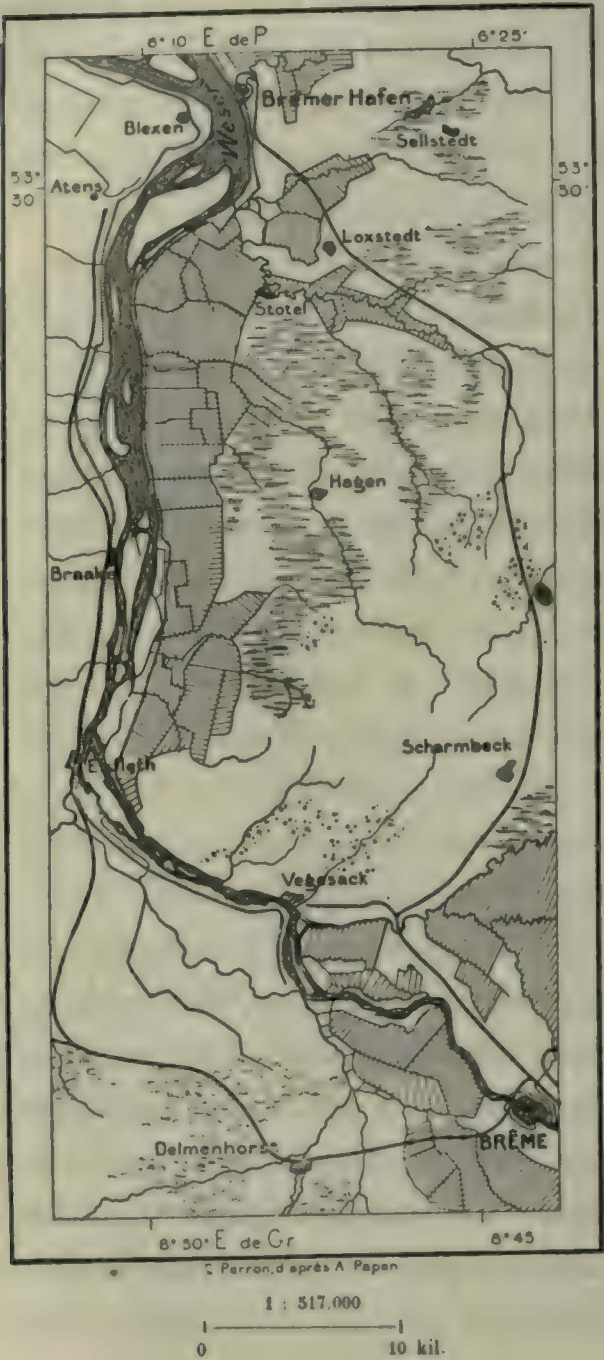
Mouvement des ports de Brême et de Bremerhafen, en 1878 :

Entrées.	2,113 navires, jaugeant	763,660 tonnes.
Sorties	2,202 » »	763,540 »
Ensemble.	4,315 navires, jaugeant	1,527,200 tonnes.

[3] Flotte du Lloyd de Brême en 1882 : 29 transatlantiques, montés par 2,400 marins et jaugeant ensemble 87,166 tonnes. Ensemble : 94 vaisseaux, jaugeant 118,000 tonnes.

véritable exode, plus de 80,000 personnes quittèrent l'Europe par le port de la Weser. Les marins eux-mêmes émigraient en foule[1] ; de 1870 à 1875, un sixième, même un cinquième des matelots s'en allaient chaque année, et les armateurs avaient grand'peine à trouver le personnel nécessaire à leurs navires. Des lignes régulières de bateaux à vapeur rattachent Brême aux ports principaux du nord de l'Europe, des États-Unis, de l'Amérique du Sud et servent d'intermédiaires à une part de plus en plus considérable du commerce de l'Allemagne avec l'étranger; Brême est le principal marché des tabacs[2]; elle importe aussi beaucoup de cotons bruts et de pétrole[3]. C'est un grand honneur pour la cité qu'elle ait participé avec ardeur à l'équipement des deux expéditions polaires allemandes de 1867 et de 1869; elle a été la première ville d'Allemagne à profiter de la route maritime ouverte par Nordenskjöld vers l'estuaire du Yenisséi, et ses corps savants se sont récemment accrus de l'une des Sociétés de géographie les plus actives de l'Europe. Les voyageurs Kohl, Rohlfs, Bastian, Mohr sont nés à Brême.

N° 184. — BRÊME ET BREMERHAFEN.



1 : 517.000

0 — 10 kil.

[1] Émigrants de Brême en 1880 : 80,330, dont 51,620 Allemands.

[2] En 1875, la vingtième partie de la population s'occupait du commerce et de la fabrication du tabac.

[3] Mouvement commercial de Brême en 1880 :

Importations (poids des marchandises) . .	1,774,274	tonnes.	Valeur. .	698,105,500 fr.
Exportations » » . . .	1,228,061	»	» . .	639,120,000 »
Total.	3,002,335	tonnes.	Valeur. .	1,337,225,500 fr.

Valeur des importations de tabac en 1880.	58,892,000 fr.
» importations de coton brut.	118,054,500 »
» » » manufacturé.	77,512,000 »
» importations de pétrole.	41,256,000 »

A l'ouest, sur un affluent navigable de la basse Weser, est Oldenburg, capitale du grand-duché de ce nom, dont une partie est enclavée par le Hanovre, une autre par la Prusse rhénane, une troisième par le Mecklenburg-Schwerin et le Holstein. Oldenburg est entourée de prairies où les éleveurs nourrissent une belle race de chevaux[1]. A l'orient de la Weser s'étend la région marécageuse connue sous le nom de duché de Brême, quoique située dans la province prussienne de Hanovre. Le bourg central de cette région est Bremervörde, qui fut le chef-lieu d'un évêché fondé en 788 par Charlemagne et qui fait maintenant, par ses canaux et l'Oste canalisée, un commerce considérable de tourbe et de denrées agricoles. Au sud, dans le même bassin de l'Oste, est le bourg de Zeven, appelé aussi Kloster-Zeven (en français Klosterseven), d'une ancienne abbaye : là fut signée en 1757 la convention d'après laquelle le duc de Cumberland, vaincu par les Français, devait se retirer au delà de l'Elbe.

La région orientale du Hanovre, pays de bruyères et de forêts, est très-faiblement habitée; à peine quelques villes se trouvent sur les bords des petites rivières coulant vers l'Elbe ou dans le voisinage même de ce fleuve. La ville principale de la contrée est Lüneburg, qui a donné son nom à tout le plateau des landes. Là est le seul endroit du bas Hanovre où la pierre ait percé l'enveloppe des sables et des alluvions; cette roche, falaise de gypse dite le Kalkberg, a même donné lieu à la fondation de la ville en offrant une forte position militaire aux maîtres du pays. De nos jours, ce rocher, qui domine la vallée de l'Ilmenau, est l'une des principales richesses de Lüneburg, car il lui fournit la pierre qui sert à ses nombreuses fabriques de ciment. Une source saline[2], qui jaillit à la base de la

[1] Villes principales du bassin de la Weser inférieure et de la Jade, au 1er décembre 1880 :

HANOVRE.		
Hanovre (Hannover)	122,840	hab.
» avec Linden	150,000	»
Hildesheim	25,900	»
Celle	18,800	»
Geestendorf et Geestemünde	12,450	»
Lehe	9,080	»
Verden	8,550	»
Nienburg	6,200	»
Peine	5,400	»
BRÊME.		
Brême avec faubourgs	125,000	»
» (Bremen)	112,450	»
Bremerhafen	14,240	»
PRUSSE.		
Minden	17,860	hab
Herford	15,600	»
Wilhelmshafen	15,150	»
BRUNSWICK.		
Brunswick (Braunschweig)	75,040	»
Wolfenbüttel	12,140	»
Helmstedt	8,680	»
Schöningen	6,600	»
OLDENBURG.		
Oldenburg avec faubourgs	24,000	»
Oldenburg	18,400	»
Varel avec banlieue	10,050	»
Varel	4,460	»

[2] Production du sel à Lüneburg : de 15,000 à 20,000 tonnes; valeur, 220,000 francs.

falaise, donne les ingrédients chimiques nécessaires à la fabrication de la soude, du chlorure de chaux, de l'acide sulfurique ; enfin, par le port de l'Ilmenau, Lüneburg reçoit les denrées et les marchandises qu'elle utilise dans ses usines métallurgiques et ses manufactures : de là le dicton d'après lequel *mons*, *fons*, *pons* sont les trois grands trésors de Lüneburg. Dans les premiers siècles du moyen âge, le marché de la contrée, le centre des échanges entre les Allemands et les Slaves, était Bardowiek, située à quel-



PONT SUR L'ELBE PRÈS DE HAMBOURG.
Dessin de Gorski, d'après une photographie.

ques kilomètres en aval de Lüneburg sur l'Ilmenau ; cette ville, qui eut jadis dans l'Allemagne du Nord le rôle échu maintenant à Hambourg, fut rasée en 1189 par Henri le Lion et Lüneburg hérita de son commerce. Vers la fin du dix-septième siècle, toutes les marchandises expédiées de Saxe et de Bohême vers le Hanovre et les bouches de l'Elbe avaient Lüneburg pour lieu d'entrepôt. La ville s'accroît maintenant comme centre agricole. C'est un des marchés du chanvre que l'on récolte surtout au sud, dans les environs d'Uelzen, et que l'on dit être le « meilleur du monde ».

Harburg, située sur le bras de l'Elbe appelé Süder-Elbe, au sud des îles qui obstruent le cours du fleuve, ne doit pas uniquement son commerce, son industrie, le mouvement de ses voyageurs au voisinage de Hambourg. Tant que cette grande cité se trouvait en dehors du Zollverein, des navires de mer allaient directement à Harburg; mais le chenal du port s'est partiellement obstrué, et, par suite, le commerce maritime de Harburg a diminué au profit du grand port de la rive opposée[1], qu'aucune formalité douanière ne sépare plus de l'Allemagne; une multitude d'embarcations, bateaux à voile et à vapeur, voguent de l'un à l'autre côté du fleuve, entre les deux villes, unies en outre par un magnifique viaduc de chemin de fer. Harburg, siége de nombreuses usines pour la préparation du caoutchouc et de la gutta-percha, pour la fabrication des conserves, des produits chimiques, des machines, est la cité principale du Hanovre sur la basse Elbe, ce que fut jadis la ville de Stade, lorsque le courant du fleuve passait encore près de ses murs. C'est au large de Stade que les navires devaient acquitter un droit de péage fort gênant, que l'Europe commerçante s'est enfin décidée à racheter[2] en 1861. Hambourg et l'Angleterre eurent chacune à payer plus d'un tiers du droit de rachat[3]. Un puits foré près de Stade pour la recherche du sel a 593 mètres de profondeur.

VIII

BASSIN DE L'ELBE MOYENNE

SAXE

La contrée qui a gardé le nom de Saxe, appliqué jadis à une si grande partie de l'Allemagne, n'a plus qu'une faible étendue relative. C'est le plus petit des « royaumes » germaniques, et même elle est dépassée en surface par le grand-duché de Bade; mais elle se distingue entre toutes les provinces du nouvel empire allemand par la densité de sa population, par l'intelligence

[1] Mouvement du port de Harburg en 1878 :

Pour le commerce maritime. . . . . . . 580 embarcations, 48,400 tonnes.

[2] Revenu annuel des « droits » de Stade . . . . . 1,125,000 francs.
Prix de rachat. . . . . 10,714,225 »

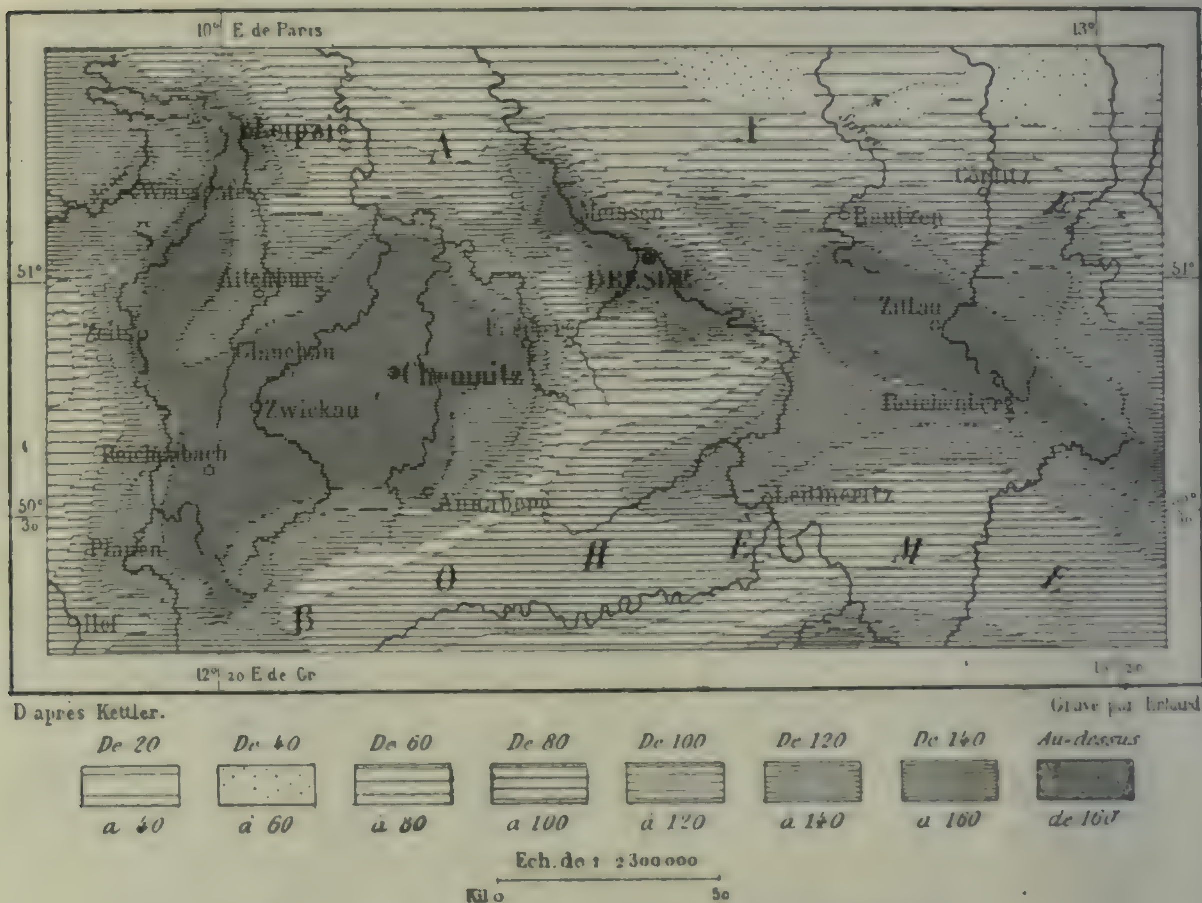
[3] Villes principales du bassin de l'Elbe dans le Hanovre, au 1er décembre 1880 :

Harburg	19,075 hab.	Stade	9,700 hab.
Lüneburg.	19,050 »	Uelzen.	6,975 »

et l'industrie de ses habitants[1]. A bien des égards, les Saxons marchent à la tête de tous leurs compatriotes[2].

La Saxe, telle qu'elle a été limitée par sa puissante voisine, n'a point de frontières naturelles. Son territoire est un simple versant de l'Erzgebirge et des massifs latéraux. Presque toutes les eaux qui coulent sur ce versant descendent vers l'Elbe, mais ne se mêlent au courant principal qu'en dehors

N° 183. — DENSITÉ DES POPULATIONS SAXONNES.



des limites de la Saxe : l'unité géographique ne s'est faite que par les routes tracées entre les divers bassins fluviaux.

Du côté de la Saxe, les monts des Métaux (Erzgebirge) présentent une longue pente, contrastant avec les brusques escarpements tournés vers la Bohême ; en beaucoup d'endroits la chaîne a l'aspect d'un plateau, sur lequel s'arrondissent des croupes doucement inclinées. Ce plateau, ses terrasses et ses degrés exposés aux vents froids du nord, sont la « Sibérie saxonne », Sibérie renfermant dans ses assises profondes des richesses mi-

[1]

Superficie de la Saxe.	Population en 1880.	Population kilométrique.
14,993 kilom. carrés.	2,970,220 habitants.	198 habitants.

[2] En 1883, sur 100,000 conscrits, 74 seulement ne savaient ni lire ni écrire.

nières considérables exploitées depuis le douzième siècle, et qui ont groupé une population très-dense autour des puits de mines. Toutefois les veines du métal trompent souvent l'espoir du mineur et la mince couche de terre végétale ne donne que des récoltes maigres et incertaines ; les produits du sol ne suffisent pas à nourrir les habitants, et ceux-ci ont dû s'ingénier, pendant leurs longs hivers, pour fabriquer de petits objets, depuis les tricots jusqu'aux cigares, que puissent acheter les riches citadins de la plaine. Telle a été la cause qui a fait de tout le sud-ouest de la Saxe une région manufacturière entre toutes. Des mines de charbon, maintenant réunies par des chemins de fer aux gisements métallifères, ont augmenté la force d'attraction de la contrée sur les populations environnantes : le pays tout entier est transformé en une grande usine. Par un singulier contraste, la montagne et ses contreforts sont plus populeux que la plaine basse, revêtue de riches alluvions. Il est vrai que des couches de sable et de cailloux, même des blocs erratiques venus de la Scandinavie à l'époque glaciaire, interrompent en maints endroits la fertilité des campagnes du nord[1]. La « pierre des Suédois » (*Schwedenstein*), que l'on voit sur le champ de bataille de Lützen, est un de ces fragments de granit apportés de Suède par les glaces flottantes. A l'issue des vallées de l'Erzgebirge, on remarque aussi des traces de moraines. C'est en Saxe que se voient les derniers dolmen de l'Europe centrale dans la direction de l'est et du sud : au delà, il faut aller jusqu'en Crimée pour retrouver de ces anciens monuments funéraires[2].

Quoique la pente générale de l'Erzgebirge soit très-régulière et très-douce dans la direction du nord, cependant les ruisseaux et les rivières qui descendent de la crête ont profondément entaillé le sol, de manière à former des vallées pittoresques : de hauts escarpements, contrastant avec les fonds unis des prairies, feraient croire qu'on se trouve dans un pays de grandes montagnes. Vers la partie orientale de la chaîne, là où l'Elbe s'échappe du bassin de la Bohême, les roches de grès dont se composent les assises se sont désagrégées, sous l'action des eaux et des intempéries, en masses d'une étonnante régularité. Au-dessus de l'Elbe et des petits ravins tributaires, les falaises se dressent en murs verticaux d'apparence architecturale, avec des tours avancées, des terrasses à degrés, des saillies en forme de créneaux. Ici, des promontoires reliés au plateau par un isthme étroit s'avancent entre deux gouffres comme une muraille cyclopéenne. Ailleurs il ne reste de la roche que des blocs complétement séparés les uns

[1] Bernhard Cotta, *Deutschlands Boden*.
[2] De Mortillet, *Races humaines et chirurgie religieuse de l'époque des dolmens*.

des autres et distribués au hasard dans la campagne comme des épaves au bord de la mer : quelques-uns sont découpés en formes bizarres; plusieurs sont des masses ovales ou quadrangulaires qui sembleraient taillées par la main des géants; seulement à leur base s'appuient de longs talus de débris, presque tous couverts de forêts. Un de ces blocs, qui se dresse sur la rive gauche de l'Elbe, le Königstein, porte au sommet une forteresse réellement imprenable, à moins que l'assiégeant ne s'avisât de raser la roche elle-même. Un grand nombre d'autres blocs, le Quirl, le Pfaffenstein, le Kegelstein, le Katzstein, sont épars sur le plateau à l'ouest de l'Elbe; mais un seul, le Lilienstein, apparaît sur la rive droite du fleuve : il est vrai que c'est peut-être le plus beau de tous. Placé au milieu d'une péninsule, il domine toutes les sinuosités de la vallée, et des énormes degrés de pierre que forment les dalles supérieures, on voit de toutes parts se profiler en bizarres perspectives les murailles et les tours de ces prodigieux édifices. On y voit même des obélisques naturels, minces piliers qui résistent depuis des siècles à l'effort des tempêtes : tel est, sur le territoire de la Bohême, le Prebisch-Kogel, étrange entassement de rondelles de pierre, dominant un vaste horizon de rochers et de bois. Les falaises de la Bastei, à l'est de Wehlen, ne sont pas moins superbes.

Sur les bords de l'Elbe, l'homme travaille avec ardeur à la démolition des falaises pour en employer les matériaux à la construction des villes, des usines et des ponts. Quand on remonte le fleuve en amont de Pirna, on voit les carrières s'ouvrir dans la roche en excavations continues sur un espace de plusieurs kilomètres de longueur : attachés aux quais du fleuve, de nombreux chalands attendent leur chargement de pierres pour les porter à Dresde, à Meissen, à Magdebourg; Hambourg même est en grande partie construite en pierre de Pirna. Récemment, près de Wehlen, la roche minée s'est éboulée soudain en un bloc de plus de 80 mètres de haut; l'Elbe a été bloquée dans toute sa largeur; même les radeaux ordinaires ont été retenus en amont de l'obstacle. Il a fallu plusieurs mois d'efforts pour déblayer le chenal. D'ailleurs l'Elbe est en plusieurs endroits trop étroite pour les radeaux qui en descendent le cours et les bateaux à vapeur qui s'y croisent. Le lit en a été encore rétréci artificiellement par des digues submersibles qui longent les bords et qu'interrompent çà et là des ouvertures disposées de manière à ménager de petits ports pour les barques et les chalands[1]. Une commission réunie en 1870 a fixé à 84 centimètres la

[1] Bateaux de l'Elbe en 1877 : 7,907; sur tous les fleuves allemands : 14,308, *Allgemeine Zeitung*, 31 décembre 1880.



SUISSE DE L'ELBE. — LE PREBISCH-KOGEL.

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie

DRESDE ET U



Gravé par Erhard.

Dressé par A. Vu

Echelle

1 2 3

E SAXONNE

Paris.Hachette et Cie



n d'après Reymann

1/220.000

5 6 7 8 Kil.

Paris. Imp. Fraillery

profondeur qu'il serait urgent d'obtenir pour l'Elbe, en aval de la Bohême; mais, en dépit de tous les efforts, on n'a pu fournir encore aux embarcatione ce tirant d'eau; en plusieurs endroits se trouvent des seuils n'ayant que sept décimètres à l'étiage[1].

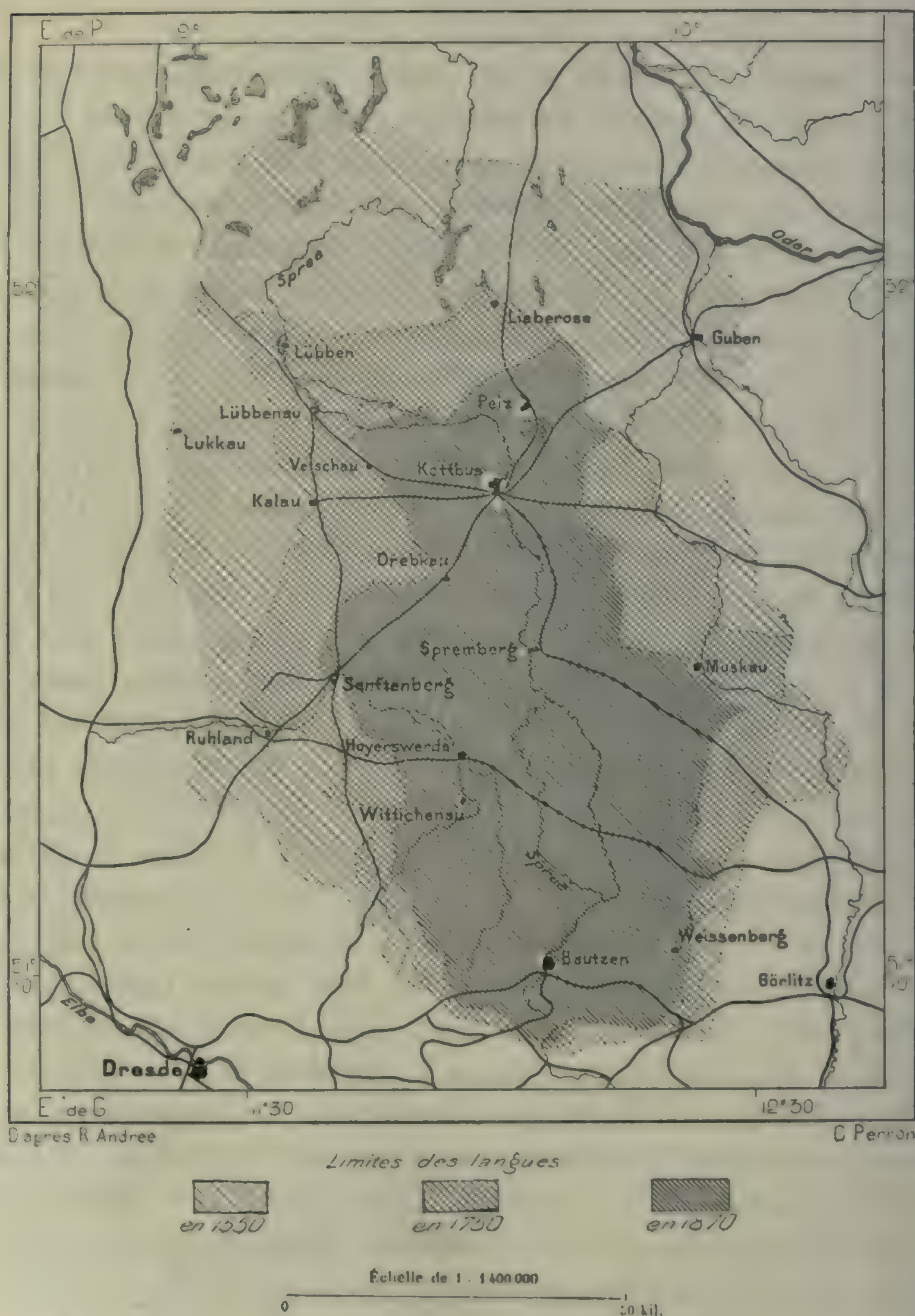
Presque tout le territoire de la Saxe actuelle était autrefois habité par les Slaves, ainsi que le prouvent les noms des ruisseaux, des villes et des villages. Quelques-unes des cités d'origine slave, telle que Leipzig, Plauen, Bautzen, ont une appellation d'apparence germanique, mais les documents qui permettent de remonter jusqu'aux désignations primitives, prouvent que ces villes étaient le « Bois de Tilleuls », la « Prairie noyée », le « Groupe de cabanes »[2]. D'ailleurs, c'est par centaines que l'on compte les villes, les bourgs, les villages, les hameaux ayant gardé des noms incontestablement wendes, comme Görlitz, Oelsnitz, Blasewitz.

En Saxe et en Prusse, tout le haut bassin de la Sprée est encore occupé par des populations de langue wende, reste de la grande nation slave qui s'étendait autrefois jusqu'à l'Elbe, dans la grande plaine comprise entre les montagnes et la Baltique. Réduite comme elle l'est, elle perd peu à peu toute importance dans l'équilibre des races; maintenant elle n'est plus qu'une simple curiosité ethnologique destinée à disparaître prochainement. Au milieu du seizième siècle, le pays des Wendes, deux fois plus vaste que de nos jours, comprenait la vallée de la Neisse orientale jusqu'à l'Oder, et du côté du nord-ouest se prolongeait jusqu'à Storkow, à moins de 40 kilomètres de Berlin. Deux cents ans après, au milieu du dix-huitième siècle, la zone de langue slave s'était rétrécie en moyenne d'une vingtaine de kilomètres dans toute sa partie septentrionale. De nos jours, l'îlot ethnologique présente une superficie bien moindre : attaqué, rongé de toutes parts, il ressemble à un banc de sable érodé par un courant. C'est là ce que figure la carte suivante empruntée à Richard Andree[3], et dans laquelle sont indiquées approximativement les limites des populations de langue slave; il serait impossible de tracer des frontières précises, car elles n'existent point à cause de l'éparpillement des familles dans la zone intermédiaire. D'ailleurs, même en dedans de l'aire délimitée, l'idiome slave n'est la langue usuelle que dans les petits villages; dans toutes les villes du pays l'allemand est employé exclusivement. A l'excep-

[1] Lohse, *Correktion des Elbstromes innerhalb Sachsen*, 1871.
[2] Förstemann; — Richard Andree, *Globus*, 1871.
[3] *Petermann's Mittheilungen*, IX, 1873.

tion de quelques vieillards, tous les Wendes parlent les deux langues et leur vieux slave est fort mélangé de mots et de tournures germaniques.

N° 186. — LES WENDES



Beaucoup de familles ont même déjà traduit leur nom en allemand, et plus tard, si cela leur plaît, elles pourront réclamer, comme tant d'autres populations de l'ancienne Slavie allemande, une pure origine teutonne.

Les diverses causes qui, en tant de pays, travaillent à la destruction d'une langue assiégée par des idiomes plus puissants, se trouvent réunies ici. Relativement peu nombreux, les Wendes sont entourés de tous les côtés par une mer d'Allemands. Considérés comme des inférieurs, ils se sont vu fermer l'accès, non-seulement des professions libérales, mais aussi de plusieurs métiers; ainsi, pour avoir le droit de brasser de la bière, il leur fallait préalablement renier leur race et se germaniser. L'administration regarde la langue wende comme n'existant pas; elle édicte les lois en allemand, interroge les témoins en allemand, fait rédiger les actes en allemand. L'école s'empare des enfants, non pour leur enseigner, mais pour leur faire oublier la langue maternelle; puis vient le service militaire qui emmène les jeunes gens dans les villes de garnison prussiennes ou saxonnes; quand ils reviennent, ils ne savent même plus s'entretenir avec leurs parents. Les grands propriétaires sont tous Allemands et ne se donnent point la peine d'apprendre le wende pour causer avec leurs ouvriers; les usines qui s'établissent dans le pays et les chemins de fer qui traversent la région dans tous les sens ne profitent qu'au germanisme, par le mouvement incessant des voyageurs. Tout, jusqu'à l'horizontalité du sol, hâte la désagrégation de la société wende. Dans la Haute-Lusace, c'est-à-dire aux environs de Bautzen, là où les Wendes, rapprochés de leurs frères tchèques, s'appuient à des hauteurs qui les empêchent d'être tournés par les Allemands, ils ont assez bien maintenu leurs frontières depuis trois siècles.

Le gouvernement prussien ayant cessé depuis 1861 de prendre une statistique spéciale des Wendes, comme s'il ne valait plus la peine d'en tenir compte, on ne peut savoir au juste à quel nombre s'élève la population de langue slave des deux Lusaces, Ober-Lausitz et Nieder-Lausitz : c'est par une statistique purement approximative qu'on l'évalue à 136,000, dont 50,000 pour la Saxe[1] et 86,000 pour la Prusse. A la fin du siècle, il en restera quelques milliers à peine, à moins que des changements politiques imprévus ne les rattachent à leurs voisins les Tchèques de la Bohême. Sans cohésion d'aucune sorte, puisqu'ils sont partagés politiquement entre la Prusse et la Saxe, qu'ils se scindent en protestants et en catholiques, et que même leur idiome se divise en deux dialectes et en deux sous-dialectes, ils sont évidemment condamnés. Dernier reste des Slaves occidentaux, ils renforceront sous un autre nom

1

	Nombre des Wendes en Saxe.		Proportion sur 1,000 Saxons.
1849.	49,217,	soit	26 sur 1,000.
1861.	55,973	»	24 »
1880.	51,410	»	17 »

la grande armée germanique, tout en contribuant à en changer le caractère.

Une partie de la Saxe semble n'avoir été que très-faiblement habitée ou même être restée à l'état de désert à l'époque où les Wendes peuplaient les plaines de l'Elbe, de la Mulde, de l'Elster : cette région est le plateau froid de l'Erzgebirge. La plupart des noms de lieux y sont d'origine allemande et plusieurs de ces noms témoignent que le défrichement du sol a été l'œuvre des nouveaux venus. Des chasseurs, puis après eux des agriculteurs montèrent des plaines septentrionales à la conquête de ces contrées arides et froides dédaignées par les populations slaves, puis des croupes supérieures ils redescendirent au sud dans les riches vallées de la Bohême. On sait comment les colons allemands de la montagne ont réussi par leur âpre travail à féconder les terres et à se créer des industries nouvelles; mais la misère a toujours été grande chez eux : c'est par des prodiges d'économie et de sobriété qu'ils ont pu vivre et se développer en communautés si nombreuses. Cette vie misérable explique aussi pourquoi la plupart d'entre eux, bien différents des Saxons de la plaine, sont petits, faibles et laids. Les fabricants de jouets d'enfants, presque aussi nombreux qu'en Thuringe, y sont peut-être encore plus mal rémunérés.

Les Saxons ne sont certainement pas de race aussi pure dans la Saxe proprement dite que dans les contrées situées plus au nord-ouest, sur les bords de l'Elbe et de la Weser. Par un bizarre contraste, cette nation germaine, dont le nom est souvent donné, quoique par une exagération singulière, à toutes les populations de la Grande-Bretagne, et même plus étrangement encore à celles des États-Unis, a vu son domaine politique se rétrécir de plus en plus dans sa patrie d'origine, et la Saxe actuelle n'est plus qu'une partie de l'ancienne Saxe orientale. Longtemps cette nation, notamment du temps de Charlemagne, fut considérée comme celle qui représentait la race allemande tout entière, et de nos jours encore, en Transylvanie, les descendants de colons germaniques de diverses provenances, Rhénans et Flamands en grande majorité, n'ont d'autre appellation que celle de Saxons. Et maintenant la nation jadis fameuse voit son nom réduit à une simple désignation politique, destinée peut-être à disparaître bientôt. Mais la race elle-même n'en restera pas moins et son influence sera toujours une des plus actives dans le corps de nation qui l'a reçue. N'est-ce pas elle qui a le plus contribué à la formation de la langue et n'a-t-on pas longtemps considéré l'idiome de Meissen comme le modèle du beau langage? Il était tout naturel en effet que le centre de gravité entre les dia-

lectes du nord et ceux du midi s'établit peu à peu pour l'allemand littéraire dans les contrées de l'Allemagne centrale, la Saxe et la Thuringe.

Peuplée de si grandes multitudes en comparaison de sa faible superficie, la Saxe est, avec certaines parties de la Prusse rhénane et de la Silésie, le pays d'Allemagne le plus riche en villes. En plusieurs districts elles se pressent aussi nombreuses que les villages dans la Thuringe et la Hesse. Peu à peu les villages eux-mêmes se changent en simples faubourgs, et la campagne disparaît, envahie par les fabriques, les maisons de plaisance, les parcs et les jardins particuliers. Nombre de cités, hérissées de cheminées fumantes, ont perdu toute originalité d'aspect: en les parcourant, on croirait revoir partout les mêmes rues, les mêmes usines.

Dans le Voigtland ou Vogtland, c'est-à-dire dans l'angle de la Saxe qui confine à la Bohême, à la Bavière et à la Thuringe, la tortueuse Elster blanche, qui vient de naître en territoire autrichien et qui va parcourir les petits États thuringiens, arrose déjà quelques villes, notamment Oelsnitz et l'industrieuse Plauen, capitale du Voigtland, fort enrichie dans ces dernières années par l'exploitation des houilles[1] et le tissage des mousselines, dites *plaue Waare* en langage commercial; les coquillages de la rivière voisine fournissent quelques perles. Sur des ruisseaux tributaires de l'Elster sont les villes également manufacturières de Falkenstein, de Treuen, d'Auerbach, qui a pour spécialité le commerce de la poix, de Reichenbach, qui s'occupe surtout de la filature et du tissage. Près de cette ville, un chemin de fer franchit la vallée de Göltzsch sur un pont de 87 mètres d'élévation.

En rentrant sur le territoire de la Saxe royale, dont elle était sortie pour arroser une partie des États thuringiens, l'Elster arrose la plaine où se trouve la grande cité de Leipzig, l'une des capitales allemandes. Cette ville est à l'endroit précis où la voie naturelle qui passe entre le Thüringerwald et les montagnes de la Bohême vient croiser la route qui réunit les bords du Rhin à ceux de l'Elbe, de l'Oder, de la Vistule, par les vallées de la Hesse et de la Thuringe. Dès la construction des chemins carrossables, ceux-ci sont venus converger en grand nombre à Leipzig, et maintenant des voies ferrées aboutissent à ses gares de tous les points de l'horizon. La ville saxonne était fort bien choisie pour devenir un lieu de marché, et ses trois grandes foires, où les Orientaux viennent encore fort

[1] Combustible extrait du bassin de Plauen : 2,000,000 tonnes ; valeur, 18,000,000 francs.

nombreux, sont parmi les plus fréquentées d'Europe; mais leur importance décroît fatalement d'année en année[1]. Leipzig est la première des villes allemandes pour le commerce des livres, revues et journaux; quoique Berlin ait depuis quelque temps la supériorité[2] par le nombre des publications, Leipzig a gardé la prépondérance pour les relations avec l'étranger : des centaines de libraires se réunissent dans la Bourse qu'ils possèdent au centre de la ville[3]. Fondée au quinzième siècle par les professeurs allemands expulsés de Prague, l'université de Leipzig, naguère en tête de toutes les écoles de l'Europe centrale, du moins par le nombre des étudiants immatriculés qui s'y rencontraient[4], est maintenant distancée par les universités de Vienne et de Berlin. Sa bibliothèque renferme des trésors : entre autres le célèbre papyrus d'Ebers. Leipzig a vu s'ouvrir le premier lycée pour les femmes qui ait été inauguré en Allemagne. L'une des nombreuses sociétés savantes que possède la patrie de Leibnitz, la Société de Géographie, a enrôlé plusieurs centaines de membres, et la multitude des documents que trouvent les écrivains dans cette ville de librairies y a fait naître un grand nombre de publications relatives à l'étude scientifique de la Terre. Pour la musique aussi, Leipzig est une des villes où se forme le goût de l'Allemagne; les concerts de son *Gewandhaus* jouissent d'une grande réputation, et le Conservatoire qu'y a fondé Mendelssohn reçoit 900 élèves. Son Académie des Beaux-Arts, inférieure cependant à d'autres écoles de l'Allemagne, est très-fréquentée. Enfin, tout récemment, Leipzig est devenue le chef-lieu judiciaire de l'empire par l'établissement de la cour suprême. On a remarqué que les habitants de Leipzig, dans leur rivalité avec ceux de Dresde, représentent surtout l'esprit allemand, tandis que les citoyens de la métropole saxonne ont gardé, avec les regrets du passé, un patriotisme local plus exclusif.

La ville de Leipzig proprement dite n'est pas encore aussi peuplée que Dresde; mais si l'on tient compte des faubourgs qui s'étendent au loin et qui

[1] Valeur des échanges aux foires de Leipzig en 1875 : 375,000,000 francs.

[2] Ouvrages de toute espèce publiés en 1883 :

Allemagne, Autriche et Suisse allemande.	14,802 livres.	370 cartes
Part de Berlin en 1873, sur 11,748 ouvrages.	1,946 »	37 »
Part de Leipzig » » »	1,805 »	17 »

[3] Corporation des librairies à Leipzig en 1876 : 275 maisons de commerce.

Maisons de librairie représentées à Leipzig en 1877. 4,529
Valeur des livres expédiés en 1876. . . . . 20,000,000 de francs.

[4] Université de Leipzig : étudiants (semestre d'hiver 1883). 3,433 ; dont : philosophie et sciences naturelles 37.7 %, droit 23.3, théologie 19.5, médecine 19.5.

vont rejoindre le long des routes les villages environnants, Reudnitz, Schönefeld, Volkmarsdorf, Connewitz, Lindenau, Gohlis, d'autres encore, Leipzig égale son chef-lieu : sa population a plus que décuplé depuis deux siècles, sextuplé depuis cent ans. La promenade circulaire qui a remplacé les anciens remparts, et où se trouvent les principaux monuments de Leipzig,

N° 187. — LEIPZIG



1 : 150 000

0 — 6 kil

le théâtre, le musée, l'université avec ses vastes annexes, le château de Pleissenburg, est un cercle étroit en comparaison de l'immense pourtour de la ville moderne incessamment grandissante. Le champ de bataille de 1813, où se heurtèrent cinq cent mille hommes, où deux mille canons tonnèrent à la fois, se recouvre de maisons; le bord de l'Elster où périt Poniatowski est devenu un quai et la rivière presque un égout. C'est au sud-est de Leipzig, près du village de Probstheyda, qu'était le centre de la terrible « bataille des peuples ». Au nord de la ville est Breitenfeld, où Gustave-

Adolphe remporta une victoire sur Tilly en 1631. La contrée dans laquelle se trouve Leipzig est un lieu de rencontre naturel pour les soldats aussi bien que pour les marchands, et souvent cette plaine a bu le sang humain.

Dans le bassin de la Mulde, dont la rivière principale serpente à l'orient de l'Elster et parallèlement à son cours, les villes industrielles sont encore plus nombreuses que dans toute autre partie de la Saxe. Près de la rivière naissante est Eibenstock, centre de la fabrication des dentelles ; plus au nord, dans un vallon latéral, est Schneeberg, qui posséda jadis les mines d'argent les plus productives de la Saxe, et qui exploite encore quelques gisements métallifères, notamment des mines de cobalt; l'église principale de la ville contient un tableau d'autel qui est le chef-d'œuvre de Cranach. La ville de Lössnitz, à l'est de la Mulde, est à peu de distance. Puis, sur la rivière même, se montre l'ancienne ville de Zwickau, une des cités saxonnes où des monuments du moyen âge mèlent quelques traits pittoresques aux groupes monotones et vulgaires des usines. Les manufactures de Zwickau sont alimentées par le combustible d'un bassin houiller que des milliers de mineurs exploitent jusqu'à 800 mètres au-dessous de la surface. Une des couches de houille brûle d'un feu lent depuis plus de trois siècles, et des jardiniers ont su l'utiliser en établissant sur le sol attiédi des serres pour les primeurs et les plantes tropicales. Siége d'une école des mines et d'une école de mécanique, Zwickau est le centre naturel d'un grand district industriel où se pressent des villes nombreuses : Schedewitz, Kirchberg, Planitz, importante par son usine métallurgique ; Mülsen, Werdau, Crimmitzschau, Glauchau, Lichtenstein et Callenberg, Oelsnitz, Oberlungwitz, Burgstadt, Lössnitz, Gersdorf, Meerane, riches en filatures, en ateliers de tissage, en manufactures diverses. Plus au nord, les villes de Waldenburg, de Penig, de Rochlitz, de Grimma, de Wurzen, qui se succèdent dans la vallée de la Mulde, sont déjà dans le cercle d'attraction de Leipzig, de même que Borna, située sur un petit affluent de l'Elster.

Un autre centre d'industrie est la ville de Chemnitz, devenue maintenant la troisième cité de la Saxe par le nombre des habitants et destinée à prendre l'un des premiers rangs parmi les capitales de l'Allemagne si la population s'accroît avec la même rapidité que dans les dernières années : Chemnitz a décuplé depuis le commencement du siècle, non-seulement en empiétant sur les campagnes, mais aussi en changeant en faubourgs les villages des environs. Le « Manchester saxon » est surtout une ville de tisseurs, de fabricants et d'imprimeurs d'étoffes; plus de 200,000 broches tournent dans ses ateliers et ceux des alentours; elle est

aussi très-importante par ses fabriques de machines; son école de commerce et d'industrie est fréquentée par plus de six cents élèves[1]. La gare, ainsi qu'il convient à une ville de commerce, est son plus élégant édifice. Les communes environnantes, dont les principales sont Limbach, Hohenstein, Gablenz, Stollberg, Gelenau, Zschopau, Frankenberg, Hainichen, Mittweida, Oederan, Rosswein, Döbeln, Leisnig, se composent aussi d'usines et de maisons d'ouvriers, au milieu desquelles s'élèvent quelques édifices publics; Waldheim s'occupe exclusivement de la préparation des tabacs. Au sud de Chemnitz, dans le bassin supérieur de la rivière Zschopau, sont les anciennes villes minières de Marienberg et d'Annaberg, celle-ci ne formant, pour ainsi dire, qu'une seule agglomération urbaine avec Buchholz, son bourg inférieur. Dans la même région se trouvent Zwönitz et Schönhaida; plus à l'ouest dans les montagnes est le bourg de Saida, célèbre par ses ateliers de jouets d'enfants.

C'est aussi dans le bassin de la Mulde, près de l'affluent nommé Freiberger Mulde, que se trouve la ville célèbre de Freiberg, chef-lieu de la région saxonne qui fut longtemps le pays classique des mineurs. Il est vrai qu'elle n'est plus une Californie et la valeur relative des métaux qu'on y extrait du sol est peu de chose en comparaison des trésors que la Bolivie, le Mexique, le Nevada livrent aux chercheurs d'argent; mais c'est là que se sont formés les meilleurs praticiens, ceux qui devinent le mieux, par les indices extérieurs, la nature et la direction des veines cachées et qui savent diriger avec le plus de sagacité les travaux souterrains de l'exploitation du métal. Ce sont des Saxons qui ont été les maîtres de tous les mineurs d'Europe, de l'Oural à l'Espagne, et c'est parmi eux et parmi les Anglais de la Cornouaille qu'on va chercher les meilleurs ouvriers. La plus célèbre école pratique de mines du monde entier est celle de Freiberg, et les élèves y viennent de toutes les contrées d'Europe et d'Amérique; dans le voisinage se trouvent les mines d'argent les mieux outillées, celles où l'on emploie les procédés les plus habiles. C'est là aussi que la science toute pratique de l'exploitation des mines s'est peu à peu transformée en une science bien autrement vaste, celle de la géologie ou de l'histoire de la Terre : parmi les curiosités de Freiberg, il n'en est pas de plus intéressante que le petit musée formé par Werner, le père de la géologie moderne.

Les mines de la contrée, où travaillent près de 6,000 ouvriers, représentant au moins 20,000 personnes avec leurs familles, étaient menacées de l'invasion des eaux dans toutes les parties profondes; en un grand

[1] Exportations de Chemnitz en 1876 : 49 millions de francs. Principaux articles : bonneterie, ganterie, passementerie, instruments de musique et de mathématiques.

nombre d'exploitations les frais d'extraction égalaient ou dépassaient les bénéfices. Pour obvier au danger, l'État fit entreprendre dès 1844 une œuvre gigantesque, mais dont on a fait peu de bruit. Dans la vallée de Triebisch, à 191 mètres au-dessous de la mer, on commença le forage d'une galerie d'écoulement qui se trouve à 152 mètres au-dessous de la plus basse, et qu'on a poussée jusqu'à 13,900 mètres pour rejoindre le réseau des galeries souterraines. Il a fallu trente-trois années pour mener à bonne fin cette œuvre, qui permet à la fois de vider toutes les mines et de disposer d'une force motrice de 1,100 chevaux-vapeur fournie par le courant souterrain. L'ensemble des routes horizontales qui complètent la galerie n'a pas moins de 51 kilomètres[1].

En pénétrant sur le territoire saxon, l'Elbe passe devant Schandau[2], la ville centrale des excursions dans la « Suisse » voisine, puis reçoit un ruisseau, descendu des vallons où se ramifient les faubourgs de l'industrieuse Sebnitz, et serpente aux pieds de la forteresse de Königstein et des carrières de Wehlen. A gauche, sur un promontoire escarpé, le vaste château de Sonnstein, transformé en hospice de fous, domine la ville de Pirna, déjà située dans le bassin de Dresde, puis l'Elbe longe la base des coteaux de la rive droite, où l'on voit se succéder, de plus en plus nombreux, les palais et les jardins en terrasse qui annoncent le voisinage de la capitale. Un de ces palais est la résidence d'été des rois de Saxe. Pillnitz, où fut conclue, en 1791, entre l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, devant le comte d'Artois, la fameuse convention par laquelle les alliés s'engageaient à replacer Louis XVI sur le trône.

Dresde (en allemand Dresden) est la cité la plus agréable de l'Allemagne par ses musées[3], ses richesses artistiques de toute espèce, les mœurs de ses habitants. C'est du moins l'opinion générale des étrangers, car ils viennent s'y établir en beaucoup plus grand nombre[4] que dans les autres capitales allemandes; en 1880, on comptait 212,450 étrangers en Saxe, tandis

[1] Production des mines de Freiberg en 1876:

Argent	2 tonnes 045	Arsenic . . .	314 tonnes.	Zinc	153 tonnes.
Cuivre	265 tonnes.	Plomb. . . .	3,412 »	Soufre . . .	3,791 »

Valeur de l'argent extrait depuis sept siècles : 850,000,000 de francs.

[2] Mouvement de la batellerie à Schandau en 1878:

4,587 bateaux chargés, jaugeant 796,630 tonnes.

[3] Visités en 1879 par 378,458 personnes, dont 164,620 pour le musée de peinture, le plus fréquenté de l'Allemagne.

[4] En 1875, nombre d'étrangers sur 1,000 habitants :

Dresde.	41	Leipzig	25
Munich	26	Berlin.	8
Hambourg	25		

que la Prusse entière en avait seulement 262,350. Une forte part de la population flottante et même des résidants de Dresde se compose d'artistes, poëtes, peintres, sculpteurs, musiciens, hommes de goût, qui viennent chercher dans la « Florence germanique » un milieu agréable et qui, par leur réunion même, élèvent le ton général de la société. Déjà par son apparence la ville de Dresde est une de celles qui témoignent d'un véritable amour de l'art dans ceux qui l'ont bâtie. Trois beaux ponts de pierre, situés à distances à peu près égales, franchissent le large fleuve, qui se développe en un croissant régulier entre les deux parties de la ville. Sur la rive gauche, vers le milieu du croissant, s'élèvent la plupart des grands édifices, non tous remarquables par l'élégance ou la pureté du style, mais n'ayant du moins rien de vulgaire et se distinguant par l'originalité de leur architecture. D'une haute terrasse, qui domine les places du Théâtre et du Château, la ville, avec ses ponts et ses quais, son fleuve où se reflète le soleil couchant, se montre sous un aspect vraiment grandiose.

Dresde est fort riche en musées et en collections diverses; l'État n'en possède pas moins de treize, renfermant toutes de véritables trésors. La grande galerie de peintures est la plus importante de l'Allemagne et l'une des premières du monde, à la fois par le nombre et la valeur des tableaux et par le soin pieux qu'on a mis à la bonne exposition des toiles: elle contient des œuvres admirables de toutes les écoles. Le Corrége y est représenté par cinq toiles, entre autres par la *Sainte Madeleine* et par la *Nuit;* Rembrandt n'y a pas moins de vingt tableaux, parmi lesquels le fameux *Ganymède;* de Murillo, le musée possède le *Saint Rodrigue;* la peinture allemande y trouve sa plus haute expression dans la *Vierge* de Holbein; mais la place d'honneur est réservée à la *Vierge de Saint-Sixte*, de Raphaël, le joyau du musée : « posséder ce chef-d'œuvre au centre des États germaniques est un bonheur, une gloire pour l'Allemagne entière[1]. » Le même édifice, bizarrement nommé le Zwinger[2], renferme aussi un cabinet d'estampes contenant plus de 300,000 feuilles, une galerie des plâtres, un musée d'histoire naturelle, des salles emplies d'objets relatifs à l'anthropologie et à l'ethnologie, et d'autres collections scientifiques. Le palais Japonais, bel édifice qui s'élève sur la rive droite de l'Elbe, possède le précieux cabinet des antiques, riche en bronzes, en vases, en statues, une importante collection de médailles et la grande bibliothèque contenant environ 500,000 volumes, 180,000 brochures, 20,000 cartes, 1,500 incunables; elle est surtout appréciée par les savants qui s'occupent

[1] Louis Viardot, *Les musées d'Allemagne.*

[2] Nom qui répond à ceux de quelques villes françaises, la Force ou la Ferté.

de l'histoire de la Saxe, de la Pologne, de la France, de l'Allemagne aux temps de la Réforme; on y voit des hiéroglyphes mexicains non encore complétement déchiffrés. Un autre palais de musées réunis, le Johanneum, renferme une collection d'objets historiques, surtout d'armes et d'armures, et le musée céramique, non-seulement le plus complet de tous pour la porcelaine de Saxe, mais aussi l'un des plus importants pour celles de France, de Chine et du Japon. Le palais royal, décoré à l'extérieur de grisailles qui représentent l'histoire des souverains du pays depuis les temps légendaires, est également un musée; son « caveau vert » est riche en bijoux et en objets précieux. Un autre palais renferme les modèles du grand sculpteur saxon Rietschel. Enfin, la ville elle-même est un temple des arts, grâce aux statues et aux groupes sculptés qui décorent les places et les frontons des édifices. Chaque année, quelque œuvre nouvelle s'ajoute à celles que Dresde possède déjà; non contente de sa supériorité reconnue sur les autres villes d'Allemagne comme cité des arts, elle travaille sans cesse à l'accroissement de ses trésors.

Dresde n'est pas une ville d'université, mais elle a de grands établissements d'instruction, notamment une école polytechnique. Ses écoles de musique sont très-fréquentées, et ses artistes donnent d'admirables concerts. Les corps savants y sont nombreux : académies, associations de toute espèce s'y sont formées pour l'encouragement des sciences et des arts. L'étude de la géographie y est fort en honneur : son *Verein für Erdkunde* compte plusieurs centaines de membres. La ville possède un beau jardin zoologique à côté du grand jardin royal, qui est le parc principal de Dresde et que de nouveaux quartiers, envahissant incessamment les campagnes, auront bientôt complétement entouré. Sur le plateau sablonneux qui domine et limite la ville vers le nord, s'élèvent, sur une longueur de plus d'un kilomètre, et sur une largeur un peu moindre, des constructions régulières et d'un aspect assez monumental, formant tout un quartier distinct, auquel le peuple a donné ironiquement le nom de *Casernopolis*. C'est dans cette immense ville neuve que l'on a transféré tous les établissements militaires de Dresde : école des cadets, casernes pour les différentes armes, écuries, arsenaux, magasins, laboratoires, hôpitaux et prisons. Ces édifices, admirablement aménagés pour la convenance des chefs et l'hygiène générale, constituent, avec leurs places d'armes, une formidable citadelle, qui pourrait, en quelques heures, renverser la ville et ses faubourgs.

En 1813, Dresde fut pendant quelque temps le quartier général de l'armée française, et c'est au sud de la ville que se livra cette bataille où Moreau eut les deux jambes emportées par un boulet français. La petite rivière Weis-



DRESDE. — VUE PRISE DEVANT LA MARIENBRÜCKE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Krone.

seritz, qui traverse le champ de bataille, parcourt les sites les plus charmants des environs. Elle passe au bourg de Tharandt, siége d'une école forestière, où se sont formés les meilleurs sylviculteurs de l'Allemagne, et l'un des lieux de villégiature les plus aimés des habitants de Dresde; ils en visitent les forêts, le vieux château, les bains d'eau minérale. De l'autre côté de l'Elbe, les hauteurs pittoresques de Löschwitz, où se trouve un établissement médical pour le traitement des phthisiques par un mélange d'oxygène et d'azote, sont aussi très-fréquentées par les promeneurs : les villas et les châteaux y sont fort nombreux, de même que sur tous les promontoires avancés de la Dresdener Heide, plateau qui protége un peu la ville de Dresde contre les vents du nord.

Meissen, qui succède à Dresde sur la rive gauche de l'Elbe, fut la capitale de la Saxe et se vante d'avoir donné le germain classique au peuple allemand : elle avait été bâtie pour contenir les Wendes. Les deux ponts de l'Elbe qui réunissent Meissen au faubourg de Cölln, la haute arcade qui relie deux rochers dominant la cité, la fière église ogivale dont une chapelle est le Saint-Denis des anciens princes de la Saxe, le château d'Albrechtsburg, complétement reconstruit tel qu'il était au moyen âge, enfin les ombrages des alentours donnent à l'antique capitale de la Misnie une apparence pittoresque. Meissen est célèbre dans l'histoire des arts céramiques; le château d'Albrechtsburg contenait la fabrique de porcelaine où Böttcher appliqua les procédés qu'il avait découverts en cherchant la pierre philosophale. Depuis 1863, la fabrique a été transférée, au milieu d'un groupe d'autres usines, dans la vallée du Triebisch; mais les procédés anciens n'ont pas été retrouvés, et le « vieux Saxe » reste toujours incomparable pour la finesse de la pâte et la solidité de l'émail.

En continuant de descendre le cours de l'Elbe, en aval de Meissen, on ne rencontre plus qu'une ville sur le territoire saxon, celle de Riesa, devenue assez importante comme centre de convergence de plusieurs chemins de fer et comme port principal de l'Elbe saxonne, sillonnée en 1878 de plus de 40 bateaux à vapeur. Les deux villes industrielles d'Oschatz et de Grossenhain, s'élèvent l'une à l'ouest de Riesa, l'autre à l'est, dans l'intérieur des terres. Au nord-est de Dresde, deux autres villes saxonnes se trouvent dans le bassin de la Schwarze Elster (Elster Noire), affluent de l'Elbe moyenne : Radeberg et Camenz, patrie de Lessing.

Le chef-lieu de la Haute Lusace, l'antique Budissin slave, que les Allemands nomment Bautzen, s'élève fièrement, entourée de ses anciens murs, au-dessus de la plaine où serpente la Spree; un château où les rois de Bohême tinrent souvent leur cour, domine la cité. Près de Bautzen, les

Prussiens et les Russes furent défaits par les Français en 1813, tandis que plus à l'orient, le village de Hochkirch rappelle la bataille sanglante que

N° 188. — L'OYBIN, ZITTAU ET LES VILLAGES DES ENVIRONS



Frédéric II perdit en 1758. Plus loin, mais toujours dans le bassin de l'Elbe, est la ville de Löbau, en wende Lubij, au pied d'un mont à double cime, l'un des nombreux volcans éteints de la contrée. Un des cônes voisins,

le Tcherno Bog ou « Dieu Noir »; a la forme du Vésuve se dressant au milieu de l'hémicycle de la Somma.

Zittau, la ville la plus peuplée de la Saxe orientale, est près de la Neisse, affluent de l'Oder. Très rapprochée de la frontière de la Bohême, elle se trouve déjà dans le cercle industriel de Reichenberg, et s'enrichit par ses manufactures de toile, de damas et d'autres étoffes. De même Ebersbach, Oderwitz, Seifhennersdorf, Gross-Schönau et tant d'autres villages qui se développent sur plusieurs kilomètres de longueur dans les vallons des montagnes environnantes, ont pour industrie la fabrication des toiles et des draps[1]. Au nord de Zittau est le village de Herrnhut, centre de l'association des Frères Moraves. Accueillis en 1722 sur les terres du comte de Zinzendorf, ces

[1] Principales communes de la Saxe (moins celles des faubourgs), en décembre 1880:

Dresde	220,820 hab.		Oderwitz	7,275	hab.
» avec Löbtau, Pieschen, Striesen, etc.	250,000	»	Oschatz	7,250	»
Leipzig	149,080	»	Gablenz	7,240	»
» avec les faubourgs	250,500	»	Waldheim	7,150	»
Chemnitz	95,120	»	Burgstädt	7,100	»
Plauen	55,100	»	Gersdorf bei Neusalza	6,960	»
Zwickau	35,000	»	Ebersbach	6,950	»
Freiberg	27,600	»	Rosswein	6,900	»
Zittau	22,475	»	Camenz	6,810	»
Meerane	22,300	»	Œlsnitz bei Lichtenstein	6,750	»
Glauchau	21,350	»	Lungwitz	6,720	»
Bautzen	20,360	»	Eibenstock	6,700	»
Krimmitschau	18,925	»	Seifhennersdorf	6,700	»
Reichenbach	16,500	»	Sebniz	6,675	»
Meissen	14,160	»	Stolberg	6,630	»
Werdau	13,650	»	Radeberg	6,610	»
Grossenhain	11,950	»	Kirchberg	6,550	»
Annaberg	11,850	»	Buchholz	6,540	»
Döbeln	11,800	»	Auerbach	6,260	»
Pirna	11,680	»	Riesa	6,250	»
Planitz	11,480	»	Marienberg	6,160	»
Frankenberg	10,900	»	Deuben	6,115	»
Hohenstein	10,795	»	Œlsnitz	5,900	»
Wurzen	9,720	»	Oederau	5,830	»
Mülsen	9,500	»	Penig	5,800	»
Mittweida	9,220	»	Lossnitz	5,800	»
Hainichen	8,500	»	Rochlitz	5,760	»
Limbach	8,265	»	Gross-Schönau	5,740	»
Lichtenstein (avec Callenberg)	8,060	»	Gelenau	5,580	»
Grimma	8,040	»	Waldenburg	5,570	»
Zschopau	7,800	»	Schedewitz	5,570	»
Schneeberg	7,650	»	Treuen	5,560	»
Löbau	7,570	»	Schönhaida	5,475	»
Leisnig	7,500	»	Falkenstein	5,375	»
			Zwönitz	5,280	»

mystiques ont depuis cette époque pu vivre en paix et fonder de nouvelles communautés en diverses parties de l'Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis; mais dès qu'ils n'ont plus été persécutés, ils ont singulièrement perdu de leur ferveur : tout n'est plus en commun chez eux, et l'inégalité des fortunes les sépare en classes distinctes. Ils possèdent en Allemagne de nombreux établissements d'instruction publique; et au nombre d'environ 50,000 ils entretiennent dans les Indes Orientales, aux Antilles, au Labrador et au Groenland, en Afrique et dans les îles de l'Océanie plus de 300 missionnaires, sur les 2,400 qu'envoient les protestants dans le monde païen.

IX

PLAINES DE L'ELBE, DE L'ODER, DE LA VISTULE.

PRUSSE PROPREMENT DITE, ANHALT, LAUENBURG, HAMBURG, LÜBECK, MECKLENBURG, POLOGNE PRUSSIENNE[1].

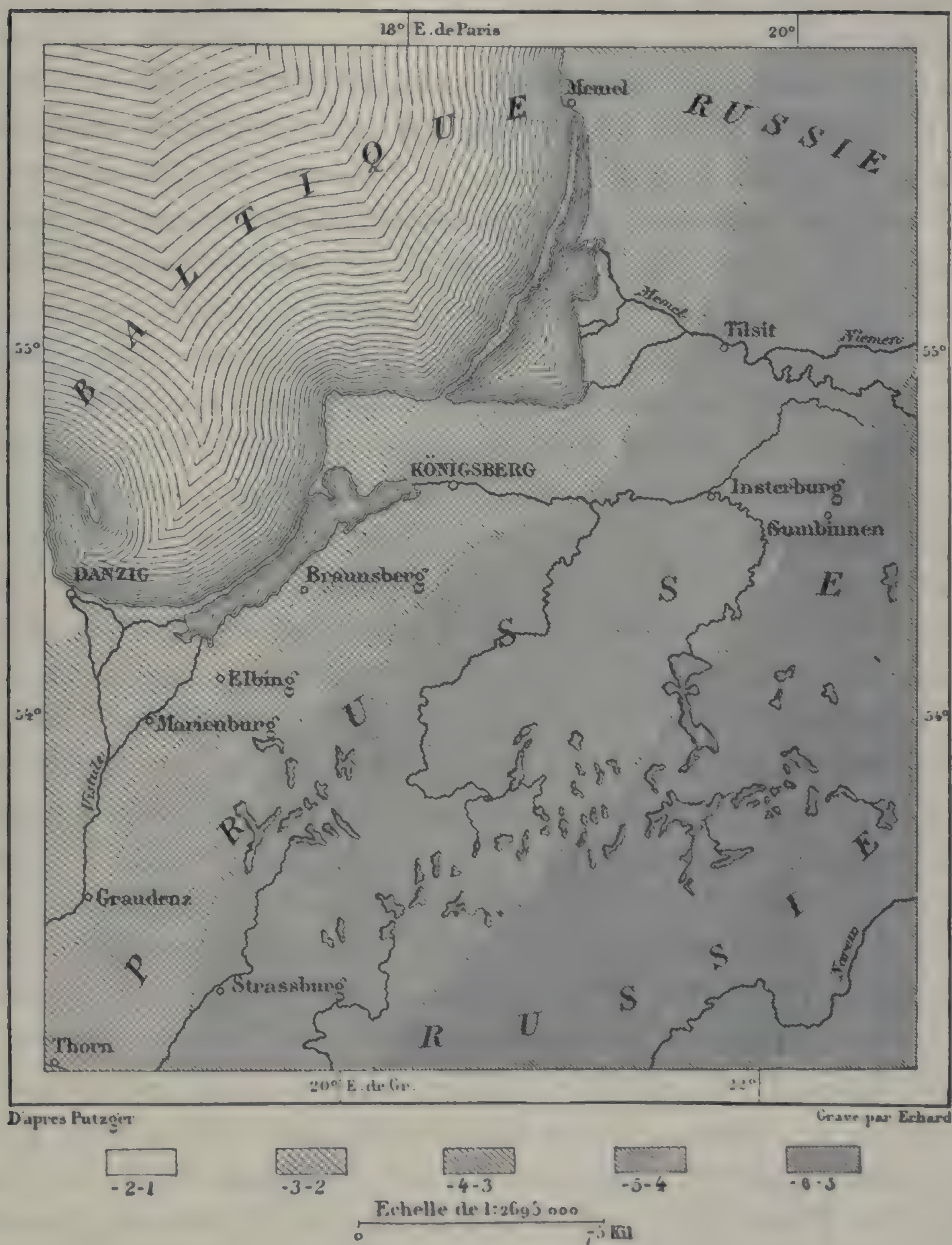
Toute la région de l'Allemagne qui s'incline, au nord de la Thuringe, de la Saxe et du Riesengebirge, vers les rivages de la mer Baltique, est un pays d'une grande unité géographique : à l'ouest, les contreforts du Harz et les landes presque désertes de Lüneburg indiquent les confins naturels de la Prusse, sans pourtant la séparer du Hanovre, tandis qu'à l'est, des terres plus élevées, des forêts étendues, des centaines de lacs, forment une large zone intermédiaire entre l'Allemagne et la Russie. Même le climat établit une séparation bien nette du côté de l'empire slave, car à l'orient de la Prusse baltique la rigueur des froids d'hiver s'accroît rapidement dans la direction de la Russie. De l'Elbe à la Vistule, toute la contrée est une grande plaine à peine accidentée, où nul faîte escarpé n'empêche les communications entre les bassins fluviaux. Partout les voies sont ouvertes, d'un fleuve à l'autre et de la base des montagnes aux bords de la Baltique;

[1] Allemagne de l'est :

	Superficie.	Population en 1880.	Popul. kil.
Prusse (sans le cercle d'Erfurt) . . .	223,425 kil. car.	15,900,000 hab.	71 hab.
Anhalt	2,347 »	232,750 »	99 »
Lauenburg	1,172 »	51,000 »	43 »
Hamburg	407 »	454,050 »	1,115 »
Lübeck	283 »	63,450 »	224 »
Principauté de Lübeck (Oldenburg).	521 »	35,000 »	67 »
Mecklenburg-Schwerin	13,304 »	576,850 »	43 »
Mecklenburg-Strelitz	2,929 »	100,250 »	37 »
Ensemble	244,386 kil. car.	17,413,350 hab.	71 hab.

la contrée possède en outre, par le cours de l'Elbe dans la direction du nord-ouest, une libre issue vers la mer du Nord : là s'est établi Hamburg (Hambourg), le plus grand marché maritime de la Germanie. Un par la

N° 189. — TEMPÉRATURES DU MOIS DE JANVIER DANS LA PRUSSE ORIENTALE.



nature, le pays l'est également devenu par l'état politique, malgré la différence et les haines de race entre les populations, et peu à peu se développa dans cette plaine une grande puissance, qui vécut longtemps par la guerre et qui est aujourd'hui maîtresse de l'Allemagne. Sans doute quelques États, ayant une certaine autonomie locale, occupent encore une partie de la

contrée, mais leur indépendance politique est une simple apparence, et c'est de Berlin que part toute initiative, aussi bien pour le Mecklenburg et le duché d'Anhalt que pour les provinces dites prussiennes. Cette région naturelle de l'Allemagne du nord-ouest n'a pas les avantages du sol et du climat que possèdent d'autres contrées germaniques au sud et à l'ouest; naguère aussi elle était faiblement peuplée, et de nos jours encore elle l'est beaucoup moins que la Saxe, le Württemberg, les pays rhénans; mais le nombre des habitants s'y accroît rapidement, surtout dans les grandes villes.

A l'occident de l'Elbe, les hauteurs qui continuent le massif du Harz viennent mourir au bord de la Saale, et seulement dans les environs de Halle quelques coteaux et de faibles ondulations de terrain indiquent le prolongement intérieur de la grande ride. Les montagnes des Géants et les Sudètes proprement dits, qui séparent la Bohême de la Silésie prussienne, projettent dans les plaines du nord un plus grand nombre de chaînons et de hauts promontoires. Dans tout son cours supérieur, la Neisse est accompagnée de coteaux abrupts, et même sur la rive droite de l'Oder, en amont d'Oppeln, s'élèvent des cimes de plus de 300 mètres. Les monts qui servent de frontière à la Bohême présentent du côté de l'Allemagne un versant assez rapide, et le contraste qu'ils forment avec la plaine donne même aux sommets secondaires l'aspect superbe des grandes montagnes : la neige qui les couvre longtemps encore après que les campagnes basses en sont débarrassées, le vent froid, les tempêtes, les brouillards, les tourbières perfides faisaient jadis de ces hautes régions du Riesengebirge un pays redouté des habitants de la plaine. Récemment encore le dominateur des hauts sommets, le maître des vents et des tourmentes de neige qui s'élancent à l'improviste sur le voyageur, était le géant Rübezahl, le « compteur de navets ». On racontait que son empire s'était établi seulement depuis la guerre de Trente Ans : ce qui ferait croire qu'après les effroyables massacres de cette époque la superstition avait repris son pouvoir sur les esprits. Rübezahl, qui peut-être n'est pas mort pour tous les habitants du Riesengebirge, apparaissait sous toutes les formes; il était plein de caprices, tantôt généreux et bon, tantôt d'une méchanceté féroce; il en voulait surtout à ceux qui se permettaient de l'appeler à haute voix et de crier son nom à l'écho des rochers.

Au nord-ouest du Riesengebirge et de ses collines avancées s'étend une plaine uniforme, à peine interrompue çà et là par quelques dunes, des berges que les eaux ont à demi rongées, et de légers renflements du sol : tel est le Flemming ou Fläming, au sud de Berlin, bas plateau qui limite les bassins de l'Elbe moyenne et de la Sprée; à l'est de Berlin, de petites

collines forment aussi un massif insulaire, la « Suisse de la Marche » (Märkische Schweiz). Au nord du Brandenburg, là où l'Elbe et l'Oder cessent de couler parallèlement l'un à l'autre, un plateau rocheux fait son apparition, et la large base de hautes terres sur lesquelles il s'appuie pénètre au loin dans la Baltique en dehors de la ligne régulière du littoral. Quelques croupes de ce plateau dépassent 150 mètres ; il est même un des sommets, le Priemerberg, près de Marnitz, qui s'élève à 201 mètres au-dessus de la mer. La chute de ces hautes terres offre en plusieurs endroits des formes pittoresques, comparées par les indigènes aux escarpements des Alpes : des rochers, des bois, des lacs, font de cette contrée une des « Suisses » de l'Allemagne ; mais pareille assimilation n'enlève-t-elle pas à ces paysages gracieux, avec leur caractère original, un peu de leur charme réel ? C'est dans cette région, baignée par les vapeurs de la Baltique et des lacs, que se trouvent les plus vastes prairies de l'Allemagne : l'une d'elles n'a pas moins de 100 kilomètres carrés d'étendue[1].

Entre l'Oder et la Vistule, un autre plateau littoral, assez régulier dans sa forme générale et dans son orientation, du sud-ouest au nord-est, domine la rive orientale du golfe de l'Oder. Il se termine à l'orient par une autre « Suisse », celle de Cassoubie, ainsi nommée des peuplades slaves qui l'habitent. Sa montagne la plus élevée, le Thurmberg, a 340 mètres de hauteur, quoique la plupart des croupes n'atteignent pas 200 mètres ; néanmoins les grandes forêts ombreuses, les lacs d'eau pure enfermés dans les cirques, les gais ruisseaux qui s'en échappent, donnent à la contrée un aspect des plus aimables. A l'orient de la Vistule, un autre plateau très-accidenté forme la limite de séparation entre les affluents qui descendent au sud vers le Bug et la Vistule et ceux qui s'épanchent au nord vers le Frische Haff et le Pregel. Tout récemment encore, on ignorait que ce pays des Masures était une « Suisse » comme les collines du Mecklenburg et de la Poméranie, mais de nouvelles opérations trigonométriques ont révélé que les hauteurs de Löbau, à l'est de Graudenz, ont plus de 320 mètres.

Une grande partie de la vaste plaine légèrement concave que parcourent les trois fleuves, Elbe, Oder, Vistule, est encore couverte des sables qu'y ont laissés les eaux en s'écoulant vers la mer. Aussi le Brandenburg est souvent désigné par ironie sous le nom de « Sablière » (*Sandbüchse*). Plusieurs villes et villages de la contrée sont tellement environnés de sables mouvants que, lors des jours de tempête, ils disparaissent sous une brume de poussière : quand le vent s'apaise, les rues, les maisons sont envahies ;

[1] Karl Müller, *Natur*, 3 juillet 1867.

il faut travailler pendant longtemps au dégagement des voies obstruées [1]. Quelques régions de la plaine, même dans le voisinage de Berlin, ont l'aspect du désert de sable ; pendant les chaleurs de l'été, on pourrait se croire en Arabie, si des forêts de pins ne se montraient dans l'éloignement.

Jadis, lorsque les eaux de la Baltique couvraient encore la contrée qui de nos jours est devenue la Prusse, d'autres débris que le sable tombèrent aussi en quantités énormes sur les fonds immergés : les glaces flottantes, que les vents et les courants poussaient vers les rivages du sud, s'échouaient sur les bancs et, se fondant peu à peu, laissaient choir leur fardeau de pierres. Les blocs erratiques des plaines de la Prusse recouvrent mainte partie du sol de manière à cacher complétement le sable ou l'argile ; ils sont entassés comme dans un éboulis de montagne. Ces champs de pierres, connus à l'est de la Vistule sous le nom de *Steinpalwen*, sont pour la plupart éloignés des rivières et des régions populeuses, car, dans les campagnes d'un facile accès, la superficie du sol a été déjà débarrassée des fragments de rochers ; ils ont servi à bâtir les villes et les villages, à paver les routes, à élever toutes les murailles, à fournir tous les constructeurs de ciment et de mortier ; mais au-dessous de la surface, la masse même du terrain est remplie, jusqu'à des profondeurs inconnues, de blocs échoués pendant la période des glaces [2]. En certains endroits, des forages ont révélé que les couches de blocs glaciaires ont jusqu'à 100 mètres d'épaisseur, tandis qu'ailleurs, où les échouages étaient plus rares à cause de la nature du fond ou de la direction des courants, il ne reste dans le sol qu'un petit nombre de blocs épars, mêlés à une faible strate de terrains de transport. Çà et là les pierres sont empilées en forme de pyramides : on voit un grand nombre de ces cônes de blocs dans la péninsule de Samland, et quelques-uns ont 12 et 15 mètres de hauteur. Chacun de ces amoncellements de pierres a été évidemment formé par la fusion d'une seule montagne de glace : échouée sur quelque bas-fond, la masse a peu à peu disparu en laissant à sa place les débris dont elle était chargée. D'autres glaçons ne portaient pas des amas de pierrailles, mais seulement un énorme bloc, fragment de quelque promontoire écroulé. Telle est la « Grosse-Pierre », rocher de gneiss que l'on voit à Gross-Tychow, près de Belgard en Poméranie, et dont la masse extérieure au sol n'a pas moins de 13 mètres de long sur 10 mètres de large et plus de 4 mètres de haut. Mais ce sont les grands erratiques surtout, exploités comme des carrières, qui disparaissent le plus rapidement, au détriment du pittoresque. La recherche de ces blocs, fort

[1] Ranke, *Genesis des deutschen Staates.*
[2] Berendt. *Geognostische Blicke in Alt-Preussens Urzeit.*

précieux comme matériaux de construction, est poussée si loin qu'elle a donné lieu à une industrie spéciale, celle des « pinceurs de pierres » (*Steinzanger*), qui retirent les blocs erratiques épars au fond de l'eau. Armés de longues tenailles, ces pêcheurs, qui sont en général d'une force herculéenne, saisissent, soit dans les lagons ou haff, soit même au large dans la mer, les grosses pierres, que leur achètent ensuite les constructeurs de digues et de jetées. Ce métier est fort périlleux : dès que le vent s'élève, les pinceurs sont obligés de se réfugier dans le port avec leurs lourdes embarcations[1].

Ces fragments des monts scandinaves, granits, gneiss, porphyres, calcaires siluriens, se rencontrent non-seulement dans le voisinage des côtes baltiques, mais encore dans toute l'étendue de la grande plaine. Au sud les glaçons flottants se sont heurtés contre les Sudètes et les monts des Géants, et même ils ont passé par quelques brèches de la chaîne pour laisser leurs débris sur le versant méridional ; les dépôts glaciaires couvrent une partie considérable de la Saxe jusque dans les environs de Dresde ; enfin, nous l'avons vu, ils pénètrent en Thuringe. Par un singulier contraste, on n'en trouve point dans la plaine de Magdeburg, appelée Magdeburger Börde, terre noire d'une extrême fertilité qui ressemble aux « terres noires » de la Russie méridionale[2]. De même à l'ouest de la Vistule, le plateau de Kujawien, fertile comme la Börde, a si peu de cailloux roulés, que pour la construction des routes il faut aller chercher la pierre dans les districts voisins. Au milieu des terrains de transport, on trouve des restes de coquilles et d'autres animaux qui semblent indiquer pour cette époque de la dispersion des erratiques un climat plus âpre que de nos jours : des ossements de mammouths et de rhinocéros, qui vivaient, eux aussi, dans les régions froides, sont mêlés aux débris de cette faune éteinte en partie[3].

En se retirant, la mer a laissé dans toutes les dépressions du sol des lacs et des étangs, qui tendent à disparaître pendant la période géologique actuelle, par l'effet des alluvions qui les comblent en amont et des rivières qui les vident en aval. Cependant la grande plaine prussienne est si faiblement inclinée dans son ensemble, que ce travail d'asséchement s'accomplit avec une extrême lenteur, et c'est encore par centaines et par milliers que l'on peut compter les nappes d'eau de toute grandeur qui parsèment le nord de l'Allemagne, les unes assez étendues pour rappeler les baies de la Baltique,

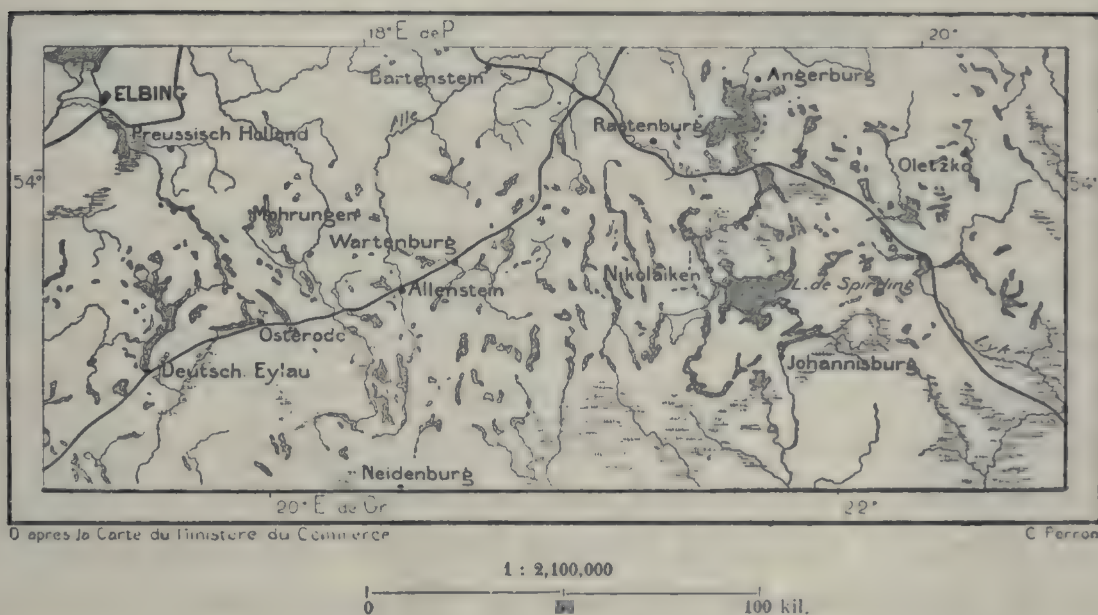
[1] *Aus allen Welttheilen*, mars 1873.
[2] H. Girard, *Norddeutsche Ebene*.
[3] Berendt, *Geognostische Blicke in Alt-Preussens Urzeit*.
[4] Richter und Kunze, *Heimathskunde des Mansfelder See- und Gebirgskreises*.

les autres emplissant à peine une vasque entre deux blocs de granit. Par le renouvellement incessant de l'eau des lacs ils ont tous perdu leur sel, à l'exception d'un seul, dont la salure est d'environ un centième : c'est le *Salzige See* des environs d'Eisleben, entre le Harz et la Thuringe, reste d'un lac jadis beaucoup plus étendu, dont les mares environnantes et les bas-fonds asséchés par les cultivateurs du pays faisaient encore partie au seizième siècle. Sans doute le « lac Salé » est alimenté par des sources salines, car il se trouve dans le voisinage de la Saale, à l'est de Halle, rivière et ville qui doivent également leur nom à des jets d'eau salée[1]. Tout le massif du Harz, ancienne île de l'Océan, est entouré de terrains salifères. Il n'est pas de contrée où les travaux de forage aient révélé une plus grande puissance de couches de sel laissées autrefois sur ses rivages par quelque océan desséché. A Sperenberg, village situé non loin de Jüterbogk, la sonde a trouvé le sel à 89 mètres au-dessous de la surface, et de là jusqu'à la profondeur de 1,272 mètres, c'est-à-dire sur une épaisseur de beaucoup plus d'un kilomètre, on n'a rencontré que du sel, et toujours du sel : c'est la couche que déposerait une mer de 7 kilomètres de profondeur. Le forage de Sperenberg est un des plus intéressants parmi les travaux de l'homme, non-seulement par les énormes dimensions de la couche saline qu'il traverse, mais aussi par la distance qu'il atteint dans l'intérieur de la Terre : c'est le coup de sonde le plus profond que l'homme ait donné jusqu'ici dans l'écorce du globe. Les observations qu'on y a faites n'ont pas été favorables à l'hypothèse d'un accroissement continu de la température du sol proportionnellement aux profondeurs : au contraire, il semble ressortir de ces expériences qu'au delà de 1,620 mètres la chaleur du sol cesse d'augmenter[2]. Au fond du puits la température est exactement de 48°,91 du thermomètre centigrade[3]. Les mines de Stassfurt, dans le bassin de la Saale, sont aussi des plus curieuses. L'exploitation de ces gisements a même été pour le monde industriel le point de départ d'une véritable révolution. Les couches déposées dans les profondeurs par l'ancienne mer de l'Europe septentrionale sont composées précisément de toutes les substances salines que fournit l'eau-mère de nos marais salants : le sel marin, puis les sels magnésiens et les sels de potasse tenus jadis en dissolution, se sont déposés successivement, et l'on n'a plus qu'à les exploiter à la pioche pour en obtenir les éléments les plus utiles à l'industrie moderne.

[1] Bernhard Cotta, *Deutschlands Boden*.
[2] Mohr, *Neues Jahrbuch*; — Delesse et de Lapparent, *Revue de Géologie pour* 1874 *et* 1875.
[3] Berendt, *Physikalisch-Oekonomische Gesellschaft zu Königsberg*, 1873.

Sur le versant méridional des hautes terres du Mecklenburg, les lacs sont fort nombreux, et même, en certains districts, le labyrinthe des eaux s'étend sur une surface aussi considérable que l'ensemble des péninsules et des isthmes qui les séparent. Plusieurs de ces lacs ne sont pas de simples cavités rocheuses graduellement séparées du bassin maritime lors de l'émersion des rivages. Il en est qui semblent occuper le fond de gouffres d'effondrement et l'on dit que la profondeur de quelques-uns dépasse 100 à 150 mètres : on parle même de sondages faits à plus de 200 mètres[1]. S'il en était ainsi, ces petits réservoirs riverains de la Baltique seraient plus creux

N° 190. — LACS DU PLATEAU DES MAZURES.



que la mer même dont ils faisaient partie jadis. Quant aux lacs du Mecklenburg rapprochés de la mer, ce sont des fjords semblables jadis à ceux de la Norvége, du Labrador, de la Terre de Feu, mais actuellement dans leur période de transition entre l'état de golfe et celui de fleuve. Quelques-uns de ces réservoirs épanchent leurs eaux vers plusieurs rivières à la fois. Les cygnes sauvages viennent s'y abattre et la loutre s'y voit encore fréquemment[2].

Au sud des collines de la Poméranie, les eaux qui descendent vers la plaine s'amassent aussi en lacs et en étangs, mais c'est principalement à l'orient de la Vistule, dans le pays des Mazures, que la terre et l'eau semblent être confondues en un dédale immense. S'il est vrai qu'une partie du territoire des Mazures « n'est riche qu'en pierres », ainsi que le dit un pro-

[1] Meyn, *Zeitschrift der deutschen geologischen Gesellschaft*, Band IV, p. 584 ; — Bernhard Cotta, *Deutschlands Boden*.

[2] *Mittheilungen von Petermann*, XI, 1866.

verbe local qui témoigne de la pauvreté des habitants, une grande étendue du plateau est néanmoins très-bien fournie en prairies et en bois, entourant des lacs de toute grandeur qui communiquent les uns avec les autres par des coulées et des détroits et que l'hiver transforme en dalles de glace. Parmi les quatre cent cinquante lacs de la région, un grand nombre sont très-sinueux et fort allongés : ce sont des rivières barrées naturellement dans leur cours et qui ont dû remplir leurs vallées jusqu'à une certaine hauteur. Plusieurs communiquent ensemble par des canaux naturels d'écoulement, et même il en est qui se déversent à la fois en deux bassins différents. Ces lacs sont des cours d'eau en voie de formation comme ceux de la Finlande et de la Scandinavie, et les rivières régularisent leur lit avec d'autant plus de lenteur que le sol en est plus dur et que la pente générale en est moins rapide. Suivant la nature des terrains, les lacs diminuent peu à peu, tantôt en aval par l'abaissement du lit fluvial, tantôt en amont par l'apport des alluvions. Chaque bassin présente des diversités dans ses phénomènes d'assèchement graduel. D'ordinaire, les vallées latérales, plus inclinées et plus étroites que la vallée maîtresse dans laquelle se déversent leurs eaux, sont les premières à perdre leurs nappes lacustres; mais on voit aussi de nombreux exemples d'une marche inverse dans le comblement des cavités : c'est la grande vallée qui s'égoutte peu à peu, tandis qu'à droite et à gauche chaque dépression latérale enferme un petit lac tributaire. Ainsi la Warthe (ou Warte, Warta en slave), qui s'unit à l'Oder en aval de Frankfurt, est bordée de chaque côté par une foule de petits lacs, orientés perpendiculairement à son cours, et tout à fait semblables en miniature aux lacs et aux « limans » qui se succèdent le long du bras de Kilia et de la mer Noire, au nord du delta danubien.

Mais la nature n'est pas seule à travailler à l'assèchement de la contrée. En beaucoup d'endroits, les paysans riverains des lacs approfondissent les issues pour en abaisser le niveau et augmenter ainsi la surface de leurs prairies. Les habitants de la région lacustre ont utilisé aussi quelques-uns des lacs pour la navigation. Grâce à l'altitude égale (117 mètres) des bassins principaux du pays des Mazures, on a pu les unir, du nord au sud, d'Angerburg à Guszianka, par un canal sans écluse de 1^{m},25 de profondeur où flottent les radeaux de bois et où naviguent des chalands et même des remorqueurs à vapeur[1]. Seulement, cette ligne de navigation, fort importante pour l'exploitation des forêts de la contrée, ne se rattache pas encore par des cours d'eau de profondeur suffisante aux bassins du Pregel et de la Vis-

[1] Schunke, *Die Schifffahrts-Kanäle im Deutschen Reiche*, *Mittheil. von Petermann*, VIII, 1877.

tule. Au sud-est d'Elbing, tous les lacs « supérieurs » (*Oberländische Seen*) ont été réunis par un canal de flottage et de navigation qui garde exactement le même niveau (99 mètres) sur une longueur développée de plus de 124 kilomètres; mais, pour obtenir cette égalité d'altitude sur une si grande distance, il a fallu abaisser de 7, même de 8 mètres et demi, la surface de plusieurs lacs et faire passer le canal en aqueduc au-dessus d'une nappe d'eau moins élevée que les autres. Pour relier à la mer cette voie navigable des lacs supérieurs, et lui faire descendre la hauteur de 99 mètres qui la

N° 191. — LACS DE LA WARTHE.



sépare de la bouche de l'Elbing, dans le Frische Haff, on a eu l'ingénieuse idée de remplacer les écluses du canal par des plans inclinés sur lesquels glissent les bateaux, ceux qui descendent faisant, à l'aide d'une machine hydraulique, remonter les embarcations qui vont en sens inverse. Pendant l'hiver, les lacs, recouverts d'une épaisse couche de glace, offrent les moyens de communication les plus faciles : les traîneaux, menés par de petits chevaux toujours au galop, glissent rapidement dans tous les sens à la surface unie des lacs.

Tandis qu'un grand nombre de lacs disparaissent directement, vidés peu à peu par les rivières qui les traversent, il en est aussi qui se transforment

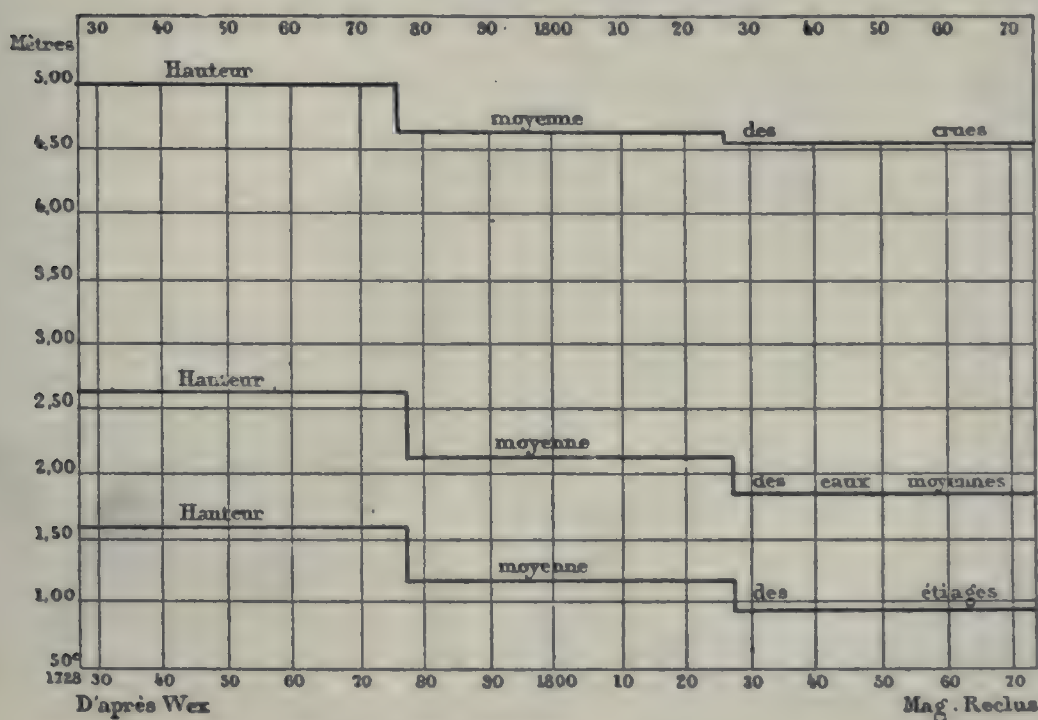
en tourbières. Ce sont principalement ceux des grandes plaines presque horizontales où l'eau s'écoule paresseusement, arrêtée çà et là par les masses d'herbes et les débris. En des contrées aussi uniformes que le Brandenburg, la Posnanie, la Prusse orientale, le moindre obstacle obligeait les eaux à changer de cours et les faisait même refluer en sens inverse : de là ces bizarres déplacements de l'Elbe, de l'Oder, de la Vistule, du Niemen, qui ont amené ces fleuves en des lits où coulaient d'autres cours d'eau en des temps antérieurs. Mais, en abandonnant les vallées premières, les fleuves laissaient à leur place des eaux stagnantes et des marécages riverains, dont quelques-uns s'étendent sur d'énormes espaces : telles sont les tourbières de Fehrbellin qui, pendant longtemps, ont fait d'une grande partie du Brandenburg une région presque inaccessible, et qui furent autrefois beaucoup plus basses relativement au niveau de la mer, car elles renferment en quantité des débris de plantes marines[1] ; tels sont aussi les bords de tous ces lacs en forme de chaînette que traverse successivement la Havel, héritière de l'ancienne Oder. De même, la dépression où la Vistule passait autrefois pour se diriger vers le lit de l'Oder par les vallées actuelles de la Netze et de la Warthe, était un marécage infranchissable avant qu'on ne l'eût assainie en y creusant un canal de navigation et des fossés d'écoulement. Une grande tourbière, dite *das lange Trödel*, occupe le seuil de partage, immédiatement à l'ouest de Bromberg, et l'on a constaté que le sol ferme sur lequel reposent les tourbes est encore à 5 centimètres au-dessous du niveau moyen de la Netze : il semblerait tout naturel que cette rivière, au lieu de descendre vers l'Oder, qu'elle atteint seulement après un cours de 260 kilomètres, se retournât vers l'est pour descendre la pente de 25 mètres qui la sépare de la Vistule[2] ; mais elle continue de suivre le lit que ce grand fleuve lui creusa jadis ; des mousses, croissant d'ailleurs très-rapidement, et des myriades d'infusoires[3], sont les seuls obstacles qui l'empêchent de changer de direction ; les plantes se renouvellent si rapidement sur le seuil de séparation qu'il faut très-fréquemment approfondir le canal. Un autre bassin de tourbes à pente indécise rappelle aussi dans l'ancien lit du Niemen le fleuve puissant qui y coulait autrefois et s'emparait de la vallée actuelle du Pregel[4]. Vue de haut, toute la contrée, avec ses rivières bordées de marais, ses lacs, ses tourbières, ses prairies immenses qui remplacent des bassins d'inondation, ressemblerait à un labyrinthe de canaux tracé par d'anciens

[1] Leopold de Buch, *Reise durch Norwegen in Lapland*, t. I, p. 4 et 5.
[2] H. Girard, *die Norddeutsche Ebene*.
[3] H. Girard, même ouvrage, p. 252.
[4] Berendt, *Geognostische Blicke in Alt-Preussens Urzeit*.

déluges; naguère, les fleuves entremêlaient leurs eaux dans tous les sens. Il n'y a que deux cents ans, un peu d'eau de la Vistule pénétrait encore dans l'Oder supérieure. Lors des grandes inondations, la Vistule s'unit en aval de Varsovie à la rivière Ner, affluent de la Warthe, celle-ci à son tour envoyait une partie de ses eaux dans la haute Oder par les marais de l'Obra, maintenant desséchés; jadis par la Sprée le dédale des eaux continues se prolongeait jusqu'à l'Elbe par la Havel et l'Elbe[1].

La nature ne seconde pas les ingénieurs qui travaillent, soit par le draguage des bancs, soit par le resserrement des chenaux de navigation, à

N° 192. — DIMINUTION DE LA PORTÉE DE L'ELBE.

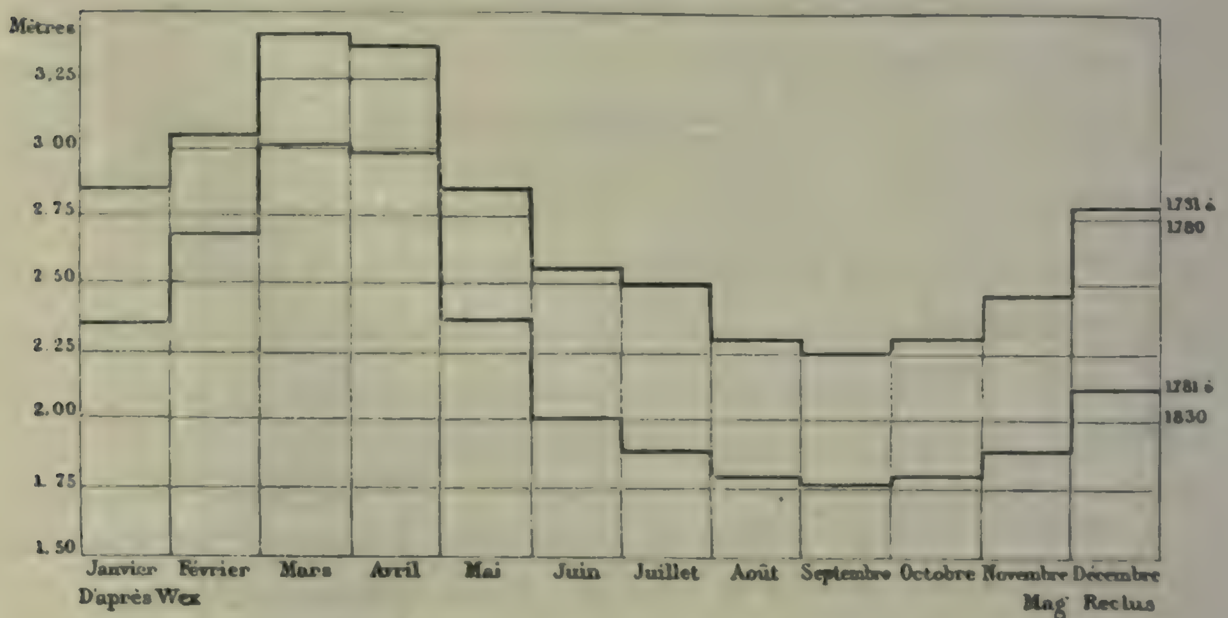


donner plus de valeur aux fleuves comme voies commerciales. Depuis longtemps le géographe Berghaus[2] a constaté que les fleuves d'Allemagne ont perdu de leur abondance pendant les cent cinquante dernières années. Ses conclusions ont été combattues par divers météorologistes, mais toutes les observations nouvelles tendent à les confirmer. L'Elbe, l'Oder, la Vistule ont diminué, de même que le Danube, le Rhin, la Weser. La destruction des forêts, la mise en culture de plus en plus étendue et de plus en plus profonde, les nouveaux canaux navigables et d'arrosage, la quantité toujours plus considérable d'eau employée dans les villes et dans les fabriques sont les causes majeures de cette diminution d'écoulement par les fleuves : peut-être y aurait-il eu aussi amoindrissement dans la chute

[1] H. Girard, *die Norddeutsche Ebene.*
[2] *Allgemeine Länder-und Völkerkunde, Umrisse der Hydrographie.*

annuelle des pluies, car les différences de portée représentent une proportion très-forte des eaux fluviales. Il est vrai, les crues exceptionnelles sont plus hautes et plus désastreuses, mais cet accroissement temporaire est beaucoup plus que compensé par l'abaissement des étiages et des eaux ordinaires. Les observations comparées faites sur la tenue moyenne de l'Elbe, qui est peut-être le fleuve le mieux étudié de l'Europe, ne laissent aucun doute à cet égard[1]. Aussi les rivières dont l'eau s'écoule presque sans emploi devront-elles être en maints endroits remplacées par des canaux, dont on peut régler le débit journalier. A la voie si peu navigable de l'Oder silé-

N° 193. — DIMINUTION DE LA PORTÉE DE L'ELBE PENDANT CHAQUE MOIS DE L'ANNÉE.



sienne il faudra substituer un canal creusé de Breslau à Francfurt-an-der-Oder.

Dans les temps modernes, les diverses rivières appauvries de l'Allemagne du Nord n'ont pas eu dans leur cours de changements qui puissent se comparer à ceux que raconte l'histoire géologique de la contrée ; mais il suffit de voir les parties non endiguées des plaines de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule pour assister par la pensée au déplacement continuel des courants : autour des îles et des bancs de sable, les rivières, les fausses rivières, les eaux mortes, s'entre-croisent en un lacis bizarre; on dirait des fleuves qui se traversent les uns les autres en d'innombrables méandres, et vont çà et là se perdre dans les campagnes riveraines. Toutefois l'accroissement de la population et les progrès de l'agriculture qui en ont été la conséquence n'ont plus permis de laisser les fleuves errer à leur gré

[1] Wex, *Ueber die Wasserabnahme in den Quellen, Flüssen und Strömen.*



HAMBOURG. — VUE PRISE DEVANT L'ÉGLISE SAINTE-CATHERINE

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. G. Williams.

HAMBOURG ET LA



Gravé par Erhard.

Dressé p...
d'après les cartes de la ...

Echelle
0 5

Profondeurs de 0 à 10 mètres.

Profondeurs de 10 à 20 mètres.

OUCHE DE L'ELBE.

Paris Hachette et Cie



Paris. Imp. Fraillery.

Vuillemin
...française, de Papen et de Scheda.

...450 000

15 20 Kil.

Sables qui couvrent et découvrent. *Alluvions modernes.*

dans les campagnes, et les terres vagues de leurs rives sont graduellement conquises et endiguées. La plaine de l'Elbe, celle dont les habitants ont été le plus nombreux et le plus civilisés depuis les commencements de l'histoire germanique, est aussi celle dont le fleuve a été le mieux discipliné par ses riverains et se ramifie le moins en branches marécageuses.

Des trois fleuves, dont la longueur développée est de 1,000 kilomètres en moyenne, le plus important pour la navigation est l'Elbe, le cours d'eau dans le bassin duquel se trouve Berlin, la capitale de l'Allemagne, et qui passe devant Hamburg, le port de commerce le plus fréquenté de l'Europe centrale. Déjà navigable pour les bateaux à vapeur à son entrée sur le territoire allemand, l'Elbe est si bien aménagée, que le mouvement de la batellerie s'y continue pendant l'année presque tout entière; d'ailleurs les péages qui pesaient encore sur ce trafic en différents endroits ont été supprimés depuis 1870, les six ou sept mille embarcations et les trains de bois peuvent descendre librement de Dresde à Hamburg sans rencontrer de douanes intérieures.

Dans la partie maritime de son cours, l'Elbe contraste singulièrement avec les fleuves qui débouchent dans la Baltique. Tandis que ceux-ci ne se déversent point directement dans la mer et mêlent d'abord leurs eaux au flot d'un golfe intérieur, l'Elbe est en communication directe avec la mer, et son estuaire, où la marée remonte jusqu'à 165 kilomètres de l'embouchure, est incessamment remué par le flot. Jadis elle s'élargissait graduellement en se rapprochant de la Baltique, et l'espace que recouvrent les eaux pendant les grandes marées n'avait pas moins de 20 kilomètres de l'un à l'autre rivage, mais peu à peu le travail de l'homme a pu conquérir sur la rive gauche une grande étendue de polders; l'île de Krautsand, encore inhabitée au seizième siècle, s'est couverte de cultures et de maisons; les Hambourgeois ont approfondi le chenal de navigation et l'ont déplacé à leur profit. Dans le conflit des eaux douces et des eaux salées, celles-ci, plus lourdes, glissent sur le fond du lit fluvial, tandis que l'eau douce s'épand à la surface. Au large de l'embouchure, elle s'étale en une couche de plus en plus mince, mais en puisant à la surface on peut recueillir à plus de 8 kilomètres en mer une eau parfaitement potable. A 28 kilomètres, le poids spécifique de l'eau n'est encore que de 2 centièmes supérieur à celui de l'eau distillée : il faut même dépasser Helgoland pour trouver l'eau pure de la mer[1].

[1] Lorenz, *Brakwasser-Studien an der Elbe-Mündung*, Acad. der Wiss. in Wien, 1864, 1866.

Des trois grands cours d'eau de l'Allemagne orientale, l'Oder est le plus remarquable par la multitude de ses courants vifs et de ses coulées amorties en plusieurs endroits, on croirait que la rivière va disparaître, tant elle se divise en chenaux distincts. C'est là, du reste, ce qui arrive à la Sprée, en aval de Kottbus : de cette ville à Lübben, où ses eaux rentrent en un seul lit, elle a cessé d'exister comme rivière indépendante ; elle s'est ramifiée en une multitude de bras qui se subdivisent eux-mêmes en canaux innombrables et se rejoignent, formant ainsi un lacis de coulées ; on

N° 194. — SPREEWALD.



Gravé par Erhard.

Echelle de 1 : 200.000

0 5 Kil.

se croirait en Hollande ou dans la Frise si les terres alluviales des îles n'étaient en grande partie couvertes de forêts d'aunes et de bouquets de frênes, de bouleaux et de hêtres. Le contraste des bois, des prairies, des eaux sinueuses, donne à l'ensemble beaucoup de grâce champêtre, et les étrangers viennent en assez grand nombre visiter ce parc immense où les retient la propreté toute hollandaise des habitations. Comme ceux de la Néerlande, les villages du Spreewald sont traversés de canaux au lieu de rues, et chaque maison a son fossé qui lui sert de port ; les agriculteurs sont en même temps bateliers, et c'est par eau que se font tous les trans-

ports de denrées et les voyages. Le village de Burg, où se réfugièrent autrefois comme dans une cité lacustre les Wendes persécutés, se compose de plusieurs centaines de maisons, éparses sur une étendue considérable et toutes bâties sur un sol artificiel, entre des canaux dont les bords sont

N° 195. — ODERBRUCH.



Gravé par Erhard.

Echelle de $\frac{1}{200.000}$

0 1 2 3 4 5 10 Kil.

ombragés d'arbres et qui enferment en même temps des jardins et des prairies.

Jusqu'à présent, l'Oder est le fleuve d'Allemagne qui a le plus échappé à la direction de l'homme. La région basse et d'une extrême fécondité que l'on nomme Oderbruch (crevasse, marais de l'Oder), et qui s'étend de Podelzig, non loin de Frankfurt, à Oderberg, sur une longueur de 56 kilo-

mètres et une largeur variable de 12 à 30 kilomètres, était, il y a un siècle, un immense marécage au milieu duquel des lacs s'ouvraient çà et là. Le chenal le plus profond côtoyait les hauteurs occidentales, à l'endroit où serpente maintenant la coulée appelée Vieille Oder (*Alte Oder*). Frédéric II fit déblayer et creuser à l'est du marécage le canal de l'Oder Nouvelle (*Neue Oder*) qui coule parallèlement à l'ancien fleuve, mais à 25 kilomètres de distance moyenne, et qui en est séparée au sud d'Oderberg par un massif insulaire de petits coteaux. C'est en aval de cette ville seulement, près de Stolpe, que les deux rivières canalisées et endiguées se rejoignent de nouveau; mais les plaines intermédiaires sont encore traversées d'un grand nombre de canaux marécageux dont les eaux s'élèvent et s'abaissent, suivant l'abondance des pluies et la quantité des eaux de suintement fournie par la Nouvelle Oder à l'époque des crues. Depuis 1832, la Vieille Oder a été, du côté de l'amont, complétement séparée du courant qui l'alimentait, et maintenant elle n'est plus qu'un simple affluent de la basse Oder: elle a été changée en un canal d'égout pour les terrains de la vallée. La Warthe ou Warte (Warta), principal tributaire de l'Oder, parcourt également un *bruch* ou marécage de 75 kilomètres de long et de 12 à 15 kilomètres de large, dans lequel ses eaux se ramifiaient en canaux errants. Frédéric II fit aussi régulariser le cours de la rivière dans ce territoire inondé et la rejeta dans l'Elbe en aval de Küstrin, afin de faire écouler toutes les eaux surabondantes de la partie méridionale du marais; mais cette province intérieure dont le conquérant voulait augmenter son royaume n'est pas encore définitivement annexée, et souvent les inondations ont fait des retours offensifs sur les campagnes riveraines. Les eaux de l'Oder sont presque désertes. La partie supérieure du fleuve est une voie de navigation que les inégalités du fond et de la portée fluviale rendent fort incommode. Même entre Glogau et Frankfurt, les bateaux ne peuvent marcher avec plein chargement que pendant quarante-deux jours de l'année; le trafic est complétement arrêté pendant près de trois mois, soit par les glaces, soit par les grandes crues. Malgré tous les efforts des ingénieurs et l'appui que leur a donné le trésor de l'État, il n'a pas encore été possible d'obtenir une voie de navigation d'une véritable importance économique jusqu'au bassin houiller de la haute Silésie[1]. Le mouvement commercial de l'Oder représente à peine la dixième partie du trafic de l'Elbe[2].

L'Oder, tributaire d'une mer sans marées, ne s'ouvre point sur la Bal-

[1] Schunke, *Die Schifffahrts-Kanäle im deutschen Reiche. Mittheil. von Petermann*. VIII. 1877

[2] Mouvement de la batellerie à Ohlau en amont de Breslau en 1878:

828 bateaux chargés, portant 34,000 tonnes.

tique par une bouche où pénètrent librement les flots. En aval de Stettin, le fleuve se jette dans un lac allongé dont il diminue peu à peu l'étendue par des péninsules d'alluvions, puis après divers détroits ce lac s'unit à un vaste bassin d'eau douce, de forme triangulaire, qu'on appelle le Grosse Haff. Ce golfe intérieur, dont la superficie, avec celle de toutes ses baies et de tous ses détroits, est d'environ 797 kilomètres carrés, est séparé de la mer par des îles dont les plages régulières continuent précisément le littoral du continent : c'est du côté du sud seulement, par leur rivage intérieur, tourné vers l'eau douce, qu'elles se sont découpées en criques et en péninsules. Trois canaux tortueux mettent le Haff de l'Oder en communication avec la Baltique. La Dievenow, l'émissaire oriental, est traversée par un pont, qui réunit la ville de Wollin et son île au continent, et du côté de la mer sa bouche est souvent obstruée par les sables. A l'ouest, la Peene est également franchie par un viaduc et partiellement oblitérée par les bancs. C'est le courant du milieu, la Swine, qui forme le chenal de grande navigation entre la Baltique et le Haff de l'Oder. Au commencement du siècle, la Swine n'avait guère plus de deux mètres sur la barre, mais par l'encaissement du lit fluvial, que prolongent des jetées jusque dans les eaux de la mer, les ingénieurs ont réussi à lui donner une profondeur de cinq à six mètres, qui s'est maintenue à peu près invariable. C'est à la pureté de la Swine qu'il faut sans doute attribuer cet heureux résultat ; l'eau, débarrassée de toutes ses alluvions dans le Haff, n'en a plus à déposer sur la barre. Mais le Haff lui-même n'a pas une profondeur suffisante et l'on s'occupe d'y creuser un canal d'environ 7 mètres, qui de Käseburg, sur la Swine, ira rejoindre directement l'Oder.

La Vistule (la Weichsel des Allemands, la Wisła des Polonais) est bordée, comme les deux autres fleuves, de grands marécages que l'on conquiert peu à peu par des endiguements. Toutefois les terres nouvelles restent fort menacées, non-seulement par les inondations ordinaires qui peuvent faire céder les digues, mais aussi par les débâcles soudaines des glaces d'hiver. De tous les courants de l'Europe centrale, la Vistule est celui que le charriage des glaçons rend de beaucoup le plus redoutable. Lors de la débâcle de 1855, la plus terrible du siècle, la crue s'ouvrit plus de trente brèches dans les levées latérales, et presque toutes les campagnes basses de ses rives furent inondées. Le fleuve coulant du sud au nord, c'est-à-dire vers des latitudes plus froides que le point d'origine, les glaces brisées en amont rencontrent en aval des couches encore résistantes ; elles se redressent, s'accumulent, retiennent les eaux comme une digue, puis au moment où cède la glace inférieure, se précipitent en détruisant les rives sur leur passage.

Il a fallu armer d'énormes brise-glaces, de construction spéciale, le pont de Dirschau qui traverse le fleuve dans la région du delta.

Limite naturelle entre la plaine germanique et la plaine slave, la Vistule sépare dans la partie inférieure de son cours des régions d'aspect différent. A l'ouest s'étendent des terrains maigres et sablonneux avec leurs bois de pins; à l'est sont des campagnes plus fertiles, mieux arrosées et couvertes de forêts où se mêlent des essences diverses. Arrivé à une quarantaine de kilomètres de la mer, le fleuve se séparait naguère en deux bras, celui de l'occident, la Vistule, celui de l'orient, la Nogat. Cette branche du delta, plus courte et par conséquent plus inclinée que la Vistule proprement dite, menaçait d'emporter la plus grande partie de l'eau fluviale, au grand mécontentement des marins de Danzig. Maintenant un barrage sépare la Nogat de l'ancien bec de bifurcation et la communication entre les deux bras extérieurs du delta se fait au moyen d'un canal que les ingénieurs peuvent surveiller et dont ils ont réglé le débit à un tiers environ de la portée totale du fleuve. Grâce à la direction oblique donnée à ce canal, la débâcle est devenue beaucoup moins dangereuse dans la Nogat.

A 9 kilomètres de la Baltique, la grande Vistule se divise de nouveau ; mais ses deux nouvelles branches, ne trouvant point d'issue directe au nord à travers les dunes riveraines qui leur barrent le passage, se replient à angle droit : le bras d'Elbing se dirige à l'est et va se perdre dans le Frische Haff par des branches nombreuses, en grande partie obstruées de sables et de vases. En 1874, le Haff ne recevait pas moins de quarante-quatre rivières issues de la Vistule, soit par la Nogat, soit par le bras d'Elbing; mais de ces rivières aucune n'est navigable et l'on a dû y suppléer par des canaux artificiels. Quant à la branche maîtresse, celle de Danzig, elle se recourbe vers l'ouest, en longeant le cordon littoral, rétréci sur un point à 640 mètres d'épaisseur. On avait souvent pensé à creuser en cet endroit un canal de dégagement, lorsque le fleuve lui-même, lors de la débâcle du printemps de 1840, se chargea d'ouvrir l'issue. D'abord profonde de plus de cinq mètres et livrant passage aux grands navires, elle s'est graduellement oblitérée depuis, et les ingénieurs y rejettent au moyen d'écluses une partie des alluvions que la Vistule roule dans ses eaux. Au delà, la masse du courant fluvial continue sa marche dans la direction de Danzig, puis, en aval de cette ville, qu'elle laisse à une petite distance au sud, elle coule enfin vers la mer; naguère elle se divisait de nouveau en deux canaux, la Norderfahrt, qui cessa d'être praticable aux navires depuis le dix-septième siècle et qui n'existe plus maintenant, et le Nordfahrwasser, qui est la véritable embouchure, approfondie maintenant jusqu'à plus de cinq mètres et demi.

Le delta de la Vistule, dont la superficie actuelle est d'environ 1,600 kilomètres carrés, s'accroît visiblement de décade en décade. On en peut juger par l'agrandissement rapide de la Westerplatte, entre la bouche ancienne et la bouche actuelle de la Vistule, et surtout par les plages de vase qui se déposent dans le Frische Haff, au nord d'Elbing. Par suite de l'accroissement continuel de ces terres d'alluvion, il a fallu construire à droite et à gauche du canal d'Elbing des jetées d'une longueur de près de 3 kilomètres. La terre noire et glaiseuse des terrains du delta est désignée par les habitants sous le nom de *pech* ou de « goudron » à cause de son aspect et de sa consistance : c'est un sol d'une extrême fertilité, que les cultivateurs sont heureux d'agrandir aux dépens des eaux. Le delta tout entier n'était qu'un vaste marécage avant la construction des digues qui contiennent les eaux de la basse Vistule ; mais dès la fin du treizième siècle les chevaliers de Sainte-Marie, établis en Prusse, dans leur palais fortifié de Marienburg, commençaient ce travail de régularisation. En six années, le *werder* qui porte le nom de leur ancienne capitale fut ainsi conquis pour l'agriculture : il n'a pas moins de 900 kilomètres carrés. Tandis que deux cents moulins d'épuisement, établis sur le pourtour de l'île marécageuse, travaillaient à vider les eaux amassées dans les bas-fonds, des milliers de captifs lithuaniens et slaves élevaient des digues de défense, dont le développement total est d'environ 180 kilomètres. Les deux autres *werder*, de Danzig et d'Elbing, furent endigués de la même manière au commencement du siècle suivant. On s'étonne qu'à une époque où l'art de l'ingénieur était encore dans l'enfance, de pareils travaux aient été entrepris et menés à bonne fin.

Le Frische Haff, dont la superficie actuelle est d'environ 859 kilomètres carrés, n'occupe plus même la moitié de l'ancien bassin, toute la partie occidentale en ayant été déjà comblée par les alluvions de la Vistule. Si les côtes de la Prusse n'avaient pas à subir des oscillations de niveau qui changent en même temps les dimensions du Haff, on pourrait calculer, à quelques siècles près, en combien de temps ce golfe intérieur aura été complètement rempli par les dépôts de la Vistule et ceux du Pregel, qui débouche à l'extrémité septentrionale du bassin. Le delta de ce dernier fleuve a aussi beaucoup empiété sur le Haff depuis l'époque historique ; mais ses progrès doivent être peu de chose en comparaison de ce qu'ils furent au temps où le Pregel recevait toutes les eaux du Niemen par la vallée de l'Inster, de nos jours presque entièrement comblée par les tourbes. D'ailleurs une partie seulement du Pregel entre dans le Frische Haff ; un bras du fleuve, la Deime (Daima), se détourne vers la droite pour se jeter dans le Kurische Haff :

c'est un exemple de ce phénomène géographique assez rare, la formation d'un delta dans un pays de formations résistantes; des collines de 100 à 150 mètres de hauteur s'élèvent dans cette contrée, à laquelle ses paysages champêtres ont valu le nom de « Paradis de la Prusse ». Tout le Samland, ce plateau de forme quadrangulaire qui sépare les deux Haff de Königsberg et de Memel, se trouve ainsi changé en île, et les marécages qui bordent le Pregel et la Deime en rendaient jadis les abords très difficiles. Le Samland est probablement une de ces « îles de l'ambre » que



N° 196. — SAMLAND.

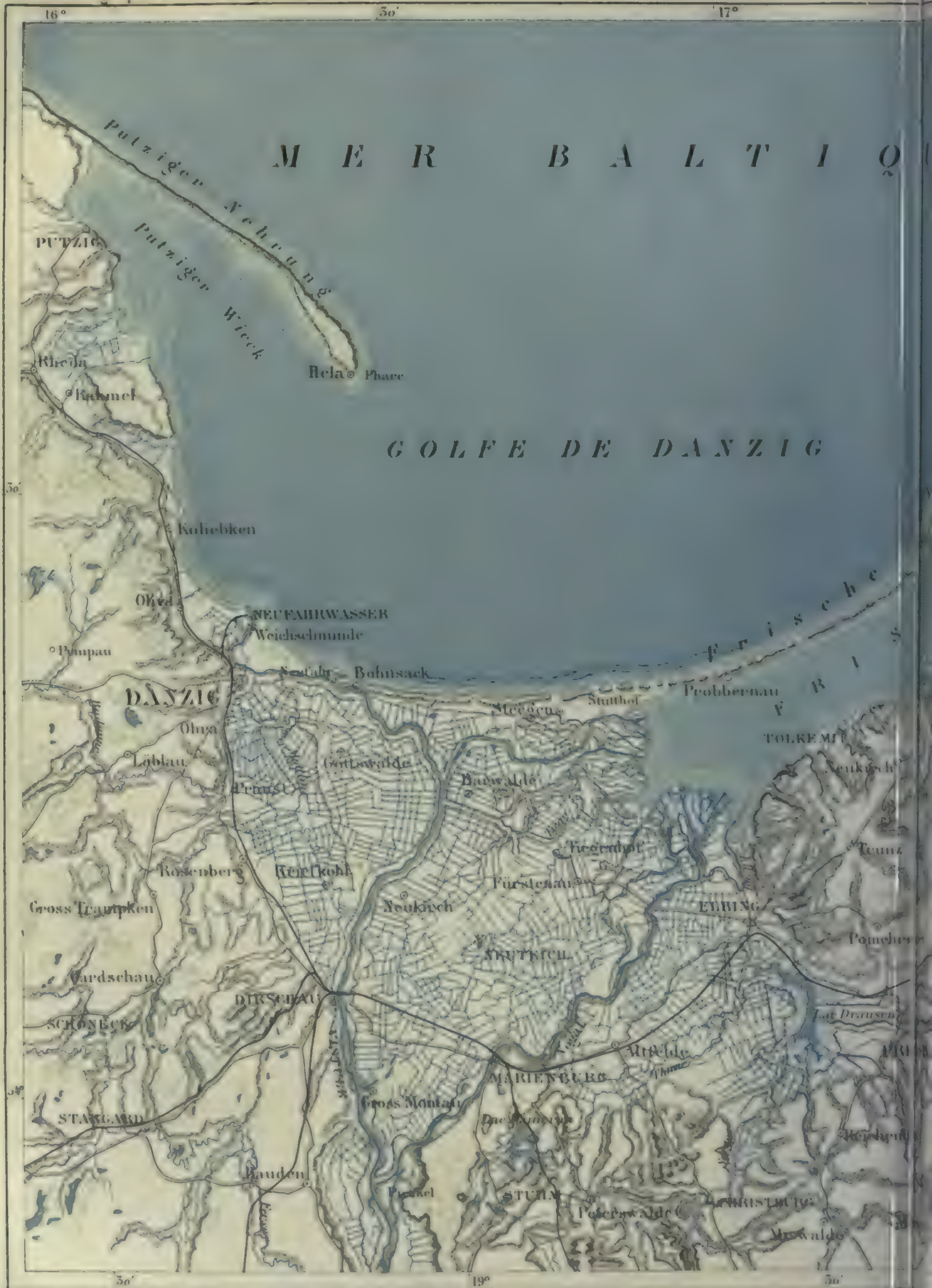
les anciens géographes cherchaient dans la mer, tandis qu'elles sont dans le continent[1].

La flèche de sable qui borde au nord les polders de la basse Vistule et qui se continue entre le Haff et la Baltique jusqu'à la brèche de Pillau, est d'une étonnante régularité. Elle se développe suivant une courbe non moins élégante que celle des vagues qui viennent s'y briser : sous la pression des eaux marines, elle s'est ployée comme une chaîne suspendue. De l'autre côté du promontoire de Samland, où s'enracine la partie septentrionale de la flèche de Danzig, une autre flèche, celle de Courlande, se dessine au-devant du golfe où se jette la Memel, continuation du Niemen. Enfin, comme pour achever par un contraste l'ensemble rhythmique des deux cordons littoraux de la Vistule et de la Memel, une langue de sable, flèche

[1] J.-N. von Sadowski, *Die Handelsstrassen der Griechen und Römer*, trad. Albin Kohn, p. 27, 28.

LES BOUCHES DE LA VIS

Nouvelle Géographie Universelle. T. III. Pl. IX.



Dressé par A. Vuillemin d'après la Carte de l'Etat-Major Prussien.

Paris.

Prof.rs de 0 à 10 mètres

Prof.rs de 10 à 20 mètres

VIS[ULE ET LE FRISCHE HAFF

Paris. Hachette et Cie.



Fraillery

Gravé par Erhard

000

20 Kil.

Profr de 20 à 40 mètres

Profr de 50 mètres et au delà

inachevée, se détache de la côte cassoubienne, au nord de Danzig, et s'avance d'environ 30 kilomètres dans la Baltique, en présentant sa rive convexe à la haute mer, probablement parce que le ressac des vagues engouffrées dans le golfe a fait ployer la péninsule vers le côté du large. Ces flèches du rivage baltique, analogues aux *lidi* des lagunes vénitiennes et aux plages extérieures des étangs de la Méditerranée française, sont connues en Allemagne sous le nom de *nehrungen*, terme local qui s'appliquait jadis à toutes les terres basses (*niederungen*), et surtout aux plages de vase ou de sable.

Actuellement la Frische Nehrung n'est traversée que d'un seul grau, celui de Pillau, qui s'ouvre à peu près en face des bouches du Pregel et de Königsberg, mais la brèche a souvent changé de place. Au commencement du quatorzième siècle, la passe était au nord des bouches de la Nogat, à Vogelsang. Elle s'ouvrit ensuite à Lochstädt, à la racine septentrionale de la Nehrung. Une tempête l'ayant ensablée en 1393, une nouvelle issue se forma vers le milieu de la flèche, à Rosenberg; mais, pour conserver leur monopole commercial menacé par les trafiquants d'Elbing, les gens de Danzig fermèrent le grau en y coulant cinq navires. C'était en 1455. La même année, un autre chenal s'ouvrit un peu plus au nord, près de Balga. Les marins de Danzig l'obstruèrent de la même façon en 1510[1]. Alors les eaux se cherchèrent une issue par la brèche de Pillau, qui s'est elle-même plusieurs fois déplacée, mais que de grands travaux hydrauliques ont désormais consolidée. Les dunes qui s'élèvent sur la Frische Nehrung étaient au dernier siècle couvertes de grands bois qui tentèrent l'avidité du roi Frédéric-Guillaume Ier; il les fit abattre; mais aussitôt le sable, devenu libre, se mit à cheminer vers le Haff, engloutit plusieurs villages et combla les ports[2]. A grand'peine a-t-on pu fixer de nouveau les dunes par des plantations de pins et de joncs à racines traçantes.

Le Haff de Courlande est le plus grand des golfes intérieurs de la côte prussienne; il s'étend encore sur un espace d'environ 1,620 kilomètres carrés, quoique le delta de la Memel, empiétant incessamment sur ses eaux, n'ait pas moins de 1,430 kilomètres de superficie. La Kurische Nehrung ou « Flèche de Courlande », qui sépare la lagune et la haute mer, est le cordon littoral le plus long des bords de la Baltique, celui dont les dunes ont la plus grande hauteur : en moyenne, leurs croupes s'élèvent de 30 à 50 mètres, et l'on voit même, près de Nidden, c'est-à-dire vers le milieu de la flèche, une dune de 62 mètres[3], inférieure seulement en Europe aux

[1] Krause, *Der Dünenbau.*
[2] Foss, *Zeitschrift für die Erdkunde*, 1861.
[3] Berendt, *Schriften der Physikalisch-Œkonomischen Gesellschaft zu Königsberg*, IX, 1868.

dunes des landes françaises. Au commencement du siècle dernier, la Kurische Nehrung était encore couverte de forêts; les dunes, fixées par les racines des arbres, ne cheminaient pas sous l'impulsion du vent, et des villages florissants, entourés de cultures, occupaient l'issue de vallons bien abrités, au bord du lagon d'eau douce. La plage extérieure de la Nehrung servait alors de grand chemin aux voyageurs qui se rendaient de Königsberg à Memel, et l'auberge de Sandkrug, à la pointe de la flèche, était souvent remplie de gens que la tempête ou la débâcle retenait sur le rivage. La destruction des forêts pendant la guerre de Sept Ans rendit leur mobilité aux sables de la dune; les collines se mirent en marche pour envahir les cultures et les villages; la route, qui d'ailleurs n'avait jamais été qu'une plage nue, fut abandonnée; la population disparut presque en entier; la flèche devint une région déserte, signalée de loin par ses « Blanches Montagnes ». Il ne reste qu'une partie de l'ancienne forêt, dans le voisinage de Schwarzort (Lieu Noir), village de bains et de pêche, qui se trouve non loin de l'extrémité septentrionale de la longue flèche; mais ces bois entourés de sable diminuent peu à peu d'étendue : du côté de la mer, le vent, chargé de molécules arénacées, tue les arbres en détruisant leur écorce par un frottement continuel; du côté de la lagune, le sable croulant engloutit les pins de la base au sommet pour les laisser reparaître plus tard derrière la dune, à l'état de bois mort. La forêt de Schwarzort perd en moyenne une lisière de 11 mètres tous les ans, et si l'homme ne réussit à mettre un obstacle à la marche des dunes, le village lui-même sera recouvert par les sables au commencement du vingtième siècle. On cherche maintenant à fixer les monticules par des palissades et des plantations semblables à celles que l'on a faites à la pointe de Sandkrug pour fixer la passe et en prévenir l'ensablement; mais l'œuvre de restauration est des plus difficiles, à cause de l'énorme quantité de sable que le vent soulève sur la plage et fait cheminer de 5 à 6 mètres par an vers l'est[1]. Ces apports élargissent constamment la péninsule du côté de sa rive intérieure, et de distance en distance on remarque sur les bords du Haff des « dunes d'écroulement » (*Sturzdünen*) avançant leurs talus abrupts dans les eaux. Du côté de la mer, au contraire, la plage est basse, à peine ondulée; mais c'est au pied du talus maritime des dunes, à l'endroit qu'elles viennent de quitter dans leur marche vers l'est, que se trouvent les « blouses » les plus dangereuses : l'eau que les pluies apportent en abondance sur les monticules reparaît à leur base en soulevant le sable fin; des hommes, des chevaux se sont enlisés dans ce sol sans consistance.

[1] Berendt; — Schieferdecker, *Physikalisch-Œkonomische Gesellschaft zu Königsberg*, 1873.

De même que dans la Frische Nehrung, les graus ont changé de place dans la flèche de Courlande. On y reconnaît encore trois points faibles qui furent autrefois des brèches par lesquelles les eaux de la mer communiquaient avec celles du lagon : la chaîne des dunes est interrompue en ces trois endroits ; des marais et des tourbières y ont remplacé les anciens passages et, pour empêcher la mer de rompre encore la péninsule, il a fallu créer un cordon de petites dunes artificielles au moyen de fascines, sur lesquelles vient s'accumuler le sable. Près de la racine méridionale de la péninsule, les hôtels et les établissements du bourg de Cranz, très-fréquenté par les baigneurs, sont menacés par les vagues de la Baltique : sur divers points, l'isthme de défense n'a même que 300 mètres de largeur, et si des épis, des estacades ne le fortifiaient de part et d'autre, il suffirait d'une nuit de tempête pour couper la flèche et réunir les deux mers. Le grau de Memel, qui est de nos jours la seule passe, a beaucoup changé de forme et s'est déplacé pendant la période historique. Encore au commencement du siècle, le chenal avait un kilomètre de largeur ; maintenant ce passage, appelé Tief (profond) ou Gatt (Porte), n'a plus qu'une largeur de 400 mètres de bord à bord, et le canal proprement dit a de 30 à 70 mètres : les navires doivent y entrer avec la plus grande précaution.

Les côtes des Haff et celles de la péninsule de Samland, entre les deux Nehrungen, sont depuis plus de deux mille ans, ou, pour mieux dire, depuis des âges inconnus, un rendez-vous de commerçants qui viennent y chercher la résine précieuse trouvée dans le sable des plages. L'ambre jaune, si apprécié des anciens, est la substance merveilleuse qui attirait les Étrusques et les Grecs vers la Baltique et leur faisait tracer des routes à travers les solitudes de la Sarmatie. Les monnaies grecques recueillies dans le Samland et sur les chemins qui y conduisent témoignent de l'importance de ses marchés. Toutes ces routes, de la mer Noire et de l'Adriatique aux plages du Samland, étaient indiquées d'avance par les gués et les isthmes peu nombreux des régions naguère si marécageuses que parcourent l'Oder et la Vistule ; elles ont pu être reconnues nettement, à l'aide de monnaies grecques, de bronzes étrusques, même de quelques objets phéniciens, trouvés par les archéologues[1]. Des « caches » d'ambre trouvées de distance en distance sur ces routes de commerce font penser que le troc de cette matière précieuse se faisait surtout par l'entremise de « voyageurs », comparables aux Franco-Canadiens qui vont actuellement de tribu en tribu acheter des fourrures.

[1] Genthe, *Ueber den etruskischen Tauschhandel nach dem Norden.* — J.-N. von Sadowski, *Die Handelsstrassen der Griechen und Römer... an die Gestade des Baltischen Meeres*, übersetzt von A. Kohn.

Jadis les chercheurs d'ambre se bornaient à fouiller superficiellement les plages, ou même ils se contentaient d'attendre que les tempêtes rejetassent les petits fragments de résine sur la côte. Actuellement les recherches se font d'une manière plus complète. En 1872, on a commencé avec grand succès à exploiter par de véritables travaux de mine la « terre bleue » où l'ambre se rencontre presque toujours. On a également eu l'idée d'aller chercher le succin dans les flots mêmes des Haff. En 1864, deux pêcheurs se mirent à draguer les fonds du Haff de Courlande, près du village de Schwarzort. Après de longues recherches, ils découvrirent un gisement très-riche : la vapeur fut appliquée à remuer les fonds, à tamiser les vases, et les pauvres pêcheurs devinrent de puissants capitalistes payant à l'État 300,000 francs de droits d'exploitation par an. Les dragueurs creusent le sable et la boue jusqu'à six mètres de profondeur pour en retirer l'ambre, toujours mêlé à de petits fragments de bois (*Sprock*). Les morceaux de choix qui se distinguent soit par leurs dimensions ou leur pureté, soit par les insectes ou les feuillages d'espèces disparues conservés dans leur masse transparente, se payent très-cher, comme les perles et les pierres précieuses[1] ; on a trouvé jusqu'à maintenant douze cents espèces d'objets différents dans l'ambre, minéraux, végétaux ou animaux. La partie de la côte la plus riche, la « plage de l'ambre » proprement dite, est le Brüster Ort, promontoire le plus avancé du Samland.

Les travaux des fouilles ont fait découvrir les anciennes forêts dont la résine, conservée dans le sol, est devenue de l'ambre, et les botanistes ont reconnu dans ces débris végétaux les restes de trente-deux espèces de conifères, en même temps que ceux d'autres essences qui ombrageaient le sol à l'époque éocène. Mais depuis cet âge de l'ambre combien d'autres forêts se sont succédé dans la contrée ! On en a retrouvé partout les restes, mêlés aux objets de l'industrie humaine, pierres, bijoux d'ambre, bronze ou fer. C'est ainsi que sous la forêt actuelle de Schwarzort, composée principalement de conifères, on a reconnu les restes de chênes et d'autres essences à feuillage caduc ; une couche de sable d'un mètre d'épaisseur sépare le bois vivant du bois enfoui. Plus bas, au-dessous d'une deuxième couche arénacée, se trouvent les vestiges d'une troisième forêt qui occupait aussi toute la longueur de la Kurische Nehrung[2]. Çà et là on rencontre, dans le sable des plages, des racines d'if, dures comme la pierre, et d'autant

[1] Production de l'ambre en 1874 : 175 tonnes ; en 1876, 270 tonnes.
Prix variable des échantillons ordinaires : de 25 fr. à 180 fr. le kilogramme.
(Wunderlich, *Aus allen Welttheilen*, dez. 1876.)

[2] Schumann, *Geologische Wanderungen in Altpreussen*.

plus intéressantes pour le naturaliste que cet arbre a presque entièrement disparu des forêts de la Germanie du Nord[1].

Les anciennes couches de bois, de tourbe, de terres alluviales contenues dans le sol du littoral, ont permis de reconnaître les oscillations successives de la contrée relativement au niveau de la Baltique. Des forêts, des tourbières situées de plusieurs mètres en contre-bas de la mer, et dans le même terrain, des alluvions marines exhaussées au-dessus des berges témoignent de mouvements inverses qui se sont succédé dans le sol toujours en vibration. D'après le géologue Berendt, un des explorateurs les plus assidus des côtes de la Prusse orientale, on reconnaîtrait distinctement dans les assises du rivage les traces de quatre oscillations alternantes, deux soulèvements et deux affaissements; mais, depuis le commencement du siècle, les observations directes faites sur le niveau marin ne permettent pas de reconnaître avec précision le frémissement du rivage : M. Schumann croit que la terre s'exhausse légèrement[2]; mais on lui oppose des chiffres qui prouveraient le contraire. Il est impossible de se prononcer avec certitude[3].

Quoi qu'il en soit, la côte s'affaissait encore à une époque récente. Sans doute, la simple découverte d'anciennes tourbières au-dessous du niveau marin ne permet pas de conclure sans autre preuve que le sol s'est abaissé. En maints endroits du littoral de la Baltique, notamment dans l'île d'Usedom, on rencontre des tourbières en pleine croissance plus basses que la mer, dont la séparent de hautes plages ou des cordons de dunes : elles renferment des restes de forêts, dont les racines, restées dans leur position naturelle, sont maintenant à un mètre et même à un mètre et demi en contre-bas de la Baltique. Si les sables du littoral qui résistent à l'assaut des vagues venaient à disparaître soudain, ces forêts des tourbières deviendraient sous-marines, et les géologues qui les observeraient pourraient être tentés de voir dans leur position actuelle un indice de l'affaissement du sol[4]. Mais en beaucoup d'endroits la différence de niveau est si grande, qu'il ne saurait rester aucun doute dans l'esprit des observateurs. D'anciens foyers ont été trouvés dans la Prusse orientale, à trois mètres au-dessous de la surface actuelle de la mer, et dans le Haff de Courlande, des forêts sous-marines, dont les bateliers reconnaissent les souches émoussées par les eaux, se montrent à la base d'une ancienne berge, connue sous

[1] B. Denecke, *Globus*, nov. 1876.
[2] Schumann; — Hagen, *Monatsberichte der Berliner Akademie*, 1844.
[3] *Physikalisch-Œkonomische Gesellschaft zu Königsberg*, 1868, IX, p. 207.
[4] Jacob Nöggerath, *Der Torf*.

le nom de *krantas :* elles sont recouvertes d'une masse liquide d'au moins quatre mètres d'épaisseur[1].

N° 197. — KURISCHE HAFF.

C. Perron d'après Berendt. Gravé par Erhard

Sables — Alluvions — Anc^nes Alluvions — Anc^ns terrains de transport.

Profondeurs de 2 mètres coïncidant avec les anciens rivages.

Ech. 1 : 900 000

0 — 25 Kil.

Sur les côtes de la Poméranie, entre le Haff de Stettin et celui de Danzig, les étangs de diverses grandeurs, séparés de la mer par de minces flèches de

[1] Berendt, *Geognostische Blicke in Alt-Preussens Urzeit.*

sable, sont fort nombreux, et les invasions de la Baltique, causées, à ce que l'on présume, par l'abaissement du rivage, ont été fréquentes. Le cordon littoral qui limite au nord le lac Jamund, dans le voisinage de Köslin, était, au commencement du quatorzième siècle, une large zone de terrain couverte de forêts et de prairies : ce n'est aujourd'hui qu'une étroite plage sur

N° 198. — LE DARSS ET LES LAGUNES DE BARTH.



laquelle la mer jette pendant les tempêtes les troncs d'arbres arrachés aux fonds voisins. Le lac, jadis assez creux pour servir de port, a été plusieurs fois envahi par les eaux marines et partiellement comblé par les sables ; le village de Neist, démoli par les vagues, a dû être reconstruit plus avant dans les terres. Regamünde, l'ancien port de Treptow, est devenu également la proie de la mer ; vers la fin du siècle dernier, on en voyait encore quelques débris au-dessous de la surface des eaux. Enfin c'est à grand'peine

que l'on a pu, à force de digues et d'épis de défense, protéger contre l'inondation une partie de la ville de Kolberg, à l'issue de la Persante. Près de cette ville, des sables de la côte, renfermant beaucoup de parcelles ferrugineuses, rendent un son musical quand un choc les ébranle après que la surface en a été séchée[1] : c'est un phénomène analogue à celui que l'on a observé dans les Landes françaises, sur les pentes du Sinaï et en beaucoup d'autres pays.

La partie des côtes qui témoigne le mieux par son aspect de l'immense travail d'érosion accompli par les eaux est la région du littoral qui comprend le Fischland du Mecklenburg, la péninsule de Prerow ou Darss, en Poméranie, et l'île de Rügen. A première vue, on reconnaît que l'île faisait autrefois partie du continent et que le véritable rivage de la terre ferme était la série de cordons littoraux qui se prolonge en barrière à l'ouest du détroit de Stralsund. Mais de cette ancienne terre ferme il ne reste pour ainsi dire que le squelette. Les côtes orientales de Rügen, défendues par les débris de leurs falaises et par leurs dunes, résistent assez bien à la force destructive des flots, mais les rivages occidentaux, sans défense extérieure contre les vagues, sont en maints endroits très-rapidement entamés, et dans l'espace d'une génération le profil change souvent d'une manière notable. Une grande tempête, en 1872, a même rompu presque toutes les digues du Darss, inondé ses campagnes, et la contrée ne serait plus qu'un banc de sable si de nombreux remparts de défense n'avaient été élevés au bord de la mer. De même les habitants de Rügen savent que l'île, ou plutôt le groupe d'îles, leur fond sous les pieds, et leurs traditions, mêlées de récits mythiques, racontent comment, par une suite d'inondations successives, la terre qu'ils habitent a été graduellement séparée du continent et découpée en péninsules rattachées les unes aux autres par des isthmes étroits. On dit qu'à l'époque historique, en 1309, l'îlot de Ruden, situé maintenant près d'Usedom, à 10 kilomètres environ de la pointe la plus rapprochée de Rügen, faisait encore partie de cette île. Récemment encore, il était beaucoup plus grand, puisque Gustave-Adolphe put y débarquer avec son armée et y établir un camp.

L'île de Rügen, si remarquable par la bizarrerie de ses contours, l'est aussi par sa constitution géologique. Elle est, pour ainsi dire, une Scandinavie allemande, car elle se compose en grande partie d'assises qui continuent au sud celles de la Scanie et de la Sélande, et politiquement elle fit aussi partie du Danemark et de la Suède. Dans leur ensemble, l'île de Rügen et ses

[1] Girschner, *Mittheilungen von Petermann*, t. III, 1859.



RÜGEN. — FALAISES DU KÖNIGSSTUHL

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Moser.

péninsules consistent en assises de craie, qui se dressent çà et là, principalement sur la côte orientale, en blanches falaises dominant les flots de la Baltique. Le Königsstuhl ou « Siège Royal », dans le petit massif de Stubben-

N° 199. — RÜGEN.



kammer, s'élève même presque verticalement à 130 mètres de hauteur au-dessus de la mer. Ces parois abruptes sont interrompues par des « valleuses » d'un versant aussi rapide que celles de la Normandie, mais non point arides comme elles dans le voisinage immédiat des flots : l'eau de la Baltique n'étant que très-faiblement saline, les forêts du plateau peuvent se

continuer par les ravins jusqu'au bord de la mer et les vagues viennent jeter leur embrun jusque sur les racines des hêtres. Le promontoire d'Arcona, qui porte maintenant un phare, est moins élevé que Stubbenkammer; mais, s'avançant au loin dans la haute mer vers la Scandinavie, ses roches déchiquetées, autour desquelles tourbillonnent des nuées d'oiseaux, ont un aspect plus formidable : c'est là que se dressait encore au milieu du douzième siècle l'idole des Wendes, (Swiatowid) à quatre têtes. Dans presque toute l'étendue de l'île, ces assises calcaires dont les débris fournissent le chargement de craie aux galéasses de la Baltique, sont revêtues de terrains de transport, argiles, sables ou cailloux, gros blocs de granit scandinave apportés par les banquises et les montagnes flottantes de la période glaciaire. On a constaté que les strates crétacées de l'île ne sont pas parfaitement horizontales : elles sont plissées en plusieurs endroits, et s'inclinent en masse du nord-ouest au sud-est. Forchhammer attribue ce manque d'horizontalité des couches de craie à un mouvement de bascule qui se serait accompli au-dessous du sol; Johnstrup et Bernhard Cotta y voient l'effet de l'énorme fardeau de blocs erratiques transportés par les glaces flottantes. De petits lacs, des marais circulaires, que l'on rencontre de distance en distance, occupent les « fontis » des assises crétacées. Le sol caverneux s'est affaissé en laissant des vides en forme d'entonnoir, que les eaux ont remplis et dont quelques-uns ont été déjà comblés par les tourbes et les alluvions.

Parmi les régions de l'Allemagne baltique, l'île de Rügen et le Mecklenburg ont le mieux gardé les traces des populations qui les habitaient avant que l'histoire écrite ne commençât pour elles. A Rügen les camps fortifiés sont tellement nombreux, que la légende parle d'une déesse géante qui les aurait laissé tomber de son tablier. Les recherches des archéologues ont prouvé que ces camps datent des derniers temps du paganisme et qu'au moins l'un d'entre eux, le Rugard, « l'œil de Rügen » ou l'observatoire central de l'île, a servi de château fort pendant la période chrétienne. Les contes littéraires, imaginés au dix-septième siècle par de trop zélés commentateurs de Tacite, représentent un de ces campements, qu'ombragent les beaux hêtres d'une forêt, comme les restes d'un temple de Hertha, et c'est au bord d'un petit lac voisin qu'auraient été célébrés les mystères de la déesse[1]. Dans le Mecklenburg les campements fortifiés se rencontrent aussi en grand nombre; mais, au lieu de se dresser sur des

[1] Bernhard Cotta, *Ausland*, n° 40, 1875.

collines escarpées, ils se trouvent pour la plupart au milieu des marais et des lacs, car la défense y était plus facile. Dès les premières recherches, les explorateurs des étangs et des tourbières du Mecklenburg y ont découvert environ trois cents palafittes, auxquels des villes modernes ont succédé sur le même emplacement : ainsi Mecklenburg, qui a donné son nom à toute la contrée, Schwerin, Alt-Wismar, ont commencé par être de simples châteaux lacustres. Wollin, l'ancienne Julin ou Vineta, célébrée par les chroniqueurs du moyen âge, occupe aussi la place d'anciens palafittes, ainsi que l'ont démontré, en 1871, les fouilles entreprises sous la direction de Rud. Virchow. Des chroniqueurs racontent qu'au douzième siècle les habitants du pays avaient pour la plupart leur résidence « au milieu des marais et des étangs ». Il est à présumer qu'ils possédaient à la fois des cabanes sur la terre ferme et des lieux de refuge sur les eaux; d'ordinaire ils restaient sur le rivage avec leurs troupeaux, et les palafittes ne leur servaient qu'aux époques de danger. On rencontre encore dans les forêts un grand nombre d'excavations qui furent certainement habitées, et dont les antiquités, datant de l'âge de pierre, sont analogues à celles des anciens villages lacustres des environs. C'est aussi dans le Mecklenburg que les tertres funéraires sont le plus nombreux, et Lisch a pu reconnaître dans les débris qu'ils contiennent, des produits de toute la série des âges préhistoriques, de la pierre éclatée aux instruments de fer.

Quelles que soient les nations païennes qui élevèrent ces camps fortifiés et ces tombeaux de l'Allemagne du Nord, il est certain qu'à l'époque où commence pour ces régions l'histoire proprement dite les Slaves occupaient à peu près toutes les plaines qui s'étendent à l'orient de l'Elbe, et même beaucoup de villes slaves situées au delà de ces frontières témoignent des progrès que la race avait faits vers l'occident de l'Europe. En mainte contrée des bassins de l'Elbe, de l'Oder, de la Vistule et des rivières intermédiaires, tous les noms de lieux, à l'exception de ceux qui se rapportent à des fondations modernes, sont d'origine slave, et quelques-uns se sont maintenus dans leur pureté première. Telle rivière du Mecklenburg porte le nom de Rieka, comme tant d'autres cours d'eau, en Russie, en Autriche, en Turquie; telle forêt de hêtres a laissé l'appellation de Bukovina à quelques sites des bords de la Baltique, comme à la province de l'empire austro-hongrois; dans cette région du nord s'élèvent aussi des Belgrade et des Cracovie. A l'aide des noms de lieux, on pourrait reconnaître l'ancien état de culture et l'aspect du pays : on voit où s'élevaient les fermes et les châteaux, où se trouvaient les moulins et les ponts, où s'étendaient les prairies, les vergers, les bois, où dominaient les pins, les hêtres et les chênes.

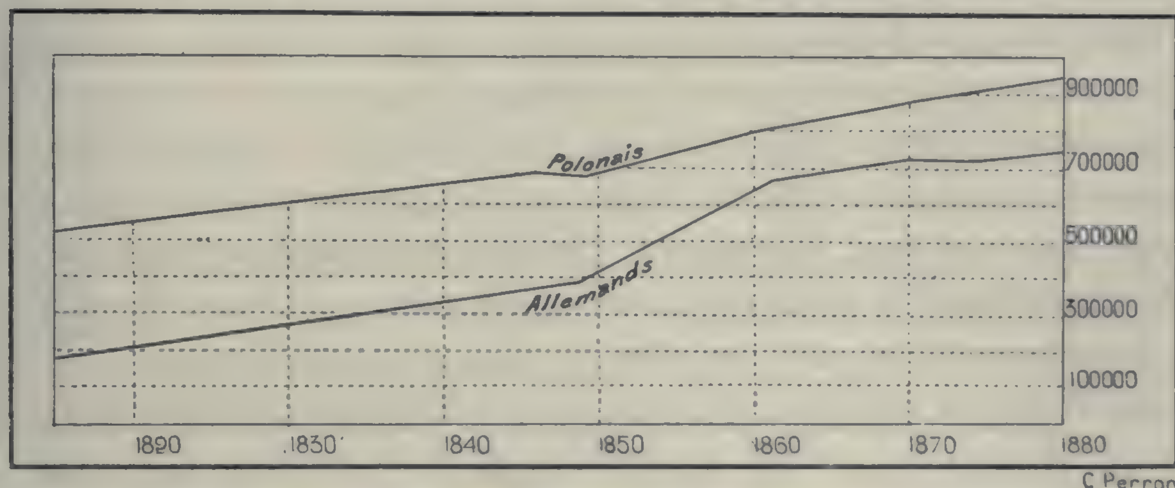
Le mouvement de migration qui, lors de l'effondrement de l'empire romain, avait entraîné les Allemands vers les Gaules et les Slaves en Germanie, fut suivi, quelques siècles après, d'un déplacement en sens inverse. Les Franks refluèrent sur les Saxons et ceux-ci sur les Wendes. Des guerres effroyables sévirent entre les deux races, surtout dans le bassin de la Vistule; mais sur un grand nombre de points le reflux des Allemands vers les anciens territoires germaniques se fit aussi d'une manière pacifique : agriculteurs s'emparant des solitudes, artisans appelés dans les villes ou s'y établissant en amis ne firent pas moins pour la germanisation du pays que les conquérants armés du glaive. C'est ainsi que dans la Poméranie (*Pommern*) ceux qui changèrent peu à peu la langue et les mœurs de la contrée furent, d'après Virchow, de paisibles colons de la Frise et de la Hollande, chassés par les inondations de la mer du Nord. Sous la pression de plus en plus forte de l'élément germanique, les Slaves se retirèrent d'abord des villes, puis des gros bourgs, pour s'enfuir, au bord des lacs et des marais, en des endroits écartés où ils vivaient du produit de leur pêche : dans le bassin de la basse Oder, on donnait à leurs misérables hameaux le nom de *kietzen*, d'un mot slave qui désigne un engin de pêcheur. Ils disparurent obscurément pour la plupart : dans l'île de Rügen, c'est au commencement du quinzième siècle, en 1404, que mourut la dernière femme parlant encore le dialecte wende; cependant les premiers chevaliers allemands n'étaient entrés dans l'île qu'à la fin du treizième siècle, et la première ville allemande de Rügen, Rügendal, avait été fondée en 1313[1]. L'invasion des Allemands dans les pays slaves fut en même temps l'introduction d'une religion nouvelle. Les émigrants de la Westphalie et des pays saxons qui refoulaient les Slaves devant eux, apportèrent, après Charlemagne et Boniface, des cérémonies chrétiennes et les traditions d'un paganisme autre que celui des Wendes. Ceux-ci vénéraient le saule et le sureau; ceux-là voyaient dans le chêne l'arbre par excellence, ils révéraient d'autres animaux que les Slaves, pratiquaient d'autres exorcismes. Divers érudits ont fait la curieuse étude comparée des formules et des superstitions où se retrouve la multiple origine des habitants.

On sait que dans le haut bassin de la Spree il reste encore une île de Wendes entourée de tous les côtés par des Allemands et parsemée d'enclaves germaniques : c'est le seul vestige apparent du monde slave sur le versant de l'Elbe situé au nord de Riesengebirge, massif dont une grande partie semble avoir été de toute antiquité peuplée d'Allemands. Mais dans le

[1] G. Haag, *Die Völker um die Ostsee*, Baltische Studien, 1878.

bassin de l'Oder, les Slaves, se maintiennent en corps de nation dont la limite est nettement tracée par la différence de religion, mieux encore que par la race, car les Slaves sont catholiques au milieu de Germains protestants ; près de 10,000 Tchèques forment dans le bassin de Glatz (Kladsko) comme une péninsule ethnologique de la Bohême, et près de l'extrémité orientale de la Silésie plus de cinquante mille Moraves peuplent en partie les cercles de Ratibor et de Leobschütz. En Silésie, les bords de la haute Oder jusqu'au confluent de la Neisse, en Poznanie, les bords de la Warthe jusqu'à Birnbaum (Międzychód), appartiennent au domaine de la langue polonaise, malgré tous les efforts tentés, surtout récemment, pour la germanisation du pays par le moyen d'écoles où l'usage du dialecte slave est défendu. Dans ces

N° 200. — ACCROISSEMENT RELATIF DES ALLEMANDS ET DES POLONAIS EN POZNANIE.



dernières années, le gouvernement a rayé de la carte les noms polonais d'un grand nombre de villages et ceux-ci sont désormais désignés officiellement par des appellations allemandes inconnues des habitants eux-mêmes. Sans parler des Wilhelmshof, des Bismarckhof, que l'on rencontre maintenant en Poznanie, Kamienieć est devenu Steindorf ; Radziejewo s'est changé en Hohensee ; Chodzież a pris le nom de Kolmar in Posen, comme pour rappeler aux Polonais conquis une autre annexion faite à l'occident de l'empire. Ce qui contribue encore beaucoup plus que les règlements d'administration à donner une réelle prépondérance à l'allemand dans la zone intermédiaire des langues, c'est qu'en beaucoup d'endroits l'idiome local des Polonais n'est parlé que par des ignorants ; dès que l'éducation commence, l'entrée dans le monde de l'industrie, du commerce, même dans celui de la pensée se fait par l'entremise des Allemands. Les paysans de la haute Silésie, dont le dialecte se distingue de la vraie langue polonaise par le manque de la dentale *t*, toujours remplacée par une sifflante, ne connaissent point la littérature nationale et sont par conséquent livrés d'avance à l'influence germa-

nique; cependant quelques journaux polonais entretiennent l'usage de l'idiome national. De même qu'autrefois dans le Mecklenburg et la Poméranie, plusieurs des villes de la Silésie et du territoire de Posen se germanisent peu à peu; ceux qui viennent les peupler sont des Allemands et des Juifs, classés aussi par la statistique sous la rubrique de Germains; pas une seule grande ville de la Poznanie, pas même la cité sainte de Gnesen, n'a plus de la moitié d'habitants polonais. Les Slaves, de leur côté, se maintiennent dans les campagnes, où même, dans ces derniers temps, leur nombre relatif s'est grandement accru, par suite du mouvement d'émigration des Allemands vers la Russie et le Nouveau-Monde. Quoiqu'ils aient aussi des colonies et des journaux à Chicago, à New-York[1], les Polonais émigrent peu et continuent de former ainsi le gros de la population rurale[2]. D'ailleurs il faut tenir compte de ce fait, que les statisticiens officiels, tous Allemands, ne manquent jamais de favoriser dans leurs évaluations la race politiquement dirigeante : c'est à elle qu'ils attribuent la plus forte part des habitants du pays qui parlent en même temps les deux langues; jadis, ils comptaient comme Germains tous ceux qui comprenaient un discours allemand, tous ceux dont le nom était d'origine ou d'apparence germanique, bien que les familles soient polonaises depuis plusieurs siècles. Intelligents et fort remarquables par leur adresse dans les travaux mécaniques, les Polonais sont en moyenne plus pauvres que les Allemands et c'est parmi eux que se recrutent surtout les manœuvres et les ouvriers de fabrique; cependant près de la moitié des grandes propriétés est encore entre les mains de nobles polonais. Si la haute Silésie est souvent désignée sous le nom de « Sibérie prussienne », ce n'est pas seulement à cause de son rude climat continental, elle le doit peut-être plus encore à sa population polonaise, que les envahisseurs du pays se croient le droit de mépriser.

Les moins civilisés parmi les Polonais du territoire prussien sont ceux auxquels on donne le nom de Mazoviens (en allemand Masuren). Vivant dans la région des lacs, à l'orient de la Vistule, ils sont pour la plupart assez misérables. Il y a quarante ans, leurs maisonnettes en bois étaient couvertes de chaume et les intervalles des planches étaient bouchés avec de la mousse. En quelques endroits, les huttes étaient à demi creusées dans le flanc du coteau; les habitants vivaient encore de la vie des troglodytes. La

[1] Wenceslas Gasztowt, *Notes manuscrites.*

[2] Population de la province de Posen :

1815.	615,000	Polonais,	soit	79.4	p. 100;	160,000	Allemands,	soit	20.6	p. 100.	Total :	775,000 hab.
1858.	783,700	»	»	56	»	620,000	»	»	44	»	»	1,405,700 »
1871.	880,000	»	»	54,8	»	725,000	»	»	45,2	»	»	1,605,000 »
1880.	937,000	»	»	55	»	766,400	»	»	45	»	»	1,705,400 »

nourriture des Mazures consiste surtout en pommes de terre, mais il est triste à dire que d'énormes quantités de ces tubercules servent aussi à la fabrication de l'eau-de-vie et que l'ivrognerie est un vice général. Même les enfants à la mamelle sont endormis au moyen d'une gorgée de *vodka*, et l'une des grandes délicatesses de la table est un mélange de miel et d'eau-de-vie brûlée (*krupnik*) que l'on mange en guise de confiture.

A côté des Mazures, sur les bords du grand lac de Spirding et dans le voisinage de la sombre forêt de Johannisburg, qui va rejoindre par delà la frontière polonaise les bois d'Ostrołęka, vivent aussi des Russes, chassés de leur pays pour cause de religion. Ce sont des *raskolniks* de la secte des Philippons ou sectateurs de l'évêque Philippe, les mêmes que l'on retrouve en Roumanie sous le nom de Lippovans, abréviation de « Philippovans » : on les appelait aussi les « Tueurs » ou les « Brûleurs », quoique très-pacifiques et même considérant comme un crime l'acte de porter les armes. La Pologne avait été leur premier refuge ; mais, persécutés de nouveau, ils demandèrent un asile à la Prusse, qui les accueillit volontiers pour leur faire peupler et mettre en culture les régions presque désertes du cercle de Sensburg. Les Philippons ont en effet changé en riches campagnes les clairières de leurs bois et fondé de beaux et riches villages, tandis que le gouvernement prussien, sourd à leurs plaintes, leur a imposé le service militaire auquel ils s'étaient de tout temps refusé.

Des deux rives de la basse Vistule, la plus slave, au point de vue ethnologique, est la rive occidentale. C'est là que se trouvent les terres les moins fertiles ; elles ont été laissées aux Polonais, mais les campagnes plus fécondes de la rive orientale, et surtout la contrée alluviale conquise entre la Vistule et la Nogat, ont été en grande partie la conquête agricole des colons allemands, et ce sont leurs descendants qui les occupent encore. Les Werderaner, habitants des *Werder* de la Vistule (en polonais *Żuławy*), sont pour la plupart les arrière-neveux de Flamands et de Saxons que les chevaliers de Marie appelèrent pour assécher leurs marais : on dirait des Hollandais, à voir ces paysans à la tête blonde, aux yeux d'un bleu clair, aux larges épaules, à la démarche un peu lourde, au geste lent, mais résolu ; plusieurs sont en effet les descendants de Néerlandais de secte mennonite, qui vinrent habiter le pays pendant la deuxième moitié du seizième siècle pour échapper aux persécutions des Espagnols. Les autres éléments de population sont, il est vrai, d'origine slave ; mais la terre ne leur appartient pas. Des multitudes d'esclaves polonais, fuyant leurs seigneurs, avaient cherché un asile dans les campagnes de la basse Vistule, où la servitude était moins dure : c'est parmi leurs fils que se recrutent encore presque tous les valets de ferme.

La prise de possession des terres alluviales de la Vistule par les Allemands a séparé du corps de la nation les Polonais de la Prusse occidentale. Ils sont groupés à l'ouest du fleuve en une grande île ethnographique entourée de nombreux îlots et, par une étroite zone de terrain qui se prolonge au sud, vers Bromberg, ils se rapprochent des contrées où leurs compatriotes vivent en masses compactes. A l'orient de la basse Vistule il n'y a plus de Polonais : l'espace de forme rectangulaire qui s'étend des terres basses de Marienburg et d'Elbing au delta de la Memel, entre la mer et le plateau des Mazoviens, est peuplé en entier d'habitants de langue germanique. C'est là que les chevaliers de l'ordre Teutonique fondèrent leur État; exterminant les païens indigènes, appelant des colons de leur race pour bâtir des villes et cultiver les terres conquises, ils eurent bientôt fait de la contrée une terre non moins allemande que la Thuringe ou la Saxe, et lorsque, après deux cent quarante années de domination, ils durent se soumettre aux rois de Pologne, ne conserver qu'à titre de vassaux une partie du territoire, le royaume slave ne songea point à imposer la langue polonaise. Au sud du Kurische Haff, le diocèse d'Ermeland (Warmia), dont les évêques possédaient des priviléges royaux, même ceux de battre monnaie et de prononcer des sentences de mort, ne cessa point d'être un pays germanique; seulement les Mazoviens qui peuplent le plateau des lacs ont un peu gagné sur la plaine. Dans la Prusse orientale proprement dite, laissée en fief aux chevaliers de l'ordre, les Polonais n'occupent qu'une étroite lisière de terrain. Après les guerres et les pestes, des Allemands étaient appelés de l'ouest pour combler les vides, et c'est ainsi que se maintint, entre les Polonais et les Lithuaniens, la population essentiellement tudesque de la contrée. Par une singulière coïncidence, il se trouve même que les colons ont été assez nombreux en certains districts de la région pour former des îles de haut-allemand au milieu d'un pays appartenant au domaine du *platt-deutsch*. Une de ces enclaves, habitée en partie de descendants de protestants salzbourgeois venus en 1732, se trouve sur la frontière même du pays des Mazoviens : dans un autre district, voisin de la Vistule, on reconnaît au premier coup d'œil les fils des Souabes appelés par Frédéric le Grand; leurs cheveux noirs, leurs yeux foncés, leur taille presque svelte les distinguent des autres habitants; ils ont plus d'initiative, plus d'entrain au travail, mais aussi une superstition plus noire[1].

La partie septentrionale de la région polonaise que limite à l'orient le delta de la Vistule est connue sous le nom de Cassoubie (Kassubien), du nom

[1] Beheim-Schwarzbach, *Hohenzollernsche Colonisationen*; — Ernest Lavisse, *Revue des Deux Mondes*, 1er fév. 1876.

des Slaves qui l'habitent. Néanmoins les Cassoubes ou Cachoubes (Kaszùby), que l'on reconnaît de loin à leurs longues houppelandes, sont de nos jours moins nombreux dans leur propre pays que les Allemands et les Polonais. Peut-être, par l'origine, l'ancienne race dominante est-elle encore la première ; mais les Cassoubes sont privés de leur indépendance depuis bientôt neuf siècles, et pendant ce temps tous ceux d'entre eux qui ont pu s'enrichir se sont rangés parmi les maîtres, allemands ou polonais. Dans les trois villes de la Cassoubie, Neustadt (Nowemiasto), Putzig (Puck) et Bütow (Bytow), il n'y a plus de Cassoubes; ceux-ci n'habitent que de misérables villages. La population cassoube ne compte que pour un quart dans le nombre total des habitants, et ceux qui parlent encore la langue des aïeux sont à peine une douzaine de mille ; le vieil idiome, sans littérature, a dû céder à la pression des langues dominantes. Du côté de l'ouest, en Poméranie, c'est l'allemand qui gagne peu à peu en même temps que le protestantisme ; du côté de l'est, dans la province de Westpreussen, le polonais l'emporte, ce qui d'ailleurs lui est facile, car le cassoube n'en est qu'un dialecte[1]. Cependant, même dans les districts complétement germanisés, l'idiome local a gardé quelques mots slaves, « pareils aux blocs erratiques transportés sur des terrains de roches différentes. » D'ailleurs on trouve de ces mots « erratiques » en plein cœur de l'Allemagne, jusqu'en Thuringe, et même à Nürnberg. Par un singulier contraste, les Cassoubes, quoique très-pauvres pour la plupart, sont presque tous gentilshommes de race, et comme tels ils ont une très-grande vanité, si bas qu'ils soient tombés dans la misère. D'après la coutume, l'aîné de la famille hérite de la propriété tout entière, et les autres enfants doivent se contenter de quelques bribes de la fortune patrimoniale. Il en résulte que la caste nobiliaire est fortement représentée parmi les servantes, les valets, les gardeurs de pourceaux. Du reste, les domestiques sont, dans la plupart des maisons de paysans, plutôt des hôtes que des inférieurs.

Quant aux Borusses (*Prusi*) ou Prussiens, ce peuple aryen, mais non germanique, dont le nom, ayant le sens de « Proches Voisins » chez les Slaves, fut transmis à la nation qui dirige l'Allemagne et la représente politiquement, ils n'existent plus à l'état distinct, et leur langue a disparu en entier

[1] Proportion des races en Cassoubie en 1867 (150,000 habitants) :

Allemands	54 pour 100.
Polonais	18 »
Cassoubes	28 »
Cassoubes parlant leur langue.	8 »

(Gustav Jaquet, *Bilder aus dem unterem Weichselgebiet*. Aus allen Weltheilen, 1872, p. 20).

depuis le commencement du dix-huitième siècle[1]. Mais l'idiome d'un peuple frère, les Lithuaniens, se parle encore dans l'angle extrême du territoire germanique, sur les deux rives de la Memel et parmi les Kuren, dans la partie septentrionale de la Kurische Nehrung. Le sanctuaire principal des Prussiens, à l'époque païenne, portait le nom de Romov et se trouvait au milieu des forêts, entre le Pregel et le delta de la Memel. Mickwiecz chantait dans son *Konrad Wallenrod* la fraternité des deux peuples prussien et lithuanien, séparés et en même temps unis par le vieux Nieman. Après l'extermination des indigènes par les chevaliers teutoniques, les colons allemands n'eurent pas de peine à faire prévaloir leur langue. Maintenant presque toute la population est germanisée dans le bassin inférieur du Pregel ; elle l'est aussi dans les villes du bassin de la Memel, et l'idiome lithuanien ne se maintient que dans les campagnes. A 66 kilomètres seulement de Königsberg, du côté de l'est, se trouve le premier îlot de langue lithuanienne; au delà, les représentants de l'ancienne population se pressent en îles nombreuses, puis dans le voisinage de la frontière, appuyés sur leurs frères de Russie, ils se présentent en corps de nation. On sait que de tous les dialectes aryens, le lithuanien se rapproche le plus de l'idiome primitif et qu'il possède des chants antiques d'une grande poésie. La plupart des Lithuaniens ont la chevelure d'une nuance foncée[2].

Parmi les habitants de langue allemande qui peuplent la Prusse, il en est beaucoup dont les ancêtres étaient de race étrangère. Lorsque, « par une heureuse rétribution de la destinée, » dit un auteur allemand[3], il plut à Louis XIV de révoquer l'édit de Nantes, les protestants fugitifs vinrent en foule demander asile aux souverains des États protestants du nord de l'Allemagne ; grâce à eux, l'industrie, le commerce, le mouvement intellectuel reprirent leur élan; mais par cela même le centre de la civilisation germanique se trouva déplacé : ce n'est plus en Souabe, comme aux temps de la Renaissance, c'est en Prusse qu'il était désormais. Le grand électeur Frédéric-Guillaume comprit, mieux que les autres princes

[1] G. Haag, *Die Völker um die Ostsee, Baltische Studien*, 1878.

[2] Population des provinces orientales de la Prusse (Brandenburg, Poméranie, Vieille-Prusse, Poznanie, Silésie) suivant les langues, en 1875 :

De langue allemande			10,295,000 hab.	13,420,000 hab.
De dialectes slaves	Wendes	86,000 hab.	2,975,000 »	
	Tchèques et Moraves	64,000 »		
	Polonais	2,675,000 »		
	Cassoubes	12,000 »		
De langue lithuanienne			150,000 »	

[3] « *Glückliche Ausgleichung des Schicksals.* » (Löwenberg, *Aus allen Welttheilen*, 1872, p. 153.)

allemands, combien il était nécessaire de restaurer son pays, que la guerre avait ruiné et partiellement changé en désert. Il commença par attirer des colons hollandais et en fit les instituteurs des paysans du Brandenburg, pour l'élève du bétail, la culture des terres, l'assèchement des marais; puis il profita largement du traité de Westphalie, stipulant que « chaque prince aurait le droit de réformer la religion de ses sujets, et que chaque citoyen, s'il ne voulait suivre la religion du prince, aurait le droit d'émigrer ». Les suppliants accoururent en multitudes, cherchant un asile dans les plaines de l'aride Brandenburg. Le maître de cette contrée était calviniste au milieu de sujets luthériens; il pouvait recevoir à la fois, et les luthériens expulsés par les calvinistes, et les calvinistes expulsés par les luthériens. Il en vint de la Bohême, des Alpes, du Salzkammergut, du Tirol, de la Suisse; il en vint surtout de France. Par un édit spécial dont il fit envoyer des copies aux communautés intéressées, il promit aux réfugiés français la gratuité du voyage, des concessions de terres et de maisons, des exemptions d'impôts, le droit de bourgeoisie, et quand les exilés arrivèrent, il tint ses promesses : l'hospitalité fut complète. On évalue à vingt mille, soit au dixième de la population totale du Brandenburg, le nombre des réfugiés français que reçut la contrée; à Berlin, le tiers des habitants, six mille environ, étaient des huguenots fugitifs; ils occupèrent même des quartiers à eux, entre autres l'ancienne solitude sablonneuse à laquelle, dans leur regret de la patrie, ils donnèrent le nom de pays des Moabites : le quartier de Moabit a gardé cette appellation.

L'esprit de parti, avec les exagérations et les mensonges qui ne manquent jamais de l'accompagner, a voulu, soit réduire la colonisation française à un incident sans valeur sérieuse, soit lui donner une importance capitale dans l'histoire de la Prusse. Quoique, au point de vue de la race, l'immigration des Français, eux-mêmes peu à peu modifiés par le milieu, ne puisse pas être considérée comme ayant exercé une influence durable, cependant l'arrivée d'hommes de sacrifice, de volonté, d'industrie, presque tous supérieurs par les connaissances ou l'habileté de main à ceux qui les entouraient, fut un événement considérable, dont les conséquences sociales et politiques ont été des plus importantes pour le Brandenburg. Ce sont des réfugiés français qui établirent ou renouvelèrent en Prusse l'industrie des laines, celles des cuirs, de l'horlogerie, de la verrerie, de la métallurgie, qui introduisirent l'industrie de la soie, celle de l'impression des étoffes, de la bonneterie, de la papeterie. Ce sont aussi des réfugiés qui donnèrent la première impulsion au grand commerce avec l'extérieur; enfin, combien d'entre eux se placèrent aussitôt aux rangs avancés comme

médecins, ingénieurs, architectes, écrivains, savants! Proportionnellement aux indigènes, les immigrants ont fourni beaucoup plus que leur part au mouvement intellectuel de leur nouvelle patrie. Il ne pouvait en être autrement : des hommes ayant eu l'énergie de s'exiler et de se créer une nouvelle destinée pour rester fidèles à leur conscience devaient être supérieurs en moyenne à une population n'ayant eu qu'à se laisser porter par le courant de la vie.

L'immigration protestante continua sous le gouvernement des deux rois qui succédèrent au grand-électeur : ce furent alors principalement les fugitifs de l'Autriche qui vinrent peupler la Prusse, contribuant indirectement aux victoires que Frédéric II devait remporter plus tard sur les Impériaux. Les Salzbourgeois et les Tchèques vinrent par bandes entières; les premiers, envoyés dans la province de Prusse et en Lithuanie, y introduisirent des industries nouvelles et de meilleures méthodes d'agriculture; les autres, répartis dans les provinces, y rendirent des services analogues, et dans la ville même de Berlin ils fondèrent un quartier nouveau, sur le prolongement de la Wilhelmstrasse, qu'habitent encore leurs descendants. En 1740, lors de l'avénement au trône de Frédéric II, 600,000 sujets du roi de Prusse, sur 2,400,000 qu'il comptait dans ses États, étaient des exilés ou des fils d'exilés; Frédéric lui-même en introduisit encore 300,000; en 1786, la population prussienne comprenait près d'un tiers d'étrangers ou de leurs descendants. On voit quels trésors de force s'étaient ainsi amassés au profit de la monarchie conquérante. Encore de nos jours l'influence de ces familles est considérable, mais en très-grande majorité, il faut le dire, elles font étalage de leur patriotisme allemand; quelques-unes même ont cru qu'il était compatible avec leur dignité de renier le nom légué par leurs pères.

Une race non aryenne, naguère persécutée, a pris dans ces derniers temps une influence croissante sur les destinées de l'Allemagne du Nord : c'est la race juive. Le rôle des israélites est beaucoup plus grand que ne pourrait le faire supposer leur faible importance numérique; ils ne sont en groupes compactes que dans la Poznanie et dans les grandes villes. En tous les pays d'Europe, l'intelligence des Juifs, leurs aptitudes si variées, leur habitude des affaires, leur esprit de solidarité, donnent à la race sémitique un rôle social proportionnellement supérieur à celui des Aryens; mais nulle part ils ne sont plus actifs qu'en Prusse. Non-seulement la plupart des financiers allemands sont israélites, les Juifs sont aussi aux premiers rangs dans les sciences, les arts et la littérature. La majorité des acteurs appartiennent à leur race; il comptent au nombre des leurs beaucoup de musi-

ciens et de poëtes; enfin, le journalisme est pour une très-forte part en leurs mains. Dans la presse berlinoise, ce sont eux surtout qui se chargent de représenter et de diriger les diverses opinions des partis. C'est depuis un siècle seulement que les Juifs allemands ont reçu des noms de famille. La mesure que prit à cet égard Marie-Thérèse, et qui fut imitée bientôt dans tous les États d'Allemagne, leur offrait trois catégories de noms à choisir : les noms agréables de fleurs ou de bois, cotés par le fisc à un prix très-élevé; les noms de villes, moins coûteux; enfin les noms de bêtes, que l'on pouvait prendre gratuitement[1].

La population est très-inégalement répartie dans la grande plaine de l'Allemagne du Nord, mais c'est dans la région du sud, sur les confins de la Moravie, de la Bohême, de la Saxe, de la Thuringe, que les habitants se pressent en plus grand nombre, appelés par les travaux des mines et l'industrie manufacturière.

Une de ces contrées très-fortement peuplées est la province prussienne qui fit autrefois partie de la Saxe et qu'arrose la Saale. Cette rivière, à peine sortie du territoire de Saxe-Weimar et d'une enclave de Saxe-Meiningen, passe devant les bains salins de Kösen, puis à côté de la célèbre école de Schulpforta, qui compta parmi ses élèves Fichte, Novalis, Klopstock, Ranke, Mitscherlich, et parcourt les campagnes de l'industrieuse Naumburg, patrie de Lepsius, autre élève de Schulpforta. Grossie de l'Unstrut, sur un affluent de laquelle se trouve, à une grande distance au nord-ouest, la ville minière, également prussienne, de Sangerhausen, la Saale coule à la base de coteaux dont les vins servent à fabriquer du « champagne », puis elle traverse la ville de Weissenfels, où les manufactures ne sont pas moins nombreuses qu'à Naumburg et que dans l'ancienne ville slave de Zeiz, située au sud-est, sur les bords de la charmante Elster. De nombreuses batailles ont été livrées dans cette région, que les chemins se dirigeant de la Saxe et de la Prusse vers les défilés de la Thuringe rendent si importante au point de vue stratégique. Au nord-ouest est Rossbach, où Frédéric II battit en 1757 les Français commandés par le maréchal de Soubise; au nord-est, Lützen rappelle la bataille gagnée en 1632 par Gustave-Adolphe, frappé dans son triomphe, et la victoire que remporta Napoléon en 1813; enfin, au nord, près de la ville de Merseburg, que domine une ancienne cathédrale à quatre tours, Henri

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

l'Oiseleur défit les Magyars en 933. Merseburg était au onzième siècle une des résidences préférées des empereurs d'Allemagne ; ses foires, très-fréquentées, avaient pour l'Europe centrale l'importance dont héritèrent celles de Leipzig. De grandes salines sont exploitées aux environs de Merseburg.

Ce sont aussi des sources de sel qui ont donné ses premiers habitants aussi bien que son nom à l'antique cité de Halle, située plus bas au bord de la Saale : jusqu'à nos jours les sauniers ou « Halloren », que les uns croient être d'origine slave, mais que la plupart des savants pensent avoir eu des Gaulois pour ancêtres, ont gardé quelque chose de leurs anciennes mœurs et leur esprit de corps[1]. A la fin du dix-septième siècle, Halle, la

N° 201. — HALLE ET LE LAC SALÉ.



« ville du sel », acquit une nouvelle importance comme cité universitaire ; sa haute école, à laquelle on joignit en 1817 celle de Wittenberg, occupe encore un rang élevé parmi celles de l'Allemagne, et les étudiants qui en suivent les cours ont en même temps la facilité, grâce au voisinage de Leipzig, de prendre part au mouvement intellectuel de la grande cité saxonne[2]. Halle possède un gymnase célèbre et d'autres établissements d'étude, des asiles, des orphelinats, fondés en 1698 par le célèbre Francke et formant avec leurs dépendances une véritable ville. Enfin, parmi les diverses sociétés savantes de Halle, il en est une (*Verein für Erdkunde*) qui s'occupe de géographie et qui publie un bulletin de ses travaux. L'intérieur de Halle, avec ses vieilles églises, sa « tour rouge » isolée, la statue de Händel, le fils le plus illustre de la cité, présente un aspect

[1] Moyenne de la production des salines de Halle : 10,000 tonnes

[2] Université de Halle en 1882 : 107 professeurs, 1,414 étudiants ; bibliothèque de 120,000 volumes.

original; mais les quartiers extérieurs ont toute la vulgarité des villes d'usines. Avant la naissance de la grande industrie, Halle ne s'accroissait que faiblement, et même elle passa par une période de décadence et de misère : vers le milieu du siècle, on y comptait 15,000 indigents sur 30,000 habitants. Les mines de houille et de lignite des environs, produisant chaque année plus de deux millions et demi de tonnes, l'heureuse position de la ville sur une rivière navigable, au point de convergence de routes nombreuses et de plusieurs chemins de fer, donnent à l'industrie halloise une activité de plus en plus grande : ses fabriques de vagons sont parmi les premières d'Allemagne; elle prépare de la paraffine, du goudron, des bougies et possède une quarantaine de grandes sucreries dans le district environnant.

Au nord-ouest de Halle, la Saale reçoit les eaux sorties du lac Salé et de la vallée d'Eisleben, ville minière devenue célèbre par la naissance de Luther, et serpente vers le nord en traversant le territoire d'Anhalt. Elle passe à Bernburg, l'une des grandes villes de ce duché, puis au delà de Kalbe, ville prussienne, va se réunir à l'Elbe. A l'orient de la rivière est Köthen (Anhalt), ancienne résidence princière où le fondateur de la médecine homœpathique, Hahnemann, persécuté par ses confrères, put trouver un asile. A l'occident de la Saale, dans une vallée latérale, sont plusieurs villes industrielles et minières, dont Aschersleben et Hettstedt sont les plus importantes, et dans les plaines qui s'étendent à la base septentrionale du Harz sont éparses plusieurs cités, célèbres dans l'histoire de l'Allemagne. Là est Wernigerode, dont le fier château, bâti sur un promontoire, est dominé lui-même par d'autres sommets du Harz. Là se trouve aussi Halberstadt, où furent convoquées souvent les diètes de l'empire germanique et qui plus tard, comme ville littéraire, prit le nom de « petite Athènes » : c'est une véritable cité du moyen âge, bâtie en amphithéâtre sur un versant de colline; de vieilles tours, des maisons avançant au-dessus de la rue leurs boiseries sculptées, une église romane, un Dom ogival s'élevant sur la grande place, font de Halberstadt une des villes les plus curieuses du centre de l'Allemagne. Au sud, et plus rapprochée des escarpements du Harz, Quedlinburg garde aussi son apparence de vieille cité : un des édifices qui la dominent était la résidence d'abbesses ayant titre de princesses de l'empire, dépendant seulement du pape et siégeant dans les diètes à côté des évêques. Quedlinburg, ville d'industrie et de commerce, a des jardins qui couvrent une étendue d'environ 2,200 hectares et que cultivent un millier de maraîchers, fournissant de fleurs et de semences une grande partie de l'Allemagne. Klopstock naquit à Quedlinburg, et cette ville se glorifie aussi d'avoir vu

naître Carl Ritter, l'un des rénovateurs de la science et l'auteur du plus grand monument géographique des temps modernes.

En aval de Halberstadt, la Bode descend au nord vers Oschersleben, puis, se recourbant à l'est et au sud-est, vient passer à Stassfurt, naguère village ignoré et maintenant groupe considérable d'usines, grâce à ses mines de sel et à d'autres gisements d'origine marine. Le sel gemme de Stassfurt, que la sonde a rencontré à plus de 300 mètres au-dessous du sol, a des assises d'une épaisseur inconnue, mais explorées déjà jusqu'à plus de 630 mètres de la surface; il est d'une remarquable pureté, sa teneur en chlorure de sodium étant de 98 pour 100; néanmoins ce sont les autres sels produits par l'évaporation de l'eau marine, et déposés au-dessus du sel gemme en une couche de 50 à 60 mètres, que les industriels exploitent avec le plus de profit, aidés par les récentes découvertes de la chimie. Tous les « sels de déblais » (*abraumsalze*) que jetaient autrefois les mineurs, servent maintenant à la fabrication de la potasse, du salpètre, de l'alun et de plusieurs autres substances employées dans les mille travaux de l'industrie, et surtout pour la fabrication des engrais chimiques. C'est en 1861, au milieu d'une « fièvre de potasse » comparable par sa violence aux « fièvres d'or » de l'Australie et de la Californie, que la première usine de produits chimiques fut bâtie à Stassfurt; la ville n'avait alors que 2,700 habitants, elle en compte plus de 12,000 aujourd'hui; nulle part en Allemagne, les fabriques d'ingrédients chimiques ne s'élèvent en plus grand nombre que dans cette ville et dans Leopolds-hall, sa voisine du territoire d'Anhalt[1].

La partie du territoire prussien qui confine à Leipzig et à ses faubourgs est aussi très-peuplée, très-riche en établissements industriels. Delitzsch est devenue célèbre par sa banque de prêt, modèle de milliers d'autres établissements fondés dans presque toutes les villes d'Allemagne au grand profit de la petite bourgeoisie. Plus à l'est, dans une île de la Mulde, Eilenburg possède des filatures de coton, des fabriques d'étoffes et autres manufactures; Bitterfeld a dans son district des mines de charbon qui alimentent toutes les usines des alentours. Dessau, le chef-lieu et la ville la plus populeuse du duché d'Anhalt, est, comme lieu de résidence princière, une des cités les plus élégantes de la contrée; son château contient un des bons musées de l'Allemagne et diverses collections, et dans le voisinage est le parc de Wörlitz, ombragé de grands chênes, embelli par un lac et des eaux courantes. La colonie juive, assez importante à Dessau, a donné Mendelssohn au monde. Cette ville a joué un rôle dans l'histoire de la péda-

[1] Production de sels à Stassfurt et Leopolds-hall en 1880 : 1,028,400 tonnes.

gogie allemande, Basedow y ayant fondé en 1774 le *Philanthropium*, une des premières institutions où l'on ait essayé d'élever les jeunes gens par la liberté et le respect d'eux-mêmes, en dehors des pratiques de la routine.

En sortant de la Saxe royale, l'Elbe passe devant la forteresse prussienne de Torgau, défendue par un lac à l'ouest et au sud. Dans cette infertile contrée, les villes sont beaucoup plus clair-semées que dans la vallée de la Saale; mais Wittenberg occupe sur l'Elbe une de ces positions où devait naître une cité : elle se trouve au grand lieu de passage du fleuve entre Leipzig et Berlin. Fondée probablement par des colons flamands, résidence des électeurs de Saxe et ville forte, elle devint fameuse par son université, réunie en 1817 à celle de Halle. C'est là que Luther afficha ses thèses sur les portes d'une église, remplacées maintenant par des portes en bronze avec les thèses en relief. Des statues, des inscriptions et les tombeaux de Luther et de Melanchthon rappellent ces événements.

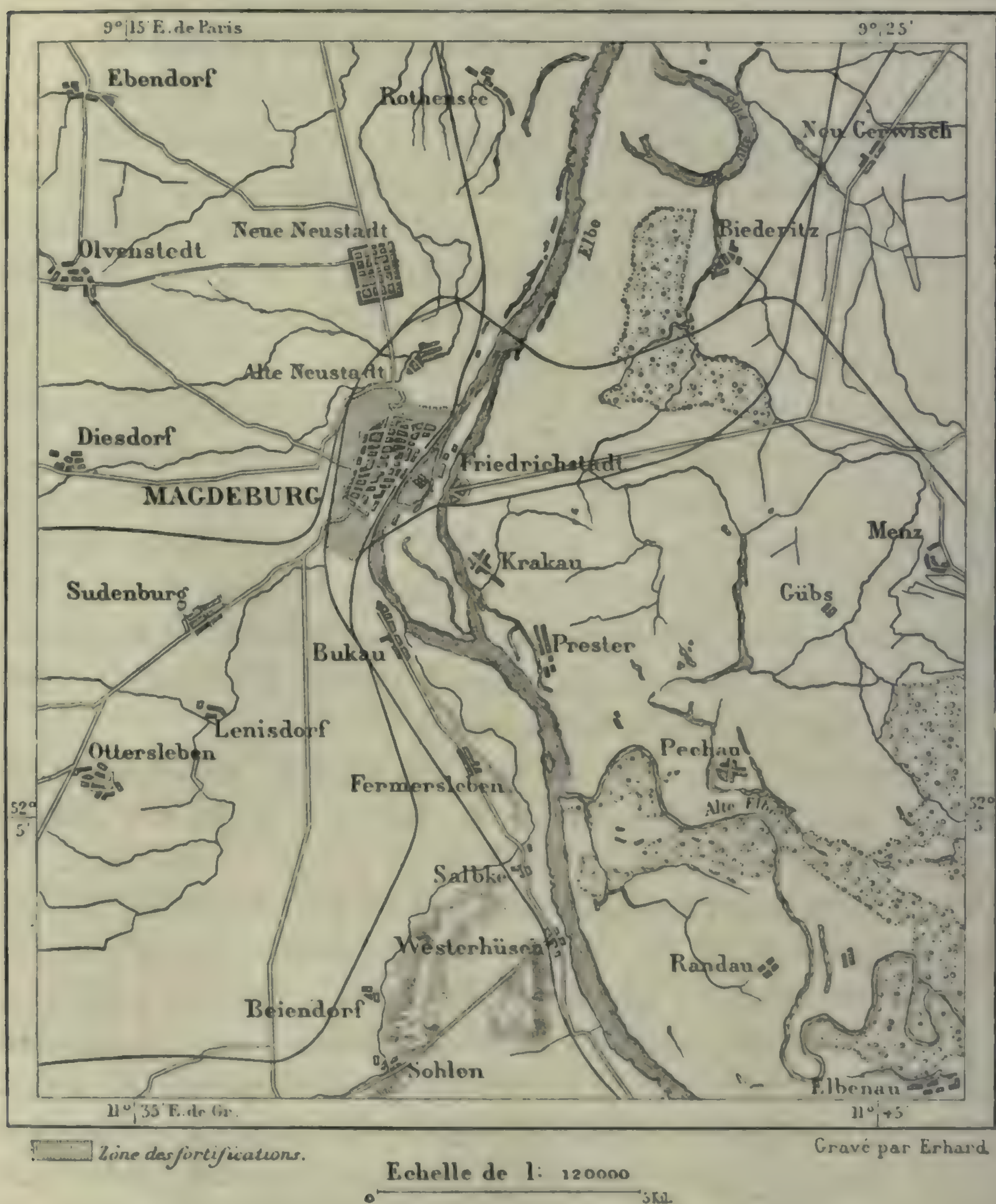
Au-dessous du confluent de la Mulde, non loin de Dessau, se présente Aken, sur la rive gauche du fleuve. Barby est placée en aval du bec de l'Elbe et de la Saale, tandis qu'à l'est, dans les terres, se trouve l'ancienne ville princière de Zerbst (Anhalt), célèbre par ses brasseries. Schönebeck, qui succède à Barby sur la rive occidentale de l'Elbe, possède l'une des principales salines de l'Allemagne, produisant plus de 50,000 tonnes de sel, possède aussi des bains, des usines de produits chimiques. On entre déjà dans le district industriel de Magdeburg.

Cette grande cité, en aval de tous les affluents considérables de l'Elbe, sur la voie directe qui mène de Cologne à Berlin et à Danzig, ne pouvait manquer de devenir un lieu de passage et de commerce très-fréquenté; mais ces avantages même ont été pour Magdeburg la cause de grands malheurs en lui donnant de l'importance comme place de guerre. En 1631, l'affreux Tilly la prit d'assaut et la fit brûler presque en entier; les portes de la plupart des églises où s'étaient réfugiés les habitants furent clouées, par ses ordres, et trente mille personnes périrent dans l'incendie; il ne resta que cent trente-sept maisons, la cathédrale et une autre église. Le Dom, bel édifice appartenant aux deux époques du plein cintre et de l'ogive, est parfaitement restauré; on y voit un tombeau d'archevêque sculpté par Vischer et la pierre sépulcrale de l'empereur Othon I[er], auquel la ville avait en outre élevé, dès le dixième siècle, un monument sur la place du Vieux-Marché. Magdeburg est la forteresse centrale de l'empire, et ses ouvrages ont été récemment augmentés de ma-

[1] Navigation de Magdeburg en 1880 : — Expédié sur Hambourg-Altona, 392,797 tonnes. Reçu, 310,793 tonnes.

nière à former un camp retranché autour de la ville; les quartiers extérieurs et les faubourgs d'usines qui entourent Magdeburg ont dû s'élever à une distance considérable des remparts. La « Nouvelle ville » (Neustadt),

N° 202. — MAGDEBURG.



bâtie au nord de la place, n'est déjà plus qu'une « Vieille nouvelle ville » (Altneustadt), et plus loin une « Nouvelle nouvelle ville » empiète peu à peu sur les campagnes. Magdeburg est un grand entrepôt de céréales, de betteraves et d'autres denrées agricoles que produisent les riches campagnes de la Börde ; elle est pour l'Allemagne le principal marché des sucres ; partout des fabriques et des raffineries de sucre de betterave, des usines métal-



STENDAL. — LA PORTE D'UENGLINGEN

Dessin de L. Avenet, d'après une photographie.

lurgiques, des ateliers, des machines, des filatures s'élèvent dans les environs. Magdeburg, avant tout ville d'industrie et de négoce, se glorifie pourtant d'avoir donné naissance à Otto Guericke, l'inventeur de la machine pneumatique. Sur une pierre du cimetière est gravé le nom de Carnot, mort en exil.

Dans la partie septentrionale de la province de Saxe, la ville principale est Burg, célèbre par ses manufactures de draps, fondées par des Français réfugiés pour cause de religion. Neuhaldenssleben, Gardelegen, Salzwedel, toutes situées sur de petits affluents ou sous-affluents de l'Elbe, sont également des lieux de fabrique; Stendal, dont la population est en grande partie d'origine slave, est une ancienne résidence impériale et garde encore de cette époque plusieurs édifices civils et religieux, un « Roland » et des portes fortifiées. Cette ville, patrie de Winckelmann, est le chef-lieu du district connu sous le nom d'Altmark ou « Vieille Marche », partie du Brandenburg située à l'ouest de l'Elbe[1].

La Spree, la rivière prussienne par excellence, reçoit les eaux d'un vaste bassin. Gonflée en Saxe et en Silésie de tous les ruisselets de la haute Lusace, elle entre dans le Brandenbourg par la petite ville industrielle de Spremberg, puis traverse Kottbus, centre de commerce devenu récemment très-prospère, grâce aux huit chemins de fer qui viennent s'y réunir : elle a de grandes manufactures de draps dont les produits sont expédiés dans toute

[1] Villes principales de la province prussienne de Saxe (à l'exception du cercle d'Erfurt) et d'Anhalt, au 1er décembre 1880 :

PRUSSE.	
Magdeburg, avec Neustadt et Buckau	137,140 hab.
Halle	71,500 »
Halberstadt	31,250 »
Weissenfels	19,650 »
Aschersleben	19,500 »
Quedlinburg	18,406 »
Zeiz	18,250 »
Eisleben	18,180 »
Naumburg	17,850 »
Burg	15,850 »
Merseburg	15,200 »
Stendal	14,400 »
Wittenberg	13,500 »
Schönebeck	12,350 »
Stassfurt	12,200 »
Torgau	11,100 »
Eilenburg	10,650 hab.
Sangerhausen	9,140 »
Oschersleben	8,875 »
Salzwedel	8,780 »
Wernigerode	8,275 »
Delitzsch	8,225 »
Hettstedt	7,650 »
Gardelegen	6,700 »
Bitterfeld	6,530 »
Neuhaldensleben	6,300 »
Barby	5,540 »
Aken	5,280 »
ANHALT.	
Dessau (avec banlieue)	23,260 »
Bernburg	18,600 »
Köthen	16,500 »
Zerbst	14,200 »

l'Allemagne, en Suisse et en Italie, des fabriques de meubles, des mines de lignite activement exploitées, et ses pêcheurs expédient à Berlin des milliers de carpes prises dans les lacs poissonneux des environs. La plupart des villes et des bourgs de la contrée, notamment Finsterwalde, à l'ouest, dans le bassin de la petite Elster, s'occupent aussi de la fabrication des draps.

Après s'être ramifiée en d'innombrables fossés dans le Spreewald, la Spree se reforme en rivière près de Lübben, puis s'écoule de lac en lac en prenant d'abord la direction de l'Oder, pour se rejeter ensuite brusquement vers l'ouest. Dans cette partie de son cours, elle ne baigne les jardins que d'une seule ville de plus de 5,000 habitants, Fürstenwalde; mais, en approchant de Berlin, elle reflète dans ses eaux des villages de plus en plus nombreux. Le voisinage de la grande cité s'annonce par des hôtels, des restaurants, des lieux de plaisir.

Berlin, la capitale de la Prusse et de l'Allemagne, l'égale et même la supérieure de Vienne par sa population[1], n'est dépassée en Europe que par Londres et Paris. En 1648, à la fin de la guerre de Trente Ans, elle n'avait plus que 6,000 habitants; maintenant c'est l'une des premières cités du monde et son importance grandit de jour en jour; néanmoins les causes de son étonnante fortune ne sont point, comme pour Constantinople, Alexandrie, New-York, de celles qui frappent immédiatement le regard. Il était même, pour ainsi dire, passé en proverbe que Berlin occupe un emplacement désigné par le hasard et le caprice. C'est là une grave erreur. Berlin n'est pas une création artificielle, mais un produit spontané du milieu géographique[2].

Certes, il semble au premier abord que « l'Athènes de la Spree » s'est édifiée dans un site aussi dépourvu d'avantages naturels que monotone d'aspect. La campagne environnante est une plaine de sables, de landes, de marais. Des arbres sans vigueur penchés au-dessus de mares boueuses, des prairies humides où les crapauds sautillent par millions, de petites dunes, des broussailles grisâtres à demi ensevelies dans le sol mouvant, des chemins noirs de fange ou blancs de poussière suivant les saisons, des cabanes délabrées où perche la cigogne, voilà les traits des paysages que l'on a sous les yeux, quand on approche de la ville par d'autres chemins que les voies royales entretenues à grands frais. La nature a toujours une certaine beauté, jusque dans sa monotonie et sa tristesse; mais combien les environs

[1] Population comparée de Vienne (30 décembre 1880) et de Berlin (1er décembre 1880) :

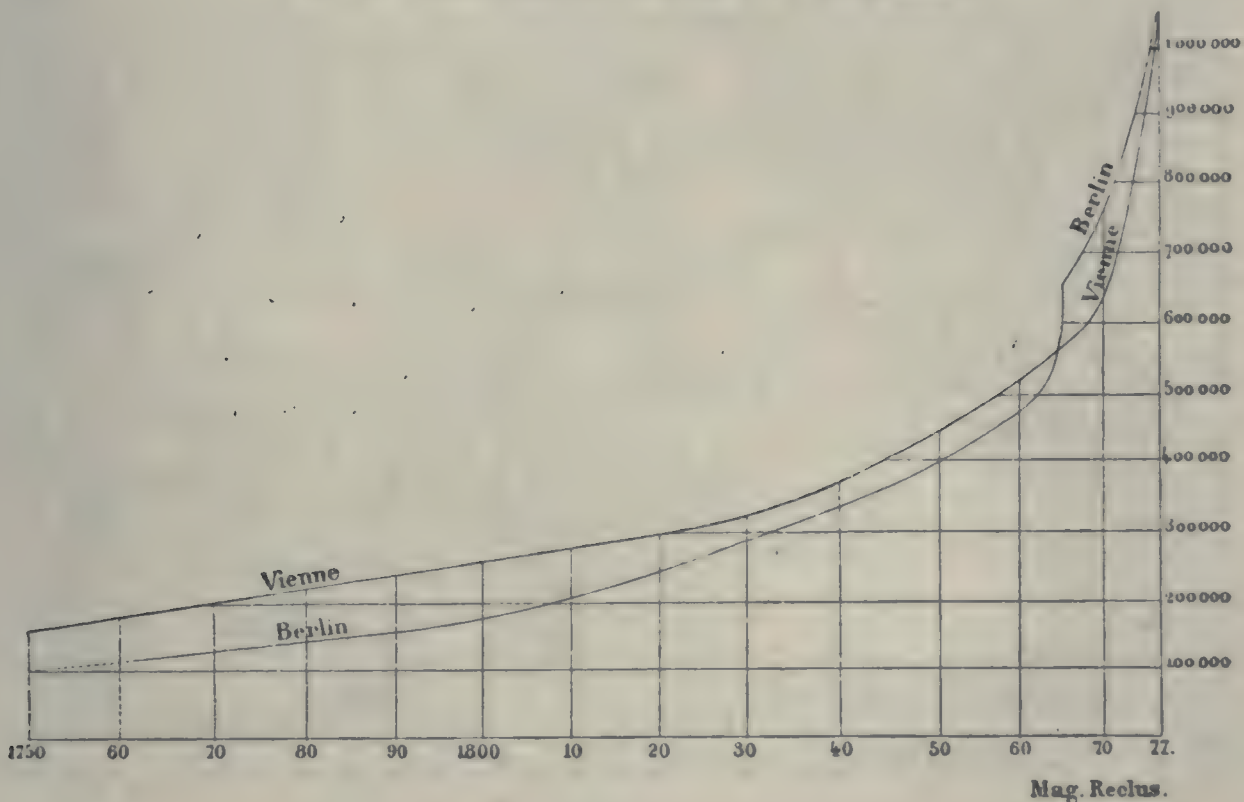
Vienne : cercle d'un mille allemand (7,420 mèt.) autour de Saint-Étienne.	1,103,515	hab.
Berlin : » » » » » du château . .	1,122,500	»

[2] J.-G. Kohl, *Die Lage der Haupstädte Europas.*

de Berlin, salis d'ailleurs par tous les débris que rejettent les grandes villes, sont peu dignes d'être comparés à ceux de Vienne, de Paris, de Londres et de la plupart des autres cités principales de l'Europe !

Ce n'est donc point à cause du charme ou de la richesse de ses campagnes que Berlin est devenue une ville de premier ordre. Elle n'a pas non plus l'avantage d'être située sur un grand fleuve ou dans le voisinage de mines d'une exploitation facile. Agglomération de maisons vulgaires au milieu de la moins pittoresque des plaines, Berlin est bien une ville modèle pour des employés et des paperassiers, un type de capitale pour

N° 203. — ACCROISSEMENT COMPARÉ DE VIENNE ET DE BERLIN.



des sujets obéissants et convaincus. Pourtant, ce n'est point à la volonté d'un despote ni à l'appel incessant d'une administration centralisatrice qu'il faut attribuer le rapide peuplement de Berlin. Sans doute, ces causes ont agi dans une certaine mesure. Des souverains ont fait venir du dehors des ouvriers d'élite, des professeurs, des savants, et les bureaux se sont peuplés d'employés accourus de toutes les parties du royaume grandissant; mais cette part d'accroissement est peu de chose, comparée à l'immigration libre qui se porte vers la grande cité. Il serait puéril de vouloir attribuer au seul fait de la présence d'un roi-empereur un groupement d'hommes aussi considérable. Si les avantages dont jouit Berlin par sa position géographique ne sautent pas tout d'abord aux yeux, ils n'en sont pas moins réels.

Considérée dans ses rapports avec les districts du voisinage immédiat, Berlin occupe un emplacement nécessaire. La partie la plus ancienne de la ville, désignée jadis sous le nom de Kölln ou Cöllin (monticule?), est un îlot qu'entourent deux bras étroits de la Spree, endroit très-favorable pour servir de résidence sûre et commode à des pêcheurs. Des deux côtés de la rivière, de légères éminences, interrompant la zone riveraine des terrains marécageux, permettaient aux habitants de bâtir des tours de guet et autres ouvrages de défense; sur les deux bras resserrés du cours

N° 204. — HAVEL ET SPREE.



Gravé par Erhard.

1 : 740 000

0 — 50 kil.

d'eau se trouvaient de bons emplacements pour la construction de moulins et l'établissement de bacs et de ponts. La petite île, une « Cité » comme celle de Paris, mais plus petite, était un site indiqué pour l'emplacement d'un village. Berlin n'est mentionné que dans les premières années du treizième siècle; mais, d'après certains étymologistes, le nom même créerait une forte présomption en faveur de l'antiquité de la ville, car il signifierait « bac, lieu de passage », ce qui supposerait l'existence d'une route depuis longtemps fréquentée. Il est vrai que d'autres savants affirment en termes non moins positifs que ce mot a pour sens « vasière, eau lente à fond de boue ». D'après Ebel, Berlin serait le « Camp des Oies ».

La petite bourgade de pêcheurs n'aurait pas été mieux partagée que beau-

coup d'autres villages de l'Allemagne du Nord, si elle n'avait été qu'un simple lieu de passage facile à défendre ; dépourvue d'autres priviléges naturels, elle n'aurait jamais rempli de rôle historique. Mais Berlin occupe à peu près exactement le milieu de la région comprise entre le cours de l'Elbe et celui de l'Oder, et par les lacs et les rivières qui se ramifient dans cet isthme continental, elle est devenue l'entrepôt nécessaire des denrées et des marchandises entre les deux fleuves. Certes, ni la Spree, ni la Havel ne sont des rivières importantes, mais elles ont un avantage qui manque dans son cours supérieur à la magnifique Loire, et dans tout son cours à l'impétueuse Durance : elles sont profondes et navigables. Avant même d'avoir été complété par un réseau artificiel de voies d'eau, le système hydrographique de la Spree avait une grande valeur commerciale, et le centre naturel de tout ce mouvement se trouvait à Berlin. Dès la fin du treizième siècle, la ville, qui était alors une république et le chef-lieu d'une fédération, était devenue le lieu principal de toute la Marche de Brandenburg : c'est là que se tenaient la plupart des assemblées populaires. Ville de pêcheurs, de marins et de marchands, Berlin s'était mis alors sous le patronage de Nicolas, le saint des matelots.

Choisie au milieu du quinzième siècle pour devenir capitale d'État, Berlin agrandissait peu à peu le cercle de son action et profitait ainsi des avantages géographiques d'une région plus vaste. Alors se révéla ce fait, que Berlin n'est pas seulement la grande étape commerciale entre l'Oder et l'Elbe, mais qu'elle est aussi le centre de gravité entre les bassins entiers des deux fleuves : c'est de là qu'on peut le mieux utiliser et commander tout le mouvement des échanges de l'une à l'autre région. Suivant l'ingénieuse comparaison de Kohl, Berlin a disposé son réseau entre l'Elbe et l'Oder comme une araignée qui tendrait ses fils entre deux arbres. Du grand marché de la haute Oder à la ville la plus importante de l'Elbe inférieure, de Breslau à Hamburg, le chemin naturel passe à Berlin, et là se croise avec une autre diagonale, celle qui mène de Leipzig à Stettin et Swinemünde. La première de ces lignes commerciales suit précisément l'ancienne vallée qui réunissait l'Oder à l'Elbe par le lit actuel de la Sprée, trop large pour la petite rivière qu'il renferme.

Admirablement située par rapport aux fleuves de l'Allemagne du Nord et à leurs bassins, Berlin ne l'est pas moins relativement aux deux mers qui baignent les côtes germaniques. Quoique placée sur le même méridien que Rügen et la péninsule de Scanie dans la Baltique, la capitale de la Prusse appartient par la direction du cours de l'Elbe au versant de la mer du Nord ; elle est en communication aussi facile avec Hamburg, le grand

port de l'Elbe, qu'avec Stettin, le marché le plus important à l'embouchure de l'Oder; elle commande l'un et l'autre littoral et peut diriger l'ensemble des opérations commerciales qui se font d'Emden à Königsberg et à Memel. Pour nous servir d'une comparaison qui convient à la résidence du grand état-major allemand, Berlin peut être assimilée à un général se tenant dans une position dominante derrière son armée et faisant manœuvrer ses régiments à droite et à gauche sur un champ de bataille. A l'ouest, à l'est, au sud, dans toute l'immense plaine qui s'étend de l'Ems aux eaux du Nieman, les villes de l'Allemagne occupent commercialement, aussi bien que politiquement et militairement, une position subordonnée par rapport à la ville centrale qui les surveille et les gouverne. Le réseau des canaux et des chemins de fer accroît de jour en jour la puissance d'attraction de Berlin. La foule des immigrants de toute espèce, oisifs et travailleurs, classés et déclassés, riches et pauvres, hommes d'argent et de plaisir, coureurs d'aventures et de fortune, s'y porte avec une sorte de furie. Les progrès de la ville en population[1], en industrie et en richesses sont beaucoup plus rapides que ne l'ont été ceux de la Prusse elle-même en importance politique : de 1833 à 1883, en un demi-siècle, le nombre des habitants a quadruplé ; il est vrai que les dépenses municipales sont devenues quinze fois plus considérables[2]. Les avantages exceptionnels que Berlin offrait par la liberté du commerce à ceux que gênaient, dans le reste de l'Allemagne, les lois restrictives du séjour et des métiers, ont augmenté le nombre des Berlinois suivant une proportion supérieure à celle de l'accroissement normal. Aussi la capitale de la Prusse est-elle une des villes où les habitants nés en dehors de la cité l'emportent de beaucoup sur les indigènes : à cet égard Berlin ressemble aux grandes villes de l'Amérique et de l'Australie. Mais, parmi les multitudes d'immigrants, combien de milliers, venant chercher la fortune, n'ont trouvé que la misère[3] ! Le prix des denrées et des marchandises s'est accru avec une effrayante rapidité, et souvent des populations entières ont dû gîter sous des tentes, sous des planches mal jointes, en des vagons brisés. La densité de la population s'est accrue, au détriment de la santé publique, et les jardins ont disparu : tandis qu'en 1860 le nombre moyen des locataires par maison était de 45, il s'élevait à 58 en 1875. Douze mille caves sont habitées par environ 100,000 Berlinois, sur lesquels la mortalité est aussi proportionnellement très-considérable. Le va-et-vient

[1] Augmentation annuelle de Berlin, 4 pour 100, autant qu'à New-York, le double qu'à Londres et Paris.

[2] Budget de 1880, 52,350,000 francs.

[3] Sur 355,000 contribuables à Berlin, il y a eu 95,000 poursuites pour non-payement d'impôts. (Discours du prince de Bismarck.)

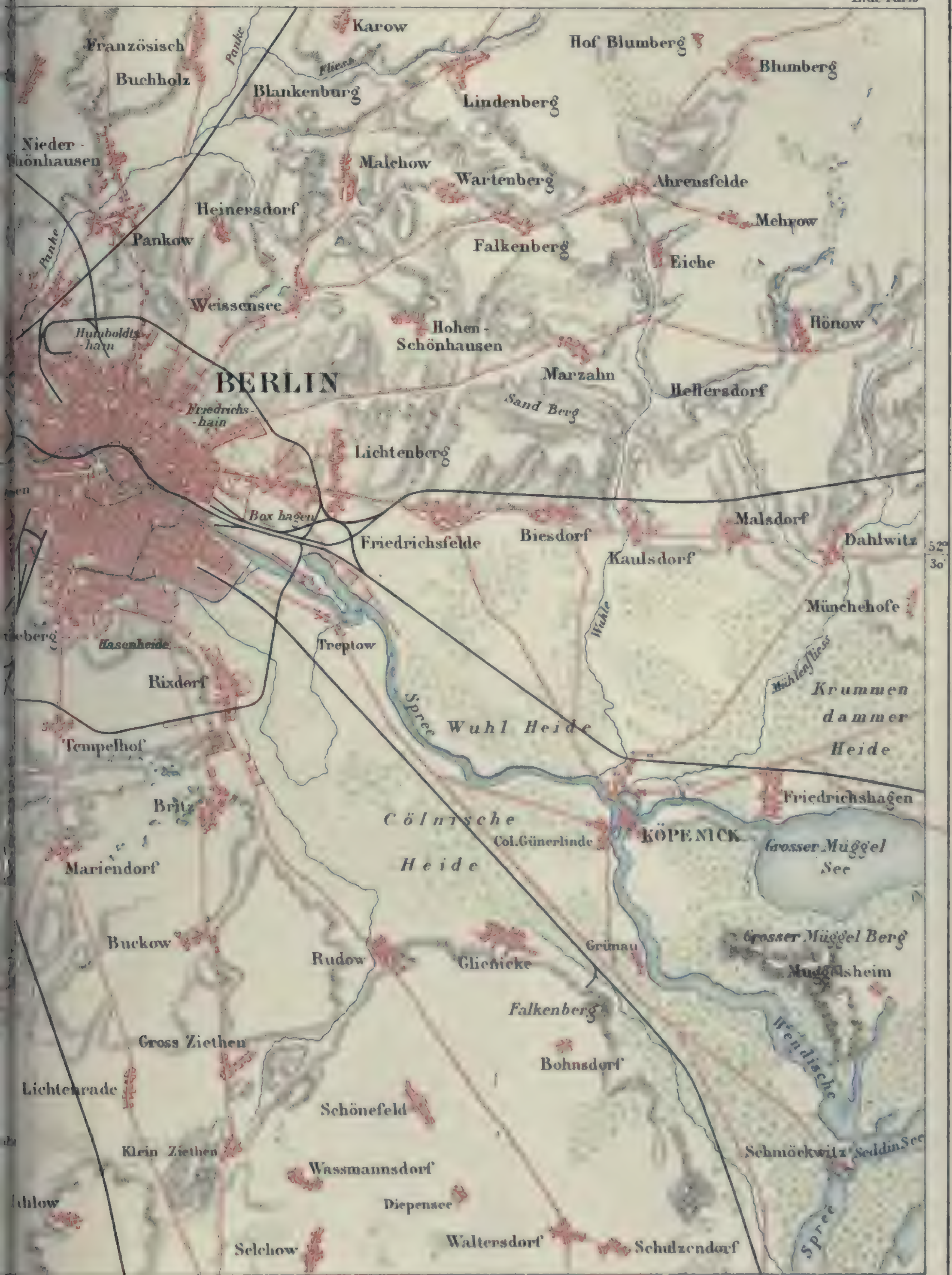
BERLIN ET



Gravé par Erhard

.S ENVIRONS

Paris.Hachette et Cie



A. Vuillemin.

Paris. Imp. Fraillery

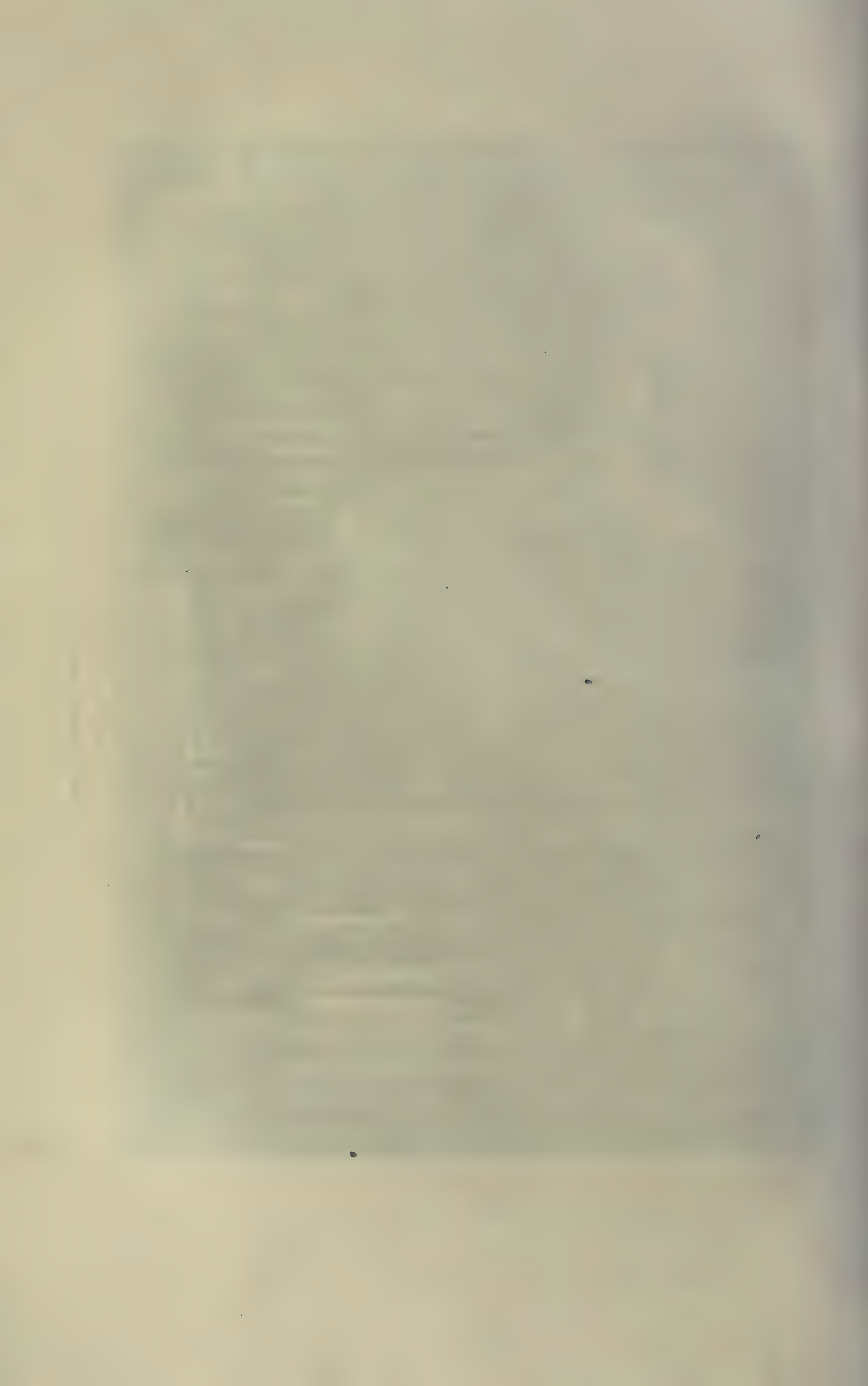
1 : 140.000

4 5 6 Kil.



BERLIN. — PLACE DES GENDARMES

Dessin de A. Deroy, d'après une photographie de M. Williams.



continuel des gens non mariés, la misère, les oscillations de fortune ont pour autre conséquence une effroyable démoralisation.

A l'intérieur, Berlin n'a point de perspectives grandioses qui rachètent la monotonie des plaines environnantes. A son entrée dans la ville, la Spree est assez large, ayant 250 mètres de rive à rive ; mais, saignée par des canaux, elle se rétrécit, se partage en deux bras qui traversent l'ancienne ville, en fossés qui entouraient autrefois les remparts : à l'endroit où les eaux rentrent dans un lit commun, la Spree n'est plus qu'un égout. Les terrains qui la bordent sont en grande partie mous et fluides, même composés d'infusoires par myriades : il a fallu les consolider par des pilotis.

Les principaux édifices s'élèvent au centre de Berlin, dans le quartier insulaire qui fut l'ancienne ville, et des deux côtés de la belle avenue d'Unter den Linden (Sous les Tilleuls), qui mène de la place du château au parc occidental, le Thiergarten. Sur un carré d'un kilomètre et demi se pressent l'hôtel de ville, le château, l'arsenal, l'université, l'académie, les musées, la bibliothèque, l'opéra, le grand théâtre, la bourse, les principaux palais, les plus belles églises. Le château possède des objets d'art nombreux; l'arsenal, transformé en « temple de la Gloire », a des armes de toute espèce et de toutes les époques ; l'ancien musée, dont le péristyle a été décoré par Cornelius d'incompréhensibles fresques mythologiques, ne montre pas d'œuvres capitales parmi ses tableaux et ses statues, mais les richesses en sont bien classées; le nouveau musée, renfermant des collections diverses dans ses salles et ses galeries, égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, scandinaves, germaniques, ainsi que le « trésor de Priam » donné par Schliemann, des vases de Chypre, des plâtres d'Olympie, les précieux objets rapportés de Pergame, est célèbre par les six grandes fresques de Kaulbach, qui représentent l'histoire universelle, telle qu'il la concevait et que la comprenait son patron Frédéric-Guillaume IV, l'édificateur du palais, « l'aigle royal du Soleil, le chéri du Tof et de la Saf, » dit une inscription. Sur ces fresques, Moïse ouvre la marche, Frédéric II la ferme; à Frédéric, semble-t-il, s'arrête le cours des temps.

« Ville de l'intelligence[1] » (*Intelligenz-Stadt*), ainsi que les Allemands se plaisent à la nommer, Berlin possède une bibliothèque[2] très riche en divers documents; de nombreuses sociétés scientifiques, parmi lesquelles une Société de Géographie, alimentent dans la population l'amour de l'étude,

[1] En 1880, les bureaux des postes et télégraphes distribuaient dans Berlin 19 pour 100 de tous leurs envois dans l'Empire. Du 1[er] décembre 1870 au 1[er] décembre 1880, l'accroissement a été de 35 pour 100 pour la population et de 124 pour 100 pour les articles de poste, dont 70 numéros par berlinois et 10 par habitant de l'Allemagne.

[2] 1,000,000 de volumes, 20,000 manuscrits.

les journaux et revues pullulent et dans l'année naissent et meurent par dizaines. L'université, où se trouvent aussi plusieurs musées spéciaux, d'admirables laboratoires et une grande bibliothèque, est la mieux dotée de l'empire [1], celle dont les cours sont suivis par le plus grand nombre d'auditeurs [2]. Des jardins botaniques, un jardin zoologique, un admirable aquarium, des collections particulières de toute espèce complètent Berlin comme ville de science. On travaille maintenant, entre Berlin et Charlottenburg, à la construction d'une école polytechnique, où se trouveront réunies les académies des arts et des métiers et qui pourra recevoir 2,000 étudiants. Plusieurs hommes illustres sont nés à Berlin, les frères de Humboldt, Richard Böckh, Klaproth, Brugsch, Mädler, d'autres encore, historiens, astronomes, peintres, littérateurs ; mais presque toutes les statues qui ornent les places et les ponts représentent des hommes de guerre ou rappellent les victoires qu'ils ont remportées. A l'entrée d'Unter den Linden, devant le palais impérial, une statue colossale en bronze de Frederic II, modelée par Rauch, s'élève sur un superbe piédestal, qu'entourent comme une garde les héros de la guerre de Sept Ans ; d'autres statues de Rauch, représentent les généraux Blücher, York, Gneisenau, Bülow, Scharnhorst, bordent les deux côtés de la place, dans le voisinage du palais et de l'arsenal ; les groupes du pont Royal (Schlossbrücke) racontent l'éducation du héros militaire, tandis qu'à l'autre extrémité de l'avenue, sur les Propylées de la porte de Brandenburg, se dresse sur son quadrige une Victoire de bronze. Cependant quelques belles œuvres de sculpture non militaire se voient aussi çà et là : telles sont les œuvres de Kiss, le saint Georges tuant le dragon, dans la cour du château, et, devant l'ancien musée, l'Amazone attaquée par un tigre.

Berlin, sans avoir de spécialité industrielle comme Essen, Elberfeld, Solingen, Aix-la-Chapelle ou Chemnitz, possède néanmoins de grandes fabriques, et toutes les industries y sont représentées. Une de ses usines compte déjà par milliers les locomotives qu'elle a construites; d'autres livrent des vagons, des machines de toute espèce, préparent le cuivre, le zinc, les alliages; des manufactures d'étoffes en coton, en soie, en laine surtout, travaillent pour la Prusse et pour l'étranger; la fabrique de porcelaine de Charlottenburg, appartenant à l'État, est une des bonnes manufactures de céramique; d'énormes brasseries peuvent à peine suffire à la consommation; enfin, les carrières de Rüdersdorf, à l'est de Köpnik, expé-

[1] Allocation de l'État en 1877 : 1,668,370 francs.

[2] Université de Berlin en 1882 : professeurs, 241 ; étudiants, 4,995; bibliothèque en 1877, 120,000 volumes, 80,000 dissertations.

dient la chaux et le ciment dans la Marche de Brandebourg, l'Allemagne du Nord et même sur les côtes africaines de la Méditerranée : de larges canaux donnent accès aux plus fortes gabares jusqu'au centre même des carrières. Lorsque Berlin, possédant déjà onze lignes principales, rayonnant dans toutes les directions, sera aussi reliée à la mer Baltique par un canal de grande navigation, lorsque la capitale de la Prusse sera aussi devenue « port de mer », alors sans nul doute l'industrie locale, déjà si considérable, prendra des proportions telles, que Berlin n'aura plus de rivale allemande. Plus de la moitié de la population berlinoise travaille dans les ateliers et les manufactures.

La ville, dont la superficie officielle, y compris le Thiergarten[1], était de 5,674 hectares en 1872, s'agrandit rapidement; ses nouveaux quartiers empiètent sur les solitudes environnantes; mais ces accroissements sont peu de chose en comparaison de ce que les constructeurs rêvaient lors de la fièvre financière[2] : il ne s'agissait alors de rien moins que de construire en quelques années la plus vaste ville du monde; au loin dans les campagnes, à côté d'humbles cabanes, se voient encore des amorces de boulevards, avec tracés de places et emplacements réservés pour les églises, les écoles, les statues des grands hommes futurs. Mais, sans tenir compte de tous ces faubourgs extérieurs encore en projet, Berlin a de beaucoup dépassé la zone où vers le milieu du siècle on élevait les gares, les usines à gaz, les prisons, les casernes, les hôpitaux et autres établissements bâtis sur le pourtour des capitales. Des parcs, des cimetières, des champs d'exercice ont été englobés dans la cité; sur quelques points, le chemin de fer de ceinture est déjà traversé par les faubourgs. Pour échapper aux envahissements continuels des constructions civiles, l'administration militaire a établi son polygone à Zossen, à 32 kilomètres au sud de Berlin. La voie ferrée qui réunit la ville au polygone est exclusivement militaire, elle a été construite par le régiment des chemins de fer, et tous les employés appartiennent à l'armée. « La gare centrale de la rue Frédéric est un des centres de la puissance de la Prusse et de l'empire; si l'on considère les lignes qui partent de ce point pour rayonner ensuite en zigzags, on songe aux foudres entre les mains de Jupiter. Le dieu peut envoyer ses foudres à droite et à gauche[3]. » Le « Métropolitain », long de 11 kilomètres sans les raccordements, est assez large pour que quatre trains y circulent de front. La ligne

[1] Superficie du Thiergarten, 255 hectares; superficie des autres parcs et jardins publics, 155 hectares.

[2] Dette hypothécaire de Berlin en 1881, plus de 2,500 millions de francs.

[3] *Gazette nationale*, février 1882.

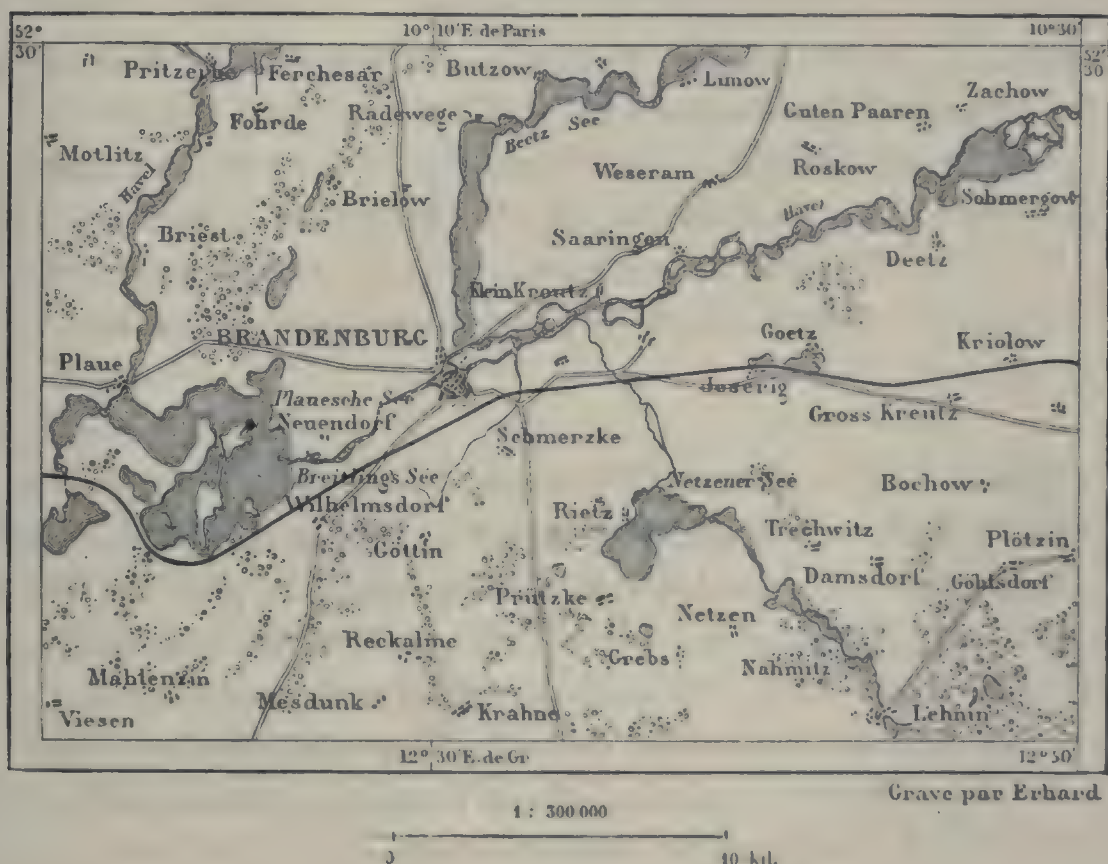
traverse Berlin presque d'un bout à l'autre, en suivant à peu près le cours de la Spree, et se relie avec une voie circulaire, en dehors des murs, longue d'une cinquantaine de kilomètres; en outre, le réseau des tramways berlinois, long de 198 kilomètres, a transporté, en 1882, plus de 65 millions de voyageurs.

C'est au nord-est, du côté des vents froids, que Berlin croît le moins rapidement. A l'est, un étroit faubourg va rejoindre le village de Lichtenberg, où se trouve la nouvelle école de cadets, mais les maisons qui bordent la Spree ne se prolongent pas encore jusqu'à la petite ville de Köpnik. Au sud-est, le gros bourg de Rixdorf, où se trouve une communauté de « frères hussites », d'origine tchèque, mêlant encore quelques mots bohémiens à leur idiome allemand, est séparé de Berlin par le parc de la Hasenhaide. Mais, du côté des vents tièdes et du soleil couchant, les empiétements de la ville sont des plus rapides. Au sud-ouest, les faubourgs avancés se continuent jusqu'à Schöneberg, à Wilmersdorf, à Steglitz et à Lichterfelde, qui possède maintenant un chemin de fer électrique établi par Siemens, la première entreprise industrielle de ce genre. Au nord-ouest, au delà de Moabit, où se trouve la plus grande prison qui existe en Europe, une rue de plusieurs kilomètres de longueur s'étend jusqu'à Reinickendorf. A l'ouest, les quartiers élégants du Thiergarten réunissent Berlin à Charlottenburg et aux villas du West-End. Dans le parc du château royal de Charlottenburg s'élève un mausolée, renfermant un des chefs-d'œuvre de Rauch, la statue couchée de la reine Louise.

Spandau ou Spandow, située au confluent de la Spree et de la Havel, au milieu de marais et de lacs, dans une région de facile défense, est la citadelle de Berlin; presque toutes ses usines sont des établissements militaires, fabriques de fusils, de poudre, de capsules, fonderie de canons, où sont forgées ou coulées toutes les pièces allemandes autres qu'en acier fondu. A l'extrémité septentrionale du lac de Spandau est le château de Tegel, ancienne demeure des deux frères de Humboldt, dont on y voit maintenant les tombeaux. Au sud-ouest, un autre lac pittoresque, s'élargissant en golfes, se rétrécissant en détroits, bordé de dunes boisées, reflète la coupole et les tours de Potsdam, résidence royale en été. De grands parcs et des châteaux remarquables par leur architecture, leurs jardins, les œuvres d'art qu'ils contiennent ou les souvenirs qui s'y rattachent, Sans-Souci, le charmant et pittoresque Babelsberg, Klein-Glienicke, embellissent les alentours de la ville, presque toujours triste et silencieuse. Sans industrie propre, sans vie spontanée, Potsdam n'existe que par les princes, les généraux, les hauts employés qui l'habitent, et la population civile est en

partie composée de laquais. Les terres basses des environs, si boueuses jadis, que les courtisans étaient obligés de monter sur des échasses pour se rendre à la cour, sont couvertes maintenant de jardins maraîchers ; dans la colonie de Nowawes, peuplée de Tchèques par Frédéric II, on s'occupe de filer le coton et la soie. L'anthropologiste Häckel, le physicien Helmholtz sont nés à Potsdam. C'est dans cette ville que le père du grand Frédéric faisait parader ses régiments de beaux hommes,

N° 205. — BRANDENBURG.



Gravé par Erhard

1 : 300 000

0 — 10 kil.

et l'on est encore frappé de la taille élevée qu'ont la plupart des habitants. On y voit un effet de la sélection des races, le roi de Prusse ayant pris soin de marier ses plus grands soldats à des femmes de la plus haute stature[1].

La ville de Bernau, sur le chemin de fer de Stettin, celle de Nauen, sur la ligne de Hamburg, et, dans la direction de Leipzig, trois villes où se fabriquent des draps, Luckenwalde, Jüterbogk, Treuenbrietzen, peuvent être considérées comme appartenant à la grande banlieue de Berlin. On pourrait en dire autant de Brandenburg, l'ancienne Brennibor des Wendes, devenue capitale de la Marche conquise sur les païens. Quoique bien déchue

[1] Lagneau, *Bulletin de la Société anthropologique de Paris*, t. V, 1864.

de son importance relative, c'est une ville prospère et grandissante : en 1848, elle fut pendant deux mois le siége de l'Assemblée nationale prussienne. Située comme Potsdam au milieu d'un dédale de lacs et d'eaux lentes que forme la Havel, et qui divisent la cité en plusieurs parties, Brandenburg est à peu près à moitié chemin entre Berlin et Magdeburg, non loin de l'endroit où la Havel, changeant de cours, descend vers l'Elbe dans la direction du nord : le mouvement de son port est très-considérable.

D'autres villes de quelque importance sont éparses dans le bassin de la Havel et de l'Elbe sur le territoire de Brandenburg. Rathenow, sur la Havel, est connue par ses briqueteries, qui fournissent l'excellente « pierre » de Rathenow, et par ses milliers de cygnes, qui peuplent les lacs voisins et dont on recueille le duvet au printemps; Havelberg, dans une île de la Havel, près de son confluent avec l'Elbe, est une ville de commerce actif; Wittenberge est une escale des bateaux qui descendent à Hamburg; Perleberg, Pritzwalk, Wittstock, Neu-Ruppin, bâtie au bord d'un lac, sont des lieux de marché, fournissant de draps les campagnes des alentours[1].

Au-dessous de Wittenberge, l'Elbe coulant entre des régions peu fertiles, à l'ouest les landes de Lüneburg, à l'est les plateaux de Mecklenburg, ne baigne point de ville considérable sur un espace de plus de 150 kilomètres. Même Lauenburg, qui a donné son nom à un duché souverain, n'est guère plus qu'un village. Mais, au tournant d'une grande île, des flottes à l'ancre, les maisons, les palais, les tours d'une cité puissante bordent la rive droite du fleuve : on voit se dérouler l'immense tableau de Hamburg.

Cette ville, la deuxième de l'empire d'Allemagne par le nombre des habitants, est la première par l'importance de son commerce, quadruplé en valeur depuis le milieu du siècle. Quoique située à 110 kilomètres de

[1] Villes du Brandenburg dans le bassin de l'Elbe, au 1er décembre 1880 :

Berlin	1,000,300 hab.	Fürstenwalde	10,780 hab.
» avec Charlottenburg, Schöneberg, Steglitz, Rixdorf, Köpnik, Lichtenberg, etc.	1,122,500 »	Wittenberg	9,700 »
Potsdam	48,450 »	Kalbe	8,520 »
» avec Nowawes	54,000 »	Perleberg	7,825 »
Spandau	29,500 »	Finsterwalde	7,300 »
Brandenburg	29,160 »	Nauen	7,125 »
Kottbus	25,600 »	Havelberg	7,050 »
Lückenwalde	14,700 »	Juterbogk	6,950 »
Neu-Ruppin	14,000 »	Wittstock	6,840 »
Rathenow	11,400 »	Bernau	6,740 »
Spremberg	11,350 »	Pritzwalk	6,040 »
		Lübben	5,800 »
		Treunbrietzen	5,000 »

la mer, elle est en libre communication d'échanges maritimes avec tous les pays du monde par le chenal de l'Elbe, que les navires du plus fort tirant d'eau remontent avec le flux. Par la direction oblique du fleuve relativement à la mer du Nord, Hamburg se trouve à l'issue naturelle de la plupart des contrées de l'Allemagne orientale, qui cependant sont plus rapprochées de la mer Baltique ; elle se trouve à peu près à même distance de cette mer — soit environ 125 kilomètres — que de la mer du Nord. En outre, Hamburg prend une part considérable du trafic des régions allemandes tournées vers la mer du Nord : le domaine commercial de la grande ville hanséatique forme dans le centre de l'Europe un vaste triangle dont la base se développe de Cracovie à Bâle. Sur le continent, Hamburg n'a de rivale qu'Anvers ; le mouvement de ses échanges dépasse celui de Marseille, même en tenant compte de ce fait, que jusqu'à maintenant le trafic de Hamburg avec le reste de l'Allemagne, en dehors du territoire de la « ville libre », faisait officiellement partie du commerce extérieur.

Mais ce n'est pas la nature seule qui a donné à la ville de Hamburg son heureuse position commerciale. L'antique Hammaburg, fondée, dit-on, par Charlemagne, n'était pas même placée sur les bords du fleuve ; elle a été bâtie sur l'Alster, à 2 kilomètres environ d'un bras de l'Elbe dont la séparaient les marécages de Brook (*bruch*). Mais au milieu du seizième siècle les Hambourgeois, ne se contentant plus du « fond » (*deep*, *tief*) de l'Alster qui leur servait de port, creusèrent à travers le Brook un canal pour mettre leur mouillage en communication avec les eaux de l'Elbe. Plus de cinquante ans après, en 1605, ils ouvrirent un « nouveau fossé » (*nie grave*), avec tant de succès que le principal courant de l'Elbe du nord s'y précipita : grâce à la persévérance des citoyens, la ville se trouvait enfin placée sur la rive d'un grand fleuve. Depuis cette époque, l'Elbe de Hamburg a été grandement améliorée par les travaux de l'homme : elle est plus profonde, plus large, bordée de quais où les navires peuvent décharger rapidement leurs denrées et prendre une nouvelle cargaison ; en outre, des travaux ont changé le tracé des rivages et fait de toute la partie inférieure de l'estuaire un avant-port de Hamburg. Afin d'empêcher le conflit des marées qui se produisait jadis devant la rade, à la jonction des deux bras de l'Elbe du sud (*Süder-Elbe*) et de l'Elbe du nord (*Norder-Elbe*), on s'occupe de raccourcir l'estuaire par la suppression des promontoires : quand la rectification du fleuve, exécutée d'après les plans de l'ingénieur Dalmann, aura été achevée, la courbe des rivages se développera partout suivant un profil normal ; on a fait disparaître jusqu'à des péninsules rocheuses, dont le déblai a

coûté de 3 à 4 millions de francs. Dans l'intérieur de la ville, le labyrinthe des canaux ou *flethen*, qui fait ressembler certains quartiers de Hamburg aux villes des Pays-Bas, ne s'est point étendu : il suffit au transport des marchandises entre le fleuve et les entrepôts des négociants; mais dans les dernières années on a dû ajouter aux ports extérieurs de grands bassins à flot, entourés de quais où les convois de chemins de fer viennent prendre directement leur charge. C'est du côté d'amont que s'étend le labyrinthe de tous ces nouveaux ports, où se classent les navires suivant leur grandeur, leur destination, leur chargement[1]. Les bâtiments appartenant aux négociants de Hamburg transportent les marchandises en provenance ou à destination de toutes les parties du monde[2]; dans ce commerce la part du lion est encore celle de l'Angleterre[3]. Les voiliers ne participent que pour un quart à ce mouvement ; en quatre années, les bateaux à vapeur appartenant au port de Hamburg ont augmenté de plus d'un tiers. Des services réguliers de paquebots rattachent le port de l'Elbe à la Russie, aux villes du littoral scandinave, à toutes les cités maritimes de l'Occident d'Europe, aux États-Unis et à l'Amérique du Sud. Le commerce de Hamburg avec les ports de l'extrême Orient est fort considérable, et quelques-uns de ses armateurs possèdent le monopole de l'exploitation commerciale dans plusieurs archipels de la mer du Sud. Enfin, les émigrants partent annuellement de Hamburg à peu près en aussi grand nombre que de Bremerhafen[4].

[1] Mouvement du port de Hamburg :
Entrées en 1881, 2,593 voiliers, 3,382 vapeurs, soit 5,975 navires, jaugeant 2,805,605 tonnes.
Commerce fluvial en 1881 :

Descente	907,200 tonnes.
Montée	874,120 »

Tonnage total, maritime et fluvial, en 1881 . . . . 7,500,000 tonnes.
Valeur des importations en 1881, par mer et par le fleuve, 2,523,133,750 francs.

[2] Flotte commerciale de Hamburg en 1881 :

347 navires à voiles, de	151,160 tonneaux.	
148 bateaux à vapeur,	128,890 »	et de 30,000 chevaux-vapeur.
495 bâtiments.	280,050 tonneaux.	

[3] Mouvement des navires dans le port de Hamburg, en 1880 :

	Navires.	Tonnes.
Pavillon britannique	40,17 pour 100.	51,70 pour 100.
» hambourgeois	16,74 »	26,93 »
» prussien	18,83 »	5,12 »
» norvégien	4,78 »	4,41 »
» hollandais	5,14 »	3,59 »
» brémois	4,49 »	3,34 »
» français	3,05 »	2,39 »
» divers	6,80 »	5,72 »

[4] Émigrants partis de Hamburg, en 1880 : 68,887 (24,864 de plus qu'en 1879).

La noble cité hanséatique, fière de ses antiques libertés et de ses richesses, s'est considérée longtemps comme étant, pour ainsi dire, en dehors de l'Allemagne; ses habitants désignaient sous le nom de « gens d'Empire » ou d'hommes du dehors (*Buten Minschen*) tous ceux qui n'avaient pas le privi-



VUE PRISE SUR UNE « FLETHE » DE HAMBURG

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

lége d'être nés dans les limites de leur « ville libre. » Jusqu'en 1882, le port de Hamburg est resté en dehors de l'Association douanière allemande (*Zollverein*), et ses bourgeois ont lutté avec énergie, mais sans succès, pour empêcher l'entrée de leur ville dans la ceinture des douanes de l'empire. Hamburg, chef-lieu d'un petit État dans l'État, a gardé son auto-

nomie administrative et le gouvernement d'une partie du territoire environnant. Son budget est bien près d'égaler celui de Berlin[1]. Plusieurs hommes de valeur sont nés à Hamburg, entre autres le physicien Poggendorf, les astronomes Bode et Encke, les voyageurs Henri Barth et Overweg.

La ville proprement dite, percée dans tous les sens de canaux, que traversent soixante ponts, entourée d'une ceinture d'allées qui ont remplacé les anciens remparts, n'est qu'une faible partie de l'agglomération hambourgeoise ; mais c'est là que se concentre le mouvement et que s'élèvent les principaux édifices : la Bourse, le palais des Arts, le Johanneum avec sa bibliothèque de 300,000 volumes et ses collections diverses, l'église de Saint-Michel, celle de Saint-Nicolas, bâtie récemment dans le style ogival du treizième siècle et dressant son élégante flèche à la hauteur de 147 mètres; c'est là aussi, autour du grand bassin de « l'Alster intérieure » (*Binnen Alster*), que se trouvent les plus beaux quartiers, bâtis après l'effroyable incendie de 1842. Les sociétés savantes, parmi lesquelles on compte une Société de Géographie, les banques et les compagnies commerciales ont leur siége dans la cité, tandis que les villes annexes et les faubourgs sont remplis de fabriques et de chantiers. Au nord de Hamburg, le réservoir ou plutôt le lac appelé Grosse Alster, au-dessous duquel on projette maintenant de creuser un tunnel, est déjà complètement entouré de maisons qui forment les communes de Hohenfelde, d'Uhlenhorst, d'Eilbeck, de Barmbeck, de Harvstehude, de Rotherbaum ; à l'est, le faubourg de Sanct-Georg va rejoindre Hamm et d'autres quartiers avancés; à l'ouest, le jardin botanique et le jardin zoologique, un des plus beaux d'Europe, forment une île de verdure; dans le voisinage de l'Elbe, le faubourg de Sanct-Pauli réunit Hamburg à la ville prussienne d'Altona, qui compterait parmi les ports considérables de l'Allemagne si Hamburg n'était pas sa voisine. Altona se continue sur la rive du fleuve par Neumühlen, Ottensen, et, dans les campagnes du nord, par Eimsbüttel ; un autre faubourg, Steinwärder, construit à grand' peine sur le sol presque fluide, se prolonge dans les îles marécageuses, le long de la rive gauche de la Norder-Elbe. La ville hanovrienne de Harburg, qui se rattache à la cité par un magnifique pont de chemin de fer, et Wandsbeck la holsteinoise sont aussi sous la dépendance commerciale de Hamburg, et ces charmants villages, Nienstedten, Blankenese, qui s'élèvent sur les collines de la rive droite, en avant d'Altona, se composent en grande partie de villas appartenant à des habitants de la cité libre. Les îles de

[1] Recettes de la ville de Hamburg en 1882.	41,950,000	francs.
Dépenses » » »	43,950,000	»
Total de la dette » en 1877.	168,000,000	»



TYPES ET COSTUMES DE VIERLANDER
Dessin de D. Maillart d'après des photographies.

l'Elbe (*Elbwerder*) renferment les riches prairies d'où « découle le lait » pour la grande ville, et les Vierlande ou « Quatre Pays » qui s'étendent au sud-est, autour du bourg de Bergedorf, sont le jardin et le verger de Hamburg. Les Vierländer, de belle et forte race, sont les descendants de colons hollandais qui s'établirent au douzième siècle dans un pays de marais, qu'ils ont su transformer en l'admirable campagne que l'on voit aujourd'hui ; les bateaux de fleurs qui abordent chaque matin aux quais du marché sont une des curiosités de la ville. Jusqu'en l'année 1867, le district des Vierlande appartenait conjointement à Lübeck et à Hamburg ; ce dernier État en est maintenant le seul propriétaire.

Au bord de la mer et de la rade où ses navires attendent le vent pour s'élancer au large, la république de Hamburg possède l'avant-port de Cuxhafen, très-utile en hiver quand l'Elbe est couverte de glaçons en aval de Hamburg : on y construit de grands bassins, des quais et des jetées. A l'ouest de Cuxhafen se recourbe dans la mer le promontoire de Ritzebüttel, où l'on voit encore des tombeaux et des vestiges de fortifications préhistoriques et où s'élève le château du bailli, forteresse vieille de cinq siècles, changée en résidence bourgeoise. La population totale de l'État n'atteint pas 500,000 habitants ; l'agglomération des habitants autour du bassin de l'Alster, à la fois sur le territoire de Hamburg et de la Prusse, se compose aussi de près d'un demi-million d'hommes[1].

Lübeck, située comme Hamburg à l'un des angles méridionaux de la péninsule de Holstein, fut autrefois la ville la plus commerçante de l'Allemagne et le chef-lieu des villes hanséatiques ; le fameux « droit de Lübeck » était connu et respecté de Cracovie à Cologne, de Novgorod à Amsterdam. Les flottes réunies dans l'estuaire de la Trave pouvaient se mesurer avec celles du Danemark et de la Suède ; plus de quatre-vingts cités à la fois se trouvèrent représentées dans la grande salle de l'hôtel de ville à Lübeck : sans conquêtes, par le seul lien des intérêts, une république formée de communes éparses était devenue un des États les plus puissants de l'Europe. Pourtant les cités unies n'avaient les unes sur les autres aucun moyen de gouvernement direct ; seulement l'assemblée de la Hanse pouvait

[1] Population, au 5 juin 1882, de Hamburg . . . . 285,360 habitants.
et des quinze faubourgs . . . . 180,925 »
Ensemble . . . . 466,285 habitants.
» de Bergedorf . . . . 4,500 »
» de Cuxhafen-Ritzebüttel . . . . 4,100 »

exclure (*verhansen*) de la communauté les villes dont les intérêts se séparaient de ceux de la fédération. C'était l'époque où la mer Baltique était encore relativement un des grands bassins de navigation du monde ; alors les navires ne connaissaient point le chemin des Indes ni de l'Amérique, et la traversée de Lübeck à Riga était déjà pour eux un voyage considérable. Mais dès que l'horizon maritime se fut agrandi et que l'Océan fut ouvert

N° 206. — LÜBECK ET ROSTOCK.



D'après la Carte du Ministère du Commerce — C. Perron

1 : 1,000,000

0 — 30 kil.

dans son étendue, la Baltique, simple golfe à demi fermé, perdit son importance exceptionnelle, et Lübeck tomba graduellement au rang d'une ville secondaire. D'autres causes contribuèrent à sa décadence : les harengs disparurent des bancs de la Scanie pour se porter sur les côtes occidentales de la Suède, dans la mer du Nord. Les guerres de religion ruinèrent toutes les villes hanséatiques de l'Allemagne intérieure, et l'initiative locale fut complétement étouffée par la bourgeoisie dominante. En 1669 se tint la der-

nière diète de la Hanse, mais elle ne fit pas renaître la ligue républicaine; un nouvel ordre de choses avait commencé.

De nos jours, Lübeck est bien inférieure à sa voisine Hamburg, qu'elle primait autrefois par le rang et le commerce et qu'elle dépasse encore en dignité juridique, car elle est le siége du tribunal d'appel de la Hanse et connaît même des crimes de haute trahison pour toute l'Allemagne. Pour le trafic, Lübeck est en partie sous la dépendance de son ancienne rivale et peut être considérée comme son port sur la Baltique; mais, grâce à sa décadence même, elle s'est beaucoup mieux conservée que la cité de l'Elbe, et ses monuments, ses tours, ses fortifications, non encore détruites en entier, lui donnent un aspect plus original; quelques-uns de ses quartiers ont encore leur physionomie du moyen âge. L'hôtel de ville, l'église ogivale de Sainte-Marie, la cathédrale, le Holsteinthor ou « porte du Holstein », témoignent de la richesse et de la puissance de l'ancienne Lübeck, aussi bien que de l'amour des habitants pour le luxe architectural. Les peintres Kneller et Overbeck, l'historien Curtius, sont nés dans le chef-lieu de la Hanse. Actuellement, la ville croît de nouveau en population et en commerce; elle a des chantiers, des manufactures, des usines métallurgiques; ses bassins maritimes qui, avec les anciens fossés et les étangs de retenue, en font une ville insulaire, sont remplis de grosses barques, de navires à voiles, de bateaux à vapeur. Les bâtiments d'un tirant d'eau de 5 mètres qui s'arrêtaient autrefois à Travemünde, c'est-à-dire dans l'estuaire de la Trave, remontent maintenant jusqu'à Lübeck par un canal qui serpente de lac en lac et dans la tortueuse rivière[1]. C'est avec la Suède pour les bois, et la Russie pour les céréales, que la ville fait le plus grand commerce : le pavillon de Lübeck ne vient, dans le port même, qu'après ceux des deux nations du Nord.

Wismar, autre port de la Baltique, a sur Lübeck l'avantage d'être situé au bord de la mer, sur un estuaire où la marée s'élève en moyenne de 60 centimètres et que l'île de Poel protége contre les vents du large; mais les bâtiments ayant 3 mètres de tirant ne peuvent franchir la barre : ceux qui fréquentent ce port sont principalement des navires chargés de charbon anglais et de bois du Nord; le trafic diminue d'année en année[2]. Wismar appartint

[1] Mouvement du port de Lübeck en 1878 :

3,402 navires chargés, ayant une capacité totale de 495,350 tonnes.

Valeur totale des échanges, par mer, fleuves et chemins de fer : 450,000,000 de francs.

Flotte commerciale de Lübeck en 1879 :

42 bâtiments, dont 28 à vapeur, 9,688 tonnes, 458 hommes d'équipage.

[2] Mouvement du port de Wismar en 1878 : 560 navires chargés, jaugeant 49,950 tonnes.

à la Suède pendant plus d'un siècle et demi, de 1648 à 1863; aussi ses habitants étaient-ils naguère considérés comme étrangers; maintenant encore ils ne jouissent pas des mêmes droits électoraux que les autres habitants du Mecklenburg. Pourtant Wismar est le port d'une capitale. Cette ville, Schwerin, chef-lieu du principal des deux grands-duchés de Mecklenburg, est une des cités, si nombreuses dans le nord de l'Allemagne, que des lacs divisent en plusieurs quartiers; mais il en est peu dont les maisons se groupent aussi pittoresquement sur les isthmes et les péninsules; le château, bâti dans une île, sur l'emplacement d'une citadelle des Wendes, est l'une des belles habitations princières de l'Allemagne. Par ses lacs et les ruisseaux qui en sortent, ceux qui s'y jettent et les canaux artificiels, Schwerin communique à la fois avec Wismar, Lübeck et les villes de l'Elbe. C'est déjà sur ce versant que se trouvent Parchim, patrie du maréchal de Moltke, et Ludwigslust, résidence d'été du grand-duc. L'ancien château des Wendes Obotrites, Mikilinborg ou Mecklenburg, qui donna son nom au pays tout entier, n'existe plus depuis le quatorzième siècle : le village qui le remplace est situé à 6 kilomètres au sud de Wismar.

Le port de Rostock est, comme celui de Wismar, à l'extrémité méridionale d'un estuaire de la Baltique, où se jette la Warnow; mais les navires de plus de 300 tonneaux doivent s'arrêter à l'entrée, dans la rade de Warnemünde. Rostock est le port le plus animé et la ville la plus considérable du Mecklenburg; il y a quelques années, sa flotte marchande était la plus importante de l'Allemagne, supérieure à celles de Hamburg et de Brême. Actuellement, Rostock n'occupe que le troisième rang, mais elle possède encore plus de navires qu'elle ne peut en utiliser pour son propre commerce, et ses armateurs les emploient en grande partie pour le compte de négociants étrangers[1]; cependant Rostock[2] exporte en abondance des céréales que lui expédient Güstrow, Teterow et les autres villes de l'intérieur. Rostock, que de vieux édifices rendent très-pittoresque et qu'entourent de belles promenades, se distingue aussi parmi les cités du Mecklenburg par son université, qui eut la gloire d'avoir Kepler parmi ses professeurs[3]. Sur une place

[1] Flotte du Mecklenburg-Schwerin (appartenant presque en entier à Rostock), en 1879.

Navires à voiles. . . .	388	108,280 tonnes,	3,859 hommes d'équipage.
Bateaux à vapeur	10	4,070 »	138 »
	398	112,350 tonnes,	3,997 hommes d'équipage.

[2] Mouvement du port de Rostock en 1878 : navires chargés, 998, jaugeant 85,975 tonnes.

[3] Université de Rostock en 1882 : 42 professeurs, 236 étudiants; bibliothèque de 120,000 volumes.

extérieure s'élève la statue de Blücher, natif de Rostock. En été, Warnemünde, l'avant-port, est très-fréquenté par les baigneurs, de même que Heilige Damm (la Digue sainte), situé plus à l'ouest sur une belle plage défendue par des épis. Heilige Damm est le premier bain de mer établi en Allemagne, grâce au voisinage du château grand-ducal de Doberan, situé près d'une fort belle église ogivale du quatorzième siècle.

A l'orient de la Recknitz, qui sépare le Mecklenburg-Schwerin de la Poméranie (Pommern), c'est-à-dire de la Prusse, le port de Barth, situé sur la petite mer intérieure appelée Barther-Bodden, est à peine inférieur à sa voisine, la célèbre Stralsund, par l'importance de sa flottille commerciale, comprenant plus de 200 embarcations et jaugeant 50,000 tonneaux. Cette ville forte, complétement entourée d'eau, et bâtie au bord du détroit qui sépare Rügen de la côte de Poméranie, est une des places de guerre qui ont été le plus fréquemment disputées : pendant plus d'un siècle et demi, de 1648 à 1815, elle fut, pour ainsi dire, la tête de pont des Suédois sur le continent. Fort commerçante jadis, car au quatorzième siècle elle n'avait de supérieure dans la Hanse que Lübeck, elle fait encore un assez grand trafic avec les autres ports de la Baltique. Les havres de Greifswald, de Wolgast, d'Anklam, qui se succèdent le long du rivage, dans la direction de l'Oder, ont une activité commerciale beaucoup moindre. Greifswald, de même que la ville d'Anklam, est située, à une certaine distance de la mer, sur un chenal de navigation : son port est devant Eldena, ancienne abbaye dont les forêts et les vastes domaines ont été donnés en 1634 à l'université de Greifswald, une des écoles les plus riches de l'Allemagne, sinon des plus fréquentées [1]. L'académie d'agriculture d'Eldena, établie dans les bâtiments de l'abbaye et dépendant de l'université, possède plus de 300 hectares en terres labourables.

Quelques villes de l'intérieur de la contrée, sur le versant oriental du plateau, ont aussi certaine importance : telles sont, dans le bassin de la Peene, qui débouche à Anklam, Malchin en Mecklenburg, fameuse par ses marchés de chevaux, et Demmin la prussienne, la plus vieille cité de la Poméranie; telles sont aussi, dans le Mecklenburg-Strelitz, la capitale Neu-Strelitz, bâtie autour d'un château en forme d'étoile à huit rayons; Neu-Brandenburg, embellie par ses lacs, ses bois, ses eaux courantes; Friedland, la ville la plus riche du grand-duché. Au sud du Haff de Stettin, dans la vallée prussienne de l'Ucker, dite Uckermark ou « Marche

[1] Université de Greifswald en 1882 : 66 professeurs, 670 étudiants; bibliothèque de 120,000 vol.

de l'Ucker », les villes principales sont Prenzlau, Pasewalk et Strassburg[1].

La Silésie prussienne (*Schlesien*) presque tout entière appartient au bassin supérieur de l'Oder; seulement sur les frontières de la Pologne et de la Galicie, un petit massif de collines donne naissance par son versant oriental à des ruisseaux qui s'écoulent dans la Vistule par la Przemsza. Cette région de faîte entre les deux fleuves possède le riche bassin houiller de la haute Silésie, et par conséquent les villes industrielles, les groupes d'usines y ont surgi en grand nombre et les chemins de fer s'y entrecroisent comme les mailles d'un filet. Des gisements de plomb argentifère, de zinc, de fer, ajoutent à l'importance économique de cette contrée, où les matières premières de l'industrie se trouvent à côté du combustible qui sert à les mettre en œuvre. Les couches de houille sont exploitées seulement depuis 1784 : pendant les premières années du siècle, la quantité de charbon extrait ne dépassait pas 20,000 tonnes; elle est maintenant de plusieurs millions de tonnes, et la production annuelle pourrait se maintenir encore pendant des centaines de siècles, car les couches se continuent dans les profondeurs, ainsi qu'on a pu le constater par des forages : la masse de houille exploitable jusqu'à 600 mètres et sur un espace de 1,575 kilomètres carrés est évaluée à 500 milliards de tonnes[2]. Malheureusement le charbon de Silésie est loin de valoir en moyenne celui des bords de la Ruhr; quelques puits de mine seulement livrent des charbons comparables à ceux de la Prusse occidentale et de l'Angleterre. Quant aux mines

[1] Communes les plus importantes du littoral et du plateau de Mecklenburg, entre l'Elbe et l'Oder, au 1er décembre 1880 :

LÜBECK.	
Lübeck	50,975 hab.
MECKLENBURG-SCHWERIN.	
Rostock	36,970 »
Schwerin	30,150 »
Wismar	15,520 »
Güstrow	12,000 »
Parchim	9,050 »
Ludwigslust	6,270 »
Malchin	6,075 »
Teterow	5,675 »
MECKLENBURG-STRELITZ.	
Neu-Strelitz	9,400 »
Neu-Brandenburg	8,400 hab.
Friedland	5,450 »
PRUSSE.	
Stralsund	29,500 »
Greifswald	19,900 »
Prenzlau	16,950 »
Anklam	12,250 »
Demmin	10,450 »
Pasewalk	9,450 »
Wolgast	7,850 »
Strassburg in der Uckermark	5,800 »
Barth	5,600 »

[2] Production du bassin houiller de la Haute-Silésie, en 1881 : 10,568,357 tonnes. Valeur : 50,020,771 fr.

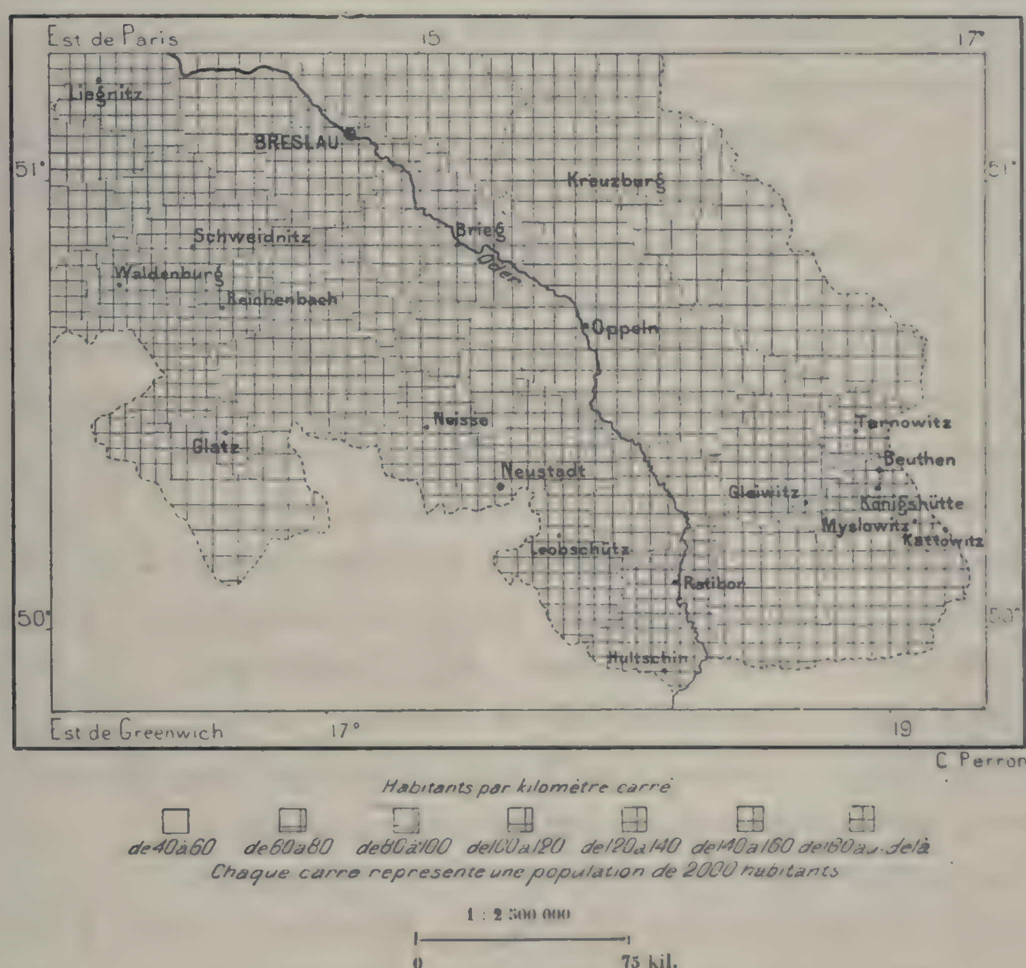
Nombre d'ouvriers : 39,598. Salaires payés, 24,875,000 francs, soit 53,40 pour 100 des dépenses générales.

Production des mines de fer en 1881 : 2,155,599 tonnes.

de zinc, elles fournissent les quatre cinquièmes du minerai traité dans les usines métallurgiques de l'Allemagne[1].

Les villes du bassin houiller, naguère simples villages, se ressemblent toutes ou plutôt ne forment qu'une seule et même cité, avec ses manufactures, ses amas de scories, ses groupes de maisonnettes d'ouvriers, que domine, du haut de quelque monticule, le château du propriétaire d'usine. La population a plus que vingtuplé dans l'espace d'un siècle ; mais elle souffre périodiquement des crises financières, et souvent le typhus de

N° 207. — VILLES DE LA HAUTE-SILÉSIE.



la faim fait de grands ravages dans le pays ; la Silésie, comme l'Irlande, est un « royaume de la misère ». L'agglomération urbaine la plus considérable de la contrée est Königshütte, élevée seulement depuis 1869 au rang de ville ; Beuthen, Kattowitz, Gleiwitz, Tarnowitz ont aussi de l'importance comme centres de fabrication et chefs-lieux administratifs ; Myslowitz est un point de convergence pour les chemins de fer et la grande station douanière entre les trois empires allemand, russe et austro-hon-

[1] Mines de zinc de la Haute-Silésie :

1812	678	tonnes de minerai,	produisant	180	tonnes de zinc.
1872	289,922	»	» »	32,526	» »

grois[1]. Mais dans ces communes, composées presque uniquement d'ouvriers, la population se déplace d'année en année, suivant le prix de vente de la houille et des fers, et les diverses conditions du marché. Les noms polonais de plusieurs villes et bourgades de cette région de la Silésie ont été remplacés par des appellations allemandes.

Ratibor (en polonais Raciborz), située sur l'Oder, à l'endroit où commence, pendant la saison favorable, la navigation du fleuve; Leobschütz, qu'entoure un amphithéâtre de gracieuses collines; Neustadt, où bruit l'eau des torrents; Oppeln (Opole), que traverse l'Oder, reflétant dans son eau les arbres de ses îles; d'autres villes encore, quoique se trouvant en dehors de la grande région houillère, prennent part à son activité industrielle, et des usines de toute espèce s'y élèvent, pour le traitement des métaux, la fabrication du verre, la filature et le tissage des étoffes. La Neisse, grand affluent de l'Oder, qui réunit ses premières eaux dans un bassin des Sudètes, dominé de tous les côtés par des montagnes et des collines, baigne aussi les territoires de plusieurs villes. Au centre même du vaste amphithéâtre est la ville de Glaz ou Glatz (en tchèque Kladsko), entourée de fortifications, d'où une armée prussienne pourrait, dans l'espace de quelques heures, pénétrer en Bohême ou en Moravie. Neurode, sur un torrent de l'Eulengebirge, possède comme Glaz des filatures et des fabriques de tissus. Frankenstein a dans son voisinage la célèbre et inutile forteresse de Silberberg, en partie taillée dans la cime d'un rocher et tout à fait inexpugnable. Patschkau, sur la Neisse, est une ville industrieuse; mais la cité la plus active du bassin est celle qui porte le nom même de la rivière et qui se trouve déjà dans la plaine, en aval du confluent de la Biela. C'est une place très-forte, dont la garnison pourrait facilement inonder tous les abords.

Au-dessous du confluent de la Neisse, l'Oder, presque doublée de volume, reçoit à droite la Stober, rivière qui, non loin de sa source, passe à Kreuzburg. Plus loin, l'Oder coule devant Brieg (Brzeg), patrie d'Ottfried Müller, et près d'Ohlau se rapproche de la rivière de ce nom, dont les eaux, descen-

[1] Communes principales du cercle de Beuthen, au 1er décembre 1880 :

Königshütte	27,500 hab.	Alt Zabrze	6,500 hab.
Beuthen	22,800 »	Schwientochlowitz	6,450 »
Gleiwitz	15,075 »	Deutsch-Piekar	6,400 »
Kattowitz	12,620 »	Orzegow	6,300 »
Chropaczo	8,350 »	Bogutschütz	5,850 »
Zaborze	8,250 »	Nikolaï	5,780 »
Laurahütte	7,950 »	Biskupitz	5,750 »
Tarnowitz	7,950 »	Klein Zabrze	5,450 »
Myslowitz	7,380 »	Siemianowitz	5,250 »
Ruda	6,775 »	Ober Heiduk	5,050 »

dues de l'Eulengebirge, arrosent Münsterberg et Strehlen. Les villages deviennent de plus en plus nombreux et se réunissent en longues rues : on entre dans Breslau, la capitale de la Silésie, et la troisième ville de l'empire d'Allemagne par sa population.

Breslau, l'antique Wratislava des Slaves (Wrozlawa, Wrocław), est dans une fort belle position commerciale sur l'Oder, d'ailleurs peu utilisée pour le trafic[1], au confluent de l'Ohle ou Ohlau (Oława), à peu près au centre géographique de la grande dépression de Silésie, qui s'avance en forme de baie entre les Sudètes et les hautes terres boisées de la Pologne occidentale. Vers ce point central convergent les voies naturelles qui viennent de la vallée du Danube par les brèches des Sudètes et des plaines de la Russie par le Dniestr et le haut bassin de la Vistule. Breslau fut un des grands marchés de la ligue hanséatique, et les Russes, les Tartares même, venaient à ses foires pour échanger leurs denrées contre les produits industriels de l'Occident. Les nombreux chemins de fer qui se réunissent dans la gare de Breslau assurent au chef-lieu de la Silésie le maintien de sa prépondérance commerciale; les divers bassins houillers de la contrée, les gisements miniers aussi bien que les pays agricoles trouvent à Breslau leur marché naturel, et nul endroit n'est mieux placé pour transformer, par l'industrie, les matières premières. Breslau, l'un des grands entrepôts de céréales sur le continent, est, après Berlin, le centre du commerce des laines en Allemagne, quoique son importance relative ait diminué à cet égard pendant les quarante dernières années, depuis que la production des laines s'est amoindrie en Silésie et que l'Afrique méridionale, la république Argentine, l'Australie ont pris le premier rang. Les établissements industriels de toute espèce, surtout les usines métallurgiques, les filatures, les fabriques de sucre de betterave, celles de produits chimiques, forment autour de Breslau une deuxième ville, qui s'élargit incessamment et s'avance dans les campagnes le long des routes.

Les anciens remparts, que les Français firent sauter en 1807, n'ont pas été rétablis et de belles promenades les remplacent : quelques-uns des nouveaux quartiers qui bordent ces allées peuvent se comparer à ceux des plus belles villes allemandes : des colonnades, des balcons sculptés, des groupes de marbre et de bronze, des fleurs, des massifs de verdure, y forment un contraste des plus heureux avec les usines noircies qui fument en dehors de la cité. La vieille ville n'est pas sans beauté : la grande place (*Ring*) est la plus remarquable de toutes celles que les Slaves ont léguées aux Germains ; l'hôtel de ville (*Rathhaus*) du quator-

[1] Mouvement de la batellerie en amont de Breslau, 38,000 tonnes.

zième siècle, que domine un haut beffroi, est un édifice de construction originale, orné de sculptures, de blasons et de fresques; le Dom ogival, de la fin du douzième siècle, est un monument curieux. Breslau, patrie d'hommes célèbres, tels que le mathématicien Wolf, le philosophe Schleiermacher, le publiciste Gentz, le peintre Lessing, Lassalle, est une ville de fortes études. Son université Leopoldina, fondée en 1702 par les Jésuites, mais seulement comme haute école catholique, est devenue un établissement complet en 1811, par l'annexion des chaires de l'Université supprimée de Frankfurt-an-der-Oder. Elle possède de nombreuses collections et une précieuse bibliothèque; celle de la ville est aussi très-riche[1]. Près de Breslau, à 7 kilomètres au nord-est, se trouve le fameux Hundsfeld (Champ des Chiens), où les Allemands, commandés par l'empereur Henri V, furent taillés en pièces par le roi de Pologne Boleslas III (1109).

A peu de distance en aval de Breslau, trois rivières viennent se réunir à l'Oder, à droite la Weida, à gauche la Lohe et la Weistritz (Wystrzyca), dont les vallées convergent dans la direction même de Breslau. Les villes du bassin de la Weida, Oels, Namslau, ont quelque importance, mais c'est dans les vallées du sud, à la base de l'Eulengebirge et d'autres ramifications des Sudètes, que la population s'est groupée en villes plus nombreuses et plus considérables, autour de gisements houillers, que l'on exploite depuis une centaine d'années. Ces couches de combustible, qui ont en certains endroits une épaisseur totale de 53 mètres, sont pourtant loin d'avoir la même étendue que celles de la Haute-Silésie; toutefois leur valeur dans l'économie générale de la Prusse est fort considérable[2] et les usines s'élèvent en foule autour des puits de mines. La ville la plus populeuse de ce district houiller, Schweidnitz, d'origine ancienne, possède des fabriques de toute espèce, mais elle est célèbre surtout par ses gants, que l'on expédie même en dehors de l'Allemagne, en Russie et en Hollande. Waldenburg, située au centre du bassin, est connue principalement par ses faïences et ses porcelaines; toutes les grandes communes de la contrée, Reichenbach, Langenbielau, Dittersbach, Altwasser, Gottesberg, Nieder-Hermsdorf, Weissstein, Freiburg, Striegau, se distinguent par quelque production industrielle dont Breslau est le marché. Mais cette région de mines et de manufactures est en même temps un pays d'excursions et de séjour d'été; malades et gens de loisir y viennent en grand nombre, soit pour y prendre les eaux dans les villes de bains,

[1] Université de Breslau en 1880-1882 : 123 professeurs, 1,682 étudiants; bibliothèque de 330,000 volumes. Bibliothèque de la ville, 200,000 volumes.

[2] Production de la houille du bassin de la Basse-Silésie en 1870 :

1,570,225 tonnes. Valeur : 7,206,800 fr.



BRESLAU. — HÔTEL DE VILLE

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. H. Krone.

Altwasser, Ober-Salzbrunn , Charlottenbrunn, soit pour visiter les beaux sites des montagnes environnantes. Les monts des Géants, l'Eulengebirge, le Heuscheuer, dressant leurs cimes ou prolongeant leurs croupes dans un



ENTRÉE DE LA FELSENSTADT, PRÈS DE WECKELSDORF EN BOHÊME

Dessin de F. Sorrieu, d'après une photographie de M. Braun.

désordre apparent, se relient par des faîtes irréguliers, hérissés de rochers, coupés de défilés, parsemés de bois ; les paysages varient à l'infini dans ces massifs de la frontière de Bohême. On y voit même une Felsenstadt (Ville de Rochers), des groupes d'obélisques naturels, des labyrinthes de pierres, où l'on chemine comme dans les rues d'une ville abandonnée.

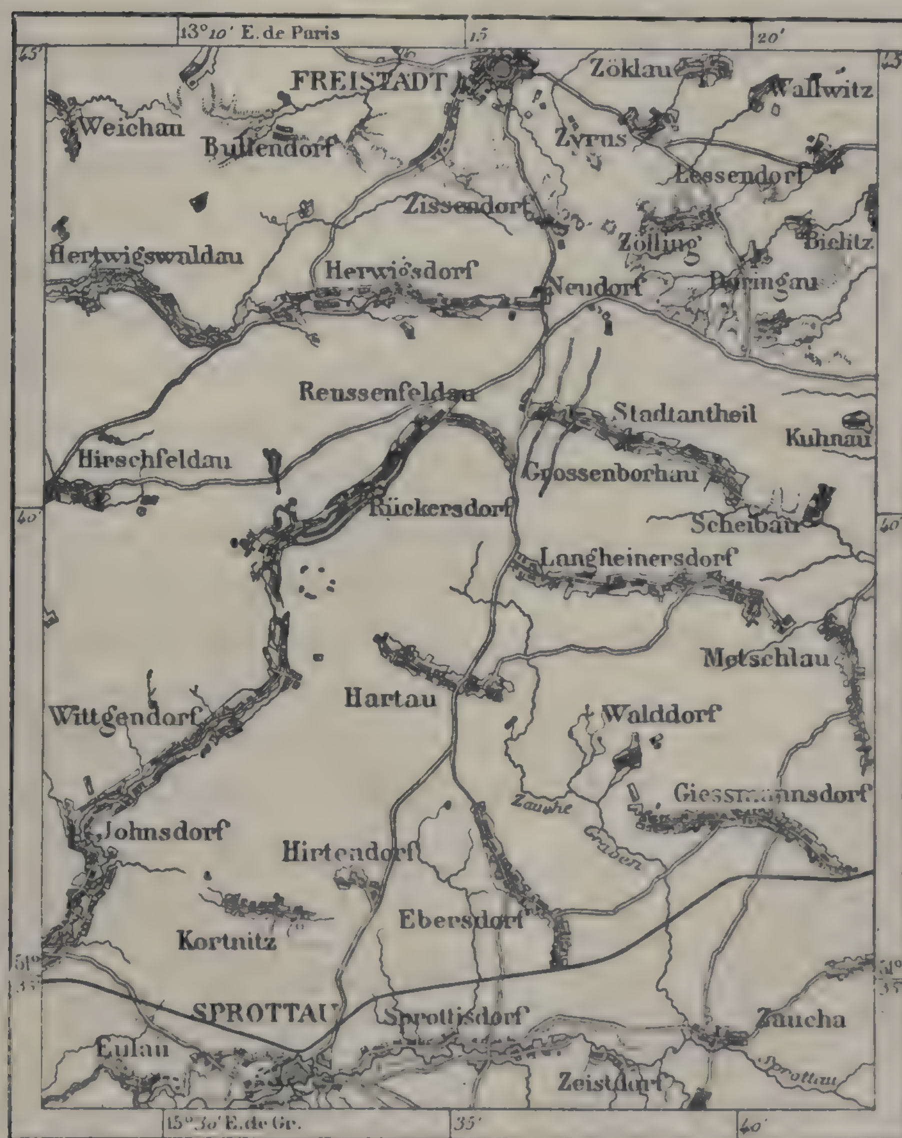
Ce n'est pas au bord de l'Oder, la rivière maîtresse de la Silésie, que se trouve l'importante cité de Liegnitz ; elle est une des étapes naturelles sur la route qui, de tout temps, longeait la base des hautes terres, de la plaine de Breslau à celle de Leipzig : immédiatement à l'ouest de Breslau, cette voie, que double maintenant une ligne ferrée, s'écarte de l'Oder et, par la ville de Neumarkt, se dirige vers Liegnitz. Là passaient les armées aussi bien que les caravanes de commerce, et de nombreuses batailles y ont été livrées, entre autres celle de 1241, où vint se briser la puissance des Mongols. Les deux tours de l'abbaye de Wahlstatt ou de la « Bataille », à huit kilomètres au sud-est de la ville, indiquent l'endroit où se heurtèrent les armées. Liegnitz, patrie du météorologiste Dove, est fort industrieuse : elle a de nombreuses manufactures, de même que ses voisines, Jauer, Goldberg, Haynau, mais elle a pour spécialité la culture des légumes, des plantes d'agrément, des arbres à fruits. Liegnitz est un des centres de la production maraîchère en Allemagne.

En aval de Breslau, la première ville considérable des bords de l'Oder est Glogau ou Gross-Glogau, — pour la distinguer de Klein-Glogau ou Ober-Glogau, dans la haute Silésie ; — c'est une place forte qui surveille au midi la population polonaise de la Poznanie; on y publie des cartes et des ouvrages géographiques. C'est près de Glogau que viennent se mêler à l'Oder la rivière marécageuse Bartsch (Barycza), divisée en d'innombrables fossés, pareils à ceux du Spreewald, et la « Fosse polonaise » (*Polnischer Landgraben*), canal d'égouttement des anciens marais de l'Obra (*Obra-bruch*), prairies basses, larges de 2 à 7 kilomètres. Krotoszyn et Rawicz, où les Juifs sont fort nombreux; Lissa (Leszno), domaine héréditaire des Leszczyński, auxquels les protestants chassés au seizième siècle de Bohême, de Silésie, d'Autriche, vinrent demander un asile, apportant en échange leurs industries, fabriques de draps, de toiles, de cordes; Fraustadt (Wschowa), entourée de dunes où s'agitent les ailes des moulins à vent, sont les villes principales de cette région de la Pologne silésienne. Par sa population, Lissa est entièrement allemande.

Neusalz et Grünberg, riches en vignobles produisant une liqueur devenue fameuse par son âpreté, sont les dernières villes silésiennes des bords de l'Oder; Züllichau et Schwiebus, situées dans les vallées latérales, et Crossen (Krósno), bâtie sur l'Oder, sont déjà dans la province de Brandenburg; mais le Bober, qui se jette dans l'Oder à Crossen, et la Neisse occidentale, qui rejoint le fleuve à quelque distance en aval, traversent dans leur cours un grand nombre de villes appartenant encore à la Silésie. La pittoresque Landshut, Hirschberg, célèbre par ses fabriques de tapis « turcs » que

l'on exporte jusqu'en Amérique, Warmbrunn, ville de bains d'où l'on monte à l'escalade des sommets du Riesengebirge, Löwenberg, Bunzlau, Sprottau, entourée de villages dont chacun n'est qu'une longue rue, Sagan (Żegań), se succèdent dans la vallée du Bober; Lauban est sur un de ses affluents; Görlitz (en slave Solerz) est sur la Neisse. Cette ville, qui ren-

N° 208. — SPROTTAU ET SES ENVIRONS.



ferme un quartier wende, est la deuxième de la Silésie par le nombre des habitants : comme Liegnitz, elle a l'avantage de se trouver sur la voie naturelle qui longe la base des monts, de Pologne en Thuringe, et là précisément cette voie est traversée par la dépression qui réunit la plaine de l'Oder à celle de l'Elbe supérieure à l'ouest du Reisengebirge : une ville importante devait naître à ce point de croisement. Görlitz est la patrie du mystique Jacob Böhme. Dans les environs se voient les

restes d'anciennes redoutes, des enceintes circulaires et des « tombeaux de Huns[1] ».

La grande industrie de la Silésie occidentale est la fabrication des étoffes, surtout des toiles et des draps. Les villes de la région limitrophe dans le Brandenburg, Sorau[2], Sommerfeld, Forst, Guben, de même que celles de la Poznanie méridionale, prennent part à cette industrie du tissage, et leurs produits sont expédiés non-seulement dans toute l'Allemagne, mais aussi en Amérique et dans l'extrême Orient.

Frankfurt-an-der-Oder (Francfort-sur-l'Oder) ne rivalise pas en population et en richesse avec son homonyme, la grande cité des bords du Main; néanmoins elle est au nombre des villes importantes de l'Allemagne du Nord et s'accroît d'année en année. Son industrie est considérable; ses foires, où jadis les Polonais et les Russes venaient échanger leurs denrées contre les marchandises de l'Europe industrielle, sont beaucoup moins fréquentées maintenant par les marchands slaves, mais la valeur des échanges avec les marchés allemands de l'intérieur ne cesse d'augmenter. Frankfurt est le port de Berlin sur l'Oder moyenne, et son activité commerciale profite des progrès de la métropole. A l'est de la capitale, elle remplit à peu près le même rôle que celui de Magdeburg à l'ouest; mais tandis que cette dernière ville est à la fois le grand marché et la cita-

[1] Villes principales de la Silésie, en dehors du bassin houiller de Beuthen, au 1er déc. 1880 :

Breslau	272,900 hab.	Ohlau	8,400 hab.
Görlitz	50,300 »	Freiburg	8,350 »
Liegnitz	37,150 »	Frankenstein	7,850 »
Schweidnitz	22,200 »	Altwasser	7,750 »
Neisse	20,500 »	Strehlen	7,260 »
Glogau	18,625 »	Reichenbach	7,250 »
Ratibor (Raciborz)	18,400 »	Sprottau	7,230 »
Brieg (Brzeg)	17,500 »	Neurode	6,900 »
Hirschberg	14,400 »	Neusalz	6,750 »
Oppeln (Opole)	14,400 »	Landshut	6,700 »
Glaz (Kladsko)	13,275 »	Goldberg	6,460 »
Grunberg	13,050 »	Gottesberg	6,350 »
Neustadt	13,000 »	Kreuzburg	6,135 »
Langenbielau (quatre communes)	12,950 »	Münsterberg	5,980 »
Waldenburg	12,060 »	Nieder-Hermsdorf	5,950 »
Leobschütz	12,000 »	Namslau	5,870 »
Striegau	11,450 »	Neumarkt	5,850 »
Sagan	11,350 »	Haynau	5,720 »
Bunzlau	10,790 »	Patschkau	5,650 »
Lauban	10,750 »	Dittersbach	5,500 »
Jauer	10,725 »	Weisstein	5,325 »
Oels	10,150 »	Löwenberg	5,200 »

[2] Valeur des étoffes fabriquées à Sorau, en 1875 : draps, 5,625,000 fr.; toiles, 9,375,000 fr.

delle avancée de Berlin sur les bords de l'Elbe, Frankfurt n'a qu'une mission toute pacifique : c'est une ville ouverte, et les promenades, les maisons élégantes ont pris la place des anciens remparts. Küstrin, située plus au nord, à l'ouest de la basse péninsule, coupée de canaux, qui forme le bec de l'Oder et de la Warthe, est, en deçà de Posen, la ville militaire dont Berlin se couvre du côté de l'orient. Dans les environs de Frankfurt et de Küstrin ont été livrées plusieurs batailles; c'est là que se trouvent les villages de Zorndorf, où Frédéric II triompha des Russes en 1758, celui de Kunnersdorf, où il fut complétement défait l'année suivante et se crut à jamais perdu.

La Warthe est presque l'égale de l'Oder, sinon par l'abondance des eaux, du moins par la longueur de son cours, mais elle arrose une région beaucoup moins riche en agriculture et en industrie, où les communes populeuses sont très-clair-semées. Dans le bassin de son affluent méridional la Prosna, qui forme la limite commune de la Pologne prussienne et de la Pologne russe, se succèdent les petites villes de Kempen (Kempno), d'Ostrowo, de Pleschen (Pleszew); puis vient Schrimm (Szrem), dans la vallée principale, sur les bords de la Warthe : près d'une petite ville voisine, Kurnik, est un château du quatorzième siècle, contenant une très-riche bibliothèque. Posen ou Poznań, la capitale de la province, est aussi sur la Warthe, à peine navigable pour les petites embarcations. De nos jours plus allemande que polonaise, Posen n'a point l'importance qu'elle avait au seizième et au dix-septième siècle, alors que ses foires étaient fréquentées par les marchands de la Russie : la ville eut, dit-on, une population de 75,000 habitants; mais les guerres, l'invasion, la conquête en firent presque un désert ; 5,000 personnes au plus restaient dans le vaste espace recouvert par la ville, lorsque la Prusse vint y établir le siége de son administration dans la Pologne annexée. Actuellement, Posen est surtout un entrepôt de denrées agricoles; elle a aussi, au point de vue militaire, une valeur de premier ordre, car c'est la place forte qui défend la frontière allemande à l'ouest de Varsovie. On y voit le musée des comtes Mełżyński, la précieuse bibliothèque des Raczyński et celle de la Société des amis des sciences. La cathédrale de Posen contient une belle chapelle de style byzantin et les tombeaux d'anciens rois de Pologne; mais c'est au nord-est de Posen, dans une région de lacs et de bois, que se trouve la ville « sainte », Gnesen ou Gniezno, que la légende, fondée sur une étymologie douteuse, dit être le « nid » d'où se serait élancé l'aigle blanc que représente le blason national. Le nom de la ville, dérivé de *knez*, *kniaź*, signifie Cité des Chefs[1];

[1] Albin Kohn; — von Sadowski, *Handelsstrassen der Griechen und der Römer.*

Gnesen fut longtemps en effet la véritable capitale de la Pologne; jusqu'en 1320, les rois y furent couronnés.

Au-dessous de Posen, la Warthe, se reployant peu à peu dans la direction de l'ouest, reçoit la Welna, qui baigne les murs de Rogasen (Rogožno), puis, sur un espace de plus de 100 kilomètres, n'arrose que les territoires de bourgades sans importance. Au delà de Schwerin (Skwierzyna), elle

N° 209. — STETTIN.



Gravé par Erhard — D'après la Carte de l'État Major

1 : 180 000

0 — 6 kil.

entre sur le territoire du Brandenburg et traverse la ville industrieuse de Landsberg. Ici la Warthe est déjà gonflée de la Netze (Noteć), qui ne touche elle-même, en aval de Nakel (Nakło), sur près de 200 kilomètres, aucune ville de plus de 4,000 habitants, mais qui renferme sur le versant poméranien de son bassin les deux grandes communes urbaines de Schneidemühl et de Deutsch-Krone. A l'ouest de Landsberg, la contrée devient plus populeuse : au nord de la Warthe, dans le pays connu sous le nom de Neumark ou « Nouvelle Marche », Friedeberg, Soldin, Arnswalde, Königs-

berg, patrie d'Adalbert Kuhn, au sud Zielenzig, Drossen, Sonnenburg sont les villes principales.

Les hautes berges qui dominent à l'ouest les campagnes marécageuses, mais très-fertiles, de l'Oderbruch, sont bordées de villes qui doivent en partie leur population et leur activité au voisinage de Berlin : Wriezen, Freienwalde, Neustadt-Eberswalde. Au nord de la dépression où passe le canal de Finow, la ville d'Angermünde s'élève également sur la terrasse occidentale, mais loin du fleuve. Schwedt, plus importante, est sur la rive gauche de l'Oder; Greifenhagen, située déjà dans le voisinage de Stettin, est sur la rive droite de la Reglitz, bras oriental du fleuve.

Stettin, le grand port de la basse Oder et la ville maritime la plus considérable de la Prusse proprement dite, est à l'ouest du delta, appuyée sur le versant d'un plateau d'où l'on voit à ses pieds les campagnes basses, les eaux sinueuses de l'Oder, et les lèvres d'alluvions qui s'avancent au loin dans le Dammsche-See, reste d'un ancien golfe. Stettin a l'avantage d'être le port de Berlin sur la Baltique, comme l'est Hamburg sur la mer du Nord, mais elle est deux fois plus rapprochée de la capitale que la cité libre de la Hanse[1]. Grâce à cette heureuse position commerciale, Stettin augmente rapidement; mais ses progrès sont gênés par les fortifications qui l'étreignent et plusieurs quartiers industriels ont dû s'établir à une certaine distance des murs, au sud et au nord, sur les pentes extérieures du plateau. Un seul faubourg est compris dans l'enceinte, Lastadie ou la « ville du Lest », bâtie de l'autre côté de l'Oder, sur une terre peu résistante qu'il a fallu consolider à grands frais; pour atteindre la ville de Damm, située à l'orient du delta, on a dû élever un remblai de plusieurs kilomètres de longueur. Il est probable que les forts de Stettin seront bientôt déplacés pour donner aux mouvements de la ville un plus libre jeu; d'ailleurs, quoique enfermée, Stettin est assez bien construite. Catherine II naquit dans le château qui forme l'un des côtés de la grande place.

[1] Flotte commerciale de Stettin : 250 navires, dont 75 bateaux à vapeur. Ensemble du tonnage, 80,000 tonnes.

Mouvement du port de Stettin en 1878 :

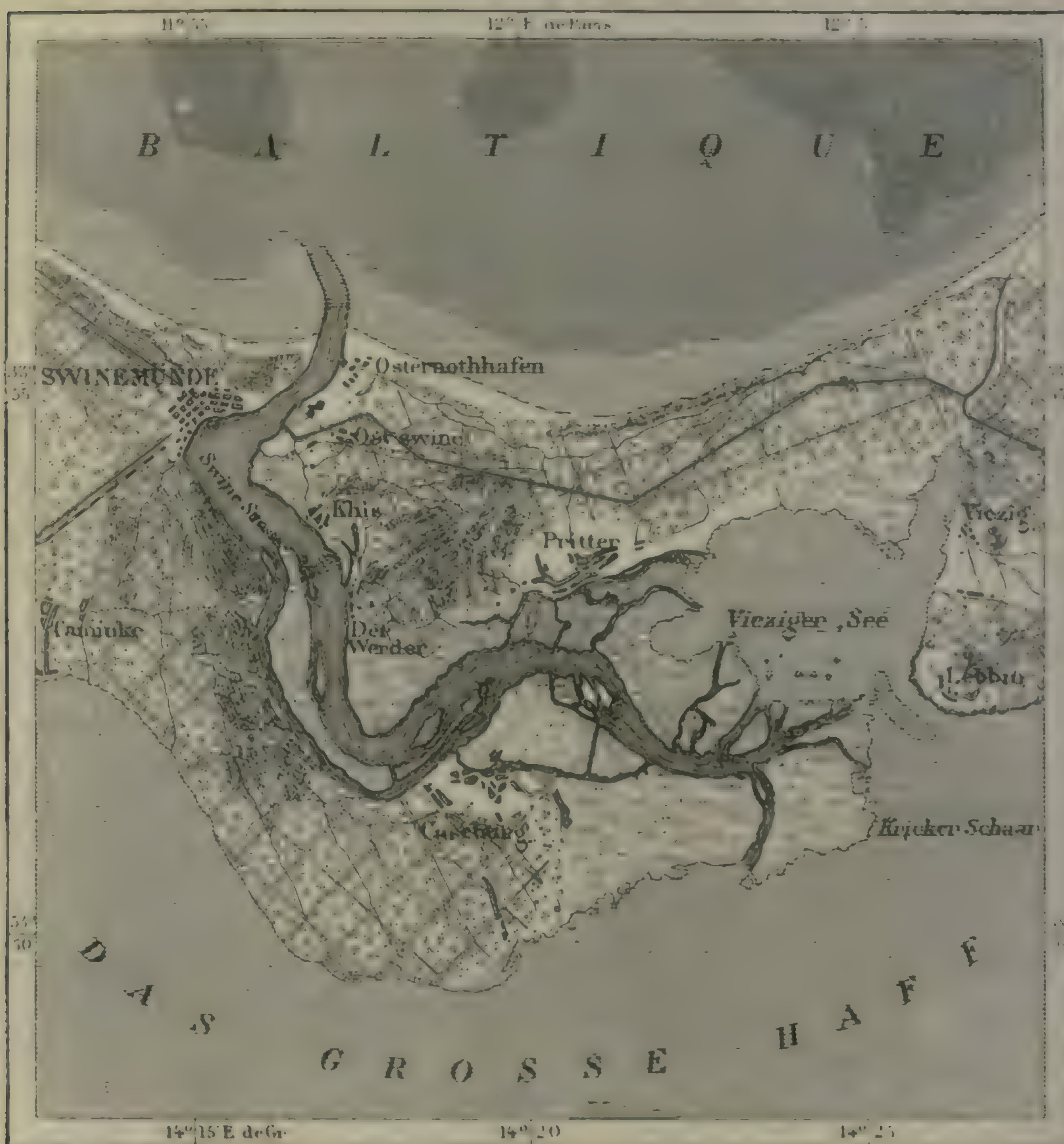
Entrées.	2,458	navires chargés, jaugeant	511,830 tonnes.
Sorties	1,825	» »	437,440 »
Total. . . .	4,263	navires chargés, jaugeant	949,270 tonnes.

Mouvement du port de Swinemünde en 1878 :

Entrées.	420	navires chargés, jaugeant	135,640 tonnes.
Sorties	240	» »	25,070 »
Total.	660	navires chargés, jaugeant	160,710 tonnes

Comme cité d'industrie, Stettin occupe un des premiers rangs en Allemagne; elle a des chantiers de construction, des fabriques de locomotives et de machines de toute espèce; on y fait du ciment, des poteries, des poêles, de la stéarine, des savons, du sucre de betterave; on y distille des spiritueux,

N° 210. — SWINEMUNDE.



on y brasse la bière, on y moud les grains en quantités énormes. Les navires tirant 5 mètres d'eau peuvent remonter jusqu'à Stettin, déposer leurs denrées dans les entrepôts et prendre leurs chargements à quai. Des bateaux à vapeur à destination des ports de la Baltique, de quelques havres anglais et de New-York même, partent des jetées de la ville, mais les plus

grands navires doivent s'arrêter à Swinemünde, l'avant-port de Stettin, sa principale station de bains. Les deux villes de Wollin et de Kammin, sur la Dievenow, l'émissaire oriental du Grosse Haff, peuvent être considérées aussi comme de petits havres avancés de Stettin. Wollin (Wolin ou Julin) est l'ancienne Vineta ou « cité des Wendes », que le chroniqueur Adam de Brême disait, dans la dernière moitié du onzième siècle, être « vraiment la plus grande de toutes les villes de l'Europe ». Quoi qu'il en soit de son rang véritable, on voit, par les vestiges d'enceintes et de constructions diverses, que Wollin occupait autrefois une superficie trente fois plus considérable : des monnaies arabes y ont été trouvées en grande quantité[1].

A l'est de Stettin, quelques rivières déversent leurs eaux dans le Grosse Haff. L'une d'elles arrose les campagnes de Pyritz, riches en blé ; une autre baigne Stargard, qui fit jadis partie de la Hanse, et Gollnow, où peuvent remonter les bateaux à vapeur. Cette ville faisait aussi partie de la ligue hanséatique[2].

Le versant maritime du plateau de la Poméranie orientale ne favorisait

[1] Šafarik ; — Rudolf Virchow, etc.

[2] Villes les plus importantes du bassin de l'Oder, au nord de la Silésie, au 1er déc. 1880 :

POZNANIE (POSEN, POZNAN).		
Posen (Poznan)	65,700	hab.
Gnesen (Gniezno)	15,830	»
Rawicz	12,360	»
Lissa (Lezno)	11,750	»
Schneidemuhl	11,600	»
Ostrowo	9,100	»
Krotoszyn	8,300	»
Schwerin (Skwierzyna)	6,840	»
Fraustadt (Wschowa)	6,750	»
Schrimm (Szrem)	6,400	»
Pleschen (Pleszew)	6,340	»
Kempen (Kempno)	6,170	»
Nakel (Naklo)	6,035	»
Rogasen (Rogožno)	5,250	»
BRANDENBURG.		
Frankfurt-an-der-Oder	51,150	»
Guben	25,850	»
Landsberg	23,625	»
Forst	16,100	»
Küstrin	14,050	»
Sorau	13,955	»
Neustadt-Eberswalde	11,520	»
Sommerfeld	11,075	»
Schwedt	10,000	»
Schwiebus	8,300	»
Zullichau	7,540	hab.
Wriezen	7,200	»
Angermünde	6,850	»
Crossen	6,750	»
Konigsberg in der Neumark	6,560	»
Freienwalde	6,450	»
Friedeberg	6,380	»
Arnswalde	6,350	»
Sonnenburg	6,300	»
Soldin	6,160	»
Zielenzig	5,880	»
Drossen	5,350	»
POMÉRANIE (POMMERN).		
Stettin	91,750	»
» avec Grabow, Bredow, Züllchow, etc.	120,000	»
Stargard in Pommern	21,825	»
Gollnow	8,700	»
Swinemünde	8,500	»
Pyritz	8,125	»
Greifenhagen	6,900	»
Kammin	5,850	»
Wollin	5,500	»
WEST-PREUSSEN.		
Deutsch-Krone	6,575	»

pas la naissance de villes considérables. La côte, tournée vers le vent du nord-ouest, est périlleuse et sans abri; les rivières dont les embouchures servent de ports, sont partiellement oblitérées à l'entrée par des bancs de sable, et n'ont pas un cours d'assez grande longueur pour que des marchés importants puissent s'y établir; enfin les terrains fertiles sont rares; le climat est rude, les récoltes mûrissent tardivement. Néanmoins le peuplement de la contrée et les progrès de l'industrie locale ont contribué, avec la centralisation administrative, à changer les bourgades de la contrée en véritables villes. Schievelbein, Labes, Regenwalde, Greifenberg, Treptow, sont les villes principales de la contrée que parcourt la Rega, entre Stettin et Kolberg; cette ville, à l'embouchure de la Persante, et Köslin, près du marigot de Jamund, sont aussi des villes prospères; Rügenwalde, à la bouche de la Wipper, qui vient d'arroser Schlawe et son district, est le port le plus commerçant de toute la côte; Stolp ou Stolpe, sur la rivière du même nom, est la ville la plus populeuse de la Poméranie orientale; Belgard, l'antique Białygrod ou « ville Blanche » des Pomorzes, a gardé son rang parmi les cités de l'intérieur du pays; Dramburg, Neu-Stettin s'élèvent sur le faîte de partage entre le versant du littoral et celui de la Warthe; enfin, Lauenburg est à l'est, déjà dans le cercle d'attraction de Danzig[1].

Thorn, l'antique Toruń des Polonais, est située sur la rive droite de la Vistule, à l'endroit où ce grand fleuve entre sur le territoire de la Prusse actuelle : son vieux pont de bois, récemment brûlé, était le seul pont fixe de la Vistule inférieure; Thorn a maintenant un superbe viaduc de chemin de fer, de près de 800 mètres, le plus long de tous ceux qui franchissent le puissant cours d'eau. Thorn fut le théâtre de l'un des grands crimes conseillés par les haines religieuses, le massacre des protestants en 1724; mais la ville a d'autres souvenirs : sur une maison de la ville on lit le nom de l'un de ces génies qui ont le plus fait pour la grandeur intellectuelle du genre humain : Thorn est la patrie du Polonais Copernic, *terræ motor*, *solis*

[1] Villes principales de la Poméranie orientale, entre l'Oder et la Vistule, au 1er déc. 1880 :

Stolp (Stolpe)	21,600 hab.	Treptow	7,050 hab.
Köslin (Coslin)	16,850 »	Schievelbein	6,075 »
Kolberg (Colberg)	15,850 »	Dramburg	6,050 »
Neu-Stettin	8,600 »	Greifenberg	5,860 »
Belgard	7,875 »	Labes	5,600 »
Lauenburg in Pommern	7,550 »	Schlawe	5,550 »
Rugenwalde	5,450 hab.		

stator. La « Reine de la Vistule » n'a plus le rôle d'intermédiaire commercial qu'elle avait autrefois, quoique le mouvement des barques et surtout le passage des radeaux lui donnent toujours de l'animation[1]; mais comme place militaire, surveillant les frontières de la Pologne russe, elle a toujours pour l'Allemagne une importance de premier ordre. La rivière Drweça (Drwenz), qui vient s'y mêler à la Vistule, sert de limite aux deux empires dans la plus grande partie de son cours entre Thorn et Strassburg (Brodnica). Au sud-ouest, Inowrocław, ancien chef-lieu du Palatinat polonais, occupe le sommet d'un rocher de gypse que l'on a récemment perforé à 130 mètres de profondeur jusqu'à d'immenses couches de sel gemme; cette ville est le centre agricole de la Kujawie, une des régions les plus fertiles, les plus riches en blé de l'Europe centrale.

Bromberg, en polonais Bydgoszcz, la ville la plus populeuse du bassin de la Vistule, entre Varsovie et Danzig, n'est pas située sur le fleuve même, mais sur la Brahe (Brda), petite rivière latérale qui emprunte dans la partie inférieure de son cours la dépression transversale où coulent la Netze (Noteć), puis la Warthe, le grand affluent de l'Oder. Bromberg se trouve ainsi exactement à l'extrémité de la voie naturelle qui, de Magdeburg et de Berlin, se dirige vers la Vistule. Fondée par les chevaliers de l'ordre Teutonique, fort habiles à choisir le site de leurs châteaux et de leurs places de guerre et de commerce, Bromberg était donc destinée à devenir une ville de trafic très-active; au quatorzième siècle surtout, elle était un des entrepôts de céréales pour les marchands de Danzig. Les chemins de fer et le canal de jonction entre les deux fleuves lui ont rendu son ancienne importance. Konitz, qui fut aussi une des forteresses de l'ordre Teutonique dans le haut bassin de la Brahe, a pris un rang considérable parmi les villes de l'ancienne Prusse.

Au-dessous du coude où la Vistule reçoit la Brahe, elle passe à la base de la terrasse qui porte la ville de Kulm (Chełmno), puis à Schwez (Swiec), reçoit la Schwarzwasser (Czarna) et baigne les quais de Graudenz (Grudziąż), ville commerçante qui remplace la cité païenne de Radzyń, et près de laquelle s'élevait une forteresse, souvent assiégée, dominant un pont de 1445 mètres de long; elle a été récemment déclassée. Plus bas, la ville de Marienwerder (Kwidzyń), l'une des plus anciennes places de l'ordre Teutonique, se montre, autour de sa vieille église fortifiée, non sur la rive même de la Vistule, mais sur les pentes de la haute berge qui domine à l'ouest la plaine alluviale

[1] Mouvement de la batellerie à Thorn, en 1878 :

2,885 bateaux chargés, portant	259,800 tonnes.
290 radeaux, d'un poids total de.	952,160 »

du fleuve. Bientôt après, le courant se divise : la Nogat descend au nord-est vers Marienburg, tandis que la grande Vistule va se heurter contre les piles du pont de Dirschau (Tczew), l'une des constructions les plus colossales des temps modernes; il comprend six travées, d'une longueur totale de 837 mètres. Quoique dépendant du cercle dont le chef-lieu est la petite ville de Preussisch-Stargard, Dirschau augmente rapidement en population et en industrie; les chemins de fer qui viennent se croiser dans sa gare en ont fait une ville de fabriques. Dirschau est la patrie du voyageur Reinhold Forster.

Danzig, en polonais Gdańsk, est une cité fort ancienne : appuyée sur de hautes collines à la base desquelles s'étendent les campagnes du delta, elle est l'entrepôt naturel de tous les échanges entre la contrée de la basse Vistule et les pays d'outre-mer. Des coteaux environnants, les habitants de Danzig peuvent contempler une partie de leur domaine, les eaux sinueuses du fleuve brillant çà et là entre la verdure, les villages, les groupes de maisons épars entre les arbres, la chaîne régulière des dunes se développant au nord-est en une immense courbe et, par de là le golfe parsemé de voiles, la longue péninsule blanche de Hela. « La vue du golfe de Danzig, disent les habitants, est l'une des sept premières du monde. » Elle est certainement fort belle, surtout des hauteurs boisées de l'ouest; l'une d'elles porte l'ancienne abbaye d'Oliva, célèbre par sa chronique, document des plus précieux pour l'histoire locale.

Précisément à cause de son importance, Danzig a eu de grandes vicissitudes; elle eut à souffrir de nombreux siéges, dont les plus célèbres sont ceux que soutinrent Kalkreuth en 1807 contre le maréchal Lefèvre, puis le général Rapp contre les Prussiens en 1812 et en 1813; souvent son commerce fut presque anéanti, mais il s'est toujours relevé dès que la paix était rendue aux habitants. Aux temps de sa prospérité républicaine, lorsque la cité était l'un des chefs-lieux de la Hanse, et même sous le règne polonais, Danzig avait ses lois propres (*Danziger Willkür*), ses monnaies, ses coutumes; c'était la « Venise du Nord », non-seulement par les canaux qui la traversent et ses constructions élevées sur pilotis, mais aussi par l'influence considérable qu'elle exerçait sur toutes les populations environnantes. De cette époque de gloire elle a gardé encore en maints quartiers de nombreux édifices qui lui donnent un aspect original : des églises, un hôtel de ville que surmonte un beffroi, la bourse, de hautes maisons à pignons ornés de sculptures. Philippe Cluvier, l'un des pères de la géographie historique, le physicien Fahrenheit, l'amer et désagréable philosophe Schopenhauer, l'aimable peintre Édouard Meyerheim, sont nés à Danzig.

Une des îles de la cité, entourée par les bras de la paresseuse Mottlau,

qui va se mêler à la Vistule en dehors des fortifications, est remplie de greniers à six et sept étages; c'est dans ces hautes maisons que se trouve une grande partie de la fortune de Danzig. Jadis, de peur des incendies, ni surveillants, ni travailleurs ne restaient dans l'île pendant la nuit; aucune lampe ne s'y allumait; les ponts de la Mottlau étaient barrés, et des chiens de garde erraient librement autour des greniers. Le commerce des céréales, telle fut de tout temps la principale source de richesse pour les habitants de Danzig. De diverses rivières navigables du bassin de la Vistule allemande, polonaise, galicienne même, descendent des bateaux plats chargés de blé qui mettent parfois des mois entiers à suivre le courant du fleuve : pendant les étés chauds et humides, les grains de la couche superficielle germent et donnent aux bateaux l'aspect de prairies flottantes. Arrivés au port, les équipages allemands, polonais ou ruthènes de ces flottilles jettent dans le fleuve les grains avariés, déchargent leurs embarcations, les dépècent comme vieux bois et s'en retournent à pied dans la patrie[1]. Mais ce genre de transport est destiné à disparaître tôt ou tard; les bateaux à vapeur, les chemins de fer, qui remplacent les anciens chalands, apportent les grains en meilleur état. Danzig même voit diminuer peu à peu cette branche de son trafic, les voies ferrées ayant en partie détourné le commerce dans la direction de l'ouest; en 1862, elle exportait plus de 300,000 tonnes de céréales et, dix années après, rien que le tiers de cette quantité; quelques greniers de l'île de la Mottlau sont déjà changés en maisons d'habitation. Mais la ville, qui fut le deuxième port de l'Allemagne et n'en est plus que le quatrième, garde son importance comme entrepôt des bois, dont elle expédie chaque année pour une valeur d'environ 30 millions de francs; elle reçoit aussi des denrées coloniales, des articles de quincaillerie, des charbons, en échange de ce qu'elle envoie aux ports anglais, avec lesquels ses armateurs ont le plus de relations[2]. Danzig accroît d'année en année son industrie; les fabriques de draps, de papier,

[1] Anton von Etzel, *Die Ostsee und ihre Küstenländer*.

[2] Flottille commerciale de Danzig, en 1875 : 115 navires à voiles et 15 bateaux à vapeur.

Tonnage. . . . 70,200 tonnes.

Mouvement du port de Danzig, en 1881 :

Entrées :									
	1,640 voiliers ;	615,254 t. —	661 vapeurs ;	384,647 t.	Soit	2,301	navires	et	999,901 t.
Sorties :									
	1,711 »	380,833 t. —	655 »	645,488 t.	Soit	2,366	»		1,026,321 t.
Totaux :	3,351 voiliers.	996,087 t.	1,316 vapeurs.	1,030,135 t.		4,667	navires.		2,026,222 t.

de produits chimiques, les distilleries produisant une eau-de-vie fameuse, les ateliers de machines, les chantiers de toute espèce, accroissent de plus en plus, en dehors des remparts, la zone des faubourgs.

La vieille cité de Marienburg (Malborg), qui s'élève sur la rive droite de la Nogat, n'eut jamais l'importance commerciale de Danzig, mais elle fut la capitale d'un vaste empire dont les limites changeaient constamment, suivant le résultat des guerres sans fin. En 1400, aux temps de sa plus grande prospérité, l'ordre des chevaliers Teutoniques comprenait plus de 3,000 chevaliers et plus de 6,000 valets, sans compter les armées de paysans, et possédait 55 villes, 48 châteaux forts, 18,368 villages. La forteresse de l'ordre, en même temps église et palais, domine encore la ville de son énorme masse. D'aspect sévère et redoutable, la forteresse-abbaye de Marienburg est néanmoins, par quelques-unes de ses salles, un des beaux édifices de l'art ogival en Allemagne : on admire surtout la salle d'audience, dont la voûte repose sur un seul pilier. Les ornements du palais sont des styles des plus variés, ce qui s'explique par la collaboration de chevaliers architectes venus de toutes les parties de l'Allemagne, mais l'aspect général est des plus harmonieux. Il a fallu d'ailleurs reconstruire presque tout l'intérieur de l'édifice, que l'on avait défiguré et dégradé de toutes les manières, surtout pendant la première période de l'occupation prussienne, de 1772 à 1804[1]. Marienburg possède un autre monument de fière apparence, le superbe pont de chemin de fer de deux travées jeté sur la Nogat.

Elbing, l'antique Truso, est une ville purement allemande ; fondée en 1237 au milieu de tribus slaves et borussiennes, elle reçut ses premiers habitants de Lübeck et de Meissen ; devenue, deux siècles plus tard, une petite république sous le protectorat de la Pologne, elle osa se dire la rivale de Danzig. Elle occupe en effet une situation analogue à celle de Danzig ; de même que la cité dont elle fut souvent l'ennemie, elle est située à l'un des angles inférieurs de la plaine alluviale, non sur les eaux mêmes de la Vistule, mais sur une rivière latérale voisine, portant le même nom qu'elle; malheureusement la faible profondeur de son port ne lui permet plus de lutter avec Danzig pour le commerce maritime. Elle a dû se rejeter sur l'industrie, qui s'y trouve représentée par un grand nombre d'usines. Elbing est le marché naturel de toute la région des lacs qui s'étend au sud-est vers Osterode et que traversent des canaux très-utiles pour l'exploitation des bois. C'est au sud d'Osterode, près du village de Tannenberg, qu'eut lieu, en 1410, la bataille décisive où se brisa la puissance

[1] R. Bergau, *das Ordenhaupthaus Marienburg*



CHATEAU DE MARIENBURG. — VUE PRISE DES BORDS DE LA NOGAT

Dessin de P. Benoist, d'après une photographie.

des chevaliers Teutoniques : écrasés par les Polonais, les Lithuaniens et les Russes de Tchernigov et de Smolensk, que commandait le roi Jagiello, ils laissèrent sur le champ de carnage, avec leur grand maître, six cents des leurs, chevaliers ou écuyers, et 40,000 soldats [1].

Braunsberg, au nord-est d'Elbing, est située comme elle près des bords du Frische Haff, sur une rivière navigable, la Passarge, que bordent des jardins parfaitement cultivés; le chenal de son port n'est pas assez profond pour donner accès aux gros navires. Elle est la principale station entre Elbing et la capitale de la Prusse orientale, la ville grandissante de Königsberg, ou « Montagne du Roi », ainsi nommée, en 1255, par ses fondateurs, les chevaliers Teutoniques, en l'honneur d'Ottokar de Bohême. La ville conserve encore les archives secrètes de l'ordre.

Königsberg (Krolewiec des Polonais, Karalauczius des Lithuaniens), formée de trois petites villes distinctes qui se sont fondues en une seule, possède dans son château royal quelques restes de l'ancienne forteresse des chevaliers Teutoniques. Le grand nom de Kant plane toujours sur l'université où professa l'auteur de la *Critique de la raison pure*. Le long du Dom, la « Stoa Kantiana » montre le buste du philosophe, avec l'inscription : « Le ciel étoilé sur ma tête, et la loi morale dans ma conscience. » L'ancienne Albertina est l'une des plus riches écoles supérieures de l'Allemagne, une de celles que le budget prussien favorise le plus, quoiqu'elle soit loin d'être parmi les plus fréquentées [2]. De nombreuses sociétés savantes se sont fondées à Königsberg; toutefois la compagnie la plus nombreuse est la corporation du négoce, à laquelle on doit la construction de la bourse et d'une école de commerce. L'activité des échanges est très-grande à Königsberg. Les navires d'un fort tirant d'eau ne peuvent remonter jusqu'à la ville, le Pregel n'ayant guère plus de 3 mètres de profondeur; néanmoins les voiliers et les bateaux à vapeur se pressent le long des quais et dans les bassins. Marché de contrées agricoles et forestières, Königsberg exporte

[1] Villes principales de la région prussienne du bassin de la Vistule, au 1er décembre 1880 :

Danzig (Gdańsk)	108,550 hab.	Kulm (Chelmno)	9,950 hab.
Elbing	35,750 »	Marienburg	9,550 »
Bromberg (Bydgoszcz)	34,050 »	Konitz	9,100 »
Thorn (Toruń)	20,600 »	Marienwerder (Kwidzyn)	8,250 »
Graudenz (Grudziąž)	17,380 »	Osterode	6,450 »
Inowrocław	11,700 »	Schwez	5,950 »
Dirschau	10,950 »	Strassburg (Brodnica)	5,800 »

[2] Université de Königsberg, en 1882 :

91 professeurs, 876 étudiants; bibliothèque, 220,000 volumes. Budget : plus de 800,000 francs.

surtout des chanvres, du lin, des étoupes, du bois; là s'est localisé le commerce de l'ambre. De nombreuses usines s'élèvent dans la ville même et dans les faubourgs extérieurs, autour des fortifications puissantes qui font de Königsberg une place militaire de premier ordre. La capitale de la Prusse orientale est malheureusement une des villes de l'Allemagne où la pauvreté fait le plus de victimes : un quart de la population totale compte 6 habitants par chambre. C'est la promiscuité de la misère. Deux rois de

N° 211. — PORT DE PILLAU.



Prusse, Frédéric Ier et Guillaume Ier, se sont fait couronner à Königsberg.

Le port de Pillau, situé sur le grau du Frische Haff, peut être considéré comme une dépendance immédiate de Königsberg, quoiqu'il se trouve à près de 40 kilomètres en ligne droite, dans la direction de l'ouest ; presque tous les navires qui s'y rendent des rives de la Baltique et de l'Océan portent des marchandises destinées aux négociants de la grande cité voisine ; Pillau n'est qu'un avant-port : la ville n'a par elle-même aucune existence indépendante. Depuis que le réseau russe a été rattaché à Königsberg et à Pillau par un chemin de fer, le commerce de ce port de la Baltique a quadruplé;

l'immense avantage qu'il possède de n'être pas bloqué par les glaces en hiver, comme les ports de Riga, de Revel et de Pétersbourg, lui donnait toute chance d'être le lieu principal d'expédition pour les denrées de la Russie. Aussi a-t-il fallu entreprendre de grands travaux pour augmenter la surface des bassins [1]; mais, d'autre part, l'aménagement du port de Libau a permis aux Russes de reporter une grande partie du trafic sur leur territoire. Plusieurs petites villes et villages de la côte doivent toute leur importance à la cité des bouches du Pregel : ce sont les stations de bains éparses sur la côte. Celle où les habitants de Königsberg se rendent en plus grand nombre pendant la belle saison est le village de Cranz, situé sur la plage admirable de la Kurische Nehrung.

Les villes éparses au sud de Königsberg entre les forêts et les lacs, Allenstein, Heilsberg, Bartenstein, Rastenburg, sont de petits marchés pour les campagnes environnantes; Lyk est enrichie par la contrebande; mais la vie commerciale s'est portée surtout à l'est, dans la vallée du Pregel, que remonte le chemin de fer, ramifié, de l'autre côté de la frontière, vers Saint-Pétersbourg et Moscou : dans cette vallée se succèdent, sur le territoire prussien, les villes de Wehlau, d'Insterburg, de Gumbinnen; puis vient la station d'Eydkuhnen, qui est devenue l'une des bourgades les plus riches de la contrée. Le fort Boyen, qui défend la frontière contre la Russie, est dans un isthme étroit au milieu de la région lacustre des Mazoviens : des places fortes de l'Allemagne, c'est la seule qui ne renferme pas d'habitants civils dans ses murs.

Une ville importante est située au bord du fleuve Memel ou Nieman, déjà dans la plaine alluviale du delta, mais en amont de la séparation des bras nombreux qui s'écoulent vers le Kurische Haff : cette ville est Tilsit (en lithuanien Tylža), non loin de laquelle s'élève le Rombinus, jadis la montagne sainte des Lithuaniens. Tilsit, aujourd'hui fameuse par ses marchés, est devenue célèbre en 1807 dans le monde entier par le traité qui constituait le royaume de Westphalie et le duché de Varsovie aux dépens de la Prusse et de la Russie. Deux grandes batailles avaient

[1] Mouvement des ports de Königsberg et de Pillau, en 1878 :

Königsberg, entrées :	1,966	navires chargés, jaugeant	293,025	tonnes.
» sorties :	2,348	» » »	425,675	»
Ensemble. . . .	4,314	navires chargés, jaugeant	718,700	tonnes.
Pillau, entrées :	1,351	navires chargés, jaugeant	168,090	tonnes.
» sorties :	1,262	» » »	134,520	»
Ensemble. . . .	2,613	navires chargés, jaugeant	302,610	tonnes.

préparé ce traité, l'une livrée à Preussisch-Eylau, à 38 kilomètres au sud de Königsberg, l'autre à Friedland, sur l'Alle, à peu près à la même distance au sud-est de la capitale du pays.

N° 212. — MEMEL ET KURISCHE HAFF.



Dans l'étroite lisière de territoire prussien qui se prolonge au nord, entre l'empire russe et les eaux de la Baltique, Memel (en lithuanien Klaïpeda) est la seule ville digne de ce nom. Située loin du fleuve qui porte la même appellation, sur le grau par lequel les eaux du Kurische Haff se déversent dans la Baltique, Memel est bien plus un port russe qu'un port allemand par la provenance et la destination des marchandises qui s'entreposent dans ses magasins et que porte sa flottille, d'environ cent navires. Elle expédie surtout, pour une valeur de 20 à 25 millions de francs, des bois coupés qui proviennent des forêts de l'intérieur; elle vend aussi des céréales, du lin, du chanvre, que lui envoient les cultivateurs de la Lithuanie et de la Samogitie. Ses usines, scieries, fonderies, fabriques de machines et d'engrais, travaillent aussi principalement pour les habitants de l'empire limitrophe. Tilsit et Memel sont les deux entrepôts les plus considérables des marchandises de contrebande que les négociants prussiens font passer, à l'aide

d'intermédiaires israélites, à travers le triple cordon des douanes russes. Presque tous les objets manufacturés que l'on emploie dans la Lithuanie et dans la Samogitie russes sont entrés par la frontière allemande sans payer de droits[1]. Memel est la patrie de l'astronome Argelander.

Au nord de Memel s'étendent, jusqu'à la frontière, des terres basses, peu fertiles, couvertes de cailloux et de sable, où poussent en bouquets des pins sans vigueur. Le dernier groupe de maisons allemandes, entouré d'un véritable désert, est le village de Nimmersatt (Jamais assez)[2].

X

PÉNINSULE CIMBRIQUE.

SCHLESWIG-HOLSTEIN.

La longue presqu'île que l'estuaire de l'Elbe sépare du Hanovre et qui tient à l'Allemagne seulement par un étroit pédoncule de hautes terres, est une région de l'Europe qui, par la netteté de ses contours, semblerait devoir être le domaine d'un seul peuple. Cependant cette péninsule, trop allongée en proportion de sa largeur, s'est divisée entre deux nations, les Danois au nord, les Allemands au sud; de l'une à l'autre extrémité du pays la langue, les mœurs, les traditions politiques diffèrent. Naguère le territoire soumis au gouvernement danois comprenait une partie considérable de la contrée appartenant aux populations germaniques. Depuis la guerre de 1866, les rôles sont changés. Maintenant c'est la Prusse qui, après s'être emparée du

[1] Mouvement du port de Memel, en 1878 :

Entrées.	482	navires chargés, jaugeant	81,600 tonnes.
Sorties	1,189	» » »	181,900 »
Ensemble.	1,671	navires chargés, jaugeant	263,500 tonnes.

Mouvement dans le port fluvial de Tilsit, en 1878 : 557,540 tonnes.

Descente :	bateaux chargés :	2,638, jaugeant	169,850	tonnes.
	radeaux	»	357,400	»
Montée :	bateaux chargés :	517, »	30,290	»

[2] Villes principales de la Prusse, à l'est du bassin de la Vistule, au 1er décembre 1880 :

Königsberg.	140,900 hab.	Allenstein.	7,600 hab.
Tilsit	21,400 »	Bartenstein	7,150 »
Memel	19,475 »	Lyk	6,850 »
Insterburg.	18,750 »	Rastenburg	6,550 »
Braunsberg	11,575 »	Heilsberg.	5,875 »
Gumbinnen	9,550 »	Wehlau	5,245 »

Holstein et du Schleswig méridional, a de plus annexé à ses possessions une partie incontestablement danoise de la presqu'île : non contente d'avoir pris la moitié la plus fertile, la plus peuplée, la plus riche, elle s'est attribué de fortes positions militaires jusque dans le cœur du pays danois. Il est vrai qu'en vertu de l'article cinquième du traité de Prague, les populations de souche et de langue danoise pourront rentrer dans la patrie scandinave quand elles auront exprimé leur volonté par un vote librement émis ; pendant ces dix-huit années le peuple n'a pas encore été convoqué pour émettre ce vœu, mais, en attendant, il ne manque aucune occasion de protester contre le régime qui lui est imposé. Au nord de la ligne de Flensborg à Tondern, de 80 à 90 pour 100 des votes émis lors des élections ne peuvent laisser aucun doute sur le patriotisme danois des habitants.

Le plateau du Mecklenburg se continue dans le Holstein, et quelques-uns des sommets, observatoires d'où l'on peut voir à la fois les deux mers, dépassent la hauteur de 100 mètres : l'une des cimes, le Bungsberg, est de quelques mètres plus élevée que la pointe du clocher de Saint-Nicolas à Hamburg. Au nord du Holstein, la dépression au fond de laquelle serpente l'Eider et qui va rejoindre le fjord de la Schlei, près de Schleswig, en contournant le petit massif des « montagnes » de Hütten, interrompt complétement le plateau ; mais immédiatement au nord, la chaîne de collines recommence pour se continuer jusque dans le nord du Jydland ou Jutland, sur le territoire danois, où elle atteint sa plus grande hauteur[2]. La plus ancienne formation que l'on rencontre dans ces terrains est celle de roches gypseuses et salines appartenant aux assises du calcaire magnésifère ; mais dans presque toute son étendue le pays est revêtu de couches récentes. C'est à une période relativement très-moderne dans l'histoire de la Terre que la péninsule a pris la forme et les contours qu'on lui voit aujourd'hui.

Tandis que les hauteurs de la partie orientale du Holstein et du Schleswig continuent celles du Mecklenburg, les terres de la région occidentale sont le prolongement de la Frise et du bas Hanovre. Les îles qui forment au Schleswig un littoral extérieur rappellent par leurs dunes, leurs plages de sable, leurs bancs émergés et baignés tour à tour, la chaîne des îlots de la

[1] Schleswig-Holstein en 1880 :

Superficie.	Population.	Population kilométrique.
18,695 kilomètres carrés.	1,124,850 habitants.	60 habitants.

[2] Altitudes diverses dans le Schleswig-Holstein :

Bungsberg, entre Lübeck et Kiel. . . .	159 mètres.
« Montagnes » de Hutten (Hütten-Berge) .	110 »
Koberg (au nord de Haderslev)	98 »

Hollande et de la Frise; les terres marécageuses, qui se sont changées à l'ouest de l'Elbe en *köge* d'une étonnante fécondité, ne sont pas moins fertiles au nord de l'estuaire; le *geest* du Hanovre se retrouve dans l'*al* du Holstein et du Schleswig; on y parcourt de vastes déserts de bruyères comme dans les landes de Lüneburg; les tourbières y sont aussi très-nombreuses. Quelques-unes peuvent être même considérées comme des types de cette formation par les phénomènes de gonflement qu'y produit l'eau contenue dans la masse spongieuse des mousses et des sphaignes : ainsi les tourbières de Dosen, situées dans l'intérieur du Holstein, près de Neumünster, s'élèvent au milieu, d'environ 8 ou 9 mètres au-dessus des rivages, de sorte que d'un bord on ne voit ni les arbres, ni les maisons du bord opposé.

Malgré le peu de largeur de la péninsule, le contraste est complet entre la région limitrophe de la Baltique et celle qui borde la mer du Nord. D'un côté sont les collines et les beaux lacs entourés de forêts, les versants rapides tournés vers la mer; de l'autre côté sont les pentes indécises, les marécages, les landes et les plages qui se prolongent au loin sous les flots. A l'est, la végétation est admirable; à l'ouest, le vent « empoisonné » de la mer tue les arbres, ou même les empêche de naître, à moins qu'un haut abri n'en protége la croissance. Le contraste se voit aussi nettement dans la découpure des rivages. Ceux de la mer orientale sont dessinés avec précision : leurs promontoires et les îles qui s'élèvent dans le voisinage, les golfes qui pénètrent au loin dans l'intérieur, sont d'une forme hardie, définitive pour ainsi dire, comme si depuis longtemps la lutte des éléments en avait fixé le contour; même de véritables fjords, comme ceux de la Norvége, s'enfoncent jusque dans le cœur du pays sans que les alluvions fluviales les aient comblés : c'est ainsi que la Schlei se prolonge de détroit en détroit jusqu'à plus de 40 kilomètres dans l'intérieur. Sans doute des changements ont eu lieu dans ce tracé des rives pendant le cours des temps historiques, mais c'est avec lenteur que ce travail s'est accompli. Sur la mer occidentale au contraire, les îles, les bancs, les rivages de la grande terre, tout est d'un profil incertain et changeant; les flots d'inondation ont tant de fois balayé la surface des terres basses, déposé tant d'alluvions, déplacé tant d'îles et d'îlots, que les deux éléments semblent se confondre. La côte offre un aspect inachevé; elle est toujours en voie de destruction et de renouvellement. Il n'existe pas d'opposition géologique plus grande que celle du littoral norvégien et des rivages du Schleswig occidental, tournés pourtant vers la même mer, soumis aux mêmes influences atmosphériques. Tandis que les côtes rocheuses de la Finmark et de la Norvége sont découpées fermement dans tous les sens par les fjords et leurs labyrinthes

de canaux, les rives que baigne le golfe de l'Elbe sont indécises, fuyantes, modifiées par chaque flot de tempête. La cause en remonte aux anciens glaciers. Ces fleuves solides, emplissant les baies de la Scandinavie occidentale, en conservaient la forme première, tandis que les côtes occidentales de la péninsule danoise, libres de glaces à une époque bien antérieure, et d'ailleurs offrant une bien moindre saillie aux agents atmosphériques, ont été remaniées, modelées à nouveau par le heurt des vagues. Quant à la côte orientale du Schleswig-Holstein, elle borde une mer intérieure relativement tranquille, grâce à la péninsule de la Scanie et l'archipel des îles danoises.

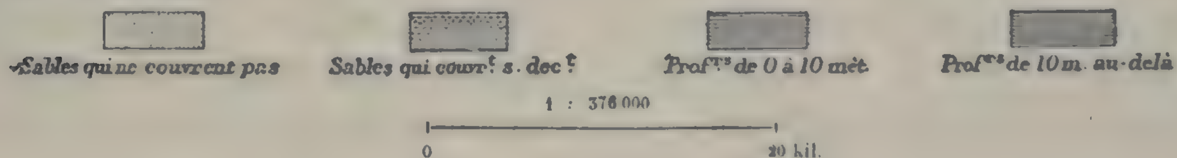
Le littoral océanique du Schleswig, connu sous le nom d'Uthland ou de « Terre Extérieure », est un de ceux qui, dans les temps historiques, ont eu le plus à souffrir des irruptions de la mer. Jadis, cela n'est pas douteux, la plage régulière du Jylland (Jutland) se continuait directement au sud jusqu'aux bancs de l'estuaire de l'Elbe. La rive de Sylt indique encore le tracé de l'ancien littoral; mais en arrière de ce rempart non encore détruit, les vagues de tempête ont tailladé, déchiqueté le rivage en tous sens; il n'est resté que des fragments isolés des anciennes terres. D'après les légendes, qui d'ailleurs se répètent sur tous les rivages de l'Europe septentrionale, ces débris du continent étaient jadis séparés du bord seulement par un étroit fossé, que l'on pouvait franchir d'un bond en posant le pied sur une tête de cheval posée au milieu de l'eau. Les irruptions de la mer ont été assez violentes pour noyer des populations entières. Les Cimbres, dit-on, fuyaient devant les eaux débordées lorsqu'ils commencèrent, il y a deux mille ans, cette grande migration à travers l'Europe qui les conduisit au fatal champ de Verceil. Forchhammer a cru pouvoir signaler de grossiers galets superficiels, que l'on rencontre dans toute la vallée de l'Eider à 20 mètres au-dessus de la mer, comme les marques de cette grande inondation venue de l'ouest; elle aurait même atteint la rive orientale, et la ville de Kiel serait en grande partie élevée sur des atterrissements de cette provenance[1]. Quoi qu'il en soit, les *watten* qui découvrent à marée basse sur un espace d'au moins 220 kilomètres carrés, étaient, il y a six cents ans, des campagnes fertiles et populeuses. Vers le milieu du treizième siècle, une grande inondation submergea des villages et des îles entières, et depuis cette époque les chroniques nous signalent plusieurs autres déluges. Le dernier désastre de ce genre est celui de 1634, qui balaya plusieurs îles dans les environs de Nordstrand et en noya les habitants. Ce qui restait de l'île fut laissé à l'état de

[1] Fack, *Die Cimbrische Fluth;* Mittheilungen des Naturwissenschaftlichen Vereins in Kiel, 1868.

désert pendant dix-huit années et dut être colonisé par des immigrants belges, venus des environs de Malines. Depuis cette époque, les inondations ont encore fait des ravages partiels, englouti bien des îlots, mais il n'y a pas eu de destruction générale des rivages. L'archipel est protégé par les

N° 213. — SYLT ET AMRUM.





deux longues îles extérieures d'Amrum et de Sylt, sur lesquelles se trouve une chaîne de dunes ayant en certains endroits 40 et même 46 mètres de hauteur; en outre, quelques roches appartenant au même plateau sous-marin que celles de Helgoland, défendent au large les assises profondes qui servent de piédestal à l'île de Sylt. Les huîtres des bancs voisins sont très-appréciées en Allemagne.

La plupart des terres du littoral du Schleswig seraient depuis longtemps emportées, si le travail de l'homme n'avait combattu la puissance destructive des flots. Les travaux d'endiguement ont fait à chaque île une ceinture de défense soutenue à l'intérieur par d'autres remparts. La côte de la terre ferme s'est bordée de digues et débarrassée des canaux naturels qui donnaient accès à la mer. Ainsi la péninsule d'Eiderstedt, qui s'étendait jadis sur un espace deux fois plus grand, mais qui était remplie de coulées et de détroits, s'est assainie et défendue contre les assauts de la mer par des digues ayant ensemble un développement de 300 kilomètres. Ces levées, d'une hauteur moyenne de 8 mètres et d'une largeur de 6 à 8 mètres à la base, ont été construites depuis la grande inondation de 1634 et l'on ne cesse de les consolider et de les appuyer sur des contre-digues pour sauver les vastes *köge* ou polders et les villages qu'elles enferment. Seuls les îlots émergents connus sous le nom de *halligen* sont à la merci des eaux, qui tantôt en diminuent l'étendue, tantôt les accroissent par des apports de sables et d'argile. Les halligen ne sont point endigués, et les maisonnettes y sont construites sur des tertres artificiels, trop petits, trop souvent baignés d'un embrun salin, pour qu'on puisse même y établir des jardins ou des vergers; parfois, pendant les tempêtes, les cabanes sont de toutes parts entourées d'écume; par-dessus les vagues jaunâtres les marins, qu'emporte le flot, ne voient apparaître que des toits de paille, semblables à des épaves. Aux heures du reflux, les halligen sont entourés de bancs de vase qui s'étendent à perte de vue : à peine les insulaires peuvent-ils apercevoir dans le lointain les fusées blanches de la mer qui se brise sur les plages extérieures. Alors même la traversée des watten qui séparent les îles et le continent est périlleuse à tenter sans l'aide d'un guide habile, connaissant tous les sables, tous les bancs de fange qui cèdent sous le pas; il est quelquefois arrivé malheur aux « coureurs de vases » (*schlickläufer*) les plus expérimentés. Aussi n'est-il pas étonnant que la population abandonne de plus en plus les halligen; tôt ou tard ils deviendront déserts et ne serviront plus qu'à la vaine pâture, à moins qu'ils ne soient endigués à part ou rattachés au réseau des levées du continent. Il y a un siècle, environ 2000 personnes vivaient à demeure sur ces îles assiégées des flots; les habitants n'y sont plus maintenant qu'au nombre de quelques centaines.

Le faîte du Schleswig-Holstein étant peu éloigné de la côte, presque toutes les rivières du pays s'écoulent vers le golfe de Helgoland, en suivant la longue pente occidentale : la plus grande partie de l'eau de pluie apportée par les vents d'ouest revient à la mer du Nord, d'où elle s'était élevée sous

forme de vapeurs. Mais de tous ces cours d'eau parallèles qui descendent vers le golfe Frison, un seul a quelque importance par les dimensions de son bassin et la puissance de sa masse liquide : c'est l'Eider. Cette rivière, que le flot de marée remonte jusqu'à Rendsburg, c'est-à-dire à plus de la moitié de la distance qui sépare la mer du Nord de la Baltique, coule au fond de la dépression qui limite le Schleswig au midi; un de ses affluents, la Treene, où pénètre aussi le flux, et qui parcourt de vastes marécages, reste d'un ancien lac, reçoit même un affluent qui naît à 5 kilomètres seulement d'une petite

N° 214. — BASSIN DE L'EIDER



baie de la Schlei. Pour transformer le Schleswig et le Jylland en une grande île, on n'a eu qu'à creuser un fossé, le Kograben, entre le golfe et les marais. En arrière de ce fossé, un rempart d'une quinzaine de kilomètres de longueur formait une deuxième ligne de défense : c'était le fameux Dannewerk, élevé au neuvième siècle. En 1864, il arrêta quelque temps les Prussiens.

Le Kograben n'avait jadis pour le Danemark qu'une valeur défensive, mais on s'était également occupé de creuser un canal de navigation entre les deux mers. De 1390 à 1398, Lübeck ouvrait déjà un chemin de communication fluviale avec l'Elbe par la Steckenitz et la Delvenau, rivière qui se mêle à l'Elbe en amont de Lauenburg : cette rivière de navigation existe

encore. Pendant le siècle suivant, Hamburg et Lübeck se mettaient en relation directe par un canal qui empruntait le cours de l'Alster, de la Beste, de la Trave : cette fosse de jonction fut comblée en 1550 par les ennemis des deux cités. Enfin, en l'année 1784, une rivière artificielle se séparait de la haute Eider pour descendre de 26 mètres vers le golfe de Kiel par six degrés d'écluse. Une voie de navigation d'une profondeur moyenne de 3 mètres et demi réunit ainsi les deux mers et permet aux petites embarcations d'éviter un détour d'environ 650 kilomètres, au nord des îles danoises et de la longue péninsule du Jylland. Mais un semblable canal, où des écluses, des bas-fonds, de brusques sinuosités, une barre difficile à franchir retardent la navigation[1] et la font durer quelquefois deux semaines, ne saurait convenir au grand commerce, et pour le gouvernement actuel de l'Allemagne il n'est d'aucune utilité stratégique. Aussi ne cesse-t-on de discuter le creusement d'un canal de navigation qui réunirait les deux mers à la racine même de la péninsule et où pourraient voguer les bâtiments du plus fort tirant d'eau : la perte annuelle d'une centaine de navires, d'environ 500 matelots et d'au moins 12 millions de francs serait ainsi évitée. Les projets sont fort nombreux et diffèrent beaucoup les uns des autres par les détails du tracé, mais ils se ressemblent tous en ce qu'ils demandent au budget des sommes considérables : lorsque les travaux du port de Kiel seront complétement achevés, il est probable que l'œuvre du canal des deux mers sortira enfin du domaine des projets pour entrer dans celui de la réalisation. Le tracé qui paraît avoir le plus de chances d'être adopté se dirige du port de Kiel vers le sud-ouest et va rejoindre l'estuaire de l'Elbe près du village de Brunsbüttel. Les observations faites sur les pluies et sur l'évaporation dans le Holstein ont prouvé que l'eau nécessaire à l'alimentation du canal et au service des écluses pour le passage de 3000 navires ne fera pas défaut[2].

La population du Holstein est une de celles qui paraissent avoir été le moins mélangées : dans toute l'Allemagne, il n'en est pas une seule qui par ses traits physiques ressemble plus aux Germains que nous dépeignent les écrivains de Rome. Les Holsteinois ou Holsaten, c'est-à-dire les « Hommes de la Forêt », occupaient des clairières au milieu de bois et de marécages où des étrangers ne venaient pas souvent les attaquer, tandis

[1] Distance de mer à mer, en ligne droite, de Kiel à Tönning . . . . 78 kilom.
» par le canal . . . . 155 »

[2] Karsten ; — Speck ; — Friederichsen, *Mittheilungen von Petermann*, VI, 230.

qu'à l'ouest, les Ditmarschen et les Frisons du Nord, vivant sur des terrasses ou sur des îlots qu'entourent des fondrières, jadis sans chemins et pratiqués par eux seuls, pouvaient braver tous les ennemis et rester libres. Les côtes de la Baltique, découpées en golfes et en baies, étaient au contraire d'accès facile, et des immigrants s'établissaient sans peine au bord des criques et dans les vallons de l'intérieur. C'est ainsi que les Wendes Abodrites colonisèrent l'île de Fehmarn et toute la péninsule de Wagrie (*Wagrien*), qui s'étend de la baie de Kiel au golfe de Lübeck. Au milieu du douzième siècle, ils étaient insoumis et païens; de nos jours leur descendance se trouve encore dans la contrée, quoique des colons frisons, hollandais, westphaliens y aient été introduits en grand nombre.

L'histoire du Schleswig est celle de la lutte des Danois contre les Allemands et du flux et reflux incessant de ces populations. Maintenant toute la partie méridionale du pays est germanisée, tandis que les Danois de race et de langue se sont maintenus dans les districts septentrionaux. Sans compter le danois et le haut-allemand, trois idiomes subsistent à côté les uns des autres dans l'archipel des îles basses de la mer du Nord et le long du littoral : les habitants des deux îles du Sud, Pellworm et Nordstrand, parlent *platt-deutsch;* ceux de Föhr ont encore un idiome local, le *förhinger;* enfin Amrum et Sylt ont conservé l'usage de la langue frisonne, de même que les villages de la côte voisine. Sur le versant de la Baltique, la région qui s'étend au nord du fjord de la Schlei est ce fameux pays des Angles (*Angeln*) d'où s'élancèrent, il y a plus de treize siècles, les conquérants de l'île de Bretagne, plus heureux que ne l'avaient été leurs voisins les Cimbres, changeant aussi de patrie. Par une coïncidence remarquable, les Angles habitent un pays qui ressemble singulièrement aux parties de l'Angleterre où leurs frères se sont établis lors de la migration des peuples. En parcourant cette région du Schleswig d'où partirent ceux qui ont donné leur nom au plus grand empire maritime du monde, on croirait se trouver dans le comté de Kent ou de Surrey : les campagnes sont aussi gracieusement ondulées; les cultures sont entretenues avec le même soin; les arbres, les prairies ont la même verdure opulente; les bestiaux, paissant dans les enclos, fermés de haies vives ou de rideaux d'arbres, ont le même air de force et de santé; le pays offre autant de variété dans la succession des villes, des villages, des fermes isolées; l'aspect de confort et de prospérité se retrouve partout.

Cependant, quand on compare d'une manière générale les deux versants du Schleswig-Hostein, celui de la mer du Nord et celui de la Baltique, c'est

bien le côté frison qui l'emporte au point de vue de la civilisation. Les paysans de la zone occidentale sont en général fort à leur aise; ils habitent des maisons bien construites, élégantes même, entourées de beaux jardins; leurs enfants reçoivent une éducation solide, et l'on dit que le vieil esprit d'indépendance de leurs ancêtres les Ditmarschen vit encore parmi eux. A mesure qu' on s'éloigne de cette contrée prospère dans la direction du nord et du nord-est, vers le Jylland, les îles danoises et la Suède, les campagnes sont moins fécondes, les demeures moins riches, les paysans ont une lutte pour l'existence plus difficile.

C'est aux environs de Hamburg que les Holsteinois se sont groupés en plus grand nombre. Altona, Wandsbeck, Ottensen et Neumühlen, quoique rattachées à la grande cité, se trouvent sur le territoire du Schleswig-Holstein. Elmshorn, située sur une rivière navigable qui descend vers l'Elbe, et Glückstadt, bâtie au bord même de l'estuaire, peuvent être considérées aussi comme de petits avant-ports de Hamburg. Mais, loin de cette ville et des bords de l'Elbe, la population devient rare, et dans le bassin de la Stör, le plus vaste du Holstein, se trouvent seulement deux villes de quelque importance : Neumünster, qui possède les plus nombreuses fabriques de l'intérieur de la province, Itzehoe, où se réunissaient autrefois les délégués politiques de la contrée. Dans le bassin de la Trave, qui s'incline à l'orient vers Lübeck, est Segeberg, bâtie au bord d'un lac; on y exploite des carrières de chaux et de plâtre, et la sonde y a révélé, à 158 mètres de profondeur, de puissantes couches de sel gemme. A Elmshorn, un puits de sondage, creusé pour atteindre la houille, avait 1,200 mètres en 1877.

Au nord de l'Elbe, plusieurs bourgs populeux se succèdent dans le voisinage du littoral : Marne, patrie de l'historien géographe Müllenhoff; Heide, le chef-lieu du pays des Ditmarschen; Wesselburen, qu'entourent les terres les plus fertiles; Tellingstedt, séparé de la vallée de l'Eider par de vastes marais. Rendsburg, la ville principale du bassin de l'Eider, est au bord même de la rivière, dont elle défendait autrefois le passage contre les Allemands; c'était la plus forte place du Danemark. Maintenant les fortifications de Rendsburg sont rasées, et la ville tire toute son importance de son commerce sur l'Eider et le canal des deux mers. Tönning et Husum, villes situées, l'une au sud, l'autre au nord de la péninsule d'Eiderstedt, sur la côte occidentale, ont pris depuis le milieu du siècle un rôle considérable dans le mouvement des échanges de la contrée : c'est de leurs ports que l'on expédie en Angleterre les denrées du pays et surtout les bestiaux



FLENSBURG. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

engraissés dans les riches prairies du littoral : en moyenne, l'exportation du gros bétail est de quarante mille têtes. Les animaux des polders de l'ouest sont élevés principalement pour la boucherie ; ceux qui paissent sur les collines orientales fournissent beaucoup de lait pour la fabrication du beurre et du fromage. Le bourg de Garding, au milieu de la péninsule d'Eiderstedt, a vu naître l'historien épigraphiste Mommsen.

Kiel, la capitale du Holstein, est une ville industrielle et populeuse. Située à l'extrémité méridionale d'un golfe de la Baltique, elle est entourée des sites les plus agréables, où se succèdent les bosquets et les forêts, les petits lacs, les coteaux dominant au loin la mer. L'université de Kiel était naguère l'une des moins fréquentées de l'Allemagne[1] ; elle s'accroît maintenant, et la ville possède en outre une école de marine et plusieurs sociétés savantes, dont l'une a pour objet principal l'étude de la géographie et des sciences naturelles. L'observatoire d'Altona est depuis quelque temps transféré à Kiel. Mais c'est comme ville de commerce que le chef-lieu du Holstein s'accroît rapidement, grâce à l'excellence de sa position maritime[2]. Kiel est devenu le marché principal de la contrée, comme l'était autrefois, sous le nom de Stargard, la ville d'Oldenburg, située plus à l'est, dans la péninsule de Wagrie. Le golfe de Kiel présente de très-grands avantages, d'autant plus appréciés que les bons ports sont rares sur les côtes allemandes de la Baltique. La baie, ou plutôt le fjord de Kiel, pénètre d'environ 15 kilomètres dans l'intérieur des terres, avec une largeur moyenne de 3 à 4 kilomètres. Partout la profondeur est suffisante pour que les navires puissent s'approcher de l'une ou l'autre rive en louvoyant à travers la baie ; le chenal d'entrée n'a pas moins de 16 à 19 mètres, tandis que le port proprement dit a des fonds de 11 à 18 mètres, et que devant la ville, à l'extrémité de la baie, la profondeur est de 9 mètres et demi. A l'entrée, le fjord est exposé aux vents du nord-est, mais un étranglement formé par deux promontoires empêche ces courants atmosphériques de pénétrer jusque dans le port ; les navires sont parfaitement à l'abri. Ces bonnes conditions hydrographiques, jointes aux facilités de la défense, ont décidé le gouvernement prussien à établir dans la baie de Kiel son grand port militaire de la Baltique ; de vastes bassins et des cales de radoub, ayant une profondeur normale de plus de 10 mètres, ont été creusés

[1] Université de Kiel en 1883 : 72 professeurs, 375 étudiants ; bibliothèque de 150,000 volumes.

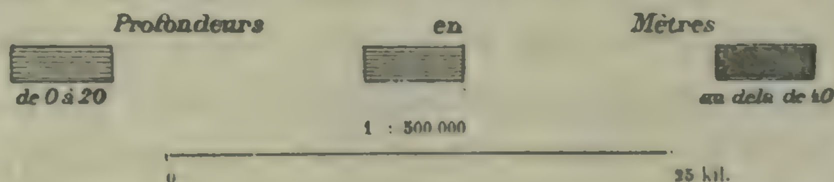
[2] Mouvement du port de Kiel en 1878 :

Entrées :	3,150 navires chargés, jaugeant	258,700	tonnes
Sorties :	1,777 » » »	155,040	»
Ensemble :	4,927 navires chargés, jaugeant	413,740	tonnes.

à Ellerbeck, sur la rive orientale de la baie, précisément en face de Kiel ; un arsenal de plus d'un kilomètre de long borde la côte ; seize forts et des batteries s'élèvent sur tous les points favorables à la défense ; Friedrichsort, sur un promontoire, est devenue citadelle puissante ; les casernes semblent des villes ; un phare de pierre s'élève au milieu de l'eau. Mais, comparé à

N° 215. — ALSEN ET SONDERBORG.





Wilhelmshafen, sur la mer du Nord, le port de Kiel a un désavantage capital : il gèle en hiver.

Au nord-ouest de Kiel, Eckernförde, dans le Schleswig, possède aussi un port et une admirable rade, malheureusement exposés aux vents de l'est et du nord-est ; c'est une importante station de pêche ; ses bateaux rapportent des parages voisins jusqu'à 18 millions de harengs. Plus loin, la

ville de Schleswig, qui se trouve aussi à l'extrémité d'un fjord, la Schlei, a perdu presque tout son commerce maritime, à cause de l'ensablement du golfe, qui n'a guère plus de 2 mètres à l'entrée ; le port actuel est Kappeln, près de la bouche du fjord. Au moyen âge les barques remontaient jusqu'à Schleswig, et de là les marchandises étaient transportées par terre à Hollingstedt, sur la Treene, affluent de l'Eider : c'était un commerce de portage, analogue à celui que font encore les Indiens et les « voyageurs » dans le haut Canada. Schleswig, l'ancienne capitale que protégeait autrefois le rempart du Danewerk, groupe ses maisons, parées de fleurs, autour d'un îlot qui porte le château de Gottorp, fameux dans l'histoire des familles princières.

Flensburg, ville plus importante que Schleswig, occupe aussi l'extrémité d'un fjord, mais d'un fjord parfaitement accessible aux gros navires et bien protégé contre les vents du large ; aussi Flensburg est-elle une cité grandissante et prospère[1]. Non loin de cette ville, Sonderburg, autre lieu de commerce animé, est situé dans l'île d'Als ou d'Alsen, et rattaché au continent par un pont fixe de 250 mètres de long : c'est en face de Sonderburg, sur le rivage du continent, que se trouvaient les redoutes de Düppel (Dybel), si vaillamment défendues en 1849 et en 1864 par les Danois. Apenrade (Aabenraa) est, comme presque toutes les villes de ce littoral, sur la plage d'un golfe de la Baltique, à l'endroit le plus avancé dans les terres, mais ce golfe est exposé aux coups de vent. Plus au nord, le fjord qui baigne Hadersleben (Haderslev) est très-sinueux, étroit et sans profondeur. Dans le Schleswig septentrional, le principal havre du littoral de la mer d'Allemagne, Tondern, est aussi dans l'intérieur des terres, au bord d'un canal qui ne communique avec la mer qu'à marée haute[2].

[1] Mouvement du port de Flensburg, en 1878 :

Navires chargés : 2050, jaugeant 114,650 tonnes.

[2] Communes les plus importantes du Schleswig-Holstein, au 1er décembre 1880 :

Quartiers prussiens et banlieue de Hamburg : Altona (91,100) ; Wandsbeck (16,150), Ottensen et Neumühlen (15,400)	122,650 hab.	Hadersleben (Haderslev)	8,050 hab.
Kiel	43,600 »	Elmshorn	7,950 »
Flensburg (Flensborg)	30,950 »	Heide	7,500 »
Schleswig (Slesvig)	15,450 »	Marne	7,200 »
Rendsburg (Rendsborg)	12,775 »	Wesselburen	6,400 »
Neumünster	11,625 »	Tellingstedt	6,350 »
Itzehoe	9,850 »	Husum	6,250 »
		Apenrade (Aabenraa)	6,200 »
		Sonderburg (Sonderborg)	5,850 »
		Glückstadt	5,550 »
Segeberg	5,010 hab.		

XI

SITUATION GÉNÉRALE DE L'ALLEMAGNE.

Quel que soit le rang véritable de la nation allemande parmi les peuples dits civilisés, elle est l'une des premières par la force du nombre. En Europe, l'empire russe a seul plus d'habitants, mais ils ne sont pas réunis en une masse compacte comme les Allemands et sont loin d'avoir la même cohésion nationale. En 1816, les divers États tudesques confédérés aujourd'hui n'avaient ensemble que 24,800,000 habitants : plus de 45 millions d'hommes vivent sur le territoire germanique; mais il paraîtrait que de 1880 à 1882, la population a quelque peu diminué en conséquence de l'émigration[1]. Proportionnellement à une même superficie, les Allemands sont moins nombreux que les Anglais, les Italiens, les Belges et les Hollandais; mais ils occupent le sol en foules plus serrées que les autres peuples de l'Europe[2]. De même que dans toutes les contrées du monde aryen où l'on a fait des recensements réguliers, les femmes sont en majorité, d'environ cinq pour cent, dans les divers États germaniques[3]. On attribue cet écart considérable à la mortalité supérieure des mâles, ainsi qu'à l'émigration, qui éloigne principalement les hommes.

L'accroissement de la population allemande provient presque en entier du surplus des naissances sur les morts[4]. L'Allemagne élève un excédent annuel de cinq à six cent mille enfants; pendant la période de sept ans qui a suivi la guerre, l'accroissement annuel a dépassé un demi-million. Il est vrai que, proportion gardée, le nombre des adultes est supérieur en France, précisément à cause de la moindre fécondité de ses familles; récemment encore, elle avait à peu près autant de jeunes gens et

[1]

Population de l'Allemagne en 1871 (1er décembre)	. . .	41,058,792	habitants.
» » 1880 »	. . . .	45,234,061	»
» » 1882 (5 juin)	. . . . . .	45,222,113	»

[2]

Superficie de l'Allemagne.	Population kilométrique.
540,631 kilomètres carrés.	85 habitants.

[3] Proportion des deux sexes d'après le recensement de 1880 :

22,185,433 hommes, soit 47.72 pour 100; 23,048,628 femmes, soit 52.28 pour 100.

[4]

Nombre des naissances en 1878 (année normale).	1,785,000,	soit	par	1,000	hab.	40.38
» morts » » .	1,228,000	»	»	»		27.79
» mariages » » .	340,000	»	»	»		7.69
» suicides » » .	8,300	»	»	»		0.19

d'hommes valides que l'empire allemand; mais il n'en est plus ainsi : l'écart de population est devenu trop grand entre les deux pays. Toutefois il faut dire que tous les habitants de la Germanie ne sont pas des Allemands; parmi eux, quelques millions d'hommes appartiennent à des nationalités se distinguant encore par le langage[1].

L'accroissement de la population d'Allemagne profite presque uniquement

N° 216. — DENSITÉ DES POPULATIONS D'ALLEMAGNE.



aux villes, et surtout aux plus grandes. Peu de communes urbaines ont vu diminuer le nombre de leurs habitants pendant la dernière décade, et toutes les capitales, tous les centres industriels ont reçu des foules d'immigrants. Avant la construction du réseau des chemins de fer, chaque recensement de la Prusse, entre 1815 et le milieu du siècle, donnait pour la popu-

[1] Nationalités diverses de l'empire allemand d'après les langues, en 1880 (nombres approximatifs) :

Allemands et Juifs (540,000 Juifs)	41,530,000
Slaves	3,050,000
Lithuaniens et Courlandais	145,000
Danois	150,000
Français et Wallons	350,000

lation urbaine un peu plus du quart du nombre total des habitants, soit de 27 à 28 pour 100; mais les citadins, au nombre de 18 millions, forment maintenant beaucoup plus du tiers de la nation, et la proportion se modifie incessamment en leur faveur[1]. Il est certains districts, celui de Düsseldorf par exemple, où les habitants de la campagne ne sont plus qu'un sixième des résidants de la contrée. Le taux de l'accroissement des villes est d'une étonnante régularité: plus elles sont considérables, plus elles grandis-

N° 217. — ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DANS LES VILLES



sent d'une manière à la fois absolue et relative[2]; mais dans les districts ruraux la population s'amoindrit : le vide s'y fait au profit des centres de commerce et d'industrie. Il est intéressant de voir sur les cartes statistiques comment toutes les capitales et les cités manufacturières, Berlin,

[1] Accroissement de la population dans les grandes villes et dans le reste du pays :

Villes de plus de 20,000 hab.: 83, en 1871, avec 5,115,800 habitants; 115, en 1880, avec 7,229,920 habitants. Accroissement, 15.9 pour 100.

Reste du pays: 35,943,000 hab. en 1871; 37,964,250 en 1880. Accroissement, 5.6 pour 100.

[2] Accroissement en 1871-75 des 12 villes allemandes ayant plus de 100,000 habit. : 14 83 p. 100.

»	»	88	»	de 20,000 à 100,000	»	12.41	»
»	»	593	»	5,000 à 20,000	»	10.74	»
»	»	1,835	»	2,000 à 5,000	»	5.59	»
		des bourgs et villages de moins de		2,000	»	0.79	»

Dresde, Hamburg, Brême, Chemnitz, Essen, Düsseldorf, Cologne, Francfort, Stuttgart, Munich agissent comme des suçoirs sur les contrées environnantes. Tandis que Berlin grandit outre mesure, le Mecklenburg, une partie de la Marche et la Poméranie se dépeuplent.

Naguère une forte émigration des campagnards menaçait de changer en déserts certains districts, surtout dans la Hesse, le Palatinat, le pays de Bade, les contrées riveraines de la Baltique. Le mouvement se propageait de l'ouest à l'est : les Rhénans et Westphaliens donnèrent l'exemple aux Hessois et Hanovriens, lesquels à leur tour précédèrent les émigrants de Posen, de la Poméranie et de la Prusse propre. Depuis 1815, le nombre des émigrants partis des ports allemands a dépassé cinq millions d'hommes[1], dont les trois quarts au moins d'origine germanique, et se dirigeant vers le Nouveau Monde. Dans l'année qui suivit immédiatement la guerre de 1870 et 1871, l'émigration prit des proportions extraordinaires : plus de 128,000 personnes, — hommes valides pour la plupart, — quittèrent le pays pour l'Amérique du Nord et autres contrées transocéaniennes ; l'exode irlandais se trouvait dépassé. La crise des affaires dans le Nouveau Monde, le paupérisme qui s'accroît dans les cités américaines, et, dans une plus faible proportion, les mesures prises par le gouvernement prussien pour empêcher les jeunes gens de se soustraire au service militaire, ralentirent le courant[2], mais les départs reprirent de nouveau ; en 1881, année de la plus forte émigration, plus de 180,000 personnes ont quitté l'Allemagne pour les pays d'outre-mer. Pendant la fièvre d'émigration, on observa quelques déplacements rappelant ceux des premiers siècles de l'ère vulgaire. Tandis que les jeunes Mecklenbourgeois et Poméraniens émigraient en foule, des Suédois fuyant, eux aussi, les agents recruteurs passaient la Baltique pour profiter des hausses de la main-d'œuvre. Un mouvement d'émigration se porte aussi vers la Pologne et la Russie : un demi-million d'Allemands ont émigré vers l'est de 1857 à 1876.

Même dans les années où elle est le moins forte, l'émigration des Allemands est décuple de l'immigration des étrangers dans leur pays. Les voisins ne se sentent guère attirés vers cette contrée, qui pourtant est le centre géographique de l'Europe ; on ne les rencontre en petites colo-

[1] Nombre des émigrants partis des ports allemands, de 1815 à 1885 : 5,107,000.

[2] Émigration d'Allemagne en 1881 : 249,350, dont 184,360 Allemands.
» 1885 : 201,310 » 143,150 »

Classement de 100 émigrés suivant leur profession :

Sans profession déclarée	24	Travailleurs de toute classe et domestiques.	15	Mineurs	3
Agriculteurs.	21	Petits commerçants . .	14	Professions libérales. . .	1
Artisans et industriels. .	21			Professions diverses. . .	1

nies que sur les bords du Rhin, à Heidelberg, à Stuttgart, à Dresde, à Berlin, dans les stations thermales ; il est des provinces entières, notamment la Poméranie orientale, où la vue d'un Français, d'un Anglais même, suffit pour émouvoir la population, tant ce phénomène se présente rarement. Parmi les milliers de baigneurs qui fréquentent chaque année les thermes de la Silésie, on ne rencontre parfois pas un seul Occidental de l'Europe. Le nombre des étrangers résidant en Allemagne, en y comprenant les Autrichiens et les Suisses de langue allemande, n'est pas le quart de ceux qui vivent en France, et pourtant le pays est à la fois plus vaste et plus peuplé[1]. On remarque combien peu les Français sont nombreux ; ils manquent complétement dans quelques provinces, et même en plusieurs grandes villes on ne les compte que par dizaines ; ce sont presque tous des professeurs de langues, ou des ouvriers d'élite, surtout décorateurs et peintres, ou bien encore des chapeliers, coiffeurs, cuisiniers.

L'émigration de millions de campagnards vers les grandes villes de commerce et d'industrie a nui dans quelques contrées de l'Allemagne aux progrès de l'agriculture ; cependant cette partie du travail national, prise dans son ensemble, ne cesse d'augmenter en importance. Elle n'est plus l'occupation des neuf dixièmes des habitants, mais, secondée par la science et par les nouveaux procédés de culture, une population moindre de moitié fait naître de la terre des moissons plus abondantes que celles d'autrefois. Certaines parties de l'Allemagne sont très-bien cultivées : on admire surtout les campagnes si parfaitement tenues des bords du Neckar, de la plaine badoise, de la Saxe ; même en quelques régions qui semblaient destinées à rester désertes, on a réussi à revêtir le sol d'une riche végétation.

Une part considérable de la plaine du Nord, dans le Hanovre, le Mecklenburg, la Poméranie, la Marche de Brandenburg, la Prusse proprement dite, la Poznanie, se compose de terrains naturellement mauvais[2]. Il a fallu de persévérants efforts pour amender cette terre rebelle, et l'on

[1] Habitants de l'Allemagne par ordre d'origine en 1875 :

Allemands nés dans les États où ils ont été recensés.	41,498,970,	soit 97.2	p. 100
Allemands nés en d'autres États.	935,915	» 2.2	»
Étrangers	290,800	» 0.6	»

[2] Surface de la Prusse, moins le Hohenzollern et autres districts, 35,988,632 hectares.

Sol argileux (bon).	Sol argilo-sableux (médiocre).	Sol sablonneux (mauvais).	Marais.	Eaux.
9,743,146	10,912,369	10,472,671	2,162,580	697,706
soit 28.67 p. 100.	soit 32.11 p. 100.	soit 30.81 p. 100.	soit 6.36 p. 100.	soit 2.05 p. 100.

(A. Legoyt, *Forces matérielles de l'empire d'Allemagne*).

ne saurait s'étonner qu'un grand nombre de paysans, las de lutter contre une nature avare, soient allés chercher un sol plus fécond dans une nouvelle patrie, ou quelque nouveau métier dans les villes. Mais, de proche en proche, l'adaptation du sol à la culture s'est accomplie. Les neuf dixièmes du sol allemand consistent en terrains productifs[1].

Il est vrai que plus d'un quart de cette surface utilisée est couverte de forêts[2]. A côté de tant de maux, la division de l'Allemagne en une foule de principautés a prévenu dans mainte contrée la destruction complète des forêts. Chaque petit souverain voulait posséder un grand parc, des bois aux alentours de ses châteaux ; souvent il fit enclore dans ses tirés des espaces qui depuis longtemps avaient été livrés à la culture. Maintenant on apprécie les arbres pour eux-mêmes, et non pas seulement pour l'abri qu'ils donnent au gibier. On sait que le climat se fait plus extrême, que les torrents dévastent leurs vallées, que les rivières deviennent plus inégales dans leur régime là où les pentes sont déboisées, et la plupart des montagnes du centre de l'Allemagne ont gardé leur parure de hêtres et de pins. De vastes étendues de landes et de dunes sont devenues des futaies : on sème les arbres là où les céréales viendraient à peine. Les forestiers allemands, passés maîtres dans l'art d'aménager les bois, ne font jamais de coupes sans remplacer aussitôt les arbres abattus. Malgré sa richesse exceptionnelle en forêts, l'Allemagne importe chaque année des bois de chauffage et de construction, afin de ménager sa réserve forestière.

La céréale la plus cultivée par les paysans de l'Europe centrale n'est pas le froment, comme en France : c'est le seigle[3]. Naguère le froment était réservé pour l'exportation, et les habitants employaient presque exclusivement le seigle pour la fabrication de leur pain : le noir *pumpernickel* de Westphalie peut donner une idée de ce qu'était la nourriture du paysan. Mais depuis les dernières années l'Allemagne a cessé d'être pour l'An-

[1] Terrains productifs en 1880. . . . . . . 93.7 pour 100.
» improductifs » . . . . . . 6.3 »

Division des 53,876,890 hectares du sol de l'Allemagne, suivant les cultures :

Terres labourables.	25,767,182,	soit	47.83 %.	Jardins.	252,488,	soit	0.43 %.
Forêts.	13,839,205	»	25.69	Vignes.	133,845	»	0.25
Prairies	5,907,629	»	10.96	Sol inculte. . . .	3,393,759	»	6.30
Pâturages.	4,602,782	»	8.54				

[2] Bois de l'État en 1883 : 2,662,354 hectares, ayant livré 8,004,315 stères, vendus 59,936,739 fr.

[3] Récolte moyenne de l'Allemagne en céréales et farineux (Brachelli, Neumann-Spallart) :

Pom. de terre	272,000,000 h.	Avoine. . .	87,000,000 h.	Orge	30,000,000 h.
Seigle . . .	94,000,000 »	Froment. . .	34,000,000 »	Épeautre . .	15,000,000 »

gleterre et pour la France le marché de céréales qu'elle était jadis. Sa transformation graduelle d'État agricole en État industriel a pour conséquence de lui faire consommer une plus grande quantité de ses propres denrées; elle achète maintenant à l'étranger plus de grains et de farines qu'elle n'en vend[1].

Par un grand nombre d'autres denrées agricoles, l'Allemagne occupe un des premiers rangs. La culture du lin et celle du chanvre y sont très-répandues, surtout dans les plaines du Hanovre et dans celles de la Prusse proprement dite et de la Poznanie. Les betteraves[2] alimentent les nombreuses fabriques de sucre du bassin de l'Elbe, de l'Oder et autres régions; le houblon suffit, avec le malt, à la consommation des brasseries qui s'élèvent sur tous les points du territoire, diminuant en nombre, mais croissant en production; les champs de tabac[3] ne peuvent approvisionner les millions de fumeurs. Les vergers, les potagers, les jardins de fleurs à culture « intensive » s'accroissent rapidement autour des grandes villes, surtout dans le Württemberg et dans les environs de Francfort, d'Erfurt, de Bamberg, de Hamburg. Quant aux vignes, on sait qu'en dehors des vallées du Neckar, du Main, de la Moselle et du Rhin, elles ne couvrent qu'une faible partie du territoire: le climat général est trop froid, et dans son ensemble la pente de la contrée est tournée vers le nord. Cependant les droits de douane, qui pèsent lourdement sur les produits de l'étranger, encouragent par contre-coup les viticulteurs allemands, et l'on s'étonne de rencontrer la vigne jusqu'aux environs de Berlin et en beaucoup d'autres endroits où elle ne vit que malgré les éléments. Les raisins mûrissent presque tous les ans dans le Brandenburg, à l'abri des maisons; à Stettin, aux bords de la basse Vistule, on est heureux d'obtenir des grappes mangeables deux ou trois fois en dix années[4].

A l'exception des moutons et sans compter les mulets et les ânes, qui manquent presque complétement, les diverses espèces d'animaux domestiques sont représentées en Allemagne, proportionnellement aux habitants, par un nombre plus considérable d'individus qu'en France, et quelques-unes de ces races sont parmi les plus appréciées de l'Europe. Les

[1] Statistique des céréales en 1880: Production 33,067,340 tonnes, valant 4,468,735,121 francs. Importation 3,283,458 tonnes, exportation 8,082,386 tonnes. Différence: 2,475,220 tonnes. Évaluation de la consommation par tête et par an: alimentaire: 400 kil.; industrielle: 370 kil.

[2] Production de la betterave en 1882: 175,370,700 francs.

[3] En 1882, 27,248 hectares ont produit 38,855 tonnes, vendues 37,875,000 francs. Consommation: 375 millions de francs et 360,000 débitants.

[4] Production moyenne des vignobles en Allemagne: 2,166,000 hectolitres.

chevaux du Mecklenburg et du Schleswig-Holstein ont été de tout temps très-appréciés, et se distinguent en effet par la force des muscles et l'élégance des mouvements. De nombreuses légendes, se rapportant au coursier d'Odin, prouvent que dans ces contrées le cheval était considéré comme un animal sacré; les chroniques les plus anciennes nous montrent que, dès les origines du moyen âge, les habitants du pays, tout barbares qu'ils étaient, avaient établi des « enclos sacrés », des *schwerin*, où ils gardaient leurs étalons de choix. Actuellement, le plus grand haras d'Allemagne est celui de Trakehnen, dans le bassin de la Memel, non loin de la frontière russe. La Prusse orientale est le pays des beaux chevaux de guerre, et les habitants savent admirablement les soigner. Les chars des paysans sont attelés de quatre chevaux fringants, luisants de poil, qui font plaisir à voir; une figure de cheval est sculptée sur les pignons de toutes les maisons lithuaniennes. Les paysans de Westphalie, quoique de race différente, suivent une tradition semblable, et de même que les Lithuaniens, ils ont de fort beaux chevaux, moins appréciés pourtant que ceux du Hanovre et de l'Oldenburg, excellents à la fois comme animaux de selle et de trait[1].

Les races bovines allemandes sont moins connues à l'étranger que les races chevalines; cependant il en est de remarquables, notamment celles des Alpes bavaroises, et du Voigtland, en Saxe; les petites vaches de l'Algau donnent un excellent lait. Quant aux moutons, ils appartiennent presque tous aux races fines : le *merino* d'Espagne a beaucoup mieux conservé ses qualités en Thuringe, dans la Saxe, en Silésie, dans le Mecklenburg, que dans son pays d'origine. Mais si la laine allemande est d'excellente qualité, elle diminue d'année en année : les terrains de pâture commencent à manquer; le sol est de plus en plus conquis à l'agriculture proprement dite, et d'ailleurs les laines que l'on importe en quantité de l'Australie et de l'Amérique du Sud ne permettent plus de soutenir les prix des produits indigènes. L'élève du porc a gardé toute son importance dans l'Allemagne du Nord et surtout dans la Westphalie, le pays des jambons fameux, connus dans le commerce sous le nom de « jambons de Mayence ».

Jadis la petite propriété n'était que très-faiblement représentée en Allemagne; presque partout de grands domaines se partageaient le territoire, et la puissance politique appartenait aux possesseurs du sol; ils étaient à la fois

[1] Animaux domestiques en Allemagne d'après Neumann-Spallart, de 1865 à 1878 :

Chevaux.	3,352,000,	soit	80	pour 1,000 habitants.
Bœufs.	15,777,000	»	370	»
Moutons.	24,999,000	»	585	»
Porcs.	7,124,000	»	170	»
Chèvres.	2,320,000	»	55	»

maîtres, juges, distributeurs du travail et du salaire. Il est même arrivé en certaines provinces, notamment en Poméranie, que les petites propriétés des paysans libres ont été graduellement accaparées par les riches seigneurs; ceux-ci, appuyés sur la législation qu'ils avaient faite eux-mêmes, ont en maints endroits mis la main sur les faibles parcelles environnantes et transformé les campagnards, naguère indépendants, en domestiques et valets de ferme. Mais un mouvement économique plus puissant s'est produit en sens inverse. Les grands domaines, appartenant à des seigneurs presque tous absents de leurs terres et dépensant plus que leurs revenus, sont grevés pour la moitié ou les trois quarts. Quoique les établissements de crédit foncier, et notamment les Banques hypothécaires ou *Landschaften*, déjà fondées par Frédéric II, viennent en aide surtout aux propriétaires des terrains les plus étendus, le jour arrive où, les expédients ne suffisant plus, les biens nobles, vendus par autorité de justice, se partagent en propriétés nombreuses[1]. Les terrains agricoles de l'Allemagne sont divisés comme ceux de la France en domaines de toute grandeur; cependant le morcellement est loin d'y être arrivé au même degré. Ainsi, en Prusse, la petite propriété n'est guère représentée que dans les provinces rhénanes, où la législation française a longtemps prévalu, et la moitié du sol de tout le royaume appartient encore à des propriétaires ayant au moins 75 et en moyenne 344 hectares[2] : tel seigneur possède un domaine de 3,093 kilomètres carrés; plusieurs domaines ont plus de 2,000 kilomètres, soit deux millions d'hectares. D'autre part, plus de la moitié des possesseurs du sol n'ont pas à eux tous la quarantième partie du territoire. Dans tous les pays fertiles, le rendement du sol est beaucoup plus fort pour les petites propriétés que pour les grandes : l'État, le plus puissant propriétaire, retire de ses domaines le plus faible revenu. Sur les bords du Rhin, en Saxe, dans le Württemberg, où prévaut le morcellement, le produit est beaucoup plus considérable que dans la Poznanie, où les deux cinquièmes du sol sont

[1]. Étendue des lieux nobles en comparaison des autres propriétés (1872) :

Silésie et Poznanie. . .	49 pour 100.	Brandenburg	28 pour 100.
Poméranie	48 »	Prusse orientale. . . .	26 »
Saxe prussienne.	18 pour 100.		

[2] Propriétaires agricoles de la Prusse, sans les provinces occidentales, en 1869, d'après Engel :

18,289	propriétaires ayant	150 hectares et au-dessus.	Ensemble :	10,443 265 hectares.
15,076	» »	de 75 à 150 hectares.	»	1,047,317 »
391,586	» »	de 7.50 à 75 »	»	9,169,071 »
617,774	» »	de 1.25 à 7.50 »	»	2,150,935 »
1,099,261	» »	moins de 1.25 »	»	568,800 »
2,141,986 propriétaires.				23,379,388 hectares.

encore des biens nobles. Dans cette province, les revenus ne suffisent pas à entretenir l'armée famélique des journaliers et des manœuvres[1].

Pour obvier au morcellement des propriétés en parcelles de toute grandeur, nécessitant la construction d'une multitude de chemins et de sentiers et faisant gaspiller à la fois le temps et la terre du cultivateur, une loi presque révolutionnaire autorise les propriétaires de terrains enclavés les uns dans les autres à échanger leurs parcelles pour arrondir leur domaine, et rend même cette réunion de parcelles obligatoire, quand les trois quarts des intéressés la réclament. La demande, une fois faite, ne peut être retirée que par l'unanimité de ses auteurs, et la restitution des immeubles échangés ne peut être demandée qu'en cas d'erreur ou de fraude; quatre années après le jugement, le droit de réclamation est prescrit[2]. Ces mesures de législation ont eu des résultats considérables, surtout dans l'Allemagne du centre, où elles ont été appliquées en grand. Une superficie de haies et sentiers évaluée au soixantième du sol a été rendue à l'agriculture; mais on a gagné bien plus par une meilleure distribution des terrains, auxquels on peut appliquer plus facilement les procédés industriels.

Pour l'exploitation des richesses minières, l'Allemagne occupe en Europe le deuxième rang: elle vient après l'Angleterre et dépasse de beaucoup tous les autres pays, quoique certainement elle reste bien inférieure à l'Espagne par la quantité des trésors de minerai encore intacts dans les profondeurs du sol. L'Allemagne n'a plus l'avantage sur les États-Unis pour la production du charbon de terre; le combustible extrait de ses mines représente les six septièmes du charbon américain et seulement le tiers de celui que produisent les Iles Britanniques[3]. Mais cette quantité constitue déjà le sixième de la consommation du monde entier, et l'exploration géologique des grands bassins de Saarbrücken, de la Ruhr, de la Haute-Silésie, prouve que le taux de production des houilles peut se maintenir et s'accroître

[1] Salaire moyen d'une famille de travailleurs campagnards en 1882 dans la Prusse occidentale: 900 francs.

Salaires moyens de tous ouvriers en 1881 (l'année comptée à 3,000 heures de travail), d'après la *Concordia*: Dans le nord de l'Allemagne, 619 francs. Dans le sud, 840 francs.

[2] A. Legoyt, *Forces matérielles de l'Empire d'Allemagne.*

[3] Production de la houille et de l'anthracite en 1880, d'après Neumann-Spallart:

Dans le monde entier.	350,000,000 tonnes.	
Iles Britanniques.	149,300,000 »	soit 43 p. %.
États-Unis	70,300,000 »	» 20 »
Allemagne	59,200,000 »	» 17 »
Divers.	71,200,000 »	» 20 »

encore pendant des siècles. Dans presque toute l'Allemagne industrielle, Prusse rhénane, Saxe, bords de l'Elbe prussienne, plaine de Silésie, la force motrice des manufactures est la vapeur[1], l'eau n'est utilisée en grand que dans les Vosges et la Forêt-Noire, au pied de l'Erzgebirge et du Riesengebirge, et sur les rives des torrents bavarois, notamment à Augsbourg, la ville des fontaines, si bien située entre deux rivières.

Pour le minerai de fer et la houille indispensables dans l'industrie moderne, l'Allemagne vient en troisième ligne, après la Grande-Bretagne et les États-Unis; pour l'argent, elle vient après le Nevada, le Mexique, la Bolivie; pour le cuivre, elle est inférieure au Chili, qui, avec les États-Unis et l'Angleterre, a la production la plus importante. Il n'est presque pas de métaux ou de terres qu'elle ne possède pour son industrie, et les plaines du nord renferment dans leurs couches profondes les dépôts salins de vastes golfes asséchés. La production minière[2], ralentie pendant quelques années par une crise financière, a repris sa marche ascendante.

L'industrie de l'Allemagne, comme celle de la France, a fait des progrès énormes pendant le cours du dix-neuvième siècle. Elle utilise presque tout le combustible que fournissent ses mines de houille et d'anthracite. De ses métaux, elle n'exporte qu'un excédent de plomb et de zinc; elle emploie toutes les matières premières dans ses propres usines, et de plus en achète à l'étranger. Elle importe de l'Angleterre beaucoup de fonte, qu'elle emploie à la fabrication de l'acier Bessemer. Sa principale industrie, mais aussi l'une de celles qui sont soumises aux plus grandes oscillations, est l'industrie sidérurgique, en général notablement supérieure à celle de la France. Plus de 150,000 ouvriers sont employés en plus de 1000 usines

[1] Chevaux-vapeur employés en 1880 (d'après Engels):

Etats-Unis. . . .	7,492,900.	Locomotives	65.8 %.	Industrie	26.6 %.	Flotte	7.6 %.
Grande-Bretagne .	6,986,000	»	46.3	»	28.7	»	25.0
Allemagne . . .	4,359,377	»	65.6	»	30.3	»	4.2
France	3,024,450	»	78.	»	16.2	»	5.8

[2] Production minérale de l'Allemagne et valeur au sortir de la mine, en 1881:

Charbon, asphalte et bitume.	61,588,450	tonnes.	Valeur:	562,967,548 fr.
Minerai de fer	5,411,900	»	»	38,863,941 »
» zinc.	659,200	»	»	11,971,468 »
» plomb.	164,770	»	»	24,050,418 »
» cuivre.	526,700	»	»	18,104,872 »
Autres métaux	187,930	»	»	4,200,000 »
Sel gemme.	311,900	»	»	2,401,270 »
Sel de potasse.	456,950	»	»	15,379,265 »
Divers.	451,000	»	»	2,061,178 »
Total	69,758,800	tonnes.	Valeur:	479,999,960 fr.

Population vivant du travail des mines, 1,118,500 personnes.



AUGSBOURG. — LA RUE MAXIMILIEN

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

travaillant la fonte, le fer ou l'acier et produisant en moyenne de 800 à 850 millions de francs[1].

Par l'annexion de l'Alsace-Lorraine, l'empire d'Allemagne a soudain accru de plus de moitié l'importance de son industrie cotonnière[2]; en outre la finesse des fils et des tissus que fabriquent les Alsaciens, lui a permis de s'attribuer aussi, comme si elle en avait le droit, la perfection des produits; mais le changement brusque des conditions douanières et des relations commerciales a troublé profondément cette industrie et causé de grands désastres. La fabrication des étoffes de laine, quoique très-considérable, surtout à Berlin et en Silésie, donne lieu à un mouvement d'affaires inférieur de moitié à celui des manufactures françaises de draps[3]. Pour l'ancienne industrie nationale des tissus de chanvre et de lin, l'Allemagne, qui depuis longtemps avait la supériorité sur la France[4], lui est maintenant inférieure, et dans le pays même une lutte acharnée se poursuit entre les grandes fabriques d'un côté, et de l'autre les tisserands isolés qui possèdent un petit métier, les fileuses de la campagne qui font tourner leur fuseau dans les veillées du soir : la victoire de la haute industrie mécanique n'est pas douteuse, quoique la fabrication ménagère représente encore près des trois cinquièmes des toiles allemandes. Quant aux soieries, dont les deux centres manufacturiers sont Crefeld et Elberfeld-Barmen, elles ont beaucoup moins d'importance dans l'ensemble du travail allemand que les étoffes de coton, de laine, de toile et de chanvre[5]. On évalue à près de 2 milliards de francs la production totale de l'Allemagne en tissus.

C'est au moins à plus du double que l'on doit compter la valeur de tout ce qui sort des manufactures germaniques. Pour la fabrication du papier, l'Allemagne n'a de supérieure que l'Angleterre pour la quantité des produits ;

[1] Fabrication du fer en 1880, d'après Neumann-Spallart :

Dans le monde entier	17,600,000 tonnes.		
Iles Britanniques	7,432,000	»	soit 42.2 p. 100.
États-Unis	3,897,000	»	» 22.1 »
Allemagne	2,665,000	»	» 15.1 »
France	1,733,000	»	» 10 1 »

[2]

Filatures du Reichsland en 1875	1,700,000 broches.
» du reste de l'Allemagne	2,950,000 »
Total	4,650,000 broches.

[3] Consommation des laines en France en 1879, d'après Neumann-Spallart . . 16,900 tonnes.
» » Allemagne » . . . . 8,300 »

[4] Broches dans les fabriques françaises de lin, de chanvre et de jute en 1879. 762,000
» » allemandes » » . 318,000

[5]

Consommation de la soie à Lyon en 1880	6,847,750 kilog.
» » en Allemagne	700,000 »

elle ne fabrique pas moins de 200,000 tonnes de papier, mais pour la qualité elle ne saurait se comparer à la France[1]. Ses verreries, ses poteries, sont très-importantes; les dépouilles des millions d'animaux que possèdent les agriculteurs ne suffisent pas à ses tanneries : elle fabrique et elle exporte à l'étranger des objets de toute espèce, du plus frêle au plus puissant, du filigrane d'or, d'argent ou d'acier à la machine à vapeur et au canon du poids de 50 tonnes. Ses usines chimiques, très-florissantes, et trouvant des matières premières inépuisables dans les couches salines du sous-sol, ont un personnel considérable d'ingénieurs et de contre-maîtres instruits, sachant préparer à bas prix les produits nécessaires à l'industrie. L'Allemagne dépasse l'Austro-Hongrie et la France pour la fabrication du sucre de betterave[1] et livre en outre au commerce plus de 10,000 tonnes de sucre d'amidon. La bière, préparée dans les seize mille brasseries allemandes, est évaluée à près de 40 millions d'hectolitres, soit à 1 hectolitre par habitant. Des milliers de distilleries livrent à la consommation plus de 4 millions d'hectolitres d'eau-de-vie, soit par Allemand 10 litres, représentant la moitié d'alcool pur. Chaque année, la fabrication de ces boissons funestes s'accroît, bien que le nombre des brasseries et des distilleries diminue : pour ces produits comme pour tous les autres, la petite industrie ne peut soutenir la concurrence contre les grands capitaux. C'est aussi en de vastes établissements que se concentre de plus en plus la fabrication des cigares et du tabac, dont l'importance est telle dans l'économie nationale, que la valeur de l'importation annuelle en Allemagne s'élève de 100 à 150 millions de francs.

L'échange de tous les produits agricoles et manufacturés du pays entre les diverses parties de l'Allemagne et avec l'étranger donne lieu à un commerce qui n'est dépassé que par celui de l'Angleterre et des États-Unis[2]; depuis 1873, il a été supérieur à celui de la France dans toutes les années, excepté 1880 et 1881[3]; proportionnellement au nombre des habitants, il

[1] Production du sucre de betterave, d'après Neumann-Spallart :

	1873-1874.	1874-1875.	1882-1883
France. . . .	415,727 tonnes.	456,000 tonnes.	450,000 tonnes.
Allemagne . .	291,040 »	256,400 »	835,000 »

[2] Commerce général de la France et de l'Allemagne, sans le transit :

	France.	Allemagne.
1872.	7,551,000,000 francs.	6,979,000,000 francs.
1873.	7,542,000,000 »	7,572,000,000 »
1881.	8,424,900,000 »	7,558,059,000 »

[3] Rendement des douanes en 1881 : 240,000,000 francs.

est moins élevé que celui des Français, même dans les années où les circonstances du marché lui ont été le plus favorables ; en 1880, il était de 166 francs par tête, de 250 francs avec le transit. Le commerce des deux nations, dont le total est, année moyenne, de 750 à 800 millions de francs, témoigne d'une incontestable supériorité de l'industrie française dans la qualité des produits : sans tenir compte du vin et de la bière, qui sont de l'un à l'autre pays deux des principaux objets d'échange, l'Allemagne envoie surtout à la France des bestiaux, des houilles, des bois et des matières premières, tandis qu'elle en reçoit principalement des produits manufacturés . Dans l'ensemble de son commerce, qui se fait en première ligne avec l'Angleterre, l'importation dépasse régulièrement l'exportation ; mais il est permis de suspecter l'exactitude des documents officiels, car la valeur des expéditions n'est jamais déclarée exactement : le marchand l'atténue, soit pour diminuer ainsi les frais de transport, soit pour induire en erreur les douanes étrangères et payer de moindres droits à l'entrée.

Dans l'intérieur de l'Allemagne, les routes de terre, sur lesquelles se fait une partie considérable de l'immense commerce, sont, toutes proportions gardées, un peu moins nombreuses qu'en France, bien que dans le nord de l'empire l'horizontalité du sol en rende l'établissement très-facile. De même l'Allemagne, entrée plus récemment que l'Angleterre et que la France dans l'ère de la grande industrie, avait, à l'époque de la construction des premiers chemins de fer, un réseau de canaux navigables bien inférieur à celui des deux puissances de l'Europe occidentale, et cette infériorité subsiste encore. Cependant la navigation intérieure de l'Allemagne égale et même dépasse la navigation maritime. Presque tout le trafic par eau dans l'intérieur de l'Allemagne se fait encore sur les chemins mobiles des rivières[1]. Si le Rhin est uni au Danube par le Main, la Regnitz et l'Altmühl, il ne semble pas devoir l'être de longtemps par la voie du Neckar ; les bassins du Rhin et de l'Ems, ceux de l'Ems et de la Weser, de la Weser et de l'Elbe, ne sont pas reliés les uns aux autres par une voie d'eau transversale, quoique la plaine de l'Allemagne du Nord offre de si grandes facilités au creusement de canaux, et la jonction de l'Oder au Danube par le seuil de Moravie se fait toujours attendre[2] ; en outre, les canaux alle-

[1] Flotte à vapeur de la navigation fluviale en 1877 : 15,292 navires, dont 512 vapeurs. Jauge totale, 2,535,662 tonnes.

[2] Canaux de navigation de l'Allemagne, en 1881, sans les canaux des tourbières :

70, ayant 2.000 kilomètres de longueur totale.

Ensemble des voies navigables, avec les rivières. 12,441 kilomètres.

mands n'ont pour la plupart qu'une très-faible profondeur; seulement le cinquième des voies navigables offre aux bateaux une épaisseur liquide d'un mètre et demi; 3,253 kilomètres de canaux ont une profondeur moindre de 75 centimètres, et parmi ces voies ne livrant passage qu'aux bateaux plats se trouve le canal si important du Danube au Rhin. Les deux contrées les mieux pourvues de voies navigables artificielles sont la Frise orientale et la Marche de Brandenburg : là, du reste, le sol est si uni qu'en

N° 218. — CHEMINS DE FER DE L'ALLEMAGNE.



maints endroits les écluses ne sont utiles que pour parer aux inégalités temporaires des nappes d'eau mises en communication les unes avec les autres. On s'occupe d'approfondir les canaux qui convergent vers Berlin. Le canal projeté que le commerce désire le plus vivement est celui de l'Elbe à Kiel, il aura 8 mètres de profondeur.

L'Allemagne resta aussi longtemps en retard pour la construction des chemins de fer, et, sauf les lignes de Nürnberg à Fürth et de Dresde à Leipzig, on ne s'occupa d'abord que des voies minières et des chemins de

plaisance dans le voisinage des cités. Mais depuis le milieu du siècle, et surtout depuis 1866, époque décisive dans l'histoire de la Prusse, le réseau des voies ferrées s'est développé avec une singulière rapidité. Maintenant le territoire allemand est en Europe celui dont les chemins de fer se croisent en plus grand nombre : même les Iles Britanniques se trouvent distancées[1]; toutefois, à égalité de surface et d'habitants, l'Allemagne reste toujours inférieure à la Grande-Bretagne, à la Belgique et à la Suisse.

En général, les chemins de fer allemands ont été de construction facile, mais il a fallu jeter des ponts d'une grande longueur sur le Rhin, sur l'Elbe et la Vistule, creuser de nombreux tunnels dans les régions montueuses de la Hesse, de la Thuringe, du Württemberg, ouvrir de profondes tranchées dans les terrains caillouteux de la Bavière. Quoique plus étendu, le réseau de l'Allemagne n'a pas coûté plus cher que celui de la France, de 11 à 12 milliards[2]; ses recettes brutes annuelles s'élèvent à une somme plus considérable, soit à plus d'un milliard[3]. Laissée à ses propres forces, l'industrie privée n'aurait pu donner aux chemins de fer allemands une pareille importance : c'est l'État qui a pris en main une grande partie de l'œuvre, en se chargeant des voies stratégiques et des lignes principales de commerce international. Vers le milieu du siècle, le réseau ferré de l'Allemagne, commencé sans plan d'ensemble dans les divers petits États, contrastait singulièrement avec celui de la France par son désordre et la bizarrerie de ses détours. Mais si le réseau français a toujours la régularité géométrique d'un cercle dont les rayons convergent vers le centre commun, il n'est pas complété, comme l'ensemble des chemins de fer allemands, par des lignes transversales et par des gares de ralliement sur tous les points importants du territoire. Il possède aussi moins de lignes de transit international : la situation géographique de l'Allemagne au centre du continent en fait la contrée de passage obligé entre le Nord et le Midi, l'Orient et l'Occident de l'Europe.

Par sa flotte de navires à voiles et à vapeur, l'Allemagne s'est également élevée au rang des premières nations : pour le tonnage de ses bâtiments,

[1] Chemins de fer de l'Allemagne, le 1er janvier 1883 : 35,099 kilomètres.
Coût d'établissement » » 11,500,000,000 francs.

[2] Coût moyen du kilomètre de chemin de fer en France, en 1880. . 450,000 francs.
» » » » en Allemagne . . . . 320,000 francs.

[3] Recettes des chemins de fer allemands, en 1881. . . . . 1,150,000,000 francs.
Dépenses » » » . . . . 645,000,000 »
Bénéfice net . . . . 505,000,000 »

Mouvement des chemins de fer en 1877 : Voyageurs transportés, 199,733,410
Tonnes » 143,163,460

elle n'a maintenant de supérieures que l'Angleterre, l'Amérique du Nord, la Norvége et l'Italie. Le nombre des voiliers reste stationnaire et diminue même dans les grands ports, tels que Hamburg et Brême : l'augmentation porte uniquement sur les navires à vapeur. On a constaté que les progrès de la flotte commerciale allemande ont profité uniquement aux ports de la mer du Nord; il y a même eu un certain recul pour la Baltique[1]. Lübeck, l'ancienne capitale de la Hanse, ne serait plus maintenant que l'une de ses villes secondaires : les principales compagnies de navigation maritime ont établi leur siége à Hamburg et à Brême.

L'affluence des navires qui se pressent dans les ports de l'Allemagne, le mouvement des voyageurs et des marchandises dans les gares, la splendeur des édifices que l'on élève dans les grandes villes, l'importance des travaux publics, prouvent surabondamment combien se trompent ceux qui parlent de l'Allemagne comme d'un pays « pauvre ». Les compagnies assurent contre l'incendie une propriété de 50 milliards[2]. L'Empire et les États particuliers n'ont que peu de dettes relativement; leur passif est plus que couvert par un actif composé de voies ferrées, terres, forêts, mines, usines, valeurs négociables et argent monnayé. Quoique les chiffres officiels servant de base à l'impôt soient très-inférieurs aux calculs des économistes, ceux-ci évaluent les revenus annuels de toute la population de l'empire à 17 ou 18 milliards[3], soit à 2,100 francs par famille de cinq personnes ; les rôles de l'*Einkommensteuer* énumèrent 2,400 millionnaires : ils sont probablement au nombre de 3,000. Dans les bonnes années commerciales, l'épargne s'élève à plus d'un milliard. La circulation monétaire est un peu inférieure à 3 milliards[4], mais les échanges négociés par les établissements de crédit s'élèvent à des sommes tout autrement considérables[5]; même les

[1] Flotte commerciale de l'Allemagne au 1er janvier 1881 :
4,246 voiliers, 965,760 tonnes. 414 vapeurs et 215,760 tonnes. Total : 4,660 nav. et 1,181,520 ton.

Tonnage des ports :	Mer du Nord.	641,520 tonnes.
»	Mer Baltique.	540,000 »

Mouvement de tous les ports allemands en 1880 :

Entrées :	voiliers.	41,359	navires chargés, jaugeant	2,875,910 tonnes.
»	vapeurs.	13,923	» »	4,899,650 »
	Total	55,282	navires chargés, jaugeant	7,775,560 tonnes.
Sorties :	voiliers.	41,093	navires chargés, jaugeant	2,848,710 »
»	vapeurs.	13,928	» »	4,914,330 »
	Total.	55,021	navires chargés, jaugeant	7,763,040 tonnes.

Ensemble 110,300 navires et 15,538,600 tonnes.

[2] Assurance contre l'incendie en 1878 : 49,589 millions.

[3] Revenu total de la Prusse en 1871, d'après Samter : 9,875,000,000 francs.

[4] 2,837,000,000 francs en mars 1877.

[5] Banques principales de l'empire : mouvement en 188 . . . . . 1,051,000,000 francs.



LÜBECK. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de P. Benoist, d'après une photographie.

banques dites « populaires » où les artisans, les ouvriers, les employés, déposent leur petit avoir, ont un mouvement de fonds qui se compte par milliards[1]. L'activité des travaux de la poste et du télégraphe témoigne aussi de l'importance croissante des affaires commerciales[2]; pour le développement des lignes télégraphiques, l'Allemagne n'est dépassée que par les États-Unis, quoique pour le nombre des dépêches elle reste encore inférieure à la Grande-Bretagne et à la France. Mais, s'il est vrai que l'Allemagne est au nombre des contrées les plus riches, il n'en est pas moins vrai que sa richesse est fort inégalement distribuée; ce pays n'égale pas la France par la proportion considérable des fortunes moyennes; l'aisance n'y est pas le fait général. Des millions de paysans allemands ont encore une nourriture insuffisante, et le typhus de la faim sévit fréquemment sur les paysans du Spessart et les ouvriers saxons, silésiens, du bassin rhénan. D'après les déclarations du ministre des finances de l'empire, en 1874, plus de 6,250,000 personnes avaient été dispensées, pour cause d'indigence, du payement de tout impôt. En tenant compte des femmes et des enfants non inscrits sur le rôle des taxes, près de la moitié des habitants sont trop pauvres pour contribuer directement aux dépenses de l'État[3]; deux cent mille vagabonds mendient le long des routes[4]. Plus des quatre cinquièmes de la population prussienne n'avaient en 1871 qu'un revenu annuel de 750 francs par famille[5], et cette proportion est à peu près la même dans toute l'Allemagne, si ce n'est dans les pays où la propriété est très-divisée, comme en Saxe[6], dans le Württemberg, dans les provinces rhénanes.

[1] Dans l'exercice 1881, 3,421 banques populaires (*Credit- und Vorschuss-Vereine*) comptaient 1,200,000 membres; elles avaient opéré sur un capital social de 150 millions, sur 600 millions de capital emprunté, et leur chiffre d'affaires avait été de 2,250 millions de francs.

Caisses d'épargne en Prusse, à la fin de 1880 : 1,020 caisses; dépôts : 1,941,078,997 francs.

[2] Envois postaux :

Lettres et cartes postales en 1882. . .	949,810,000,	soit 21 par habitant.
Ensemble des envois en 1880	1,294,740,000	» 28.7 »

Lignes télégraphiques : 74,313 kilomètres en 1880.

Télégrammes.	29,435,000,	soit 0.65 par habitant.

[3] Exécutions pour non-payement d'impôts en 1875 : 405,456. Sans résultat, 161,531.

[4] Ackermann, *Discours à la Chambre saxonne*, en 1880.

[5] Samter, *Physikalische-Œkonomische Gesellschaft zu Königsberg*, 1873.

[6] Evaluation des revenus de la Saxe, en 1882, par Böhmert : 1,325,475,564 fr., soit 1,159 fr. par contribuable.

806,944	personnes, soit	74.32	de la population, avaient un revenu de moins de :	1,000 fr.
245,792	»	22.65	» »	1,001 à 4,125 »
26,697	»	2.46	» »	4,125 à 12,000 »
6,378	»	0.59	» »	12,001 et au delà.

On sait que le niveau général de l'instruction est assez élevé en Allemagne ; même, d'après certains panégyristes, on aurait pu s'imaginer la nation composée de savants : l'armée prussienne, traversant le Rhin, a été représentée comme une armée de géographes. On lui faisait trop d'honneur. L'instruction élémentaire des enfants n'est pas même une de ces mesures générales qui ne souffrent point d'exceptions. Tandis que tous les jeunes hommes du Württemberg qui entrent dans l'armée ont passé par l'école, un nombre considérable de jeunes Prussiens, surtout des provinces orientales, ignorent jusqu'aux premiers rudiments[1]. Il est vrai qu'en vertu de la loi toutes les communes ont des écoles, mais beaucoup manquent d'instituteurs ou bien ceux-ci sont surchargés de travail[2], et dans plusieurs districts ils sont aidés par des maîtres qui n'ont pas les connaissances voulues; en général, le traitement des instituteurs est loin d'être suffisant pour les mettre à l'abri de la misère[3], et la besogne dont ils sont chargés est telle, qu'ils sont obligés de remplacer toute instruction sérieuse par une misérable routine : dans quelques districts, ils n'ont pas moins de 100 et même 116 élèves à diriger seuls[4]. Parmi les pays de l'Allemagne, la Souabe précède les autres dans la voie de l'instruction publique : près du cinquième de la population y fréquente les écoles. En Poznanie,

[1] **Écoles primaires en Allemagne en 1876 : 60,000.**

Nombre des enfants tenus d'être à l'école : 6,569,700, soit.	160 élèves	par	1,000 hab.
Nombre des élèves : 6,160,000, soit	150 »		1,000 »
Brunswick, Oldenburg, Saxe, Thuringe	175 »		1,000 »
Prusse Rhénane, Westphalie	165 »		1,000 »
Poznanie, Brandenburg, Prusse orientale	130 »		1,000 »
Bavière..	126 »		1,000 »
Mecklenburg	120 »		1,000 »

[2]

	Recrues.	Sachant lire et écrire.	Ignorants.	Proportion des ignorants.
Instruction de l'armée en 1879.	143,120	140,545	2,675	1,87
Württemberg (État le plus avancé).	6,373	6,370	3	0
Provinces les moins avancées. Poznanie	6,153	5,470	683	11,10
Provinces les moins avancées. Ost Preussen. . . .	6,922	6,401	521	7,53
Provinces les moins avancées. West Preussen. . .	5,167	4,642	525	10,16

[3] Nombre réglementaire des instituteurs dans le Brandenburg, en 1876. 1,604
Places inoccupées » » » 114

[4] Traitement moyen et gains supplémentaires des instituteurs allemands :
1864. Instituteurs de ville. . 1,002 fr. Instituteurs de campagne. . 693 francs
1874. » » . . 1,312 » » » . . 825 »
En 1876, 32,311 instituteurs avaient un traitement de 187 à 1,125 fr. seulement.
Traitement moyen des instituteurs de Prusse, en 1882 :
A la ville. . . . 1,820 francs. A la campagne. . . . 1,294 francs.
Neumann, *Das deutsche Reich in geographischer statistischer und topogr. Beziehung*, I, 486.

[5] Moyenne des enfants par instituteur en 1882, dans le royaume de Prusse. 72
Nombre des instituteurs » » . 61,154

dans la Prusse proprement dite, orientale et occidentale, les écoles sont bien moins suivies : l'ignorance populaire est grande.

Les établissements d'instruction secondaire et supérieure ne reçoivent encore qu'une minime proportion des jeunes gens, plus néanmoins que les institutions, lycées ou colléges qui leur correspondent en France ; cependant à peine la deux-cent-cinquantième partie des habitants de l'empire fréquente ces diverses écoles moyennes, connues sous plusieurs noms et différant par le programme de leurs études[1] ; elles sont au nombre de plus de 2,000 et reçoivent environ 200,000 élèves. Quant aux vingt universités, aux dix écoles polytechniques, de 1,800 à 2,000 professeurs y enseignent plus de 30,000 étudiants[2]. De même qu'en France et en Austro-Hongrie, les Juifs dans les hautes écoles sont en proportion beaucoup plus nombreux que les chrétiens : deux fois et demie plus que les protestants, quatre fois plus que les catholiques. Les cours de médecine ne sont pas aussi fréquentés qu'en France, mais les études spéciales d'histoire naturelle, d'agronomie, d'économie politique, de philosophie, attirent de nombreux élèves. L'ensemble de la production littéraire et scientifique, où les professeurs, les écrivains, les artistes, les hommes de science, sortis des grandes écoles, ont le rôle principal, s'élève chaque année de 12,000 à 16,000 volumes environ ; il dépasse légèrement celui de la France[3], en mettant au compte de l'Allemagne les ouvrages publiés en Autriche et dans la Suisse de langue germanique. Parmi les institutions qui font honneur à l'Allemagne, il faut compter ses sociétés musicales et aussi ses associations de gymnastes, plus nombreuses qu'en tout autre pays, associations qui font beaucoup pour la force et la santé de la race[4].

Pour bien connaître l'Allemagne, il faut aussi en étudier la statistique morale ; mais pour cela les chiffres ne suffisent plus. Sans doute, le bilan du vice dans les grandes villes, à Munich, à Berlin, à Hamburg, est un des éléments de la question, mais l'un des moins importants peut-être : ce

[1] Écoles moyennes (gymnases, progymnases, *Realschulen*, *Bürgerschulen*, *Fortbildungsschulen*) en Prusse : 1,261, avec 68,766 élèves, en 1882.

[2] En 1880 : 25,084 étudiants dans les vingt universités ; 1,815 professeurs, dont 192 de théologie, 193 de droit, 528 de médecine, 902 de science et philosophie.

Total des volumes dans les bibliothèques universitaires : 4,178,500, sans compter les dissertations.

[3] Production littéraire de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Suisse allemande en 1879 : 14,179 ouvrages. Moyenne annuelle de 1867 à 1877 : 14,415.

Journaux et revues, en 1880 : scientifiques et techniques, 563 ; industriels, 340 ; agricoles, 225 ; littéraires, 250 ; artistiques, 107. Total, 1485. Commerce des livres avec l'étranger en 1871 : Importation 1,943 tonnes. Exportation 7,355 tonnes.

[4] Au 1er janvier 1881, l'Association des gymnastes d'Allemagne et d'Autriche comptait 2,150 groupes, avec 186,514 membres.

France : 180 groupes, avec 18,000 membres.

serait faire tort à la nation que de chercher les raisons d'une appréciation équitable en de pareils milieux, où la cupidité et la débauche sont excitées de mille manières, où la misère et le luxe, se mêlant diversement, pervertissent également les foules. C'est en dehors de ce tourbillon, dans la vie même du peuple, qu'il importe de pénétrer pour se rendre compte de sa véritable nature et de son idéal, pour l'apprécier dans ce qu'il a de grand et de bon, et pour le juger en même temps dans ses défauts ordinaires, ses faiblesses et ses vices. Quand on étudie ainsi le peuple allemand, on le reconnaît difficilement dans le portrait que les littérateurs officiels, à la fois trop flatteurs et trop méprisants pour leurs compatriotes, ont ordre de nous tracer. Sans être injuste, on peut dire du Germain qu'il ne mérite pas toujours les éloges prodigués à sa droiture, à son courage, à sa pureté; mais on ne doit pas l'accuser non plus, comme le font ses panégyristes, d'avoir l'âme servile d'un sujet accompli, ne mettant son ambition qu'à marcher dans les pas du maître.

XII

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION

L'empire allemand, constitue par un décret de Versailles, en janvier 1871, est une monarchie parlementaire, composée d'États, grands et petits, ayant pour la plupart une constitution semblable. Quatre royaumes, six grands-duchés, cinq duchés, sept principautés, trois « villes libres » et un territoire conquis, le *Reichsland* ou Alsace-Lorraine, sont les divers États de l'Empire. Mais un seul est vraiment fort et jouit de sa pleine liberté : c'est la Prusse, dont le souverain, appartenant à la branche cadette des Hohenzollern, est en même temps l'empereur de la Confédération tout entière; plus de la moitié des Allemands sont doublement ses sujets, comme Prussiens et comme habitants de l'Empire.

L'empereur « allemand », roi de Prusse « par la grâce de Dieu », a le pouvoir prépondérant dans l'État, non-seulement comme chef de l'exécutif, mais aussi comme directeur ou modérateur des corps législatifs. C'est lui qui représente la nation vis-à-vis de l'étranger, qui a le droit de déclarer la guerre et de conclure la paix, de signer des traités et des alliances. Il nomme le grand chancelier de l'Empire, choisit les fonctionnaires, leur fait prêter serment, les révoque à son gré. Il peut ramener par la force les États récalcitrants à « l'accomplissement de leur devoir ».

Les Etats confédérés sont représentés par le *Bundesrath*, dont les mem-



CHÂTEAU DE HOHENZOLLERN

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Dalker.

bres, nommés directement par leurs gouvernements respectifs, sont au nombre de 58. La Prusse a 17 voix, la Bavière en a 6, la Saxe 4, le Würtemberg 4, Bade 3, la Hesse 3, le Mecklenburg-Schwerin 2, le Brunswick 2; les dix-sept autres petits États ont une voix chacun; l'Alsace-Lorraine, considérée comme un territoire appartenant collectivement à tous les États allemands, n'a pas de voix au conseil fédéral. Théoriquement la Prusse pourrait se trouver en minorité; mais en fait elle est toujours maîtresse, car elle dispose des voix de tous les petits États enclavés dans son territoire et tenus par des conventions particulières. Le gouvernement de l'Allemagne représente donc en apparence les intérêts généraux du pays, mais surtout les intérêts particuliers d'un État supérieur; la Confédération se compose en réalité de puissances demi-souveraines et d'une puissance vraiment souveraine[1]. Sept commissions, celles de la guerre et des fortifications, de la marine, de la douane et des impôts, du commerce, des chemins de fer, des postes et des télégraphes, de la justice, sont choisies chaque année dans le sein du Bundesrath. L'empereur s'est réservé le droit de nommer les membres des deux commissions les plus importantes, celles de la guerre et de la marine; toutefois un siége est réservé au représentant bavarois dans la commission de la guerre. La commission des affaires diplomatiques se compose des représentants des trois royaumes de Bavière, Württemberg et Saxe, et c'est à la Bavière qu'appartient la présidence. La mission du Bundesrath est surtout d'étudier les projets de loi qui doivent être soumis au Parlement et de régler l'application des lois déjà votées. Un veto de quatorze voix dans le conseil empêche tout changement au pacte constitutionnel. La présidence du Bundesrath appartient au grand-chancelier, qui en outre est actuellement le ministre des affaires étrangères de l'empire et dirige les postes, les télégraphes, la statistique de l'Allemagne et l'administration de l'Alsace-Lorraine.

Les membres de la diète d'Empire, ou *Reichstag*, qui se réunit à Berlin comme le Bundesrath, sont nommés au scrutin secret par le suffrage de tous les hommes âgés de plus de vingt-cinq ans; le nombre des électeurs est donc moins considérable qu'en France[2], et l'histoire des votes prouve que le zèle est moins grand à se porter vers les comices, puisque, jusque dans ces derniers temps, la proportion des suffrages était en France de 65 à 80 pour cent des électeurs inscrits. Chaque État envoie un député sur une popula-

[1] Funck Brentano et Albert Sorel, *Précis du droit des gens.*

[2] Électeurs inscrits en 1878. . . . . 9,124,311, soit 21.4 p. 100 des habitants.
Votants . . . . 5,780,995, soit 63.4 p. 100 des inscrits.

Proportion des partis, d'après les votants :
Libéraux, 25.8 p. 100; Centre, 24.1; Conservateurs, 26.6; Socialistes, 7.6.

tion moyenne de 100,000 personnes. Aucune condition de fortune ni de cens n'est attachée au droit d'éligibilité, pas plus qu'à celui de l'électorat; mais en pratique les riches seuls peuvent entrer au Parlement, à moins que les mandants ne rétribuent directement celui qu'ils ont élu, car les membres du Reichstag ne reçoivent de l'État ni traitement ni indemnité. Il en résulte que beaucoup de députés, préférant s'occuper de leurs propres affaires, restent absents de l'Assemblée; très-fréquemment le Reichstag n'est pas en nombre pour délibérer d'après la loi, aucune résolution n'étant valablement votée si l'on ne constate pas la présence de plus de la moitié des membres. Le Reichstag élit son bureau, fixe son ordre du jour, propose les lois qui sont de sa compétence. La période normale de la législature est de trois années; l'assemblée ne peut être dissoute que par décision du Bundesrath et avec l'assentiment de l'empereur. En ce cas, il faut que les électeurs se réunissent pour choisir de nouveaux députés dans les soixante jours qui suivent la dissolution, et la Chambre réélue doit siéger dans les quatre-vingt-dix jours. L'empereur ne peut, contrairement au vœu de la Chambre, suspendre la session plus de trente jours, et dans le cours d'une même année l'acte de suspension ne doit pas être répété.

Déjà pendant la guerre de 1870 et 1871, l'unité militaire de l'Allemagne était faite : depuis, les postes et les télégraphes ont cessé d'appartenir aux divers États pour devenir la propriété de l'empire ; le système des mesures et des poids, identique à celui de la France, a été rendu commun à toute l'Allemagne; les monnaies, dont l'unité primaire est le mark ou le tiers d'un thaler (1 franc 25 centimes[1]), sont les mêmes dans tout l'empire, et l'unité commerciale, préparée déjà depuis un demi-siècle, est complète. L'association douanière ou Zollverein, qui devait, sous la direction de la Prusse, contribuer pour une forte part à l'établissement de l'empire, avait déjà commencé en l'année 1828 par l'union commerciale de la Prusse et de son enclave le grand-duché de Hesse ; quelques parties du royaume, enfermées elles-mêmes entre des territoires étrangers, restaient en dehors de l'association : la ceinture de douanes entourait un espace d'environ 288,500 kilomètres carrés, peuplé de 15,500,000 habitants. Peu à peu, d'autres petits États limitrophes vinrent agrandir l'Union, et en 1851 le Hanovre, qui avait le plus énergiquement résisté à la politique prussienne d'annexions commerciales, finit par céder à son tour. Par ses douanes, l'Allemagne était constituée vingt ans avant de l'être comme puissance politique. Quelques territoires érigés en ports libres restaient en 1880 en dehors du Zollverein :

[1] Valeur nominale, 1 fr. 25 c.; valeur réelle, un peu moindre.

ce sont, en attendant l'annexion complète des villes dites « libres », divers quartiers de Hamburg et de Brême, Altona et Wandsbeck, Cuxhafen et l'île de Neuwerk, Bremerhafen, Geestemünde, Vegesack et Brake; en revanche, le grand-duché de Luxembourg, quoique en dehors de l'Allemagne, fait partie du Zollverein, peut-être comme pierre d'attente pour les annexions futures. Les recettes de la douane sont, avec les produits de la poste, des télégraphes, et les impôts sur le sucre de betterave, le sel, la bière, l'eau-de-vie, le tabac, attribuées au budget de la Confédération; elles dépassent 150 millions par an. En cas d'insuffisance des recettes, l'empire peut contracter des emprunts directs ou répartir proportionnellement le surplus de ses dépenses sur les divers États : ce dernier mode a été suivi jusqu'en 1877.

Berlin, siége du gouvernement de l'empire, est aussi la capitale de la Prusse, et les deux Chambres du royaume, dont l'ensemble forme le *Landtag*, y sont convoquées comme les deux grands corps impériaux, le Bundesrath et le Reichstag. La Chambre des seigneurs (*Herrenhaus*), comprenant plus de trois cents membres, se compose de princes, de comtes et de barons siégeant par droit héréditaire et de personnages nommés par le roi, soit de son libre vouloir, soit sur la présentation des corps de noblesse, des riches propriétaires, des universités et des villes: mais un très-grand nombre de membres sont de trop hauts seigneurs pour user de leurs droits parlementaires, et la présence de soixante membres est seulement nécessaire pour la validation des lois. Les quatre cent trente-deux membres de la Chambre des représentants (*Haus der Abgeordneten*) sont élus, non par le suffrage universel, comme le Reichtag, mais par le vote à deux degrés, et suivant certaines conditions de cens; les électeurs du premier degré (*Urwähler*) sont divisés en trois classes, très-inégales en nombre, mais égales par la totalité de l'impôt, et choisissant autant d'électeurs du second degré ou *Wahlmänner*. Comme les Assemblées analogues des autres États d'Europe, la Chambre prussienne des représentants discute le budget, que lui soumettent les ministres responsables, et délibère sur les projets de lois présentés, soit par le gouvernement, soit par un groupe d'au moins quinze membres. Le souverain peut dissoudre la Chambre; mais quatre-vingt-dix jours après la dissolution une Chambre nouvellement élue doit siéger dans le palais du Landtag. Aucune loi n'est valable si elle n'est votée par les deux Chambres et sanctionnée par le roi.

Le souverain, chargé du pouvoir exécutif, est assisté dans sa tâche par un

conseil d'État composé de princes, de hauts fonctionnaires, de membres nommés directement par le roi, et d'un ministère de neuf membres : le président, le ministre des affaires étrangères, le ministre des finances, le ministre des affaires ecclésiastiques, scolaires et médicales, le ministre du commerce, de l'industrie et des travaux publics, le ministre de l'intérieur, le ministre de la justice, le ministre de la guerre, le ministre de l'agriculture. Le ministre de la maison royale ne siége pas dans le conseil ; mais son influence est très-grande : souvent elle a balancé le pouvoir des autres ministres et donné lieu à de graves conflits. Le conseil privé du roi ne prend aucune part officielle au gouvernement du pays,

Les trois royaumes de Bavière, de Saxe et de Württemberg ont des constitutions analogues à celles de la Prusse : ce sont aussi des monarchies parlementaires ayant un conseil des ministres, parmi lesquels siége même un ministre de la guerre, et deux Chambres, dont la première existe en partie par le droit d'hérédité, en partie par la nomination royale, tandis que la seconde est élue par le peuple suivant diverses formes. De tous les États secondaires de l'Allemagne, le Württemberg est le seul où le suffrage soit universel, mais il ne l'est que pour l'élection des représentants des grandes villes et des bailliages, et dans la Chambre se trouvent aussi les délégués de la noblesse, des églises et de l'université. D'ailleurs les assemblées sont convoquées seulement tous les trois ans pour le vote du budget : une délégation de douze membres, composée de représentants des deux Chambres, siége pendant l'intervalle des sessions. Dans le pays de Bade, le budget est voté pour deux ans. Du reste cet État, comme son voisin le grand-duché de Hesse-Darmstadt, imite les royaumes de l'Allemagne par son appareil parlementaire de deux Chambres et de ministres responsables.

Les petits États thuringiens ou saxons, de même que Brunswick et Oldenburg, ont chacun une seule Chambre, siégeant à de grands intervalles et composée de quinze à quarante-trois membres, suivant les États; celle de Saxe-Coburg-Gotha, qui siége alternativement à Coburg et à Gotha, est nommée pour un tiers par la diète de Coburg et pour deux tiers par la diète de Gotha, assemblées distinctes, qui sont elles-mêmes élues par le suffrage à deux degrés. Quant à Waldeck, cette principauté a sa diète spéciale, nommée aussi indirectement par l'ensemble du peuple ; mais l'administration du pays appartient à la Prusse, et de tous les États distincts, nul n'a moins d'indépendance réelle. Le Landtag de Lippe-Detmold se compose de deux curies, l'une nommée par les « chevaliers », l'autre que déléguent les villes et les propriétaires ruraux ; mais ces curies n'ont que voix consultative et n'ont aucun droit de s'occuper des finances du « domaine ». Schaumburg-Lippe a une

constitution plus libérale : sur quinze membres, cinq représentants des villes et cinq des campagnes sont élus par le suffrage universel et direct ; un est choisi par les grands propriétaires, un autre par les gens d'église, un troisième par les hommes de loi, les médecins et les professeurs ; deux sont à la nomination du prince. Anhalt, régie par un gouvernement plus défiant, n'a qu'une Chambre consultative, dont les débats ne sont pas publics. Les deux grands-duchés de Mecklenburg, restés en dehors de toute hypocrisie constitutionnelle, sont encore des États à demi féodaux où tout pouvoir politique appartient aux nobles. La classe des paysans n'est pas même représentée dans la diète du Mecklenburg-Schwerin ; cinq cents « chevaliers » ou propriétaires de biens nobles ont droit de vote à la diète, mais si faible est l'importance de cette Assemblée, que la présence de quatre membres, deux chevaliers et deux bourgmestres, suffit pour rendre les délibérations valables. Dans le Mecklenburg-Strelitz, l'influence suédoise, jadis prépondérante, se fait encore sentir : la distinction des classes y est plus nettement établie que dans tout autre pays d'Allemagne par la composition de la diète, où trois propriétaires de biens nobles, trois pasteurs, trois bourgeois se rencontrent avec trois fermiers et neuf paysans ; mais cette diète si bien triée n'a aucun pouvoir, ses discussions ne pouvant aboutir au vote des lois. Les trois villes libres, Brême, Hamburg, Lübeck, contrastent avec les deux Mecklenburg : là le gouvernement appartient aux assemblées délibérantes, le sénat et la bourgeoisie (*Bürgerschaft*). Toutefois le régime de ces villes républicaines est celui d'une aristocratie financière : le sénat, composé, dans les trois cités, de juristes et de négociants, choisit les bourgmestres dans son sein, dirige l'administration et nomme aux différents emplois.

On voit que le nombre des hommes politiques siégeant dans les assemblées délibérantes et prenant part, du moins officiellement, au gouvernement de leur pays, est considérable. En ne comptant que les membres des Chambres nommées en grande partie par le vote populaire direct ou à deux degrés, universel ou limité par le cens, on trouve le total énorme de 2,111 législateurs pour toute l'Allemagne[1]. Ce nombre est, il est vrai, en partie diminué par le cumul des fonctions. La plupart des membres du Reichstag siégent aussi soit dans l'une des Chambres de la Prusse, soit dans une Assemblée des États allemands. Il en résulte qu'à l'époque où les divers

[1] Reichstag, 437 ; Prusse, 432 ; Bavière, 154 ; Saxe, 80 ; Wurttemberg, 93 ; Bade, 63 ; Hesse-Darmstadt, 50 ; Saxe-Weimar, 31 ; Saxe-Meiningen, 24 ; Saxe-Coburg-Gotha, 30 ; Saxe-Altenburg, 30 ; Schwarzburg-Rudolstadt, 16 ; Schwarzburg-Sondershausen, 15 ; Reuss branche ainée, 12 ; Reuss branche cadette, 16 ; Waldeck, 15 ; Lippe-Detmold, 21 ; Schaumburg-Lippe, 15 ; Anhalt, 36 ; Braunschweig, 46 ; Oldenburg, 33 ; Brême, 150 ; Hamburg, 192 ; Lübeck, 120.

corps législatifs se trouvent simultanément en session, plusieurs des hommes politiques les plus autorisés restent éloignés des séances de l'une des Chambres, ou bien courent de l'une à l'autre pour voter sans prendre part aux débats. Mais tandis que les États de l'Allemagne ont des représentants par centaines, l'Alsace-Lorraine, « pays d'empire », n'a que depuis l'année 1881 une assemblée pourvue de quelques droits législatifs. Le territoire est gouverné par un président supérieur placé sous les ordres immédiats du chancelier de l'empire et chargé de représenter en sa personne les intérêts et les besoins du pays devant le Bundesrath. Ce personnage, qui peut disposer des ressources offertes par les lois sur l'état de siége, est assisté de conseillers dont les décisions sont exécutoires quand cinq membres ont pris part à la délibération. Au-dessous de lui, des présidents et des directeurs remplacent les préfets et sous-préfets français, avec quelques prérogatives en plus. Le pays est gouverné « à outrance »; aussi l'administration y coûte-t-elle beaucoup plus cher en proportion que dans toute l'Allemagne transrhénane[1].

La prépondérance de la Prusse donnera tôt ou tard à l'Allemagne entière un mécanisme bureaucratique semblable à celui du royaume. Ce pays est divisé en onze provinces, subdivisées en régences (*Regierungs-bezirken*, *Landdrosteien* dans le Hanovre), qui se partagent elles-mêmes en cercles (*Kreise*), au nombre desquels se trouvent les villes de plus de 25,000 habitants qui demandent à se séparer de leur banlieue.

L'organisation communale prussienne est encore très-peu uniforme, malgré les lois nouvelles votées depuis la constitution de l'empire. Les traditions diverses de chacune des provinces successivement annexées, la différence des législations relatives aux villes, aux campagnes, aux grandes propriétés, les nombreuses exceptions consacrées par les coutumes locales, enfin les statuts provenant de l'initiative de quelques corps municipaux, ont maintenu la diversité dans le gouvernement des communes. En attendant de nouvelles lois qui se préparent et qui donneront plus de pouvoir à l'État, les villes sont administrées soit par un conseil électif (*Magistrat*), soit par un bourgmestre que nomme le corps électoral et dont le gouvernement central ratifie le titre; comme pour l'élection des députés au Parlement prussien, les votants sont partagés en trois groupes, représentant chacun, non le tiers de la population, mais un tiers du total des im-

[1] Ch. Grad, *Considérations sur les finances et l'administration de l'Alsace-Lorraine*, 1877.

[2] D'après le recensement de 1880, le nombre total des communes de l'empire s'élève à 80,059, divisées en 3 groupes : 2,352 villes ayant 2,000 habitants et plus, 60,616 communes rurales et 17,041 domaines (*selbstslaendige Gutsbezirke*). Population moyenne par commune : 565 habitants.

pôts. Naguère les communes rurales étaient administrées, avec ou sans le concours d'un conseil municipal, par un *Schulze* héréditaire, ou par un simple délégué du seigneur : actuellement ce personnage et ses adjoints sont élus pour dix ans, sauf approbation du bailli et du Landrath. L'État reconnaît la qualité de communes aux grandes propriétés rurales ; dans ce cas le seigneur doit y exercer la police, non en son nom propre, mais comme mandataire du gouvernement, et toutes les dépenses communales sont à sa charge.

Le canton ou bailliage (*Amt*) est organisé de manière à grouper solidement les petites communes en une grande. Les bailliages sont formés pour la plupart d'une petite ville et des villages environnants ; ils sont régis par un bailli toujours élu parmi les notables du canton, non par les électeurs, mais par la diète de l'arrondissement et sous la réserve de l'approbation du président de province. C'est un véritable maire aux attributions fort étendues ; il est assisté d'un comité de bailliage composé des maires des communes, d'adjoints et de quelques autres représentants élus. Dans les communes assez grandes pour former un canton, le maire fait fonction de bailli, et son conseil municipal devient un comité de bailliage.

Le cercle (*Kreis*) constitue un corps politique plus indépendant en apparence que le canton. Il possède une représentation élue (*Kreistag*) par les trois groupes d'électeurs appartenant aux villes, aux grandes propriétés, aux communes rurales, mais avec cette différence, que dans les campagnes le vote est à deux degrés ; d'ailleurs, ce n'est point en proportion des habitants, mais en rapport des propriétés que s'établit le scrutin. L'agent exécutif de l'arrondissement (*Landrath*) est nommé par le roi, sur la présentation du *Kreistag :* c'est un sous-préfet muni de grands pouvoirs. Il préside la commission permanente élue par la diète et chargée de la remplacer pendant les sessions. Cette commission, composée de six membres, est nommée pour six ans, soit dans le sein de la diète, soit en dehors de cette assemblée, et se renouvelle par tiers ; les ecclésiastiques, les instituteurs et les magistrats en sont exclus. Elle nomme les fonctionnaires d'arrondissement et, par délégation de l'État, s'occupe des travaux publics, de la voirie, de l'assistance, de la police sanitaire. En outre, elle exerce un pouvoir de tutelle sur les communes, constitue un tribunal de première instance pour le contentieux administratif et dispose des fonds que l'État alloue à l'administration du cercle.

Les régences sont des divisions principalement administratives, celles par lesquelles le pouvoir de l'État s'exerce le plus fortement sur le pays. Le gouvernement de la régence se compose d'un président, de dirigeants (*Dirigenten*) et d'assesseurs, tous nommés par le roi et formant ensemble

un collége (*Collegium*). Ce collége se partage en divers comités secondaires pour les questions administratives, religieuses, fiscales, et dans les grandes occasions se réunit en *plenum;* lorsque le président se trouve en minorité dans ces assemblées, il peut en appeler au président supérieur de la province.

A la tête de chacune de ces grandes divisions du royaume, dont plusieurs sont d'anciens États, se trouvent deux autorités, l'une chargée directement des intérêts de la province, ce sont les états provinciaux, l'autre, représentant les intérêts du gouvernement, c'est le président supérieur de la province, assisté d'un conseil. La diète provinciale doit être convoquée par le roi au moins tous les deux ans; elle peut l'être plus souvent, si les affaires l'exigent. Elle nomme son bureau, vote son budget, achète ou aliène les propriétés, établit des impôts, contracte des emprunts, donne son avis sur les projets de loi qui lui sont soumis, choisit le directeur et les membres de la commission permanente qui doit exercer dans la province sa part de pouvoir exécutif. L'élection participe également à la constitution du conseil provincial qui doit assister le président supérieur et que l'on peut assimiler au conseil de préfecture français; de sept membres, cinq sont élus par la diète provinciale et dans son sein, deux sont nommés par le gouvernement. Mais, quoique le vote semble avoir une importance considérable dans l'organisation politique du royaume, l'État n'y perd néanmoins rien de sa puissance. Une juridiction administrative supérieure, composée uniquement de juges nommés par le roi, prononce sans appel dans tous les conflits d'attribution entre les corps électifs et les représentants de l'État; en outre, le président supérieur de la province et le ministre de l'intérieur ont le droit de s'opposer d'une manière absolue à toute décision des assemblées ou de leurs délégués qui leur paraîtrait contraire aux lois ou aux intérêts du gouvernement.

Il n'est pas de contrée où cet être abstrait qu'on appelle l'État soit plus révéré qu'il ne l'est en Allemagne, et surtout en Prusse. L'État n'est ni le souverain, ni la patrie; la nation, avec sa langue, ses mœurs, sa vie intime, n'y est pour rien. L'État n'est autre chose que l'ensemble de la bureaucratie, avec ses rouages mystérieux, son fonctionnement secret, toute sa hiérarchie allant du roi au dernier candidat à l'uniforme; mais le peuple non classé n'est pour lui qu'une masse bonne à recenser, à gouverner, à manipuler de toutes les façons.

La bureaucratie prussienne se distingue entre toutes par l'unité et la discipline : c'est une armée manœuvrant comme dans les revues qui précèdent les batailles. Les fonctionnaires, les employés ne sont pas, comme ailleurs, les premiers à médire de leur gouvernement, à en dévoiler les

côtés faibles, à tourner leurs chefs en ridicule. C'est qu'ils croient à leur mission : ils croient en l'État dont ils sont les serviteurs et les interprètes; ne le voyant point changer, dépendre tour à tour de l'un ou l'autre parti, ils ne changent point eux-mêmes et s'appuient sur lui, en toute confiance : ils lui remettent toute leur destinée; du reste le travail qu'on leur demande est très-sérieux, et naturellement ils sont d'autant plus fidèles que leur labeur est plus pénible. Non-seulement ils doivent subir les examens ordinaires exigés à la sortie des gymnases, ils ont encore à passer d'abord un premier examen de droit après trois années universitaires, puis à monter péniblement, de stage en stage et d'examen en examen, jusqu'aux fonctions administratives; la faveur même ne peut donner les places qu'aux candidats déjà préparés par de fortes études à leur poste futur. Une fois assis, leur position est à peu près définitivement assurée : ils ne peuvent être révoqués qu'après jugement par une cour disciplinaire et après rejet de leur appel au conseil des ministres. Armés de grands pouvoirs, ils ont à prendre d'importantes décisions sans en référer au gouvernement central; il leur est recommandé d'apprendre à vouloir et d'user de leur initiative : chacun d'eux doit se sentir une part même de l'État. Aussi prennent-ils leur rôle fort au sérieux; ils sont fonctionnaires jusque dans leurs familles et la gloire maritale se reflète sur l'épouse : partout les femmes se parent du titre, en le féminisant, et quand elles sont en présence les unes des autres, l'étiquette officielle ne manque jamais de faire précéder leurs noms de la série bizarre des appellations auxquelles les maris ont droit.

Dans ces derniers temps, la fureur des jeux de bourse et l'éblouissement causé par les fortunes rapides ont démoralisé nombre de fonctionnaires; mais, d'une manière générale, on peut dire qu'ils apportent une grande économie dans le maniement des deniers publics, et dans leur travail beaucoup de méthode. Leur administration marche sans chocs, sans cahots soudains; on se plaint de leur morgue, il est vrai, mais on obéit; d'anciens sous-officiers dressés à la soumission, au respect des formules, remplissent toutes les fonctions d'employés subalternes et façonnent les administrés à la règle générale. Il est donc tout naturel que la bureaucratie, c'est-à-dire l'État, veuille ramener dans ses cadres officiels tout ce qui lui échappe encore : « Un roi, une loi, » telle est sa devise.

Quant à la foi, elle reste libre, et depuis deux siècles déjà tous les cultes chrétiens sont « tolérés », « reçus » ou « privilégiés » ; mais l'État a pris soin de régler l'administration de l'Église dont les deux tiers des habitants de la Prusse font officiellement partie. Ainsi dès l'année 1830 le gouvernement a réussi à fondre en une seule confession, dite évangélique, celles des

luthériens et des réformés; propriétés, constitution, tout est commun à ces deux Églises et leur organisation correspond à celle des provinces : un consistoire siége dans la capitale de chacune de ces grandes divisions du royaume, et les membres de ce consistoire, présidés par un surintendant, sont à la nomination du roi, qui est à la fois le pouvoir suprême de l'Église et de l'État. C'est le consistoire qui nomme les pasteurs dans les paroisses de patronage royal, qui confirme les autres élus, surveille l'enseignement religieux dans les écoles, administre les biens de l'Église. Les fonctionnaires religieux ont une

N° 219. — RELIGIONS DE L'ALLEMAGNE.



grande indépendance, comme les fonctionnaires civils, mais c'est au profit de l'État qu'ils exercent leur initiative. Dans son ensemble, l'Église protestante n'est qu'un rouage du mécanisme administratif; avant la constitution de l'Empire, elle le préparait en formant les cadres où les protestants des deux grandes sectes venaient s'unir en une seule religion agréable à l'État. De son côté, l'Église catholique, dont le souverain est à Rome, est tenue à une double obéissance, envers le pape et envers l'empereur : de là ces luttes renouvelées du moyen âge, désignées sous le nom de *Kulturkampf* ou de « Combat pour la civilisation » : une loi d'avril 1875 supprima tout traitement et toute subvention de l'État dans plusieurs diocèses, ainsi que dans

les parties prussiennes des diocèses de Mayence, d'Olmütz et de Prague[1]; plusieurs prélats payèrent des amendes et subirent la prison. En 1880, on évaluait à 900 le nombre des cures restées vacantes[2]. Quant à la secte des Vieux Catholiques, que l'on avait représentée comme une Église nouvelle, elle décroît tous les jours, et l'on peut dire qu'elle est moins une secte religieuse qu'un parti politique[3]. La majorité de ceux qui abandonnent les Églises établies, les quittent par indifférence et vont grossir la foule, de plus en plus nombreuse, de ceux dont la religion n'est qu'une rubrique du recensement[4]. La plupart de ceux que la statistique porte comme pratiquant tel ou tel rite ne fréquentent pas les églises. C'est ainsi qu'à Dresde, sur plus de 160,000 protestants, 7,000 au plus suivent le culte du dimanche. Comme on pouvait s'y attendre, les campagnes sont généralement plus attachées que les villes aux cérémonies du culte et les catholiques plus que les protestants[5].

De même que l'Église, l'école est entre les mains de l'État, quoique l'in-

[1] Hiérarchie catholique en Allemagne :

Archevêchés.	Évêchés.	Archevêchés.	Évêchés.
Posen et Gnesen	Kulm, Ermeland.	Fribourg (Freiburg in Breisgau)	Rottenburg (Würtemberg).
Breslau (évêché princier).		Munich et Freising (München und Freising).	Augsburg, Passau, Ratisbonne.
[Olmütz] } Catholiques de Silésie.		Bamberg.	Würzburg, Eichstädt, Spire.
[Prague] }			Vicariat de Dresde (évêché de Léontopolis *in partibus*).
Cologne (Cöln).	Hildesheim, Osnabrück, Münster, Paderborn, Fulda, Limburg, Trèves. Mayence (Mainz).	[Besançon].	Strasbourg, Metz.

[2] Prêtres catholiques en Prusse, en 1873 : 8,039; en 1881, 6,308. Diminution, 22 pour 100.

[3] Communautés allemandes de Vieux Catholiques en 1877 : 121 avec 65,000 membres.

[4] Population de l'Allemagne, classée par religions, en 1880 :

Protestants.	28,331,152, soit	62.64	pour 100
Catholiques.	16,232,651 »	35.90	»
Juifs	561,612 »	1.24	»
Autres religions ou sans religion .	78,031 »	0.17	»

[5] Proportion comparée des mariages consacrés religieusement en 1876 :

Provinces.		Villes.	
Provinces Rhénanes.	96	Posen	97
Westphalie	95	Barmen.	95
Poznanie	94	Dortmund.	85
Poméranie.	90	Kœnigsberg.	65
Prusse	89	Breslau.	64
Brandenbourg	86	Magdebourg	56
Silésie	85	Stettin	54
Saxe	82	Berlin	29

dépendance des commissions scolaires et des professeurs d'université puisse faire croire d'abord à une complète liberté d'enseignement. Tous les instituteurs sont fonctionnaires de l'État, tous ont reçu de lui leurs emplois, directement ou indirectement, tous ont été façonnés à l'obéissance par le service de l'armée avant d'entrer dans celui des écoles, les hauts fonctionnaires et les pasteurs préparent les programmes de cours et contrôlent les études. Quant aux universités, elles constituent, mais seulement en apparence, autant d'États dans l'État. L'ensemble des professeurs, corps administratif distinct se gouvernant lui-même, choisit périodiquement dans son sein le recteur et les membres du « sénat », fixe la série des leçons, s'occupe de la discipline des élèves, examine les certificats d'études des candidats, confère de sa pleine autorité des grades à ceux qui ont suivi les cours. Les étudiants forment aussi un corps reconnu, légitimement constitué. Ils sont « citoyens académiques » ; avant d'être les sujets de l'État, ils sont les justiciables du sénat universitaire. Toutefois ces priviléges ne changent rien au fond des choses ; les professeurs servent d'autant mieux le gouvernement qu'ils ont moins à souffrir de son intervention, et de leur côté les étudiants ne peuvent oublier qu'ils sont apprentis fonctionnaires. « L'Université se fait gloire d'être la garde du corps intellectuel des Hohenzollern » : tel est le langage d'un *rector magnificus*, M. Dubois-Reymond. Néanmoins les écoles de haut enseignement restent des foyers de vie scientifique pour l'Allemagne et pour le monde. La liberté de la pensée et de la discussion y est garantie par des *privat-docenten* ou professeurs sans attaches officielles, qui ont le droit d'enseigner les sciences en choisissant leur sujet et d'après leur méthode : la seule condition à remplir est qu'ils aient fait leurs études dans une des universités allemandes. « Liberté absolue d'enseigner, liberté absolue d'apprendre » (*Lehr- und Lernfreiheit*), tel est le principe que représentent ces professeurs libres. Non recrutés par leurs collègues, non asservis à la routine, ils disputent les élèves aux maîtres que nomme l'État, et forcent ainsi les professeurs ordinaires à donner plus de soin à leur enseignement ; mais la plupart, il est vrai, n'ont d'autre ambition que de se servir de la chaire libre comme d'un marche-pied vers la chaire officielle. L'institution des *privat-docenten* assurerait complétement la liberté de la parole dans les universités, si les conseils supérieurs ne s'étaient réservé de réprimer les « inconvenances » par des avertissements et la destitution : plus d'une fois, dit-on, ils ont usé de ce droit pour satisfaire des rivalités personnelles ou des haines de parti.

La presse, de même que le haut enseignement, jouit d'une grande liberté en Allemagne, au moins apparente ; cependant, nul ne l'ignore, le gouvernement

emploie non-seulement l'influence énorme que lui donne le pouvoir pour diriger ce qu'on appelle l'opinion publique, il applique aussi à l'œuvre de prussification la part du budget désignée officiellement sous le nom de *Welfenfonds* ou « fonds des guelfes » : l'appellation commune, due au ministre même qui emploie cet argent, est celle de « fonds des reptiles ». Les fortunes privées du roi de Hanovre et de l'électeur de Hesse ayant été mises sous le séquestre en 1866, le gouvernement dispose chaque année d'une somme de plus de deux millions et demi, dont la plus large part sert à payer les bas services des « reptiles » de la presse.

Naguère, la diversité des lois était fort grande dans les États réunis maintenant sous le nom d'Allemagne. La Prusse avait son Code, mais plus ou moins modifié, suivant les provinces, par les anciennes coutumes et les priviléges locaux. La Saxe s'était aussi donné un Code spécial en 1863. Le Hanovre, le Mecklenburg, l'électorat de Hesse, la Bavière, le Württemberg, appartenaient au domaine du droit commun, modifié diversement par le droit romain, le droit canonique, le droit féodal, les anciennes lois d'empire. Enfin la Prusse et la Bavière rhénanes avaient gardé le Code civil français; Bade l'avait légèrement modifié à son usage. On comprend que l'État prussien a dû essayer d'introduire l'unité dans ce chaos de lois différentes ou même contradictoires, et d'année en année il a graduellement accru l'étendue du territoire où règne le droit prussien. Cependant il lui reste encore beaucoup à faire pour effacer complétement les traces des anciennes jurisprudences, et c'est avec circonspection qu'il procède en Alsace-Lorraine à la suppression du Code civil français. La réorganisation du régime des tribunaux en Prusse n'est pas même achevée (1877) et la nouvelle division judiciaire du royaume n'a pas encore force de loi. D'une manière générale, les limites des provinces, des arrondissements et des cercles coïncideront dans l'ordre judiciaire et administratif[1]; nombre d'enclaves de toute espèce se trouveront ainsi supprimées et la centralisation se fera désormais sans obstacle. Il n'est pas douteux que peu à peu toute l'Allemagne non prussienne ne suive de gré ou de force l'exemple donné par la puissance dirigeante et que Berlin ne devienne la capitale juridique de l'empire comme elle en est déjà le chef-lieu politique et militaire. Cependant deux des hautes juridictions ne sont pas à Berlin: le tribunal supérieur d'appel de Lübeck ne connaît pas seulement des affaires relatives aux trois villes libres, mais il s'occupe aussi des cas de haute trahison, des crimes contre l'État et contre le pays; Leipzig est le siége du tribunal su-

[1] Nouvelle hiérarchie des tribunaux en Prusse :
13 tribunaux supérieurs (*Oberlandsgerichte*); 89 tribunaux régionaux (*Landgerichte*).

prême de cassation et du tribunal supérieur de commerce, et c'est de la même ville que dépendent directement les cours de l'Alsace-Lorraine.

Tous les efforts de l'État tendent à intervenir de plus en plus énergiquement dans les rapports des citoyens entre eux, afin de donner à l'ensemble de la société une allure plus réglée et d'augmenter ainsi le nombre de ceux qui se trouvent dans sa dépendance immédiate comme fonctionnaires salariés. Il dispose déjà d'une influence directe des plus considérables par tous ses inspecteurs et ses conseils d'agriculture, d'industrie, de statistique, d'hygiène, de médecine; mais pour une part très-forte du travail national il est plus que le surveillant et le conseiller, il est le maître. Propriétaire de la plupart des mines, il les exploite lui-même ou les fait exploiter par des fermiers : il est directement intéressé à l'exploration des couches, au bon aménagement des puits et des galeries, aux progrès des méthodes du travail, à l'emploi des minerais dans l'industrie, à la création d'usines annexes qu'il commandite ou protége. Sa position prépondérante lui permet de gouverner le marché des métaux, d'arrêter toute concurrence, de se faire le patron des particuliers et des compagnies qui possèdent encore quelques mines à côté des siennes.

Actuellement le gouvernement de l'Empire poursuit la réalisation d'un projet qui lui donnera la haute main sur la circulation et lui permettra ainsi de régler à son gré les relations entre les producteurs et les consommateurs : il veut s'emparer de tous les chemins de fer qui parcourent le territoire allemand et, malgré l'opposition des compagnies rivales et des États dont le territoire n'est pas enclavé par celui de la Prusse, il se rapproche incessamment de son but. Déjà plus des quatre cinquièmes des voies ferrées du réseau appartiennent à l'empire ou sont gérées par lui[1] : grâce à la possession des grandes lignes, il peut détourner le trafic sur ses rails en établissant des tarifs différentiels; il suspend la ruine au-dessus des compagnies rivales; les unes après les autres, elles sont obligées de céder, et leurs actionnaires grossissent malgré eux la foule des rentiers de l'État. En s'emparant des chemins de fer, le gouvernement voit s'accroître en même temps son immense armée d'employés. Agents des télégraphes et des postes, ouvriers des mines, mécaniciens, gardes, serre-frein, tout le personnel des gares, des voies, des travaux d'art, forme une partie notable de la population de l'em-

	1er juillet 1877.	1er janvier 1878.	1er mai 1882.
[1] Chemins de fer allemands.	29,400 kil.	30,452 kil.	34,772 kil.
Lignes appartenant à l'État.	14,000 »	14,674 »	25,395 »
» privées administrées par l'État. .	3,370 »	3,551 »	2,666 »
» appartenant à des compagnies particulières.	12,030 »	12,227 »	6,171 »

pire : avec les familles qui dépendent de tous ces salariés, on ne saurait évaluer à moins d'un million et demi de personnes le nombre de ceux dont le gouvernement fait la destinée. Il l'augmente de plusieurs millions par la proclamation d'une loi sur l'assurance obligatoire des ouvriers. Ainsi la puissance de l'État s'appuie solidement sur un monde de travailleurs dont il n'a point à craindre les grèves, car toute cessation de travail serait en même temps une révolte, suivie de l'inévitable défaite. Si grande est maintenant la partie de la nation que le gouvernement tient par le traitement ou le salaire, si nombreux sont les sujets que les entreprises de l'État vont ranger parmi ses serviteurs immédiats, que l'on a pu prêter aux gouvernants l'idée d'inféoder par degrés la nation tout entière. Quoi qu'il en soit, l'achat du réseau des chemins de fer leur permet de disposer pour les travaux de la paix d'une armée bien supérieure à celle qui leur sert pour la défense du territoire ou l'attaque des pays étrangers. Dans les deux armées la discipline est la même, car c'est parmi les militaires que le gouvernement choisit presque tous les employés dont il a besoin sur ses voies ferrées, dans ses mines, ses fabriques et ses forêts.

La Prusse, — et par elle l'Allemagne, — est, on le sait, la puissance militaire par excellence. « La guerre est l'industrie nationale de la Prusse, » disait Mirabeau, et cette parole, très-juste au siècle de Frédéric II, est redevenue partiellement vraie. D'après une lettre célèbre de M. de Moltke, « la paix est un rêve, et ce n'est pas un beau rêve. » Dans l'empire d'Allemagne, le service est obligatoire pour tout jeune homme âgé de vingt ans, quoiqu'un septième seulement soit appelé sous les drapeaux. Il n'y a d'exemptions officielles que pour les princes, les prêtres et les candidats en théologie, les soutiens uniques et indispensables de famille; mais les recrues qui n'atteignent pas la taille réglementaire (1^{m},57) sont réformées, et le nombre des admissibles dépassant de beaucoup le contingent, un tirage au sort désigne les exemptés. Le remplacement est défendu. Les hommes déclarés bons pour le service, mais favorisés par le sort, restent à la disposition de l'autorité militaire, qui garde le droit de les enrôler l'une des deux années suivantes, si le contingent ne peut être autrement complété. Mais ce cas se présente rarement, et le tirage au sort décide en réalité, par ses « bons » et « mauvais » numéros, de la destinée des hommes inscrits sur les listes de recrutement. En moyenne, les deux tiers des conscrits valides sont ajournés. Mais plus du cinquième, et dans certaines années plus du quart, peu amoureux de la gloire militaire, savent se dérober aux agents de la conscription : ce sont en grande majorité les jeunes gens qui fuient la patrie pour aller chercher fortune dans quelque pays de l'Europe ou du Nouveau Monde. Chaque année,

un peu plus de 150,000 hommes entrent au service : or, le jeune soldat devant rester trois ans sous les drapeaux, quatre ans dans la réserve et cinq ans dans la landwehr, c'est donc sur une armée de 1,500,000 hommes que l'Allemagne peut compter en cas de besoin[1]. En outre, il existe une troisième réserve, le *landsturm*, qui doit être appelée à la garde des forteresses et des camps, en cas d'invasion du territoire national[2].

Les jeunes gens de dix-sept à vingt ans auxquels leur fortune permet de s'équiper, de se loger, de se nourrir et qui justifient devant une commission des connaissances exigées par le programme officiel, peuvent être autorisés à ne servir qu'une année. Un grand nombre d'entre eux sont autorisés à suivre les cours de l'Université pendant leur année de service et plusieurs continuent ensuite leurs études militaires pour entrer dans le corps des officiers. En outre il existe des écoles spéciales de cadets ayant ensemble une moyenne de 1,700 élèves. Les jeunes gens qui sortent de ces écoles et qui subissent heureusement leurs examens entrent dans un régiment et servent pendant six mois avant de pouvoir obtenir réellement le grade de « porte-épée ». Puis, avant de passer officiers, ils ont à suivre pendant un an les cours d'une école de guerre, auxquels succède un nouvel examen ; d'ailleurs, ils n'obtiennent point de grade sans être accueillis par le vote unanime de leurs futurs camarades. Des écoles spéciales reçoivent les jeunes officiers qui veulent entrer dans l'artillerie ou dans le génie. Enfin, au-dessus de toutes les écoles est une académie de guerre, véritable université où les études durent trois ans et où ne peuvent entrer que des officiers ayant à la fois l'intelligence, la santé, la fortune ; chaque année, les officiers ont à rédiger des mémoires sur les diverses questions militaires, et ceux d'entre eux qui présentent les travaux les plus remarquables sont

[1] Armée allemande, y compris celle de la Bavière, en 1881 : 1 pour 100 de la population :

Infanterie	10,304 officiers.	294,709 hommes.	
Cavalerie	2,358 »	64,699 »	62,581 chevaux.
Artillerie et corps spéciaux, 1,200 canons	5,466 »	67,866 »	19,048 »
	18,128 officiers.	427,274 hommes.	81,629 chevaux.

Armée sur le pied de guerre : 1,800 canons ; 32,000 offic. : 1,285,000 hom. ; 300,000 chevaux.
Dépenses pour l'armée pendant les 6 années de 1872 à 1878 : 4,059,921,323 francs
Moyenne annuelle : 676,653,821 francs, et la flotte comprise : 725,098,424 francs.

[2] Recrutement de 1878 pour l'armée allemande :

153,808	hommes	incorporés.
17.375	»	volontaires.
129,686	»	mis à la réserve.
86,820	»	dispensés.
1,214	»	rayés pour crimes.
15,484	»	condamnés pour émigration défendue.



COBLENZ ET EHRENBREITSTE

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie

signalés à la fin de la troisième année au chef de l'état-major; c'est généralement parmi eux que celui-ci choisit les militaires qui doivent le seconder. Mais, à tous les degrés de la hiérarchie, les officiers d'état-major ne sont promus au grade supérieur qu'après avoir repris un service actif pendant un an au moins. On voit combien est sérieux le travail exigé des officiers dans l'armée prussienne : aussi est-il très-difficile, et même presque impossible en temps de paix, qu'un simple soldat puisse s'élever au grade d'officier; c'est pendant la guerre seulement que des faits exceptionnels lui permettent de franchir les premiers degrés de la hiérarchie militaire, mais il lui faut toujours acquérir l'instruction qui lui a manqué au début. Les roturiers, même sortis des écoles de guerre, ne trouvent pas non plus le chemin aussi facile que les nobles, si ce n'est dans les armes spéciales de l'artillerie et du génie : actuellement les commandants des corps d'armée et les généraux de division sont tous nobles. Il est de principe dans l'armée prussienne que la discipline est facilitée par la haute position sociale des familles auxquelles appartiennent les chefs; le soldat doit voir en eux des êtres supérieurs faisant partie d'une caste différente de la sienne. D'ailleurs, cette discipline est des plus sévères, presque féroce; les suicides sont fort nombreux dans l'armée[1].

L'armée allemande, à l'exception de la garde qui se recrute dans toutes les parties de l'empire, se divise en dix-sept corps ayant pour lieux de garnison les villes de la province même où les soldats ont été levés. L'Allemagne est divisée, territorialement, en régiments, bataillons et compagnies de la landwehr; des poteaux placés à l'entrée des villages, comme à la porte d'une caserne, indiquent les numéros de toutes les divisions et subdivisions militaires auxquelles appartient la commune. Cette organisation régionale facilite singulièrement la mobilisation des troupes; elle est surtout beaucoup plus économique[2].

Les places fortes de l'Allemagne ne sont pas nombreuses : dans ces derniers temps, plusieurs, même de très-importantes, comme Erfurt, ont été déclassées. Ce que veut le gouvernement, c'est de n'en posséder qu'un petit nombre, mais toutes assez vastes pour servir de grands camps retranchés et faciliter l'offensive. Les forteresses de l'empire ne sont maintenant, en y comptant celles du littoral, qu'au nombre de 38, divisées en places de pre-

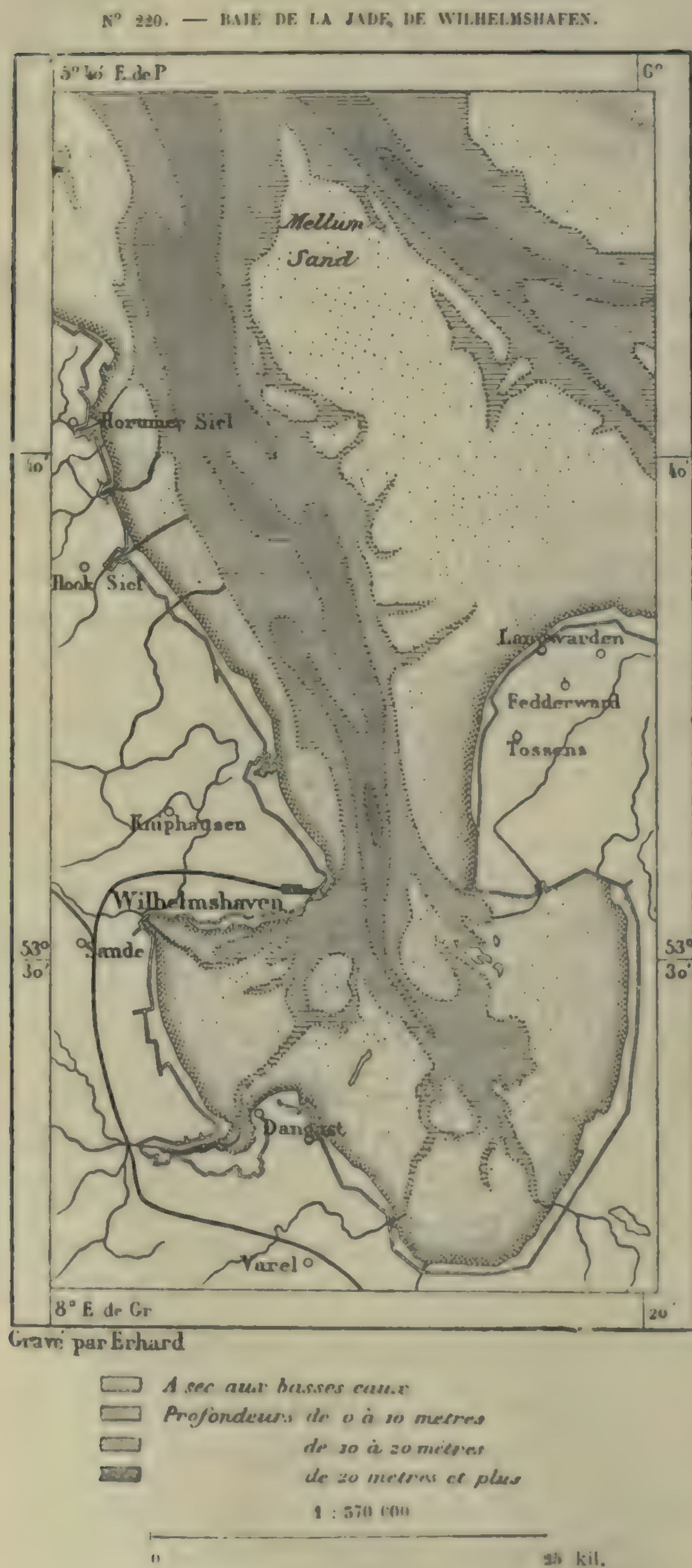
[1] Suicides en 1868 dans l'armée allemande : 1 sur 2,238 soldats.

[2] Répartition territoriale des corps d'armée :

1° Konigsberg; 2° Stettin; 3° Berlin; 4° Magdeburg; 5° Posen; 6° Breslau; 7° Münster; 8° Coblenz; 9° Altona; 10° Hanovre; 11° Cassel; 12° Dresde; 13° Stuttgart; 14° Karlsruhe; 15° Strasbourg. — Corps bavarois : 1° Munich; 2° Würzburg.

mier et de deuxième armement. Strasbourg et Metz, Rastatt, Mayence, Germersheim, Coblenz, Cologne, Wesel, Ulm, Ingolstadt, Magdeburg, Glogau, Neisse, Küstrin, Spandau, Thorn, Posen, Danzig, Königsberg, composent la première catégorie; et la deuxième : Neuf-Brisach, Bitche, Thionville, Saarlouis, Torgau, Königstein, Glaz, Marienburg et Boyen. Les fortifications du littoral sont celles de Wilhelmshafen, des bouches de la Weser et de l'Elbe, Sonderburg, Friedrichsort (Kiel), Pillau, Memel, Kolberg, Swinemünde, Stralsund.

N° 220. — BAIE DE LA JADE, DE WILHELMSHAFEN.



La flotte militaire de l'Allemagne, assez considérable, non-seulement pour la défense des côtes, mais aussi pour l'offensive contre un État de second ordre[1], se compose de trois types : bâtiments de combat, frégates ou corvettes; croiseurs et stationnaires; avisos. Le plus fort de ces vaisseaux, le cuirassé *König Wilhelm*, armé de 23 canons, a coûté, seulement jusqu'à la fin de 1875, la somme de 13,580,000 francs. Le cuirassé *Grand-Electeur*, qui sombra devant Folkestone, avait coûté 9,150,000 francs. Les deux ports principaux de la flotte militaire sont Kiel sur la Baltique, et Wilhelmshafen sur la mer du Nord.

[1] Marine de l'Allemagne en 1883 : 84 navires de 100,000 tonnes et d'une force de 120,000 chevaux-vapeur. Armement, 575 canons. Équipage, 14,000 hommes. — Dépenses pour la flotte, de 1872 à 1878: 290,658,415 francs. Moyenne des 6 années : 48,444,603 francs.

Le recrutement des équipages étant devenu très-difficile à cause de la désertion des matelots, que n'attire pas une paye assez élevée et que rebute la terrible discipline du bord, le gouvernement complète le contingent en prenant ses hommes non-seulement parmi les marins, mais aussi parmi les agriculteurs des provinces du littoral.

La puissance militaire de l'Allemagne, supérieure à celle de tout autre pays par la bonne organisation des troupes et l'entretien de l'armement, ne risque pas d'être compromise par le désarroi des finances. Sans doute, les divers États réunis dans l'empire d'Allemagne ont, comme toutes les puissances de l'Europe, une dette collective qui se compte par milliards[1], sans y comprendre le passif des villes et des communes; mais cette dette, évaluée à 6 milliards en 1883, est en très-grande partie couverte par les propriétés des divers États et notamment par les chemins de fer construits depuis une dizaine d'années. Plusieurs des gouvernements d'Allemagne, et en premier lieu la Prusse, ont un actif en voies ferrées et en domaines de toute espèce très-supérieur à leur passif. En sa qualité d'État dirigeant, la Prusse a su rejeter partiellement sur le budget de l'empire, et par conséquent sur les autres États, l'énorme fardeau de l'entretien des armées: ses finances, alimentées non-seulement par les impôts divers, mais aussi par les profits du commerce, de l'industrie et de la banque, enfin par le jeu de la loterie, ont gagné une très-grande élasticité par l'amoindrissement du budget militaire, et sa dette publique a diminué de plusieurs centaines de millions, tandis que sa richesse augmentait dans une proportion plus forte encore. D'autres États

[1] Budgets votés et dettes de l'Empire et des États confédérés (mark compté à 1 fr. 25 c.):

		Recettes.	Dettes en 1879.
Empire.	(1883)	738,196,000 francs.	452,000,000 francs.
Prusse	(1882)	988,625,000 »	1,161,625,000
Bavière	»	245,875,000 »	1,370,750,000
Saxe	»	146,125,000 »	444,000,000
Württemberg	»	57,500,000 »	567,500,000
Bade	»	42,875,000 »	406,250,000
Hesse.	(1881)	21,250,000 »	21,912,500
Oldenburg.	»	8,675,000 »	43,218,950
Les deux Mecklenburg. .	»	3,125,000 »	37,500,000
États thuringiens. . .	»	28,562,500 »	22,812,500
Brunswick.	(1876)	9,625,000 »	60,512,500
Anhalt	»	9,650,000 »	3,125,000
Waldeck et les deux Lippe.	»	3,684,000 »	9,575,000
Villes libres.	»	48,375,000 »	292,455,000
Lauenburg (Prusse); budget distinct	»	731,000 »	6,484,000
Alsace-Lorraine	»	48,750,000 »	»

allemands sont moins à l'aise, et précisément la Bavière, l'État qui se conforme de plus mauvaise grâce aux injonctions venues de Berlin, est le pays dont les finances sont le plus embarrassées : la Prusse peut en mainte circonstance profiter de ses avantages financiers pour dicter ses conditions à ce royaume de l'Allemagne méridionale[1]. Quant au budget de l'empire, il se solde chaque année en équilibre. Les ressources normales des douanes que l'on s'occupe d'accroître maintenant par le relèvement des tarifs, le produit des impôts de consommation, du timbre, de la monnaie, des postes, des télégraphes et des chemins de fer ne suffisant pas aux dépenses de l'armée et de la marine, qui sont à la charge de l'empire, le gouvernement en rétablit l'équilibre au moyen de contributions matriculaires : c'est ainsi qu'on appelle un supplément annuel d'impôt prélevé sur chacun des pays de l'Union. Cette contribution s'accroît chaque année, et tout fait prévoir que, par l'effet de la centralisation, le budget général se gonflera par degrés aux dépens des budgets particuliers.

Toutes proportions gardées, les impôts sont moins lourds en Allemagne que dans les autres grands États de l'Europe et du Nouveau-Monde, et, quoique le crédit de la Prusse soit encore bien inférieur à celui de l'Angleterre et de la France, les charges qui pèsent sur son avenir ne peuvent se comparer à celles qu'ont à porter la plupart des peuples voisins[2]. En outre, on le sait, le gouvernement germanique est toujours prêt pour la guerre; non-seulement son armée, même sur le pied de paix, est toujours équipée comme à la veille des hostilités, mais les forteresses principales sont agrandies ou reconstruites, les arsenaux sont remplis. Un trésor spécial de guerre, gardé à Spandau, et le fonds dit des « invalides » que l'on a prélevé sur l'indemnité française des cinq milliards (5,715,550,000), forment une réserve de près d'un milliard, qui s'accroît par les intérêts et dont le gouvernement

[1] Dette de la Prusse en 1873. . . . . 1,667,650,000 francs.
» 1885. . . . . 3,500,091,504 »

[2] Part d'impôt et de dette par habitant en 1880 :

	Impôt.				Dette.			
France. . . .	80	fr. par hab.,	soit	2,980,000,000 fr.	675	fr. par hab.,	soit	25,000,000,000 fr.
Hollande . . .	65	»	»	255,000,000 »	490	»	»	1,974,000,000 »
Royaume-Uni.	61	»	»	2,137,500,000 »	530	»	»	18,910,000,000 »
Empire d'Allemagne et États	55	»	»	2,335,000,000 »	136	»	»	6,026,000,000 »
Italie.	49	»	»	1,412,000,000 »	422	»	»	11,820,000,000 »
Belgique. . .	49	»	»	271,000,000 »	554	»	»	2,041,000,000 »
Espagne . .	45	»	»	752,000,000 »	808	»	»	12,920,000,000 »
Austro-Hongrie	40	»	»	1,530,000,000 »	295	»	»	11,150,000,000 »
Russie. . . .	37	»	»	2,687,500,000 »	206	»	»	15,000,000,000 »
États-Unis . .	31	»	»	1,525,000,000 »	179	»	»	9,120,000,000 »

peut disposer à la première alarme[1]. On voit combien est solide la position matérielle de l'Empire allemand au milieu des autres États. Les grands corps politiques croissent et dépérissent comme les individus ; or celui qui occupe le centre de l'Europe est maintenant dans sa période de progrès et tout semble annoncer que longtemps encore il gardera la force d'impulsion qui l'anime : à l'intérieur il n'a point d'ennemis redoutables à combattre, et s'il n'a pas d'amis naturels en dehors de ses frontières, du moins a-t-il pour alliés tous les adorateurs de la victoire, tous les courtisans du succès, tous ceux que la crainte de l'avenir oblige à la prudence. L'ère des annexions ne paraît pas être close, et des millions d'hommes, surtout vers le sud, dans la direction du Danube et de la mer Adriatique, se demandent s'ils auront bientôt à changer de maître, à grossir la foule des sujets dans le nouvel empire. Ainsi s'accroîtra le rôle de l'Allemagne dans le monde politique, jusqu'à ce que le sceptre passe à un autre État, peut-être à la « sainte Russie », centre d'un cercle de contrées et de peuples plus étendu, qui comprend à la fois une grande partie de l'Europe et du continent d'Asie.

Et tandis que l'État germanique suivra ses destinées, quel sera le sort des Allemands eux-mêmes? Auront-ils plus de liberté? Dominés par un si haut pouvoir, gagneront-ils en bonheur, en dignité, en valeur morale? Leur rêve s'est accompli : le « saint empire romain », qu'ils cherchaient à ressusciter, vient de renaître, moins vaste, mais plus puissant qu'autrefois. Se trouveront-ils satisfaits de cette réalisation de leur idéal, ou bien, cessant de regarder vers les jours passés pour se tourner vers ceux de l'avenir, enseigneront-ils aux peuples voisins, puisqu'ils croient à leur hégémonie, que la vraie gloire n'est pas de se dire les sujets d'un maître puissant et de se faire craindre, mais qu'elle est d'être libre et de se faire aimer.

Le tableau suivant donne la liste des États allemands, avec les grandes divisions territoriales, leur superficie et leur population.

[1] Trésor de guerre : 150,000,000 de francs. Fonds des invalides : 761,250,000 francs.

PRUSSE

PROVINCES.	REGIERUNGS-BEZIRKE.	SUPERFICIE par reg.-bezirk.	SUPERFICIE par province.	POPULATION en 1880 par province.
		kilom. carrés.	kilom. carrés.	habitants.
I. Prusse orientale. . .	Königsberg. . . .	21,106 11	62 457 86	1,920,495
	Gumbinnen . . .	15,868 76		
II. Prusse occidentale .	Danzig. . . .	7,954 69		1,402,498
	Marienwerder. . .	17,528 30		
III. Posen . . .	Posen.	17,503 24	28,951 53	1,700,943
	Bromberg. . . .	15,448 29		
IV. Brandenburg	Ville de Berlin. .	59 25	39,888 785	3,383,560
	Potsdam.	20,640 295		
	Frankfurt-a.-d.-Oder	19,189 26		
V. Silésie. . .	Breslau.	13,475 28	40,289 16	4,003,225
	Oppeln.	13,213 43		
	Liegnitz.	13,600 45		
VI. Poméranie. .	Köslin.	14,039 81	30,121 81	1,538,454
	Stettin.	12,076 46		
	Stralsund	4,005 54		
VII. Saxe. . . .	Magdeburg. . . .	11,503 835	25,245 255	2,311,067
	Merseburg. . . .	10,209 75		
	Erfurt.	3,531 67		
VIII. Schleswig-Holstein	Schleswig. . . .	17,522 86	18,695 15	1,124,862
	Lauenburg. . . .	1,172 29		
IX. Hanovre . .	Hanovre.	5,805 80	38,478 20	2,115,745
	Hildesheim. . . .	5,154 10		
	Lüneburg. . . .	11,622 80		
	Stade.	6,629 20		
	Osnabrück. . . .	6,262 20		
	Aurich.	3,004 10		
X. Hesse-Nassau	Cassel	10,439 27	15,895 48	1,555,344
	Wiesbaden. . . .	5,456 21		
XI. Westphalie .	Münster.	7,249 04	20,199 10	2,040,672
	Minden.	5,253 16		
	Arnsberg.	7,296 90		
XII. Pays Rhénan.	Cologne (Cöln). . .	3,974 36	26,974 88	4,087,886
	Düsseldorf. . . .	5,467 09		
	Coblenz	6,197 54		
	Trèves (Trier). . .	7,182 14		
	Aix-la-C. (Aachen).	4,153 75		
XIII. Hohenzollern.	Hohenzollern. . .	1,142 05	1,142 05	67,579
			34,339 29	27,260,331

AUTRES ÉTATS DE L'ALLEMAGNE

ÉTATS.	DIVISIONS TERRITORIALES.	SUPERFICIE. PAR ARRONDISSEMENT.	SUPERFICIE. PAR ÉTAT	POPULATION EN 1880. PAR ARRONDISSEMENT.	POPULATION EN 1880. PAR ÉTAT.
		kilom. carrés.	kilom. carrés.	habitants.	habitants.
ROYAUME DE BAVIÈRE (BAYERN). . . .	Haute-Bavière (Oberbayern	17,046 53	75,863 49	949,899	5,271,516[1]
	Basse-Bavière (Niederbayern. . . .	10,767 57		643,847	
	Palatinat rhénan (Pfalz)	5,937 06		676,098	
	Haut-Palatinat et Ratisbonne (Oberpfalz Regensburg). . .	9,964 76		526,967	
	Haute-Franconie (Oberfranken). . .	6,999 15		574,070	
	Moyenne-Franconie (Mittelfranken). .	7,559 23		642,344	
	Basse-Franconie (Unterfranken) . . .	8,398 39		625,478	
	Souabe et Neubourg (Schwaben und Neuburg.	9,490 80		632,793	
ROYAUME DE SAXE (SACHSEN). . . .	Dresde (Dresden). .	4,336 86	14,992 97	»	2,970,220
	Leipzig.	3,567 36		»	
	Zwickau.	4,619 01		»	
	Bautzen.	2,469 74		»	
ROYAUME DE WÜRTTEMBERG. . . .	Neckar	3,326 79	19,503 69	»	1,970,132
	Forêt-Noire (Schwarzwald).	4,775 21		»	
	Danube (Donau). . .	6,264 77		»	
	Jagts.	5,138 92		»	
GR.-DUCHÉ DE BADE (BADEN).	Constance (Constanz).	4,168 82	15,075 »	»	1,570,189
	Fribourg (Freiburg).	4,739 69		»	
	Karlsruhe.	2,572 58		»	
	Mannheim.	3,593 91		»	
GR.-DUCHÉ DE HESSE.	Starkenburg. . . .	3,018 42	7,677 65	»	936,944
	Hesse rhénane. . .	3,285 41		»	
	Haute-Hesse.. . . .	1,373 81		»	
GR.-DUCHÉ DE MECKLENBURG-SCHWERIN	Mecklemburg-Schwerin.	13,303 77	13,303 77	576,827	576,827
GR.-DUCHÉ MECKLENBURG-STRELITZ. .	Duché de Mecklenburg-Strelitz. . .	2,547 56	2,929 50	»	100,269
	Principauté de Ratzeburg.	381 94		»	
GR.-DUCHÉ DE SAXE-WEIMAR. . . .	Weimar.	1,771 37	3,635 80	»	309,508
	Eisenach.	1,221 85		»	
	Neustadt	642 58		»	

[1] Soit 5 p. 0/0 d'augmentation sur le précédent recensement et une moyenne de 69 hab. par kilom. carré.

ÉTATS.	DIVISIONS TERRITORIALES.	SUPERFICIE.		POPULATION EN 1880	
		PAR ARRONDISSEMENT.	PAR ÉTAT.	PAR ARRONDISSEMENT.	PAR ÉTAT.
		kilom. carrés.	kilom. carrés.	habitants.	habitants.
GR.-DUCHÉ D'OLDENBURG.	Duché d'Oldenburg.	5,575 40	6,599 60	»	337,454
	Principauté de Lübeck	521 34		»	
	» de Birkenfeld	502 86		»	
DUCHÉ DE BRUNSWICK (BRAUNSCHWEIG).	Brunswick.	543 09	3,690 43	»	349,507
	Wolfenbüttel.	763 01		»	
	Helmstedt.	788 06		»	
	Gandersheim.	547 71		»	
	Holzminden.	575 87		»	
	Blankenburg.	470 70		»	
DUCHÉ DE SAXE-MEININGEN.	Meiningen.	736 36	2,468 41	»	207,147
	Hildburghausen.	786 34		»	
	Sonneberg.	347 20		»	
	Saalfeld.	598 51		»	
DUCHÉ DE SAXE-ALTENBURG.	Cercle oriental.	658 »	1,321 50	»	155 062
	» occidental.	663 50		»	
DUCHÉ DE SAXE-COBURG-GOTHA.	Duché de Coburg	561 99	1,967 75	56,674	194,479
	» de Gotha.	1,405 76		137,805	
DUCHÉ D'ANHALT.	Dessau.	000 00	2,347 55	»	232,747
	Kothen.	000 00		»	
	Zerbst.	000 00		»	
	Bernburg.	000 00		»	
	Ballenstedt.	000 00		»	
PRÉ DE SCHWARZBURG-RUDOLSTADT.	Haute-Terre.	735 09	942 13	»	80,264
	Basse-Terre.	207 04		»	
PRÉ DE SCHWARZBURG-SONDERSHAUSEN.	Haute-Terre.	342 77	862 11	»	71,102
	Basse-Terre.	519 34		»	
PRÉ DE WALDECK.	Waldeck.	1,068 75	1,135 10	»	56,261
	Pyrmont.	66 35		»	
PRÉ DE REUSS (br. aînée)	Principauté de Reuss	316 39	316 39	50,782	50,782
» » (br. cad.)	Haute-Terre.	543 91	829 25	»	101,265
	Basse-Terre.	285 34		»	
PRÉ DE SCHAUMBURG-LIPPE.	Schaumburg-Lippe.	443 30	443 30	35,259	35,259
PRÉ DE LIPPE-DETMOLD	Lippe-Detmold.	1,134 30	1,134 30	120,216	120,216
LÜBECK.	Lübeck.	282 73	282 73	63,448	63,448
BRÊME (BREMEN).	V. et banlieue (Hauptland)	248 70	259 29	»	156 089
	Bremerhafen.	1 59		»	
HAMBURG.	V. et banlieue (Hauptland)	323 47	407 22	»	454 041
	Ritzebuttel.	83 75		»	
ALSACE-LORRAINE. (REICHSLAND).	Haute-Alsace.	3,504 69	14,511 74	462,625	1,572,971
	Basse-Alsace.	4,774 54		618,012	
	Lorraine.	6,232 68		492 334	
Total en 1880.			45,194,172 habitants.		

FIN DE L'EUROPE CENTRALE.

En terminant ce troisième volume de la *Nouvelle Géographie Universelle*, j'ai à remercier de tout cœur ceux qui m'ont facilité la tâche en m'aidant de leurs conseils, en me fournissant des renseignements ou, mieux encore, en me signalant des erreurs.

M. Ernest Desjardins m'a continué le bienveillant concours de son érudition pour la révision des épreuves. MM. Javelle et Albert Heim m'ont donné de précieuses indications pour la Suisse. Les pages relatives à l'Istrie, et dont quelques-unes ont été écrites dans le pays même sous les yeux de M. Simone della Giacoma, ont été relues par M. Marchesetti. M. Pricot de Sainte-Marie a corrigé celles qui traitent des côtes dalmates. M. Picot, un des savants qui connaissent le mieux les Slaves du Sud, a bien voulu revoir les parties de mon livre qui se rapportent aux Croates, aux Slavons, aux Serbes de la Hongrie. Mon ami M. Attila de Gérando a été mon guide dévoué dans sa patrie magyare; MM. Horvath, Hunfalvy Janós et Irany m'ont aidé de leur précieuse érudition, et M. Isidore Dziedusycki m'a facilité par divers documents la description de la Galicie. Pour l'Alsace-Lorraine, j'ai eu l'heureuse fortune de pouvoir soumettre les pages de mon livre à M. Charles Grad; M. Salvioni m'a fourni quelques notes sur l'Allemagne centrale, et M. Wenceslas Gasztowtt a mis un extrême empressement à revoir le chapitre consacré aux populations polonaises de l'Allemagne orientale. MM. Vuillemin, Perron, Słomczynski, qui ont dressé les cartes de ce volume, peuvent en conséquence le revendiquer pour une part comme étant leur œuvre. MM. Élie Reclus et Paul Pelet ont revu et annoté les épreuves avec le plus grand soin. Enfin, je dois prier mon aide, M. Paul Guérin, et mon correspondant de Paris, M. Charles Schiffer, d'agréer l'hommage de ma profonde reconnaissance.

INDEX ALPHABÉTIQUE

B

G

H

I

J

M

N

TABLE DES CARTES

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE A. LAHURE
9, Rue de Fleurus.

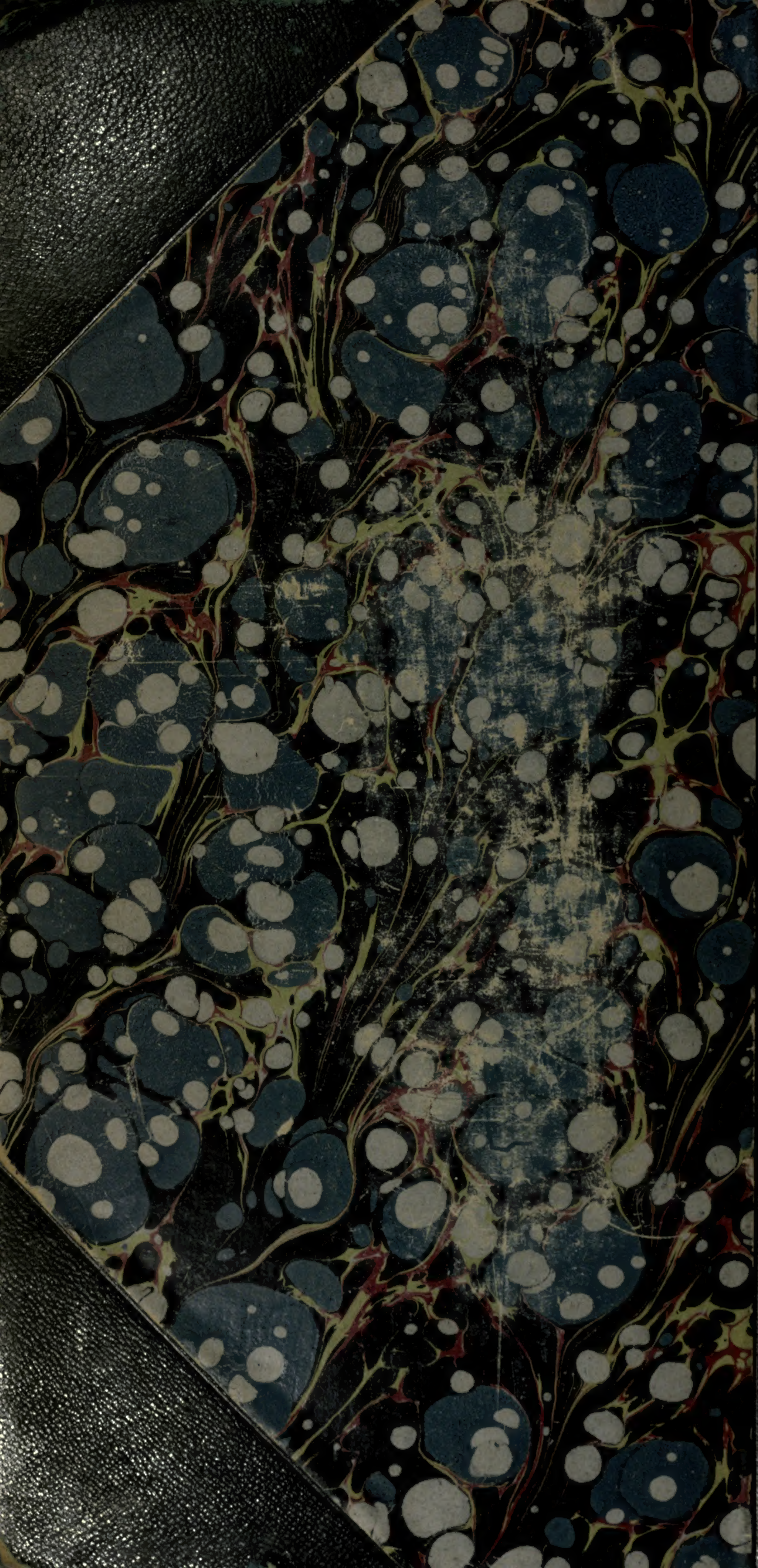


G
115
R3
t.3

Reclus, Élisée
Nouvelle géographie
universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 02 21 09 008 8